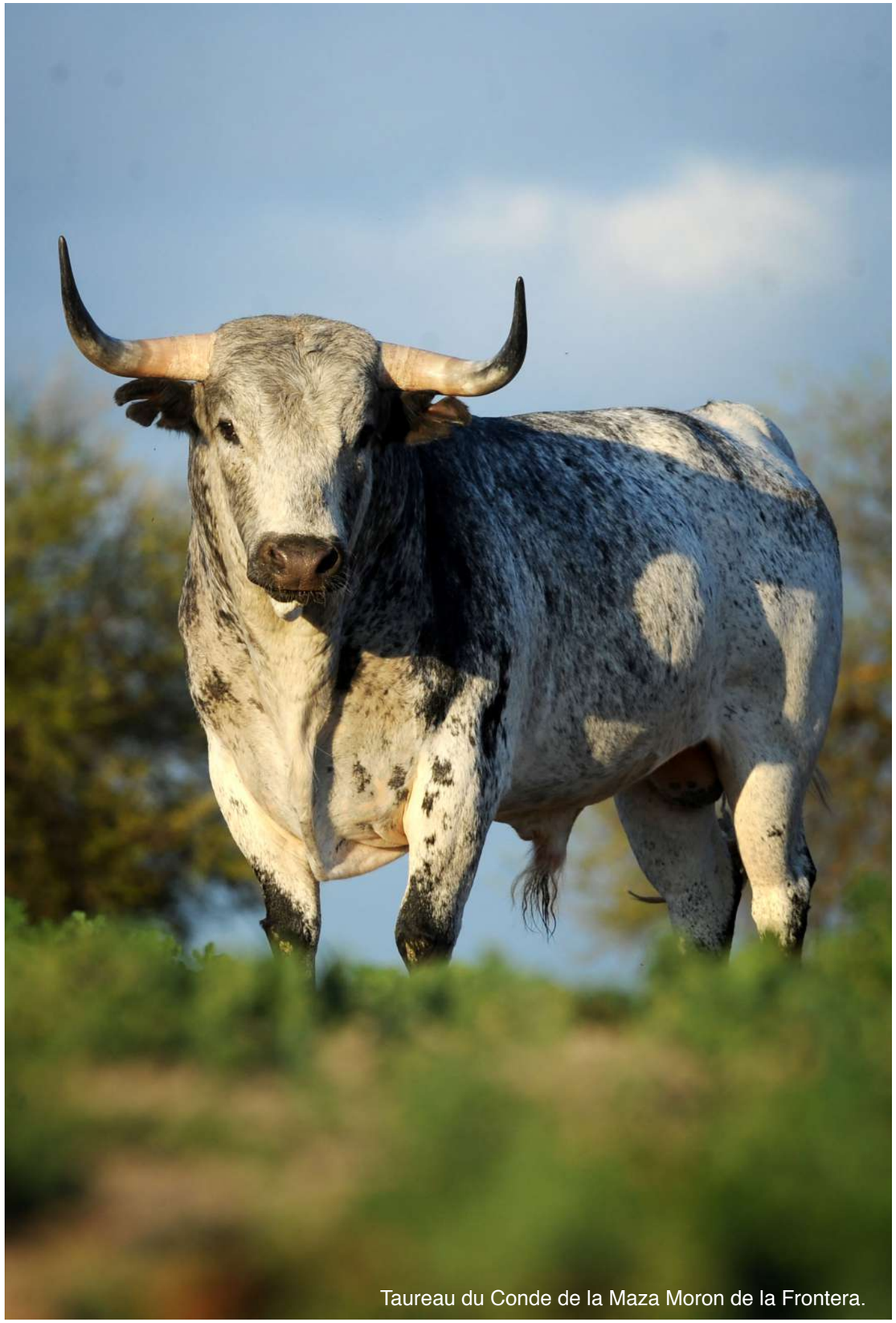
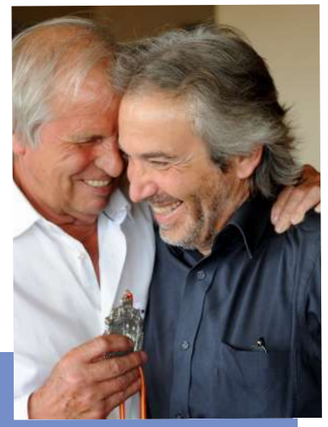


COMPRENDRE la corrida

UNION DES VILLES TAURINES DE FRANCE
ISBN : 979-10-415-4007-5



Taureau du Conde de la Maza Moron de la Frontera.



André Viard
est matador de toros, écrivain et photographe. Il est l'auteur d'une encyclopédie des encastes publiée en 49 volumes dans la collection «Tierras Taurinas» pour laquelle il a reçu de nombreux prix, dont la médaille de San Pedro Regalado, Patron des toreros, remise par Manuel Benitez «El Cordobes» à Madrid (San Isidro 2011).

Il est également l'auteur de l'exposition et du documentaire «Tauromachies universelles», des 90 opus de la collection «Terres Taurines» et de divers ouvrages sur la culture taurine, dont une somme anthropologique, «La chair et le sens», saluée pour son originalité et sa pertinence.

Comprendre la corrida c'est d'abord respecter et comprendre le taureau.

ISBN : 979-10-415-4007-5

AVERTISSEMENT
Certaines images publiées dans cet ouvrage peuvent heurter la sensiibilité des personnes de tous âges insensibles à l'authenticité et à la portée culturelle de la tauromachie, inscrite en 2011 au **Patrimoine Culturel Immatériel français**.

Prologue

De 1989 à 2006 sept éditions de « Comprendre la corrida » ont offert les clés du savoir à plusieurs générations d'aficionados. Un quart de siècle plus tard une actualisation de cet ouvrage de référence s'impose car le toreo a davantage évolué durant le premier quart du XXIe siècle qu'il ne le fit durant le demi-siècle précédent.

Comprendre la corrida c'est d'abord respecter et comprendre le taureau. Depuis un quart de siècle, diverses études scientifiques consacrées à son métabolisme ont rendu obsolètes les dogmes du XIXe siècle qui mesuraient exclusivement sa bravoure à sa capacité de dépassement de la sensation de douleur qu'on lui prêtait. On sait aujourd'hui que celle-ci est en grande partie bloquée par les défenses de son organisme et qu'elle agit au contraire comme un stimulateur en libérant de grandes quantités de dopamine.

Les ganaderos novateurs n'avaient pas attendu ce changement copernicien de paradigme pour repenser les concepts traditionnels de bravoure et de noblesse, en cherchant, au-delà de ces vertus fondamentales, à développer chez leurs taureaux la qualité de leurs embestidas (charges), dans le but avoué d'imprimer à celles-ci un style particulier.

Venir de loin au cheval et poursuivre inlassablement les leurres avec bravoure et noblesse ne suffit plus. Il faut que le taureau du XXIe siècle possède en outre la robustesse qui lui permet de durer, ce qui suppose une préparation physique et un suivi diététique rigoureux.

En outre, le taureau du XXIe siècle doit posséder aussi la flexibilité corporelle et la capacité de réduire l'allure de son galop initial pour continuer à charger presque sur la pointe des sabots (gatear) sans perdre la fixité constante qui lui permet de poursuivre les leurres sur les trajectoires de plus en plus longues, lentes, courbes, resserrées et complexes que l'imagination et la technique des toreros lui imposent désormais.

Le «bon» taureau qui se contentait de «passer» voici trente ans est considéré aujourd'hui comme un taureau médiocre comparé aux grands taureaux contemporains dont le rythme et la profondeur des embestidas autorise le toreo cadencé.

Cette évolution devint nécessaire après l'apport révolutionnaire de Paco Ojeda, qui, dans les années 80, bouscula les règles du « bien toréer » en raccourcissant les distances, ce qui rendit rapidement obsolète le taureau de l'époque qui ne possédait pas toujours les ressources nécessaires pour répondre à ce toreo plus exigeant.

En conséquence, durant la première décennie du XXIe siècle, le taureau «reconstruit» qu'exige le très haut niveau commença à émerger grâce à la collaboration féconde entre un torero, El Juli, et un ganadero novateur, Justo Hernandez, dont la réflexion commune eut les mêmes effets sur l'évolution du taureau que celle qui, au début du XXe siècle, avait favorisé l'émergence du taureau moderne sous l'influence de Joselito et des familles Murube puis Urquijo.

Durant les quinze années suivantes toutes les ganaderias de pointe s'engouffrèrent dans cette voie, soit en puisant au sein de leur patrimoine génétique issu du tronc - Murube - Ybarra - Parladé - Tamarón - Conde de la Corte - Domecq -, soit en faisant l'acquisition de reproducteurs porteurs de ces caractères nouveaux.

Comme lors de chaque innovation depuis trois siècles, la querelle entre «anciens» et «modernes» en fut revigorée mais elle n'a pas lieu d'être : la diversité de programmation proposée dans les arènes est suffisamment large pour satisfaire tous les goûts.

Il n'en demeure pas moins que cette opposition existe et qu'elle doit être regardée comme un fait anthropologique significatif de la modernité de la corrida, dans la mesure où, à travers cette controverse quasi existentielle, celle-ci est en phase avec l'évolution d'une société traversée par la tentation de renier son passé mais arcboutée contre toute idée de progrès par peur du changement. Or le changement est bénéfique sans être synonyme de renoncement.

C'est en revendiquant sa singularité que la communauté taurine ancrera sa culture dans une société erratique en quête de repères. Le wokisme (éveil) dont elle doit faire preuve n'a pas pour objectif, comme dans d'autres domaines, d'effacer ce qui a existé au nom d'un révisionnisme supposément libérateur, mais au contraire de conforter la connaissance de l'art de toréer en repensant des concepts qui n'ont cessé d'évoluer. **Toute science avance en démontrant que les certitudes passées sont dépassées.** Ne prétendait-on pas il y a quarante ans qu'il était impossible d'être torero et français ? Et Hemingway ne s'était-il pas lourdement trompé en prédisant que l'imposition du peto provoquerait la fin des corridas ?

Sachant que le public a toujours imposé ses choix, il appartient aux organisateurs d'accompagner l'évolution sans trahir l'essence du combat. Le taureau dispose d'un capital physique et psychique déterminé par son génotype et son phénotype, c'est-à-dire par son héritage génétique et par la préparation dont il bénéficie (l'inné et l'acquis), capital qu'il s'agit d'administrer au mieux pour atteindre l'objectif souhaité. **Dans cette optique, le premier tiers est un curseur que l'on déplace en fonction du spectacle recherché :** le capital force-bravoure du taureau se répartit à la manière des vases communiquant. Il peut être dépensé davantage durant le premier tiers au détriment du troisième, ou au contraire économisé au début pour favoriser ce dernier.


Taureaux de Margé

C'est en revendiquant sa singularté que la communauté taurine ancrera sa culture dans une société erratique en quête de repères.

Tout dépend du type de corrida que le public recherche en fonction de l'idiosyncrasie de chaque arène, l'idéal étant de parvenir partout à un équilibre également respectueux du taureau, de la lidia, des intentions artistiques des toreros et des goûts du public qui n'ont cessé d'évoluer depuis deux siècles.

Au XIXe la pique était l'élément clé du spectacle et le picador l'alter ego du matador : le taureau en prenait fréquemment une dizaine lors de rencontres épiques face à des chevaux non protégés qui tombaient au premier contact, réduisant ainsi l'effort produit par le taureau au choc initial. La faena se limitait ensuite à une poignée de passes données par le haut dont le but était de cadrer au plus vite le taureau pour l'estocade, l'autre moment fort de la corrida sur lequel les matadors bâtissaient leur réputation.

Au début du XXe (1915-1920) les taureaux recevaient toujours un nombre conséquent de piques (chevaux non protégés) mais avec Rafael « El Gallo », Joselito et Juan Belmonte la faena s'allongea peu à peu jusqu'à atteindre une dizaine de passes, peu liées entre elles et généralement données à mi-hauteur. Immédiatement l'intérêt du public bascula du premier tiers vers le troisième. **La faena trouvant désormais plus d'intérêt aux yeux du public que les piques, en 1928 la protection des chevaux devint obligatoire.** Le nombre de rencontres diminua considérablement à mesure que la durée de la faena augmentait.

Un siècle plus tard la faena est devenue le point fort du spectacle ; elle comporte cinquante ou soixante passes voire plus, données par le bas et liées entre elles, ce qui impose un effort considérable au taureau. Sauf cas exceptionnels les piques se limitent à deux (parfois une seule), ce qui est déjà beaucoup quand, du fait de sa bravoure, le taureau laisse dans le peto une partie des forces dont il ne disposera plus par la suite.

Cette inversion des pôles de la lidia qui explique sa structure actuelle est amplifiée par l'évolution socioculturelle du public qui est passé en deux décennies d'une position critique peu amène à une disposition empathique et bienveillante vis-à-vis de l'homme et du taureau.

Dans son immense majorité, il accompagne désormais plus volontiers le premier vers le triomphe et il se félicite du nombre croissant d'indultos (grâce) accordés au taureau.

Peut-être cette évolution est-elle conforme à celle d'une société traversée par des pulsions humanistes voire animalitaires, mais peut-être s'explique-t-elle aussi par le rejet d'un conservatisme dogmatique préjudiciable à la liberté de créer.

Quoiqu'il en soit, et même si une tendance très nette semble se dessiner en faveur de la prédominance du troisième tiers sur le reste de la lidia, il serait hasardeux de prédire comment l'art taurin évoluera dans les prochaines décennies.

Comme pour les éditions précédentes, dès 1989 déjà, cette version digitale de « Comprendre la corrida » a donc pour objectif d'offrir à l'instant présent les clés d'un savoir complexe sur un spectacle vivant en perpétuelle évolution depuis trois siècles, quand, à partir de l'invention de la muleta par Manuel Bellón (16 août 1720 à San Roque), la tauromachie à pied émergea des fêtes chevaleresques apparues au IXe siècle et provoqua le déclin des « mata toros » aragonais et navarrais. Ceux-ci étaient célèbres pour leurs acrobaties et leurs feintes depuis le XIIe siècle.

Des suertes que les bestiaires romains pratiquèrent presque à l'identique durant six siècles au début de notre ère, bien après les acrobates crétois dès le troisième millénaire avant.

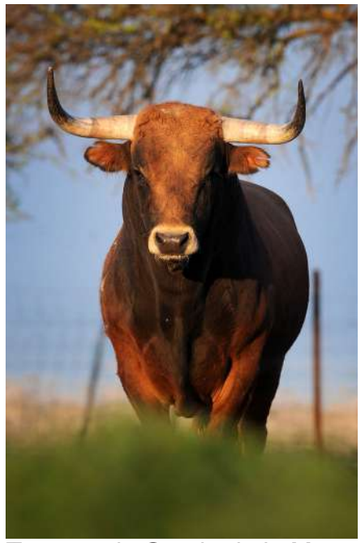
André Viard

Vuelta posthume d'un taureau de Pedraza à Dax, salué par le public debout.



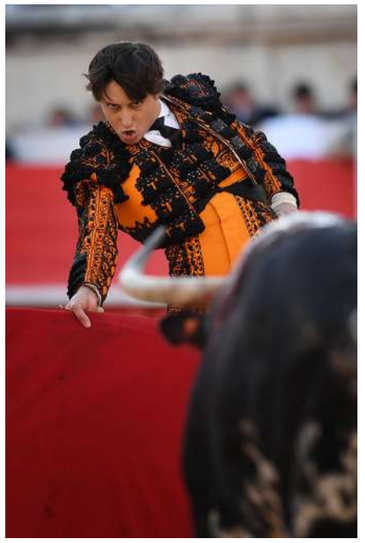


El Juli, Salamanca.



Taureau du Conde de la Maza

COMPRENDRE la corrida



Roca Rey, parar et cargar



Francisco Montes “Paquiro”





Premier et second tercio.

Sommaire

8 Introduction à l’Art du Toreo

9 - Un alphabet, une grammaire, un style

12 - Du toreo premier ` au toreo reproduit

14 - La pérennité des règles

16 - L’inné et l’acquis

18 - Théoriser l’indicible

20 - L’assiette du toreo

21 - La difficile facilité

23 - Refondation

26 - Savoir transmis

30 Partie 1 Le taureau

32 - **1/** Genèse des encastes

118 - **2/** La main de l’homme

132 - **3/** Disque dur et mémoire vive

140 - **4/** Idiosyncrasie ganadera

158 - **5/** Le mâle Alpha du matriarcat

180 - **6/** Entre épique et esthétique

194 - **7/** Le taureau reconstruit du XXIe siècle

216 - **8/** Approche géopolitique de l’élevage du toro bravo

226 - **9/** L’écologie du taureau

266 -**10/** Taureau d’herbe et taureau hors sol`

274 -**11/** La vie privée du taureau

322-**12/** Génotype et phénotype la quête du taureau idéal

328 - **13/** Du campo à l’arène

343 Partie 2 Les règles de l’Art

344 - **1/** Naissance du toreo

350 - **2/** Parar et Cargar la suerte

362 - **3/** Plus près, plus lent, plus long, plus rond

434 - **4/** Casuistique

468 - **5/** Variables d’ajustement

498 - **6/** Le toreo fondamental

536 - **7/** Maîtres, disciples, transmission

552 - **8/** Cursus académique et ancienneté

547 Partie 3 La lidia

558 - **1/** Alea jacta est

564 - **2/** Rituels

576 - **3/** Premier tercio

724 - **4/** Second tercio

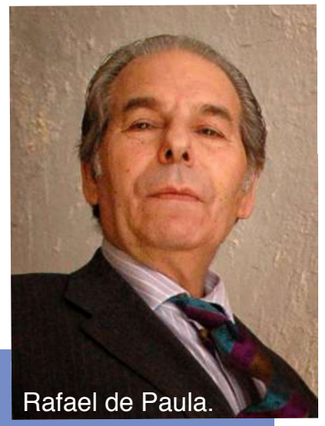
766 - **5/** Troisième tercio

910 Épilogue

L’ensorcellement poétique du toreo



José Tomas devant Guernica, Museo Reina Sofia, Madrid 2007,
avec l'aimable autorisation des ayants droit de Pablo Picasso.



Rafael de Paula.

« L'art est seul sentiment. Mais sans la science des volumes, des proportions, des couleurs, sans l'habileté de la main, le sentiment le plus pur reste paralysé.

Que serait le meilleur poête dans un pays dont il ne connaîtrait pas la langue ?

Patience. N'attendez pas l'inspiration. Elle n'existe pas. Les seules qualités de l'artiste sont le savoir, l'attention, la sincérité, la volonté. Réalisez votre tâche comme d'humbles ouvriers. »

Auguste Rodin

Introduction à l'Art du Toreo

Un alphabet, une grammaire, un style

L'art de toréer, à l'image de celui d'écrire, repose sur un alphabet, une grammaire et un style. Si le but à atteindre demeure la création artistique, de même que la poésie la plus pure et la plus novatrice aura toujours besoin d'utiliser des mots, l'art de toréer ne peut naître qu'à travers une technique. **De ce point de vue, certains toreros jouèrent un rôle déterminant en inventant l'alphabet et la grammaire (ce que l'on nomme les règles de l'Art) que d'autres se chargèrent ensuite de perfectionner, donnant naissance, comme dans tous les arts majeurs, à diverses écoles, classique, moderne, néo-classique et post moderne, ces deux dernières se confondant désormais dans ce que l'on pourrait qualifier de nouvelle avant-garde, dont le succès implique une réévaluation du processus historique qui a permis son aboutissement.**

L'affaire se complique lorsque l'on constate qu'à partir des qualités artistiques de chaque torero, des différences peuvent surgir dans la forme entre certains qui, sur le fond, se rattachent à une même école, ou qu'a contrario et pour les mêmes raisons des similitudes peuvent apparaître entre toreros d'écoles différentes.

Cette perméabilité des genres ne facilite pas une connaissance objective de l'Art taurin et il ne s'agit bien évidemment pas d'occulter la part des émotions dans l'appréhension que peut avoir le spectateur d'une faena, quand celui-ci ne parvient pas à déceler, au-delà de la personnalité, du charisme et du style des divers toreros, les différences ou les similitudes dans leur pratique du toreo.

Pourtant, au-delà de l'impression première, une lecture plus profonde de la tauromachie est possible : de même que les linguistes en matière d'écriture, les professionnels de la tauromachie savent déceler, au-delà du style, les fautes d'orthographe, de syntaxe, de rythme ou même de goût. Cette lecture-là est essentielle et enrichit quotidiennement le savoir des professionnels. Mais les aficionados ne s'y livrent que rarement par méconnaissance de concepts de base dont ils ignorent souvent jusqu'à l'existence par manque d'information.

Ce qui explique les fréquentes divergences de points de vue entre initiés et profanes à propos d'une même faena.

"L'art de toréer ne peut naître qu'à travers une technique"

L'art de toréer doit-il obéir nécessairement à des règles immuables et si oui, lesquelles ? En d'autres termes, la Tauromachie contemporaine, n'est-elle pas libre d'innover en s'affranchissant des règles du bien toréer édictées depuis deux siècles, comme la peinture sut s'affranchir des règles du bien peindre héritées de l'Antiquité et la grammaire passer du vieux latin au français académique par glissements progressifs consécutifs à l'adaptation des règles à l'usage, au point que seuls des paléo graphistes expérimentés sont en mesure de déchiffrer des textes médiévaux ?

Jusqu'à la fin du XIXe siècle, les contemporains de Guerrita s'accordaient à penser que les diverses phases de la corrida devaient, de façon exclusive, préparer le taureau pour la mise à mort, terme et finalité du combat. Puis **Joselito « El Gallo »** et **Belmonte** ouvrirent une ère nouvelle. **Pour Belmonte, outre sa fonction, chaque suerte devait être porteuse de sa propre émotion, de sa propre beauté.** Son a priori d'esthétisme fit de chaque passe une fin en soi. Par la suite, une notion nouvelle vint se superposer aux précédentes : celle de continuité. Au regard de l'évolution du toreo moderne, les règles classiques qui présidèrent aux balbutiements de la tauromachie doivent donc être considérées comme un simple point de départ, sous peine d'apparaître comme des entraves à la liberté de création des toreros.

Picasso, Matisse, Modigliani, Van Gogh ou Basquiat auraient-ils pu s'exprimer comme ils le firent si on leur avait imposé de peindre comme Rembrandt ou Miquel Ange ? Et le français illisible des grimoires médiévaux n'a-t-il pas évolué pour donner naissance à la langue que nous pratiquons ? Si nous remontons plus loin encore, le hiéroglyphe égyptien représentant une tête de taureau ne s'est-il pas transformé en glyphe pré-hébraïque qui en simplifiait la graphie, puis en ce « A » inversé phénicien, tête de taureau stylisée marquant le passage de l'image à sa signification – Aleph = taureau – première lettre du premier alphabet qui donna naissance au grec puis au latin ?

De la même manière, les toreros modernes ont élevé le toreo à un niveau de technique et de domination difficilement concevable à l'époque de Belmonte en faisant évoluer le sien, riche de magnifiques ébauches devenues illisibles aujourd'hui, tout en laissant libre court à leur inspiration.

« Au-delà de la technique le toreo doit provoquer un ensorcellement poétique car sinon il n'est plus grand chose ».

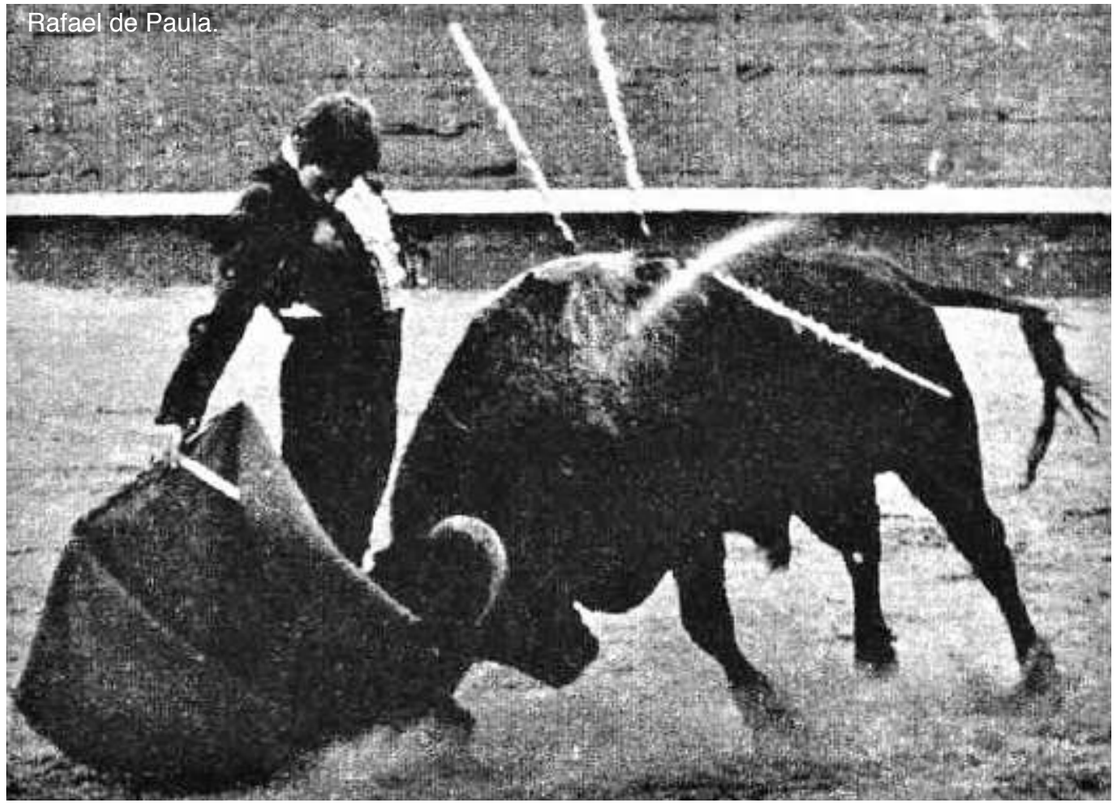
Rafael de Paula, un des artistes les plus géniaux et inconstants de la seconde moitié du XXe siècle qui fut le disciple préféré de Belmonte résumait ainsi cette contradiction :

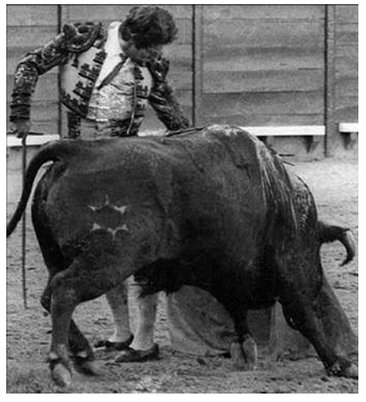
«Sans technique on ne peut pas toréer. La technique et le courage sont indispensables pour faire le toreo. Il faut connaître le taureau et dominer les leurres. Il faut aussi connaître les suertes et avoir le courage suffisant pour les réaliser. À partir de cette base l'inspiration peut surgir.

Ce qui est différent de vouloir faire de l'art à tout prix. C'est très difficile à expliquer. L'art s'empare de toi, tu te sens étranger à tout, tu dessines les passes comme tu écrirais une symphonie ou de la poésie, l'âme prend le pas sur l'intelligence.

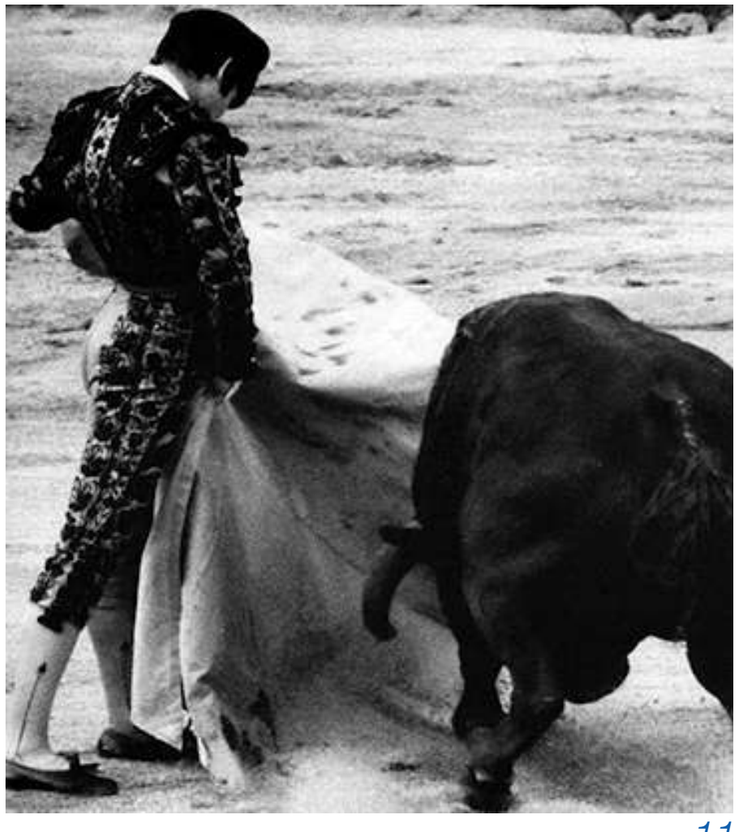
Mais même si je place l'art au-dessus de la technique, cela ne veut pas dire que je n'en ai pas. Le peintre exprime sa technique à travers ses pinceaux, puis pris d'une inspiration subite, il les jette, mouille son pouce dans la couleur et barbouille sa toile. À le voir on dirait un fou, mais quand il a terminé, sa création artistique s'impose. Il en va de même pour le toreo qui, au-delà de la technique, doit provoquer un ensorcellement poétique car sinon il n'est plus grand chose. Je sais bien que mon toreo est rempli d'imperfections, mais il surgit de mon âme".

Rafael de Paula.





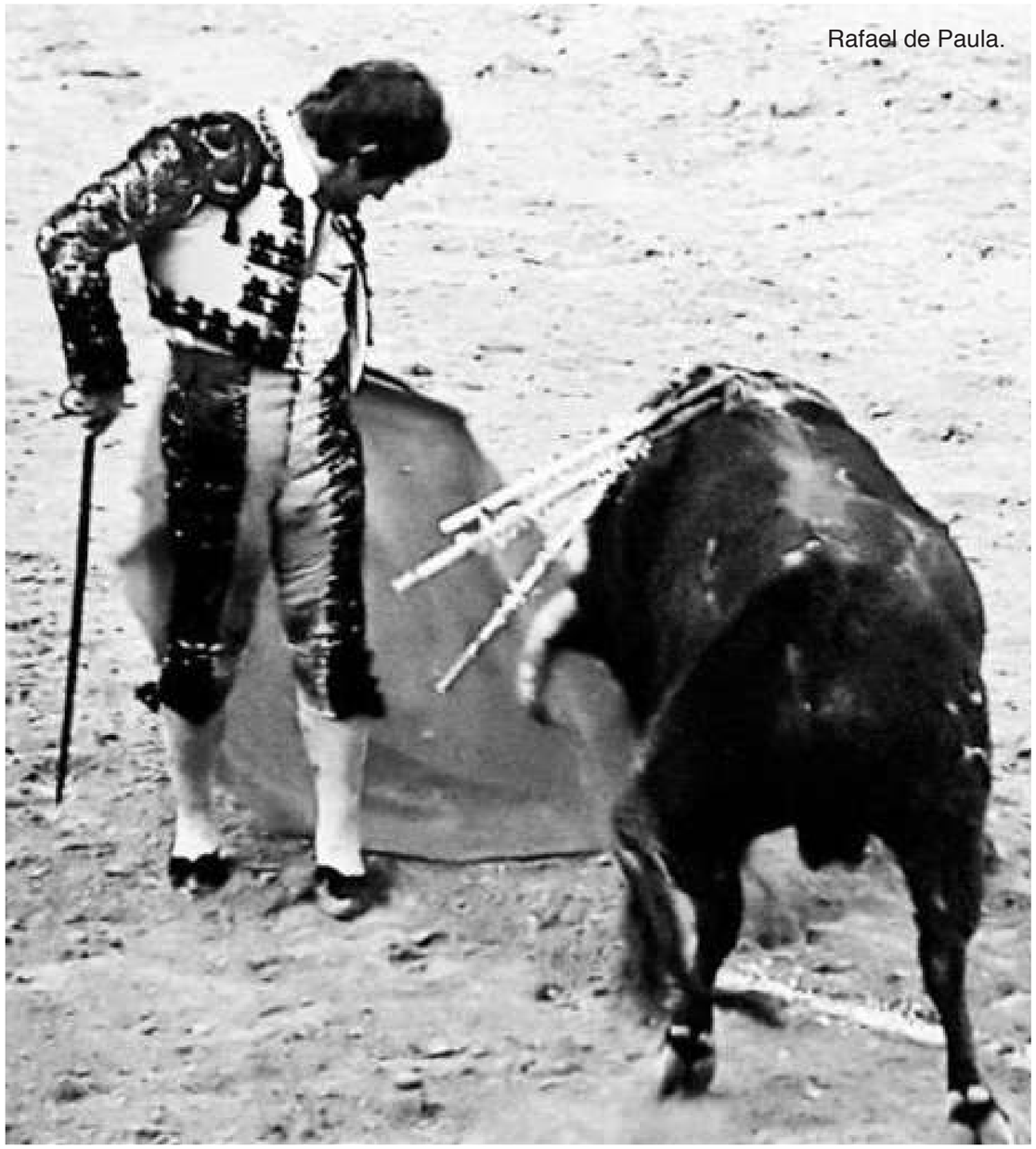




Du toreo premier au toreo reproduit

L'oeuvre de Rafael de Paula est riche d'instantanés à la beauté aussi brutale que les trésors des arts premiers qui inspirèrent Gauguin, Matisse, Picasso et autres artistes géniaux.

Malgré le temps, l'ensorcellement poétique revendiqué par le maestro transparaît encore sur les clichés ayant figé certaines de ses passes possédant la même puissance qui émane des bronzes de Rodin.



Rafael de Paula.

Outre leur beauté plastique, la force créatrice qui émane de ces photos vintages au grain imparfait s'explique par le projet de l'artiste pour qui tout doit être dit à chaque instant, au risque d'en faire le dernier.

Il en allait de même pour les chefs-d'oeuvres des arts primitifs qui, loin d'être destinés aux vitrines des musées occidentaux, possédaient une charge transcendentale qui inspirait un sentiment d'éternité.

Comme les rares idoles préservées du zèle des missionnaires qui les brûlèrent en nombre pour arracher les Polynésiens à leurs croyances, Rafael de Paula est un totem unique érigé dans le musée imaginaire de l'Art taurin.

Dans les années cinquante, subjugué par ce talent brut dans lequel il se reconnaissait, Juan Belmonte envoyait chercher le jeune gitan pour le regarder toréer ses vaches dans la placita de sa finca de Gomez Cardena lorsque la nostalgie de son propre passé l'obsédait au point de ressentir le besoin d'en revivre quelques bribes par procuration.

En voyant le jeune Rafael exposer son âme dans chacune de ses passes, Belmonte n'avait qu'à plisser les yeux pour revoir sa jeunesse, ses amis Joselito et son frère Rafael, le «divin chauve», cet autre torero gitan aussi génial et inconstant que promettait d'être Rafael de Paula qu'il parrainait en l'accueillant chez lui.

Jamais sans doute dans l'histoire du toreo un tel talent brut fut aussi mal exploité. Pour le polir, il eut fallu que Rafael le rebelle, entouré d'une cour gitane qui l'idôlatrait, acceptât de se fondre dans le moule de la tauromachie de son époque dont Antonio Ordoñez, son aîné d'à peine dix ans, était le monarque incontesté.

D'une élégance aussi solennelle que celle de Paula était envoûtée, la tauromachie d'Antonio Ordoñez - lui aussi d'ascendance gitane par sa mère - s'était consolidée techniquement au contact de son beau-frère Luis Miguel Dominguin dont l'apport décisif sera étudié plus avant.

Les faenas de Rafael de Paula se présentaient comme une succession syncopée d'instantanés que, comme au cinéma, la persistance rétinienne qui masque les noirs entre les images, permettait au cerveau (effet phi) d'interpréter comme une image continue.

Les faenas d'Ordoñez, en revanche, possèdaient la même fluidité qui permit au cinématographe des frères Lumière de supplanter le théâtre optique d'Émile Reynaud.

La beauté fugitive des passes sculpturales de Rafael de Paula égrénées à l'unité était insurpassable, mais elles se fondaient rarement dans un tout cohérent comme celles d'Ordoñez. Paula coupait le souffle durant un instant, Ordoñez en insuflait dans ses faenas.

Jaloux de la suprématie qu'il exerçait, Ordoñez ne facilita pas la carrière de ce génie baroque qui, comme Belmonte en son temps, pouvait en une seule faena effacer le souvenir de temporadas entières en libérant les sortilèges gitans.

Pourtant, loin de discréditer Paula, son inconstance chronique imputable à son refus de pervertir son art par excès de technique cimenta sa légende.

Alors, tandis que le toreo évoluait de l'art primitif vers sa reproduction en séries favorisant la continuité indispensable à l'aboutissement du toreo moderne, Paula se drapa dans son statut d'isolat au sens ethnologique du terme : il était unique et le revendiquait.

On n'imite pas l'inimitable mais on peut s'en inspirer. L'Art du toreo a toujours possédé une dimension syncrétique qui a permis l'émergence d'un tronc commun riche de toutes les contributions passées. Fut-ce à son corps défendant, Rafael de Paula en est un des piliers.

Rafael de Paula est un totem unique érigé dans le musée imaginaire de l'Art taurin.


Lance classique d'Antonio Ordoñez à un taureau d'Urquijo (photo Arjona)

La pérennité des règles

En matière de tauromachie, poser la question de la pérennité des règles équivaut à reconnaître la méconnaissance de leur nature : **loin de n'être qu'une construction de l'esprit qui ferait d'elles un dogme théorique rigide, celles-ci sont le fruit de l'expérience des premiers toreros et correspondent à un savoir-faire acquis et perfectionné face au taureau.**

Abstraction faite de la littérature qui les enveloppe, elles sont au nombre de deux : ***parar*** (rester immobile) et ***cargar la suerte*** (peser sur le déplacement du taureau). Immuables dans leur fondement qui est le comportement du taureau, elles sont le point de départ d'une évolution constante qui témoigne à la fois de leur pertinence et de leur modernité. Théoriser à leur sujet reste bien sûr possible, mais la tâche est ardue.

Première difficulté
Comprendre à partir d'une passe ou d'une séquence de passes les rapports physiques qui régissent les déplacements de deux corps, l'un vertical et l'autre horizontal, équivaut à résoudre l'équation tauromachique en termes de géométrie dans l'espace. Osons une comparaison à partir d'une succession d'images sur l'écran : on peut apprécier celle-ci pour son aspect esthétique ou pour les souvenirs qu'elle ravive dans notre mémoire, voire parce qu'elle parle de façon plus ou moins subliminale à notre imaginaire. Ce regard forcément subjectif est celui du spectateur profane : il aime ou pas ce qu'il voit sans être toujours capable de dire pourquoi. Mais on peut aussi vouloir comprendre comment ces images s'agencent entre elles pour donner naissance à la séquence visualisée.

On cherche alors à disséquer chaque plan et chaque angle pour découvrir la dextérité du réalisateur et comprendre comment il est parvenu à émouvoir. Ce regard plus exigeant est celui du cinéphile qui puise dans ses références, détaille la technique et est à même de porter un jugement critique fondé sur l'analyse objective de l'œuvre tout en conservant la liberté subjective de dire s'il a apprécié ou pas. Or, bien que l'art taurin génère la passion, il est rare que le spectateur fasse l'effort d'aller au fond des choses : la plupart du temps il se contente de son impression subjective et le jugement qu'il porte est a priori influencé principalement par ses goûts. Ce qui n'est pas problématique, chacun étant libre d'apprécier ce qu'il veut comme il l'entend, mais complique tout débat objectif.

Deuxième difficulté
Si la diversité des styles explique la richesse de la tauromachie actuelle et si tous les toreros sont aujourd'hui d'accord pour considérer que l'essentiel est de lier les muletazos entre eux sur un terrain le plus réduit possible, certains entendent le faire en perpétuant la règle classique figée par Belmonte tandis que d'autres explorent les pistes ouvertes par ses successeurs ; en outre, chaque torero apportant une part d'interprétation personnelle, il prend le risque, si son travail est insuffisamment lisible ou pèche par manque d'orthodoxie, d'accentuer le décalage existant entre l'intention de l'artiste et la compréhension qu'a le public de son œuvre. À l'image des avant-gardes artistiques de toutes les disciplines, le toreo évolue grâce à des toreros géniaux qui innovent en prenant le risque d'être en avance sur leur époque et sur la critique qui exprime généralement une vision conservatrice dépassée.

Troisième difficulté
Intuitifs pour la plupart, les toreros ont de leur art une perception empirique et laissent s'exprimer leur corps sans que la justesse de leur gestuelle ne soit polluée par une trop froide réflexion. Or, s'il est souhaitable que coexistent dans l'arène toreros avant-gardistes et artistes classiques, les faire s'exprimer sur un sujet aussi intime que leur rapport à l'art n'est pas chose aisée.

Quatrième difficulté
Ayant longtemps choisi de créer en silence, les toreros ont laissé le champ libre aux théoriciens de tertulias qui entendent leur expliquer la manière dont ils doivent pratiquer leur art. Le grand public étant par ailleurs plus sensible à la personnalité des toreros qu'à leur conception du toreo, une grande confusion s'est instaurée, permettant aux toreros dont le succès public est le plus important d'apparaître comme ceux dont le toreo est le plus pur.

Cinquième difficulté
Si une poignée d'auteurs ou de critiques conservent en mémoire les principes du toreo classique tels qu'ils furent énoncés - parar et cargar la suerte -, bien peu sont capables de les expliquer aux nouveaux aficionados. Sont-ils des dogmes figés auxquels on ne peut déroger ou des concepts susceptibles d'évoluer dans la forme ?

Ce déficit de communication voire de connaissance explique les querelles sémantiques qui agitent les chapelles de l'aficion, ainsi que la problématique fondamentale de la tauromachie contemporaine : **faut-il pratiquer l'Art taurin en respectant des règles du XIXe siècle et faire abstraction des connaissances que les générations de toreros postérieures ont apporté à leur pratique, ou doit-on actualiser les premières à la lumière des secondes ?**


Naturelle classique d'Antonio Ordoñez.

L'INNÉ ET L'ACQUIS

On ne naît pas aficionado, et encore moins torero, on le devient en écoutant les anciens. Classer les toreros en fonction de leur appartenance à telle ou telle école et à leur observance plus ou moins stricte des règles est arbitraire si l'on ne maîtrise pas les mécanismes du toreo et que l'on apprécie surtout chez chacun d'entre eux l'expression de sa personnalité, agrégat complexe de qualités innées et d'un savoir acquis. Tout art, aussi vivant et évolutif soit-il, reposant sur un projet, un savoir et une philosophie -à quoi il faut ajouter, dans le cas de la tauromachie, du courage- il est plus pertinent, quoique risqué au niveau de la compréhension objective que l'on recherche, de classer les toreros en fonction du degré respectif de ces quatre constantes - courage, technique, inspiration et ambition - que l'on retrouve chez chacun d'eux, et qui, combinées entre elles, constituent la personnalité qui nourrit leur style.

Prenons comme principe de départ que le torero doit réunir un tout représentant le summum des qualités et conditions requises, divisé en quatre parties égales : un quart de technique (je sais), un d'ambition ou d'afición (je veux), un de courage (je peux), et un dernier dans lequel on trouverait les dons artistiques ainsi que les circonstances extérieures telles que la chance, le rôle de l'entourage, le taureau, l'accueil du public, de la presse, le charisme, l'impact médiatique, les modes... en résumé, tous les aspects aléatoires de la profession.

L'idéal étant de posséder au plus haut degré toutes ces qualités fondamentales pour avoir une chance de devenir un torero d'époque, on peut estimer qu'il faut au moins la moitié du tout pour réunir les chances d'être un professionnel acceptable. Partant de ce postulat de base, on comprendra que miser exclusivement sur les circonstances aléatoires que sont la chance, l'effet de mode, la bienveillance du public et de la presse, ou sur ses propres dons artistiques ne mène pas très loin.

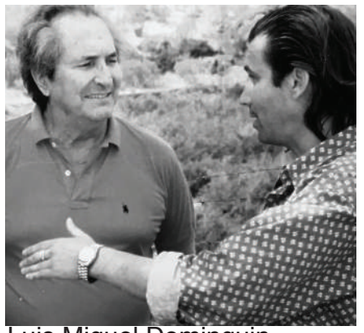
Courage, ambition et technique apparaissent comme des valeurs plus fiables, quoique insuffisantes prises individuellement, mais qui combinées entre elles donnent naissance à des cheminements variés qui autorisent la réussite de toreros techniques et ambitieux quoique relativement peu courageux (je sais et je veux mais je ne peux pas), celle de toreros courageux et ambitieux cruellement dénués de technique (je peux et je veux mais je ne sais pas), ou celle de toreros techniques et courageux mais d'ambitions limitées (je sais et je peux mais je ne veux pas).

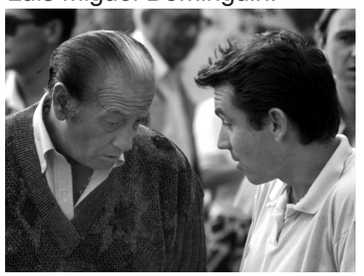
Une exception confirme la règle. Parfois, parce qu'ils touchent à l'universel et au sublime, les dons artistiques suffisent dans certains cas très rares à donner naissance à des toreros cultes, bien qu'ils puissent apparaître passablement dépourvus de courage, ou de technique, voire d'ambition. Et parfois même des trois. Je ne sais pas, je ne veux pas, je ne peux pas... mais je suis !

Ceci exposé, nous avons sacrifié au plaisir sophiste de la tertulia sans avancer dans la connaissance du sujet qui est de savoir si une connaissance objective de la tauromachie est possible.

On ne naît pas aficionado, et encore moins torero ; on le devient en écoutant les anciens.


Rafael de Paula.

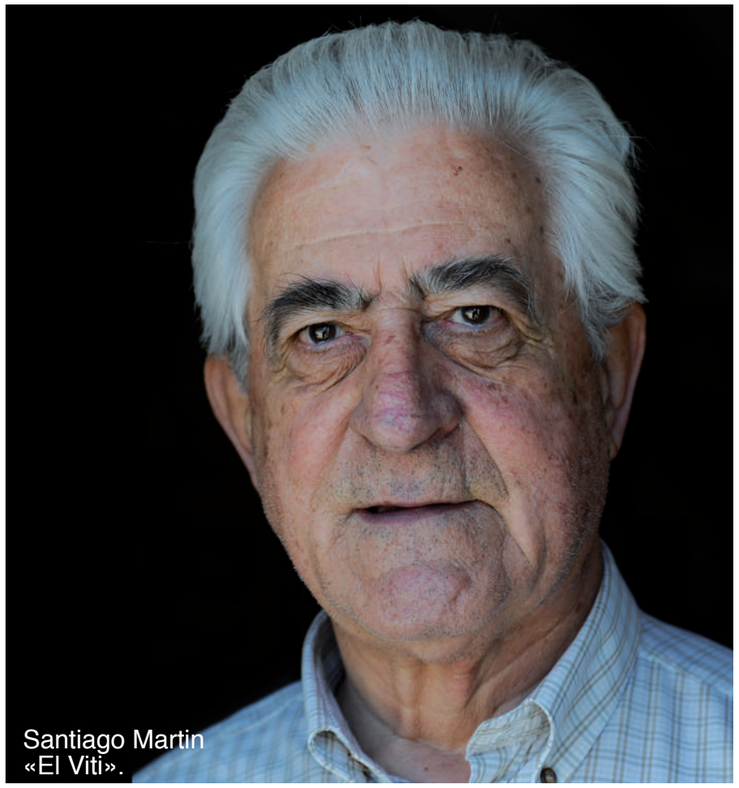

Luis Miguel Dominguin.


Antoñete.

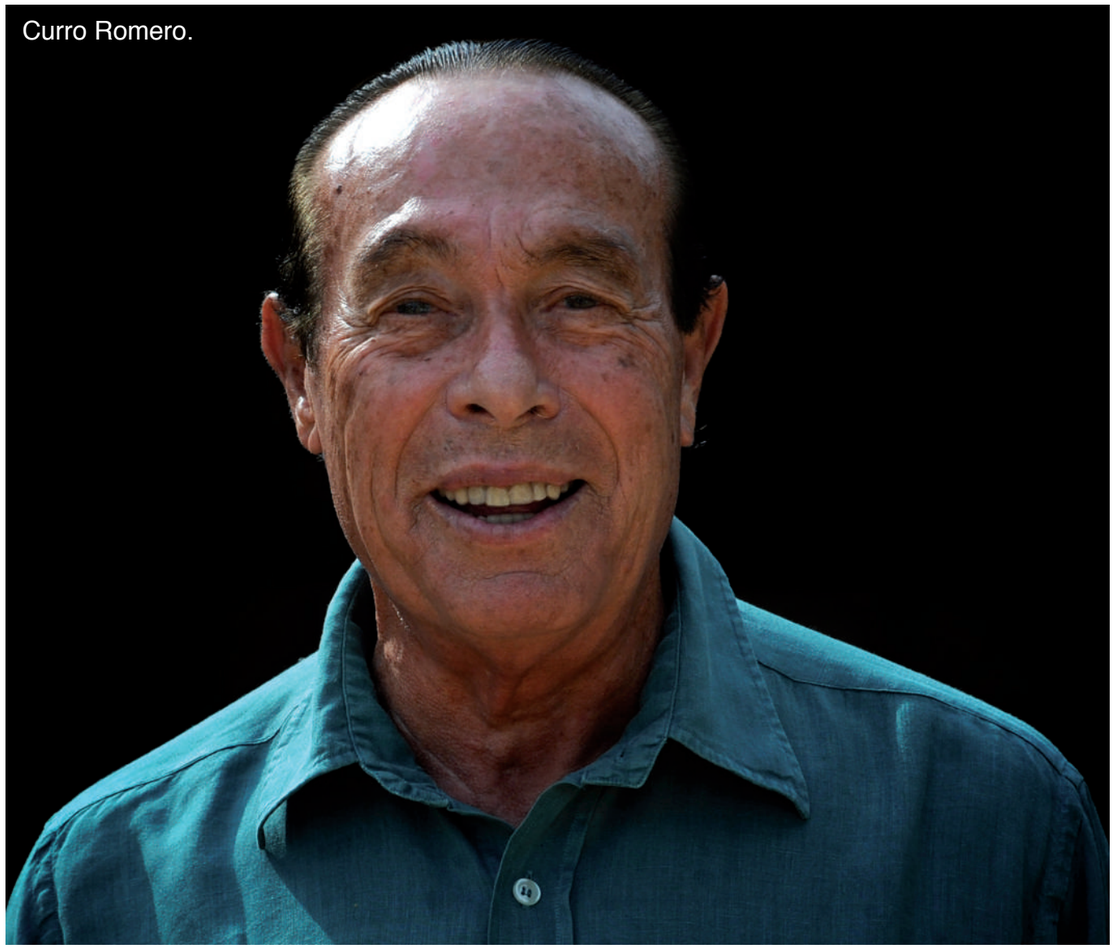

Antonio Ordoñez.


Curro Romero, Manzanares, Robles, Curro Vazquez.




Santiago Martin «El Viti».


Paco Camino.


Curro Romero.

« Toréer, c'est transformer la violence en beauté ».

« Le toreo est un sentiment ».

Théoriser l'indicible

Curro Romero expliqua un jour que *« toréer c'est transformer la violence en beauté »* et de nombreux toreros considèrent que *« le toreo est un sentiment »*. De manière plus analytique, le 29 mars 1950, le grand maestro **Domingo Ortega** prononça à Madrid une conférence qui fit date. Intitulée, *El Arte del Toreo,* elle définissait, selon lui, les règles du toreo le plus pur, celui de **Juan Belmonte**, menacé alors dans son essence classique par l'apport controversé de **Manolete**, qui, par sa technique en apparence contradictoire et en raison du succès qu'il avait remporté avant de mourir dans l'arène trois ans plus tôt, représentait, selon le maestro Ortega, une menace importante pour le toreo classique. **Cinquante ans plus tard, l'apport technique de Manolete a été assimilé et son modernisme a enrichi la norme classique.** Mais le débat s'est déplacé. Et si la conception classique du toreo dont le principe de base est qu'il faut dominer le taureau en le toréant par le bas chemina tout au long du XXe siècle à travers plusieurs générations de toreros importants, Belmonte, Domingo et Rafaël Ortega, Antonio Bienvenida, Antonio Ordoñez, Antoñete, El Viti, Curro Vazquez ou Joselito représentant la branche rondeña, Pepe Luis et Manolo Vázquez, Manolo Gonzalez, Curro Romero, Rafaël de Paula, et Emilio Muñoz incarnant la sévillane, un nouveau modernisme est apparu dont le but, tout comme pour Manolete, est de tirer un meilleur parti des circonstances du moment.

Partant de **Luis Miguel Dominguín**, cette école plus pragmatique part du principe que le taureau de la seconde moitié du XXe siècle étant moins mobile et moins encasté qu'auparavant, il fallait, au lieu de le dominer par le bas, l'aider à développer ses charges en l'obligeant le moins possible. De Dámaso Gonzalez à Espartaco, en passant par Jesulín et culminant avec Enrique Ponce, ce nouveau modernisme s'imposa durant le dernier quart du XXe siècle, remportant un succès public considérable au point de paraître longtemps irréversible, le taureau d'alors, du fait de ses caractéristiques, semblant interdire tout retour à un classicisme rigoureux trop exigeant pour lui. Fort heureusement, durant cette même période, pour s'adapter à ce taureau, le toreo classique sut évoluer en un toreo néo-classique à travers une lignée de toreros prestigieux tels que **Manzanares**, un grand théoricien de son art, Julio Robles, Ortega Cano, Roberto Domínguez, Curro Vazquez ou César Rincón et bien sûr **Antoñete.** Tous s'appliquèrent à toréer de la façon la plus pure possible, en intégrant certains acquis techniques de la modernité.

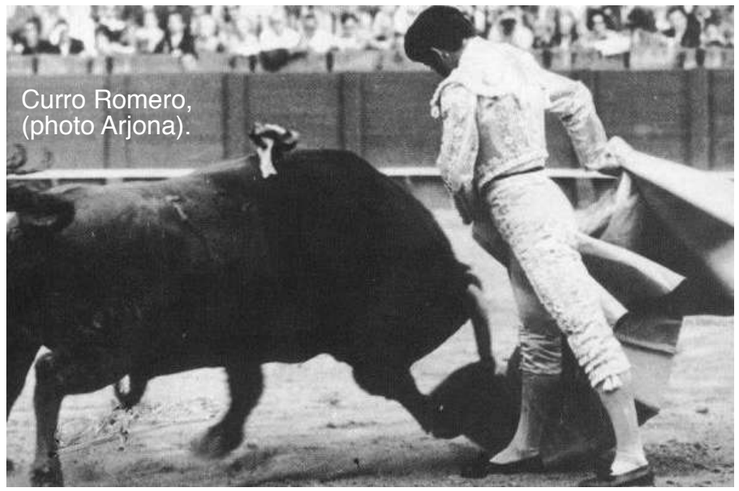
Comment distinguer entre elles ces différentes conceptions du toreo ? Disons pour simplifier que si l'on considère que l'action de toréer peut se résumer à celle de faire tourner le taureau autour de soi, on peut différencier les diverses écoles à la façon dont elles gèrent les trajectoires concentriques de celui-ci : le toreo classique est centripète (le torero accepte que les charges du taureau se développent sur une trajectoire circulaire qui tend à se réduire sur son centre où lui-même se situe), tandis que le toreo moderne est centrifuge (le torero a pour but de renvoyer le taureau vers l'extérieur du cercle après chaque passe).

Depuis le début du XXIe siècle, ces deux écoles dont l'opposition suscita des polémiques passionnées à l'époque de **Joselito, José Tomas** et **Ponce** se sont fondues dans une avant-garde qui apparaît comme l'héritage tardif de la révolution ojedienne survenue dans les années 80.

Trop en avance sur son temps, **Paco Ojeda** ne fit pas école immédiatement.

Il aura fallu pas moins de vingt ans pour que les toreros assimilent et s'approprient les voies qu'il leur ouvrit en combinant mieux qu'aucun autre avant lui toreo naturel et toreo contraire, toreo d'expulsion et toreo de réunion. Paco Ojeda, ultime novateur de l'Art du toreo, est l'inspirateur du toreo contemporain caractérisé par la recherche d'un mouvement perpétuel grâce à l'alternance de trajectoires fermées et ouvertes dont le jargon vernaculaire reflète l'évolution : alors que dans l'expression classique le torero *«tire»* le taureau pour allonger les passes, dans le toreo contemporain il le *«pousse»* pour le placer sur une nouvelle trajectoire qui permettra d'ouvrir un espace suffisant afin qu'il puisse s'engouffrer dans la suivante sans obliger le torero à rectifier sa position.

Tel est le stade ultime de l'Art de toréer duquel, dans des styles différents et parfois opposés, Ponce, Juli, Morante, Luque, Perera, Manzanares (fils), Talavante, Castella et Roca Rey sont à ce jour les principaux représentants.


Curro Romero, (photo Arjona).

L'ASSIETTE DU TOREO

Pour résoudre l'équation d'une faena il faut d'abord poser le « facteur taureau » comme expliqua un jour Rafael de Paula.

Et pour comprendre le taureau il faut observer les critères comportementaux qui définissent son caractère tout au long de la lidia :

• son **degré d'attention** (*fijeza*) aux sollicitations du torero, condition sine qua non pour que celui-ci puisse stimuler et orienter ses charges à tout moment ;

• sa **volonté d'attaquer** les leurres et de les suivre par le bas, (*humiliar*) ;

• la **longueur de ses charges et le rythme** plus ou moins constant de celles-ci, (*ritmo*, *cadencia)* sa bravoure s'exprimant idéalement au galop puis se réduisant pour se développer en rond ;

• le **degré de sauvagerie** (*fiereza*) dont il fait preuve à la poursuite des leurres ;

• sa **capacité à enchaîner les charges** entre elles (*repetición*) ;

• sa propension à **ouvrir sa trajectoire** (*abrirse*) en fin de charge ou au contraire à **resserrer son étreinte** (*reponer*) ;


Muletazo ajusté de Talavante à Madrid, taureau de Cuvillo.


Le taureau s'enroule autour de l'axe immobile du torero.

L'assiette du toreo, c'est à dire son équilibre, **repose sur la capacité du torero à conduire le taureau autour et au plus près de son corps en tenant compte de tous ces paramètres.**

Pour y parvenir, il doit anticiper les mouvements du taureau afin de ne pas être débordé par sa masse, sa vitesse ou son agressivité. **La profondeur du toreo repose alors sur la capacité du torero à se situer à l'endroit idéal (*sitio*) d'où il pourra imposer le rythme des passes** en donnant à celles-ci l'amplitude offerte par les charges du taureau qu'il accepte de faire passer au plus près de lui.

Toréer est un rapport de forces dont l'issue dépend de l'attraction qu'exercent les leurres sur l'œil du taureau.

Pour comprendre le toreo un seul repère : observer l'œil du taureau fixé sur le leurre et le rythme qui unit l'un à l'autre. Un peu de bon sens suffit pour étudier le traureau comme le fait le torero : la longueur de sa charge, le rythme de son allure, sa façon de mettre la tête dans le leurre et de le poursuivre tête en bas, sa faculté d'attention, ses réactions aux toques, sa bravoure face aux différents adversaires, la corne avec laquelle il charge avec le plus de facilité…

L'assiette du toreo, c'est à dire son équilibre, repose sur la capacité du torero à conduire le taureau autour de lui au plus près de son corps.

LA DIFFICILE FACILITÉ

Osons une comparaison. À l'opéra, de rares mélomanes s'obstinent à compter les notes au lieu de se laisser porter par l'émotion. Il en va de même dans les arènes où des sachants traquent « l'erreur » du torero au regard d'une partition écrite par des théoriciens de salon. **Or la tauromachie comme le bel canto sont des arts vivants qui évoluent au gré de l'inspiration des artistes et de leurs propositions novatrices.** Pavarotti expliquait que la pureté de son contre ut dépendait de la qualité de la note précédente sur laquelle il prenait appui avant de le pousser. Il en va de même pour le torero : **l'aboutissement d'une passe dépend invariablement de la manière dont la précédente s'est terminée.**

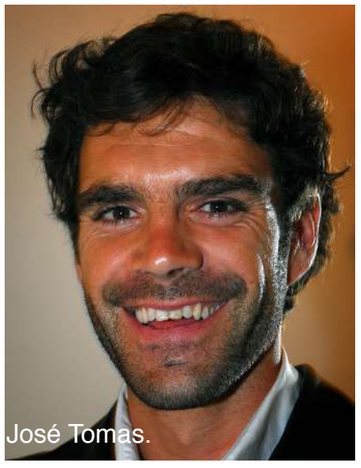
On pourra alors émettre en même temps que le torero les hypothèses que lui-même va vérifier muleta en main. On comprendra alors pourquoi, bien que le taureau semble lui obéir, tel torero décide subitement de couper sa faena. Ou au contraire, alors que le taureau semble impossible, pourquoi tel autre insiste et parvient à lui donner des passes. Et on sera ainsi en mesure de comparer les différentes techniques employées et de deviner sous la personnalité de chaque torero la classe de toreo qu'il tente de pratiquer, **soit au prix d'un grand effort perceptible dans la rigidité des leurres et de son corps, soit en faisant preuve d'une « difficile facilité ».**

Si la partition de Turandot ne laisse aucune place à l'improvisation quant au tempo voulu par Puccini - aurait-on imaginé Pavarotti glisser dans « nessun dorma » quelques mesures de « Bohemian rhapsodie » ? - ce n'est pas le cas dans l'arène où la faculté d'improviser est au contraire un facteur de progrès : à partir des règles intangibles déduites par les toreros du comportement du taureau, **le toreo du XXIe siècle se caractérise par ses multiples innovations,** telles que le **raccourcissement extrême des distances, l'absence quasi totale de temps de latence entre deux passes** – avant d'avoir terminé la première le taureau est stimulé pour la suivante - et l'**inventivité dont font preuve les toreros pour varier leurs enchaînements**.


Difficile facilité de Morante dans ce muletazo donné par le bas.


José Miguel Arroyo «Joselito».


César Rincon.


José Tomas.

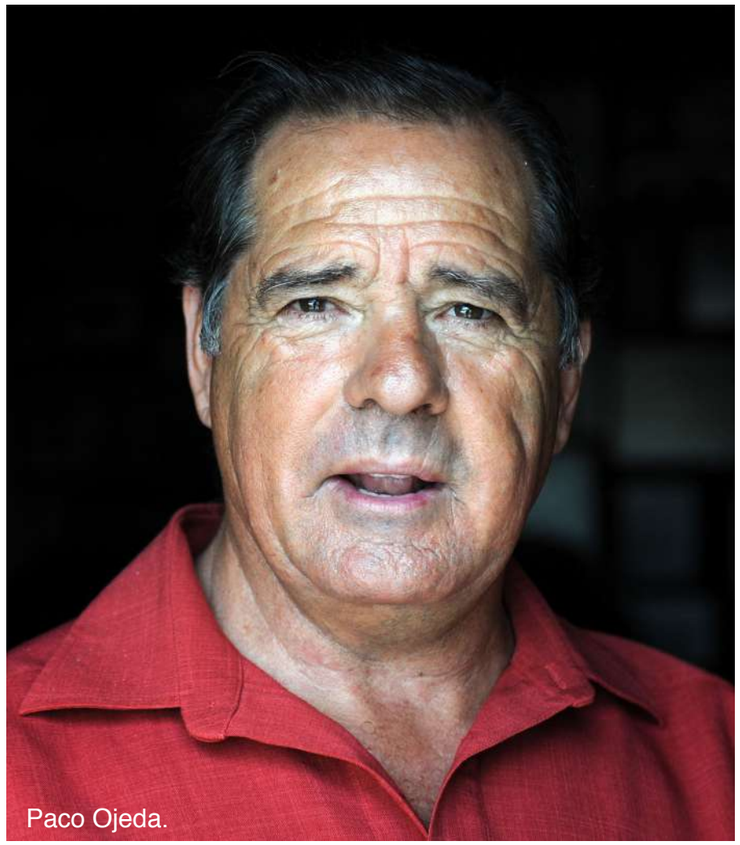

Enrique Ponce.

Dans sa version la plus pure le toreo coule de source, comme si torero et taureau s'accordaient sur un tempo parfait sans que le premier ne paraisse rien imposer à l'autre alors que sa domination découle de son doigté. Aucune tension dans le corps, nulle roideur dans les leurres. **Cette difficile facilité est synonyme d'excellence.** Seuls quelques rares privilégiés tutoient ainsi les anges au quotidien mais beaucoup de toreros connaissent un jour cet état de grâce passager sans pouvoir forcément le retrouver. *"Ce qui ne signifie pas que les gladiateurs du toreo n'aient aucun mérite ! "* **Rafael de Paula.**

Pour filer la métaphore lyrique, précisons que si les mélomanes n'eurent jamais l'outrecuidance de vouloir apprendre à Pavarotti comment placer sa voix en pleine représentation, dans les arènes certains spectateurs s'autorisent à expliquer aux toreros comment poser leur muleta : *«pico !», «croise-toi !», « avance la jambe ».* Ce besoin de protagonisme perdurera hélas tant que les corridas existeront, mais rappelons que **chaque artiste est libre d'interpréter sa partition comme il l'entend, quitte à provoquer le mécontentement où le rejet, sans pour autant qu'on lui manque de respect.**

«Pour la restauration du toreo, expliqua **Domingo Ortega** en 1950, *il est nécessaire que Le Grand livre de l'Art du Toreo soit écrit. Mais cela sera difficile car très peu d'hommes sont capables de l'écrire. En fait, l'auteur pourrait en être soit un grand philosophe capable de ressentir profondément l'art du toreo, soit un matador de toros à condition qu'il possède une culture littéraire suffisante... Sinon il faudra se résigner à ce que passe le temps, en espérant qu'un jour apparaîtra l'homme qui incarnera la Renaissance».*

Dans cette condamnation posthume de **Manolete**, le maestro Ortega faisait preuve d'un sublime aveuglement. N'avait-il pas lui-même rompu avec la règle belmontienne en s'affranchissant du dogme premier – parar – pour construire ses faenas sur le mouvement imprimé à ses séries de passes alors que son rival avait repoussé les limites de l'immobilité ? Son souhait d'assister à une restauration du toreo fut pourtant exaucé : un demi-siècle après sa conférence apparut un torero classique dont la puissance bouleversa l'ordre établi. **Et comme ce fut le cas entre Belmonte et Joselito au début du XXe siècle, le premier incarnant l'affranchissement des règles dont le second tirait la quintessence, deux conceptions différentes de l'art taurin s'affrontèrent durant la dernière décennie de ce même siècle : celle moderne d'Enrique Ponce et celle classique d'un nouveau Joselito et de José Tomás.**


Paco Ojeda.

Refondation

Mais déjà une révolution imparable était en marche vers ce que l'on peut qualifier de «Nouvel Âge d'Or», ou de «Refondation», tant elle relégua les standards traditionnels au rang de vénérables antiquités.

À partir de 1983, le toreo révolutionnaire de Paco Ojeda avait initié le changement profond de paradigme dont il est question dans le prologue. En laissant le taureau envahir son terrain au lieu de, lui, envahir le sien comme l'avait fait Belmonte, Ojeda obligea toreros et ganaderos à une profonde réflexion sur l'évolution de leurs pratiques.

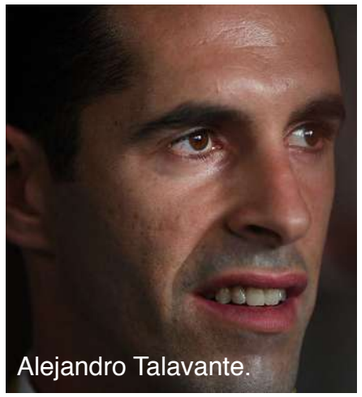
Cette réflexion eut d'abord pour effet de modifier en profondeur les méthodes de sélection et d'élevage afin de doter le taureau du potentiel nécessaire à l'effort colossal qui lui était demandé.

Puis, dès le début du XXIe siècle, l'évolution se précipita sous l'influence conjointe d'El Juli, numéro un incontesté du toreo pendant un quart de siècle, et d'un ganadero novateur, Justo Hernandez, qui, sur la base du sang Domecq, imagina le taureau nécessaire à la réalisation du toreo exigeant développé par le premier.

Torero surdoué dès son plus jeune âge, El Juli assimila au fil des ans tous les apports des maestros auprès desquels il initia sa carrière tandis qu'eux-mêmes terminaient la leur, tels Manzanares, Curro Vazquez ou Ojeda, alors que José Tomás diluait la sienne dans une rareté savamment orchestrée et rentabilisée.

Toréant à leurs côtés sans s'embarrasser de préoccupations esthétiques, Juli absorba leur savoir au point de devenir peu à peu le capeador le plus précis de son époque après avoir saisi la subtilité de Curro Vazquez et le muletero le plus dominateur de l'histoire du toreo en réalisant la synthèse du néo classicisme de Manzanares et de la science des distances courtes dévoilée par Ojeda.

Son pouvoir de domination aurait pu déboucher sur l'insipidité si El Juli n'avait pas trouvé face à lui des taureaux susceptibles de l'accompagner dans sa montée en puissance, ce qui fut heureusement le cas grâce aux pistes de travail ouvertes à tous ses confrères par Justo Hernandez. L'émergence de ce taureau dans les meilleures ganaderias de la branche Domecq eut pour effet collatéral de réduire la liste de celles combattues par les figuras et de marginaliser d'autres encastes dont la sélection éloigne les taureaux des standards requis pour le plus haut niveau, les relèguant dans les cartels secondaires, voire, s'ils répondent aux critères, dans le créneau des corridas «toristas».


Alejandro Talavante.


Miguel-Angel Perera.


Julian Lopez “El Juli”.

Cette évolution durant le dernier quart de siècle, tant du point de vue de l’Art du toreo que du taureau, rendait nécessaire cette nouvelle édition de «Comprendre la corrida» pour offrir à chacun les clés de la connaissance d’une discipline riche aujourd’hui d’une offre variée, oscillant entre le néo classicisme sévillan dans son expression artistique la plus aboutie grâce à Morante de la Puebla et Daniel Luque (citons aussi Diego Urdiales et Pablo Aguado) et le toreo dominateur ancré dans l’omniscience du Juli et l’héritage ojédien, développé par Miguel Angel Perera, Sébastien Castella, Alejando Talavante, Manzanares et Andrés Roca Rey, auquel le Juli a semblé tacitement confier le sceptre du toreo en se retirant.

Radicalement opposés dans leur expression artistique, ces deux pôles du toreo contemporain n’en utilisent pas moins la même grammaire et le même alphabet, preuve de l’adaptabilité des règles dont l’évolution permet une liberté d’interprétation aussi diversifiée que la langue proto indo-européenne apparue voici 7000 ans.


José Antonio “Morante de la Puebla”

Celle-ci donna naissance à tous les idiomes de l’espace géographique éponyme – du farsi aux langues grecques et romanes, germanique, arménienne, albanaise... -, toutes différentes bien qu’issues du même creuset. À la manière des linguistes qui remontent l’étymologie de ces différents idiomes pour identifier leur racine commune, l’aficionado souhaitant s’initier aux secrets les mieux gardés du toreo doit parvenir à percer la dimension dramatique de la corrida qui est d’abord un combat.

Pour y parvenir, il doit décoder le rapport de forces opposant le torero au taureau. **Indépendamment de ses qualités artistiques, c’est la capacité du torero à imposer sa domination avec plus ou moins de doigté qui en détermine l’issue :** à toutes les époques, seuls les plus grands, quelle que soit leur école, furent capables de franchir durablement la ligne de partage qui délimite leur zone de confort du terrain abrasif où le taureau est omnipotent et où la Mort chemine sur le fil de la Vie.

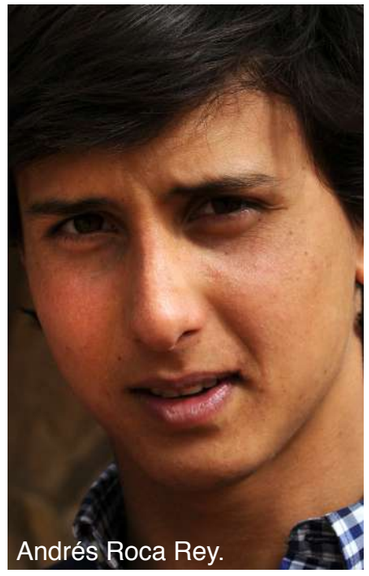
Et seuls quelques rares élus furent capables de synthétiser au plus haut point expression artistique et domination absolue en faisant preuve de la difficile facilité qui est aujourd’hui le propre de Daniel Luque ou de Morante. Pour répondre à la virtuosité technique inégalée des toreros contemporains les ganaderos s’efforcent de doter leurs taureaux d’un caractère offensif et d’une puissance physique sans équivalent auparavant, si ce n’est dans les mythes véhiculés par toutes les branches de la famille indo-européenne.

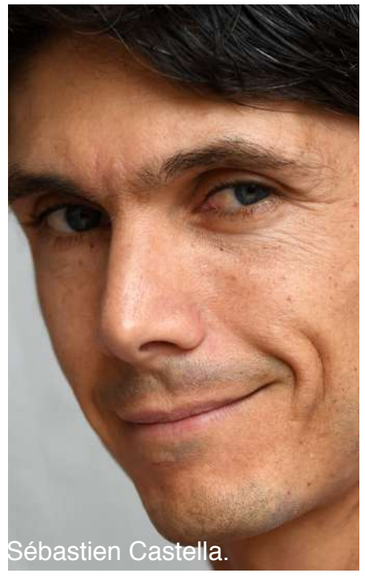
Dans son degré ultime de connaissance, l’aficionado, à l’image des professionnels, pourra dissocier le potentiel offert par le taureau de la performance réalisée par le torero en exploitant totalement, partiellement ou pas du tout celui-ci.

Cette faculté à décorréler le potentiel du taureau de l’utilisation qui en est faite par le torero est fondamentale si, abstraction faite des questions de goût, on veut porter un jugement objectif sur le déroulement de leur rencontre : il est tout aussi injuste de sous-évaluer un taureau brave mal exploité que de déprécier l’effort d’un torero face à un taureau compliqué. Si l’idéal est d’assister au triomphe des deux adversaires, il est fréquent que l’un prenne le dessus, et il est alors important de savoir lequel afin que la contre-performance de l’un n’occulte pas le mérite de l’autre.

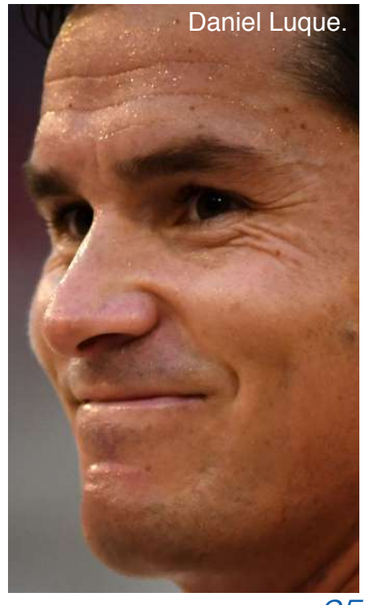

José Mari Manzanares.


Diego Urdiales


Andrés Roca Rey.


Sébastien Castella.

Néo classicisme de Morante, toreo ultra dominateur de Roca Rey, nouvelle synthèse de Daniel Luque.


Daniel Luque.

Savoir transmis

À l'ère des réseaux sociaux, les publireportages hagiographiques remplacent l'analyse objective qui requiert un long apprentissage. **En outre, les grands toreros possédant sur ces mêmes réseaux une audience très supérieure à celle des médias taurins, les followers se substituent aux aficionados et l'acculturation opère :** faute de posséder une capacité d'analyse suffisante ou l'envie de ramer à contre-courant, la critique se réfugie souvent dans des lieux communs en décalage avec la réalité, quand elle ne se retranche pas dans un dogmatisme aveugle.

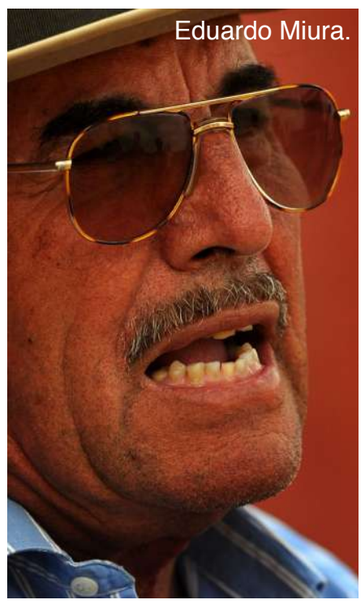
Comment expliquer qu'à partir d'une même faena des analyses opposées soient proposées, sinon par l'incapacité à objectiver les faits sans faire prévaloir des opinions subjectives ? Si l'on peut gloser à l'infini sur la qualité d'une œuvre littéraire et avoir des opinions opposées sur celle-ci, le respect de l'orthographe et de la grammaire par son auteur doit faire obligatoirement consensus parmi les exégètes. Seule une connaissance profonde des ressorts de la création, à commencer par la capacité à analyser chaque mouvement et chaque intention du taureau puis du torero tout au long de la lidia, peut endiguer la dénaturation possible de l'art taurin sous l'effet d'une transmission incomplète ou biaisée du savoir qu'il renferme.

Au risque de heurter quelques sensibilités, l'opinion d'un mayoral, d'un vacher ou d'un torero, fut-il subalterne, et a fortiori celle d'un matador ou d'un ganadero, sera toujours plus fondée que celle du critique le plus avisé pour une raison simple à comprendre : face au taureau leur vie dépend de leur capacité à anticiper. Telle est la source à laquelle chaque aficionado devrait avoir la chance de pouvoir s'abreuver.

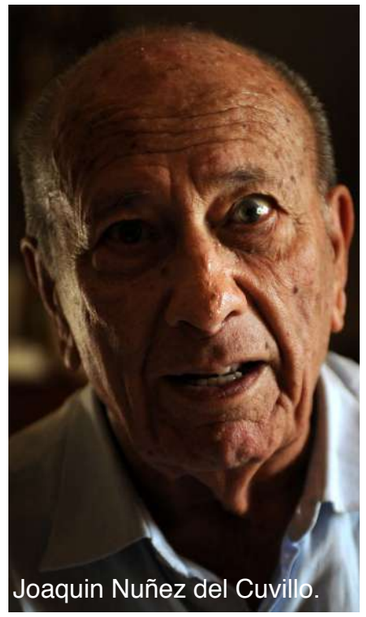

Juan Pedro Domecq Solis.

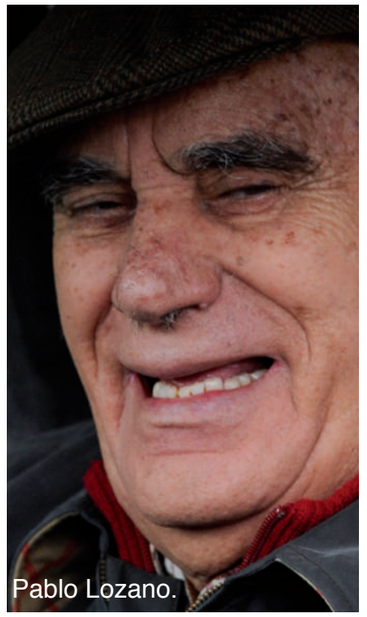

Antonio Miura.


Nicolas Fraile.


Eduardo Miura.

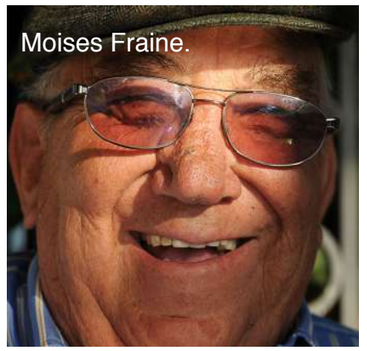

Carlos Nuñez.

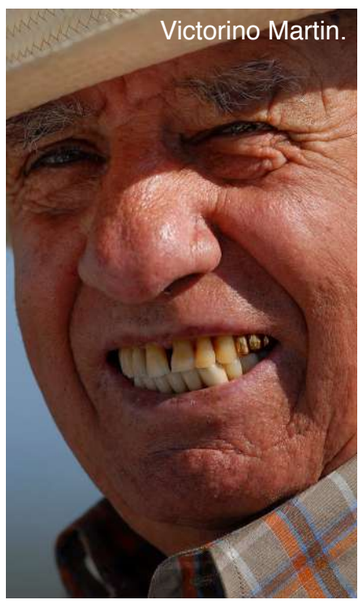

Joaquin Nuñez del Cuvillo.

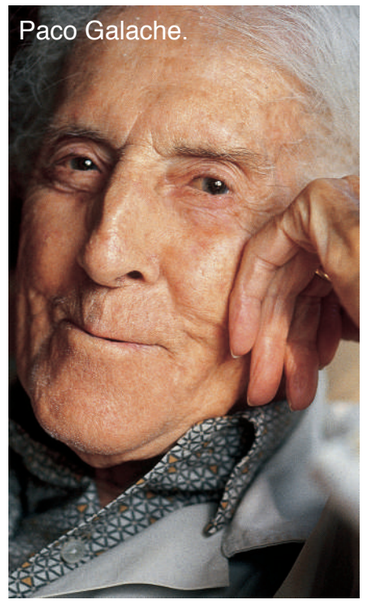

Pablo Lozano.

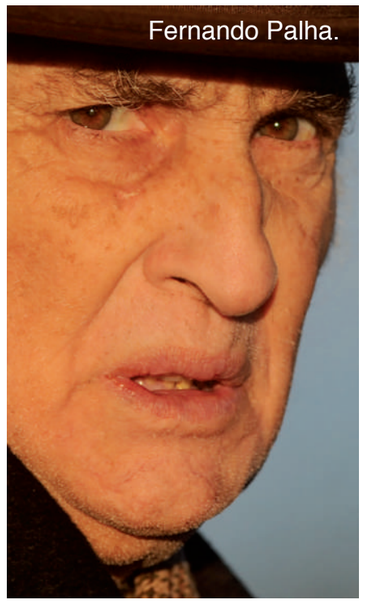

Alvaro Martinez Conradi.

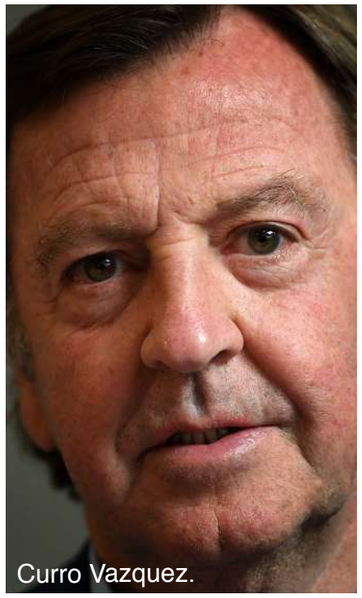

José Chafik.

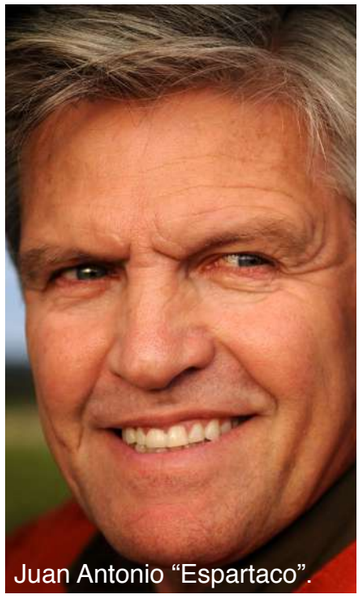

Moises Fraine.

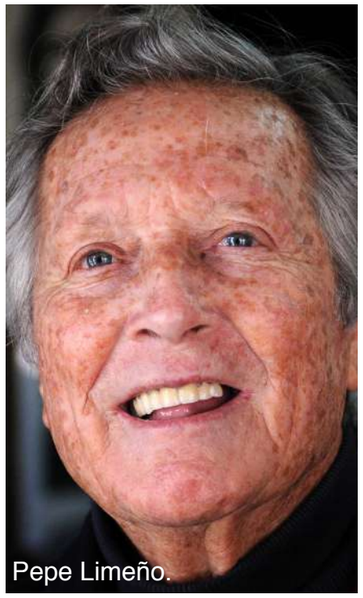

Victorino Martin.


Paco Galache.


Fernando Palha.

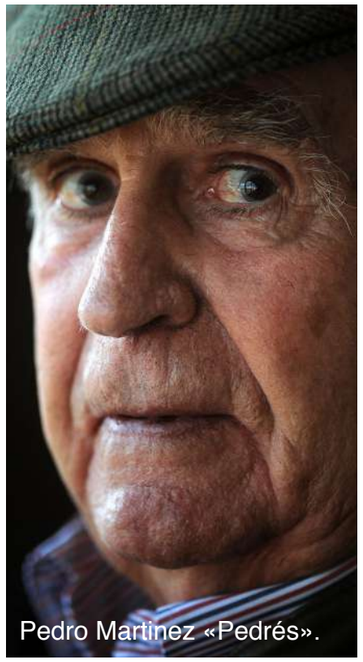

Curro Vazquez.


Juan Antonio “Espartaco”.


Pepe Limeño.


Manolo Cortes.


Andrés Vazquez.


Pedro Martinez «Pedrés».

Depuis que la corrida existe trois fractures structurelles ont abouti en trois siècles au spectacle que nous connaissons aujourd’hui :

en 1720, l’invention de la muleta fit basculer les fêtes chevaleresques vers la corrida à pied désormais conçue autour de l’estocade puis de la faena ;

en 1830 l’imposition des trois tercios par Paquiro structura la lidia conformément à l’esprit rationnel des Lumières ;

en 1928, l’imposition du peto pour protéger les chevaux de piques mit un terme à une brutalité qui n’était plus l’épicentre d’un spectacle converti en performance artistique grâce à l’apport révolutionnaire de **Joselito** «**El Gallo**» et de **Belmonte** entre 1915 et 1920, «Âge d’Or» de la tauromachie selon les auteurs anciens.

Un siècle plus tard, une quatrième fracture structurelle semble possible sous l’effet conjugué de forces endogènes et exogènes dont le point de convergence aboutirait, dans un avenir plus ou moins lointain, à supprimer la mort du taureau si la performance artistique prenait définitivement le pas sur la dimension rituelle en ce qui concerne les premières, et parce qu’elle est devenue intolérable aux yeux de la société urbaine entretenue dans l’illusion d’un monde sans douleur duquel la mort serait proscrite.

Il est préoccupant de voir qu’une estocade peu orthodoxe choque moins qu’avant. **Tout se passe comme si, une fois la faena aboutie au niveau artistique, il était tacitement entendu que la mort du taureau doit être immédiate, quelle que soit la manière dont elle lui est donnée.**

Si cela se généralisait on assisterait à une dérive dangereuse qui tendrait à priver le rituel de son dénouement éthique, alors que le taureau qui offre bravement sa vie mérite que le matador la lui ôte avec respect.

Ce péril endogène ne doit pas être davantage sous estimé que celui porté par un discours dépassé car amarré dans des lieux communs figés depuis le XVIIIe siècle, curieusement revendiqué en 1930 par **Bergamin** dans *«l’Art de Birlibirloque» : «Les règles du toreo sont figées depuis Pepe Hillo. En inventer de nouvelles est aussi probable qu’inventer un nouveau système solaire : possible, mais peu commode ! »* Belmonte démontrait pourtant chaque jour que Bergamin se trompait. Et depuis lors l’homme a marché sur la lune tandis que la planète taurine a plusieurs fois changé d’orbite.

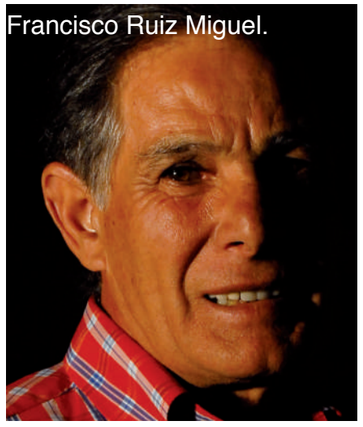
La menace exogène ayant été repoussée en France au nom de la liberté culturelle et de l’identité des territoires, l’évolution de la corrida et son avenir dépendent aujourd’hui des nouvelles générations qui prendront en main sa destinée.

L’engouement que l’on constate dans les régions taurines incite à l’optimisme. C’est en leur sein qu’émergeront les toreros, ganaderos, organisateurs, critiques ou spectateurs qui seront demain les garants de la pérennité de la corrida.

Puissent-ils concilier l’idéal d’exigence propre à la jeunesse avec la faculté d’émerveillement que tout aficionado porte en lui («*croire au Père Noël chaque jour à 17 heures*», écrivit Jean Cau) et avec la sagesse que l’on prête aux anciens, sagesse qui, selon l’Académie, est le fruit d’un ensemble de vertus précieuses qui, à priori, s’accommodent mal avec la passion : bon sens, circonspection, clairvoyance, discernement, sens commun, finesse, modération, subtilité. Quant à la sagesse, on sait depuis Confucius que la connaissance en est la clé.

Entre épique et esthétique, la corrida du XXIe siècle doit trouver sa voie.

Souhaitons que cette édition de «Comprendre la corrida» contribue à assurer la transmission de la connaissance indispensable au maintien d’un équilibre satisfaisant entre l’authenticité d’un rituel éthique qu’il faut à tout prix préserver car il est le fondement de l’édifice, et les aspirations artistiques qui ne cesseront d’évoluer pour répondre aux souhaits du public, jusqu’à atteindre la clé de voute d’un monument abouti dont nul ne peut prédire quand elle sera posée ni par qui.


Francisco Ruiz Miguel.


Luis Francisco Espla.



Partie I
Le taureau

Descendant en droite ligne du gigantesque Bos pelorovis olduwaiensis apparu voici 2,6 millions d'années dans le Rift africain, le premier fossile d'aurochs vieux de 700 000 ans fut découvert en Tunisie.

Profitant de circonstances climatiques favorables, l'aurochs colonisa l'Eurasie voici 500 000 ans.

Durant tout le paléolithique, Homo erectus, les Pré neandertaliens, Neandertal puis Homo sapiens le chassèrent en Europe, initiant une communauté de destins entre les deux espèces dont de nombreuses peintures pariétales témoignent dans les grottes ou sites ornés de Gibraltar jusqu'à l'Oural.

L'aurochs fut le seul représentant de la mégafaune du Pléistocène à ne pas disparaître d'Europe lors de l'extinction des espèces à la fin du Quaternaire.

Sommaire

32 - **1/** Genèse des encastes
L'agressivité naturelle
Vistahermosa et Vazquez
Murube, Urquijo
Ybarra, Parladé, Tamaron.
Saltillo, Albaserrada, Santa Coloma, Buendia...,
L'héritage vazqueño
Miura
Pablo-Romero
Caste navarraise
Caste Jijona
Rasos de Portillo

118 - **2/** La main de l'homme
La bravoure sophistiquée
Le laboratoire de la tienta
Du toreo à la bravoure

132 - **3/** Disque dur et mémoire vive

140 - **4/** Idiosyncrasie ganadera

158 - **5/** Le mâle Alpha du matriarcat

180 - **6/** Entre épique et esthétique
Travaux pratiques
La bravoure au galop
L'exception Saltillo
Grille de lecture simplifiée
Les ganaderos novateurs du XXe siècle

194 - **7/** Le taureau reconstruit du XXIe siècle
Les secrets de la ganaderia pilote
L'expertise du Juli
La ganaderia dans le nuage
Le semental à 50 000€
Le plaisir d'embister
Le risque d'embister trop

216 - **8/** Approche géopolitique de l'élevage du toro bravo
Latifundisme, libéralisme et anarchie
Les toreros de la Movida

226 - **9/** L'écologie du taureau
Tour du monde des ganaderias

266 -**10/** Taureau d'herbe et taureau hors sol`
La paille et le grain
Du pienso aux fundas
Préparation physique

274 -**11/** La vie privée du taureau
Matriarcat farouche
Bouclé, viaminé, vacciné
La main apaisante de l'homme
Éducation martiale
Seuvrage, soins, vaccins
Ferrade à l'ancienne
Ferrade à la caisse
Ferrade charra
Les âges du taureau
Manejo
Prophylaxie
Damage control

322-**12/** Génotype et phénotype la quête du taureau idéal
Consanguinité constructive
Effets de modes et équilibre souhaité

328 - **13/** Du campo à l'arène
Le voyage du taureau
La cérémonie de Zahariche
Conde de la Corte
Débarquement


Taureau d'Adolfo Martin.

1 Genèse des encastes

L'aurochs, apparu en Afrique du Nord voici 700 000 ans et présent en Eurasie à partir de 500 000, fut le seul représentant de la mégafaune du Pléistocène à ne pas disparaître d'Europe lors de l'extinction de nombreuses espèces à la fin du Quaternaire (entre - 50 000 et - 10 000 ans), du fait des variations climatiques et de l'expansion de l'homme moderne.

À partir du néolithique (- 12 000 ans) l'espèce déclina quand sa frange domestiquée dans la région du Haut Euphrate se développa au gré de l'avancée des colons vers l'ouest. La souche domestiquée repoussa l'aurochs autochtone vers des habitats forestiers moins favorables que les vallées fluviales ou les savanes d'altitude qu'il occupait auparavant et que l'on commença à dédier à l'agriculture et à l'élevage. `

Le nombre d'individus diminuant, l'espèce fut précipitée vers un goulet d'étranglement de population réduisant sa diversité génétique et sa capacité d'adaptation. Menacé de disparition naturelle, l'aurochs sauvage n'en continua pas moins d'être chassé et **à partir du VIIIe millénaire avant notre ère ces chasses furent ritualisées dans la plupart des civilisations antiques,** yamnaya, hittite, phénicienne, assyrienne, mésopotamienne, égyptienne, crétoise, celtique.

L'aurochs-taureau y devint le parèdre de la Déesse-Mère au sein du couple primordial de la civilisation méditerranéenne et servit de représentation à de nombreuses divinités. Son sacrifice ou sa chasse devinrent prétexte à s'approprier ses vertus tout en exaltant celles du chasseur royal.

À partir de la Grèce classique puis de l'Empire romain ces chasses ritualisées perdirent leur dimension liturgique et débouchèrent sur des chasses et jeux sécularisés.

De nos jours, la corrida est un des derniers avatars de cet héritage indo-européen.

Au Ve siècle de notre ère l'aurochs sauvage disparut de la Péninsule ibérique, au VIe du sud de la France, ce qui incita **Clovis** à interdire sa chasse – sauf à lui-même et à sa noblesse -, première tentative de préservation d'une espèce en danger. Durant sept siècles encore l'aurochs fut chassé par la noblesse franque (**Pépin le Bref** et **Charlemagne** s'illustrèrent dans l'exercice), mais au XIIIe il disparut de France.

L'ultime souche préservée par la couronne polonaise s'éteignit doucement pendant quatre siècles du fait de son incapacité à conserver une diversité génétique suffisante pour éviter les travers de la consanguinité imputable au nombre restreint d'individus. En 1564, une trentaine d'aurochs vivaient encore dans la forêt de Jaktorów dans la région de Mazovie où ils bénéficiaient d'une protection royale. Les paysans avaient interdiction de faire paitre leurs bovins en forêt et dans les pâtures réservées pour les aurochs. En 1602, il ne restait plus que 3 mâles et une femelle, le reste de la population d'aurochs ayant été décimé par les maladies apportées par les bovins domestiques. Le dernier mâle mourut en 1620 et l'ultime femelle en 1627 dans la forêt de Jaktorow.

L'aurochs domestiqué au Proche-Orient semblait avoir remporté la bataille contre son ancêtre autochtone, mais des souches sauvages ou ré ensauvagées subsistaient, issues de croisements fortuits avec leurs cousins domestiqués. Ce fut le cas en Espagne sur la meseta (plateau central) dépeuplée durant les sept siècles (VIIIe – XVe) que dura la Reconquête des royaumes chrétiens du nord sur le califat islamique ; ce fut aussi le cas en France, au Portugal et en Espagne dans des régions inhospitalières pour l'homme en raison du paludisme endémique dans les deltas du Rhône, du Tage, de l'Èbre et du Guadalquivir, ainsi que sur le littoral aquitain, le bassin de l'Adour et les deux versants pyrénéens.

Partout leur agressivité donna lieu à des chasses et à des jeux. Dès le Moyen-Âge, cette agressivité fut préservée puis cultivée par les éleveurs pour adapter le taureau au spectacle auquel on le destinait. L'engouement pour les fêtes taurines provoquait leur multiplication. Même si conserver des taureaux jusqu'à l'âge adulte présentait un danger pour l'éleveur, la plus-value réalisée par rapport à la valeur marchande de l'animal de boucherie entraîna une spécialisation progressive : dans un premier temps les animaux les plus agressifs du troupeau destiné à la boucherie étaient prélevés pour les fêtes taurines, **puis, au XVIIIe siècle, la souche agressive fit l'objet d'une sélection spécifique pour augmenter son potentiel initial.**

"Au XVIIIe siècle, les souches les plus agressives firent l'objet d'une sélection spécifique pour augmenter leur potentiel initial".


Taureau de Murube.

L'AGRESSIVITÉ NATURELLE

L'agressivité naturelle du taureau explique la multiplicité des jeux auxquels elle a donné naissance dans toute la culture indo-européenne et sur le pourtour méditerranéen. Cette agressivité est la source même de son combat. L'évidence s'impose. Si le Charolais et le Parladé sont tous deux issus de l'Aurochs préhistorique, la similitude s'arrête là : le bœuf domestique n'a d'autre soucis que d'assurer sa vie végétative, alors que le taureau brave préfère dès sa naissance les plaisirs du combat.

Eduardo Miura
«Quand les veaux naissent, nous les attrapons pour les marquer à l'oreille et il faut déjà se méfier de leur hargne car tout leur est prétexte à se battre. Il n'y a pas très longtemps, l'un d'eux fonça sur un énorme cabestro et se mit à lui donner des coups de tête. Le cabestro prit son mal en patience puis, excédé, envoya valdinguer le veau à plusieurs mètres. A peine retombé, celui-ci repartit à la charge. Si on ne l'avait pas attrapé et emporté ailleurs, il se serait laissé tuer sur place».


Eduardo Miura.


Nouveau-né de Valdefresno chargeant sa mère.


Añojos de Montalvo testant leur force et leur agressivité sous le regard des mères.

Constater l'existence de cette agressivité naturelle qui différencie le taureau des autres bovidés domestiqués, n'est pas mettre en échec le concept scientifique selon lequel c'est le milieu environnant qui suscite les caractéristiques des espèces. Bien au contraire : si une prédisposition à l'agressivité a préservé le taureau de la domestication, conformément aux théories de Darwin, c'est la rusticité de la vie sauvage que l'homme lui offre qui a porté cette agressivité à son paroxysme.


Fernando Cuadri.


Nouveau-né de Victorino Martin chargeant le cavalier qui vient de le boucler à l'oreille.

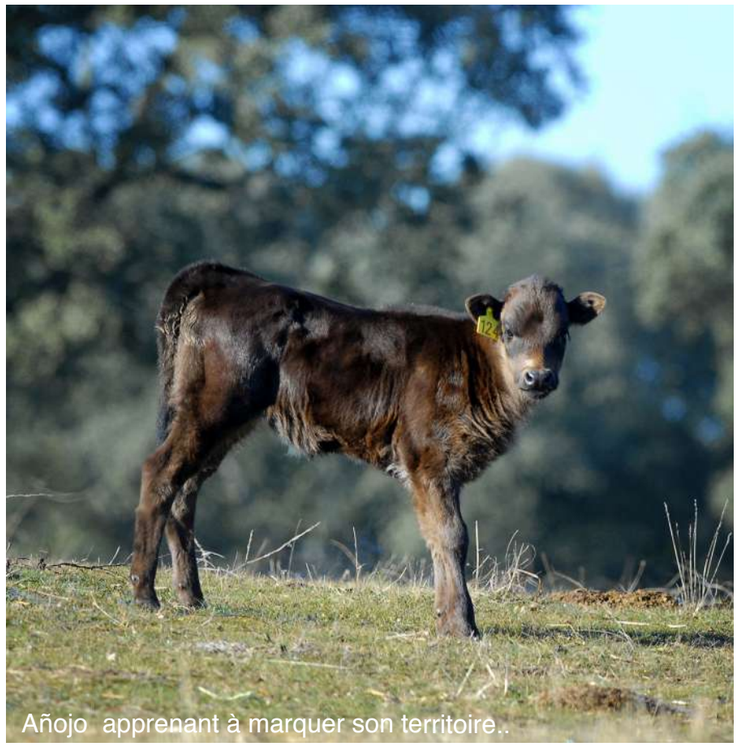
Fernando Cuadri estime cependant qu'en milieu naturel la bravoure est suicidaire et la fuite salutaire. La Nature tendrait donc selon lui à doter les espèces de couardise pour qu'elles puissent se perpétuer, la fuite valant mieux qu'un combat risqué. Selon lui toujours, le ganadero de brave doit donc lutter en permanence contre la tendance naturelle du taureau à fuir le combat, afin de maintenir dans son troupeau le niveau de bravoure et d'agressivité souhaité, afin de le pas le voir disparaître naturellement. Pour soutenir sa thèse, Fernando Cuadri explique que la couleur originelle des canaris qu'il élève aussi était le vert, car elle est propice à la dissimulation dans les feuillages, tandis que le jaune ou le rouge sont des inventions humaines pour les oiseaux d'appartement à l'abris de leurs prédateurs tant qu'ils restent en cage.

Considérée il y a un demi-siècle comme une ganaderia « toriste » redoutable, celle de Cuadri traverse une période difficile par manque de bravoure, alors que les critères de sélection presque exclusivement basés sur le nombre considérable de piques administrées lors des tientas n'y ont pas varié d'un iota.

Ce qui tendrait à indiquer, soit que les méthodes ancestrales de sélection ne sont plus suffisantes aujourd'hui dans un écosystème – la lidia – qui a évolué, soit que Dame Nature a repris ses droits à Comeuñas, soit que ce qui vaut pour les canaris verts ne vaut pas forcément pour les taureaux braves, ce qu'au demeurant les mythes antiques devaient penser, lorsqu'ils firent de l'aurochs sauvage puis du Taureau Céleste le parangon de bravoure et d'agressivité.

Dès sa naissance l'añojo est intégré au troupeau où il est victime de bousculades. Dans un premier temps il subit et souffre. Mais très vite il s'aperçoit qu'en répondant aux attaques il peut s'éviter le désagrément d'intrusions répétées dans son espace vital.

Son psychisme répondant aux mêmes automatismes que les nôtres, il lie la notion de bien-être au respect de son domaine personnel et, pour se préserver de la douleur ou de la sensation d'insécurité, il fonce dès lors sur quiconque s'aventure dans cette zone : **le combat pour la défense de son espace vital devient la condition de son bien-être.**


Añojo apprenant à marquer son territoire..


Vieux solitaire de Miura surveillant son vaste domaine.

Ancrée dans un endroit précis du campo ou plus tard de l'arène, **cette zone que le taureau considère sienne prend le nom de querencia (gîte, repaire, de querer, vouloir) et devient l'enjeu de tous ses combats.** Savoir la déceler est pour le torero une des conditions de son succès, et pour le ganadero celle de sa sécurité.


Taureaux de Victorino Martin scrutant l'intrus.

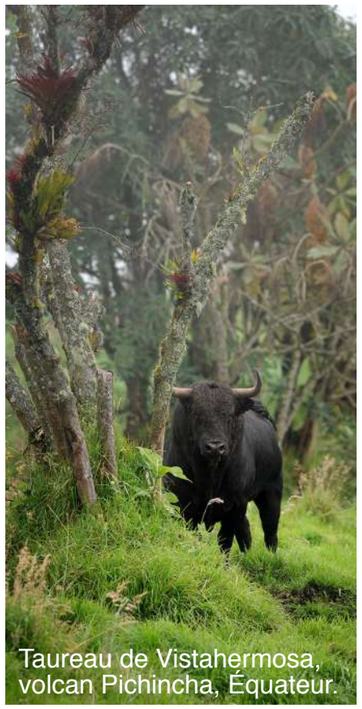

Sociabilisation quotidienne des taureaux de Miura..

«Le combat pour la défense de son espace vital devient la condition de son bien-être».

Eduardo Miura

«Avec le taureau adulte il faut faire très attention. On passe à cheval au milieu, très lentement, presque sur la pointe des pieds, car le moindre mouvement un peu brusque peut déclencher un combat Mais il faut les obliger à bouger sinon ils paressent toute la journée, et quand ils se réveillent ils se battent. Alors il faut les occuper. Entre le pienso deux fois par jour, le temps d'aller boire et la galopade matinale, ils se fatiguent un peu et on réduit le danger. C'est autant de temps gagné qu'ils ne pensent pas à se battre. Sinon c'est une ou deux corridas que nous perdons chaque année. Ils sont d'une férocité terrible. Quand deux taureaux se battent il y a rarement un blessé. Le perdant est tué. Si ce n'est pas par son vainqueur, c'est par les autres. Il en a toujours été ainsi et cela s'est même aggravé. Le taureau d'aujourd'hui est plus brave qu'avant, les peleas durent donc davantage. Après la guerre, quand tout ceci avait été laissé un peu à l'abandon, on ramena un jour tous les taureaux que l'on trouva sur les terres. Certains étaient âgés de sept ou huit ans. Ils avaient vécu à l'écart les uns des autres… Les réunir dans un même cercado fut difficile mais quand ils y furent ce fut terrible. Pendant deux jours ils se disputèrent. Mon grand-père et mon oncle en perdirent la moitié. Depuis nous respectons leur souhait de vivre à l'écart les uns des autres, mais nous les obligeons quand même à se rencontrer chaque jour pour éviter une tuerie le jour où il faudra les embarquer ensemble et les laisser plusieurs jours dans un corral».


Taureau de Miura auprès de son arbre.


Taureau de Vistahermosa, volcan Pichincha, Équateur.


Taureau de Sayalero y Bandrés, Sancti Spiritu.


Taureau de Flor de Jara sur son rocher.


Taureau d'Adolfo Martin.

"Nous respectons leur souhait de vivre à l'écart les uns des autres"


Taureau du Scamandre dans son marais.


Taureau de Prieto de la Cal.


Taureau de Juan Luis Fraile.

En vieillissant, le taureau désire disposer du meilleur espace vital possible et tente d'assurer sa domination sur le troupeau qui devient ainsi le théâtre d'incessants combats. Conformément aux résultats de ces affrontements fratricides s'établit un ordre hiérarchique rigoureux dominé par un mâle Alpha. Lorsque deux prétendants s'affrontent tout le troupeau surveille. Le duel peut durer des jours. Le vaincu, s'il est toujours en vie, est alors exclu du troupeau dont tous les membres, à l'exception du vainqueur, se liguent pour le chasser ou l'achever. Le combat sanguinaire entre frères est la nature profonde du taureau.


Novillos de Saltillo (Finca Miravalles, Palma del Río).

Iñigo Sánche Urbina
ganadero de Sepúlveda.
« Sur cent mâles nés chaque hiver, dix-sept disparaissent à la naissance ou dans les premières semaines, quinze autres sont tués ou blessés lors de combats fréquents. S'ils vivaient ensemble jusqu'à l'âge de neuf ou dix ans, c'est toute la camada qui serait menacée de disparition ».



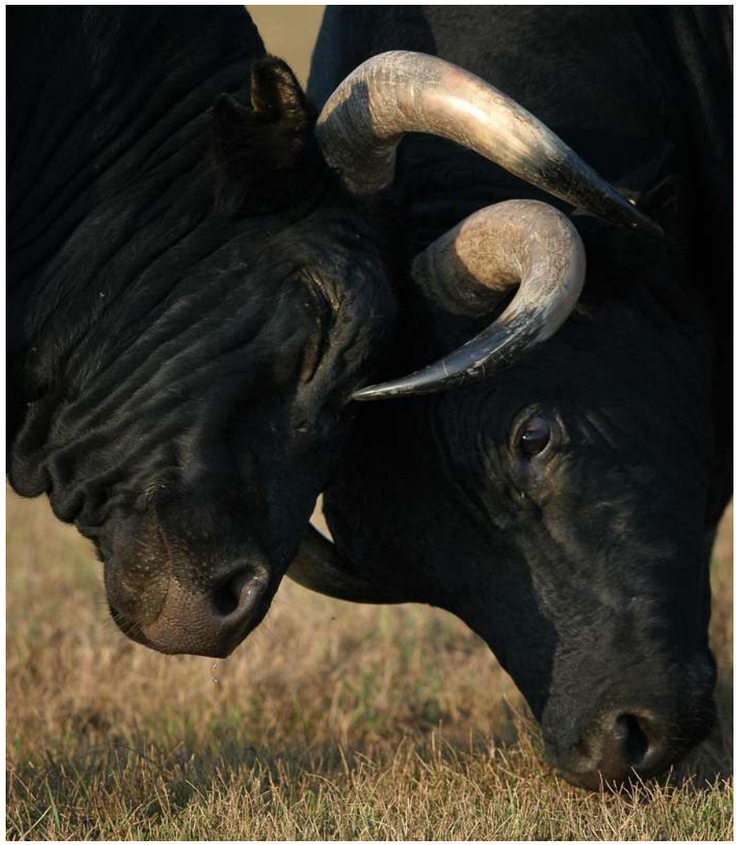
Eduardo Miura
«Pour tenter de réduire ces pertes,on mélange les becerros de deux ans avec les toros adultes pour éviter que ceux-ci ne se battent. Ils se battent quand même mais un peu moins. Il en a toujours été ainsi. Le pire, quand deux toros se battent, est qu'il y en a toujours un ou deux autres les attaquer par derrière. Ils s'entre-tuent alors avec une férocité telle qu'on ne peut même pas intervenir. La seule chose à faire est d'éloigner tous les autres avant que cela ne dégénère. Une fois, nous avons perdu quatre toros dans une seule bagarre ».


Conde de la Maza.

«S'ils vivaient ensemble jusqu'à l'âge de neuf ou dix ans, toute la camada disparaîtrait».


Combat à mort au petit matin. Ganaderia Cuillé, Mas du Grand Badon.


Combat de sementals de Victorino Martin, (Las Tiesas de Santa María, Portezuelo).





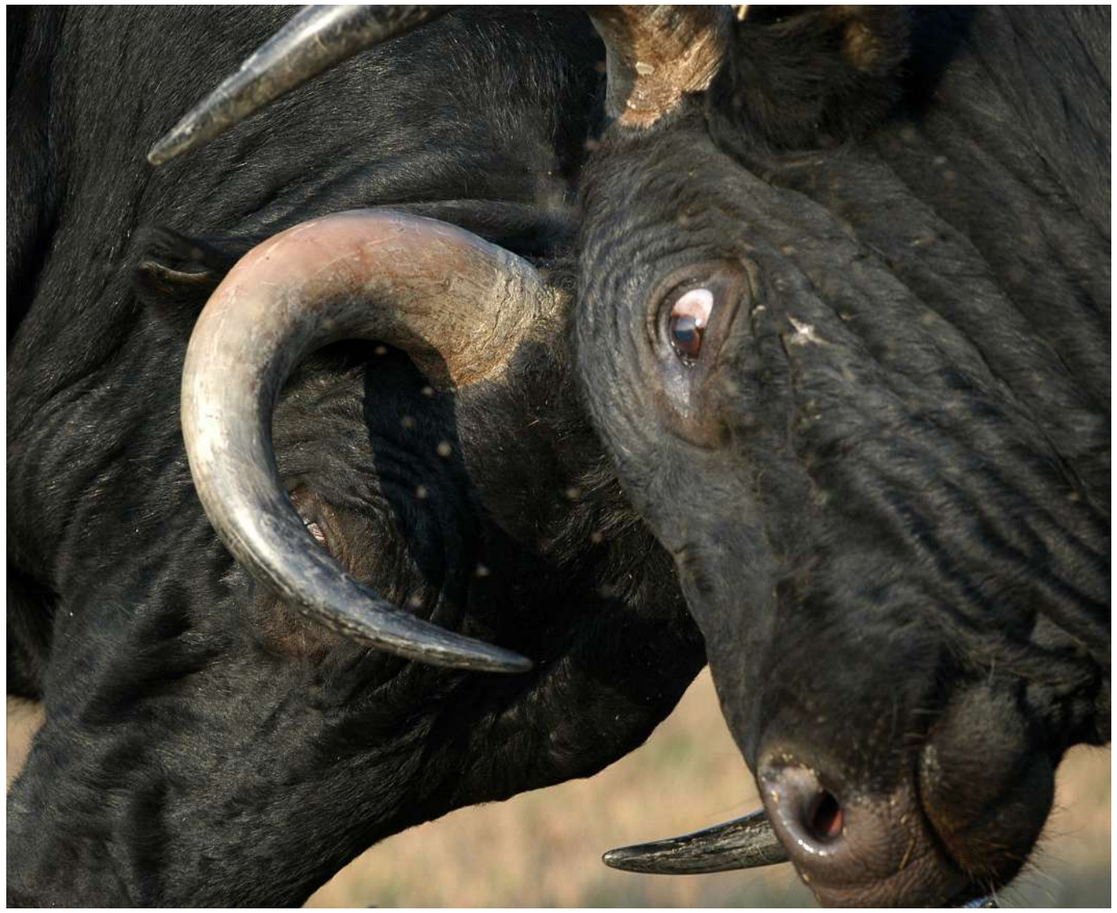
Laurentino Carrascosa et son mayoral découvernt le cadavre d'un taureau tué par ses semblables. (Finca Los Manantiales, Ciudad Real).



Conde de la Maza.



Combat de taureaux de Yonnet (Mas de la Belugue).



«Lorsqu'ils en viennent aux cornes, quels artifices ingénieux ils utilisent !»

Ces combats perpétuels développent chez le taureau une intelligence aigüe des tactiques et stratégies nécessaires pour vaincre. **José Daza,** homme de campo et varilarguero, les décrivait ainsi dès 1778 dans son traité de tauromachie :

« Deux d'entre eux, qui se connaissent ou ne se sont jamais vus, se mettent à se quereller. Mais avant d'en venir à la lutte, comme ils s'observent mutuellement, quels mouvements et quels coups d'oeil, quelles arrogances, quels demi-cercles, segments, diamètres, hexagones, angles obtus, rectilignes, mixtes et curvilignes ils exécutent l'un et l'autre ! Quelles postures ils prennent ! Comme ils gagnent du terrain ! Combien de lignes droites, parallèles, courbes ou semi-courbes ils évitent ou dessinent ! Quels raccourcis obliques pour gagner du terrain sur l'ennemi ! Et si aucun des deux ne se désiste, lorsqu'ils en viennent aux cornes, quels artifices ingénieux et quelles ruses ils utilisent ! Quelles ingéniosités et quelles stratégies ils préparent, en vue de leurrer leur adversaire ! Comme les coups sont bien calculés et parés ! »

VISTAHERMOSA ET VAZQUEZ

Pour répondre aux besoins de la corrida à pied dont le succès n'allait plus se démentir à partir du XVIIIe siècle, la sélection du taureau, jusqu'alors très empirique, se fit plus rigoureuse : dès le XVIIe siècle, une multitude de petits troupeaux ayant échappé à la domestication néolithique ou s'étant ré ensauvagés sur de vastes no man's lands durant les sept siècles de la Reconquête, avaient donné naissance à plusieurs races autochtones qui allaient connaître des destins différents.

En **Andalousie** la souche élevée par les **moines Chartreux de Jérez** (Cartuja) se subdivisa en trois rameaux principaux : Cabrera, Gallardo et **Vazque**z, ce dernier formé par le mélange des autres avec le tronc **Vistahermosa**.

Plus au Nord, d'autres races autochtones vont se perpétuer. Èlevée dans la Manche la **casta Jijona** fait les beaux jours des fêtes taurines de Madrid du XVIe au XIXe siècle, au même titre que les "**Toros de la tierra"**, et la **Morucha castellana** élevés en Castille, et la **race Navarraise** originaire du piémont pyrénéen et des bardenas royales de Tudela, utilisée dès le Moyen-Âge à Pampelune, Zaragoza, et au XIXe siècle à Madrid.

Au fil du temps toutes les races archaïques vont être abandonnées à mesure que la lidia va se complexifier. Seules certaines des races andalouses se perpétueront au XXe siècle au travers de plusieurs dérivations, mais aussi, dans le cas de Miura, sans aucun apport extérieur.



José Arias de Saavedra, gendre et exécuteur testamentaire en 1834 du "Barbero de Utrera" qui avait acheté en 1823 une partie de la ganaderia de Vistahermosa. Arias de Saavedra la vendit à la famille Murube en 1863 et 1864.



Ex voto commémoratif d'un "miracle" attribué en 1828 à la Vierge de la Consolation d'Utrera. Le taureau noir représenté provenait de Vistahermosa et appartenait au "Barbero de Utrera".

À la fin du XVIIIe siècle, deux ganaderos ambitieux se font face à Utrera : **Vicente José Vazquez** a réuni dans son troupeau des animaux aux pelages variés provenant de toutes les branches issues de la **Cartuja**, Il a obligé aussi le **Conde de Vistahermosa** à lui céder des vaches et des taureaux (uniformément noirs ou bruns foncés). Il possède donc dans son troupeau, dit-il à ses concurrents, le meilleur de chacun d'eux. De fait, pendant plus d'un siècle, la bravoure des taureaux de l'**encaste vazqueño** sera légendaire.

C'est pourtant de la souche sélectionnée à partir de 1774 par son rival, le **Conde de Vistahermosa** sur la base de l'élevage des Hermanos Rivas, (documenté dès 1733 à Dos Hermanas près de Séville), que procède la quasi totalité du cheptel moderne au travers de la famille **Murube** qui fera l'acquisition d'une partie de celle-ci en 1863 et 1864.



Vicente José Vazquez



Arrivée d'un lot vazqueño aux arènes madrilènes de la Puerta de Alcala au XVIIIe siècle.

MURUBE, URQUIJO



Joaquin Murube.

Un demi siècle plus tard, pour règler des problèmes de succession, la famille doit s'en séparer. En 1916, durant la Semana Grande de Saint Sebastien, **Joselito** brinde un taureau à son ami le banquier **Juan Manuel Urquijo**. Et quand celui-ci lui demande comment il peut le remercier, Joselito répond : *«Mes amis Murube doivent vendre leur ganaderia. C'est ma préférée et tu devrais l'acheter pour qu'elle ne disparaisse pas. Si tu le fais je t'aiderai à la sélectionner».*

Le banquier Urquijo mit la ganaderia au nom de son épouse, **Carmen de Federico**, et la famille la conserva 70 ans.

Trente deux ans plus tôt; en 1884, au décès de la veuve de Murube, ses fils avaient déjà vendu la moitié de leur troupeau à **Eduardo Ybarra**, autre ganaderia favorite de Joselito.

José Antonio Morante

«Quand Joselito imposa le toro de Murube, ce fut parce qu'il embistait avec plus de race. Il était plus brave et avait plus de fond que tous les autres qui étaient plus brusques, mansos, agressifs mais sans continuité. Ils embistaient de manière désordonnée puis s'enfuyaient…

Dans les images de Joselito toréant pour la première fois en rond, on voit bien qu'il tente de retenir un taureau qui veut fuir. Il cherchait le taureau qui restait et répétait car il avait compris que c'était l'avenir de la Fiesta.

Ce taureau était celui de Murube puis de Ybarra et de Tamaron. Joselito joua de son influence pour favoriser son expansion. Il conseillait aux ganaderos de croiser leurs troupeaux avec ceux-là et il en sortit de nombreux encastes hybrides qui fonctionnèrent longtemps».



Dolores Monje, veuve de Murube, avec ses fils.



Taureaux de Murube en 1897.



Carmen de Federico avec Joselito en 1918.



Joselito, taureau de Urquijo.



"El Gallo", Urquijo.



Juan Belmonte, Urquijo.

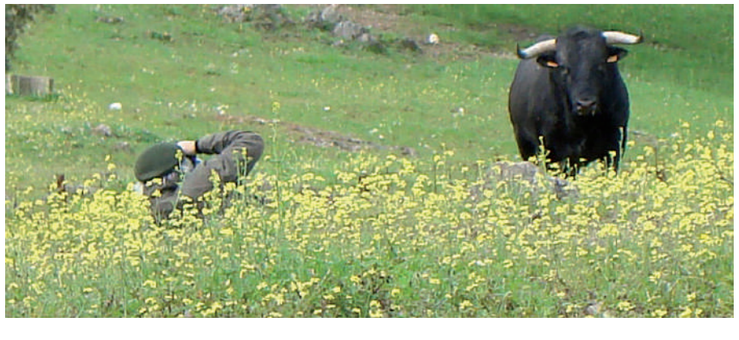

Castillejo de Huebra, (Murube Urquijo par Félix Cameno).

La bravoure foncière des Urquijo leur valut des heures de gloire jusque dans les années soixante, avec notamment un seul contre six triomphal de Curro Romero dans La Maestranza.

Puis, en raison de problèmes de forces consécutifs aux changements d'habitat, ils furent peu à peu rélégués dans les corridas de rejones où le rythme constant de leur galop fait le bonheur des cavaliers et leur offre un marché florissant.

De toutes les ganaderias issues de cet encaste, aucune n'a réussi à vraiment s'imposer dans la lidia à pied au plus haut niveau, même si les ganaderias du Capea et de Castillejo de Huebra sortent ponctuellement de bons taureaux.


Sanchez y Sanchez (Murube par Capea).




Murube-Urquijo de Fermin Bohorquez.

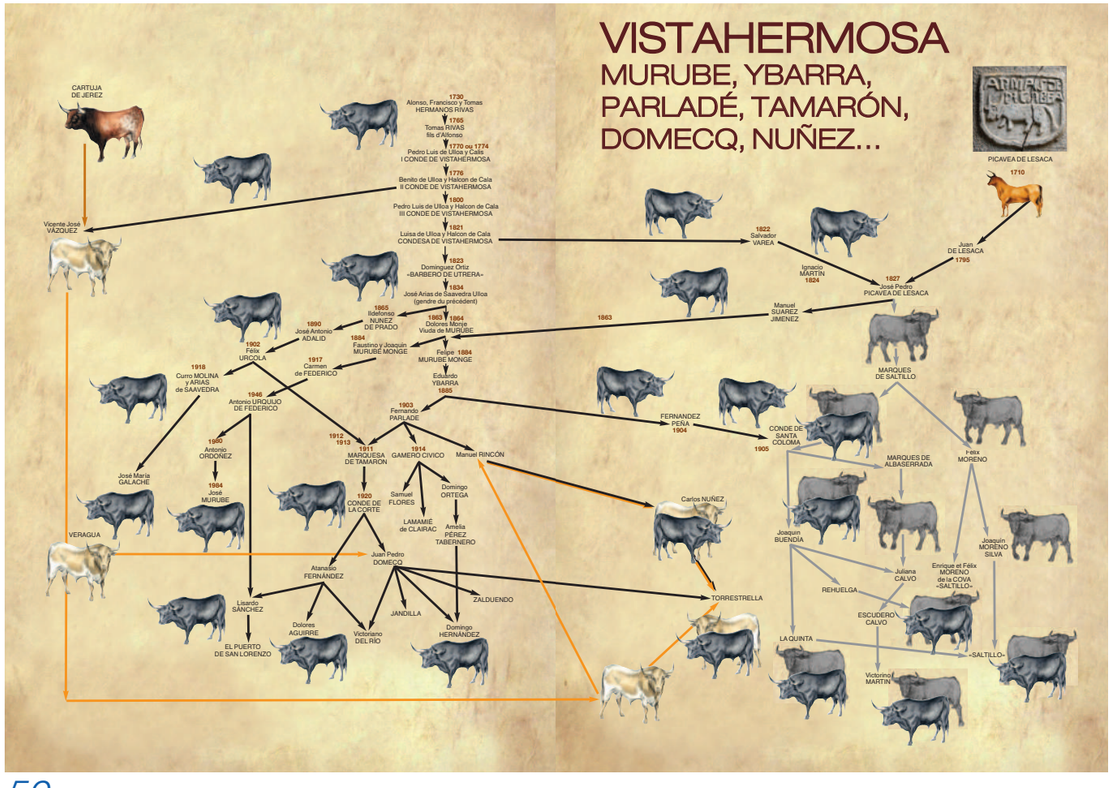

José Murube.

YBARRA, PARLADÉ, TAMARÓN, CONDE DE LA CORTE

La quasi-totalité du cheptel brave actuel provient de la première vente des Murube à **Eduardo Ybarra** en 1884 au travers de deux sous-branches très différentes : celle restée pure de **Fernando Parladé** - Tamarón - Conde de la Corte - Domecq, et celle créée par le **Conde de Santa Coloma** en croisant ses Ybarras avec des **Saltillos**, tout en laissant une partie pure de cette origine à son frère le **Maquis d'Albaserrada**, de laquelle provient la ganaderia de Victorino Martin.



La famille Ybarra au moment de l'achat à Murube. Second debout à gauche, Eduardo, le ganadero..





Taureaux de Ybarra dans le cortijo de la Cascajera à la fin du XIXe siècle.



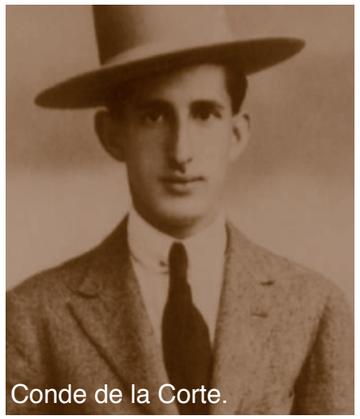
Eduardo Ybarra en 1910.






Fernando Parladé.


Ramon Mora Figueroa.


Conde de la Corte.

Après avoir achèté la moitié de la ganaderia d'**Ybarra** en 1903, **Fernando Parladé** vendit ses taureaux dans toutes les ferias.

Il profita de leur notoriété pour vendre des vaches et des sementals à quiconque était disposé à en payer le prix élevé. En quelques années il inonda le marché au travers de quatre ramifications principales :

Manuel Rincón (1909) qui donnera naissance à la ganaderia de Carlos Nuñez, en croisant avec celle du Marquis de Villamarta (agrégat complexe de multiples sangs, dont du Saltillo) ;

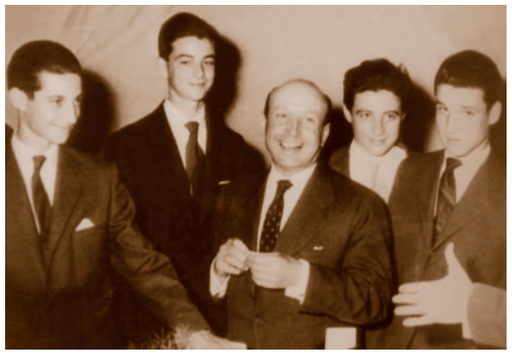
Gamero Cívico (1914) d'où est issue la ganadería de Samuel Flores (1954), Domingo Ortega et Amelia Pérez-Tabernero ;

García Pedrajas (1918) qui donnera naissance aux Guardiolas de María Luisa Domínguez Pérez de Vargas (1946).

Et surtout la lignée de la **Marquise de Tamarón** (1911) dont un des fils, Ramon Mora Figueroa fut un génie de l'élevage et de la génétique.

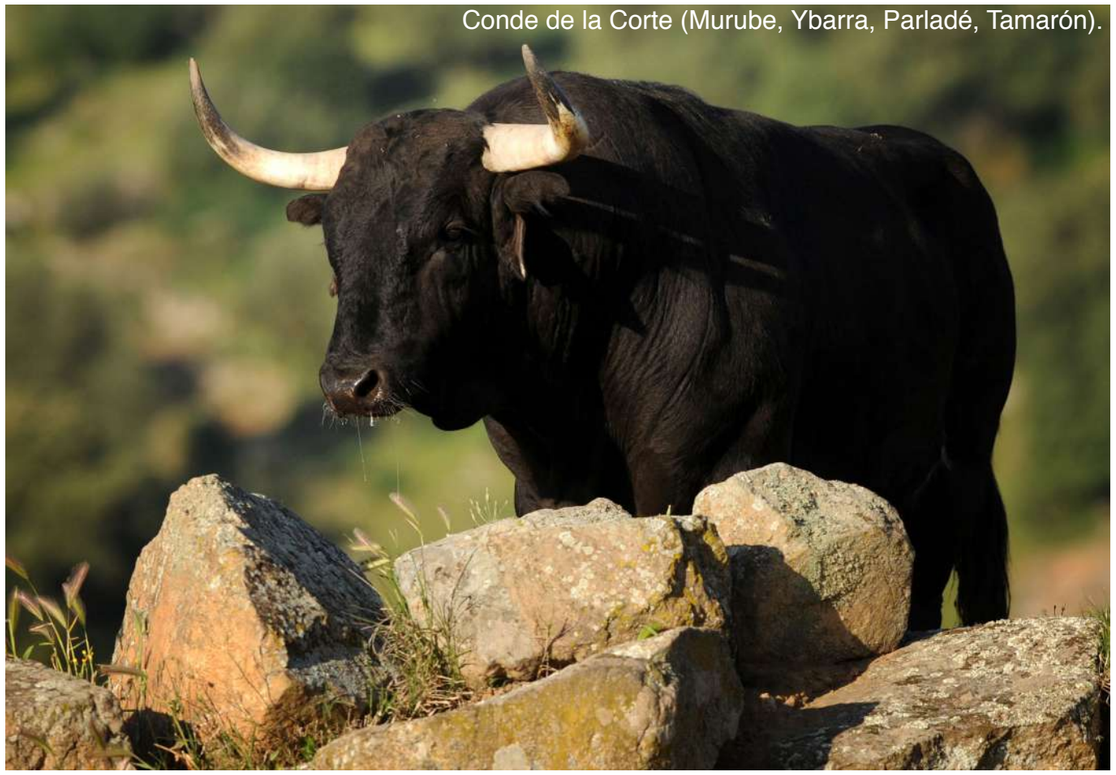
En 1920 la ganaderia de Tamaron fut vendue au **Conde de la Corte** dont le troupeau donna naissance au cheptel moderne à travers les deux branches qui en sont issues : celle d'**Atanasio Fernández** (1929) à Salamanca et celle de **Juan Pedro Domecq y Nuñez de Villavicencio** (1930 à Jérez).


Juan Pedro Domecq y Nuñez de Villavicencio et ses fils Juan Pedro, Salvador, Alvaro (Torrestrella) et Pedro Domecq y Diez.


Juan Pedro Domecq y Diez avec ses fils Juan Pedro, Borja (Jandilla), Fernando (Zalduendo) Domecq Solis.

Pour acheter les meilleures souches, **Juan Pedro Domecq y Nuñez de Villavicencio** profita d'une clause de rachat d'une partie du troupeau que **Ramon Mora Figueroa** avait incluse lors de la vente de la ganaderia familiale de **Tamaron** au **Conde de la Corte**.


Les Marquis de Tamaron devant leur cortijo. Ramon Mora Figueroa est le plus grand.


Conde de la Corte (Murube, Ybarra, Parladé, Tamarón).



Parladé (Juan Pedro Domecq).



Santa Ana (Marquis de Domecq).



Semental de Jandilla (Juan Pedro Domecq).



Valdefresno (Atanasio Fernandez et Lisardo Sanchez).



Samuel Flores (Gamero Civico).



Sao Torcato (Gamero Civico par Pinto Barreiros).



Marquis d’Albaserrada actuel (Garcia Pedrajas).



Félix Urcola (autre branche de Vistahermosa aujourd'hui quasi éteinte).



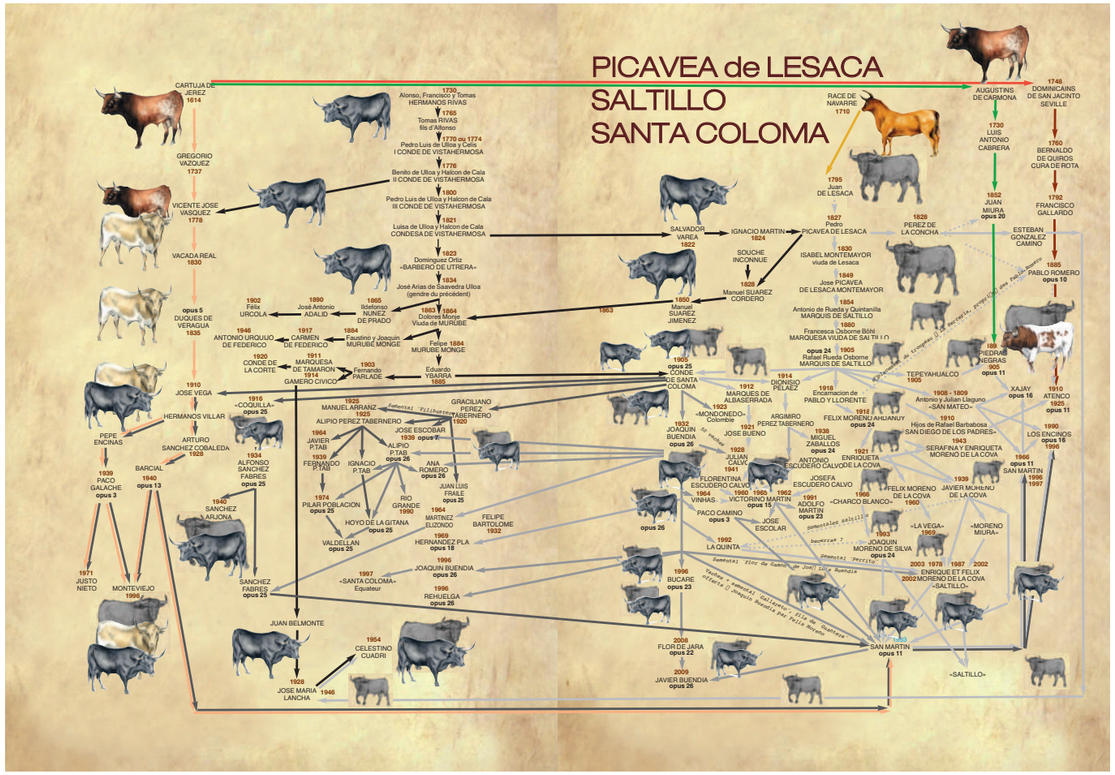
Baltasar Iban (Contreras et Juan Pedro Domecq).



Cuadri (Santa Coloma ybarreño, Urcola, Gamero Civico).



Cuadri (Santa Coloma ybarreño, Urcola, Gamero Civico).

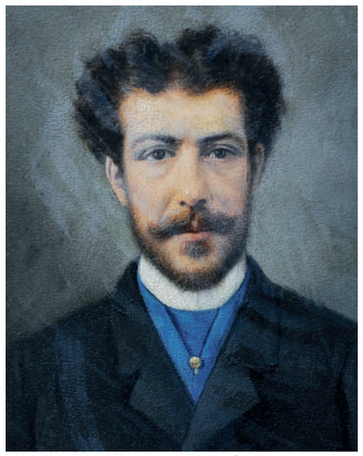


Saltillo, Albaserrada, Santa Coloma, Buendia

En 1905, au travers de la vente du reste de son troupeau, **Eduardo Ybarra** donna aussi naissance à l'encaste créé par le **Conde de Santa Coloma** qui y adjoignit en 1912 l'apport de celui de **Saltillo**. Fruit de dosages différents dans les ganaderias qui en proviennent, la branche Santa Coloma se subdivisera d'une part en **Coquilla et Graciliano Pérez Tabernero**, d'ascendance Ybarra plus marquée, et d'autre part **Albaserrada**, du pur Saltillo, d'où provient la ganaderia de Victorino Martin. Acheté par **Joaquin Buendia**, la ganaderia de Santa Coloma connaîtra des années fastes jusqu'à la fin du XXe siècle.

Le Conde de Santa Coloma, définissait ainsi son mélange ***«Le brave c'est Ybarra, le bon c'est Saltillo»***. Pourtant, suite à une baisse généralisée de bravoure, à l'exception notable de la ganaderia de La Quinta, l'encaste s'est marginalisé depuis.

Contrairement à **Fernando Parladé**, le premier **Marquis de Saltillo** était jaloux de son exclusivité mais le second le fut moins, ce qui explique les ventes à Santa Coloma et au Mexique où, au début du XXe siècle, l'encaste Saltillo devint hégémonique à partir d'une souche minuscule, avant d'être métissé par Buendia depuis trente ans.


Antonio Rueda y Quintanilla, premier Marquis de Saltillo ganadero. Achète la ganaderia de Picavea de Lesaca en 1854.

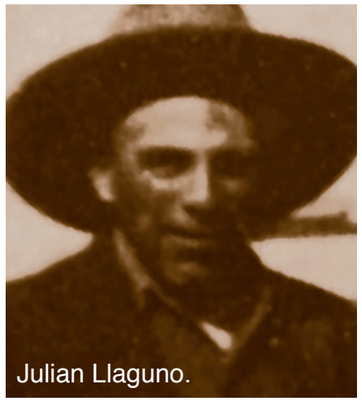

Conde de Santa Coloma (assis au centre) avec ses frères. À sa gauche le Marquis d'Albaserrada dont les descendants sont toujours ganaderos avec du sang Garcia Pedrajas (Parladé).


Le Marquis d'Albaserrada récupéra une partie des Saltillos achetés par son frère le Conde de Santa Coloma. La ganaderia sera vendue à José Bueno en 1921, héritée par sa veuve Juliana Calvo en 1928 qui y adjoindra 30'vaches de Buendia en 1941, puis par les frères Escudero Calvo qui la vendront à Victorino Martin en plusieurs lots, entre 1960 et 1965.


Rafael Rueda Osborne, second Marquis de Saltillo ganadero, vend à Santa Coloma et au Mexique. Sa veuve, Encarnacion de Pablo y Llorente, une demoiselle Pablo-Romero, vend le reste à Félix Moreno en 1918 après que son frère ait incorporé des bêtes dans son propre troupeau en 1911.


Félix Moreno Ardanuy, acheteur de la ganaderia de Saltillo à la veuve du Marquis en 1918. Elle est aujourd'hui dirigée par son petit-fils Joaquin Moreno Silva.


Joaquin Buendia achète la ganaderia du Conde de Santa Coloma en 1932. Elle est aujourd'hui divisée entre ses petits-enfants dans les fers de Rehuelga, José Buendia, mais aussi dans La Quinta et Flor de Jara, ganaderia créée par le rachat d'une indivision Buendia.


Julian Llaguno.


Antonio Llaguno, créateur avec son frère Julian de l'encaste Saltillo mexicain à partir de la ganaderia de San Mateo.

Une poignée d'animaux de Saltillo va donner naissance à la quasi-totalité des ganaderias mexicaines durant un siècle. Le nouveau Marquis, à la différence de ses parents, accepte de vendre. D'abord au Conde de Santa Coloma puis à divers ganaderos méxicains.

Pourquoi Saltillo et pas Veragua, Miura, Murube, Pablo Romero ou Ybarra qui ont lidié des corridas à México et dont des sobreros ont été achetés par des ganaderos (les **Gonzalez de Piedras Negras** notamment à partir de 1887) pour régénérer le bétail autochtone de demi-caste ?

Parce que les **frères Gonzalez** ont compris que pour créer un véritable encaste le métissage ne suffit pas : il faut des sementals mais aussi des vaches. Ils profitent donc de la nouvelle politique de l'héritier des **Saltillos** pour, en 1905, année de la vente à Santa Coloma, lui acheter douze vaches et trois semental pour une autre ganaderia familiale, celle de **Tepeyahualco**.

Vite après, les **frères Llaguno** par l'intermédiaire du matador Bombita, en font de même. Six vaches et deux sementals de **Saltillo** débarquent à Zacatecas en 1908 et autant en 1910.

En 1925, c'est dans la ganaderia pérenne la plus ancienne au monde, celle d'Atenco formée au XVIe siècle sur 50 000'hectares par un neveu d'Hernan Cortés, que le sang Saltillo remplace celui de Pablo Romero quand les **frères Barbabosa** l'y introduisent à partir de leur autre ganaderia de **San Diego de los Padres**, pur Saltillo depuis 1910.

La bravoure noble des Saltillos fait merveille. Férus de génétique et éleveurs confirmés, les **frères Llaguno** vont éviter les travers de la consanguinité en utilisant des mères d'origine criolla de plus en plus diluée croisées avec leurs Saltillos. Ils vont être à l'origine d'une cinquantaine de ganaderias qui, pendant les 87 années suivantes vivront en autarcie, avant que de nouvelles importations obtenues par **Pepe Chafick** et **Marcelino Miaja**, ganaderos de **San Martin**, permettent de régénèr ce patrimoine génétique à partir de diverses branches de **Santa Coloma, Moreno de la Cova, Buendia** mais aussi **Victorino Martin** au moyen de paillettes de deux de ses sementals offertes par ce dernier.

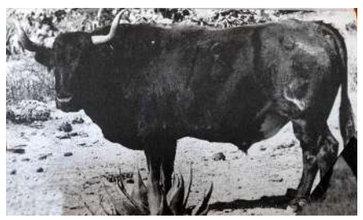

Les frères Barbabosa, ganaderos de Atenco.


Hacienda de Atenco.


Lubin Gonzalez, premier ganadero mexicain à avoir importé des Saltillos en 1905 pour les ganaderias familiales de Tepeyahualco puis de Piedras Negras.


Fer utilisé depuis le XVIe siècle.






Sementals de Saltillo avec lesquels les frères Llaguno bâtirent leur ganaderia : «El Avion», «Vidriero» et «El Guantero».

De nos jours la branche **Saltillo** n'existe plus à l'état pur que dans certaines ganaderias méxicaines où elle a été toutefois rafraîchie par du sang **Buendía** (donc par une part d'**Ybarra**), voire par des paillettes de **Victorino Martin** dans le cas de **San Martin**, comme ce fut le cas pour son noyau originel en Espagne où du sang de **La Quinta** a été introduit chez Joaquin Moreno Silva, désormais détenteur du fer de **Saltillo.**

Le sang Saltillo est présent dans la branche **Buendia** (mélangée à Ybarra) dont la ganaderia phare est aujourd'hui celle de **La Quinta**.

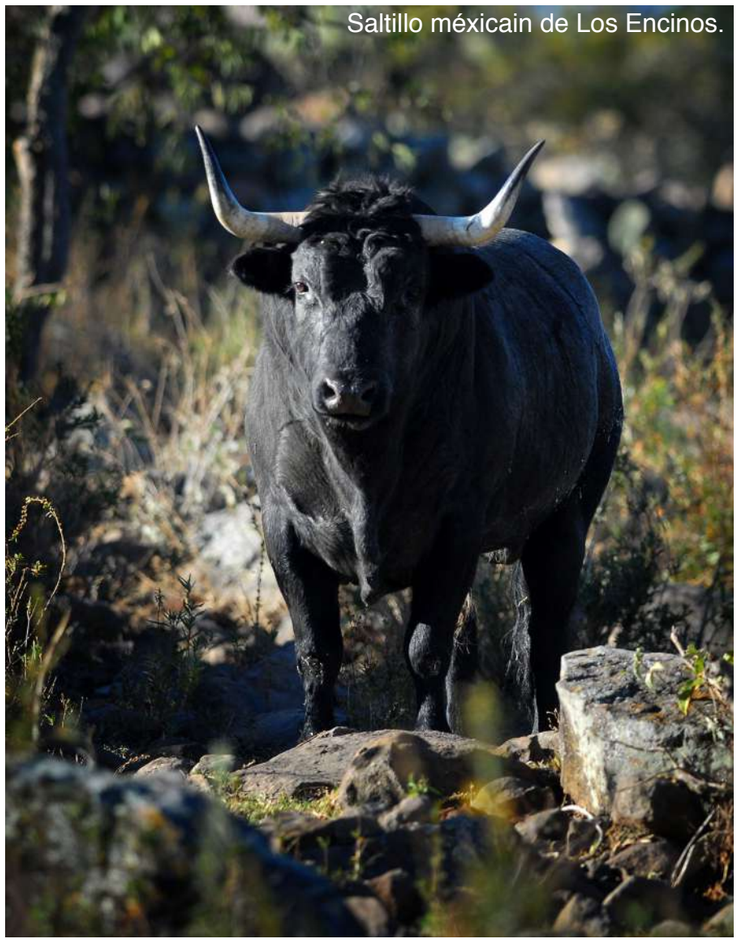
De la branche **Graciliano Pérez Tabernero** - santa coloma ybarreño - subsistent les ganaderia de **Juan Luis Fraile, Fernando Pérez Tabernero, Hoyo de la Gitana, José Escobar** et **Valdellan**.

Le sang Saltillo demeure prépondérant dans l'encaste **Albaserrada** dont le porte drapeau est **Victorino Martin**, où du sang Buendia fut toutefois introduit en 1941 quand la ganaderia appartenait à Juliana Escudero, veuve de José Bueno.

Enfin, le sang saltillo, au travers de **Santa Coloma**, est présent chez les ganaderias provenant de celle de **Villamarta** dont les cercados étaient voisins de ceux de Saltillo et où des croisements fortuits se seraient produits,



Saltillo ybarreño méxicain de Los Encinos.



Saltillo méxicain de Los Encinos.



Saltillo archaïque de l'actuelle ganaderia de Saltillo.



Saltillo métissé de Buendia par La Quinta.


Saltillo archaïque d’Atenco (Mexique).


Saltillo archaïque d’Atenco (Mexique).


Saltillo archaïque de San Martin (Mexique).

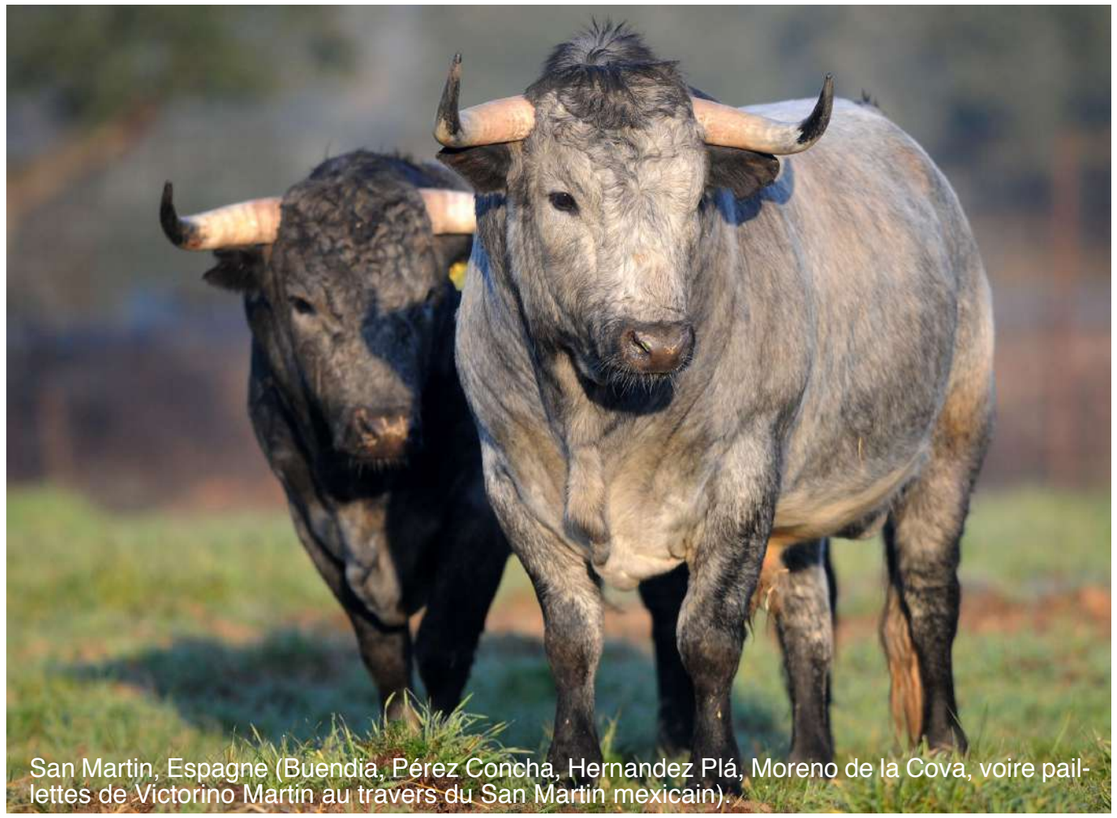

Saltillo archaïque d’Atenco (Mexique).



Saltillo de Piedras Negras, ganaderia sans apport extérieur depuis un siècle (Apizaco, Mexique). Elle est à l'origine des ganaderias de Zotoluca, Rancho Seco, Zacatepec, Coaxamaluca, De Haro et Yturbe.



Saltillo de Piedras Negras, sans croisement depuis un siècle (Apizaco, Mexique).



San Martin, Espagne (Buendia, Pérez Concha, Hernandez Plá, Moreno de la Cova, voire paillettes de Victorino Martin au travers du San Martin mexicain).



Taureaux de Hernandez Pla (Buendia), ganaderia intégrée dans celle de San Martin créée en Espagne par Pepe Chafick


Victorino Martin (Albaserrada).


Victorino Martin (Albaserrada).

En Espagne, l'encaste Saltillo de la branche **Albaserrada** aurait pu disparaître sans la clairvoyance et la passion de **Victorino Martin Andrés**, boucher de Galapagar à qui la famille **Escudero Calvo** qui en était propriétaire proposa de le vendre pour la boucherie.

Dans l'histoire ganadera contemporaine, Victorino Martin mérite une place à part : au prix d'un pari financier colossal et d'un flair ganadero hors pair, il a construit en un demi siècle la seule ganaderia capable de remplir les arènes au même titre que les toreros vedettes.

Possédant une embestida très particulière en raison de sa propention à humilier et à charger lentement mufle au sol, les taureaux de Victorino Martin furent choisis par de nombreux toreros désireux de relancer leur carrière, tels Antonio Bienvenida ou Andres Vazquez dans les années 60 et 70, avant d'occasionner la "corrida du siècle" à Madrid en 1982.

Comme le premier Marquis de Saltillo, **Victorino Martin** aurait souhaité conserver l'exclusivité de cet encaste, mais les aléas de son aventure le forcèrent à se séparer d'un lot de vaches à l'origine de la ganaderia de **José Escolar**, mais aussi à laisser une partie du troupeau à son frère **Adolfo Martin Andrés** qui créa la ganaderia jumelle gérée par son fils **Adolfo Martin Escudero**.

Victorino offrit aussi en 1992 des paillettes de deux de ses sementals à son ami **Pepe Chafick** pour sa ganaderia mexicaine de **San Martin**.


Andrés Vazquez, Victorino Martin et Antonio Bienvenida


Andrés Vazquez face à Baratero de Victorino Martin à Madrid.


Antonio Bienvenida, Victorino, Madrid.

«Corrida du siècle» : José Luis Palomar, Victorino Martin, Paco Ruiz Miguel et Luis Francisco Espla en triomphe à Madrid





Carte de Victorino Martin à Pepe Chafick en 1992.



Adolfo Martin (Albaserrada par Victorino Martin)



San Martin (Mexique) Saltillo par Llaguno et Albaserrada par Victorino.



José Escolar, (Albaserrada par Victorino Martin et Buendia par Paco Camino).



Joaquin Buendia (Santa Coloma, mélange Ybarra et Saltillo).



La Quinta (Joaquin Buendia).



La Quinta (Joaquin Buendia).



Vinhas, Portugal, (Joaquin Buendia).



Golosino, semental santa coloma de La Quinta grâcié à Istres (ganaderia française La Golosina).



Flor de Jara, santa coloma par Bucaré, partition de Joaquin Buendia.



Vale do Sorraia : encaste vazqueño absorbé par Saltillo depuis la Révolution des oeillets portugaise.



José Escobar, santa coloma ybarreño par Graciliano Pérez-Tabernero.


Pilar Población (Santa Coloma ybarreño par Graciliano et Alipio Pérez-Tabernero).


Coquilla de Sanchez Arjona (Santa Coloma ybarreño).


Sanchez Fabres (Santa Coloma asaltillado par Coquilla).



Hijos de Ignacio Pérez Tabernero, ex Hoyo de la GItana, Santa Coloma par Graciliano au travers d'Alipio Pérez-Tabernero.



Valdellan (Santa Coloma par Pilar Población et Hoyo de la Gitana).



Juan Luis Fraile, santa coloma ybarreño avec pointe de Saltillo par Graciliano Pérez Tabernero.

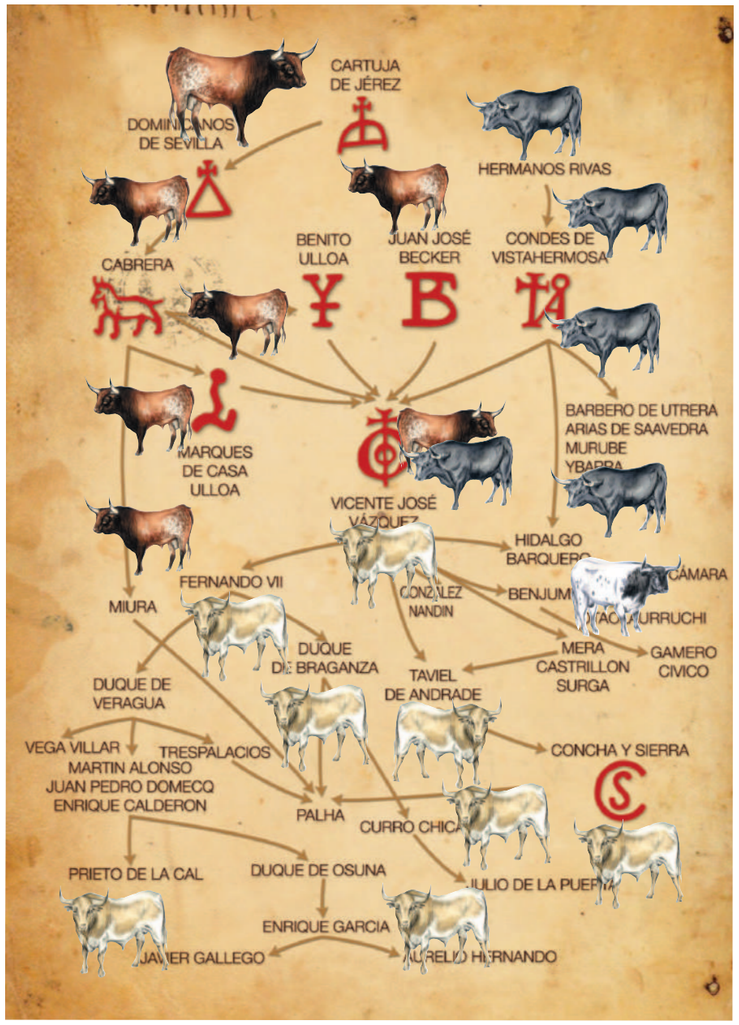
L'HÉRITAGE VAZQUEÑO

À la mort de **Vicente José Vazquez**, son troupeau fut préempté par le roi Fernando VII, après le décès duquel sa veuve le vendit au **Duc de Veragua**, un descendant de Christophe Colomb.`

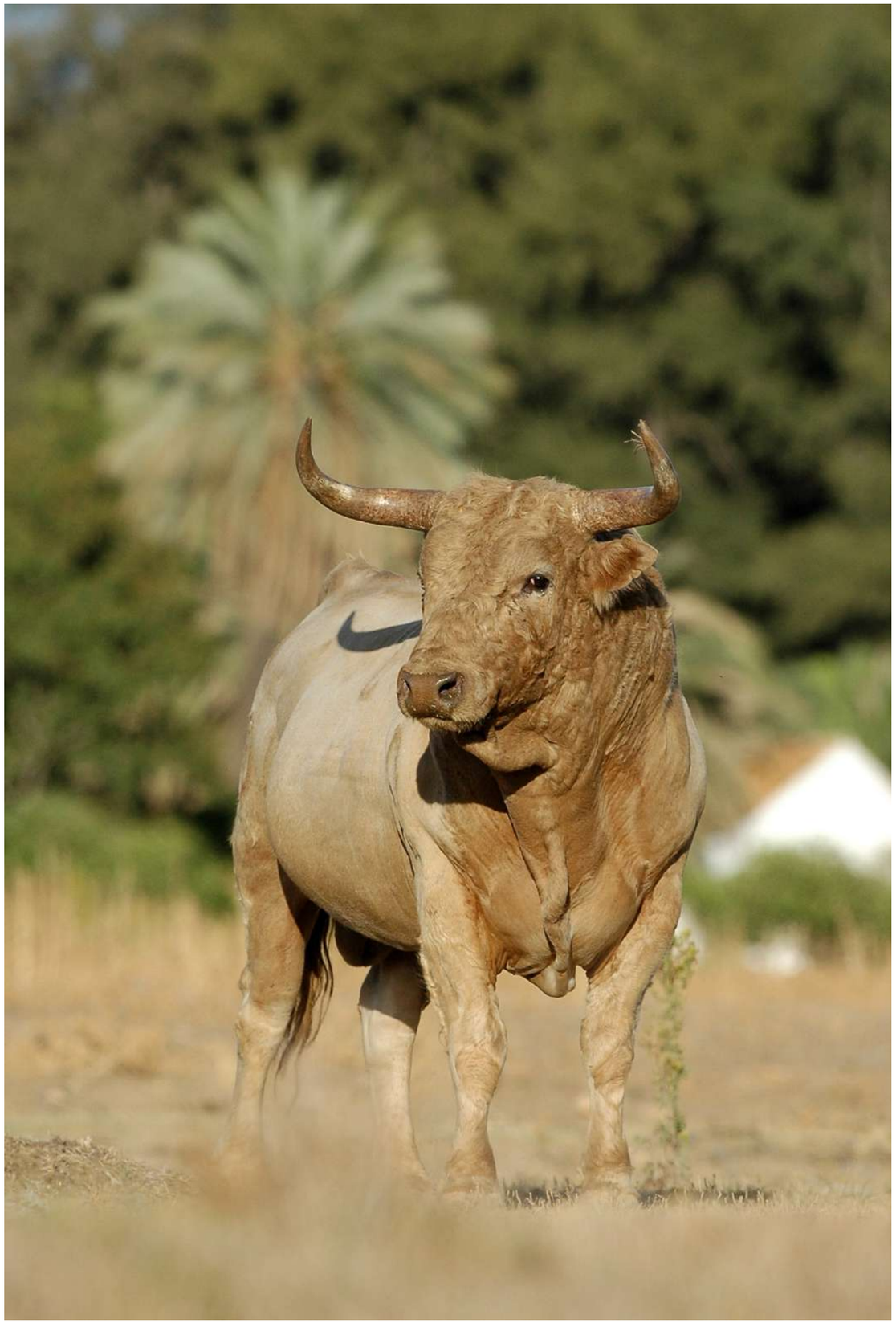
Durant un siècle les taureaux de Veragua furent les seuls à rivaliser en réputation avec ceux de Miura, avant que le troisième Duc ganadero ne vende son troupeau, ayant compris que sa bravoure légendaire lors du premier tiers ne survivrait pas à l'imposition du ***peto*** qui allait désormais protéger les chevaux.

Divisé en plusieurs lots, la ganaderia de Veragua fut achetée en partie par **Juan Pedro Domecq y Nuñez de Villavicencio** qui en conserva le fer puis la croisa partiellement avec la lignée Tamaron acquise auprès du **Conde de la Corte**.

De nos jours, la ganaderia de **Prieto de la Cal** perpétue l'histoire des Veraguas mais leur sang subsiste aussi dans les ***«patas blancas»***, encaste issu du croisement entre des vaches veragueñas et deux reproducteurs de santa coloma – un de Ybarra, un de Saltillo - réalisé dans l'encaste ***Villar-Vega*** : **Barcial** accuse l'ascendance asaltillada tandis que la branche Encinas de **Paco Galache** possède davantage de traits caractéristiques de Murube au travers d'Ybarra.




Veragua de Prieto de la Cal (Vicente José Vazquez).





Cristobal Colon de la Cerda
Duc de Veraragua.



Encinas de Monteviejo (Veragua
et Murube par Santa Coloma)



Barcial (Veragua et Saltillo par Santa Coloma) dont le pelage est typiquement vazqueño.

COMPRENDRE la corrida



Encinas de Paco Galache (Veragua et Murube par Santa Coloma).



Sanchez Cobaleda (Veragua et Saltillo par Santa Coloma). Ganaderia aujourd'hui disparue.



Fernando Palha, Portugal, (encaste vazqueño archaïque et autres).



Pablo Mayoral (encaste vazqueño, Martinez et Buendia).



Aurelio Hernando (Veragua et Domecq).



Cañas Vigouroux, Portugal, (Veragua, Gamero Civico par Pinto Barreiros et Domecq).

Le croisement effectué à la marge par **Juan Pedro Domecq y Nuñez de Villavicencio** entre ses Tamarons du Conde de la Corte et les Veraguas dont l'achat était motivé par le désir d'en récupérer le fer et l'**ancienneté de 1790**, a laissé des traces visibles dans de nombreuses ganaderias qui sont issues de la sienne.

Moins que dans leur comportement, ces traces sont observables dans la variété des pelages introduits dans la souche Conde de la Corte, uniformément noire à l'origine, comme l'était celle de Vistahermosa. C'est le cas chez **Juan Pedro** et **Salvador Domecq, Jandilla** et **Cuvillo** par exemple, où le pelage jabonero s'est multiplié ces dernières années.

Il existe une plus grande variété chez **Torrestrella, Cebada Gago, Santiago Domecq** et **La Palmosilla** où abondent les pelages berrendos, burracos, sardos (trois couleurs) et ensabanados, fréquents chez **Cuvillo** au travers de l'apport **Osborne**.

Dans la branche **Nuñez**, la variété de pelages est accentuée chez **Alcurrucén** où des vaches berrendas de **Paco Galache** (Encinas, mélange de Veragua et de Murube), furent introduites,

Une variété similaire existait dans la ganaderia de **Manolo Gonzalez**, née de la partition de celle de **Carlos Nuñez**, et dans celle du **Conde de la Maza**, qui n'existent plus aujourd'hui.



Osborne (Juan Pedro Domecq).



Conde de la Maza (Nuñez).



Manolo Gonzalez (Carlos Nuñez).



Manolo Gonzalez (Carlos Nuñez).


Torrealta (Torrestrella, Marquis de Domecq, Jandilla).


Torrestrella (Juan Pedro Domecq, Veragua, Carlos Nuñez, Garcia Pedrajas, Mora Figueroa...)


Nuñez del Cuvillo (Marquis de Domecq, Osborne, Juan Pedro Domecq, Torrestrella, Garcigrande).


Cebada Gago (Torrestrella, Domecq, Nuñez).



Variété des pelages dans la ganaderia portuguaise de Sobral, origine Cebada Gago et Torrestrella.









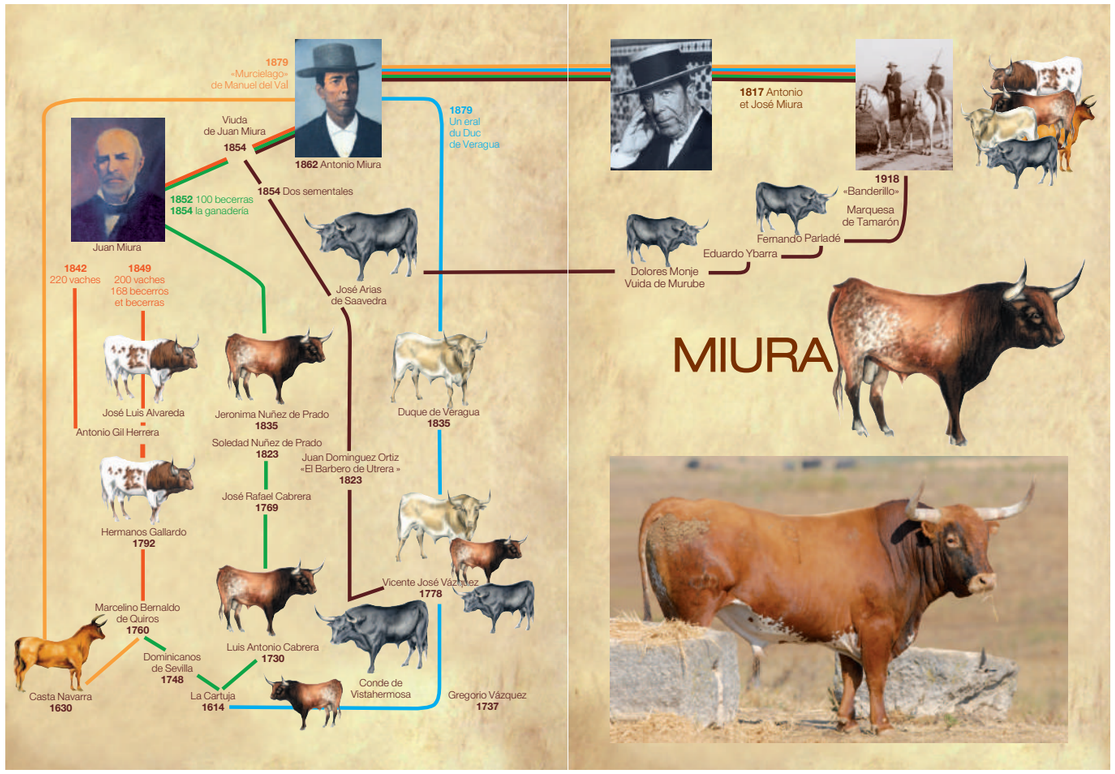
MIURA

Exception notable dans l'uniformisation de la race brave, la ganaderia de **Miura** conserve des origines différentes provenant des castes archaïques issues des troupeaux de la **Chartreuse de Jérez**.

Réputés pour leur grande taille, leur agressivité difficilement canalisable et leur ruse, les taureaux de Miura tiennent toujours leur rang.

Lors de chacune de leurs sorties leur **légende noire** écrite au travers d'une succession de cornadas mortelles plane sur les arènes.













Si la grande variété de pelages hérités de la Cartuja existe toujours chez Miura, avec les noirs, colorados, castaños, berrendos, flor de gamon, sardos, etc... depuis une vingtaine d'années le pelage cardeno (gris) prend l'ascendant sur les autres : aucun apport extérieur à l'origine de ce changement, mais simplement le caractère dominant de ce pelage qui s'impose à tous les autres dès qu'un semental le diffuse dans ses produits.

Peut-être cette caractéristique trahit-elle un apport furtif non souhaité, quand, au XIXe siècle, les troupeaux de Miura et de Picavea de Lesaca (l'origine de Saltillo), cohabitaient sans clôture dans la marisma du Guadalquivir non loin de Séville.







Semental de Miura .

Chaque corrida de Miura est une plongée aux origines de la tauromachie. Au début du XXe siècle, El Gallo, Joselito et Juan Belmonte en toréaient de nombreuses car il était inconcevable de s'en dispenser. Un jour, pris d'une subite inspiration, **Belmonte** se jeta à genoux devant un taureau de Miura qu'il avait dominé : *«Je l'ai regardé dans les yeux et j'y ai vu une lueur que je n'oublierai jamais. Le taureau s'était repris et j'ai senti qu'au moindre mouvement il allait m'attraper. Je me suis relevé de toutes mes forces, et effectivement ,à peine avais-je commencé à bondir en arrière qu'il m'attrapa par la taleguilla".*

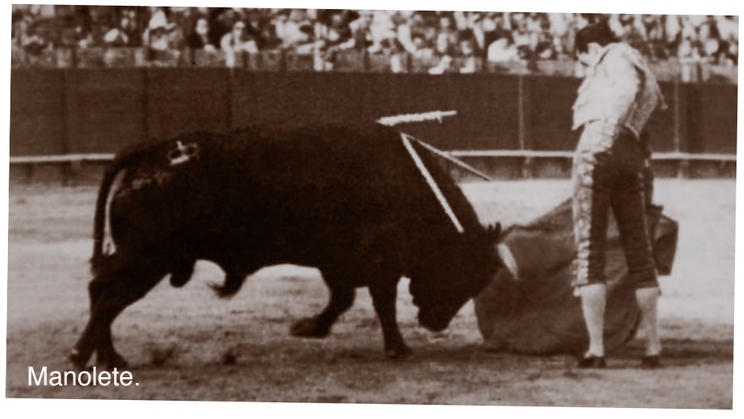
Manolete sacrifia aussi à l'exercice, jusqu'à ce que le taureau **Islero** de Miura le tua d'une cornada en 1947.

Pepe Luis Vazquez ne renonça jamais à combattre les taureaux de son ami **Eduardo Miura**. Mais depuis les années 70 les figuras ne les affrontèrent que lorsqu'ils ressentaient le besoin de relancer leur carrière, laissant le champ libre à des toreros **"spécialistes"**.


Juan Belmonte.


Joselito

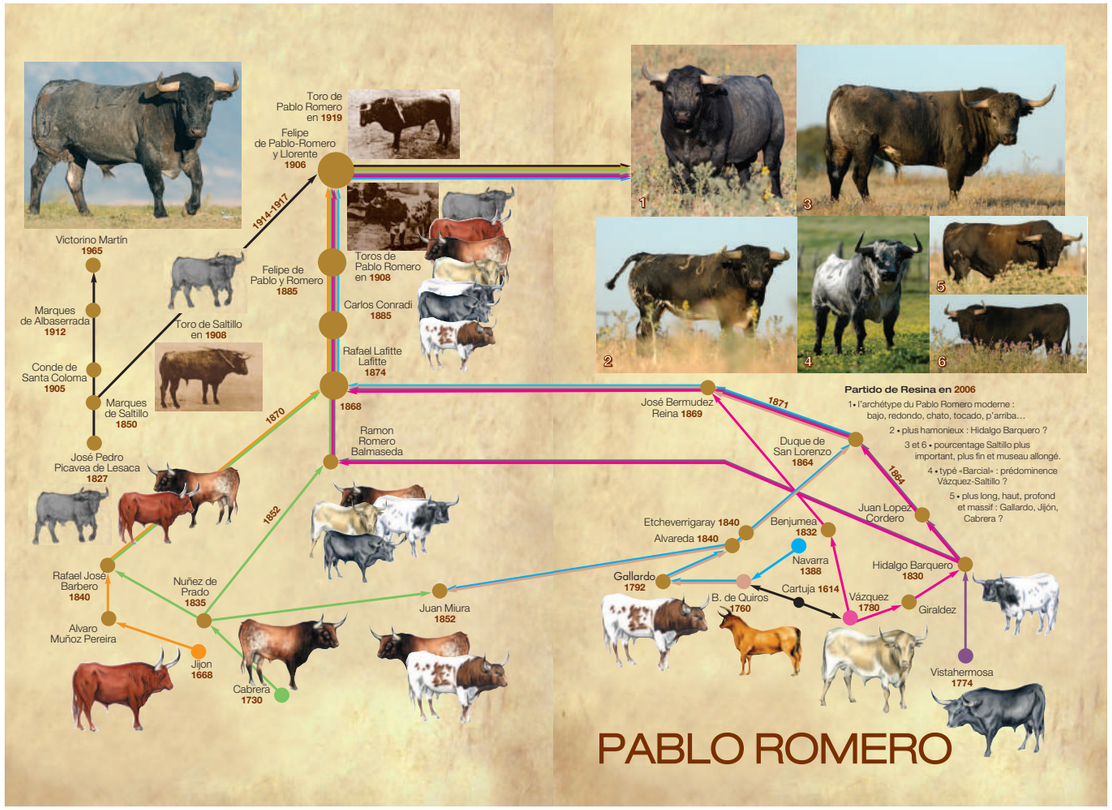

Pepe Luis Vazquez.


Manolete.


Chaos en piste lors d'un tercio de piques à Arles.


Même s'il met bien la tête dans la muleta de Luis Miguel Encabo à Pamplona, le volume de ce Miura rend difficile, voire impossible, de le toréer conformément aux canons modernes.





Pablo-Romero

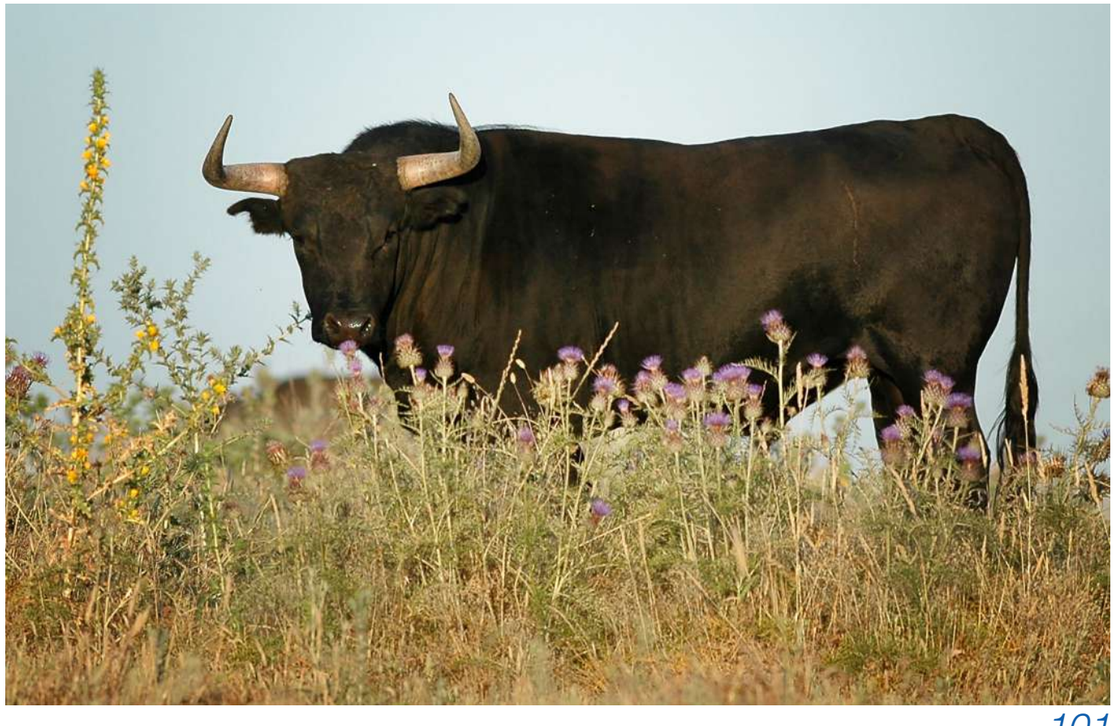
La ganaderia de **Pablo-Romero**, devenue Partido de Resina lors de son rachat, est également un vestige des encastes archaïques.

Malgré un rafraîchissement par **Saltillo** en 1911, renforcé par insémination au début du XXIe siècle à partir de paillettes de **Victorino Martin** en provenance de **San Martin** au Mexique, l'avenir de la ganaderia est hypothéqué par des problèmes récurrents de manque de force et de bravoure foncière, même si de loin en loin quelques taureaux font honneur à leur devise.


Pablo-Romero (voir généalogie ci-dessus).



Chez Pablo-Romero la diversité des types morphologiques trahit la multiplicité des apports à l'origine de cette ganaderia longtemps emblématique.



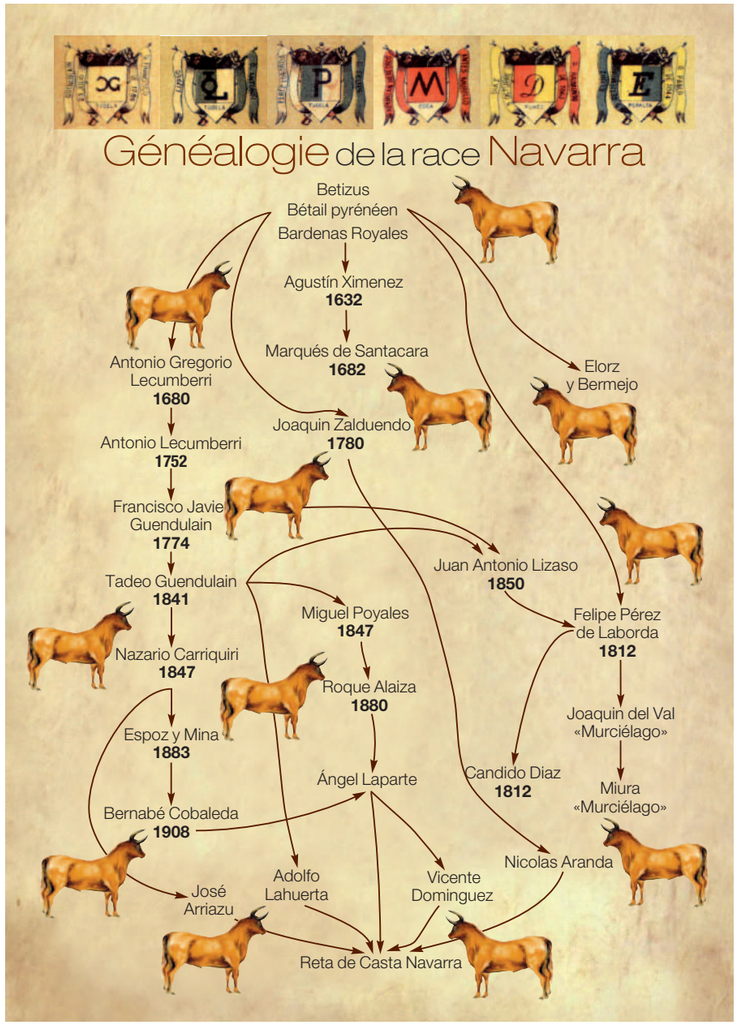
CASTE NAVARRAISE

De la **caste navarraise,** dont les taureaux furent redoutés jusqu'au début du XXe siècle pour leur mobilité et leur astuce, il ne reste aujourd'hui que des élevages spécialisés dans les tauromachies de rue, à l'exception de celui de la famille **Reta** qui renoua avec la lidia en 2021 à Céret.

Malgré un long et laborieux travail de sélection ces taureaux se révélèrent inadaptés à la lidia moderne, ce qui n'empêche pas les ganaderos de continuer à espérer des résultats mieux conformes à leurs efforts et à leur passion.



Semental de Reta.



Joselito face à un taureau navarrais de Alaiza, Pamplona 1915.





«Bétizus», race autochtone pyrénéenne à l'origine de la casta navarraise, sur les hauteurs du Parc Régional de Navarre où elle est conservée à l'état sauvage.

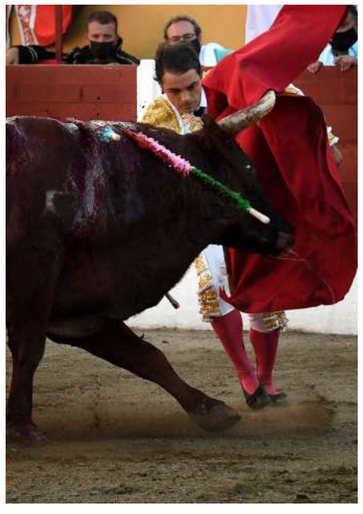


Pelage mis à part, le phénotype de ce taureau "Bétizu" est semblable à celui du taureau de Alaiza ci-contre, combattu par Joselito à Pamplona le 7 juillet 1915.









Retour au XIXe siècle

La corrida de **Reta de casta navarra** lidiée à Céret en juillet 2021 possèdait une indéniable valeur anthropologique en ce sens qu'elle offrit aux aficionados une plongée dans la tauromachie du XIXe siècle.

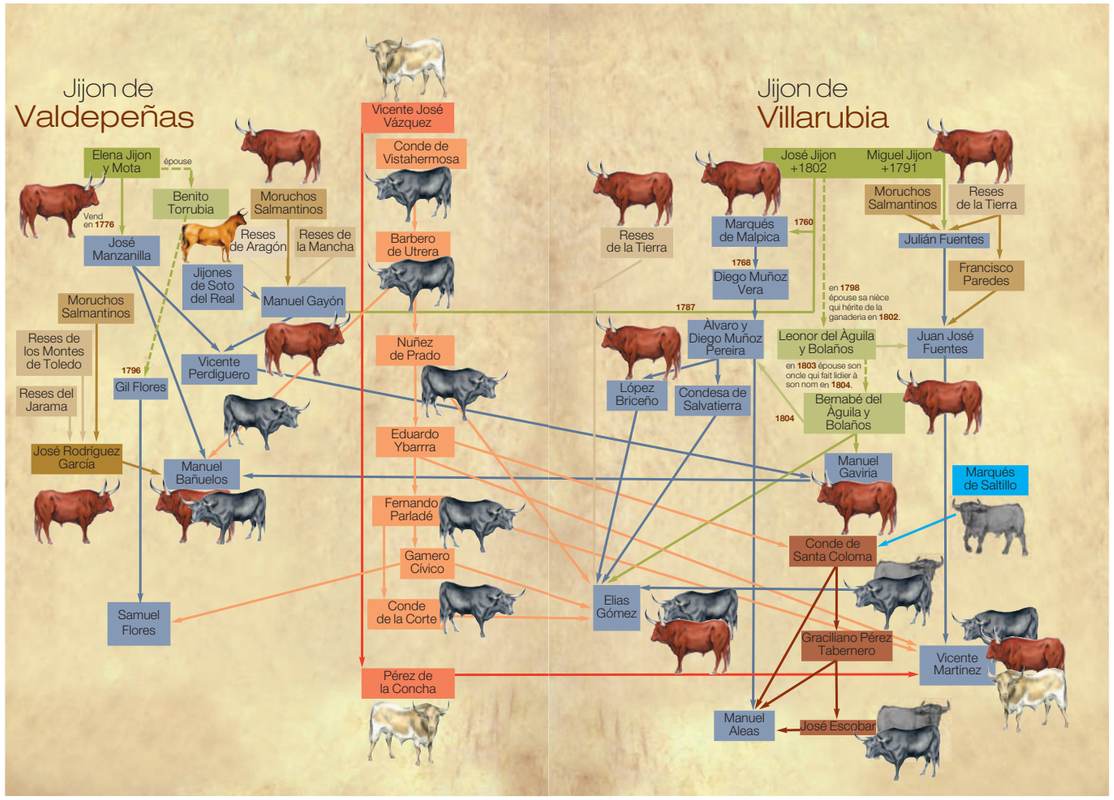
Impropres à la lidia et au toreo de réunion, les taureaux navarrais dont le type sembla très éloigné de celui de l'encaste originel, trahissant peut-être ainsi quelques apports extérieurs non avoués, exigèrent des toreros à cheval ou à pied des trésors de courage face au danger résultant de leur imprévisibilité, de leur manque de fixité et de bravoure.

Ce jour-là le toreo d'expulsion fut le seul possible, à condition de posséder une technique affirmée et beaucoup d'habileté, ce qui fut le cas de Francisco José Sanchez Vara.





Au vu de ce derrote violent d'un taureau qui ne s'engage pas dans le peto, on peut imaginer ce qu'étaient les tercios de piques à chevaux découverts du XIXe face aux encastes archaïques.



Caste Jijona

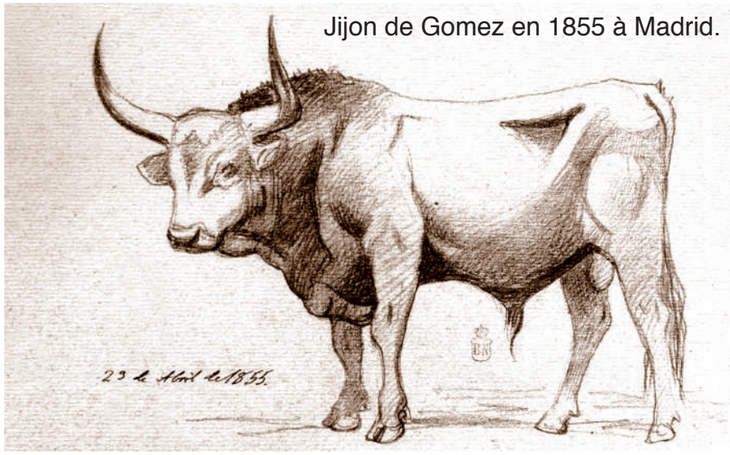
Vers 1598 **Juan Sánchez Jijón Salcedo**, de Villarrubia de los Ojos dans la Mancha, ancien intendant de la ganaderia royale d'Aranjuez, décida de créer sa propre ganaderia en sélectionnant du bétail autochtone de couleur colorado encendido (roux lumineux).

Pendant deux siècles la famille Jijon conserva la ganaderia de laquelle naîtront beaucoup d'autres, dans la région de Colmenar Viejo notamment. Les taureaux de Jijon étaient de grante taille, très armés, plutôt grossiers de type, mais durs de pattes et très résistants... tout ce qui plaisait au public des fêtes taurines du XVIIe siècle.

En 1615, ainsi que l'écrivit **Cervantes**, (livre II chapitre LVIII), **don Quichotte de la Mancha** fit l'expérience de leur sauvagerie quand il se retrouva face à un troupeau conduit par les cavaliers : «*Poussez-vous du chemin, les taureaux vont vous mettre en morceau. - Ea, canaille ! Pour moi il n'y a pas de taureau qui vaille, ni même les plus braves que l'on élève sur les berges du Jarama*».. puis les taureaux que l'on conduisait vers Madrid pour y être courus lui passèrent dessus.

Durant tout le **XVIIe siècle**, les taureaux de Jijon furent courus à Madrid lors des fêtes chevaleresques sur la Plaza Mayor.

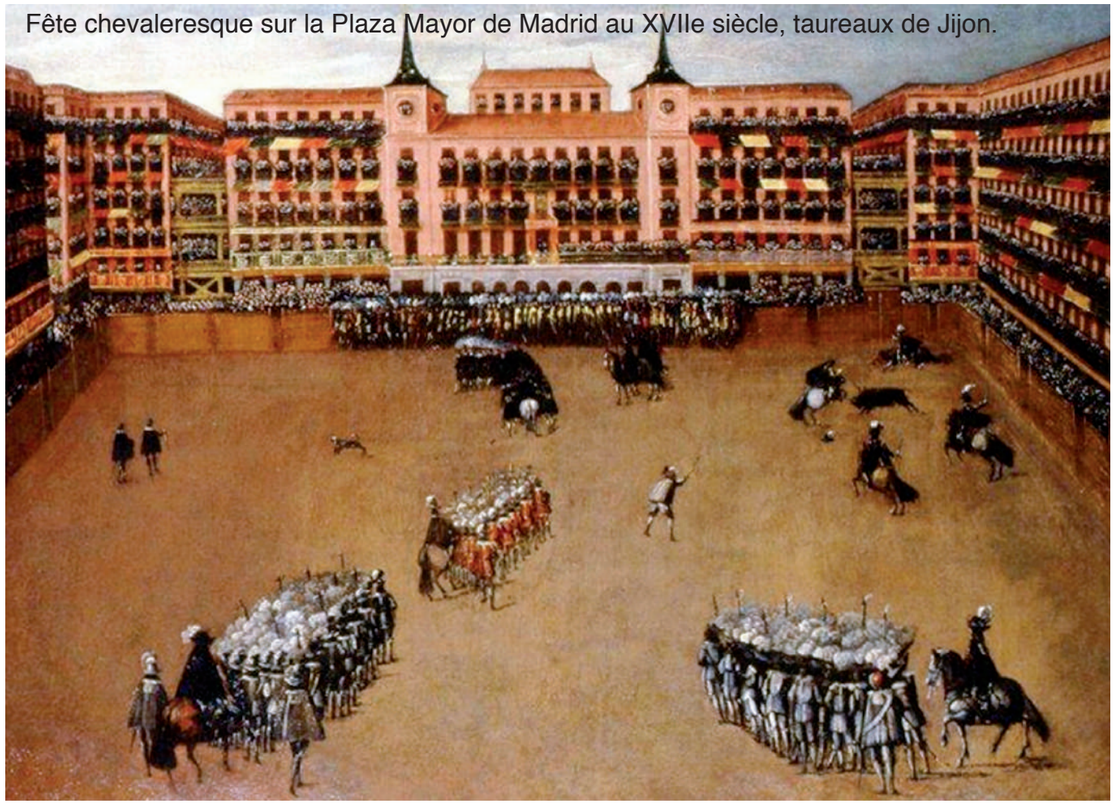
Dès le début du XVIIIe, les éleveurs de la région de Colmenar Viejo remplacent leur bétail autochtone par les Jijons. Et au début du **XIXe**, **Manuel Gaviria**, administrateur de la maison royale, occupe avec ses Jijon la place laissée libre par ***Vicente José Vazquez*** avant que **Miura** et le **Duc de Veragua**, qui achète à la couronne la ganaderia vazqueña jusque là administrée par Gaviria, ne s'imposent au premier plan. Les **Jijons de Gaviria** et de ses confrères imposent leur puissance aux piques mais ne laissent guère d'options aux toreros ensuite. Ils sont parfaits pour la corrida du XIXe siècle, où le premier tercio prime.


Jijon de Gomez en 1855 à Madrid.


Don Quichotte par Doré.


Taureaux de Gaviria dans les corrals de la plaza de Madrid.


Manuel Gaviria.


Fête chevaleresque sur la Plaza Mayor de Madrid au XVIIe siècle, taureaux de Jijon.

’Le dernier haut fait de cet encaste réputé pour la grande taille de ses taureaux fut le triomphe remporté par **Joselito** à Madrid le 3 juillet 1914, corrida qui lança sa carrière.

Ce jour-là, Joselito combattit sept taureaux des **Héritiers de Vicente Martínez**, de Colmenar Viejo, qui, à la fin du XIXe siècle, avaient reçu l’apport d’un semental vazqueño de **Pérez de la Concha** qui y apporta les typiques pelages berrendos aparejados.

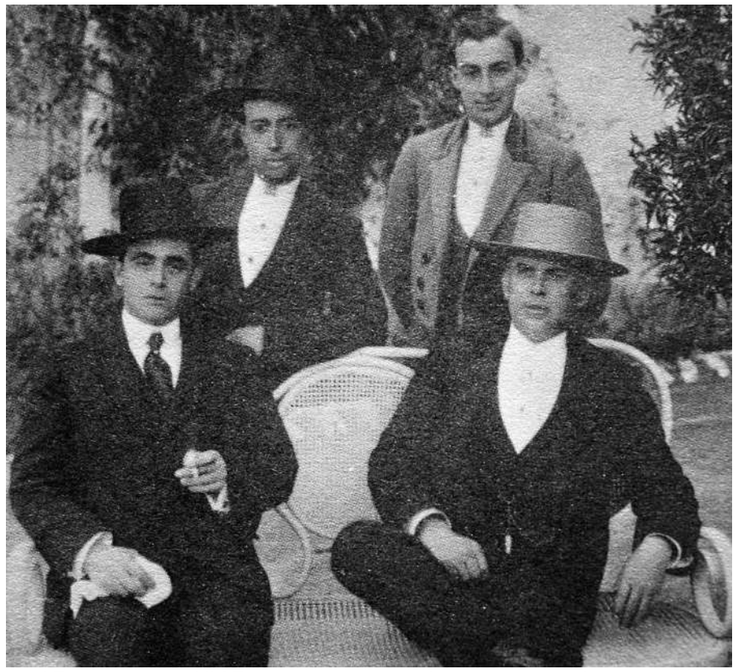
Mais ils avaient surtout fait l’acquisition du semental **Diano** d’**Ybarra** en 1904 qui y apporta la bravoure véritable du taureau moderne... tout en réduisant considérablement la taille des Jijons.

Connaissant bien la ganaderia d’Ybarra, et sachant que les taureaux de Martinez en provenaient en partie, Joselito délaissa ses ganaderias andalouses favorites au profit des taureaux locaux de Martinez afin qu’on ne lui reproche pas son “régionalisme”. Et il fit la promotion de sa corrida en dissimulant son ambition sous une fausse modestie : *“ à la demande de nombreux aficionados et confiant davantage sur l’indulgence du public que sur mes propres mérites...”*

Ainsi débuta **“l’Âge d’Or du toreo”** tandis que l’aura des Jijon de Martinez déclinerait bientôt malgré l’apport de nouveaux sementals de Parladé.



Joselito face à un Vicente Martinez vazqueño et ybarreño de Vicente Martinez le 3 juillet 1914 à Madrid, où son trapio ne lui permettrait peut-être pas d’être lidié comme novillo aujourd’hui.



Le 15 novembre 1915, alors que Joselito apparaissait déjà comme la grande figura de son époque, cette photo historique fut prise : on y voit, assis, deux figuras de l’ancien monde, les «califes de Cordoue» Machaquito et Guerrita, et, debout, Rafel «El Gallo» et son jeune frère Joselito. En 1899, Guerrita, en se retirant, avait déclaré : «Après moi, personne !» En 1920, apprenant la mort de Joselito à Talavera, il déclarera : «La Fiesta est finie !»



«Barrabas» de Vicente Martinez, berrendo aparejado.



Desplante de Joselito.



Affiche de l’encerrona historique de Joselito.



Larga de Joselito à Barrabas.



Vicente Martinez.

De la **caste Jijona**, malgré divers apports de sang Vazquez, Ybarra, Parladé ou Saltillo dans les ganaderias situées à Colmenar Viejo au début du XXe siècle, il ne reste plus grand chose aujourd'hui, hormis quelques gènes épars dans une poignée de ganaderias contemporaines qui possèdent une petite ascendance **Martinez,** ganaderia qui disparut quasi totalement durant la guerre civile.

C'est le cas de celle de **Montalvo**, à 98% de sang Domecq, où l'on trouve parfois des taureaux berrendos aparejados qui perpétuent le pelage du semental de Pérez de la Concha avec lequel débuta l'absorption des Jijon .





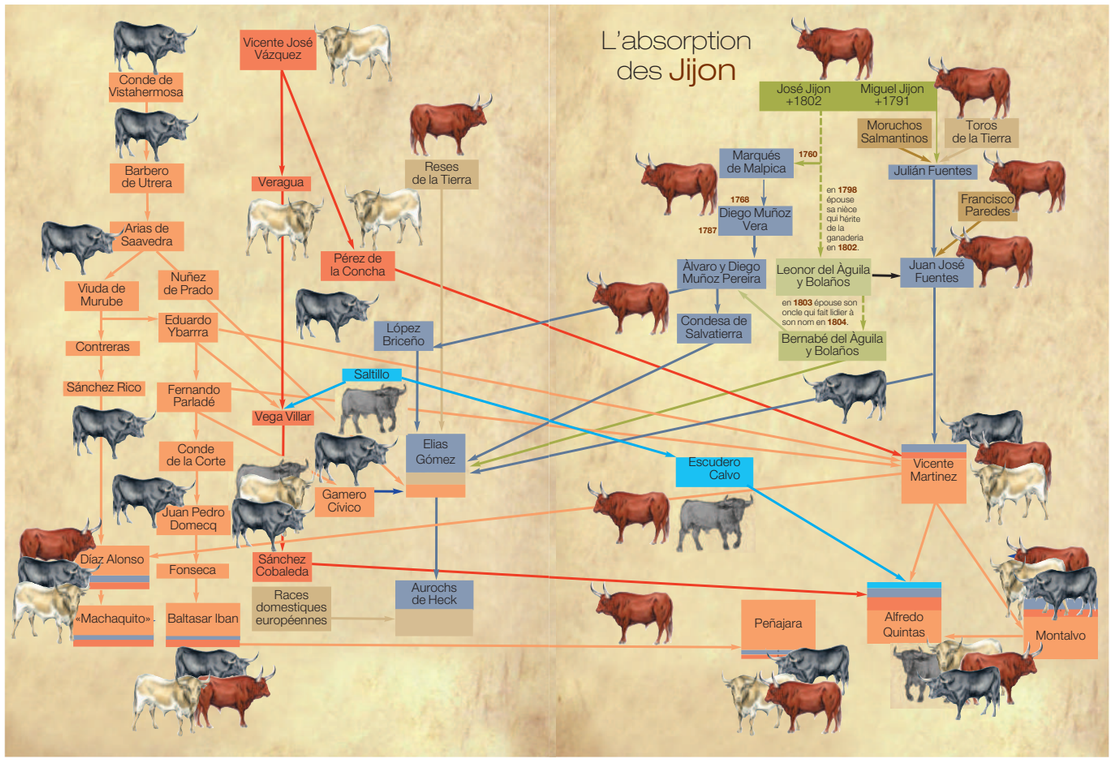
Berrendo aparejado de Montalvo.



Ponce face à un taureau de Montalvo *berrendo aparejado*, vestige des Martinez (Palencia).



Berrendo aparejado de Montalvo.




Hermanos Quintas, reste de Martinez avec moins de 0,5% de sang Jijon.


Tienta chez les frères Quintas.







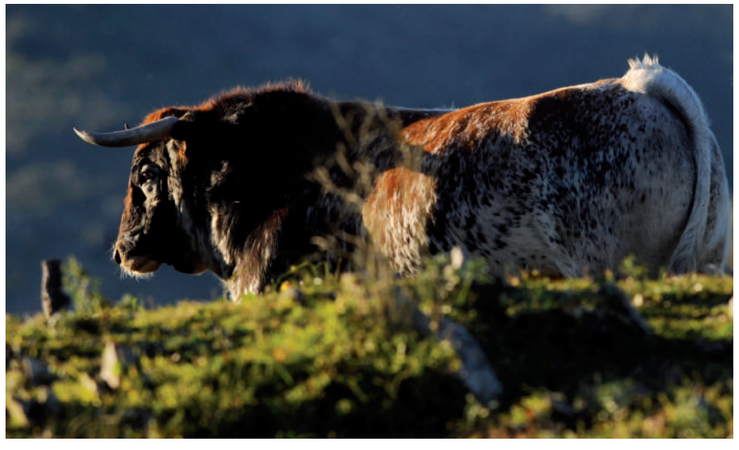
C'est également le cas à la marge de la ganaderia **Peñajara de Casta Jijona**, provenant depuis 1977 de celle de **Baltasar Iban**, créée en 1920 par Fernando Sánchez Rico avec du bétail de **Contreras** (Murube) auquel en 1929 son nouveau propriétaire Jerónimo Díaz Alonso, ajouta des vaches de **Martínez**, le tout étant vendu en 1939 à Manuel González Martín `Machaquito qui y ajouta des bêtes de **Contreras** avant de les vendre en 1957 à **Baltasar Ibán.** Celui-ci, pour doter ses taureaux d'un physique plus important, y introduisit du sang **Juan Pedro Domecq** dont il conserva l'origine pure dans son autre ganaderia de **Los Guateles**, réduisant ainsi l'apport Jijon des Martinez à la portion congrue... sauf dans la communication de Peñajara «de casta jijona».

La ganaderia des **frères Quintas** possède elle aussi une ascendance Martinez, qui fut diluée par un semental d'Albaserrada acheté au mayoral d'Escudero Calvo (vite éliminé), puis d'un **Sanchez Cobaleda** (Veragua et Saltillo) et en 1993 par un de **Montalvo**.

Si les taureaux des **frères Quintas** conservent aussi le pelage berrendo aparejado du semental vazqueño de Pérez de la Concha introduit chez Martinez, leur comportement brusque et davantage violent que brave, peu compatible avec la lidia moderne, rappelle toutefois celui des Jijons.


Peñajara de Casta Jijona colorado encendido (Baltasar Iban).






Tienta chez Peñajara.



Taureau de Yonnet. tirant des cornadas dans la terre.

Enfin, la ganaderia de **Yonnet**, doyenne des élevages français, fut créée partir de 1849 en croisant des vaches de **race Camargue**, de Carriquiri de la **caste navarraise** achetées en 1863 et en 1864, ainsi que des **vaches Jijona** des frères Flores de Peñascosa, avec deux reproducteurs **navarrais** de Lizaso. Puis, après l'acquisition de nouvelles vaches de **race navarraise**, avec un reproducteur de race **Jijona** de Gil de Flores en 1878, un Carriquiri et deux autres sementals des Flores de Peñascosa en 1883, et enfin un du **Duc de Veragua** en 1885.

À l'époque, le concept de race pure n'était pas très bien défini et seule une analyse ADN très fine pourrait déterminer quelle trace laissèrent les Jijon à la Bélugue ; d'autant que de nombreux autres apports y vinrent en renfort, dont 32 vaches et deux sementals d'origine Gamero Civico par Pinto Barreiros achetés en 1950 à Conchita Cintron, puis divers sobreros restés à Arles au temps où Hubert, le grand-père de **Charlotte,** la ganadera actuelle, exploitait les arènes.



Colorado encendido de Jijon ?



Charlotte Yonnet ganadera dynastique.





Taureaux de Raso de Portillo sous le chateau de Portillo.

Rasos de Portillo

Cette genèse des encastes serait incomplète sans y mentionner des taureaux du **"Raso de Portillo"**, zone de marais située en contre-bas de la ville fortifiée du même nom à une trentaine de kilomètres à l'est de Valladolid.

Regroupés sous cette appelation géographique, les taureaux du Raso (bas) de Portillo provenaient de la souche autochtone de Castille mais étaient lidiés sous cette appellation commmune par divers propriétaires des terres où ils furent élevés pendant plusieurs siècles. Leur période de gloire perdura entre le XVe et XVIIe siècles quand la Cour était fréquemment installée à Valladolid où les ganaderos des Rasos fournissaient les très nombreuses fêtes taurines organisées par le roi, ses nobles et le clergé.

La ganaderia du Raso de Portillo actuelle, mélange de sangs Marquis de Domecq, Buendia par **Dionisio Rodriguez** et autres moins identifiés, n'a plus rien à voir avec les taureaux d'antan ni avec les ganaderos qui les élevèrent, mais elle perpétue un nom fameux dans l'histoire de la tauromachie, pour être celui de la plus ancienne ganaderia connue après celle que possédait Charles Quint à Aranjuez.

Ses taureaux occupent les mêmes terres que ceux qui étaient menés à pied jusqu'à Valladolid, dont un fut à l'origine du «miracle de **San Pedro Regalado**» un moine philosophe qui, au début du XVe siècle, chargé au bord du chemin par un taureau des Rasos, l'arrêta d'un signe de la main. Un desplante miraculeux qui lui vaut l'honneur d'être depuis le Saint Patron des toreros, fêté comme tel chaque 13 mai.



Encierro au campo dans les Rasos de Portillo : depuis cinq siècles les taureaux sont conduits par les cavaliers jusqu'au centre du village médiéval.



Fête chevaleresque, Plaza Mayor de Valladolid en 1656.

Le «miracle» de San Pedro Regalado.



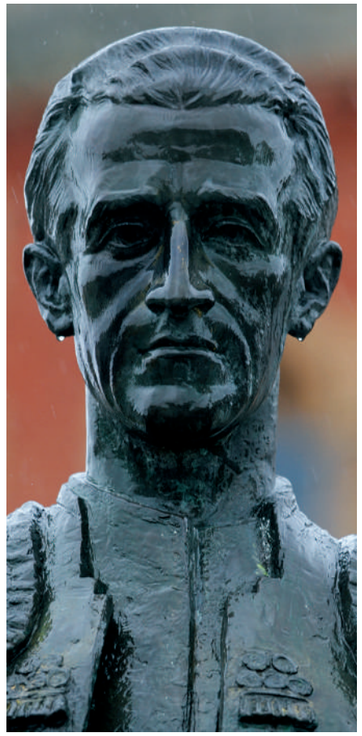
«En sortant du couvent de l'Abrojo pour se rendre à Valladolid sans avoir qu'il y avait une fête taurine, San Pedro Regalado fut chargé par un taureau furieux qui s'était échappé de la plaza ; après avoir imploré le Ciel, le Saint commanda au taureau de se prosterner, ce qu'il fit illico. Le Saint lui retira les garrochas, le bénit et le renvoya en lui ordonnant de s'en aller s'en faire de mal à personne, et la brute obéit».

2 La main de l'homme

Santiago Martin "El Viti"

«On ne peut pas comprendre l'hisoire des encastes sans tenir compte de la main de l'homme qui les façonne. Les ganaderos modèlent le taureau à leur goût et d'un même encaste on peut obtenir des taureaux très différents. Quels grands ganaderos durent être les Mora Figueroa (Tamarón) pour laisser une source à partir de laquelle tant d'autres ont créé des taureaux différents ! Álvaro Domecq, par exemple, un génie de la ganaderia. Il suffit de voir les nombreux essais qu'il tenta à partir de Nuñez, du Marquis de Domecq et d'autres. Son frère Juan Pedro Domecq Díez rechercha toute sa vie le prototype du taureau de Parladé après avoir acheté sa base au Conde de la Corte. Il apporta énormément, mais à la différence de son frère Álvaro qui cherchait une grande variété de pelages, sa ganaderia était uniformément noire. Et Atanasio! Ses taureaux ne ressemblaient en rien à ceux du Conde de la Corte dont ils provenaient : ceux-ci étaient bas, forts de poitrail (aleonados) et avec des armures terribles, tandis que les siens étaient plus hauts et moins armés. Dieu sait si j'ai lidié des taureaux de ces trois ganaderias et ils ne se ressemblaient en rien ! Dans certains Juan Pedro nous parvenions à voir quelque parenté avec ceux du Conde de la Corte, mais aucune dans certains Atanasio.

«On ne peut pas comprendre l'histoire des encastes sans tenir compte de la main de l'homme qui les façonne !»



Et quand Lisardo Sanchez acheta à Atanasio une partie de sa ganaderia, il créa en quelques années un taureau qui ne ressemblait plus aux siens. Il cherchait un animal plus harmonieux, plus bas, mieux fait. En à peine vingt ans tous ces ganaderos ont créé des taureaux différents à partir de la même racine.

Moi j'ai été ganadero de 1964 a 1984. J'ai d'abord acheté la moitié de la ganaderia de Garzon qui était du pur Contreras, puis celle de Martínez Gallardo en 1974, pur Atanasio. Puis j'ai demandé à mon ami Lisardo Sanchez de me vendre de ses purs Atanasios. J'ai beaucoup appris en écoutant Antonio Pérez, don Eduardo Miura, don Álvaro Domecq…

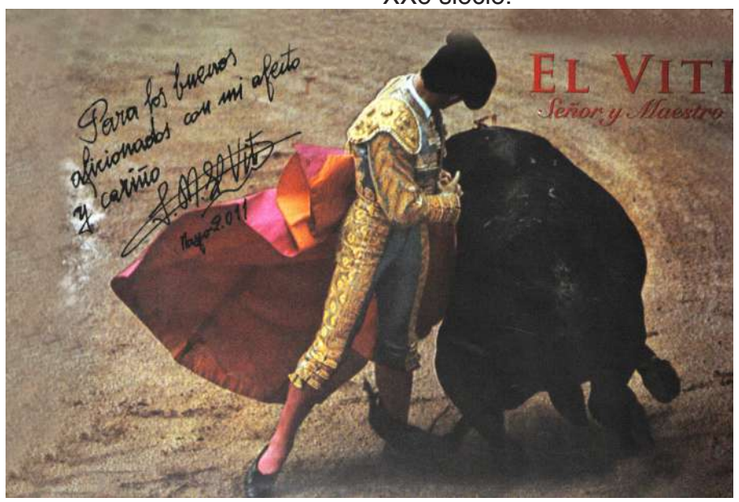
Mais en matière de générique il n'y a pas de certitude absolue. Tu peux étudier autant que tu veux et avoir beaucoup d'intuition, les surprises sont parfois désastreuses. Un grand taureau peut lancer une ganaderia mais le plus difficile est la continuité. Lisardo me prévint que dans son troupeau il y avait ausi des vaches nées de celles de Murube et du taureau Caralibre d'Atanasio. J'en ai pris trois. Et au bout de trois croisements avec des taureaux d'Atanasio elles me donnèrent des taureaux extraordinaires. Cantinero, le fameux taureau toréé par Antoñete à Madrid en 1985, était un pur Atanasio. Mais en 1982, Danzarín, qu'il toréa aussi et qui fut notre premier taureau de triomphe à Madrid était fils d'une Contreras et d'un taureau d'Atanasio.

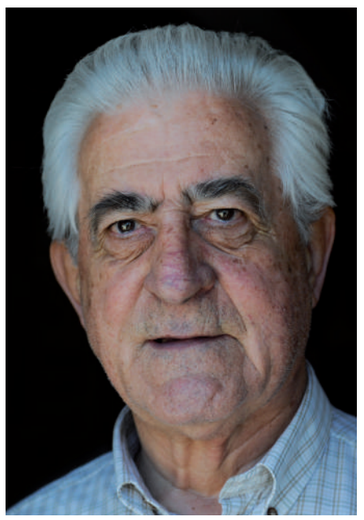
Nous avions éliminé les Contreras parce qu'ils avaient peu de tête, mais quelle classe ! Il fut extraordinaire. Je me souviens du père de Cantinero, un taureau très bien fait, bonito de tête, que nous avions choisi comme semental sans le tienter. J'étais persuadé qu'il donnerait beaucoup de tête à ses fils parce qu'il provenait d'une famille qui en avait et ce fut le cas. Atanasio procédait ainsi : il regardait surtout les familles. Moi j'ai fait trois énormes bêtises : la première, que je ne me pardonne toujours pas, fut, lors de mon début comme ganadero à Zaragoza, de lidier un des taureaux qui provenait de Martínez Gallardo en qui j'avais une énorme confiance à cause de sa famille, au lieu de le garder comme semental. Il fit preuve d'une bravoure terrible. J'ai pleuré de ne l'avoir pas gardé. Ma seconde erreur fut de lidier un novillo dans un festival à Béziers l'année de ma despedida de torero. Il fut extraordinaire, ce que sa provenance laissait augurer, mais nous n'avons pas pensé à le grâcier car il manquait de trapio. Et ma dernière erreur fut d'envoyr à Quito un taureau que nous aurions du garder selon les livres. Mais nous n'en avions pas assez pour le remplacer. Il fut grâcié à Quito par Palomo Linares et servit de semental là-bas. Plus tard j'ai tienté ses filles excellentes obtenues par insémination artificielle par Cobos dans sa ganadería de Huagrahuasi. On ne peut pas être ganadero à l'économie. Il ne faut pas regarder à la dépense !

Il ne faut pas hésiter à tienter au campo les taureaux en lesquels on croit. Il faut prendre ce risque car le plus grand danger est de passer à côté d'un grand taureau. Álvaro Domecq utilisait 26 ou 27 sementals. Atanasio aussi. Garcigrande, aujourd'hui, quarante ! Cela coûte une fortune mais c'est l'unique solution. Il faut sauter sur les occasions qui se présentent car elles sont la clé de l'avenir, pour le meilleur ou le pire, car il est très difficile de ne jamais se tromper.

Le métier de ganadero m'a passionné mais malheureusement j'ai du vendre la ganaderia un jour. Les circonstances économiques t'obligent parfois à te défaire de ce qui te plaît le plus. Et avant de vendre les terres j'ai vendu mes taureaux à Sepulveda, Los Bayones et le reste à Manzanares…»

Statufié de son vivant devant les arènes de sa ville de Salamanque, Santiago Martin est un des toreros les plus importants de la seconde moitié du XXe siècle.







LA BRAVOURE SOPHISTIQUÉE

De l'Aurochs préhistorique au taureau brave actuel, existe la même différence qu'entre l'homme de Cromagnon et l'aficionado contemporain : celle-ci n'est pas de nature, mais de degré.

Les qualités morales du taureau ont évolué. De l'agressivité originelle à la bravoure sophistiquée, correspond le passage d'une sauvagerie désordonnée à une agressivité coordonnée et élaborée qui se caractérise par l'attention permanente, fijeza, du taureau, sa réponse immédiate à toute provocation et, dans le meilleur des cas, par la franchise dont il fait preuve dans ses attaques.

La corrida contemporaine est basée sur cette franchise que l'on nomme aussi noblesse.

Faut-il la considérer comme une qualité en soi, différente de la bravoure ? Gregorio Marañon, pour qui *«la noblesse est la quintessence de la bravoure»*, nous renvoie à l'historique de la Noblesse de tous les pays.



Taureau du Conde de la Maza).

Au XIIème siècle, le terme Noble désigne les membres de la classe privilégiée des chefs guerriers, dont les plus braves, au sens médiéval du terme, étaient anoblis par le Roi. La Noblesse était donc constituée par des individus représentant la quintessence de la bravoure révélée lors des combats : c'était l'aristocratie du courage.

Marañon avait compris qu'il n'est pas nécessaire d'employer des clichés taurins pour définir les qualités du taureau et qu'il suffit de se référer à la littérature ou à l'histoire, leur contenu ayant l'avantage de la qualité. Le taureau, par son comportement, l'emporte-t-il sur les autres représentants de son espèce ? Si oui, et comparé aux autres bovins, il correspond à la définition du Noble d'après le dictionnaire. De fait, la générosité de son engagement dans le combat rappelle celle des héros des chansons de geste et sa féroce abnégation belliqueuse s'inscrit tout à fait dans la tradition médiévale de l'épopée guerrière.

Les récits de ce temps célèbrent la nature droite et l'héroïsme des nobles chevaliers qui, lorsque l'honneur leur commandait de guerroyer au détriment de leurs intérêts, y allaient de la même fougue. Comportement que d'aucuns, n'entendant rien à l'héroïsme, qualifieraient de sot.

Aussi ne s'étonnera-t-on pas de retrouver la notion de sottise liée aux comportements nobles. Le taureau noble fonce tout droit, illustrant le propos de Nietzsche pour qui "la noblesse de l'âme se reconnaît aussi à la magnifique sottise avec laquelle elle attaque tout droit". L'Académie pour sa part estime que le Noble pense et agit grandement. Tel est le taureau brave : on lui oppose la citadelle du picador, il voudra la culbuter en force, loyalement, en mettant la tête bien basse, en poussant de toutes ses forces dans la droite ligne de son cou et de ses reins. Rien ne l'arrêtera et il ira au bout de son action quitte à s'épuiser.



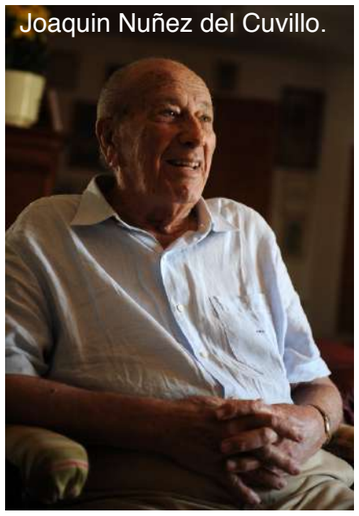
Novillo de Torrealta, (El Toñanejo, Medina Sidonia).

D'après la Littérature française, **il semblerait donc que l'adjectif de notre langue le plus adéquat pour qualifier le taureau de combat très brave soit noble.** Dans la langue castillane, on dit d'un noble homme que c'est un caballero, un gentilhomme. Le qualificatif noble n'est usité que sous sa forme péjorative : noblote, noblaillon.

Aussi, ne pouvant qualifier le toro de combat de taureau-gentilhomme, l'a-t-on appelé toro bravo. Brave au sens de preux, de noble, de courageux. Cette approximation dans la traduction qui se perpétue depuis l'introduction de la corrida en France est la source de nombreux malentendus ou contresens.

«Le taureau gentilhomme»

«La bravoure n'a rien à voir avec le genio ! La bravoure va nécessairement accompagnée de noblesse !»


Joaquin Nuñez del Cuvillo.

Joaquin Nuñez del Cuvillo

«Ma ganaderia n'est pas de celles que l'on dit "torista ". Le toro que j'élève, de prime abord, ne donne pas une impression de grande sauvagerie. Il n'est pas de ceux qui dès leur sortie provoquent l'admiration de l'aficionado. Mais mon raisonnement est le suivant : mon toro triomphe si le torero triomphe. Et le torero triomphe si le public demande les oreilles du toro. Et si le public demande les oreilles c'est qu'il a vu une faena. Et qui dit faena, dit obligatoirement deux partenaires : un torero et un toro ! Si on oublie trop souvent cela, c'est que dans de nombreuses chroniques, on lit : -six toros maniables de... et huit oreilles pour les toreros ! Maniables ! Réduire la somme de bravoure qu'ont dû apporter les toros pour permettre aux toreros de couper huit oreilles au seul mot de maniables est une injustice !

Les gens, influencés par une partie de la presse, ne savent plus distinguer la bravoure. Que le toro se défende, fasse preuve d'une sauvagerie désordonnée, de genio, et on s'exclame : -Qué bravo ! Eh bien, non ! La bravoure n'a rien à voir avec le genio ! La bravoure va nécessairement accompagnée de noblesse. Mais comme la noblesse ne transmet pas cette sensation de danger que certains recherchent, ils la dévaluent en refusant de reconnaître qu'elle n'est rien d'autre que le summum de la bravoure ! Grave erreur de concept ! Je respecte l'opinion de ceux qui préfèrent ce type de toros, de même que mes confrères ganaderos qui l'élèvent. Mais qu'on ne m'oblige pas à faire de même ! Moi je veux un toro à qui le torero va couper les oreilles en se régalant ! Pas une tragédie, de l'art !»

Ganaderia Nuñez del Cuvillo.



Si chez les humains, il suffit d'un ancêtre valeureux sur un champ de bataille pour que toute une lignée conserve le titre et les avantages que confèrent la noblesse, il n'en va pas de même pour le taureau : à chaque génération, cette bravoure doit être vérifiée afin d'éviter le travers inhérent à toute lignée trop pure, la dégénérescence irréversible qui menace les meilleurs sangs. Pour cela, à chaque étape de la sélection, le ganadero doit s'assurer que les enfants sont aussi braves, ou davantage, que leurs parents.

Victoriano del Río

«Le piquant c'est du genio et le genio est mauvais pour le spectacle. Bien sûr, le plus difficile c'est de rencontrer ce point intermédiaire que nous recherchons tous : que le toro soit mobile sans avoir de genio et que les figuras acceptent de le toréer. Cette synthèse est difficile à réaliser en chaque toro car chacun des sementals apporte sa différence. L'important est donc qu'à l'intérieur d'une même camada tu puisses jouer sur un éventail de qualités complémentaires : certains toros seront plus ou moins braves, plus ou moins piquants ; mais dans la mesure du possible tous doivent être nobles.

A l'intérieur d'une même ganadería, et bien que l'on travaille à partir de familles bien déterminées, on constate constamment des évolutions globales, soit vers plus de genio, soit vers plus de noblesse. Et il faut toujours rétablir l'équilibre, si tu veux conserver dans ton troupeau une certaine homogénéité, sachant qu'une partie de celui-ci tire l'ensemble dans un sens et l'autre à l'opposé.

Actuellement j'ai ici trois générations de reproducteurs : le grand-père, qui est le toro sur la base duquel j'ai créé la ganadería, m'a donné un fils excellent dont les produits me satisfont pleinement. Pourtant, un des fils de ce toro là est sorti avec une bravoure terrible, une sauvagerie incroyable... Je n'avais jamais eu un toro comme ça ici. Il est le fruit d'un croisement Juan Pedro et Algarra. Je l'ai gardé et lui ai confié quelques vaches. Pour l'instant je le garde en réserve car je veux savoir comment il transmet sa bravoure. Il ne s'agit pas de faire n'importe quoi. Parce que si une telle bravoure s'accompagne de genio, ses produits peuvent s'avérer intoréables. Il faut donc faire attention, car un seul semental de ce type peut faire basculer la ganadería et changer du tout au tout son identité... ce que je ne souhaite pas. Ce que je veux c'est que mes toros embistent, qu'ils soient braves, qu'ils se précipitent contre les picadors ou contre les burladeros, mais surtout qu'ils cherchent à attraper la muleta... pas le torero. L'exercice est délicat car l'équilibre génétique est fragile».


Victoriano del Rio.

«Si une telle bravoure s'accompagne de genio le taureau devient intoréable».

LE LABORATOIRE DE LA TIENTA

Si le goût du combat, la bravoure, existe donc dès l'origine chez le taureau, l'éleveur, pour augmenter encore la qualité de ses produits, recherche à l'intérieur de son élevage les sujets chez qui ce goût est le plus développé. Pour cela, par le biais de la ***tienta*** ou ***tentadero*** (du verbe tentar essayer), corrida sans mlise à mort réalisée en privé dans l'élevage, il sélectionne avec soin les parents du futur combattant en espérant que ceux-ci lui transmettront leurs propres qualités.

A l'origine, la tienta consistait en une brève prise de contact avec l'animal pour vérifier son agressivité potentielle. C'est ainsi que les Chartreux de Jérez, qui comptent parmi les premiers ganaderos du **XVIIe siècle**, utilisaient dans leur finca del Alto del Cielo un simple panier, *cesto*, ou un mannequin grossier, placé dans le corral par lequel sortait le veau, mâle ou femelle, à l'issue du marquage. Si l'animal passait devant sans y faire cas on en déduisait qu'il était *manso* (peureux) et il rejoignait le troupeau destiné plus tard à la boucherie. En revanche, s'il se précipitait pour le détruire, sa bravoure le destinait aux fêtes taurines lorsqu'il aurait atteint l'âge adulte. L'engouement croissant pour les fêtes taurines apportait une plus-value aux éleveurs dont les taureaux possédaient une bravoure supérieure à celle de leurs confrères.

Afin de distinguer les taureaux qui seraient soustraits à la chaîne alimentaire pour aller aux arènes, ils commençérent à construire de petires arènes circulaires dans leurs propriétés afin de perfectionner leurs tientas, remplaçant le mannequin d'osier par un picador et des toreros à pied. **Du diamètre très réduit de ces premières arènes de tienta, on peut déduire que la bravoure des animaux était encore relative, la distance courte les séparant du picador facilitant le nombre important de rencontres qui était alors, et pour longtemps, le seul critère logiquement reconnu de la bravoure,** ainsi que le moment principal du spectacle.

Le temps passant, ces arènes privées devinrent plus grandes à mesure que la bravoure des animaux augmentait.

Dés 1836, Francisco Montes en constate l'existence dans une forme qui rappelle celle que nous connaissons. Et Guerrita en signale la généralisation à partir de 1896.

Avec l'émergence de la génération de toreros suivante, Rafael « **El Gallo** », puis son frère **Joselito** et **Juan Belmonte**, la tienta devint aussi le laboratoire des embestidas, la faena de muleta prenant progressivement le pas sur le premier tiers lors des corridas.



Aurora Lamamié de Clairac.

Aurora Lamamié de Clairac, dont le père avait acheté le noyau dur de l'élevage de **Gamero Cívico**, une des branches fondamentales de l'encaste **Parladé**, se souvenait que, quand elle était jeune fille, **Juan Belmonte** venait tienter à La Moral de Castro, prés de Salamanque : *« Il était très sympathique, très simple, adorable. Il bégayait un peu ce qui nous rendait nerveux car nous avions peur de ne pas le comprendre… Il venait souvent tienter ici avec Rafael « El Gallo » et il préférait les tientas a campo abierto que dans la vieille placita, car il adorait monter à cheval. Une fois il expliqua à mon frère Leopoldo que les vaches qui embistent en caressant le sol avec le museau sont les réellement braves ».*

La pique restait un préalable indispensable mais le spectacle évoluait et elle n'était plus le seul critère de la bravoure.

La tienta se perfectionna donc pour répondre à la demande d'un public plus exigeant et de toreros soucieux d'affronter du bétail de qualité.

«Les vaches qui embistent en caressant le sol avec le museau sont les réellement braves».



Tienta à Zahariche. Chez Miura le cheval est protégé jusqu'aux oreilles.



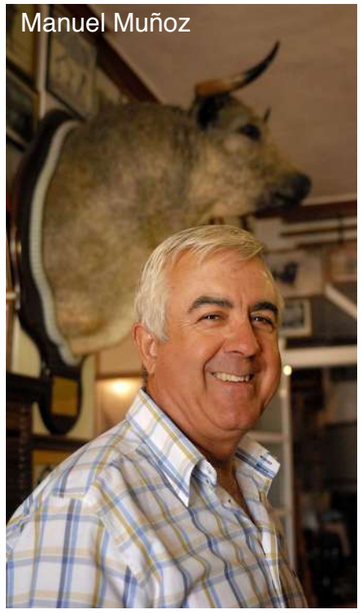
Juan Bautista à la Moral de Castro, Lamamié de Clairac.

«Autrefois, à la période des tientas, les vautours rappliquaient de partout».

Eduardo Miura

«Autrefois, à la période des tientas, les vautours rappliquaient de partout. Il y avait huit ou neuf chevaux morts en quelques jours. Mon bisaïeul don Antonio Miura avait créé le taureau que demandait son époque. Un taureau dur et âpre. À partir de cette base nous nous sommes adaptés car celui qui ne s'adapte pas disparaît. L'évolution débuta avec mon grand-père et son frère ; en 1918 ils commencèrent à sélectionner en pensant à faciliter la tâche du torero. Ce sont eux qui ont commencé lors des tientas à faire parer la becerra dès sa sortie en piste. Comme le taureau dans l'arène. La becerra qui court à l'aveuglette et prend un puyazo ou deux à la volée n'a aucune fixité. Elle ne se rend pas compte. Alors il faut l'arrêter dans la cape pour qu'elle se concentre. Mon grand-père et son frère furent les premiers à procéder ainsi en 1920. C'étaient des précurseurs. Nous avons toujours fait ici des choses sans éprouver le besoin de les dire. Certains s'en vantent mais pas nous. Faire courir les taureaux par exemple. Mon arrière-grand-père don Eduardo le faisait déjà à la fin du XIXe siècle et son frère Antonio avant lui aussi».




Manuel Muñoz

Chez **Pablo-Romero**, raconte **Manuel Muñoz** qui en fut le dernier conocedor, *« les tientas se faisaient dans une placita en forme de quart de cercle, petite, incommode. Quelles conclusions les ganaderos pouvaient-ils tirer de ce qu'ils voyaient ? Ils tientaient quarante vaches par jour et n'accordaient aucune importance à la faena. Aujourd'hui on exige aux vaches beaucoup plus de bravoure, on les tiente plus longtemps dans une arène plus grande en leur laissant toutes les facilités de renoncer pour prouver qu'elles sont réellement braves.*

Les anciens ganaderos se limitaient à vouloir que le taureau fasse le spectacle au cheval et les Pablo-Romero ne changèrent un peu d'optique qu'avec Felipe. Mais depuis les années quarante le toreo était parti sous d'autres latitudes et les Pablo-Romero n'avaient pas évolué. Ils étaient restés enfermés dans leur philosophie du siècle précédent : ils prétendaient élever leurs taureaux pour le public sans avoir compris que les goûts de celui-ci avaient évolué ».


Uceda Leal dans le tentadero de Partido de Resina (ex Pablo-Romero).

«Ils prétendaient élever leur taureau pour le public sans avoir compris que les goûts de celui-ci avaient évolué».








Enrique Ponce chez Victoriano del Rio.

Victoriano del Río

« Je crois que nous voulons épurer tellement le toro, tellement rester au sommet et tellement conserver le respect des toreros que nous recherchons l'impossible. C'est ainsi. Avant il y avait une plus grande régularité mais le niveau était inférieur. Les toros bougeaient mais se comportaient autrement. Il y avait moins d'homogénéité mais aussi plus de variété. Les toros sautaient souvent dans le callejon… Cela fait longtemps que je n'en ai vu aucun. En fait, nous avons supprimé de nombreux défauts qui existaient jadis dans les ganaderías et qui ont disparu. Parvenir au sommet est difficile, mais je crois qu'aujourd'hui les corridas ont des comportements plus homogènes qu'autrefois.

Il faut toujours chercher la bravoure, parce qu'à partir de là on peut aller vers la noblesse, mais l'inverse n'est pas vrai. Regarde le tentadero d'aujourd'hui : il y a eu de la variété. Des vaches très bonnes, d'autres difficiles, d'autres très braves. Les figuras savent qu'ici ils trouvent le toro de triomphe important à Madrid. Un toro qui exige un gros effort, mais qui est reconnaissant. Je comprends que dans les arènes moins importantes ils les évitent un peu».



Enrique Ponce

« Le toro toro actuel est le plus brave de l'histoire. Il dure beaucoup plus et se définit davantage qu'auparavant. Dans les années quatre vingt dix, le toro de Domecq ne durait pas plus de quatre séries avant de s'arrêter. Trente passes à un toro détait un maximum. Aujourd'hui ce sont les toros qui durent et embistent le plus. Certains disent que c'est parce qu'on les pique moins mais je ne suis pas d'accord. On doit mesurer la bravoure à l'intensité de la rencontre, pas au nombre de celles-ci. On torée de manière plus ajustée que jamais et on fait au taureau des choses inédites dans l'histoire de la tauromachie. Nous vivons une époque durant laquelle on toré très bien, avec un goût exquis, face au taureau le plus grand et le plus encasté de tous les temps !».

L'intérêt de la tienta des futures mères dans la placita de l'élevage est de reproduire à son échelle les conditions du combat de ses fils dans l'arène. La vache est placée face au picador puis confrontée au torero pour prouver son degré de bravoure.

Certains ganaderos, parce qu'ils estiment que la force d'une vache adulte peut fausser le jeu, font subir l'épreuve dés l'âge de dix-huit mois.

D'autres, estimant au contraire que la vache doit être essayée à l'âge qu'auront ses fils lorsqu'ils seront amenés dans l'arène, attendent qu'elle ait trois ans voire plus.

Les frères **Sanchez-Cobaleda** avaient ainsi l'habitude de sélectionner leurs vaches à un âge avancé (cinq, six, voire sept ans) afin de les placer dans les mêmes conditions que connaîtraient leurs éventuels produits et de pouvoir les piquer autant de fois que cela paraîtrait nécessaire, seule façon, pensait-on à l'époque, de mesurer et de perpétuer le haut degré de bravoure présent dans leurs gènes.

Pour **Arturo Cobaleda**, ganadero de **Barcial**, ceci expliquait que ses toros soient très braves face au cheval : *«Ici on a toujours jugé les vaches face au picador avant tout. Ce n'est qu'à partir de l'époque de Manolete que l'on a aussi noté leur prestation à la muleta».*

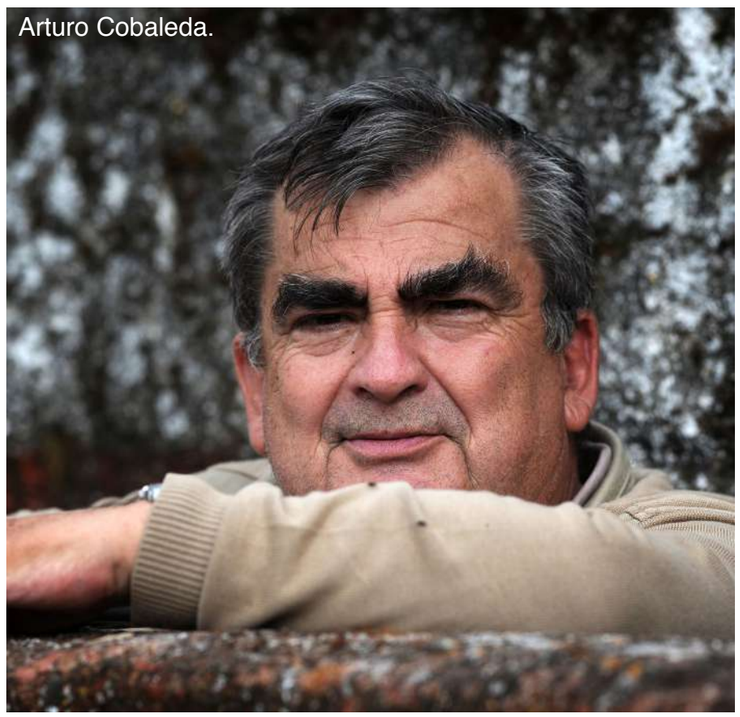












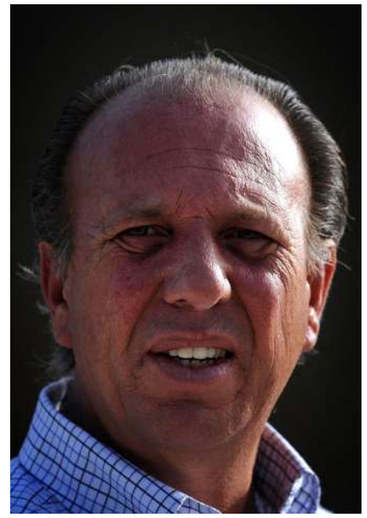
Arturo Cobaleda.



«Nous cherchons l'animal qui va a más»



Antonio Ferrera chez Barcial.





Force est de constater toutefois que, comme d'autres, cette ganaderia jadis de premier plan est restée en marge de l'évolution, ce qui explique sa marginalisation et son absence des ferias.



Frascuelo chez Barcial.

Salvador García Cebada
«La vache trop douce tombe dans l'insipide ou la couardise. Ici, il faut d'abord qu'elle aille six ou sept fois au cheval avant qu'on la torée de muleta. Et il en va de même pour les mâles que nous essayons comme sementales. Les uns se grandissent, d'autres se dégonflent. C'est cela que nous observons surtout : plus que le nombre de piques prises, la façon dont elles sont acceptées. Si les dernières sont prises à contre coeur, nous ne gardons pas. En revanche, si les dernières sont prises en faisant preuve de davantage de bravoure que lors des premières, nous conservons. Nous cherchons l'animal qui va a más».

Du toreo à la bravoure

Certains ganaderos, dès les années soixante du XXe siècle, comprirent de manière empirique que la bravoure se mesure aussi au travers du toreo.







Tentadero à Lo Alvaro (Juan Pedro Domecq).

Juan Pedro Domecq Solis
«Pour moi la preuve de la bravoure ne se résume pas plus au combat du toro face au cheval qu'à la façon dont il suit la cape ou la muleta. La bravoure doit être recherchée dans l'ensemble de ses embestidas tout au long de la lidia».



César Rincon dans sa finca d'El Torreon.

La douleur relative ressentie par le taureau à la pique libère des bêta endorphines qui l'annihilent et de la dopamine qui décuple son agressivité.

«La bravoure doit être recherchée dans l'ensemble des embestidas tout au long de la lidia».

Une opinion partagée par **César Rincón**
«On voit souvent des vaches qui enchaînent cinq, six, sept ou plus embestidas consécutives. Mais les ganaderos ne les gardent pas si elles n'ont pas fait auparavant la preuve de leur bravoure face au cheval. Moi je crois qu'embister ainsi est aussi une preuve de bravoure et que l'on devrait donc garder ces vaches, puisqu'elles portent en elles les qualités que l'on recherche chez le toro».





Tentadero à Lagoa, siège de la ganaderia moderne de Parladé (Juan Pedro Domecq).

Depuis la première décennie du XXIe siècle, **la science est venue conforter l'intuition de Juan Pedro Domecq** qui remettait en question deux siècles de sélection en expliquant que le toreo aussi administre la preuve de la bravoure.

Diverses études scientifiques menées par l'Université vétérinaire de Madrid ont démontré que la douleur très relative ressentie par le taureau lors de la pique libère des bêta endorphines qui anihilent la sensation de douleur, et une grosse quantité de dopamine qui décuple son agressivité.

Les ganaderos les plus intuitifs n'avaient pas attendu ces conclusions irréfutables pour effectuer un virage copernicien dans leur appréciation de la bravoure. Aucun animal ne pouvait jadis être approuvé en tienta s'il n'avait pas pris au moins une demie-douzaine de piques, voire davantage,

«La bravoure est la capacité de lutter jusqu'à la mort».

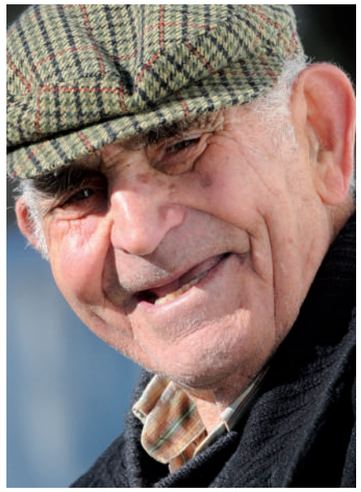
Aujourd'hui les ganaderos considèrent plus probant d'observer de quelle manière ces piques sont prises et comment l'animal se comporte tout au long de son combat.

Le dogme du XIXe siècle selon lequel le taureau démontre sa bravoure en se grandissant à la pique malgré la douleur qu'il ressent est devenu caduc, puisque l'on sait désormais que celle-ci est insignifante et agit au contraire à la manière d'un stimulant.



Juan Pedro Domecq IV
« Je partage la conception de mon grand-père et de mon père qui considéraient que la bravoure est la capacité de lutter jusqu'à la mort. Mais il faut ajouter une précision fondamentale : ce n'est pas la même chose de lutter sans s'engager à fond, avec la tête à mi hauteur, que de le faire tête en bas. Il est plus important de lutter moins longtemps mais en s'engageant à fond, que de durer davantage avec la tête à mi hauteur ! »





Mayorals de Miura, Atanasio et Sepulveda.

3 Disque dur et mémoire vive

Depuis bientôt quarante ans les ganaderos ont effectué un important travail de recherche au travers de divers programmes informatiques afin de modéliser les observations empiriques réalisées lors des tientas.

Ces divers programmes leur permettent de reconstituer la généalogie de n'importe quel animal du troupeau en remontant jusqu'à la source des livres ganaderos tenus à la main par les premiers d'entre eux. Cette intelligence artificielle mise au service de la sélection empirique est certes moins romantique que les vieux livres remplis d'annotations plus toujours lisibles, mais elle offre à l'éleveur une vision pyramidale de son troupeau qui lui permet de rationnaliser et, au besoin, de régénérer son capital génétique.

L'œil du ganadero ou de son conocedor demeure toutefois primordial, le programme se contentant de mettre en perspective les informations qui lui sont transmises par l'homme. D'où l'importance d'une analyse précise par celui-ci des caractères de chaque animal tienté.

Une fois archivés dans le programme, ces informations pourraient y jouer le rôle d'un virus maléfique si les donnés intégrées étaient erronées.

Nous reviendrons en détail sur ces innovations spectaculaires qui expliquent aussi l'évolution du taureau au XXIe siècle.

Si autrefois la tienta d'un animal présentait un caractère aléatoire c'est beaucoup moins le cas aujourd'hui dans la mesure où, s'il le souhaite, ce qui n'est pas toujours le cas, le ganadero peut préalablement prendre connaissance des antécédents de la famille dont celui-ci provient et se faire une idée de ce que sera son comportement avant même qu'il ne pénètre dans l'arène. Cette connaissance est si précise qu'il arrive fréquemment que des ganaderos choisissent de nouveaux reproducteurs sans même les tienter, en se fiant totalement à leur capital génétique. **Mais il arrive aussi que le ganadero préfère ne rien connaître de l'animal qui entre dans son arène de tienta, afin de ne pas laisser les informations dont il dispose sur lui influencer son jugement en bien ou en mal.**

L'intelligence artificielle a ses limites et les surprises sont souvent au rendez-vous. Tous les ganaderos en font l'expérience.

Joselito

«Pourquoi garder une vache qui ne me convainc pas complètement ? Parfois tu recales une vache qui a fini par se dégonfler sur la fin, ou qu'elle a eu un geste laid… et il peut arriver que sa fille te plaise. C'est très curieux. Juan Pedro m'avait parlé de ce phénomène il y a des années : il disait que la très bonne vache ne transmet pas forcément aussi bien qu'une moyenne… Il avait raison : la très bonne déçoit plus souvent que l'autre. Il m'est arrivé une ou deux histoires qui me laissent penser que tu ne comprends rien à rien ou que tout n'est que loterie. L'an passé, du toro 620 m'est sorti une becerra extraordinaire pour Jiménez Fortes. Et quand j'ai vu ses parents, j'ai dit: Bon sang, mais c'est bien sûr! Elle ne pouvait pas décevoir : la mère 76 et le père Pitufo 29, normal. Je consulte le livre et je vois que l'année précédente la fille du même toro et de la même vache était sortie mansa perdida, une morucha! Et l'année avant, une autre fille, un mulet! Prends ça dans tes certitudes! Il m'était arrivé la même chose avec une que José Tomás avait toréée il y a quelques années et à laquelle il avait donné quatre séries de vingt passes chacune. J'admire beaucoup les ganaderos qui ont huit cent vaches et sont capables de ne pas se tromper. Moi, avec 240, j'ai mal à la tête… Mais à côté de ça c'est un vice… Quand tu vois un animal qui vient quatre fois au cheval au galop et qui embiste par le bas vingt fois dans la muleta, tu oublies tout le reste… Je passe des heures à contempler mes vaches braves en imaginant les toros qu'elles vont me donner. C'est la part du rêve. Tu fais tes projets, que la Fulana, avec tel toro, va te donner un toro comme-ci ou comme-ça… à moins que ce soit une velle. Tu te fais ton film, tu nourris ton illusion. Mais il y a des jours, quand cela sort mal, où tu as envie de tout abandonner… Mais il faudrait alors que je me cherche un autre vice. Alors autant continuer avec celui-ci : je le connais, et il me va très bien».

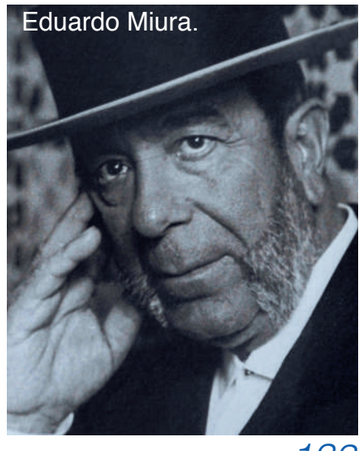


José Miguel Arroyo «Joselito».

«Être ganadero est un vice, qui me va très bien !»

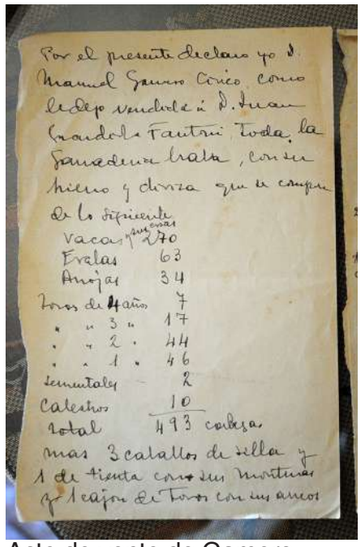
L'oeil du ganadero ou de son conocedor demeure primordial !

Eduardo Miura premier du nom expliquait ainsi les risques de tout croisement :*«Imaginez que vous croisiez un lévrier avec un épagneul pour obtenir un animal qui possède la vitesse du premier et le flair du second, et que vous obteniez l'inverse, un animal rapide comme l'épagneul et avec le flair du lévrier... vous seriez bien avancés !»*



Eduardo Miura.


Juan Pedro Domecq Solis.


Acte de vente de Gamero Civico à Guardiola Fantoni.

Juan Pedro Domecq Solis

«Dans mon ordinateur j'ai fiché 7000 vaches issues des miennes qui vivent dans de nombreuses ganaderias. Je peux revivre en vidéo la tienta de toutes celles toréées dans ma placita depuis trente cinq ans. Et des mâles aussi. La recherche peut se faire en fonction de paramètres variés : un parent commun, père ou mère, ou les deux. En outre j'ai les livres de Parladé et un de Ybarra. Les familles qu'on y trouve existent toujours.

Les filiations les plus fiables sont celles qui viennent à travers de Ramon Mora Figueroa, car pendant la guerre certains livres du Conde de la Corte ont disparu. Parladé, qui vendait constamment des vaches, ne tenait pas un livre des sementals. Comme tous les ganaderos de son époque il en mettait plusieurs en même temps sur le troupeau des vaches et ne suivait donc que la filiation par les mères.

Dans le livre de Parladé que Domingo Ortega compléta avant de me le vendre avec le fer, on voit qu'il y en a quatre. Mais impossible de savoir lequel était le père de tel ou tel animal, ce qui réduisait les possibilités d'améliorer le troupeau. Le premier qui identifia les sementals en faisant des lots de reproduction fut Ramon Mora Figueroa. Il administrait la ganaderia de Tamaron et fut le maestro de mon père ».

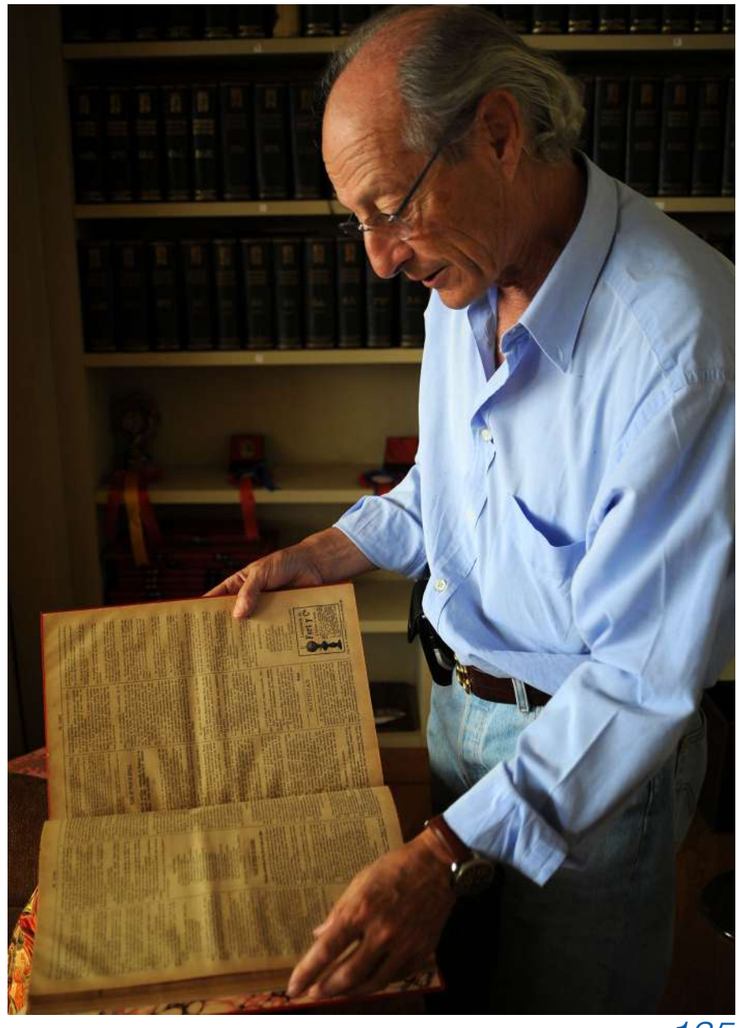


Livre des vaches mères de la ganaderia Arias de Saavedra.


Livre tenu par Fernando Parladé en 1912, avant de vendre à Tamaron, puis complété par Ramon Mora Figueroa.

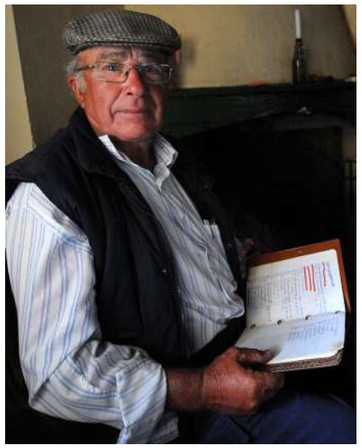
«Ramon Mora Figueroa fut le premier ganadero qui identifia les sementals en faisant des lots de reproduction».


Ramon Mora Figueroa.





José Escobar à Madrid.



«Dans une ganaderia normale le mayoral compte pour 50% du succès».

José Escobar

« Comme je connais par cœur toutes les familles, quand la vache sort je sais déjà la moitié de ce qu'elle va donner. Il y a même des vaches que nous ne tientons pas car nous sommes sûrs de ce qu'elles vont donner, en bien ou en mal. On ne peut pas garder une vache qui a été extraordinaire au cheval, qui a pris sept piques, mais ne s'est pas laissé toréer. Ni celle qui n'a pas été brave au cheval mais a été extraordinaire pour le torero. Il faut chercher l'équilibre, mais on peut se tromper. L'arène de Comeuñas est très vieille, 150 ans au moins, et il n'y a que deux burladeros. Les cornes noires nous viennent de Santa Coloma et de Pérez Concha, les blanches de Urcola. Ce sont des détails. Comme pour l'alimentation : aujourd'hui les becerros sont très bien nourris depuis le sevrage. C'est pareil que les adolescents : ceux qui avons connu la faim de l'après-guerre sommes de petite taille. Ceux d'aujourd'hui, on dirait tous des joueurs de basket !»

Cette mise en abîme informatique dans les profondeurs de l'encaste Parladé-Tamaron ne servirait pas à grand-chose sans l'œil et le cerveau humain qui tire les conclusions de ses observations.

Fernando Cuadri

«Dans une ganaderia normale, le mayoral compte pour 50% dans le succès. Mais chez nous, Joe compte pour 80%. C'est un cas unique. On dit qu'il est un des meilleurs mayorals de tous les temps. C'est notre ordinateur vivant».


Fernando Cuadri et José Escobar lors du paseo quotidien.




Sindo (médaillon) et Pedro Tapia «El Zorro de Sepulveda».

«Mon frère Sindo connaissait par coeur les noms des six cents vaches, leurs numéros et leurs liens de parenté»

Pedro Tapia

«Mon frère Sindo qui s'occupait des vaches, connaissait par coeur les noms des six cents qu'il gardait, leurs liens de parenté et leurs numéros. En fonction du résultat des tientas il actualisait chaque année mentalement sa banque de données dont il était l'unique conocedor, en dehors des livres de la ganaderia que l'on remplissait selon ses instructions. Moi je m'occupais des taureaux. Je les observais chaque fin d'après-midi. C'est avant de dormir qu'ils laissent entrevoir leur caractère. J'ai vite compris que bien choisir le jour des tientas est fondamental si on veut bien les juger. Le vent du nord les met en colère, par exemple, et ils paraissent alors avoir plus de tempérament qu'en réalité. La pluie, au contraire, leur donne du temple. Les taureaux fanfarons au campo sortent avec du genio tandis que ceux qui ne se font pas remarquer sont souvent les plus braves. Un jour Balañá me demanda comment nous étions parvenus à ce qu'ils embistent cinq fois de suite au lieu de trois comme dans les autres ganaderias. Ils répétaient, sortaient loin de la muleta et ne tombaient jamais... Je les ai toujours enfermé à pied, avec mon bâton, sans bruit, sans violence, sans chien. La nuit où une de nos corridas s'échappa des corrals de Béziers et déboula sur le boulevard des arènes, j'ai pu l'y ramener car ils étaient habitués à ma présence. Je leur ai parlé, les ai poussé et ils rentrèrent tranquilement...»

«Don Atanasio laissait au mayoral la responsabilité de faire les lots des corridas»


Fidel Rivas.

Fidel Rivas

«Don Atanasio Fernandez m'a pris à Campocerrado d'abord pour garder les dindons, puis après les vaches, avant de me nommer mayoral quand Domi a pris sa retraite. Don Atanasio écoutait tout ce qu'on lui disait lors des tientas mais il avait toujours le dernier mot. Pour composer les corridas il laissait le mayoral faire les lots, pour Bilbao, Madrid, Sevilla, Barcelona, Linares… Puis il passait les voir C'était au mayoral de savoir la destination de chaque taureau en fonction de son type et de son trapio. Il faisait totalement confiance. Puis il donnait le feu vert après avoir vu le lot dans le cercado. C'est comme cela que ça a fonctionné jusqu'à la fin.

Il avait cent cinquante vaches supérieurement notées et des moyennes qu'il vendait. Jamais il n'a vendu une des mauvaises. Le premier qui lui en a acheté fut son grand ami Lisardo Sanchez. Je me souviens qu'on les lui avait amenées à pied jusqu'à la finca Encinasola. Plus tard, quand il les a descendues à Botoa, près de Badajoz, j'ai accompagné ses vachers à cheval jusqu'à Perales. Atanasio était très ami de Manolete. Je l'ai vu mille fois ici et je lui ai enfermé quantités de becerras. Il n'était pas aussi sérieux que les gens le croyaient. Il parlait avec nous et quand il était fatigué de toréer les becerras il étendait sa cape au sol et faisait la sieste dessus !»



«Manolete n'était pas aussi sérieux que les gens le croyaient. Quand il était fatigué de toréer les becerras il étendait sa cape au sol et faisait la sieste dessus !»

«À ceux qui disent que le taureau d'ici est facile, j'ai envie de répondre qu'ils se mettent devant !»


Jesus Bernal.

Jesús Bernal

«Je suis resté à Traguntía dix-sept ans avec Santiago El Viti, puis voici vingt ans avec Domingo Hernandez quand il lui a acheté la finca. Trente-sept ans en tout à m'occuper du troupeau. Je connais chaque pierre et, avant de prendre ma retraite, chaque animal dont plus de trois cents vaches. J'étais responsable de tous ceux marqués du fer de Domingo Hernández. Quand un taureau de Domingo était gracié il revenait ici. Jamais on n'a mis un taureau de Domingo sur les vaches de Garcigrande - pur Juan Pedro -, mais l'inverse oui.

Au début les vaches de Domingo Ortega et d'Amelia Pérez Tabernero avec lesquelles Domingo Hernandez a débuté n'avaient rien à voir avec ce qu'elles sont devenues : celles d'Ortega embistaient tête haute, celles d'Amelia avaient davantage de qualité mais manquaient d'émotion. L'apport de Juan Pedro Domecq a été fondamental. Il y a parfois des taureaux qui courrent comme des fous sans vouloir faire de mal à personne puis se fixent à moitié. Et si le torero a été patient ils suivent la muleta. Mais il y en a d'autres qui sont compliqués. Si tu sais comment les aborder ils finissent par se laisser faire. D'autres, en revanche, c'est impossible de se mettre devant ! Ils semblent dire - mets-toi ou tu veux je t'attraperai quand même !- Je me souviens d'un qu'avait touché Ponce à Alicante. Il semblait lui dire - je vais t'assassiner !- Et nous parlons de Ponce ! Il m'en est sorti un autre qui semblait avoir un sixième sens. J'étais pressé que ça s'arrête et que tout le monde finisse vivant. C'est ce qui peut arriver quand tu recherches la bravoure et qu'il t'en sort un avec en plus de la méchanceté ! Il te coupe la respiration. Qu'il te sorte un manso est désagréable, mais ceux-là... Attention ! À ceux qui disent que le taureau d'ici est facile, j'ai envie de répondre de se mettre devant !»

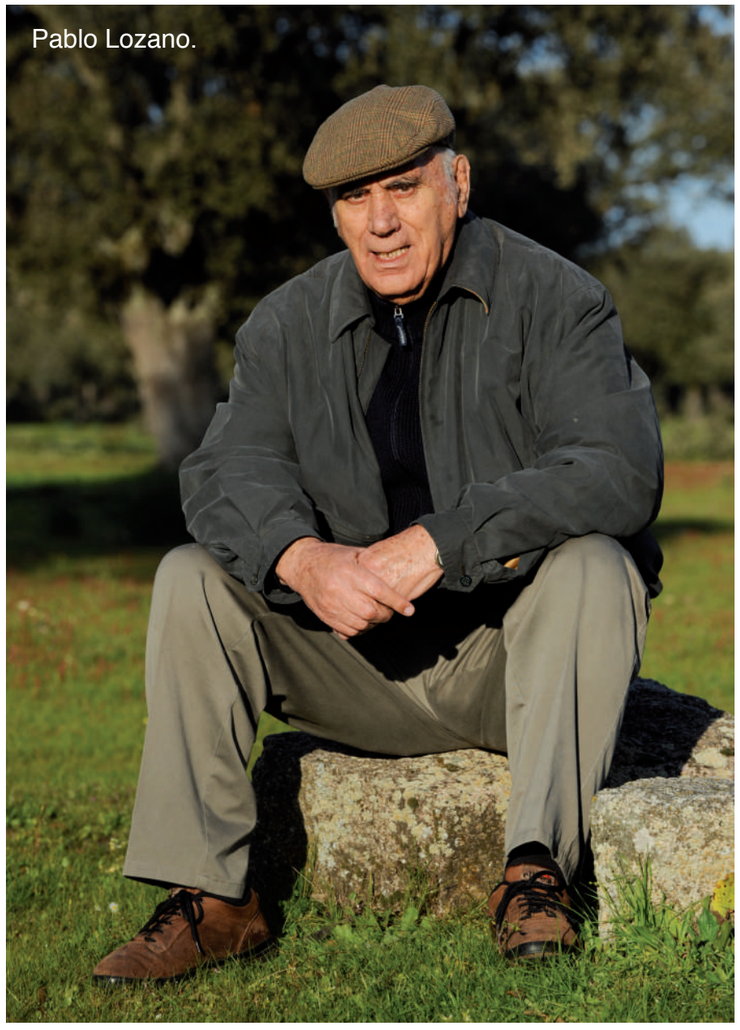

Jesus et «Jesusito» Bernal.

4 IDIOSYNCRASIE GANADERA

Trois siècles de sélection ont abouti à l'émergence d'encastes à la personnalité affirmée. Matador de toros, apoderado de figuras, ganadero de Alcurrucén (Nuñez), veedor émérite et empresario avec ses frères de nombreuses arènes dont celles de Madrid, Pablo Lozano fut un des meilleur connaisseurs du campo brave.

Pablo Lozano

« Le taureau de Núñez est très froid à sa sortie. Si tu lui ouvres la porte il s'enfuit jusqu'à Singapour ! Le vieux Carlos disait el saltarín embiste sin fin… le fuyard finit par embister sans fin. Mais tant qu'il n'a pas pris une pique il ne veut rien savoir. En revanche, si tu veux le sélectionner en recherchant la caste, tu trouves vite le genio et personne ne peut se mettre devant. Il faut l'accepter comme il est : froid au début puis il se temple et se grandit. Le taureau de Nuñez qui sort en rematant aux burladeros ne sera presque jamais vraiment bon. Mais le bon te permet tout, de toréer de près ou de loin, et si tu veux lui monter dessus aussi. Il s'adapte à tout parce qu'il a de la caste ! Celui de Murube, au contraire, proteste si tu t'approches trop. Et celui de Buandia qui est très bon te laisse lui donner vingt-cinq passes avant de devenir compliqué ».


Pablo Lozano.

La tienta des futures mères, tout en tenant compte de ces constantes, répond partout aux objectifs que le ganadero se fixe, au point que l'on dit que les taureaux - et les vaches - braves, possèdent le caractère de ceux qui les élèvent. Des plus traditionnalistes aux plus progressistes, chaque ganaderia est un monde différent avec ses propres critères de sélection pour trouver le taureau idéal qui est le rêve de tous les ganaderos.

«Les taureaux ont le caractère de ceux qui les élèvent»


Profil bombé, dit «*acarnerado*» (de mouton) caractéristique des taureaux de Urquijo. Ganaderia Bohorquez.


Taureau *asaltillado* de La Quinta (Buendia).


Taureau de Carriquiri : Nuñez par Alcurrucén, avec pelage *berrendo* caractéristique de l'apport antérieur de vaches de Paco Galache (Encinas) chez Alcurrucén.


Carlos Nuñez.


Tienta de machos à Tapatana (Carlos Nuñez).

Carlos Nuñez

«Nous sélectionnons toujours selon nos critères en recherchant cette embestida typique de la maison qui explique que nos taureaux soient techniquement compliqués à toréer si on ne les comprend pas. Il ne suffit pas d'accompagner leur va-et-viens : il faut les coudre littéralement à l'envol des leurres. Enganchabilidad (capacité à être capté), pulseabilidad (capacité à répondre aux changements de rythme), templabilidad (capacité à ralentir la charge) sont les qualités qui permettent le miracle sublime de transformer une charge agressive en, à partir de la moitié du muletazo, un don total rythmé et humilié, quand le taureau sort de la toile comme sur la pointe des sabots (gateando), et, preuve suprême de sa bravoure totale, se replace fixement en plaçant son train-arrière dans l'alignement de ses antérieurs.

Certains pensent que ce concept débouche sur une embestida docile ou suave mais il n'en est rien. Nous cherchons la fijeza, comme tout le monde, mais en conservant la vivacité dont ont toujours fait preuve nos taureaux, leur caste, bien que cela plaise moins aujourd'hui, et le plus important : ce don de soi total, cette faculté à humilier et à ne pas renoncer… »


Paco Ureña à Tapatana.

«Nous cherchons la fijeza, comme tout le monde, mais en conservant la vivacité dont ont toujours fait preuve nos taureaux»

«Les ganaderos Mexicains nous ont transmis un concept nouveau et important : le taureau commence à embister pour de bon quand il s'arrête et réfléchit. Nous sommes nombreux à penser la même chose. La mobilité seule ne sert qu'à éviter que le taureau tombe ; la domination du torero et une forme d'apprentissage débutent quand le taureau est arrêté et que tu peux l'enganchar et l'obliger, ce qu'a priori et par nature il n'aime pas. De nombreux taureaux bougent beaucoup à leur manière, mais quand ils s'arrêtent et que les leurres les obligent à s'élancer de près ils changent de comportement et cessent de paraître aussi bons que quand tu ne les obligeais pas à aller là où les leurres le leur commandent, au lieu de les accompagner sur leur trajectoire naturelle. En général, plus le taureau est prompt moins il est profond. Il y a des exceptions, mais beaucoup de taureaux très prompts et très allègres ont du mal à pousser la muleta en entrant dedans : ils viennent bien, mais n'en sortent pas. A contrario, des taureaux possédant une grande profondeur de charge ne sont généralement pas des taureaux prompts à embister. Je l'ai souvent constaté : l'allégresse des charges et la promptitude à charger, ce qui nous comble en raison de sa beauté et de l'émotion qu'elles suscitent, ne sont pas très éloignée de la décomposition et du manque de sérieux. Tel est le grand et merveilleux problème de la sélection du taureau : les caractères que nous essayons de combiner sont très proches les uns des autres et parfois de leur contraire : la bravoure de la caste, la caste du genio, le galop de l'attrait des querencias, le temple de la soseria… etc… ; les combiner techniquement ou de manière scientifique est impossible. On ne peut pas faire un simple copier/coller. D'où l'admiration que nous portons ici aux ganaderos qui possèdent de la sensibilité, de l'intuition, du bon goût, du tact ganadero… Ceux qui ont du flair et qui sentent comment les taureaux embistent… »




Carlos et José Luis Nuñez.

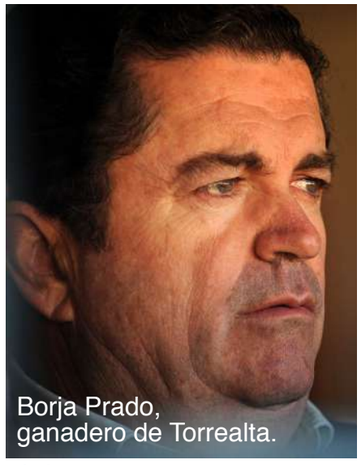
Fernando Cepeda à Tapatana.




Clemente, La Quinta.

La tienta constitue pour les toreros un entraînement précieux qui leur permet de rester en contact avec le taureau toute l'année, mais aussi d'approfondir la connaissance des ganaderias qu'ils sont amenés à combattre. Au plus haut niveau l'influence est mutuelle entre ganaderos et toreros.

L'équation est plus simple à poser qu'à résoudre : **créer le taureau qui plaise aux figuras sans déplaire à l'aficion :** toréable mais brave, obéissant mais exigeant. Toute la difficulté consiste à trouver le bon équilibre, faute, pour le ganadero, d'être relégué dans les cartels de moindre prestige.


Borja Prado, ganadero de Torrealta.


Sébastien Castella, Torrealta.


Manzanares, Lagunajanda.





Joaquin Nuñez del Cuvillo
«La catégorie d'une ganadería ce sont les toreros qui la lui donnent, quand ils se disputent pour toréer ses toros à Seville ou à Madrid ! Le reste c'est du roman ! Le dernier signe, et là tu sais que tu as réussi, c'est quand les autres ganaderos t'appellent pour acheter tes vaches !»

«Pour plaire à tout le monde le taureau doit d'abord plaire au torero !»


Juli, Ramon Sanchez.


Pablo Aguado, Rekagorri.

Victoriano del Rio
«Pour plaire à tout le monde, le toro doit avant tout plaire au torero ! C'est la condition indispensable pour que celui-ci fasse l'effort d'être bien. Maintenant, ne nous leurrons pas : ce sont les toros braves et nobles qui tuent les toreros ! Et l'authenticité du spectacle ne dépend pas de leur gabarit mais de leur bravoure...

C'est avec le toro brave que le torero se livre à fond. Et c'est quand il se livre à fond qu'existe le plus grand danger. Et un torero ne se livre à fond que si le toro possède un fond de qualité. Une vérité que les toreros connaissent depuis toujours».

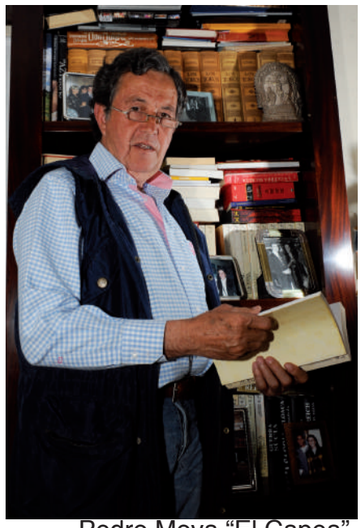

Victoriano del Rio.


«El Capea» fils, Guttierez Lorenzo.

Pedro Moya
« Niño de la Capea »

«Durant la tienta, je me fais l'avocat du Diable, je ne recherche que les défauts de la vache. En outre, en plus de la sélection faite en tienta, je fais une sélection par la descendance : la mère d'un mauvais toro est aussitôt éliminée, même si elle a donné avant plusieurs bons produits. Au premier faux pas… recalée ! Je suis torero, et évidemment dans le toreo moderne le toro doit d'abord permettre le triomphe du torero. Mais il faut qu'il possède l'émotion qu'apporte la bravoure. C'est mon avis. Après il ne faut pas trop abuser d'un type de toro excessivement agressif, bien qu'en réalité il soit nécessaire dans une douzaine de ferias. Dans les autres on voit bien que la corrida est un divertissement et il faut en tenir compte. Il faut savoir combiner divertissement et authenticité : c'est la clé du spectacle. Ici nous avons une mentalité tès méxicaine mais nous cherchons un surplus d'garessivité.

L'avenir de la ganaderia passe par la caste et la bravoure. Et l'unique manière de mesurer cela est le cheval. Bien qu'en corrida cela soit devenu une simple formalité, c'est obligatoire en tienta. Cela ne se discute pas. Cette fixité, cette allure, on sait bien que le business est dans la muleta... D'accord : mais pour conserver ces facultés il faut qu'il y ait le reste Sinon, comment le toro peut-il durer ? Impossible ! C'est la caste qui donne la continuité dans les embestidas. Tout le monde est d'accord pour toréer le toro facile.. Mais à la longue il ne dure pas. Il faut faire les choses dans l'ordre car il n'est pas question de doter de caste un toro qui ne se définit pas. Il faut d'abord le doter de fixité et de noblesse, puis monter en caste. À condition d'en avoir une réserve, bien sûr. L'habileté du ganadero est d'en avoir une. Le toro d'Urquijo est le plus brave que j'ai jamais vu !»


Pedro Moya "El Capea".

«Nous avons une mentalité très méxicaine mais nous cherchons un surplus d'agressivité».

Luis Salguero, mayoral historique de Bohorquez

«En tienta le cheval a toujours été fondamental pour don Fermín. Pour lui c'était la base de la bravoure. Sinon la bravoure se dilue, que tu le veuilles ou non. À son époque c'était dix ou douze puyazos, chaque fois plus loin, et autant de quites avant la muleta. Quand les toreros lui disaient - celle-là est la bonne Fermin - parce qu'elle était plus facile, il souriait et marquait ce qu'il voulait sur son carnet !»


Luis Salgueiro.




Fermin Bohorquez, Bohorquez.

«L'avenir de la ganaderia passe par la caste et la bravoure. L'unique manière de mesurer cela est le cheval».


Morante, tienta chez Bohorquez.


Moises Fraile, El PIlar.


Jimenez Fortes, El PIlar.

Moises Fraile
ganadero d'El Pilar

«Nous sommes parvenus à un équilibre parfait car nous pouvons jouer alternativement sur la classe et sur la bravoure. Nous avons des sementals des deux types que nous mettons sur les vaches au besoin. En général nos toros sont si braves qu'ils suivent les capes en rond. Beaucoup de toreros sont surpris, mais ils s'aperçoivent vite que le toro est extraordinaire sur cette corne. Et nos toros humilient beaucoup plus aujourd'hui qu'au début.

Nous avons sélectionné plus de cinq générations. Au tout début Rincon et Jesulin nous ont lidié à Logroño une corrida qui dépassait les 700 kilos. Le type originel de la ganaderia du Raboso était laid. À force de sélection et de progrès sanitaires nous en avons fait un toro esthétique sans perdre la super classe qui provient de la très grande consanguinité qu'il y avait chez lui. Cette classe est unique. Des taureaux braves il y en a dans beaucoup de ganaderias, mais pas avec autant de classe.

Et dans celles où existe cette classe, il n'y a pas la même bravoure. On voit beaucoup de taureaux qui chargent de manière désordonnée, ce qui paraît contradictoire dans la mesure où la bravoure est un facteur de vitesse. Mais chez nous, quand tu enganches le taureau, il ralentit et humilie sans perdre son allant, met la tête dans les leurres et les suit.

Ce sont des concepts très difficiles à capter, mais il ne faut pas confondre la bravoure classieuse avec la mobilité désordonnée. Et au final, par-delà les théories, il y a une chose très simple : ton toro doit te plaire dans sa manière d'embister. Et s'il te plaît à toi, ganadero, alors il faut le mettre sur les vaches. Ni notes, ni caractères, ni tout le tralala ! Ce qui compte est l'intuition du ganadero !»


Juan Mora, El PIlar.

«Ce qui compte c'est l'intuition du ganadero !»




Ganaderos de Pedraza.

«Nous avons ajouté un taureau de Domingo Hernandez, pur Juan Pedro Domecq».


Uceda Leal, Pedraza.

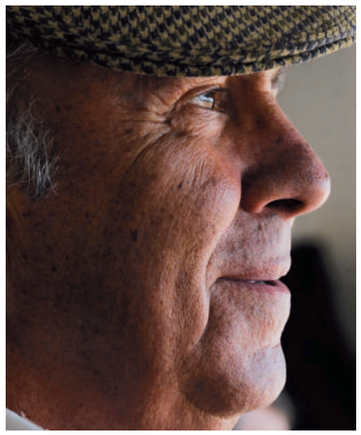
La preuve de la richesse génétique du Pilar, est apportée par la ganaderia de Pedraza : à partir des mêmes origines mais au travers d'une sélection basée sur la bravoure au cheval, elle est devenue une des favorite de l'aficion française.


André Viard, Sepulveda.

José Ignacio Sanchez
administrateur de Pedraza

«Nous avons acheté à Moisés deux camadas de becerras pas tientées et deux sementals, Medicero 155 et Bellito 75. L'un était sur ses vaches mais il n'avait pas vu ses produits, et l'autre était approuvé. Et nous avons aussi acheté le novillo pas tienté, Portillo 19. Et un peu plus tard une autre camada entière de becerras. Moisés est venu voir toutes les premières tientas et elles lui ont plu. Nous avions pris un gros risque car les sementals n'étaient pas confirmés. Moisés n'en vend jamais car ce que l'on achète c'est de la génétique, pas de la viande ! Il m'avait juste montré la vidéo d'un toro qui me rappelait les caractéristiques de ceux du Rabosos. C'était Medicero. Un toro grand mais très bien fait. Il a transmis ses qualités de manière exceptionnelle. À partir de là nous avons sélectionné sévèrement puis nous avons ajouté le toro Loreto de Domingo Hernández. Un pur Juan Pedro Domecq pour rafraîchir le sang sans sortir de la même origine que les toros du Raboso».





José Manuel Sanchez

«Castillejo de Huebra est de l'Urquijo pur. Il n'y a qu'à les regarder : les cornes coudées vers l'intérieur... Ce sont les meilleures. Le problème est que le taureau fait ainsi part dans les arènes de troisième catégorie mais ce sont ceux qui embistent le mieux. Ceux qui ont plus de tête ont toujours embisté moins bien. Mais c'est un taureau très grand.

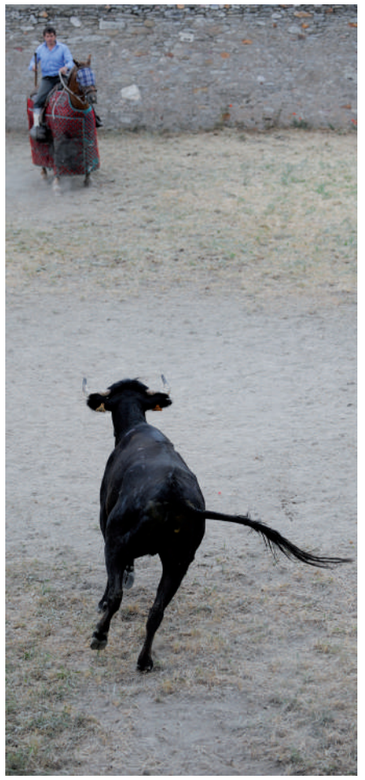
«Castillejo de Huebra est du pur Urquijo».



Le vrai problème de nos taureaux est leur ganadero... Ils ont de la présence, sont braves, ils ont de la classe, de bonnes têtes, de la force... mais je suis un piètre vendeur. Curieusement il nous sort des vaches très très froides au début, mais jamais les taureaux. Il faut nous faire connaître mieux sans crainte. Nous n'irons pas aux ferias du jour au lendemain, mais peu à peu nous y reviendrons".

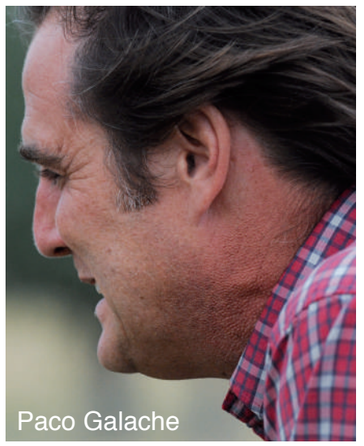


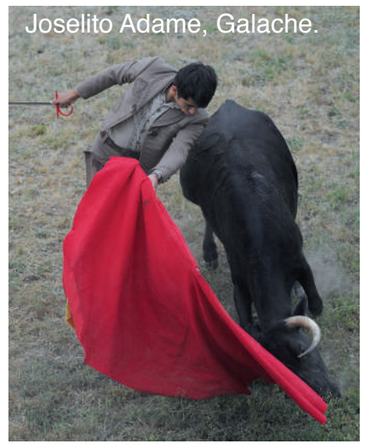












Paco Galache



«Galache n'est ni meilleur ni pire que les autres, mais c'est un taureau différent. Rien qu'à son pelage qui attire l'attention tu sais que c'est un Galache. Après, dans l'arène, c'est un animal qui se grandit, avec beaucoup de trapio. Il a beaucoup d'expression, et une manière d'embister, le gateo, comme disent les mexicains. Si tu lui fais les choses bien, il humilie beaucoup et charge lentement. On l'a bien vu avec Morante qui nous a permis de sortir de l'oubli. C'est un taureau qui n'aime pas les brusqueries, ni qu'on lui laisse attraper la muleta. Il demande de la suavité. Le problème est que nous avons perdu la variété et que les aficionados ne sortent pas de la routine. Morante a été un révulsif : il a révolutionné le toreo dans et hors de l'arène. Conserver une ganaderia d'un encaste minoritaire est compliqué. Mais il faut rester optimiste, sinon tu abandonnes. Et il ne faut pas faire les comptes, car sinon tu liquides tout du jour au lendemain ! Les sacrifices sont notre quotidien».


Javier Nuñez, Tapatana.




Jimenez Fortes, El Pilar.

Quand la vache est vue par le ganadero, il arrive que les maletillas, mais aussi les toreros et parfois les ganaderos prolongent le plaisir en allant la toréer à l'extérieur de la placita, **a campo abierto**.

Rien n'oblige la becerra à continuer d'embister, sinon sa bravoure.

La **re-tienta** consiste pour sa part à faire toréer à nouveau des vaches de six ou sept ans pour vérifier si elles ont été approuvées à juste titre à l'âge de deux. Sachant, comme l'on dit, «le grec et le latin», elles requièrent des toreros beaucoup de technique et de volonté pour parvenir à leur donner des passes, souvent au prix de quelques voleteretas, comme ce fut le cas dans la ganaderia de **Hato Blanc** d'un jeune débutant encore inconnu qui faisait ses premiers pas en Europe : **Andrés Roca Rey**.


Andres Roca Rey, Hato Blanco.









«Je n'avais jamais toréé de ma vie, aucune idée de comment on faisait et aucune intention d'essayer».

Safari furtif

Cet inventaire serait incomplet sans les **safaris furtifs** auxquels se livrent les toreros dans les immensités réservées aux vaches mères.

Depuis **Juan Belmonte** qui franchissait le Guadalquivir à la nage pour aller toréer à la lumière de la lune, la tradition se perpétue.

Paco Ojeda forgea ainsi son toreo révolutionnaire à l'abri des regards indiscrets.




Paco Ojeda.

Paco Ojeda

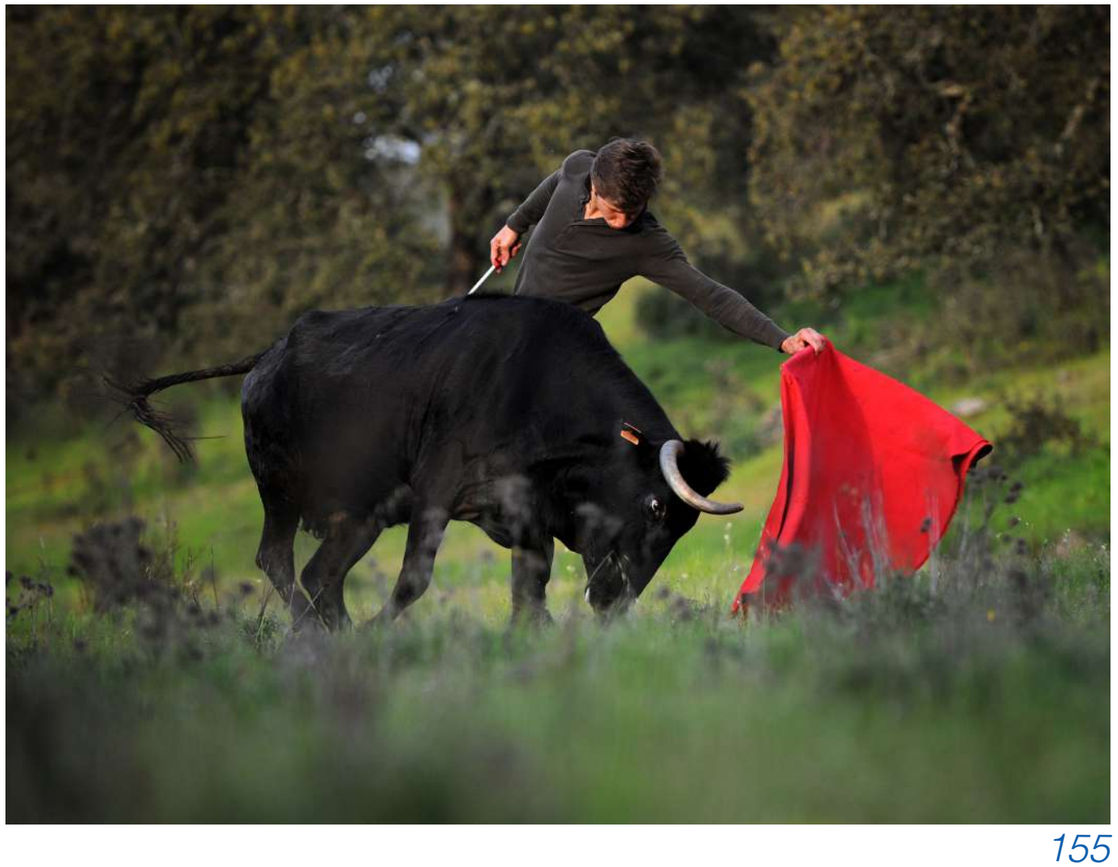
«Un jour je vis devant les arènes de Sanlucar trois ou quatre novilleros qui attendaient leur chance. Je devais avoir treize ans et eux cinq ou six de plus. Ils étaient là depuis une semaine et je voyais bien qu'ils attendaient pour rien. Je savais où on pouvait trouver de vieilles vaches dans la marisma et je les y ai amenés. Je n'avais jamais toréé de ma vie aucune idée de comment on faisait et aucune intention d'essayer. Quand nous sommes arrivés je ne les vis pas très décidés : les vaches étaient vieilles et très grandes. Ils donnèrent quelques muletazos de loin puis dirent que c'était impossible. C'est ce qui me donna envie d'essayer. Ce fut une expérience inoubliable : je me mis face à la vache pour lui donner des passes sans bouger, aller retour du même côté. Peu à peu l'espace dans lequel nous étions s'est réduit et j'ai compris que toréer c'était remplir cet espace et s'y faire respecter.

Ce fut une intuition fulgurante. Je n'oublierai jamais ces premiers muletazos. C'était comme un venin qu'on m'aurait inoculé et dont le seul antidote était de multiplier les doses. Le lendemain je revins, mais seul. J'avais besoin de recommencer. C'est comme cela que j'ai débuté. Toréer fut dès lors pour moi synonyme de moments magiques : attendre l'aube ou que la lune se lève pour chercher les vaches, ou le couchant pour être sûr que personne ne me verrait. J'étais un braconnier qui se contentait de voler des passes. Au fil du temps j'ai perfectionné ma technique d'approche. Séparer une vache pour la toréer est difficile. C'est mieux si on est deux. Alors j'ai amené un gamin de mon âge et j'ai vite compris qu'il ne fallait pas qu'il soit courageux car sinon il m'aurait piqué les vaches. Il m'en fallait un qui garderait mon cheval pendant que je toréais. Et qu'il soit discret parce qu'à l'époque la Guardia Civil ne rigolait pas avec les toreros clandestins qui avaient très mauvaise presse. Plus tard j'ai fréquenté les tentaderos, pas par plaisir, mais parce que c'était indispensable : si je voulais être torero il fallait qu'on me connaisse. Mais je suis toujours resté sauvage et solitaire. Je suivais mon chemin. La marisma était ma maison. Après avoir triomphé sans être pleinement satisfait, il m'est arrivé d'y revenir le soir même pour me retrouver. Les ganaderos qui me connaissaient oubliaient des vaches dans mes coins préférés».






Juan Leal, Virgen Maria.





Paco Ojeda, Victorino Martin.

«Une fois inoculé le venin du toreo ne se guérit jamais».

Une fois inoculé, le venin du toreo évoqué par Paco Ojeda ne se guérit jamais. Tant que la santé et l'âge le leur permettent, les toreros poursuivent leurs rêves en toréant le vent du bout des doigts.

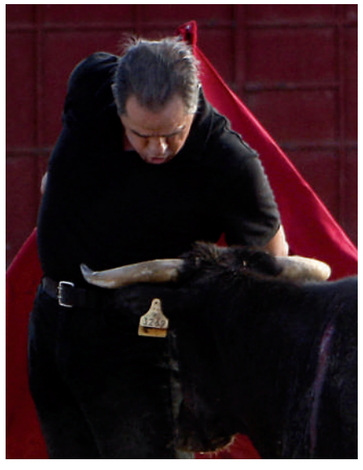
Cette recherche du geste abouti effleuré plus ou moins souvent durant leur temps d'activité prend des formes variées, du toreo de serviette dans la salle de bains au toreo de salon, ou en tienta s'ils en ont l'occasion.

La taille des adversaires est à la mesure des ambitions.

Paco Ojeda

«Je me suis toujours beaucoup exigé à moi-même, peut-être trop. Aujourd'hui j'ai beaucoup plus d'expérience mais je n'ai pas la force d'avant pour réaliser les choses inédites que j'ai en tête... On apprend toujours. C'est ça qui est beau !»











Paco Ojeda, vache de Urcola, ganaderia Monteviejo (photos Maurice Berho).



«On apprend toujours, c'est çà qui est beau».



5 LE MÂLE ALPHA DU MATRIARCAT

La richesse d'une ganaderia réside dans la qualité du troupeau des mères sélectionnées à partir desquelles on constitue les familles. Ce régime matriarcal se perpétue au travers des noms transmis d'une génération l'autre : les fils de Consentida, par exemple, seront nommés Consentido et ses filles Consentida, seule la mère ayant le privilège de transmettre son nom.

Ce matriarcat multi séculaire est toutefois pondéré par le rôle important du père.

Si une vache ne donne qu'un produit par an, le reproducteur, lui, engendre des camadas entières dans la mesure où, en fonction des qualités qu'il est sensé transmettre, le ganadero lui confie un lot de 20 à 50 vaches, voire davantage pour les plus confirmés. Le choix de ce **mâle Alplha** est donc déterminant pour l'avenir de la ganaderia.

Ce choix peut prendre diverses formes, des plus traditionnelles aux plus modernes : par la **tienta a campo abierto** durant laquelle ne sont toréés que les plus braves, par la **tienta** classique, par simple choix **sans tienter** au vu du patrimoine génétique. Les **taureaux grâciés** dans l'arène sont bien sûr mis à l'essai et de grands taureaux braves procréent même post-mortem grâce à **l'insémination artificielle**.

La tienta a campo abierto, c'est à dire en plein champs, est la pratique la plus ancienne, mais aussi la plus risquée. Pour limiter ces risques elle est pratiquée sur des becerros âgés de deux ans, de préférence l'hiver avant qu'ils n'aient trop de force car alors le danger serait grand, tant pour les cavaliers que pour eux. Cette tienta repose sur un principe simple : laisser la liberté de fuir à l'animal que l'on vient de séparer du troupeau, ce qui permet de vérifier très facilement son degré de bravoure.



Eduardo Miura (Photos Berho).

Eduardo Miura

« Il est devenu difficile de tienter ainsi car il faut beaucoup de place et les fincas se sont réduites. Zahariche, où sont les mâles, compte 400 hectares. Les vaches et les sementales sont à Valdelinares, sur 270 hectares. Ce n'est rien à côté des étendues dont disposaient nos aïeux. Mais les Miura ont toujours tienté ainsi, alors nous continuons ».

Mais il faut préalablement fixer celui-ci face au picador. Pour cela deux cavaliers le poursuivent, *acosar*, et le renversent, *derribar*, à l'aide de la *garrocha*, longue lance de bois terminée par une courte pointe : c'est l'*acoso y derribo* dans lequel ce n'est pas tant la force du bras qui compte que la vitesse du cheval et l'habileté du cavalier à mesurer celle-ci en la réglant sur celle de la bête à renverser, pour, au moment voulu, accélérer brusquement et provoquer sa chute. Le second cavalier *emparador*, est là pour aider le premier à contrôler la trajectoire. Ce type de *tienta* convient parfaitement pour le choix du futur reproducteur : ceux qui sont recalés n'auront rien appris des artifices que l'homme emploiera plus tard pour les toréer dans l'arène où ils doivent arriver vierge de toute expérience.

«Laisser à l'animal la liberté de fuir pour vérifier sa bravoure».



Antonio Miura.

Si le becerro est jugé suffisamment brave, le ganadero prend le risque de le faire toréer à pied, en pleine nature, lui laissant toujours la liberté de refuser le combat.

S'il manque de fond ou de force ou du minimum de noblesse au regard de l'idiosyncrasie de la ganaderia dont il est issu, le becerro est recalé.

Si en revanche sa bravoure demeure constante et s'il est en outre suffisamment toréable, le jeune becerro sera mis à l'essai sur un lot restreint de vaches, puis, trois ans plus tard, sur un lot plus important si ses produits tientés à leur tour ont donné satisfaction.





Eduardo Davila Miura.


José Garrido, El Parralejo.



Alvaro Domecq y Diez
ganadería de Torrestrella
«Je me souviens qu'étant enfant, lorsqu'il était prévu que nous irions chez le Conde de la Corte pour l'acoso y derribo, je ne pouvais plus dormir plusieurs jours à l'avance, tellement j'étais excité à l'idée qu'on me laisserait peut-être y participer. Si l'on m'avait dit que je serais seulement spectateur je m'en serais contenté. C'était comme une grande cérémonie, un spectacle unique. Et pour ceux qui pouvions y participer, un plaisir extraordinaire».





Salvador García Cebada
«Par principe, nous tientons chaque année au campo la camade entière des becerros. La faena d'acoso y derribo que nous pratiquons à deux ans permet de recueillir des enseignements précieux sur le toro au milieu de son existence. Après, ceux qui nous ont plu et qui appartiennent à une reata que nous voulons régénérer, nous les mettons dans la placita, face au picador. Et ceux qui passent cette nouvelle épreuve sont toréés. Lorsque l'on veut trouver un toro idéal, il faut ainsi sacrifier beaucoup de jeunes mâles.

Ici nous essayons de trouver au moins un nouveau reproducteur par an. Mais ce n'est pas facile car nous exigeons beaucoup d'eux et durant l'acoso y derribo nous en perdons quelques uns qui s'écornent ou se blessent... des cavaliers aussi se blessent, d'ailleurs, mais ce sont des risques qu'il faut assumer...»

«C'était comme une cérémonie, un spectacle unique».








Acoso y derribo des machos de Prieto de la Cal.


Tomas Prieto de la Cal.







Don Cristobal Colon, le **Duc de Veragua**, ne tientait pas a campo abierto mais dans un corral fermé. **Antonio Miura**, grand garrochista et ami du Duc, lui conseillait de s'y mettre, ce à quoi le Duc répondait invariablement que la tienta dans le corral permettait de scruter la bravoure comme au microscope, ce qui aidait à mieux sélectionner.

À force d'insister, en 1879, Antonio Miura parvint à convaincre son ami et se déplaça avec ses chevaux et ses garrochistas jusqu'au Castillo de Higares pour tienter vingt-cinq becerros. Le résultat fut probant puisque l'année suivante toute la camada des machos de Veragua fut ainsi tientée au campo. Cristóbal Colón reprit pourtant ses habitudes après avoir expliqué à son ami Antonio Miura que ses propres vachers ne seraient jamais aussi adroits que les siens. Il fallut attendre que les Veraguas passent aux mains de **Tomas Prieto de la Cal** pour qu'à l'initiative de son épouse l'acoso y derribo soit pratiqué à **la Ruiza**.

«La tienta dans le corral permet de scruter la bravoure comme au microscope.»













TIENTA «À LA BRANCHE»

De manière tout aussi traditionnelle, la tienta du futur semental peut aussi se faire dans la placita, en plaçant le becerro face au cheval **a cuerpo limpio**, sans cape, ce qui permet de renvoyer vers le campo, vierges de toute expérience, les becerros qui ne plaisent pas et de ne toréer que celui ou ceux retenus.

Les toreros chargés d'attirer le becerro à l'autre bout de l'arène ne doivent donc compter que sur leurs jambes, leur coup d'œil… et une petite branche tenue à la main qui fera diversion au cas où….

Si son comportement à la pique est jugé satisfaisant, le candidat semental est ensuite toréé de muleta et comme lors de toute tienta le ganadero et le mayoral notent avec précision les réactions des bêtes essayées (doutes, refus, hésitations...) sur le Livre de la Ganadería, véritable registre d'état civil aujourd'hui informatisé.

Chaque incident de la vie du troupeau y est minutieusement rapporté pour permettre de vérifier si les performances du taureau dans l'arène correspondent à celles de ses parents en tienta ou au comportement qu'il aura eu lui même dans le campo tout au long de sa vie.



Fernando Robelño, Montealto.



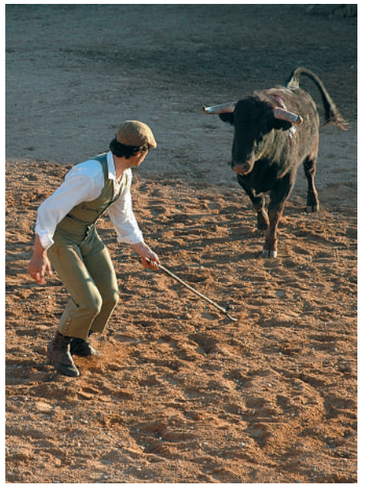
Victorino Martin.





Lopez Chaves, Valdefresno.







Enfin, le ganadero peut tienter directement un becerro ou un novillo en qui il entrevoit un futur semental.

Pablo Lozano

«Nous tientons certains machos destinés à la reproduction et d'autres pas. Si une famille nous enthousiasme nous en mettons un sur les vaches une année, puis tientons ses filles. C'est le meilleur des tentaderos. Si les filles sortent bonnes, le père continue, sinon il part pour les arènes. La chance compte pour beaucoup. Nous eûmes celle de sélectionner Cigarrón. Il rendait brave la fille d'une vache laitière ! Peu après avoir acheté la ganaderia aux Nuñez, un jour que nous tientions à Cordoue, je partis faire un tour à cheval après le déjeuner. Et un becerro se mit en travers de mon chemin. Je le contournais et il revint. Et encore une fois. Alors j'ai dit à mes frères qu'un becerro demandait à être tienté ! Nous le mîmes dans la placita où il fut extraordinaire. Un peu plus tard, lors d'un autre jour de tienta avec Palomo Linares nous lui avons fait toréer un becerro qui avait une bosse sur le front. Il devait partir à l'abattoir mais il sortit lui aussi extraordinaire. Il s'appelait Manchoso 125. Entre les deux ils nous ont fait la ganaderia. Avant, nous approuvions 10% des vaches en tienta. Grâce à Cigarrón surtout nous sommes montés à 60%. Cela a permis d'augmenter le troupeau de mères sans baisser le niveau d'exigence des tientas ».


Roca Rey, Bañuelos.


Damian Castaño, Sanchez Rico de Terrones.

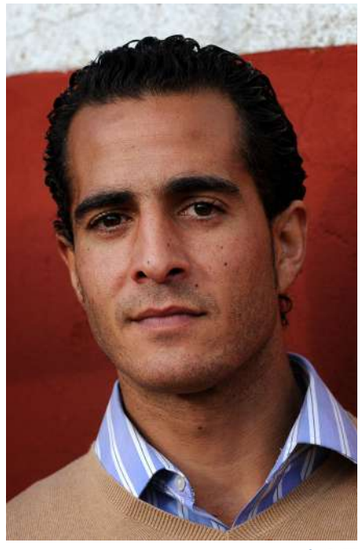

Miguel Angel Perera, Virgen Maria.




Nicolas, José Enrique et Nicolas Fraile.


Ivan Fandiño, Valdefresno.





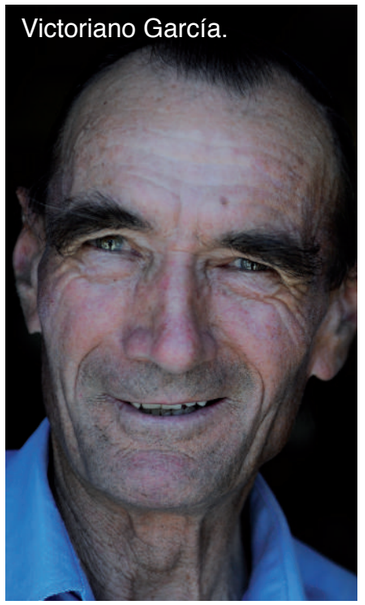

David Mora, Juan Pedro Domecq.


Juan Pedro Domecq.



« Si les aficionados veulent sauver le premier tiers ils doivent imposer un cheval plus léger, une pique plus courte et un peto plus flexible ».

Juan Pedro Domecq Solis
« J'ai changé mes méthodes de sélection : maintenant je tiente mes sementals à quatre ans car je veux voir leur physionnomie d'adulte. Et je les pique une fois, deux fois maximum… comme dans l'arène durant les corridas. Si je les mettais dix fois au cheval ils iraient, mais à quoi cela rimerait-il ? La pique devient inutile. Si les aficionados veulent sauver le premier tiers ils doivent imposer un cheval plus léger, une pique plus courte et un peto plus flexible ou taillé comme un tablier pour que le toro puisse passer sous le cheval et ait la possibilité de le renverser. Les sementals retenus me donnent 80% de toréabilité mais je n'approuve que ceux qui possèdent le plus de fiereza (sauvagerie), tout en conservant la classe. Dans toute sélection existe une possibilité d'erreur humaine. Mais le sens de l'histoire nous montre le chemin ».


Victoriano García.

« Il y avait des taureaux de seize ou dix-sept piques… »

« La plupart des ganaderos optent pour une voie médiane ».

Le picador **Victoriano García** "**El Legionario**" participa pendant quarante ans aux tientas de sementals chez Atanasio Fernandez :

« Atanasio tientait ses machos très grands et très forts… il adorait me voir mordre la poussière, six, sept ou dix fois dans un même tentadero. Je me souviens avoir tienté en mai des toros qui allèrent à Bilbao en août ! Ils soulevaient le cheval et par-dessus le mur je voyais les vaches au loin dans les prés… Il y avait des toros de seize ou dix-sept piques… Froids au début, mais très braves après. Atanasio voulait voir ce qu'ils avaient dans le ventre et les toreros avaient interdiction de venir au quite avec leur cape tant qu'il ne décidait pas si le taureau devait être toréé. »

Entre ces deux conceptions diamétralement opposées du rôle de la pique dans la quantification de la bravoure, **la plupart des ganaderos optent pour une voie médiane** : donner deux ou trois piques à l'animal tienté pour vérifier sa bravoure dans le peto sans pour autant dilapider son capital physique afin qu'il puisse s'exprimer dans la muleta. **L'historique de ces deux ganaderias issues de celle du Conde de la Corte est édifiant.**

Celle d'Atanasio Fernandez a disparu après que la bravoure de ses taureaux se soit évanouie, tandis que celle de Juan Pedro Domecq est toujours programmée dans les grandes ferias et a donné naissance à 75% des autres.

En outre, la plupart des ganaderias issues de celle d'Atanasio qui subsistent encore ont introduit du sang Domecq pour régénérer leur bravoure, sauf celle de Dolores Aguirre.


Antoñete, Atanasio Fernandez.

Sementals grâciés

Tout aussi traditionnelle mais évidemment plus rare est la méthode qui consiste pour le ganadero à profiter de la bravoure d'un de ses taureaux **grâcié dans l'arène** en l'utilisant comme reproducteur.

Quel meilleur mâle Alpha en effet que celui qui a démontré sa bravoure dans des conditions réelles de combat ! Tel fut le cas de **Pasión**, marqué du fer de **Garcigrande**, grâcié par le Juli à Arles en 2011, et qui transmit durant plus de dix ans ses qualité à ses descendants

Génétique et transmission ne font toutefois pas toujours bon ménage, contrairement aux lois de Mendel qui ne prit pas suffisamment en compte le rôle du hasard et de l'environnement dans les phénomènes biologiques.

Ceci explique que si certains grands taureaux grâciés furent une bénédiction pour leur ganaderia dans laquelle ils essémèrent durablement leurs qualités, d'autres furent une véritable calamité.

En 1967, par exemple, à une époque où l'indulto était exceptionnel, le taureau **Potrico** offrit à **José Luis de Pablo-Romero** un triomphe important quand il fut grâcié à Barcelone. Une fois guéri de ses blessures Potrico débuta sa carrière de sémental, mais ne parvint jamais à transmettre sa grande bravoure et sa noblesse à ses descendants.


Pasión, dans les prés de Traguntia, Domingo Hernandez.


Pasión, le jour de son indulto à Arles.






Juli et Justo Hernandez.


Fernando Cuadri.

Nous le mettons une année sur 25 très bonnes vaches, nous le lidions l'année suivante, puis nous essayons un de ses fils. C'est une manière de rafraîchir le troupeau et d'éloigner la consanguinité ».

Tacholero, dernier sémental de Cuadri tienté en 1979 laissa un mauvais souvenir.

Tacholero fut approuvé comme sémental mais en 1984 ses fils occasionnèrent le plus grand désastre de Cuadri à Madrid.

Fernando Cuadri
« À mon retour de Madrid mon père, sans dire un mot, me tendit une liste : 61 vaches et Tacholero, direction l'abattoir illico. La moitié de la ganaderia. Ce fut une épuration terrible. C'est tout juste si mon père n'ajouta pas mon nom à la liste ! »

Traditionnellement depuis longtemps aussi, les ganaderos mettent sur les vaches de jeunes taureaux qui seront lidiés plus tard.

Fernando Cuadri
« Ici, depuis quarante nous ne tientons plus les sementals. Nous les choisissons par familles. Sitôt que nous voyons un novillo dans le type des huit familles que nous considérons de sementals, nous le mettons pendant deux ans sur 25 vaches. Le sémental est un porteur : il ne transmet pas que ce qu'il possède, mais aussi toute la génétique de sa famille et pour nous une bonne famille est plus importante qu'un bon taureau. Si les becerras qu'il nous donne nous plaisent nous le laissons sur les vaches et sinon il part en corrida. Et de temps en temps nous en choisissons un bonito dans une des familles qui n'est pas de sementals.


José Escobar.

José Escobar
« À la première pique Tacholero déshabilla le cheval et il fallut mettre une cabestra en piste pour occuper le novillo pendant qu'on lui remettait le peto. Deuxième pique, nouvelle chute. Nous étions terrifiés mais nous encouragions le picador pour qu'il ne se dégonfle pas. Les toreros ne se bousculèrent pas pour toréer».

« Ici, depuis quarante ans, nous ne tientons plus les sementals ».

L'EXCEPTION PORTUGAISE

Pour **Joaquin Manuel de Vasconcellos e Sá Grave**, ganadero de Murteira Grave dont le bétail est d'origine Gamero Civico enrichi de Nuñez dans les années soixante puis par diverses branches de Jandilla et Cuvillo depuis trente ans, la difficulté réside dans le fait d'utiliser des sementals grâciés lors des ***touradas*** ou de corridas pédestres au Portugal où ils ne sont jamais piqués.

Joaquin Manuel de Vasconcellos e Sá Grave

«Quand mon père m'a transmis la ganaderia en 2002 les toros étaient très décastés. Il a fallu dix ans pour remonter la pente. Dans la corrida portugaise le taureau poursuit le cavalier en courant en position naturelle, ce qui est moins exigeant que d'embister par le bas trente fois comme dans la lidia totale en Espagne ou en France. C'est dans ces corridas-là que je mesure le niveau de la ganaderia. Pour moi ce circuit est indispensable. Je cherche le toro encasté qui, quand il perd son inertie initiale, continue d'embister par le bas en voulant dévorer la muleta. Celui qui n'humilie pas ne m'intéresse pas. Il peut avoir des charges longues, je ne pardonne pas le manque d'entrega et d'humiliation. Le toreo commence quand le taureau perd sa force d'intertie.







Utiliser des sementals grâciés dans les touradas et donc pas piqués.

Je n'aime pas le toro trop suave : il doit être noble, mais c'est différent. La noblesse est la rectitude dans l'attaque. Un toro peut être noble et encasté, il doit obéir franchement sans être facile.

Pour savoir si je peux utiliser comme reproducteur un toro grâcié ici, qui donc n'a pas été piqué, je me fie dans sa manière de prendre la douzaine de capotazos qu'on lui donne. Après, nous savons reconnaître plusieurs degrés d'humiliation dans la manière de suivre le cheval. Le doute que l'on peut avoir est celui de savoir si ce toro a suffisamment de fond. Il peut avoir une embestida allègre, en galopant et en humiliant beaucoup, mais on ne peut pas savoir si cela serait suffisant pour supporter vingt muletazos par le bas. Je suis forcé de reconnaître qu'on ne peut pas le deviner. Mais un toro qui possède caste et qui galope allègrement me convient parce que j'étudie beaucoup les familles et que je travaille à partir de cela, même si c'est risqué. Heureusement, la plupart du temps cela fonctionne. Et pour compenser je suis très exigeant au cheval quand je tiente les futures mères».



Joaquin Manuel de Vasconcellos é Sá Grave.



Tienta à Galeana.




Cobradiezmos, de Victorino, grâcié à Séville.


Alcurrucén (Carlos Nuñez, Maribel Ybarra).

Une fois approuvé et confirmé, le semental coule des jours paisibles entouré de son harem de concubines qui veillent jalousement sur lui.

Vivant sur des territoires immenses, ces troupeaux protègent et valorisent des écosystèmes fragiles sur lesquels la rusticité de la race brave lui permet de tirer profit de toutes les ressources du terrain.


La Quinta (Buendia).


Paco Camino (Buendia)


La Palmosilla (Juan Pedro Domecq, Nuñez del Cuvillo).


Torre Onofre (Osborne).


Torre Onofre (Ybarra par Moura), Portugal.

INSÉMINATION ARTIFICIELLE

De nos jours, **l'inséminiation artificielle** offre aux ganaderos de nouvelles possibilités ainsi qu'en témoigne l'histoire du grand Dalia de Victoriano del Rio qui offrit à Manzanares son triomphe le plus important à Las Ventas lors de la corrida de Bienfaisance de 2016.


Victoriano et Pablo del Rio.

Victoriano del Rio
«Avant de lidier Dalia je l'avais mis sur les vaches à trois ans et j'ai six fils et neuf filles de lui. Il fut très brave mais avec beaucoup de qualité. Il y a désormais un avant et un après Dalia,. Il est la confirmation du moment extraordinaire que traverse la ganadería. Ce fut un toro magnifique dans les trois tiers. Il poussa à fond au cheval et fit preuve de bravoure, de sauvagerie, d'obéissance, toutes les vertus que l'on attend du toro. Dalia fut un toro très agressif et il fallut le dominer et le rompre pour pouvoir le toréer. Manzanares y parvint lors d'un redondo interminable par le bas, puis le toro se livra ».

Dalia était lui-même un fils du grand semental Aldeano par insémination artificielle, méthode qui permet au ganadero de conserver longtemps après leur mort naturelle des descendants de ses meilleurs reproducteurs.

La technologie moderne permet d'aller encore plus loin, en parvenant à récupérer post mortem la semence de grands taureaux. Tel fut le cas, entre autres, du grand Beato, également de Victoriano del Rio, un colorado impressionnant de 620 kilos, doté d'une armure ouverte et d'une immense noblesse, primé d'une vuelta posthume à Las Ventas après qu'Espla lui eut coupé les oreilles le jour de sa despedida de Madrid.

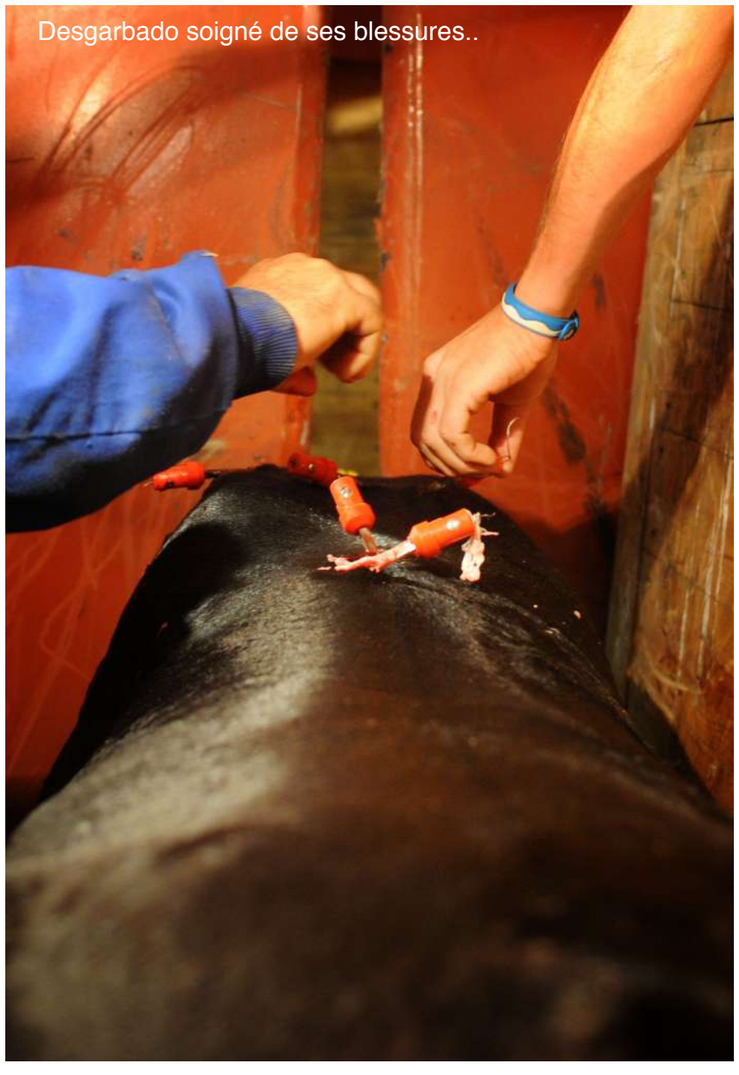
Victoriano del Rio
« Beato était fils d'Alcalde qui lui même l'était d'Aldeano et de la vache Alcaldesa de Jandilla, et de la Beata qui était également fille de Aldeano. Beato descendait donc d'Aldeano par ses deux parents. Alcalde vécut 19 ans chez moi, et j'ai aussi des fils de Beato grâce aux paillettes que j'ai prélevées post mortem au desolladero. J'ai récupéré ses testicules et sauvé 90 paillettes ».



Espla et Beato.


Miguel Angel Perera face à Desgarbado.


Desgarbado regagne le toril sous l'ovation unanime du public dacquois.


Desgarbado soigné de ses blessures..


Victoriano surveille l'opération.

Grâcié à la demande du public dans les arènes de Dax en septembre 2008 par **Miguel Angel Perera**, le brave **Desgarbado** fut soigné de ses blessures sur place avant de repartir en Espagne où il engendra plusieurs générations à son image, et où son capital génétique transmis par insémination artificielle vint enrichir par la suite la ganaderia de **Virgen Maria**.


Juan Pedro Domecq Solis.

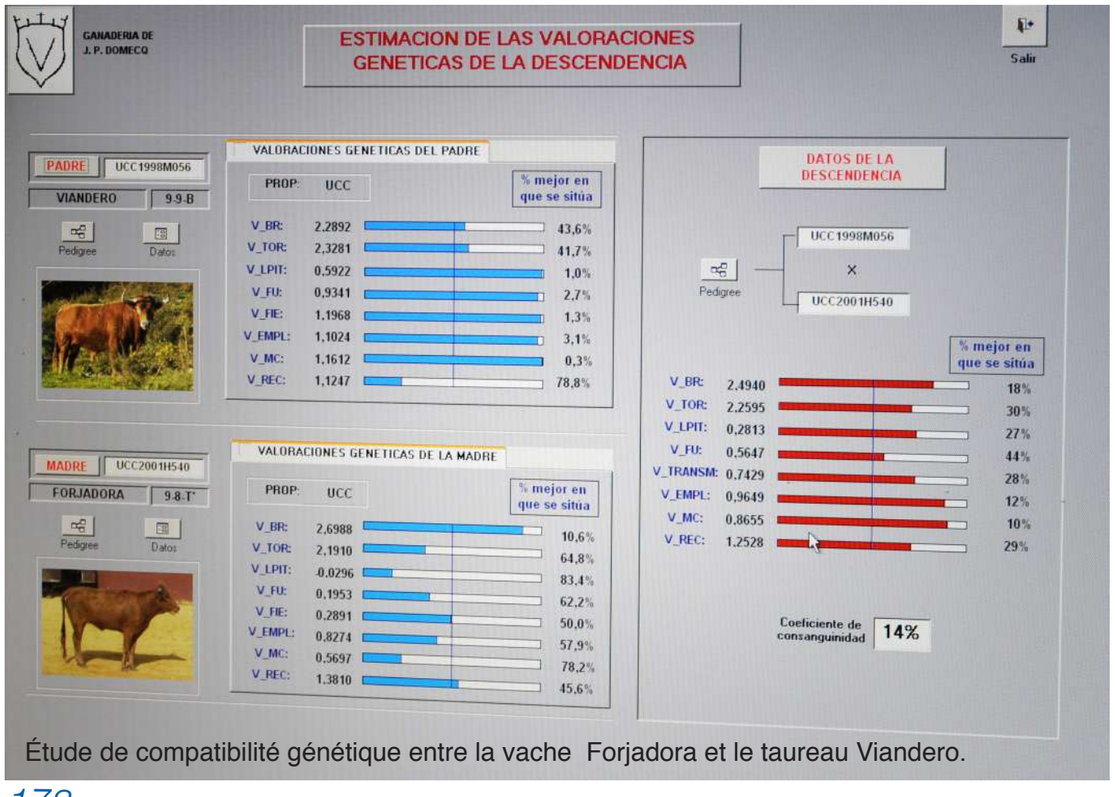
Monte dirigée

Le summum de sophistication en matière de reproduction, tout en privilégiant la monte naturelle, consiste pour le ganadero à sélectionner dans son troupeau les vaches les plus importantes en qui il voit les futures mères de ses prochains sementals. Quand son mayoral lui signale que telle ou telle est en chaleur, il la fait monter par le mâle Alpha qu'il a sélectionné pour elle avec le plus grand soin .

Ce choix intervient après avoir vérifié dans quelles proportions leurs qualités respectives seront transmises à leur descendance, tout en vérifiant leur taux de consanguinité.

Juan Pedro Domecq Solis
«Ces unions très contrôlées me permettent d'obtenir le semental dont j'ai besoin à un moment donné. Après, il ne reste plus qu'à le multiplier».

Entre la naissance de celui-ci et la tienta de ses premières filles, le ganadero doit encore attendre quatre ans pour vérifier si le programme ne s'est pas trompé et deux de plus pour voir si ses premiers fils lidiés en corrida sont tels qu'il les avait souhaités et s'ils correspondent à l'attente des toreros et aux goûts du public.



Étude de compatibilité génétique entre la vache Forjadora et le taureau Viandero.



6 Entre épique et esthétique

Le taureau conditionne la lidia qui oscille entre épique et esthétique en fonction de son comportement : quand le genio, la mansedumbre ou le manque de fixité l'emportent sur la bravoure, le toreo se résume à une lidia plus ou moins esthétique durant laquelle le mérite du torero sera de ne pas être débordé et de parvenir à imposer des passes au taureau ; a contrario, quand la bravoure débouche sur la noblesse, l'esthétique de la faena peut occulter la dimension épique si le danger est moins apparent bien que toujours présent.



En théorie les élevages qui ont le moins recherché la toréabilité produisent des taureaux qui favorisent la dimension épique, celui de Miura étant le plus représentatif de cette catégorie.

En théorie aussi, les élevages qui recherchent la toréabilité permettent la réalisation du toreo moderne, avec le risque non négligeable de sombrer dans l'excès de docilité.

De nombreuses exceptions confirment bien sûr cette règle, - il existe des taureaux de Miura toréables - et pour comprendre la corrida il est donc fondamental d'analyser chaque animal en fonction de son comportement et non du fer qu'il porte.

Eduardo Miura

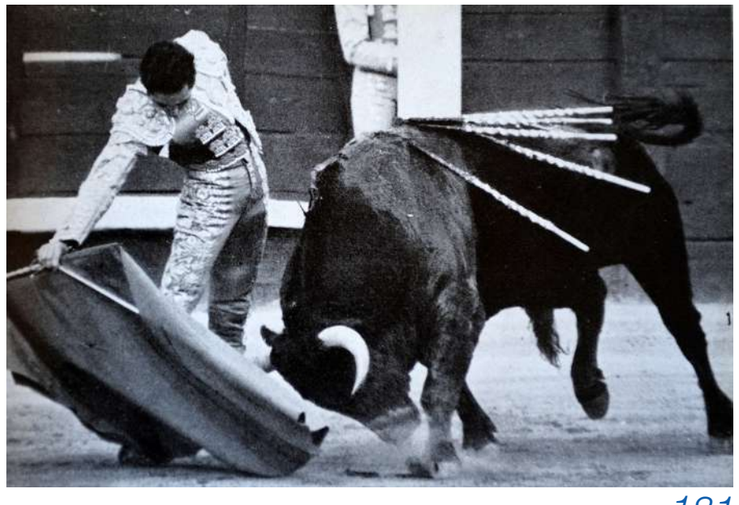
« Les difficultés de nos taureaux sont au nombre de trois : leur taille, leur caractère et la suggestion qu'ils produisent chez les toreros. Ce n'est pas la même chose de se faire passer un taureau près que de le faire avec un des nôtres. Et ce n'est pas pareil d'avoir en face de soi un taureau qui te fixe dans les yeux depuis la même hauteur que toi que de pouvoir le regarder d'en-haut. C'est pareil pour les personnes. Il est moins facile de se disputer avec quelqu'un de plus grand qu'avec un plus petit. Avec le second tu te grandis et avec l'autre c'est le contraire. Le taureau qui entre en piste doit transmettre une sensation de danger en présentant une part d'imprévisibilité. Le public doit voir dans le torero un surdoué, quelqu'un capable de faire ce que lui n'oserait pas. Notre devoir à tous ceux qui produisons ce spectacle est d'assurer son avenir. Chacun doit assumer le risque qui lui correspond. Nous, en élevant un taureau à notre manière tout en l'adaptant à notre époque. Les toreros en l'affrontant – ce qu'ils font – dans des conditions qui permettent au taureau d'exprimer au mieux son danger. Je ne demande à personne de prendre plus de risque, mais de faire en sorte que le risque qui existe soit plus visible. ***Il est humain de vouloir ce qui est le mieux pour soi, mais le risque fait partie du contrat ».***

Le taureau conditionne la lidia qui oscille entre épique et esthétique en fonction de son comportement.

Juan Pedro Domecq Solis

« C'est mon père qui a inventé le concept de toréabilité sans le nommer ainsi. Je me suis borné à perfectionner les méthodes de notation à partir des 24 caractères que j'ai identifiés au lieu des cinq ou six que l'on utilisait autrefois. C'est mon père aussi qui a dit le premier que la bravoure d'un toro ne se mesure pas seulement au cheval mais tout au long de la lidia. D'ailleurs, tous les ganaderos qui ne le comprirent pas ont vu leurs troupeaux dégénérer et beaucoup sont venus ici chercher de nouveaux sementals pour repartir de zéro. Je sélectionne à partir de 24 caractères… mais au moment de faire les lots de reproduction je n'utilise que les huit principaux : ***bravoure, toréabilité, mettre la tête, longueur de charge, force, fijeza, degré d'engagement et longueur de cornes****. Le reste est là si j'en ai besoin. Je n'emploie pas le terme de caste car cela est trop proche du genio. Je préfère le terme d'agressivité (fiereza), qui possède une connotation plus positive, plus offensive. À partir de ma classification j'ai fait réaliser une étude statistique par l'Université Complutense de Madrid : il en ressort que la classe et la noblesse ont une corrélation radicalement opposée à l'agressivité (fiejeza) et quasi totale avec la toréabilité. On peut facilement obtenir un toro plus sauvage (fiero), mais il est plus difficile qu'il soit en même temps toréable. C'est l'étude statistique qui le montre. Pourquoi parvenons-nous à ce résultat ? Parce que depuis 70 ans on a recherché un toro qui embiste mieux dans la muleta. Et il est plus facile de l'obtenir avec de la classe qu'avec de la sauvagerie. C'est le fruit de la sélection. C'est pour cela qu'aujourd'hui (en 2011) je cherche des animaux qui ont un niveau supérieur d'agressivité pour donner au public ce qu'il attend, sans perdre ce que le troupeau a acquis. C'est difficile, mais il suffit de trouver le semental adéquat puis de le multiplier. Et heureusement j'en ai plusieurs. J'ai par exemple des produits de la famille de Cortesano, le grand toro de Daniel Ruiz grâcié à Grenade, père d'un autre de Cuvillo grâcié à Barcelone. Tout part d'une vache Cortesana de Jandilla qui n'avait été notée que 3,5/10 mais qui fut gardée car elle était porteuse d'un grand patrimoine génétique. Et finalement elle a donné naissance à un génie, un des plus grands toros de notre époque. Il m'a suffi de suivre la lignée maternelle pour trouver ici ses parents proches. Les exigences du public ont beaucoup varié : avant il tolérait des toros plus nobles parce qu'il se passionnait pour ce que faisaient les toreros devant, Ojeda, Espartaco, Curro Romero… J'ai alors créé le toro idéal pour eux et ce fut une grande époque. Aujourd'hui le public a changé et d'autres ganaderos se sont adaptés avant moi. »*

Paco Camino face à un taureau de Juan Pedro Domecq y Diez lors de la San Isidro 1967 à Madrid.




Miura version Jekill moderne, tête en bas, mufle au sol, Juan Leal, Bilbao.


Miura-Jekill suivant la muleta en rond, Escribano, Bilbao.

Miura-Jekill, fixité, humilicion, Octavio Chacon, Dax.



Antonio Miura

«Si tu n'évolues pas tu disparais. Cela ne signifie pas que nous devions perdre la personnalité et le type de nos toros. Nous cherchons celui qui embiste sans renoncer au compliqué pour répondre à tous les goûts de l'aficion. Qu'on le veuille ou non nous continuons à être en première ligne dans les arènes importantes. Nous sélectionnons les sementals qui nous semblent les plus conformes. ***Et quand un donne bon il ne faut pas en abuser.*** *L'élevage est un mixeur qui tourne en permanence pour éviter les problèmes de consanguinité. Les caractères sont tellement fixés chez nous que nous sommes une sorte de sous race, dans la race de lidia».*

Aux côtés des Miuras-Hyde qui perpétuent la légende noire, sortent donc des Miuras-Jekill plus toréables.


Miura version Hyde archaïque, tête haute, embestida violente, Sergio Serrano, Dax.


Miura Hyde tirant des cornadas aux étoiles, Roman, Dax.


Miura Hyde, tête haute, sans entrega, Octavio Chacon, Bilbao.

Travaux pratiques

Qu'il soit l'objet d'une recherche de toréabilité ou qu'il conserve un caractère archaïque, le comportement du taureau obéit à des constantes identiques.

Analyser objectivement celui-ci est donc possible sans introduire dans l'équation le goût du spectateur pour tel ou tel type de taureau.

Avec le temps les critères d'analyse se sont complexifiés. La légende de **José Matias Bernardos « El Raboso »**, inventeur de l'encaste Aldeanueva à partir du troupeau que Maria Fonseca avait acheté à Juan Pedro Domecq Diez, raconte que les notes qu'il transcrivait lors de la tienta de six de ses vaches tenaient au dos du paquet de cigarettes qu'il fumait en même temps. **Elles se résumaient à deux mentions alternatives : *aprobada* (approuvée) ou *desechada* (recalée).**

Le jugement du ganadero devait être infaillible au regard des ganaderias que la sienne a engendré - El Pilar et Pedraza notamment -, mais la décadence qui a frappé celle-ci après sa disparition est peut-être dûe en partie au manque d'informations laissées à ses descendants.

Aux antipodes de ce minimalisme, **Juan Pedro Domecq Solis** a ouvert la voie à une analyse clinique du comportement du taureau en observant les moindres détails de celui-ci.

Une première entrée dans la fiche dédiée à chacun dans son programme concerne sa **généalogie** qui remonte pour certains sur dix générations et met en évidence son coeficient de consanguinité.

Puis viennent quatre autres sous-entrées :
phénotype, où des photos de l'animal aux différents âges de sa vie permet de suivre son évolution physique ;
reseña où le journal de sa vie est tenu à jour ;
valorisation génétique où est mesurée en pourcentages la transmission de ses caractères à ses descendants en tenant compte des unions successives avec des partenaires différents.

Qu'il soit l'objet d'une recherche de toréabilité ou qu'il conserve un caractère plus archaïque, le comportement du taureau obéit à des constantes identiques.



Viennent enfin les **24 caractères** évalués par le ganadero qui, mieux que les simples jugements «brave» ou «manso» utilisés auparavant et accompagnés d'une notation sommaire, permettent de définir avec précision le comportement de l'animal et les qualités qu'on espère lui voir transmettre.

Si la **noblesse** de l'animal fait l'objet d'une notation directe, sa **bravoure**, en revanche, est évaluée au travers de plusieurs facteurs complémentaires.

Sur la fiche ci-contre décodée ci-dessous, la vache Maletera fut ainsi notée le jour où Enrique Ponce la tienta :



Apretar (« pousser », que ce soit face au cheval ou dans les leurres) : **oui**

Salirse suelto (sortir seul, du cheval ou des leurres) : **non**

Arrancarse (charger, démarrer) : **oui**

Fiereza (agressivité) : **6/10**

Fijeza (fixité) : **oui**

Movilidad (mobilité) : **moyenne**

Galope (charger au galop) : **oui**

Escarbar (gratter le sol du sabot) : **non**

Caerse (tomber, manquer de force) : **non**

Fuerza (force) : **moyenne**

Alegria (allégresse dans les charges) : **moyenne**

Querencia (tendance à appuyer vers une zone de refuge) : **non**

Desarollo (développement physique et longueur de cornes) : **au-dessus de la moyenne**

Rectitud (charger avec rectitude) : **oui**

Recorrido (longueur de charge) : **longue**

Meter la cara (mettre la tête en bas) : **oui**

Ritmo (charger en rythme et non par à-coups) : **oui**

Nobleza (noblesse, franchise) : **oui**

Repetir (répéter les charges) : **moyennement**

Reponer (orienter la fin des charges vers l'intérieur) : **non**

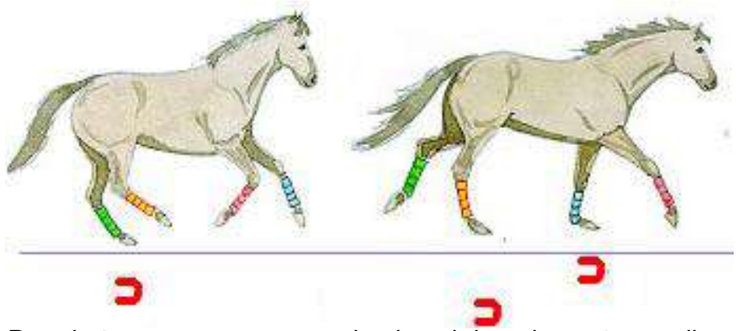
Frenarse (freiner) : **non**

Cabecear (donner des coups de tête en chargeant) : **non**

Gazapear (se déplacer sans se fixer) : **non**

Synthèse du ganadero :
Bravoure : 8
Toréabilité : 9

LA BRAVOURE AU GALOP



Pour le taureau comme pour le cheval, le galop est une allure sautée, basculée, diagonale et asymétrique à trois temps inégaux suivis d'une phase de projection.

De tous ces paramètres comportementaux, le plus facile à observer est l'allure du taureau dans ses charges : **attaque-t-il au pas (c'est le cas de certains Victorinos et buendias asaltillados), au trot, ou au galop ?**

Frédéric Pascal, matador de toros, chroniqueur et théoricien du toreo.

«Pour Fernando Domecq le ganadero est un artiste qui crée une œuvre d'art à partir de la bravoure, laquelle conditionne la qualité de la charge de ses produits. Il insiste sur l'interdépendance entre les aptitudes physiques des taureaux et leurs qualités morales. Ce n'est pas les toreros qui lui donneront tort. Pour eux, qui n'ont pas accès aux livres de la ganaderia, ***la morphologie et les allures sont les indicateurs premiers de la qualité de leurs adversaires.*** *Ainsi lors de la sortie des torils l'attention du matador se fixe sur deux choses : la longueur du cou qui conditionne la capacité à baisser la tête et l'allure, au sens équin du terme, à laquelle l'animal se déplace.* ***Le taureau idéal fonce au galop et baisse la tête au point de donner l'impression d'avancer nuque en avant.*** *Le galop est l'allure du pouvoir chez les quadrupèdes. Leur squelette est fait pour transmettre les efforts des membres agissants parallèlement deux à deux.*

Le trot, qui fait travailler en rotation la ligne des épaules et du bassin ne permet pas la même puissance. Qui plus est, le galop, en gardant la ligne des épaules et du bassin perpendiculaires à la colonne vertébrale, libère celle ci et respecte toute l'amplitude des mouvements de la tête. Les coups de la corne s'en retrouvent à la fois plus précis et plus puissant, donc meurtriers pour l'adversaire mais aussi plus strictement maîtrisables par le torero.

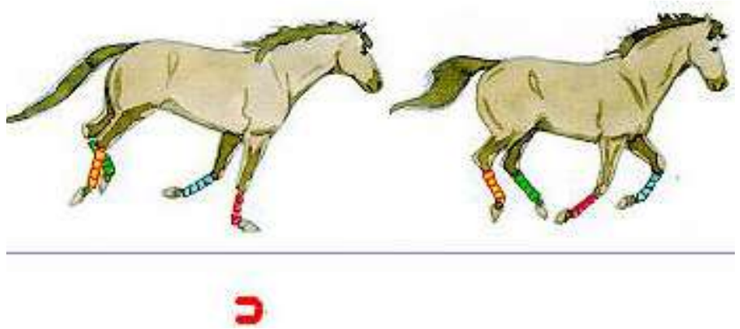
Les spécificités de cette allure à quatre temps, qui, comme le moteur du même nom, comporte un temps moteur et trois temps de roue libre, imprime un rythme prévisible à l'intérieur de la charge. ***Ce tempo naturel permet d'intervenir sur la vitesse, d'accéder au « temple ».*** *Car le galop, allure de la puissance au premier tiers, peut se muter en allure de la douceur dans une muleta experte. L'étude dynamique de la course sur quatre pattes telle que fixée sur la pellicule par les frères Lumière permet de comprendre.*

Lors du premier temps *la poussée des deux postérieurs dote le déplacement de son maximum de puissance. L'accélération est proportionnelle à la violence de la contraction musculaire. C'est le temps moteur. Rapidement la vitesse atteint son maximum.*

Lors du deuxième temps *la vitesse ralentit naturellement puisque l'extension de ses postérieurs est à son maximum et que commence le basculement de tout le poids sur les antérieurs*

Lors du troisième temps *le mouvement se freine encore car le basculement sur les antérieurs s'achève, entretenu par la seule énergie cinétique emmagasinée lors des deux premiers temps.*

Le quatrième temps *est un temps de suspension qui prépare la reprise du cycle et où s'achève la consommation de l'énergie cinétique de la masse de l'animal.*



Connaissant les phases du cycle il est possible d'en maîtriser le tempo. ***Le plus difficile consiste à ne pas se laisser déstabiliser par la violence du premier temps, puis de savoir accentuer le ralentissement des suivants.***

Pour ce faire on dispose de plusieurs méthodes qui toutes font appel à la capacité ***à synchroniser le déplacement du leurre avec la trajectoire des cornes.*** *En premier lieu il convient de présenter la muleta comme la proie la plus facile. Pour la transpercer de sa corne, tel un boxeur qui arme son poing en ouvrant le bras, le taureau baissera la tête, le chanfrein du museau à l'horizontale, rasant le sol, la nuque largement découverte. Ce faisant, son champ de vision se réduira aux seuls plis inférieurs de l'étoffe dont le déplacement, judicieusement synchronisé accompagnera la suite de la suerte.*

La réussite de ce temps de la passe conditionne la qualité de l'ensemble.

Le leurre doit se porter à la rencontre de l'oeil contraire et ***la juridiction doit se produire au point où l'accélération de la charge sera portée à son apogée.*** *Porté par son poids le taureau développera alors sa trajectoire maximum jusqu'à consommation de toute son énergie cinétique (1/2 mV²) accumulée.* ***Ce, à la condition expresse que n'intervienne pas une faute de synchronisation qui ferait disparaître la muleta du champ de vision du fauve****. Faute qu'il sanctionnerait d'un freinage immédiat en rétention sur les deux antérieurs et qui s'accompagnerait mécaniquement d'un mouvement de rééquilibrage par un violent coup de tête vers le haut.*

Une synchronisation au plus près permet par ailleurs d'adoucir (templer) le mouvement. *Mieux on saura faire croire au taureau qu'il est sur le point d'atteindre sa proie, mieux on le ralentira, car, se croyant sur le point de pouvoir frapper, il ralentira encore sa charge pour assurer au mieux la précision de son coup.*

En même temps il faudra l'obliger à arrondir ses trajectoires *car pour tourner le taureau devra faire un effort de contorsion incompatible avec toute accélération.* ***Le tout devra être exécuté avec la main la plus basse possible pour maintenir le berceau des cornes au raz du sol****, y compris lors du quatrième temps, ce qui, on l'a vu, limite le champ de vision et la vitesse de l'animal.*

En jouant aussi sur la précision de son placement (le sitio) le torero peut se montrer plus efficace et donner l'impression de toréer au ralenti. *Tout l'art consiste à se placer de telle sorte; que l'appui sur les antérieurs du taureau se produise au droit de son corps afin de pouvoir arrondir la trajectoire en toute sécurité une fois la tête passée. Les meilleurs occupent ce sitio et s'offrent le luxe d'accélérer le premier temps en aspirant la charge par un déplacement du leurre avant que les cornes n'atteignent celui ci, pour s'assurer une charge plus longue tout en ménageant une marge plus ample à leur effet de ralenti.*

A ce niveau on peut presque parler de dressage car une telle conjugaison de technique et de courage permet la transmutation des impulsions naturelles du fauve en oeuvre d'art.

L'EXCEPTION SALTILLO

A la différence des autres encastes dont le galop est l'allure de charge naturelle, exception faite des Miura qui optent souvent pour une position défensive, **les taureaux dans lesquels le sang Saltillo prédomine embistent de préférence au trot, voire au pas.**

Pour le torero cette embestida présente comme difficulté principale qu'elle est très incertaine jusqu'à ce que le taureau ait mis la tête dans la muleta. Venant lentement, celui-ci perçoit mieux que celui qui vient au galop toutes les composantes du piège qui lui est tendu : la muleta, mais aussi le torero qui la lui offre. **La moindre erreur de placement ou de tempo de la part de celui-ci provoque une réaction immédiate : sa ruse naturelle prenant le dessus, le Saltillo refuse de se laisser tromper, freine devant la muleta et se colle au torero.**

En revanche, passé le premier écueil de l'*embroque* (accrochage), le torero peut compter sur une charge lente et émotive à condition d'éviter toute brusquerie dans le maniement du leurre. Les grandes faenas réalisées aux taureaux de Victorino Martin sont le fruit de la conjugaison parfaite des mouvements des deux protagonistes, le torero maniant son leurre avec toute la délicatesse que requiert la fixité en alerte de son adversaire.


«Ratoneo» du taureau de Victorino Martin, El Capea, Madrid.

Détail important : à la différence des taureaux des autres encastes le torero ne peut pas compter sur l'inertie du Saltillo qui le pousserait à sortir naturellement de la passe en fin d'embestida.

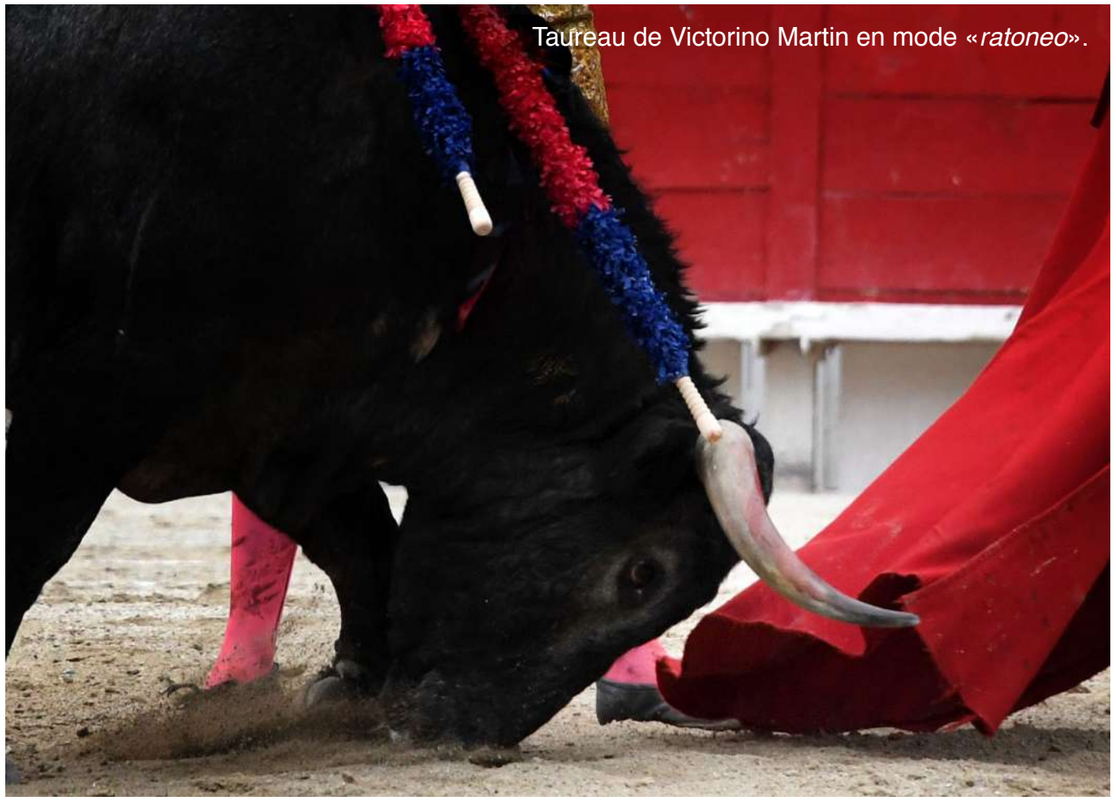
Sa charge n'étant pas impulsée par le premier temps du galop, le Saltillo entre et colle au leurre sans s'en séparer, ce qui exige énormément de doigté de la part de celui qui le manie.

À la moindre brusquerie le charme se rompt et la sauvagerie reprend le dessus.

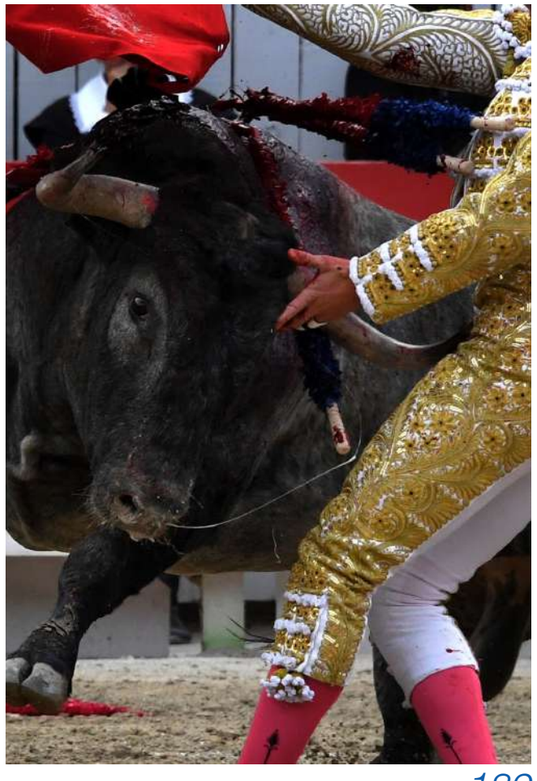
Autre détail : il est rare que le Saltillo accepte de se laisser toréer par le haut.

Pour qualifier cette embestida si particulière des Saltillos et Albaserradas, les toreros la comparent à l'activité incessante d'un rat (dont le Saltillo a souvent le museau allongé -*hocico de rata*-) qui, **tous sens en alerte, furète partout museau collé au sol afin que rien ne lui échappe** : ce «r*atonear*» du Saltillo, plus doux chez les mexicains que les européens, autorise le toreo le plus lent, continu et fluide, à condition de le comprendre et d'accepter le frôlement permanent des cornes sur les mollets et les zapatillas.

La grande noblesse dont peut faire preuve le Saltillo est toujours conditionnelle et le triomphe du torero souvent accompagné de sursis.


Taureau de Victorino Martin en mode «*ratoneo*».


Taureau de Victorino en mode conditionnel.



GRILLE DE LECTURE SIMPLIFIÉE

Si le ganadero peut se permettre d'analyser ainsi chacun de ses animaux, il est difficile d'en faire de même pour le spectateur dont le regard est forcément moins aiguisé.

Il ne suffit pas d'énumérer les caractères que l'on observe, encore faut-il savoir les identifier dans le comportement du taureau pendant sa lidia.

Pour faciliter cette compréhension, une grille de lecture simplifiée peut être proposée sur la base de quelques repères faciles à observer.

Précision importante : ces repères sont des indices à l'instant T.

À tout moment le comportement du taureau peut changer, en mieux lorsqu'il passe d'une attitude défensive à une attitude offensive, ou en pire quand il arrête d'embister pour se défendre.

L'art du toreo repose sur l'observation de cette évolution pour adapter en permanence la structure de la faena et le positionnement des leurres au comportement variable du taureau.

Que ce soit dans les leurres ou face au cheval, **le taureau brave** est celui qui charge droit au galop, baisse la tête avant d'atteindre sa cible et la poursuit ou la pousse tête en bas, avec rectitude, en s'employant totalement et en amplifiant son effort autant que ses forces le lui permettent.

A contrario, le taureau qui trottine ou avance au pas, biaise ses courses, charge poitrail en avant ou tête en haut, freine ses charges et donne des coups de tête, se réserve devant l'adversaire et rechigne à s'engager, présente tous **les symptomes de la *mansedumbre* et du *genio*.**

La noblesse - quintessence de la bravoure - ne doit pas être confondue avec la niaiserie d'un taureau moins brave, doté d'une docilité excessive, synonyme à terme de mansedumbre et de genio, quand l'animal optera pour se défendre au lieu d'attaquer.

Entre taureau docile car dénué de bravoure véritable et taureau doté de genio ou de violence qu'il ne faut pas confondre avec la véritable bravoure, l'éventail des comportements du taureau dépend du degré plus ou moins grand de chacun des caractères que le ganadero cherche à perpétuer.

> Le taureau brave est celui qui charge droit au galop tout au long des trois tercios, baisse la tête avant d'atteindre sa cible et la poursuit ou la pousse tête en bas en s'employant totalement tant que ses forces le lui permettent.


Le taureau attaque par le bas, signe de bravoure.


Le taureau attaque plus haut, signe de bravoure moindre.


Le taureau attaque par le bas, signe de bravoure.


Le taureau attaque plus haut, signe de bravoure moindre.


Le taureau attaque par le bas, et arrondit sa charge, signe de bravoure noble.


Le taureau attaque droit, sans humilier et pattes en avant, signe de genio.


Le taureau poursuit le leurre en bas, signe de bravoure.


Le taureau se défend par le haut, signe de genio.

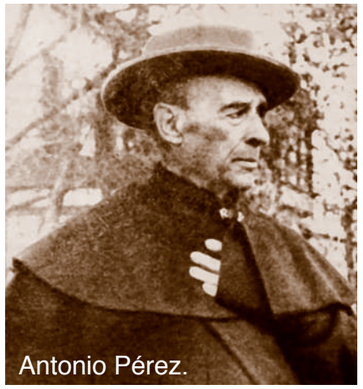
C'est à travers ce dosage que les innovations les plus importantes ont été réalisées depuis un quart de siècle, durant lequel **le taureau « *pasón* » (qui se contentait de passer dans les passes) se mua en taureau « *artiste* »**, ainsi nommé à la fin du XXe siècle car sa noblesse et sa facilité favorisaient l'expression artistique.

Ce taureau ayant entraîné un excès d'insipidité, un ganadero intrépide remit en question les concepts ancestraux, plus qu'aucun autre ne l'avait fait avant lui, pour **créer le taureau contemporain** dans lequel les caractères constitutifs de la bravoure, de la noblesse et de la mansedumbre se combinent pour obtenir un style d'embestidas à la fois exigeantes et arrondies qui explique l'évolution du toreo au XXe siècle.

Pour leur part, **les ganaderias qui sont restées ancrées dans la recherche d'une bravoure uniquement mesurée face au cheval**, sont aujourd'hui confinées dans le créneau des corridas dites dures, ou toristas, sans y démontrer toujours une bravoure supérieure aux autres, compensant ce déficit de fond par une recherche de puissance qui leur permet parfois de briller durant le premier tiers.

LES GANADEROS NOVATEURS DU XXE SIÈCLE

Depuis que le taureau fut élevé pour l'arène, trois siècles déjà, on distingua les individus propres au combat, les braves, de ceux qui ne l'étaient pas, les *mansos* (couards).


Antonio Pérez.


Atanasio Fernandez.

Cette dichotomie simpliste est aujourd'hui dépassée depuis que les qualités que l'on attend du taureau moderne se sont diversifiées pour répondre à l'attente du public qui vient en majorité aux arènes pour vibrer aux exploits des toreros durant le dernier tiers. Ce public veut avant tout voir des faenas et attend du taureau qu'il possède les qualités nécessaires à l'accomplissement du but recherché, ce qui ne peut plus se résumer au simple fait de savoir s'il est brave ou *manso*.

À toutes les époques, divers ganaderos novateurs eurent l'intuition qu'il fallait sortir de ce carcan sémentique pour faire évoluer leur taureau conformément à l'attente du public et des toreros.

Alors que ses confrères mettaient en avant la bravoure des leurs, le ganadero salmantino **Antonio Pérez** expliqua qu'il élevait les siens pour qu'ils soient *« tontos y sin frenos »*, c'est-à-dire sots et sans frein. Il entendait ainsi expliquer que le taureau ne devait pas se poser de question au moment d'embister et ne devait pas freiner à la fin des passes.

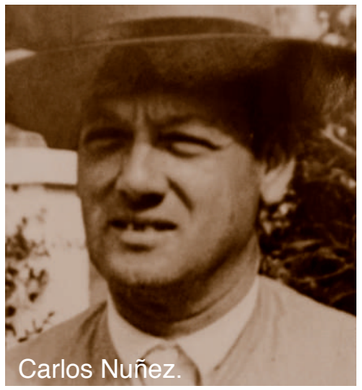
Les fameux AP favorisèrent les triomphes durant des décennies. **Étaient-ils braves ou mansos ? Les deux alternativement.** Braves parce qu'ils répondaient à toutes les sollicitations du torero et un peu mansos parce qu'au lieu de rester dans ses pieds à la fin des passes ils possédaient une dose suffisante d'inertie explicable par la tentation de fuite qui les poussait à « sortir de la passe » sur une trajectoire plus ouverte avant de revenir vers le torero, permettant à celui-ci d'enchaîner ses passes sans avoir à rectifier son *sitio* (emplacement).

Antonio Pérez expliquait aussi que si le taureau laissait toutes ses forces dans la bataille contre le cheval il n'en avait plus pour poursuivre la muleta et que sa débauche d'énergie du début se solderait par un constat sommaire : brave aux piques, arrêté à la muleta. AP fut donc le premier à rechercher chez ses taureaux une montée en puissance progressive, qu'ils soisnt froids au début pour ne pas gaspiller leurs forces au cheval et généreux ensuite pour permettre la faena de muleta.

> Les ganaderos ont permis au toreo d'évoluer en découvrant puis en cultivant des vertus nouvelles chez leurs taureaux.

Atanasio Fernandez, un voisin d'Antonio Pérez, cultiva lui aussi une même montée en puissance progressive.

Mais après des décennies de triomphe, les ganaderias d'Antonio Pérez et d'Atanasio Fernandez – de laquelle naquit une vingtaine d'autres – finirent par disparaître – la première dans les années 80, la seconde à l'aube du XXe siècle - faute d'avoir su perpétuer leurs secrets de sélection, **preuve qu'il n'est jamais facile de combiner bravoure et mansedumbre pour créer le taureau idéal.**


Carlos Nuñez.


Conde de Santa Coloma.


Marquis de Villamarta.

En Andalousie à la même époque, **Carlos Nuñez**, avait imprimé à ses taureaux une caractéristique voisine : le *tranco más*, **pas supplémentaire fait par le taureau en fin de passe,** permettant au torero de lier ses passes sur place.

Carlos Nuñez des Allimes

« La sélection est purement empirique, intuition. Un jour, une des vaches de mon grand-père a dû s'envelopper (rebosarse) d'une manière spéciale, au-delà du normal, en se replaçant pour la passe suivante. Mon grand-père a alors probablement demandé au torero de recommencer sa passe, et c'est ainsi que la légende du pasito más, foulée supplémentaire, débuta. Tous les ganaderos ont pemis au toreo d'évoluer ainsi, en découvrant des choses, de même que les toreros le font. La recherche de l'embestida idéale est une quête sans fin pour que le taureau réponde mieux au second muletazo qu'au premier, et encore mieux au troisième qu'au second, puis mieux dans la seconde série que dans la première, et mieux pendant la seconde moitié du muletazo que durant la première.

Ici c'est ce que nous avons toujours cherché. Évidemment le toro de Nuñez n'est pas le même que celui des années cinquante ou soixante mais son évolution correspond à une recherche logique de cette embestida généreuse, émotive, profonde, humiliée et lente en même temps que seuls possèdent les meilleurs toros de l'encaste Saltillo.

Saltillo devait être une ganaderia extraordinaire, mais il n'y a malheureusement aucune vidéo de l'époque. Nous croyons savoir qu'il lui sortait des toros avec un temple spécial mais nous ne pouvons pas le vérifier car ni le toro méxicain de Saltillo n'est resté identique à celui d'il y a un siècle, ni celui de Victorino qui l'a modelé à sa manière, ni le nôtre quand il sort avec cette ascendance marquée ».

L'apport Saltillo dans la ganaderia de Carlos Nuñez provenait de celle du **Marquis de Villamarta** qu'il avait combinée avec celle de **Manuel Rincon**, du pur Parladé.

Mais tandis que l'encaste créé par Carlos Nuñez s'éloignait du haut niveau en raison de problèmes sanitaires et physiques qui rendaient ses taureaux impropres au spectacle que le public attendait, et que celui d'Atanasio commençait à décliner après la disparition de son créateur, l'**encaste Domecq**, issu du même tronc Conde de la Corte – Tamaron – Parladé – Ybarra – Murube –, s'engagea dans une voie similaire sous l'impulsion de **Juan Pedro Domecq y Diez**, puis de son fils **Juan Pedro Domecq Solis** qui n'hésita pas à inventer le concept de *« taureau artiste »* pour qualifier ceux qu'il élevait.

Une erreur de communication qui lui valut durablement de nombreuses critiques et, de son propre aveu, de se laisser distancer par des ganaderos travaillant à partir de troupeaux issus du sien.

LE TAUREAU 7 RECONSTRUIT DU XXIE SIÈCLE

C'est à Salamanca encore que la recherche fut poursuivie par Justo Hernandez qui, en quelques années, positionna au sommet la ganaderia familiale initiée par son père Domingo, scrupuleusement respectueux pour sa part de la dichotomie traditionnelle - brave on garde, manso on élimine - mais novateur en matière de préparation des taureaux.



Domingo Hernandez à droite et son fils Justo.

Antonio Pérez avait créé sa ganaderia à base de sang Murube acheté au portugais De Gama, et Atanasio Fernandez la sienne à partir du Conde de la Corte qui provenait de la même origine Murube, Ybarra, Parladé, Marquis de Tamaron ayant donné naissance parallèlement à la branche Domecq.

Suivant cette même piste, **Domingo Hernandez** mélangea dans son troupeau deux souches cousines issues de celle de Parladé : les Juan Pedro Domecq Solis provenant du Conde de la Corte qui les tenait de Tamarón et celui-ci de Parladé (auparavant Ybarra et Murube), et les Gamero Civico de Domingo Ortega, dernière branche sortie de Parladé, ainsi que le quart de la ganaderia d'Antonio Pérez, qui provenait de Murube... c'est à dire du même tronc fondamental.

Domingo Hernandez

«J'ai d'abord acheté en 1982 la ganaderia d'Amelia Pérez Tabernero qui était le quart de celle d'Antonio Pérez. Les vaches avaient beaucoup de classe mais sortaient très irrégulières. Puis en 1985 j'ai acheté la ganaderia de Domingo Ortega. C'était le quart de celle de Gamero Civico, l'ultime branche de Parladé dont j'ai aussi récupéré le fer. Les vaches d'Ortega étaient plus braves mais n'humiliaient pas assez. Elles allaient et venaient à mi hauteur sans grande émotion. Leur principale vertu est qu'elles galopaient en allant vers le cheval.

La même année j'ai échangé à Juan Pedro Domecq le fer de Parladé contre des vaches et un semental. C'est à partir de là que je suis vraiment devenu ganadero. Le reste n'aurait jamais fonctionné et n'aurait jamais obtenu autant de mobilité. C'est Juan Pedro qui m'a permis d'avoir des toros braves qui embistent par le bas et poussent la muleta. Juan Pedro ne ment pas. Il m'a demandé quel type de taureau je voulais et il m'a ensuite proposé d'assister aux tientas et de prendre les becerras de mon choix après qu'il ait gardé les vingt qui l'intéressaient.

Pendant trois ans j'ai loué à Juan Pedro trois sementals différents. Et quand il a vu que mes toros ne tombaient pas alors que les siens oui, il est veni voir comment je travaillais. Il me demanda quel pienso j'utilisais. Je lui répondis que je ne me compliquais pas la vie : de l'avoine, de l'orge, des fèves, et un correcteur. Et je lui ai dit que je faisais courir mes toros comme les lévriers... J'ai été deux fois champion d'Espagne et quatre fois vice-champion. J'entraînais mes lévriers derrière mon vélo et j'ai appliqué la recette aux toros ! Au début nous les faisions courir en rond dans un cercado puis nous avons aménagé la piste actuelle. Juan Pedro la parcourut et me demanda de n'en parler à personne, parce que comme cela, disait-il, nous allions prendre six ou sept années d'avance sur la concurrence...

Deux mois plus tard, après avoir préparé son parcours, il donna une conférence de presse pour expliquer son invention ! À l'occasion je lui ai rappelé qu'il m'avait demandé de ne pas en parler, et il m'a répondu que s'il avait dit que c'était mon idée il ne serait pas entré dans l'histoire !

En fait, je crois que beaucoup de ganaderos n'ont pas compris l'idée : il faut partir du principe que le toro va devoir courir dix minutes dans l'arène. Au début tu le fais courir une minute, puis deux, et quand il tient les dix minutes sans s'essouffler tu arrêtes. Et chaque dix ou douze jours tu le fais courir dix minutes. Le faire courir systématiquement toute la semaine ou à jour passé n'est pas la même chose. Et quand la date de la corrida approche tu ne le cours plus pour qu'il soit en manque...

Le toro aime courir et le but est que, quand tu lui mets la muleta devant, il galope dedans tête en bas. Et qu'il fasse pareil face au cheval. Quand nous tientons un semental, on l'y met deux fois. Voire une seule car Justo est impatient de le voir dans la muleta. Pourquoi le piquer huit fois si c'est pour qu'il n'ait plus de force pour suivre la muleta ? Cela n'empêche pas que notre ganaderia soit une des plus braves. Il n'y a qu'à demander aux propriétaires des cuadras qui sont ceux qui savent réellement de cela. Tout ceci est possible parce que la ganaderia de Juan Pedro est si sélectionnée que tu peux aller vers le toro suave ou vers le brave. Le premier n'humilie pas beaucoup mais est très noble et facile pour les toreros. À cette version là de Juan Pedro il manque la pointe d'agressivité que nous avons ici».


Entraînement des taureaux de Domingo Hernandez dans la finca de Garcigrande.

LES SECRETS DE LA GANADERIA PILOTE

Cette première étape d'amélioration des pratiques d'élevage menée à bien par **Domingo Hernandez** servit de base aux innovations de son fils Justo.

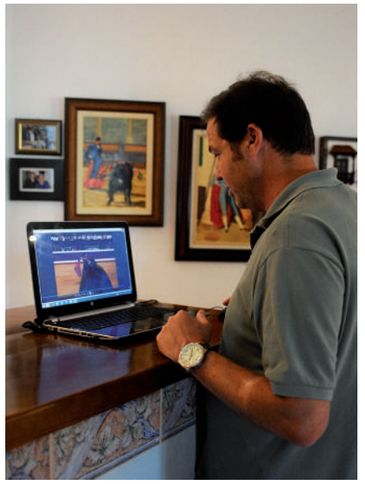
Justo Hernandez

«Quand mon père a acheté la ganaderia je suivais les tentaderos depuis le burladero des toreros. J'entendais ce qu'on leur disait depuis le palco : encore une fois au cheval... Mais je voyais bien qu'en-bas les toreros parlaient d'autre chose. Cela posait problème. Leur manière de parler du toro me plaisait. C'était une langue différente qui m'intéressait beaucoup. J'étais encore tout jeune mais j'ai réalisé que le discours de ceux d'en-haut, qui parlait de la bravoure de manière incomplète était moins précis que celui d'en-bas où on la disséquait beaucoup.

En-haut ils ne voyaient qu'une embestida globale tandis qu'en-bas ils entraient dans les détails. En-haut ils ne voyaient qu'un nuage de poussière et en-bas les différents mouvements de l'animal. J'ai appris à être ganadero en écoutant ces deux discours et en expérimentant. En fait je ne me considère pas comme un ganadero mais comme un aficionado torero. Je rêvais d'embestidas. Je voyais bien que ce que nous avions de Juan Pedro Domecq était plus régulier en tienta, mais je voyais aussi que dans les grandes arènes cela donnait un toro sans profondeur ni classe qui embistait d'un bloc. Moi je cherche le toro qui adapte ses mouvements. Qui répond à tes sollicitations et dont tu peux modeler les charges. Pour moi le toreo c'est ça : que le toro mette la tête d'abord puis suive la muleta, pas qu'il vienne d'un bloc. Je ne sais pas si on obtient cela en recherchant la bravoure ou la noblesse et en vérité je m'en fiche. Je n'ai pas besoin que mon toro soit brave, ou manso, ou noble... Je cherche qu'il se comporte ainsi. On peut toujours faire mieux, mais pourquoi le toro devrait-il être brave de cette manière plutôt qu'autrement. Qui l'a décidé ?



Justo Hernandez.dans la placita couverte de Garcigrande.



Ce que je veux est que le toro s'emploie dans les plis de la muleta et qu'il se déplace vers l'extérieur en la suivant pour que le torero puisse la placer correctement, en bougeant seulement le poignet, pas le bras, et qu'il le conduise ainsi en rond. Et que durant tout ce temps le toro pousse la muleta, ce dont nous pouvons déduire que c'est un symptome de bravoure. Si le toro n'est pas brave il ne pousse pas la muleta vers l'avant. Et il ne dure pas.

Mon père a inventé la méthode de courir les taureaux que Juan Pedro s'est attribuée. Il en avait eu l'idée en voyant un toro d'ici qui sautait tous les jours les murets et qui avait eu deux frères très faibles, alors que lui sortit avec beaucoup de forces. Mon père comprit que c'était grâce à l'exercice quotidien qu'il faisait et il décida de les faire tous courir. Qu'on le veuille ou non cela apporta de la bravoure à la ganaderia. À un moment les toros tombaient dans toutes les ganaderias, peut-être parce que l'on avait trop recherché la classe.

Tous les ganaderos décidèrent alors de doter le toro d'agressivité et ce fut la ruine de beaucoup d'élevages. L'agressivité, sans avoir besoin de savoir ce que le concept recouvre, a pour effet que le toro embiste d'un bloc. Moi je ne veux pas d'un toro monolithique car c'est un toro sans classe, sans profondeur, qui embiste brutalement. Le concept d'agressivité Juan Pedro Domecq Diez n'en tenait pas compte. C'est son fils Juan pedro Domecq Solis qui l'a apporté. Pour moi c'est synonyme de nuage de poussière produit par une charge désordonnée. Le problème n'est pas que cela me plaise ou pas mais je crois que pour être bien toréé le toro doit venir lentement avec beaucoup de fixité. Si ce n'est pas le cas tu le vois passer mais tu ne sens pas le toreo. Ce toro brusque que je critique me sert autant que l'autre et on m'en a grâcié certains. Mais je ne le cherche pas. Il apparaît naturellement. Ici j'ai de tout : du mauvais, du très manso, du un peu brave... et aussi celui qui me plaît.

« Pourquoi le taureau devrait-il être brave de telle ou telle manière ? Qui l'a décidé ? »

« Je recherche le taureau qui adapte ses mouvements aux sollicitations du torero pour que celui-ci puisse modeler ses charges ».

Mais je ne cherche pas le toro facile et la noblesse excessive. Une chose est la classe et une autre l'excès de docilité. J'ai de temps en temps des toros qui se plantent au milieu de la piste et il faut faire l'effort d'y aller. C'est très difficile. Ce qui est curieux est que me sont sortis des toros comme ceux que je recherche avant même de les avoir sélectionnés. Cela signifit qu'ils étaient déjà là mais que je ne les voyais pas, peut-être parce que je n'avais pas affiné mon concept. Aujourd'hui je sais quel est mon toro et les autres ganaderos le valorisent parce qu'ils ont entendu les toreros en parler».

« J'ai suivi la voie de la logique, pas celle de la tradition ».


Garcigrande et Castella à Arles.


Manzanares à Dax.



«Au début je notais en tienta comme tout le monde. Le typique concept ancien est pourtant très relatif, le nombre de piques et un 7/8 ou 8/8 à la muleta. Mais pourquoi 8 ? Parce qu'elle est bonne ! Je toréais beaucoup de nos tientas et je disais à mon père : celle-là, il faut la garder ! Puis j'ai eu l'idée de prendre les notes autrement, par caractéristiques. Au début j'ai pris celles de Juan Pedro mais après quinze jour j'ai décidé d'appliquer mes propres critères : bravoure et noblesse, d'accord, promptitude, engagement, répétition des charges dans la muleta, durée et querencias. *Mais dans la noblesse il fallait distinguer la manière d'humilier qui relève pourtant davantage de la bravoure, Puis la longueur des charges, la mobilité, la douceur...*

Au total 24 caractères. Et sept de plus au cheval *: distance de charge, fixité, promptitude, galop, pousser et mettre la tête. Je faisais cela sans ordinateur, à la main, avec une fiche généalogique par animal jusqu'à l'arrière arrière grand-père parce que j'avais entendu dire par un vétérinaire que la consanguinité n'a de sens que sur cinq générations. Cela représente 16 animaux. Mais 32 avec une génération de plus. Chaque fois qu'une vache mettait bas je devais écrire une encyclopédie. À cette époque le programme informatique des ganaderos n'existait pas. J'étais un gosse de quatorze ou quinze ans et j'exaspérais mon père avec mes nouveautés. Comment aurais-je pu lui demander de financer un programme informatique ?*

Je me suis donc inscrit dans une école et j'ai commencé à développer un programme sous MSdos. Je n'ai pas tout appris mais j'ai compris comment ça marchait. Alors j'ai trouvé un copain qui a accepté de me le faire sans rien connaître des toros.

C'était loin d'être parfait mais ce fut le premier programme ganadero informatisé ! Il te donnait la fiche de chaque vache. Puis j'ai imaginé quatre programmes plus élaborés pour pouvoir obtenir d'un coup, par exemple, toutes les vaches notées 7 à la muleta, ou toutes celles possédant telle ou telle caractéristique. En fait, toutes les bonnes idées qui ont été développées par la suite dans le programme de l'Union des ganaderos sont les miennes.

Puis est arrivé un moment où j'ai réalisé qu'avec la note que je lui donnais je ne savais pas comment était réellement la vache et qu'après lui avoir vu cinq filles ou fils, je n'étais pas capable de deviner comment sortirait le suivant. Alors j'ai introduit la vidéo dans le programme. Et là j'ai vu qu'une vache transmettait à tous ses fils et filles la même chose. Et le père pareil. ***Cela ne me disait pas si l'animal donnait de la bravoure, mais la manière d'embister de ses produits. Tous le faisaient de la même manière ! Tous avaient un même comportement à divers degrés. J'en ai déduit qu'il existe une logique du comportement.***

Telle vache transmet ceci, ce toro cela. ***Et j'en ai conclu qu'au-delà des concepts classiques de bravoure et de noblesse, ce qui se transmet est une manière d'embister. Un geste !*** *Ce fut une évidence : tous les fils de telle vache embistaient avec du rythme, tous ceux d'une autre humiliaient beaucoup ou galopaient... Il y avait aussi des choses qui se transmettaient de manière aléatoire : ce toro peut faire comme ci ou comme ça... il sera plus ou moins brave, mais il va embister de cette manière.* ***Je suis arrivé à ce résultat en suivant la voie de la logique, pas celle de la tradition.***




Manzanares à Arles.

Je ne cherche pas le toro facile et il ne l'est pas. C'est un toro reconnaissant si on le traite bien. Mais il n'est pas à la portée de tous les toreros. ***Cette embestida qui se réduit dans la muleta et cette manière d'embister vers l'extérieur ont existé dans des ganaderias d'autres encastes à diverses époques. Celle de Victorino, quand presque tous ses toros embistaient à la méxicaine, museau au sol, presque au pas. Ou Villamarta à l'époque de Manolete.*** *Mais malheureusement personne n'a travaillé sur cette vertu pour la développer dans tout le troupeau au lieu de la percevoir dans quelques toros seulement. Alors cette embestida en rond s'est un peu perdue et chez Nuñez ils essayent aujourd'hui de la retrouver. Le toro est beaucoup plus complexe que ce que l'on voit. Le toro brutal un enfant peut le décrire. Mais comprendre toutes les subtilités d'une embestida n'est à la portée que des bons aficionados».*

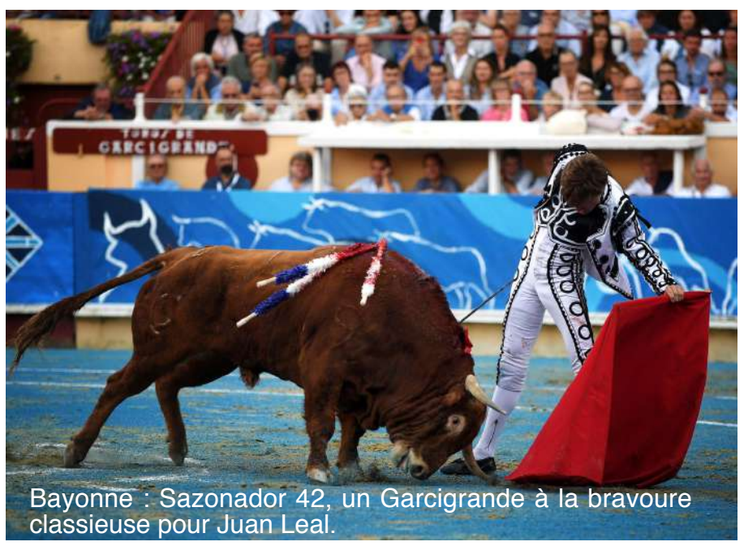

Juli à Bayonne.

«Juan Pedro fit sa ganaderia à partir de trois lignées fondamentales issues de trois toros et il nous a donné accès aux trois. Il fut un génie, moi j'ai eu de la chance ! Ces toros étaient Decidor, du fer d'Algarra à qui Juan Pedro Domecq y Diez avait vendu la moitié de sa ganaderia et à sa mort, Juan Pedro Domecq Solis, son fils, alla chercher dans les livres d'Algarra le toro qu'il voulait : Decidor. Le second fut Artillero offert à Juan Pedro par son oncle Salvador. Et le troisième fut Tapadito, qui le jour de sa tienta avec la branche sortit comme un fou, sans se fixer et en ruant dans le cheval. Mais dans la muleta il fut extraordinaire. Juan Pedro me laissa un des fils de Tapadito, Estornino 68.

Chez Juan Pedro Tapadito n'était pas un toro vedette comme Artillero, par exemple, Decidor ou Gamberro. Mais un des fils d'Estornino sortit très bon à Valencia et j'ai décidé de tienter un de ses fils, Pitero.

Il fut correct au cheval et extraordinaire dans la muleta, avec du rythme, du temple, de l'engagement... jusqu'au moment où il se réfugia aux planches et n'en sortit plus. Je le mis sur les vaches en espérant qu'il allait transmettre sa classe et pas sa mansedumbre. Ce fut le premier manso que je mis sciemment de semental. Ses fils sortirent soit avec beaucoup de classe, soit honteusement mansos. Malgré ces derniers, Pitero fut un taureau fondamental pour nous.

J'avais alors aussi un frère de père de Pitero, Estanquero, qui est le seul taureau que nous n'ayons jamais mis sur les vaches sans le tienter car il avait une nube à chaque œil, mais il venait d'une grande famille. Les fils d'Estanquero sortaient sensationnels à trois ans mais moins à quatre, contrairement à ceux de Pitero qui étaient meilleurs à cinq qu'à trois. Nous avons donc envoyé une novillada des fils d'Estanquero à Esquivias.



Bayonne : Sazonador 42, un Garcigrande à la bravoure classieuse pour Juan Leal.

Dans le lot il y avait Fermentado 40, fils d'une vache de grande classe. Il ne se laissa pas piquer, tira deux ruades contre le peto, mais fit preuve d'une classe immense dans la muleta, avec du rythme, de la profondeur, en réduisant son galop pour embister au ralenti. Il fut gracié et revint ici. Je l'ai mis sur quelques vaches contre l'avis de mon père qui disait avec raison qu'il avait été manso perdu au cheval. Ce fut le second semental manso utilisé sciemment. Il nous donna des fils extraordinaires et d'autres qui nous faisaient honte car ils ne s'employaient pas.

Au bout de quatre ans ses fils ne fonctionnèrent plus du tout et je perdis la foi en lui. Je l'ai récupérée en voyant les fils de certains des siens que nous avions mis sur les vaches : les petits-fils de Fermentado 40 sortaient avec beaucoup de régularité et de grandes qualités. La régularité est fondamentale dans une ganaderia car elle te permet de construire sur une base solide. Cela n'exclut pas une marge d'erreur et de temps en temps me sort un descendant de Fermentado 40 aussi manso que lui. Mais au final la plupart des grandes faenas de chaque temporada sont faites devant ses descendants. Ce sont des taureaux qui durent et plus tu les obliges plus ils vont de l'avant. Quand j'ai sorti Fermentado des vaches car il était âgé et que ses fils sortaient mauvais, j'ai demandé à Juli de le toréer ici. Il embista au ralenti, avec un rythme hors du commun et une classe inouïe.

« La plupart des grandes faenas de chaque temporada sont faites devant les petits-fils ou arrière-petits-fils de Fermentado 40, le taureau le plus manso jamais mis sciemment sur des vaches »


Boticario 152, un Garcigrande à la bravoure féroce pour Andrés Roca Rey.

J'avais aussi choisi chez Juan Pedro un toro bastote, fils du fameux Gamberro, Flojón. Gamberro était fils de Decidor et frère d'Aldeano d'Algarra qui fit la ganaderia de Victoriano del Río. Decidor-Gamberro-Flojón apporta de la bravoure mais il mourut au bout de quatre ans. J'ai alors dit à mon père qu'il fallait aller chercher chez Juan Pedro un autre fils de Gamberro, un de Tapadito et un d'Artillero. Juan Pedro me vendit Gamberro lui-même, pas un de ses fils, car il lui donnait des produits trop bastos.
Et il me laissa aussi un frère de père et de mère d'Estornino. Gamberro me donna un fils, Fortunito, qui fut le père de nombreux toros de triomphe, pas très bien faits mais importants. Quand il mourut je lui avais sélectionné quatre fils comme sementals. Et Juan Pedro me loua aussi pendant deux mois son taureau vedette, Humorista, qui me donna deux fils comme sementals.

Humorista provient d'Ilusión, un toro jabonero par sa mère qui vient de Salvador Domecq. C'est un toro qui embiste au galop mais ne sert pas pour les grandes arènes. Juan Pedro me laissa enfin pendant un an un fils d'Artillero 30, Geniudo 1, qui ne fut ni bon ni mauvais mais nous lui avions confié 80 vaches pour ne pas perdre de temps. Ses premières filles furent mansas perdues. Alors nous avons décidé de lidier leurs frères en novilladas sans chevaux. Mais comme ils étaient magnifiques nous les avons gardés pour les lidier à trois ans. Un de ceux-ci fut lidié à Benidorm en novillada par le Cid et il faillit être gracié.

« Juan Pedro fut un génie, moi j'ai eu de la chance ! »

Nous avons donc laissé les autres pour les corridas de l'année suivante. Ils furent impressionnants de classe et nous n'en avions plus aucun à tienter comme semental. Les derniers partaient en corrida à Avila pour Morante, José Tomas et Manolo Sánchez où les cuadrillas décident qu'un des fils de Geniudo, Bravio 21, ne serait pas lidié.

Le mieux noté de tous ! Il revint donc ici et Eugenio de Mora le tienta. Il fut extraordinaire et partit illico sur les vaches. C'est le père de plusieurs toros grâciés. Je voulais lui tienter un fils, Pegador, doté d'un cou immense et Juli me dit qu'il fallait le lidier en festival pour qu'il puisse le grâcier. Je le mis à Alba de Tormes, il fut très brave, Juli lui donna dix mille passes et le grâcia... Puis son père vint quelques temps plus tard ici pour me demander si je pouvais le laisser à Julian pour sa ganaderia...»



Une des faenas les plus artistiquement abouties du Juli, Illumbe 2018, taureau de Garcigrande.

L'EXPERTISE DU JULI

Durant un quart de siècle - de 1999 à 2023 - Julian Lopez «El Juli» fut le pilier de toutes les ferias et le «patron» du toreo en raison de son intelligence exceptionnelle de la lidia qui lui permit de dominer tous types de taureaux. Comme Joselito avec la famille Urquijo, il collabora étroitement avec Justo Hernandez dans la sélection des taureaux de Garcigrande qu'il a bien sûr souvent affrontés. Forcément critiqué pour ce choix que toutes les figuras firent aussi de tous temps avec leurs ganaderias favorites (Urquijo, Ybarra, Villamarta, Nuñez, Atanasio...), El Juli le revendique.

«Un jour, lors d'un tentadero chez Ricardo Gallardo, j'ai entendu parler Justo Hernandez de plusieurs toros que j'avais combattus d'autres ganaderias et auxquels j'avais coupé des oreilles. De l'avis général c'étaient de bons taureaux, mais lui expliqua que c'étaient des taureaux incomplets qui permettaient qu'on leur donne des passes mais pas de sentir le toreo. Je n'avais jamais entendu un ganadero parler comme ça. Alors je me suis intéressé davantage à sa ganaderia et j'ai compris ce qu'il recherchait. Ce taureau-là, capable de ralentir et d'arrondir ses charges, m'a permis d'explorer d'autres facettes du toreo et d'évoluer.

À un moment de ma carrière, il m'a permis de trouver de nouvelles motivations car il m'ouvrait des portes que j'avais envie d'explorer. Justo m'a laissé étudier sa ganaderia dans son ordinateur et cela m'a permis de comprendre à quel point chacun de ses choix allait dans la même direction. Et mon toreo a évolué naturellement vers plus de rondeur et de profondeur, de lenteur, de rythme. Ce qui m'a comblé. Justo a mis le doigt avant tout le monde sur le taureau dont la tauromachie du XXIe siècle a besoin pour continuer à évoluer. Que deviendra-t-elle dans cent ans ? Personne ne peut le dire. Mais ce taureau est celui dont on a besoin aujourd'hui».



La capacité de réduction de la vitesse et d'arrondissement des charges est perceptible dans ces trois muletazos donnés au ralenti le même jour à ce taureau de Garcigrande.



Totalement maître de l'espace et du rythme, le torero ne fait qu'un avec le taureau de Garcigrande qui embiste littéralement au ralenti autour de lui dans ce muletazo incroyable.



Pour suivre la muleta vers l'intérieur le taureau de Garcigrande réduit sa vitesse et change ses appuis.



Le torero, «ensimismado», c'est à dire ramassé sur lui-même, ralentit son geste au maximum comme le montre l'aplomb de la toile qu'aucun mouvement ne semble mouvoir et que le taureau tente de pousser du mufle plutôt que des cornes.



Totalement subjugué par la muleta qui flotte au ralenti, le taureau la suit en épousant son rythme.



Le palo de la muleta pointé vers le sol témoigne de l'abandon du torero qui s'en remet au pouvoir d'attraction de la toile pour mesurer l'embestida au plus près.

« S'ils avaient été marqués du fer d'une autre ganaderia on les aurait catalogués de très durs et de toristas ».

«Beaucoup de ses toros m'ont aussi exigé un effort important. S'ils avaient été marqués du fer d'une autre ganaderia on les aurait catalogués de très durs et de toristas. Comme dans toutes les ganaderias que toréent les figuras c'est là que sortent les meilleurs toros et les plus exigeants.

On ne voit pas toujours leurs difficultés. Il y en a même certains que le public voire mes compañeros, au vu des choses bizarres qu'ils font à la cape, pensent qu'ils ne peuvent pas être bons. Mais moi qui connais si bien la ganaderia je mise sur eux et je prends le risque de les aider à sortir le meilleur d'eux-mêmes.

Il faut savoir regarder au-delà de ce qu'on voit. Tu ne peux pas attendre que le toro t'offre sa noblesse sur un plateau pour prendre des risques. C'est plutôt le contraire qu'il faut faire. Il y a eu des faenas incroyables avec des toros de cette ganaderia qui à la sortie ne servaient pas. Une des volteretas les plus fortes que j'ai reçue c'est un toros de Garcigrande qui me l'a donnée à Aranjuez. Il me mit ko à la cape, puis à la muleta je lui ai coupé la queue !»



Dax 2017 : muleta balayant le sol pour dominer un exigeant taureau de Garcigrande.



Bayonne 2021 : deux moments d'une faena : embistant au début les pattes en avant en bondissant («rebrincado»), ce volumineux taureau de Garcigrande finit par offrir son bon fond et galope avec classe dans la muleta poderosa du Juli.







Bilbao 2019 : Juli domine l'embestida «en cassant» son poignet pour adapter la vitesse du leurre à celle du Garcigrande.

«Le jour où nous tientons les futurs sementals, les toreros nous sentons responsables car nous voulons aider le toro à s'exprimer au mieux. Justo nous enlève la pression en nous disant au contraire de toréer pour nous, de nous régaler et de ne pas nous préoccuper de le faire grâcier car pour lui ils sont a priori recalés. Il ajoute que si le toro ne permet pas qu'on puisse le toréer comme on veut il ne lui sert pas comme semental. Justo a plusieurs théories complexes de ce genre. Dans toutes les ganaderias, par exemple, on a toujours cherché des sementals qui soient fils de vieilles vaches très contrastées, mais lui préfère les fils de vaches jeunes car il pense que même si leur note est inférieure elles peuvent transmettre mieux qu'une plus vieille. Il dit aussi que sa ganaderia peut du jour au lendemain se casser la figure, mais moi je ne lui vois pas de plafond

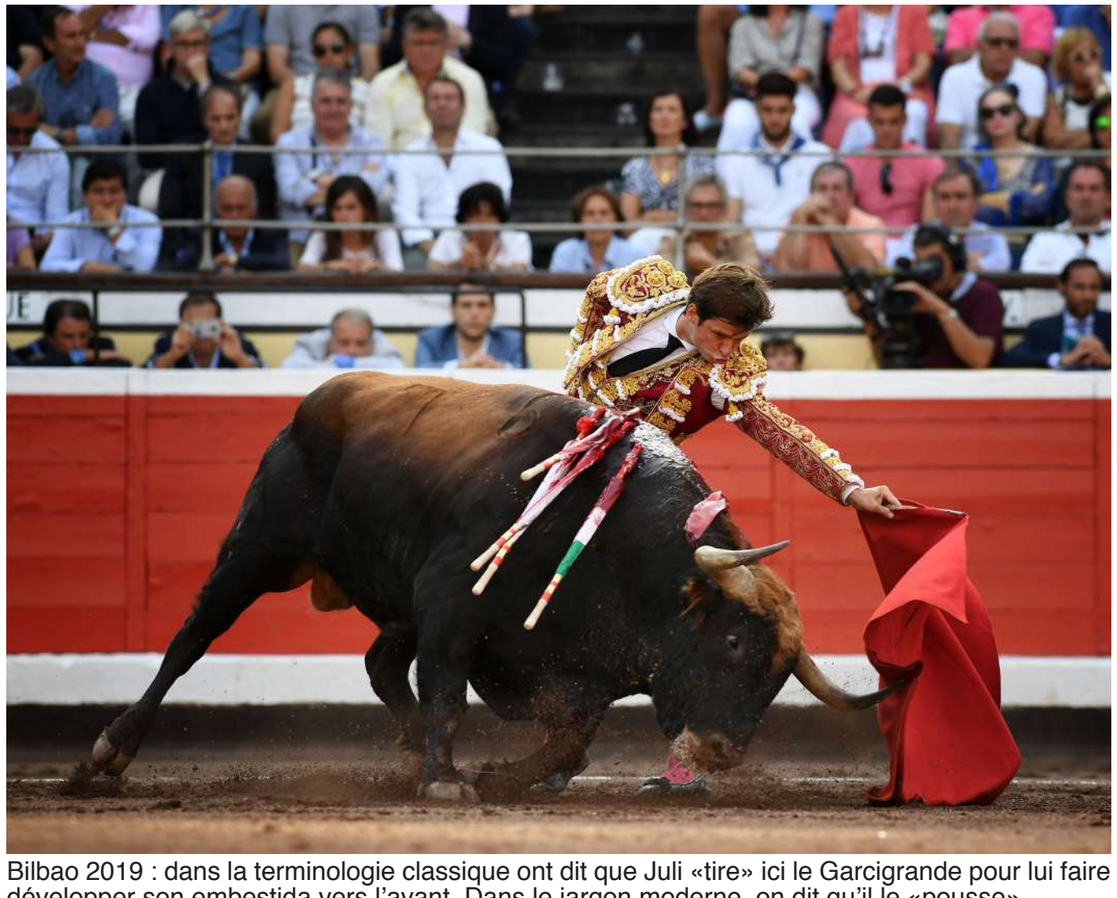
Même si son niveau est très élevé, il sort chaque année des taureaux meilleurs que sa moyenne haute, ce qui prouve qu'il continue d'évoluer.

Le challenge des ganaderos est d'obtenir un toro qui soit au-dessus des goûts des uns et des autres. Le toreo ne peut évoluer que par la voie artistique. Il y a beaucoup de manières de toréer et d'embister, mais celle qui me plaît est la plus complexe. Il y a des embestidas plus agressives, plus brutes, moins engagées face auxquelles on peut faire une autre tauromachie. On tombe très souvent dans les lieux communs à ce niveau et il y a même des gens qui se revendiquent en même temps partisans de Paula et du toro dur ! Cela me semble parfait, mais il est impossible de concilier les deux. Il faut juste le savoir. Une tauromachie n'exclut pas l'autre pour autant. Chacun peut assister à celle qu'il préfère.

Il ne faut pas prétendre qu'une des deux est plus légitime. De ce point de vue, moi je suis ouvert à tout. Garcigrande subit ces lieux communs alors qu'il sort des toros durs qui seraient célébrées comme toristas s'ils portaient un autre fer.

Ce qui coûte le plus d'effort au toro, physiquement et moralement, est d'embister par le bas et de ralentir dans la muleta ; c'est là qu'on voit la vraie bravoure. Ce toro-là est moins spectaculaire que celui qui te saute à la poitrine ou t'envoie des derrotes à la figure et que l'on pense plus agressif que celui qui pousse la muleta. Et pourtant c'est celui-là qui fait l'effort le plus important.

C'est comme si on demande à un humain de courir debout ou accroupi. Qu'est-ce qui est le plus difficile ? Et par conséquent qui est le plus courageux : celui qui court debout ou celui qui court accroupi ?"



Bilbao 2019 : dans la terminologie classique ont dit que Juli «tire» ici le Garcigrande pour lui faire développer son embestida vers l'avant. Dans le jargon moderne, on dit qu'il le «pousse»...



Bilbao 2019 : Juli, après en avoir pris la mesure, conduit cet autre taureau de Garcigrande en appuyant son muletazo vers le bas. Il contrôle l'écart entre sa muleta et la corne en modulant la pliure de son poignet et l'extension de ses doigts.

LA GANADERIA DANS LE NUAGE

À «*Lo Alvaro*», la maison-mère de Garcigrande, **Juan Pedro Domecq Morenés** a compris ce qui devait évoluer. Possédant les mêmes familles que celles qui ont permis à Garcigrande de parvenir au sommet en les sélectionnant différemment, Juan Pedro Domecq IV s'est lancé dans un vaste programme de recherche afin de retrouver le taureau d'antan.


Juan Pedro Domecq Morenés et Emilio Romero, son mayoral.

Juan Pedro Domecq IV

«Je remanie profondément la ganaderia que m'a laissé mon père. C'est un travail d'au moins dix ans mais j'aurai bientôt la base de vaches que je souhaite avec la profondeur que je recherche et la bravoure qui est pour moi la base sur laquelle il faut construire.

De tout ce que j'ai appris de mon père et de toutes les études génétiques, le plus important est la diversité. Alors je fais des essais. J'ai mis par exemple sur les vaches un toro de mon oncle Alvaro grâcié à Murcia. Il a du sang d'ici, de Torrestrella et de Jandilla. Le but est de tienter tous ses fils pour trouver un semental qui apportera de la diversité génétique et un type d'embestida que je n'ai pas ici. Tous les grands ganaderos procèdent ainsi : mon grand-père mit des toros de Bohórquez, de Nuñez, de Torrestrella, d'Atanasio sur ses vaches de Tamarón. Puis il fit sa sélection.

Ses toros possédaient beaucoup de mobilité sans être toujours faciles. Leurs gènes sont toujours présents dans certaines familles et je les recherche. Mon père, lui, chercha un toro avec plus de rythme et moi je veux le moyen terme. Toute ganaderia est un coktail. Il faut unir la classe et la bravoure. J'ajoute une troisième note, celle de la transmission. C'est l'émotion que le toro transmet au spectateur. Pour moi elle est aussi importante que toutes les autres. Il ne faut pas se mentir : il y a deux types d'agressivité, la négative qui dérive vers le genio et la positive qui donne la bravoure. C'est cette seconde qui permet au torero de triompher s'il en est capable. Je veux que l'émotion surgisse au travers de ce que le torero exprime face à un toro qui lui demande un effort. Pour sélectionner mon premier semental de Parladé j'ai demandé à l'ordinateur quel était l'animal le plus brave dont le disposais ici.

Il m'indiqua Dubitativo qui était fils d'une vache de mon oncle Salvador achetée par mon père. Je l'ai mis sur les vaches et il a transmis sa grande bravoure avec beaucoup de mobilité ; ses fils galopent avec du rythme. Mais le programme ne fait pas tout. Il y a aussi une part d'intuition.

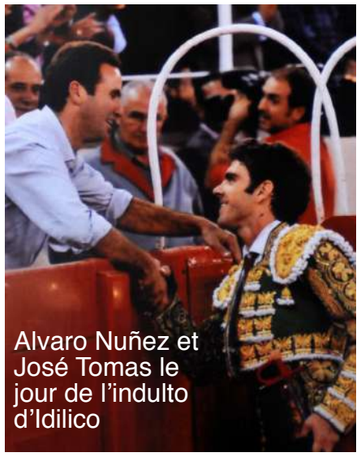
Aujourd'hui, les nouvelles technologies permettent d'avoir à disposition infiniment plus d'informations qu'autrefois. Tout est stocké dans le Cloud auquel a aussi accès Emilio, mon mayoral, au travers de son téléphone ou de sa tablette.

Nous y avons développé le programme de mon père et un jour nous le mettrons en ligne pour tous les ganaderos dont la ganaderia est issue de la nôtre. Transparence totale ! Chacun pourra voir comment tel animal est sorti le jour où il a été tienté ou lidié. Le secret n'apporte rien. L'important, au contraire, est de tout montrer».

LE SEMENTAL À 50 000 EUROS

Alvaro Nuñez Benjumea

«Notre père nous a toujours dit qu'il ne faut pas regarder à la dépense pour bâtir une bonne ganaderia. C'est pour cela que nous sommes allés acheter un toro chez Justo. Dans l'histoire récente de la ganaderia de Cuvillo il y a deux toros fondamentaux : Idilico grâcié par José Tomas à Barcelone et Arrojado indulté à Séville par Manzanares. Deux toros différents issus d'un même tronc : Idílico avait du sang Juan Pedro et un peu d'Osborne. Il était fils du 48 Diligencia et descendait de Tapadito. À travers ce toro nous sommes parents de Garcigrande. Je me souviens d'une corrida de Jandilla à Séville avec cinq taureaux d'un 48 Ojalado, le père de Tapadito, et Tapadito est le grand-père du 40 Fermentado, le semental basique de Garcigrande duquel nous avons acheté le dernier fils tienté, Hermoso, au prix de 50 000 euros ! C'est un type de toro dont le public pense qu'il ne va rien valoir mais le torero voit bien que oui. Plus tu l'obliges, mieux il embiste ! Hermoso a rafraîchi ce qui nous vient de Diligencia car Hermoso provient de la même famille que Idilico qui nous a laissé deux fils comme sementals.

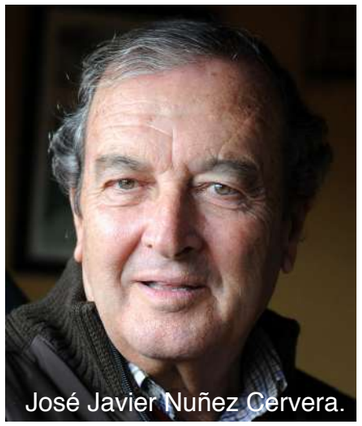

Alvaro Nuñez et José Tomas le jour de l'indulto d'Idilico

Je suis totalement d'accord avec Justo sur un point : un toro transmet à ses fils des caractères différents, mais tous ont la même manière d'embister. C'est le caractère le plus héréditaire. Ici nous avions fait comme Justo avec Fermentado : l'origine Ybarra nous donnait un taureau très Marquis de Domecq, plus brusque. Alors j'ai mis sur ces vaches le taureau Gandul qui, le jour de sa tienta, avait été manso au cheval mais extraordinaire de classe à la muleta. Il nous a offert deux temporadas de rêve. Le jour de la réapparition de José Tomas à Barcelone j'avais mis trois de ses fils et tous ont embisté pareil, le bon, le moyen et le mauvais !"


José Tomas lors de sa réapparition à Barcelone face à un fils de Gandul.

LE PLAISIR D'EMBISTER

De pure origine Juan Pedro Domecq et Osborne au travers de Nuñez del Cuvillo, la ganaderia de **la Palmosilla** possède une particularité : c'est le ganadero qui tiente la majorité de ses becerras.


José Javier Nuñez Cervera.


Javier Nuñez Alvarez.

Javier Nuñez Alvarez

«La ganadería de Juan Pedro possède un fond de bravoure plus profond qu'Osborne, mais Osborne a plus de classe. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne trouve pas chez Juan Pedro le toro qui a du rythme. Avec son semental Malhechor, Juan Pedro avait trouvé le toro idéal pour Curro Romero qui, mieux que personne, savait profiter de la noblesse de ses fils. Pour bien toréer un toro de classe le torero doit aussi en posséder beaucoup !

Ici nous cherchons le moyen terme entre classe et bravoure. Juan Pedro est une ganaderia très brave et la preuve en est que ceux qui lui ont acheté, comme Victoriano ou Garcigrande, sont au sommet. Mais le rythme du toro d'Osborne est insurpassable. Aujourd'hui la grande majorité du public veut voir toréer lentement. Le toreo lent fait vibrer les tendidos partout. Les faenas trop techniques ont atteint leur plafond de verre et il faut miser sur une forme d'involution : moins de technique et plus de sentiment.

Le toro idéal doit être froid en sortant, sans trop s'employer. Qu'il entre dans les capes comme sans trop s'y intéresser et en sorte après avoir humilié lors de l'embroque. Qu'il galope en se projetant de l'arrière vers l'avant sans s'ancrer dans le sol. ni se propulser de manière désordonnée. Au cheval c'est mieux qu'il ne se chauffe pas trop. Et à la muleta les premiers muletazos doivent lui apprendre à embister sans forcer pour qu'il y prenne goût. Et quand il a pris son rythme, il faut l'arrêter pour qu'il n'embiste pas par inertie.

Il faut qu'il réponde à la sollicitation du toreo et qu'il se déplace loin. Puis il faut finir la passe tandis qu'il se retourne et lui laisser le leurre devant les yeux, vivant, puis avec un léger mouvement l'inciter à repartir dans la toile, à la poursuivre tout en étant capable de réduire sa vitesse au rythme que lui indique la paume de la main... chaque fois plus lentement... Qu'il embiste avec profondeur, longueur, abnégation. Et qu'au zénith de sa charge il s'abandonne au pur plaisir d'embister.

« Au zénith de sa charge, le taureau brave s'abandonne au plaisir d'embister ».

De même que toréer est un plaisir pour l'homme, il y a des animaux dont on ressent qu'embister devient un jeu pour eux. Le toreo est un jeu de hasard où l'on risque sa vie pour ressentir l'immense plaisir de toréer. C'est un poison ! Sentir une embestida dans le creux de ta main. Un animal irrationel qui répond par son abnégation à la volonté de l'homme. On torée et on embiste par instinct. La technique sert à conduire et dominer les embestidas, mais le plaisir de toréer est exempt d'efforts. Il coule naturellement et est consubstantiel de l'embestida de l'animal. Les deux s'abandonnent l'un à l'autre, l'homme et la nature, un rapport immémoriel !»


Javier Nuñez tientant une vache de La Palmosilla.




Eral et taureau *ensabanados* d'origine Osborne à La Palmosilla.

LE RISQUE D'EMBISTER TROP

À partir des mêmes gènes, les résultats peuvent être très différents.

Joselito

«La provenance majoritaire de ma ganaderia est Salvador Domecq, Jandilla et Juan Pedro avec un zeste d'Algarra et de Daniel Ruiz. J'aime beaucoup le toro de Salvador : il est brave et plus fin que celui de Juan Pedro qui a un peu abâtardi les siens pour aller dans les arènes de première. Nous avions commencé avec des souches très différentes, du Nuñez ! En fait je ne savais pas ce que je voulais. J'achetais un peu de manière compulsive sans posséder un critère bien défini. Si on me disait que tel ganadero possédait un toro qui donnait très bien, je lui en proposais une fortune. C'est quand j'ai acheté les grands-mères de ces vaches que je me suis centré. Mais avant nous avons eu jusqu'à 500 vaches de dix origines différentes !

La première corrida fut excellente mais elle bougea un peu trop. Elle exigea beaucoup mais par le bas et en répétant… Et si tu leur mettais la muleta ils allaient a más. Les toreros ont commencé à me regarder de travers. Je l'aurais compris si les toros avaient embisté de manière désordonnée, mais ils l'avaient fait museau collé au sol, avec une grande fixité.


Sergio Flores à Bayonne, face à son taureau d'alternative, Espejito, du fer d'el Tajo y La Reina.

J'ai commencé à avoir de gros problèmes pour vendre les corridas suivantes. Personne ne voulait me les tuer. Cela dura une paire d'années. Puis un de mes toros flanqua une voltereta énorme au Juli. Ce jour-là je me suis mis la puntilla. Et pourtant il y eut aussi de grands toros ! Celui qui attrapa Juli fut un poison. Quelle rouste! Madre mía… Et comble de malheur, un mois plus tard, un autre de mes toros en flanqua une à Talavante à Almeria, et le même jour un fils d'Aldeano, le toro le plus manso que j'ai jamais lidié, envoya Morante dans les airs... Tout le monde m'appelait pour me dire que les toreros modestes étaient tous super reconnaissants : - en deux corridas tu as sorti du circuit trois figuras en plein mois d'août ! Ils vont t'offrir un hommage pour te remercier de tous les remplacements qui pleuvent… Juste ce qu'il me manquait !

Les empresas qui avaient retenu des corridas m'appelaient pour me dire que personne n'en voulait plus, qu'ils ne pouvaient pas convaincre les toreros... Il n'y avait rien à faire. D'un autre côté je comprends les toreros. C'est presque normal. De mon temps j'aurais sans doute fait la même chose. Chacun recherche le toro qui lui convient le mieux. Moi, par exemple, j'ai tué beaucoup de ceux d'Atanasio, parce que j'avais besoin d'un toro qui s'ouvrait en fin de charge pour me laisser le temps de composer. Ceux que je ne comprenais pas étaient ceux qui embistaient en ligne droite et décochaient des derrotes, alors que Ponce s'en accomodait à la perfection. Alors j'ai pris mon mal en patience et à la fin j'ai sorti quelques toros très bons, comme un pour Leandro à Bilbao, un des meilleurs de ma carrière. Et tout rentra dans l'ordre.

« Les toreros ont commencé à me regarder de travers. De mon temps j'aurais fait la même chose… »

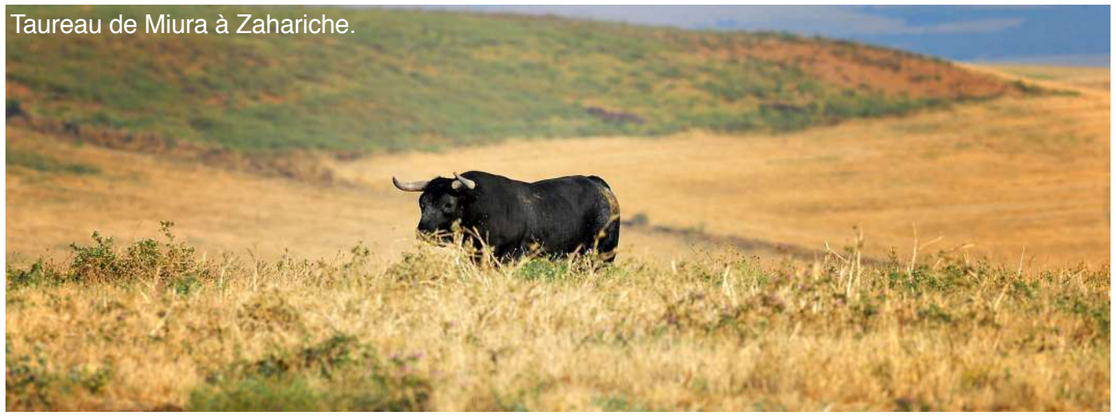

L'oeil du ganadero.


Ivan Fandiño, Mont de Marsan, taureau del Tajo y La Reina


Jorge Martinez, Millas, novillo de Gallon, fils d'un taureau de Joselito.

Mais ce ne fut pas simple, loin de là. J'ai lidié à Malaga un jabonero qui fut un de nos meilleurs toros. Et très sérieux. Un de ses frères est en France, comme reproducteur. Je l'avais amené l'année suivante à Istres et il se cassa la corne à la base au cheval. Un ganadero du coin me proposa de l'acheter et je lui répondis qu'il pouvait lui servir car il venait d'une excellente famille et que les fils qu'on avait tientés de lui après l'avoir mis un an sur les vaches étaient sortis excellents. Son seul défaut était d'être trop bonito de tête, et c'est pour cela que je ne l'avais pas gardé".

Ce semental providentiel a offert à la famille Gallon de beaux triomphes, tel celui remporté par un novillo toréé par Jorge Martinez lors de la novillada concours de Millas en 2023.


Taureau de Miura à Zahariche.

8 Approche géopolitique de l'élevage du toro bravo

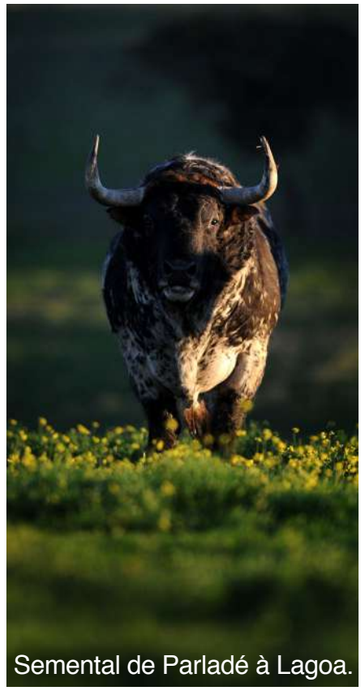
Latifundisme, libéralisme et anarchie

Dès son apparition au **Moyen-Âge**, en Castille d'abord puis en Andalousie, l'élevage du *toro bravo* fut un monopole réservé aux grands propriétaires terriens, les Grands et l'Église. L'économie agraire était alors la vraie richesse du pays et les propriétaires de troupeaux de bovins semi sauvages comprirent vitent la plus value qu'ils pouvaient tirer des animaux les plus agressifs, fort demandés pour les fêtes taurines qui se multipliaient.

À partir du **XVIIIe siècle** ces deux classes de terratenientes furent peu à peu supplantées par les grands fermiers auxquelles elles finirent par vendre une partie des terres qu'elles leur louaient auparavant, lors des **désamortissements du XIXe siècle**. Certains membres de cette nouvelle classe de latifundistes parvinrent à réunir des dizaines de milliers d'hectares en pleine propriété ou en location car ils possédaient les attelages de bœufs nécessaires pour pouvoir les cultiver.

Venus du nord de l'Espagne où les propriétés sont de taille réduite, des industriels investirent dans l'agriculture en Andalousie où des immensités parfois laissées en prairies parsemées de pueblos misérables étaient à prendre.

Dès 1792, alors que les premiers élevages dédiés en exclusivité au *toro bravo* se développaient en Andalousie, **Jovellanos**, un ministre libéral, tenta sans succès d'interdire les corridas en affirmant : *« Il est incontestable que notre agriculture pâtit grandement de la manie des fêtes taurines. Il en coûte plus d'élever un bon toro pour les arènes que cinquante que l'on met au joug. Le nombre de ceux-ci diminue et leur prix augmente, tandis que les autres se multiplient et que le coût élevé des boeufs de labours pourrait se révéler très funeste si, à la faveur de l'engouement du public, les corridas de toros devenaient un divertissement généralisé et cinglant ».*


Semental de Parladé à Lagoa.

Au début du **XXe siècle**, alors que les disciples de **Bakounine** incendiaient les cortijos andalous et que **Lénine** prédisait que l'Espagne serait le pays de la seconde révolution, **Pío Baroja**, un écrivain basque anarchiste et anticlérical, dénonça de manière prémonitoire *« cette Andalousie tragique où des malheureux transpirent du sang sur une terre exploitée par les latifundistes qui abusent d'eux. Ce pauvre journalier agricole, patient et dur au mal, souffre de la faim à côté des prés où on élève des toros de lidia. Jusqu'à ce qu'un jour il se lasse et pénètre dans les ganaderias, chasse les toros et les tue sans respect pour les règles de l'art, puis les mange. Et qu'il en finisse une bonne fois avec la scandaleuse économie sociale de ces ganaderias et avec la stupidité qu'elles contribuent à perpétuer ».*

En 1920, à l'occasion des obsèques de **Joselito**, torero issu d'une humble famille gitane, **Unamuno**, philosophe existentialiste chrétien et farouche anti taurin, écrivit à son tour : *« Les toros de lidia dévorent les hommes avant de tuer leurs matadors ; les toros de lidia provoquent le dépeuplement de l'Espagne… Je veux bien que l'on combatte les corridas de toros comme un spectacle barbare ; mais la principale barbarie réside dans le fait que l'élevage du toro brave est à la fois la conséquence et la cause d'une lamentable économie agraire. Il provoque la désertification du campo, la hausse du prix de la viande, maintient l'élevage dans un état d'arriération et favorise la paresse… la mort de Joselito est un épisode supplémentaire de la lutte terrible entre les maîtres de la terre et leurs serfs. »*

Mais le peuple d'Espagne, qu'il soit d'humble extraction, de la classe moyenne urbaine ou rurale, Grand d'Espagne, petit ou grand bourgeois et bien sûr intellectuel, remplissait les arènes pour assister aux exploits de quelques toreros issus du peuple et convertis en terratenientes grâce au courage et à l'ingéniosité dont ils faisaient preuve dans les arènes.

Et pendant la Guerre Civile, de 1936 à 1939, des corridas furent organisées dans les deux camps, preuve qu'hormis pour quelques idéologues contemporains en mal de véritables combats, la corrida n'est pas un objet politique.


Taureaux de Blohorn, (Jandilla et Los Guateles), au Mas de Carrelet.


Taureau du Scamandre (Valdefresno).


Taureau de Ponte Dias, (Pinto Barreiros, Parladé).

Dans un contexte délétère du fait de la montée en puissance des mouvements anarco bolcheviques qui incendiaient les cortijos andalous (dont celui de Tamaron), contexte qui provoquerait la chute de la Seconde République puis le soulèvement nationaliste du 18 juillet 1936, en 1905, une cinquantaine des principaux ganaderos-agriculteurs nobles ou roturiers - parmi lesquels Antonio Rueda de Quintanilla, **Marqués de Saltillo**, Hipólito de Queralt, **Marqués de Albaserrada**, **Jacinto Zalduendo**, Enrique de Queralt, **Conde de Santa Coloma**, **Fernando Parladé**, **Felipe de Pablo Romero**, Cristóbal Colón de la Cerda, **Duc de Veragua, José Pereira Palha** et **Eduardo Miura** -, fonda la Unión de Criaderos de Toros de Lidia.


Taureau de Parladé à Lagoa.

Pour intégrer ce cercle très fermé il faudrait désormais acquérir à prix d'or un des fers fondateurs, véritable patente sans laquelle acheter puis vendre du bétail brave était impossible. C'est par ce biais, au terme d'un feuilleton de plusieurs années, que **Victorino Martin**, un boucher entreprenant de Galapagar, acheta le prestigieux **fer d'Albaserrada** après avoir acquis par tranches le troupeau qui y était attaché et qu'on lui proposait pour l'abattoir. Cohabitaient alors en Espagne deux types de ganaderías : celles dites du premier groupe, les plus prestigieuses, appartenant à l'Union, et les autres, dites de seconde. Seules les premières avaient le droit de lidier en corrida de toros.

Pendant soixante-dix ans l'Union joua un rôle de régulateur économique du marché jusqu'à ce qu'en 1975 elle offrit la possibilité à ses membres de pouvoir créer à prix réduit autant de fers qu'ils avaient d'héritiers.

Rapidement certains de ces fers furent vendus hors de leurs familles d'origine à des prix parfois vertigineux, **ce qui permit à de nouveaux capitaines d'industrie de devenir ganadero de brave,** par aficion certains, par désir de paraître quelques autres.

Et puis, pour peu que ses taureaux soient inscrits au **Livre Généalogique de la race bovine de combat** mis en place en 1995 par le ministère de l'Agriculture, tout ganadero appartenant à une ou l'autre des associations professionnelles put les faire lidier en corridas.

La **fin du monopole de l'Union** était la conséquence de l'entrée de l'Espagne dans le Marché commun en 1986 : conformément aux règles de concurrence les situations de monopoles étaient interdites et la vente de fers ou de bétail hors de l'Union devint possible vers tous les pays de l'UE, ce dont des ganaderos français audacieux profitèrent immédiatement.

Cette libéralisation totale du marché le fit exploser : les ganaderías se multiplièrent, les plus prestigieuses n'hésitant plus à vendre aux nouvelles des camadas entières de becerras. La qualité moyenne du cheptel s'en ressentit durant un certain temps dans la mesure où ces vaches qui, autrefois, n'étant pas approuvées en tienta, partaient pour l'abattoir, donnaient désormais naissance à des taureaux, lesquels, vendus moins chers par de nouveaux ganaderos désireux de figurer dans les ferias fût-ce à perte, mirent en péril l'existence de certaines ganaderías-mères qui, en créant leur propre concurrence pour réaliser des profits immédiats, avaient pris le risque de voir se diluer le fleuve de la caste, ainsi que leur propre marché.


Taureau de Ponte Dias, (Pinto Barreiros, Parladé).

Après la guerre civile déjà, durant laquelle de nombreuses ganaderias disparurent, toutes avaient été impactées par la réforme agraire que la République n'avait pas eu le temps de mener à bien mais que le Régime franquiste reprit à son compte à partir de 1957.

Carlos Urquijo

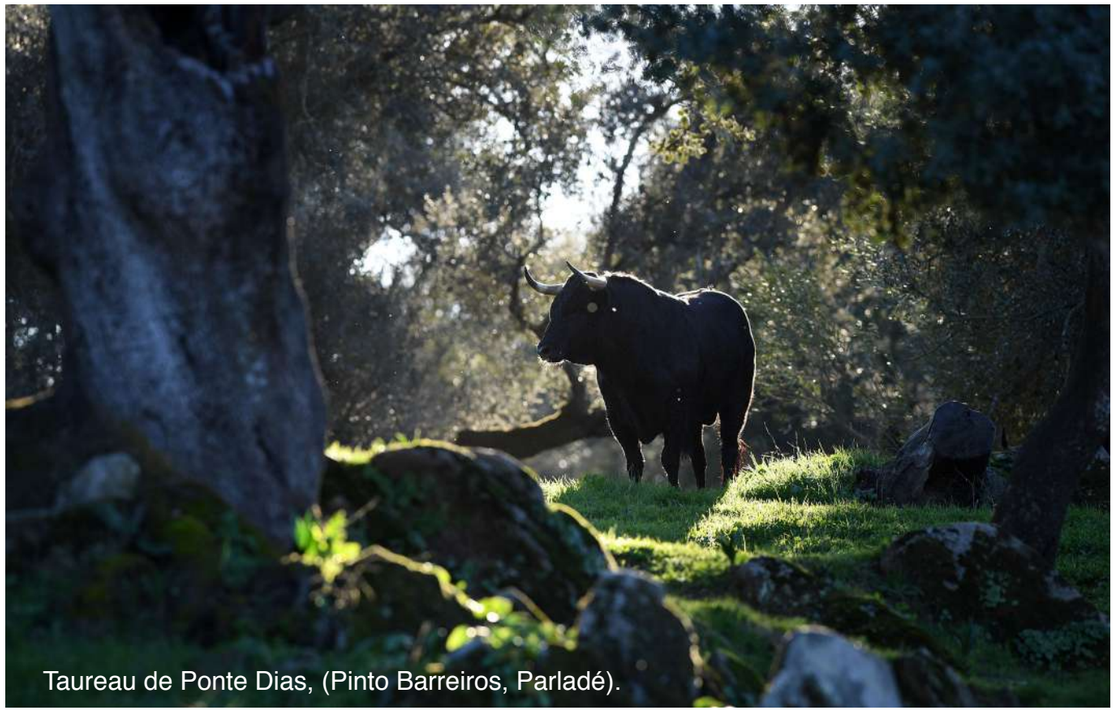
« La répartition des terres que Franco imposa aux grands propriétaires après la guerre était le prix de la paix sociale. Notre cortijo de Juan Gómez où étaient passés les toros de Vistahermosa, de Lesaca, du Barbero de Utrero et de Murube fut amputée de 900 hectares autrefois laissés en pâtures pour les toros en bordures du Guadalquivir et séparé en deux morceaux : d'un côté du «canal des prisonniers» le cortijo, la placita et les corrales, et de l'autre les cercados à toros. Cela compliquait tout. En outre, avec la loi d'amélioration des fincas on nous obligea à dédier les terres qu'on nous laissait aux cultures que l'État décidait. Toutes les bonnes terres furent donc retirées aux toros pour cultiver du coton et de la betterave. Mon père fut contraint de déplacer les toros vers une finca qu'il possédait dans la sierra de Constantina où les pâturages étaient maigres, ce qui obligea à modifier leur alimentation en recourant aux piensos industriels. Le coût de revient d'un toro augmenta considérablement et les problèmes de force apparurent ».



Taureau de Pablo Mayoral (Buendia et vazqueño).



Carlos Urquijo.



Taureau de Ponte Dias, (Pinto Barreiros, Parladé).

Eduardo Miura

« Au début du XXe siècle toutes les ganaderias de Séville voyaient la Giralda. Puis les terres ont été cultivées. Avec la réforme agraire, 915 hectares ont été retirés aux toros pour être cultivés en plus des 640 qui l'étaient déjà. Les ganaderias ont émigré vers des dehesas improductives dans la sierra de Constantina.

Actuellement nous conservons approximativement le même nombre de têtes que celui reçu par mon père en 1941 : à peu près 800 dont 250 mères et une dizaine de sementals. Maintenir ce nombre pendant les années de sécheresse que nous avons connues a été très difficile.

En plus de devoir apporter toute la nourriture, il fallait emmener l'eau à l'aide de citernes tirées par des tracteurs pendant quatorze kilomètres.

Mon arrière grand-père préparait ses toros avec un soin impossible aujourd'hui ; il louait d'immense pâturages très riches qui sont désormais réservés à des cultures plus rentables. Les toros sont donc élevés maintenant sur les terres les moins productives. D'où les problèmes de manque de force qui surgissent parfois malgré tout le soin que nous apportons à leur alimentation et le suivi vétérinaire dont ils sont l'objet ».

« Au début du XXe siècle toutes les ganaderias de Séville voyaient la Giralda ».

Les toreros de la «Movida»

À partir de la mort de Franco en 1975, la Transition démocratique permit à l'Espagne d'émerger progressivement du corset dans lequel elle avait été enfermée pendant quarante ans. Fort heureusement, **Felipe Gonzalez**, premier ministre socialiste en **1982,** fut un soutien précieux. Il avait compris que la corrida, loin de diviser le peuple permettait de l'unir.

La libéralisation de la société espagnole donna lieu à un mouvement culturel et festif parti de Madrid, la **«Movida»**. Un torero cinquantenaire sur le retour, issu d'un milieu modeste républicain, devint alors une des icônes de cette jeunesse branchée qui ne jurait que par Almodovar : **Antonio Chenel «Antoñete»**. Grâce à lui, la corrida redevint un symbole de progressisme.

Antoñete

« J'ai pu revenir dans les années quatre-vingt et faire mon toreo parce que les toros, même les plus grands, étaient devenus plus lents. À mon époque (années 60), il pesait cent cinquante kilos de moins et était d'un an plus jeune, mais il bougeait infiniment plus. Étaisce de la caste ou du genio, je ne saurais le dire. Mais les faenas possédaient une autre intensité. Si on m'avait sorti le toro des années cinquante ou soixante je n'aurais pas pu. Mais avec celui des années quatre-vingt, au contraire, j'ai pu facilement m'adapter, même à Madrid. Il embistait quatre fois de suite, pas plus, et parfois même seulement deux. L'autre c'était sept ou huit fois ! À l'époque personne ne te conseillait de le laisser respirer. Celui qui devait retrouver son souffle c'était le torero ! Quand je suis revenu j'ai pensé que je devais toréer tout simplement comme je l'avais toujours fait malgré mes cinquante ans : donner de la distance au toro, ne pas l'obliger, essayer de ne pas l'intimider. Le toro doit sentir qu'il est le plus fort pour exprimer sa bravoure. Je lui ai toujours donné la distance que je pensais être celle où il se sentirait le plus à l'aise pour embister à son goût et me laisser faire mon toreo».



Paco Ojeda.



Antoñete face au taureau Danzarin de Garzon.

« Quelle manière de toréer ! Il m'a mis la chair de poule ! »

À peine remise de la commotion provoquée par l'irruption imprévue de ce torero culte à la mèche blanche, l'aficion médusée assista à partir de 1983 à celle fulgurante d'un ouvrier agricole de Sanlucar de Barrameda.

Paco Ojeda

«Quand j'ai commencé à fréquenter les tentaderos on disait qu'il y avait un type qui faisait des choses incroyables aux vaches. Les toreros invités cauchemardaient quand ils me voyaient attendre mon tour, car ils savaient qu'après eux j'allais faire ce qu'ils n'avaient même pas imaginé. Un jour, dans la finca de Manolo Prado, on me mit à l'épreuve. Les ganaderos disaient que je ne serais pas capable de faire aux toros ce que je faisais aux vaches. Il y avait Alvaro, Salvador et Juan Pedro Domecq. On avait enfermé plusieurs toros pour me tester. Les voir ensemble comme un tribunal prêt à me juger était très impressionnant. Mais à la fin c'est eux qui furent impressionnés ! Quelle tarde je leur ai offerte ! Camara (fils de l'apoderado de Manolete) *qui était là aussi me proposa de m'apodérer. Tout de suite il voulut changer ma manière de toréer : il me disait que je ne sortais pas assez les bras. Il ne comprenait pas que toréer avec le bras plié n'était pas un défaut mais un moyen de faire passer le toro plus près pour remplir l'espace. Un jour, chez Miura, Eduardo sortit même de son burladero et s'approcha jusqu'au centre de son arène, bras croisés, pour essayer de comprendre ce que je faisais à une de ses grandes vaches coloradas»*



Pablo Lozano.

Pablo Lozano

«Nous apodérions El Mangui et Espartaquito pour qui nous organisions des novilladas un peu partout. Nous avons demandé les arènes de Sanlúcar, chez le Mangui. Cela se présentait comme une bonne affaire. Lolita Casado, la gérante, nous proposa de mettre devant eux un gars du coin qui n'allait pas leur faire d'ombre. Il était déjà un peu vieux et on l'appelle El Latero. Alors nous avons mis le Latero devant. Quand il a commencé à toréer toutes les mines se sont allongées. Ce type était un danger mortel ! Il ridiculisa Espartaco et Mangui… Bojilla, qui toréait avec Espartaco, était près de moi, et je l'entends me dire : Pablo, tu vois ce que je vois ? Pareil, j'ai répondu ! Quelle manière de toréer ! Quel phénomène ! Un monstre ! Il m'a mis la chair de poule. Quelle manière de sortir la poitrine au passage du taureau ! »

Les années de la Movida furent, dans les arènes aussi, placées sous le signe de la réconciliation, quand deux toreros issus du peuple, ainsi qu'à partir de 1991 un jeune torero colombien issu du prolétariat urbain de Bogota (César Rincon), devinrent les alter egos des grands propriétaires terriens, comme Belmonte et Joselito au début du siècle.

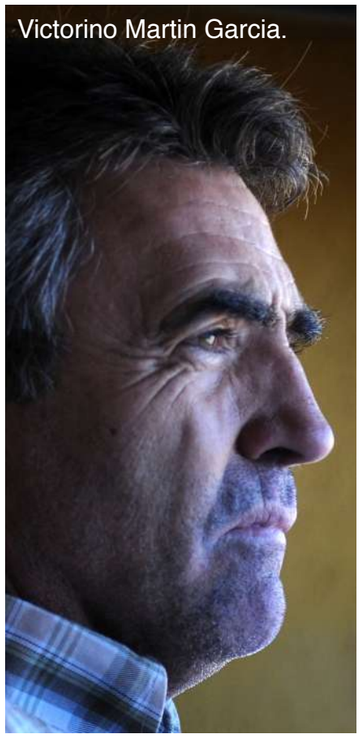
Entre les années 80 et 90, la libéralisation des chaînes de télévisions privées entraîna une surenchère pour retransmettre un nombre inédit de corridas. Cela se traduisit par une augmentation considérable de la demande qui profita aux ganaderos tout en provoquant une surproduction de taureaux qui s'avèrerait préjudiciable quand ce marché artificiel s'effondrerait. **Car déjà de lourds nuage s'amoncelaient.**

Dans le même temps, les éleveurs espagnols – mais aussi français et portugais – furent confrontés aux **errements de la politique agricole européenne** qui, sous l'influence de l'extrême gauche écologiste et des mondialistes libéraux, impose à ses agriculteurs des normes coûteuses inexistantes dans les pays dont elle favorise les importations.

La crise sanitaire liée à l'émergence en Espagne de la Maladie Hémorragique Épyzootique (MHE) à l'automne 2022 illustre parfaitement l'aveuglement de la technostruture européenne : connue comme la «fièvre du cerf de Virginie» (USA), cette maladie est arrivée au Maghreb d'abord puis a franchi le détroit de Gibraltar par Tarifa pour envahir l'Espagne, l'Italie par la Sicile et le sud de la France à l'automne 2023.

Plutôt que de développer en urgence le vaccin existant aux USA, l'UE a publié une normative limitant les exportations d'animaux élevés autour des foyers d'infection… pour éviter que la filière bovine européenne qui exporte vers le Maghreb n'y contamine les bovins autochtones, alors que c'est de cette région que la MHE a été importée !

Dans le même temps, les ganaderos doivent faire face à la stagnation du prix de leurs taureaux et à l'augmentation considérable de leurs charges consécutive, en théorie, à la guerre d'Ukraine.


Victorino Martin Garcia.

« Des ganaderos doivent choisir entre nourir leur famille ou leurs taureaux ».

Victorino Martin Garcia

« Il y a aujourd'hui des ganaderos qui doivent choisir entre nourir leur famille ou leurs toros. Beaucoup de ganaderias ont disparu en silence. Les aficionados ne sont pas conscients de la situation du secteur après la pandémie et à cause de l'augmentation de tous les coûts. Après avoir passé deux ans sans vendre un toro, le prix du grain a augmenté considérablement et avec la guerre d'Ukraine il a doublé juste après. En plus, le prix du fourrage a été multiplié par quatre, les salaires ont augmenté et les combustibles aussi. Il est de plus en plus difficile de se consacrer exclusivement à l'élevage du toro brave ».


Adolfo Martin (Albaserrada par Victorino).




Taureaux de Gavira (Salvador Domecq et Marzal minoritaire).

Si la tauromachie n'était pas aussi profondément enracinée en Espagne qu'elle ne l'est depuis des siècles, et si les éleveurs de taureaux braves n'étaient pas avant tout passionnés par une activité de plus en plus difficile à rentabiliser et souvent déficitaire, il est probable qu'elle ne se serait pas relevée de ce dernier quart de siècle cataclysmique au cours duquel tous les éléments se conjuguèrent pour provoquer sa disparition. Mais au lieu de renoncer, les ganaderos surent évoluer pour produire le taureau moderne rendu nécessaire par la montée en puissance des toreros.

Une phrase du journaliste Juanma Lamet en exergue d'une thèse publiée en 2016 par l'Université de Valladolid et consacrée au modèle économique de la tauromachie résume parfaitement pourquoi : ***«La tauromachie n'est pas une économie dans la mesure où elle n'est pas conçue pour que chaque chaînon de la filière agisse avec pour seul objectif de générer des bénéfices. Non, la tauromachie est un romantisme culturel si profond et si plein de vérité qu'il ne peut éviter de laisser une trace économique importante, presque de manière accidentelle et imprévisible. Car même à une époque aussi dépersonnalisée que la nôtre, la vérité vend »***.

9 L'ÉCOLOGIE DU TAUREAU

Le toro bravo est élevé dans huit pays sur deux continents : Espagne, Portugal et France en Europe, Méxique, Équateur, Colombie, Pérou et Vénézuela en Amérique. Les écosystèmes varient mais la recherche de bravoure est lidentique partout.


La Palmosilla.

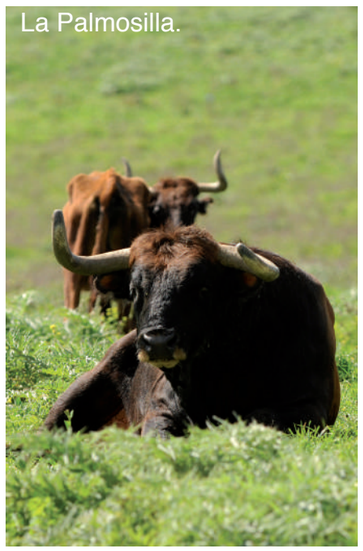
TOUR DU MONDE DES GANADERIAS

Les ganaderias sont des exploitations agricoles modernes qui entretiennent des écosystèmes fragiles. Sans elles ces réserves naturelles de biodiversité disparaîtraient. Ces fincas doivent disposer de surfaces susceptibles de maintenir un troupeau de 600 à 800 têtes, quantité habituelle pour la production une douzaine de corridas par an. Cela suppose des étendues au moins équivalentes en superficie. Celles qui possèdent de bons pâturages peuvent subvenir aux besoins nutritionnels de 1,5 tête/hectare. En Andalousie, en Extrémadure et à Salamanque, certaines s'étendent sur 1500, 2000 voire 3000 hectares. **Mais des plaines de Basse Andalousie à l'Altiplano andin, le terrain et le climat changent.** Survenant avec trois mois d'avance par rapport aux régions du centre ou de Salamanca, le printemps andalou favorise un développement plus précoce pour les taureaux qui y sont élevés.


Carlos Nuñez.

Quelques ganaderias privilégiées situées en Basse Andalousie, vers Tarifa et Medina Sidonia, disposent en abondance d'une herbe très énergétique, la zulla (Hedysarum coronarium L.).

Joaquin Nuñez del Cuvillo
"La zulla est un légumineux qui apporte beaucoup de protéines. La ganaderia brave n'est pas née ici pour rien, c'est l'herbe qui favorise la bravoure. J'ai acheté El Grullo en 1965 et l'ai agrandi parcelle après parcelle jusqu'aux 3000 hectares d'aujourd'hui. Pour élever du bétail brave il faut beaucoup de place".


La Palmosilla.


La zulla.

Carlos Nuñez
« El Alamillo et Iruelas, où sont nos vaches sont la meilleure dehesa d'Andalousie et une des meilleures d'Espagne avec la région des Asturies. Nous n'y apossédons que 800 hectares mais ils sont excellents. Nous n'y avons pas donné à manger aux vaches depuis 1994. La zulla est aussi énergétique que la luzerne. Elle ne pousse que par-ici. On a essayé de la planter dans d'autres régions mais elle n'y pousse pas très bien. Même à Tapana, notre finca-mère, tout prés d'ici mais un peu plus froide, elle ne pousse pas. Elle est très capricieuse. C'est grâce à ces fincas que nous pouvons élever des toros. Mais aujourd'hui l'activité est fragile. Il ne sera pas toujours possible de faire supporter les coûts de l'élevage du toro sur l'économie du spectacle».

Javier Nuñez.
«Nous possédons une finca unique, la Vega, située à un kilomètre du Détroit. La proximité de l'Océan fait qu'elle est humide, fertile et fraîche. Sa terre est noire. Elle ne s'étend que sur 180 hectares et est exclusivement destinée aux lots de reproduction. Cinq en tout avec leurs sementals dans autant de cercados pour 160 vaches. Il n'y gèle jamais et l'été les chaleurs sont moindres qu'à l'intérieur . Et la zulla y pousse en abondance».

« Des plaines de Basse Andalousie à l'Altiplano andin, le terrain et le climat changent ».

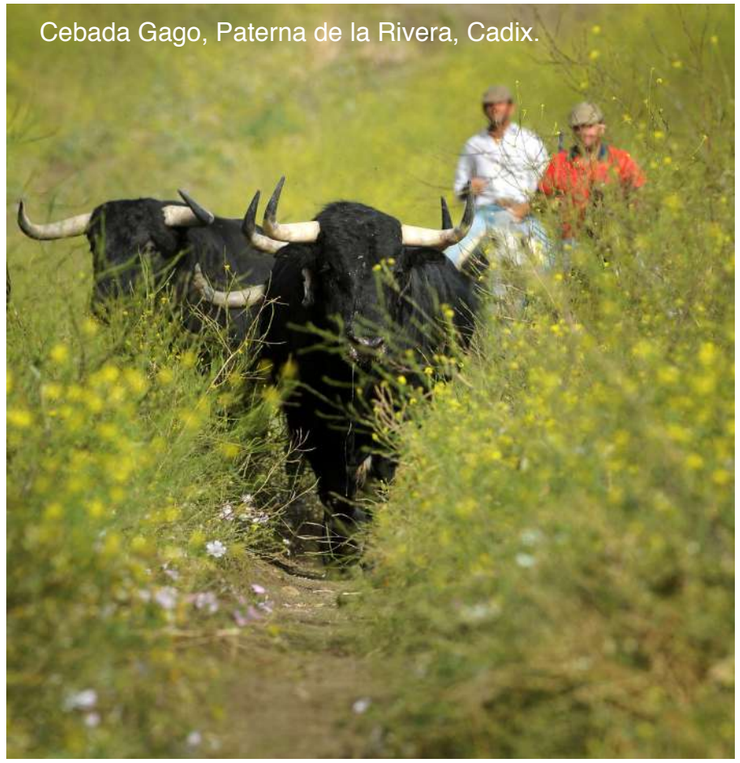

Nuñez del Cuvillo.



Torrealta, Medina Sidonia, Cadix.



Fermin Bohorquez, Jérez de la Frontera.



Cebada Gago, Paterna de la Rivera, Cadix.

Particulièrement rustique, le ***toro bravo*** s'est adapté des terres chaudes d'Andalousie ou d'Extremadure, au climat continental de la Meseta castillane, ou, plus au nord, à la froidure de Castille et Leon et des contreforts pyrénens de Navarre. En France, il est élevé dans la «Toscane» gersoise, le delta du Rhône et les garrigues d'Occitanie où prévaut le climat méditerranéen, de même qu'au Portugal. Au Mexique il est élevé au centre sous climat tempéré. En Colombie, Vénézuela et sur l'altiplano équatorien le climat tropical prévaut, et au Pérou la bande côtière où sont la plupart des ganaderias jouit d'un climat tempéré, tandis que l'Altiplano est froid.

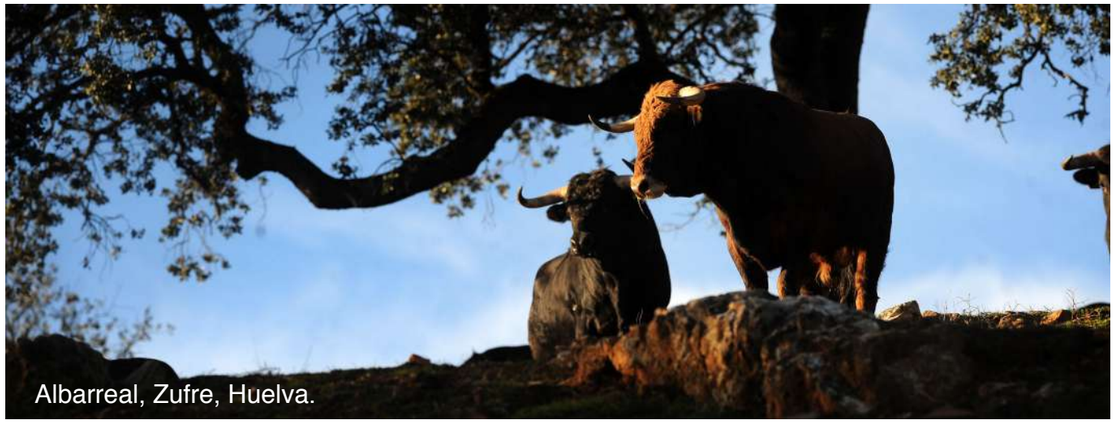


Torrestrella, Los Alburejos,
Medina Sidonia, Jérez.

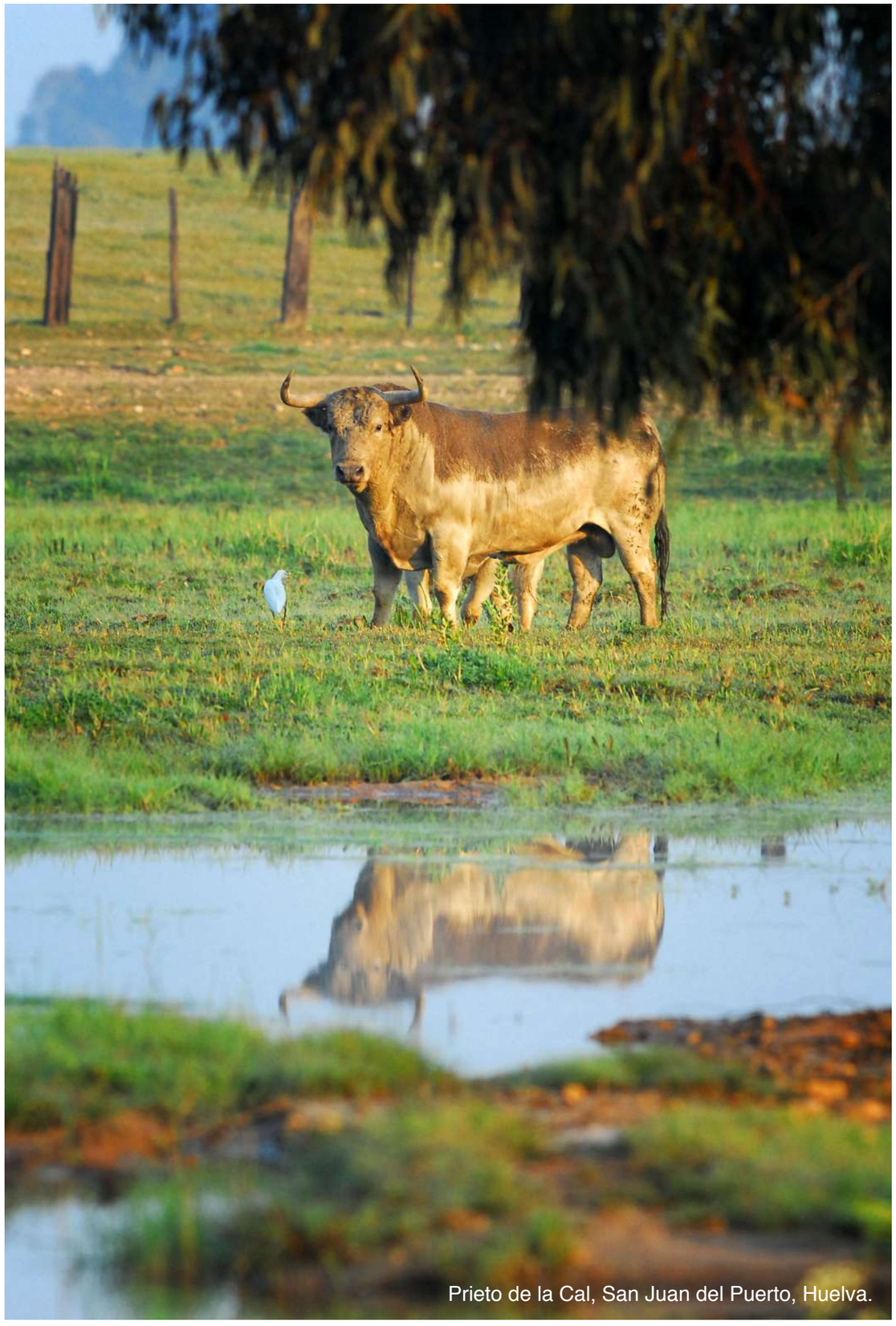

Juan Pedro Domecq, El Castillo de las Guardas, Séville.


Cuadri, Trigueros, Huelva.


Algarra, Almaden de la Plata, Séville.


Albarreal, Zufre, Huelva.


Manolo Gonzalez, Aracena, Huelva.



Prieto de la Cal, San Juan del Puerto, Huelva.



Miura, Lora del Rio, Séville.



La Quinta, Palma del Rio, Cordoue.

Plus haut, les écosystèmes sont différents et les ganaderos aussi.

Gerardo Ortega

«Dans la sierra nous devons profiter de l'alimentation d'en-bas quand pousse l'herbe et de celle d'en-haut qui vient des chênes et des oliviers. Le toro est un animal rustique qui s'adapte à son environnement, ce qui facilite un élevage traditionnel où le terrain retrouve toute son importance. Dans la partie basse de la finca nous avons une herbe riche et plutôt salée. C'est comme une prairie artificielle pérenne. Jusqu'en juin tout est vert. et s'il pleut en automne ça repart. Quand l'herbe manque, les animaux mangent les glands (bellotas) très énergétiques. Et au bout d'un moment, ils ressentent le besoin de manger des fibres, comme quand nous mangeons des cacahuètes. Alors ils s'attaquent aux feuilles des arbres ou aux buissons de la garrigue. Ils rafolent aussi des olives mûres qui sont sucrées. Alors, comme cela coûte plus cher de les ramasser que ce qu'on nous les paye, je les leur laisse. Jusqu'à trois ans passés ils vivent ainsi, sans faire de gras. Ils doivent s'adapter. Cette alimentation naturelle développe leurs cornes et les endurcit. Ils sortent comme des tigres ! Alimentation et comportement sont liés. Plus le toro est élevé à la dure, plus il est redoutable ! Par manque de terrain ou pour sacrifier aux exigeances du public, on a changé l'alimentation du toro. Ce n'est pas anodin.

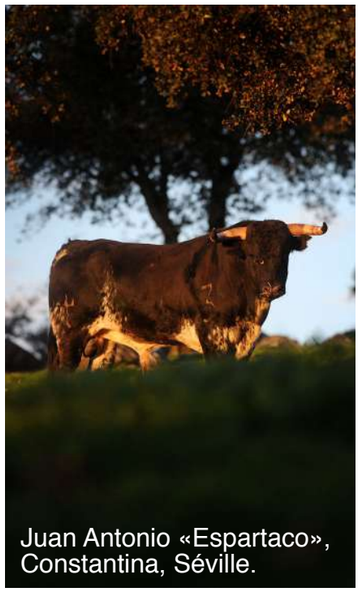

Gerardo Ortega.

Ici on conserve l'alimentation naturelle et une vie plus sauvage. J'ai 30 novillos sur 100 hectares des 430 de la finca. Ils ont largement de quoi se débrouiller. Ici on ne verra jamais les toros dans des enclos labourés, sans herbe, engraissés comme des cochons et forcés à courir pour compenser ! Moi, j'ai une moyenne de quatre cabestros et deux chevaux tués chaque année. Et six mayorals ont renoncé en quatre ans. Quand mes Guateles te fixent on dirait des requins ! Tu vois la mort dans leur regard. Et le taureau brave doit être ainsi».

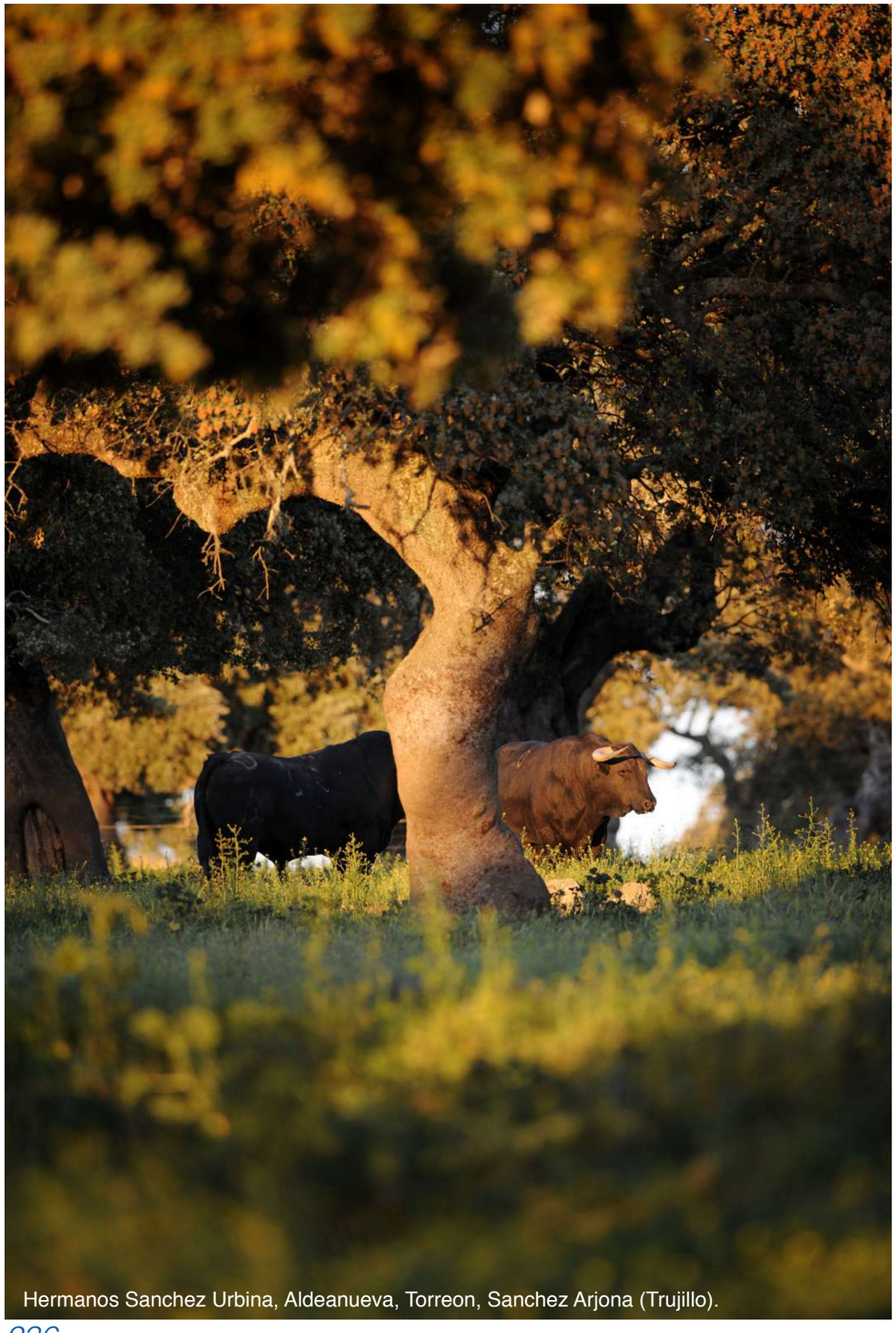

Utreros de Gerardo Ortega, Santa Olalla, Huelva.


Saltillo, Peñaflor, Séville.


Dolores Aguirre, Sierra de Constantina, Séville.


Juan Antonio «Espartaco», Constantina, Séville.


Santa Teresa Sierra de Constantina. La nourriture d'en-haut.



Hermanos Sanchez Urbina, Aldeanueva, Torreon, Sanchez Arjona (Trujillo).



Conde de la Maza, Moron de la Frontera.



Carriquiri (Nuñez et Maribel Ybarra de Moura par Alcurrucén) Alconchel, Badajoz.



Barcial (Sanchez Cobaleda), San Pedro de Rozados, Salamanque.



Castillejo de Huebra (Urquijo), Portaje, Caceres.



Conde de la Corte, Jérez de los Caballeros, Badajoz.



Adolfo Martin (Albaserrada par Victorino) Escurial, Caceres.



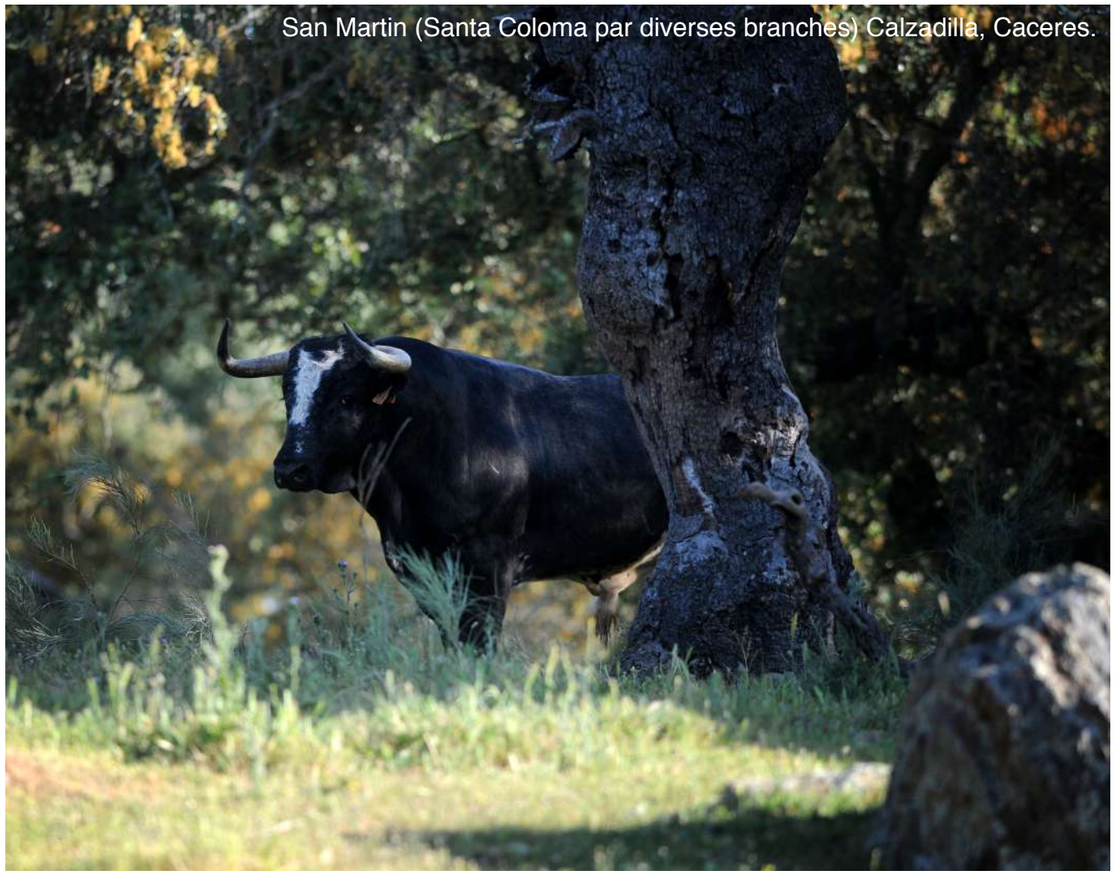
Victorino Martin (Albaserrada), Portezuelo, Caceres.



Flor de Jara (Buendia), Manzanares la Real, Madrid.



Alcurrucén (Carlos Nuñez) Navalmoral de la Mata, Caceres.



San Martin (Santa Coloma par diverses branches) Calzadilla, Caceres.



El Pilar (Aldeanueva) Tamames, Salamanque.

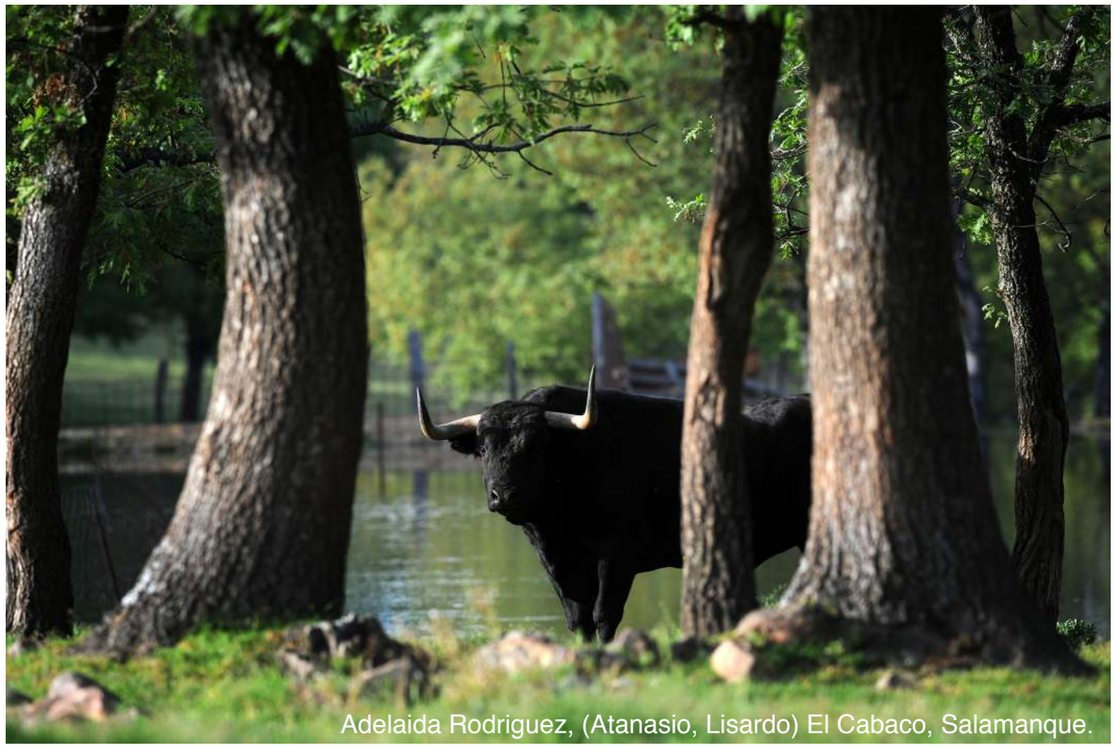


Barcial (Sanchez Cobaleda) San Pedro de Rozados, Salamanca.



Valdefresno (Atanasio et Lisardo) Tabera, Salamanque.

Défavorisés par rapport à leurs confrères andalous, les éleveurs de Salamanque ont longtemps pratiqué la transhumance. **Nicolas Fraile**, ganadero de Valdefresno se souvenait ainsi que dans sa jeunesse son père déplaçait tout le troupeau l'hiver pour aller chercher au sud l'herbe qui faisait défaut à Salamanca. *«A l'époque on pratiquait encore la transhumance dans certaines ganaderias. En 1952, après toute une année sans pluie, mon père décida de louer une finca en Extremadura, à Malpartida de Plasencia, où l'hiver est moins rigoureux et où il y a plus d'eau. Son idée était d'emmener là-bas toutes nos vaches en novembre, pour qu'elles y soient dans de meilleures conditions pour mettre bas au printemps. Elles avaient déjà tellement souffert de la sécheresse qu'un hiver supplémentaire sans eau aurait pu leur être fatal. Cela représentait dix jours de voyage à cheval avec trois cents vaches à encadrer. Un chariot identique à ceux que l'on voit dans les westerns fermait la marche, transportant de la paille pour les bêtes, car il n'y avait d'herbe nulle part, les couchages des hommes, et un réchaud au butane ! Nous étions à la pointe du progrès ! Après une étape de vingt-cinq kilomètres, quel bonheur de pouvoir manger chaud le soir en descendant de cheval ! Le sixième jour, la troupe fut prise dans une tempête de neige et de pluie glacée, en pleine sierra, sans abri possible. Nous eûmes à peine le temps d'enfermer le troupeau dans un abri de fortune. Au matin, six vaches étaient mortes. J'avais dix-sept ans, c'était mon premier voyage, le premier travail important que me confiait mon père. J'en étais malade. Je suis resté sans manger pendant deux jours. Alors, José, le mayoral qui avait servi toute sa vie mon grand-père, me mit deux gousses d'ail dans la bouche qu'il me força à mastiquer ! Il savait qu'après je n'avais pas d'autre solution que de manger un pain entier pour atténuer le feu des brûlures. L'hiver passé, les vaches revinrent à Salamanca après avoir fait naître leurs veaux. La ganaderia était sauvée. C'était une autre époque... aujourd'hui cela serait impossible : les enclos étape ont disparu, le campo est presque entièrement clôturé... et en camion on met à peine trois ou quatre heures !»*



Adelaida Rodriguez, (Atanasio, Lisardo) El Cabaco, Salamanque.



Barcial (Sanchez Cobaleda) San Pedro de Rozados, Salamanca.



Pedrés (Aldeanueva) Espeja, Salamanca.



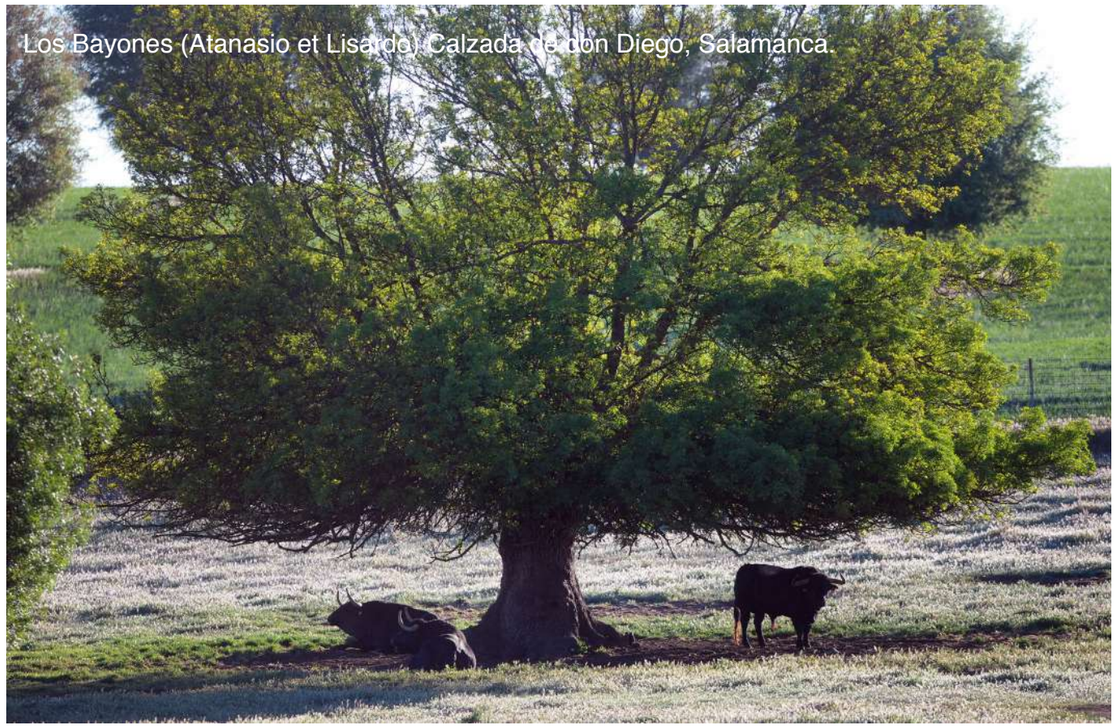
Francisco Galache de Hernandinos (Encinas) Villavieja de Yeltes, Salamanca.



Sepulveda (Torreón Juan Pedro, Daniel Ruiz, Sanchez Arjona.) Castraz de Yeltes, Salamanca.



Pedraza de Yeltes (El Pilar et Garcigrande) Castraz de Yeltes, Salamanca.



Los Bayones (Atanasio et Lisardo) Calzada de don Diego, Salamanca.



José Ignacio Charro Sanchez-Tabernero (Atanasio Fernandez) Las Veguillas, Salamanca.



Baltasar Iban (Juan Contreras - Urquijo - et Domecq) El Escorial, Madrid.



Victoriano del Rio (Algarra, Juan Pedro Domecq) Guadalix de la Sierra, Madrid.



Aurelio Hernando (Veragua et divers apports) Soto del Real, Madrid.



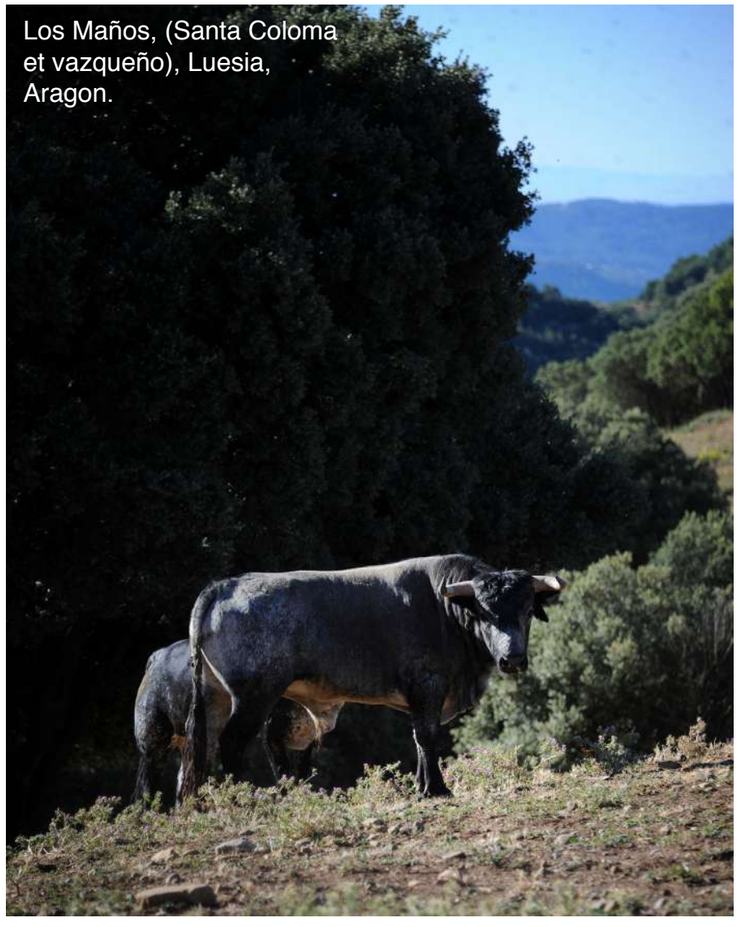
Flor de Jara (Buendia) Manzanares la Real, Madrid.


Antonio Bañuelos, (Torrealta) Hontomin, Burgos.


Valdellan, (Santa Coloma par Graciliano Pérez-Tabernero) Santa Maria del Rio, Leon.


Santafé Marton, (Marquis de Domecq), Villafranca, Navarre.


Andres Moreno (Santa Coloma) Camprodon, Catalogne.


Los Maños, (Santa Coloma et vazqueño), Luesia, Aragon.


Andres Moreno.


Cañas Vigouroux (Vazqueño et Pinto Barreiros), delta du Tage, Portugal.


Torre de Onofre (Osborne) Monforte, Portugal.

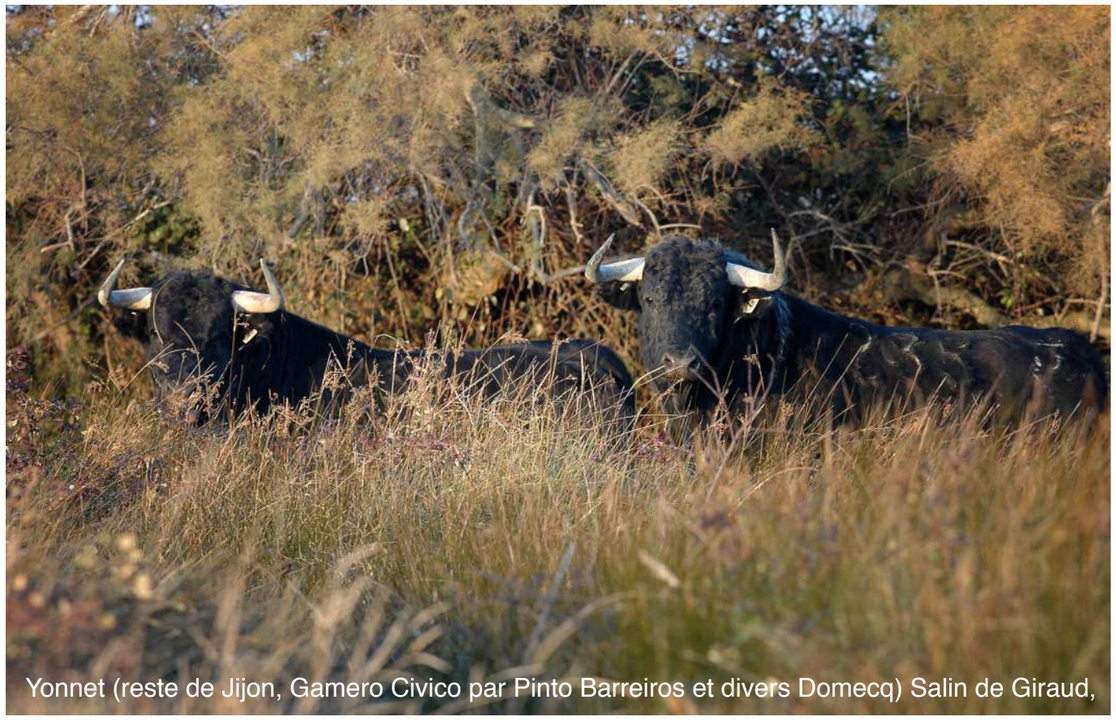

Antonio Silva, (La Cardenilla et Pinto Barreiros), Coruche, Portugal.


Murteira Grave (Carlos Nuñez et Juan Pedro Domecq) Granja, Portugal.

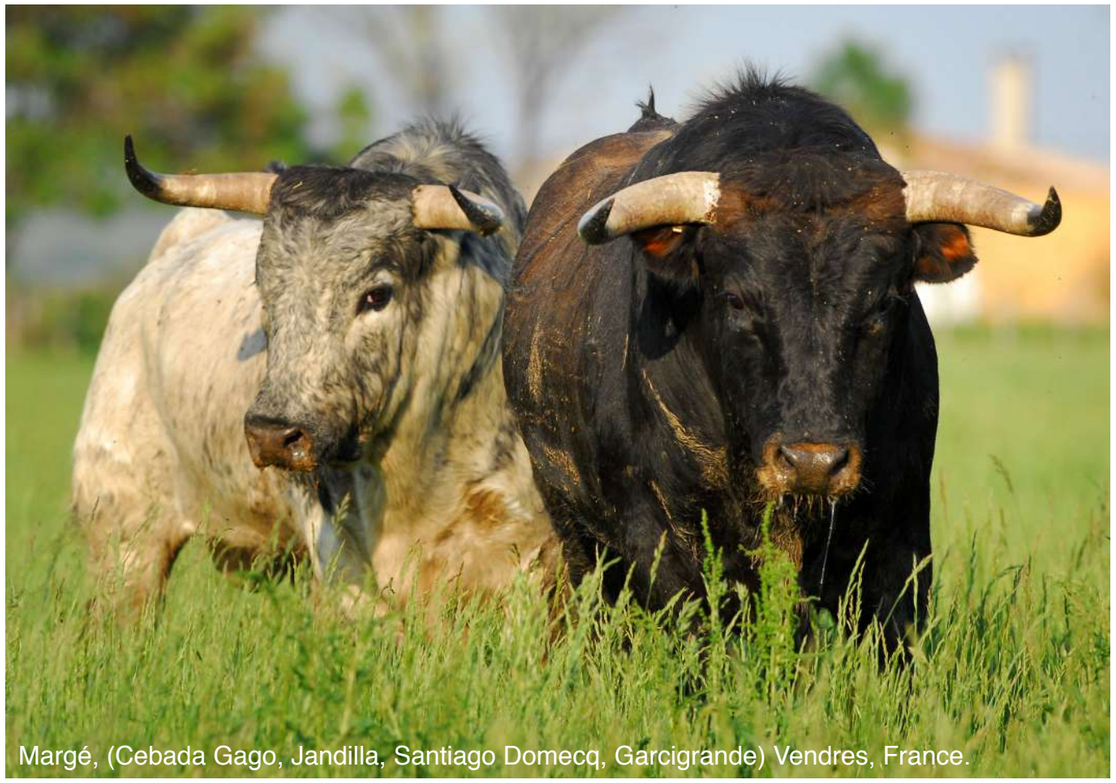

Vinhas (Buendia) Aguas de Moura, Portugal.


Sao Martinho, (Vazqueño, Torrestrella, Santa Coloma, Pinto Barreiros), Granja, Portugal.


Sao Torcato (Gamero Civico par Pinto Barreiros) Montemor o Novo, Portugal.



Yonnet (reste de Jijon, Gamero Civico par Pinto Barreiros et divers Domecq) Salin de Giraud,



Margé, (Cebada Gago, Jandilla, Santiago Domecq, Garcigrande) Vendres, France.



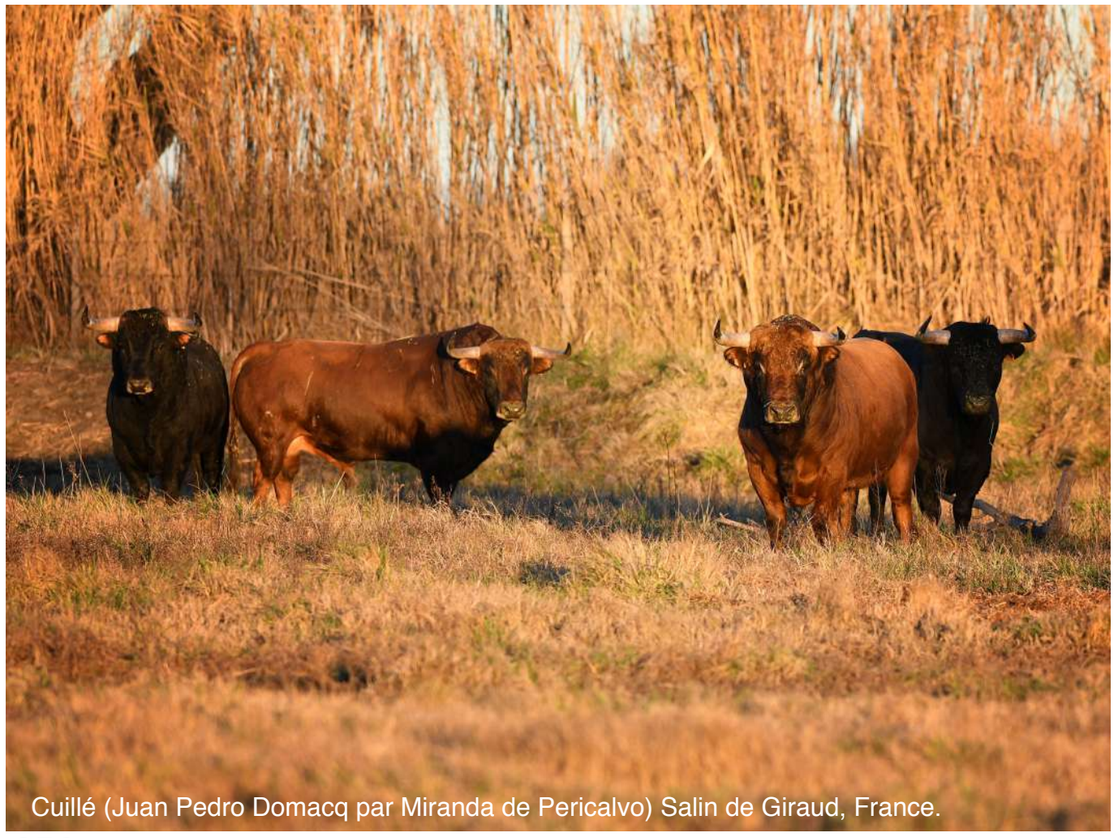
Camino de Santiago (Marquis de Domecq, Albarreal, Juan Pedro Domecq) Bars, France.



Blohorn (Jandilla et Guateles), Arles, France.



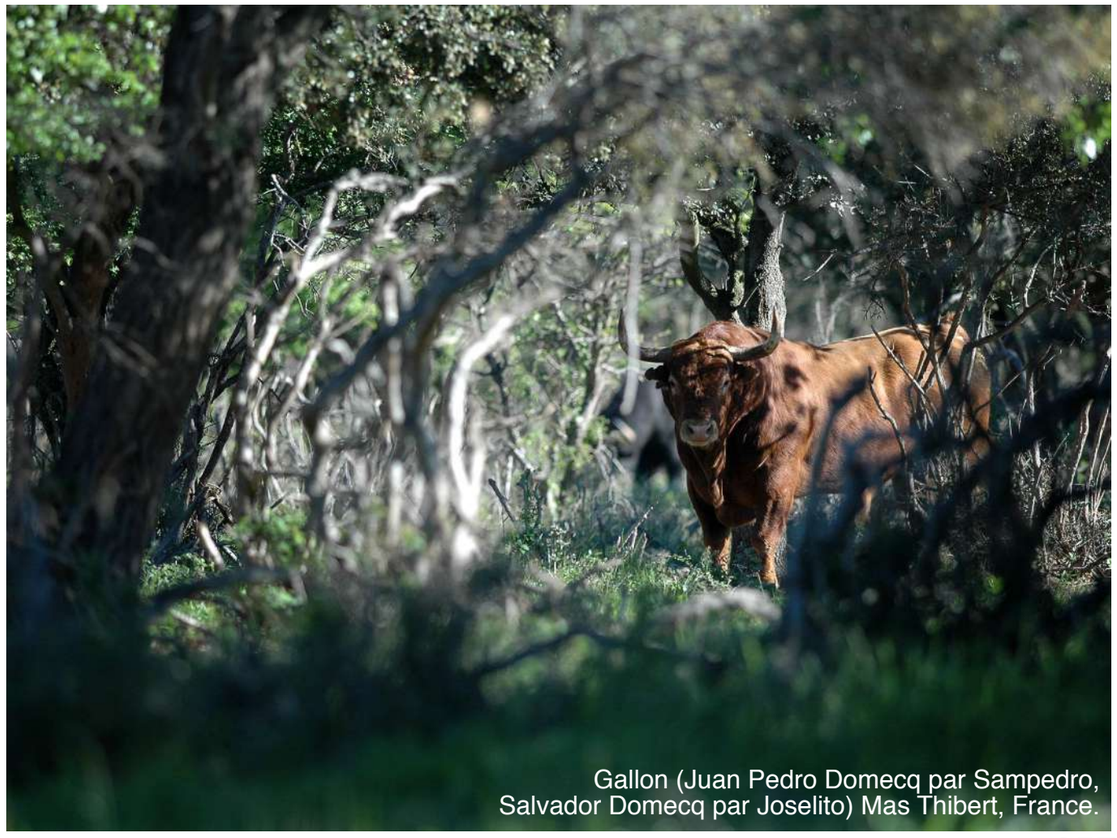
Tardieu (Pouly, Pereda, Escudero de Cortos) Mas Thibert, France.



Cuillé (Juan Pedro Domacq par Miranda de Pericalvo) Salin de Giraud, France.



Le Scamandre (Atanasio et Lisardo par Valdefresno) Saint-Gilles France.



Gallon (Juan Pedro Domecq par Sampedro,
Salvador Domecq par Joselito) Mas Thibert, France.



Jalabert (Pinto Barreiros par Oliveira Irmaos, Daniel Ruiz, Garcigrande), Arles, France.



Margé (Cebada Gago, Jandilla, Santiago Domecq) Vendres, France.



Jalabert (Pinto Barreiros par Oliveira Irmaos, Daniel Ruiz, Garcigrande), Arles, France.



Fano (Murube par Hermoso de Mendoza et Capea) Miramas, France.


Campo Bravo (Baltasar Iban), devant le volcan Chimborazo, Équateur.


Piedras Negras, Tlaxcala, Méxique.

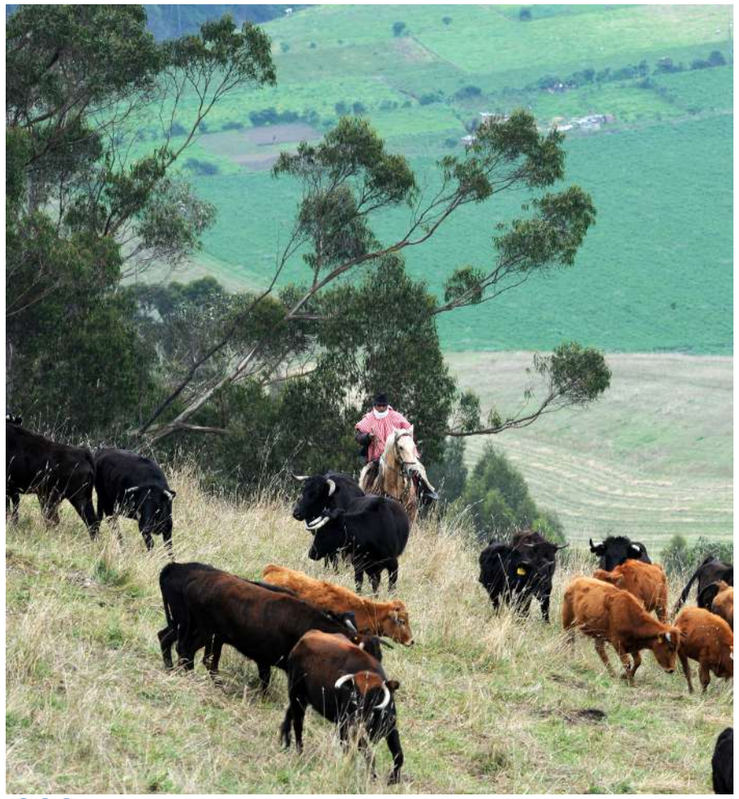
Vistahermosa


Mirafuente (El Torreon Juan Pedro Domecq) Pichincha Equateur.


Los Encinos, Querétaro, Mexique.



Puchalitola, (Nuñez) Machachi, Équateur.







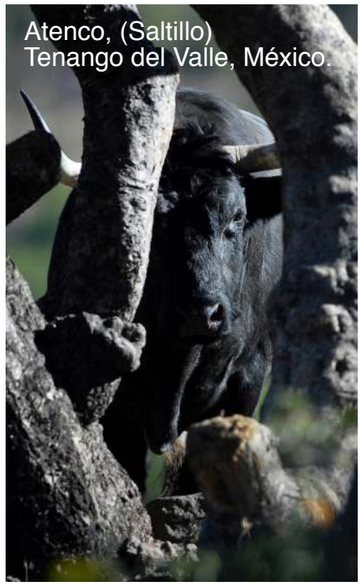


Santa Rosa, (Baltasar iban) Calacalí, Pichincha, Équateur.



San Martin, (Saltillo et Albaserrada par Victorino Martin) Tepejil del Rio, Hidalgo, Méxique.


Checayani (Urquijo) Azangaro, Puno, altiplano andin Pérou.


Atenco, (Saltillo)
Tenango del Valle, México.



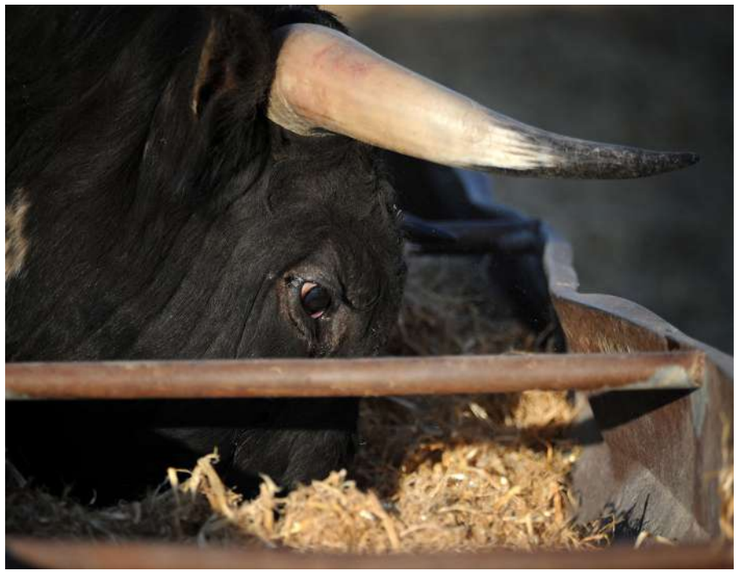

Huagrahuasi (Juan Pedro Domecq et Jandilla) Píllaro, Tungurahua, Équateur


San Luis (El Torreon, Domecq) Cayambe, Pichincha Équateur.


Vista Hermosa (Juan Pedro Domecq) Pichincha, Equateur.

10 TAUREAU D'HERBE ET TAUREAU HORS SOL

Les méthodes d'élevages varient d'une ganadería l'autre en fonction de leur écosystème. L'idéal pour le ganadero est de maintenir son troupeau de mères et les jeunes générations grâce à l'herbe de ses pâturages, avant de réserver aux taureaux de l'année un régime de champions.



Si jadis les taureaux étaient élevés uniquement à l'herbe grâce à l'immensité des espaces qui leur étaient consacrés, ce n'est plus possible aujourd'hui. Le passage durant sa dernière année de l'alimentation naturelle peu onéreuse lorsqu'elle existe, à une alimentation très coûteuse à base d'aliments à forte teneur en protéines entraîne des conséquences sur la vie du taureau : toujours élevé de manière extensive pendant les trois premières années de son existence, il l'est désormais hors sol dans des cercados plus réduits durant les derniers mois précédant son départ pour les arènes ; ses cornes sont protégées par les fundas et il est soumis à un entraînement physique qui induirait un risque de domestication si ces exercices n'étaient pas réalisés dans des conditions optimales. **Tel est le tribut que les ganaderos doivent payer pour satisfaire les exigences du public pour qui le taureau ne sera jamais assez retoutable, armé et brave.**

LA PAILLE ET LE GRAIN

Cette évolution se fit de manière progressive pour apporter des réponses ponctuelles aux problèmes soulevés. **Au début du XXe siècle,** des ganaderos comme Eduardo Miura ou Pablo Romero avaient compris qu'un apport de céréales durant les derniers mois favorisait la "mise au point" finale pour doter leurs taureaux d'un physique plus imposant, sous l'œil goguenard de leurs confrères qui estimaient que la bravoure de leurs taureaux provenait de l'herbe de leurs pâturages.

Ceux-ci estimaient en effet que la bravoure était corellée avec leur propriété et que l'usage de grains était un facteur de couardise réservé aux bœufs de labours. **L'herbe fraîche ou séchée, paille ou foin, demeurait la base, mais le grain donné les derniers mois fit des taureaux de ces ganaderias aux physiques déjà imposants, les plus redoutés des toreros.**

Avec la réduction et l'appauvrissement des terres à partir de la réforme agraire des années 60, **le grain, moulu en farine – le *pienso* – devint un complément indispensable pour équilibrer l'alimentation et pour le bon fonctionnement de l'appareil digestif du ruminant.**

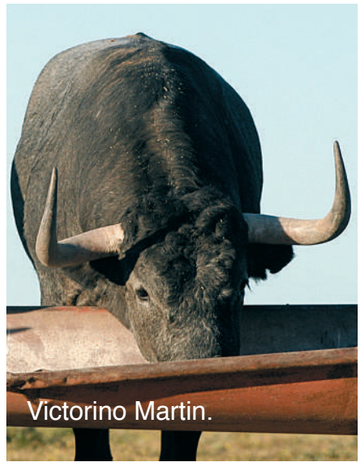
Iñigo Sánchez Urbina, ganadero de Sepúlveda.
«La paille c'est le pain des toros. Certains la gardent pour la fin, quand le pienso ne les a pas rassasiés. D'autres la mangent en premier, se réservant de façon gourmande le pienso pour finir. Certains passent d'une gamelle à l'autre et avalent gloutonnement plusieurs rations, ce qui provoque des frictions fréquentes...»

Le pienso est la garantie de produire des taureaux aux formes harmonieuses à condition de doser convenable ses composantes et d'être sûr que le taureau le mange malgré sa préférence pour l'herbe de printemps.

Juan Pedro Domecq Solis imagina donc une broyeuse géante qui chaque jour mélange la paille et le grain pour obliger les taureaux à ne pas trier l'un de l'autre. En outre, en analysant la teneur de ses terres en minéraux indispensables et en y apportant les correctifs nécessaire, le ganadero apporte à son bétail l'alimentation équilibrée qui lui permet d'arriver aux arènes dans la meilleure forme possible.

Une innovation en entraînant une autre, pour contrôler totalement leur alimentation, Juan Pedro Domecq Solis, vite imité par ses confrères, n'hésita pas à élever ses taureaux hors sol durant leur dernière année de vie. Cette méthode fut initiée par les ganaderos mexicains qui disposaient de très peu d'espace depuis la révolution agraire impulsée par Emiliano Zapata et Pancho Vila. En procédant ainsi, le ganadero peut s'assurer que ses taureaux ne délaissent pas le pienso au profit de l'herbe fraîche.

Toute médaille ayant son revers, le surplus de protéines apporté par le pienso provoque des démangeaisons à l'extrémité des cornes, entraînant divers risques que l'on ne constate pas chez les vaches élevées à l'herbe.



Victorino Martin.



Tardieu frères.



Goupil.


Taureau «fin» de Victoriano del Rio (Juan Pedro Domecq par Algarra).

Victoriano del Río

« Il n'est pas facile d'obtenir un toro armé et astifino quand il arrive en âge d'être lidié. Quand les toros mangent beaucoup de protéines, cela leur produit souvent d'insupportables démangeaisons au bout des cornes. Alors ils les enfoncent dans le sol et les abîment. Au printemps certains y laissent plus de quatre doigts de corne. Chacun essaye d'y remédier comme il peut. Moi j'ai changé toute mon organisation. J'ai fait passer tous les toros de trois ans sur les hauteurs de la finca. Comme cela, les cornadas qu'ils donnaient dans le sol très dur, ils les donnent maintenant contre les troncs d'arbres. De cette manière ils ont la pointe des cornes comme graissées et ils les abîment beaucoup moins. L'avenir me dira si j'ai trouvé la solution miracle.

Le problème vient du fait que l'on ne peut pas changer notre méthode d'alimentation du toro brave car on exige de lui qu'il atteigne un poids minimum, le même pour tant de races différentes. Celui que j'élève est plutôt petit et il doit donc manger une grande quantité de protéines pour faire le poids exagéré qu'on nous impose. Ce serait plutôt aux vétérinaires d'étudier ce problème de façon scientifique. Mais au lieu de cela, ils rejettent les toros qui ne satisfont pas à leurs critères. Il faut en finir avec ce cercle vicieux. Car ce qui est sûr c'est que si les toros ne mangent pas de protéines, ils n'arrivent pas au poids !»

« Il faut en finir avec ce cercle vicieux : si les taureaux ne mangent pas de protéines, ils n'arrivent pas au poids ».

Juan Pedro Domecq IV

«L'alimentation est le grand défi des ganaderos. Elle conditionne la force qu'aura le taureau. Si le pienso affecte le foie qui est le moteur de l'organisme, le toro peut souffrir de comas épathique et s'éteint très vite. Le préparer physiquement aide à compenser en lui donnant plus de capacité thoracique et en développant sa musculature. Mais si le foie est touché cela remet tout en question. Le problème est que chaque nutrioniste veut vendre ses produits .Alors il est fondamental de bien connaître tous les composants, leur utilité et leur proportion. La base reste l'avoine, l'orge et le maïs. Le problème est que sans maïs le taureau ne grossit pas. La tentation est alors d'en augmenter la dose si ta saison commence de bonne heure.

Une année, un nutritioniste me conseilla de mettre 40% de maïs pour enrober plus vite les toros et lors des deux premières corridas tous sortirent comme asphixiées, Depuis j'en mets 8%, 12% tout au plus. Le maïs est indispensable mais dangereux. Il produit de la graisse et la graisse donne de la beauté en arrondissant le taureau. Mais au bout du compte le seul véritable objectif est de ne pas avoir de problème lors des reconocimientos vétérinaires. Si le toro ne leur paraît pas suffisamment plein, ils le refusent et tu ne peux pas le lidier».


Juan Pedro Domecq Morenés, IVe du nom.

« L'alimentation est le grand défi des ganaderos ».


Taureau massif de Juan Pedro Domecq, dont l'arrière-train proéminent trahit l'alimentation forcée pour lui permettre d'être lidié à Madrid.

DU PIENSO AUX FUNDAS

Pour résoudre le problème d'usure des cornes qui rendait de nombreux taureaux impropres pour la lidia, Alvaro Domecq Solis, ganadero de Torrestrella et oncle de Juan Pedro, imagina d'envelopper celles-ci dans des protections rigides pour préserver les pointes tout en leur permettant de pousser de manière naturelle durant la dernière année de leur développement.

La mise au point de ces étuis, « *fundas* » nécessita de nombreuses expérimentations avant d'aboutir à la formule actuelle, à base de bandes de plâtre dont on enveloppe la corne comme on le ferait pour une cheville luxée.

Le résultat est spectaculaire : n'étant plus errodée par le grattage contre des surfaces dures, la corne pousse sans s'user et les taureaux qui sortent en piste dans les grandes ferias possèdent les armures les plus redoutables que l'on y vit jamais, avec des pointes effilées longues de dix à quinze centimètres au-delà de la partie osseuse.

Avantage supplémentaire : les pertes pour causes de cornadas ont baissé en moyenne de 14 à 4%. Revers de la médaille : ainsi «protégés» les taureaux ne donnent plus l'impression de sauvagerie qu'ils possèdent pourtant.


... un tampon d'élastoplast...


... un embout de cuivre...


... une fixation...


... un moulage de plâtre.




... retrait du plâtre...



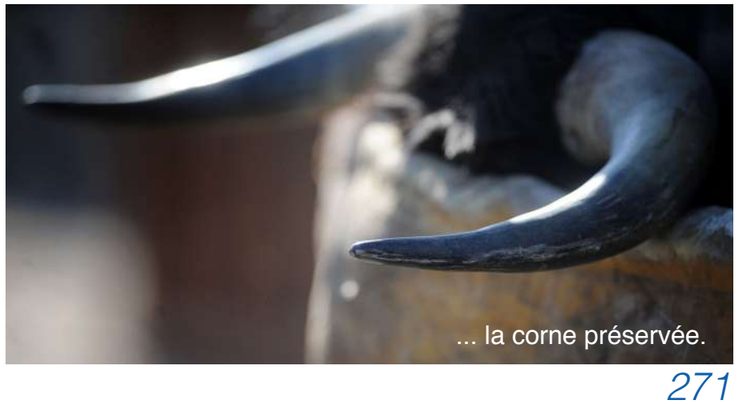


Une bande de plâtre protège la corne comme elle le ferait pour une cheville luxée.

Installé dans la caisse de contention lorsqu'il approche de l'âge de quatre ans, le taureau est muni de ses protections , en quelques minutes : un tampon d'élastoplast pour qu'aucune matière dure ne soit en contact avec la corne, un embout de cuivre pour protéger la pointe des chocs tout en ménageant un espace vide pour la croissance de la corne, une fixation pour éviter qu'il ne bouge, puis un moulage de plâtre à séchage rapide.

Quelques mois plus tard, aussi rapidement qu'elle furent mises les fundas sont ôtées et la corne nettoyée. La pointe a pu croître sans s'abîmer. Le taureau est alors apte à partir pour les arènes.


... retrait de la fixation...


... la corne préservée.

PRÉPARATION PHYSIQUE

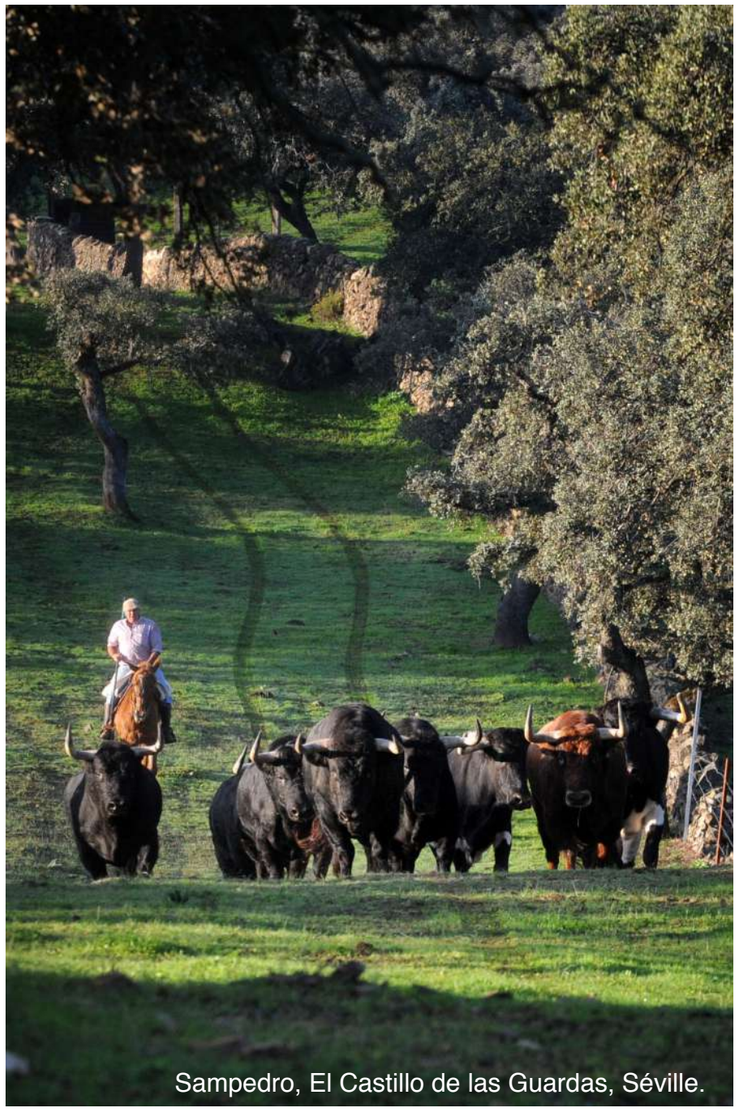
Pour compenser l'excès de sédentarité du taureau et le préparer à l'effort physique qu'il devra produire en piste, les ganaderos ont mis au point des séances d'entraînement qui diffèrent de l'un à l'autre. Courir tous les jours, à jour passé, deux fois par semaine...

Chacun garde jalousement ses secrets, sauf Domingo Hernandez qui n'hésita pas à dévoiler les siens.

Alvaro Nuñez Benjumea
«Courir les taureaux est indispensable mais cela risque de changer leur caractère. Nous sélectionnons le taureau pour qu'il embiste de telle ou telle manière, mais quand tu le fais courir sa façon d'embister peut changer. La manière dont tu l'élèves compte pour 40% dans sa forme d'embister. Quand les taureaux tombaient partout, tous les ganaderos ont commencé à les faire courir beaucoup. C'était un désastre. Aujourd'hui les taureaux ne tombent plus, sauf exception, et je crois que tout le monde les fait courir moins. C'est comme un cheval : il peut se défendre pour deux raisons : soit parce qu'il manque de force, soit parce qu'il en a trop. Tout est affaire d'équilibre et il faut le trouver pour chaque taureau car leurs besoins sont différents».


Carriquiri, Alconchel, Badajoz.

Carriquiri.


Sampedro, El Castillo de las Guardas, Séville.


Dolores Aguiirre, Constantina, Séville.


Puerto de San Lorenzo, Tamames, Salamanca.


Valdefresno, Tabera, Salamanca.

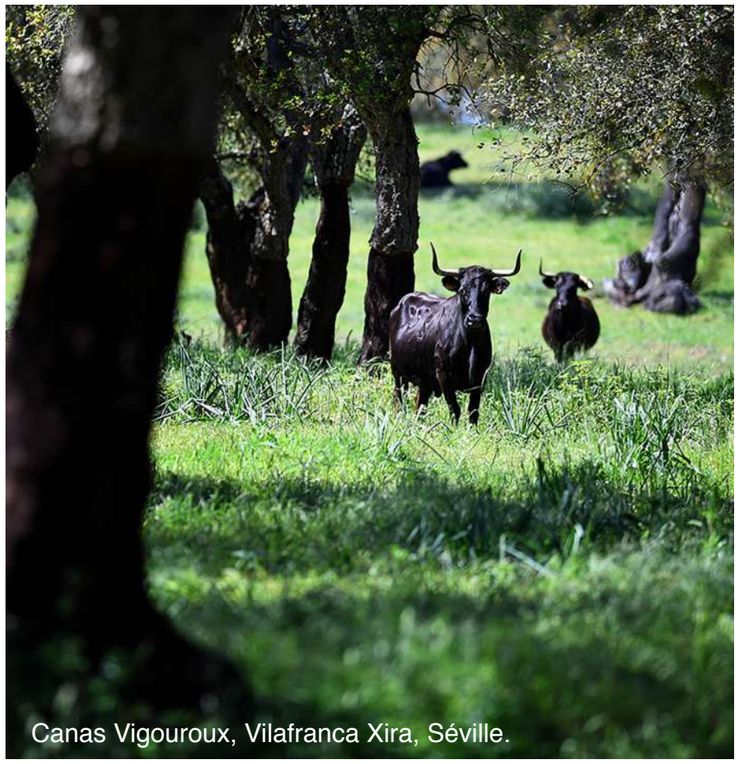
11 La vie privée du taureau

Matriarcat farouche

Le Règne animal étant imperméable aux théories wokes, la vie du taureau débute quand un semental et ses concubines décident d'être heureux et d'avoir beaucoup d'enfants.

Le taureau veille jalousement sur «ses» vaches et réciproquement. Quand un danger se présente, le taureau fait face pour défendre son exclusivité, mais il est aussitôt entouré par les vaches qui se regroupent pour protéger le mâle alpha sans qui leur matriarcat farouche s'éteindrait.

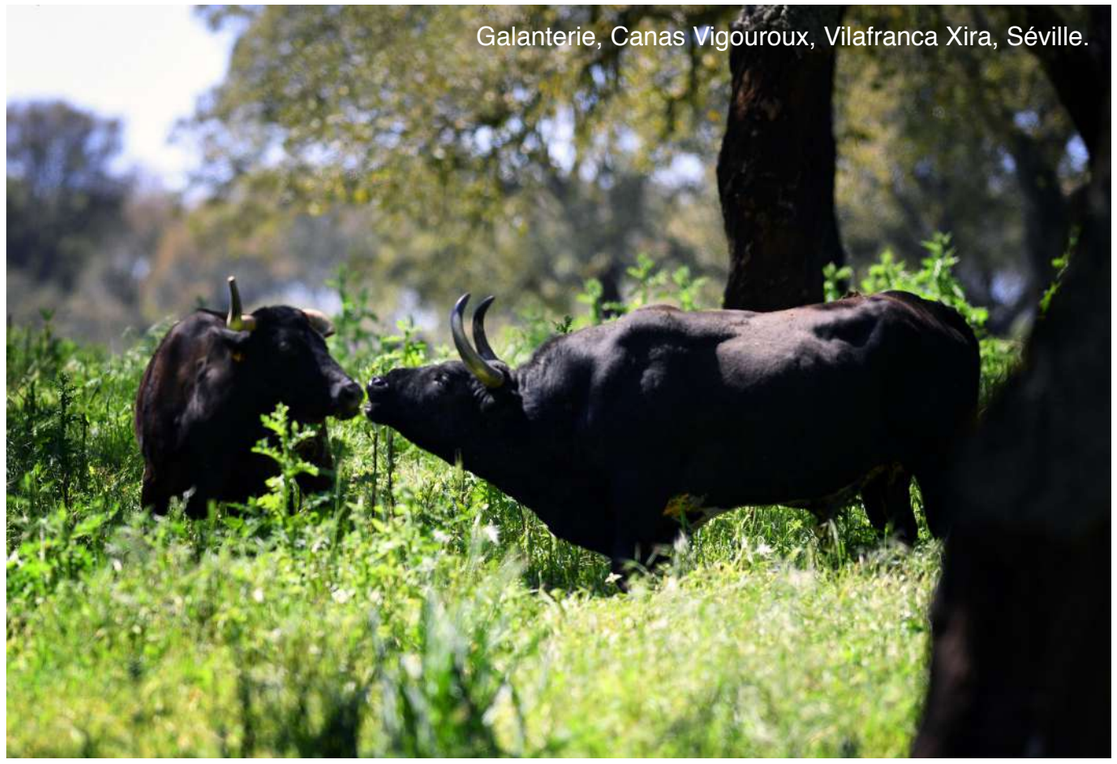
Les conditions de vie du troupeau sont déterminées par l'écosystème que sa présence contribue à conserver en favorisant la protection de diverses espèces animales ou végétales. **L'élevage du toro bravo favorise la biodiversité.**


Canas Vigouroux, Vilafranca Xira, Séville.

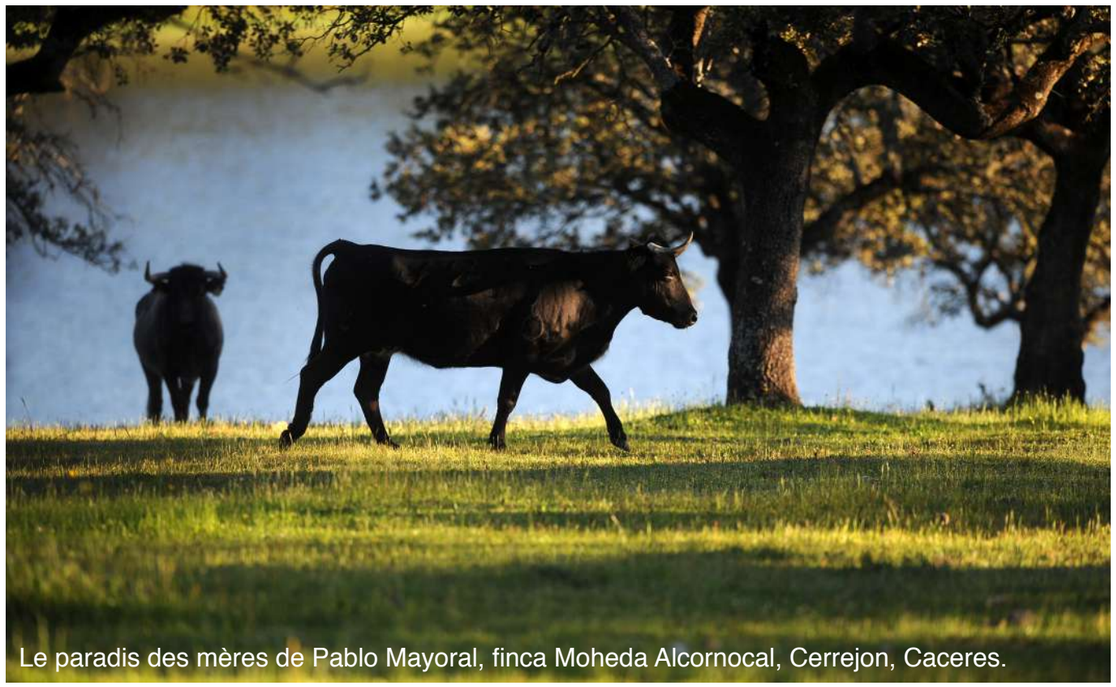

Flor de Jara, Manzanares la Real, Madrid.


Biodiversité, Séville.

Quad un danger se présente, le taureau fait face mais il est aussitôt entouré par les vaches qui se regoupent pour le protéger.


Galanterie, Canas Vigouroux, Vilafranca Xira, Séville.


Rendre-dedans, Virgen Maria, Constantina, Séville.



Le paradis des mères de Pablo Mayoral, finca Moheda Alcornocal, Cerrejon, Caceres.



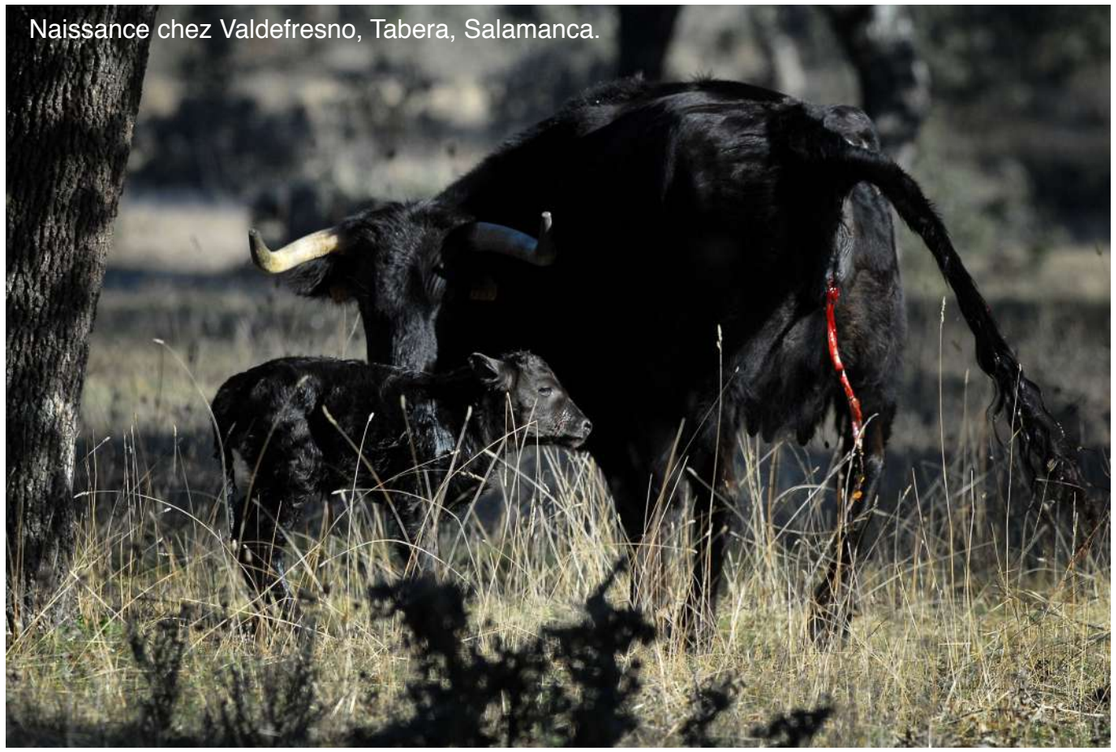
Pablo Mayoral, Cerrejon, Caceres.

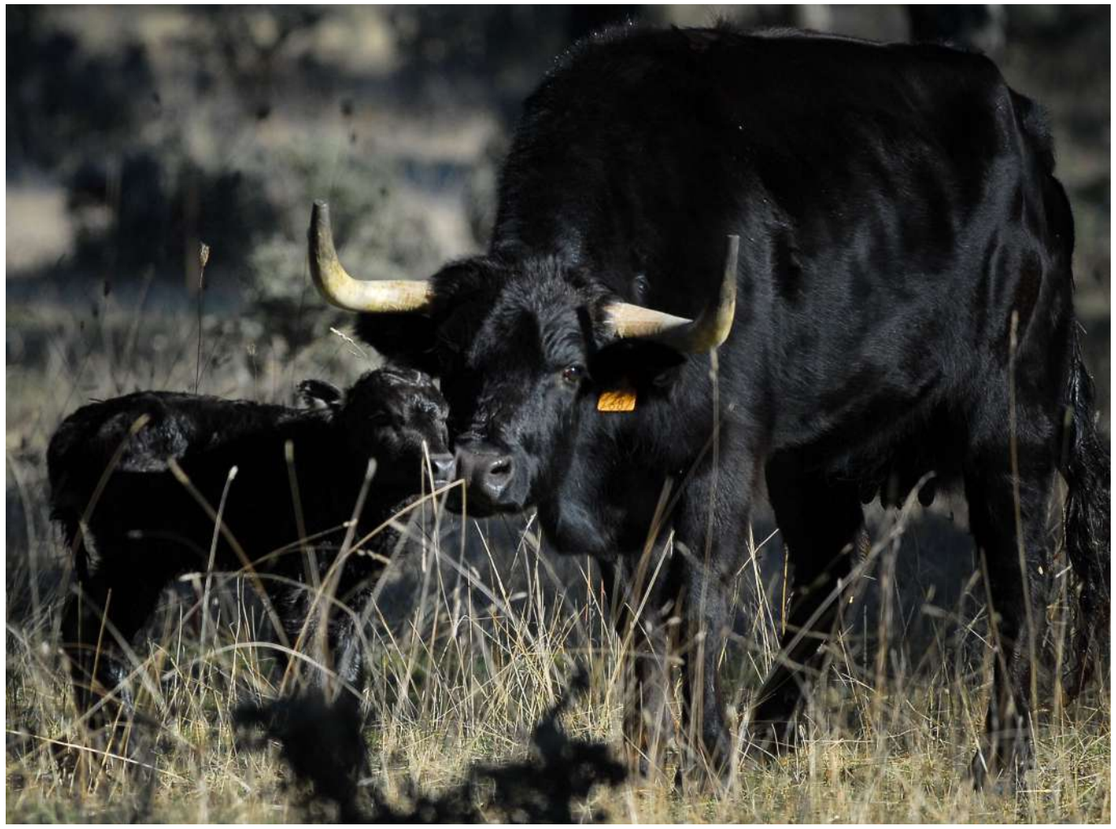


Victorino Martin, finca La Gama, Portezuelo, Caceres.



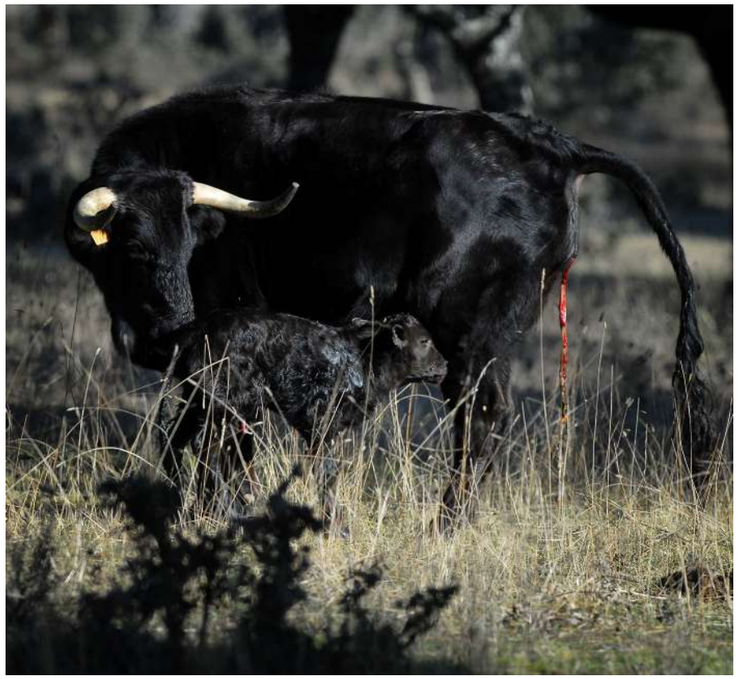
José Cruz, finca Cabezal Viejo, La Encina, Salamanque.


Naissance chez Valdefresno, Tabera, Salamanca.



Quand vient l'époque des naissances, le campo fleurit d'une multitude de petits «bambis» en peluche, minuscules boules noires ou rousses qu'à peine nés leurs mères lèchent, sèchent, réchauffent et allaitent avant de les intégrer au troupeau.

Sous leur regard protecteur, mais aussi sous celui de l'homme qui veille à préserver la vie de chacun des animaux du troupeau, les veaux apprennent alors la dure loi qui préside à la sélection naturelle des espèces, en vertu de laquelle les faibles subissent la loi des plus forts.

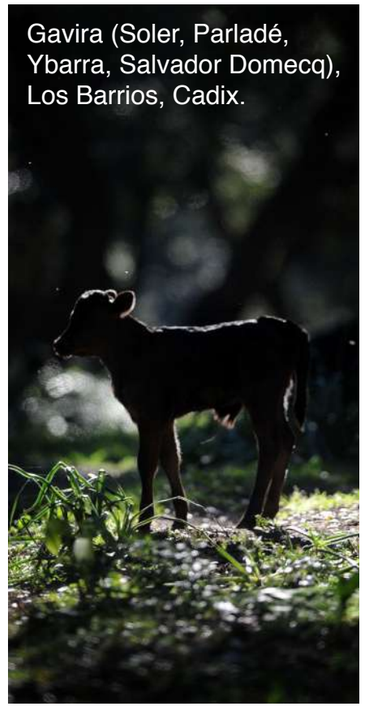



Le nouveau-né rejoint le troupeau.


Torre de Onofre (Maribel Ybarra par Moura et Domecq par Osborne), Monforte, Portugal.


Intégration au troupeau. Valdefresno.


Valdefresno.


Gavira (Soler, Parladé, Ybarra, Salvador Domecq), Los Barrios, Cadix.


Ave Maria (vache marquée du fer de Nuñez del Cuvillo), Constantina, Séville.


Torre de Onofre (Domecq par Osborne), Monforte, Portugal.

BOUCLÉ, VACCINÉ, VITAMINÉ

À peine né, le petit veau est repéré par le ganadero où le mayoral qui visite chacune de ses vaches quotidiennement. Il faut, avant qu'il ne soit trop agile, l'attraper et le boucler pour l'identifier.

Un simple piercing à l'oreille qui sera retiré un an plus tard, quand viendra le moment du marquage.

Felix Miajada, mayoral de **Victorino Martin**, profite du sommeil des nouveaux-nés et d'une absence momentanée de leur mère pour les hisser en selle avec sa *garrocha*, les boucler, les déparasiter, les vacciner puis leur injecter des vitamines.

Ainsi protégée, la vie du petit taureau peut débuter sous les meilleurs auspices.


Félix Miajada hisse le nouveau-né en selle.

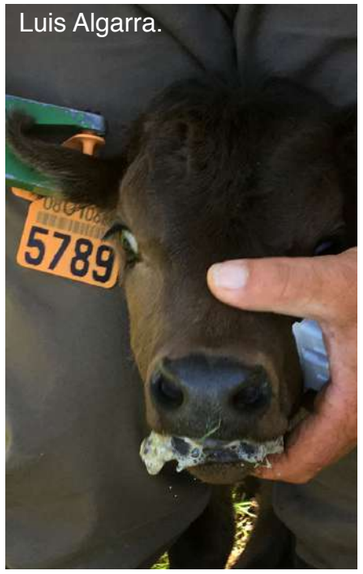





La mère attend qu'on lui rende son petit.


José Enrique Fraile de Valdefresno.





Luis Algarra.



Retour à la nurserie.

LA MAIN APAISANTE DE L'HOMME

Quand la Nature se montre impitoyable et que le pett veau devient orphelin à la naissance, ou que sa mère l'abandonne, l'homme prend le relai.

Abrité du froid et alimenté au biberon jusqu'à ce qu'il commence à manger de l'herbe, le petit veau ne gardera le souvenir de ce moment que si l'homme dépasse les limites de ce que sa suvagerie naturelle peut tolérer.





Juan Leal donne le biberon à une petite orpheline de Virgen Maria.



Antoñete et Romerito.

Antoñete rendait visite chaque jour à son semental **Romerito**, un Murube du Capea, à qui il apportait des friandises. Un jour le Capea vint le chercher pour le mettre une saison sur ses vaches.

Quand Romerito revint à Navalagamella il accourut au galop à la rencontre de son ami. Deux ans plus tard le maestro pleura longtemps Romerito qui mourut de vieillesse.



Jesus Bernal et Arisco.

Arisco, un petit orphelin de Domingo Hernandez, fut élevé au biberon par le mayoral Jesus Tapia. Il n'alla jamais aux arènes et servit durant plusieurs années comme cabestro avant qu'un novillo le tue.



Angel Muñoz caline Flautista.

Chez Alcurrucén, élevée au biberon par le mayoral Angel Muñoz, **Flautista**, de la famille des musiciens, transmet sa grande bravoure à tous ses petits mais accourt vers son ami chaque soir quand il vient lui apporter quelques friandises.

Il arrive aussi qu'au soir de leur vie de vieux sementals réputés pour leur bravoure se rapprochent de l'homme quand leurs forces déclinent et qu'ils se savent incapables de se défendre contre leurs jeunes concurrents. C'est le cas du grand **Perdigón** qui coula une retraite paisible loin des taureaux qui le maltraiteraient - la Nature est impitoyable - dans l'élevage de la famille Margé où il fut choyé jusqu'à son dernier souffle en souvenir des fils si braves qui ont contribué à la réputation de la ganaderia.



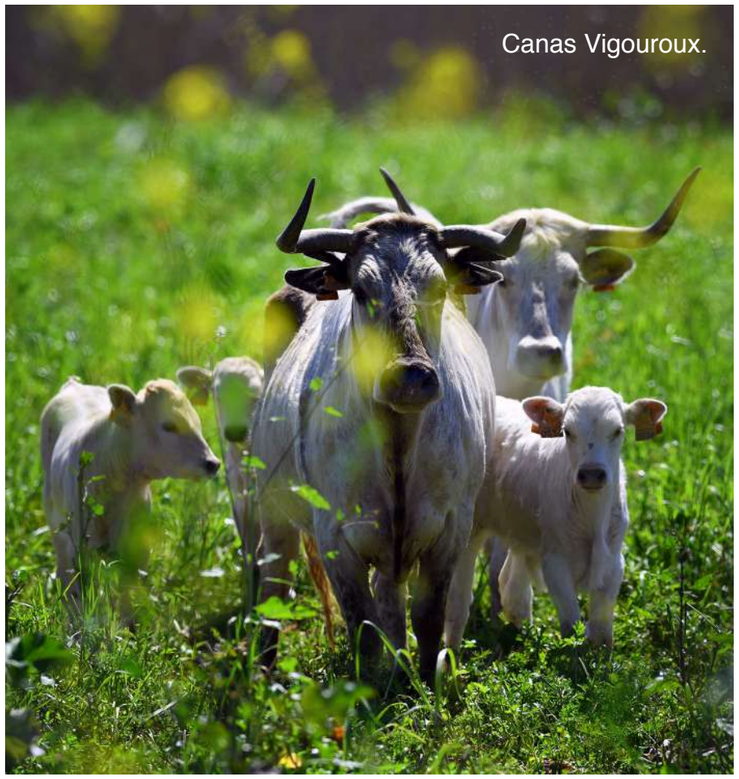
Olivier Margé apporte chaque jour sa ration de pienso à Perdigón, semental à la retraite.

EDUCATION MARTIALE

Au sein du troupeau, les futurs taureaux font l'apprentissage de la vie de groupe soumise aux lois de la nature et de la sélection naturelle : les forts vivent, les faibles disparaissent.

Heureusement l'homme est discrètement présent pour tempérer ces lois qui s'imposent à toutes les espèces.

Quand un animal est en difficulté il le soigne et le sépare de ses congérères trop agressifs. C'est dans la dureté de cette vie naturelle que le jeune taureau forge le caractère qui le rendra intraitable dans l'arène.

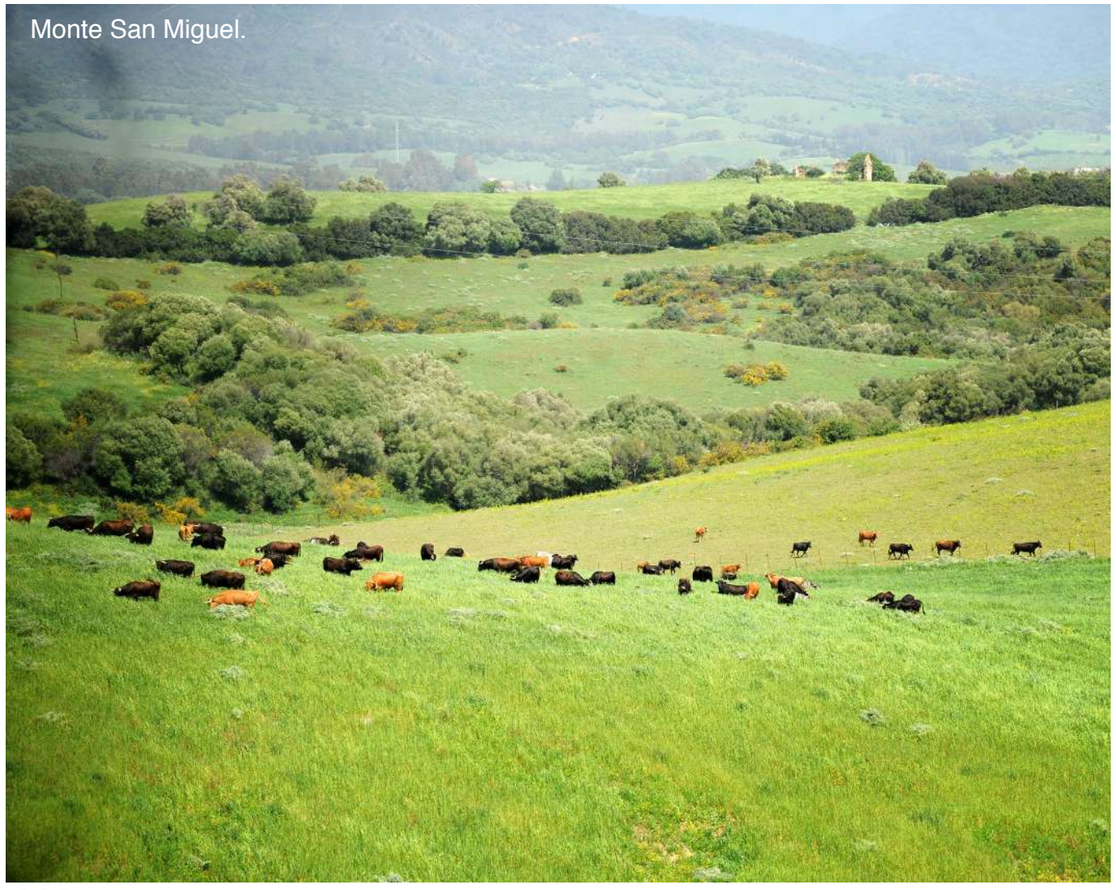

Canas Vigouroux.


Alcurrucén.


Pedrés.


Pablo Mayoral.


Saltillo, Séville.


Monte San Miguel.


Santa Rosa, Équateur.


Miura, Séville.



Torrealta, Cadiz.



Conde de la Maza.



Virgen Maria, Séville.


Victorino Martin rassemble les mères et leurs veaux.

SEUVRAGE, SOINS, VACCINATION

Vers l'âge de huit mois, quand les añojos ont troqué le lait maternel pour l'herbe et que les mères sont déjà en gestation de leur prochaine progéniture, il est temps de les séparer d'elles. Le seuvrage, *«destete», qui* marque le départ d'une nouvelle existence pour eux, est une opération délicate durant laquelle le ganadero et ses vachers doivent veiller à la sécurité de tous les animaux du troupeau lors de leur transfert des immenses cercados jusqu'à l'espace confiné des corrals où les veaux vont être séparés des mères.











Le sevrage, marque le début d'une nouvelle existence, séparée de la protection bienveillante des mères.

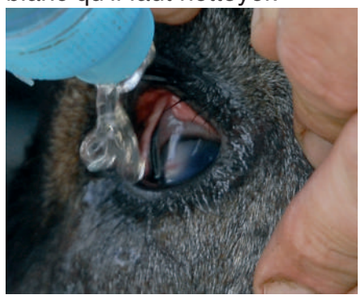
Rassemblés par les cavaliers dans les étendues sauvages où ils ont passés les premiers mois de leur vie, les jeunes veaux et velles, accompagnés de leur mères, sont conduits en troupeau vers les "corrals" de l'élevage où, par un jeu savant de portes à glissières, les petits sont rapidement séparés des grands.

Depuis le jour de leur bouclage, sept à huit mois auparavant, c'est la première fois qu'ils sont en contact avec l'homme qui profite de leur enfermement pour dresser un rapide bilan de santé de chacun d'eux.




Visite médicale effectuée par le ganadero-vétérinaire.


Début de «*nube*», nuage blanc qu'il faut nettoyer.




Iodage des cornes.




Antibiotiques pour prévenir l'infection.








Retour au campo avec les veaux trop jeunes pour être seuvrés.

Victorino Martin Garcia

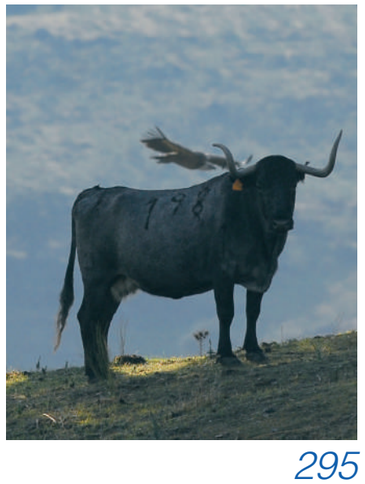
«Le jour du seuvrage nous en profitons pour faire un check-up complet. Nous soignons les éventuels bobos aux yeux qui pourraient s'infecter, nous injectons des antibiotiques au cas où, nous faisons les vaccins et nous enduisons les cornes naissantes d'iode. Cela les fortifie. Chaque fois que les petits passent par le couloir nous en remettons une couche».

Veaux et velles passent ainsi un par un à la consultation. Puis les mères sont relâchées de leur côté avec les plus petits des veaux qu'il ne faut pas seuvrer trop tôt.


Une nouvelle vie commence entre frères et soeurs de camada.

Pour les autres, après cette incursion dans l'univers des hommes, la vie en classe d'âge débute, femelles et mâles mêlées pour quelques mois encore. Privés de l'arbitrage protecteur des mères, une hiérarchie naturelle s'instaure entre dominants et dominés.


Déjà grosse, cette Victorina fera bientôt son nouveau veau.



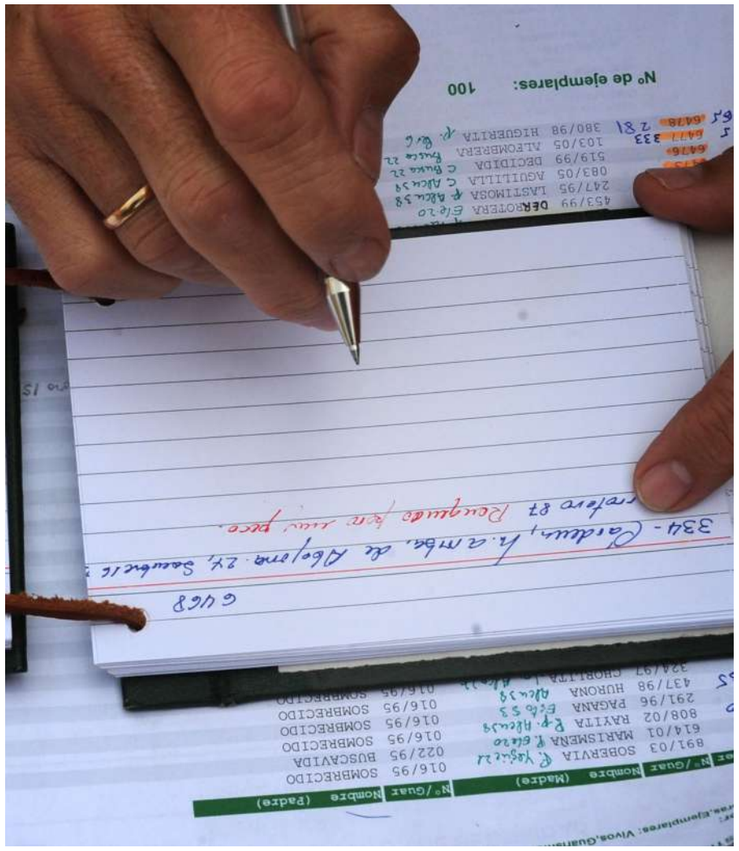

Antonio Miura.

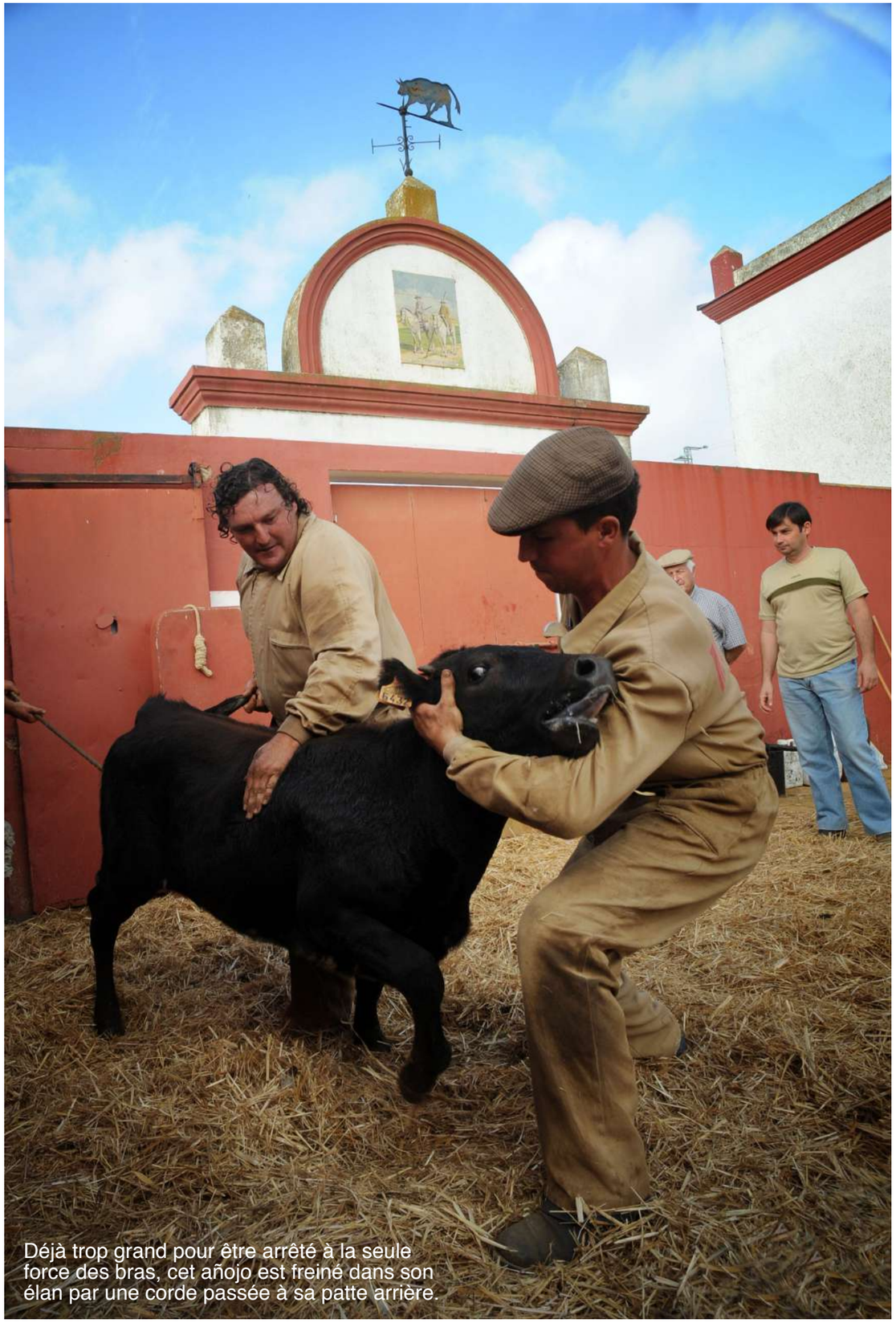

L'envie d'en découdre...

FERRADE À L'ANCIENNE

Quelques mois sont passés. Les añojos (un an) se sont arrondis et certains sont déjà très puissants. Ils sont alors suffisamment forts pour pouvoir supporter le marquage au fer qui atteste de leur origine et de leur identité.

Chez Miura, la ferrade se fait à l'ancienne, en renversant à la main les jeunes animaux avant de les marquer au sol. Tous les vachers de la finca sont mobilisés pour participer à ce corps à corps symbolique qui permet aussi au ganadero de noter de précieuses informations sur le comportement de l'animal : s'est-il rendu trop vite ? A-t-il fait preuve au contraire d'une grande bravoure ? Tout est noté sur le CV de chaque animal, comme ce sera plus tard le cas lors de la tienta a campo abierto.




Déjà trop grand pour être arrêté à la seule force des bras, cet añojo est freiné dans son élan par une corde passée à sa patte arrière.

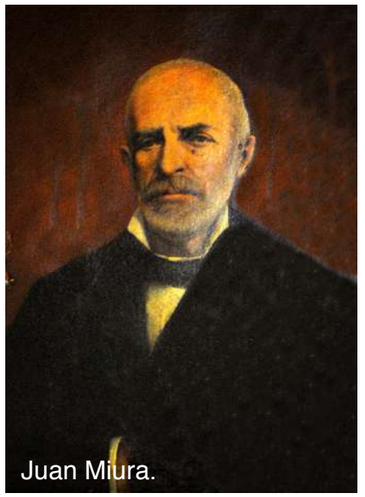

Eduardo Miura.

Eduardo Miura

«Ici nous pratiquons le marquage comme notre famille l'a toujours fait depuis don Juan, le premier Miura ganadero. Certains mayorals et vachers qui travaillent aujourd'hui avec nous sont les arrière arrière petits-fils de ceux qu'il employait au milieu du XIXème siècle. La ganaderia est aussi leur chose. Ils ne comprendraient pas que nous les privions de cette faena durant laquelle ils reproduisent les gestes de leurs aïeux. Ce serait bien sûr plus facile de marquer les añojos dans la caisse comme le font tous les ganaderos, mais il est important de maintenir les traditions».



Herradero à Zahariche.


Juan Miura.








Herradero à Lo Alvaro, Juan Pedro Domecq.


Juan Pedro Domecq.


Fer de Veragua, aujourd'hui de Juan Pedro Domecq.


Herradero à Partido de Resina (ex Pablo-Romero).




Herradero à Montevieho, Victorino Martin.


Fer d'Albaserrada, aujourd'hui Victorino Martin.



Ferrade à la caisse

Depuis l'année 1969 on apposе sur l'épaule droite de l'animal le dernier chiffre de son année de naissance, le 4 pour ceux nés au cours de l'hiver 2023/2024 ; sur le flanc droit son numéro dans l'élevage, pratique généralisée depuis 1850 ; sur la cuisse droite, le fer de l'élevage ainsi que depuis 1990, sur le haut de la cuisse, la lettre correspondant à l'organisation professionnelle à laquelle celui-ci appartient : le U pour les élevages de la Union, le F pour les éleveurs français.

Cette opération effectuée en présence des vétérinaires et de l'administration authentifie la filiation du jeune animal qui entre dans le livre de la ganaderia ainsi que dans le **livre généalogique de la race brave** tenu à jour par l'Union des éleveurs et authentifié par les services du ministère de l'agriculture.

Le ganadero profite de l'herradero pour **vacciner et traiter les animaux contre les maladies colportées par la faune sauvage.** Et pour compenser le stress du marquage, dans les jours qui suivent le ganadero donne au becerro une alimentation abondante, un ou deux kilos quotidiens d'un aliment riche en protéines, vitamines et sels minéraux.



Charros et Saltillos de Piedras Negras.



Habileté des «cow-boys» méxicains.









FERRADE CHARRA

Au pied du volcan endormi de la Malinche où Hernan Cortes fit étape avant de conquérir le Méxique, chez **Piedras Negras** (Tlaxcala, Mexique), ganaderia ainsi nommée car l'hacienda fut construite avec les pierres noires crachées par le volcan, **les saltillos ont absorbé en un siècle les encastes précédents.**

En 1874, la ganadería débuta avec des vaches criollas de demi caste qui existaient au rancho de Zacatepec.

En 1887 un taureau de Pablo Benjumea, ganaderia créée en 1832 au moment de la partition de celle de **Vicente José Vazquez**, apporta du sang vazqueño au bétail autochtone.

Puis vint un semental de Miura en 1895, trois de **Murube** en 1896 et trois autres en 1905, date à laquelle le nouveau ganadero de la famille adjoignit dix vaches et deux sementals du **Marquis de Saltillo** dont le sang a absorbé tous les autres.

Les «charros» de Piedras Nagras perpétuent les traditions : après une heure de cheval au milieu des *potreros* où les saltillos jouent à cache-cache entre les *nopales,* c'est au lasso qu'ils attrapent les veaux que l'on doit marquer, tandis que sur le feu de branchages qui réchauffe les fers cuisent les tortillas de maïs et mijotent les sauces qui, question piquant, n'ont rien à envier aux taureaux de la maison.



Fers, tortillas et sauces au feu.



Rodolfo Rodriguez «El Pana».





«El Pana» au lasso.



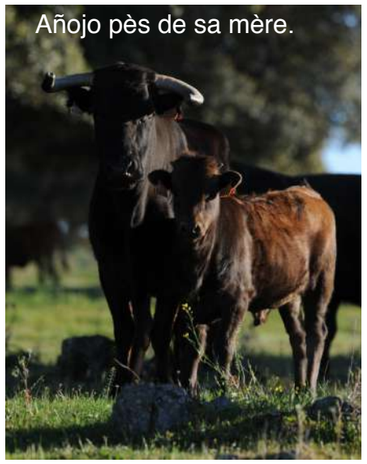
Ce jour-là, le génial matador **Rodolfo Rodriguez "El Pana"** troqua la muleta pour le lasso.

Il devait décéder le 2 juin 2016 des suites d'une voltereta infligée par le taureau de la ganaderia de Guanamé «Pan francés» - lui dont le nom d'artiste était "*panadero*" (boulanger)-, qui lui brisa les vertèbres cervicales dans les arènes de Ciudad Lerdo.





Marco Antonio Gonzalez, ganadero de Piedras Negras.

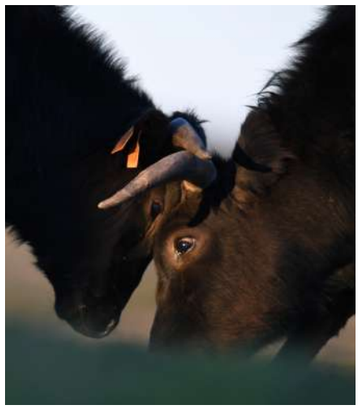

Añojo pès de sa mère.

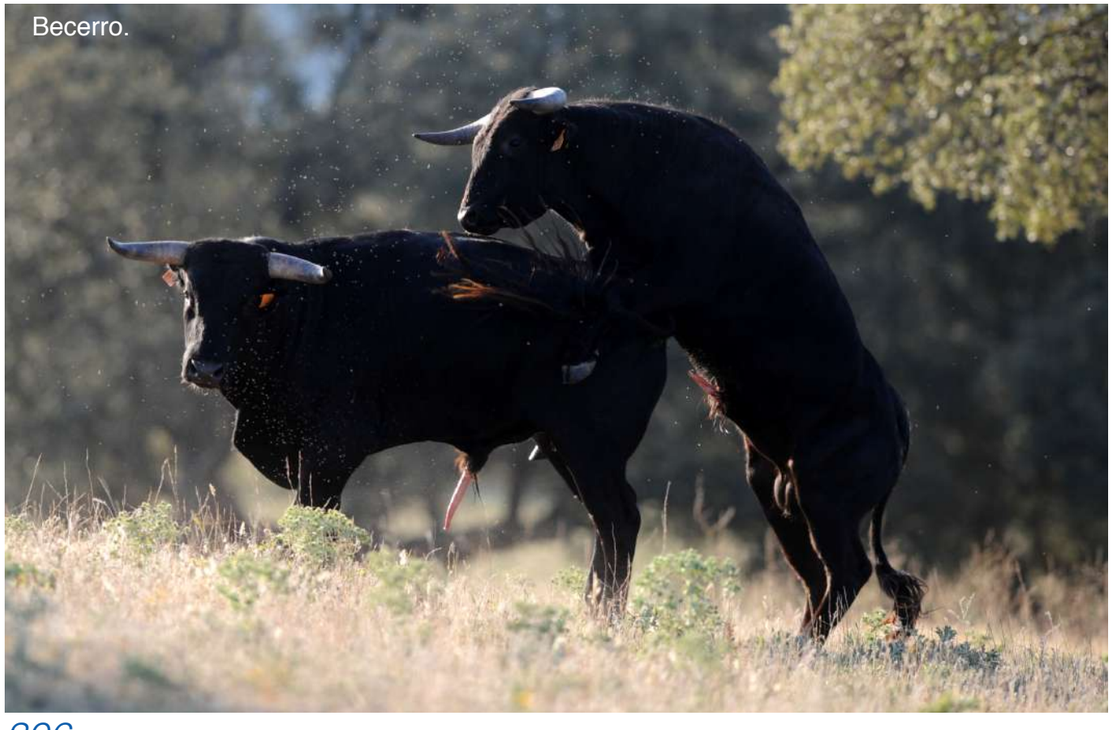
Les âges du taureau

Appelé ***choto*** quand il a moins d'un an, le petit taureau devient ***añojo*** après son premier anniversaire, ***eral*** à deux ans, ***utrero*** à trois, ***novillo*** quand il approche de quatre, **toro** à quatre ans révolus, ***cinqueño*** de cinq à six ans.

Jusqu'à deux ans se battre est un jeu, à trois le jeu devient sérieux, à quatre il est souvent mortel même si avec les fundas les risques de cornadas diminuent mais pas ceux de fractures ou de lésions souvent indécelables et donc mortelles par hémorragies internes.


Becerro.




Becerro.


Eral.



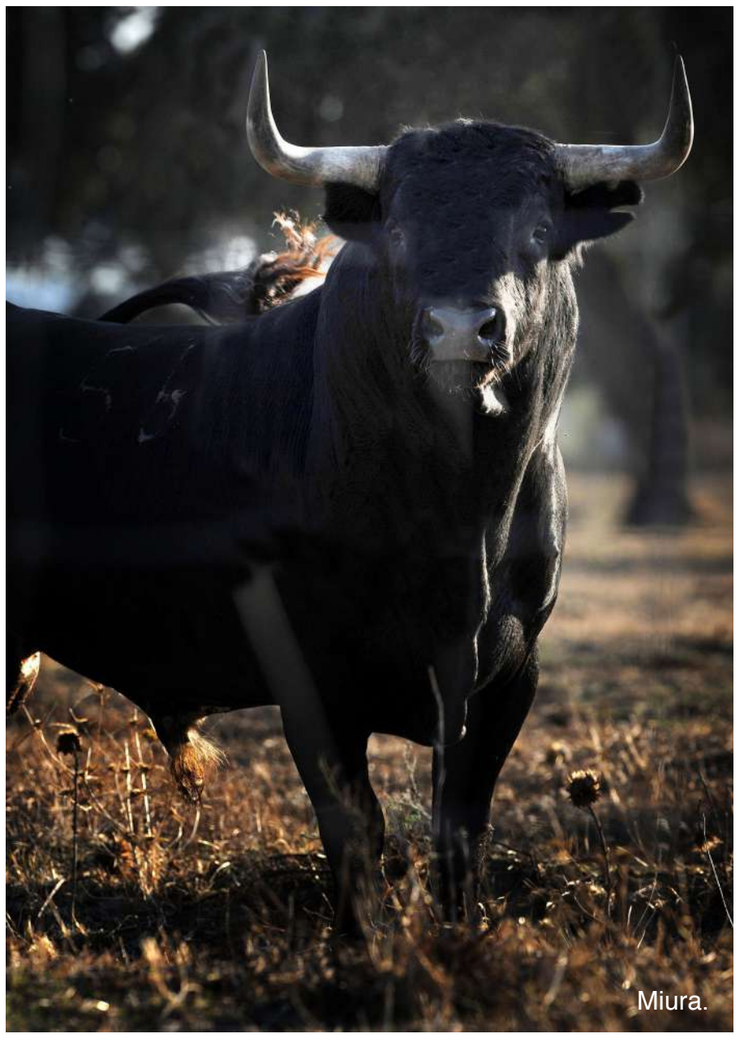

Utrero.



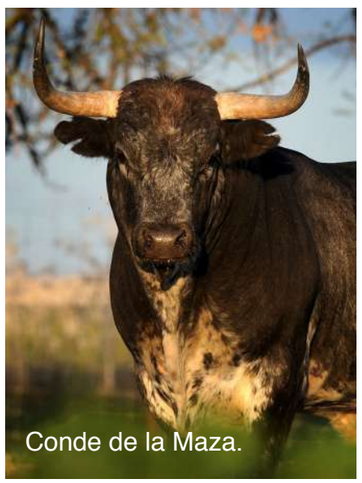

Novillo.


Toro : quatre à six ans (Hermanos Urbina).


La Quinta.


Miura.


Miura.


Conde de la Maza.


Sao Torcato.


Miura.

MANEJO

Tout au long de son existence le taureau est observé à distance par l'homme qui exerce sur lui une domination discrète pour pouvoir le changer d'espace ou l'enfermer pour les besoins prophylactiques.

Ce *manejo*, (conduite) obéit à des règles précises afin d'éviter de brusquer le taureau et de déclancher des réactions agressives, moins fréquentes lorsqu'il est mené en troupeau, mais mécaniques **lorsqu'il est confronté seul à l'envahissement de son territoire.**


Samuel Flores.


La Quinta.


Hoyo de la Gitana (Herrederos de Ignacio Pérez-Tabernero).


Fermin Bohorquez.


Cuadri.

Cebada Gago.


Cebada Gago.


Charro de Llen.


Montalvo.


Fano.

Alvaro Nuñez Benjumea

«Il y a quelques années nous avions construit un couloir par lequel les animaux passaient quand on les marquait, leur mettait les fundas ou les vaccinait. C'était comme un petit corral large, à rebours de leur trajet normal. Aucun ne voulait y passer. Chaque fois que nous les enfermions c'était la guerre. C'est peut-être un hasard mais ces années-là les taureaux commencèrent à embister de manière désordonnée. Très désagréables. Et plus ils étaient braves, plus les défauts s'accentuaient. Nous avons changé le couloir d'endroit et les problèmes disparurent. Le «manejo» est plein de mystère. C'est aussi important que l'alimentation. Un taureau plus léger n'embiste pas comme un plus gros».


José Escolar.

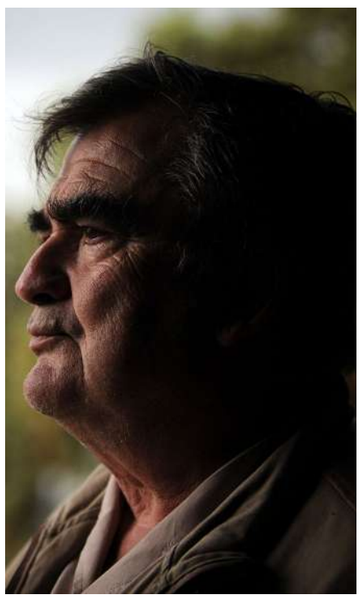
PROPHYLAXIE

Tout au long de sa vie chaque animal brave est l'objet d'un suivi sanitaire constant. S'il est idéal pour conserver leur nature sauvage, l'élevage en mode extensif comporte aussi des inconvénients en raison de la présence d'une faune sauvage colporteuse de nombreuses maladies, telles que la tuberculose, la fièvre aphteuse ou, plus récemment, la «langue bleue» et la maladie hémoragique épyzootique transmise aux bovins par les cervidés et les caprins.

L'Union Européenne impose donc des contrôles réguliers et draconiens à tous les éleveurs afin d'éliminer les risque de voir surgir des foyers d'infection. À certaines époques ces mesures prophylactiques suivies d'ordres d'abattage occasionnèrent la réduction de nombreux troupeaux, voire la disparition de certains.



Arturo Cobaleda
ganadero de Barcial
«Il y eut une époque, voici vingt ans, où c'étaient les vétériaires qui décidaient de ma sélection. Ce n'étaient plus les vaches approuvées en tienta que je pouvais garder, mais celles qu'ils jugeaient indemnes. Les autres partaient à l'abattoir. La ganaderia a survécu à ces années folles par miracle. Et l'encaste des patas blancas aussi».



Chaque année, voire deux fois par an, tout le troupeau est donc vacciné et le sang de chaque animal prélevé à fin d'analyses. Avec les animaux adultes le risque d'accident est évidemment élevé.

Les ganaderos le réduisent en pratiquant les prélèvements en groupe, les animaux étant moins stressés au contact de leurs congénères dans l'étroit couloir de contention.



Prise de sang chez Prieto de la Cal, cortijo de la Ruiza.







Chez **Victorino Martin**, les sementals ont droit à un traitement VIP à l'heure des contrôles prophylactiques. Trop précieux et trop grincheux, ils sont conduits au pas et individuellement vers le couloir de contention où le ganadero, au nom de leur vieille et fructueuse collaboration, leur fait en outre un brin de conversation.







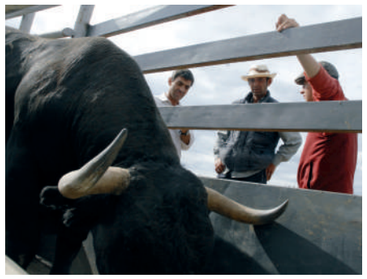
Victorino Martin Garcia
«Certains, au fil du temps, acceptent la proximité de l'homme à condition de respecter la distance qu'ils imposent. Mais d'autres ne la tolèrent jamais. À la moindre erreur, ils te la font payer !»













Anesthésie à la sarbacane et curetage d'un abcès sous l'oeil.



Vaccin à la volée.



Curetage d'un abcès.





Vaccin à la volée.

Pour les soins d'urgence, une anesthésie est pratiquée à l'aide d'une sarbacane que les ganaderos préfèrent au fusil hypodermique trop bruyant.

Et pour les vaccins ou les apports de vitamines, Victorino Martin, copié par certains confrères, a installé une passerelle qui enjambe un large couloir dans lequel une douzaine de taureaux attend au calme qu'il les injecte.

Victorino Martin Garcia
«Moins on manipule le taureau mieux c'est car il apprend vite et cela modifie son comportement. Déjà que les nôtres sont très vifs et rusés, si en plus nous leur apprenons à se méfier de tout ils peuvent devenir impossibles à toréer».

DAMAGE CONTROL

Le damage control «**maîtrise des dégâts**», est une doctrine consistant à prodiguer les soins d'urgence pour assurer la survie du patient dans un contexte dégradé, hôpital de campagne en zone de guerre ou de catastrophe naturelle, mais aussi infirmeries d'arènes ou ganaderias.

Au campo les dangers sont nombreux : les cornadas reçues par les taureaux quand ils se battent doivent être opérées dans l'urgence sous peine de dégénérer. Il en va de même pour les lésions produites aux yeux par les chardons et herbes sèches.

Chez Victorino Martin, où le ganadero et sa fille sont vétérinaires, les soins sont apportés en famille. Ailleurs, les vétérinaires attachés aux élevages se mobilisent rapidement pour intervenir dans les meilleurs délais.



Opération d'une cornada sous anesthésie générale.













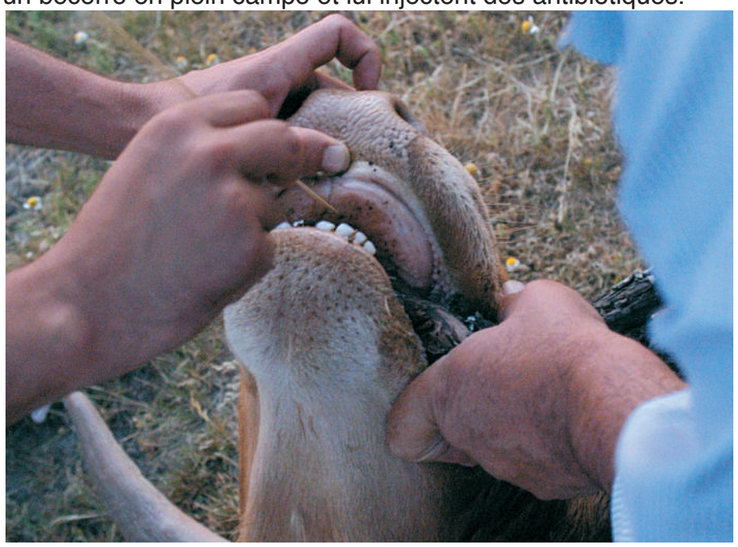
Quand l'herbe sèche durcit, les ganaderos vérifient chaque jour qu'aucune bête ne présente de lésion oculaire. Une simple éraflure suffit à provoquer un voile blanc (la *nube*) qui se forme sur l'oeil et durcit en quelques jours, rendant l'animal impropre à la lidia. Les ganaderos anesthésient alors l'animal à la sarbacane en plein campo, nettoient la nube et injectent des antibiotiques.





Moises Fraile et son fils opèrent un becerro en plein campo et lui injectent des antibiotiques.





12 GÉNOTYPE ET PHÉNOTYPE : LA QUÊTE DU TAUREAU IDÉAL


Taureau *cuesta arriba* du Conde de la Maza.

L'amélioration de la bravoure est le but du ganadero en vue d'obtenir le taureau idéal dont tout le monde rêve. On sait depuis longtemps, que la bravoure va de pair avec le physique et depuis toujours les ganaderos travaillent à l'amélioration de leurs troupeaux de ce double point de vue. Ils ont vérifié depuis longtemps (même si des exceptions dans les deux sens viennent confirmer la règle), que *trapio* - ensemble harmonieux des caractéristiques physiques - et bravoure sont si complémentaires et si intimement liés que souvent un taureau beau sera aussi un taureau brave.

Chaque race possède ses standards de beauté et de sélection. Cependant, s'il serait irresponsable de demander à tous les ganaderos d'appliquer les mêmes et tous tiennent compte de facteurs constants qui découlent du simple bon sens. **L'art du toreo repose sur un postulat fragile : il faut, pour pouvoir toréer le taureau, que celui-ci charge (embiste) en mettant la tête en bas dans une position apparemment si humble que l'on dit qu'il humilie (humillar), condition indispensable pour que le torero puisse canaliser et commander ses déplacements.**

Le ganadero doit donc veiller à ce que phénotype et génotype aillent de pair, ce qui est le cas quand la construction physique du toro lui permet de baisser la tête autant que possible. Ce sera le cas s'il est bâti *cuesta abajo*, en descendant, c'est à dire possédant un garrot plus bas que l'arrière train. Dans ce cas, il aura plus de facilité à mettre la tête en bas que si au contraire il est *cuesta arriba*, bâti en montant, position lui rendant difficile de mettre la tête en bas, même si sa bravoure l'y pousse. Embistant alors avec la tête haute, **cara alta**, voire à mi-hauteur, ***a media altura***, il rendra la tâche du torero plus difficile.

La longueur de son cou est également primordiale : doté d'un long cou, le toro mettra la tête en bas avec plus de facilité que si celui-ci, plus court, ne lui permet pas de suivr le leurre que lui propose le torero tout près du sol, .

A l'heure du choix, ne pouvant que spéculer sur son degré de bravoure, les professionnels, toreros et ganaderos, se fixent donc sur ce faisceau d'indices relatifs à l'apparence globale du taureau, son *trapio*, synthèse harmonieuse de son squelette, de sa construction et de son poids.

Le règlement taurin stipule que pour une arène de première catégorie le poids minimum requis, et donc suffisant, est de 460 kg, 435 en seconde, 410 en troisième. **Mais ces poids sont largement dépassés sous la pression des vétérinaires ou des présidences en Espagne, du public un peu partout.**

Or le taureau doit être un athlète. Comment demander à un sprinter de réaliser la même performance si on lui impose une surcharge de 20% par rapport à son poids de forme ? **Avec un taureau alourdi, l'affrontement entre le torero et le taureau est aussi faussé qu'avec un taureau diminué.**

De sa mobilité autant que de sa bravoure et de son intégrité dépend l'intérêt de son combat et du spectacle.


Taureau bâti *cuesta abajo* de Prieto de la Cal.


Albaserrada d'Adolfo Martin, lomo recto, morillo peu prohéminent.

Victorino Martín
«C'est notre politique de toujours. Nos toros sont toujours dans le type de leur encaste et lorsqu'ils sont en piste, personne ne s'ennuie ! Surtout pas les toreros ! Car même s'ils ne sortent pas toujours comme nous le souhaiterions, il y a toujours en eux cette caste qui donne du spectacle car elle exige des toreros une attention permanente et une lidia parfaite. Nos toros exigent autant d'attention de la part des spectateurs que de la part des toreros ! Ils imposent leur présence et leur personnalité du début à la fin».

S'agissant du Saltillo d'Albaserrada il convient de préciser que sa morphologie constitue une nouvelle exception : fin d'attache (*fino de cabo*) et de volume plus réduit que les autres encastes, il se distingue par la rectitude de son dos et son *morillo* relativement moins développé, ainsi que par sa gorge marquée par l'absence de *badana* (fanon) et par son museau effilé (*hocico de rata*), sauf quand le sang Ybarra introduit par l'apport Buendia chez Juliana Escudero les dote d'un *hocico chato* plus court et carré, comparable au nez camus (court et plat) chez les humains, .

Salvador Garcia Cebada
«Le toro idéal possède un trapio harmonieux, il est plutôt bas, transmet de l'émotion, baisse la tête, a de la race, ne tombe pas et permet au public de se divertir».

Rocío de la Cámara.
«D'abord il doit imposer le respect, être brave et transmettre de l'émotion... puis il faut que le torero puisse le toréer, mais je ne veux pas d'un toro fade ou faible. Je veux que le torero triomphe devant, mais pas à n'importe quel prix... car si le combat devient inégal, ce qui est le cas avec un toro diminué, le public s'ennuie et déserte les arènes».

Consanguinité constructive

Les degrés de la bravoure, du bravo au manso, sont infinis et les résultats de la sélection sont parfois bien éloignés des rêves du ganadero. D'où le recours, une fois la qualité recherchée atteinte, à des croisements entre parents rapprochés qui permettent de conserver cette pureté, au risque, avec la consanguinité qui en découle, de tomber dans des problèmes de faiblesse.


Joaquin Nuñez del Cuvillo.

Joaquin Nuñez del Cuvillo

«Le risque existe, c'est pourquoi il ne faut pas faire n'importe quoi. Car si la consanguinité est un facteur avéré de faiblesse, elle est aussi le seul moyen d'approcher la perfection ! On peut éviter ses travers. Nous avons ici des vaches à haut taux de consanguinité qui n'ont jamais montré aucun signe de faiblesse. La sélection est un art délicat. Il faut affiner chaque jour un peu plus, aller vers la pureté absolue et atteindre un équilibre fragile : en deçà on n'obtient qu'une partie des qualités recherchées et au delà on tombe dans tous les travers de la dégénérescence, dont la faiblesse, le manque de développement, de caste, la fragilité. C'est le grand secret ! Et les bases en sont l'observation, le travail et la patience. Il existe des règles bien connues dans la façon dont se transmettent les caractéristiques à l'intérieur d'une même espèce.

De nombreux travaux scientifiques ont porté là-dessus. C'est une base de travail fiable à partir de laquelle quiconque le désire peut optimiser ses chances à l'intérieur de son propre troupeau. Ces choses là, nos aïeux savaient les faire sans disposer des outils que la science nous donne aujourd'hui. Mais le malheur, ici comme dans beaucoup de domaines, c'est qu'une partie de ce savoir a été perdue. Je n'invente donc rien ! Simplement, j'essaie avec les moyens dont je dispose, de retrouver une partie de ces secrets perdus.

Comment peut-on bénéficier des avantages que donne la consanguinité et éviter ses travers ? D'un toro et d'une vache on sort cinq ou six sementales. À partir de là il faut éviter deux erreurs majeures : employer les lignes collatérales et verticales qui sont les pires.

Partant donc de ces cinq toro, tu fais cinq familles distinctes, toutes de même origine mais que tu vas, en faisant très attention, élever de façon complètement autonome. Par la suite, tu croises les toros d'une des familles avec les vaches d'une autre, les plus éloignées possible en rang de parenté. Et petit à petit la consanguinité diminue puis disparaît. Tu as conservé dans tes cinq familles toutes les qualités originelles du premier toro et de la première vache, mais en agissant ainsi tu as évité d'appauvrir le sang. Et pour plus de précaution tu peux conserver également à part une lignée supplémentaire qui ne servira qu'en cas de besoin à rafraîchir le sang de l'une ou l'autre des familles. Cela demande beaucoup de travail : savoir à quel toro affecter chaque année chacune des cinq cents vaches de la ganaderia est un casse-tête passionnant !»

Effets de mode et équilibre souhaité

S'il est le mieux placé pour savoir ce que doit être le *trapio* du toro qu'il produit, le ganadero doit tenir compte des modes imposées par le public ainsi que des exigences formulées par les toreros vedettes, équilibre délicat à réaliser s'il ne veut tomber dans aucun des deux excès : la démagogie du taureau dont le volume compense le manque de fond et le taureau que sa facilité rend insipide. Dans le premier cas, les vedettes tournent le dos à son élevage et dans le second ce sont les aficionados. Trouver le bon équilibre est forcément très compliqué.

Victoriano del Río

«Je peux lidier mes toros dans les grandes arènes grâce à leur trapio et à leurs armures. D'un autre côté, les toreros les demandent car ils pensent qu'ils constituent une garantie de succès pour eux. En plus ils transmettent beaucoup d'émotion. Peut-être même un peu trop, ces derniers temps... Depuis deux saisons quelques toreros ont commencé à me dire que mes toros bougeaient beaucoup, que parfois ils étaient même incommodes. Mais bon... ils les tuent encore car ils permettent des triomphes importants».


Victoriano del Rio.


Taureaux *cuesta abajo* de Miura.



Pablo Aguado face à un taureau du Vellosino lidié à Bayonne en 2022 dont le pelage burraco provient des Juan Pedro Domecq de Los Guateles.

La ganaderia du **Vellosino** (Ledesma) semble avoir trouvé elle aussi le bon équilibre. Créée par Manuel San Roman en 1970 à partir des Juan Pedro Domecq d'Antonio Arribas qui provenaient de ceux de Los Guateles, ganaderia formée par Baltasar Iban et à partir de laquelle il régénéra ses Contreras, elle stagna longtemps. Mais depuis trois saisons les frères Nuñez qui l'achetèrent en 2000 ont obtenu des résultats excellents, avec, notamment, trois taureaux importants à Bayonne en 2022 et surtout le prestigieux «Toro de Oro» (Oscar des ganaderos charros) remporté en 2023 à Salamanca. À la base de ce renouveau on trouve divers sementals d'Aldeanueva qui ne solutionnèrent pas les problèmes de force mais apportèrent de la classe, puis divers autres.

Manuel Nuñez

«Nous avons presque un encaste propre après tous ces croisements et rafraîchissements. De l'achat à Manuel San Roman nous n'avons gardé que les vaches (pur Juan Pedro donc), *car les sementals étaient trop vieux. Nous sommes allés en acheter ailleurs avec comme objectif d'obtenir un taureau conforme à ce que demande l'époque, c'est à dire un taureau qui dure longtemps. Aujourd'hui celui d'avant qui n'offrait que quinze ou vingt muletazos n'a plus sa place. Tout a évolué : la présentation, le trapio, la longueur des faenas. On exige du taureau qu'il embiste longtemps avec de la puissance mais aussi qu'il le fasse lentement. C'est ce que nous avons cherché et c'est le plus difficile : que la puissance se ralentisse pour permettre les grandes faenas.*

C'est là que les muletazos durent une éternité. Ici cette évolution a commencé il y a dix ans. Avant, il y a 24 ans, nos toros avaient beaucoup de classe mais l'alimentation et la préparation physique n'étaient pas aussi bien contrôlées. Et ils tombaient. Nous avons tout transformé.

Avant on recherchait le toro qui passait sans beaucoup d'entrega pour qu'il ne tombe pas et malgré leurs forces justes ils supportaient la lidia. Mais dans ce type de mobilité paliative tu perds la classe et l'entrega. Aujourd'hui on parle beaucoup de réduire les embestidas et pour cela il faut que la classe aille de pair avec la force. C'est ce que nous avons obtenu : des toros avec beaucoup de classe, de force et de bravoure. Quand un toro sort aussi noble et entregado, c'est qu'il est brave !

Si tu les places loin du cheval ils y vont aussi bien que ceux de n'importe ganaderia torista. C'est pour cela que lors des tientas nous faisons très attention avec nos vaches car elles s'emploient tellement dans le peto qu'elles peuvent y laisser toutes leurs forces. Obtenir ce type de toro est le summum, même si le risque est grand qu'ils s'épuisent très vite. Obtenir le toro qui se livre à partir de la noblesse mais avec la force qui lui permet de durer est le rêve de tous les ganaderos... J'en rêve aussi et de temps en temps les rêves se réalisent. Nous pensons que la bravoure doit s'exprimer au travers de la noblesse.

La vérité du toreo surgit quand le torero torée lentement, ce qui est le plus difficile et exigeant, tant pour lui que pour le toro en raison de la lenteur que cela suppose, quand le temple du torero et la classe de l'animal se confondent. Ce type de toro sort de plus en plus souvent de nombreuses ganaderias... mais aussi de la nôtre. Le problème est que nos camadas sont réduites et que nous avons moins d'occasions de lidier que celles qui ont douze ou quinze corridas. Mais grâce à Madrileño (Toro de Oro 2023), tout le monde a vu. Il possédait une bravoure exigeante, beaucoup de profondeur et d'entrega».

« La vérité du toreo surgit quand le torero torée lentement, ce qui est le plus difficile et exigeant, tant pout lui que pour le taureau ».


Les taureaux du Vellosino lidiés à Bayonne en 2022 offrirent à Adrien Salenc le triomphe le plus important de sa carrière à ce jour dans une arène de première catégorie. Quatre oreilles et une queue !

13 Du campo à l'arène

Le voyage du taureau

Dés 1627, le transfert des taureaux du campo vers l'arène où ils seraient combattus se faisait à pied.

Le passage des troupeaux dans les villages est à l'origine des ***encierros*** qui dans de nombreuses localités de Castille encore, comme Cuéllar ou Medina del Campo, se font toujours avec les cavaliers depuis le campo puis dans les rues, perpétuant la tradition des encierros médiévaux.

Vers 1802, on amenait, toujours à pied depuis les élevages d'Andalousie tous les taureaux issus des élevages, qui seraient lidiés durant la saison madrilène.

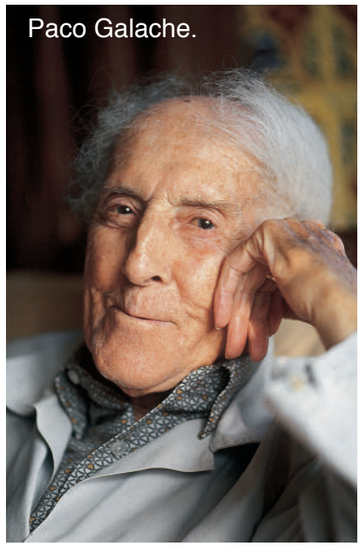
A cet effet, un ***corredor***, sorte d'acheteur en gros, était mandaté pour choisir puis livrer les taureaux près de Madrid, à Jarama, où ils attendaient d'être lidiés. Un mois de voyage, plus un mois de repos sur place. Lorsqu'ils allaient dans le nord, à San Sebastian par exemple, il fallait compter un mois de plus. Trois mois donc depuis le départ. Une pratique tombée en désuétude mais que les plus anciens ganaderos ont pourtant vécu.



Arrivée dans la vega (les berges) du Jarama des taureaux andalous (Madrid au XIXe siècle).

Paco Galache

«L'année de mes dix-sept ans, en 1929, j'ai accompagné de Séville à Salamanca le troupeau d'Urcola que mon père avait acheté à Juan Belmonte. Il nous fallut quarante jours pour transférer le troupeau à pied. On marchait par petites étapes et dès que l'on voyait une étendue d'herbe fraîche, on s'arrêtait. Les hommes se relayaient pour voyager aussi bien le jour que la nuit. On profitait des meilleurs moments. Parce qu'il y avait les vaches mais aussi les veaux, les cabestros, les chevaux... Il y avait toujours cinq personnes à cheval et un cheval supplémentaire qui portait la nourriture des cavaliers dans de grands paniers suspendus à ses côtés. Quand une becerra n'avançait plus on la tuait et elle partait dans le panier... Et à l'étape on faisait un bon feu...»



Paco Galache.



Paco Galache II.

Pour raccourcir ces délais, un empresario inventa le *cajon* en 1860, caisse de bois renforcée d'une armature métallique.

Suffisamment étroite pour que le taureau ne puisse se retourner afin de ne pas se blesser, elle lui permet de voyager couché. Les premiers ***cajones*** furent chargés sur un train à destination de Barcelone. Puis on les chargea sur des camions. Peu à peu, avec le développement du spectacle, des camions spécialement conditionnés à cet effet furent conçus,.

Aujourd'hui, le voyage du taureau du campo vers la ville se résume à quelques heures. Poussé par les cavaliers et entouré par les **cabestros** il passe des ***cercados*** de la ***finca*** à ses ***corrales*** en empruntant la ***manga***, (manche) en forme d'entonnoir qui se referme progressivement sur lui.

Il existe toutefois une grande différence dans les pratiques : dans les ganaderias où l'on conserve un mode d'élevage traditionnel et où le taureau reste à l'écard des hommes, l'embarquement peut prendre des allure d'épopée.

Paco Galache II

«Ici nous les laissons vivre comme ils veulent. Alors le jour où nous les enfermons il faut être très malins. Pourtant très nobles dans l'arène, ils sont indomptables au campo. Une année, on m'en avait acheté un lot pour l'encierro au campo de Ciudad Rodrigo. Je les ai prévenus qu'aucun n'arriverait en ville. Ça les a amusés, ils ne me croyaient pas. Effectivement pas un n'y est arrivé et ils ont mis une semaine pour les récupérer un peu partout dans le campo où ils s'étaient échappés !»



«Ici les taureaux mangent de l'herbe. Je sais que ce n'est plus à la mode, mais chez nous on a toujours dit que l'herbe est nocive quand il n'y en a pas ! Elle donne aux animaux beaucoup de force, plus qu'avec le pienso qui sert surtout à les engraisser ! Mon oncle Paco était un des meilleurs ganaderos d'Espagne et nos taureaux sont les mêmes qu'autrefois. Ce qui se passe est que le marché impose ses codes et que cet encaste est aujourd'hui laissé de côté. Nous sommes le Parc Jurassique de la ganaderia brave. Et pourtant nous aussi procédons de la branche Ybarra-Murube, mélangée à du Veragua.

La bravure est un concept si dévalué qu'il change au gré des ganaderias. Pour moi un taureau doit démontrer sa bravoure du début à la fin. Dans certains élevages le premier tercio a disparu. Si ça se trouve ces ganaderos sont des précurseurs et peut-être la pique disparaîtra-t-elle. Ici elle a toujours sa place et nous avons réussi à concilier la bravoure avec la profondeur des embestidas. En matière de sélection il est très difficile d'obtenir ce que l'on cherche. Pour toréer nos taureaux il faut laisser flotter les leurres pour qu'ils humilient et s'emploient par le bas. Si tu es brusque ils prennent le dessus et tu ne fais plus une passe. Mais si tu sais t'y prendre tu les conduis où tu veux. Au campo c'est pareil : s'ils se fâchent les enfermer est une odyssée».


Paco Galache enfermant un de ses Encinas.


Paco Galache enfermant un de ses Urcolas, l'autre encaste maison provenant directement de Vistahermosa.





La cérémonie de Zahariche

Chez Miura, où depuis 170 ans on élève les taureaux de la même manière, l'embarquement d'une corrida prend des allures de cérémonie solennelle en raison du caractère si particulier des taureaux.

Au moindre raté l'accident peut survenir. Pour le prévenir, Antonio Miura s'engage seul dans la manga, poussant taureaux, et cabestros dans un nuage de poussière dont le rythme s'accélère progressivement..


Embarquement à Zahariche.









Antonio Miura, un des meilleurs garrochistas d'Andalousie... et donc du monde !









Pour éviter des conflits dans les corrals, une corrida de Miuras (ici pour Séville), est embarqués en plusieurs lots : un taureau, un autre, encore un, puis trois.



Eduardo et Antonio Miura,
la sixième génération.











Antonio Miura ajuste la position des cabestros du bout de sa garrocha,



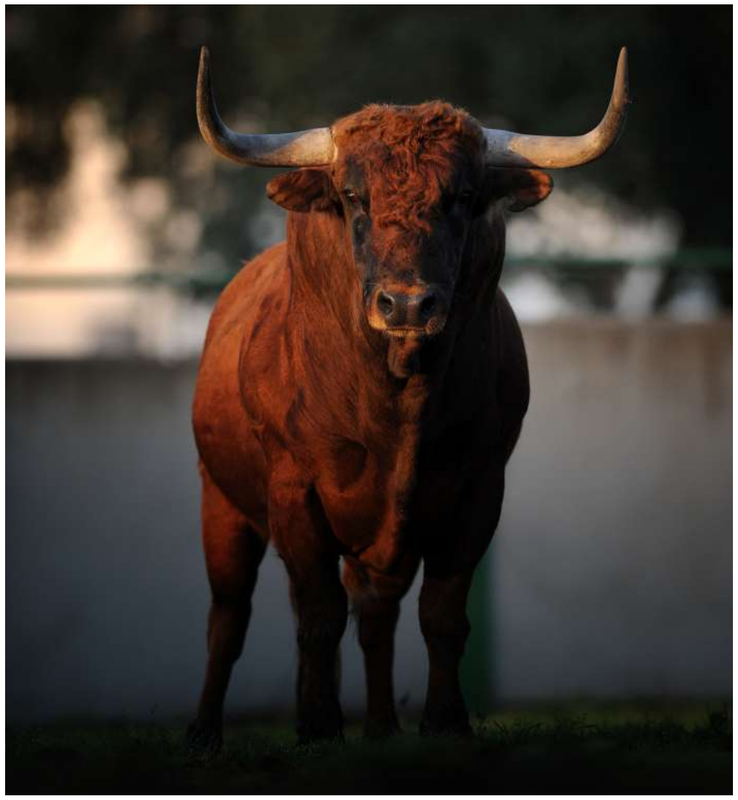




Leur tâche terminée les cabestros regagnent le campo, caressés au passage par le mayoral.

CONDE DE LA CORTE

À Los Bolsicos, creuset de 80% du cheptel brave actuel, l'embarquement se fait depuis un siècle en traversant la cour d'honneur du cortijo. Matrice des encastes Domecq et Atanasio Fernandez, la ganaderia du **Conde de la Corte** resta longtemps ancrée dans le mode de sélection voulu par son fondateur, essentiellement axé sur la bravoure au cheval. N'ayant pas évolué comme le firent ses filiales, elle est à la recherche d'un nouveau départ au travers d'un rafraîchissement discret apporté par Jandilla, encaste Domecq.









Agustin de Mendoza
Conde de la Corte.







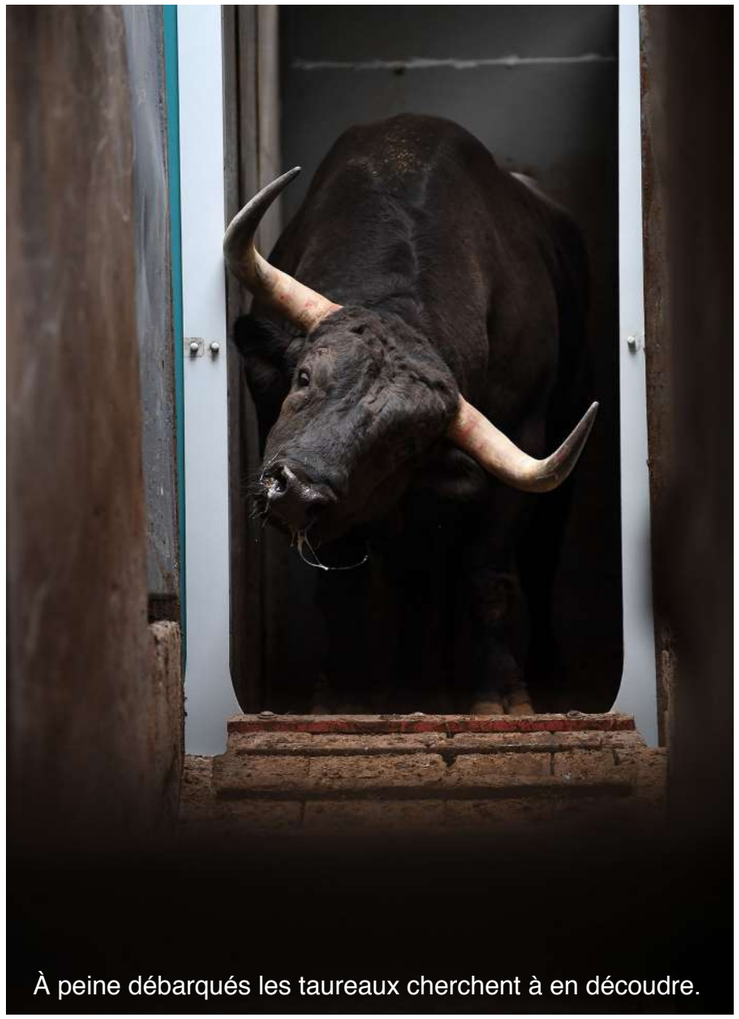
DÉBARQUEMENT

Après un trajet de quelques heures les taureaux sont débarqués dans les *corrales* de l'arène où ils seront lidiés.

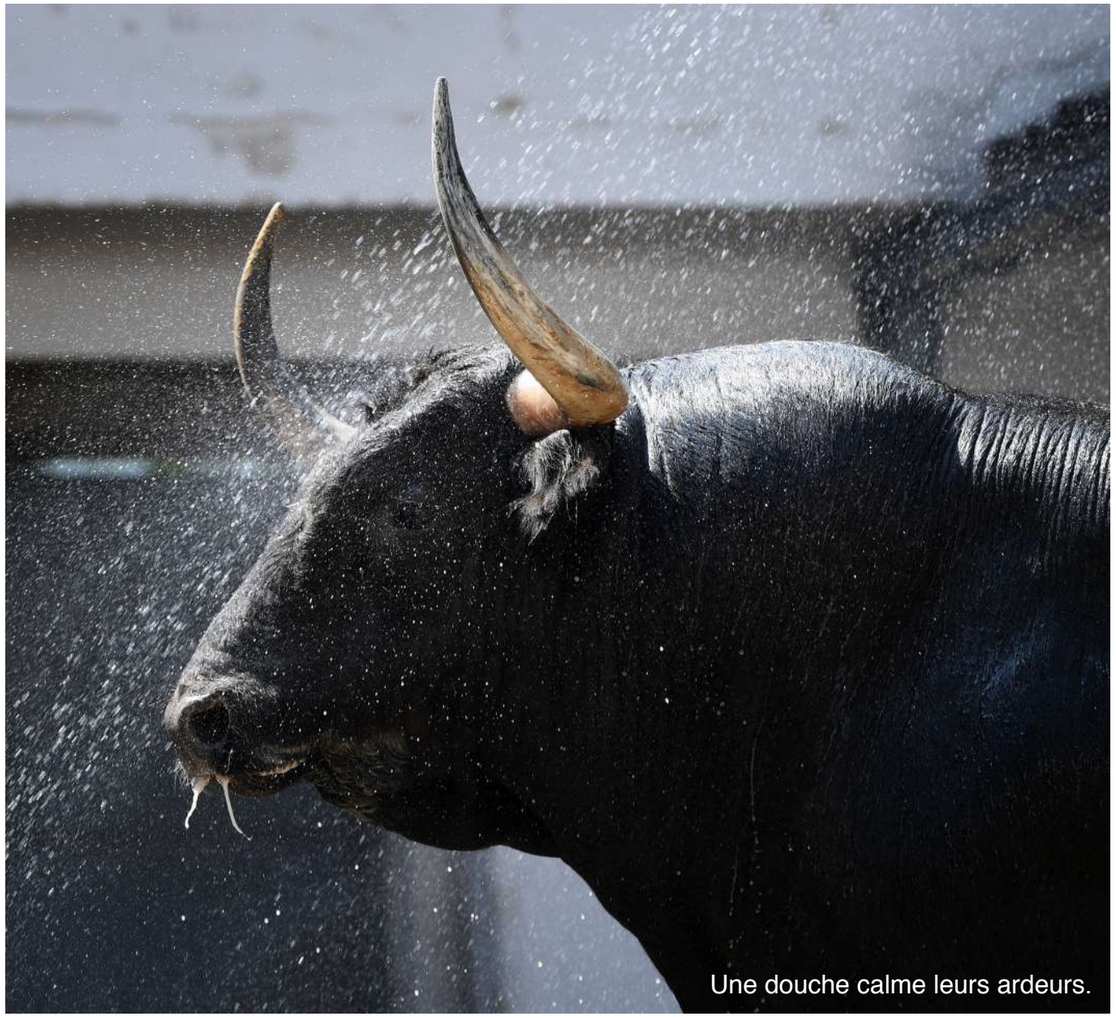
Nouveau dédale de couloirs, d'autres portes qui s'entre ouvrent et se referment en silence. Il faut laisser à la colère le temps de s'apaiser. Une douche fine dissipe le stress du voyage. Sans bruit, sans mouvement brusque, un à un les taureaux sont rassemblés dans un corral commun.

Jusqu'alors l'homme s'était aventuré sur son territoire, apportant des éléments de culture dans une nature maintenue à l'état sauvage. À présent cette nature est introduite dans le monde culturel de l'homme en milieu urbain.

En franchissant les limites de la ville, le taureau acquiert une nouvelle dimension.



À peine débarqués les taureaux cherchent à en découdre.



Une douche calme leurs ardeurs.



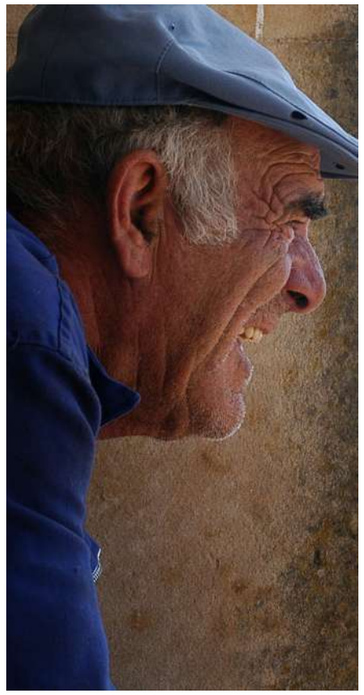






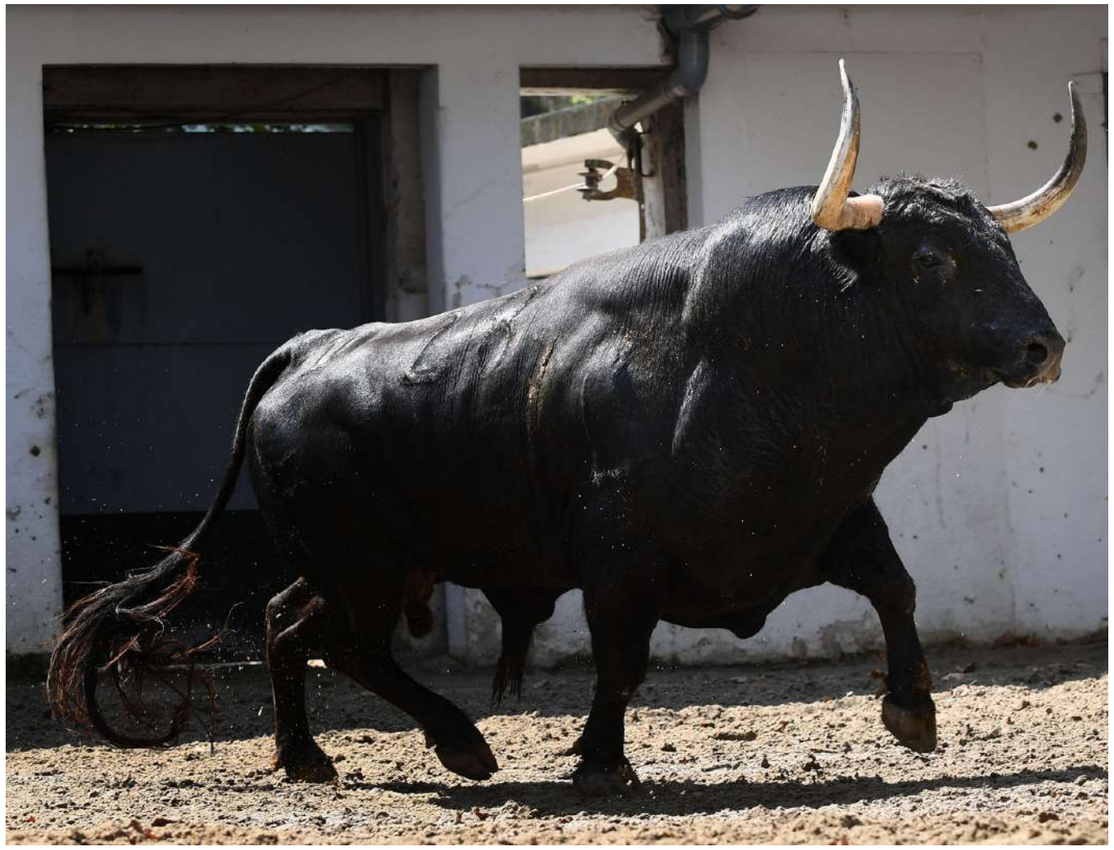


Le calme des hommes tempère la fureur des taureaux.





À nouveau réunis mais aux aguets…







Naturelle de Paco Ureña, Bayonne, taureau de Garcigrande.



Partie 2
Les règles de l'Art

Pour combattre le taureau, l'homme exploite sa bravoure, comptant pour le tromper, non sur son innocence, mais au contraire sur son goût de la lutte et sur son intelligence du combat, basant sa stratégie sur la nature même de la charge du taureau telle qu'elle a été définie par Sanz Egaña : *"le taureau charge pour vaincre et non pour dévorer comme le font tous les autres fauves dont la charge a un but utilitaire, se nourrir".*

Comme toute discipline artistique, l'Art du toreo a évolué au fil du temps, passant de sa forme primitive aux oeuvres très élaborées contemporaines.

Sommaire

344 - **1/** Naissance du toreo
Manuel Bellon, l'acte fondateur
Pedro Romero, première figura

350 - **2/** Parar et Cargar
Orthodoxie
Pepe Hillo et Paquiro
toreo d'expulsion

362 - **3/** Plus près, plus lent, plus long, plus rond
Belmonte et Joselito «l'Âge d'Or»
Le stoïcisme profilé de Manolete
Luis Miguel Dominguin le «numéro 1»
Pedrés l'hétérodoxe
Cordobes «l'inconformiste»
Néo classicisme, modernisme, intrusisme
Le sitio d'Antoñete
Paco Ojeda, l'ultime révolutionnaire

434 - **4/** Casuistique
Les trois temps de la passe
Avancer la jambe pour charger la suerte ?
L'erreur humaine
De loin ou de près ?
Croisé ou pas ?
Avec ou sans le pico ?
L'homme et ses circonstances

468 - **5/** Variables d'ajustement
De face, de profil ou de dos ?
Hauteur de la muleta
Proximité, verticalité
Pouvoir de domination
Classicisme en sommeil
La niche toriste

498 - **6/** Le toreo fondamental
Une question de doigté
La naturelle, toreo essentiel
Du cap à la queue
Remates d'enjolivement

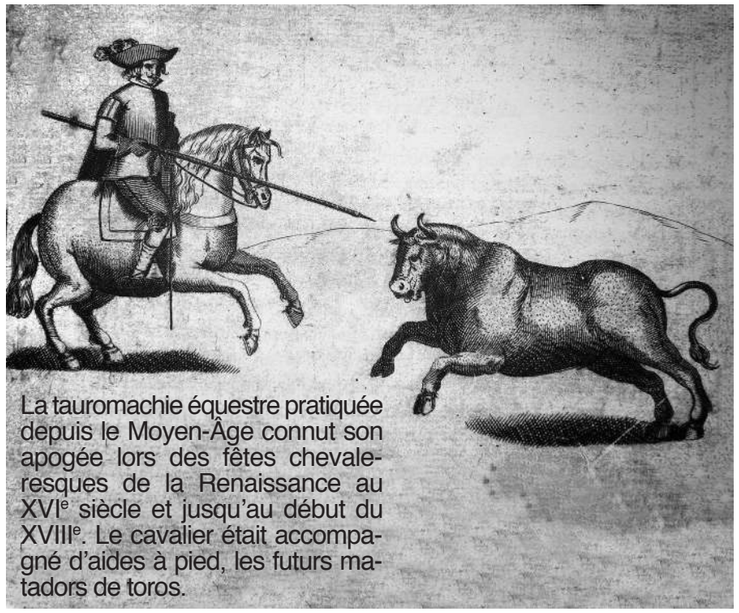
536 - **7/** Maîtres, disciples, transmission

552 - **8/** Cursus académique et ancienneté

1 NAISSANCE DU TOREO

MANUEL BELLÓN L'ACTE FONDATEUR

Comment, à partir de la fin du XVIIe siècle les aides à pieds des cavaliers qui affrontaient le taureau lors des fêtes taurines chevaleresques devinrent-ils des *matadors de toros* et comment, durant plus de trois siècles, leur pratique évolua-t-elle de l'affrontement brutal vers la dimension artistique que l'on reconnait à la corrida depuis plus de cent ans ?



La tauromachie équestre pratiquée depuis le Moyen-Âge connut son apogée lors des fêtes chevaleresques de la Renaissance au XVIe siècle et jusqu'au début du XVIIIe. Le cavalier était accompagné d'aides à pied, les futurs matadors de toros.

L**e 16 août 1720**, sur la place de San Roque, **Manuel Bellón, dit «*El Africano*»**, offrit à la tauromachie à pied son acte fondateur : au lieu de porter l'estocade à la course comme les aides des cavaliers auparavant, il étendit sa ***cape*** sur une ***banderille*** et inventa la ***muleta*** qu'il interposa entre lui et le taureau dont il provoqua la charge sans bouger. L'estocade ***a recibir*** (en recevant) naquit ainsi, et avec elle la corporation des ***matadors de toros***.

L'estocade portée en recevant le taureau par Bellon fut attribuée par la suite à **Francisco Romero** (le grand-père de **Pedro Romero**) qui la lui vit porter à San Roque, sans doute parce que Bellon était un aventurier et Romero un serviteur zélé de la **Real Maestranza de Caballeria de Ronda**.

Si l'estocade ***a recibir*** est bien l'acte fondateur de la tauromachie pédestre, **c'est « l'outil » imaginé par Manuel Bellon, la *muleta*, qui allait permettre le développement postérieur de la *faena*, faisant ainsi évoluer l'affrontement primitif vers une discipline artistique complexe.**

Au début du XIXe le toreo minimaliste de **Pedro Romero**, **Pepe Hillo**, **Costillares** puis **Paquiro** plus tard, se résumait à une poignée de passes pour cadrer le taureau avant de porter l'estocade en s'adaptant à la brusquerie de celui-ci.

Mais partir du **début du XXe**, le toreo plus ambitieux initié par Rafaël « **El Gallo** », **Joselito, Juan Belmonte** puis leurs successeurs poussa les ganaderos à mieux sélectionner leurs taureaux en les dotant de **plus de bravoure et de fixité**.

Ce changement de paradigme allait permettre l'évolution du **toreo défensif d'expulsion** pratiqué au XIX^è, vers le **toreo créatif de réunion** né au début du XX^è et qui a atteint au XXI^è des sommets artistiques inimaginables pour les précurseurs.

Les toreros contemporains observent toujours les **règles basiques** découvertes par leurs lointains prédécesseurs, mais leur mise en oeuvre a évolué au fil des générations avec pour objectif de faire passer le taureau **plus prés, plus lentement et plus longtemps** autour de leur corps.

« Du toreo défensif d'expulsion, au toreo créatif de réunion ».



1775 : le chevalier a cédé la place au «varilarguero» (longue lance) qui est l'ancêtre du picador. José Daza, le plus célèbre, publie en 1778 un traité intitulé : «*Du plus particulier des Arts de l'Agriculture qu'est celui du Toreo*». Il ne traite que du toreo à cheval alors que Pedro Romero passionne déjà les foules en se produisant à pied.



Estocade a recibir par Francisco Romero dans la Real Maestranza de Caballeria de Ronda où il invita Bellon à se produire.



Estocade a recibir en 1753 : la muleta n'est encore qu'un simple bout de bois sur lequel la cape est posée.



Manuel Bellon «El Africano».

Injustementt oublié par les historiens de la tauromachie, Manuel Bellon a pourtant posé l'acte fondateur de l'estocade a recibir, en même temps qu'il inventait la muleta qui permit le développement postérieur du toreo.



«Combat de taureaux en Espagne»

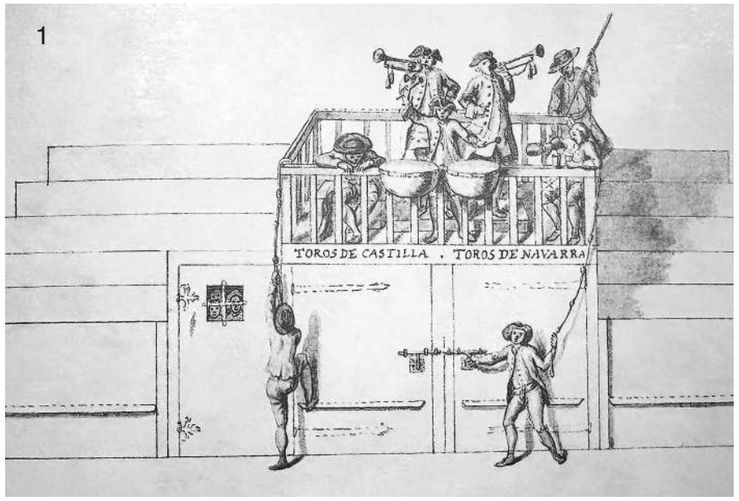
Lors d'un séjour en Espagne, un diplomate suisse, **Emmanuel Witz**, dessina une corrida de toros à laquelle il avait assisté à Madrid en 1753. Son ouvrage, *«Description historique de célèbre combat de taureaux en Espagne de la façon qu'il se pratique ordinairement à Madrid, capitale de ce royaume»* constitue un précieux témoignage anthropologique.

Comme on peut le lire sur la porte des torils (1), les taureaux proviennent de Castille et de Navarre, mais pas d'Andalousie.

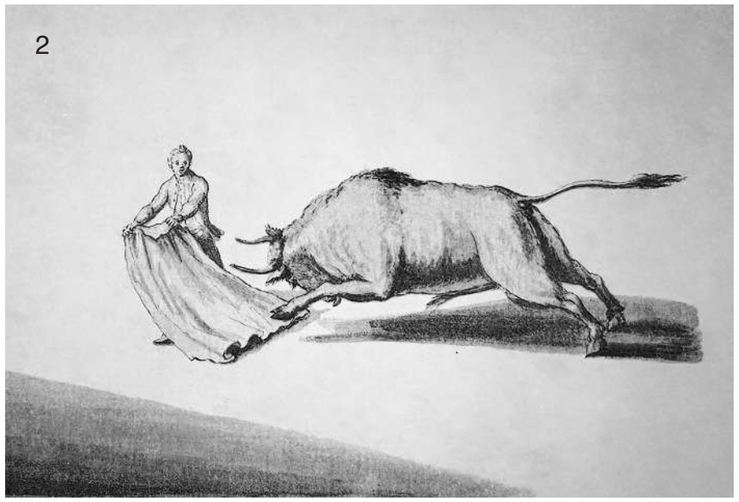
Emmanuel Witz montre ensuite une véronique (2). Ce dessin permet de comprendre que les toreros de la première moitié du XVIIIe ne se contentaient plus de courir devant le taureau cape en main comme au XVIIe, mais qu'ils posaient les pieds au sol et donnaient leur passe de cape en jouant des bras. Comme Monsieur Jourdain faisait de la prose sans le savoir, **ils appliquaient intuitivement les deux règles fondamentales du toreo - parar et cargar la suerte - que personne n'avait encore énoncées.**

Witz dessine aussi un cavalier posant des ***rejones*** (3).

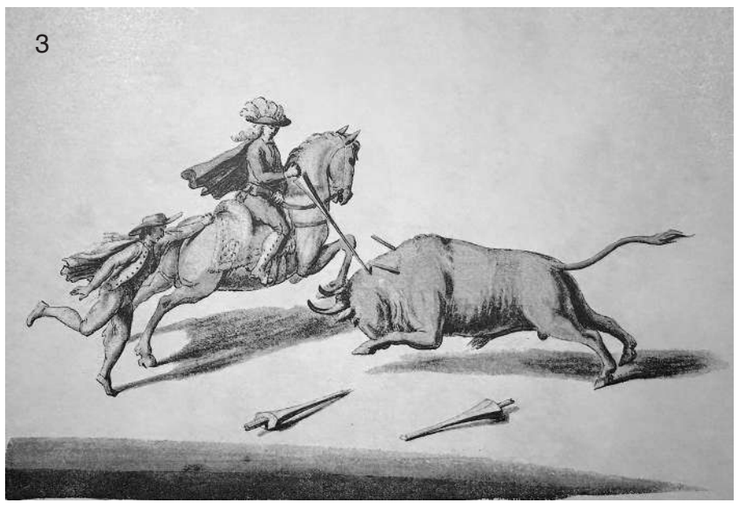
1



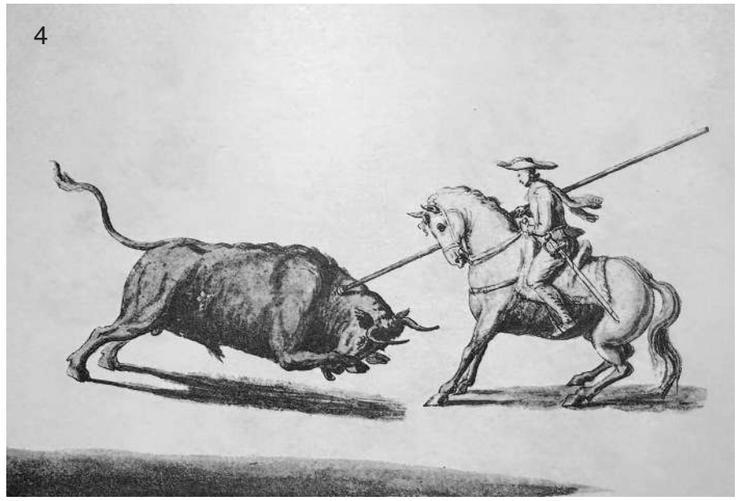
2



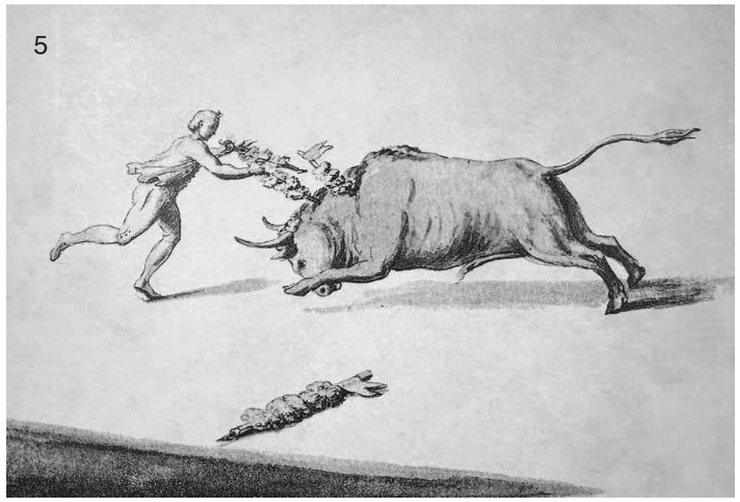
3



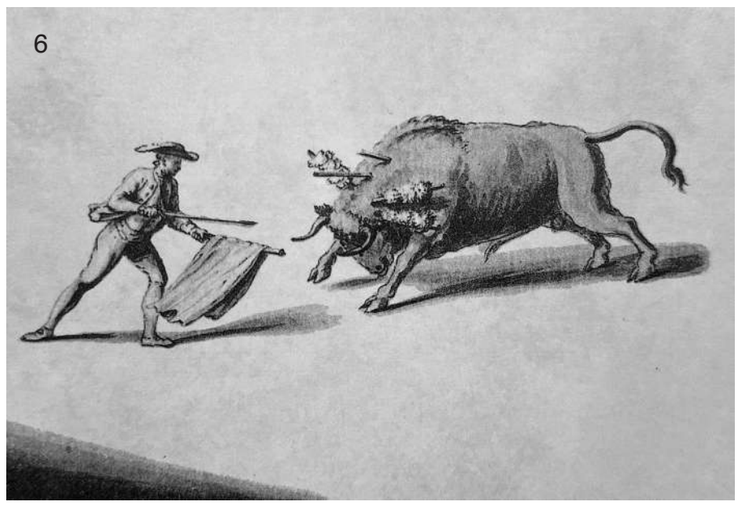
4



5

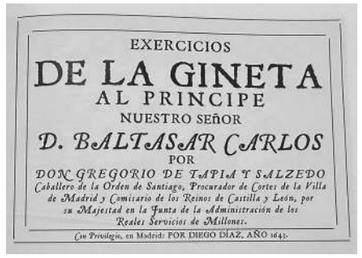


6



Ce cavalier (3) utilise le ***rejon*** et non une pique ou une lance. **Gregorio de Tapia y Salzedo** mentionnait déjà cette suerte dans son ouvrage ***«Ejercios de la jineta»*** (pratiques équestres) publié presque un siècle auparavant, en 1643.

Ce cavalier est l'ancêtre des rejoneadors qui perpétuent la tauromachie équestre chevaleresque.



Emmanuel Witz montre aussi la suerte de pique (4) pratiquée par les ***varilagueros***, la suerte de banderilles posées à deux mains (5) et bien sûr l'estocade ***a recibir*** (6) prérogative depuis 30 ans des ***matadors de toros*** auxquels Manuel Bellon a ouvert la voie en 1720.

Mais Witz ne dessine aucune passe de muleta : celle-ci n'a pas encore trouvé sa forme définitive, quand la toile sera fixée sur le palo. La muleta n'est donc encore l'instrument que d'une seule suerte : l'estocade a recibir de Manuel Bellon.

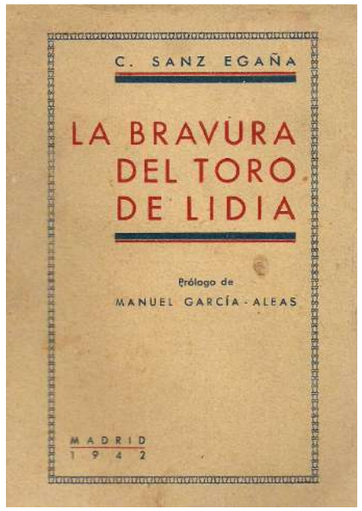
Quant aux toreros à cheval ou à pied ils sont habillés comme «monsieur tout le monde» d'une culotte s'arrêtant avant les mollets et d'une veste courte qui descend en-dessous de la taille et d'un gilet.

Pedro Romero Première figura

Né 34 ans après la démonstration de **Manuel Bellon** à San Roque devant son grand-père Francisco, **Pedro Romero** devient la première grande figura du toreo à partir de 1775 grâce à sa maîtrise de l'estocade a recibir, le toreo se limitant à cadrer le taureau pour la porter.

L'impact de cette «nouvelle» tauromachie est tel que les corridas se multiplient.

Pour combattre le taureau, l'homme exploite sa bravoure, comptant pour le tromper, non sur son innocence mais au contraire sur son goût de la lutte et sur son intelligence du combat. Il base sa stratégie sur la nature même de la charge du taureau telle que Sanz Egaña la décrira en 1942 : *«Le toro charge pour vaincre et non pour dévorer comme le font tous les autres fauves dont la charge a un but utilitaire, se nourrir. Sa charge à lui n'a d'autre fin que l'affirmation de sa supériorité physique».*



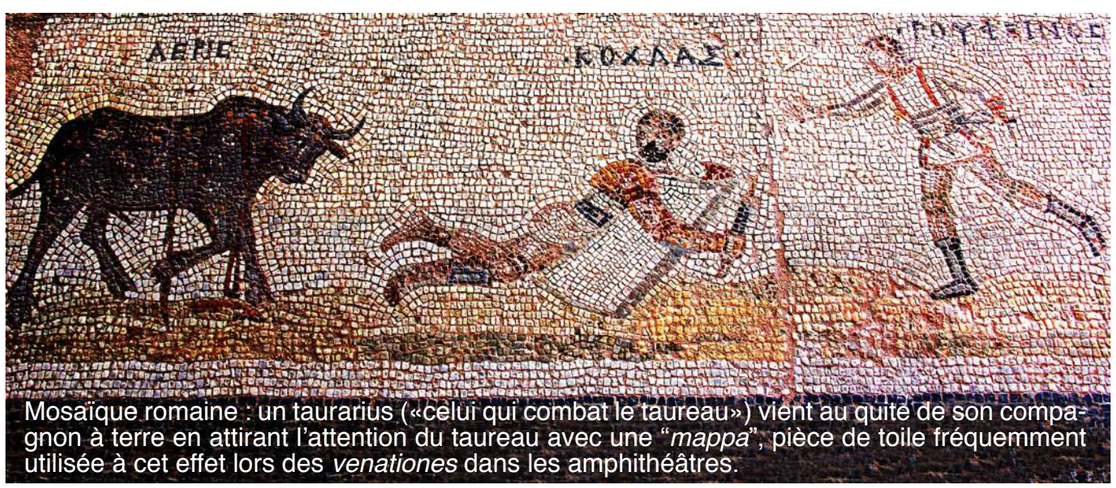


Peut-on dire que l'agressivité du taureau répond à une nécessité morale ?

C'est ce qu'affirmait Sanchez Lozano en 1882 : *«Si l'on considère le taureau comme un animal sauvage, on ne peut ignorer qu'il est la plus puissante et la plus noble de toutes les espèces sauvages connues. Son courage et la conscience qu'il a de sa puissance l'incitent à charger sans songer aux dangers. Il ne charge pas pour dévorer mais pour vaincre».*

Et il en déduisit la règle d'or du toreo : ***"Il suffit d'interposer un objet entre le taureau et sa proie pour que celui-ci délaisse la proie pour l'objet et le suive».***

Sans faire injure à ces auteurs il convient de préciser que depuis le Moyen-Âge les aides à pied des cavaliers puis les toreros, **mais aussi les taurarii romains du début de notre ère,** avaient compris qu'un bout d'étoffe présenté au bon moment permet de détourner l'attention du taureau.



Mosaïque romaine : un taurarius («celui qui combat le taureau») vient au quite de son compagnon à terre en attirant l'attention du taureau avec une "*mappa*", pièce de toile fréquemment utilisée à cet effet lors des *venationes* dans les amphithéâtres.


Sur ce chapiteau édifié en 1285 dans la ville de Toro, un homme interpose sa cape entre le taureau et un autre homme à terre.


Pedro Romero.


Manuel Dominguez «Desperdicios»

Un demi siècle avant Sanchez Lozano et un siècle et demi avant Sanz Egaña, **Pedro Romero**, premier grand matador de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle, inculquait cette loi basique à ses élèves de l'école royale de tauromachie de Séville en leur répétant : *«Celui qui veut devenir lidiador doit savoir qu'en-dessous de la ceinture il ne doit pas bouger. Le toreo ne se fait pas avec les jambes, mais avec les mains !»* **Ce que le torero dessiné par Emmanuel Witz faisait déjà à la cape en 1753 à Madrid, un an avant la naissance de Pedro Romero à Ronda.**

Plus disert que son illustre maestro, un de ses disciples, **Manuel Dominguez**, dit **«Desperdicios»** («Déchets») après qu'un taureau lui eut extrait un oeil de l'orbite et que lui-même l'eut arraché en le qualifiant dédaigneusement ainsi avant de reprendre l'épée, dicta ses propres ***«Commandements du toreo»*** que l'on affichait dans les tavernes, tant le personnage était populaire et incarnait le héros romantique qu'était alors le matador dans l'Europe entière.

Les huit commendements du toreo selon Manuel Dominguez «Desperdicios»

1- *Le lâche n'est pas un homme et le toreo est une affaire d'hommes.*

2- *La peur donne plus de cornadas que les taureaux.*

3- *L'honneur du matador est de ne jamais fuir ni courir devant les taureaux tant qu'il a muleta et épée en mains.*

4- *Le matador ne doit jamais sauter la barrière après s'être présenté face au taureau car cela est honteux.*

5- *Il faut s'approcher et attendre sereinement le coup de tête car le taureau ferme les yeux quand il embiste et qu'on évite le derrote d'un rien.*

6- *Le torero ne doit pas compter sur ses pieds mais sur ses mains et face au taureau il doit tuer ou mourir plutôt que de lui tourner le dos ou de se dégonfler.*

7- *Garder les pieds immobiles et se laisse attraper : c'est ainsi que les taureaux s'arrêtent et se découvrent pour l'estocade.*

8- *On obtient plus dans l'arène avec un kilo de courage et quelques grammes d'intelligence qu'avec l'inverse.*

2 PARAR ET CARGAR LA SUERTE

ORTHODOXIE

Les règles de l'Art du toreo sont au nombre de deux.

En théorie, ainsi que Sanchez Lozano le formula, «*il suffit d'interposer un objet entre le taureau et sa proie pour que celui-ci délaisse la proie pour suivre l'objet*».

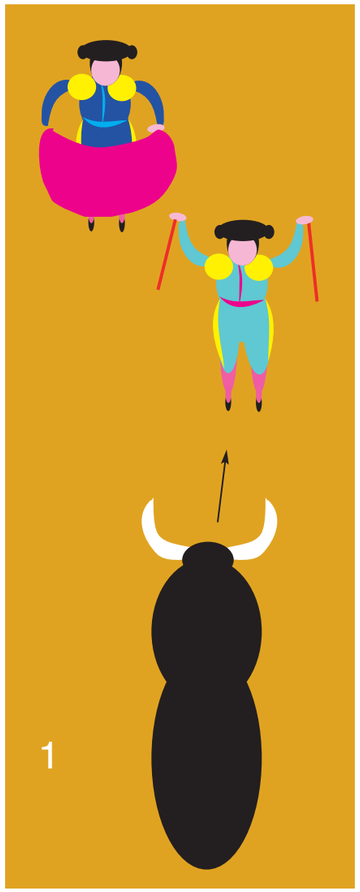
Bien avant lui, ceux qui affrontaient le taureau avaient compris de manière empirique deux constantes de son comportement :

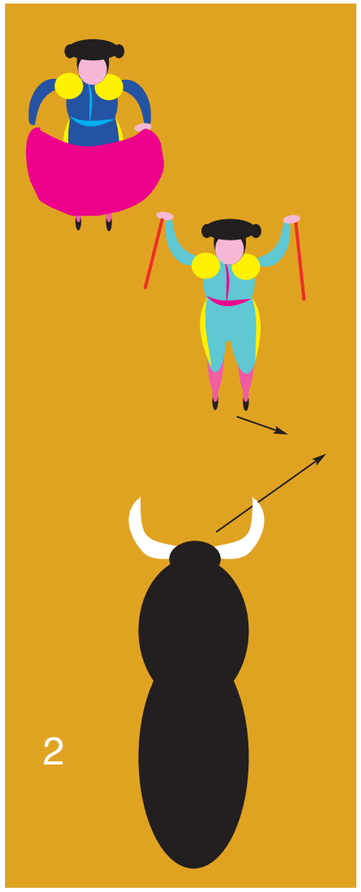
D'une part **le taureau choisit toujours la cible en mouvement la plus proche de lui** (figure 1) ; le leurre doit-il être rouge ? Non ! Seul le mouvement importe.

Ce choix fait, son agressivité le pousse à ne pas s'en détacher avant de l'avoir atteinte.

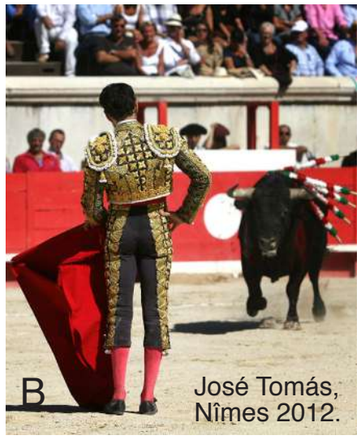
D'autre part (figure 2), comme un chasseur avisé, **le taureau anticipe sur les déplacements de sa cible** pour pouvoir l'intercepter dans son mouvement et la frapper.


A
Alejandro Talavante, Illumbe 2016.


1


2


D


B
José Tomás, Nîmes 2012.

En pratique, il «suffit» donc pour le torero de tirer parti de ces deux constantes :

Immobile, il présente le leurre comme cible intermédiaire entre lui et le taureau, fixant son attention sur celui-ci préalablement au cite (photos A, B, C).

C'est l'exploitation du premier automatisme et on la résume sous le vocable ***PARAR***, être immobile.

Ensuite, captant toujours le regard du taureau, dés que celui-ci s'élance après avoir été cité, **il déplace le leurre dans la direction qu'il veut donner à l'animal** (photo D, E, F, G).

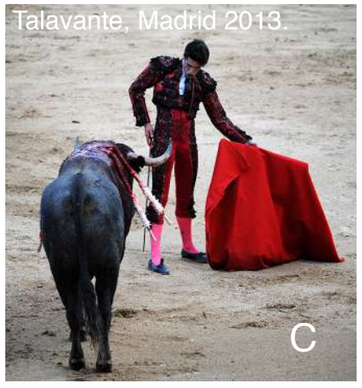
Il incite ainsi le taureau à poursuivre le leurre en anticipant ses déplacements, afin de lui faire contourner son corps immobile.

C'est l'exploitation du second automatisme. Une ***suerte*** étant toute action réalisée face au taureau, le fait d'accentuer le déplacement de celui-ci est donc connu comme ***CARGAR LA SUERTE***, charger, au sens de peser sur l'action.

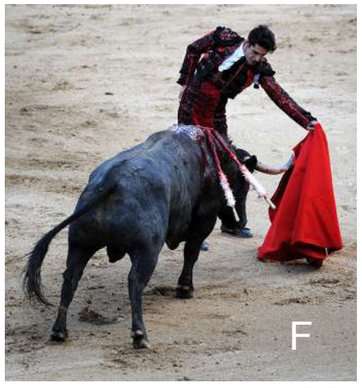
Au XVIIIe et XIXe siècles, le torero se bornait à **expulser** le taureau hors de sa trajectoire naturelle.

Mais à partir du début du XXe, pour passer du toreo d'expulsion au toreo de réunion plus artistique, les toreros **limitèrent l'amplitude du «charger la suerte» : plus près, plus lent, plus rond, plus long,** telle fut alors l'évolution du toreo au XXe et XXIe siècles.


José Mari Manzanares, Illumbe 2016.
G


Talavante, Madrid 2013.
C


E


F

Franchir le Rubicon

Pour obliger le taureau alourdi, avisé ou *tardo* (lent à s'élancer) à charger, le torero, après avoir chargé la suerte sans succès dans la rectitude de la corne d'entrée (1), va **se croiser** vers la corne opposée, le ***piton contraire*** (2,3,4).

L'action de se croiser vers le piton contraire, version taurine du franchissement du Rubicon, est un recours que le torero utilise pour accentuer la domination qu'il espère exercer sur le taureau.

Dans un premier temps, le taureau d'**Adolfo Martin** qu'affronte à Madrid le regretté **Ivan Fandiño** a pivoté sur ses antérieurs pour suivre le torero dans son déplacement (5).

Mais une fois sollicité à nouveau par la muleta du torero qui le provoque, *compas* ouvert et jambe avancée, en se situant dans la rectitude telle que la concevaient Paquiro et Belmonte (6), son instinct offensif reprend le dessus. **Il met alors la tête dans la muleta (7,8) en avançant au pas, comme en témoignent trois de ses sabots simultanément posés au sol.**





Ivan Fandiño, taureau d'Adolfo Martin, Madrid 2013.













Ivan Fandiño fut tué par le taureau Provechito de Baltasar Iban dans les arènes d'Aire sur l'Adour le 17 juin 2017.

Il fut un exemple et un modèle pour tous les jeunes toreros. Son toreo se caractérisait par sa grande sincérité et son orthodoxie sans concession démontrées face aux élevages les plus durs.

Le torero se croise vers la corne contraire pour accentuer son pouvoir de domination sur le taureau.

Pepe Hillo et Paquiro, toreo d'expulsion

La règle étant posée, encore faut-il savoir l'appliquer.

En 1796 quand **José Delgado «Pepe Hillo»** publie le premier Traité de Tauromachie, il précise que *«les suertes doivent se faire dans la rectitude du toro, sans se mettre en travers* (se croiser) *en aucune manière».*



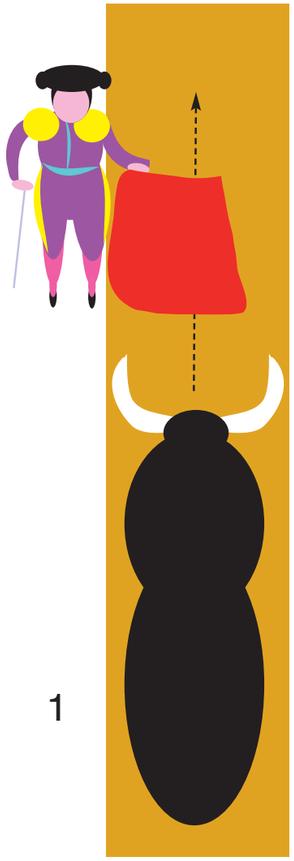

José Delgado «Pepe Hillo».

Cela suppose qu'au moment du cite, quand le torero provoque la charge du taureau, il se place en retrait de la corne la plus proche de lui, en dehors de l'axe de celui-ci, ***fuera de cacho***, littéralement hors-jeu (fig.1).

Selon la formule consacrée, il se place en bordure de la voie ferrée afin que le train ne le renverse pas et au moment où celui-ci arrive il se borne à l'accompagner sur une trajectoire rectiligne (photo A).

Le torero se place en bordure de la voie ferrée.

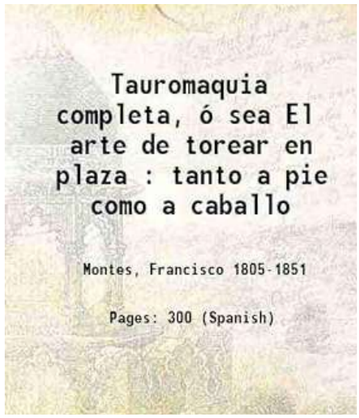

Le torero, jambe de sortie en retrait, se situe fuera de cacho, hors jeu, et tente de charger la suerte avec sa seule muleta.
A


1

Quarante ans plus tard, en 1836, **Francisco Montes «Paquiro»**, metteur en scène du spectacle moderne, inventeur du costume de lumières et concepteur de la lidia en trois tercios ainsi que de la hiérarchisation de la cuadrilla, précise au contraire que la rectitude du taureau doit s'entendre comme *«la perpendiculaire à l'axe du toro»* et que *«le torero doit se placer entre les cornes au moment du cite».*

Par rapport à Pepe Hillo, **il se croise davantage.**

Il se place entre les rails (fig.2) et doit faire dérailler le train s'il veut s'en sortir indemne. La passe qui en résulte est pleine d'émotion car le torero doit réellement, en chargeant la suerte, dévier la trajectoire du toro sur laquelle il se trouve (Phoro B).



Paquiro précise que **pour dominer le taureau il faut commencer la passe dans le terrain que, une seconde plus tard, occuperait la tête de celui-ci si on ne lui avait pas chargé la suerte avec la muleta pour le dévier de sa trajectoire naturelle.**

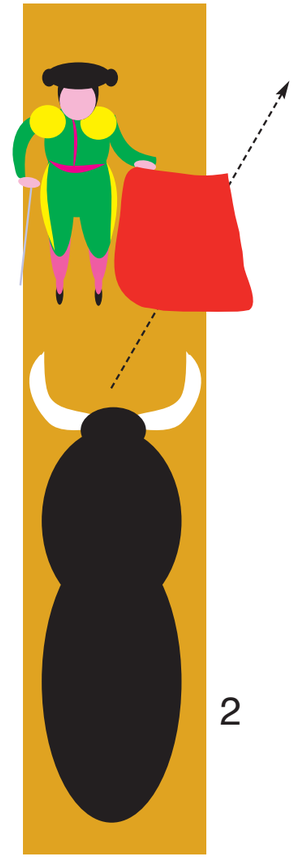
Ce toreo d'expulsion débouchera un demi siècle plus tard sur le **toreo de réunion de Joselito et Belmonte, lequel consiste à limiter au minimum la force d'expulsion**

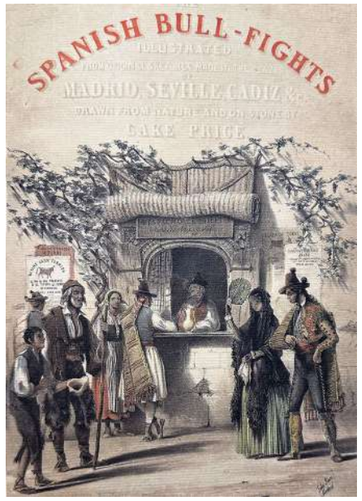

Francisco Montes «Paquiro».

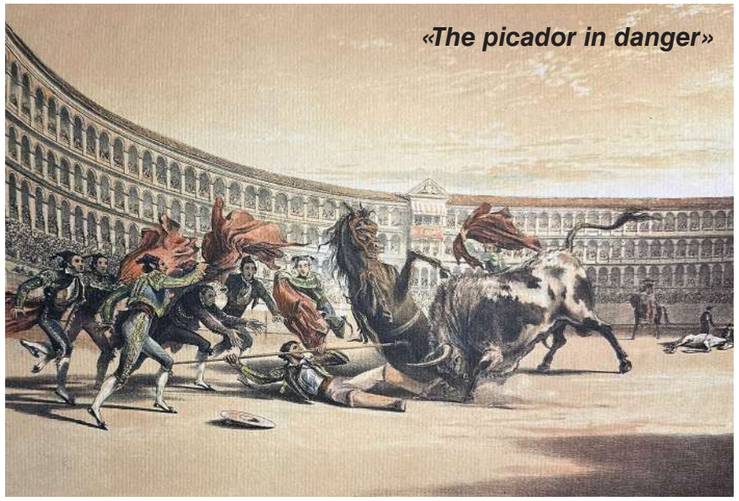
Le torero se place entre les rails.



Situé dans la "rectitude du taureau", Damian Castaño se dispose à avancer la jambe pour charger la suerte.


2





«The picador in danger»

«THE SPANISH BULL-FIGHTS»

En 1852, un an après la mort de **Paquiro**, parut à Londres un ouvrage rare, pas seulement parce qu'oeuvre de deux anglais, le peintre **W. Lake Price** et le voyageur **Richard Ford**, mais parce qu'il offre en vingt-six gravures un témoignage précieux de la tauromachie de l'époque.

Bien que Paquiro ait posé les bases théoriques du toreo évoquées dans les pages précédentes, il montre que le tercio de piques demeurait le moment le plus important de la lidia. Si la variété des poses de banderilles, des sauts et du toreo de cape attirèrent l'oeil du peintre et de l'auteur, ce ne fut pas le cas du toreo de muleta auquel aucune des vingt-six gravures n'est consacrée. Dans son texte Richard Ford précise même que le matador «*ne doit pas laisser le taureau charger la muleta de nombreuses fois*». La raison en est simple : **le toreo d'expulsion est encore balbutiant. Parar et cargar sont l'exception.**



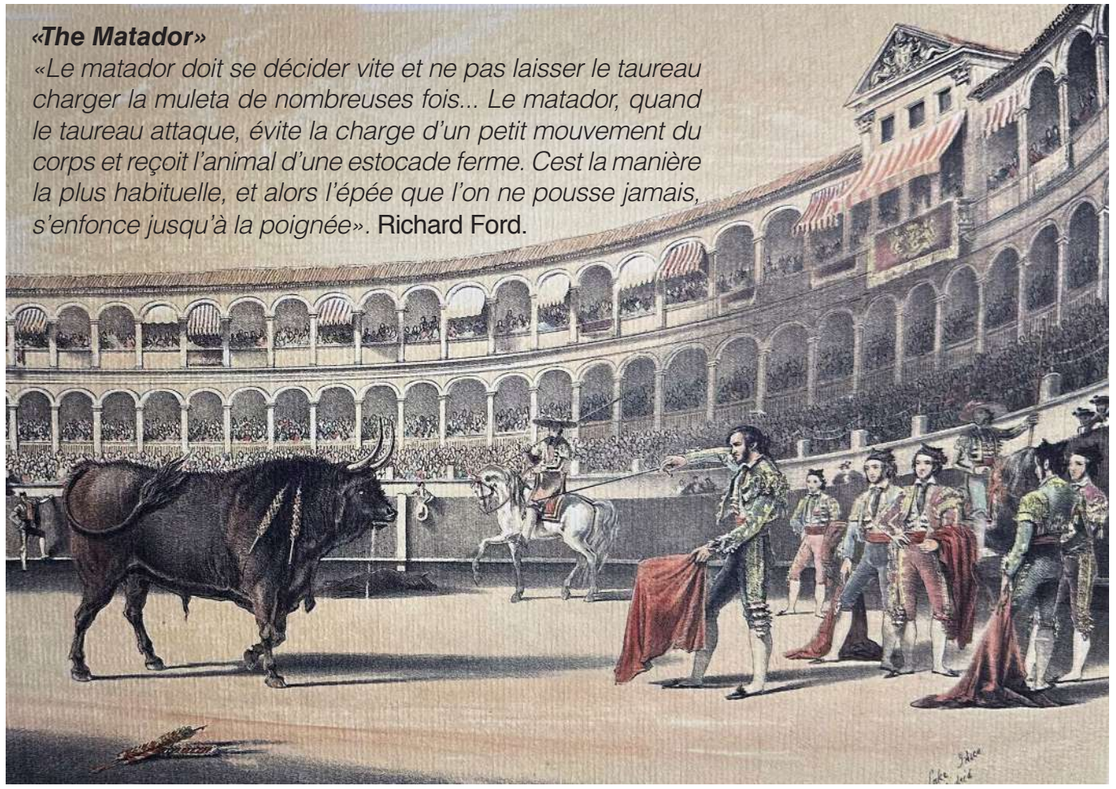
«The banderillas»



«The leap or salta tras cuernos»



«La suerte de la capa»
«Au moment précis où le taureau furieux se sent le maître de tout ce qui l'entoure, Montes avançait sereinement vers lui et parvenu à trois pas lui tournait le dos pour recevoir dans sa cape tenue derrière ses épaules la charge rapide à cinq ou six reprises, se déplaçant habilement de côté à chaque fois». Richard Ford.



«The Matador»
«Le matador doit se décider vite et ne pas laisser le taureau charger la muleta de nombreuses fois... Le matador, quand le taureau attaque, évite la charge d'un petit mouvement du corps et reçoit l'animal d'une estocade ferme. Cest la manière la plus habituelle, et alors l'épée que l'on ne pousse jamais, s'enfonce jusqu'à la poignée». Richard Ford.

Roulette russe

Aujourd'hui encore la mise en oeuvre de la règle théorique énoncée par Paquiro voici 175 ans et amendée par Belmonte il y a un siècle s'avère parfois délicate.

Quand la fixité, la bravoure et la cadence des embestidas font défaut, il n'est plus possible de réduire au minimum le déplacement imposé au taureau hors de sa trajectoire naturelle comme c'est le cas depuis Belmonte, mais il faut au contraire l'en expulser autant que possible.

Cargar la suerte retrouve alors sa fonction défensive initiale : plus le torero se croise vers la corne contraire, mieux il parviendra à imposer au taureau une trajectoire que celui-ci ne souhaite pas emprunter.

C'est dans cette inadéquation entre la volonté du torero de réaliser le toreo de réunion et le refus du taureau de s'y prêter que réside, plus que dans des questions de *trapio*, la grande différence existant entre les corridas dites artistiques et celles que l'on qualifie de *toristas* faute de qualificatif mieux approprié.

Dans ces dernières, comme au temps de Paquiro chaque passe est donnée en mode roulette russe, le torero ne sachant jamais avec certitude si le taureau acceptera d'obéir aux ordres de sa muleta ou s'il viendra directement vers lui.





Rafaelillo, Pamplona 2006, taureau de Miura.













Ci-dessus, Rafaelillo, **muleta en avant, se croise au-delà de la corne contraire** (A,B,C) pour provoquer la charge d'un Miura imposant qui, **au lieu d'embister, pivote sur ses antérieurs pour se recadrer face à lui et l'attendre** (D).

Ci-contre, le mérite du torero est tout aussi évident que le refus du Miura à suivre la **muleta parfaitement présentée vers l'avant** (1). S'il accepte de **mettre la tête dedans lors de l'embroque** (2) et même de la baisser (3), le Miura **refuse de suivre celle-ci par le bas et lance un derrote** sous l'aisselle du torero (4), comme c'était le cas pour la quasi totalité des taureaux du XIXe siècle.

L'évolution du toreo ne fut rendue possible que par celle du taureau, à partir du moment où Joselito, dès 1915, expliqua aux ganaderos que la bravoure et la fixité de celui-ci en étaient les conditions indispensables... et qu'il en allait aussi de leur propre intérêt.



Malgré le bon positionnement de Luis Miguel Encabo dans la rectitude du taureau des frères Qiintas à Vic Fezensac (1), et la bonne présentation de sa muleta sur l'oeil contraire, sa force de persuasion ne sert à rien si le taureau manque de bravoure foncière, de fixité, et donc d'un minimum de noblesse pour accepter de la suivre.



À peine le toque donné, le taureau s'élance une première fois (2) vers l'intérieur de la muleta, obligeant le torero à rompre faute de se faire attraper. Et au deuxième essai (3), il le contraint à rompre à nouveau en lui masquant la vue de sa muleta pour éviter la cornada (4).





3 Plus près, plus lent, plus rond, plus long

Juan Belmonte et Joselito : «l'Âge d'or»

Si l'époque de Paquiro, fortement imprégnée de l'esprit rationnel des Lumières, avait vu affluer dans les arènes un public désireux de voir dans la lidia une prouesse de l'intelligence et du courage humain, la fin du XIXe siècle se caractérise par la dureté et la grande taille des taureaux lidiés.

Durant cet **Âge de Bronze** les ganaderos, Miura et le Duc de Vergarua en tête, font la loi. Ils imposent aux toreros les taureaux de leur choix. De 1870 à 1899, malgré leur immense notoriété, les deux premiers «Califes» cordouans, **Lagartijo** et son disciple **Guerrita**, pas plus que **Frascuelo**, ne peuvent inverser le cours des choses.

C'est un gitan de Gelves, entre Séville et la Puebla del Rio, qui, entre 1899 et 1912, va apporter le premier une touche de génie artistique dans un spectacle qui n'en comportait que peu et dont le premier tiers sanglant était encore le principal attrait.

Rafael Gomez «El Gallo», que l'on surnommera plus tard le «Divin chauve», possède un sens inné du temple ainsi que des doigts de fée. **Le premier il semble caresser les taureaux de ses leurres au lieu de les brusquer.**



Fidèle au théorème ancien, Lagartijo s'écarte de la trajectoire du taureau.



Un cheval sans protection face au taureau, cinq gisants et un septième en réserve, le premier tercio au XIXe siècle.



Tienta en 1909 chez Antonio Correa (tronc Tamaron qui aboutira à Pedrajas) : le torero, sur la défensive et *fuera de cacho*, va tenter d'expulser l'énorme vache.

Rafael «El Gallo» citant de face un taureau de Miura à Madrid.



Dans son sillage, José Gómez dit «**Joselito**», son jeune frère, va accélérer l'évolution. C'est un surdoué. À 13 ans il fait déjà parler de lui et fin 1912, il en a alors 17, il prend l'alternative à Séville et la confirme à Madrid. Il est promis à exercer une suprématie incontestée sur le toreo. Ses moyens physiques exceptionnels et sa connaissance parfaite du taureau le font reconnaître comme **le meilleur lidiador jamais vu**. Il incarne le summum de la tauromachie telle qu'on la concevait jusqu'alors et on lui prédit un règne sans partage.

Dans ce contexte apparaît **Juan Belmonte**. De petite taille et de constitution fragile il ne possède aucune des qualités pour devenir matador à l'époque : face au taureau de cinq ans et plus dont la force et l'âpreté sont les caractéristiques dominantes à défaut, d'une réelle bravoure, il n'a à opposer ni la répidité de réflexes, ni le jeu de jambes, ni le métier de Joselito. Seulement sa volonté de ne pas rompre et son désir de mettre en pratique l'intuition qu'il a eue, une nuit, alors qu'en cachette il toréait une vache dans le campo.

Entre la grâce innée du **Gallo**, le génie lidiador de **Joselito** et l'intuition de **Belmonte** qui va agir en véritable catalyseur, le toreo va sortir des âges sombres et entrer dans l'Âge d'Or qui durera cinq ans, de 1915 à 1920, date de la mort de Joselito à Talavera.

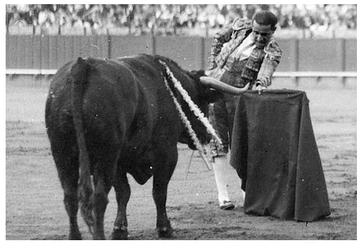
Pour le toreo l'évolution est irréversible : plus près, plus lent, plus rond, plus long sera désormais la norme.



Cette demi véronique de Juan Belmonte à un taureau d'Albaserrada illustre parfaitement le changement qu'il initie : à partir de lui, le toreo évoluera en faisant passer le taureau plus près, plus lentement, plus longuement et plus en rond.

L'intuition de Belmonte est révolutionnaire : au lieu de rivaliser de force avec le taureau comme tous les grands lidiadors précédents et comme Joselito, ce que ses capacités physiques limitées lui interdisent, il va lui imposer la lenteur. **Sa force et sa vitesse doivent se retourner contre lui. Pour cela il faut les tempérer en lui imposant une trajectoire courbe au lieu de le laisser développer ses charges en ligne droite.**

Belmonte disait avoir eu cette révélation en toréant de vieilles vaches au campo la nuit, dans le halo restreint de lumière dispensé par une loupiote accrochée à un arbre : si la vache sortait du rond de lumière le torero la perdait de vue et était donc en danger. **Après l'avoir expulsée pour la faire passer, il fallait donc la ramener vers l'intérieur pour qu'elle reste dans la lumière. Ainsi naquit le toreo de réunion.**



La sincérité du toreo de Belmonte, citant de face et croisé.





LE TEMPLE

Aux deux règles de base, torero immobile leurre en avant et nécessité d'expulser la trajectoire du taureau, **Belmonte ajoute un concept nouveau : il faut accorder la vitesse du leurre à celle du taureau et, si possible, parvenir à l'intérieur de ce fragile équilibre à ralentir la charge de celui-ci : *templar* (de temperare, tempérer).**

Après avoir placé le taureau sur la trajectoire qu'il a choisie de lui donner le torero va s'efforcer d'harmoniser la vitesse de son leurre avec la sienne.

Laissant constamment le leurre à portée du taureau sans que celui-ci puisse l'attraper bien qu'il le croie toujours possible, le torero l'incite à poursuivre sa charge sans se préoccuper de sa propre présence.

Juan Belmonte, qui était aussi ironique que profond, disait qu'il avait été le premier torero à templer les taureaux *«l'année de la fièvre aphteuse, quand en raison de lésions aux sabots ils embistaient plus lentement»*.

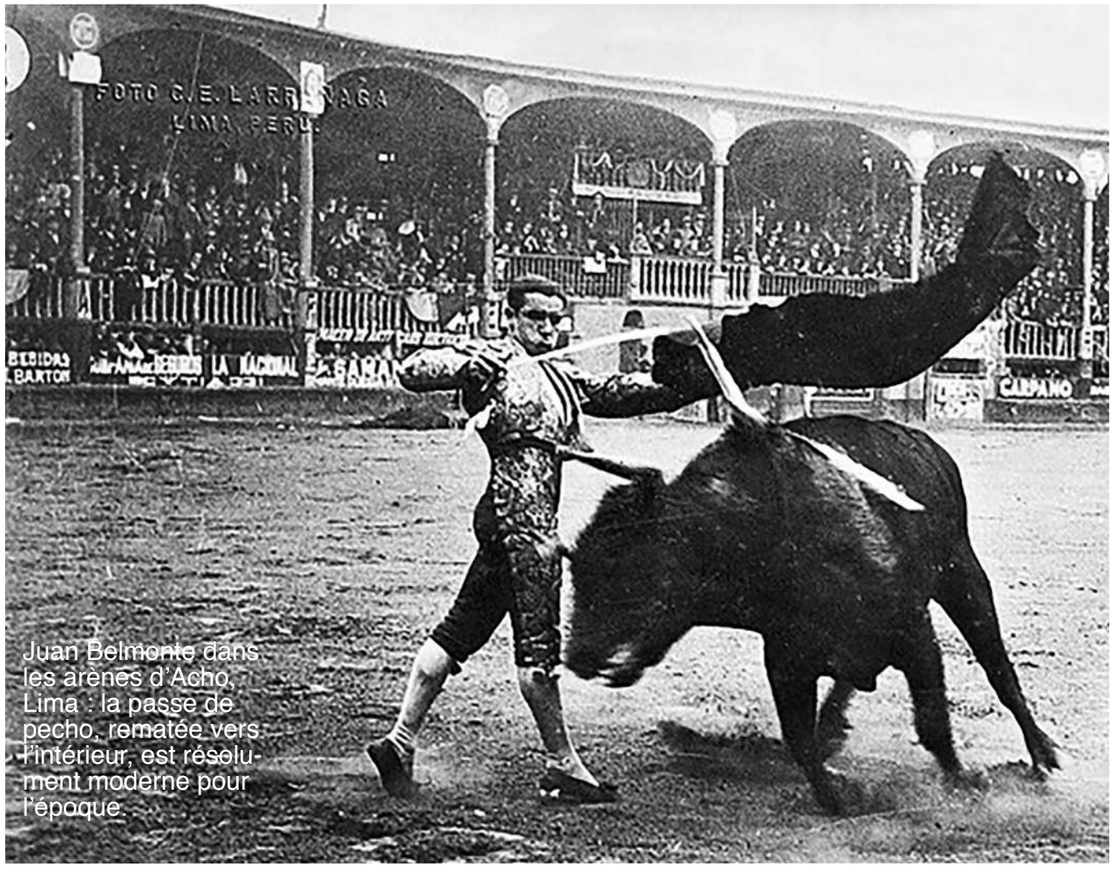
Même s'il expliquait son apport par une pirouette, Belmonte fut le premier à toréer autrement qu'en rejetant le taureau vers l'extérieur comme ses prédécesseurs (toreo d'expulsion) et à se réunir avec lui en contrôlant la vitesse de sa charge pour l'accorder à celle de sa cape ou de sa muleta.


Juan Belmonte.

Juan Belmonte

«Le toreo était alors sous la coupe du pitoresque axiome de Lagartijo selon lequel tu te mets là et soit tu t'enlèves soit le taureau t'enlève.... Moi je venais pour démontrer que ce n'était pas aussi évident que cela paraissait. Tu te mets là et tu ne t'en enlèves pas... et le taureau non plus si tu sais toréer. On faisait alors valoir une géométrie complexe des terrains du taureau et du torero qui à mon sens était parfaitement superflue. Le taureau n'a pas de terrain propre parce qu'il n'est pas un être de raison et qu'aucun géomètre ne peut le lui délimiter.

Tous les terrains appartiennent au torero, l'unique être intelligent qui entre en jeu et qui naturellement prend possession de tout. Ceux qui me voyaient aller à l'encontre de ce qu'ils estimaient être des lois naturelles s'arrachaient les cheveux et disaient que je devais fatalement mourir très vite. Ou je m'enlevais de l'endroit où je me mettais, ou le taureau allait me tuer. Mais je ne m'enlevais pas de son chemin et le taureau tardait à me tuer. Les érudits, au lieu de reconnaître qu'il était possible d'introduire une mécanique distincte dans le jeu de la lidia, ce qui était l'option la plus simple et la plus raisonnable, se mirent à hurler comme pris d'histérie.



Juan Belmonte dans les arènes d'Acho, Lima : la passe de pecho, remate vers l'intérieur, est résolument moderne pour l'époque.

On commença alors à me qualifier hyperboliquement de tremblement de terre, de cataclysme, de phénomène et de je ne sais quels autres noms exagérés.

Mais pour moi l'unique phénomène était le manque de compréhension des gens. Ce qu'aujourd'hui, vingt ans plus tard, le plus humble des aficionados est capable de voir, n'entrait pas alors dans la tête de tous les érudits taurins. C'est cela qui fut, tout simplement, mon apport au toreo».

Andrés Vazquez

«En 1950 je suis allé à Séville en train assis sur les tampons des wagons pour tenter ma chance lors d'un tentadero chez Belmonte. Un des gamins n'arrivait pas à toréer une vache très vive. Le Maestro sortit du burladero et lui demanda la muleta : - Regarde, il ne faut pas la brusquer, le toreo est suavité, temple, spiritualité. Puis il lui donna sept ou huit passes par le haut et rendit la muleta : - Tiens, torées-la. Et la vache se laissa toréer par tout le monde. Le Maestro l'avait apaisée. Après cela j'ai conçu le toreo comme une discipline spirituelle. Les animaux sont sensibles aux bonnes manières et se laissent convaincre.


Andrés Vazquez.

Le toreo ne peut naître que si deux êtres se comprennent. Comme tous les arts, le toreo doit surgir de l'esprit. La délicatesse vis-à-vis du taureau et la spiritualité ambiante sont fondamentales».

Toreo de réunion

Il est difficile de livrer une analyse objective du toreo de Belmonte et de Joselito à partir des archives cinématographiques accélérées en mode Buster Keaton. Les photographies permettent mieux de comprendre à quel point les deux toreros s'influencèrent mutuellement pour poser les bases du toreo postérieur.

Depuis la mort de Joselito dans l'arène ses partisans et ceux de Belmonte continuent de se quereller. Qui a réellement inventé le toreo moderne ? Tous semblent d'accord pour reconnaître à **Belmonte l'intuition du temple**, mais les gallistes n'en démordent pas : **le toreo en rond, c'est leur champion qui le réalisa le premier !** Morante de la Puebla, torero résolument belmontien dans les faits mais galliste inconditionnel dans l'esprit au point d'avoir acheté le bureau de Joselito aux enchères pour signer ses contrats dessus, fait partie de ceux-là.

La réalité est plus nuancée. Entre 1915 et 1920, perfectionnant sa technique au contact de Joselito, Belmonte parvint à lier quelques passes dans un terrain relativement réduit, presque sans se déplacer. La competencia avec Joselito dura cinq temporadas que beaucoup considèrent comme l'âge d'or de la tauromachie. La lutte paraît pourtant disproportionnée, tant Belmonte, à ses débuts, reste à la merci des taureaux et est incapable de les toréer comme il l'entend.



Naturelle «belmontienne» de Joselito à un taureau de Santa Coloma. On perçoit sa grande sûreté. La muleta indique une sortie à mi hauteur, sans doute parce que le taureau n'humilie pas.



Naturelle de Belmonte également donnée à mi hauteur en chargeant la suerte, corps en appui sur la jambe de sortie. L'influence mutuelle entre les deux toreros est aussi évidente que la supériorité physique de Joselito et que l'implication sans réserve de Belmonte.



Naturelle autoritaire de Joselito à un taureau vazqueño dans les arènes d'Acho, à Lima. Le torero impose sa domination et conduit la charge vers l'intérieur après avoir cité de face tandis que le taureau proteste par le haut.



Pecho de Belmonte donnée en avançant la jambe après avoir cité de face. Quand Belmonte vit cette photo dans un bar de Séville il demanda qu'on la lui confie. Il la rendit quelques jours plus tard après avoir fait effacer les testicules du taureau, trop visibles à son goût entre ses propres jambes...



Cite de face, croisé, de face et offrant sa poitrine au taureau. Le toreo belmontien dans son expression la plus pure.

Au contraire, grâce à son sens de la lidia et à son jeu de jambes hérités de l'ancienne école, neuf fois sur dix Joselito triomphe. Mais en une seule faena Belmonte efface tout, subjugue taureau, toreros et aficionados. **Citant le taureau de face, poitrine offerte, sans ligne de fuite préméditée, Belmonte impose la vérité qu'il imprime à chacune de ses passes comme si ce devait être la dernière, tandis que Joselito, davantage lidiador qu'artiste, prépare toujours le coup d'après.** Les autres toreros vont devoir s'adapter faute de disparaître.

Joselito, ravalant son ego que l'on disait à la mesure de son talent, apprend de Belmonte les bases de ce nouveau toreo, dont Belmonte, assimilant chaque jour davantage la technique de Joselito, repousse les limites faena après faena.

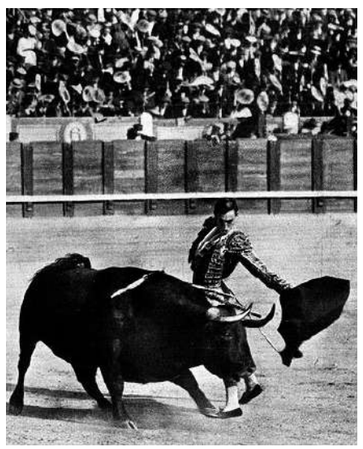
De lui, le grand **Guerrita** qui ne jurait que par Joselito, fils et frère de deux anciens compañeros qu'il appréciait (Fernando et Rafael El Gallo), avait dit qu'il fallait se dépêcher de le voir avant qu'un taureau ne mette fin à sa carrière... ou à sa vie. C'est pourtant Joselito, le savant, l'invincible, qui mourra dans l'arène en 1920 à l'âge de vingt-cinq ans, laissant désormais Belmonte seul face à sa légende.



Séville 1916. Pecho de Belmonte à un taureau de Gamero Civico, pur Parladé : au lieu de s'ouvrir en fin de passe le taureau revient vers l'intérieur. C'est cette embestida autorisant le toreo de réunion que Joselito avait aidé à rechercher chez Murube, Ybarra, Urquijo...



Belmonte et Joselito dans les arènes de Madrid.



Naturelle de Joselito en ébauchant une sortie vers l'intérieur face à un taureau qui se défend.

L'APOGÉE BELMONTIENNE

Dans cette naturelle donnée à l'orée des années 30, l'évolution du toreo de Belmonte est aussi évidente que celle du taureau.

Belmonte prolonge sa naturelle vers l'arrière en pivotant sur sa ceinture et se hissant sur la pointe des pieds afin de se ménager des appuis mobiles pour se replacer plus facilement. Le mouvement de son poignet qui s'ouvre donne au taureau une sortie vers l'intérieur (toreo de réunion), que celui-ci prend en faisant preuve de fixité, sur le même rythme ordonné qu'en début de passe.

Temple, réunion, proximité, verticalité, Belmonte n'est plus seulement le torero passionné de ses débuts : sans renoncer à son concept initial - offrir sa poitrine au taureau et toréer de face -, il est passé maître dans la gestion apaisée des charges qui est la base du toreo postérieur. Quant au taureau, il a évolué de l'agressivité désordonnée perceptible sur les images des pages précédentes, vers une bravoure plus profonde qui le pousse à prolonger ses charges et à humilier davantage, quoique pas encore jusqu'au bout..

Belmonte restera en activité jusqu'en 1935. Son art parvenu à maturité influencera de façon définitive les toreros postérieurs. Retiré, riche et adulé par une cour d'intellectuels et d'artistes, il mit fin à ses jours en 1962.

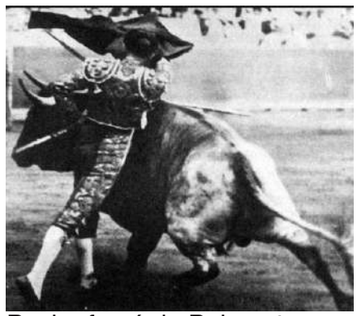


Toreo naturel et toreo contraire

A l'origine le but du torero était de porter l'estocade. Pour cadrer le taureau, épée dans la main droite, il l'expulsait avec sa muleta tenue dans la gauche (fig.1) en chargeant la suerte.

Avec l'apparition du toreo de réunion, on donna à cette première passe le nom de naturelle **et on y voyait la forme d'un point d'interrogation inversé** (fig. 2).

Si le taureau rechargeait, le torero, sans prendre le temps de se retourner pour lui faire face à nouveau, se dégageait en le rejetant vers l'extérieur de l'arrière vers l'avant.



Pecho forcé de Belmonte.

Le taureau défilait alors devant la poitrine - *pecho* - du torero. **La passe de pecho liée à la passe naturelle constitue la première faena.**

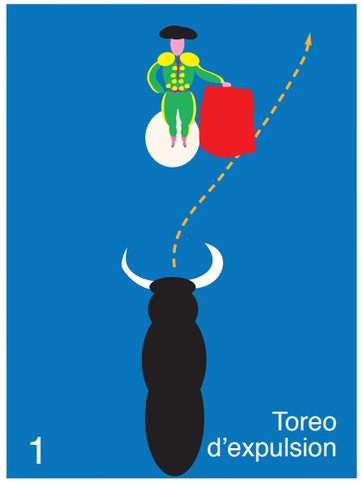
Grâce au temple, Belmonte parvint à enchaîner ces deux passes sans rectifier sa position, donnant naissance au **toreo contraire**, dans lequel **la trajectoire du taureau dessine un "8"** (fig.3).

Rafael de Paula
"Belmonte me disait toujours de lier la naturelle à la passe de pecho. C'était cela, pour lui, le toreo fondamental".

À cela une raison d'ordre physique : **en adoptant une position frontale pour donner sa naturelle, Belmonte s'interdit d'en donner une seconde sans se déplacer**. La passe de pecho forcée en est donc la conclusion logique.

Après avoir cité de face comme le montre la direction de ses zapatillas, Belmonte temple le taureau vers l'arrière bien que celui-ci n'humile guère. La seule passe qu'il puisse enchaîner dans cette position sans la rectifier est celle de pecho.



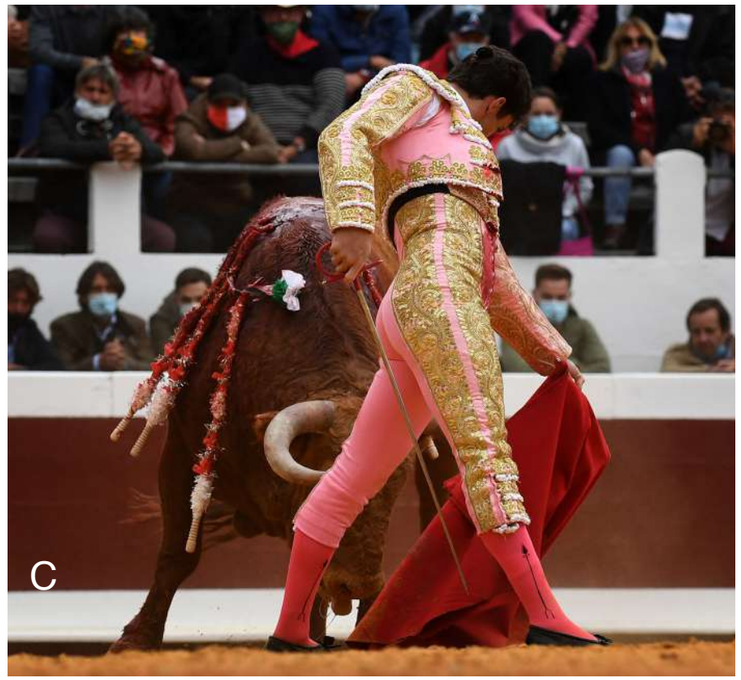


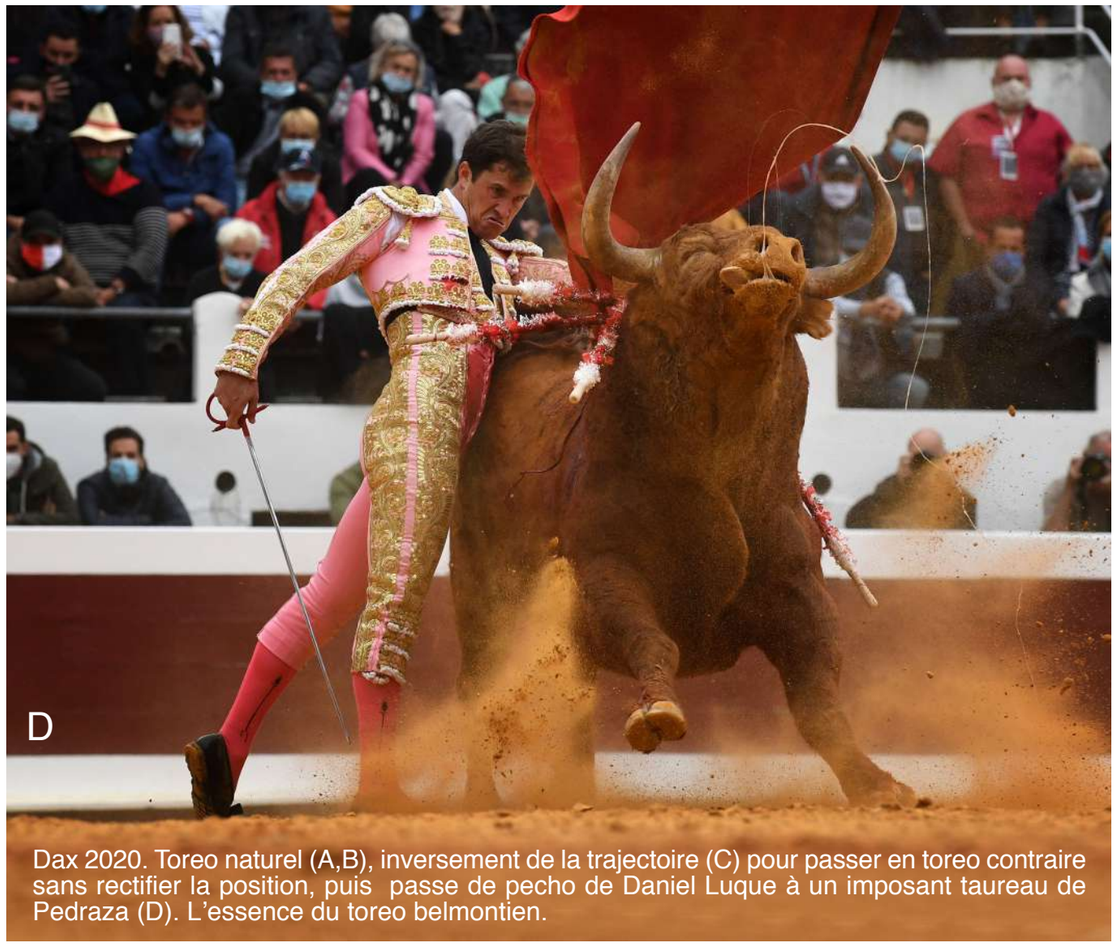












Dax 2020. Toreo naturel (A,B), inversement de la trajectoire (C) pour passer en toreo contraire sans rectifier la position, puis passe de pecho de Daniel Luque à un imposant taureau de Pedraza (D). L'essence du toreo belmontien.

L'AIMANT ET LE CLOU

Pour comprendre le secret du temple découvert par Juan Belmonte, prenons un aimant et un clou : une fois trouvée la distance d'attraction de l'un sur l'autre, il est facile de faire en sorte que le clou suive l'aimant. Mais si l'aimant s'éloigne trop vite l'attraction cesse et le clou s'arrête ; au contraire, si l'aimant est trop lent, l'attraction devient trop forte et le clou le rattrape.

De même, si le torero sous-évalue la vitesse du taureau, sa force ou sa bravoure, celui-ci n'aura aucune peine à rejoindre le leurre et à le lui ôter des mains.

À l'inverse, de même que quand l'aimant s'éloigne trop vite le clou s'arrête, si le leurre s'éloigne trop vite, le taureau, voyant sa proie lui échapper, en cherche une plus accessible... le torero.

En faisant de sorte que l'attraction de son leurre sur le taureau soit constante, le torero affirme son emprise sur lui et ralentit sa fougue initiale en concentrant ses élans désordonnés sur la toile qu'il lui présente.

Ce faisant il pourra insuffler de la force à un taureau qui en manque en lui proposant une proie très lente dont les déplacements ne l'obligent pas à baisser la tête excessivement ni à effectuer de brusques mouvements.



Templer en douceur jusqu'au bout de l'embestida, Finito de Cordoba, Acho, Lima, 2009.

Il pourra aussi à l'inverse réduire la trop grande force d'un autre en le contraignant à suivre une proie se déplaçant si bas et sur des trajectoires si courbes qu'elle lui échappe en glissant sous ses cornes.

Enfin, en maintenant l'attention du taureau sur son leurre entre les passes, il pourra le contraindre à plus de cadence dans sa façon de charger, imprimant ainsi à sa faena un rythme régulier.

Cette faculté à épouser le rythme du taureau puis, à l'intérieur de l'équilibre obtenu, à régler la vitesse de sa charge en la ralentissant, a pour nom le *temple* (du latin temperare, tempérer).

S'il parvient à *templer* sa charge, le torero va transformer l'élan brusque, rectiligne et impulsif du taureau en une embestida mesurée, courbe et prolongée, ce qui est le grand apport de Juan Belmonte à l'art du toreo.

José Mari Manzanares
«Le temple ne consiste pas seulement à s'adapter à la vitesse du toro, sinon à exercer le commandement à l'intérieur de l'équilibre obtenu. Et entre chaque passe, de façon subtile, exiger au toro davantage de cadence».

Le temple est la condition du rythme dans lequel Bergamin décelait *«la musique silencieuse du toreo»*



Templer en force pour réduire, Roca Rey, Arles, taureau de Nuñez del Cuvillo. La rigidité de la muleta répond à celle palpable du corps du torero.



Templer du bout des doigts, de manière naturelle et sans tension, pour guider la classe de l'embestida. Daniel Luque, Saint-Sever, taureau de la Ventana del Puerto.



Le temple et le rythme de Morante sont perceptibles dans ces véroniques données à Arles et Nîmes, ainsi que dans cette demi véronique dessinée au ralenti à Nîmes.



Du temple au rythme

Toute passe de cape ou de muleta comporte trois temps.

Le jargon vernaculaire taurin les définit de manière imagée en disant que le torero doit avoir le temps de dire au taureau : *«bonjour»* quand il l'invite à entrer dans sa cape ou sa muleta lors de l'***embroque***, *«comment ça va ? où allez-vous ?»* tandis qu'il le fait passer devant lui, et *«au revoir»* quand il lui donne la sortie en terminant sa passe.

Ces trois temps nécessitent de la part du torero une parfaite coordination corporelle afin d'obtenir un mouvement continu et circulaire qui ne brusque pas le taureau : la **ceinture** doit pivoter et non se plier, le **bras** accompagner le mouvement du **buste** et non s'en dissocier, et le **poignet** puis les **doigts** trouver les angles appropriés pour présenter le leurre dans la position idéale tout en le soustrayant aux cornes du taureau.

Comment déceler le rythme d'une passe ?

En vérifiant que la distance existant au début entre le leurre et le taureau n'a pas varié tout au long des trois temps, que le rythme marqué au début s'est maintenu sans à coups ni accélération tout au long de celle-ci et que la faculté d'attraction du leurre sur le regard du taureau n'a jamais cessé de s'exercer.

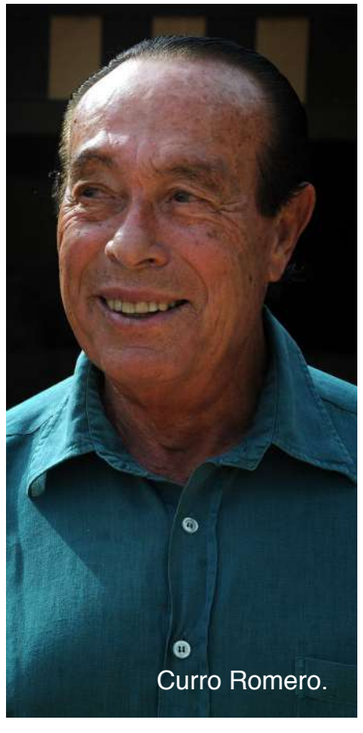


Curro Romero

«Le courage authentique c'est oser caresser les embestidas du toro en le toréant lentement«.

Le temple dont fait preuve le torero lui permet dans le meilleur des cas de lier les passes entre elles de manière harmonieuse.

La clé de son succès réside dans cette ***ligazon*** - faculté de lier - composante fondamentale du toreo contemporain.



Curro Romero.

HÉRITAGE GALLISTE ET BELMONTIEN

Joselito mort et Belmonte retiré, leur influence va perdurer dans deux lignées de toreros.

Belmonte a légué la beauté de la ligne courbe, le temple et la vérité du toreo de face. Joselito son sens de la lidia pour dominer le taureau en permanence.

Avant eux, ainsi que le perpétuait Joselito, toréer supposait agilité, force et jeu de jambes. Après Belmonte s'impose un toreo où le jeu de poignet et de ceinture deviennent primordiaux. Le jeu de jambes est réduit au strict minimum : l'idéal, comme au temps de Pedro Romero, est de ne pas bouger les pieds mais en liant plusieurs passes, ce que le maestro rondeno n'a jamais fait. Ce toreo lié, Belmonte lui-même ne le réussissait qu'avec un certain nombre de taureaux.

Tandis que **Marcial Lalanda,** fidèle à la conception de Joselito, s'affirme comme un ***lidiador largo***, d'autres se tournent vers la voie tracée par Belmonte. La cape sera leur instrument de prédilection. À cela une raison simple : le taureau qui a cinq ans et beaucoup de forces vient fort et de loin au début de la lidia. Par la suite il fait preuve d'une grande intelligence du combat en raison de son âge avancé. Et ce ***sentido*** rend plus aléatoire le toreo de muleta.



Pecho *galliste* de Marcial Lalanda.



Véronique *abelmontada* de Gitanillo de Triana, auquel l'apoderado de Manolete demanda d'échanger avec lui un taureau qui ne lui plaisait dans le lot qu'il avait touché au sorteo à Linares le 29 août 1947. Gitanillo accepta et lui céda Islero qui tua Manolete.

Gitanillo de Triana sera le plus brillant. Avec lui, **Chicuelo**, **Cagancho**, **Antonio Márquez** et **Victoriano de la Serna** élèvent le toreo de cape vers des sommets insoupçonnés : rarement on aura toréé de façon si pure.

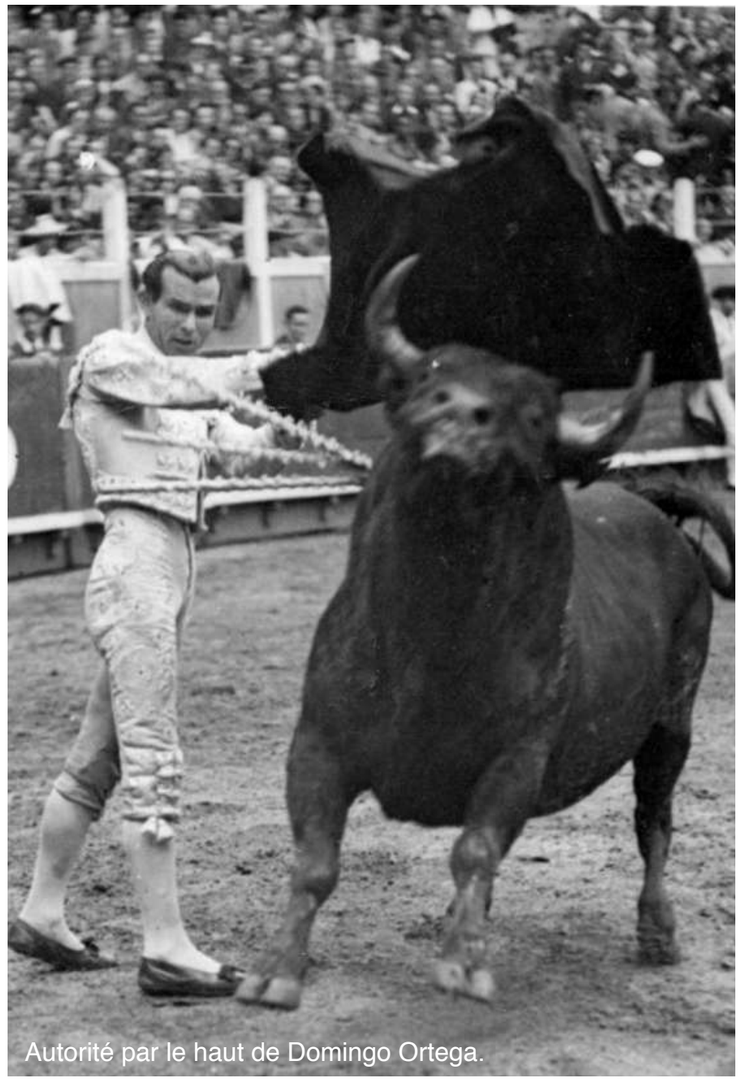
Manolo Bienvenida et le **Niño de la Palma** (père d'Antonio Ordoñez) tentent aussi la voie classique et peuvent prétendre à devenir figuras : malheureusement le premier meurt trop jeune et le second, usé par les cornadas n'y parviendra pas.

C'est **Domingo Ortega** qui y parviendra. Forgé à la dure dans les capeas de Castille et fidèle à la conception belmontienne, il est le premier à pouvoir avec tous les taureaux. **Pour y parvenir il marche avec eux,** c'est à dire qu'entre deux passes il rectifie sa position pour être placé à l'endroit idéal pour donner la suivante, ce que ne faisait pas Belmonte.

Ce qu'Ortega perd en émotion par rapport à Belmonte, il le gagne en efficacité.

Son dominio devient total avec le taureau diminué de l'après-guerre. A partir de 1939 il est un lidiador exceptionnel qui hypnotise tous les taureaux par son temple. Mais il délaisse l'esthétique et la force émotionnelle qui avaient fait de Belmonte un torero de masses. Son style naturel et sobre pèche par une certaine froideur. Il manque l'émotion que le taureau réduit qu'il combat n'est pas capable non plus de susciter. Ortega impressionne, mais il ne séduit pas.

Retiré, il se livrera en 1950 à une critique déjà mentionnée du toreo de **Manolete** sans jamais le nommer, puis confiera en 1988 à de jeunes toreros: *«N'oubliez jamais, gamins, que le toreo est sacrifice, constance et ambition, mais qu'il ne faut jamais cesser de rester humble et simple car le temps pardonne moins que les taureaux».*



Autorité par le haut de Domingo Ortega.



Desplante de Domingo Ortega à un taureau portant le fer de Veragua, devenu propriété de Juan Pedro Domecq y Nuñez de Villavicencio.



Véroniques de Pepe Luis Vazquez à Séville. Celle à pieds joints (ci-dessus) dénote une influence *amanoletada*, tandis que la seconde, ci-dessous, compas semi ouvert et jambde de sortie en avant, est nettement belmontienne. Dans les deux la cape est allée à la rencontre du taureau pour l'*engancher* devant et pouvoir le conduite mains basses avec temple.



Le plus fidèle héritier de Belmonte sera **Pepe Luis Vázquez** (alternative en 1940), dont Belmonte dira que son toreo est celui que lui-même a recherché toute sa vie.

«Pepe Luis» combine le sens de la lidia de Joselito et le temple de Belmonte. Il réalise un toreo d'une beauté et d'une pureté rarement égalées. L'émotion esthétique qui en émane est inédite.

Face à Manolete qui va imposer un style nouveau, Pepe Luis Vazquez eut l'immense mérite de perpétuer le concept belmontien du toreo et de le transmettre aux générations suivantes.



Extraordinaire naturelle de Pepe Luis Vazquez à Séville. Après avoir cité de trois-quart face, le poids du corps repose sur la jambe de sortie et la ceinture accompagne la charge. La muleta très basse et tenue du bout des doigts balaye le sol. Le toreo dont Belmonte rêva.



LE STOÏCISME PROFILÉ DE MANOLETE

Au sortir de la guerre civile espagnole, **Manuel Rodriguez «Manolete»** bouleverse les shémas établis par le toreo de Belmonte tout en complétant l'évolution initiée par celui-cI. Comme lui il veut conserver le taureau dans un terrain réduit et y enchaîner de plus en plus de passes. Et de ce point de vue, non seulement Manolete ressemble à Belmonte, mais il va plus loin que lui.

Son toreo est basé sur des choix différents : **rester très droit** car l'espace entre taureau et torero est tellement réduit durant la passe que le moindre mouvement en avant du torero entraînerait une perte d'équilibre si le flanc du taureau l'effleurait ; **se placer de profil** par rapport au taureau afin de présenter une cible moins large et de pouvoir mieux **charger la suerte avec la muleta qu'il faut dés lors tenir en retrait** car sinon le taureau, en raison de la faible distance qui le sépare d'elle, pourrait s'en saisir d'un simple mouvement de tête sans avoir besoin de s'avancer.

Cela l'oblige enfin, pour dévier correctement la charge, à **charger la suerte sans avancer la jambe en attirant son attention sur la partie de la muleta la plus éloignée de lui, le *pico*,** en la lui présentant plus avancée et, au besoin, en le stimulant par de brèves secousses données à la muleta par le poignet : les ***toques***.



Naturelle profilée de Manolete. Muleta tenue main basse le torero impose sa domination au taureau.



Naturelle profilée donnée en regardant le tendido pour accentuer l'impression de domination.

Ce faisant il provoque le taureau sur son oeil extérieur. Si celui-ci s'alourdit ou perd de sa combativité, **Manolete se croise au-delà du pitón contraire**, l'obligeant ainsi à charger. Ce faisant il peut donner cinq ou six passes enchaînées en tournant simplement sur les talons. Ces passes, moins profondes que celles de Belmonte, constituent un progrès du point de vue de la continuité du toreo et dénotent un immense courage.

Selon la légende, c'est en observant un taureau qui regardait un arbre puis se concentra sur une feuille qui en tombait, que Manolete aurait conçu sa **théorie de l'immobilité**, ouvrant au toreo belmontien des développements insoupçonnés en faisant passer le taureau au plus près et à de plus nombreuses reprises grâce à son positionnement profilé et tangent à sa trajectoire.

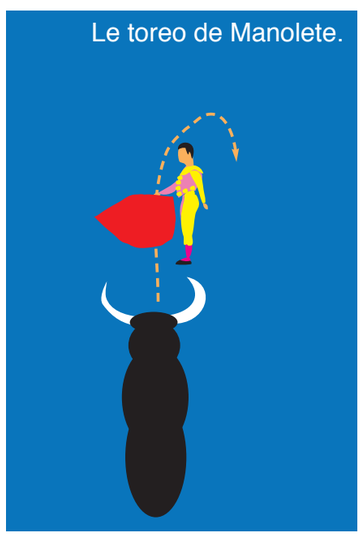
Loin de bafouer l'héritage Belmontien comme certains le lui reprochaient, Manolete y apporta des solutions nouvelles en renonçant à la norme classique sans perdre l'authenticité. Mieux que personne avant lui, il faisait passer les taureaux au plus près.

Le classicisme syncopé de Belmonte s'en trouva conforté au travers de plusieurs générations de toreros importants qui, sans intégrer totalement l'apport de Manolete par crainte de paraître le singer, perpétuèrent une conception classique faite de cites donnés poitrine et jambe en avant, tout en s'appropriant ses innovations.



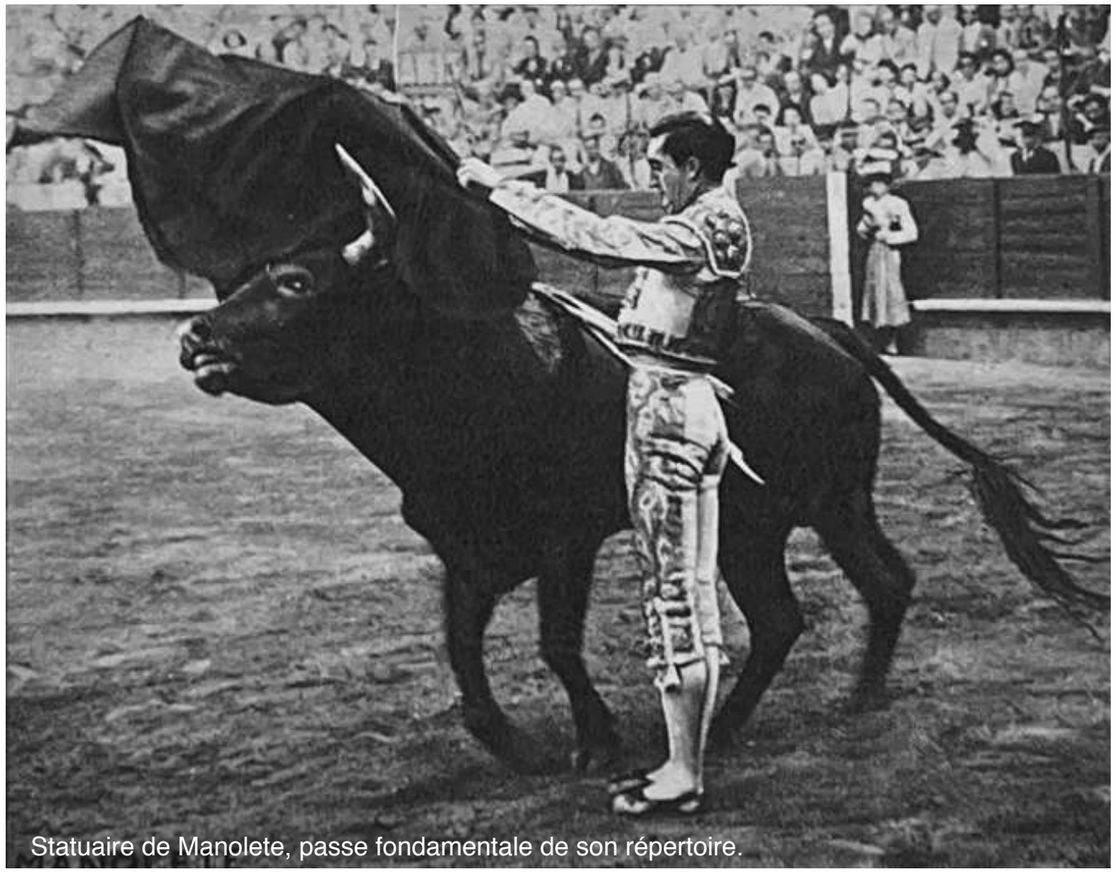
Manuel Rodriguez «Manolete».







Naturelle profonde , de Manolete, main basse, muleta sous le mufle.



Statuaire de Manolete, passe fondamentale de son répertoire.

Les passes données par Manolete n'exercent pas le même dominio que celles de Domingo Ortega et ne possèdent pas l'esthétique de celles de Pepe Luis Vázquez.

Ce sont plutôt des demi-passes mais elles constituent un progrès du point de vue de la continuité du toreo et dénotent un immense courage.

Manolete sera tué le 28 août 1947 par le taureau Islero de Miura dans les arènes de Linares.

Sa mort commotionnera l'Espagne entière et d'idole vivante le transformera en mythe.

Un demi siècle plus tard un autre torero suivra sa voie tout en incorporant à son toreo des éléments belmontiens et deviendra à son tour un torero culte : **José Tomas**.



Naturelle de Manolete à un taureau de Miura à Barcelone.

Manolete est emporté vers l'infirmerie après avoir reçu du taureau Islero de Miura la cornada dont il mourra dans la nuit. Luis Miguel Dominguin, alors son très jeune compétiteur, observe cape en main au second plan.



LUIS MIGUEL DOMINGUIN : «LE NUMÉRO 1»

Que **Luis Miguel Dominguín** ait joué un rôle dans cette tragédie restera longtemps un sujet de contreverse.

Jeune et ambitieux, Dominguin veut s'imposer. Pour cela il défie Manolete et, à chacune de leurs rencontres - il était du cartel fatal de Linares -, il le force à donner le meilleur de lui-même. Dominguin est dangereux : c'est en tous cas l'avis de Domingo Ortega qui déclara après lui avoir confirmé l'alternative en présence de Manolete : «*Este néné viene con la escoba ! Ce gamin vient pour tout balayer*».



Naturelle "amanoletada" de Luis Miguel. La muleta tenue très basse cache la tête du taureau qui ne peut que la suivre.

De fait Dominguín est prêt : ***torero largo***, il brille lors des trois tiers. À la technique d'Ortega pour dominer et pouvoir avec tous les toros, il allie le courage et la faculté de lier les passes de Manolete. Très jeune il a assimilé l'apport de ces deux maestros et se permet de changer de technique au gré des situations. ***Sa synthèse de leurs qualités à tous deux est parfaite : le toreo lié de Manolete, son aguante, joint à l'efficacité d'Ortega et à sa maîtrise.***

Chaque époque a connu des toreros de synthèse. Mais outre qu'il s'agit ici de la synthèse de deux techniques en apparence opposées portées à leur summum, la personnalité, l'ambition et l'intelligence de Dominguín les fondent en une conception nouvelle.

Jamais peut-être depuis Joselito aucun torero n'a pu avec autant de toros. Mais jamais Joselito n'a toréé comme le fait Dominguín.

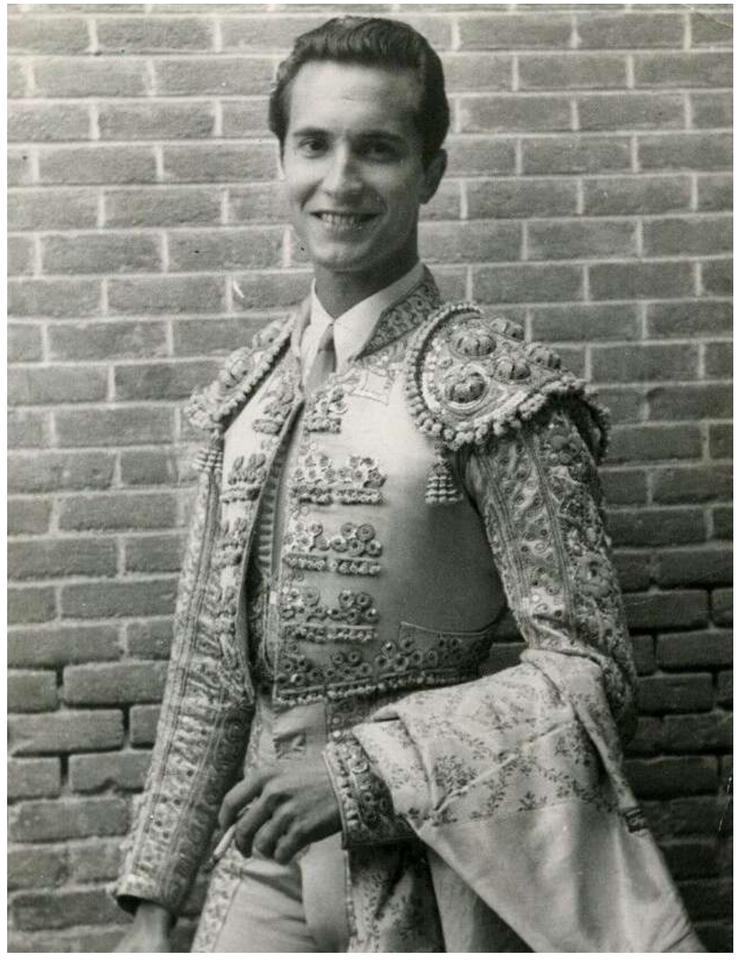
Avec le temps, sa technique s'approfondit et il parvient à donner, dans le même terrain que Manolete, des passes plus longues que les siennes, des passes d'une longueur jamais atteinte.

Alternant non par système mais au gré des besoins les cites de loin et les cites de près, les cites de face, de profil ou de trois-quart, les cites avec la partie centrale de la muleta, la ***panza*** et les cites avec le ***pico***, les cites muleta avancée et les cites muleta en retrait, il donne au toro une trajectoire qui, à force d'être courbe, en devient circulaire.

Conséquence logique des trajectoires nouvelle qu'il découvre, **en plaçant sa jambe de sortie en retrait lors du deuxième ou troisième muletazo d'une série, il est le premier à embarquer le taureau dans un tour complet, le *redondo*.**

Comme pour Domingo Ortega, c'est sa trop grande facilité qui sera son plus gros problème. Il y pallie en créant l'émotion de façon artificielle, en recherchant la polémique, en s'opposant au public pour mieux le retourner ensuite en sa faveur. Ou en le prenant à témoin, tel ce jour où, à Madrid, index levé, il s'auto-proclama *número uno* au milieu d'une bronca formidable, faisant preuve, qualité supplémentaire non négligeable, d'un grand sens du spectacle.

Pablo Lozano
«Un jour Luis Miguel fut invité à une soirée organisée en l'honneur de stars hollywwodiennes qui tournaient un film à Madrid. Il y alla mais personne ne lui faisait cas. Tous les invités voulaient approcher les acteurs. Alors il m'appela pour que je lui enferme deux taureaux à Vista Alegre et que je convoque la cuadrilla pour le soir même. À la fin de la soirée, quand tout le monde allait se disperser, il annonça qu'il invitait tout le monde à une corrida privée. Je vis arriver aux arènes une file de limousines. Luis Miguel enfila un habit de lumières, toréa les deux taureaux puis toisa tout le monde d'un air de leur dire : ici, la star c'est moi ! Luis Miguel était comme ça. Il ne supportait pas que quelqu'un brille plus que lui !».





Naturelle templée de Dominguin à Valence en 1947, année de la mort de Manolete.



Cite profilé comme Manolete.

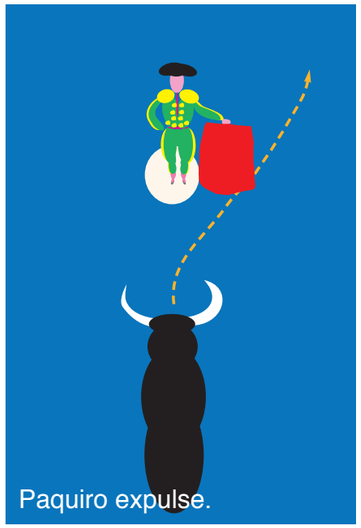


Cite jambe de sortie en retrait pour initier un redondo.

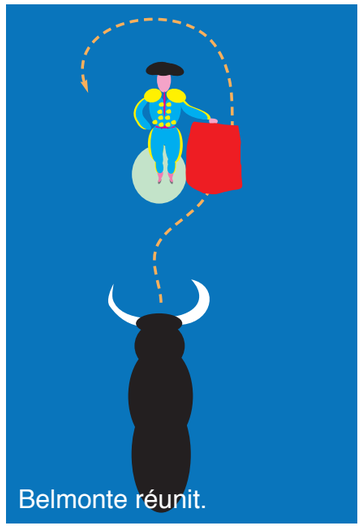
Ami d'Hemingway et de Picasso qui lui dessina des costumes de lumières, amant d'Ava Gardner, de Rita Hayworth et autres stars hollywoodiennes, aussi extraverti que Manolete était réservé, Luis Miguel intègra la Jet set.

Luis Miguel Dominguin

«Quand j'ai pu entrer dans les cartels de Manolo (Manolete)*, il était en fin de carrière et moi au début. Il avait prévu de se retirer mais les empresas ne le laissaient pas partir car il remplissait les arènes. J'étais le jeune challenger, lui l'idole consacrée que certains voulaient faire tomber de son piédestal. Mais même comme ça, pour exister à côté de lui il fallait faire des choses importantes et s'arrimer autant que lui. Ma chance était que je n'étais pas enfermé dans un rôle : j'étais libre d'innover, de tenter des choses... alors que lui devait être Manolete et c'était une responsabilité inouïe. J'ai compris ce qu'il avait enduré quand je suis parvenu à mon tour tout en haut. Les mêmes publics qui m'avaient supporté contre lui me reprochaient à présent de ne pas toréer comme lui. Cela a toujours été ainsi : le public adore brûler ce qu'il a ensensé. Alors je me suis servi de cette ambiance de tension permanente pour me maintenir au sommet. Au lieu de me laisser toucher par les attaques, je rebondissais dessus. Ou je les provoquais... Pour exister il faut fomenter la confusion. À la fin, les mêmes qui m'insultaient au paseo me portaient en triomphe».*



Paquiro expulse.



Belmonte réunit.

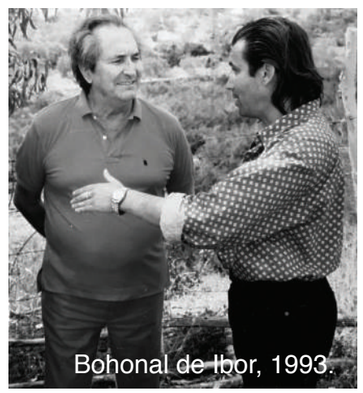


Manolete allonge la passe.



Dominguin ferme la boucle.

Lors d'une émission télévisée, Marivi Romero lui reprocha en direct d'abuser du pico en toréant de muleta. Réponse cinglante : *tu ne comprends rien aux taureaux*. Indignée, la critique répondit qu'elle «faisait toutes les ferias depuis trente ans». Du tac au tac Dominguin rétorqua : *"Ma valise aussi, et elle est comme toi : elle n'y comprend toujours rien !".*



Bohonal de Ibor, 1993.

Permanence du toreo classique au temps de Dominguin

Après la mort de Manolete et alors que Dominguín ouvre de nouvelles voies, une génération de toreros perpétue le toreo classique. Leurs influences belmontiennes sont évidentes et l'on décèle aussi chez eux la rigueur dans la lidia de Domingo Ortega ainsi que l'esthétique apportée par Pepe Luis Vázquez.

Antonio Bienvenida (alternative en 1942), **Rafaël Ortega** (1949), **Julio Aparicio** (1950), **Manolo Vázquez** (1951) mais surtout **Antonio Ordoñez** (1951) et **Antonio Chenel** «**Antoñete**» (1953) ont, malgré leurs différences, un point commun : pour tous, le concept de distance est fondamental : il s'agit d'obtenir que le taureau se retrouve à la fin de la passe dans la situation idéale pour qu'il puisse répéter sa charge.

Cela revient à lui donner tous les avantages pour qu'il exprime au maximum sa force et sa bravoure afin de mieux le dominer en les retournant contre lui. C'est la base du toreo classique. Et c'est ce qui le différencie du ***toreo encimista*** dans lequel le torero raccourcit la distance au moment du cite dans le but de créer une émotion, ***tremendisme***, de forcer le taureau à embister ou de pouvoir s'exprimer avec un autre difficile en lui laissant en permanence la muleta devant, de telle sorte que, n'ayant pas d'autre option, il ne puisse pas ne pas tenter de l'attraper.

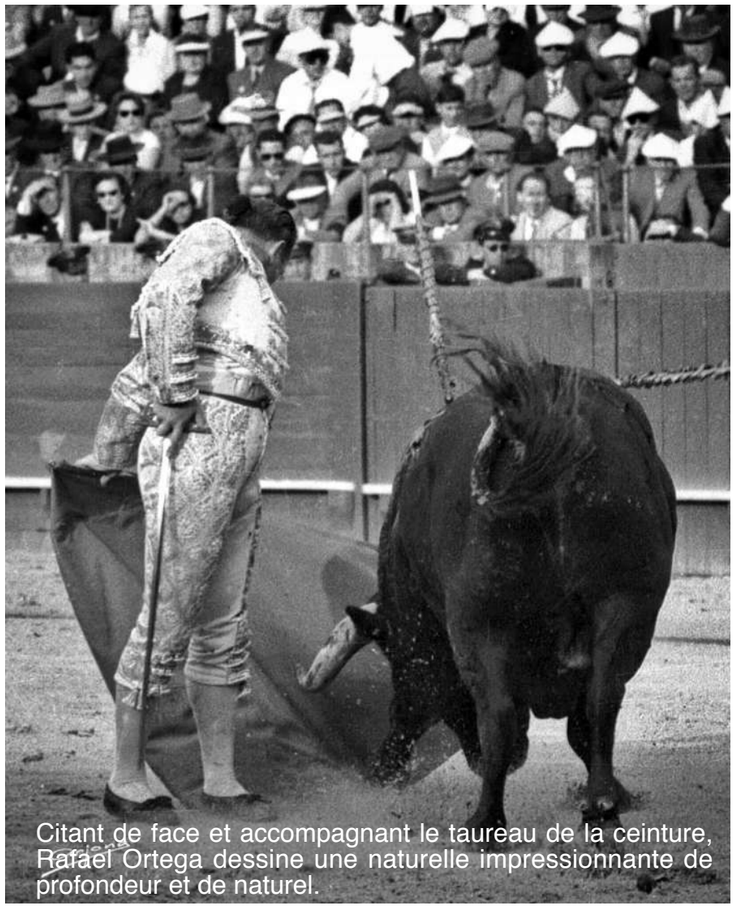


Véronique profonde de Rafael Ortega : poitrine et jambe en avant, mains basses. Toreo belmontien des années cinquante.

Le taureau des années cinquante, plus souvent âge de trois ans que de quatre et doté d'un poids équilibré, possède une mobilité remarquable qui permet à toute une génération de toreros de réaliser un toreo d'une perfection rarement atteinte. De Manolete dont la distance est différente, mais aussi de Dominguin, ils ont intégré les cites de profil, muleta en retrait et usage du pico lorsqu'il est opportun. Mais ce toreo se veut avant tout classique : de Belmonte on adopte les cites à mi-distance, le corps de trois-quarts face par rapport au taureau, croisé un peu au-delà du ***pitón*** intérieur, la muleta mi-avancée et présentée à plat ou légèrement inclinée.

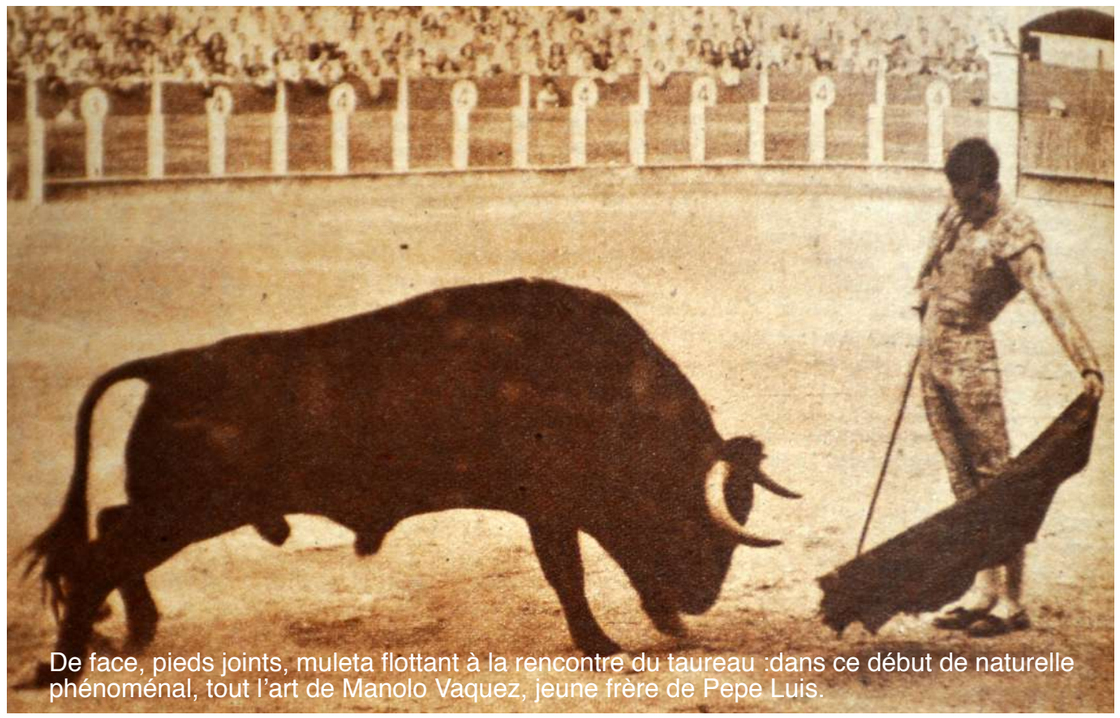
Au ***temple*** dont ils font preuve, ces toreros donnent une dimension nouvelle qui confère à l'ensemble une impression de majesté et de naturel qui fait de leur toreo un art majeur parvenu à maturité.

Sa beauté est évidente et seule compte désormais l'harmonie des séries de passes ainsi données. C'est le toreo dont a sans doute rêvé Belmonte mais qui n'a été réalisable, à partir de lui, que grâce aux découvertes techniques des toreros qui lui succédèrent, dont certains, paradoxalement dans le cas de Manolete, furent considérés comme des déviationnistes par les critiques de leur époque.



Citant de face et accompagnant le taureau de la ceinture, Rafaël Ortega dessine une naturelle impressionnante de profondeur et de naturel.

Rafaël Ortega jouit d'une place à part. Prenant tardivement l'alternative (1949) à vingt-huit ans, il dut attendre la dernière étape de sa carrière (1967-1968) pour que l'afición reconnaisse enfin en lui un des plus purs interprètes du toreo classique, alors qu'il était considéré depuis longtemps par ses pairs comme l'un des meilleurs d'entre-eux. Une reconnaissance qui lui vaudra d'être sollicité lors de la création de l'école taurine de Cadix, au sein de laquelle il enseignera sa conception classique et pure du toreo à de nombreux jeunes aspirants toreros.



De face, pieds joints, muleta flottant à la rencontre du taureau :dans ce début de naturelle phénoménal, tout l'art de Manolo Vaquez, jeune frère de Pepe Luis.

Citer en avançant la muleta

Le grand secret qu'ont également en commun tous ces toreros des années quarante et cinquante est qu'ils savent que **pour dominer le taureau très vif de leur époque le torero doit fixer son attention sur le leurre avant qu'il s'élance, afin de pouvoir anticiper ses déplacements.**

Si le taureau surprend le torero par un départ inopiné ou si le torero déplace son leurre avec un temps de retard, il ne parviendra plus à épouser son rythme. Conséquence : soit il rejettera brusquement le taureau vers l'extérieur ce qui rendra impossible toute passe esthétique, soit le taureau rattrapera le leurre et apprendra à raccourcir ses charges

Dès avant que le taureau ne s'élance, s'aidant de brefs et imperceptibles mouvements du poignet imprimant au leurre de légers frémissements, les ***toques***, ou, plus subtilement, au moyen d'une simple ondulation de l'étoffe de l'arrière vers l'avant, le ***bamboleo***, le torero va fixer son attention pour pouvoir provoquer le départ de l'embestida au moment où il le souhaite et lui indiquer la direction qu'il compte lui faire prendre et suivre.

En revanche, présenter une muleta plane et rigide au taureau comme s'il s'agissait d'un écran (*pantalla*) destiné à masquer sa vue, puis le toquer brusquement pour s'assurer qu'il mettra la tête dedans, est une erreur qui explique de nombreuses fautes de temple.

La science des toques est fondamentale : il ne suffit pas d'agiter le leurre pour que le taureau le prenne. Encore faut-il le faire au bon moment et au bon endroit, ne pas surprendre le taureau par un mouvement trop brusque, ni manifester trop d'indécision au travers un toque imprécis.

Quand l'espace qui les sépare entre le cite et la réunion est suffisamment important pour laisser la possibilité au taureau d'infléchir sa trajectoire vers l'intérieur et de se coucher vers lui, le torero double son toque : le premier est donné vers l'intérieur de la passe et sert à centrer le taureau sur lui, tandis que le deuxième, donné vers l'extérieur, sert à dévier son regard et donc sa charge que le torero infléchit en pesant sur elle par le seul pouvoir du déplacement de son leurre.



La muleta d'Angel Tellez capte le regard du taureau vers l'avant. Premier temps de la passe, l'*embroque*, Bonjour !

Tel fut l'enseignement transmis par Rafael Ortega.

Rafaël Ortega

«Il faut citer le toro en avançant le leurre vers lui. L'appeler avec le leurre mort, ce n'est pas citer. Et l'appeler en tapant du pied, cela équivaut à lui voler une passe ! C'est la muleta qui doit citer, en s'avançant au devant du toro !»

Avancer le leurre au devant du taureau pour l'obliger à mettre la tête en bas avant son premier pas nécessite beaucoup de courage : rien ne dit que le taureau obéira à la proposition qui lui est faite. S'il doute, le torero est à découvert.



Deux passes différentes mais une technique similaire conforme à l'enseignement de Rafael Ortega : Roca Rey et Clemente assurent leur domination en allant glisser leur muleta sous le mufle du taureau avant qu'il ne s'élance. Son regard ainsi capté, ils ont toutes les chances de pouvoir templer la passe jusqu'à son terme.



PEDRÉS L'HÉTÉRODOXE

Après la mort de Manolete, et tandis que Luis Miguel Dominguin brillait de tout son éclat, un jeune torero d'Albacete passionna les foules en apportant au toreo vertical et austère de l'idole une touche d'originalité. Plus que personne il respectait les fondamentaux parar et cargar, mais il les interprétait à sa manière.

Grâce à Pedrés les dogmes volèrent en éclat et le terme réducteur et péjoratif de «*tremendisme*» que l'on peut traduire par («formidabilisme») devint synonyme de toreo spectaculaire très éloigné de l'orthodoxie.

La critique ne l'épargna pas mais Pedres fit école et inspira de nombreux toreros qui par la suite enrichirent leur toreo de suertes spectaculaires intercalées entre des séries plus classiques pour maintenir l'intérêt du spectateur.

La suerte emblématique de Pedrés, la «***pedresina***», un cambio dans le dos, ouvrit la voie à un **toreo hétérodoxe** qui séduisit le public. Pedrés prépara ainsi les esprits à la venue du «***Cordobes***». À plus long terme, Pedrés ouvrit aussi la voie à de nombreux toreros, de José Tomas à Castella et Perera, puis de Juan Leal à Roca Rey, qui, comme lui, comprirent qu'il est important de créer un effet de surprise dans le public pour retenir son attention.



Pedrés donnant la pedresina, un cambio dans le dos, muleta pliée dans la main gauche.

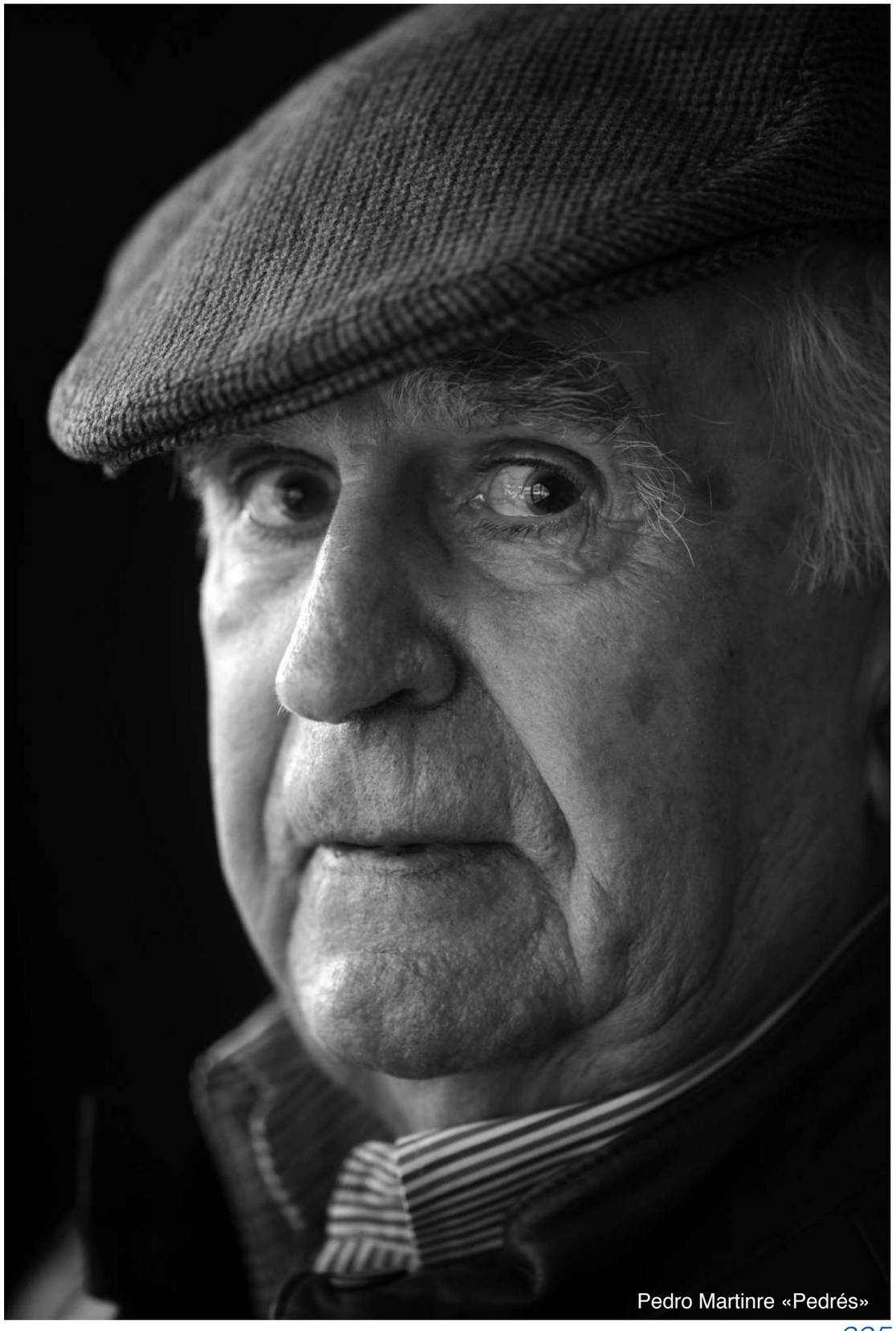


Cambio inspiré de la pedresina donné par Manuel Escribano à un taureau de Margé, Bayonne.

Pedro Martinez «Pedrés»

«Mon truc c'était de me faire passer les taureaux tout près et dans tous les sens... C'étaient des novillos de trois ans, mais gros, hé ? Je les attendais sans bouger et leur changeais la direction au dernier moment. Les gens ne savaient pas s'ils allaient passer devant ou derrière moi. Si tu veux transmettre des émotions il faut mettre en avant ta personnalité, pas ta technique. Et au lieu de reculer, toujours aller de l'avant, t'engager.

Il faut bien te placer pour la première passe puis tourner sur les talons, sans bouger... C'est facile à dire mais beaucoup moins à faire quand les cornes te frôlent le ventre... Après, lors de la seconde étape de ma carrière, j'ai voulu montrer que moi aussi je savais toréer un peu mieux. Les toreros de La Mancha possédons un style sec, sobre, basé sur le courage. C'est tout ce que peut nous transmettre une terre aussi aride que la nôtre, avec ces paysages si secs...»



Pedro Martinre «Pedrés»


Cambio dans le dos à genoux au centre donné par Juan Leal à Nîmes




Cambio dans le dos au centre donné par Juan Leal à Bilbao.

La Pedresina revisitée

Le poids de la critique taurine étant chaque jour moins déterminant comparé à celui des réseaux sociaux où les toreros possèdent des dizaines de milliers de «followers» qui sont aux aficionados ce que les fans sont aux mélomanes, ceux-ci ne craignent plus de faire scandale en innovant. Ils rivalisent au contraire d'inventivité pour trouver de nouvelles suertes spectaculaires qui leur permettent de capter l'attention du public comme le fit Pédres avec sa Pedresina.

Quoiqu'hérétiques en apparence au regard de l'orthodoxie classique, ces suertes plus spectaculaires que profondes respectent les deux règles d'or du toreo : parar et cargar, ne pas bouger et charger la suerte.

Leur originalité tient au fait qu'elles sont désormais pratiquées dans tous les terrains sans tenir compte de ce que Belmonte appelait le *«pittoresque axiome de Lagartijo».*

Faisant fi de la sécurité relative que pourrait leur garantir le fait de les donner dos aux barrières, Juan Leal donne son cambio à genoux en plein centre du ruedo et Roca Rey au fil des barrières mais à terrain inversé, c'est à dire en contrariant la sortie naturelle du taureau vers le centre.

Quant à Talavante, c'est «l'***arrucina***» qu'il revisite en la donnant au centre et à genoux.


Cambio dans le dos à terrain inversé de Roca Rey à Nîmes.


Arrucina à genoux et au centre de Talavante à Dax.

El Cordobes «l'inconformiste»

Peut-être inspiré par Pedrés, un cyclone dévasta alors la planète taurine. **Manuel Benites «El Cordobes»** (alternative en 1963) impose à tous les taureaux un sitio encore jamais exploré : **sa distance est celle de Manolete, mais alors que ce dernier ne donnait que des demi-passes, le Cordobes enroule le toro autour de lui, faisant preuve dans son toreo qui tourne le dos à l'orthodoxie d'un temple extraordinaire et d'un sens du spectacle qui ne l'est pas moins.** A cet effet, il se laisse bousculer à dessein par ses flancs pour rendre le danger visible.



Molinete donné à genoux en bondissant à la sortie, suerte emblématique mais injustement réductrice du grand torero qu'est El Cordobes. Provocateur jusqu'au bout, il baptisa cette suerte du nom de «saut de la grenouille».

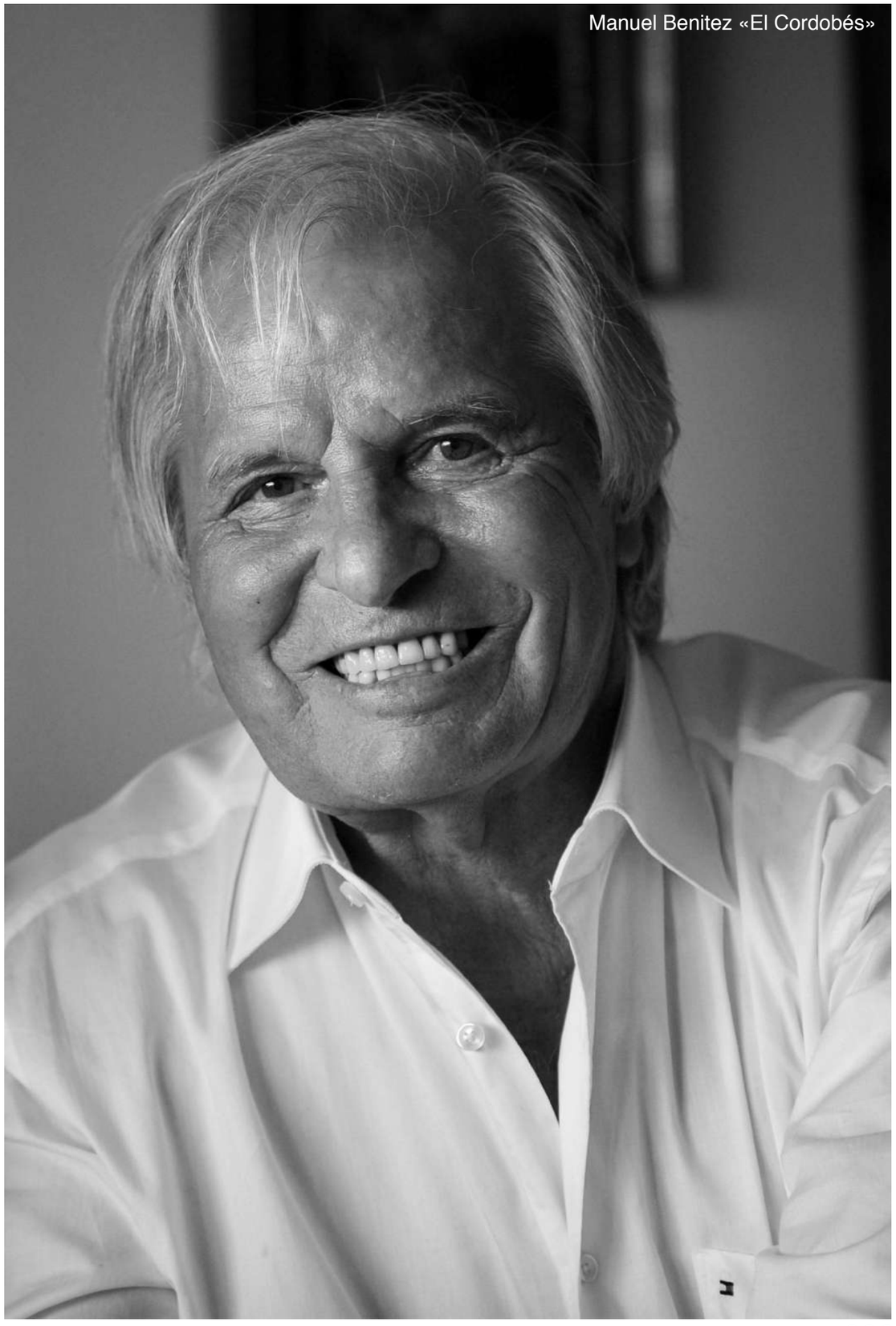
Son toreo jubilatoire où les toques et les appels du pied, *pataditas* ou *zapatillazos*, sont primordiaux pour ne pas laisser au taureau subjugué un seul instant de répit et où la ceinture se ploie de façon souvent forcée est à l'opposé de celui d'Ordoñez ou d'Antoñete. Sa technique reste très éloignée des canons classiques : son but est de dominer en permanence le taureau. Il lui nie toute autonomie et impose à tous la même distance courte, la même faena immanquablement terminée par un molinete donné les deux genoux en terre et qu'il termine en bondissant au dessus du mufle. C'est le «saut de la grenouille» ***el salto de la rana***, tel qu'il le baptise lui-même.

La critique le vomit mais le public le plébiscite : le Cordobes ramène aux arènes ceux qui n'y venaient plus depuis la mort de Manolete. Il est l'axe autour duquel s'articulent les ferias car il remplit toutes les arènes. Mais il ne fera pas école car on ne copie pas un génie aussi iconoclaste.

Au demeurant, **El Cordobes possède une fabuleuse main gauche** qu'il doit, dit-il avec ironie, à un taureau qui lui a sectionné le tendon du poignet une nuit de pleine lune. Sans être soigné faute de moyens, le poignet conserva une ouverture vers l'arrière très supérieure à la moyenne, ce qui permet au torero d'allonger ses naturelles plus qu'aucun de ses compañeros.

L'époque est pourtant riche en toreros classiques importants tels que **Diego Puerta** (alternative en 1958), **Paco Camino** (1959), **Curro Romero** (1959), **Rafaël de Paula** (1960) ou **Santiago Martín «El Viti»** (1961), qui, avec des personnalités différentes, suivent la voie tracée par **Ordoñez**.

Mais ils doivent se contenter de jouer les seconds rôles même si le courage de Puerta, l'intelligence de Camino, la beauté naturelle du toreo de Romero, les sortilèges gitans qui émanent de celui de Paula et la profondeur austère de celui du Viti en font de formidables toreros classiques. Quant à Antonio Ordoñez, il refusera toujours de toréer aux côtés du Cordobes.



Manuel Benitez «El Cordobés»



Tenue du bout des doigts, la muleta aspire la charge du taureau. Peu de toreros dans l'histoire possédèrent une main gauche aussi fabuleuse que celle de Manuel Benitez «El Cordobés».





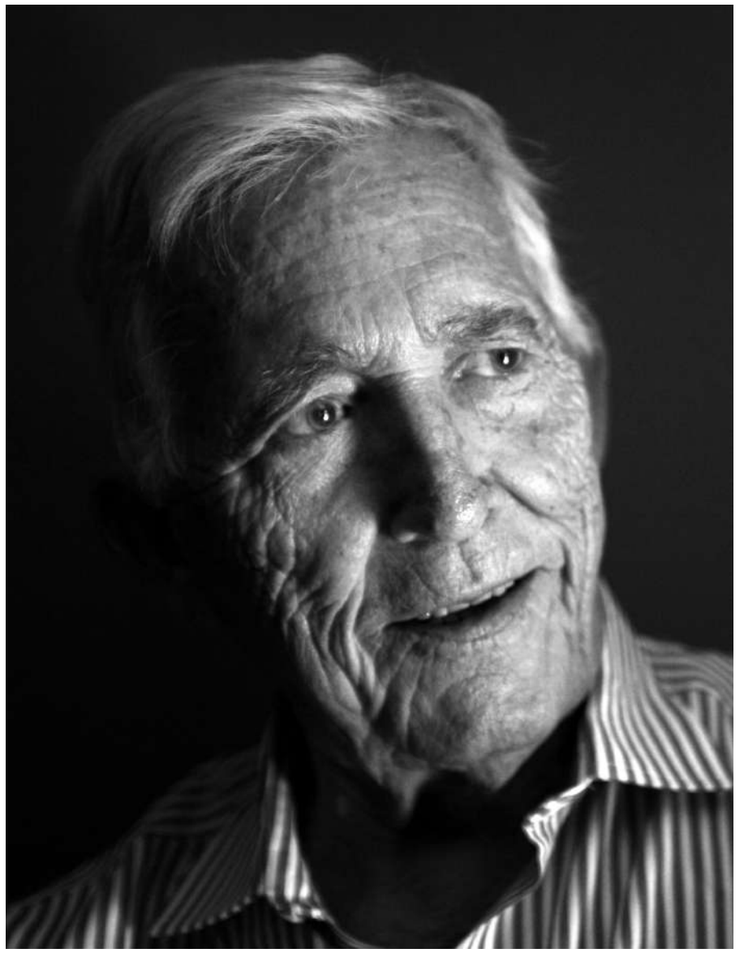
El Cordobes

«En vérité je ne sais pas comment je suis devenu torero. Je n'avais jamais vu de corrida et un jour, en allant voler des petits cochons dans une finca, je suis tombé nez à nez avec un taureau. J'avais un bâton à la main et je me suis élancé vers lui en tapant le sol. Il m'a regardé et est parti. Je me suis dit que ce n'était peut-être pas très difficile. Alors j'ai commencé à aller de nuit dans les élevages pour toréer, puis je travaillais le jour. Pour sortir de la misère il fallait me faire connaître. Et comme personne ne me donnait d'opportunité j'ai sauté dans l'arène de Madrid comme espontaneo. Le taureau m'a déshabillé et j'ai fait 21 jours de prison à Carabanchel. À l'époque on ne plaisantait pas avec les capitalistas, comme on nous appelait. Alors j'ai pensé que c'était fini et j'ai appris qu'on recrutait de la main d'oeuvre pour aller ramasser les betteraves en France. J'ai fait la queue mais juste avant mon tour le préposé nous a dit de rentrer chez nous, ils avaient leur quota. Alors j'ai cherché mon opportunité et tout s'est enchaîné, je ne sais ni comment ni pourquoi. Je ne savais toujours pas toréer, tous les toros m'attrapaient mais je revenais à la charge et je voyais bien que le public en redemandait. Alors j'ai suivi la direction qu'il m'indiquait. Il a toujours été mon guide. Je suis très croyant et je pense que Dieu m'a confié aux gens pour qu'ils m'aident.

J'ai besoin de leur chaleur. Toréer en privé ne m'intéresse pas. Je me suis laissé porter par le public. C'est lui qui commande. S'il ne vient pas aux arènes, tout s'arrête. Alors j'ai donné ce que je pouvais et que je portais en moi : du courage et de la bonne humeur. Heureuseument que je l'ai compris vite, ça m'a donné du temps pour apprendre à toréer mieux. J'ai trouvé mon sitio et j'essayais d'anticiper les réactions du taureau, ses changements... Si le public n'aimait pas ce que j'étais en train de faire, je proposais autre chose. C'était comme si je lui envoyais des rayons laser et s'il ne me les renvoyait pas ça voulait dire que je ne l'intéressais pas.

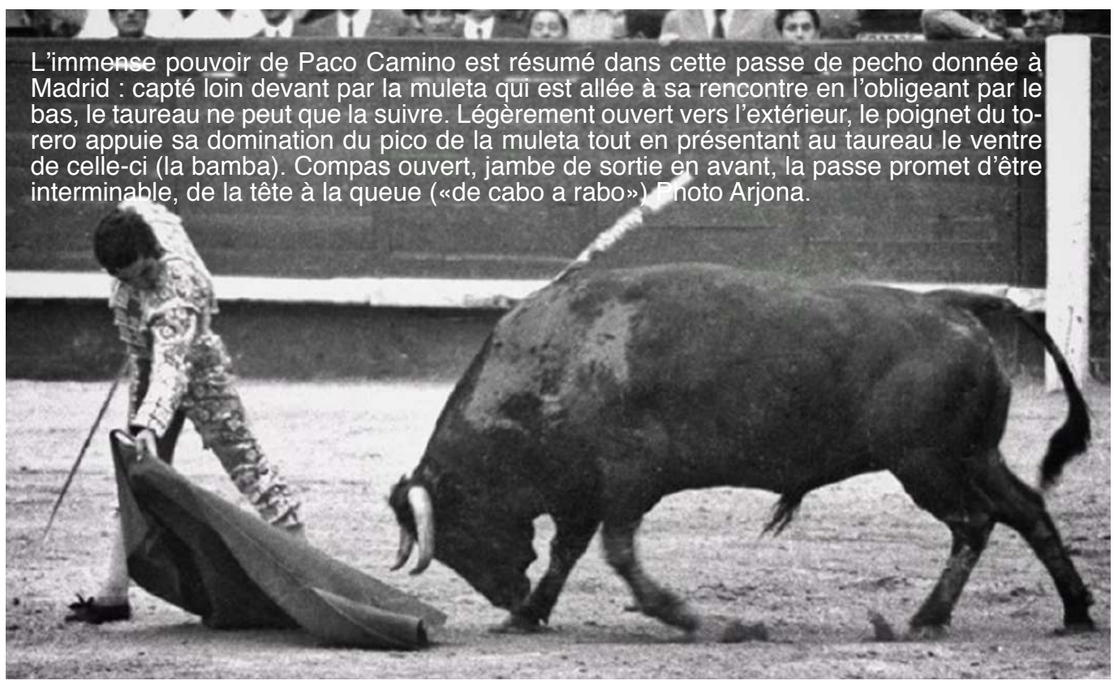
J'ai fait des choses nouvelles et la presse disait que ce n'était pas du torero. Mais moi je pensais : si ce n'est pas du toreo le public ne viendrait pas... et il vient. À Madrid pendant San Isidro j'ai coupé huit oreilles en deux jours, une queue à Séville, six oreilles et une queue dans la Monumental de México... Un torero est un créateur et tous les créateurs sont compliqués quand ils sont incompris, jusqu'au moment où le public leur offre le succès. Je respecte la critique, mais je lui dis : écrire c'est facile, le papier n'est pas dangereux, mais si tu te mets devant le toro tu pourras en parler mieux ! Finalement, plus on m'a critiqué, plus les gens sont venus me voir !»





Permanence

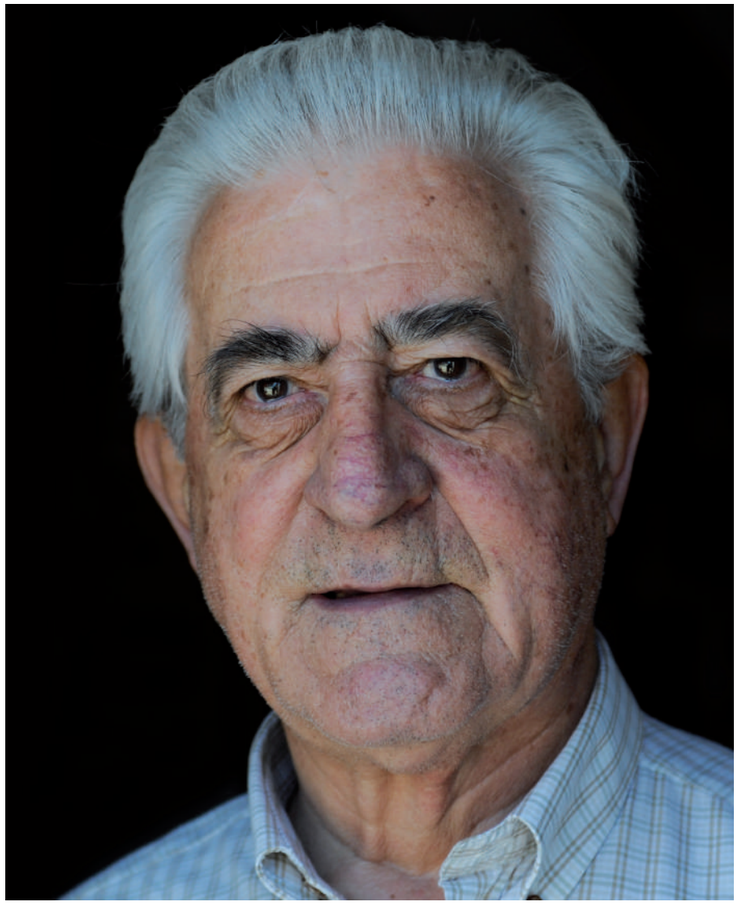
Face au tsunami cordobesista **Paco Camino** incarna, avec le **Viti**, la permanence du classicisme. Avec plus de 5600 taureaux combattus il battit le record de Pedro Romero qui en avait affronté 5000, le dernier à 80 ans passés. Surnommé le «Niño sabio» (l'enfant savant) de Camas, il fit preuve tout au long de sa carrière d'une intligence incomparable du taureau ainsi que de formidables qualités de capeador et d'estoqueador. Ordoñesiste avoué, donc Belmontien, il n'en inclua pas moins dans son toreo certains recours apportées par Manolete. Sa maîtrise totale du rythme et des distances, mais aussi son aura de «torero de Madrid» (alors qu'il est sévillan), firent de lui le contrepoids du Cordobés dans un registre différent mais finalement complémentaire.



L'immense pouvoir de Paco Camino est résumé dans cette passe de pecho donnée à Madrid : capté loin devant par la muleta qui est allée à sa rencontre en l'obligeant par le bas, le taureau ne peut que la suivre. Légèrement ouvert vers l'extérieur, le poignet du torero appuie sa domination du pico de la muleta tout en présentant au taureau le ventre de celle-ci (la bamba). Compas ouvert, jambe de sortie en avant, la passe promet d'être interminable, de la tête à la queue («de cabo a rabo»). Photo Arjona.



Coude légèrement plié en raison d'une blessure ancienne mal soignée, le Viti ensorcelle le taureau dans cette naturelle donnée de trois-quarts face - école belmontienne - jambe de sortie avancée. La fluidité de l'étoffe témoigne de l'absence de toute brusquerie. Temple, cadence, solennité austère : ainsi toréait le Viti.



Santiago Martin "El Viti"

«Le taureau te marque toujours le chemin. Si tu l'observes, tu sais ce que tu peux lui faire et à quel prix. Certains sont comme des livres ouverts et dès les premières passes tu devines la faena que tu pourras leur donner. D'autres sont plus réservés. Ils te mesurent du regard comme s'ils testaient ta volonté. D'autres encore ont besoin d'être convaincus pour embister. Et d'autres, au contraire, poursuivent la muleta comme s'ils étaient possédés. Il faut tous les traiter avec le même respect pour bien administrer le potentiel qu'ils offrent, en les aidant ou en les obligeant, selon, pour offrir au public la faena qu'il attend. Dans les deux cas le temple est fondamental. Mais avec celui qui ne veut pas embister, la seule chose à faire est d'abréger avant de devenir ennuyeux».

NÉO CLASSICISME, MODERNISME, INTRUSISME

Les années 70 furent les années Paquirri (alternative en 1966) qui s'imposa comme un ***torero largo*** tout au long des trois tiers. Il intègra la Jet set dans le sillage de son beau-père Ordoñez mais la critique ne l'épargna pas alors que pour les toreros il était un exemple de professionnalisme. Sa mort à Pozoblanco en 1984 ébranla le pays.



Pico relevé mais temple admirable de Damaso Gonzalez face à un imposant taureau de Miura à Bilbao.

Depuis dix ans déjà, l'action d'une poignée de critiques désireux d'asseoir leur carrière sur une intégrité qu'ils revendiquaient (Paco Camino rappela en direct à l'un d'entre eux qu'il rançonnait les toreros pour ne pas s'en prendre à eux) eut des conséquences néfastes.

Favorisant la montée en puissance de Victorino Martin dont les cercados regorgeaient de vieux taureaux achetés à bas prix pour Las Ventas durant l'été, ils firent campagne pour le retour du taureau de quatre ans au lieu de trois, ce qui est à mettre à leur crédit.

Mais ils exigeaient aussi que le poids du taureau soit affiché dans les arènes. À peine un taureau était-il annoncé à moins de 500 kilos (le minimum requis est pourtant de 460) que les miaulements retentissaient depuis le tendido où fleurissaient les mouchoirs verts. En conséquence les ganaderos durent présenter des animaux plus lourd. **La notion de trapio - physique harmonieux différent pour chaque encaste - disparut au profit de la dictature de la bascule.**

Mis sous pression et respectueux de l'ordre - le franquisme était toujours d'actualité - les commissaires en charge du spectacle obtempérèrent.

Persuadés d'agir dans l'intérêt général, c'est le toreo classique qu'ils assassinaient mais aussi quelques encastes moins charpentés (Coquillas, Patas blancas de Cobaleda et de Galache, Gracilianos et bientôt Buendia, voire Baltasar Iban...) qui ne survécurent pas à l'excès de poids imposé et sur lesquels les mêmes qui provoquèrent leur marginalisation jadis versent aujourd'hui des larmes de crocodiles.

Dès 1973 donc, le taureau de quatre ans devint la norme sans que les ganaderos aient anticipé les conséquences du surpoids demandé. Moins mobile que le novillo, ce taureau engraissé posait de difficiles problèmes techniques aux toreros qui, faute de pouvoir lier les passes en rond comme auparavant, dureent se résoudre à les lui donner en ligne droite et à l'unité.

La qualité du spectacle s'en ressentit. Ce taureau ne permettait plus au torero de simplement pivoter sur ses talons comme auparavant pour enchaîner les passes. Au lieu de gagner un pas vers l'avant, technique minimaliste, il fallait désormais en perdre plusieurs pour l'aider à répéter ses charges en évitant de le faire tomber.

De quête d'immobilité absolue le toreo devint un art complexe du déplacement et d'immobilité relative.

Comme toujours dans l'histoire de la corrida le taureau conditionna la nature du spectacle et comme toujours aussi les toreros durent imaginer des solutions pour compenser la perte d'émotion.

José Mari Manzanares fit alors évoluer le toreo classique vers un néo-classicisme élégant dans lequel l'esthétique et la cadence de chaque passe tendaient à compenser la perte de continuité. Les Savonaroles de la critique l'accusèrent férocement de faire des faenas d'infirmier.

Tandis que nombre de ses compañeros piétinaient au sens propre et figuré, Manzanares mit au point une technique subtile de déplacement en inversant ses appuis en fin de passe afin de limiter le nombre de pas qu'il devait faire pour concéder au taureau l'espace dont il avait besoin pour évoluer à moindre effort. Son temple, son rythme et son esthétique compensaient le déficit d'émotion que le taureau n'apportait plus que rarement.

À l'opposée de cette recherche de distance juste pour toréer classiquement, le toreo évolua en même temps à l'inverse vers un modernisme basé sur le raccourissement les distances.

Jamais avant **Dámaso González** (alternative en 1969), on n'avait, en citant de si près (***encimismo***), donné des passes si longues et si templées à toutes classes de taureaux. En toreo naturel ou contraire, Dámaso Góngalez recula les limites du possible en ce qui concerne la ***ligazón*** et la sûreté de l'exécution. La critique qui avait imposé ce taureau monolithique lui reprocha de trop lui «cacher la tête» en lui présentant la muleta trop haut et avec trop de ***pico***... ce qui était la seule solution possible. Quand à la minorité vociférante de Madrid, pendant des années elle compta les passes qu'il donnait une par une à des taureaux immobiles et géants.

Maltraité par les empresas qui le confinèrent dans les corridas dures, Damaso Gonzalez est en revanche reconnu par les toreros comme un précurseur dans la mesure où il leur montra comment parvenir à toréer ce taureau monolithique.

Enrique Ponce puisa dans son toreo le fondement du sien, après que **Paco Ojeda** s'en soit inspiré pour aller encore plus loin.

Pour tous les autres toreros, la technique de Manzanares prévaut car elle permet une acquisition rationnelle du sitio en naviguant à vue dans «l'oeil du cyclone».



Profondeur, cadence, rythme, élégance, dans cette naturelle de Manzanares à Séville.

L'OEIL DU TOREO

De pouvant plus pivoter simplement sur les talons pour enchaîner les passes, les toreros, dans le sillage de Manzanares, perfectionnèrent leurs déplacements avec pour objectif de trouver la distance juste.

Imaginons la trajectoire du taureau comme une spirale en mouvement dont la force centripète provoque le rétrécissement progressif de sa circonférence.

Au milieu et se déplaçant au rythme de la spirale se situe l'espace réduit dans lequel le torero doit se mouvoir faute de ne pouvoir observer une immobilité absolue qui entrainerait l'accrochage ou la chute du taureau.

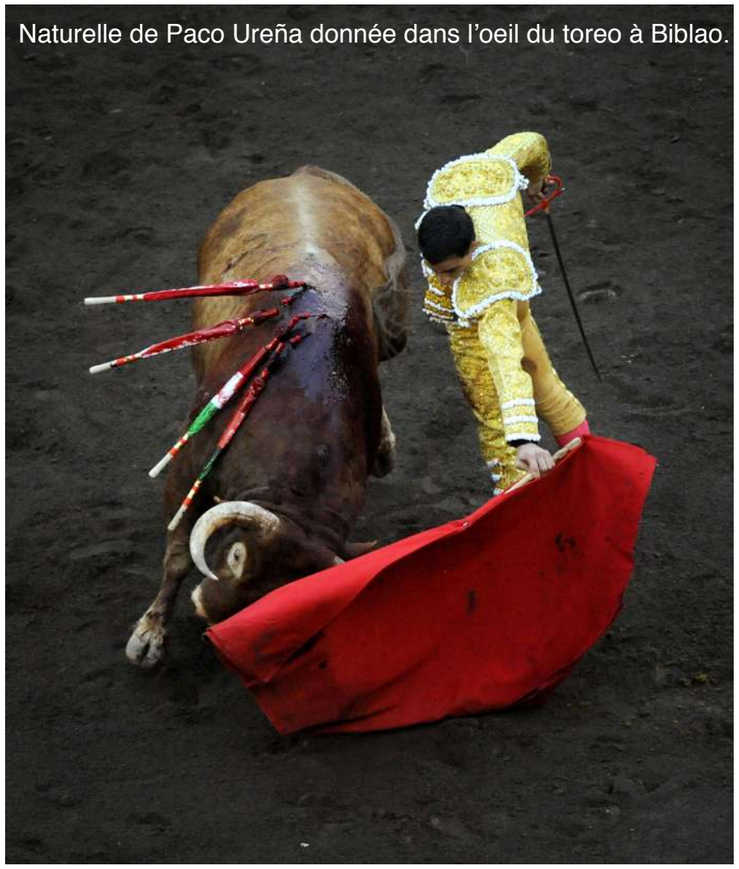
Imaginons à présent qu'**entre torero et taureau existe une barrière invisible contre laquelle le premier doit parvenir à se situer au plus près de la trajectoire du second** pour pouvoir peser sur elle (*cargar la suerte*) afin de la dominer mais sans jamais la franchir sous peine de briser l'équilibre des forces en l'expulsant au lieu de se réunir avec.

Tout se joue entre taureau et torero sur cette faille invisible, apaisée quand les forces antagonistes s'équilibrent, mais agitée de séismes violents dés que l'une des deux envahit l'espace de l'autre.

Roger Dumont, écrivain taurin français, décrivit ainsi le phénomène :

«S'appercevant des possibilités offertes, le torero se centra de mieux en mieux, appelera et conduira à bonne distance. Le miracle s'accomplit : à force de travailler la matière animale, il la rend ductile, consommable. Il est entré dans l'oeil, le centre immobile du cyclone. Une erreur, une faute de placement et il se retrouverait à l'extérieur, pris dans les remous de la tempête».

Pour demeurer dans cet «oeil du toreo» alors que les trajectoires concentriques du taureau se ressèrent sur lui ou que l'effort excessif qui lui est demandé menace de provoquer son arrêt, le torero effectue de légers déplacements entre chaque passe en prenant soin de se situer au plus près de la trajectoire que celui-ci va emprunter (latitude) eu égard à son volume et à l'inertie de son déplacement, de laisser sa muleta sur cette trajectoire et de conserver entre lui et le taureau la distance requise et autorisée par celui-ci (longitude), pour qu'en fonction de sa force et de sa bravoure il puisse répéter ses charges dans les meilleures conditions.


Naturelle de Paco Ureña donnée dans l'oeil du toreo à Biblao.

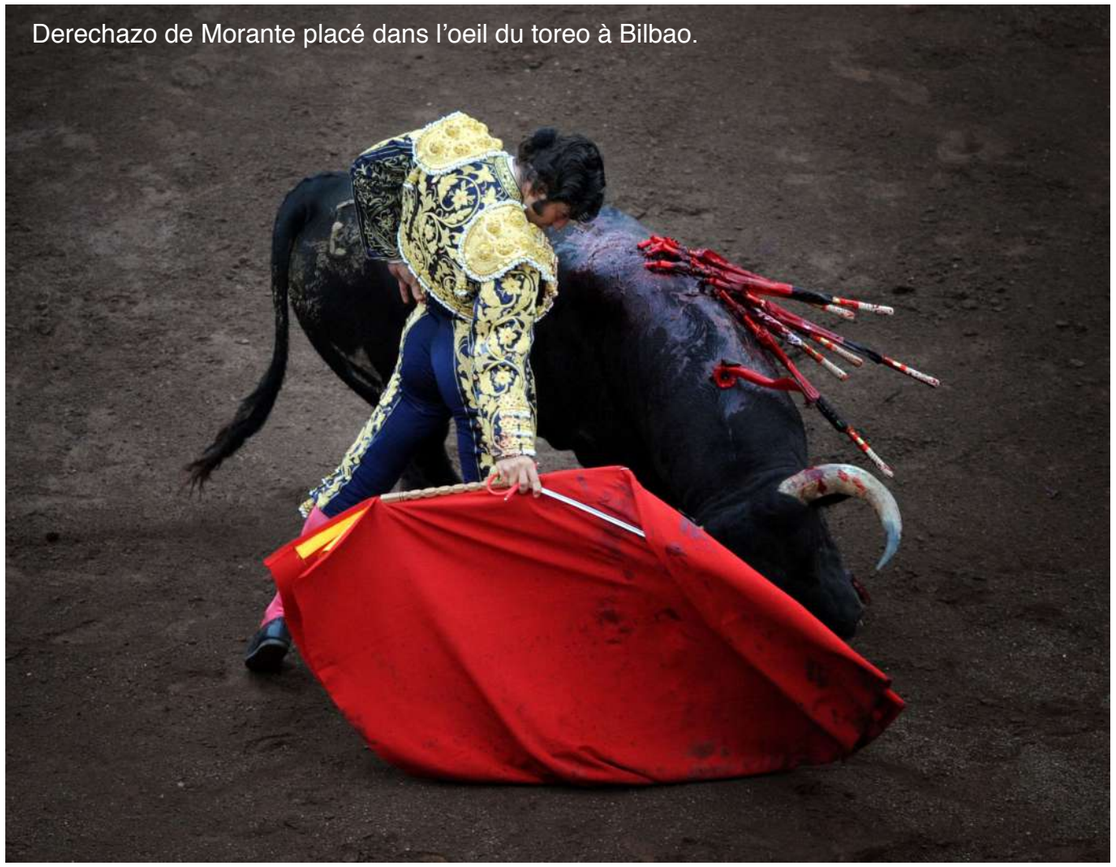
Le but du torero est de parvenir à placer le taureau sur une trajectoire où il n'aura aucun mal à suivre le leurre, tout en se déplaçant lui-même à l'intérieur des figures ainsi tracées, afin de lier les passes entre elles en toreo naturel ou contraire sans interrompre la charge du taureau, ce qui serait le cas en éloignant de lui le leurre, ni en casser le rythme en lui imposant des écarts trop brusques.

Les leurres sont de fallacieuses gourmandises. Tout l'art consiste à les présenter toujours à l'endroit et au moment précis où elles auront le plus d'attrait pour le taureau sans lui imposer d'effort pour les atteindre.

La masse du taureau, sa vitesse variable, l'état de ses forces et son acquisition empirique de nouvelles connaissances tout au long de la lidia sont des facteurs que le torero doit évaluer en permanence pour ne pas commettre d'erreur de placement ou de rythme. Il doit donc anticiper en permanence à la fois sur les déplacements du taureau mais aussi sur les aléas inhérents à ses changements de comportement.

Guidé par son intuition et son expérience le torero doit donc en permanence chercher ce point de plus grande efficience - ***sitio*** - qui lui permet d'imposer sa volonté.

En perfectionnant la science des déplacements ébauchée par Domingo Ortega puis perfectionnée par Luis Miguel Dominguin, Manzanares permit à tous les autres toreros de compenser en partie le manque de mobilité et d'émotion du taureau des années soixante-dix et quatre-vingt. C'est précisément durant cette période et jusqu'à la fin du XXe siècle que les taureaux de Victorino Martin s'élevèrent au sommet : mobiles à leur manière (*ratoneo*), apportant une émotion évidente en piste et permettant le triomphe des toreros les comprenant, ils s'érigèrent en contre-exemple parfait du taureau alourdi imposé par le règlement.


Derechazo de Morante placé dans l'oeil du toreo à Bilbao.

L'immobilité relative de la fin du XXe

Le sitio n'est jamais le même d'une passe l'autre. Pour le trouver, le torero ne peut donc comme autrefois se fier à la seule loi de la gravitation universelle qui l'entraînait au bon endroit. Tout est devenu plus complexe et au lieu d'enraciner ses talons dans le sol, signe jadis de la plus grande orthodoxie, le torero doit désormais, une fois le taureau embarqué dans son leurre, chercher ses appuis en basculant le poids de son corps des talons vers les pointes afin, dès avant le terme de la passe, de pouvoir se mobiliser sans perte de temps.

Dans la pratique, pour terminer sa passe et préparer la suivante, le torero doit syncroniser deux séries de mouvements contradictoires en apparence :

- ceux de sa muleta qui doit prolonger son parcours sur celui du taureau en maintenant l'attraction permanente qu'elle exerce sur lui, le torero tirant le bras au maximum en accompagnant le taureau de tout le haut de son corps pour ne pas perdre sa tête ; le leurre qu'il tient à bout de bras en restant jusqu'au bout sous le mufle indique alors a contrario au torero la direction que lui même doit prendre pour se replacer ainsi que la distance à retrouver ;

- ses propres déplacements faits de petits pas, où plus que la distance parcourue qui est parfois infime, importe la direction choisie.

Se laisser entraîner par le mouvement qu'il accompagne de tout son buste aspirerait le torero dans la zone de turbulence.

Le torero doit donc faire l'effort mental et physique de ne pas céder au vertige et de résister à l'attraction de cette force centripète pour s'éloigner dans la direction opposée à celle qu'il indique au taureau.

Face à la masse imposante et peu mobile du taureau des années 70 à 90 les toreros furent donc obligés d'innover au risque d'interrompre la transmission du toreo classique que permettait la charge mobile du taureau des époques antérieures.

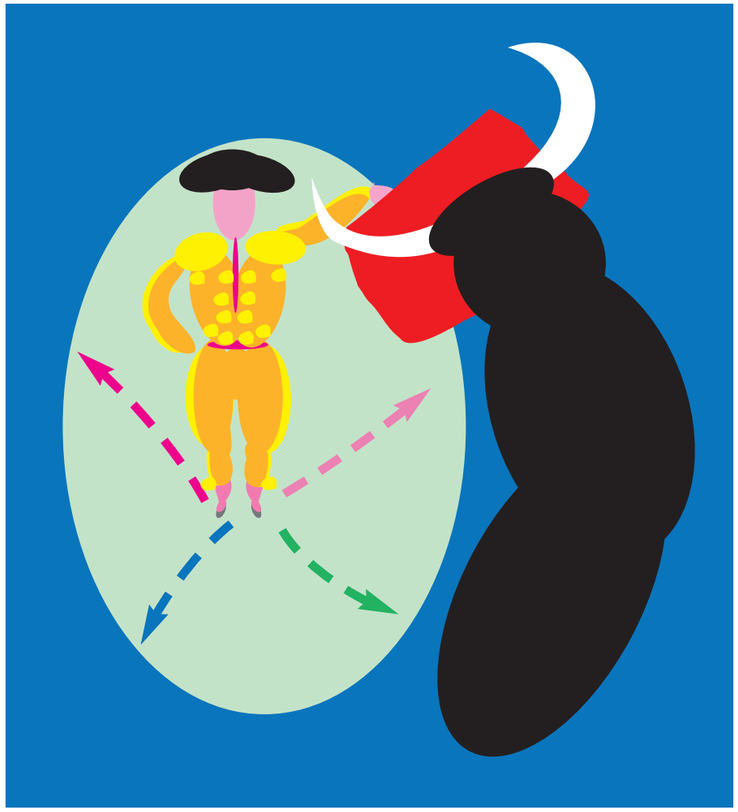
Savoir quand prolonger le geste pour apurer la charge ou l'interrompre sans rompre l'attraction de la muleta sur le taureau afin d'enchaîner la passe suivante devint l'une des clés fondamentales du toreo de la fin du XXe siècle.

La dernière décennie de celui-ci se caractisa par l'opposition de deux écoles incarnées par de grands toreros : la néo classique par Joselito puis José Tomas, la moderne par Enrique Ponce, César Rincon et Jesulin.

Heureusement, alors que l'on pouvait craindre une mécanisation excessive du toreo, tant dans sa version moderne que dans la néo classique, au début des années 80 deux toreros avaent bouleversé ces conceptions devenues trop conservatrice du sitio : **Antoñete en montrant que le toreo classique d'avant restait possible face au taureau du moment et Paco Ojeda en dynamitant de nombreuses certitudes ancrées dans l'inconscient collectif des toreros depuis les débuts du toreo.**

> Pour terminer une passe et préparer la suivante, le torero doit syncroniser deux séries de mouvements contradictoires en apparence.

En pratique, pour anticiper sur le retour du taureau sans le brusquer, le torero de la fin du XXe siècle, conformément au système développé par Manzanares, apprit à se déplacer dans quatre directions qui sont autant de points cardinaux qui le guidaient dans son approche.



- il gagnait vers l'intérieur en se mettant dans le cou du taureau lorsque celui-ci s'arrêtait à sa hauteur en cours de charge ou risquait de le déborder par un retour rapide. Il s'agissait d'un recours défensif destiné à éviter l'accident. La continuité de la série de passes était alors interrompue. Après s'être mis ainsi en sécurité, le torero devait alors se séparer du toro pour se donner le temps de corriger son erreur par un placement plus adéquat.

- il gagnait vers l'extérieur en coupant la trajectoire du taureau qui aurait tendance à sortir seul de la passe afin de l'obliger à rester dans la muleta, ou procèdait ainsi face à un taureau dont les embestidas très longues imposaient au torero de se rapprocher de lui pour éviter une rupture de rythme par la faute d'une distance trop longue qui les séparerait en fin de passes.

Cela équivalait, comme autrefois, à basculer sur les talons en pivotant sur place, ce qui face à un taureau très brave ou très puissant dénote chez le torero le désir de le dominer dans un espace très réduit, au risque d'étouffer sa charge ou de se laisser déborder. Dans cette option, le torero reste à tout moment dans la ligne de mire du taureau et à sa portée au risque de perdre l'initiative faute de s'être octroyé une marge d'erreur suffisante.

- il perdait vers l'intérieur en s'éloignant de la tête du taureau vers son train arrière pour pouvoir réduire sa force et sa bravoure en prenant un temps d'avance sur lui. Trop accentué, ce déplacement équivaut pour le torero à se décroiser et donc à prendre le risque d'occuper une position marginale depuis laquelle il ne pèsera plus sur la charge du taureau dont la trajectoire future passerait trop loin devant lui.

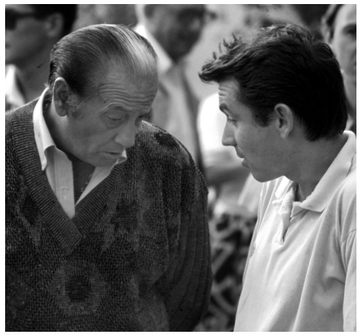
Modulant donc sa position en se recentrant au besoin vers cette nouvelle trajectoire de laquelle il se serait trop éloigné, le torero peut, pendant que le taureau achève de se retourner au sortir de la passe précédente, lui proposer une muleta idéalement placée.

- il perdait vers l'extérieur en s'éloignant du taureau : c'est le cas avec un taureau faible ou décasté qu'il convient de ne pas obliger à un effort trop violent qui produirait sa chute ou son renoncement.

Bien que le taureau du XXIe siècle soit plus brave et plus mobile que celui du dernier quart du XXe, ces techniques restent d'actualité face à ceux qui manquent de bravoure, de force ou des deux, ainsi que face à ceux qu'un excès de genio ou de sentido oblige à toréer davantage «sur les jambes» que le toreo contemporain ne l'exige désormais.

LE SITIO D'ANTOÑETE

Au-delà de l'importance intrinsèque du retour d'Antoñete dans les années 80, celui-ci offrit aux générations suivantes le secret du sitio occupé par les toreros d'antan.


Transmission amicale en 1986.

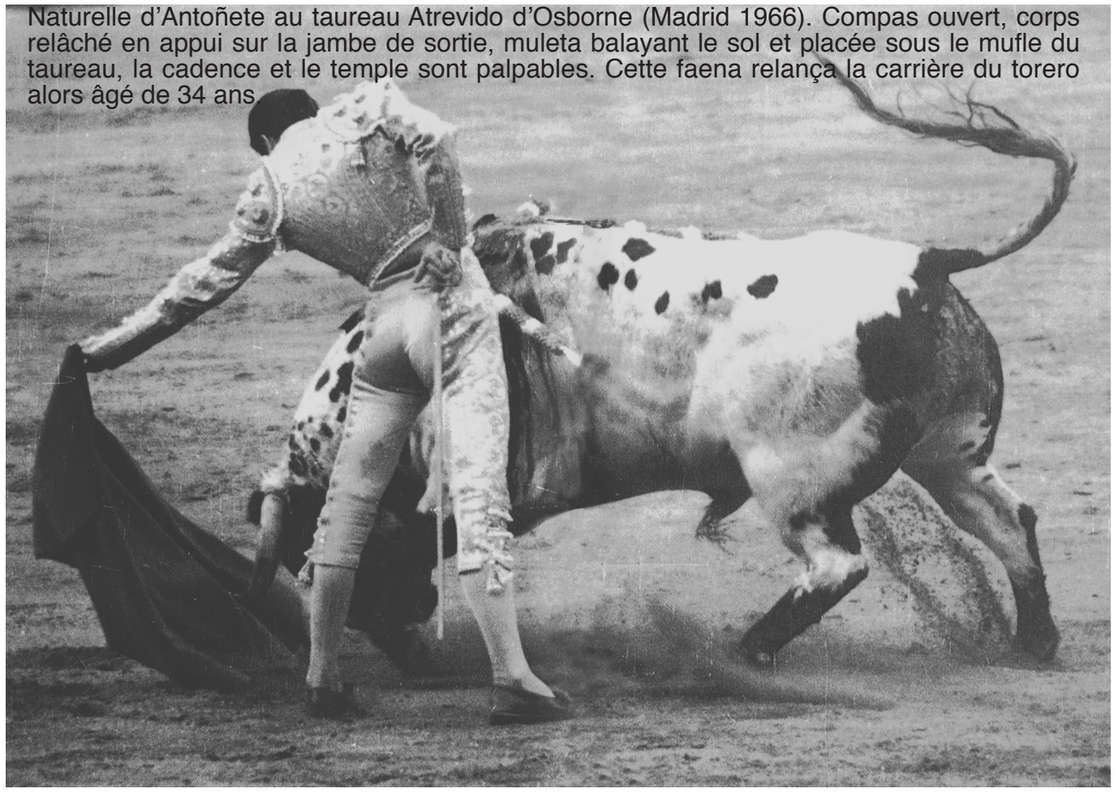
Antonio Corbacho

«J'ai eu la révélation du sitio en voyant Antoñete à Madrid devant le taureau de Garzon. Il le citait de vingt mètres et alors que les autres toreros n'y arrivaient pas, lui, le taureau il le faisait venir au galop et à la fin de la passe, alors que tout le monde lui disait de reprendre de la distance, il restait immobile où il était et lui laissait la muleta devant.

Comment ce type, sans aucune condition physique, à plus de cinquante ans, parvenait-il à faire ce qu'aucun autre torero ne pouvait ? C'était simple : à base de lucidité et de volonté il restait dans le sitio où les taureaux sont forcés d'embister. Ils peuvent t'attraper, mais ils embistent plusieurs fois de suite. C'est ça le secret du toreo».

Antoñete

«J'ai appris le toreo en faisant le taureau aux figuras qui s'entraînaient à Las Ventas où j'habitais chez mon beau-frère qui en était concierge. Manolete entre autres... J'avais douze ou treize ans. Ils ne me disaient rien. Quand un torero possède un secret il le garde pour lui, mais j'ai compris comment ils faisaient en essayant d'attraper leur muleta. Je n'y arrivais jamais mais du coin de l'oeil je voyais que pendant que je me retournais ils faisaient un pas vers moi pour se replacer. Le toreo c'est ça : faire venir le taureau de loin, lui faire mettre la tête et ne plus le laisser la relever avant d'avoir donné cinq passes dans le même terrain. Pour cela il faut que la muleta ne quitte pas son mufle sans le laisser la toucher».


Naturelle d'Antoñete au taureau Atrevido d'Osborne (Madrid 1966). Compas ouvert, corps relâché en appui sur la jambe de sortie, muleta balayant le sol et placée sous le mufle du taureau, la cadence et le temple sont palpables. Cette faena relança la carrière du torero alors âgé de 34 ans.


Derechazo majestueux d'Antonio Ordoñez à Séville. Subjugué par la muleta dont l'absence de pli témoigne du temple, le taureau la suit vers l'intérieur. Toreo belmontien qu'à partir d'Ordoñez on dira rondeño, bien que le muletazo soit donné pieds joints. Photo Arjona.

Ce sitio que seuls les privilégiés investissent, Antoñete le possédait déjà trente ans plus tôt, à l'époque où il apparaissait comme le grand rival potentiel d'Antonio Ordoñez dont le toreo majestueux possédait moins de continuité que le sien. Malheureusement l'enfance pauvre de l'après-guerre avait laissé à Antoñete des os de verre que les taureaux brisèrent souvent, interrompant le fil de sa carrière. Ressurgi le 15 mai 1966 lors d'une faena historique face au taureau Atrevido d'Osborne, Antoñete disparut à nouveau et il fallut attendre plus de dix ans pour que, devenu «torero de la movida», il soit enfin reconnu comme un des plus grands toreros du XXe siècle.


Dix-neuf ans plus tard : naturelle d'Antoñete au taureau Cantinero de Garzon (Madrid 1985).. Deux taureaux de condition différente, un même sitio. La muleta flotte légèrement sous le mufle sans brusquerie, jambe de sortie avancée. Belmontisme pur. Antoñete est alors âgé de 53 ans.



Jambe de sortie avancée, en appui sur les talons, le don de soi du torero est total tandis que la corne râcle le sol à ses pieds pour suivre la muleta qui le conduit vers l'intérieur. Toreo belmontien. Madrid 2008.



Positionné de profil, le dominio du torero n'est pas moindre dans ce derechazo qui balaye le sol. Madrid 2008.

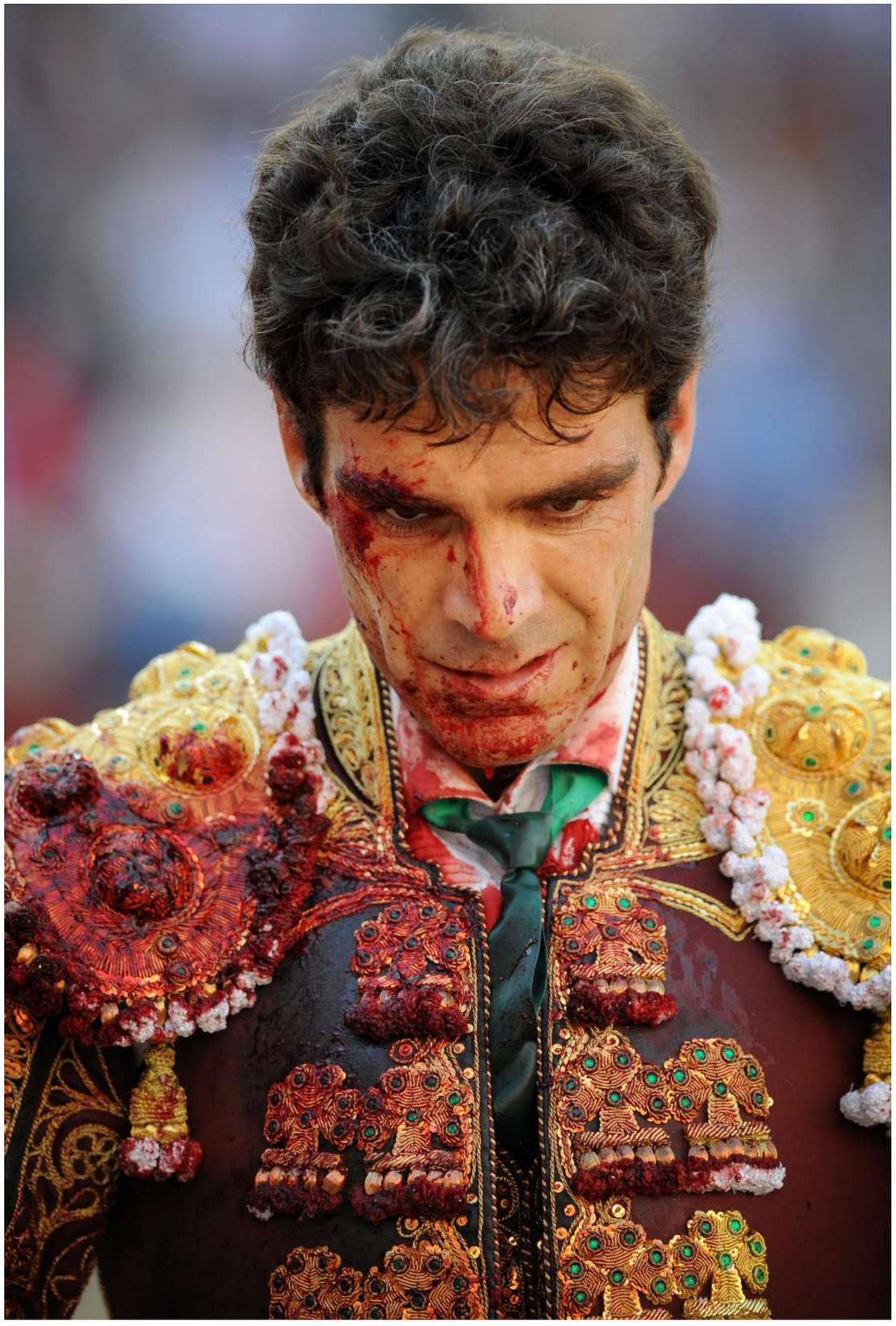
L'HÉRITAGE D'ANTOÑETE

Dix ans plus tard, à partir de 1995 et sous l'influence de son mentor **Antonio Corbacho** qui inculqua à **José Tomas** le sitio dont il avait percé le secret en observant Antoñete, celui-ci s'éleva au sommet en une seule temporada, bouleversant la hiérarchie basée sur la confrontation entre le toreo néo classique de Joselito et le toreo moderne de Ponce et Rincon.

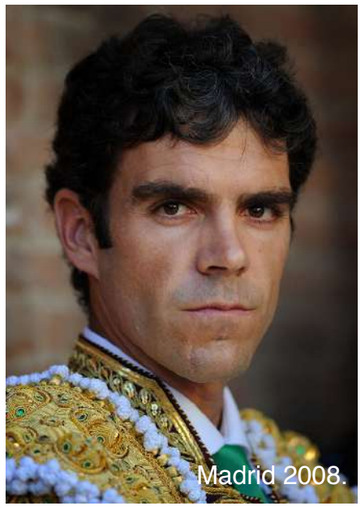
Sa prise de risque inouïe provoqua une commotion dans le public et une remise en question de la profession.

Son toreo alliant la sincérité de celui de Belmonte au stoïcisme de Manolete dans le sitio d'Antoñete n'était pas révolutionnaire mais son engagement éthique assumé jusqu'à l'autoimmolation fit entrer le toreo dans une nouvelle dimension au prix de quelques cornadas «mortelles». **La critique «lagartijista» les attribua à sa méconnaissance des règles alors qu'elles étaient la contrepartie logique d'une démarche quasiment mystique, voire christique.**

En peu de temps José Tomas relègua tous les grands toreros de la fin du XXe siècle au second rang. Puis il décida d'interrompre sa carrière pendant cinq ans. Il revint en 2007 et en 2008 il coupa sept oreilles en deux corridas à Madrid, les trois dernières au prix de deux cornadas. **Ce jour-là il devint un torero culte et entra de son vivant dans le Panthéon de la tauromachie.**




Jalostotitlan (Mexico) 2006, naturelle amanoletada.
Nîmes, 2012, naturelle profilée et amanoletada (ci-dessous).


Madrid 2008.




Lima 2009 : derechazo dominateur, pico levé, pour compenser le manque d'entrega de son adversaire.

José Tomas connut son Assomption en 2012 quand il combattit six taureaux à Nîmes lors d'une matinée parfaite.

Malgré son statut à part de torero culte à la charnière des deux siècles, **José Tomas ne fit pas école : sa force réside, ou résidait, dans la dimension dramatique apportée à chacune de ses faenas et dans sa capacité d'interprétation du toreo hérité des années 60, plus que dans sa technique néo classique de grande exposition développée à partir du sitio inculqué par son mentor Corbacho.**

Confiant sur son placement et sur l'envol de ses leurres sans presque utiliser les toques, il se situa aux antipodes du toreo moderne très technique développé alors pour obtenir du taureau qu'il répète ses charges, ce qu'il obtint pour sa part par son seul placement et sa capacité, comme disait Antoñete et avant lui Pedrés, à gagner un pas au lieu d'en perdre.


Saint-Sébastien : derechazo amanoletado, pieds joints, profilé, ajusté, épée pointant le sol et ventre de la muleta avancé pour capter l'embestida.


Saint-Sébastien 2006.



Dax 2006 : derechazo belmontien donné vers l'intérieur qui met en valeur la classe du taureau de Bañuelos.


Mexico 2008 : naturelle belmontienne de face en accompagnant de la ceinture.


Naturelle amanoletada, Illumbe 2016.


Mexico 2008.



Depuis 2002, date à laquelle il se retira des ruedos avant d'y revenir en 2007, José Tomas cessa de s'exprimer afin que les mots ne ternissent pas son mystère.

Mais les propos tenus au début de sa carrière montrent qu'il est resté fidèle à la ligne de conduite qu'il s'était fixé quand, jeune matador, il bouleversa les codes de la tauromachie par son engagement sans limite que certains qualifiaient de suicidaire.

Le 5 avril 2007, quelques semaines avant son grand retour dans les arènes de Barcelone, il fit pourtant une exception.

L'idée d'unir son image de torero culte à celle du taureau mythique peint par Picasso dans son Guernica et aux cris muets qui surgissent de la toile symbolisait l'essence profonde de son toreo : d'immenses chefs-d'oeuvre peuvent naître sur fond de tragédie.

D'immenses chefs-d'oeuvre naissent sur fond de tragédies.

José Tomás
«Quand je vais toréer je laisse mon corps à l'hôtel. Ce qui compte est de toréer en offrant ce que tu es. J'ai besoin de sentir les cornes me frôler et de faire passer le taureau très près. J'ai besoin d'entrer dans ce sitio comme on entre en terre inconnue. Mais moi je la connais. Je sais ce que j'y cherche et je sais ce que je peux y trouver. Et j'ai besoin pour vivre de sentir cette émotion que tu ressens dans ce sitio où le toro peut t'attraper. Ces émotions sont pour moi ce qu'est le toreo, et c'est ce que je recherche chaque jour. Je sais qu'à l'endroit où je me mets deux choses peuvent arriver, très proches l'une de l'autre, comme les deux faces d'une même médaille : le triomphe ou la cornada ! Je le sais et je l'assume. Quand j'entre dans une arène, c'est pour montrer ce que je suis. La technique n'est qu'un moyen d'exprimer ce que tu ressens. Sans les sentiments elle n'est qu'une exhibition plus ou moins réussie de maîtrise. Le toreo est plus grand que cela. Quant un taureau blesse ou tue un torero, qu'il soit d'argent ou d'or, cela glorifie la Fiesta. C'est pour cela que je ne verrais aucun inconvénient à mourir dans l'arène. C'est la plus belle mort pour un torero. Mais pour moi le toreo est la vie et la seule manière de la vivre pleinement est de la risquer en toréant».

Le 24 avril 2010 José Tomas eut l'artère fémorale tranchée par un taureau dans l'arène d'Aguascalientes et perdit plus de la moitié de son sang. Comme Jaime Ostos en 1963 il fut sauvé grâce à de nombreux spectateurs qui vinrent spontanément l'offrir le leur dans l'infirmerie des arènes.



« Je ne verrais aucun inconvénient à mourir dans l'arène ».



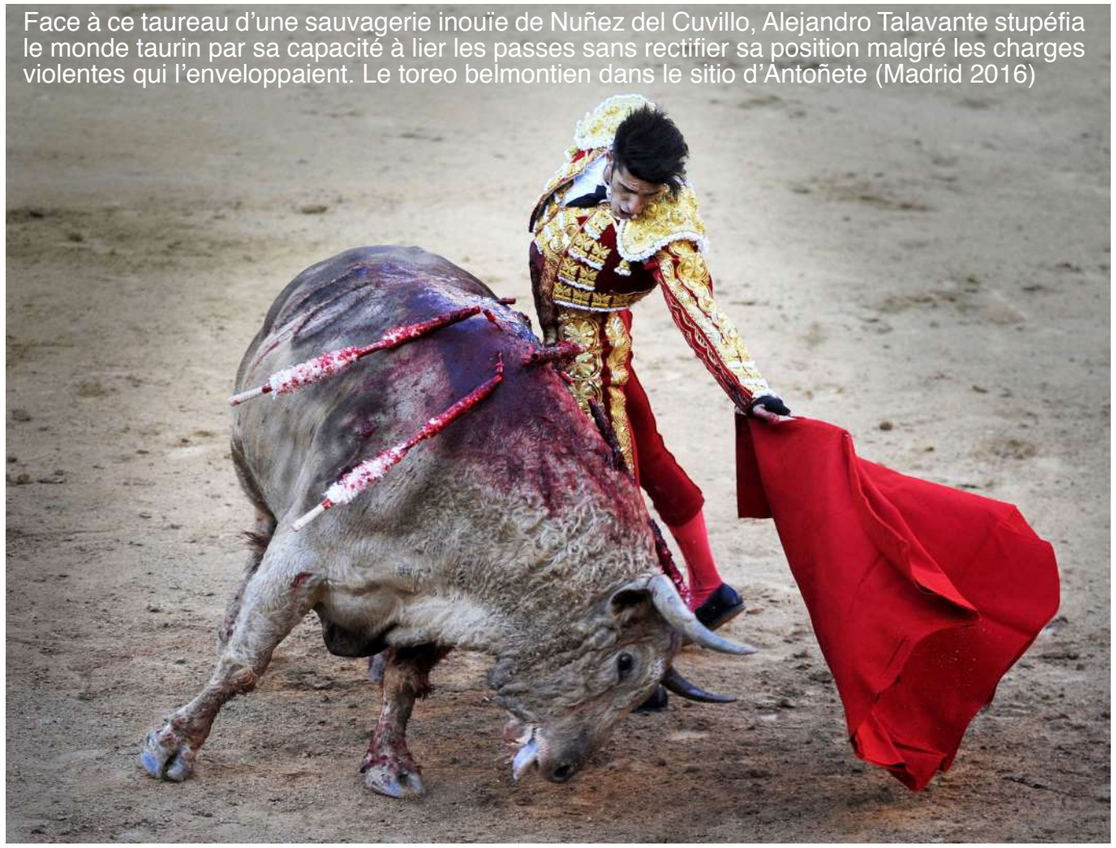


Talavante à l'école du Bushido de Corbacho (La Alcornocosa).

Dix ans après José Tomas et pendant son quinquennat sabbatique, en 2006, **Alejandro Talavante** fut propulsé par Antonio Corbacho vers le poste délaissé par celui-ci en lui inculquant le sitio d'Antoñete et l'éthique exigeante du toreo inspirée du bushido japonais.

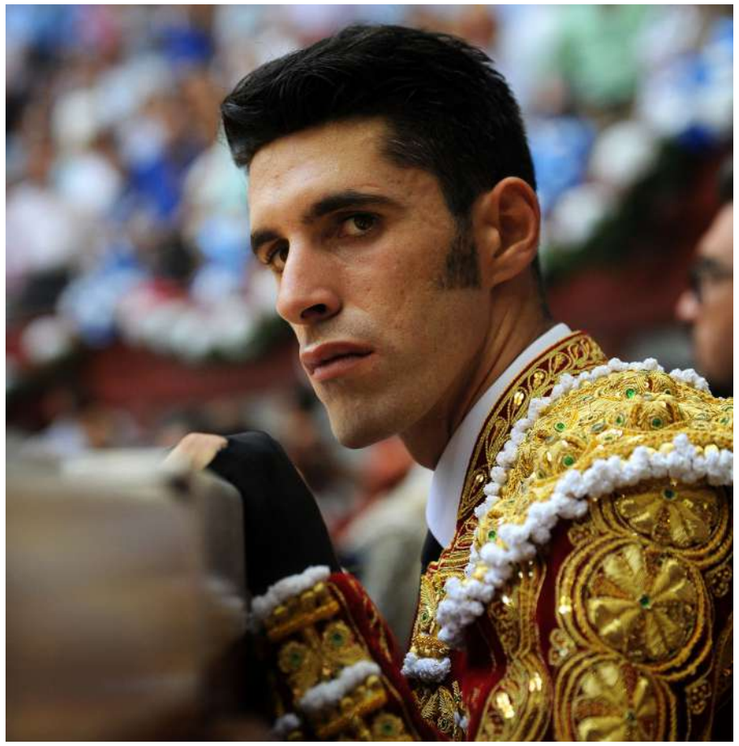
À la différence de José Tomas qui contenait son répertoire restreint dans une austérité inspirée de Manolete, Talavante, à partir d'une même base technique, apporta davantage de fluidité et d'improvisation dans le sien avant, au fil des ans, de destructurer ses faenas en laissant libre cours à son imagination débridée.

Face à ce taureau d'une sauvagerie inouïe de Nuñez del Cuvillo, Alejandro Talavante stupéfia le monde taurin par sa capacité à lier les passes sans rectifier sa position malgré les charges violentes qui l'enveloppaient. Le toreo belmontien dans le sitio d'Antoñete (Madrid 2016)



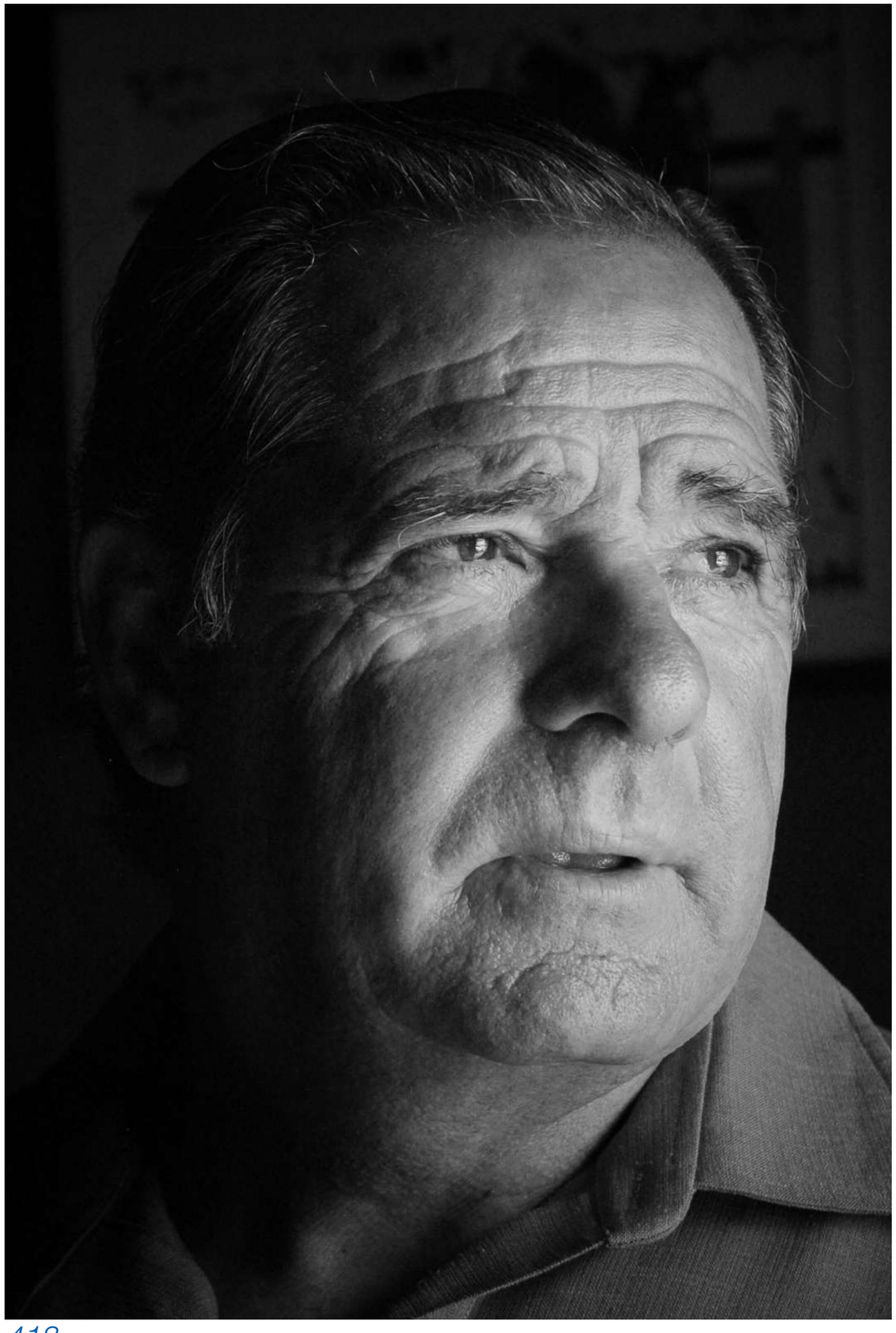
Alejandro Talavante

«Je sais où est ce sitio, quand j'y entre et quand j'en sors. La première fois que j'en ai pris conscience j'étais devant un taureau et Antonio me dit : mets-toi là où il embiste ! Je ne comprenais pas. Et à la fin d'un muletazo, comme le taureau ne répétait pas, au lieu de perdre un pas je l'ai gagné vers la corne contraire. Et là le taureau changea. Avant, à la sortie des passes, il était comme indifférent. Mais en me voyant là il bouillait, ses pupilles se dilataient... Ma présence le provoquait, alors il m'attaquait. C'est ça le sitio du toreo : là où les taureaux peuvent t'attraper mais où ils embistent à coup sûr, ce qui permet de lier les passes».





La bravoure extrêmement agressive du taureau de Nuñez del Cuvillo est perceptible dans sa manière de suivre la muleta en rond autour de l'axe immobile du torero.



Paco Ojeda
L'ultime révolutionnaire

Au début des années quatre-vingt, alors qu'Antoñete révélait à tous un sitio oublié, **Paco Ojeda** explora une voie périlleuse qui changea définitivement la face du toreo.

Comme il y eut un avant et un après Belmonte ou Manolete, il y aurait désormais un avant et un après Ojeda.

Peu disert, et très secret, Paco Ojeda n'en fait pas mystère : le toreo du XXIe siècle doit beaucoup à l'héritage ojédien.

Paco Ojeda

« Tout innovateur est forcément critiqué mais son héritage demeure. De mon temps il y avait des toreros importants mais le seul qui me donnait la chair de poule était Damaso Gonzalez. C'était un créateur, il ouvrait de nouvelles voies. Il montrait jusqu'où on pouvait aller. Le début de la faena est le moment où l'émotion est la plus forte, quand le taureau est en possession de tous ses moyens, et c'est à ce moment que tu dois te réaliser en tant qu'homme. C'est là que j'ai imposé mon toreo.



Toreo naturel belmontien : le torero a cité de trois-quart face et jambe avancée, la muleta tenue basse du bout des doigts conduit le taureau vers l'intérieur.

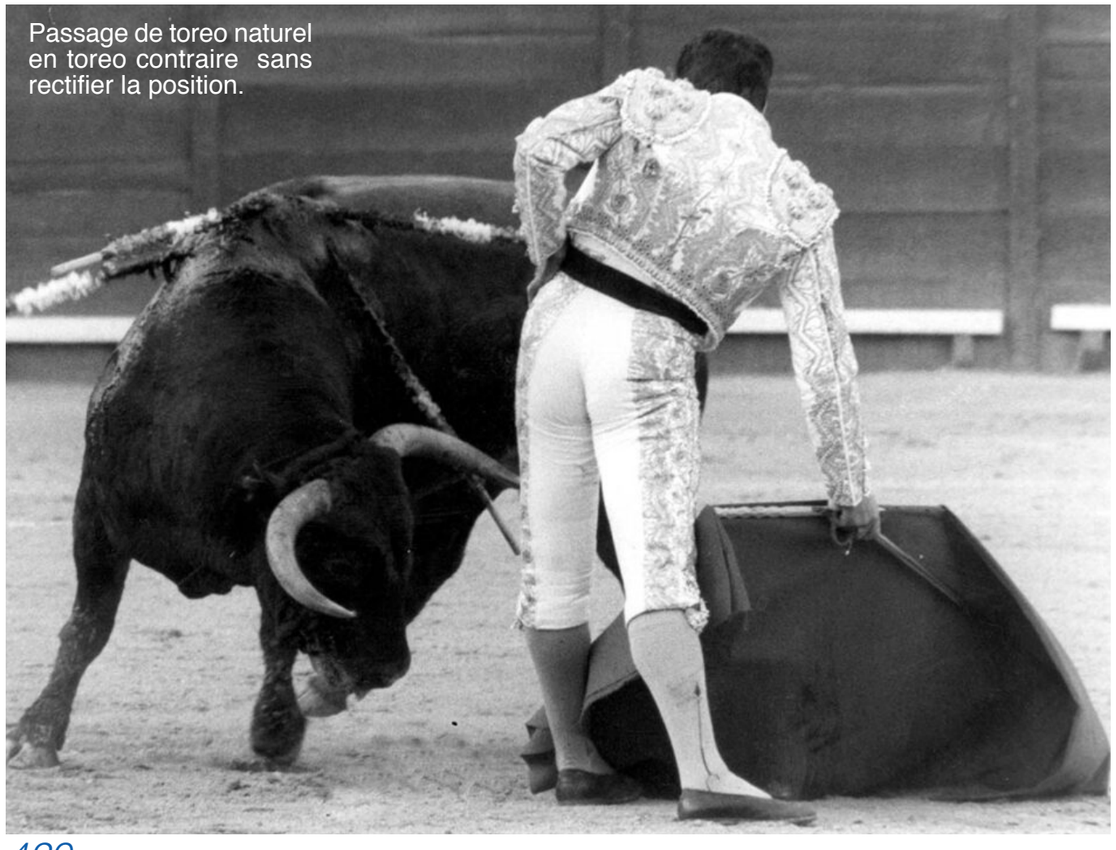
Je n'ai pas, comme on disait qu'avait fait Belmonte et comme le faisaient beaucoup de toreros de mon époque, envahi le terrain du taureau. J'ai au contraire laissé le taureau envahir le mien tout en m'y faisant respecter.

À la seconde série le taureau dominé me léchait la poitrine. J'avais transformé sa puissance et sa bravoure en noblesse. Aujourd'hui certains toreros y parviennent aussi, mais en fin de faena, au moment où le taureau n'en peut plus. C'est devenu une routine, le public s'y attend alors qu'il faut le surprendre.

José Tomás a bâti son succés sur la curiosité : il n'a rien créé mais personne ne peut prévoir ce qu'il va faire. La seule chose qu'il a apporté c'est l'incertitude. Avec lui le public à prit goût à l'anxiété ! Et il faut voir jusqu'où il a repoussé les limites ! Il laisse place à l'inconnu. Pour cela il faut beaucoup de courage et un peu d'innocence. J'admire beaucoup Perera, il est plus courageux que moi et est celui qui s'est le plus approché de ce que j'ai fait. Je vois en lui des choses que je cherchais. Il possède le plus important et pourrait faire oublier tous les autres… Il ne lui manque pas grand-chose, un peu de pellizco, mais il est capable de dominer tous les taureaux ».



Paco Ojeda Laissant le taureau envahir le terrain du torero à Madrid. «*À la seconde série, le taureau, dominé, me lèchait la poitrine*».



Passage de toreo naturel en toreo contraire sans rectifier la position.

Après des débuts prometteurs Paco Ojeda tomba dans l'oubli, délaissé par un *mundillo* trop conformiste. Mais lors d'une corrida estivale à Madrid il stupéfia la planète taurine face à un taureau de Cortijoliva.

Son ascension fut alors imparable. Imposant au taureau une proximité inédite il bouleversa les canons de la tauromachie en observant **une immobilité absolue.** Son sens de l'anticipation remarquable et une intuition très sûre lui permettent de comprendre la majorité des taureaux qu'il combat. Installé dans son sitio de prédilection, Paco Ojeda enroule autour de lui les charges forcément raccourcies du fait du manque d'espace. **Il devient en six mois un torero d'époque.**

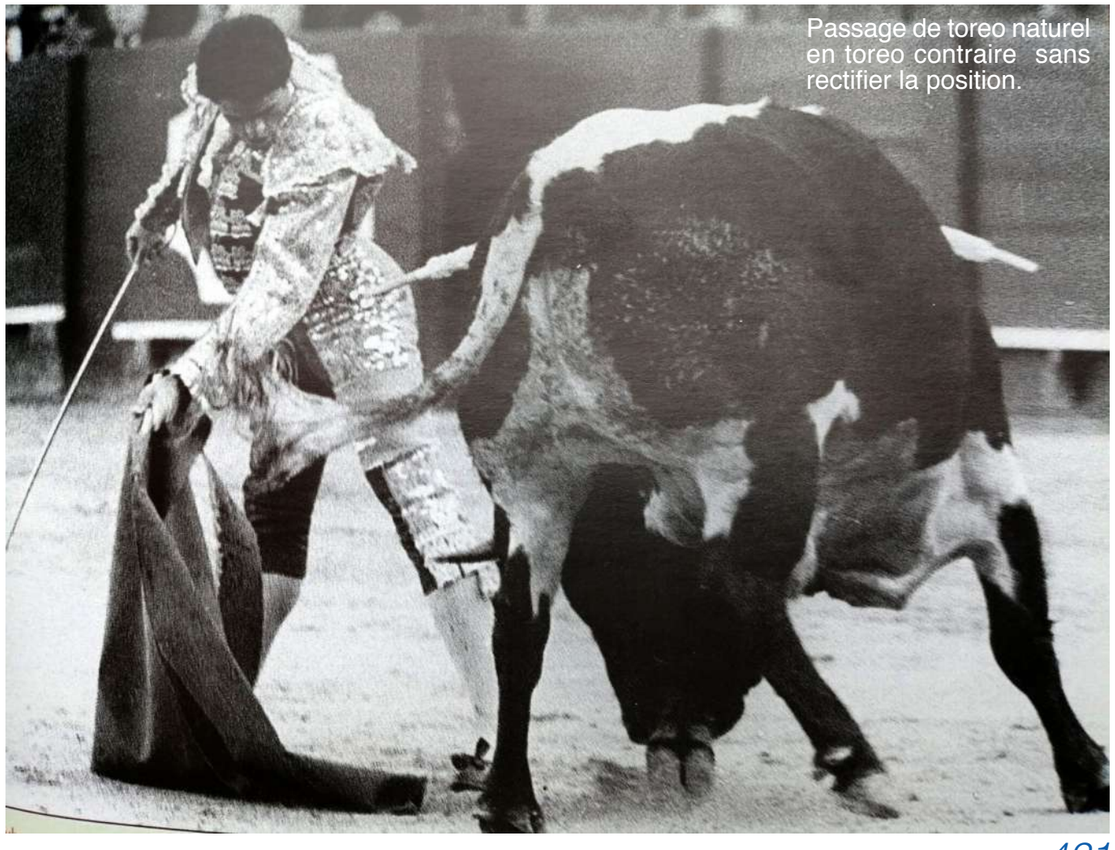
Le même critique qui dénigrait Manzanares le traita de «sac de patates» et affirma qu'il était la négation du toreo car il imposait à tous les taureaux la même distance courte, sans comprendre que personne ne l'avait jamais fait avant lui : ni Joselito, ni Belmonte, ni Manolete, ni Dominguin, ni même le Cordobes. Seul Damaso Gonzalez s'en était approché, mais il l'avait critiqué aussi.

Ojeda enchaîne alors en toreo contraire la passe naturelle à la passe de pecho dans l'espace le plus réduit jamais vu.

Le toreo considéré comme fondamental par Juan Belmonte culmine avec lui.

Après trois corridas, José Luis Marca qui lui a signé un contrat d'exclusivité le déchire car les empresas sont disposées à payer Ojeda très au-delà de ce qui était prévu.

Et quand **Antonio Ordoñez** lui offre de combattre six taureaux à Ronda, il lui propose, pour ne pas ternir leur relation en se livrant à un marchandage indigne de leur art, que chacun écrive sur un papier le montant des honoraires qu'il considère juste : on aditionnera les deux puis on divisera par deux. On déplie les papiers. Ojeda a écrit : «*Ce que vous direz sera bien dit*», et Ordoñez «*comme toi*» sur le sien...



Passage de toreo naturel en toreo contraire sans rectifier la position.

L'HÉRITAGE OJEDIEN, CIMENT DU TOREO CONTEMPORAIN

Quarante ans après la révolution apportée par Ojeda, mise en sommeil durant plus d'une décennie car trop difficile à perpétuer, son héritage imprègne au plus haut niveau **le toreo contemporain basé essentiellement sur l'envahissement de l'espace du torero par le taureau dans un enchaînement complexe de toreo naturel et contraire, de réunion et d'expulsion à peine suggérée afin de prolonger les séries de passes.**

Pour se maintenir dans ce sitio ô combien périlleux, les toreros qui s'y risquent doivent combiner autorité, quiétude et doigté. Car il ne suffit pas de décider de ne pas bouger, encore faut-il être capable de mesurer à chaque instant les mouvements que l'on demande au taureau de faire tout en restant à sa portée.

Parfois décrié par ceux qui ne voient dans cette démonstration de maîtrise totale qu'une exhibition de témérité gratuite, ce toreo de proximité, dans lequel il ne s'agit pas d'expulser les charges mais au contraire de les envelopper autour de soi, paraît être parvenu à un aboutissement difficilement surpassable.

Bien évidemment, le désir de reculer les limites ne doit pas aboutir à un amoindrissement du taureau.



Passage de toreo naturel en toreo contraire sans rectifier la position. Roca Rey, Bilbao, 2018.





Roca Rey, Istres 2023.



Passage de toreo naturel en toreo contraire sans rectifier la position. Miguel Angel Perera, Valdemorillo, 2022 (ci-contre), Istres 2023.



Passage de toreo naturel en toreo contraire sans rectifier la position, en faisant preuve d'une économie de mouvements remarquable et d'une immobilité absolue. Juan Leal, Nîmes, 2022.



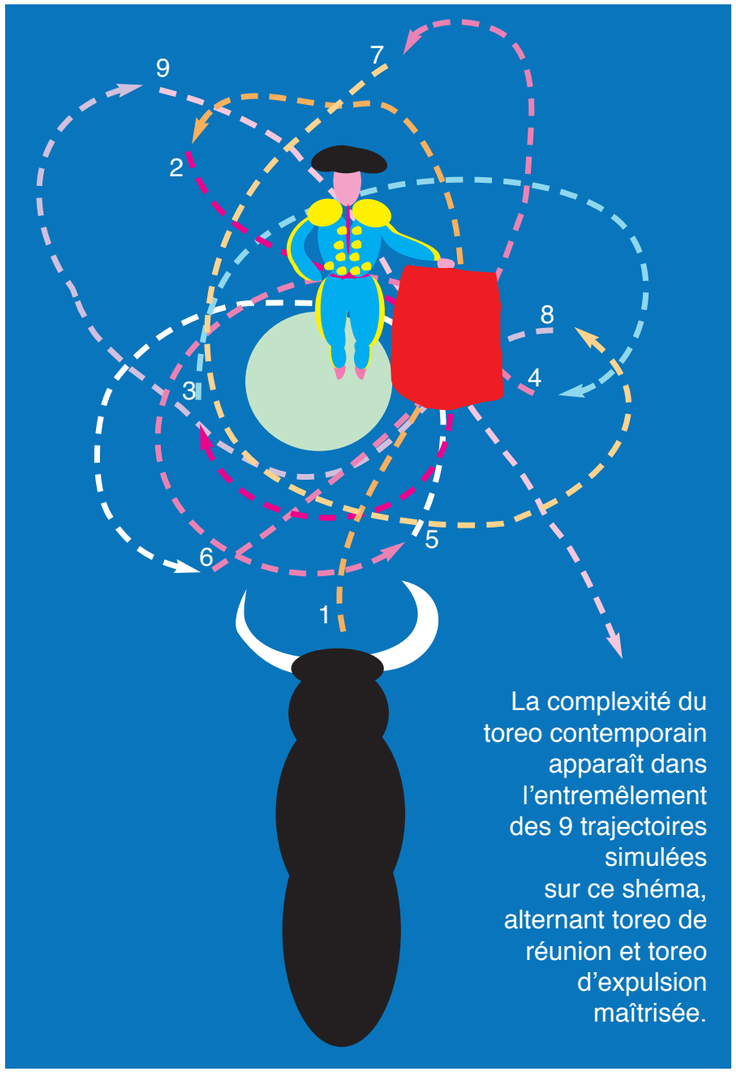
Nîmes 2023, même séquence, mais de la main droite, puis retrait de la muleta. Toreo ojédien de Juan Leal.

YIN ET YANG DU TOREO

Un siècle après Belmonte, certains érudits réduisent toujours le toreo à sa conception antérieure, selon laquelle la faena se limitait à une courte succession de passes d'expulsion isolées entre elles.

En montrant qu'un toreo de réunion était possible alors que tous ses prédécesseurs le jugeaient suicidaire - *« allez vite le voir avant qu'il ne se fasse tuer »* prophétisa Guerrita -, Belmonte posa les fondations du toreo généralisé aujourd'hui.

Tout en respectant les règles intangibles du parar et cargar - condition sine qua non de la domination qu'il doit exercer sur le taureau - le torero alterne toreo d'expulsion maîtrisée et toreo de réunion dans chacune de ses séries de passes, yin et yang d'une discipline devenue infiniment plus complexe qu'elle ne l'était à ses débuts.



La complexité du toreo contemporain apparaît dans l'entremêlement des 9 trajectoires simulées sur ce shéma, alternant toreo de réunion et toreo d'expulsion maîtrisée.

Acceptant de subir la force centripète des trajectoires qui se referment sur lui pour se réunir avec le taureau plus prés qu'on ne le fit jamais, le torero du XXIe intercale dans ses séquences des passes d'expulsion contrôlée qui replacent celui-ci sur une trajectoire centrifuge, permettant ainsi d'élargir le cercle qui se refermait sur lui afin de pouvoir se réunir à nouveau sans rompre le rythme de sa faena.

L'opposition entre le néo classicisme de Manzanares, Joselito, voire José Tomas d'une part, et le modernisme de Damaso Gonzalez, Espartaco ou Ponce dont l'évolution technique fut spectaculaire à partir du moment où le taureau du XXIe siècle émergea est devenue obsolète depuis que tous les toreros ont assimilé l'héritage Ojedien.

Le public, seul juge en la matière, a tranché : ce qu'il attend désormais du torero est un exercice de virtuosité, les passes s'enchaînant au plus prés sans shéma préconçu, en profitant des espaces qu'il parvient à créer par l'alternance du toreo de réunion et du toreo d'expulsion contrôlée.

Comme dans tout art l'émotion l'emporte sur la critique raisonnée.



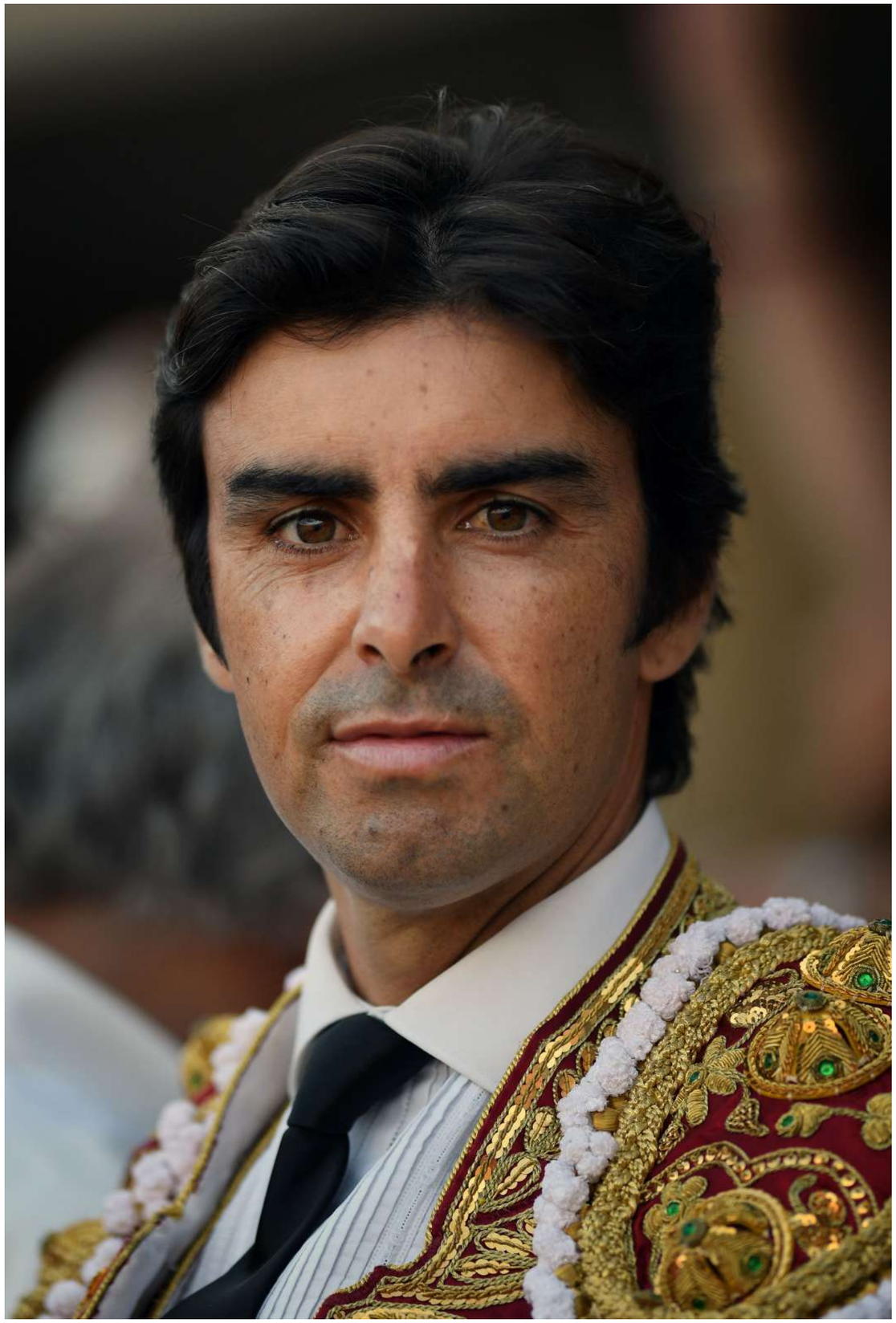
Passage de toreo naturel en toreo contraire d'inspiration ojediste réalisé par Morante. (Nîmes 2023).

La complexité des trajectoires qui s'enchaînent (ci-contre) est à la mesure de la capacité d'innovation et d'engagement de chaque torero.

Cet exercice de haute technicité dans lequel les meilleurs excellent s'enrichit avec Morante de la profondeur esthétique entrevue de manière sporadique chez les plus grands toreros artistes de l'histoire.

Chacun d'eux laissa des instantanés magnifiques mais aucun ne parvint comme lui à les systématiser lors de si longues séquences **grâce à sa domination des trajectoires les plus complexes, rendue possible par sa maîtrise de tous les recours techniques, par son temple et par son courage sans ostentation.**

Le torero contemporain alterne toreo de réunion et toreo d'expulsion maîtrisée.



Le pendule de Perera

Si Morante est l'interprète le plus envoûtant du toreo contemporain en raison de sa dimension artistique, **Miguel Angel Perera en est le métronome absolu en même temps que son pendule de référence**.

À la manière de celui de Foucault, Perera est un référentiel galiléen capable d'imprimer son tempo à tous les taureaux qu'il fait tourner autour de lui quelles que soient les forces qui les animent.

Six grandes portes à Madrid et des triomphes dans toutes les capitales du toreo témoignent de la force gravitationnelle hors du commun qui structure ses faenas.

Il est celui qui parvient le mieux à policer le toreo d'Ojeda, ce dont le maestro lui-même convient. Peut-être trop, car l'impression de sécurité qu'il donne dans le même sitio que lui est telle que le public ne valorise pas toujours son mérite. Les toreros sont unanimes pour saluer le pouvoir d'attraction qu'il exerce, mais pour beaucoup d'aficionados sa trop grande régularité joue contre lui.

« Être capable de réduire les embestidas et de moduler l'agressivité du toro est quelque chose de sublime».

Miguel Angel Perera.

«Je dois constamment lutter contre l'image que l'on a de moi d'un torero essentiellement technique, ce qui est souvent interprété de manière péjorative. C'est blessant, mais moins que de voir des toros auxquels je coupe les oreilles être considérés comme bons sans que l'on se rende compte qu'ils ont paru l'être précisément grâce à ma technique. Souvent le public ne voit pas les défauts du toro. Et on valorise davantage le toro que le torero. Cela me déplaît encore plus que de voir mon concept réduit à la seule technique.

La technique est primordiale car elle permet de toréer beaucoup de types de taureaux. Mais je ressens aussi parfois le besoin de m'en libérer, de retrouver mes sensations de débutant confronté à des difficultés qui te dépassent mais qui en même temps t'aident à transmettre une émotion au public en raison de l'impression de fragilité que tu donnes. Ces deux versions de moi-même sont en conflit permanent. Mais au final c'est ma technique qui me permet de développer le toreo que je recherche avec un maximum de toros, même si par moments je souhaiterais l'oublier pour laisser libre court à un toreo plus innocent, plus débridé, proche de celui de mes débuts.

Mais il faut être conscient de l'évolution du toreo. On est parvenu à une forme de perfection si absolue que je ne pense pas que le public accepterait des faenas plus brouillonnes et plus irrégulières, de voir des muletas accrochées en permanence....

J'ai toujours cherché à enrichir mon concept et ma forme d'interpréter le toreo. Je me considère comme un torero de grand répertoire, profond, poderoso, capable de soumettre les toros et de réduire leurs embestidas. Sur cette base à laquelle je m'identifie et qui est, à mon sens, celle du toreo et la meilleure version du mien, j'ai évolué techniquement pour me donner les moyens de réaliser le toreo dont je rêve.

La base c'est le temple qui est la capacité de t'adapter par moments à la vitesse du toro et à d'autres moments de réduire ses embestidas en les ralentissant. Pour moi c'est ce qu'il y a de plus satisfaisant : être capable de réduire les embestidas au lieu de seulement les laisser passer. Être capable de moduler l'agressivité du toro est quelque chose de sublime. Après, que tu te mettes plus ou moins de face n'est pas important. Ce qui est important est de charger la suerte en mettant tout le poids du corps sur la jambe de sortie. Çà c'est mon concept !»

Le contre-ut de Luque

Si Morante est celui qui interprète le toreo contemporain avec le plus de profondeur artistique, Daniel Luque est celui qui en conjugue tous les recours de la façon la plus naturellement aboutie.

Son intelligence de la lidia, son vaste répertoire et son courage n'ont rien à envier à ceux du Juli.

La fluidité de son toreo s'explique d'abord par sa façon de tenir la muleta du bout des doigts comme s'il s'agissait d'une pince à sucre maniée avec délicatesse dans une tasse de porceleine.

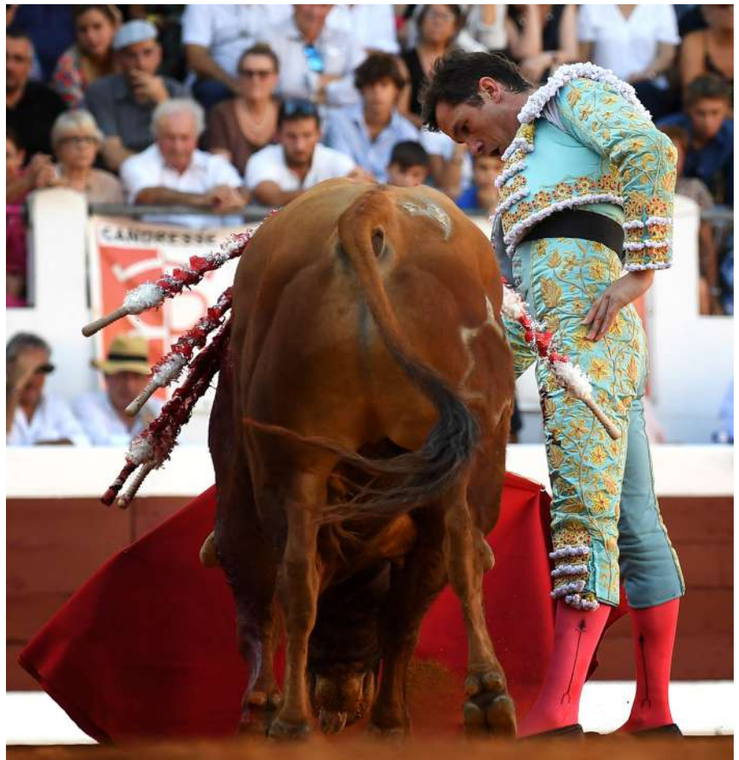
Cette prise subtile lui permet une ouverture de poignet maximale dans les deux sens pour exécuter les suertes en faisant preuve de la difficile facilité qui est la marque des plus grands.

En conjuguant toutes les techniques apportées depuis Belmonte et en dominant l'apport d'Ojeda, **Luque dote son toreo d'une continuité rarement égalée et aussi ajustée dans un rythme aussi lent, naturel et constant.**

Parmi d'autres, la faena donnée à Dax en 2023 à un Jandilla d'immense classe mais de puissance limitée permit de vérifier la variété des techniques utilisées pour créer une oeuvre aboutie face à un taureau qui, dans des mains moins expertes, n'aurait probablement pas duré.



Jambe de sortie avancée et muleta chargeant la suerte, Luque dévie le taureau de sa trajectoire dès sa première foulée comme on peut le vérifier à la position des postérieurs de celui-ci. Luque propose ici une interprétation du toreo belmontien métissé de toreo manoletiste (légèrement de profil). Et c'est du bout des doigts qu'il tient l'épée.



Jambe de sortie en retrait et pico bas sorti au-delà de l'oeil contraire pour charger la suerte, Luque n'en torée pas moins avec la *panza* (ventre) de la muleta qu'il va déplacer vers l'intérieur une fois la tête du taureau arrivée au niveau de son corps).



Afin d'aider le taureau à prendre son allure à mi hauteur, Luque marche avec lui pour moins l'obliger, comme le faisait systématiquement Domingo Ortega.

Le Diable se cache toujours dans le détail.

C'est dans les moments de transition, entre deux passes, que Luque prépare la suivante, en toreo naturel ou contraire, de réunion ou d'expulsion.

Pour cela, il module en même temps sa prise du leurre (quitte à déplacer sa main en avant ou en arrière du palo de la muleta selon les besoins de l'instant), ses appuis et son placement, avec la même assurance et la même aisance que Pavarotti quand il préparait son contre-ut entre deux notes.

Cette partie invisibilisée du toreo - sa masse immergée pourrait-on dire - conditionne la réussite de la partie émergée que chacun voit.



Compas ouvert, en appui sur les reins, Luque conduit le taureau en ligne droite afin de ne pas trop l'obliger en début de faena. Ainsi toréé, il ira «*a mas*».



Muleta avancée sous le mufle, Luque appuie davantage son muletazo sans perdre temple et cadence.



Ci-contre, jambe de sortie en retrait mais muleta en avant et chargeant la suerte avec sa muleta comme le faisait Luis Miguel Dominguin, Luque se prépare à embarquer le taureau vers l'intérieur en toreo de réunion.

Manolete fut critiqué quand il renonça à toréer de trois-quarts face comme Belmonte pour le faire de profil, mais dans le toreo contemporain ce qui importe est la continuité et le rythme, deux concepts inconnus voici 80 ans.





Dos au taureau et chargeant la suerte avec la muleta inversée, Daniel Luque a innové en proposant ses luquesinas, passes enchaînées en toreo d'expulsion puis de réunion, données alternativement des deux mains sans corriger son placement.





Sans rectifier sa position, ce qui l'oblige à aller chercher l'oeil contraire avec sa muleta tenue très basse, buste penché au-dessus des cornes, Luque expulse le taureau puis, sans changer, juste en avançant la jambe, se réunit avec lui dans un pecho ajusté (ci-dessus et ci-dessous).







De dos, talons au sol, ceinture en rotation, poignet délié et très ouvert pour donner le bon angle à sa muleta dont l'aplomb témoigne du temple, Luque embarque le Jandilla dans un redondo inversé à la manière de Damaso Gonzalez et Ojeda mais avec plus de naturel.



Sans rectifier sa position Luque passe de toreo naturel en toreo contraire, la muleta, bien que positionnée en retrait de son corps, charge la suerte pour la passe suivante afin d'ouvrir un espace suffisant au taureau. L'héritage ojédien.

4 CASUISTIQUE

LES TROIS TEMPS DE LA PASSE

Le tort des toreros tout au long de trois siècles d'histoire est de n'avoir pas suffisamment pris la parole pour expliquer les secrets de leur art. Ce faisant, faute de n'avoir pas fait oeuvre doctrinale en développant des concepts, ils ont laissé libre cours au discours déconnecté de non praticiens qui ont creusé un fossé entre la réalité et la perception que le public en a.

La corrida vu des tendidos n'est pas la même que celle suivie à hauteur d'homme et moins encore que celle vécue face au taureau.

Le dit-fossé est donc rempli de lieux communs érigés au rang de dogmes alors qu'ils ne sont que des malentendus explicables par l'incompréhension du sujet par leurs auteurs.

Après avoir défini les deux règles de l'art, **Parar** et **Cargar**, et suivi l'évolution du toreo dans sa quête du temple et de la ***ligazon*** en toreo naturel ou contraire - plus lent, plus long, plus rond, plus longtemps -, il est temps que quelques uns des meilleurs toreros de l'histoire nous aident à expliquer leur mise en pratique.

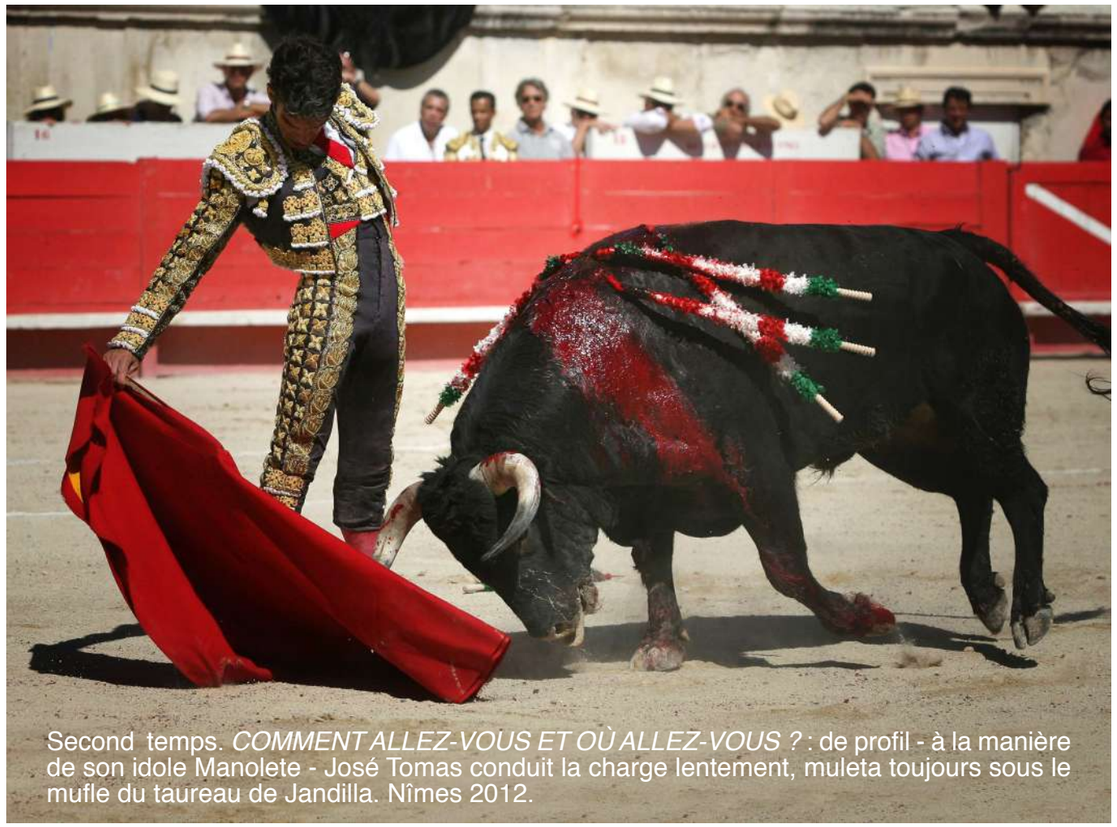
Comme les valses et les mazurkas, toute passe de cape ou de muleta, comporte trois temps.

Il est de notoriété publique que le torero doit prendre le temps de dire au taureau «**bonjour**» lorsqu'il avance le leurre à sa rencontre comme le fait quelqu'un de bien éduqué en offrant sa main à serrer ; «**comment allez vous et où allez-vous**», en le conduisant avec la ceinture de l'avant vers l'arrière ; «**au revoir**» lorsque, la passe terminée, il lui donne la sortie en ouvrant son poignet pour glisser le leurre sous sa corne.

Seule exception : la rencontre se solde parfois par une simple interjecttion : ***«Hola ! salut !»*** en forme de ***recorte*** cavalier.



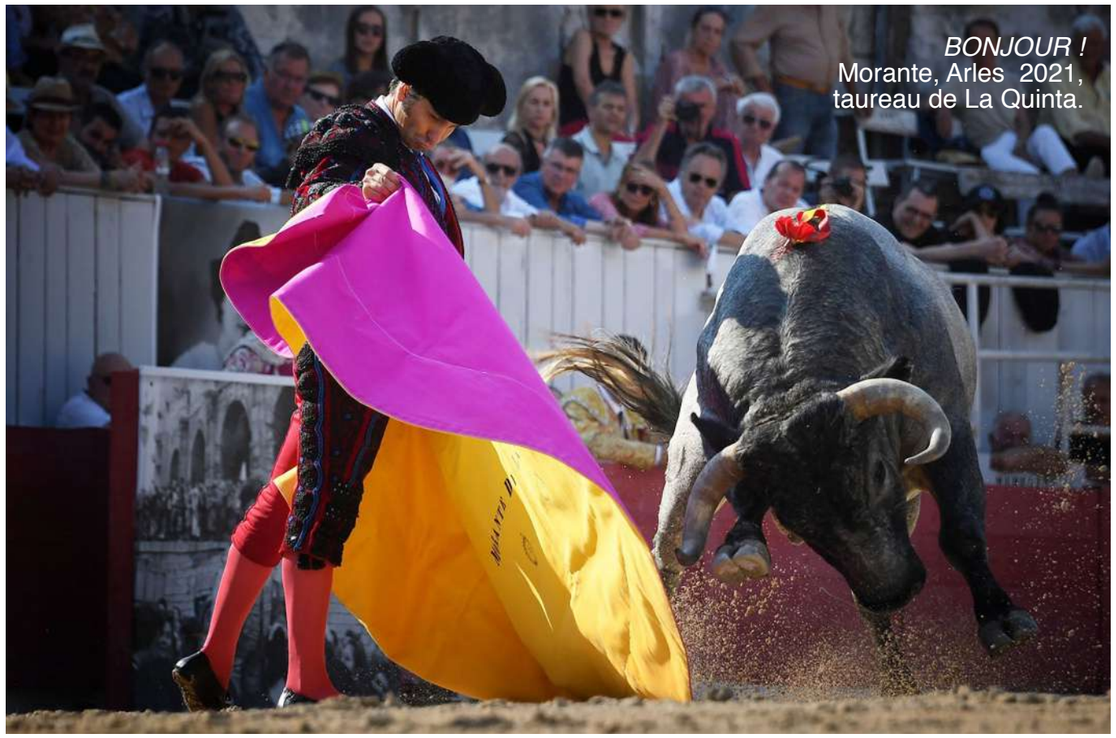
Premier temps. *BONJOUR !* : citant de face - toreo belmontien - José Tomas avance sa muleta sous le mufle du taureau pour l'inviter à entrer dans l'*embroque*. Dax, taureau de Bañuelos .



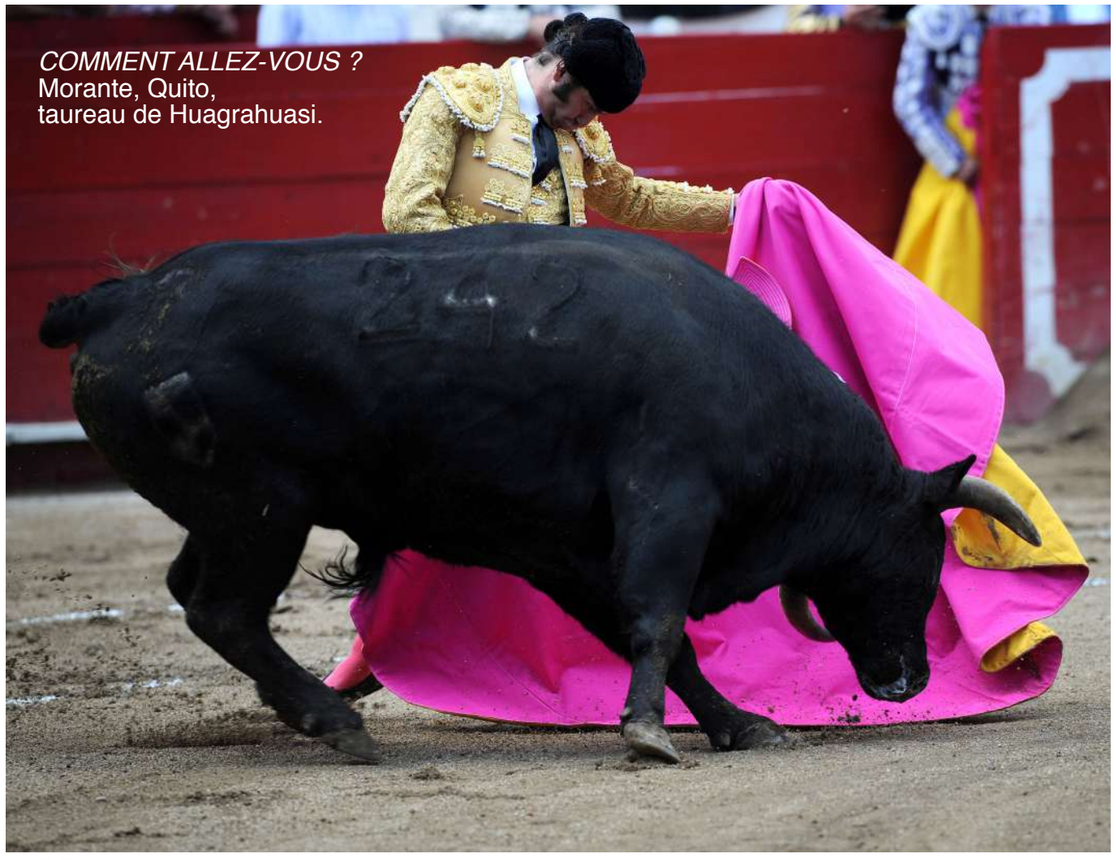
Second temps. *COMMENT ALLEZ-VOUS ET OÙ ALLEZ-VOUS ?* : de profil - à la manière de son idole Manolete - José Tomas conduit la charge lentement, muleta toujours sous le mufle du taureau de Jandilla. Nîmes 2012.



Troisième temps. *AU REVOIR !* : après avoir cité et conduit de face, José Tomas, ouvrant son poignet et déployant sa muleta sous la corne, donne la sortie au taureau de Garcigrande à Illumbe.



BONJOUR !
Morante, Arles 2021,
taureau de La Quinta.



COMMENT ALLEZ-VOUS ?
Morante, Quito,
taureau de Huagrahuasi.



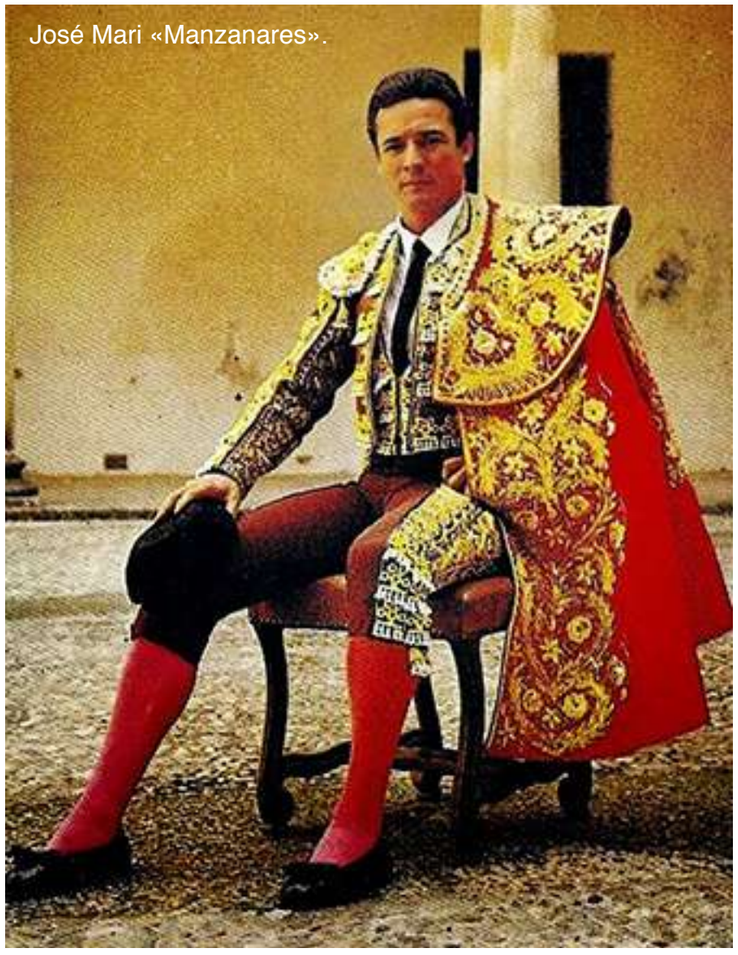
OÙ ALLEZ-VOUS ?
Morante, Mexico 2005,
taureau de Santiago.
À droite, Rafael de Paula
observe d'un oeil sévère.



AU REVOIR !
Morante, Arles 2022,
taureau de Garcigrande.

Faut-il avancer la jambe pour charger la suerte ?

«Torero de toreros», **José Mari «Manzanares»** fut et demeure un exemple pour de nombreuses générations de toreros. Son toreo cadencé et esthétique était basé sur une technique aboutie pour exploiter au mieux le taureau alourdi de son époque. Il en explique les secrets.


José Mari «Manzanares».

José Mari Manzanares
«Charger la suerte est un terme technique, pas une norme esthétique. Quand le torero cite en étant croisé avec le toro, entre les cornes donc, sa position l'oblige à prolonger la passe, qu'il ait ou non la jambe avancée. C'est ça, charger la suerte. Cela veut dire allonger, prolonger, approfondir la passe».

Un simple mouvement du leurre (cape ou muleta) fait au moment opportun peut y suffire, surtout s'il s'agit de passer du toreo d'expulsion au toreo de réunion ; l'économie de mouvement du torero est alors remarquable et entretient le suspense vis à vis du spectateur qui ne sait pas si le taureau obéira ou pas à l'invitation qui lui est faite.


Genoux à terre, Morante de la Puebla charge la suerte avec sa seule muleta pour dévier la charge du taureau.

José Mari Manzanares
«Dans le toreo pur, si l'on veut avancer la jambe, il faut le faire au moment où le toro est déjà en action dans les cas où le cite a été effectué au fil du piton. Ce qui a pour effet de peser sur la trajectoire alors même que le toro a commencé d'embister».


Manuel Jesus «El Cid» a cité de loin et avancé la jambe de manière orthodoxe pour charger la suerte, confiant dans le galop franc, signe de bravoure, du taureau de Daniel Ruiz (Jandilla) qui commence à humilier trois mètres avant d'entrer dans la muleta.

Le torero peut aussi choisir d'amplifier son geste pour corriger un placement trop marginal et peser davantage sur un taureau brusque ou manquant de fixité, en avançant plus ou moins la jambe dans la direction choisie au moment où celui-ci s'élance.

Cela équivaut à rejeter sa charge vers l'extérieur, unique moyen pour le torero de donner des passes à un taureau qui s'y refuse ou rechigne à s'engager franchement dans la muleta.

José Mari Manzanares
«Le fait d'avancer la jambe au même moment que le toque n'est pas charger la suerte : c'est un écart qui déplace la charge vers l'extérieur».


Face à ce taureau de Victorino Martin qui vient au pas, tête haute, Emilio de Justo fait preuve d'une capacité d'*aguante* (attente) remarquable : si sa muleta cesse de capter le regard du taureau, celui-ci n'aura aucun mal à se rabattre sur lui. Bien qu'ayant chargé la suerte compas ouvert et muleta bien présentée, il n'a, à ce moment précis, aucune certitude quant à la réussite de son muletazo. Avec un taureau d'un autre encaste il pourrait toquer à nouveau pour le déplacer vers l'extérieur, mais avec un Victorino Martin attendre est sa seule option.



Face à ce taureau de Cuadri lidié à Mont de Marsan, «Rafaelillo» charge la suerte en avançant la jambe et la muleta de manière orthodoxe. Même s'il n'humilie pas encore, le taureau a le regard fixé sur la muleta et il charge au galop, symptome de bravoure.



Face à cet autre taureau de Cuadri lidié à Dax et chargeant également au galop, Javier Castaño compense son positionnement marginal par rapport à la trajectoire de l'animal en chargeant exagérément la suerte, compas très ouvert et muleta à bout de bras pour capter l'oeil extérieur.



Installé de face dans la rectitude du taureau au sens de Paquiro et Belmonte, Luis Miguel Encabo avance sa jambe de sortie pour charger la suerte en même temps qu'il propose sa muleta au taureau d'Escolar à Céret.



Légèrement décroisé, Ivan Fandiño charge la suerte jambe avancée et muleta en avant : la bravoure du taureau de Joselito dont témoigne son galop et sa fixité sont pour le torero des garantis d'accomplissement heureux du muletazo.



Dans ce passage de toreo naturel en toreo contraire réalisé à Valdemorillo face à un taureau de Montalvo dans un terrain extrêmement réduit, Miguel Angel Perera, sans rectifier sa position, charge la suerte par le seul mouvement de sa muleta, afin de placer le taureau sur la trajectoire de la passe suivante.

Curieusement on assimile souvent le fait d'avancer la jambe, qui en est une des manières, à l'action de charger la suerte, faisant de ce qui est un avantage que se donne le torero, le seul critère retenu. Cela équivaut à en perdre de vue sa finalité qui est de déplacer le taureau de sa trajectoire lorsque le torero se trouve sur celle-ci et d'approfondir la passe en la prolongeant.

Joselito

«Charger la suerte et avancer la jambe sont des lieux communs qui peuvent induire une grande confusion si on ne les différencie pas l'un de l'autre.

On peut parfaitement avancer la jambe sans charger la suerte, ou, au contraire, charger la suerte sans avancer la jambe. Avancer la jambe, ce n'est rien d'autre que mettre en avant la jambe de sortie de la passe. On peut très bien avancer la jambe tout en déchargeant la suerte, si au lieu de déplacer le poids du corps sur la jambe de sortie on le laisse sur la jambe d'entrée. En fait, avancer la jambe, ce n'est qu'un recours destiné à rejeter le taureau vers l'extérieur sans que le torero ne prenne trop de risque. Un peu comme si celui-ci donnait un quiebro au taureau en se servant de la muleta».

De la même manière, décharger la suerte ne signifit pas tenir la jambe de sortie en retrait en cours de passe, ce qui peut se produire quand les passes sont liées entre elles et qu'il s'agit pour le torero d'accompagner le toro sur la trajectoire la plus longue possible.

José Mari Manzanares

«Décharger la suerte, c'est se placer en marge de la trajectoire du toro et le provoquer sur sa corne contraire même si on a ostensiblement avancé la jambe».

Les règles de parar et cargar la suerte telles qu'on les appliquait au temps de Lagartijo (*«le pitoresque axiome»* dixit Belmonte) face à des taureaux réticents à s'élancer qu'il s'agissait d'expulser de leur trajectoire se sont enrichies depuis et sont tout autant respectées quand le torero, dos au taureau et jambe de sortie en retrait, pèse sur sa charge en l'obligeant à emprunter des trajectoires qui ne sont pas naturelles pour lui.

Plus que la position du torero, c'est la trajectoire du taureau et la façon dont le torero pèse sur elle du début jusqu'à son terme qu'il faut observer pour savoir si la suerte a ou pas été chargée.



Dans une position similaire mais muleta dans la main gauche, Perera déplace lentement celle-ci pour charger la suerte face au taureau de Jandilla et enchaîner sa série.



De dos, Perera impose à ce taureau de Jandilla lidié à Istres de se retourner dans un espace si réduit qu'il effleure sa jambe tandis que le torero charge la suerte dans le plus pur style ojédien.

L'erreur humaine

Chacun aura compris au regard de tout ce qui précède, que **le toreo contemporain repose essentiellement sur la capacité du torero d'adapter les règles de base aux conditions du taureau pour servir son projet artistique**.

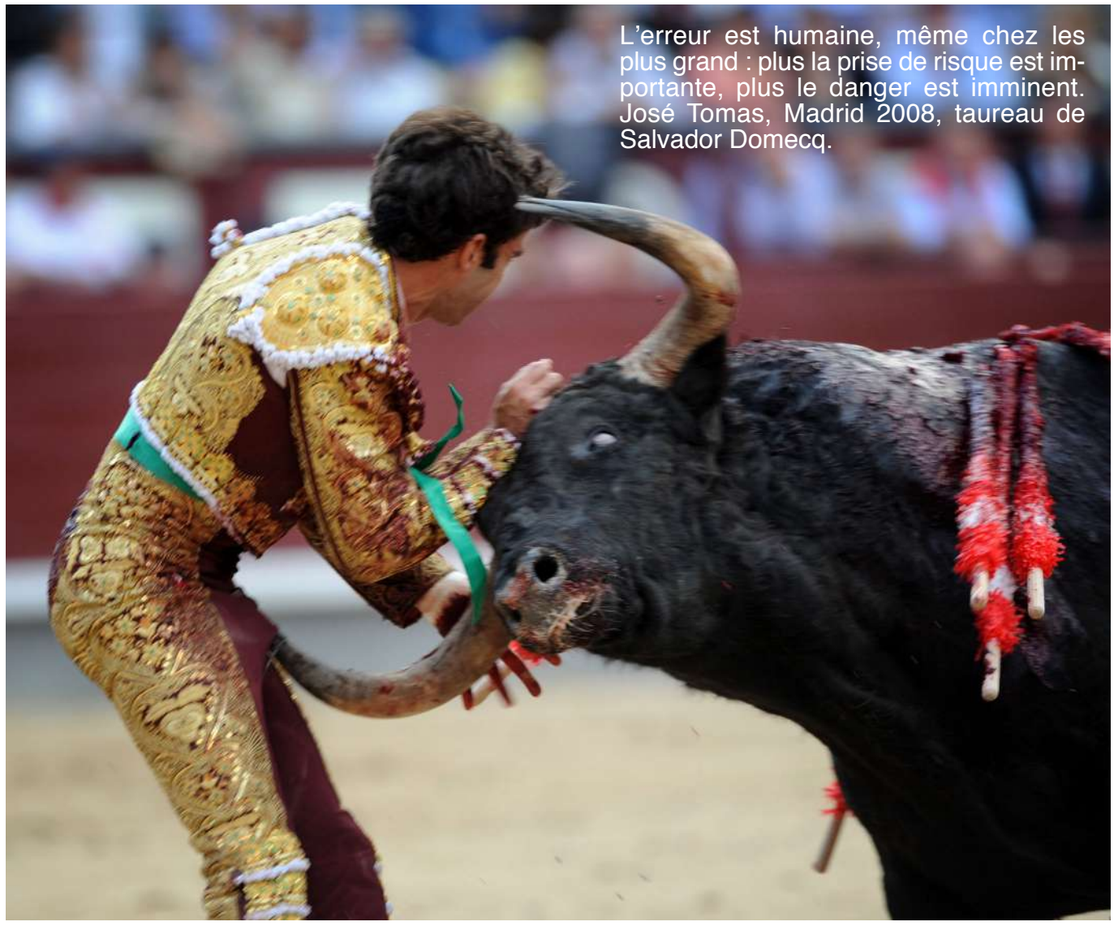
S'agissant de se positionner en permanence au bon endroit et au bon moment pour que ses leurres possèdent leur plus grande efficience, il doit à chaque instant évaluer de multiples données pour anticiper les réactions du taureau et exercer sa domination sur lui.

L'habileté du taureau à exploiter toute erreur d'appréciation du torero impose à celui-ci une grande précision dans sa gestion du temps et de l'espace, dans le choix de son propre placement par rapport au taureau et dans celui du leurre qui doit toujours être présenté au bon moment et au bon endroit.

Apprécier ce moment et cet endroit, être capable d'anticiper les réactions du taureau, sont le fruit d'une longue expérience et exigent de la part du torero un courage évident : il ne s'agit plus de technique théoriquement transmissible mais d'acquis cimentés par la pratique.

S'il est trop téméraire ou s'il se trompe, si son placement ne répond pas aux caractéristiques du taureau et si au lieu d'être présenté où et quand il faut son leurre accroche l'oeil du taureau trop tôt ou avec une demi-seconde de retard, le torero est en danger.

De la combinaison parfaite de ces variables d'ajustement dépend donc que le torero s'installe ou pas dans le sitio idéal qui lui permettra de dominer et de toréer le taureau.



L'erreur est humaine, même chez les plus grand : plus la prise de risque est importante, plus le danger est imminent. José Tomas, Madrid 2008, taureau de Salvador Domecq.

De loin ou de prés ?

A quelle distance du taureau le torero doit-il se situer ?

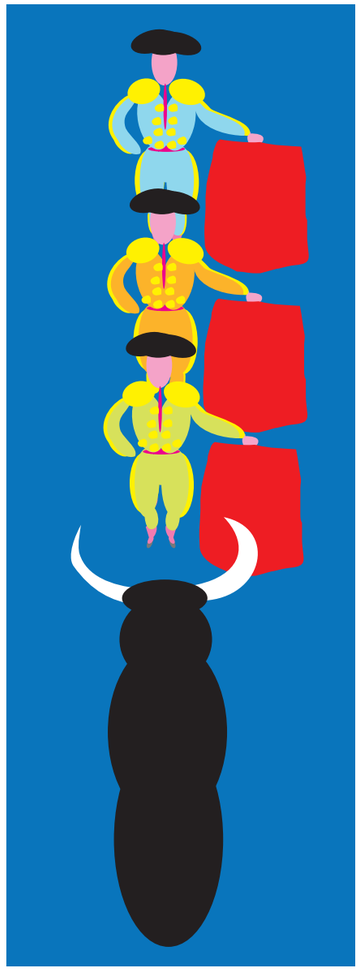
En matière de tauromachie, pour bien toréer ou bien écrire, tout est affaire de distance. Ni trop, ni trop peu, ni de trop loin ni de trop près.

Le sitio exact, le point de vue juste, en prise directe avec la réalité, mais avec le recul suffisant pour laisser place à l'analyse.

Le but du torero est de pouvoir, quand il le décide, provoquer le départ du taureau par un simple appel du leurre.

Ayant apprécié sa force, sa vitesse, sa bravoure, sa fixité (***fijeza***), il doit trouver la distance précise d'où une simple avancée du leurre provoquera le départ du taureau immobile jusqu'alors.

Cette distance longitudinale varie en fonction de chaque taureau et de l'évolution de sa lidia, mais aussi en fonction du parti pris du torero de développer un toreo plutôt qu'un autre, le toreo classique étant celui qui privilégie de toujours donner au taureau la distance qui lui convient le mieux pour exprimer sa bravoure.



Le but du torero est de pouvoir, quand il le décide, provoquer le départ du taureau par un simple appel du leurre.



Fernando Robleño cite à mi-distance l'imposant taureau de Cuadri à Céret.

En début de combat, le taureau dispose de toutes ses facultés et accourt promptement et de loin à toute provocation.

Par la suite, diminué par l'effort fourni contre le picador notamment, il s'élance de façon plus réfléchie.

La distance diminue et le torero s'installe à mi-distance, environ deux mètres cinquante du taureau, une mi-distance considérée par les toreros néo classiques comme la distance idéale pour bien toréer. Mais plus le taureau se fatigue, plus il s'arrête et calcule son élan, économisant ses forces pour frapper à coup sûr.



Cite à **mi-distance** croisé en chargeant la suerte muleta et jambe avancée de Talavante à Madrid face à un taureau d'Adolfo Martin.

José Mari Manzanares
«Une fois que l'on a choisi les terrains dans lesquels va se dérouler la faena, il convient de trouver la distance juste entre torero et toro. Elle dépend de la vélocité, de la force et du degré d'attention du toro. De loin, on impose au toro une trajectoire longue et continue même s'il ne la posséde pas naturellement et l'on parvient ainsi à intéresser les toros distraits. De près, cela permet de ralentir les toros très véloces ou excessivement mobile. Cela exige beaucoup de domination».



Cite de loin de Manzanares, de face, jambe avancée et chargeant la suerte avec sa muleta.

Conduire loin en citant de près

Depuis Ojeda, les toreros ont appris à s'installer trés près du taureau pour donner à leur toreo une charge émotionnelle supplémentaire.

Le torero provoque alors des effets spectaculaires en raccourcissant la distance progressivement et en demeurant plus près des cornes à chaque passe au risque d'étouffer la charge du taureau.

À l'origine c'est la conception *encimista* du toreo de Dámaso Gonzalez approfondie par Paco Ojeda et adoptée aujourd'hui par tous les toreros capables de se situer dans cet espace restreint.

Paco Ojeda
«Dans ce sitio, j'ai réussi à donner des muletazos aussi longs, voire plus que ceux de mes compañeros qui prenaient le toro de loin, parce qu'à chaque instant je mesurais le rythme du toro et que je ne lui demandais jamais aucun effort qu'il ne puisse faire. L'important dans le toreo, plus que la distance qui les sépare au début du muletazo, c'est de regarder où le torero prend le toro et jusqu'où il l'emmène !»

L'évolution du taureau au XXIe siècle, plus brave et mobile qu'autrefois, ainsi que doté de davantage d'élasticité corporelle, permet au torero de le toréer plus longuement qu'auparavant dans les distances courtes, sans devoir compter sur l'inertie initiale que celui-ci lui offre en venant de plus loin.



Face au taureau de Fuente Ymbro, Miguel Angel Perera va **citer de près** dans le terrain réduit.

Croisé ou pas ?

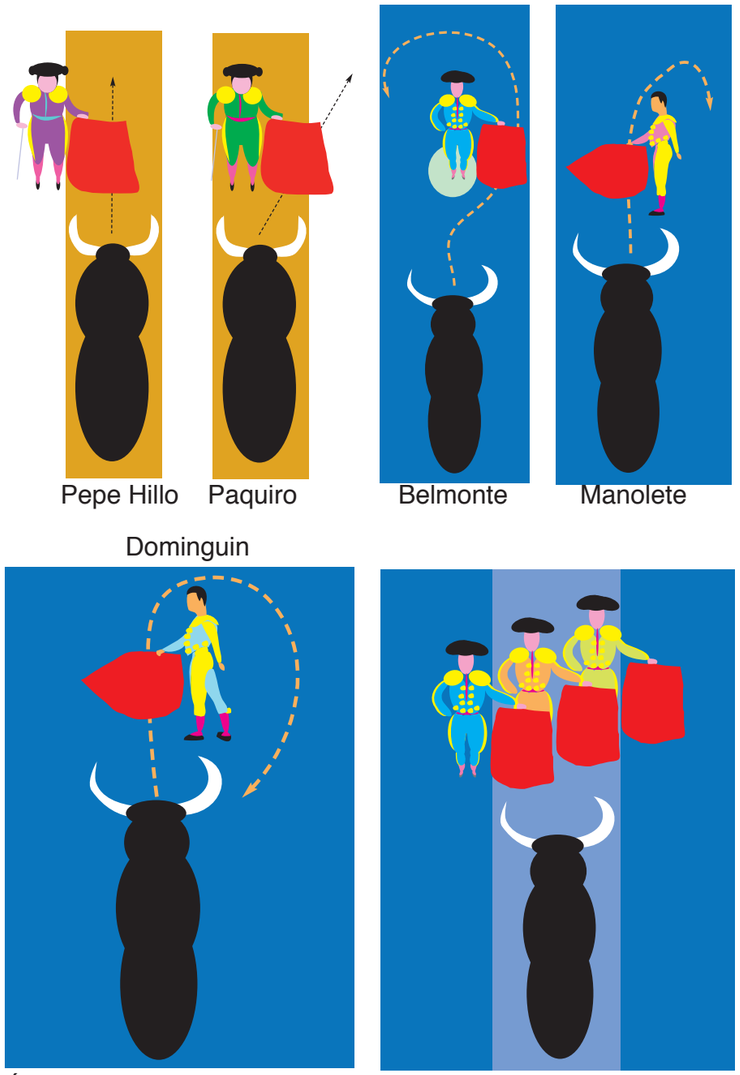
Un autre paramètre fondamental doit être pris en compte par le torero : par rapport à la rectitude du taureau, c'est à dire à la voie ferrée imaginaire sur laquelle s'inscrit sa trajectoire naturelle, doit-il se placer à l'extérieur comme le faisait Pepe Hillo, entre les rails à la manière de Paquiro et Belmonte, ou au fil de la corne comme Manolete l'a initié et le néo classicisme l'a généralisé ?

En fonction du toreo qu'il souhaite réaliser et des possibilités qu'offre son adversaire, le torero du XXIe siècle alterne tous les placements qui lui permettent de graduer son intrusion dans l'axe transversal (latitude) pour contrôler la charge du taureau.

Jusqu'où le torero peut-il aller en se croisant vers la corne opposée ?

Se situant nettement **en deçà de l'axe du toro, fuera de cacho,** (photo 1) hors jeu, comme le faisait Pepe Hillo, le torero n'oblige pas le taureau à faire un effort mais il peut difficilement peser sur son embestida. Cela peut convenir pour faire passer un taureau faible ou de peu de race mais devient dangereux dès lors qu'il s'agit d'un taureau brave.

Se plaçant au fil de la corne, à la lisière de la trajectoire du taureau, le torero lui laisse l'avantage tout en pesant sur son embestida en chargeant la suerte avec sa muleta (photo 2).



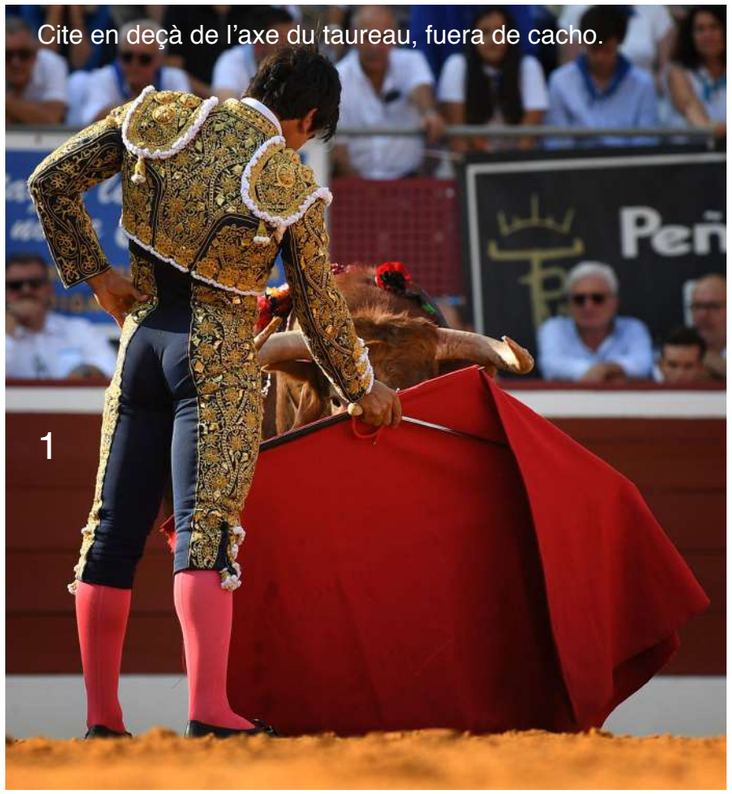
Évolution des positionnements du torero depuis le début du XIXe siècle. Les toreros du XXIe alternent tous ces placements au gré de l'évolution de la faena.

Ce sitio périlleux requiert une maîtrise absolu du placement et des toques.

Face à un taureau alourdi, moins brave ou avisé, le torero se croise **au delà de la corne la plus éloignée de lui, le *piton contraire*** (photo 3), pour peser davantage sur sa charge et la déclencher. C'est alors un recours qu'utilise le torero pour obliger le taureau.

Enrique Ponce

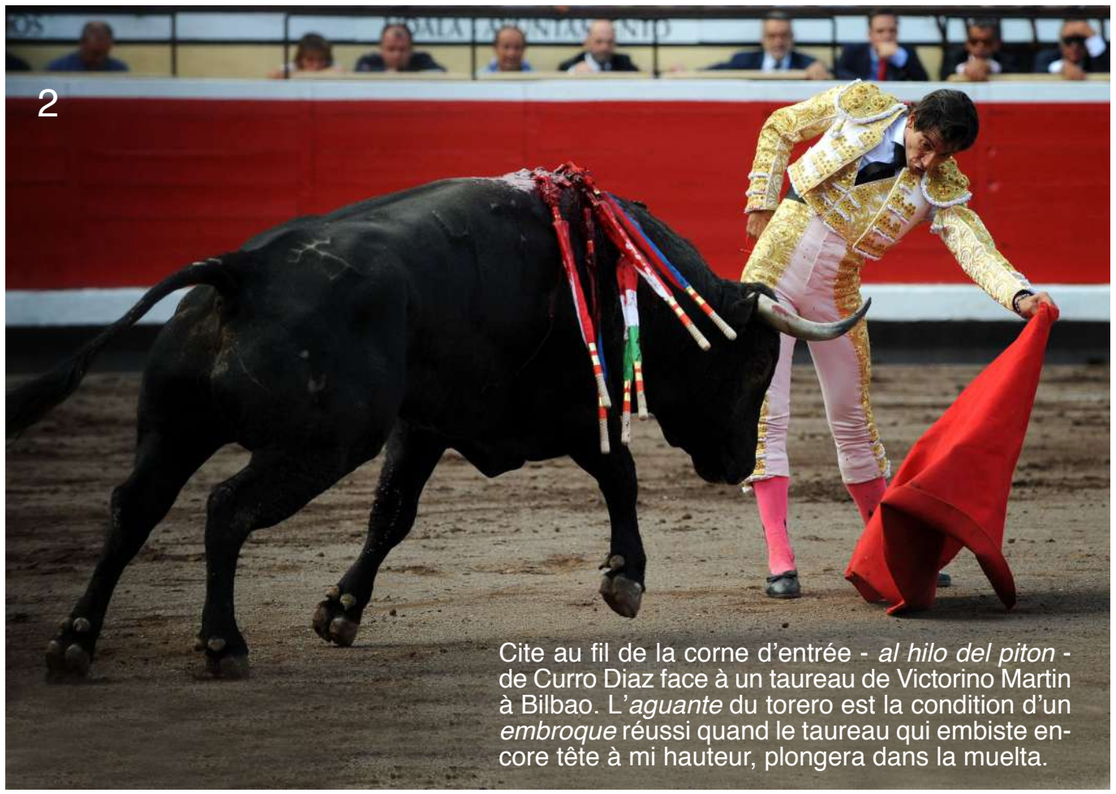
«Il est plus dangereux de toréer au fil de la corne qu'en se croisant vers la corne contraire. Je parle d'expérience après avoir toréé plus de 5000 taureaux. Je dis peut-être une bêtise, mais j'en ai marre d'entendre des lieux communs absurdes».


1

Cite en deçà de l'axe du taureau, fuera de cacho.


3

Perera se croise vers la corne extérieure pour peser sur la charge d'un taureau de Fuente Ymbro à Mont de Marsan.


2

Cite au fil de la corne d'entrée - *al hilo del piton* - de Curro Diaz face à un taureau de Victorino Martin à Bilbao. L'*aguante* du torero est la condition d'un *embroque* réussi quand le taureau qui embiste encore tête à mi hauteur, plongera dans la muelta.

Libre expression

En combinant les notions de distance longitudinale et transversale, les toreros ont découvert une position extrême : se situant à la fois très croisé et trés près, **le torero peut trouver de nouvelles solutions soit en pivotant sur place (photo 1) soit en faisant effectuer à sa muleta un mouvement de balancier dans son dos (photo 2) et en présentant dans les deux cas son leurre sur la corne d'entrée (photo 3), qui de par sa position très croisée est devenue la corne contraire.** Il alors peut alors solliciter à nouveau le taureau qui n'est pas parti en lui proposant de charger en ligne droite, sans effort. Parvenu dans ce sitio en alternant toreo naturel et contraire (photo 4), il impose sa domination à la pointe des cornes (photo 5,6).

Joselito

«Je crois qu'il faut savoir définir le toreo que l'on veut réaliser et s'y tenir. Mon concept du toreo est basé sur la fluidité des muletazos, sur une colocation qui respecte la distance du toro, qui laisse à son embestida tout le loisir de s'exprimer. Bien sûr je comprends que d'autres compañeros procèdent autrement. Peut-être même puis-je douter parfois d'être dans le vrai alors qu'en faisant comme eux je pourrais peut-être toréer d'avantage de toros et couper plus d'oreilles. Mais j'oublie tout cela sitôt que j'ai l'occasion de toréer un toro à mon goût. Heureusement qu'existe cette diversité. Cela permet au public de comparer, d'avoir ses préférences. Et cela permet aussi à de nombreux toreros de trouver leur voie. L'important est que chacun puisse s'exprimer comme il l'entend. C'est pour cela que les aficionados doivent bien comprendre que si les règles sont les mêmes pour tous, libre à chacun de les adapter au gré des circonstances».

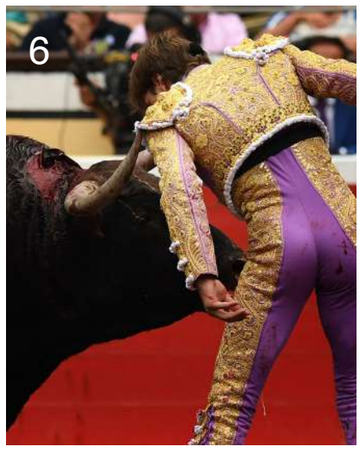
Le toreo est un art vivant qui consiste à interpréter un répertoire enrichi durant trois siècles.


1

Toreo inversé à la pointe des cornes de Juan Leal à Bayonne et Bilbao face à des taureaux de Pédres et Fuente Ymbro.


5


3


6


4

Perera passe du toreo naturel au toreo contraire en inversant le sens de la charge du taureau de Fuente Ymbro.


2

Le mouvement de balancier imprimé par Perera à sa muleta a pour fonction de fixer le taureau avant de provoquer sa charge d'un côté ou de l'autre.

AVEC OU SANS LE PICO ?

Du XVIIIe siècle jusqu'à Manolete le matador présentait systématiquement sa muleta à plat, (photo 1) offrant au taureau la partie centrale de celle-ci, la ***panza***.

En règle générale aussi, le matador présente la muleta en-avant de son propre corps au moment de commencer la passe afin de mieux fixer l'attention du taureau dessus.

Ceci dit, quand il doit citer de près et en se croisant, il lui devient matériellement impossible de présenter la ***panza*** ou d'avancer la muleta. **Il présente alors obligatoirement son *pico*** (bec = pointe) **sur l'oeil extérieur du taureau** (photo 2, 3, 4) en mettant son **épée à l'horizontale,** recours qu'il peut être amené à utiliser aussi alors qu'il se situe ***fuera de cacho***, seul moyen d'obtenir d'un taureau faible ou décasté qu'il imbiste, le risque existant alors, en créant un espace entre la muleta et le corps, de voir le taureau s'y engouffrer ou tirer une cornada.

À la charnière des XXe et XXIe siècles, le pico exagérément relevé se généralisa en raison du manque de forces et de véritable bravoure dans les ganaderias. Il s'agissait de maintenir la muleta sous l'oeil du taureau afin d'allonger la passe photo (3), ou de doubler la surface du leurre pour en offrir la partie la plus éloignée (photo 4) afin de placer celui-ci sur une trajectoire moins contraignante.



1

Belmonte, de face, présente sa muleta à plat



2

Manolete, de profil, utilise le pico pour capter la charge du taureau.

José Mari Manzanares

«Le toreo orthodoxe implique que l'on offre le leurre frontalement, à plat, au toro. Mais quand le torero se croise avec le toro c'est presque impossible et en tous cas inesthétique. C'est à ce moment que l'on entend parfois crier : LE PICO ! En fait, il y a abus du pico quand le cite se fait au fil du piton et en l'exagérant vers la corne contraire. Mais si tu es croisé et que tu avances la muleta, la passe est nécessairement profonde. En outre, se servir du pico est un recours obligé dans le cas de toros qui se serrent vers le torero».



Le pico relevé en fin de passe permet de maintenir la muleta devant la tête du taureau qui la relève.

3



Le pico relevé en début de passe met le taureau sur une trajectoire plus facile à suivre pour lui, au détriment de la profondeur du toreo.

4

Il ne faut pas confondre l'inclinaison naturelle du pico de la muleta vers l'oeil contraire et l'abus qui en est fait en le relevant trop, l'épée étant tenue à l'horizontale (photos 3,4).

Quelle doit être la position de la muleta : à plat, ou inclinée en se servant du pico ?

Joselito

«Je préfère demander : pourquoi présenter au taureau une muleta parfaitement plane ou plutôt inclinée? Revenons aux origines. Pourquoi les toreros des siècles passés recommandaient-ils de présenter la muleta à plat ? Et bien c'est parce que cette pratique, utilisée par les toreros jusqu'au début du XXe siècle leur permettait de mieux se défendre du taureau. Comme le torero se bornait alors -dit-on- à éviter le taureau lancé en s'écartant de sa trajectoire, le plus sûr était de lui présenter une muleta la plus étendue possible et donc plane, afin de lui masquer tout autre objectif et de le laisser passer sans conduire sa charge. Il s'agissait d'une tauromachie physique, destinée à fatiguer le taureau et non à créer de la beauté, comme cela deviendra le but, à mesure que l'on entrera dans le siècle».

L'utilisation du pico pour éloigner le taureau du torero à la fin du XXe siècle était davantage la conséquence des carences de celui-ci que d'une volonté de tricher de la part des toreros.

Joselito.
«On pourrait croire, lorsque nous parlons du pico de la muleta, que nous, les toreros, sommes possédés par une sorte de démon dont le but serait de détruire nos bonnes consciences d'aficionados. Il n'en est rien, bien sûr, car si l'usage du pico peut être contraire à la pratique du bon toreo dans certains cas, il en est d'autres où il s'avère indispensable à sa réalisation. C'est une nécessité pratique si l'on veut réaliser le toreo que souhaite le public d'aujourd'hui.

Dans le toreo contemporain, caractérisé par une recherche constante de la beauté, de l'esthétique, de la profondeur et de la longueur des muletazos, l'usage du pico autorise un plus grand naturel. Et le naturel est précisément une des bases du toreo. Si le torero peut présenter au toro une muleta plane au début du premier muletazo, bien que cela implique une attitude forcée de la main et du poignet, dès le second muletazo, dès lors qu'il est croisé par rapport au toro, pour que la position de la main soit naturelle il importe que le poignet soit décontracté et souple afin que le toque ne soit pas brusque, ce qui suppose que la muleta soit légèrement oblique par rapport au toro, le pico étant un peu plus avancé que la partie arrière (photo 1).

Ce qui n'est pas un défaut si l'on se passe le taureau très près, mais peut le devenir si le but est d'obtenir un toreo lointain et périphérique et que l'on se sert du pico pour éloigner le taureau du corps.

Quand je me réfère à la position naturelle de la main, j'entend par là que la muleta est pratiquement plane, avec le pico légèrement avancé ; c'est cela que j'appelle une correcte utilisation du pico, pas quand c'est le pico seul qui toque pour provoquer la charge du taureau en l'éloignant du torero (photo 2).

Les muletazos s'avèrent toujours plus courts lorsque l'on torée avec la muleta excessivement plane; cela pouvait se concevoir au milieu du XXe siècle du fait de la grande mobilité des taureaux mais ne convient plus avec le taureau de la fin du XXe, beaucoup moins mobile, duquel on doit capter la charge dans une muleta présentée de façon légèrement oblique afin d'obtenir de lui, grâce à une muleta croisée, une trajectoire circulaire plus longue autour du torero; ceci, pour une acceptation la plus parfaite possible de notre art». (photo 3)


1

Daniel Luque, jambe avancée et coude ployé - ce qui dénote son intention de faire passer le taureau au plus près de lui - ouvre sa trajectoire en présentant le pico sur l'oeil contraire. Luque obtint la grâce d'Aldeano de Victoriano del Rio. Arles 2022.



2

Sergio Flores a sorti le pico sans le relever au-delà de l'oeil contraire mais conduit l'embestida du brave taureau de Valdellan avec la panza de la muleta dans les arènes de Vic Fezensac en 2018.


3

Manzanares relève le pico de sa muleta pour accompagner jusqu'à son terme l'embestida sauvage d'un grand taureau de Victoriano del Rio à Bilbao en 2019.

L'HOMME ET SES CIRCONSTANCES

Si dans les années 80, 90, et jusqu'au début du XXIe siécle la querelle entre néo classiques et modernes fut vive, la nouvelle avant-garde apparue grâce au taureau reconstruit des années 2010 a éteint ce débat : pour toréer bien ce taureau plus brave et très mobile, **il est déconseillé de relever le pico,** recours indispensable jadis pour lier les passer entre elles et utilisé par des toreros comme Enrique Ponce, Jesulin, César Rincon, le Cid ou Juli au début de leurs carrières.

César Rincón

«Lier les passes est fondamental. Et aujourd'hui, encore plus qu'hier. Il faut trouver le moyen d'y parvenir, parce que sinon tu donnes les passes d'une en une, ce qui ne soulève pas un grand enthousiasme. Cela peut être esthétique, davantage, même, parfois, que lorsque tu enchaînes les muletazos... mais cela ne fonctionne pas longtemps. C'est en liant les muletazos que tu peux transmettre une émotion, pas autrement. Le problème est qu'il est très difficile d'y parvenir. De nos jours, le toro, pour telle ou telle raison, n'a plus la race suffisante pour supporter quatre ou cinq muletazos en suivant. La plupart s'arrêtent avant. Les séries sont donc trop courtes, de même que les faenas. C'est un vrai miracle lorsque tu as la chance de trouver face à toi un toro qui te permet de lier plusieurs séries un peu longues».


Madrid 2008 : José Tomas capte l'embestida en relevant le pico.


Dax 2005 : César Rincon contrôle l'embestida avec le pico haut.


Dax 2005 : le pico abaissé oblige le taureau par le bas.


Dax 2007 : pico relevé par Ponce pour «aider» le taureau.


Dax 2005 : épée horizontale et pico relevé par le Cid.


Dax 2005 : épée horizontale et pico relevé par le Juli.

Ce recours imputable aux circonstances fut critiqué par les aficionados mais aussi par des toreros attachés à l'orthodoxie : vouloir lier les passes à tout prix conduisait selon eux à une dérive du toreo.

José Mari Manzanares

«Une chose est lier un muletazo complet à un autre muletazo complet et que tous deux incluent le cite, la réunion et le remate conformément aux canons belmontiens de parar, templar et mandar ; et une autre chose, très différente, faire faire au toro ce que moi j'appelle le manège et qui consiste à enchaîner entre elles des demi passes inachevées, en laissant la muleta toujours devant pour cacher la tête du toro et en perdant toujours un pas avant que le muletazo ne soit terminé. Il peut y avoir là une cadence apparente, mais cela revient à toréer para fuera. Evidemment, quand il fait le manège, le toro dure plus parce qu'il n'est pas diminué par les efforts que lui impose le toreo authentique : torero immobile au moment du cite, conduite templée et remate commandé vers l'intérieur. Lier quatre ou cinq muletazos de ce calibre s'avère épuisant pour le toro quelle que soit sa force dans la mesure où dans chacun d'eux il engage à fond toute sa bravoure. Le manège convient bien au toro doux et sans race car il l'oblige moins et ne lui impose pas de se grandir dans le combat».





Bilbao 2008. Grande faena de transition de Ponce à un taureau du Ventorillo. L'usage du pico n'est plus systématique, le dominio et l'élégance demeurent.



Le toreo moderne dans sa meilleure acception.





PICO HAUT
COMME PIS-ALLER

Au plus profond de la crise ganadera de la fin du XXe siècle, quand beaucoup de taureaux tombaient où s'arrêtaient très vite, le recours au pico relevé fut pourtant l'unique solution pour enchaîner les passes.

Bien sûr, la conception classique ou néo-classique du toreo préconisée par Manzanares et Joselito est la plus pure : donner des passes ne veut pas nécessairement dire toréer. Mais il faut se rendre à l'évidence : **ce toreo moderne allégé qualifié de manège par Manzanares permit pendant pratiquement vingt ans de toréer plus de taureaux plus longtemps grâce au moindre effort qu'il leur imposait.**

Comment s'étonner alors que mis au point par **Espartaco** à partir de l'apport de **Dámaso Gonzalez** et revêtu d'une apparence élégante par **Enrique Ponce**, il ait permis à celui-ci de prendre le dessus sur tous les toreros de son époque qui s'épuisèrent à faire preuve de la même régularité que lui en toréant de manière classique, au prix d'efforts surhumains qui les forcèrent à écourter leurs carrières tandis que Ponce enchaînait les triomphes dans les arènes les plus exigeantes.

Lorsque le taureau reconstruit apparut, le toreo moderne de Ponce gagna en orthodoxie sans rien perdre de son élégante efficience.



Bilbao 2018. Dix après avpir exploré le toreo moderne allégé, le Juli fait preuve d'orthodoxie exigeante.

2018



Bilbao 2018. Grand muletazo par le bas de Manzanares face à un taureau reconstruit de Garcigrande.



Palencia 2019. Orthodoxie de Paco Ureña.

PICO BAS ET PERFECTIBILITÉ

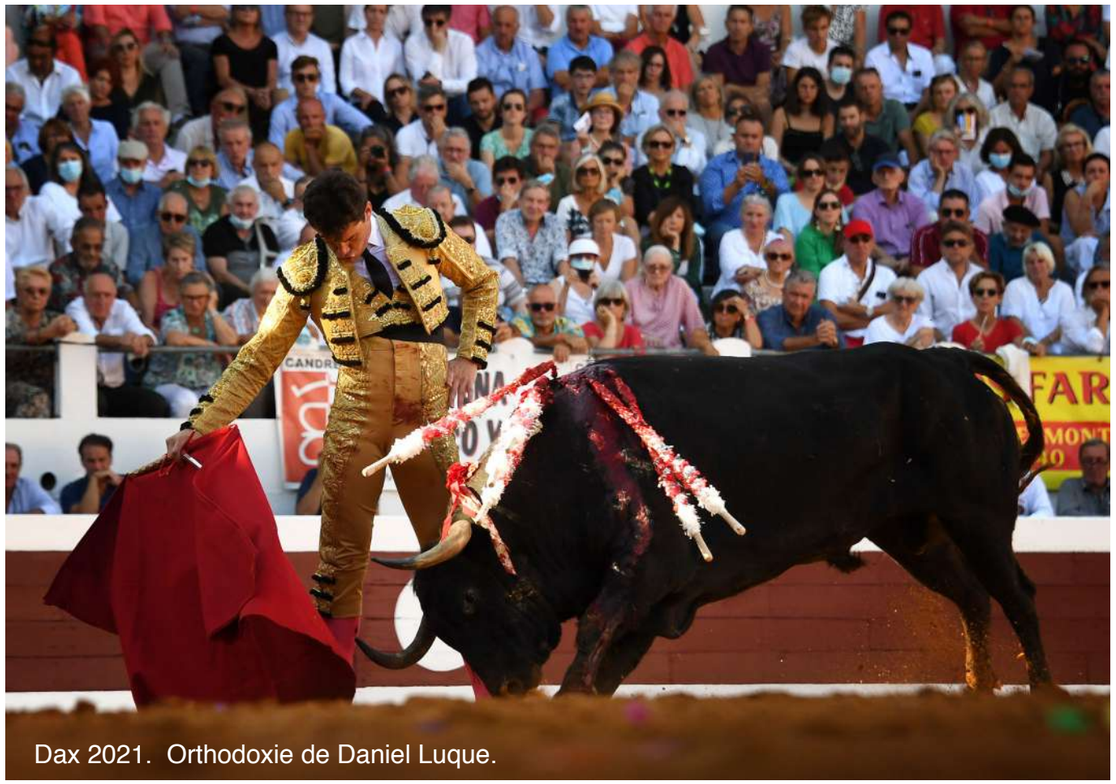
Fort heureusement, les circonstances évoluant grâce à la sélection du taureau reconstruit par Justo Hernandez, les toreros adaptèrent leur toreo pour profiter des nouvelles possibilités qu'il leur offrait.

Relever le pico est devenu contre productif face à un taureau dont les charges par le bas sont les plus fréquentes et dont leur longueur oblige au contraire le torero à assurer sa domination en l'abaissant, au lieu de le relever pour l'alléger. L'épée pointe alors le sol.

Ce faisant, le toreo est entré dans la nouvelle avant-garde déjà mentionnée : **plus près, plus lent, plus rond, plus long** devint le mantra de la profession qui s'engagea - certains plus vite et mieux que d'autres - dans cette nouvelle voie.

Ainsi que le pensait Jean-Jacques Rousseau, l'homme, à la différence de l'animal, progresse car il possède la perfectibilité. Si l'animal ignore toute histoire, l'homme apparaît au contraire comme un dynamisme intelligent et inventif.

L'usage du pico relevé utilisé en mode pis aller a donc quasiment disparu dans les corridas axée sur l'esthétique, mais reste d'actualité dans celles où le taureau est plus agressif et violent que brave, ce qui nécessite des recours différents.



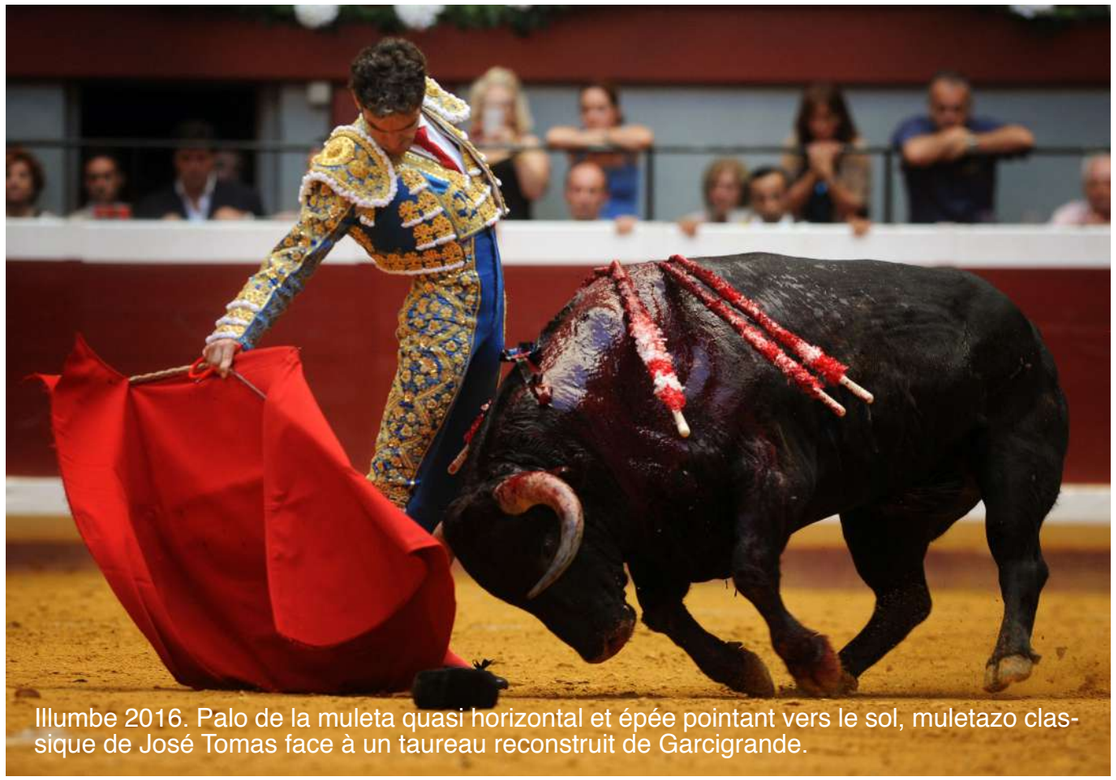
Dax 2021. Orthodoxie de Daniel Luque.



Mont de Marsan 2023. Orthodoxie et profondeur de Fernando Robleño.



Arles 2022. Muleta basse, épée indiquant le sol, pico en bas, muletazo lent et orthodoxe d'Alejandro Talavante.



Illumbe 2016. Palo de la muleta quasi horizontal et épée pointant vers le sol, muletazo classique de José Tomas face à un taureau reconstruit de Garcigrande.



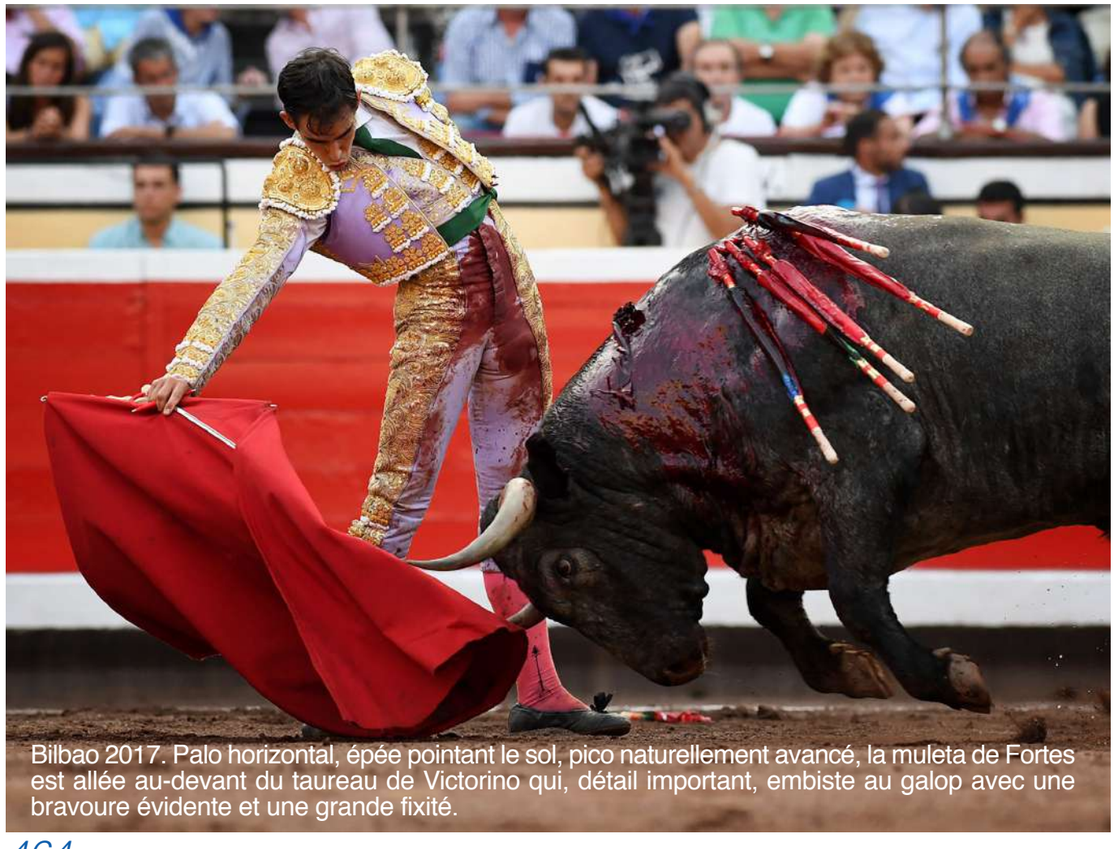
Bilbao 2017. Entre le toreo moderne d'Enrique Ponce jusqu'en 2008 (voir pages précédentes) et ce muletazo d'inspiration classique, la différence réside dans la capacité d'adaptation du torero à l'évolution du taureau.



Bayonne 2022. Dans son style sobre et classique, Pablo Aguado conduit par le bas, pico baissé, l'embestida vive d'un brave taureau du Vellosino.



Bayonne 2017. Plus engoncé que naturel, le toreo dominateur de Roca Rey n'en est pas moins d'inspiration classique quand, comme dans ce muletazo, il impose au taureau de suivre des trajectoires exigeantes, muleta basse, pico légèrement avancé et pointant le sol.



Bilbao 2017. Palo horizontal, épée pointant le sol, pico naturellement avancé, la muleta de Fortes est allée au-devant du taureau de Victorino qui, détail important, embiste au galop avec une bravoure évidente et une grande fixité.



Madrid 2011. Muletazo profond et classique quoique donné de profil d'Ivan Fandiño à un taureau de Cuadri : muleta basse, pico légèrement avancé pour guider l'embestida.



Arles 2022. De face, comme Pepe Luis et Manolo Vazquez en leur temps, Morante aspire littéralement l'embestida par le bas, palo de la muleta horizontal, pico baissé, panza sous le mufle. L'envol naturel de la toile et l'attitude relâchée du torero tranchent avec les muletazos, bons techniquement, mais moins inspirés que le sien,publiés sur cette double page.

CODILLEAR
PLIER LE COUDE

L'intensité des charges du taureau reconstruit et son agressivité qui le pousse souvent à bondir avec férocité dans les leurres contraint le torero à en mesurer l'impulsion s'il ne veut pas, après le galop initial, se retrouver «sans taureau» si celui-ci a trop ouvert sa trajectoire en répondant au toque et s'est expulsé de la passe au lieu de se réunir avec elle.

Quarante ans après Ojeda, le «défaut» de plier le bras au moment de citer que son apoderado voulait lui faire corriger est donc devenu une vertu pour de nombreux toreros. Ce recours qui n'est bien sûr possible qu'en inclinant légèrement le pico vers l'oeil contraire leur permet de mesurer le déplacement de sa trajectoire au moment de l'*embroque*, le but étant de peser sur elle sans l'expulser.

Face au taureau reconstruit les toreros ont découvert qu'en raison de sa bravoure et de sa fixité, le citer en ouvrant trop la muleta peut aboutir à l'expulser de la passe, ce qui aboutirait à l'effet inverse du but souhaité.

«*Codillear*», c'est à dire plier le coude pour garder le taureau prés d'eux, est donc bien un recours vertueux.



Palencia 2019. Paco Ureña plie le coude mais lève le pico tout en prenant la tête du taureau dans la panza de sa muleta. Son toreo est ici influencé par le toreo moderne.



Palencia 2019. Antonio Ferrera «codillea» pour faire passer le taureau au plus près. La muleta «plana» (plate) ou «planchada» (repassée), montre sa maîtrise du rythme.



Dax 2021. Pour ramener l'embestida au plus près de lui, Daniel Luque plie légèrement le coude afin de ne pas donner trop «de toile» au taureau, ce qui aboutirait à l'expulser. L'aplomb vertical de la muleta, le pico baissé, le relâchement du corps du torero, tout dans ce muletazo traduit la maîtrise technique et la difficile facilité dont fait preuve Luque.

5 VARIABLES D'AJUSTEMENT

Si le taureau ne possédait pas un instinct aussi développé du combat, l'utilisation des recours exposés auparavant suffirait à assurer la domination du torero. Or le taureau est une entité vivante, agressive, massive, dont le comportement évolue tout au long de la lidia.

Pour s'adapter à ces changements et pouvoir le toréer, le torero doit donc jouer aussi sur trois paramètres supplémentaires, anodins en apparence, mais qui conditionnent sa réussite et sa survie.

Quel degré de proximité avec le taureau peut-il s'autoriser durant la faena, comment doit-il moduler la hauteur de sa muleta, et comment, doit-il se placer : de face, de profil ou de trois-quart par rapport au taureau ?

Tout au long du XXe siècle ces paramètres ont considérablement évolués pour aboutir de nos jours à une réunion difficilement surpassable entre le torero et le taureau.

Si ce qui primait jadis était le respect par le torero de règles théoriques érigées en dogmes, c'est le résultat qui compte aujourd'hui : plus prés, plus long, plus lent, plus rond.



Joselito de face compas ouvert.

DE FACE, DE PROFIL OU DE DOS ?

Plus qu'une question d'éthique ou d'esthétique c'est une nécessité pratique qui conditionne désormais la position du corps du torero par rapport au taureau. Son but étant, tout en pesant sur elle, de pouvoir accompagner le plus longtemps possible la charge par la seule rotation de son corps, sa position initiale et ses appuis sont déterminants.

- **de face** par rapport au toro, (photo 1) le torero donne à son geste beaucoup de sincérité mais, à moins d'alterner toreo naturel et contraire, il ne peut accompagner la trajectoire qu'il donne au taureau que sur une distance réduite. Il doit donc espérer que celui-ci sortira seul de la passe. Pour s'en assurer il le citera d'assez loin et devra reprendre cette même distance entre chaque passe. Ce faisant il prend le risque de voir le taureau ne pas répéter sa charge et d'être contraint à devoir le toréer passe par passe, ce qui peut être esthétique mais se fera au détriement de l'émotion née de la continuité.

- **de trois-quart face** (3,4) le torero améliore ses appuis : il peut, en pivotant le buste, accompagner la charge du taureau sur une distance suffisamment grande pour lui permettre un bon enchaînement des muletazos dans une conception classique du toreo.

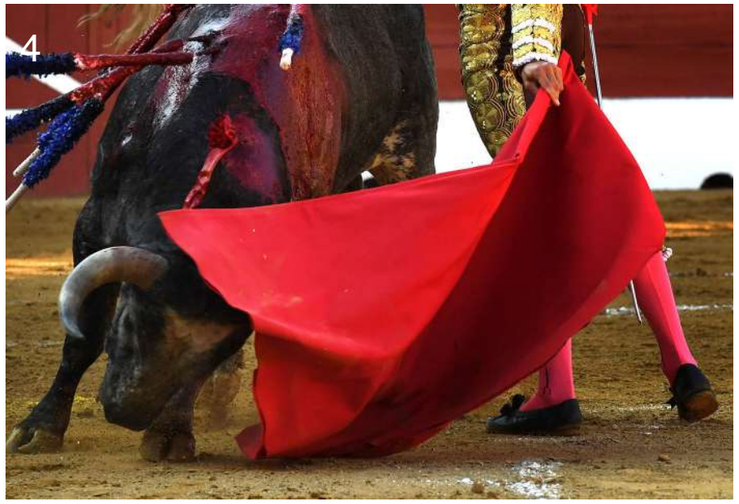
- **de profil** (2,5) ainsi que le montra Manolete, il accompagne le taureau plus longtemps et peut en outre se croiser davantage au plus près, seule façon de toréer certains taureaux particulièrement alourdis.

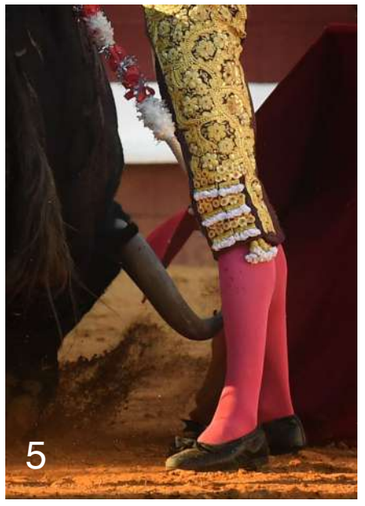
- **jambe de sortie en retrait**, se situant ainsi de trois-quart dos par rapport au toro (photo 6), ou jambe de sortie en retrait ainsi que le montra Luis Miguel Dominguín, le torero obtient les résultats les plus spectaculaires puisque de cette manière il peut conduire son adversaire sur un tour complet.



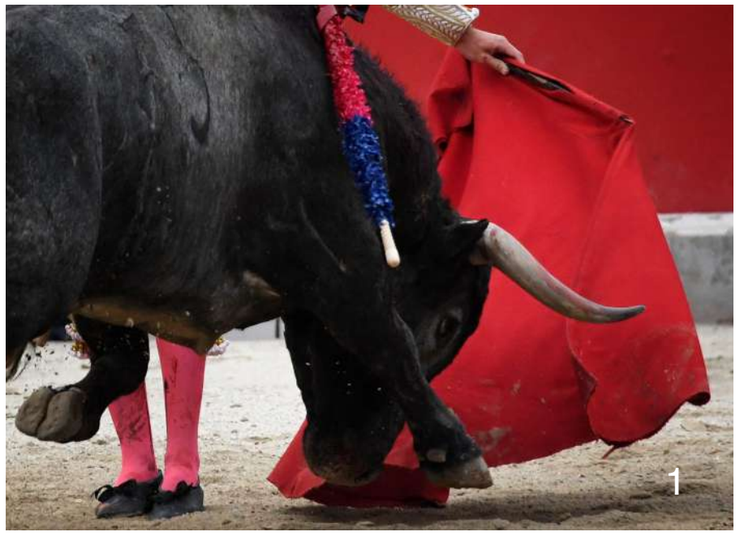




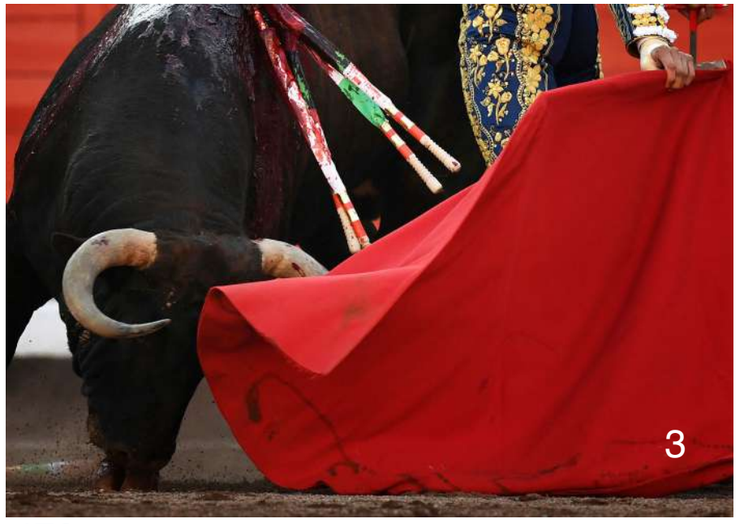







1


2


3

Si les positions de face et de profil peuvent se concevoir à pieds joints (photo 1, 2, 3), le torero adopte plutôt pour les autres une position jambes écartées, ou comme on dit, compas ouvert.

Qu'en est-il du toreo à pieds joints ? Pieds joints, le torero ne bénéficie pas d'appuis aussi solides au moment de se replacer que si ses jambes sont légèrement écartées.

En outre, la position jambes écartées (*compás abierto*) lui permet beaucoup mieux de conduire la charge du taureau en pesant sur elle, en transférant le poids du corps de la jambe d'entrée vers la jambe de sortie.

En revanche, s'il maîtrise son sujet et est disposé à enchaîner toreo de réunion et d'expulsion sans rectifier sa position, le toreo à pieds joints, de face ou de profil, peut lui offrir un surplus d'émotion.



Si la conception classique du toreo exigeait à l'origine que le torero se présente de face et jambe avancée, et si sa force et sa beauté demeurent inégalées (voir pages suivantes), l'évolution du toreo a fait de la position légèrement trois-quart face le critère de l'orthodoxie conforme au toreo belmontien.

Ceci n'empêche pas les toreros d'adopter souvent la position jambe de sortie en retrait qui s'avère être la plus appropriée à la continuité du toreo en rond, surtout lorsqu'il s'agit de donner un redondo complet (photo 4).

En alternant les trajectoires circulaires en toreo naturel ou contraire, de réunion ou d'expulsion, les toreros du XXIe siècle ont repoussé les limites. d'une tauromachie spectaculaire dont l'attrait qu'elle exerce sur le public est indéniable.

Et si certains aficionados regrettent le manque d'orthodoxie des passes ainsi données, il convient de rappeler que le danger demeure identique pour le torero dans tous les cas : de face, de profil ou de dos, il reste à la merci du taureau dès lors que l'attention de celui-ci n'est plus fixée sur le leurre.

La beauté et la profondeur de la ligne courbe caractéristique du toreo classique belmontien interprété par Emilio de Justo. Bayonne 2021.

HAUTEUR DE LA MULETA

À quelle hauteur le torero doit-il présenter la muleta au regard du taureau ? Celle qui lui permettra d'être idéalement placée pour que celui-ci fixe obligatoirement son attention sur elle, préalable indispensable pour que le torero puisse le dominer.

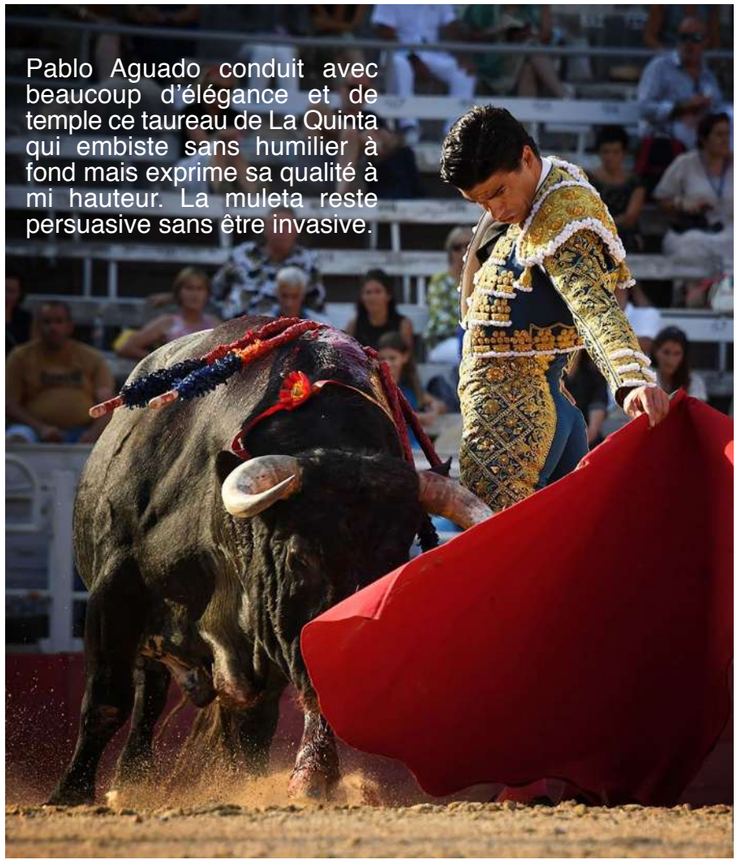
José Mari Manzanares
«Le toreo se fait de haut en bas ou du bas vers le bas... toujours vers le bas. Mais il faut savoir que parfois certains toros ne peuvent humiller. Le leurre doit donc chercher la hauteur idéale pour les toréer quand même".



Enrique Ponce ouvre par le haut l'embestida de ce taureau de Valdefresno pour l'inciter à aller «*a más*». Bayonne 2008.

Avec le taureau reconstruit du XXIe siècle les faenas «d'infirmier» données à mi hauteur ont pratiquement disparu. Plus brave qu'autrefois dans beaucoup de ganaderias, ce taureau humilie davantage et exige du torero qu'il le domine par le bas faute de le déborder.

Dans certains cas toutefois, avec des taureaux moins braves, plus faibles, bâtis «*cuesta arriba*» ou très volumineux, le torero doit prendre le risque de toréer à mi hauteur quitte à offrir au taureau une vision d'ensemble de la situation, ce qui peut inciter celui-ci à sortir de la passe en ligne droite, à s'arrêter ou à se rabattre sur le torero.



Pablo Aguado conduit avec beaucoup d'élégance et de temple ce taureau de La Quinta qui embiste sans humilier à fond mais exprime sa qualité à mi hauteur. La muleta reste persuasive sans être invasive.



Sensationnelle naturelle par le bas et vers l'intérieur de Juanito à un taureau de Pedraza qui s'emploie en humiliant beaucoup. La muleta basse est la condition de son dominio.

Hormis dans le toreo à deux mains en début ou fin de faena, le toreo à mi hauteur ou par le haut ne possèdera jamais la profondeur qui caractérise le toreo par le bas.

Le but du torero est donc, dans tous les cas, d'essayer d'amener progressivement le taureau à exprimer sa bravoure par le bas, condition sine qua non des grandes faenas.

Enrique Ponce
« On ne peut pas baisser la main par système. Certains taureaux ne l'acceptent pas et s'arrêtent ou t'attrapent. Mais toréer à mi hauteur est très difficile ».



Grand derechazo de Robleño, «encajado» et «erguido», dont la panza de la muleta capte l'embestida par le bas face à un taureau de Pallares qui se livre.



Muletazo donné en ménageant une distance respectable afin, probablement, de calibrer la charge du taureau.



La charge ayant été canalisée, le torero réduit la distance qui le sépare du taureau.

Proximité Verticalité

Dans ses déplacements et dans sa recherche permanente du sitio le torero doit s'approcher sans cesse d'une barrière invisible qui le sépare du taureau et contre laquelle il doit parvenir à se situer, *centrarse*, le plus près possible de sa trajectoire et pesant sur elle, *cargando la suerte*, pour la dominer mais sans jamais la franchir sous peine de briser l'équilibre des forces.

Le torero pourra ainsi s'approcher plus ou moins du taureau et le faire passer plus ou moins près de lui en fonction du degré d'acceptation de celui-ci.

La **verticalité** dont il fait preuve dans son maintien sans affectation est alors en même temps la preuve de son orthodoxie et la condition sina qua non d'atteindre la **proximité** maximum, son but étant de faire passer le taureau au plus près de lui.

Tout se passe comme si leurs auras respectives, corps subtil qui entoure chaque être selon les occultistes, en diminuant ou s'élargissant au gré des flux d'énergie qui les nourrissent, règlaient par quelque loi physique non encore démontrée la distance fluctuante et minimale qui doit les séparer idéalement à chaque instant pour que la combinaison des deux forces se conjugue en un tout parfait.

En recourant à la physique on peut expliquer les variations de cette distance capricieuse grâce à la théorie des quantas. Celle-ci met en évidence le principe qu'une énergie émise par une radiation varie d'une façon discontinue par quantités appelées quantas qui s'avérent être proportionnelles d'une part à la fréquence de la radiation et d'autre part à la constante de Planck, ou quantum d'action, qui est le produit d'une énergie par un temps.

Théorie à laquelle Einstein donnera tout son sens en énonçant celle de la relativité qui démontre l'interdépendance existante entre les notions de masses, de temps et d'espace.

Concernant notre sujet, plus la force émise par le taureau augmente en fréquence, en puissance et en durée, plus l'espace du torero se réduit. Et inversement.

On comprendra alors que faute d'être débordé par cette force supérieure à la sienne, le torero prenne quelque distance.

En pratique, la preuve évidente de la bonne position du torero sera donnée par sa propre verticalité, par la position naturelle et adéquate de ses jambes par rapport au taureau, permettant à sa ceinture, à ses bras et à ses poignets de fonctionner à l'économie, sans distortions inesthétiques (on en revient à Einstein), tout en donnant à ses gestes un maximum d'amplitude.

Tordons le cou au passage à deux lieux communs qui ont la vie dure : «**quel poignet fabuleux !**» dit-on parfois d'un torero. Or ce qui compte n'est pas la souplesse plus ou moins grande de l'articulation mais la façon dont le torero saura grâce à elle inventer pour sa muleta les angles qui s'avèreront les plus convainquants pour captiver le regard du taureau. **Plus que de souplesse de poignet, ce qui compte est la façon plus ou moins souple dont le torero tient son leurre et l'intelligence avec laquelle il le déplace.**

«**Quelle ceinture !**» écoute-t-on de la même manière à propos de toreros dont le buste ployé à angle droit par rapport aux jambes accompagne la charge du taureau au prix de prouesses d'équilibre.

Or c'est en faisant pivoter le buste et non en ployant sa ceinture que le torero épouse le mieux les charges et leur donne la trajectoire courbe vers l'intérieur qui garantit en même temps sa domination et la beauté esthétique de son oeuvre.



Bien placé, très droit, Isaac Fonseca fait passer le taureau de Pedraza au plus près de son corps.

LE POUVOIR DE DOMINATION

Dans le toreo de réunion, le torero doit commander, ***mandar***, en permanence les déplacements du taureau.

Pour parvenir à cette domination le torero doit présenter ses leurres au bon endroit et au bon moment en leur imprimant le rythme juste.

La domination qu'exerce le torero sur le taureau dépend de la durée pendant laquelle il oblige celui-ci à suivre le leurre tête baissée, en l'empêchant de frapper de bas en haut conformément à son instinct offensif.

Plus le torero prend la tête du taureau loin devant et plus il l'emmène loin derrière, plus le muletazo est pur, long, dominateur et profond.

C'est à partir du pouvoir de domination découlant de son intelligence de la lidia et de sa connaissance encyclopédique du taureau que le Juli a bâti sa formidable carrière.

Toutes proportions gardées et goûts esthétiques mis à part, il est le torero le plus gallista de l'histoire.

Aucun autre, pas même Joselito «El Gallo», n'a à ce point compris et dominé tous les types de taureaux.



Trincherazo autoritaire donné de la main gauche pour réduire le taureau par le bas.



La corne droite du taureau qui suit la muleta au ras du sol témoigne de la domination du torero.



La domination du torero se traduit ici et ci-dessous par une naturelle fluide donnée du bout des doigts. La main de fer dans le gant de velours.



Le torero prolonge la passe vers l'intérieur en pivotant la ceinture, poids du corps sur la jambe de sortie (cargar la suerte), et en modulant du bout des doigts l'angle de sa muleta pour continuer à capter le regard du taureau.



Miguel Angel Perera module l'extension de son bras pour commander l'embestida du taureau en ployant le coude pour, en fin de passe, disposer d'une «réserve d'amplitude» en l'étendant.



Même technique : «muellear» pour mesure la vitesse de la charge.

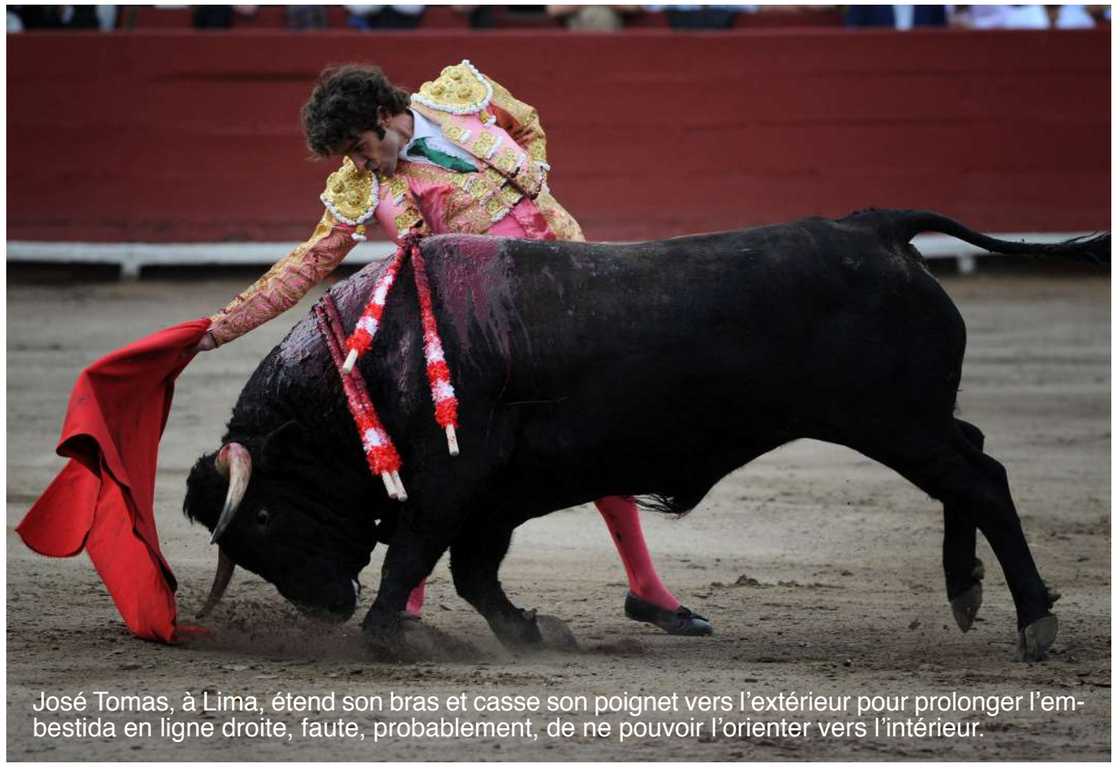


Antonio Ferrera accompagne l'embestida de tout le corps, buste penché vers le taureau et bras semi ployé pour contrôler l'écart qui les sépare.

MUELLEAR POUR MAÎTRISER L'EXPULSION

Dans une même logique, les toreros ont également découvert qu'en cours ou en fin de passe il est judicieux d'imprimer à leur bras, à leur poignet et jusqu'au bout de leurs doigts, un mouvement de piston - «*muellear*», littéralement de ressort - pour retenir le taureau au lieu de le laisser s'expulser seul en raison de l'inertie acquise.

Réunion et expulsion en toreo naturel et contraire sont les mamellles du toreo reconstruit dont l'objectif est d'aller toujours plus près, plus lent, plus long, plus rond.



José Tomas, à Lima, étend son bras et casse son poignet vers l'extérieur pour prolonger l'embestida en ligne droite, faute, probablement, de ne pouvoir l'orienter vers l'intérieur.



Pour assurer sa domination, Roca Rey a sorti exagérément le pico de sa muleta qui est allé capter au loin l'oeil contraire du taureau. La tension de la toile témoigne de la rigidité du muletazo dont le temple est toutefois évident.

Après que Juli ait imposé sa domination cérébrale durant deux décennies, Roca Rey exerce un pouvoir similaire quoique moins subtil.

Il serait tentant de rapprocher Roca Rey de toreros aussi longilignes que lui comme Castella ou Perera dont il perpétue la volonté d'immobilité même dans les situations les plus compromises, intention louable mais parfois contre-indiquée pour le taureau.

Il existe toutefois une différence de nature entre leurs trois toreos : Roca Rey torée en force brute tandis que la muleta rigide de Perera possède un temple exceptionnel et que Castella a fait évoluer son toreo vers davantage de temple et de rythme sans rien perdre de son pouvoir de domination ni de son élégance détachée.



Arc-bouté sur les reins, le torero conduit avec autorité l'embestida ves l'intérieur. Quoique le pico se relève, Roca Rey conduit le taureau avec la panza de la muleta.



L'attitude est guindée mais la puissance du muletazo impressionnante, la toile conduisant le taureau par le bas.



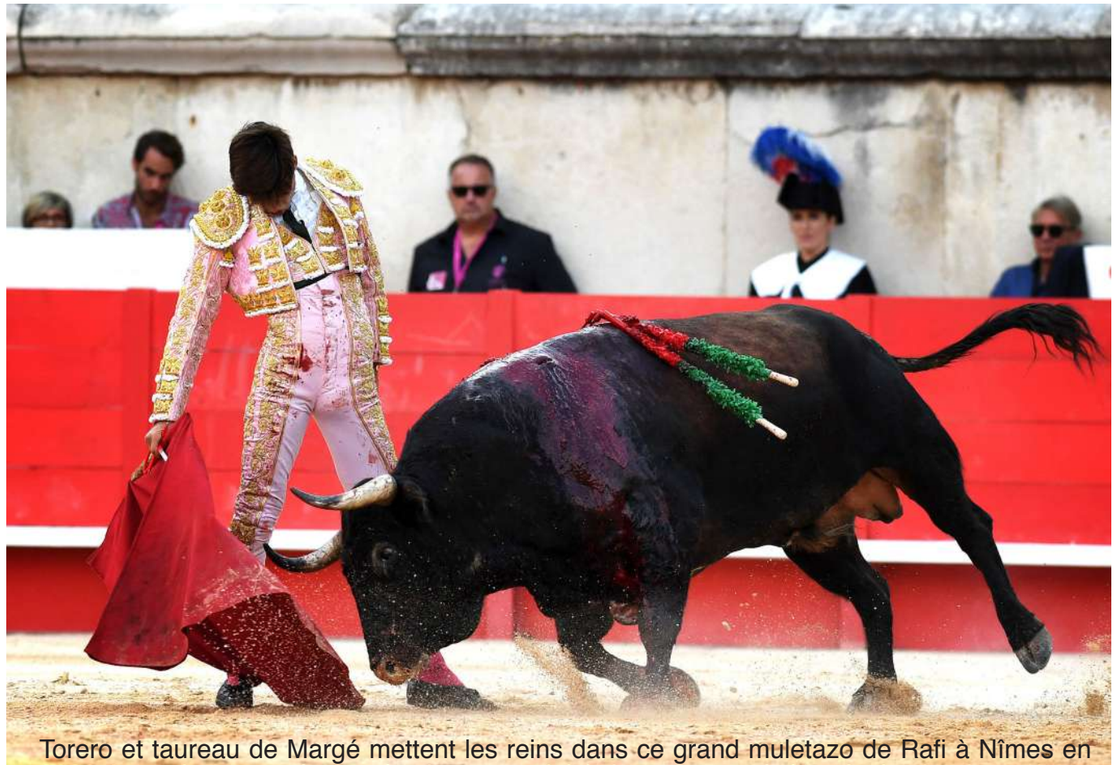
Beaucoup de temple dans cette naturelle moins forcée et autoritaire, donnée de profil, compas ouvert, en imposant au taureau une sortie par le bas.



La difficile facilité de Juan Bautista qui conduit sans le forcer ce bon taureau de Torrehandilla dont il obtint l'indulto en 2019 à Arles..



Important muleazo de Talavante à Bilbao en 2017 : la muleta conduit la charge en rond autour de l'axe immobile du torero.



Torero et taureau de Margé mettent les reins dans ce grand muletazo de Rafi à Nîmes en 2022. La muleta tenue basse domine et conduit la bravoure par le bas. La jambe de sortie en retrait va permettre au torero de prolonger son muletazo en rond.



Emilio de Justo conduit en ligne et de profil le taureau de La Quinta, muleta basse, reins mis dans une attitude caractéristique de son toreo.

ALLÉGER POUR DURER

A mesure que la faena avance et que le taureau perd sa mobilité initiale, le doute existe de savoir s'il ira toujours au bout de sa charge ou s'arrêtera avant. Pour compenser ce risque, les toreros ont imaginé des solutions.


Pablo Aguado, Mont de Marsan.


Daniel Luque, Nîmes.

Si le taureau ne supporte pas l'effort qu'on lui impose, le torero doit alléger celui-ci en lui épargnant le début et la fin du muletazo : le début en *enganchant* à hauteur de son propre corps et non devant, la fin en terminant sa passe à mi hauteur ou par le haut et en ligne droite au lieu de vers l'intérieur et en bas. **Le muletazo étant ainsi moins appuyé et moins long exige du taureau un effort moindre.**

José Mari Manzanares
«L'idéal est de présenter la muleta avancée au moment du cite. Cependant, quand on a vérifié que la charge du toro est courte, il devient impératif de citer avec la muleta légèrement en retrait pour être sûr que le toro ira au bout de la passe. Sinon, le toro pourrait, en s'arrêtant au milieu de la passe, attraper le torero».

Dans ce type de passe la muleta modérément avancée produit un toreo allégé : réduisant le «bonjour» à sa plus simple expression afin de conserver le maximum de trajectoire utile vers l'arrière, le muletazo commence par le «comment allez-vous» ?

Poussé à l'extrême, ce recours débouche sur un toreo résolument allégé quand le torero opte pour ***enganche*** le taureau avec la muleta en retrait, compensant le défaut de profondeur en ***composant la figure*** de manière esthétique.

Il élude ainsi les salutations d'usage, *«bonjour»* ainsi que le début de la conversation, et ne commence le dialogue avec le taureau qu'à partir du *«où allez-vous»*, suivi d'un *«au revoir»* interminable, tout au long duquel, en masquant le regard du taureau à l'aide du pico, il prolonge artificiellement la fin de la passe pour faire oublier que cite et réunion ont été partiellement escamotés.

Curro Romero
«Un toro a vingt passes, vingt-cinq, trente au maximum. Si tu les lui donnes lentement il ne peut en supporter plus. Si tu continues, tout ce que tu arrives à faire c'est à gâcher les belles choses que tu as réalisées».


Enrique Ponce, Bilbao.


Morante, Mexico.







CLASSICISME EN SOMMEIL

La course à l'innovation et à la performance qui se traduit en même temps par la virtuosité technique des toreros du XXIe siècle et par leurs prises de risques souvent ahurissantes laisse-t-elle encore la place à des toreros désireux d'interpréter le toreo de la manière la plus classique ?

Même Morante qui est celui qui s'en approche le plus a dû céder aux acquis techniques du néo modernisme pour acquérir la régularité indispensable à ses faenas et accéder ainsi au premier rang.

Le témoignage de **Curro Vazquez**, «torero de toreros» et «torero de Madrid» pendant trente ans est indispensable pour comprendre que le concept classique se transmet toujours même s'il se dilue dans des concessions imputables aux modes.



Sa carrière fut freinée par de nombreuses cornadas graves, par un Barcial le jour de son alternative à Vistalegre (1969) ou par un saltillo de Moreno de la Cova à Madrid (1983), mais son aura dépasse très largement les statistiques

Considéré comme un des plus grands capeadors de tous les temps - lui-même admire Ordoñez et Paula - Curro Vazquez fut jusqu'au début du XXIe siècle un miroir dans lequel beaucoup de grands toreros se sont inspirés.

Artiste classique à la gestuelle fluide et à l'esthétique naturelle, Curro Vazquez remporta certains de ses plus grands triomphes à Madrid où il sortit notamment par la Grande Porte après avoir coupé les deux oreilles d'un taureau de Victorino Martin toréé avec aplomb, cadence et rythme.

Auprès de lui, Morante, Talavante et Pablo Aguado dont il fut apoderado ont pu approfondir leur toreo à la source la plus pure du toreo belmontien.

Tant que le concept du toreo classique peut se transmettre de torero à torero, sa restauration souhaitée par Domingo Ortega demeurera possible à condition que le public en décide ainsi : plus exigeant et moins spectaculaire, il nécessite de la part de celui-ci une qualité d'écoute privilégiant la qualité à la quantité.







Curro Vazquez

*«Un même concept s'applique à tout ce que l'on veut interpréter avec profondeur et pureté dans le toreo : il faut enganchar (*accrocher*) le taureau devant, le conduire toréé dès avant qu'il n'arrive à hauteur du torero, et quand il parvient à ton niveau, te grandir de tout ton corps et le conduire le plus longuement possible.*

C'est cela le toreo que l'on peut qualifier de classique. Il faut respecter une série de moments et de mouvements qui permettent que la profondeur surgisse. J'ai toujours conçu le toreo comme un demi cercle à l'intérieur duquel le torero doit enrouler le toro autour de son corps.

Jamais en ligne droite, mais sans non plus se croiser exagérément vers la corne contraire car ainsi on conduit moins bien le taureau. Il faut peser sur la charge dès le début du muletazo, l'accompagner sur toute sa longueur, et au fur et à mesure te grandir pour peser encore davantage et ressentir le toreo. Et pour culminer la domination, il faut terminer la passe sous la corne du taureau à condition qu'il le supporte.

C'est en toréant par le bas que tu peux avec le toro, soit pour le soumettre en début de faena, soit en guise d'enjolivement à la fin.

Dans tous les cas le torero doit se grandir au passage du taureau : vers le haut quand il torée en redondo et remate avec la passe de pecho et vers le bas, en s'enfonçant littéralement dans le sol, quand il remate par le bas. Dans tous les cas, le poids du corps doit lester le torero vers le bas sans se projeter vers le haut au travers du bras et de l'épaule».





LA NICHE TORISTA

Dans le créneau des corridas toristas à peu près toutes les valeurs sont inversées. Ce qui est considéré comme un avantage illicite que se donne le torero face au taureau brave et fixe, devient l'unique solution pour exister face à ceux qui le sont moins ou pas.

Expert en la matière, Luis Francisco Espla possède en outre l'avantage d'avoir fait le cursus des beaux-arts. C'est donc autant qu'en torero belluaire qu'en artiste ayant intellectualisé son art qu'il exprime son opinion.



Luis Francisco Espla

«Lorsque tu avances la muleta tu dois faire passer tout le taureau tandis que si tu la laisses à hauteur de ton corps ou même un peu en arrière, tu devines mieux s'il la prend ou vient sur toi... Dans ce type de corridas les recours sont indispensables et il y a une autre difficulté : leur public n'est pas le même que celui des autres.

C'est un public qui juge le taureau avec complaisance et le torero avec une extrême sévérité. Il pardonne presque tout au taureau. Et toi tu fais face à ce type de taureau très dur sous le regard d'un public peu accueillant. Ça équivaut à nager à contre courant... Tu vois que les autres s'échappent à tout allure et toi tu as l'impression de couler... Au final, résister tant d'années t'use beaucoup.

Bien sûr, j'ai réussi aussi à imposer ma propre image devant ces corridas, mais finalement je ne sais pas si cela valait la peine de m'user autant sans être vraiment reconnu au niveau artistique et encore moins économique. Parce qu'au bout du compte tu es pieds et poings liés. Personnellement j'ai fini par imposer mon cachet et si je ne toréais pas plus de vingt ou trente corridas par an c'est parce que j'avais la conviction que je devais imposer mes exigences... Je torée ces corridas en échange d'une compensation économique que je suis le seul à fixer. `

Mais au final cela est très compliqué. Heureusement, chaque fois que mon niveau a baissé ou que je suis entré en crise, c'est Victorino qui m'a remis en selle. Pas lui... ses taureaux. Redevenir à la mode, reconquérir mon prestige, c'est à eux que je le dois. Il y en eut deux ou trois de fondamentaux dans ma carrière : celui de Linares auquel j'ai coupé une queue et qui me remit dans la lumière... ou plutôt qui me déterra... Celui de 1982 à Madrid alors que j'étais sur le point de disparaître...



Madrid 2008, taureau de Samuel Flores.

Les artistes s'usent de deux manières : en toréant ou en ne toréant pas. Cela est commun à beaucoup de toreros. C'est une sorte de combustion intérieure silencieuse. Tu te consumes dans l'ombre sans rien faire. Mieux vaut brûler au soleil en étant mal, car se consumer dans l'ombre est terrible. Il n'y a pas de résurrection possible !»



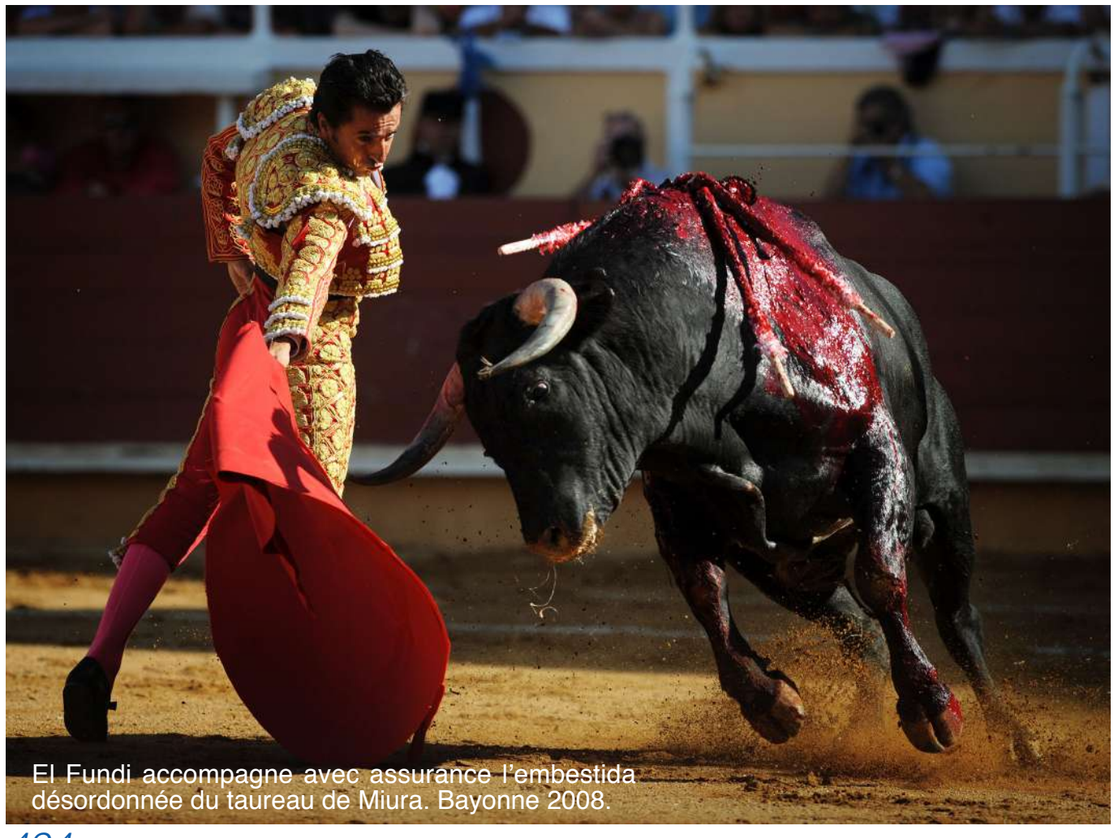
Sur le circuit des corridas dites «toristas» où le taureau lidié a moins évolué et développe souvent plus de difficultés que d'aptitudes à humilier et à suivre les leurres, **le mérite des toreros consiste d'abord à leur faire accepter de mettre la tête dans la muleta.**

Quand c'est le cas, ils peuvent alors essayer de les toréer en se raprochant des standards du toreo contemporain et tenter de lier les passes **en rond**.

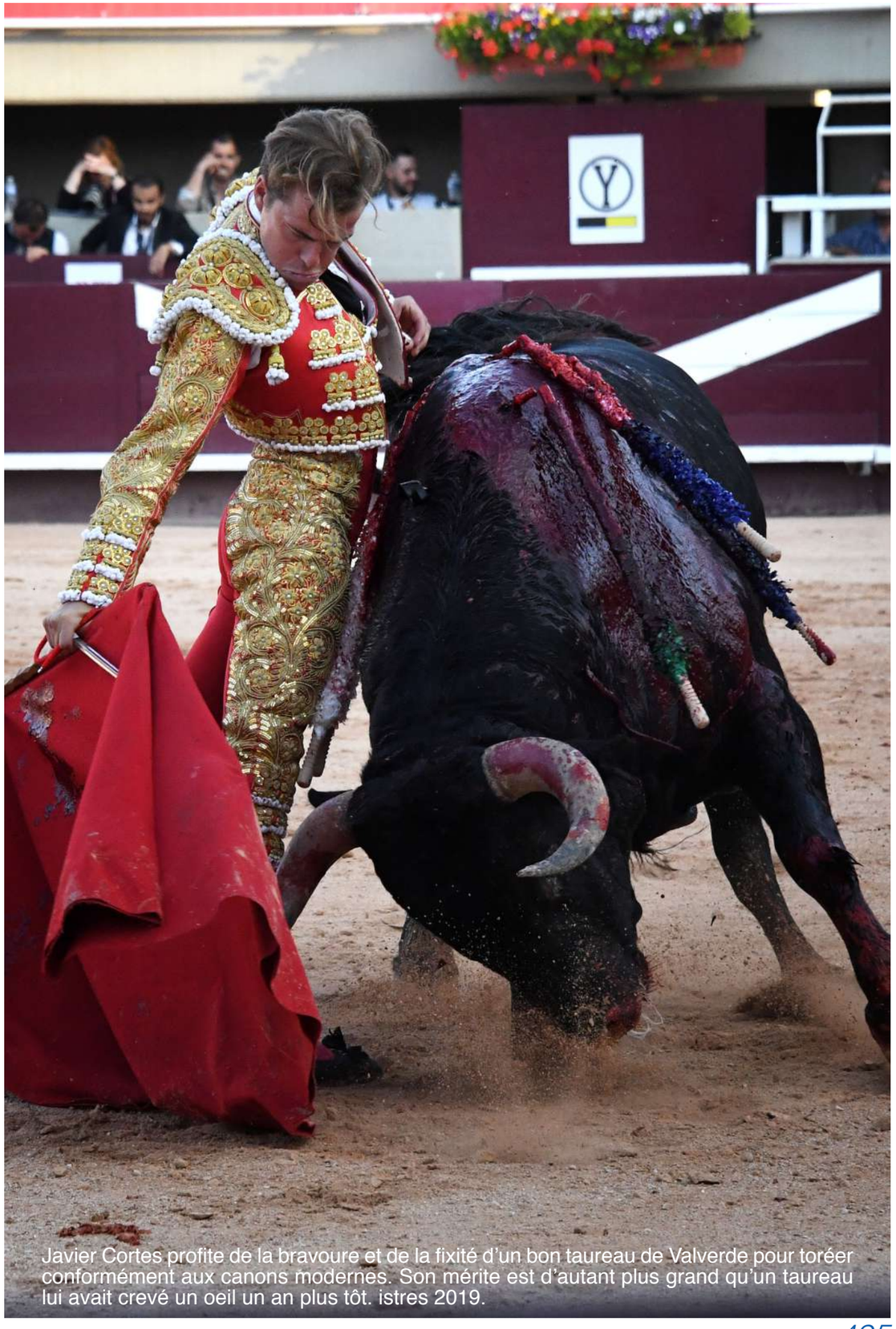
À défaut ils doivent s'efforcer de donner des passes **en ligne**, moins esthétiques mais immensément méritoires au regard de l'opposition.



Juan del Alamo fait passer en ligne droite l'énorme masse du taureau de Pedraza qui n'humilie pas. Vic 2019.



El Fundi accompagne avec assurance l'embestida désordonnée du taureau de Miura. Bayonne 2008.



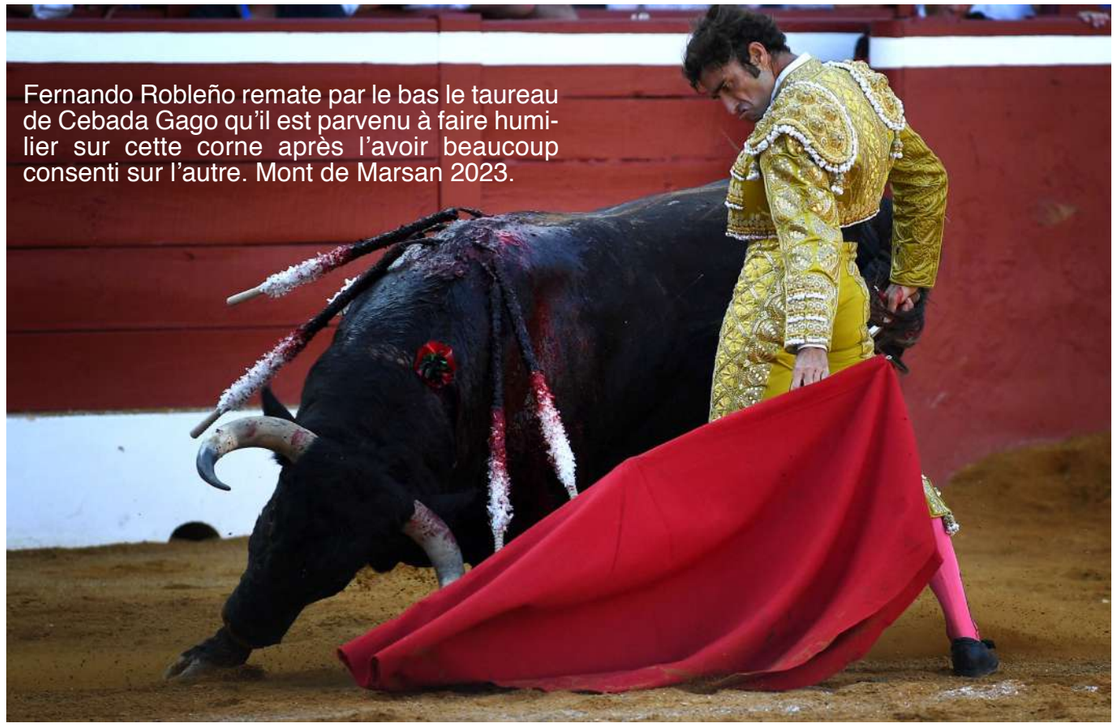
Javier Cortes profite de la bravoure et de la fixité d'un bon taureau de Valverde pour toréer conformément aux canons modernes. Son mérite est d'autant plus grand qu'un taureau lui avait crevé un oeil un an plus tôt. istres 2019.



Luis Miguel Encabo conduit par le bas le taureau d'Adolfo Martin qui humilie à la manière des bons Albaserradas. Céret 2015.



Sanchez Vara est parvenu à obtenir du taureau de Reta de Casta Navarra, intraitable par ailleurs, qu'il mette la tête dans cette naturelle d'immense mérite. Céret 2022.



Fernando Robleño remate par le bas le taureau de Cebada Gago qu'il est parvenu à faire humilier sur cette corne après l'avoir beaucoup consenti sur l'autre. Mont de Marsan 2023.



Alberto Lamelas conduit l'embestida forte mais franche d'un imposant taureau de Dolores Aguirre. Céret 2022.

6 LE TOREO FONDAMENTAL

UNE QUESTION DE DOIGTÉ

Saisir les leurres pour pouvoir les manier avec délicatesse est primordial.

Pour bien toréer il convient de tenir les leurres du bout des doigts, entre le pouce et l'index à la manière d'un escrimeur, et de toujours offrir au taureau la paume de la main, comme si celle-ci tenait une assiette de porcelaine.

La paume de la main dont le leurre est le prolongement conditionne la fluidité du poignet, du bras et la ceinture.

Quand ils miment une passe, les toreros le font toujours paume ouverte. Le toreo est rondeur, fluidité, douceur.

A contrario, une main crispée sur une cape ou une muleta provoque une rigidité qui se propage des doigts vers le poignet, remonte au coude, bloque l'épaule et contracte le buste, affectant même la main qui ne torée pas.

Or, s'il est un signe infaillible permettant de mesurer le degré de décontraction du torero, c'est bien l'état de relâchement de la main qui ne torée pas.

Le toreo étant basé sur une recherche perpétuelle d'angles arrondis en vue de laquelle le torero doit pouvoir moduler naturellement toutes les articulations de son corps, toute rigidité s'avère nocive.

Si la main du peintre se crispe sur son pinceau et le saisit avec force comme on le ferait d'un marteau, comment celui-ci pourra-t-il exprimer les nuances complexes de la création qu'il porte en lui ?

En revanche, si la main tient le pinceau du bout des doigts, celui-ci, mû par sa propre énergie, glisse sur la toile comme si nul corps ne le soutenait.

Pour dessiner le toreo, le torero doit également saisir ses trastos avec délicatesse et comme disait **Juan Belmonte**, *«oublier qu'il a un corps !»*



Relâchement de la main qui ne torée pas.





Palo de la muleta tenu du bout des doigts..



Rafaël de Paula
«La façon de prendre la cape est primordiale, tout autant que la façon de la présenter et de la manier. La clé du toreo est là. Il faut toréer comme l'on berce un enfant».

S'il existe de nombreuses façons de tenir la cape, il existe aussi de nombreuses tailles de capes, plus moins grandes, plus ou moins évasées. Certains toreros affectionnent les capes immenses qu'ils prennent à pleine main, ce qui renforce leur sentiment de dominer la prise. Ainsi rigidifiée la cape ressemble à un panneau de contreplaqué seulement maniable de manière monolythique. Ceci peut convenir aux banderilleros chargés de la lidia dont le travail consiste à reculer en laissant venir à eux le taureau pour le laisser développer sa charge.

Il n'en va pas de même pour le matador qui torée en avançant.

Devant jouer des bras pour respecter les trois temps de la passe, il doit être en mesure, par une légère impulsion des doigts, de corriger à tout moment le déplacement de son leurre. Ceci n'est concevable que si celui-ci possède la souplesse requise. Les toreros optent donc généralement pour des capes plus souples et de plus petite taille.

Rafaël Ortega
«Moi j'ai toujours toréé avec une cape plutôt petite parce que lorsque tu torées de prés et en baissant les mains, si la cape est trop longue le toro marche dessus et te l'enlève».

En outre, les matériaux rigides avec lesquels sont fabriquées les capes depuis plus de quarante ans privent celles-ci de la souplesse indispensable au torero qui entend toréer de façon pure en laissant le leurre se mouvoir de façon naturelle.

Curro Romero
«Autrefois on trouvait encore des capes en soie, légères, qui volaient au vent. On pouvait les tenir avec deux doigts. Maintenant on les fabrique dans de la toile de bâche ! Les tailleurs appellent çà demi-soie... mais c'est de la bâche. Rigides, lourdes, elles dénaturent le toreo si l'on n'y prend pas garde !»

Certains toreros cherchent donc la toile dans laquelle ils feront tailler leurs capes pour qu'elles soient à leur goût.

Joselito
«J'ai trouvé chez un fabriquant catalan une toile suffisamment épaisse pour avoir de la tenue et suffisamment souple pour n'être pas rigide. Le seul inconvénient c'est qu'elle n'existe pas en jaune ! C'est pour cela que mes capes et mes muletas sont doublées de'bleu ou de mauve».

Antonio Ferrera a poussé l'expérience plus loin en utilisant des capes ultra légères, souples... vertes ou bleues des deux côtés.

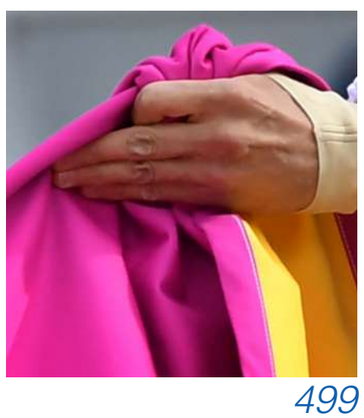


Aucune crispation dans la main qui ne torée pas.



Cape tenue du bout des doigts.





De la façon dont le torero prend sa muleta dépend en partie comment il l'utilisera.

On entend souvent dire que tel torero torée mieux de la main gauche... Et pour cause ! En fait tous les toreros toréent en général de façon plus naturelle à gauche. Pourquoi ? Tout simplement parce que l'épée ne quittant jamais la main droite, lorsqu'ils toréent de la main gauche ils n'ont à saisir que le palo qui tend la muleta. La prise est donc simplifiée : deux doigts suffisent et le toreo peut alors naître de façon naturelle.

À droite en revanche la prise se complique car le torero doit tenir en même temps le palo de la muleta et l'épée. **Entrent alors en ligne de compte la façon plus ou moins rigide dont il se saisit de l'ensemble, la manière dont il dispose ses doigts en amont ou en aval de la poignée de l'épée et l'angle qu'il entend donner à la muleta, le pico étant plus ou moins avancé et plus ou moins relevé.**

Plus la pointe de l'épée qui sous-tend la muleta indique le sol (photo 1), plus le torero présente au taureau une muleta de taille réduite dont la position va favoriser le toreo par le bas et vers l'intérieur.

A contrario, lorsque l'épée est horizontale (photo 2) le torero double la surface de la muleta qu'il présente au taureau pour toréer celui-ci avec sa partie extérieure, le pico : la trajectoire qui en résultera sera plus rectiligne et ouverte.



Rafael Ortega.

L'excés de rigidité de la muleta peut interférer dans la manière dont le torero présente celle-ci au regard du taureau, avec le risque de couper ou de raccourcir sa charge.

Rafaël Ortega

«Le défaut de nombreux toreros avec la main droite consiste à couper la charge du toro avec la partie arrière de la muleta, la plus proche du corps. Ayant entendu dire que le toreo est affaire de poignet, ils conduisent ainsi le toro, parfois même ils le font bien, mais dès que celui-ci arrive à hauteur de leur jambe, ils anticipent en donnant un coup de poignet qui a pour effet d'enlever la muleta de devant son regard et de le laisser là au lieu de le conduire jusqu'au terme du remate naturel de la passe. En fait, ils toquent sans le vouloir le toro avec la partie arrière de la muleta. Et celui-ci, au lieu de poursuivre son embestida vers l'avant, reste là».



1

Deux doigts au-delà de la poignée de l'épée.



Deux doigts au-delà de la poignée de l'épée.



Deux doigts au-delà de la poignée de l'épée.



2

Un doigt au-delà de la poignée de l'épée.



Relâchement des doigts.



Muleta tenue du bout des doigts de la main gauche.



Muleta tenue du bout des doigts de la main gauche.



Position naturelle de la main qui ne torée pas.

LA NATURELLE, TOREO ESSENTIEL

A la lecture de ce qui précède on comprend que toréer de muleta de manière naturelle à droite est paradoxalement plus compliqué dans la mesure où pour y parvenir le torero doit se priver sciemment des avantages que lui offre la muleta amplifiée par l'épée.

La main droite permet la domination, la gauche d'exprimer les sentiments.

Ceci explique pourquoi la main gauche fut toujours considérée comme celle qui permet aux toreros d'étalonner leur valeur : même si aujourd'hui les toreros font preuve d'une virtuosité inégalée en toréant avec la main droite, aucune grande faena ne peut être couronnée si le torero n'a pas toréé à la naturelle, ou au moins démontré que le taureau ne le permet pas, au risque de recevoir une voltereta.

Ayant bien analysé le phénomène, **Joselito** avoue avoir donné ses meilleures passes de la main droite en jetant tout simplement l'épée ; ce qui lui permet de retrouver la prise naturelle propre à la main gauche.

Une innovation reprise depuis par la plupart des toreros contemporains.

Les grandes oeuvres du toreo, celles au travers desquelles le torero exprime au mieux celui qu'il porte en lui, s'écrivent donc de la main gauche.

Toréer bien à la naturelle est le Graal du toreo.

Certains grands toreros y parviennent face à un grand nombre de taureaux auxquels ils sont capables d'imposer leur manière. D'autres, au contraire, ont besoin d'un taureau dont la charge correspond à ce qu'ils sont capables de faire.

À Séville, berceau du toreo depuis le XVIIIe siècle, l'aficion de La Maestranza s'est fréquemment enthousiasmée pour des toreros davantage stylistes que dominateurs qu'elle a élevé au rang de mythes.

Et paradoxalement, parce qu'il fit construire à Séville une arène «monumentale» populaire pour concurrencer celle de La Maestranza trop aristocratique, le grand Joselito «El Gallo» n'y est toujours pas reconnu au même niveau que Pepe Luis Vazquez - artiste et dominateur - ou Curro Romero dont la statue trône à côté de celle-ci, observée par celle de Juan Belmonte depuis l'autre extrémité du pont de Triana.



La muleta du Juli, palo vers le bas en réduisant la surface de toile, impose son rythme avec naturel à ce taureau de Garcigrande toréé du bout des doigts à Samanque en 2019.



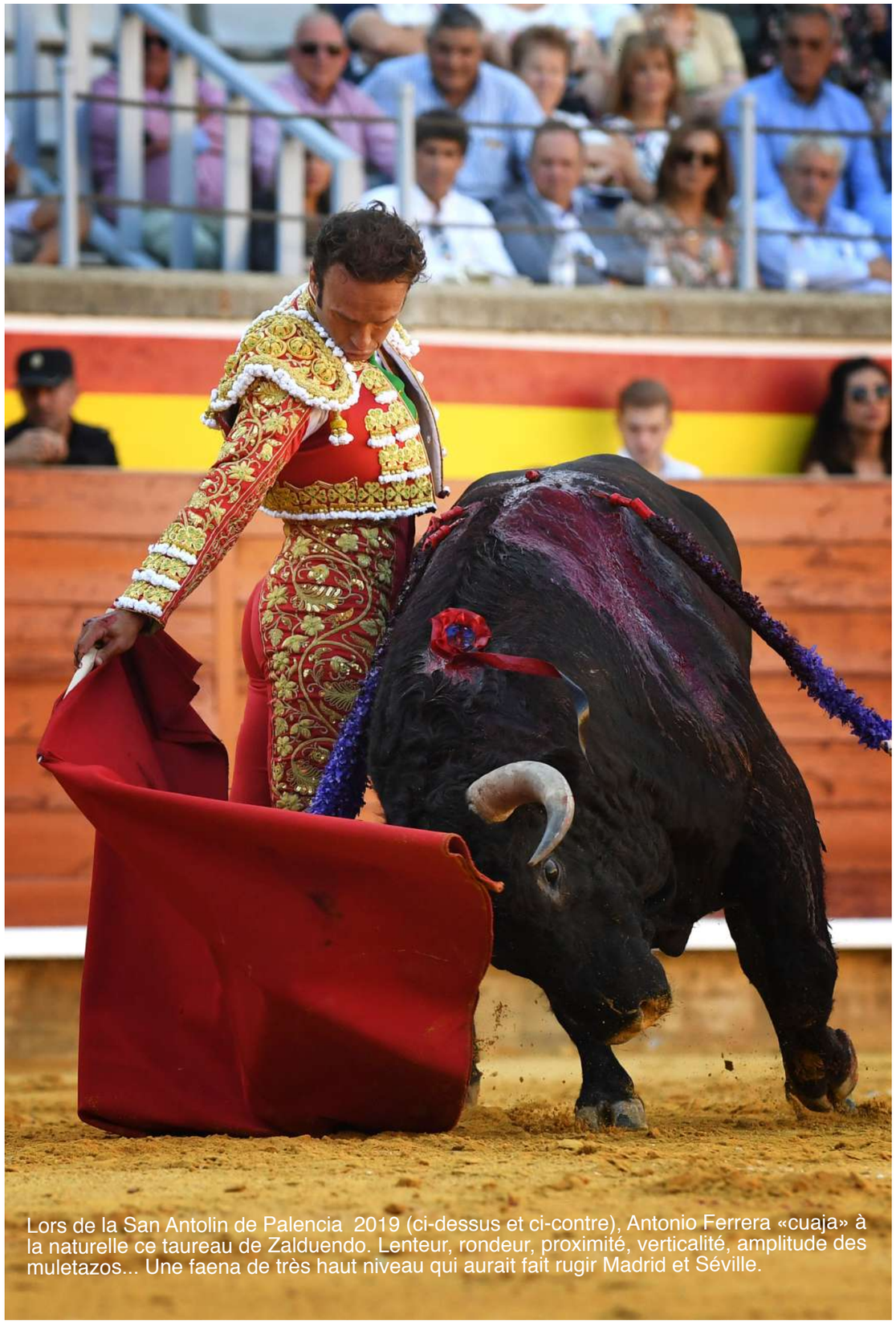
Palo vers le sol aussi, Sébastien Castella conduit la charge de ce taureau du Puerto de San Lorenzo en faisant preuve d'une cadence remarquable. Saint-Sever, 2023.



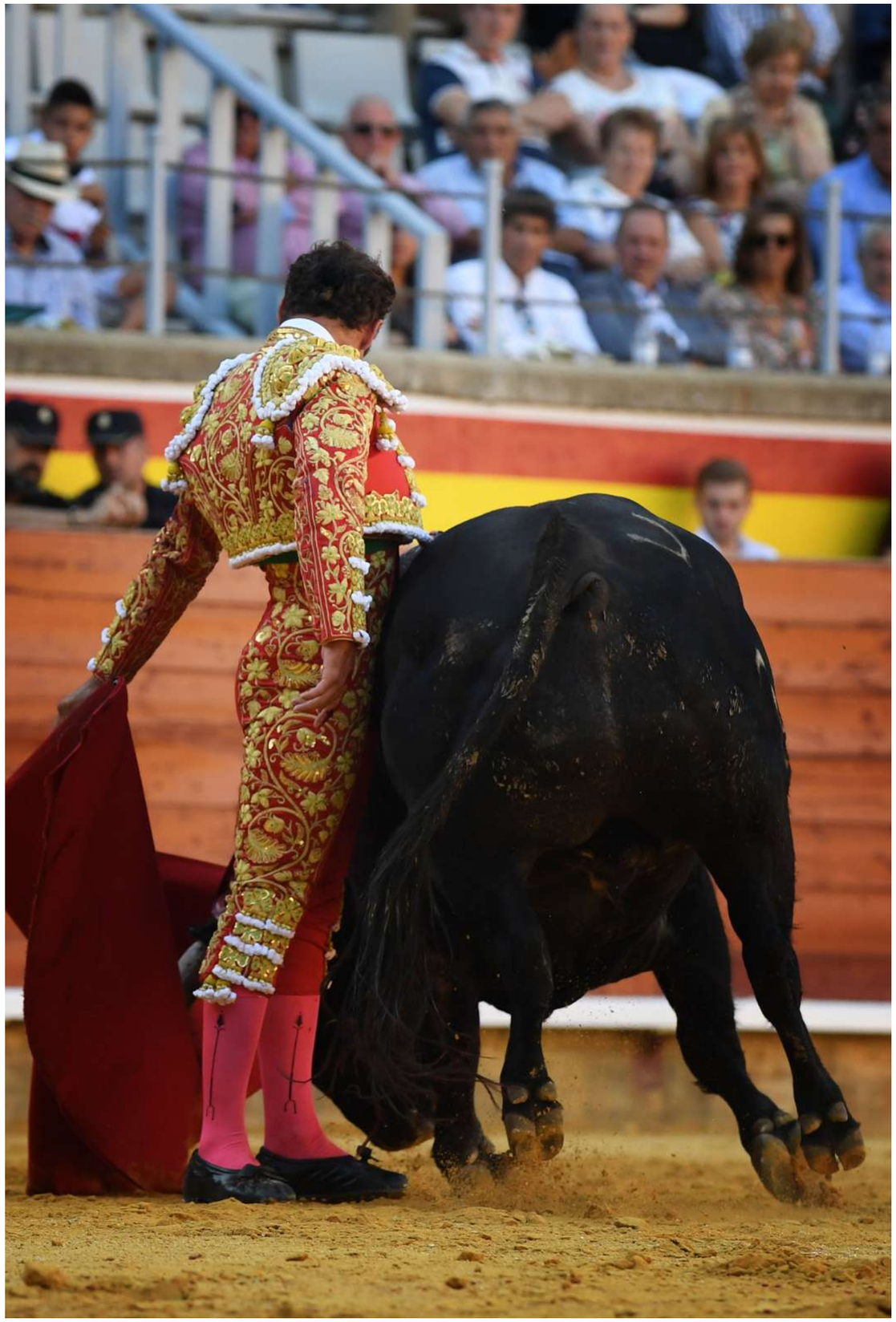
Lors de la San Mateo 2019 de Logroño, Diego Urdiales dessina une série de naturelles dont le tracé, la profondeur, la cadence et l'esthétique sont difficilement surpassables (ci-dessus et ci-dessous). La muleta, palo vers le bas, capte le regard du taureau de Zalduendo vers l'avant et le conduit lentement. Comment s'étonner de ce que Curro Romero ait vu en Diego Urdiales un torero d'essence sévillane, bien qu'il soit originaire de la Rioja ?



Diego Urdiales interprète dans cette naturelle le toreo belmontien dans son essence la plus pure. De face, accompagnant de la ceinture, main basse, muleta balayant le sol..



Lors de la San Antolin de Palencia 2019 (ci-dessus et ci-contre), Antonio Ferrera «cuaja» à la naturelle ce taureau de Zalduendo. Lenteur, rondeur, proximité, verticalité, amplitude des muletazos... Une faena de très haut niveau qui aurait fait rugir Madrid et Séville.





Naturelle profonde donnée du bout des doigts avec l'envol du leurre et palo vers le bas. Pablo Aguado, taureau de Victoriano del Rio. Logroño 2019.



Naturelle donnée de face et du bout des doigts par Juan Bautista à Madrid en 2006 face à un taureau du Puerto de San Lorenzo. La muleta balaye le sol, l'attitude est naturelle, l'ensemble équilibré.



La difficile facilité et la maîtrise de Daniel Luque résumées dans cette naturelle donnée à Nîmes en 2023 à un taureau de La Quinta. Subjugué par la muleta tenue du bout des doigts, celui-ci la suit vers l'intérieur en se laissant imposer une cadence lente par le torero.



Naturelle ajustée et profonde donnée main basse par Antonio Ferrera à un taureau d'Adolfo Martin lors de son seul contre six de Mont de Marsan en 2021.



Naturelle templée d'Emilio de Justo à un taureau de Victoriano del Rio, Dax 2023.



Naturelle remarquable d'autorité et de temple donnée par Fortes à un taureau de Miura à Bilbao en 2017.



Passe de pecho donnée de «cabo a rabo» en rond par Javier Castaño, taureau de Pedraza, Azpeitia, 2015.

Du cap à la queue

De même qu'en littérature toute phrase doit se terminer par un point, en tauromachie toute série de passe doit être paraphée d'un *remate*.

Pourquoi, après le *remate*, le taureau ne refonce-t-il pas sur le torero ? Tout simplement parce que le *remate* l'expulse à une distance supérieure à celle à laquelle le torero l'a habitué jusqu'alors, ce qui a pour effet de créer entre l'un et l'autre un no man's land à l'intérieur duquel les hostilités sont suspendues.

Ce qui permet au torero de s'éloigner du taureau sans le regarder.

Plus que la luxuriance du style, la multiplicité, la variété ou la complexité des passes données et l'étendue du répertoire, ce qu'il importe avant tout d'observer afin de pouvoir juger de la qualité et de l'orthodoxie plus ou moins grande du toreo pratiqué, est l'emprise manifestée par le torero sur le taureau tout au long de chacune d'entre elles. Le torero a-t-il cité devant, conduit lentement et en bas, puis *rematé* loin derrière en dominant à chaque instant la charge ?

José Tomás
«Toute suerte, aussi accessoire soit-elle, qui se fait purement et lentement, devient du bon toreo».

Où le leurre a-t-il pris la tête du taureau, comment a-t-il conduit sa charge, jusqu'où l'a-t-il amenée et sur quelle distance l'a-t-il commandée ?

Depuis l'origine du toreo à pied, la passe de pecho donnée de l'arrière vers l'avant - *«de cabo a rabo»* (du cap à la queue), la muleta caressant le taureau de la tête à la queue est le remate par excellence.

Elle était à l'orgine une passe dont le but était de libérer le torero de l'enfermement progressif imposé par le taureau en expulsant celui-ci de la spirale des passes.

Dans les années cinquante et soixante, époque du taureau léger, les toreros étaient souvent forcés de remater plus tôt que prévu : en rétrécissant ses charges, ce taureau extrèmement mobile les obligeait à se libérer de son étreinte. D'où le nom de ***passe de pecho forcée*** que l'on donnait alors à ce qui s'apparentait à un sauve-qui-peut, le plus digne possible souvent fait dans l'urgence.

Depuis Paco Ojeda et Ortega Cano les toreros ont adopté un **double remate**, constitué le plus souvent de deux passes de pecho, de la main droite le premier, de la gauche le second, donnés en les enchaînant sur un terrain réduit.



Bien que la muleta donne la sortie par le haut, le taureau continue d'embister vers le bas, signe de bravoure noble.



Pecho enveloppé de "«*cabo a rabo*» donné de face par Emilio de Justo, taureau de La Quinta, Mont de Marsan, 2019.

Les trois temps du Pecho

Comme toutes les autres, la passe de pecho comporte trois temps.

Dans sa version la plus orthodoxe le torero exploite toute la charge du taureau pour décomposer le cite, la réunion et le *remate*, ouvrant le compas vers l'avant pour charger la suerte au moment de l'*embroque* et balayant le dos du taureau *de cabo a rabo*, de la tête à la queue ensuite, jusqu'à l'expulsion du taureau par le haut le plus loin possible devant.

La profondeur de la passe résulte donc de la capacité du torero à ne pas économiser le premier temps ni escamoter le troisième, mais au contraire d'aller chercher le taureau loin en arrière pour le projeter en cadence loin vers l'avant.

En pratique, il doit tenir compte des conditions du taureau.

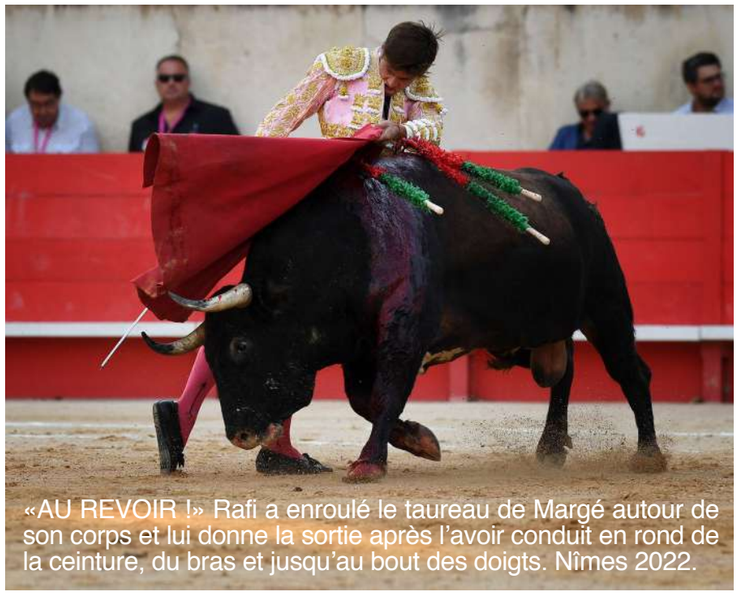
Certains, comme souvent ceux de l'encaste Albaserrada et assimilés, ou Miura, refusent de se laisser toréer par le haut : à peine voient-ils une ouverture au travers de laquelle ils deviennent une autre présence que celle du leurre, ils freinent, balancent la tête de côté et cherchent à savoir ce qu'ils ont laissé derrière eux.



«BONJOUR !» À la manière de Paco Camino, Paco Ureña, est allé capter le taureau loin en arrière de sa jambe d'entrée et l'aspire vers l'avant en balayant le sol. Bilbao 2019, taureau de Jandilla.



«COMMENT ALLEZ-VOUS ?» Alejandro Mora, muleta balayant le sol au niveau de sa jambe d'entrée conduit le taureau vers l'avant en cadence. Bayonne 2023, taureau de Zacarias Moreno.



«AU REVOIR !» Rafi a enroulé le taureau de Margé autour de son corps et lui donne la sortie après l'avoir conduit en rond de la ceinture, du bras et jusqu'au bout des doigts. Nîmes 2022.



Frein à main serré ce taureau de Miura s'arrête avant la fin de la passe, lance les pattes en avant et tire une cornada vers l'arrière au lieu d'embister jusqu'au bout. Octavio Chacon, Bilbao, 2018.

Pecho libératoire
toreo d'expulsion

L'explosivité dont fait preuve le taureau lorsqu'il pense pouvoir atteindre le leurre qui lui donne la sortie par le haut met en valeur sa puissance.

Remater dans le rythme juste, c'est à dire en enchaînant naturellement la passe de pecho à la dernière passe d'une série de derechazos ou de naturelles sans rectifier sa position est tout un art qui dénote de la part du torero sa connaissance du taureau.

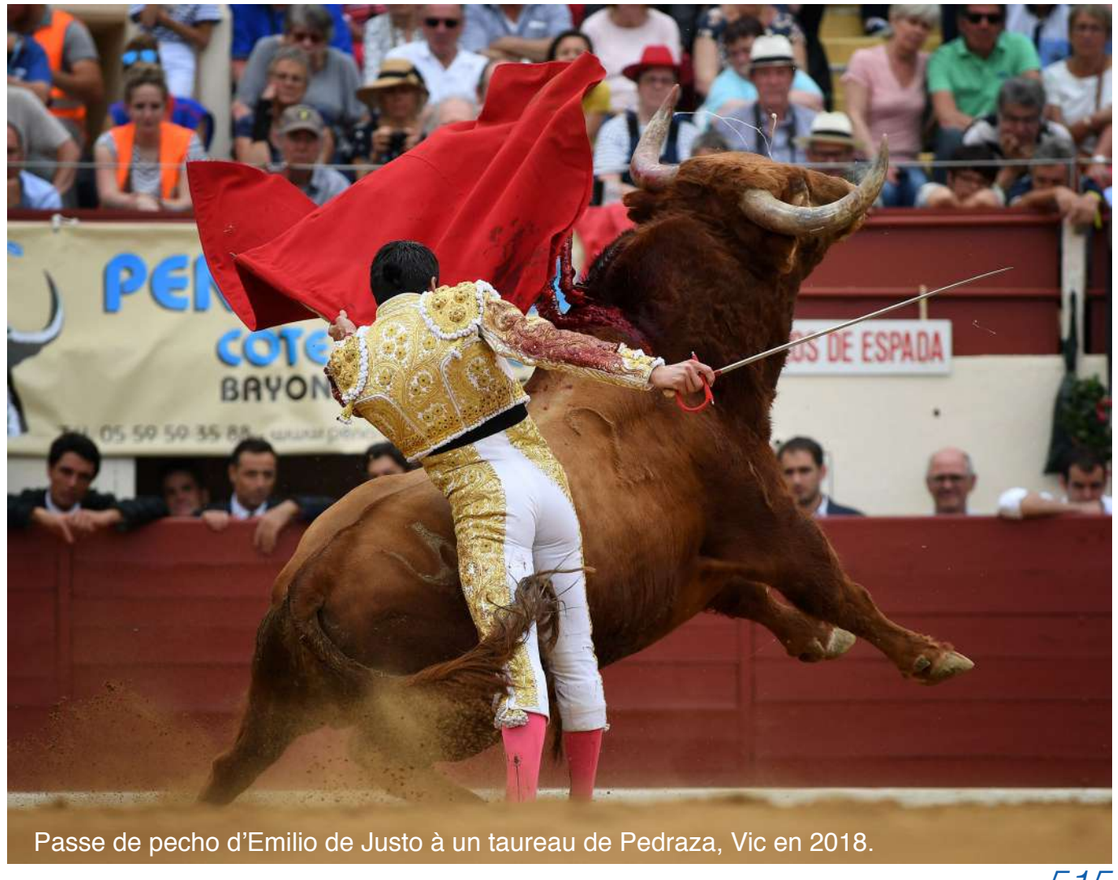


Ivan Fandiño , taureau de Pedres, Bayonne 2016.


Curro Diaz, taureau de Montealto, Madrid 2013.



Ivan Fandiño , taureau de Fuente Ymbro, Bayonne 2013.



Passe de pecho d'Emilio de Justo à un taureau de Pedraza, Vic en 2018.



Enrique Ponce,
taureau de
Valdefresno,
Bayonne 2009.



Juan Bautista ,
taureau d'Alcurrucén,
Vic Fezensac 2017.



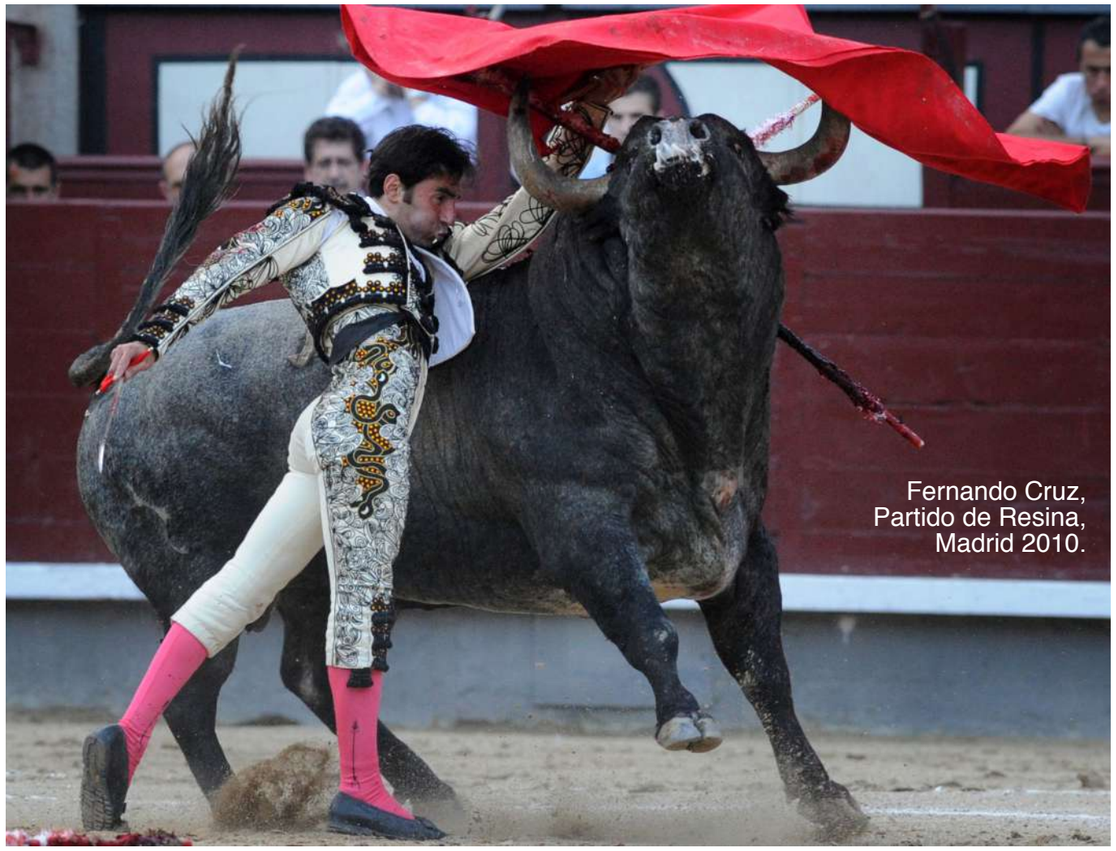
Roca Rey
taureau d'El Freixo,
Arles 2018.



Adriano, taureau de
Santiago Domecq,
Arles 2020.



Luis Bolivar, Séville 2012,
taureau du Conde de la Maza.



Fernando Cruz,
Partido de Resina,
Madrid 2010.



Ivan Fandiño
Carriquiri
Madrid 2011.



Curro Diaz,
Pedraza,
Vic 2018.



Miguel Angel Pacheco,
taureau de Pedraza,
Vic Fezensac 2019.



Octavio Chacon, Bilbao 2018, Miura.



Javier Cortes, Istres, 2019 taureau de Valverde.



Pablo Aguado sort en marchant d'une série de passes tout en continuant à conduire le taureau par le bas. Illumbe 2019.

REMATES D'ENJOLIVEMENT

Comme le point pour la phrase, la passe de pecho est le *remate* le plus fréquent mais il n'est pas le seul. La **trinchera** et ses dérivés, le pesant **trincherazo** asséné massivement, ou la **trinchería** donnée du bout des doigts avec détachement s'apparentent, eux, au point d'exclamation !

Et dans les **faroles, molinetes**, **molinetes inversés ou gallistes** plus baroques de par la liberté qu'ils laissent au taureau pour choisir sa sortie, comment de pas reconnaître les courbes d'un point d'interrogation ?

Plus que la luxuriance du style, la multiplicité, la variété ou la complexité des passes données et l'étendue du répertoire, ce qu'il importe avant tout d'observer afin de pouvoir juger de la qualité et de l'orthodoxie plus ou moins grande du toreo pratiqué, est l'emprise exercée par le torero sur le taureau tout au long de chacune d'entre elles.

Le torero a-t-il cité devant, conduit lentement et en bas, puis remate loin derrière en dominant la charge à chaque instant ?

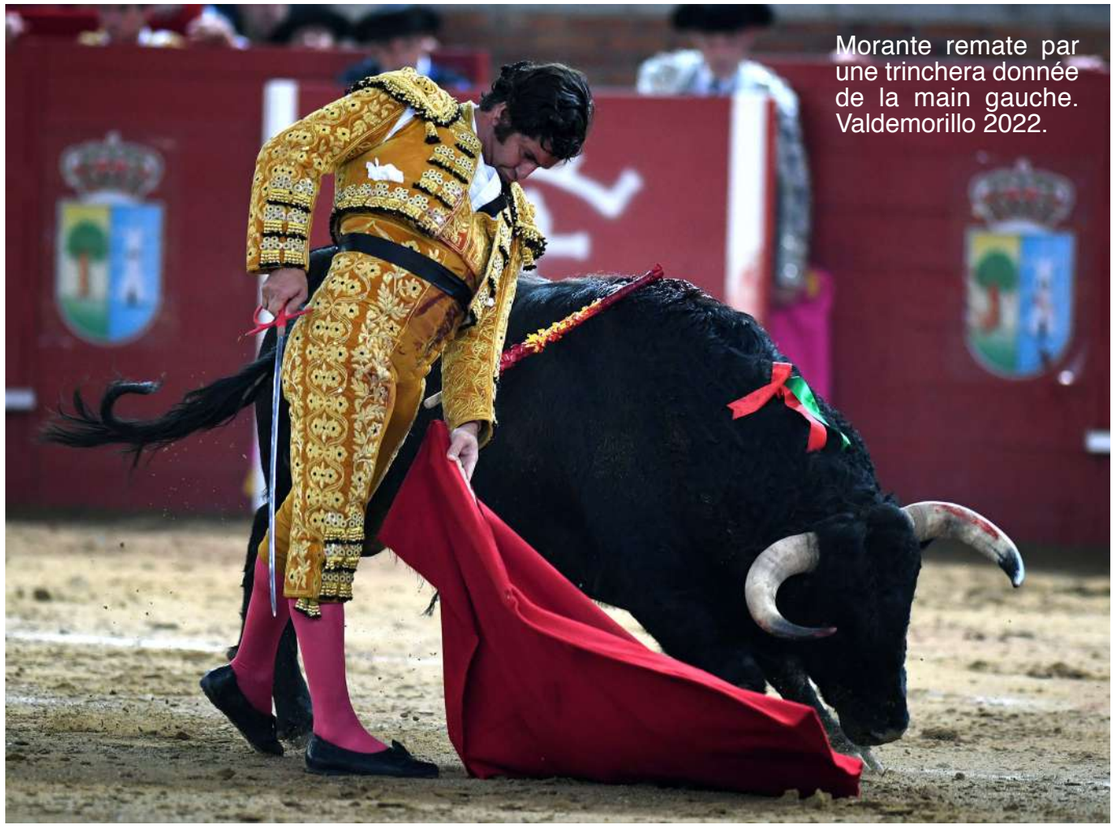
Donner des passes n'est pas la même chose que toréer mais comme le dit José Tomás à qui l'on doit d'avoir rendu à de nombreux *remates* un lustre perdu depuis longtemps : *«Toute suerte aussi accessoire soit-elle, qui se fait purement et lentement devient du bon toreo».*

Où le leurre a-t-il pris la tête du taureau, comment a-t-il conduit sa charge, jusqu'où l'a-t-il amenée, sur quelle distance l'a-t-il commandée ?

Après avoir maîtrisé tous les paramètres complexes de la faena, les toreros profitent du remate pour laisser libre cours à leur imagination et à l'improvisation.



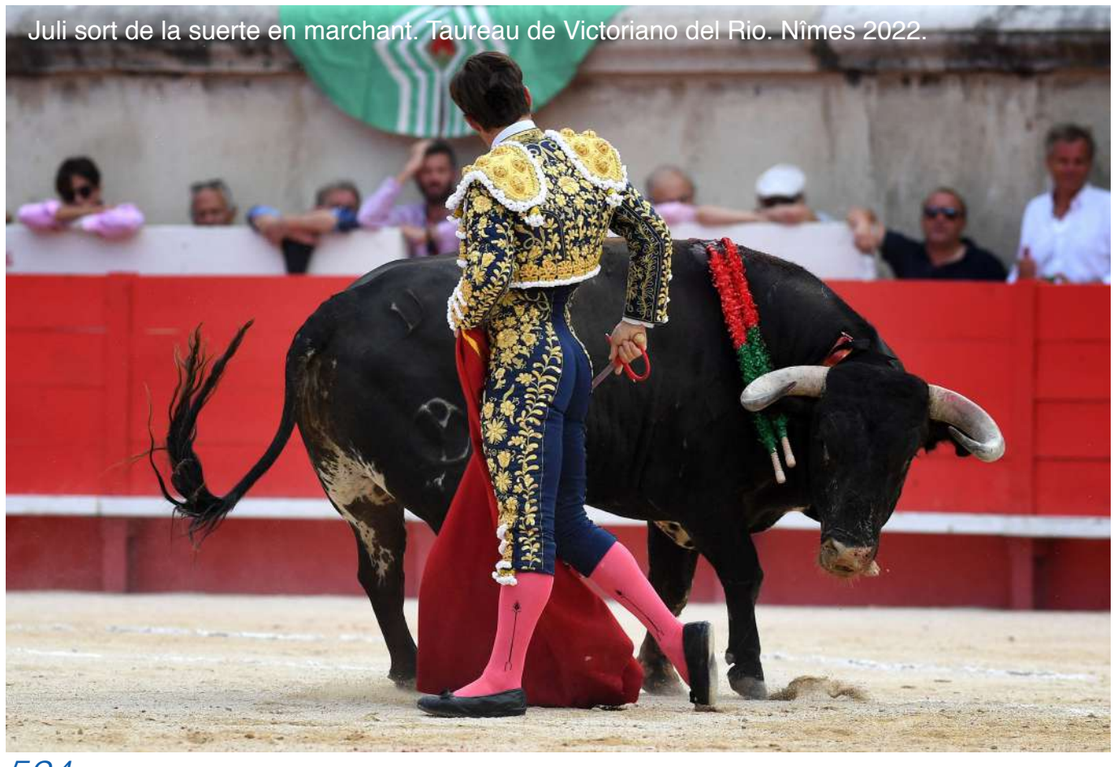
Enrique Ponce remate sa série par un muletazo terminé par le bas et en rond. Illumbe 2016.



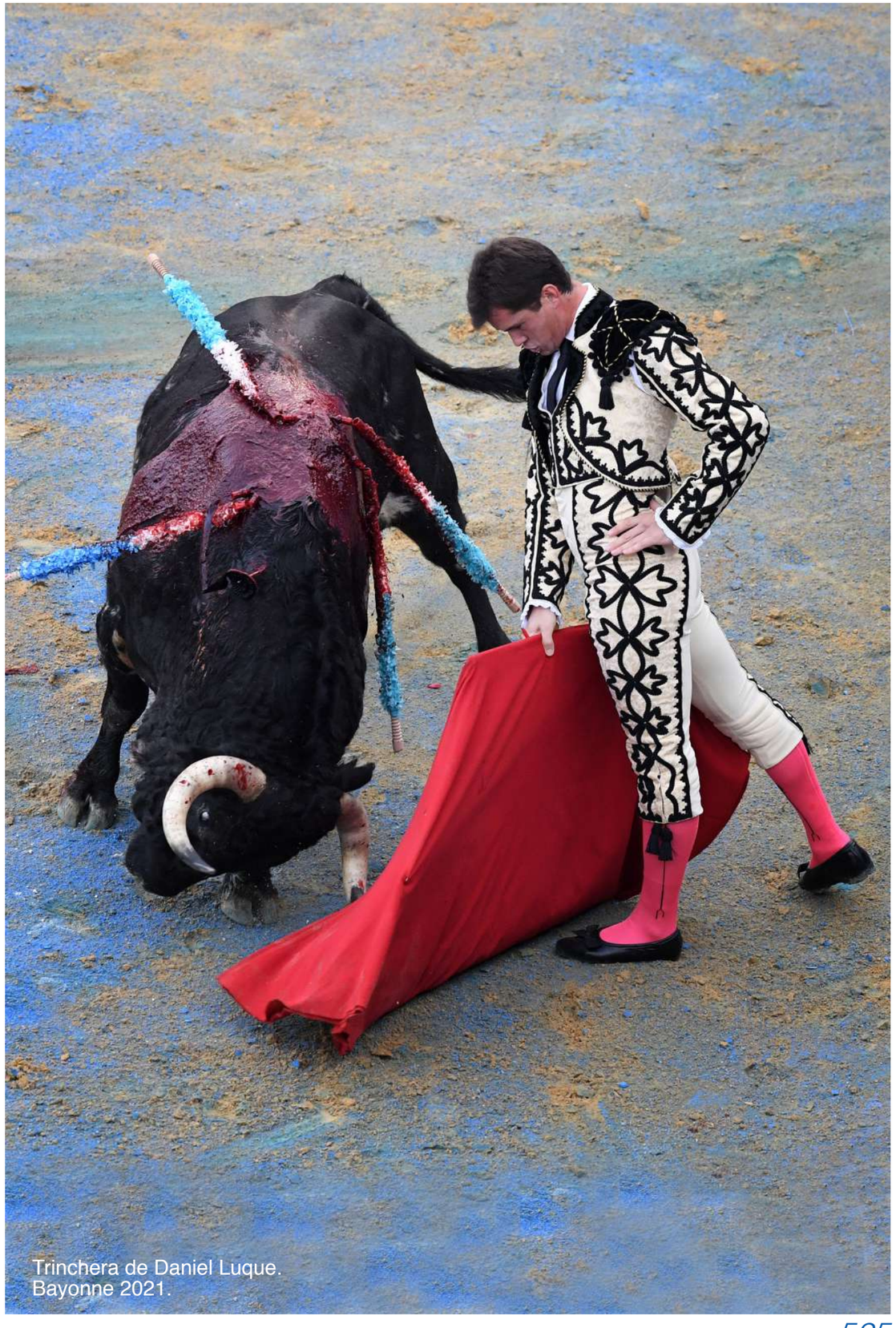
Morante remate par une trinchera donnée de la main gauche. Valdemorillo 2022.



Juan Bautista remate par le bas et sort de la suerte en marchant. Taureau de Garcigrande. Mont de Marsan 2018.



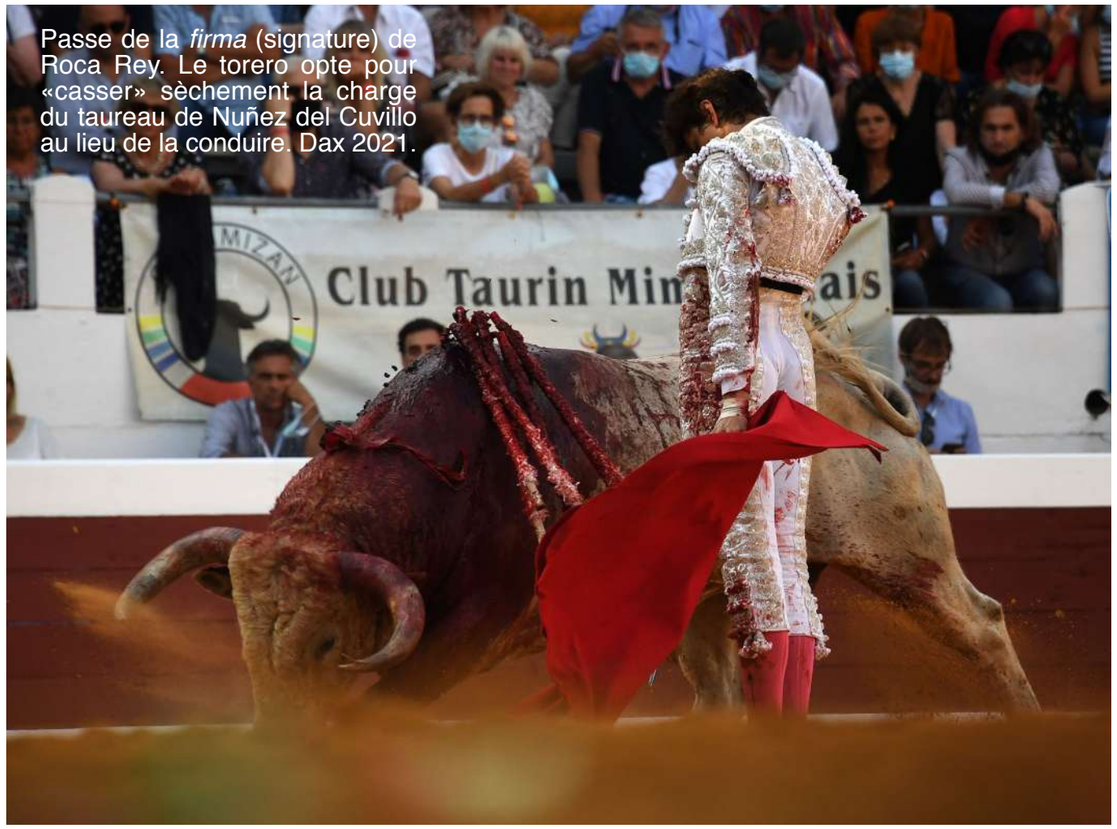
Juli sort de la suerte en marchant. Taureau de Victoriano del Rio. Nîmes 2022.



Trinchera de Daniel Luque.
Bayonne 2021.



Molinete gallista interprété par Morante. Dans cette passe le torero, après avoir mis le taureau dans sa muleta de la main gauche, impulse à celle-ci un mouvement circulaire vers le haut en la tenant dans son dos. Même dans cette suerte légère que beaucoup de toreros donnent à la va-vite, Morante imprime son sceau. Son parti-pris de réaliser toutes les suertes sans se départir de son élégance fait de lui la seule digue de contention contre la tentation de faire évoluer le toreo vers le spectaculaire à tout prix.



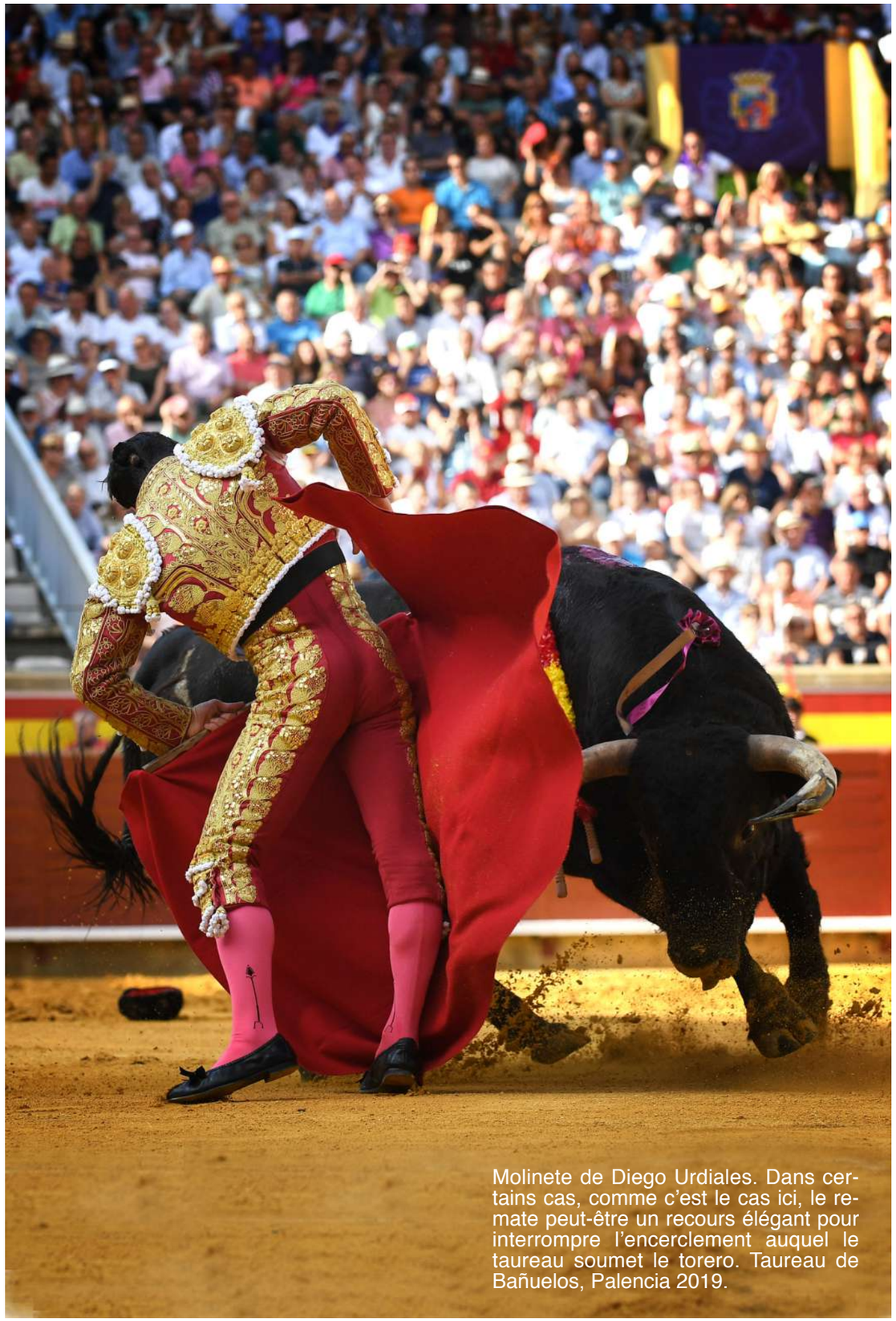
Passe de la *firma* (signature) de Roca Rey. Le torero opte pour «casser» sèchement la charge du taureau de Nuñez del Cuvillo au lieu de la conduire. Dax 2021.

Tout en sortant de la suerte en marchant, Daniel Luque continue de toréer en imposant en douceur au taureau de Victoriano del Rio de se retourner sur lui-même. Dax 2021.





Farol de muleta exécuté par le Juli qui, comme on le donne à la cape, fait passer le leurre au-dessus de sa tête tout en pivotant sur lui-même. Taureau de Victoriano del Rio, Dax 2009.



Molinete de Diego Urdiales. Dans certains cas, comme c'est le cas ici, le remate peut-être un recours élégant pour interrompre l'encerclement auquel le taureau soumet le torero. Taureau de Bañuelos, Palencia 2019.



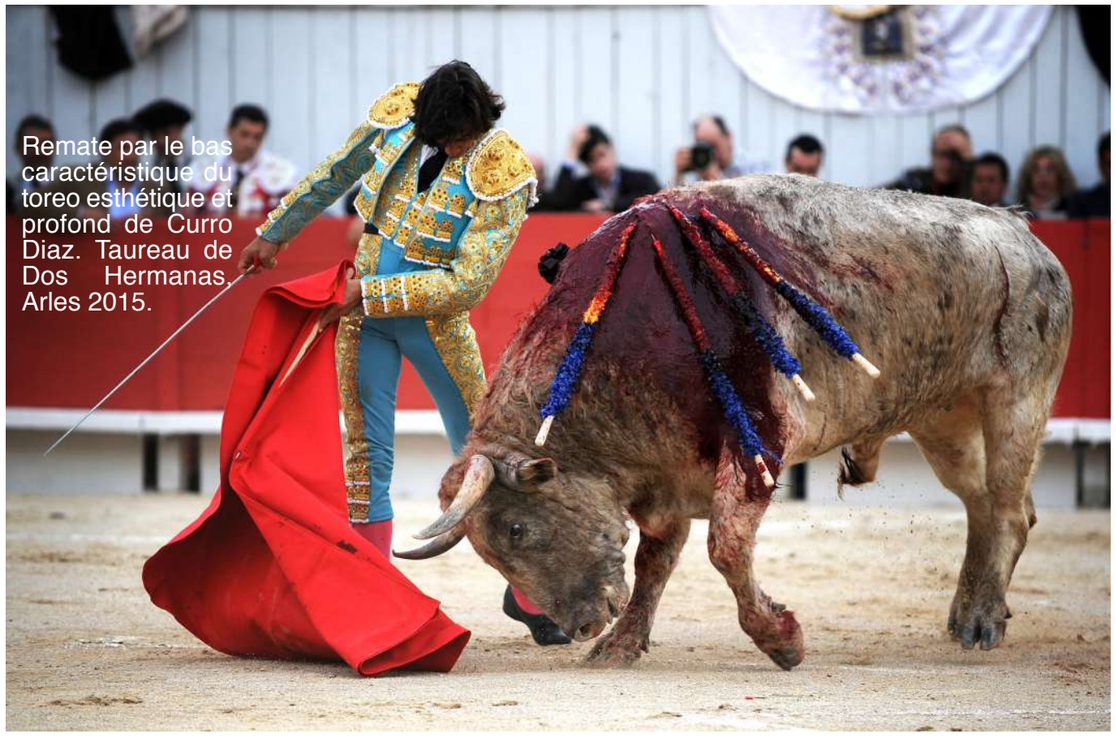
Daniel Luque sort de la suerte en marchant tout en exerçant sa domination subtile sur le taureau de Victoriano del Rio.
La difficile facilité.
Dax 2021.



Dans ce remate donné sans regarder le taureau de Nuñez del Cuvillo, Adriano conduit remarquablement celui-ci par le bas jusqu'au bout de son embestida.
Istres 2023.



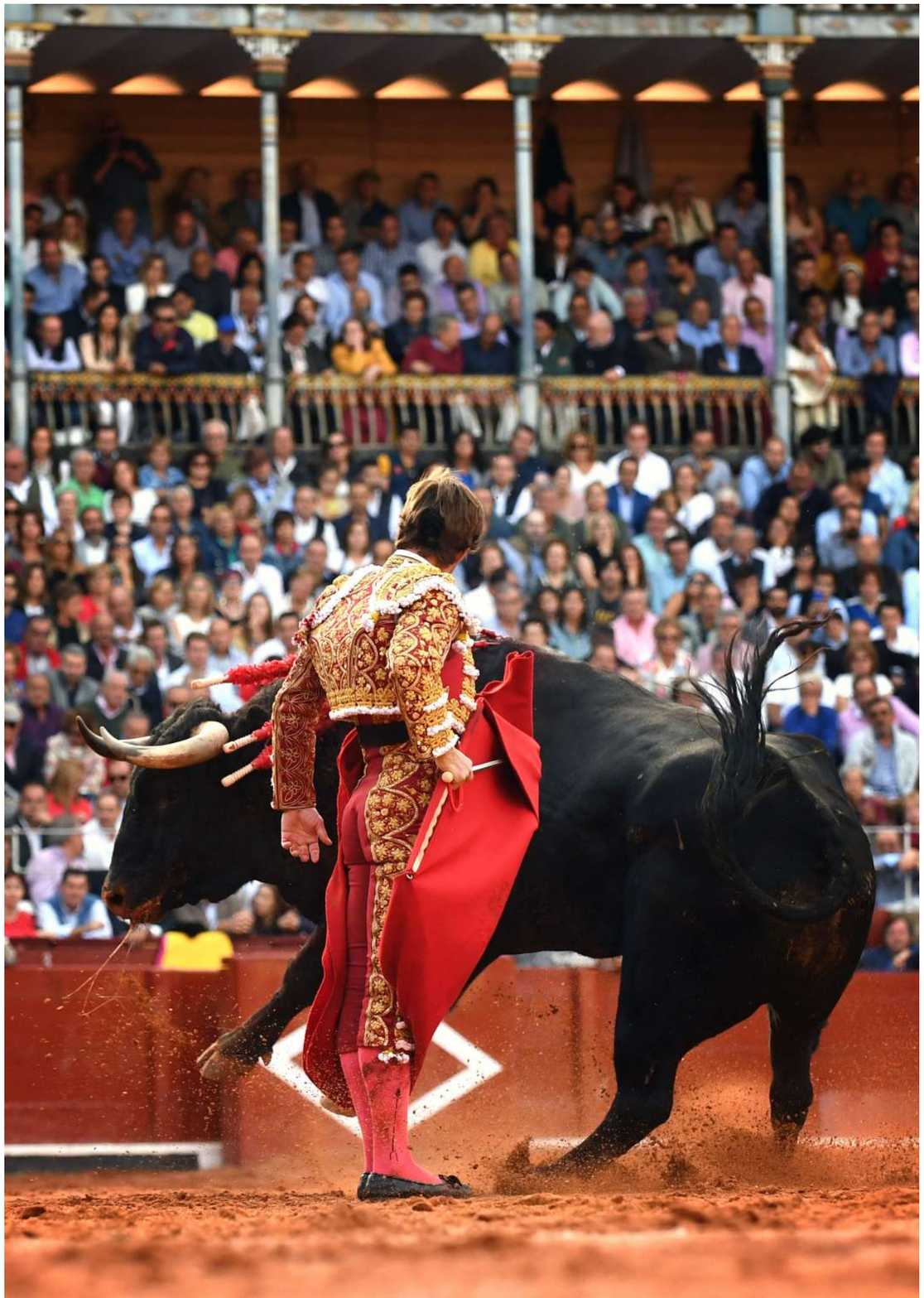
Roca Rey, immobile, recorte la charge du taureau de Garcigrande en retirant sèchement la muleta de devant ses yeux après que celui-ci ait dépassé sa jambe de sortie. Bayonne 2023.



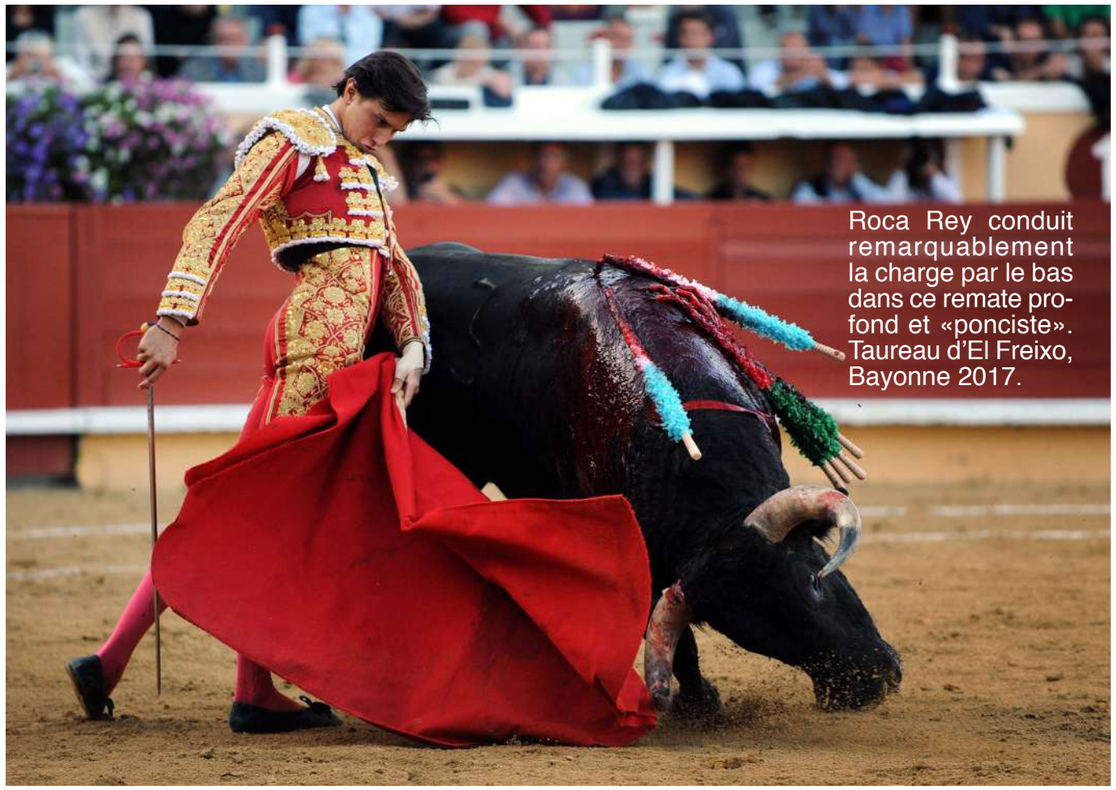
Remate par le bas caractéristique du toreo esthétique et profond de Curro Diaz. Taureau de Dos Hermanas, Arles 2015.



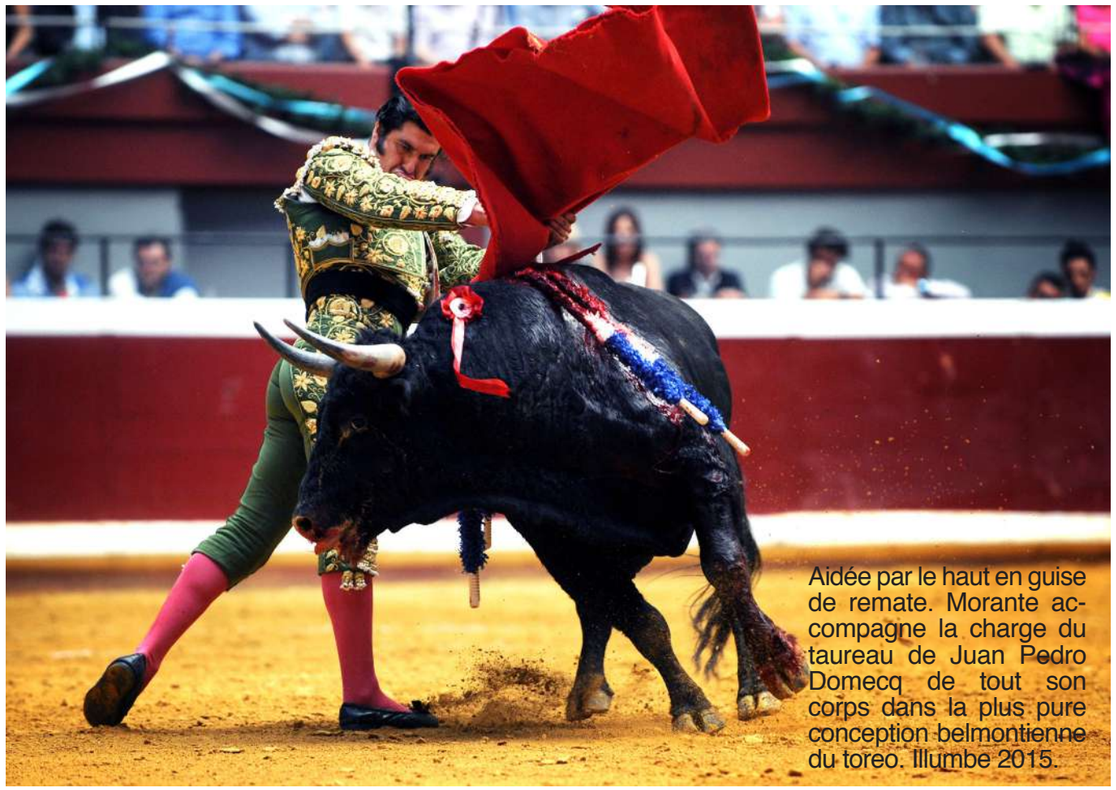
Molinete gallista donné à la manière du Gallo et de Belmonte en se «mettant dans le taureau» de Juan Manuel Criado, Bayonne 2023.



Toute l’autorité du Juli dans ce remate à mi hauteur en forme de trinchera donnée pour retenir le taureau de Garcigrande et le centrer sur la muleta. Salamanca 2019.



Roca Rey conduit remarquablement la charge par le bas dans ce remate profond et «ponciste». Taureau d'El Freixo, Bayonne 2017.



Aidée par le haut en guise de remate. Morante accompagne la charge du taureau de Juan Pedro Domecq de tout son corps dans la plus pure conception belmontienne du toreo. Illumbe 2015.



Farol d'Emilio de Justo à un taureau de La Ventana del Puerto. Saint-Sever 2023.

7 Maîtres, disciples, transmission

Depuis trois siècles, à la manière des Compagnons du Devoir, la confrérie des matadors de toros assure la transmission de ses valeurs fondatrices : rectitude, courage, solidarité, respect.

Plus que par les mots, cette transmission s'effectue par l'exemple, ce qui explique l'autorité morale qu'exercent les maestros - à plus forte raison s'ils sont ou furent figuras - sur leurs disciples.

Le titre de maestro - maître - autant dévalué dans le monde scolaire qu'y est la notion de mérite, conserve ici tout son sens. Le toreo est une quête d'excellence dont seuls les meillleurs ou les plus passionés atteindront le terme.

À rebours de l'évolution de sociétés dans lesquelles le wokisme distend le lien qui unit les générations entre elles, dans la communauté des toreros la notion d'ancienneté, synonyme de savoir et de savoir-faire, conserve la même importance qu'elle avait dans les anciennes civilisations.

Loin d'être une valeur archaïque, le respect manifesté aux maîtres par leurs disciples est fondé sur la valeur de leur parole qui assure la transmission du savoir forgé par vingt générations.

Tous les aspirants qui tentent l'aventure de l'arène ne deviendront pas matadors de toros, et encore moins figuras, mais tous en conserveront des valeurs structurantes qui feront d'eux des hommes droits.

À cela une raison : tout au long de leur aventure, à la parole de leurs maestros s'ajoute la confrontation avec le taureau qui leur apprend à respecter des limites et grave dans leur chair le prix à payer pour s'en affranchir.

Outre par les mots et l'exemple, la transmission se fait par mimétisme en toréant de salon, exercice physique, technique et d'intériorisation.

Chaque jour, des heures durant, les toreros, du débutant au plus illustre, perfectionnent leur gestuelle en toréant le vent. Chaque jour aussi ils toréent un taureau imaginaire matérialisé par les cornes qu'un compañero tient à bout de bras ou par un carreton arborant sa tête, semblable aux totems dont les vaisseaux antiques ornaient leur proue.

La première option permet au «taureau» de suivre au plus juste les déplacements des leurres, tandis que le charriot offre au torero des sensations proches de la réalité en lui imposant de respecter un volume équivalent à celui dont il devra commander les déplacements dans l'arène.



Le maestro dessine une demi véronique. Salvador Vega observe... et voit le taureau.



Le regretté Manolo Cortes, torero gitan qui avait les faveurs d'Antonio Ordoñez, partageait son savoir dans les arènes de l'Hacienda El Vizir aux portes de Séville. Muleta tenue du bout des doigts et «planchada» il dessine une naturelle en prolongeant le geste grâce à l'appui qu'il prend sur la pointe de son pied d'entrée, talon légèrement levé.

Pour comprendre les secrets du toreo les jeunes aspirants observent donc les maestros qui toréent le vent et s'efforcent de reproduire leur gestuelle à l'identique, au risque de n'appréhender leur art que par le biais d'un esthétisme superficiel s'il se limite à acquérir une technique qui peut brider leur personnalité.

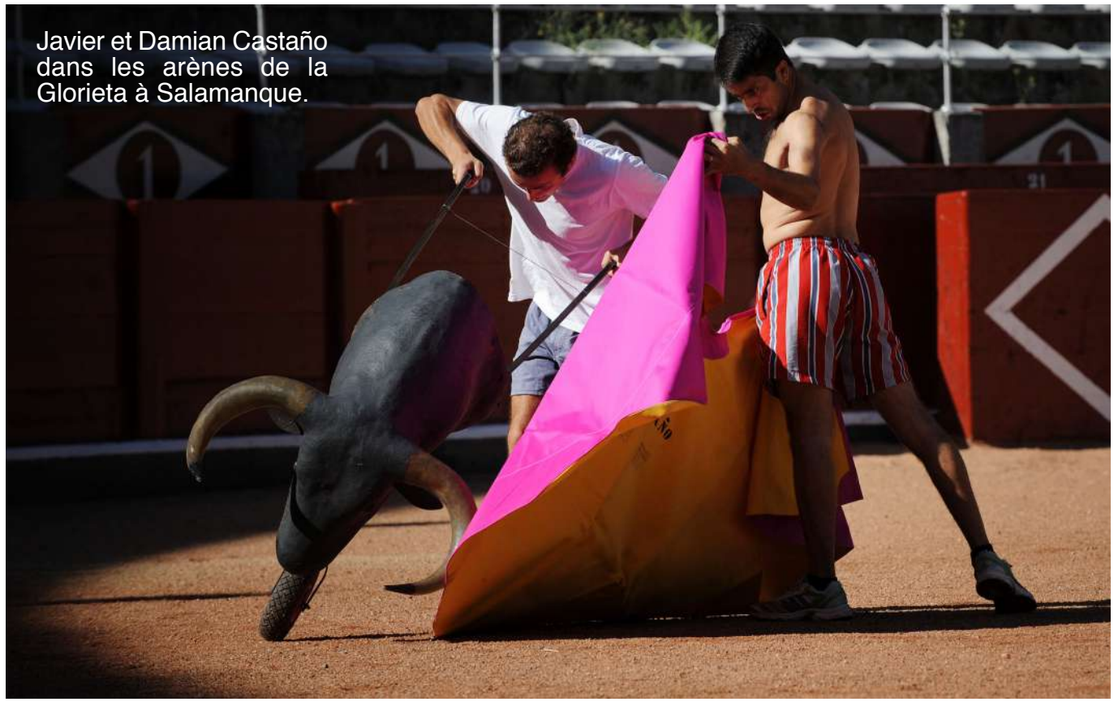
Toréer de salon est une chanson de gestes révélatrice de celui qui l'interprète. Le pratiquer permet au corps d'exprimer les émotions mais aussi de comprendre le taureau en intériorisant son comportement car les rôles sont interchangeables.

Tel qui toréait devient taureau et doit penser, respirer et agir comme l'animal, ce qui suppose un apprentissage irremplaçable : **on ne peut toréer bien qu'en s'identifiant au taureau.**

Telles sont les conditions pour que chaque torero puisse offrir dans l'arène son interprétation personnelle d'une partition que tous ont en commun, avec au terme de la quête la révélation du temple, Graal du toreo.



Le geste du disciple paraît bien guindé comparé à celui du maître.



Javier et Damian Castaño dans les arènes de la Glorieta à Salamanque.

« Le toro te montre ce qui ne va pas et tu le corriges en toréant de salon. C'est un va et viens incessant entre la réflexion et l'expérimentation, le rêve et la réalité ».

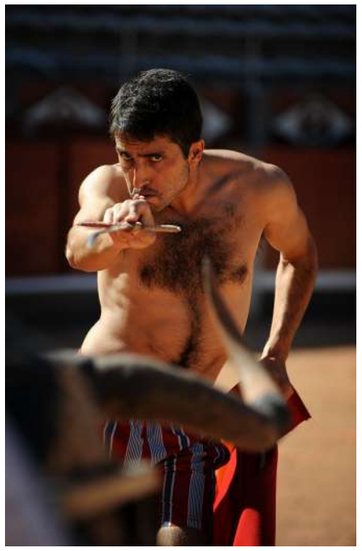
Javier Castaño

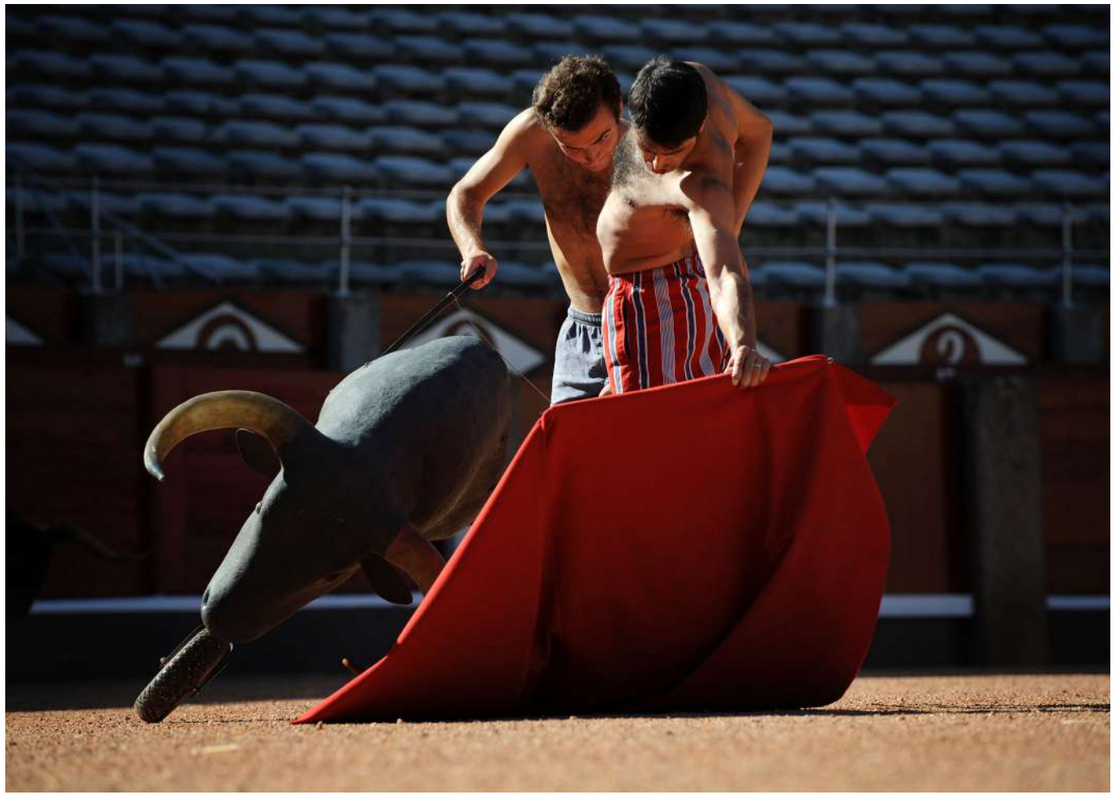
«Quand tu débutes ta personnalité est ta seule base qu'avec le temps tu enrichis en corrigeant tes erreurs. Progresser c'est aller à l'essentiel, en te débarrassant des défauts du début. Le toro te montre ce qui ne va pas et tu le corriges en toréant de salon. Puis tu vérifies face au toro suivant. C'est un va et viens incessant entre la réflexion et l'expérimentation, le rêve et la réalité. C'est ce qui fait la beauté et la grandeur du toreo. Un torero poursuit toujours la perfection ou ce qui s'en approche, car au final tu ne l'atteinds jamais. Mais cette quête est constante et motive les toreros pour continuer à s'entraîner et à progresser.

Tout au long de ma carrière j'ai toréé tous types d'encastes. Il est difficile qu'un aficionado puisse m'en citer un que je n'ai pas affronté. Je n'en ai jamais refusé aucun. Jamais je n'ai refusé une corrida de tel ou tel fer aussi dur soit-il. Et je suis fier et reconnaissant d'avoir pu occuper un poste important dans ce circuit si compliqué. Avoir combattu autant de corridas dures me remplit de fierté. J'aurais bien sûr aimé en toréer aussi d'un autre type pour pouvoir exprimer l'autre toreo que je porte en moi. Mais c'est ainsi. Alors chaque matin je torée le taureau de mes rêves dans les arènes vides de la Glorieta et j'aide mon frère Damian à réaliser les siens».

Javier Conde

«Je dis souvent que je ne suis pas un torero meilleur ou pire que les autres, ni plus courageux ni plus couard, mais que je suis un torero qui ressent le toreo différemment... un torero qui lorsqu'il réussit à oublier son corps, sa muleta et son intelligence, parvient à toréer avec son âme et avec ses rêves. Pour moi, le toreo, c'est la différence qui surgit de l'inconnu ! Le connu, on peut le réaliser aussi souvent que l'on veut, grâce à une technique élaborée. J'ai beaucoup de mal à répondre lorsque l'on me demande quels muletazos j'ai donné. Cela fait huit ou neuf ans que je m'entraîne enfermé dans un hangar, et sans mentir, tous les trois ou quatre jours j'invente sans le vouloir un geste nouveau, un mouvement inédit qui surgit ensuite naturellement de moi dans l'arène. Mais je m'évade de ma prison sitôt que j'ôte le costume de lumières et je me coupe de tout ce qui s'est passé. Ma peau est douloureuse et trop sensible pour que je fasse l'effort de me souvenir de ce qui s'est produit. Alors je laisse passer le temps pour que ce soit la mémoire de ma muleta et celle de mon costume de lumières qui s'en souviennent, un jour, dans une nouvelle arène. Pas mon intelligence».







Manuel Escribano dans les arènes du Vizir.

Rafaël de Paula
«Dans le toreo tout est basé sur la pureté et l'authenticité. Le reste ne m'intéresse pas. Je sais bien qu'il y a des toreros qui savent se mettre devant un toro et lui donner des passes grâce à leur apprentissage et au fait qu'ils le font souvent. Mais cela n'a rien à voir avec le fait de toréer. Le toreo est quelque chose d'éternel. Quelque chose de profond. Je torée comme je suis et je crois sincérement être inimitable. Ni pour le bon, ni pour le mauvais. La faena idéale je ne l'ai jamais rêvée en dormant, mais éveillé, si, très souvent. Ce serait une faena dans laquelle le toro obéirait et à qui tu pourrais donner toutes les passes que tu ressens. Pour pouvoir toréer, il faut arriver aux arènes plein d'émotions. Ainsi le sentiment est à fleur de peau et se transmet dans tes gestes. Mais ce n'est pas toujours possible. Certains jours je donnerais tout ce que j'ai pour ne pas être là».

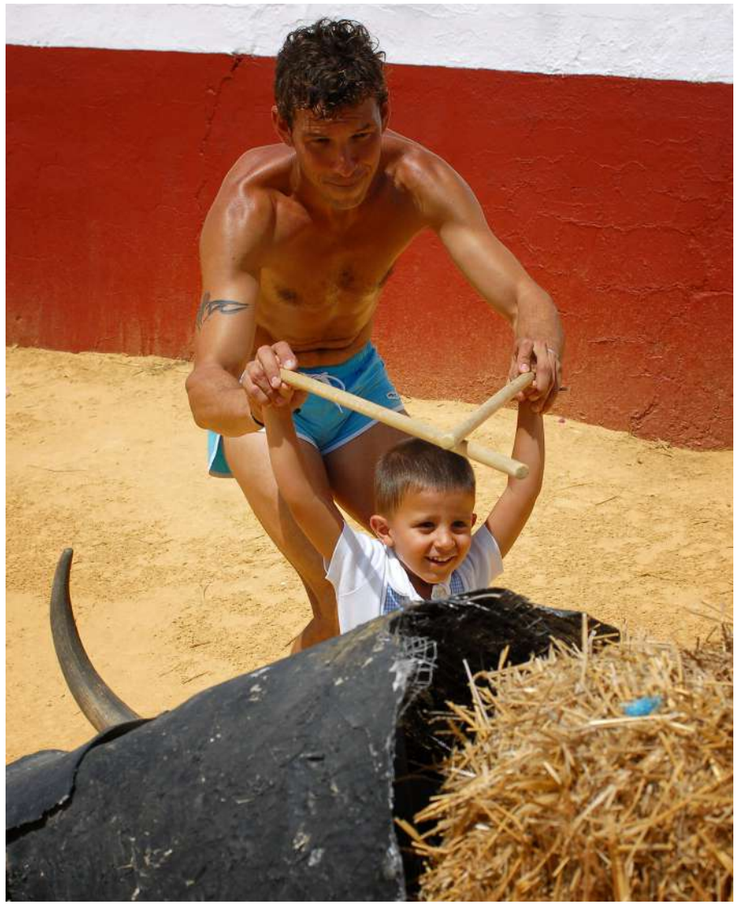
Ortega Cano
«Je ne suis jamais satisfait... À partir de la même conception du toreo qu'autrefois, je cherche toujours à approfondir mon art, à me perfectionner. Je ne recherche pas plus de technicité, sinon plus d'intériorisation... Je cherche à atteindre au plus profond de moi ce qui est l'essence de mon toreo. Je tente de m'éloigner de tout toreo mécanique pour parvenir à improviser en permanence. C'est la seule façon pour que surgisse le sentiment à l'état pur...»

Juan Belmonte
«Le bon toreo est celui que l'on fait avec les sentiments et la passion d'un amoureux».

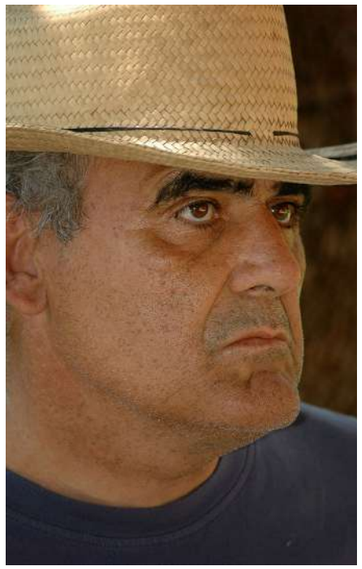


«Dans le toreo tout est basé sur la pureté et l'authenticité».

José Mari Manzanares
«Il est impossible de séparer l'art de la vie : les limites d'un torero s'expliquent pratiquement toujours par sa vie. Mais ses excés artistiques seraient également incompréhensibles sans penser à d'autres excés. J'ai beaucoup et bien vécu ! Et grâce à cela j'ai aussi beaucoup donné de moi-même dans l'arène. Je suis un bohème autocontrôlé, un passionné cérébral, un artiste rationnel. Et grâce à tout cela je suis naturel. Je torée comme je vis».





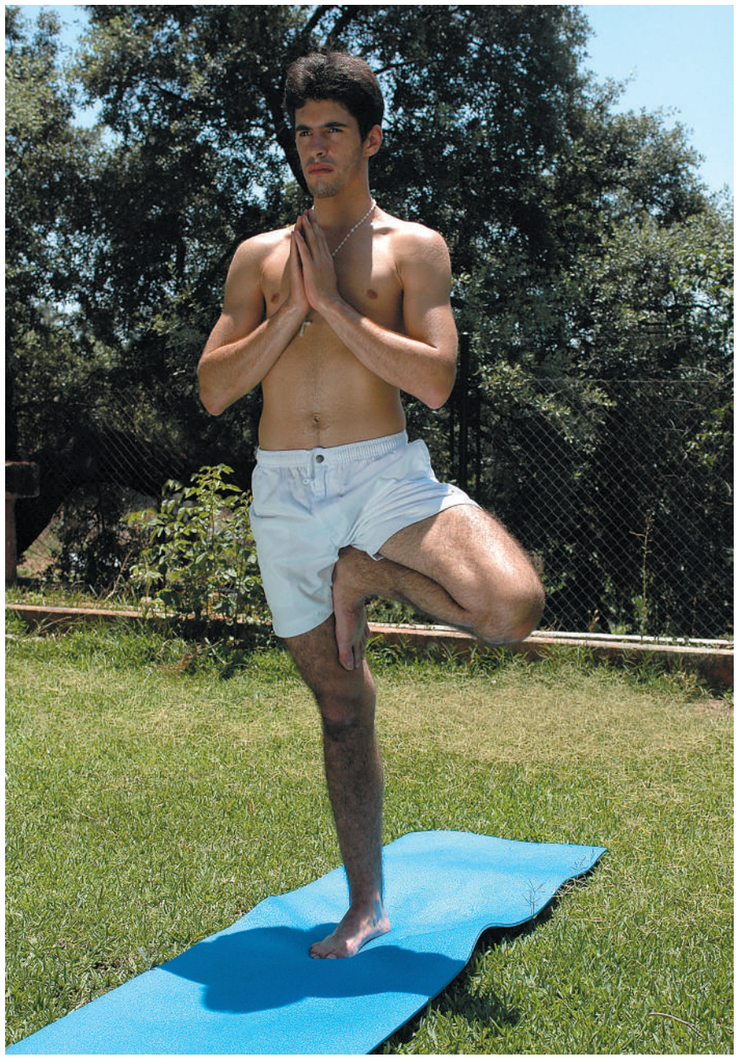


Son intelligence commandait son poignet mais le poignet n'obéissait pas. Il m'a dit que j'étais le seul à l'avoir vu. En fait nous étions trois : lui, le toro et moi ! Mais à 18 ans José Tomas dépassait tout cela à base de courage. Il assuma très vite de devoir jouer sa vie bien qu'il eut de nombreux doutes existentiels et professionnels. Les plus grands doutent toujours de leurs capacités. Alejandro ne se juge jamais bien».

«Un animal qui t'offre sa vie ne doit pas être maltraité. Il faut préserver sa dignité».

Antonio Corbacho

«Ma méthode de préparation doit beaucoup à la culture orientale : sur le fond cela exige une discipline et une capacité de sacrifice liées à la fin de vie ; et dans la forme cela implique un culte à ton physique, à ta volonté de le sculpter en fonction de tes besoins et de ton aptitude à mourir pour une cause. J'ai mis José Tomas à l'épreuve encore plus durement qu'Alejandro. J'étais plus jeune, plus dur... Je ne sais pas comment il a pu me supporter. Il était plus paresseux qu'Alejandro. Il s'est souvent fait attraper pour cette raison. Quand tu restes dans ce terrain à la pointe des cornes il faut être capable de dominer tes leurres, ce qui suppose de la force physique. Lui il n'aimait pas faire de sacrifices. Il a reçu la cornada de Mexico parce qu'il manqua de force à un moment donné.



Alejandro Talavante

«Le yoga m'aide à pénétrer dans un monde fermé qui favorise la transe. Avant de toréer je suis très angoissé, je sais ce qui m'attend. J'essaye alors de me tranquiliser. À Grenade je suis allé visiter l'Alhambra avant de toréer. À Madrid le Prado. Je cherche à me relâcher totalement parce que je sais que la tension sera immense après. Chaque fois que je dois toréer j'éprouve une peur terrible. Cela dure un moment mais en respirant profondément j'oublie tout. Et ainsi, parce que plus rien ne me rattache à la vie, je ressens une liberté immense. J'adore ma famille mais dans ces moments-là plus rien ne compte. Je veux par-dessus tout être torero et j'assume la responsabilité d'entrer dans le sitio que le public attend de moi. Là où les toros donnent des cornadas.

Cela me fait de la peine de savoir que mes parents souffrent en voyant leur enfant risquer sa vie. Je sais que c'est dur et comme je ne veux que personne souffre par ma faute je dois être seul dans mon monde. Un artiste doit être libre pour créer à sa façon. Et puis il y a aussi un animal qui offre sa vie. Nous ne mettons pas suffisamment en valeur l'importance de ce fait. Il faut préserver sa dignité. Un animal qui t'offre sa vie ne doit pas être maltraité. Il faut lui donner l'importance qu'il mérite et il faut que la vie qu'il t'offre soit digne d'être reconnue à sa juste valeur, qu'elle reste dans les mémoires au même titre qu'une oeuvre d'art.



Antonio Corbacho et Alejandro Talavante à la Alcornocosa.

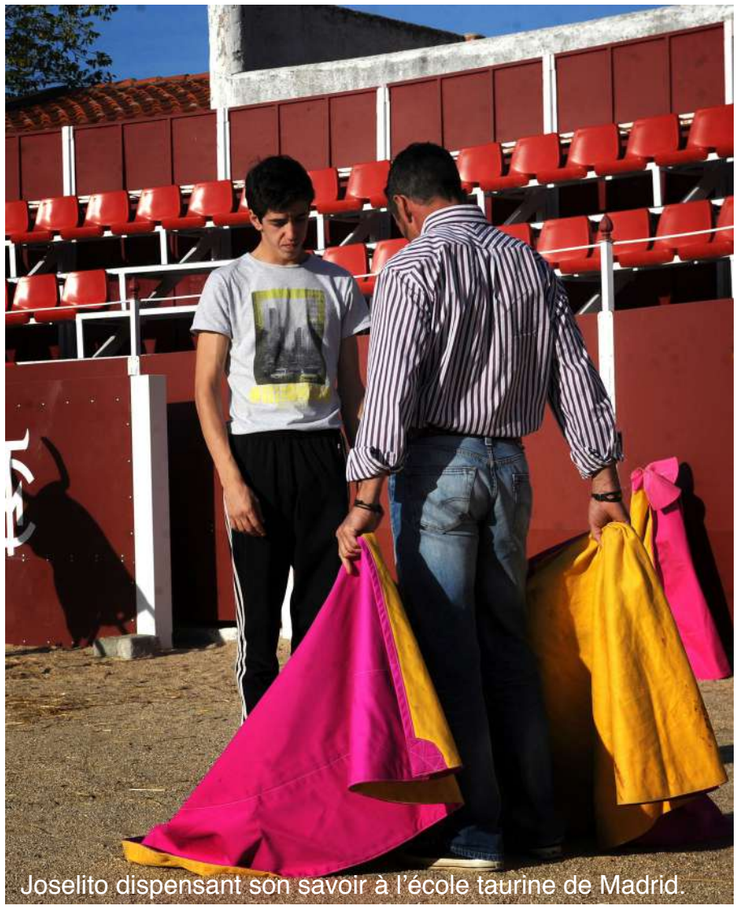
J'adore les animaux, je vis entouré d'eux et quand je tue le toro, je souffre si je dois m'y reprendre. Je suis possiblement trop sensible mais je donne à ma relation avec le toro une importance vitale. Nous aimerions tous mourir entouré d'affection et de respect, dignement. C'est ce que je veux pour le toro. Et pour moi. Je crois qu'on ne respecte plus le torero comme un héroe.

Pour que la Fiesta retrouve son importance il faut que le torero redevienne ce qu'il fut aux yeux de la société, ce qui suppose que le public soit subjugué par ce qu'il voit. Si je peux apporter quelque chose c'est cela. Ce sera ma contribution. Jamais je n'aurais pensé être capable d'atteindre un jour cette conscience de moi-même ni cette obligation de me comporter ainsi. Mais à partir du moment où j'ai assumé la décision de sortir de l'hôtel sans savoir si j'allais y revenir, je suis entré dans un monde où je m'exige chaque jour davantage et j'ai changé du tout au tout.

Quand je vais aux arènes je profite de la vie car je sais qu'un toro peut m'en priver n'importe quand. .Je l'assume. Et pour être conséquent vis-à-vis de moi-même je dois pouvoir contrôler tout ce qui m'entoure en édifiant un rempart infranchissable pour que rien ne puisse me distraire, ni la douleur, ni la paresse, ni les circonstances... Tel est mon monde et personne ne peut vivre ma vie à ma place. Il faut être bon, reconnaissant, mais il faut par-dessus tout assumer et être fidèle à ce que l'on est. Donner au public ce qu'il exige de moi chaque jour suppose une immense responsabilité.

C'est mon challenge personnel, le destin que j'ai choisi. Le toreo est une poésie : quand tu torées un toro en dépassant tes limites, il n'y a rien de plus beau au monde. Mourir n'est pas le but mais il faut en accepter l'idée chaque fois que tu entres dans l'arène si tu veux te réaliser».

«Pour moi le toreo est un art»


Joselito dispensant son savoir à l'école taurine de Madrid.

Joselito

«Ma première cornada est l'une des choses dont je suis le plus fier. A cette époque je partais de rien. J'étais un novillero dont on parlait plutôt en bien, mais juste un parmi tant d'autres. Et puis, je prends l'alternative à Malaga, je confirme à Madrid, et d'un seul coup, sans vraiment me rendre compte, je torée cinquante-deux corridas en compagnie de toutes les figuras. Je me fais un nom, mais dans l'arène je n'étais pas moi-même. J'étais un véritable tourbillon ! Larga cambiada, banderilles, passes à genoux... Il fallait que je m'impose coûte que coûte.

C'est alors que je reçois ma première cornada à Madrid. La corne me traverse le cou et me casse la clavicule. Les docteurs me disent que je dois rester inactif cinquante-cinq jours, sans même pouvoir prendre une muleta. Et je commence à revenir sur tous les évènements que j'ai vécus. Je me demande alors : - Qui suis-je, que suis-je, qu'est ce que je veux ? Suis-je en train de me montrer tel que je suis ? Non ! Je ne suis pas comme les gens me voient ! Je ne suis pas ce tourbillon, ce brouillon de torero... Ce que je fais n'est pas ce que je ressens. Et je prends conscience que si je dois continuer ainsi, le mieux est d'arrêter de toréer.

Deux chemins s'ouvraient à moi : le plus facile et aussi le plus matérialiste était de continuer à enchaîner les passes, toujours plus de passes et à sourire, même en n'étant pas satisfait par ce que je faisais... Mais je ne voulais pas être un torero éphémère... Je voulais être un torero de qualité, un torero d'époque, un torero admiré par ses compañeros ! Alors je fis mon choix au risque de perdre tout intérêt aux yeux du public. Et quand je pus revenir dans l'arène j'étais radicalement différent d'avant. En cicatrisant la cornada, m'avait permis d'assimiler tout ce que j'avais vécu et m'avait révélé à moi-même. Car pour moi le toreo est un art.

Et qui dit art dit aussi irrégularité. Triompher un jour et connaître l'échec le lendemain, c'est cela qui te fait avancer. Je crois au rôle positif du doute. Quand tu torées beaucoup et de façon continue, tu ne profites pas de ce que tu fais. Tu vis sans aucun recul, comme pris dans un tourbillon. Si tu triomphes tous les jours c'est merveilleux. Mais si tout se met à tourner à l'envers, alors cela devient très compliqué. Mais le plus important c'est que chaque après-midi je fasse quelque chose dont je puisse être fier. Je sais bien qu'en m'y prenant autrement je m'adapterais mieux... Mais je ne serais plus moi-même.


Parc de Chapultepec, rendez-vous des toreros de Mexico.

Alors je pense que cela ne vaut pas la peine... J'aime la difficulté... Provoquer un toro pour qu'il embiste n'est pas la même chose que l'attendre les pieds cloués au sol ! Dans un cas tu profites de sa charge, dans l'autre tu la conduis de bout en bout. Il est facile de comprendre que dans le premier cas pratiquement tous les toros te servent, tandis que dans le second tu as besoin d'un toro possédant certaines qualités. Ce sont mille détails infimes qui font que je ne puis toréer à mon goût tous les toros. De là aussi vient mon irrégularité. Je sais que j'ai tort. D'un point de vue strictement matérialiste, c'est évident.

J'ai de l'admiration pour mes compañeros capables de faire cela et parfois même je les jalouse un peu... Mais je préfère être comme je suis. Disons que j'ai des ambitions différentes de celles des autres toreros. Le court terme ne m'intéresse pas. Ce que je recherche est davantage du domaine spirituel que du matériel... C'est de là que vient toute la différence dans ma façon de toréer et d'être. Evidemment tout le monde torée aussi pour l'argent... Mais on ne peut réduire son ambition à cela. Il faut un autre idéal. Un idéal qui te satisfasse plus que l'argent. Ce que je poursuis, c'est une certaine idée de perfection...

Je me réalise pleinement devant certains toros : parfois tout au long d'une faena, parfois simplement le temps d'une série ; ou même d'un simple muletazo. Et sachant que je ne pourrai jamais toréer tous les toros comme je le souhaite, j'ai pris le parti de respecter toujours certaines normes qui me paraissent nécessaires pour que, à un moment donné et face à un toro qui s'y prête, je sois en mesure de réaliser une grande faena».



Curro Romero

«Le toreo naît dans la douleur. Il faut souffrir pour avoir quelque chose à exprimer. C'est ce qui nourrit ton art. Si on te donne tout, tu n'as rien à exprimer. Que de la technique, ce qui est très triste. Le jour où le toreo perdra sa dimension romantique ce sera très triste. Sans vouloir critiquer personne, tout cela disparaît. Tout est « light », uniforme… Mieux vaut abréger qu'ennuyer les gens. Ils te filent une bronca mais toi tu sais pourquoi. On dit que c'était pareil pour Rafael « El Gallo » que pour moi. Quand la bronca lui tombait dessus il fuyait par la porte la plus proche. Ils ne lui pardonnaient rien, le pauvre ! À moi non plus d'ailleurs… Dans les télégrammes qu'il envoyait à sa famille il écrivait qu'il prenait plus de risque à la sortie des arènes que dans le ruedo !»

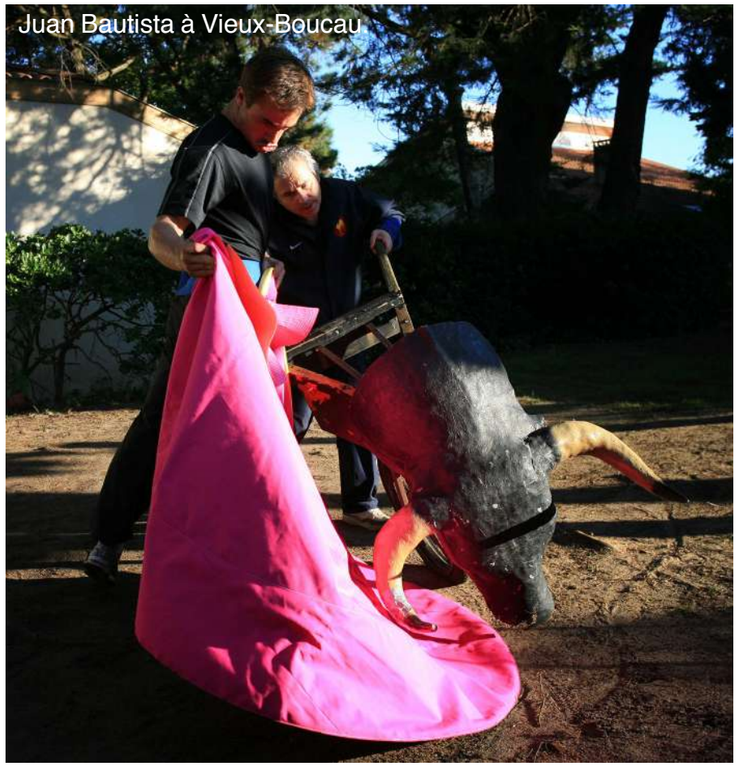
Paco Ojeda

«Le toreo est un sentiment qui surgit de toi. Moi ce sont la marisma, la rosée et la lune qui m'ont inspiré. Souvent je vois des toreros reproduire ce que d'autres font et j'ai envie de leur demander s'ils n'ont rien de personnel à donner. Il y a beaucoup de types de toreros et la plupart arrivent aux arènes avec la faena déjà planifiée. Puis il y en a quelques uns, peu, qui trouvent leur vérité face au taureau ».

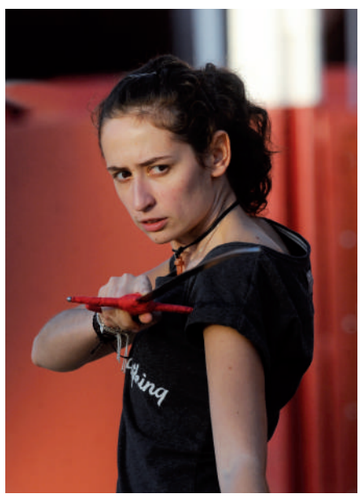


Juan Antonio Esparraco (père) faisant le taureau au Cid.

Moi j'aimais le toro d'Urquijo, très grand et brave, sérieux, attentif à tout mais obéissant et avec une qualité d'embestida impressionnante. Ce type de toro est très dangereux, pas parce qu'il veut t'attraper, mais parce qu'il montre tes limites. Avec ceux qui font peur, tu peux les cacher. Ils passent, tu te mets et tu t'enlèves. Mais quand il y en a un qui te regarde sérieusement dans les yeux et te dit, moi je vais mettre la tête d'ici à là, voyons de quoi tu es capable. Là il faut savoir toréer lentement, l'attendre et lui laisser la muleta… Ça n'a rien à voir avec le toro tonto qui va et vient. À toutes les époques il y a eu des toreros capables de toréer lentement et d'autres qui n'y sont jamais parvenus. Pour toréer lentement, il faut avoir les sentiments à fleur de peau et vouloir que ça ne s'arrête jamais. Et surtout y prendre du plaisir pour te rappeler toujours de ces quinze ou vingt muletazos… »



Juan Bautista à Vieux-Boucau





José Luis Parada à Zufre.

«Pour faire surgir son art il faut se sacrifier quitte à porter sa croix».

José Antonio Morante

«Chaque torero possède un destin et j'ai tracé le mien à force de broncas. Les broncas ont acheté ma liberté. Ce qui me préoccupe et m'attriste c'est que mon toreo ne fera pas école. On dit qu'il surgit un torero comme ça de temps en temps et il en viendra donc un autre. Mais je ne le vois pas. Entre les écoles taurines et le toro si grand qui sort aujourd'hui, la technique prime sur le sentiment intérieur que tout gamin porte en lui. Les écoles polissent ce sentiment à tel point qu'il s'évapore. La technique étouffe l'art. Je n'aime pas que l'on abîme le halo que chaque gamin porte en lui. Pour faire surgir son art propre il faut se sacrifier quitte à porter sa croix malgré les broncas. Mais aujourd'hui c'est la régularité qui s'impose et le risque est grand de transformer le toreo en cirque. Si le toreo perd sa force intérieure, son essence, il devient ennuyeux. N'importe qui peut assimiler la technique mais pour exprimer tes sentiments il faut être capable de souffrir. Face aux novilladas trop grandes les gamins paniquent. C'est ce que j'ai voulu transmettre en disant que l'art ne connaît pas la peur. S'il y a de l'art, il ne doit pas y avoir de peur. Si celle-ci s'impose, elle prend le pas sur ton imagination, sur tes rêves.

Quand tu rêves tu n'as pas peur. Pour créer il ne faut pas avoir peur. Si c'est le cas l'art s'évanouit. C'est pour cela qu'il faut protéger les novilleros artistes… le plus difficile viendra quand ils seront matadors, quand leur personnalité et leur professionnalisme se seront affirmés. Mais dans les écoles on favorise ceux qui font comme dit le professeur».















José Anonio Morante torée de salon et rend le taureau à des débutants chez lui à la Puebla del Rio.









El Pana

«Rodolfo Rodriguez El Pana (il parlait de lui à la troisème personne NDLR) *a toujours considéré le toreo comme un art qui doit sa transcendance à la proximité de la mort. Mais il est aussi intimement lié à la pauvreté et à l'oubli. Dans le toreo comme dans la vie il faut savoir attendre. Et il faut toujours garder l'espoir, quand tu présentes ta muleta, que le toro du ruedo et celui de la vie vont embister. Attendre, toréer le vent ou mon perrito, supplier des vaches aux ganaderos de Tlaxcala, tel fut longtemps mon quotidien et celui de nombreux torerillos inconnus qui connaissent l'enfer et le calvaire de n'être pas considérés.*

J'ai toujours revendiqué notre droit de nous exprimer, même en sautant comme espontaneo à Manolo Martinez, Camino... Cela m'a valu d'être exclu des grandes arènes. Mais après de longues années d'ostracisme, de froid, de mépris, de ruedos perdus et de pénurie, la fortune a fini par me sourire le jour où j'avais obtenu de faire ma despedida dans la Monumental de Mexico après avoir initié une grève de la faim. Ce jour-là un toro de Garfias m'a rendu la vie que le temps et le système étaient en passe de me voler. À la fin de ma faena l'empresario a couru vers moi pour me dire de ne surtout pas me couper la coleta car il avait un plan de carrière pour moi. Ce toro de ma résurection s'appelait "Roi Mage'. Dieu est lent, mais il n'oublie pas».



El Pana toréant de salon dans les arènes de Saint-Vincent de Tyrosse et dans son rancho d'Apizaco (Mexique).





Andrés Vazquez dessinant à quatre-vingts ans la media belmontienne donnée à Baratero.



Andrés Vazquez

«L'art du toreo est un exercice spirituel. J'ai parlé avec Belmonte et Ortega. Je les ai entendu dire ce qu'est le toreo. Mais qui le sait aujourd'hui ? Les formes se perdent, le sens se perd... Aux côtés d'Antonio Bienvenida, sur le tard, j'ai pu me perfectionner grâce à lui. Ce fut mon ami et mon maestro. La pureté du toreo, le placement, la toreria, l'art de toréer sans toréer, de se déplacer en torero. Malgré mon allure de paysan, ce que je suis, je me suis converti peu à peu en un torero respecté qui faisait penser à Antonio. Il possédait tant de toreria qu'il aurait fallu être très obtus pour ne rien apprendre de lui.

Comme tous les arts le toreo naît de l'esprit. La délicatesse avec le toro et la spiritualité ambiante sont fondamentales car le toreo ne peut surgir que si deux êtres s'entendent. Les toros sont sensibles aux bonnes manières et se laissent convaincre.

Sur ma table de chevet, au milieu de mes images pieuses, j'ai une photo de Baratero, le toro le plus brave et le plus noble que Victorino Martin a lidié à Madrid. Il me toisait avec un air de supériorité terrible. Je lui ai donné 19 pases. Pas une de plus. Mais quelle intensité, la muleta dans la main gauche et toujours devant, Mes pieds ne sortaient pas d'un espace grand comme un mouchoir et mon coeur battait comme s'il allait bondir de ma poitrine. C'est le toro le plus important de ma vie ! À la sortie d'une passe de pecho il me fixa dans les yeux. Il semblait me dire que c'était terminé. Le public était debout. J'ai monté l'épée et l'ai appelé... puis l'ai tué au ralenti. Je l'ai ensuite pris par le cou et nous avons fait quelques pas ensemble. Il me regarda et tomba foudroyé. Ce fut un moment de grande spiritualité. Madrid communia et fut plus que jamais le sanctuaire du toreo. Un temple ! Le plus grand du monde !»

8 Cursus académique et ancienneté

Comme toutes les professions, celle de torero suppose un apprentissage progressif qui a pour but de faire franchir à l'aspirant toutes les étapes qui le mèneront à l'alternative.

En théorie tous les matadors d'alternative descendent de Manuel Bellon, le premier à avoir porté l'estocade avec une muleta, ce dont Francisco Romero s'inspira, puis tous ses contemporains.

Au XVIIIe siècle, picadors et matador étaient engagés à part. Ces derniers amenaient avec eux les banderilleros, de jeunes apprentis doués le plus souvent, qui faisaient ainsi leurs classes dans l'ombre de leurs maestros.

Puis apparut la figure du «***media espada***» (demi épée), un banderillero que le maestro entendait distinguer en lui confiant le soin de porter l'estocade à un de ses taureaux.

Et le jour où le maestro estimait que son «demi épée» en était digne il lui conférait l'***alternative*** pour que celui-ci puisse lever sa propre cuadrilla et alterner (d'où le nom d'alternative) avec les autres «*primer espadas*» (première épée).



Pedro Romero, alors âgé de 76 ans, apprenant l'art du toreo à ses élèves de l'école de tauromachie de Séville créée en 1830. Paquiro, «Desperdicios» et «Cuchares» y furent ses élèves.

Le premier à avoir pris l'alternative de manière formelle à Madrid au travers d'une solide poignée de mains donnée par son maestro Jeronimo José Candido serait Curro Guillén en 1796.

Ensuite, durant la majeure partie du XIXe siècle, avoir toréé à Madrid octroyait le droit d'être ***chef de lidia***, c'est à dire de toréer en premier, un honneur auquel aucun torero de l'époque n'aurait renoncé.

Mais après Paquiro qui imposa la sienne, les matadors durent trancher la question de l'ancienneté de manière rationnelle après que Chiclanero (qui avait débuté dans la cuadrilla de Paquiro) fut devancé par Cuchares pour porter l'estocade au premier taureau qui théoriquement lui revenait.

Depuis, la date de l'alternative fait foi pour fixer l'ordre de sortie des matadors dans l'ordre de leur ancienneté.

Une question relative à l'ancienneté agita le mundillo du XIXe. Jusqu'alors, le ganadero choisissait l'ordre de sortie de ses taureaux et réservait le meilleur sur le papier à la «première épée» pour clore sa prestation. Les six taureaux étant généralement combattus en mano a mano, il s'agissait du cinquième. **De là provient le proverbe selon lequel «*no hay quinto malo*», «il n'y a pas de mauvais cinquième».**

Furieux de devoir prendre les «restes» des Lagartijo, Frascuelo et Guerrita, **Luis Mazzantini imposa le tirage au sort en 1896**. Guerrita s'y refusa jusqu'à sa retraite (1899), mais après lui le sorteo devint la règle.

Rite initiatique

Victor Mendes fut le dernier matador qui fit ses classes comme banderillero avant de devenir figura.

De nos jours le cursus taurin conduit les aspirant des écoles taurines aux becerradas et novilladas sans chevaux puis avec picador, et enfin aux corridas de toros pour ceux quiont l'honneur de devenir matador en prenant l'alternative qu'ils confirment ensuite à Madrid, cette confirmation pouvant être assimiliée à un doctorat.

De manière symbolique le parrain d'alternative donne une muleta et une épée à son filleul qui en échange lui remet sa cape. Pour que le rite initiatique soit consommé il faut que le ***toricantano*** (nouveau matador) vienne à bout de son premier taureau.

Parmi les alternatives qu'il fallut reprendre à cause d'une blessure du futur nouveau matador avant d'avoir porté l'estocade, citons celle de Paquirri à Barcelone, blessé à la cape par son taureau d'alternative le 17 juillet 1966.

Ne pouvant continuer la lidia, l'alternative fut à nouveau programmée le 11 août suivant dans la même arène avec Paco Camino pour parrain et «El Viti» pour témoin face à des taureaux d'Urquijo.

Après dix-huit ans de carrière au plus haut niveau, Paquirri fut tué par le taureau Avispado de Sayalero y Bandrés à Pozoblanco le 26 septembre 1984.



Alternative de Paquirri, Barcelone 1966.



Alternative du français Carlos Olsina des mains de José Mari Manzanares (parrain) et Paco Ureña (témoin). Istres 2022.

L'AVENIR

Depuis trois siècles la source du toreo ne s'est jamais tarie. Des milliers d'aspirants ont tenté l'aventure et chaque quart de siècle environ apparaît un génie précoce promis à s'élever au sommet : ce fut le cas de Joselito au début du XXe siècle, de Luis Miguel Dominguin dans les années 40, de Paco Camino vingt plus tard, d'Emilio Muñoz vingt ans après et d'El Juli au milieu des années 90. Tous furent connus de la planète taurine avant d'avoir atteint l'âge légal pour pouvoir toréer.

C'est aujourd'hui le cas de Marco Pérez, âgé de 16 ans à peine mais connu de tous depuis que des images prises au campo commencèrent à circuler alors qu'il n'avait que 9 ans.

Éblouis par son intelligence intuitive du toreo, par sa capacité à résoudre les situations les plus complexes face à des adversaires plus grands que lui et par la profondeur de son toreo, les principaux toreros contemporains, Juan Bautista le premier qui a pris en charge sa carrière, ont suivi et accompagné sa progression.

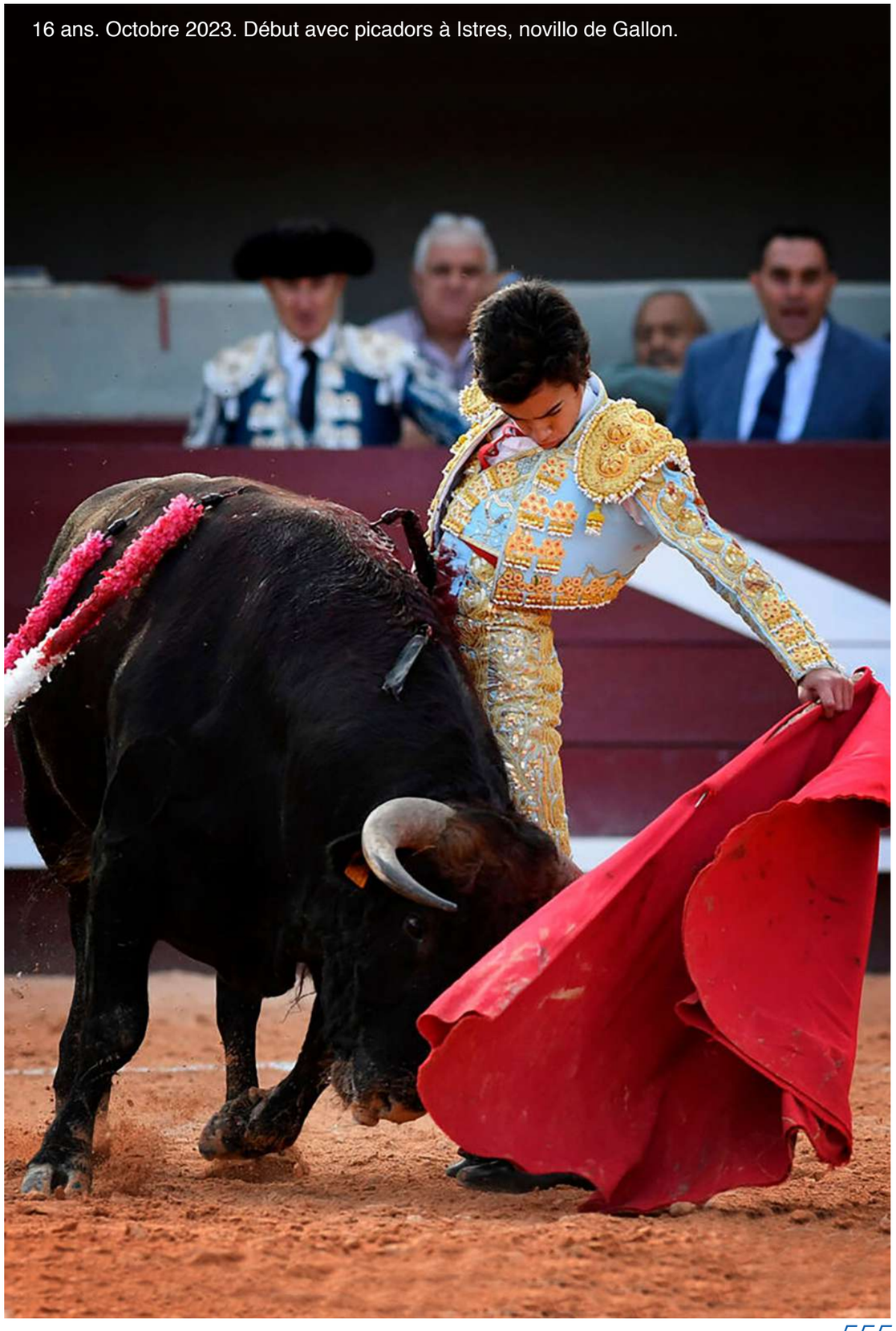
Il a triomphé à Madrid et Séville (une queue) comme becerrista, puis à Istres lors de son début avec picadors.

Est-il l'Élu appelé à régner sur le toreo durant le prochain quart de siècle ? Il ne tient qu'à lui de le confirmer.


13 ans.


15 ans.
Madrid.


15 ans.
Séville.


16 ans. Octobre 2023. Début avec picadors à Istres, novillo de Gallon.



Francisco Montes «Paquiro»



Partie 3
La lidia

«Dès que le taureau pénètre dans le ruedo il faut l'étudier. Tu ne peux pas sortir pour le toréer en lui donnant des passes sans savoir comment il peut réagir. Il faut d'abord le dominer. Pour toréer il faut d'abord lidier. Sans lidia il n'y a pas de toreo».

Jaime Ostos

Sommaire

558 - **1/** Alea jacta est
Reconocimiento
Sorteo
Apartado

564 - **2/** Rituels
S'habiller de lumières
La «Porte des peurs»
L'ordre protocolaire

576 - **3/** Premier tercio
Voir le taureau
Parer le taureau
La pique
Paroles de picadors
Les quites

720 - **4/** Second tercio
Orthodoxie
L'expertise
de Victor Mendes
Poder a poder
Saut à la garrocha
Matadors banderilleros
Sesgo por dentro
Al quiebro
Al violin

766 - **5/** Troisième tercio
La faena
Le moment de vérité
La mort du taureau
Les stigmates
de la passion
La « belle mort»
du héros
La fête du courage
et des gens de coeur

Au XIXe siècle, Paquiro, éduqué dans l'esprit des Lumières, introduisit la rationnalité des encyclopédistes dans une lidia jusqu'alors essentiellement épique.

Au XXe siècle les toreros de «l'Âge d'Or» approfondirent la dimension esthétique de la lidia.

Au XXIe siècle, épique et esthétique sont les piliers indissociables d'une lidia éthique.

1 ALEA JACTA EST

RECONOCIMIENTO

Le matin de la course un dernier contrôle sanitaire des taureaux est effectué lors du ***reconocimiento***. En Espagne il relève des vétérinaires de l'administration, en France de ceux de la commission taurine.

Passé ce dernier filtre destiné à garantir que les taureaux sont aptes au combat, les représentants des trois cuadrillas inspectent à leur tour l'état physique des taureaux pour vérifier qu'ils voient bien des deux yeux et qu'ils ne sont affectés d'aucune boiterie qui aurait pu échapper aux vétérinaires ou survenir depuis.

De manière tout aussi pointilleuse, les professionnels jaugent les qualités et défauts supposés de leurs futurs adversaires en essayant de déceler leurs possibles qualités morales au regard leur aspect physique.

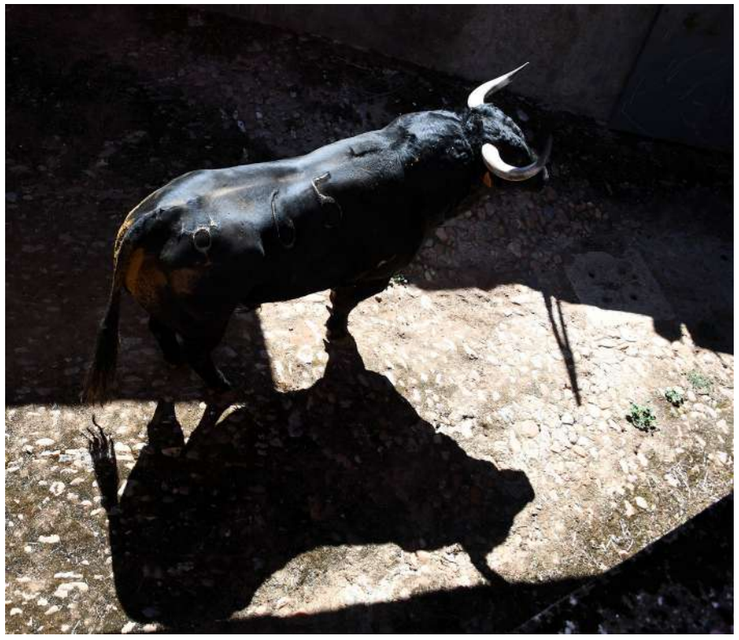
Une fois les six taureaux validés, on compose trois lots en essayant de répartir les taureaux le plus équitablement possible en fonction de leurs facilités ou difficultés supposées.

Chanson de gestes autant que de mots : bras arrondis et index relevés ou baissés, chacun décrit à sa façon les taureaux tel qu'il les voit. Langage universel de la planète taurine.



Reconocimiento à Madrid.

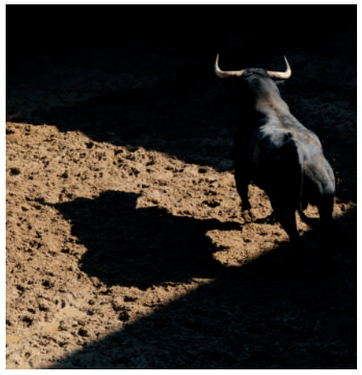






Reconocimiento à Séville.

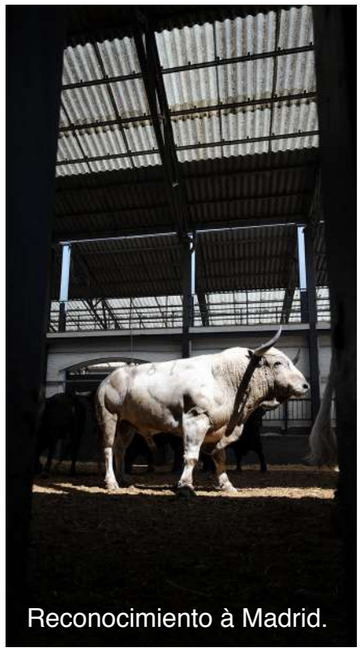

Reconocimiento à Madrid.

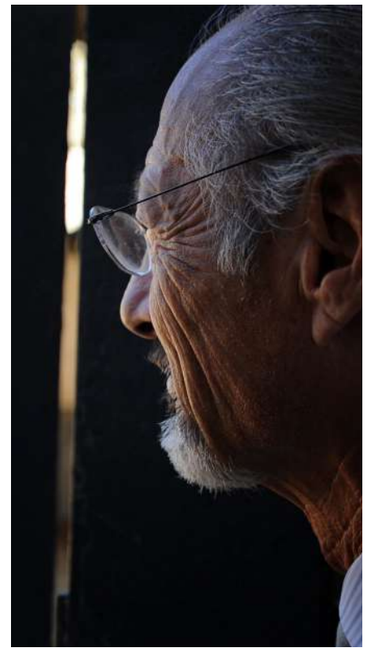





Reconocimiento à Madrid.




Reconocimiento à Madrid.






Sorteo à Salamanque.

Sorteo

Puis un petit attroupement se forme, vingt paires d'yeux rivées sur quatre doigts. Le monde se réduit aux trois boulettes de papier à cigarette sur lesquelles on écrit les chiffres de la chance que sont les numéros des taureaux à combattre, inscrits par paires sur chaque feuille par le représentant du premier matador. Les papiers sont roulés en boule par le représentant du troisième et jetées ensemble dans le chapeau du mayoral.

Puis on «met la main» pour tirer une boulette par ordre d'ancienneté, le représentant du matador le plus ancien en premier. Le sorteo est l'expression d'un fatum malicieux qui peut anéantir en un instant les espoirs d'une vie, ruiner ou lancer une carrière. La main qui tremble en plongeant dans le sombrero est celle du destin. Le dépliage semble durer une éternité. Puis chacun annonce ses numéros, toujours dans l'ordre d'ancienneté.

Les regards échangés en disent long… On a touché le bon lot… ou le mauvais. Sur le papier, bien sûr. Mais dans tous les cas le sort en est jeté. Alea jacta est.

Chaque représentant de torero indique dans quel ordre sortiront les deux taureaux qu'il a tirés pour son patron. l'ordre de la course est ainsi défini.

APARTADO

Une fois le tirage au sort effectué, les toros sont séparés en douceur les uns des autres. C'est l'***apartado***.

Passant d'une cour l'autre puis par divers couloirs qui s'ouvrent et se ferment sans bruit, chacun d'eux parvient seul dans l'ultime entonoir qui le guide vers le toril individuel d'environ trois mètres sur deux où il va attendre au calme le moment de bondir en piste.

Durant l'apartado le comportement du taureau est riche d'enseignements et les cuadrillas scrutent le moindre détail de son comportement. Celui qui tente de monter un de ses congénères est assurément un dominant. Au contraire, celui qui se laisse faire sera sans doute noble.

Quant aux deux qui se battent ils seront peut-être braves, de même que celui qui s'est élancé de loin vers la porte ouverte et l'a franchie mufle au ras du sol. Il sera aussi certainement noble. Celui qui hésite à s'engager et freine devant le couloir sera méfiant en piste. Voire manso. Tel autre qui surveille au-dessus de lui la présence des hommes qui ouvrent et ferment les portes risque d'être un sacré client.

De retour à l'hôtel, la cuadrilla racontera au matador ce qui lui a plu et taira le reste. Mais certains matadors préfèrent ne rien savoir car les apparences sont souvent trompeuses.





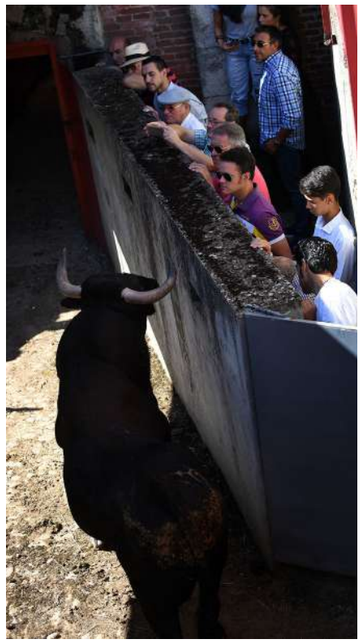




Apartado à Salamanque.









2 RITUELS

S'HABILLER DE LUMIÈRES

Une heure et demie avant la course le rituel de l'habillage débute dans la chambre du matador.

Sur la chaise le costume scintille de mille feux. Qui n'a jamais porté ce carcan rigide dans lequel on se glisse avec peine ne peut connaître l'angoisse de celui qui le revêt.

Pas plus que la peur n'écarte le danger l'héroïsme ne peut vaincre la mort. Le rôle du rituel est de remplir l'attente d'une euphorie fataliste qui permet de vivre au présent.

Le matador enferme sa peur dans la routine de gestes minuscules offrant à l'irrationnel un cadre formel autour d'une liturgie méticuleuse et à l'intelligence un échappatoire quasi hypnotique.

L'entourage rassure, rappelle les exploits passés. l'homme consolidé par ses oeuvres, légitimé par son passé : il triomphe donc il est. Et la métamorphose s'opère : surgissent d'aussi loin que la peur et plus forts qu'elle, l'instinct de puissance, le désir de vaincre, le besoin d'exister.

À mesure qu'il revêt la tunique du héros, l'humain prostré devient torero.





El Cordobes père et fils. (Photo Roland Costedoat).







DE PÈRE EN FILS

Depuis Francisco Romero qui enseigna son savoir à son fils Juan et celui-ci aux trois siens dont le grand Pedro, de nombreuses dynasties familiales ont participé à l'histoire du toreo. Transmises de père en fils (les Gallos, Bienvenida, Dominguin, Camino, Aparicio, Manzanares, Arruza...), petit-fils (Ordoñez, Gaona et Silveti au Mexique), voire arrière petit-fils dans le cas des Litri, les valeurs du toreo se perpétuent ainsi dans un cadre privilégié.

Mais à l'instar des dynasties aristocratiques (les «meilleurs» en Grec), si le titre se transmet il n'en va pas toujours de même des qualités fondatrices de la lignée. Certains surpassent la gloire de leurs pères tandis que d'autres ne parviennent jamais à l'égaler et doivent s'incliner devant celle acquise au mérite par des toreros «roturiers».



Madrid 2011. Ivan Fandiño et David Mora, souvent programmés ensemble, connurent une ascension fulgurante avant de terminer leur carrière tragiquement : Mora après aoir reçu en 2014 une cornada gravissime à Madrid et Fandiño tué en 2017 par un taureau dans l'arène française d'Aire sur Adour.

La porte des peurs

Dans le tunnel des cuadrillas, antichambre du ruedo où l'on pénètre par ***el porton de los sustos***, («la porte des peurs»), la tyrannie de l'image s'immisce dans l'univers des toreros.

Depuis quelques années les toreros doivent accepter de bonne grâce les selfies avec tous ceux qui ont pu pénétrer dans ce lieu jadis exclusivement réservé aux toreros.

Le tribut payé à la société du spectacle, boursouflure ludique de celle de consommation, a pour prix le viol de leur intimité dans les instants qui précèdent le paseo.

Chacun l'acquitte à sa façon, certains avec le sourire et d'autres en se murant dans une profonde introspection qui les préserve du monde.

Tel Janus, le torero possède deux faces : celle qu'il montre et celle du dedans.

L'image qu'il donne aux objectifs est primordiale mais son esprit est ailleurs, le projetant déjà devant le taureau ou dans des croyances auxquelles certains s'accrochent en s'enfermant dans la chapelle de l'arène qui leur tient lieu d'ultime rempart où les objectifs impudiques ne pénètrent pas encore.



Passé ce moment de flottement entre deux mondes, le rituel reprend le dessus tandis que les valets d'épée et leurs aides poussent leurs chariots lourdement chargés en bousculant ce petit monde.

Comme pour la prière, tout est dans la minutie que l'on met à parfaire ses gestes pour **lier la cape** à la perfection.

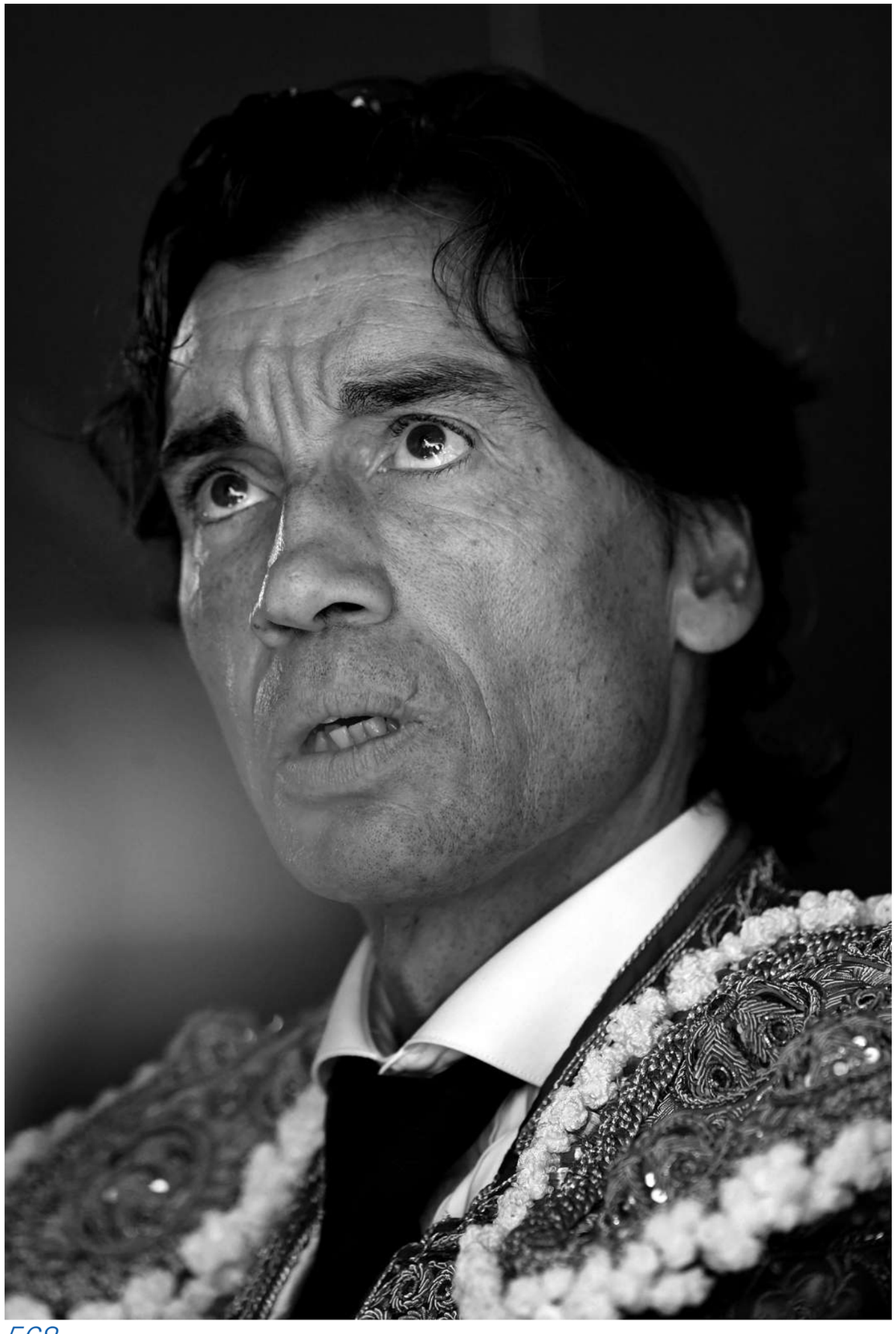
Pli après pli, seul ou aidé de ses subalternes qui l'emmaillotent dans sa carapace de soie, le matador ajuste le manteau d'apparat sur son épaule gauche, protection sublime et dérisoire semblable aux habits sacerdotaux.

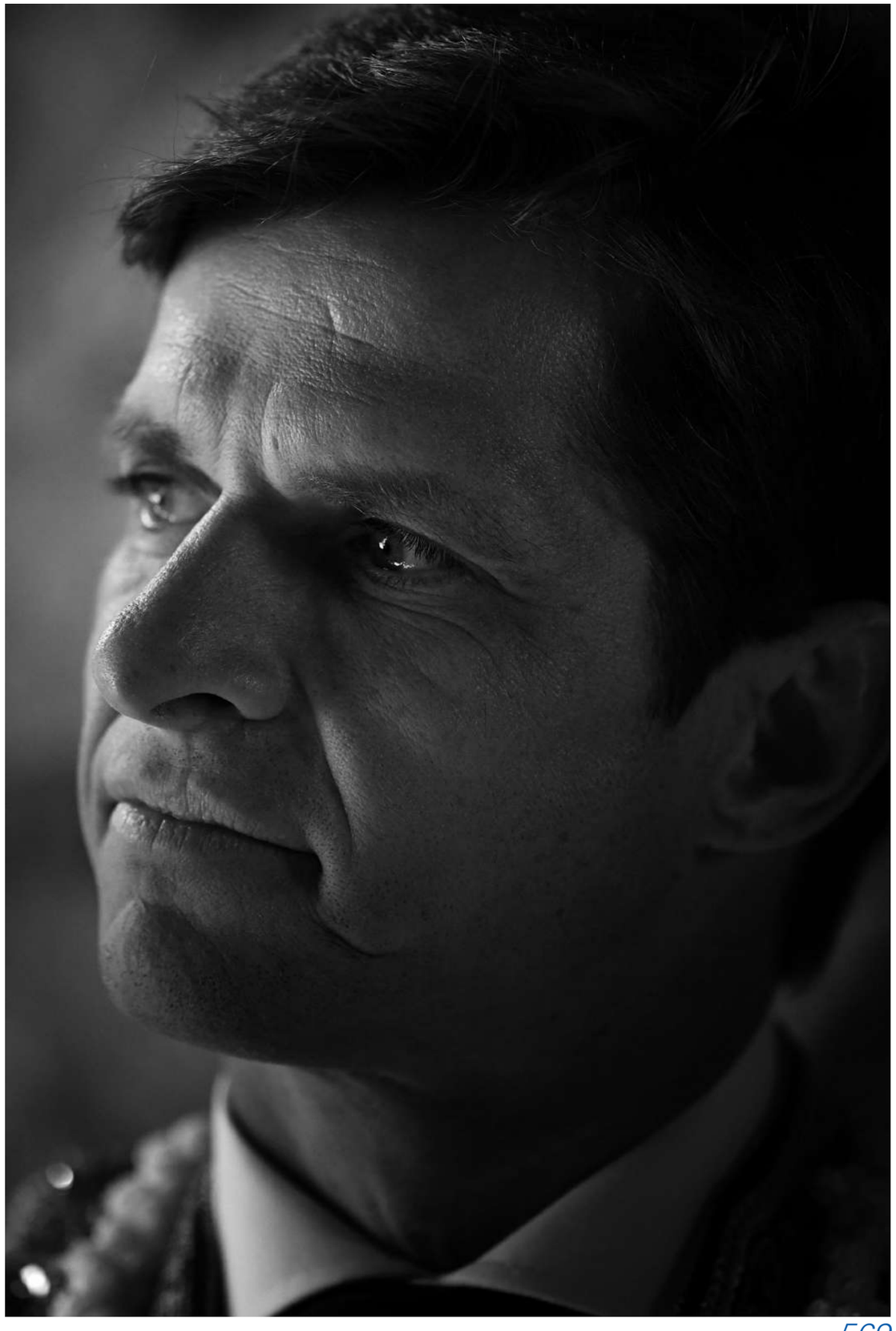
Face à lui-même et en proie au doute, le matador qui va entrer dans l'arène est un homme seul dont le regard contemple le néant.

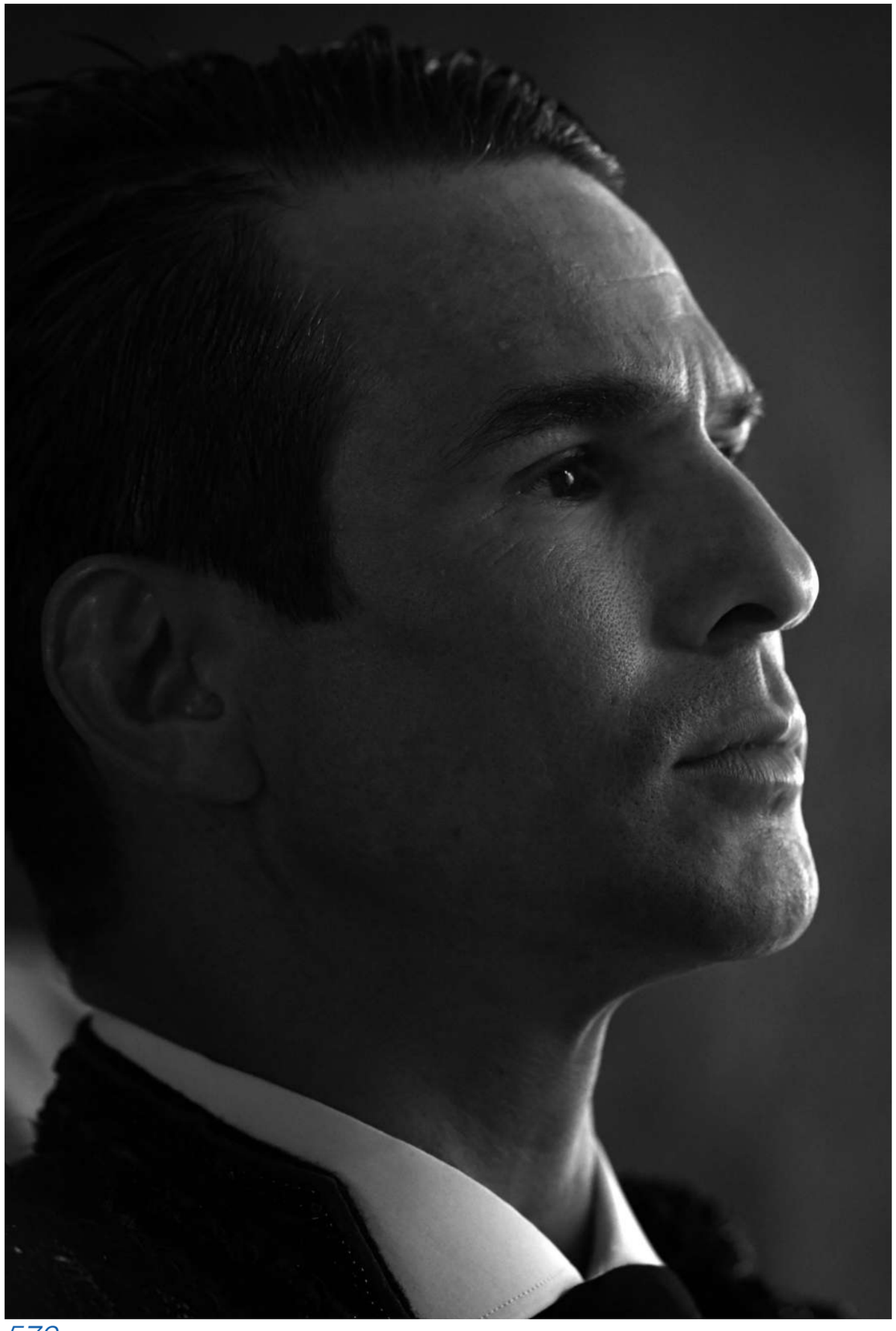














Les deux faces de Juan José Padilla, éborgné par un taureau en 2011, comme Manuel Dominguez «Desperdicios» au XIXe siècle, Lucio Sandin au XXe, Javier Cortes et Paco Ureña récemment...

Depuis deux siècles, dans les amphithéâtres romains ou les enceintes couvertes modernes, le rituel est le même et le protocole aussi.

L'ORDRE PROTOCOLAIRE

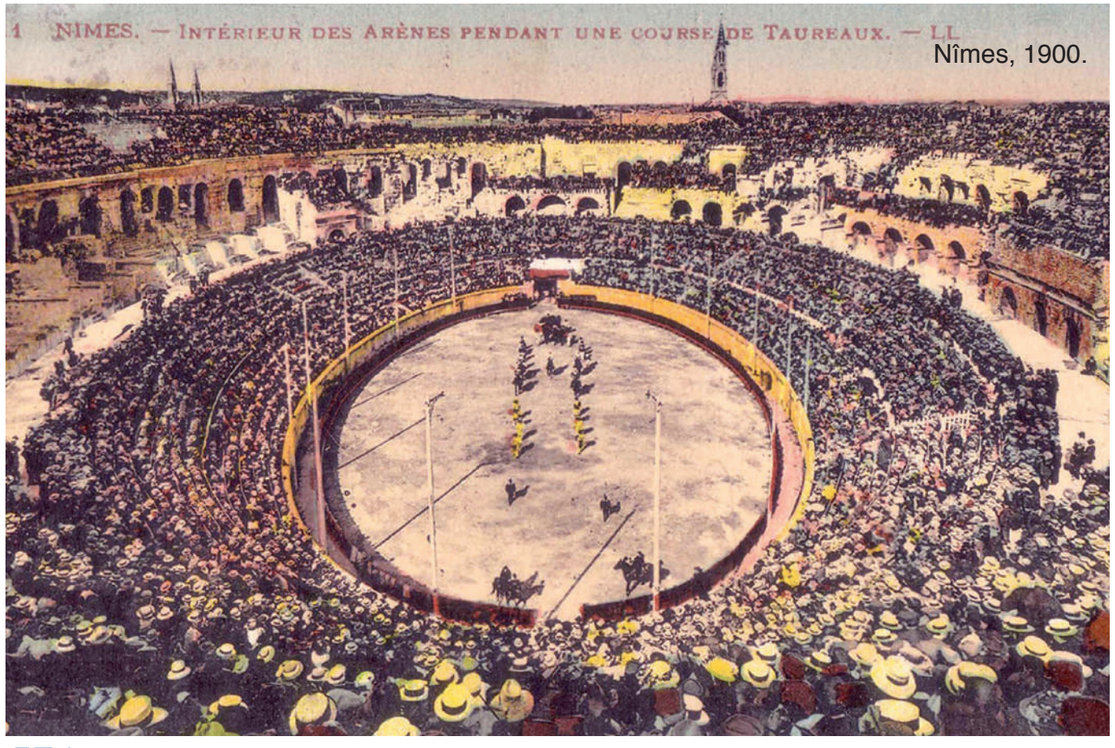
Passant de l'ombre protectrice à l'exposition en pleine lumière, le ***paseo*** s'ébranle.

Précédées de l'***alguazil*** les cuadrillas s'avancent dans un ordre précis basé sur l'ancienneté des matadors.

Le matador le plus ancien, qui est **chef de lidia** est à gauche dans le sens de la marche, le second à droite et le plus jeune au milieu. Au deuxième rang, la ***cuadrilla*** du chef de lidia, dont le premier ***banderillero*** est à gauche, le deuxième à droite et le troisième au milieu. Au troisième rang la cuadrilla du second matador et au quatrième rang celle du matador dont l'alternative est la plus récente.

Viennent ensuite les ***picadors***, ceux du chef de lidia sur la première ligne... Puis le train d'***arrastre***, les ***monosabios*** («signes savants» car leur costume ressemblait à ceux des singes d'un cirque qui se produisit à Madrid la première fois qu'on les habilla ainsi) dont le rôle est de seconder le picador, et enfin les ***areneros*** qui ont pour fonction de veiller au bon état de la piste et des barrières.

Depuis deux siècles, des amphithéâtres romains aux enceintes couvertes les plus modernes, le protocole est le même et le rituel aussi.



Nîmes, 1900.

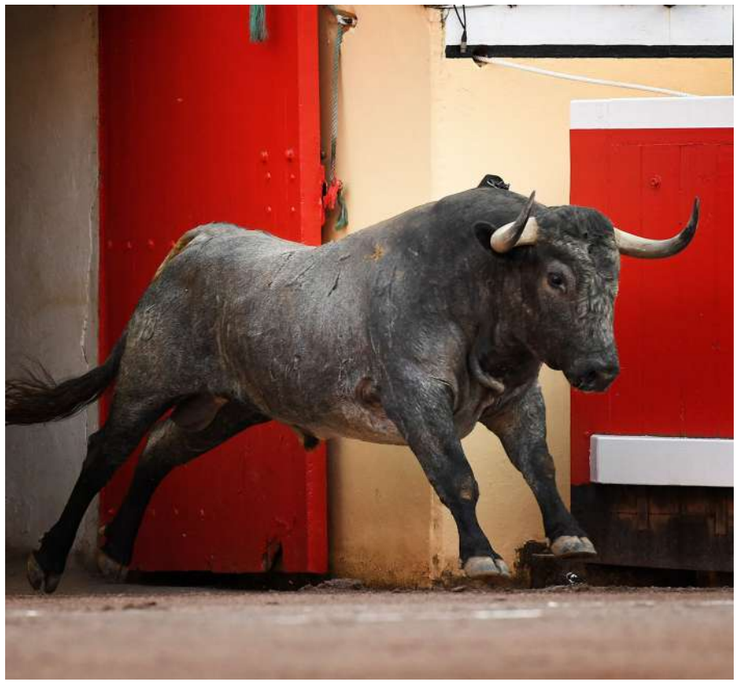

Face à lui-même et en proie au doute, le matador qui entre dans l'arène est un homme seul dont le regard contemple l'au-delà.

Juan Belmonte.
«Si l'on devait signer les contrats le matin de la course, il n'y aurait plus de corridas» .


Illumbe 2019

3 Premier tercio

Voir le taureau



Depuis Paquiro la lidia est affaire de logique : il s'agit, par une suite d'actions toujours appropriées aux conditions du taureau, de l'amener à se soumettre à la volonté du matador. A l'origine le but du matador était de porter l'estocade dans les délais les plus brefs. Aujourd'hui il est de réaliser une faena de muleta composée d'une cinquantaine de passes. **La lidia est donc basée sur la gestion rationnelle des efforts que l'on va demander au taureau de produire** afin de lui permettre d'arriver au troisième tiers dans les meilleures conditions physiques et morales pour que le torero puisse réaliser sa faena. **Du début à la fin la lidia va donc consister à mesurer, vérifier et au besoin administrer la force et la bravoure du taureau, le but étant de canaliser sa charge pour la rendre toréable.** Tout est affaire de mesure et d'équilibre.

Grâce à sa connaissance des encastes et des ganaderías le torero peut anticiper la charge de ses adversaires : ceux de la branche Domecq auront a priori une charge prompte et franche. Ceux issus de la lignée Atanasio Fernández (Dolores Aguirre)... ont troqué leur bravoure noble initiale pour une bravoure rugueuse très éloignée du projet de leur créateur.

Les descendants des taureaux de Lisardo Sánchez, eux-même issus en partie de ceux d'Atanasio Fernández (Puerto de San Lorenzo, Valdefresno, Los Bayones...) seront a priori braves et certainement nobles. La charge des rusés Santa Coloma (La Quinta, Pallares, Flor de Jara...) sera la plus continue... mais aussi la plus délicate à contrôler. Celle des Murube sera la plus longue même si elle est parfois lente à démarrer. Les Villar-Vega de la famille Cobaleda seront âpres (Barcial...). La charge des cousins Galache sera franche et répétée. Ceux des Miuras sera de courte durée, plutôt compliquée voire intoréable. Les Albaserradas croisés de Santa Coloma de Victorino Martín, Adolfo Martin et José Escolar, en possèderont une très vive, quoique difficile à canaliser si ce n'est en étant capable de la conduire par le bas et de ne jamais la brusquer.

Les Gamero Civico de Samuel Flores seront nobles s'ils sont dans le type «***acapachado***», beaucoup plus compliqués s'ils sont bâtis plus hauts. Quand aux Nuñez mâtinés de Domecq (Alcurrucén, Cebada Gago...) ils possèderont peut-être la charge la plus longue grâce à la fameuse foulée supplémentaire dont rêvent les toreros. Quand aux Domecqs, de Garcigrande à Zalduendo, la gamme des comportements est variée selon que l'on aura sélectionné sur la bravoure ou sur la seule toréabilité.

Cette grande variété offre au torero un éventail de possibilités immense et explique qu'il n'y ait pas deux taureaux qui embistent de la même manière. **Quand la porte du toril s'ouvre le taureau est une équation qui ne comporte que des inconnues. Au torero de la résoudre en captant son regard.**









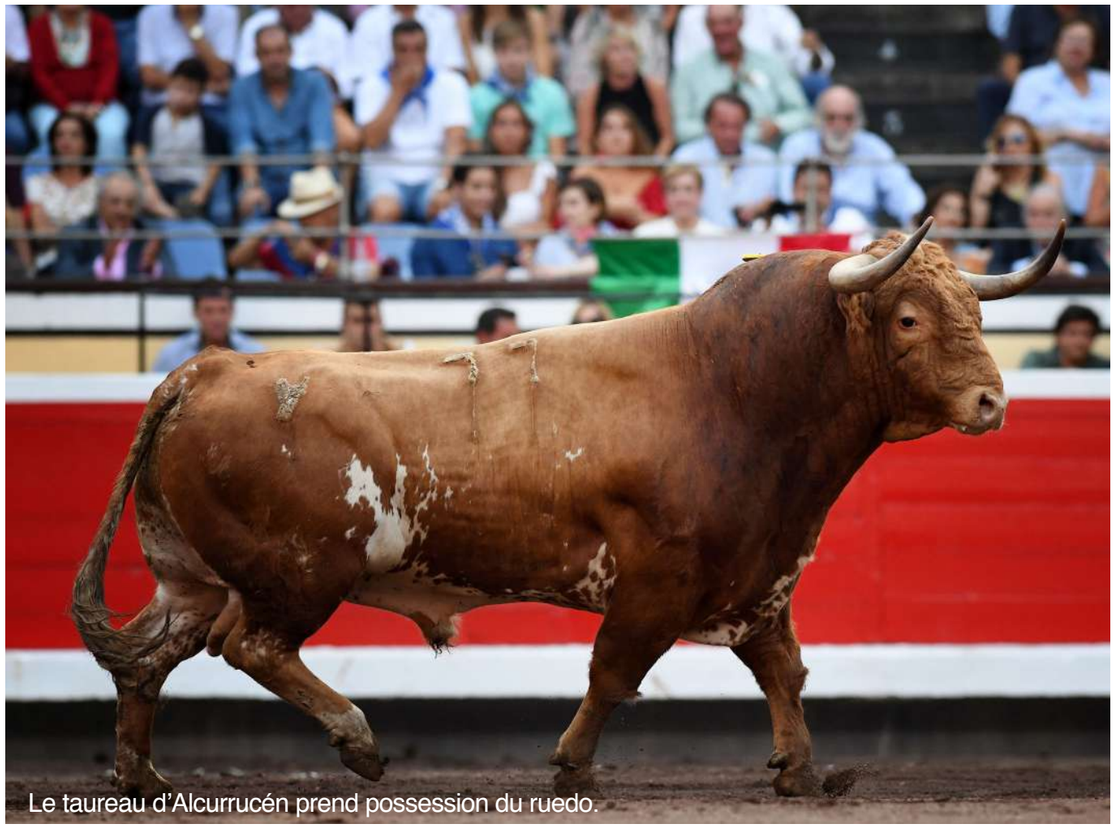
José Mari Manzanares

«Il y a un facteur psychologique duquel les toreros ne parlent pas souvent et qui peut paraître irrationnel quand on dit que le toro peut percevoir l'odeur de la peur dans le timbre de la voix dont l'insécurité ou l'agressivité influent sur lui, en renforçant son agressivité ou au contraire en l'intimidant. Ce qui est sûr c'est que le regard du toro fait de lui un adversaire à nul autre pareil. Quand le toro n'a pas encore chargé et qu'il te regarde, c'est sa nature profonde qu'il te livre. Certains te regardent avec bienveillance, d'autres avec indifférence, d'autres avec sauvagerie ou par intermitence. Quelques uns le font avec des airs d'assassins. De tous les encastes, il y en a deux qui te fixent plus que les autres : les Santa Colomas de façon rusée et avisée, et les murubes, attentivement et calmement. Le but de la lidia est de les convaincre tous que leur véritable adversaire est le leurre».


Le taureau de Cuadri remate en haut.


Taureau de Miura emplazado.


Le taureau de Victorino répond à l'appel de la cuadrilla.


Le taureau d'Alcurrucén prend possession du ruedo.

Dès son entrée dans l'arène le taureau en fait son domaine. Comme un boxeur expérimenté c'est au centre qu'il va vouloir s'installer car de cet endroit il peut répondre à toutes les attaques.

Le rôle de la cuadrilla est de combattre ce réflexe naturel et donc de le déloger du centre de l'arène car en s'y enracinant, on dit alors du taureau qu'il est ***emplazado***, il rendrait difficile le travail du matador. Le haut niveau de bravoure foncière atteint par le taureau actuel fait que l'on voit peu de taureaux emplazados, réfugiés au centre de la piste. Répondant ordinairement à tous les cites, le taureau du XXIe siècle ne rechigne pas à répondre aux appels et à aller jusqu'aux barrières.

Son ancrange naturel ne s'en situe toujours pas moins au centre et cette attirance plus ou moins marquée infléchit ses charges vers le milieu de la piste, zone dégagée qui conforte son instinct animal habitué aux grands espaces de sa vie libre et sauvage quatre années durants.

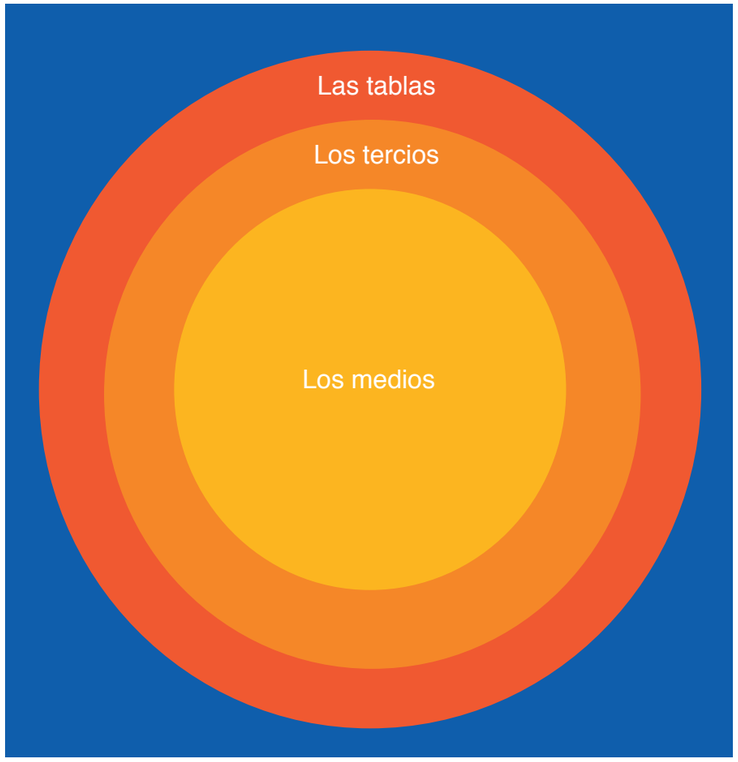
Cette zone du centre, ***los medios***, aimante le taureau lorsqu'il sort en piste. Quelque soit son degré de bravoure il se méfie de la zone des barrières, ***las tablas***, où il décèle la présence de l'humain qu'il ne peut atteindre.

Plus il est brave, plus le taureau entend livrer bataille au centre de la piste contre quiconque se présentera.

À ce stade le matador ne sait encore que peu de choses sur lui. Les banderilleros le provoquent à tour de rôle puis se réfugient derrière les burladeros afin d'étudier ses réactions.

Le fait de les poursuivre jusqu'à l'abri et de donner de la corne, tête basse, sur les planches, est un indice de bravoure puisque le taureau n'hésite pas à abandonner sa position centrale pour aller combattre dans un terrain qu'il apprécie moins.

Le torero, toujours très attentif, enregistre aussitôt une information essentielle : **la manière dont le taureau a attaqué le burladero, en bas ou en haut, préfigure celle dont il mettra la tête dans sa cape.**



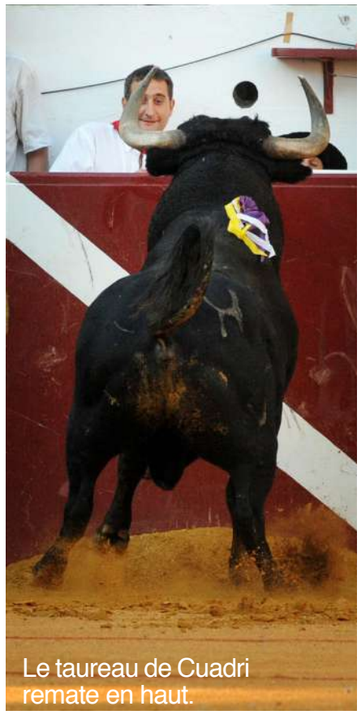
L'arène est semblable à un échiquier virtuel divisée en trois zones :

las tablas (les planches) zone dans laquelle le taureau se défend et «pèse» sur le torero.

los tercios, zone intermédiaire, sorte de no man's land où taureau et torero entament le plus souvent leur rapport de forces,

los medios (le centre), où le taureau brave se livre le mieux.

Jaime Ostos
«Dans les tablas c'est le taureau qui commande ; au tercio et au centre c'est le torero».


Le taureau de Cuadri remate en haut.

À quelle vitesse le taureau attaquera-t-il ? Au galop, signe de bravoure, au trot, signe de retenue, ou au pas, ce qui ne présage rien de bon ?

Rocío de la Cámara
«Dès les premiers galops, je sais ce que mes toros ont dans le ventre et si c'est cela que je cherche. Et quand c'est le cas, quelle satisfaction ! Un galop long et cadencé est presque toujours signe de bravoure franche, de noblesse. Un trot rapide et saccadé peut indiquer une tendance à mansear, à ne pas s'engager franchement, que la pique peut corriger mais qui peut aussi évoluer en marche inlassable, le toro est alors andarín, ou carrément gazapón..."

Jaime Ostos
«Dès que le taureau pénètre dans le ruedo il faut l'étudier. Tu ne peux pas sortir pour le toréer en lui donnant des passes sans savoir comment il peut réagir. Il faut d'abord le dominer. Pour toréer il faut d'abord lidier. Sans lidia il n'y a pas de toreo. Tu dois étudier ses conditions. Le taureau est un animal comme n'importe quel autre qui est brave et qui cherche par où t'attaquer. De mon temps, quand le taureau entrait dans le ruedo le matador ne le recevait pas s'il n'était pas très brave et qu'il n'avait pas mis des cornadas dans les trois burladeros».

Les appels des subalternes ont donc pour but de faire livrer au taureau une part de son mystère avant que le matador ne vienne le défier. Dans sa façon d'attaquer il va déceler des enseignements précieux : savoir s'il ***embiste*** tête haute ou basse, s'il freine ou accélère à l'approche du but, s'il est attentif, ***fijo***, ou pas, s'il a de la force, s'il termine son attaque ou pas, s'il voit bien des deux yeux... sont des éléments indispensables que le matador tente de découvrir avant de dessiner sa première passe.

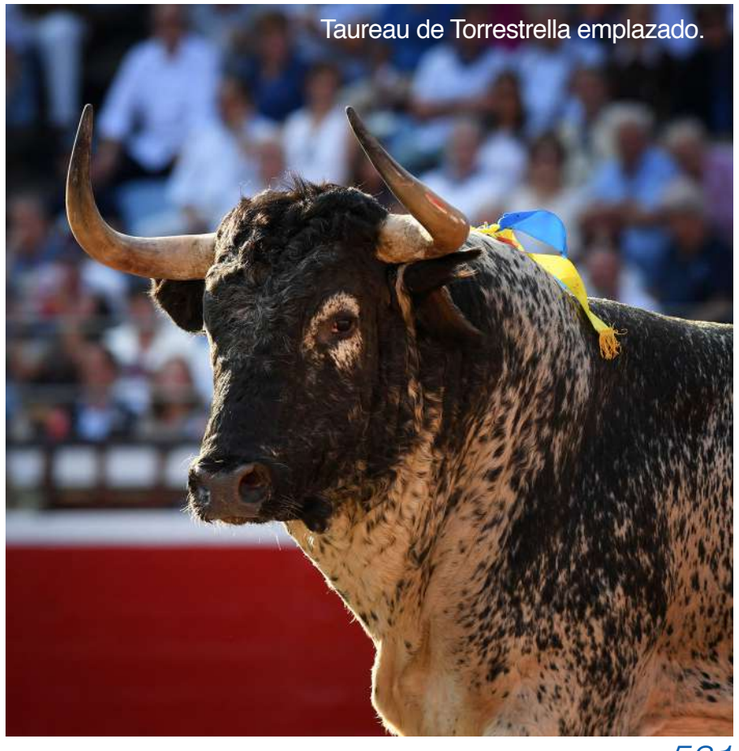
Mais il faut aussi tenir compte d'une variante inconnue au temps du maestro Ostos : aujourd'hui, en raison du manejo plus intensif, le taureau sort du toril plus froidement qu'autrefois et il est donc rare de le voir zébrer les burladeros de cornadas. Plus méfiant, il est plus difficile à comprendre.


La bravoure au trot, Victorino, Bilbao.



La bravoure au galop, Bayonne, Fuente Ymbro.

Curro Romero
«Il est indispensable de comprendre le toro avant de se mettre devant. Torero qui se trompe, torero en l'air ! Tout est important : les mouvements, les yeux, les oreilles... Certains toros ont les oreilles tournées vers l'arrière et écoutent tout ce qui se dit derrière eux dans le burladero. Le toro brave est attentif. Moi, un toro qui me regarde fixement me remplit de sérénité. Tout le contraire de celui qui se disperse, comme ses personnes qui ne regardent jamais dans les yeux lorsqu'elles te parlent. Le toro t'attrape grâce à ses mauvaises pensées plus qu'avec ses cornes !»

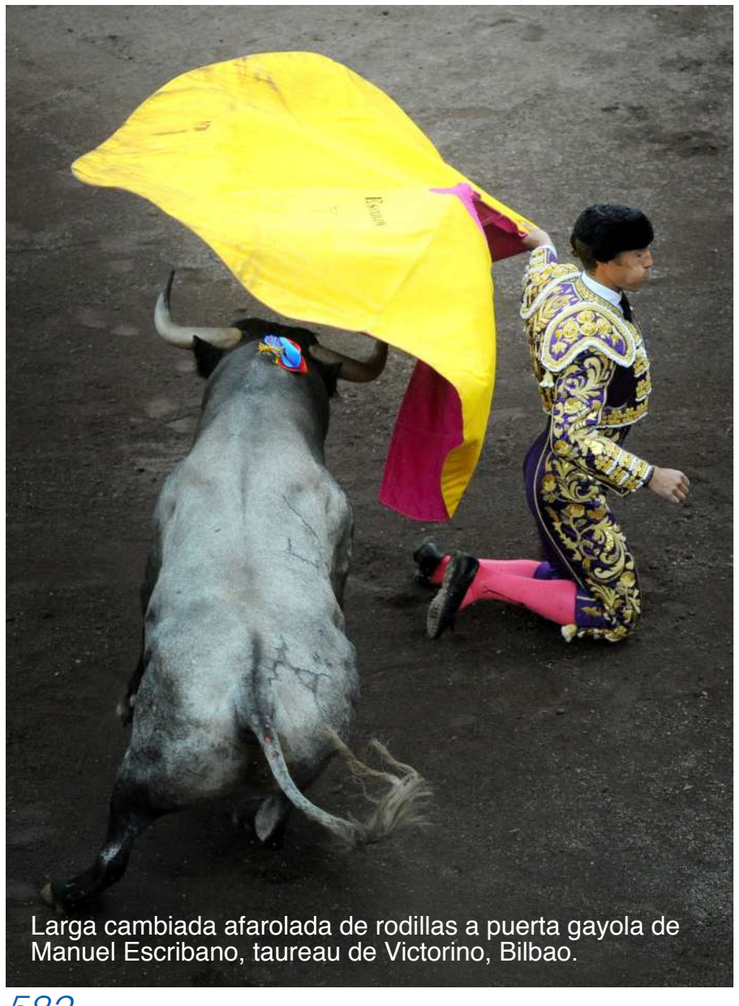

Taureau de Torrestrella emplazado.

Exception à la règle : pour démontrer sa propre bravoure, il arrive parfois que le torero, avant de connaître ses caractéristiques, aille défier le taureau dès sa sortie en piste.

Il s'installe alors a genoux face au toril, ***a portagayola***, pour lui donner soit une ***larga afarolada cambiada de rodillas***, soit un ***farol*** (cape tenue à deux mains) ***de rodillas***. Cette suerte dont le mérite est évident peut être également réalisée au fil des barrières, le torero s'aidant alors de l'attirance du toro vers le centre.



Farol de rodillas a puerta gayola de Clemente, taureau de La Quinta, Mont de Marsan 2023.


Larga cambiada afarolada de rodillas a puerta gayola de Manuel Escribano, taureau de Victorino, Bilbao.

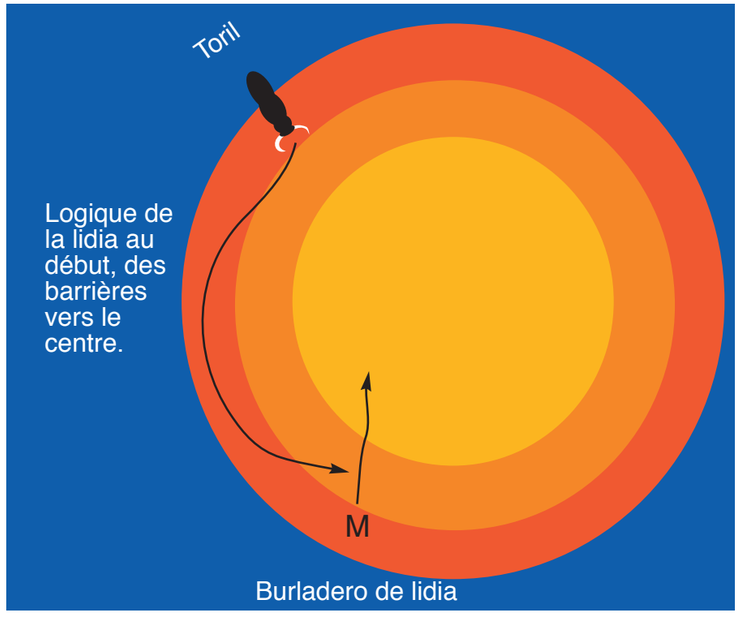





Larga cambiada afarolada de rodillas a puerta gayola d'Emilio de Justo, Dax.



Larga cambiada afarolada de rodillas au fil des barrières, Ivan Fandiño, Bayonne.



Logique de la lidia au début, des barrières vers le centre.

Burladero de lidia

PARER LE TAUREAU

Mais revenons à la logique de la lidia.

Pour aider leur matador à découvrir les secrets de son comportement, ses banderilleros appellent le taureau à tour de rôle et l'attirent vers les différents points de l'arène, l'incitant à aller au bout de sa charge, ***rematar***, en prenant soin d'éviter, mais un accident ou une maladresse sont toujours possibles, qu'il ne s'abîme en heurtant violemment un ***burladero***.

Ce faisant il lui font emprunter une trajectoire parallèle aux planches. Quand le taureau est «vu», le matador le reçoit dans sa cape, ***capote***.

On dit qu'***il l'arrête***, (*lo para*).

Pour retenir l'attention du public, il peut, comme il l'aurait fait à la porte du toril, donner au taureau une larga ou un farol au fil des planches.

Mais de façon générale le matador reçoit le taureau dans sa cape au fil des barrières et le torée alternativement sur les deux cornes en toreo contraire, le repoussant progressivement vers le centre, zone que le taureau considère comme sienne.

Si au contraire le taureau accuse une propension à se rapprocher de la zone des barrières, le torero inverse leurs positions et le conduit à reculons jusqu'au centre.



Enrique Ponce, lance de réception.



Morante, lance de réception genou ployé.



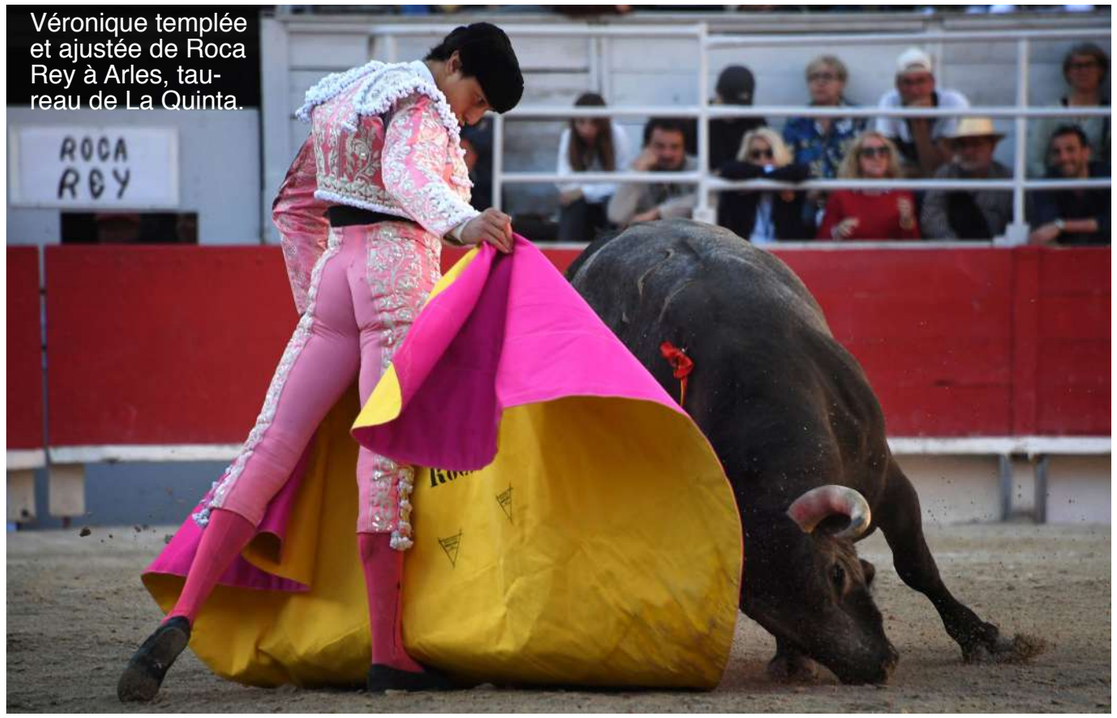
Juan Bautista, lance de réception à genoux.

La véronique

Après avoir donné ses lances de réception un genou en terre, les deux, ou debout, le matador torée à la **véronique**, passe fondamentale du toreo de cape.

S'il respecte les trois temps de la passe, le torero peut affiner sa compréhension du taureau en observant de comment celui-ci met la tête dans la cape, la suit, s'il embiste de la même manière sur les deux cornes, quelle est la longueur de sa charge sur chacune d'elle et quelle est leur fréquence de répétition.

En revanche, s'il se borne à donner ses passes en expulsant le taureau sans le conduire, le torero se prive des information précieuses qu'il recueille en ajustant ses véroniques du début à la fin.



Véronique templée et ajustée de Roca Rey à Arles, taureau de La Quinta.



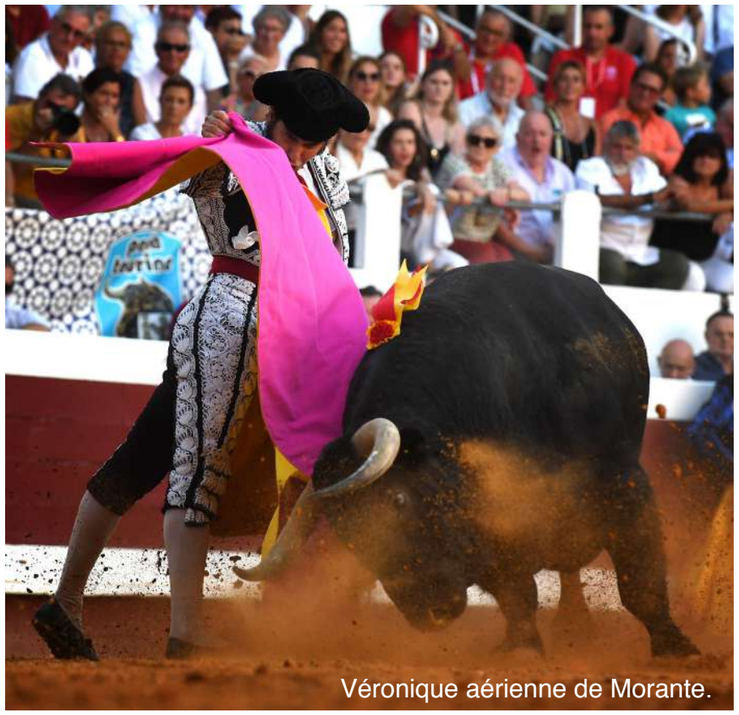
Véronique profonde et templée de Daniel Luque à Nîmes, taureau de La Quinta.

Le professionnalisme du torero s'exprime dans sa capacité à résoudre les problèmes en iinterpétant le répertoire. Une véronique reste une véronique tout comme un poême et un tract syndical sont de l'écriture.

La différence réside dans le style et dans le contenu.

Avant de devenir de grands concertistes tous les musiciens apprennent le solfège et font leurs gammes.

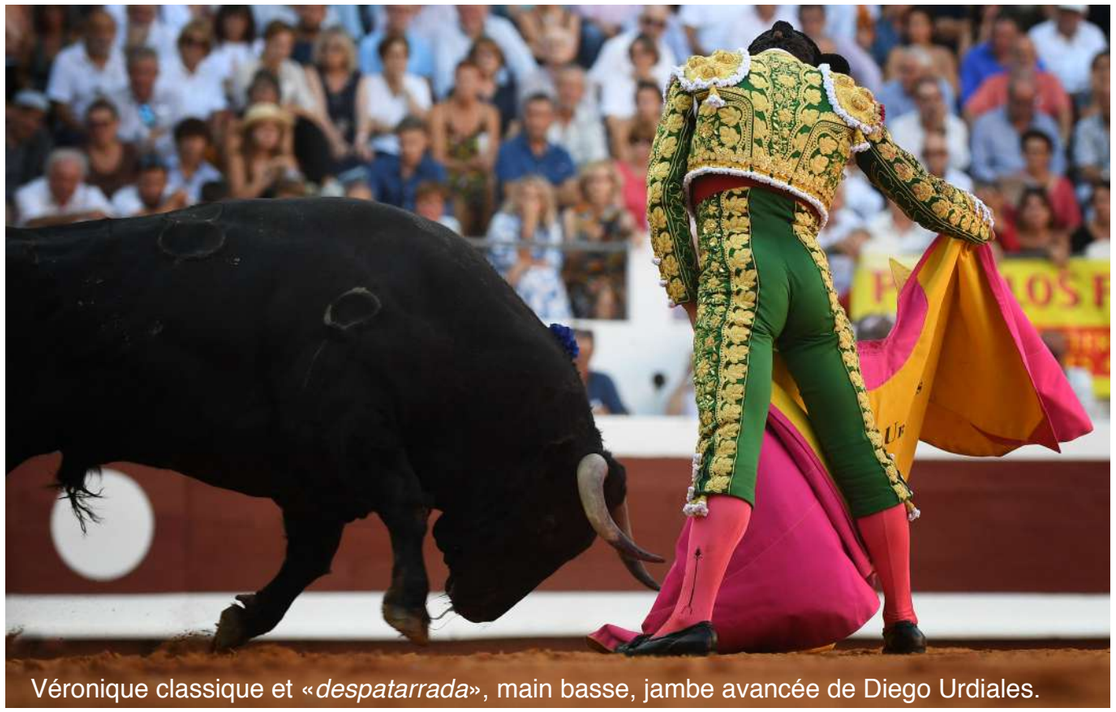
Il en va de même pour les toreros. Un sur 1000 devient figura, un sur 2000 *«torero de toreros»*.



Véronique aérienne de Morante.



Véronique cadencée et classique d'Alvaro Lorenzo.



Véronique classique et «*despatarrada*», main basse, jambe avancée de Diego Urdiales.



Véronique mesurée de Talavante.



Lance de réception d'Antonio Ferrera.


Véronique *encajada*, jambe avancée de Morante.



Véronique classique, jambe avancée, de Roca Rey.

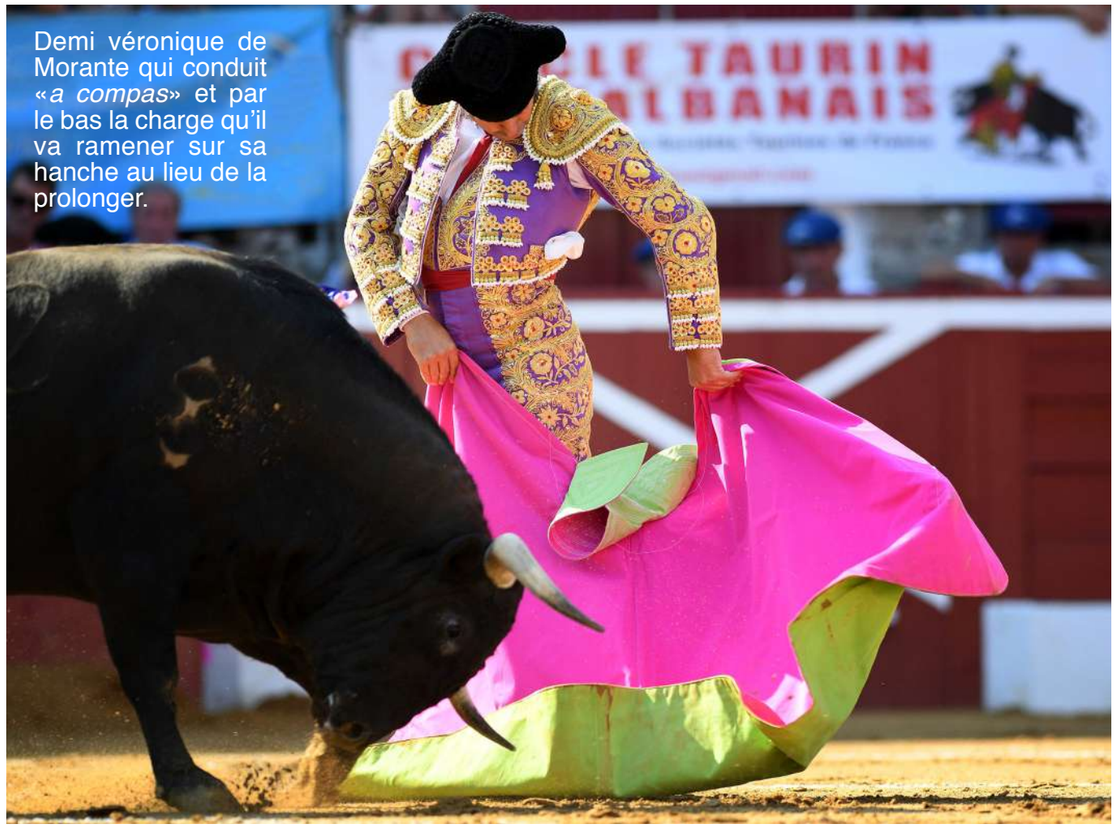
Tout au long de cette phase d'approche, le but du torero est de fixer l'attention du toro sur le leurre, de se centrer lui-même peu à peu par rapport à sa charge, d'épouser au mieux le rythme de celle-ci et de peser progressivement sur elle.

La **véronique**, ainsi nommée pour sa similitude supposée avec le geste de la sainte qui essuya au passage le visage du Christ en route pour le Calvaire, est au toreo de cape ce que la naturelle est à celui de muleta, son alpha et son omega.

Donnée en allant chercher le toro loin devant au moment du cite, en baissant les mains pendant la réunion et en pivotant du buste pour remater vers l'intérieur (les trois temps), la véronique permet au torero de canaliser et conduire la charge du taureau.

Si le taureau embiste avec bravoure, le torero, passe après passe, avance du terrain des barrières jusqu'au centre.

Il est alors temps d'interrompt la série de passes par un ***remate***. La **demi véronique** est le plus classique : le matador la donne en interrompant son geste au niveau de sa hanche et en rabattant sa cape dans son dos, imposant au taureau une sortie marquée vers l'intélui impose d'arrondir sa charge sur un espace réduit et le contraint à s'arrêter.


Demi véronique de Morante qui conduit «*a compas*» et par le bas la charge qu'il va ramener sur sa hanche au lieu de la prolonger.



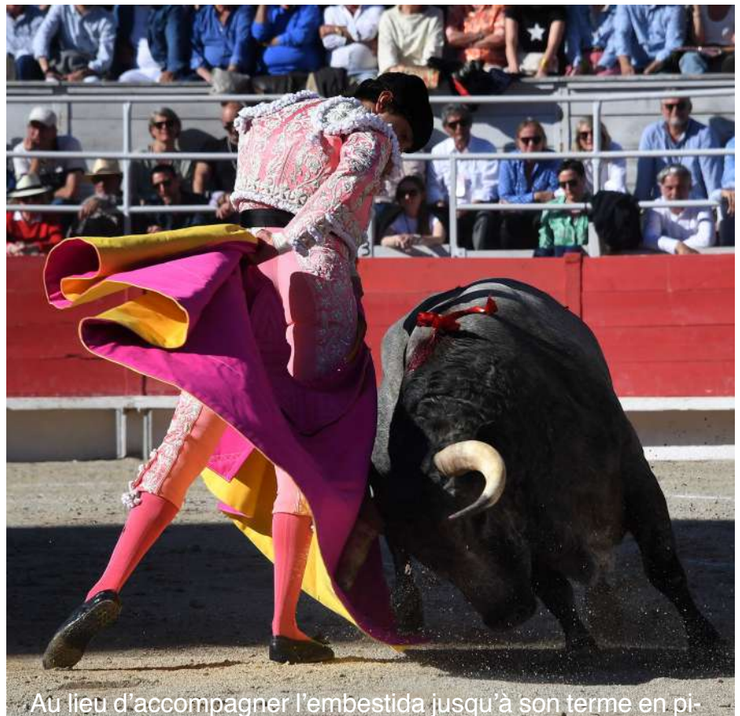
La difficile facilité du Juli dans cette demi véronique : le torero replie lentement la cape sur sa hanche pour ramener vers lui l'embestida qui s'est ouverte vers l'extérieur.



Morante remate sa demi véronique en joignant les mains sur sa hanche de sortie et en enveloppant la brave charge du taureau autour de lui. Le doigt de sa main gauche semble lui indiquer la direction à suivre.



Face à ce taureau qui embiste sans humilier totalement, ce qui dénote peut-être son intention de fuir, le Juli opte pour baisser sa cape jusqu'au sol afin de l'y inciter. L'autorité du torero est évidente et la demi véronique fait ici fonction de passe de «*castigo*» pour imposer la domination du torero et obliger le taureau.



Au lieu d'accompagner l'embestida jusqu'à son terme en pivotant son buste, Roca Rey termine sa demi véronique en dissociant son bras de celui-ci, peut-être en raison de l'embestida que l'on devine collante de ce Santa Coloma.

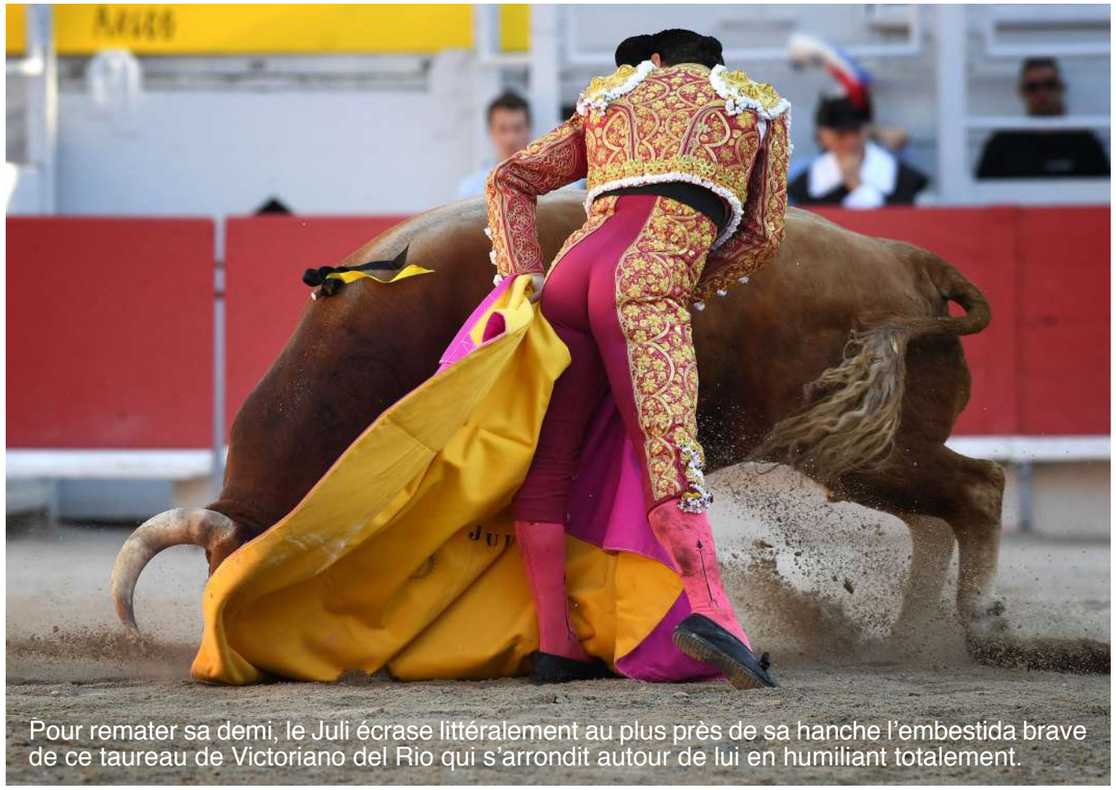
La demi véronique

La demi véronique est le point d'orgue d'une série de véronique : elle suspend la mesure sur une passe de remate dont la durée peut être prolongée à volonté... en tenant compte du taureau.

Depuis Belmonte la demi véronique se donne en citant de face et en accompagnant la charge du buste pour enrouler le taureau autour du torero jusqu'à l'arrêter pour suspendre ainsi le temps. Il importe donc de la donner en conduisant la charge jusqu'au bout avec temple, plutôt que de l'interrompre sèchement.



Malgré l'embestida quelque peu «*remolona*» (sans envie) de ce Santa Coloma qui ne s'emploie pas à fond, Emilio de Justo, qui a cité de face et en avançant la jambe, accompagne la charge de tout le buste et réunit ses mains au niveau de sa hanche de sortie en maintenant la cadence de cette demi véronique jusqu'à son terme.



Pour remater sa demi, le Juli écrase littéralement au plus près de sa hanche l'embestida brave de ce taureau de Victoriano del Rio qui s'arrondit autour de lui en humiliant totalement.

Autres remates

Si la demi véronique suspend la charge le temps d'un instant, le torero n'en doit pas moins sortir de l'espace confiné dans lequel il s'est réuni avec le taureau.

Sortir en marchant le plus élégamment possible c'est aussi toréer.

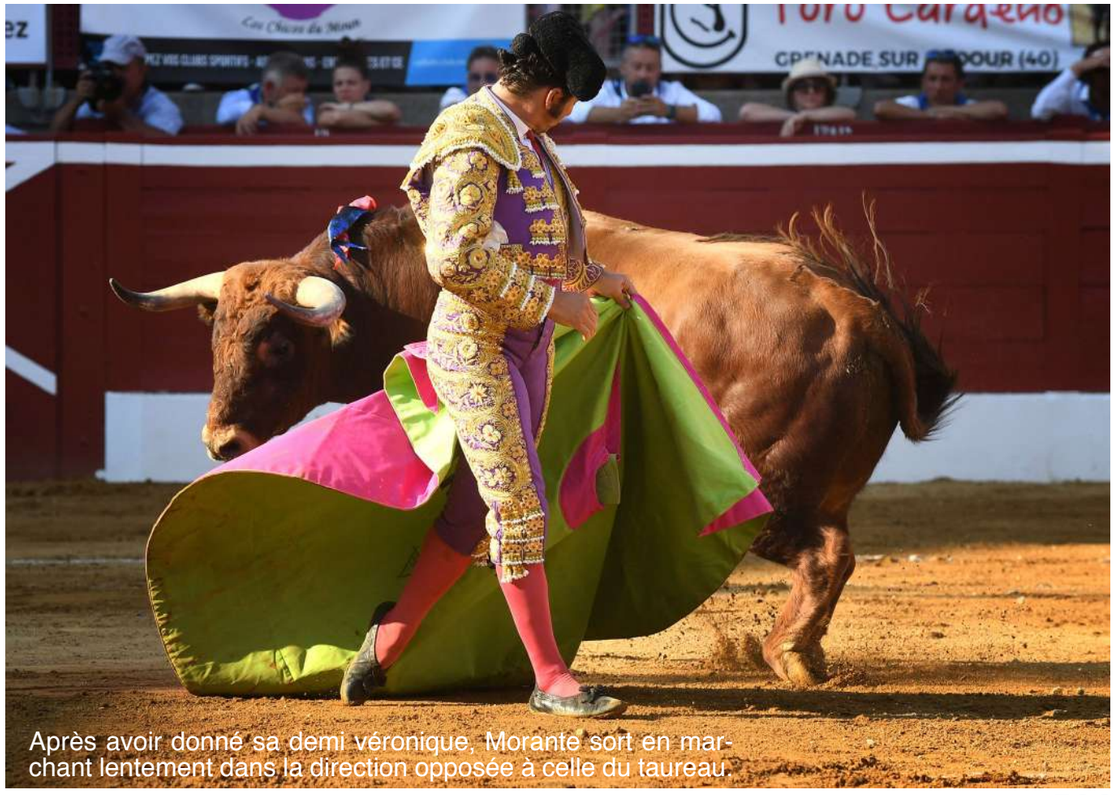
Parce que la demi véronique est exigeante pour le taureau qu'elle contraint à s'enrouler sur lui-même, le torero peut lui substituer une ***larga naturelle*** ou ***cordobesa***, voire une ***revolera***, qui, en donnant une sortie plus rectiligne, économise ses efforts (pages suivantes).



Après avoir enroulé le Victorino autour de sa hanche, Diego Urdiales marche dans la direction opposée à celle que prend le taureau. Il peut ainsi remater sa demi sans devoir accélérer sa gestuelle... sauf si le taureau décide de le suivre.



Ce taureau reconstruit de Garcigrande continue de pourchasser bravement et fixement la cape par le bas après que Talavante ait théoriquement terminé sa demi véronique.



Après avoir donné sa demi véronique, Morante sort en marchant lentement dans la direction opposée à celle du taureau.



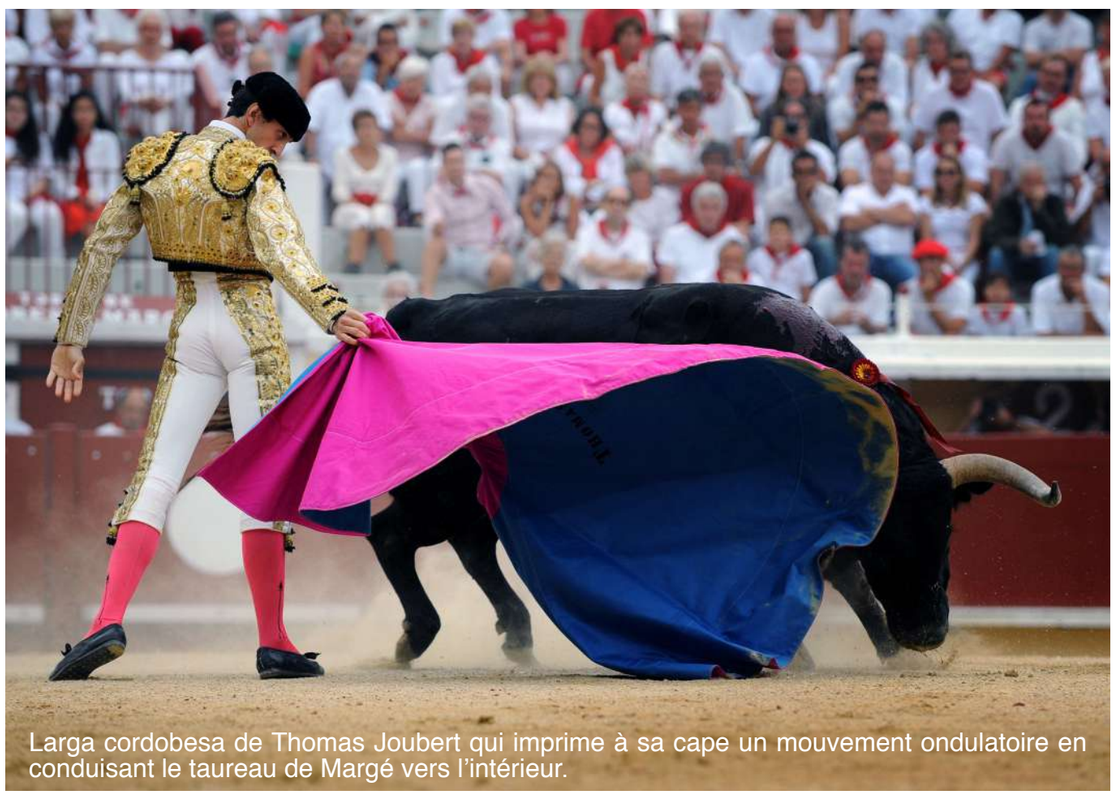
Daniel Luque remate sa série de lances par une larga cordobesa donnée par le bas à la façon d'une naturelle, ce qui lui permet de calibrer parfaitement la qualité de charge du taureau.



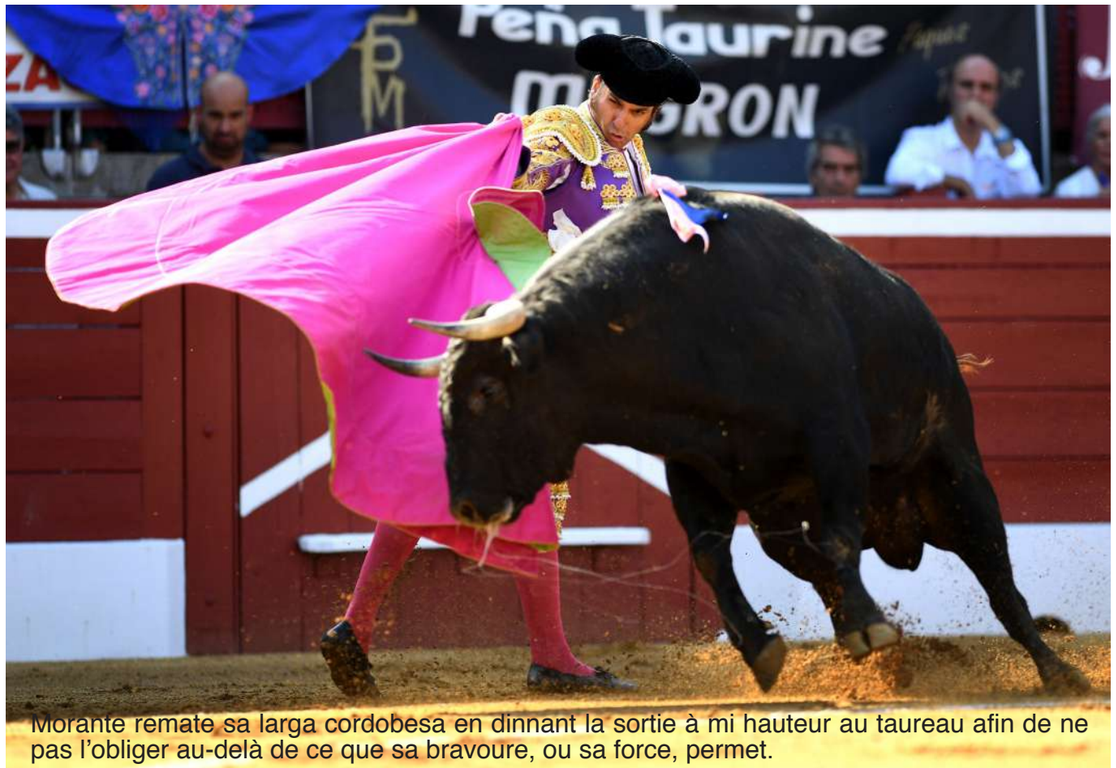
La maîtrise du Juli est évidente dans ce recorte donné en forme de trinchera, cape très basse, taureau parfaitement conduit.



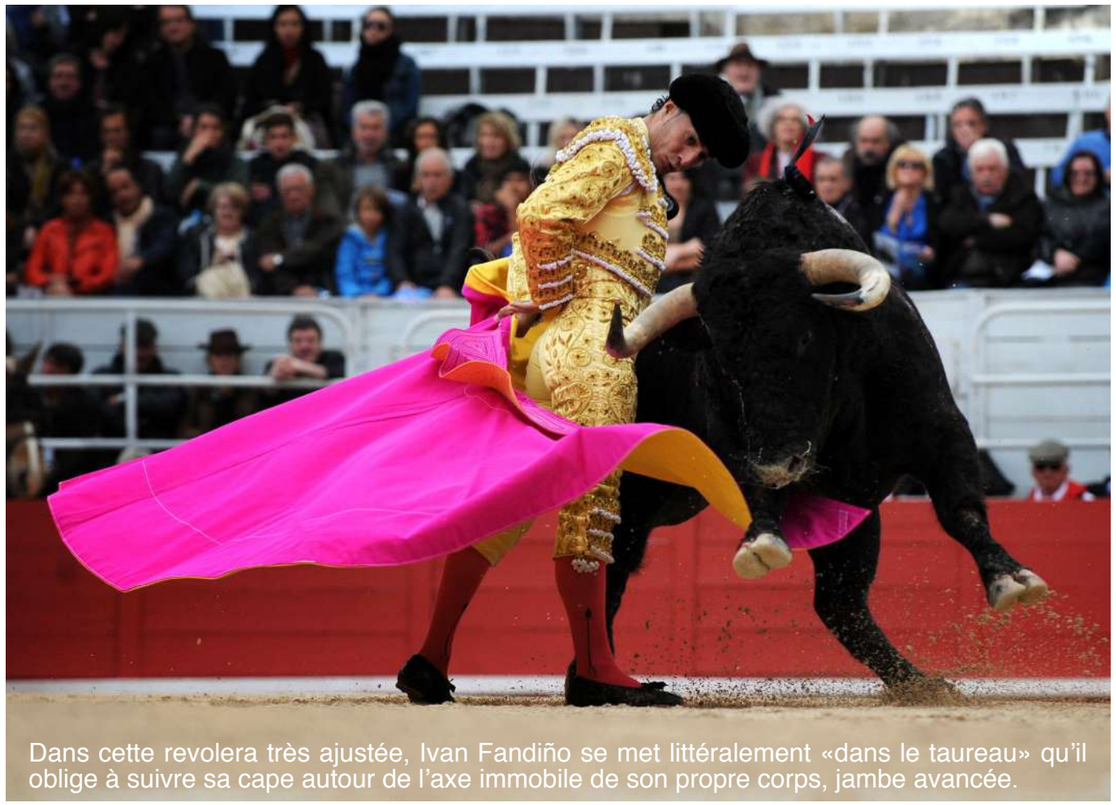
Larga cordobesa de Talavante qui tient sa cape d'une main, comme s'il donnait un derechazo, ce qui lui permet de voir comment le taureau embistera plus tard dans la muleta de ce côté.



Larga cordobesa de Thomas Joubert qui imprime à sa cape un mouvement ondulatoire en conduisant le taureau de Margé vers l'intérieur.



Morante remate sa larga cordobesa en dinnant la sortie à mi hauteur au taureau afin de ne pas l'obliger au-delà de ce que sa bravoure, ou sa force, permet.



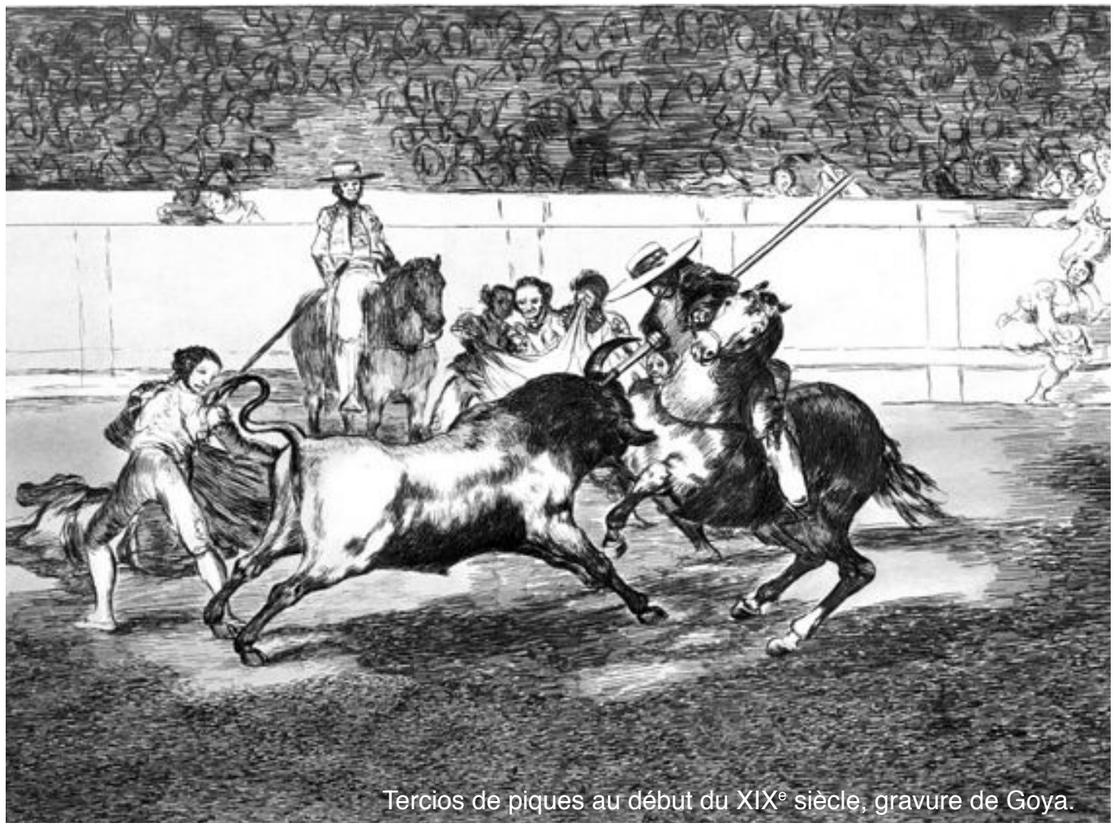
Dans cette revolera très ajustée, Ivan Fandiño se met littéralement «dans le taureau» qu'il oblige à suivre sa cape autour de l'axe immobile de son propre corps, jambe avancée.



Le taureau suit la cape jusqu'au bout par le bas dans cette revolera de Morante donnée avec aisance en accompagnant du buste le mouvement de la toile.



Juan Bautista sort en marchant lentement de cette revolera d'où le taureau sort quant à lui tête haute et en jetant les pattes en avant.



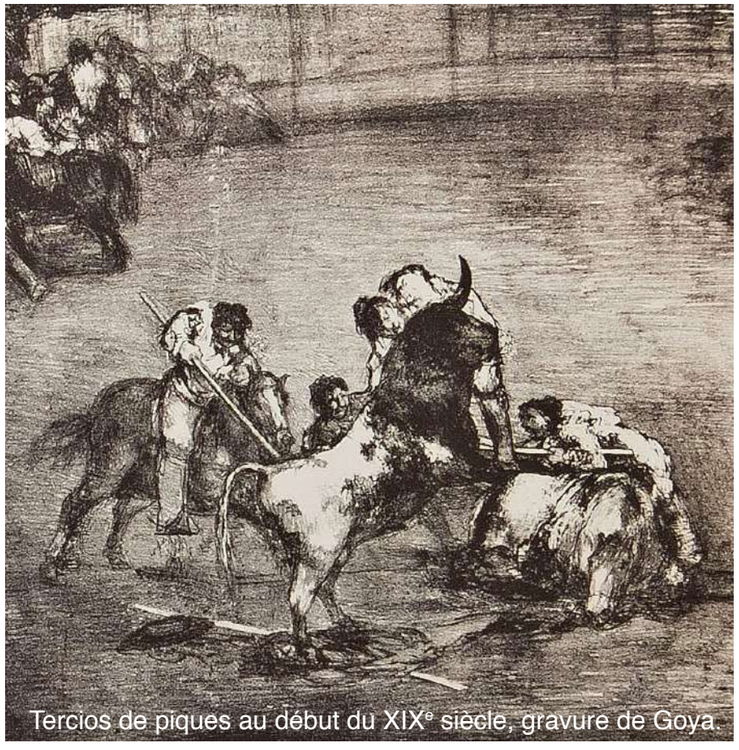
Tercios de piques au début du XIXe siècle, gravure de Goya.

LA PIQUE

Une fois arrêté par le matador à la cape le taureau va affronter le picador.`La pique contribue à l'authenticité du spectacle mais n'est plus une fin en soi comme elle le fut au XVIIIe siècle et jusqu'à la moitié du XIXe.

Son but est de montrer la bravoure du taureau qui, après avoir poursuivi les capes des toreros, trouve face à lui un adversaire contre lequel il va pouvoir employer sa puissance.

L'opposition entre l'homme et le taureau s'exprime alors de manière frontale, comme dans les tournois entre chevaliers au Moyen-Âge.



Tercios de piques au début du XIXe siècle, gravure de Goya.

LES PREMIERS VARILARGUEROS

Au début du XVIIIe siècle, la fête taurine fut profondément modifiée par sa première fracture structurelle.

Depuis le IXe siècle au moins, combattre le taureau en place fermée avait été l'apanage des seigneurs montés sur les chevaux qu'ils entraînaient ainsi à la guerre, armés d'une lance longue, d'une pique courte, ou d'une épée. Fray Prudencio de Sandoval, chroniqueur de **Charles Quint**, rapporte que celui-ci servit à la lance un taureau à Valladolid en 1527 à l'occasion de la naissance de son fils **Felipe II** dont le propre fils allait faire construire la Plaza Mayor de Madrid en 1617 pour donner plus d'éclataux fêtes taurines.

Son fils **Felipe IV** éleva ces fêtes à leur apogée au XVIIe. Mais quand l'estocade à pied a recibir fit son apparition en 1720 les seigneurs abandonnèrent progressivement l'arène où des ***varilargueros*** («lanciers») roturiers qui perpétuaient le toreo à cheval devinrent de véritables héros populaires. **Juan Merchante**, de Medina-Sidonia, possédait une telle connaissance du taureau, des terrains et des querencias que là où il est, disaient ses compañeros, il n'y a plus de danger. De l'avis de ses contemporains, il est invincible en piste. *« À peine un de ses compañeros était-il en danger que sa garrocha s'interposait pour détourner l'attention du toro… »*

En activité de 1731 à 1790 Juan Merchante termina sa carrière lors d'une corrida royale organisée à Madrid par Carlos III. Coincé sous le ventre de son cheval étripé, il frappa le taureau sur le mufle, jusqu'à le faire reculer.

Son frère **Pedro Merchante** qui piqua de manière ininterrompue toutes les corridas madrilènes durant quinze ans, était réputé pour sa capacité à ne jamais perdre la composture, ce qui le rapprochait du toreo chevaleresque d'antan : *« Une de ses approximations était de meilleur effet que toute l'application d'une province entière de cavaliers. »*



Toreo équestre pratiqué par les varilargueros au XVIIe siècle. Gravure publiée en 1643 le traité «Pratiques équestres» écrit par Gregorio de Tapia y Salzedo.



«Costillares» (1743-1800).


Pedro Romero (1754-1839).

Disciple le plus doué de Juan Merchante, **José Daza** égala sa renommée. Sa dextérité n'avait d'égale que son courage et son intelligence. *« A la première suerte de toril, un toro me renversa et à peine avais-je pu me relever que je vis Antonio Gamero rouler par terre en esquivant les coups de corne, et bien qu'un peu abîmé par la chute, debout par terre, je lui enlevais le toro de dessus à coups de garrocha. Et Fernando del Toro qui s'avança pour le remplacer, un autre toro le renversa qui, sans ma garrocha, en aurait terminé avec lui et sa monture. »*

Pendant 32 ans Daza participa à toutes les fêtes royales. Le 30 décembre 1765, sur la Plaza Mayor de Madrid, il est tête d'affiche pour le mariage du Prince des Asturies, le futur **Carlos IV**. *« Un jour, dans les arènes de la Puerta de Alcala à Madrid, après avoir cassé ma garrocha j'en jetai le manche tandis que le toro me poursuivait. Voyant que la vitesse du cheval ne suffirait pas à nous sauver, couché sur le dossier de ma selle, j'interposai ma main devant lui ; et quand il tira sa cornada je me saisis du piton et nous continuâmes ainsi un long moment jusqu'à nous échapper. »*

Mais les choses se compliquent parfois : *« A la première suerte de toril mon cheval se cabra en travers et le toro passa sous ses antérieurs sans le toucher. Mais tandis que le toro freinait et revenait vers moi mon cheval s'emmêla les antérieurs et chuta, me coinçant une jambe et me laissant à merci du toro qui revenait à la charge. En un instant je me saisis de mon sombrero et de ma perruque, et au moment où le toro allait me tirer sa cornada je lui en fis un quiebro pour le rejeter vers l'extérieur et me tirer de ce mauvais pas. Aux gens qui me félicitèrent pour cette improvisation je répondis qu'un affamé apprend plus vite que deux mille lettrés. »*


Audace de Juan Acebedo “Juanijon”, picador engagé lors des corridas organisées à l’occasion de l’accession au trône du roi Cárlos IV à Madrid en décembre 1759.

Le varilarguero du XVIIIe porte son coup de pique puis évite la charge du taureau grâce à sa dextérité et à l’aide du *peon* qui fait le quite à pied. Gravure d’Antonio Carnicero (1790).



Un autre jour, après avoir tué son adversaire d’un seul coup de pique, Daza se vit remettre l'oreille du taureau, récompense destinée à lui permettre d’en percevoir le prix de la viande en sus de son cachet. *«Ceci est bon pour les toreros»* estima-t-il, pas pour un varilarguero de son rang ! Et pour ne pas vexer le riche seigneur à l'initiative du geste, il offrit le taureau aux pauvres avec sa permission !

Les jours des varilargueros étaient pourtant comptés car les matadors, ainsi que les picadors munis d’une pique plus courte et de chevaux moins dressés, commençaient à leur ravir les faveurs du public.

Les toreros placés à la tête du cheval interviennent immédiatement au quite pour faciliter la sortie de suerte.



L'OUKAZE DE PEPE HILLO

En 1796, signe que les temps changent, c'est un torero à pied, José Delgado « Pepe Hillo », et non plus un varilarguero comme José Daza, qui définit les règles de la suerte de piques.

En quelques années les toreros à pieds sont devenus un élément clé de la lidia. En 1793, première entorse au statut privilégié des picadors, **Joaquin Costillares** a exigé que les costumes des toreros à pied ne soit plus brodés de fil mais d'or, comme ceux que les picadors ont hérité des chevaliers. Ceux-ci conservent toutefois le privilège d'apparaître en premier sur les affiches.


Avec les picadors, la pique devient un choc frontal.

Mais peu à peu le prestige des matadors dépasse celui des picadors.

Si la lanzada des seigneurs avait pour but de tuer le taureau et si celle des varilargueros était un exercice de style, la pique de la fin du XVIIIe siècle répond à une fonction distincte : *« Elle doit aboutir à calmer la brusquerie des charges, à régler le port de tête afin de limiter les cornadas intempestives et de limiter les mouvements incontrôlés.»*

Pourquoi ? Parce qu'ensuite le torero à pied doit pouvoir s'exprimer. **Pepe Hillo**, grande figura de son époque, pose donc les **règles de bons sens** que devra observer le bon picador, tout en égratignant la profession dans sa globalité.

« L'obligation première à laquelle les picadors doivent souscrire outre leur connaissance parfaite du métier est de choisir soigneusement des chevaux capables de résister au combat contre un adversaire aussi courageux que le toro. Cette obligation méprisée le plus souvent explique le nombre croissant de chocs et de chutes dans la mesure où, faisant passer des intérêts momentanés avant leur sécurité et leur réputation, les picadors se présentent chaque jour sur des chevaux débiles, vicieux, durs de bouche, rebelles et impropres à leur mission, voire carrément choisis pour la rendre impossible». Par « ***intérêts momentanés*** » Pepe Hillo entend la ***propina*** (pourboire) versée par le fournisseur des chevaux aux picadors pour qu'ils ne soient pas trop regardants.

Pepe Hillo poursuit : *« Pour bien piquer il faut tenir compte des trois états du toro à chaque moment de la lidia. Au début, a toro levantado, quand celui-ci sort en piste, il est facile à piquer et le danger est minime car il est étourdi et ne s'arrête pas. Dans un second temps il faut faire attention car, châtié par les piques, le toro parado s'arrête avant d'embister afin de rendre sa vengeance précise. Et enfin, quand il est aplomado, il faut user de la plus grande prudence pour éviter la cornada, car fatigué d'entrer aux piques le toro ne charge plus que de prés et reste dans la suerte faute de forces suffisantes pour en sortir ; en donnant le coup de tête il trouve alors le cheval si le picador ne l'a pas retiré à temps. »*

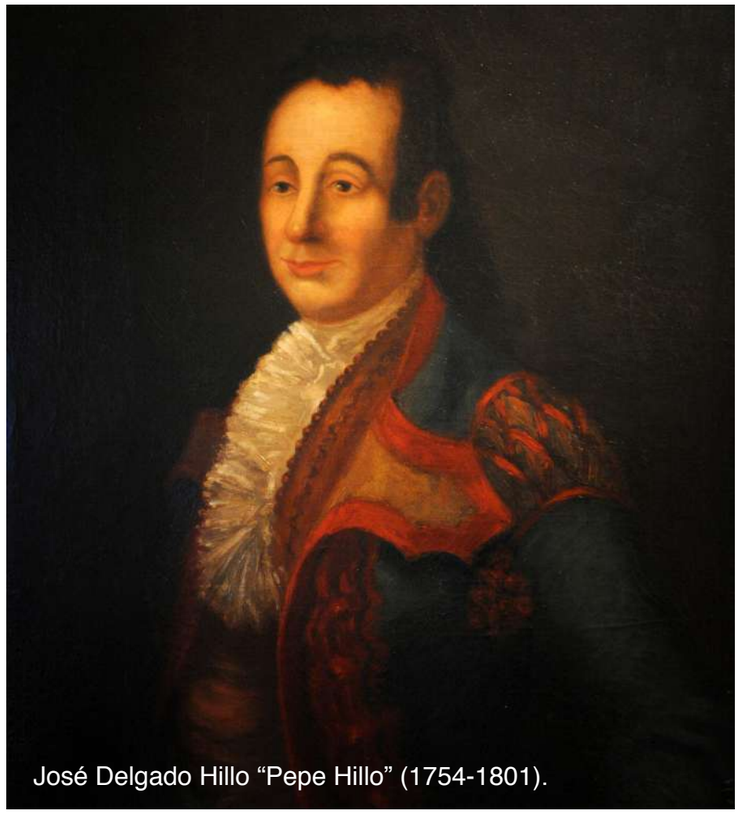
À l'époque les picadors sont engagés par les organisateurs. **Juan Mateos Castaño**, né en 1786 et remarqué par **Jeronimo José Candido** alors qu'il piquait à Séville en 1815, fut recommandé par lui à Madrid où il fut engagé les cinq temporadas suivantes. Alors que la Guerre d'Indépendance se terminait, Juan Mateos Castaño et ses collègues furent contraints d'accepter l'impensable : **après avoir piqué ils devraient quitter la piste et céder la place aux banderilleros.** Alors que cette mesure apparaît comme une atteinte à leur prestige, nul ne se souvient qu'en 1802 c'est un des leurs, **Juan Lopez**, qui arriva le premier au quite pour tenter de sauver **Pepe Hillo.**

Pour Juan Mateos Castaño l'affront ne s'effacera pas. En 1821 le directeur de la Junta des Hôpitaux madrilènes lui écrit :

«Nous avons décidé de vous engager, eu égard à l'affection que nous vous professons. Nous vous offrons les vingt doublons habituels par corrida ainsi que toutes les autorisations pour aller piquer ailleurs. Je ne puis en revanche vous offrir ni le costume ni aucune gratification en compensation dans la mesure où nous avons supprimé ces avantages à tous les toreros car nous voulons faire des économies importantes pour compenser la baisse du prix des places…»

Ce à quoi le picador répondit par carte : *«Sans nouvelle de vous et bien que je n'ai signé aucun contrat, j'ai donné ma parole à Séville d'y piquer toute la temporada et ma parole d'homme d'honneur est sacrée. L'an prochain, si Dieu le veut et que vous me prévenez à temps, je mettrai mon inutilité* (!) *à votre service».*

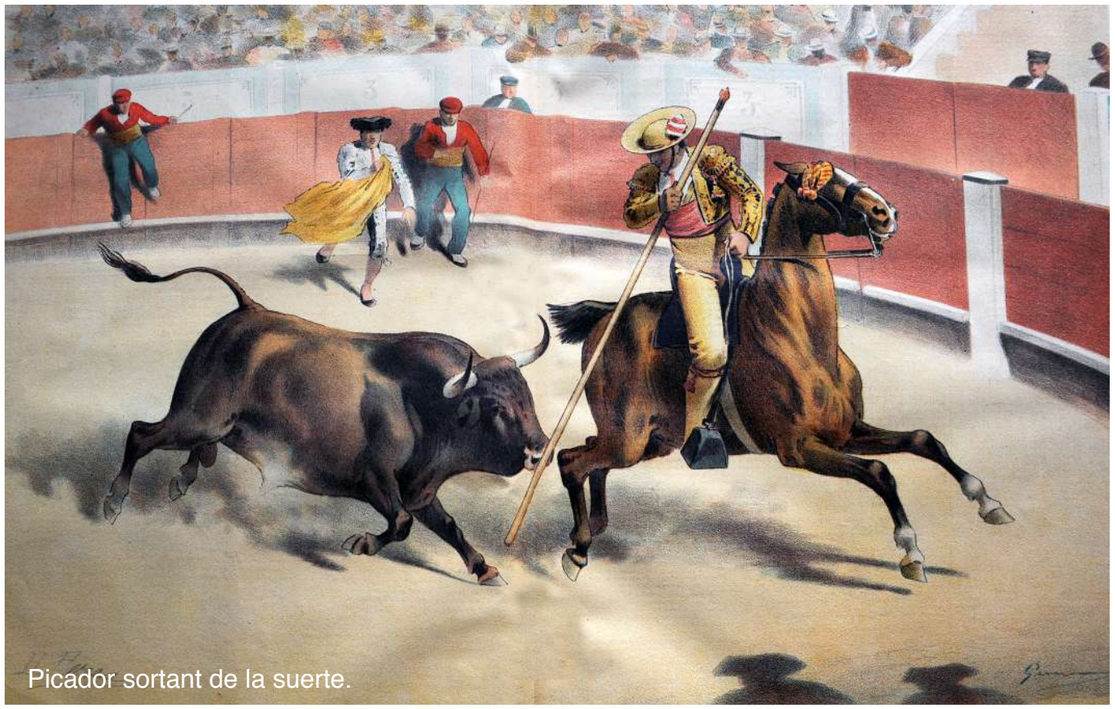
Le 30 août 1844, Juan Mateos Castaño fut violemment renversé par un toro de Manuel Suarez. Visiblement ébranlé il remonta en selle, piqua, puis rentra se coucher chez lui où il décéda un mois plus tard.


José Delgado Hillo “Pepe Hillo” (1754-1801).

La mort de «Pepe Hillo». Le picador Juan Lopez arrive le premier au quite.







Picador sortant de la suerte.

Le diktat de Paquiro

Quarante ans après l'oukaze de Pepe Hillo, au terme d'une saison 1836 triomphante au cours de laquelle il avait participé à toutes les corridas madrilènes, **Francisco Montes «Paquiro»**, conscient que le spectacle tauromachique avait besoin d'être structuré, publia sa *«Tauromachie complète»*, œuvre majeure qui va conditionner l'évolution du spectacle taurin jusque dans ses moindres détails. Paquiro crée le costume de lumières et la coiffe de feutre nommée *montera* en son honneur.

Paquiro définit les trois tercios de la lidia et établit la hiérarchie de la cuadrilla : le matador en est le chef, les banderilleros et les picadors ses subalternes. Un siècle après l'estocade (1720), c'est la seconde fracture structurelle du spectacle taurin.

En ce qui concerne la pique, Paquiro pose en préambule :

«Le mérite de la suerte de pique consiste principalement en ce que le toro n'arrive pas jusqu'au cheval, ne le blesse ni ne le tue ; et cela, comme on le voit clairement, nécessite non seulement de l'habileté mais aussi la force nécessaire… Le torero à cheval doit posséder du courage, un physique double et robuste, une parfaitement connaissance de son art et être en outre un cavalier confirmé… Malheureusement, et c'est une fatalité que je déplore, de manière générale les picadors n'ont pas de leur profession une connaissance suffisante… »

Puis, plus diplomate, Paquiro s'empresse de préciser : *« Nous avons, certes, des diestros à cheval qui n'ont rien à envier aux Laureano, Corchado, Pérez, et nous voyons avec satisfaction surgir des jeunes qui prendront la relève. Mais nous voyons aussi piquer chaque jour des hommes bien bâtis mais sans autre savoir que celui acquis au campo en derribant les bêtes et sans autre pratique que celle d'avoir piqué quelques becerros. Pour brillantes que soient leurs qualités et pour affirmée que soit leur aficion, il leur faudra beaucoup de temps avant de posséder la science suffisante pour toréer dans les règles de l'art… Je ne cesserai d'exiger d'eux la connaissance de leur art sans laquelle ils ne doivent pas s'aventurer dans une arène sous peine d'y faire l'expérience d'un apprentissage dangereux et aléatoire. »*



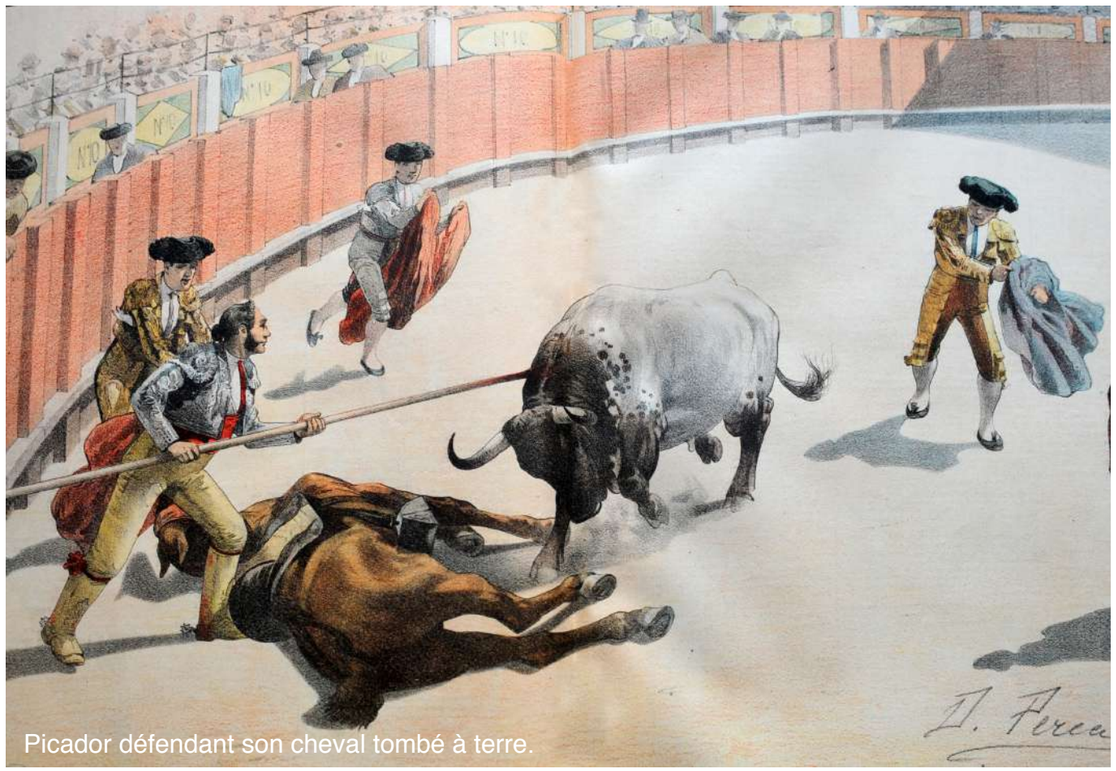
Francisco Montes «Paquiro» (1805-1851) imagina le costume de lumières après avoir vu, enfant à Chiclana, ceux des généraux de l'armée napoléonienne qui avait envahi l'Andalousie.

Et Paquiro ajoute : *«En plus de la connaissance du métier, le picador doit être un cavalier émérite car il ne suffit pas de savoir rester en selle ; ceci ne sert qu'à éviter de tomber. Mais pour piquer, il est nécessaire, en plus d'une bonne main gauche et de beaucoup de forces dans les jambes, de comprendre les intentions du cheval, de le dominer, s'il est incommode d'en comprendre la raison et si c'est le bras de savoir rendre celui-ci plus ou moins ferme ; il faut aussi savoir le faire tourner, soit sur les antérieurs soit sur les postérieurs, de même qu'être capable de le faire reculer et marcher de côté, utilisant pour ce faire tant la main que l'éperon, voire toutes les aides à bon escient mais seulement quand c'est nécessaire, car sinon le cheval se met en défense ce qui est très dangereux face au toro. En outre, être un cavalier consommé est d'autant plus indispensable que le picador doit piquer sur des chevaux qu'il ne connaît pas et qui, tout aussi bien, n'ont jamais été montés auparavant.»*

Pour éviter le choc probable, Paquiro conseille au picador de mettre fermement les éperons et de sortir vers l'avant… s'il en a le temps. Pour les cas désespérés Paquiro professe aussi des conseils utiles : *«Quand le picador est à terre il doit tenir fermement les reines le plus prés possible de la bouche du cheval afin de s'en faire un bouclier.»*

Et le picador ne doit jamais oublier dans son infortune *«qu'il n'y a rien de plus déshonorant pour un picador que de prendre la fuite trop tôt. Cela n'est tolérable qu'à partir du moment où il est désarmé et que son cheval est quasi mort».*

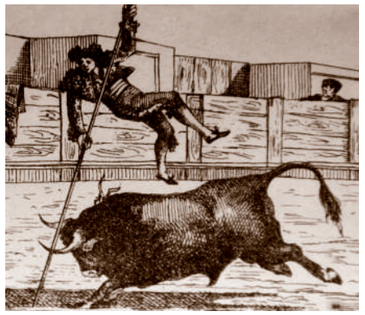
La reine Isabel II fit sculpter un buste du torero dans le bloc de marbre de Carrare utilisé pour tailler sa propre statue.

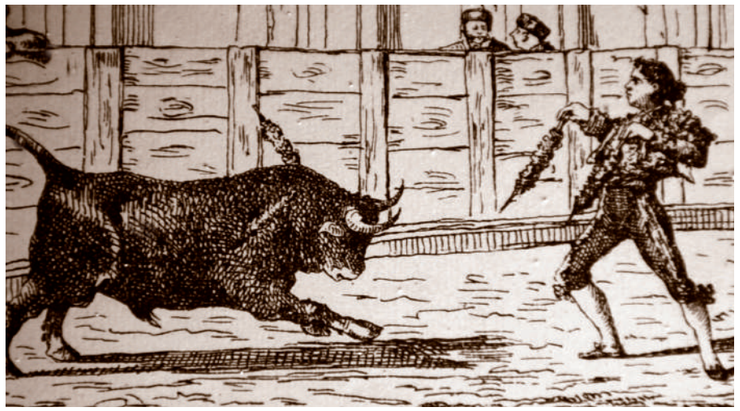


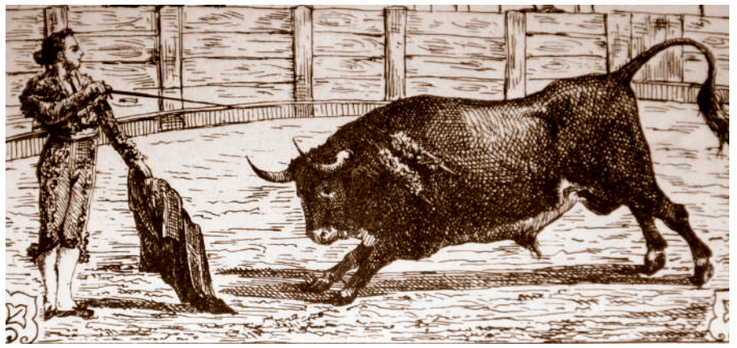
Picador défendant son cheval tombé à terre.








La tauromachie de Paquiro : sauts de toutes sortes, banderilles, farols, estocades a recibir... mais peu de passes de muleta.



«ROI» ET «CÉSAR» DES TOREROS

Paquiro relègue le picador dans un rôle subalterne car il domine le monde des arènes plus que nul autre torero avant lui.

En 1846 Alexandre Dumas le découvre à Madrid où le torero se produit lors des corridas organisées à l'occasion des noces d'Isabel II avec Francisco de Asís de Borbón. Dumas écrit : *«Point n'est besoin que je vous dise que Montes est le roi des toreros. Montes ne se dérange qu'à l'invitation d'un roi, d'un prince ou d'une ville. Montes touche mille francs par corrida. Montes, enfin, est millionnaire. Vous comprendrez que l'on ne parvient pas à une telle position sans un mérite reconnu».*

Mérimée qualifie Montes de *«César du Toreo»* et Théophile Gautier descend jusqu'à Malaga pour le voir toréer. Mais le premier étranger s'étant enthousiasmé pour Paquiro fut un prince russe en villégiature à Saint-Sébastien en 1833. **Ce jour-là, Montes donna pour la première fois de l'histoire une passe à genoux.**

À sa mort, des suites d'une cornada infectée reçue à Madrid en 1851, la Reine Isabel II fit sculpter un buste du torero dans le même bloc de marbre de Carrare que celui utilisé pour tailler sa propre statue.



Troni, le picador des romantiques

Si dans son traité Paquiro ne mentionne pas **Francisco Sevilla «Troni»** (1809-1841), c'est parce qu'à la différence de ses collègues plus soumis celui-ci lui fit de l'ombre pendant les onze ans, de 1830 à 1841, qu'il toréa à ses côtés dans les arènes de Madrid.

«C'était un homme d'une vigueur exceptionnelle, Un jour de 1833, à Madrid, un toro de Gaviria le fit tomber à découvert, collé à son cheval avec qui il ne faisait qu'un et dans lequel le toro avait mis toute sa corne ; comprenant que sitôt qu'il l'en sortirait c'est vers lui qu'il se retournerait, Troni s'accrocha immédiatement des deux mains à la corne libre, et, tirant vers le bas, fit tomber le toro qui resta au sol, formant avec le cheval et le picador un tas de trois figures qui dura le temps que les peones vinrent tirer le picador de sous le cheval tandis que quelques mozos de caballo étaient monté dessus pour l'empêcher de se relever. La scène fut longue, et nous qui la vîmes étant très jeunes enfants, elle nous impressionna beaucoup».

Troni fut distingué par de prestigieux visiteurs étrangers qui virent en lui l'idéal romantique de cette Espagne qui fascinait alors la vieille Europe et dont le peuple était si brave qu'il avait défait Napoléon. Le 25 octobre 1830, jour de la présentation à Madrid de Troni, **Prosper Mérimée** envoya une carte dans laquelle il écrivit :

«Le picador Francisco Sévilla fut renversé et son cheval étripé par un toro andalou d'une force et d'une agilité prodigieuse. Et au lieu de se laisser distraire par les peons, ce toro s'en prit ensuite à l'homme, le piétina et lui donna un grand nombre de coups de cornes dans les jambes, mais, comprenant que celles-ci étaient trop bien protégées par le pantalon de cuir doublé de ferraille, il se retourna pour enfoncer sa corne dans sa poitrine. Dans un effort désespéré Sévilla se releva alors, prit d'une main l'oreille du toro et mit les doigts de l'autre dans ses naseaux tandis qu'il appuyait sa tête à celle du fauve par dessous.

Celui-ci le secoua en vain, le piétina, l'aplatit contre le sol sans jamais pouvoir lui faire lâcher prise. Nous regardions le cœur serré cette lutte inégale. C'était l'agonie d'un brave ; on en arrivait à regretter qu'elle durât trop. Nul ne pouvait crier ni respirer, ni quitter du regard cette scène horrible qui dura prés de deux minutes. Enfin, vaincu par l'homme dans ce corps à corps, le toro l'abandonna pour poursuivre les toreros. Chacun s'attendait à ce que l'on emportât Sévilla hors du ruedo. Mais à peine debout il arrache une cape et cite le toro malgré ses lourdes bottes et l'incommode armure de ses jambes. On lui arrache la cape car il se serait laissé tuer et on lui amène un cheval. Il saute dessus, bouillant de colère, et attaque à nouveau le toro au centre de l'arène.

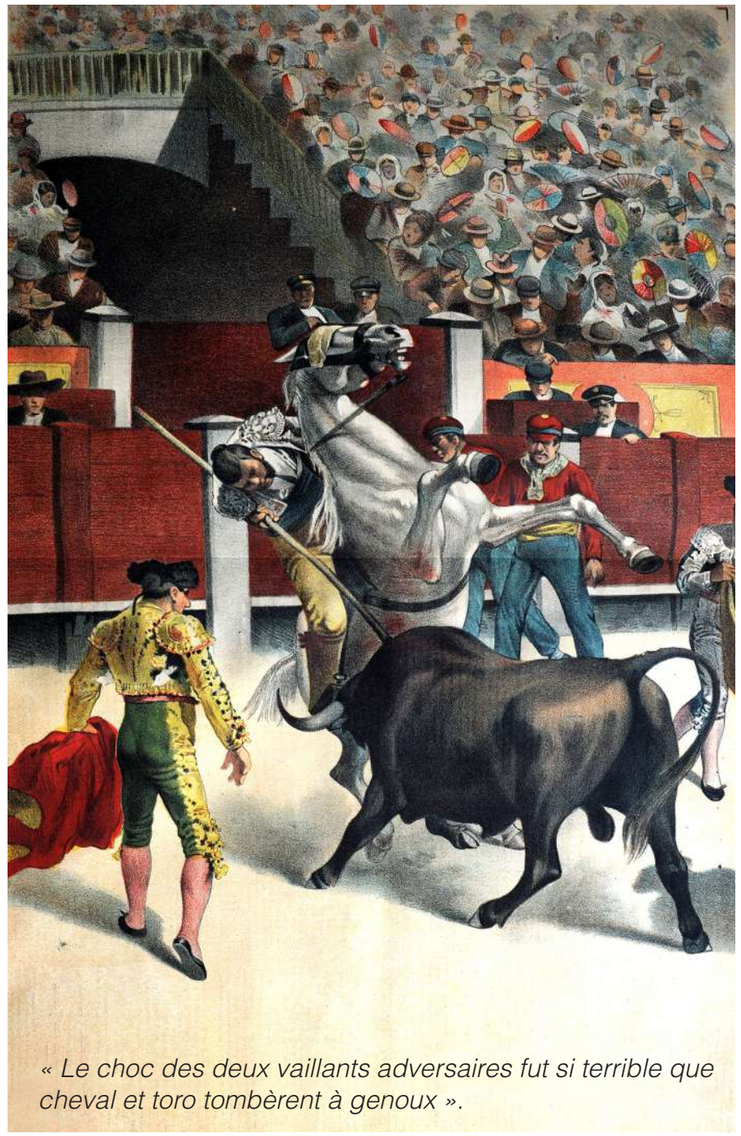


Francisco Sevilla «TronI» (1806-1841)

Le choc des deux vaillants adversaires fut si terrible que cheval et toro tombèrent à genoux. Oh ! Si vous aviez entendu les vivas, si vous aviez vu l'allégresse frénétique, cette sorte d'ivresse de la multitude face à tant de courage et tant de chance, vous auriez jalousé, comme moi, le picador Sévilla ! Cet homme s'est fait immortel à Madrid».

Neuf ans plus tard, en 1839, **Théophile Gautier** n'est pas en reste : *«Le picador était Sévilla, un homme de trente ans à peu prés, posture gaillarde, robuste comme Hercule, hâlé comme un mulâtre, avec des yeux magnifiques et une physionomie semblable à un César du Titien. Son visage reflète une expression de sérénité joviale et dédaigneuse réellement héroïque. Il baissa sa pique et soutint le choc victorieusement… »*

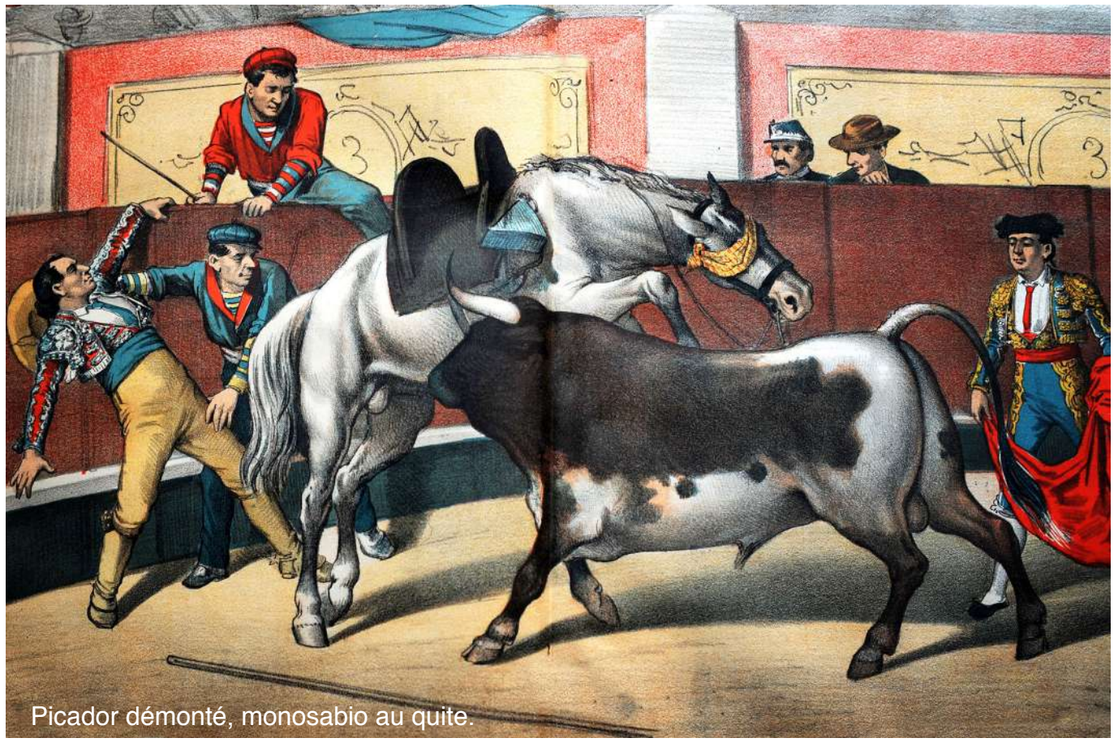
Troni est un titan dont les prouesses passionnent l'Espagne : *«Un jour, un toro renverse son cheval, le lacère de coups de cornes; Troni est dessous, il n'a pas lâché sa pique et se défend avec. On le dégage. A peine relevé, furieux d'avoir été démonté, il jette sa pique, arrache la cape des mains du torero le plus proche, va au toro malgré le handicap de la jambière métallique et lui donne une série de passes. Puis il enfourche le nouveau cheval qu'on vient de lui amener et, coinçant le toro contre un coin de barrière, le tue net d'une pique qui le transperce ! »*



« Le choc des deux vaillants adversaires fut si terrible que cheval et toro tombèrent à genoux ».

Dix ans avant Paquiro, Troni meurt en 1841 des suites d'une chute provoquée par un taureau de Veragua à Madrid. *«Plus de vingt fois je l'ai vu rouler dans la poussière sous son cheval étripé ; je l'ai vu briser plusieurs piques et soutenir de grands duels... »* écrit Mérimée en 1842 lorsqu'il apprend la nouvelle.

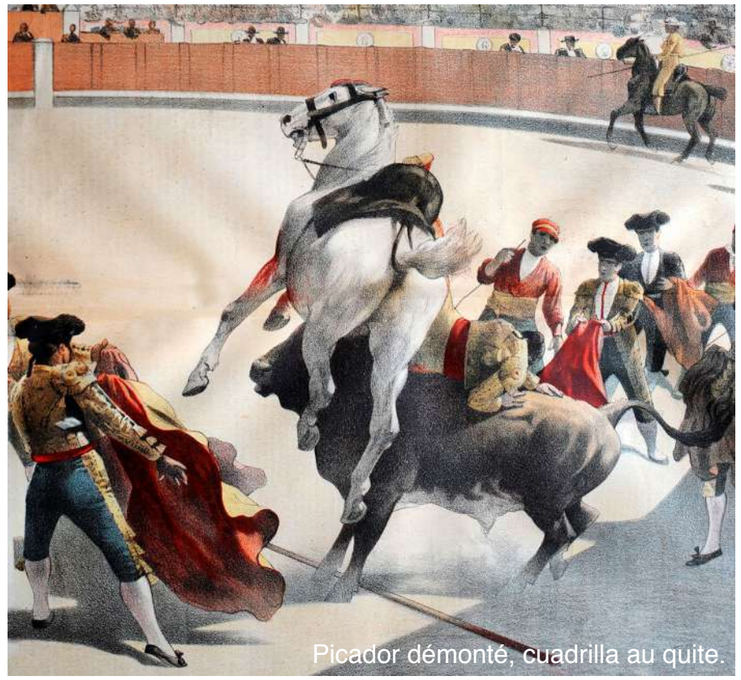
«J'eus la chance de dîner en sa compagnie : il mangeait et buvait comme un héros d'Homère et était le compagnon le plus agréable qui se puisse concevoir. Ses manières andalouses, son humour jovial et son verbe plein de métaphores pittoresques faisaient le charme de ce jeune colosse qui semblait avoir été créé par la Nature pour tout exterminer».

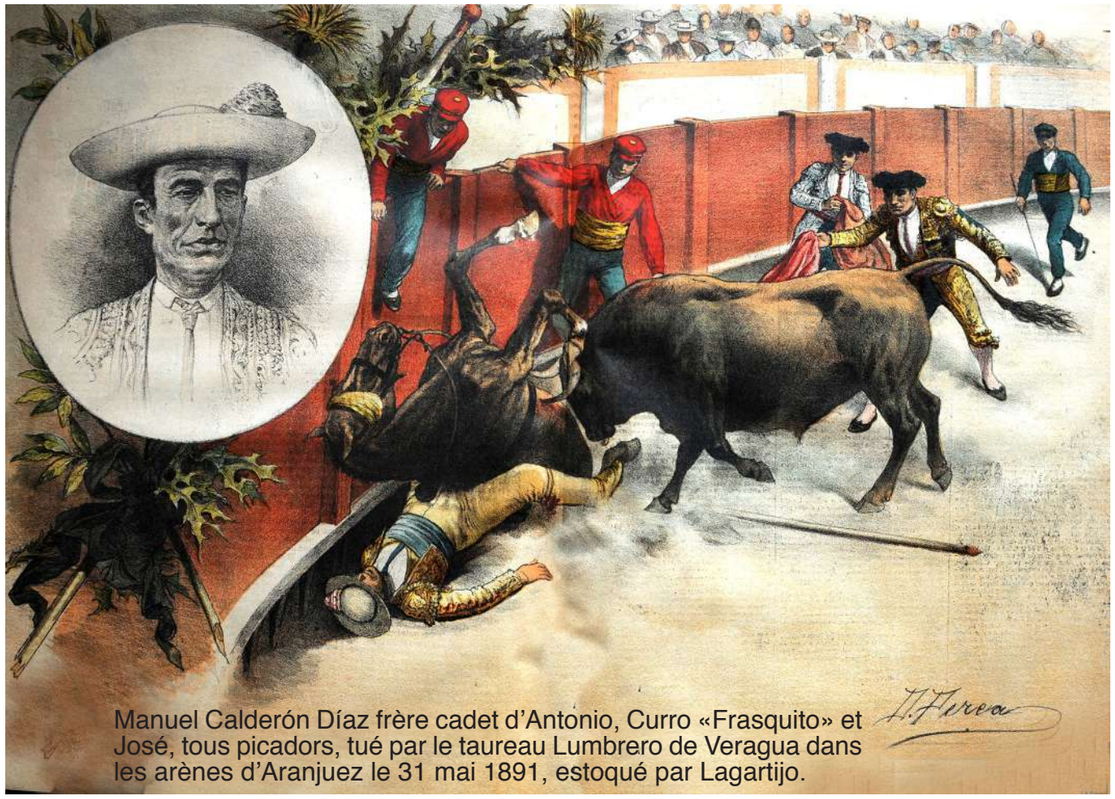

Picador démonté, monosabio au quite.

L'ÉPOQUE HÉROÏQUE

Au XIXe siècle, le taureau est âgé de cinq à huit ans. **Curro «Frasquito» Calderon** est figura à Madrid de 1852 à 1882. *«Frasquito est un cavalier consommé qui dominait de la main gauche les situations les plus compromises tandis que de la droite il faisait preuve d'une habileté extrême pour piquer les toros les plus rapides et les plus puissants, s'avançant vers eux de face ou de côté avec une adresse et une agilité qui faisaient l'envie de ses compañeros ; car en Frasquito ce n'était ni la force brute ni cet atroce entrain puant qui prévalait, mais l'intelligence qui lui donnait la mesure du temps précis pour attendre la charge, de l'instant parfait pour la dévier, voire pour tomber s'il n'y avait pas d'autre moyen, avec art, en anticipant pour esquiver le risque, se protégeant du cheval ou se démontant avec agilité s'il en avait le temps, pour ne pas subir le choc ni sentir sur son visage l'haleine fétide de la bête et sa bave écumante sur son corps. Frasquito était d'une élégance rare. Ses habits impeccablement coupés, sans une éraflure. Il voulait être un modèle en tout. La casaquilla, le gilet, la large ceinture, le chignon, le sombrero, tout était parfait. Il piquait les toros depuis plus de trente ans… Si ce n'eut été pour ses rouflaquettes grises et sa large calvitie, on l'aurait pris pour un jeune premier qui allait aux arènes conquérir le cœur des belles et rendre fous les bons aficionados qui applaudissaient à tout rompre un seul des puyazos qu'il donnait avec son art singulier, bien plus que les folies des plus jeunes qui laissaient assassiner leurs chevaux en se croyant plus beaux et meilleurs que Frasquito, ce roi de l'art qui faisait de l'horrible premier tiers un summum d'élégance. Il allait toujours au toro dans le terrain adéquat, il faisait avancer son cheval au pas et droit, et il se réunissait avec le palo et la monture de manière si pure qu'au moment du choc il pouvait pivoter sur sa gauche tout en se maintenant sur le palo jusqu'à l'instant critique de recharger la suerte et de donner la sortie au toro en demeurant dans le sitio… »*

Calderon racontait qu'avec **José Trigo** et **«Charpa»**, il avait piqué à Ronda le 20 mai 1853 un phénoménal toro de **Lesaca** qui prit soixante cinq piques, tua onze chevaux et en blessa cinq autres. *«Un toro maigre de six ans… Admirable… Harassé de donner des cornadas, il ne tenait plus sa tête, mais quand son museau parvenait au sol et qu'il sentait qu'un de nous entrait en suerte, il repartait à l'attaque avec la même bravoure que lors des premières piques…»*


Picador démonté, cuadrilla au quite.


Manuel Calderón Díaz frère cadet d'Antonio, Curro «Frasquito» et José, tous picadors, tué par le taureau Lumbrero de Veragua dans les arènes d'Aranjuez le 31 mai 1891, estoqué par Lagartijo.



Antonio Calderón, frère de «Frasquito» et aussi célèbre que lui. C'est en venant lui faire le quite que le matador José Rodríguez «Pepete» fut tué le 20 avril 1862 par le taureau Jocinero de Miura. **Gravure de Gustave Doré**.

A Bilbao le 18 août 1872, Frasquito s'avança vers un toro colorado de Rafael Lafitte y Lafitte. *«Frasquito planta sa pique au centre même du morillo mais le toro, dur et brave, mit toute sa corne gauche dans la poitrine du cheval. Une image magnifique ! Ni Calderon ni le toro ne voulaient céder, et ainsi, dans ce bras de fer, le cheval recula sur trente mètres avant de s'écrouler sous les sabots du brave toro. Celui-ci, ivre de sa victoire, demeurait immobile, sa corne dans le poitrail du cheval mort. Calderon qui était tombé debout comme il en avait l'habitude avança son bras pour se saisir de la devise du toro qui ne le laissa pas faire. Calderon tendit à nouveau le bras et arracha les rubans de soie blanche et noire. Sur le coup, le toro sortit la corne du poitrail du cheval et fit mine de charger le picador debout. Celui-ci se saisit de la pique et se mit en défense. Quel moment ! Le danger était imminent, le combat inégal et son triomphe peu probable, mais à cet instant une cape s'interposa au quite. C'était Frascuelo qui venait au secours de son picador chéri. Dans le public ce fut le délire».*

Antonio Pinto fut un autre grand de cette époque héroïque où le courage des picadors et des matadors faisait l'admiration de tous : *«Quand Antonio tombait c'est toute la plaza qui s'affalait car il ne cessait de faire corps avec son cheval, et les deux masses, en touchant terre, faisaient tant de bruit que chacun en avait la chair de poule. Il allait au toro de face, et si celui-ci parvenait à passer sous le cheval il l'élevait tout droit et la chute était monumentale, le picador recevant le choc dans le dos et le cheval mort ou blessé dessus».*

Quelques années avant son décès en 1890, Antonio Pinto énumérait ses blessures : *«Des cornadas, huit très grosses et seize plus légères ; des os rompus, deux ; des côtes, toutes les flottantes de droite ; et les deux clavicules ; quant aux chocs mortels, je ne les compte même plus ! »*



Arrivée des picadors aux arènes.
Gravure de Gustave Doré.

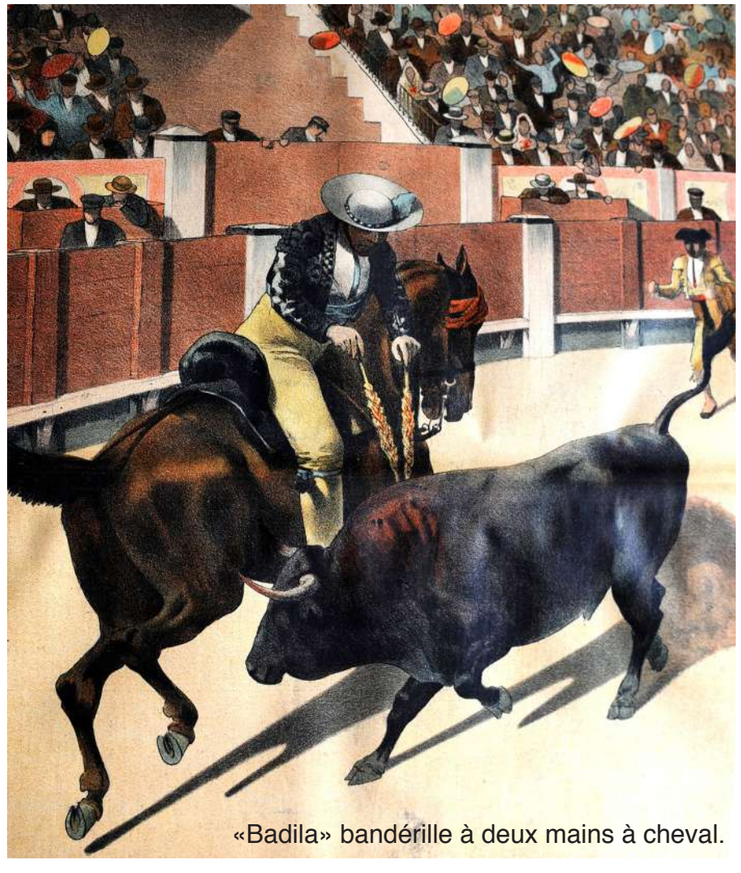


«Badila» donnant un quiebro à Paris.

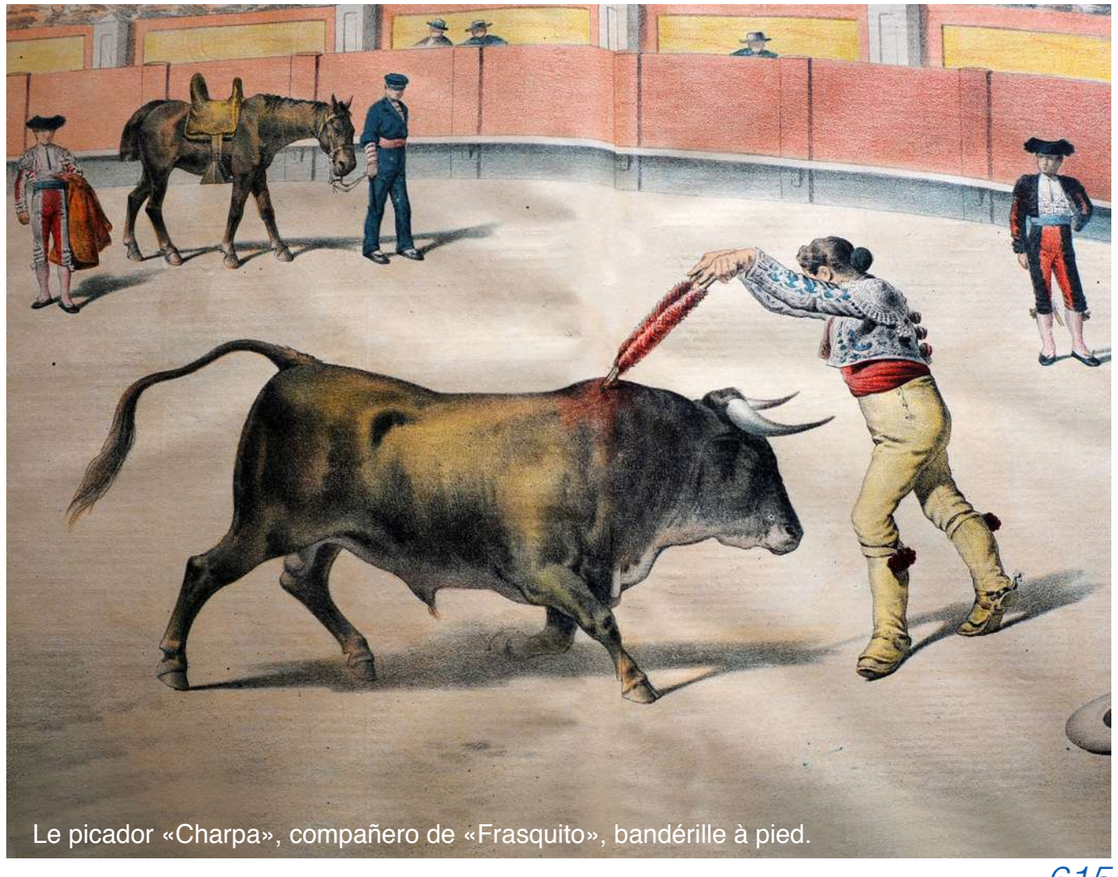

«Badila»
(1858-1906)

José Bayard «Badila»

Né de père français et disciple du grand picador Calderon, **José Bayard** «**Badila**» fut un des derniers grands picadors de l'époque héroïque. Surnommé «bras de fer» en raison de sa force, il piqua dans les meilleures cuadrillas de 1978 à 1905 et chanta dans quelques opérettes... Il toréa aussi un peu comme rejoneador, posa les banderilles à pied (à Paris notamment) et à cheval, modernisa l'habit du picador et la «***gregoriana***», armure articulée en acier qui protège la jambe droite. En 1890 il piqua les six taureaux de la despedida de **Frascuelo** et en banderilla certains. Toréant à Toulouse en 1901, il leva son verre et «brinda» en français *«à la prospérité de Toulouse et à la République française !»*.


«Badila» bandérille à deux mains à cheval.


«Badila» enlève la devise du taureau..


Le picador «Charpa», compañero de «Frasquito», bandérille à pied.



Le tercio de piques de la fin du XIXe siècle, cheval non protégé.

La troisième fracture structurelle

À la charnière des deux siècles, avant que Joselito et Belmonte ne révolutionnent l'art taurin, le taureau qui sort dans les arènes est le plus redoutable que l'on y ait jamais vu. Plus volumineux et plus brave qu'auparavant, il provoque une hécatombe de chevaux et de toreros. Miura, Veragua et Pablo Romero tiennent le haut du pavé. Mais avec la révolution belmontienne, c'est la faena du torero qui retient l'intérêt du spectateur.

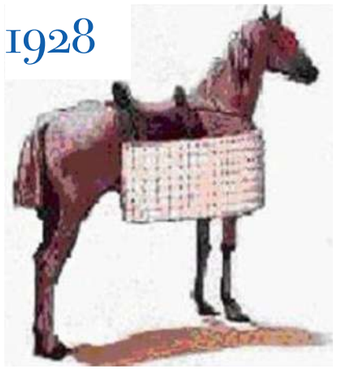
Dès la fin du XIXe siècle on utilisait en France un peto protecteur en cuir inventé par le nîmois **Jacques Heyral**. Dès septembre 1916 aussi, un peto inventé par le torero **Minuto** fut testé sans grand succès à Madrid : le novillo retenu pour la circonstance tua deux chevaux. Mais au campo, lors des tentaderos, son usage était général.

Le dictateur **Primo de Rivera**, aficionado fervent désireux de laisser son nom à la Fiesta et soucieux de répondre à l'air du temps – la suerte de pique ne possédait plus l'importance primordiale d'antan et le sort du cheval choquait de plus en plus de spectateurs – envisagea dans un premier temps de remplacer le picador par un rejoneador. Refus catégorique. Alors Primo de Rivera décida d'imposer le peto dont il avait découvert l'usage chez le **Duc de Veragua**. Malgré les réticences des ganaderos qui y voyaient un dénaturement de la lidia contraire à leurs intérêts, le dictateur demanda à une commission de déterminer quel modèle de peto serait utilisé. Celui de Jacques Heyral déjà en vigueur en France ne fut pas retenu, probablement par protectionnisme.

Les picadors s'opposèrent à cette mesure, ne voulant pas y voir la sécurité qui leur serait ainsi accordée, mais considérantt au contraire le peto comme une entrave à leur profession ! La décision était pourtant irrévocable et dès **1928** l'usage du peto se généralisa, ce qui incita le Duc de Veragua à vendre sa ganaderia. Puis l**e règlement de 1930 imposa aux picadors d'attendre pour entrer en piste que le taureau ait été fixé par un torero à pied,** ce qui entérinait leur rôle secondaire dans la mesure où ils étaient déjà depuis 1816 obligés de quitter la piste après s'en être acquittés.

Hemingway écrivit que le peto allait tuer la corrida, alors qu'il allait au contraire lui permettre de s'inscrire dans la modernité.

1928



Le premier peto est un simple tablier qui protège l'avant du cheval.

1932



En 1932 on y ajoute une protection ventrale.

1940-1950



Entre 1940 et 1950 le peto enveloppe intégralement le cheval.

1992



En 1992 l'ajout de «brassières» renforce la protection, suivi plus tard par celui de culottes.

Le renouveau du tercio de piques

Ainsi qu' il a été dit, le tercio de piques contribue à l'authenticité du spectacle mais n'est plus une fin en soi.

Son but est de montrer la bravoure du taureau qui, après avoir poursuivi les capes des toreros, trouve face à lui un adversaire qui ne se dérobe pas et contre lequel il va pouvoir employer toute sa puissance.

Osons une comparaison : tel un pilier de mêlée de haut niveau, le taureau s'engouffre dans le peto et le pousse de toutes ses forces.


Séville 2012, taureau de Cuadri.

C'est à sa manière de s'engager dans l'impact en venant de plus ou moins loin et à sa façon de pousser le cheval en mettant les reins pour le renverser que l'on mesure sa bravoure.

A contrario, s'il rechigne à partir de loin, s'il attaque le haut du peto au lieu du bas, ou, pire, s'il tente d'atteindre la tête du cheval voire le cavalier, on ne parlera plus de bravoure mais de genio, voire de sentido, sixième sens maléfique qui complique la lidia conforme aux canons actuels.

Comme notre pilier de mêlée moderne, le taureau doit sortir de la pique avec suffisamment de réserves pour poursuivre le combat. Dans le cas contraire, si la pique devient une fin en soi, on hypothèque la possibilité de faena.

L'exemple du pilier de mêlée permet de comprendre aussi que ce n'est pas davantage la quantité de sang minime versée durant ce tercio qui réduit la force du taureau brave, que celui perdu par le premier après un uppercut de son vis-à-vis.

La véritable épreuve qui permet de mesurer la bravoure du taureau est celle de la poussée.

Si le taureau ne s'emploie pas dans l'exercice il s'avèrera trop brusque pour répondre avec précision aux ordres que lui donnera le torero au travers de ses leurres.

Il ne restera plus à celui-ci comme option que de le toréer «à l'ancienne», c'est à dire «sur les jambes» de manière disgracieuse comme on le faisait avant Belmonte, sans pouvoir de ce fait canaliser ses charges de façon continue pour dessiner les figures artistiques que le public attend de lui depuis.

A contrario, un taureau qui se sera excessivement employé dans le peto en sortira alourdi.

Il s'avèrera alors tout aussi impropre au spectacle moderne qui exige de lui autant de mobilité et de dynamisme que l'on en demande à notre pilier de mêlée du Top14 pour être capable de courir, à peine relevé, jusqu'en bout de ligne pour marquer l'essai.

Mesurer le tercio de piques requiert donc du picador une connaissance approfondie du taureau et de sa monture ainsi que beaucoup d'adresse : coordonner les mouvements de la main droite qui manie la pique et ceux de la gauche qui guide le cheval tout en contrôlant son assiette, c'est aussi toréer.

Dès années soixante jusqu'à la fin du XXe siècle, le picador devint le mal-aimé de la tauromachie. Montant de lourds percherons peu dressés et statiques, il était devenu le protagonistes d'une suerte tombée en décadence et promise à une obsolescence inéluctable.

Les causes de cette décadence étaient multiples :

- La mauvaise qualité et le volume excessif des chevaux qui réduisait ce tercio à un combat de sumos,

- La taille excessive de la pique trop pénalisante,

- Le conformisme des picadors qui, réduits à un rôle de plus en plus secondaire quoique indispensable pour la lidia moderne, semblaient avoir perdu, sauf notables exceptions, le goût des suertes réalisées dans les règles de l'art édictées par Paquiro.

- Le désintérêt des matadors pour cette suerte pourtant nécessaire à la bonne réalisation de leur art.

- **Le peu de goût du public** qui, sauf notables exceptions, ne voyait dans cette suerte qu'une formalité nécessaire mais dénuée de brio.

Heureusement, à partir des années 90 une évolution positive débuta qui, depuis vingt ans, a permis au picador d'égaler les exploits de ceux du XIXe siècle tout en préservant son cheval et de reconquérir l'image héroïque dont jouissaient ceux-ci.



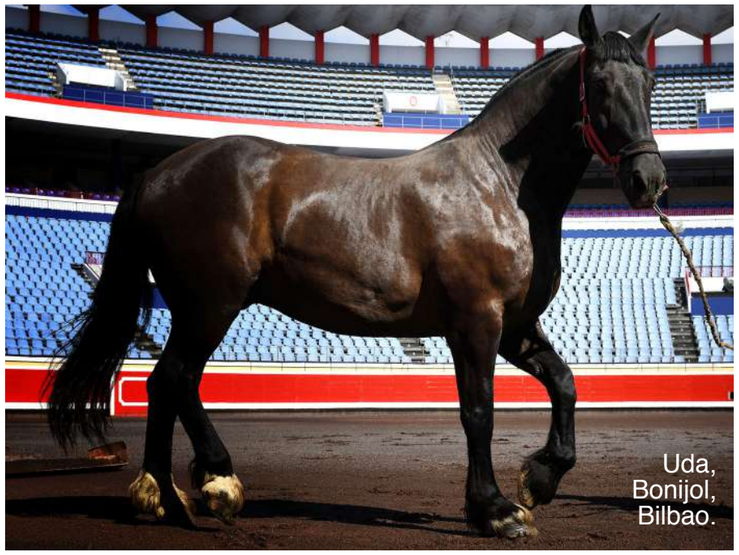
Les nouveaux chevaux de piques

Si le tercio de piques du XXIe siècle n'a plus grand chose en commun avec celui que Gustave Doré, Alexandre Dumas, Théophile Gautier ou .Prosper Mérimée admiraient au XIXe, c'est en grande partie à deux français visionnaires qu'on le doit.

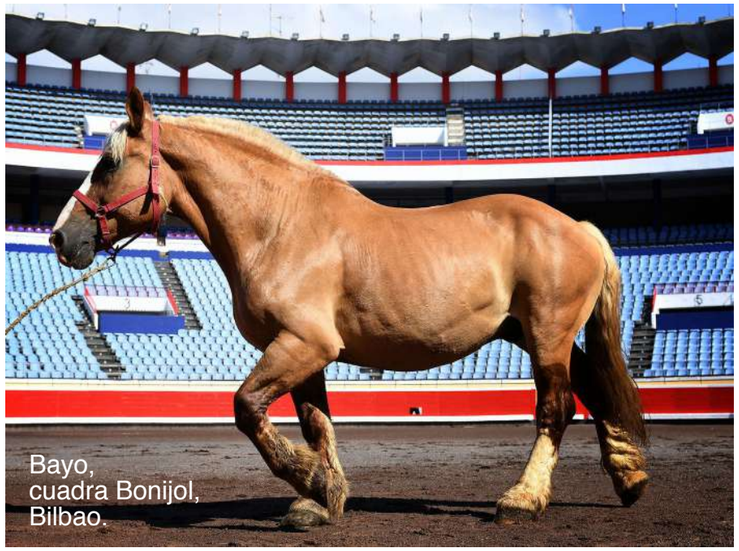
Jacques Heyral d'abord, qui, las d'être rémunéré au nombre de chevaux tués qu'il fournissait aux arènes de Nîmes au début du XXe siècle, inventa la première protection bien avant qu'elle ne devienne obligatoire en Espagne en 1928. Cette innovation changea la perception que le public avait du premier tercio depuis l'époque romantique, quand les picadors étaient les alter ego des matadors et que les «érudits» moqués plus tard par Belmonte assuraient que la bravoure se mesurait à la quantité de sang versé, ce que les études scientifiques menées au début du XXIe siècle ont réfuté.

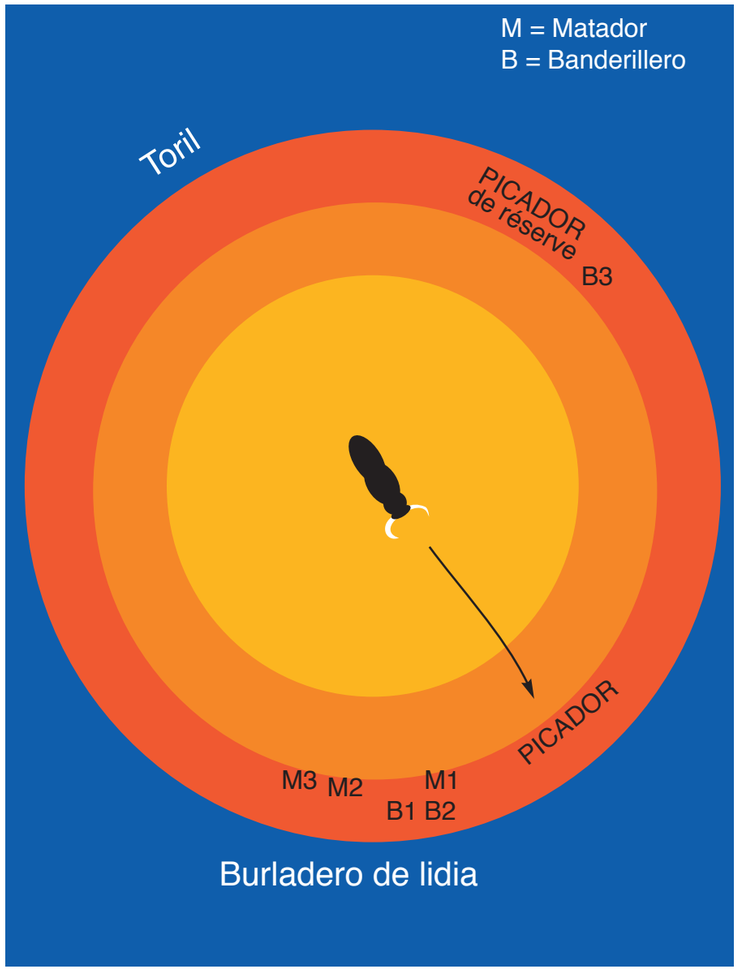
Alain Bonijol ensuite, qui fut d'abord torero, et qui, voici trente ans, comprit que le premier tercio ne survivrait pas s'il n'évoluait pas en offrant au public des émotions différentes : **le cheval ne devait plus être l'instrument passif d'un combat statique en mode sumo mais l'alter ego du taureau à la force duquel il oppose son agilité à la manière d'un judoka, ce qu'Alain Bonijlo est aussi.**


Destinado, cuadra Bonijol, San Sebastian.


Uda, Bonijol, Bilbao.


Casimodo, cuadra Bonijol, Bilbao.


Bayo, cuadra Bonijol, Bilbao.



Burladero de lidia

Il révolutionna alors trois domaines fondamentaux :

- Le cheval, en substituant les lourds percherons statiques par des chevaux de races plus légères dressés en basse école.

- Le caparaçon (peto) dont il diminua considérablement le poids en substituant aux toiles épaisses imbibées de sueur et bourrées d'étoupe des matérieux modernes plus légers et protecteurs, tel le kevlar.

- La pique, en faisant le pari d'en diminuer la taille et de la profiler différemment pour la rendre moins pénalisante que celle utilisée auparavant.

Depuis vingt ans, grâce à ces innovations, les arènes françaises ont joué un rôle pilote qui a provoqué une course à la performance presque partout, tant du côté des écuries de piques où le dressage s'est beaucoup amélioré que chez les picadors qui ont compris que, dans leur intérêt et celui du spectacle, leur tercio devait profondément se transformer pour retrouver son lustre d'antan.

Plus aucun cheval de piques ne meurt en piste, et de nombreux picadors sont devenus de véritables stars de leur discipline, admirés par le public pour leur dextérité.

Mise en suerte

Dès que le taureau a été «arrêté» par le matador ou l'un de ses subalternes, le picador entre en piste. **Comme lors d'une tienta il se place à l'extrémité de l'arène opposée au toril.**

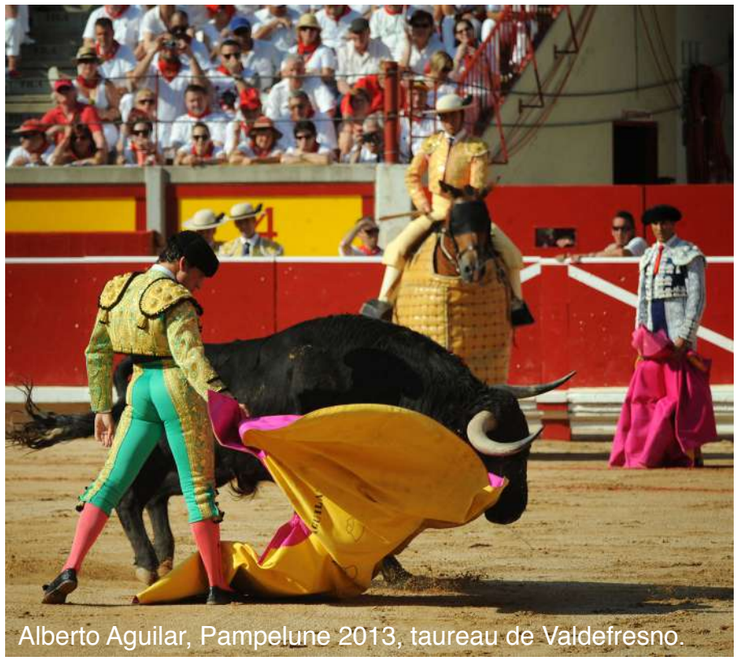
S'agissant de vérifier la bravoure du taureau, c'est le plus loin possible de la porte par laquelle celui-ci est entré et par où il chercherait à sortir s'il était manso que la suerte sera la plus probante.

«***Mis en suerte***» par le matador plus ou moins loin du picador (la distance minimum qui doit les séparer est celle délimitée par les deux raies concentriques tracées au sol), le taureau s'élance donc.

Le picador doit alors «lancer» sa pique (*tirar el palo*) à sa rencontre avant que le taureau n'atteigne le cheval.

Là aussi tout est affaire de *temple* et de *sitio*. Si le picador échoue la sanction est immédiate : non amortie par la pique, la charge du taureau explose contre le peto au risque de renverser le cheval et la bronca s'élève contre le picador qui doit rectifier.

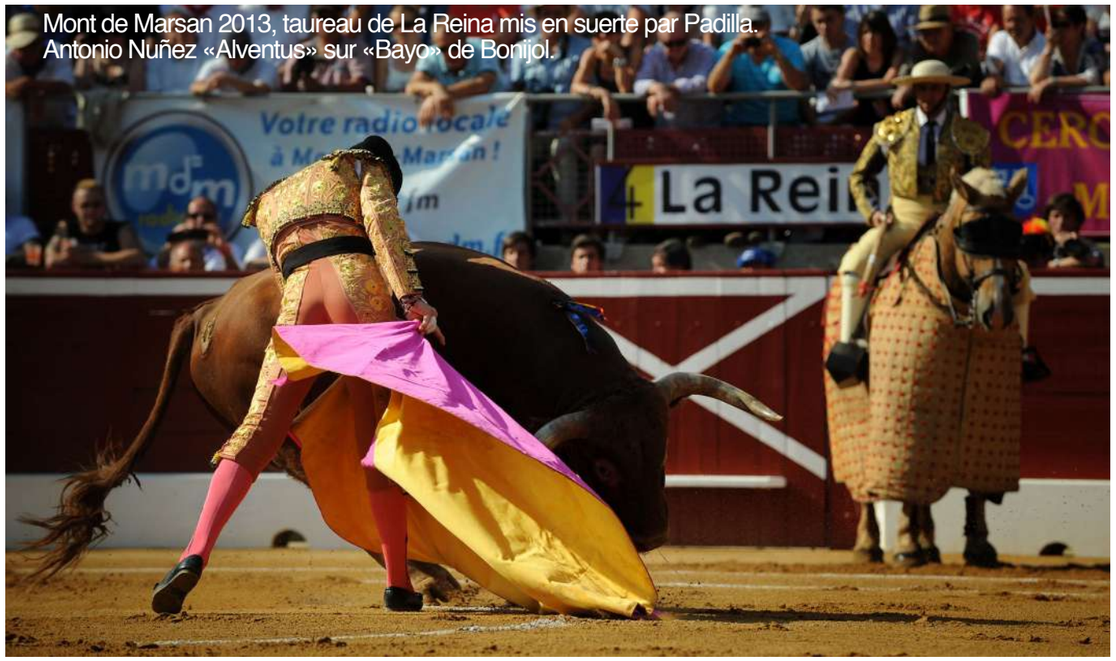
Comme les passes, la pique comporte trois moments forts : le cite, l'impact et la poussée. Ils permettent à chaque étape de mesurer la bravoure du taureau et la dextérité du picador.


Alberto Aguilar, Pampelune 2013, taureau de Valdefresno.

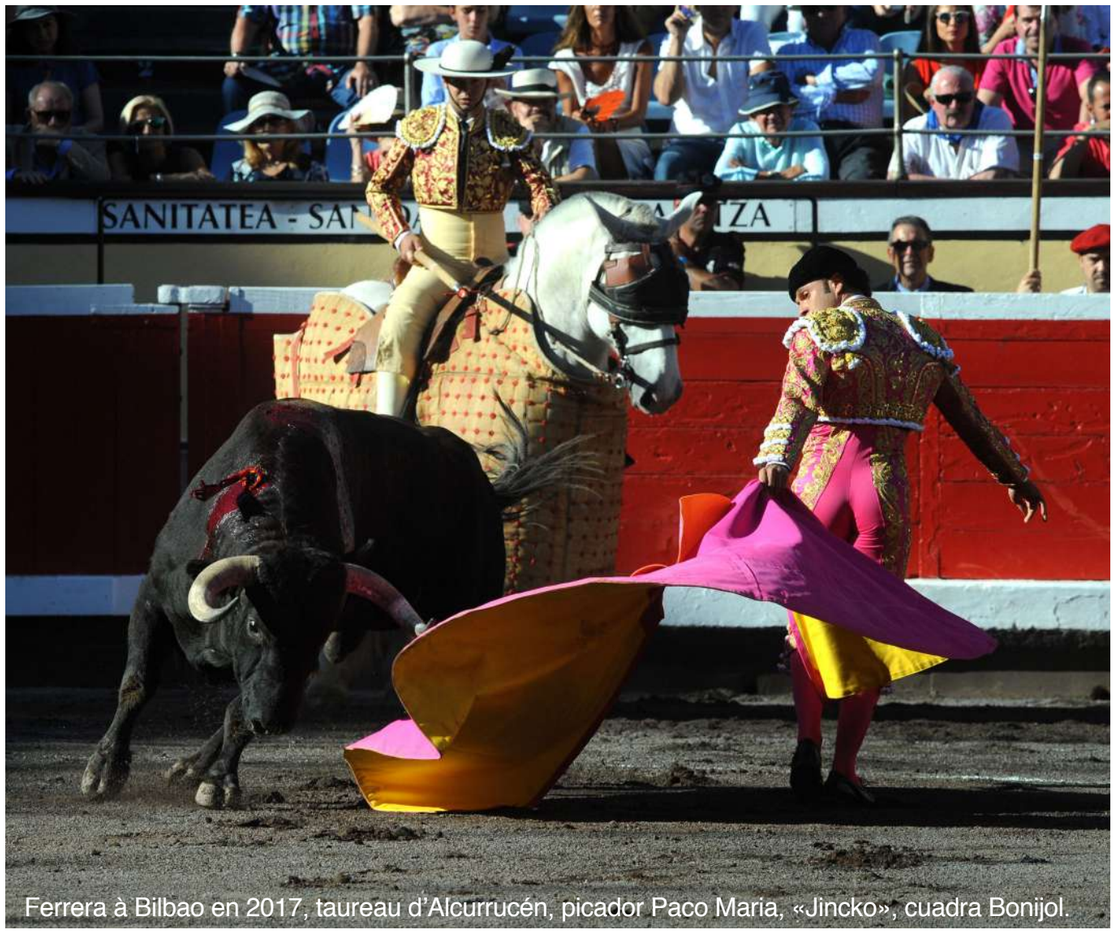


Lopez Chavez, Mont de Marsan 2022, taureau de Pedraza.

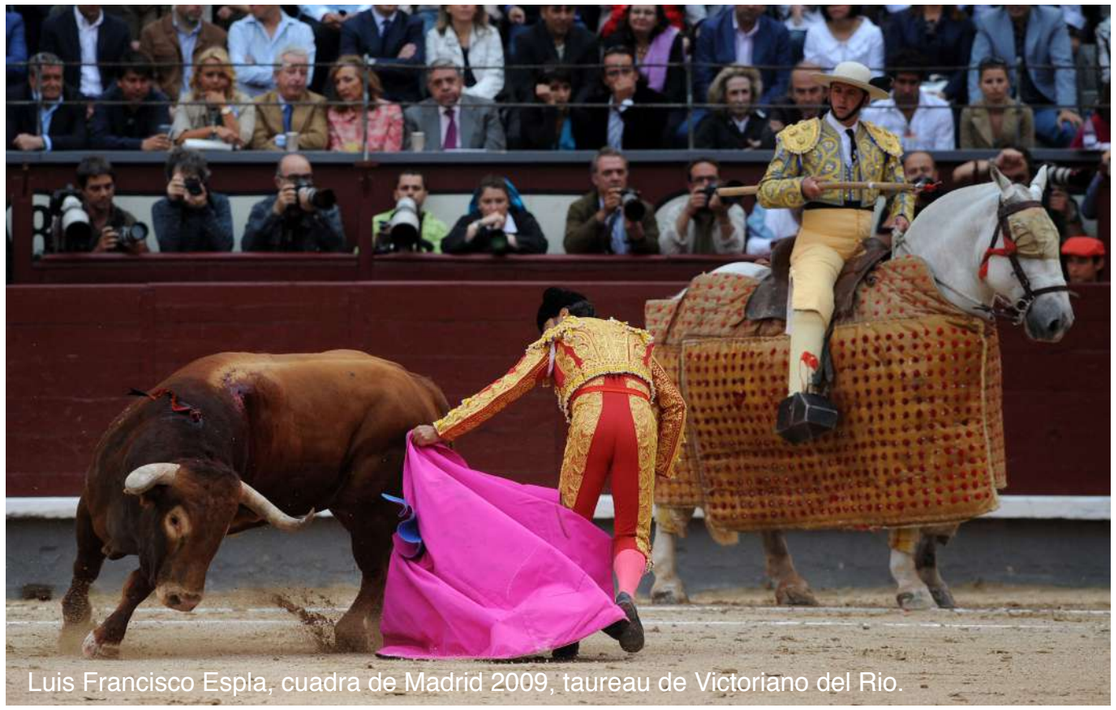

Antonio Barrera, cuadra de Madrid 2011, taureau d'Adolfo Martin.



Mont de Marsan 2013, taureau de La Reina mis en suerte par Padilla. Antonio Nuñez «Alventus» sur «Bayo» de Bonijol.



Ferrera à Bilbao en 2017, taureau d'Alcurrucén, picador Paco Maria, «Jincko», cuadra Bonijol.



Luis Francisco Espla, cuadra de Madrid 2009, taureau de Victoriano del Rio.



Sanchez Vara,
cuadra de Madrid 2009,
taureau de José Escolar.



Vic Fezensac 2017,
taureau d'Alcurrucén,
José Ney Zembrano
sur «Quasimodo»,
cuadra Bonijol.



Zaragoza 2012, Tito Sandoval, taureau de Cuadri,
cuadra Equigarce de Madrid.

Le cite

Lorsqu'il est réalisé dans les règles le tercio de piques est un moment de vérité.

La virtuosité du cavalier et le dressage de sa monture font face à la bravoure du taureau. Cité de loin, si celui-ci accourt au galop et met la tête en bas avant d'atteindre le peto, c'est qu'il est brave.

Au picador de contenir alors sa charge à la seule force de son bras tout en maintenant sa monture en équilibre pour lui permettre de céder progressivement sous la poussée.

Le but n'est pas de démoraliser le taureau face à une muraille statique contre laquelle il se sentirait impuissant, mais au contraire de lui permettre de se grandir en avançant.


Vic Fezensac 2017, taureau «Jardinero» de Los Maños, Gabin, «Belisama» cuadra Bonijol.


Madrid 2013, taureau d'Adolfo Martin, cuadra de Madrid.

Plus le taureau est cité de loin plus il démontre sa bravoure en s'élançant au galop. Le premier tercio revêt alors une apparence solennelle, quand tout le public attend en silence que le taureau réponde à la voix du picador qui l'incite à l'élancer.

L'ovation éclate dès les premières foulées et se poursuit tout au long de la rencontre si celle-ci est conforme au code d'honneur de la corporation : palo placé à la base du morillo où il ne peut pas provoquer des lésions inopportunes, le picador contient simplement la poussée.

On comprend alors que les écrivains de l'époque romantique aient célébré dans toute l'Europe les exploits des picadors du XIXe siècle qui, en outre, piquaient sur des chevaux non protégés qui tombaient au premier contact.



Céret 2022, taureau de Reta de Casta Navarra, «D'Artagnan» cuadra Bonijol.


Bilbao 2012, corrida concours. «Lancelot» cuadra Bonijol.


Séville 2012, Conde de la Maza, cuadra Peña.
Le taureau humilie et le picador «lance le palo».



Dax 2014 : le taureau de Pedraza s'élance de loin au galop, signe de bravoure, Tito Sandoval, «Tabarli» cuadra Bonijol.



Mont de Marsan 2021, taureau d'Adolfo Martin, Antonio Prieto sur «D'Artagnan» cuadra Bonijol.



Arles 2014, taureau de Miura, Tito Sandoval, «Quasimodo», cuadra Bonijol.



Céret 2022, taureau de Reta de Casta Navarra, «D'Artagnan» cuadra Bonijol.

L'IMPACT

Lancé à 36 km/heure un taureau de 500 kilos développe une puissance capable de projeter le cheval et le picador (750 kilos) à quatre mètres.

Dans le cas d'un taureau brave qui charge tête baissée, cet impact se produit sur la partie du peto située sous le ventre et entre les pattes du cheval, soit indirectement sur son corps.

C'est le caparaçon et non le cheval qui absorbe la force colossale développée.

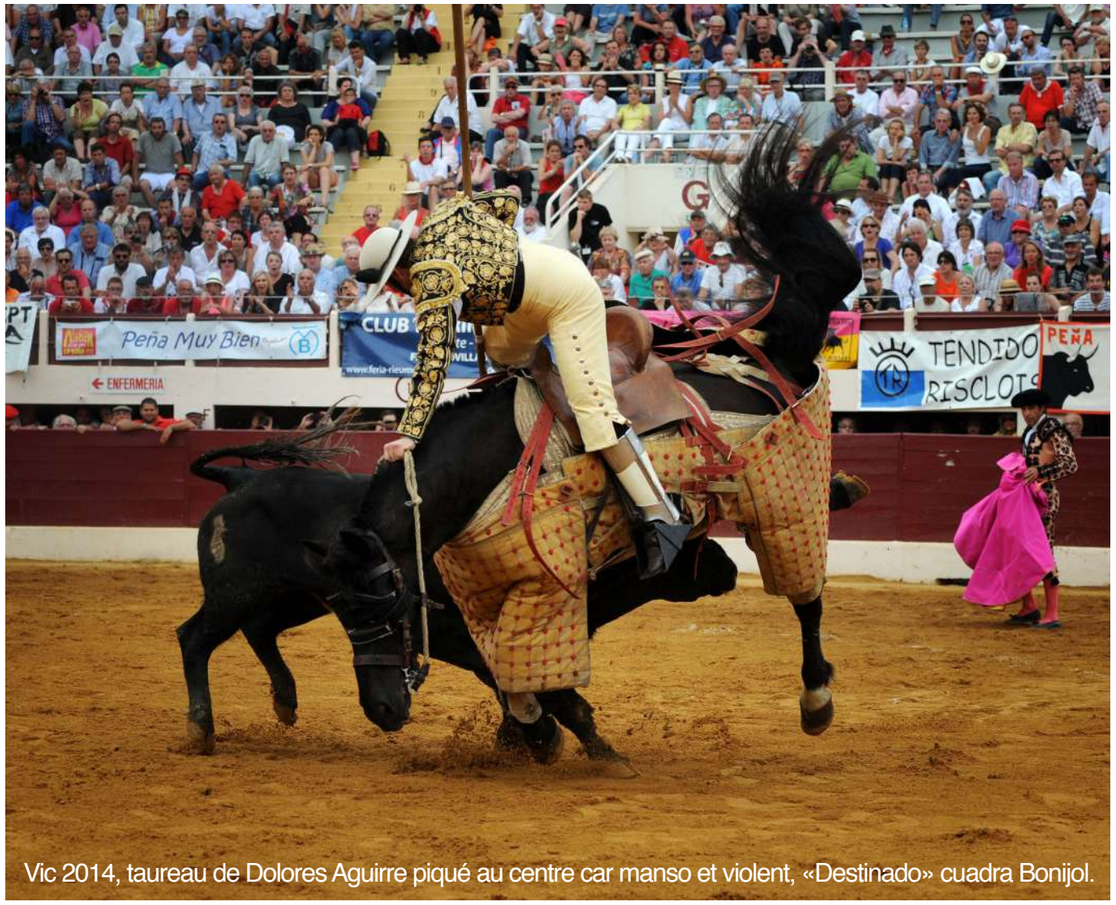


Bayonne 2008, taureaux de Yonnet, (ci-contre et ci-dessous) «Pacha», cuadra Bonijol.





Céret 2009, entrega totale d'un taureau de Coimbra, «Zafiro», cuadra Bonijol.



Vic 2014, taureau de Dolores Aguirre piqué au centre car manso et violent, «Destinado» cuadra Bonijol.







Valverde del Camino (Huelva) 2012, corrida concours. Grand puyazo d'Alonso Sanchez face au taureau «Arito» de Salvador Guardiola qui embiste de loin au galop, s'engage par le bas dans le peto et pousse en mettant les reins. Cuadra Peña.



Bilbao 2018,
taureau d'El Parralejo
impact en puissance,
Antonio Prieto,
«Lancelot», cuadra Bonijol.



Bilbao 2017, taureau de Victoriano del Rio poussant le cheval «Trigo» par devant, cuadra Bonijol.



Mont de Marsan 2023, taureau de Cebada Gago, Israël de Pedro sur «Daïda» de Bonijol.



Madrid 2013, taureau de Baltasar Iban imposant sa force, cuadra de Madrid.

Dressés en basse école, la plupart des chevaux de piques actuels sont de véritables athlètes.

Les meilleurs compensent la puissance de l'impact en s'inclinant vers le taureau, puis, s'ils sont soulevés, en maintenant l'équilibre sur leurs postérieurs, voire sur un seul pour les plus aguerris.

Ces facultés ont dynamisé ce tercio jadis statique et certains chevaux français sont devenus de véritables célébrités dont les aficionados connaissent les noms et suivent les prestations face aux taureaux les plus puissants.



Madrid 2010, le taureau de Juan Pedro Domecq humilie dans le peto, signe de bravoure et sans doute de noblesse.



Charge explosive d'un taureau de Robert Margé à Nîmes en 2022, cuadra Heyral.



Vic 2018, taureau de La Quinta poussant à mi hauteur, Mario Benitez sur «Destinado», de Bonijol.



Mont de Marsan 2019, taureau de La Quinta s'employant par le bas, cuadra Madrid.



Taureau de José Escolar entrant à mi hauteur dans le peto, Céret 2010, «Destinado» cuadra Bonijol.

La revalorisation de ce tercio fondamental de la lidia entraînera d'autres innovations. La taille de la pique diminuera et le rôle des lignes blanches sera peut-être redéfini : à l'origine, la ligne tracée à sept mètres des barrières était destinée à interdire aux picadors de citer le taureau trop près de celles-ci, mais plutôt vers le centre où l'exercice est autrement périlleux.

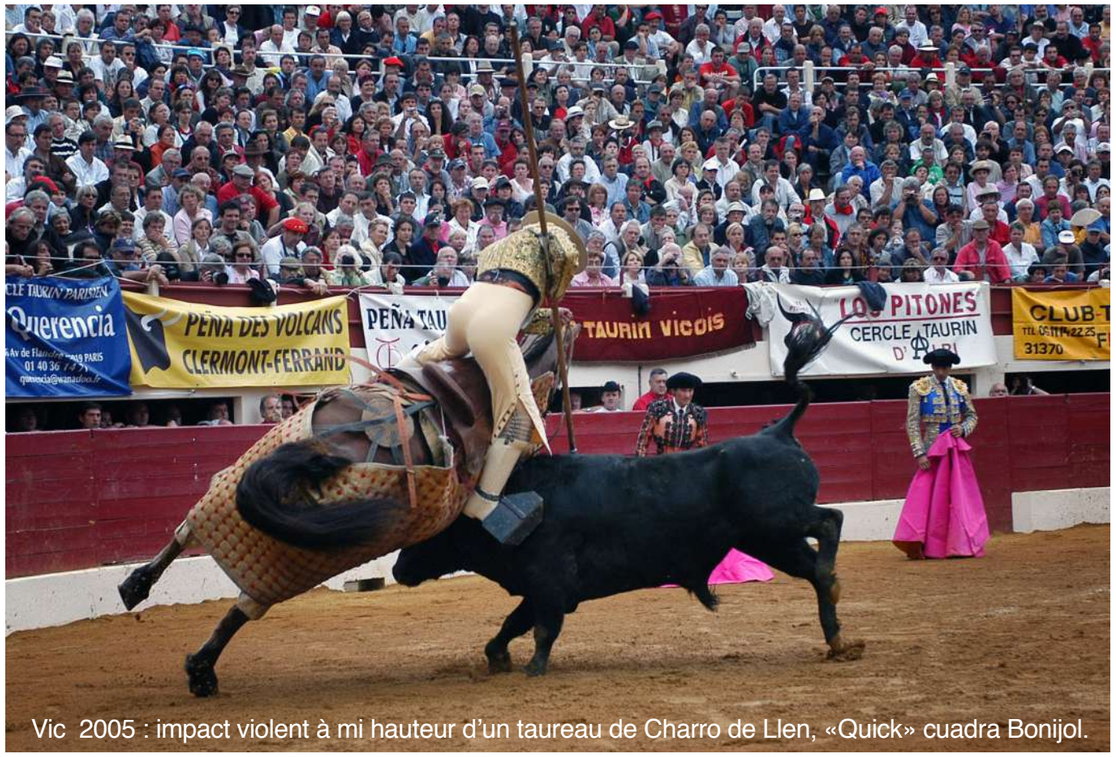
Curieusement les règlements postérieurs inversèrent les données sans comprendre qu'ils bridaient le caractère héroïque de la suerte, en limitant la marge de manoeuvre des picadors au détriment de la beauté de la suerte.



Impact à mi hauteur, taureau de Pedraza, Vic 2016, «Tabarli», cuadra Bonijol.



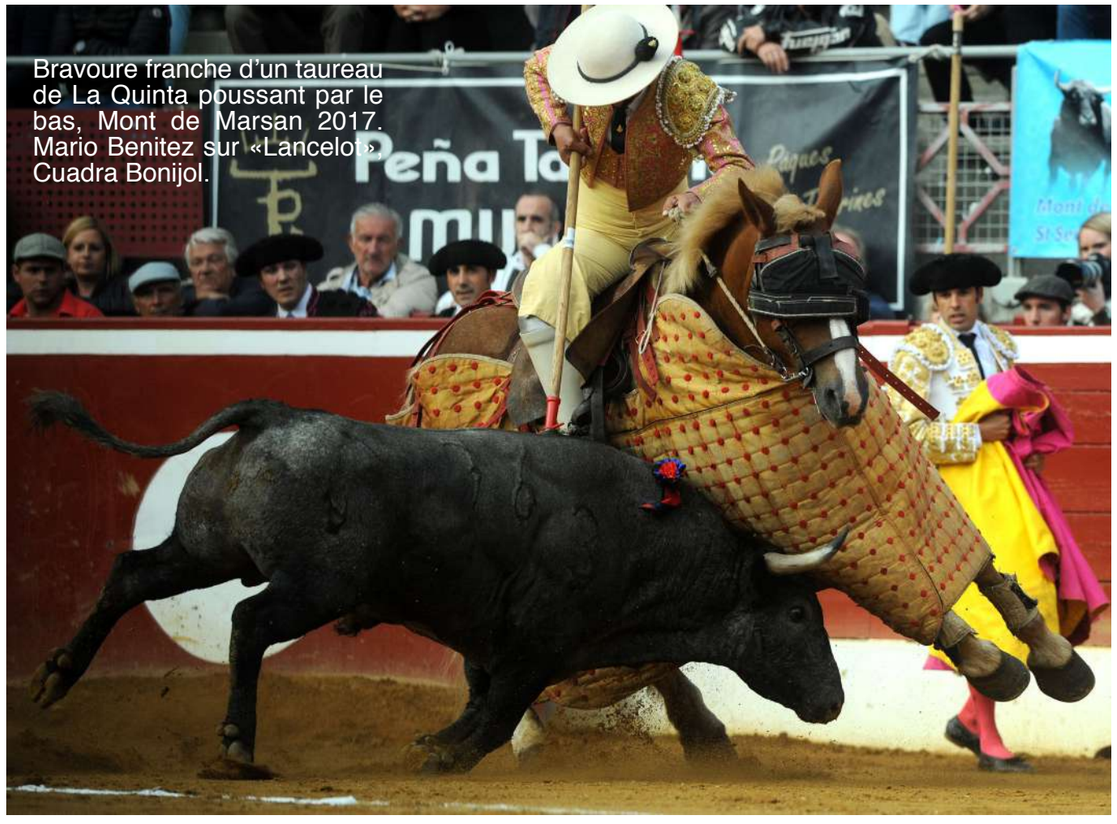
Madrid 2004 : taureau de Nuñez del Cuvillo mettant les reins et poussant par le bas. Cuadra de Madrid.



Vic 2005 : impact violent à mi hauteur d'un taureau de Charro de Llen, «Quick» cuadra Bonijol.



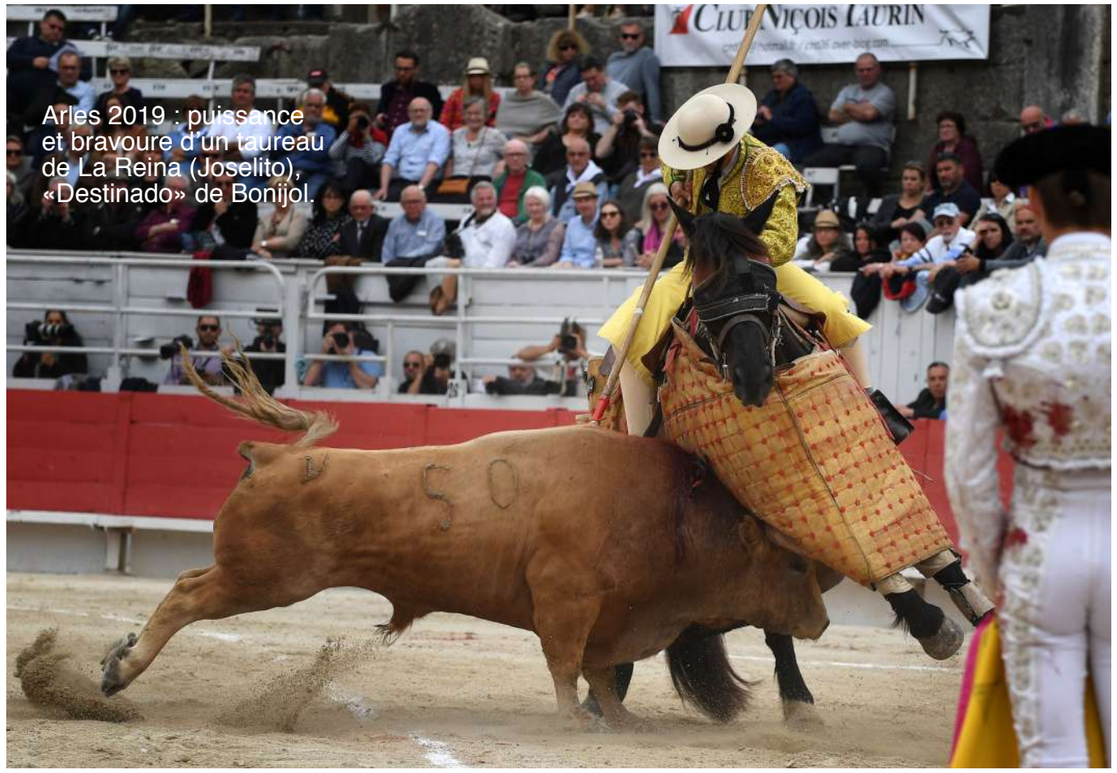
Mont de Marsan 2021 : impact violent à mi hauteur d'un taureau de Pedraza, David Prados sur «Quasimodo» cuadra Bonijol.



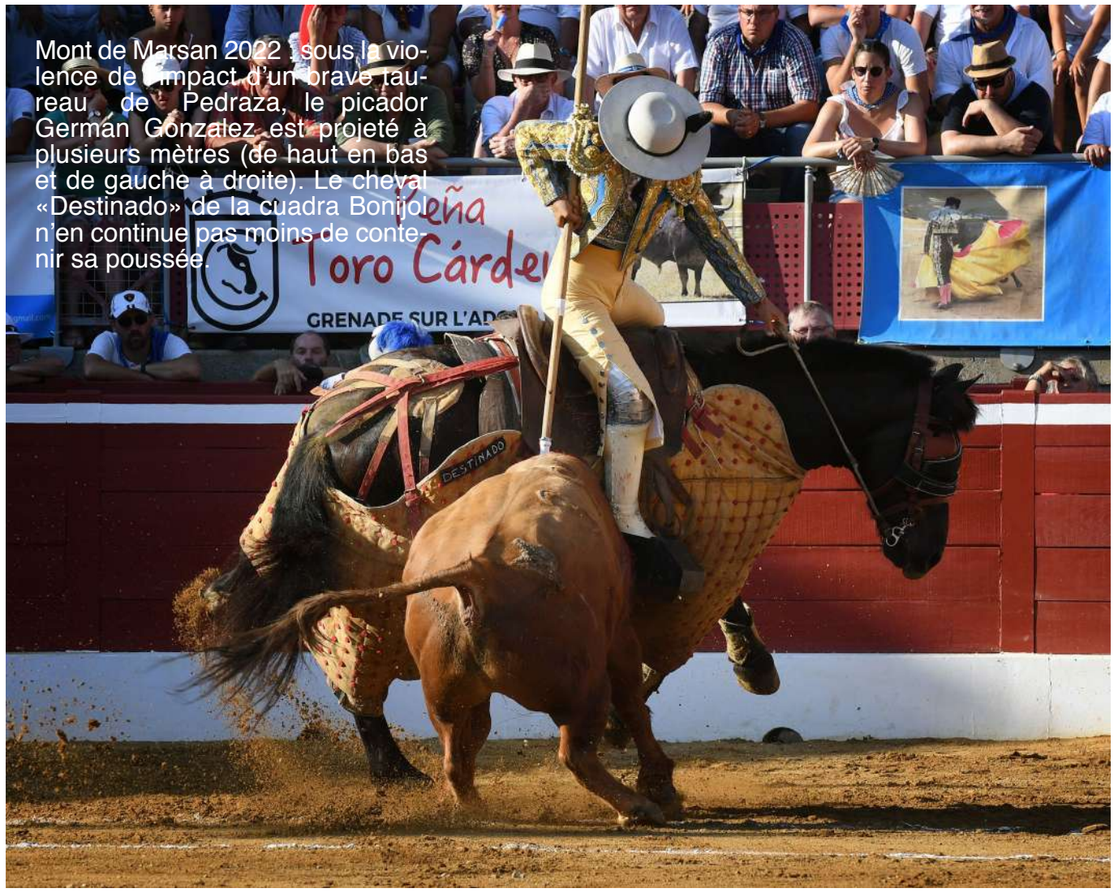
Bravoure franche d'un taureau de La Quinta poussant par le bas, Mont de Marsan 2017. Mario Benitez sur «Lancelot». Cuadra Bonijol.



Dax 2013, taureau de José Escolar poussant à terrain inversé (des barrières vers le centre), Javier Sanchez sur «Ulysse» de Bonijol.

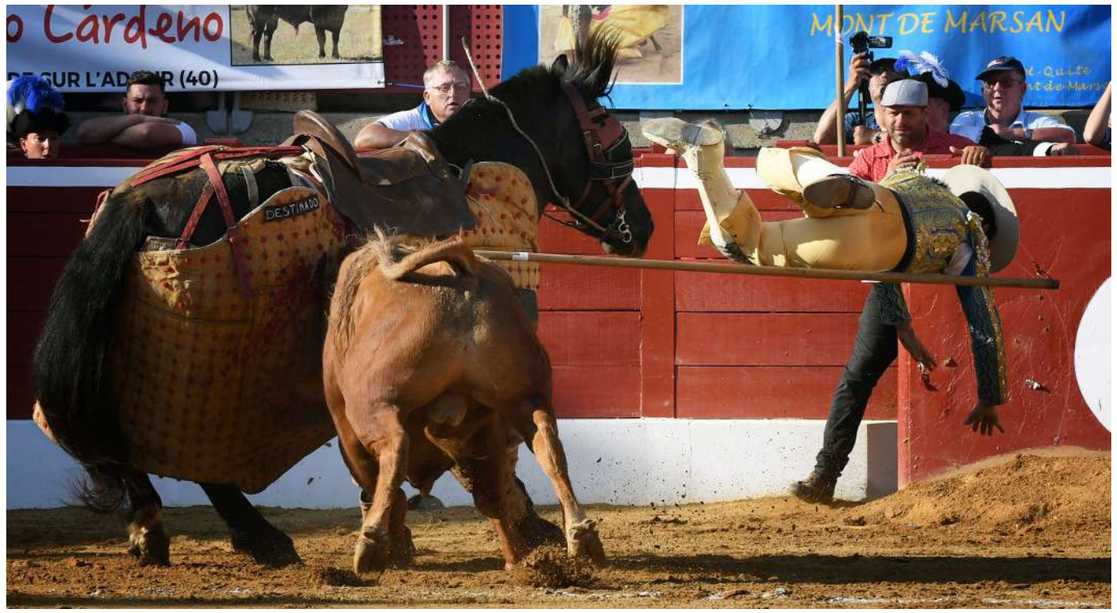


Arles 2019 : puissance et bravoure d'un taureau de La Reina (Joselito), «Destinado» de Bonijol.



Mont de Marsan 2022 : sous la violence de l'impact d'un brave taureau de Pedraza, le picador Germán Gonzalez est projeté à plusieurs mètres (de haut en bas et de gauche à droite). Le cheval «Destinado» de la cuadra Boniol n'en continue pas moins de contenir sa poussée.









ROMANEAR, SOULEVER EN POIDS

Après l'impact, une fois que les forces se sont stabilisées, certains taureaux prennent appui sur les postérieurs et soulèvent le groupe équestre à la seule force de leur cou, provoquant souvent des chutes spectaculaires.

Le picador équilibre sa monture en la guidant de la main gauche, tandis que la droite contient la puissance du taureau. Faisant fi de l'homme qui le surplombe, celui-ci concentre son effort sur cette levée en poids d'une masse de 750 kg.

Dans le jargon vernaculaire taurin on dit que le taureau «***romanea***», en référence à la bascule romaine, comme s'il voulait peser le cheval et son cavalier en appui sur ses reins.



Brigada, un taureau de Cuadri de presque six ans, appuie ses jarrets au sol pour accentuer l'effet de levier imprimé au cheval par la puissance de son cou et de ses reins. Madrid 2011. Cuadra de Madrid.



Vaincu à la poussée le cheval s'écroule et le picador tente de franchir la barrière.



La poussée

Les piques les plus spectaculaires sont celles où, après l'impact et parfois après un léger temps de suspension, le taureau *«met les reins»* **et pousse de toutes ses forces.**

Grâce aux chevaux modernes la suerte se transforme en un rapport de force dans lequel le cheval, tel un judoka, recule sans plier, vire sur ses postérieurs en ligne ou de côté pour absorber la puissance du taureau dans le peto.

Bien plus qu'à l'époque des lourds percherons statiques, le dynamisme de la suerte est décuplé grâce à la tonicité des chevaux modernes dont le dressage permet au cavalier de réaliser de véritables prouesses. Mais la chute peut survenir à tout moment.



Céret 2004 : le taureau d'Hernandez Pla a acculé picador Aurelio Garcia et le cheval «Quick» (cuadra Bonijol) contre les barrières.

Le terrain des barrières est le plus dangereux dans la mesure où lorsqu'il bute contre elles le cheval perd une partie de sa liberté de mouvements.

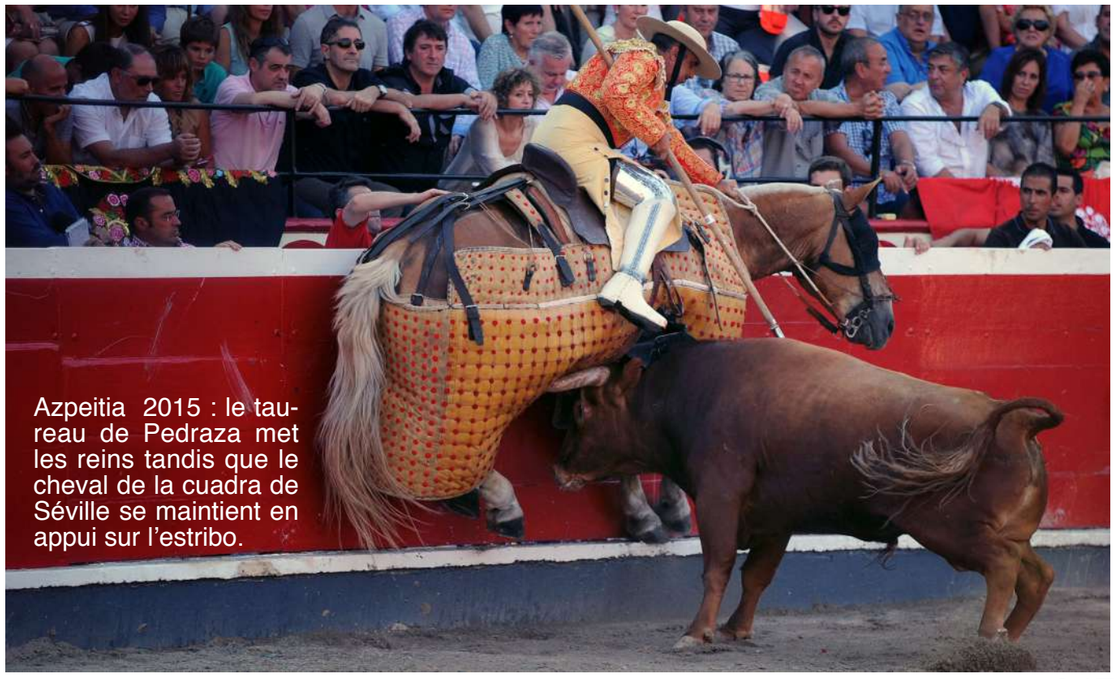
Les plus habiles parviennent à maintenir leur équilibre en prenant appui sur l'***estribo***, petite marche de bois destinée à faciliter le saut des toreros vers le ***callejon***.

Mais quand la pression du taureau est trop forte la chute est inévitable. **Plus elle se produit près des planches, plus le danger est grand pour l'homme.**

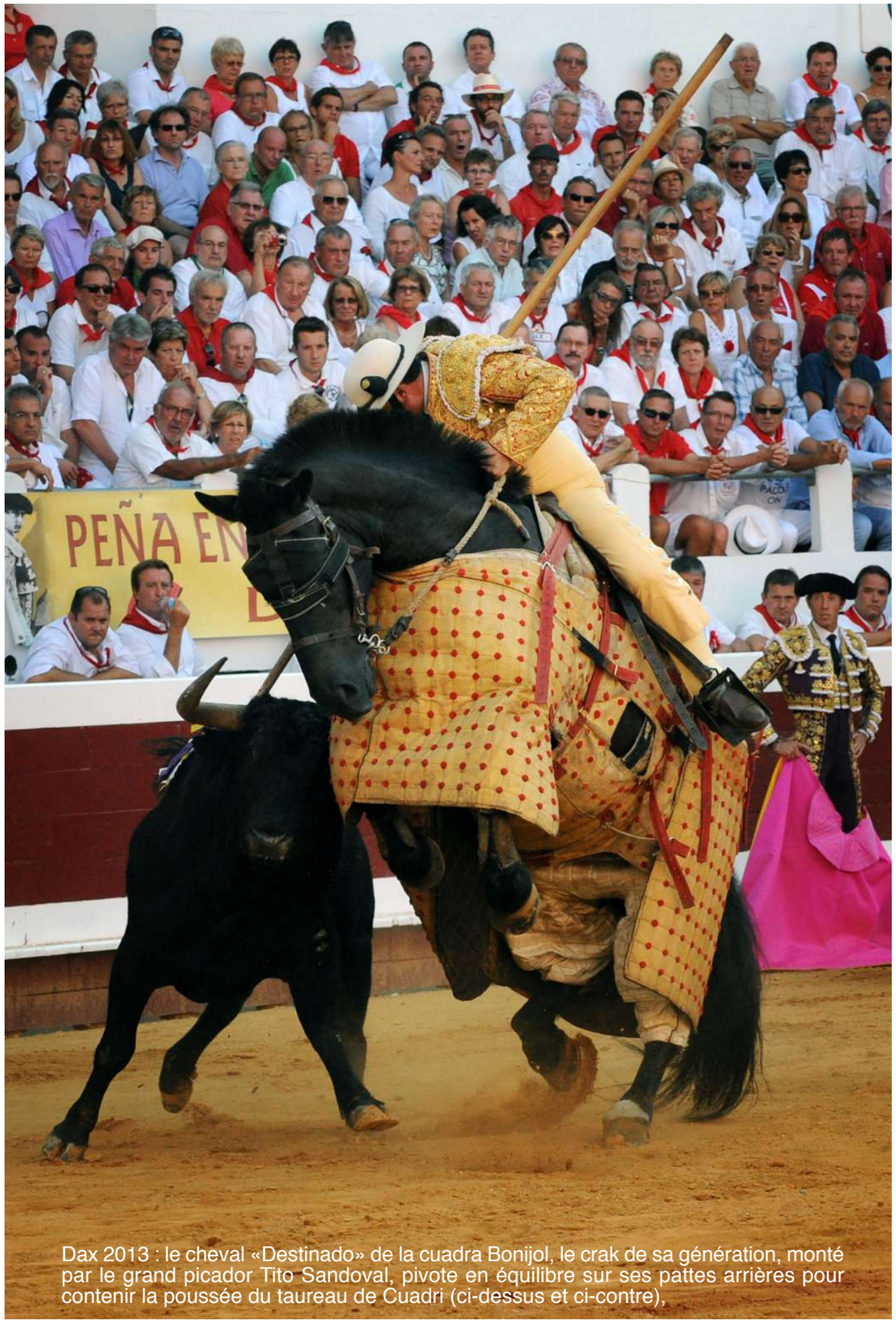




Saint-Sébastien 2015 : le taureau de Juan Pedro Domecq soulève Cristobal Cruz et le cheval «Icone» à la seule force de son cou. Cuadra Bonijol.



Azpeitia 2015 : le taureau de Pedraza met les reins tandis que le cheval de la cuadra de Séville se maintient en appui sur l'estribo.



Dax 2013 : le cheval «Destinado» de la cuadra Bonijol, le crak de sa génération, monté par le grand picador Tito Sandoval, pivote en équilibre sur ses pattes arrières pour contenir la poussée du taureau de Cuadri (ci-dessus et ci-contre),




1



Hoyo de la Gitana,
Nicolas Bertoli, «Icone»
cuadra Bonijol.
2

Il arrive aussi, comme dans ce **grand tercio de piques offert par un taureau de Hoyo de la Gitana** dans les arènes de Vic Fezensac, que le cheval résiste à la poussée sur une longue distance. Après un impact violent auquel il a résisté bien qu'ayant décollé des quatre fers, le taureau l'a poussé sur dix mètres, a assuré sa prise puis repoussé bravement dix mètres de plus. Sans jamais se rendre, le cheval a rétabli son équilibre avant que d'un coup de tête le taureau ne projette le picador Nicols Bartoli hors de sa selle.

À Madrid, comme on le voit ci-contre à droite, vaincu à la poussée, le cheval couché contre les barrières et à merci du taureau de Dolores Aguirre est défendu par le picador Tito Sandoval.

Dans une situation similaire, le picador Antonio Muñoz fut tué à Vic en 1999, écrasé par son cheval trop statique qu'un taureau de Victorino Martin avait renversé par le poitrail au fil des barrières.

4



6



3



5



7


Madrid San Isidro 2010.
Taureau de Dolores Aguirre


Tito Sandoval,
cuadra de Madrid.





Le dressage et la tonicité des meilleurs chevaux de piques, mais aussi la légèreté et la souplesse des petos modernes, permettent d'assister aujourd'hui à des tercios vibrants durant lesquels, loin d'être un comparse passif comme c'était le cas il y a encore trente ans, le cheval est capable de prendre des initiatives.

C'est le cas dans cette rencontre violente survenue à Céret en 2010 entre un puissant taureau de Coimbra et le cheval «Destinado» de Bonijol.

Déséquilibré sous l'impact et projeté au sol (photos 1,2,3), le cheval reprend seul ses appuis (4,5) puis se relève (6) tandis que le picador Antonio Muñoz perd sa pique dans le mouvement avant de basculer vers l'avant de sa selle (7,8). Il rétablit sa situation avant l'intervention des monosabios (9), puis se remet à piquer dès que ceux-ci lui ont rendu sa pique (10).


Céret 2010, taureau de Coimbra, Antonio Muñoz, «Destinado». 1


2


3


4


5

Réalisé au XIXe siècle, un tel exploit aurait valu au picador Antonio Muñoz - neveu de José Antonio Muñoz tué à Vic par un taureau de Victorino Martin en 1999 -, d'être immortalisé sur une lithographie de «La Lidia», voire par Gustave Doré. À l'époque le malheureux cheval aurait à coup sûr succombé à ses blessures en sortant du ruedo. Mais «Destinado» repartit paisiblement à l'écurie pour poursuivre sa prestigieuse carrière dès le lendemain.


6


7

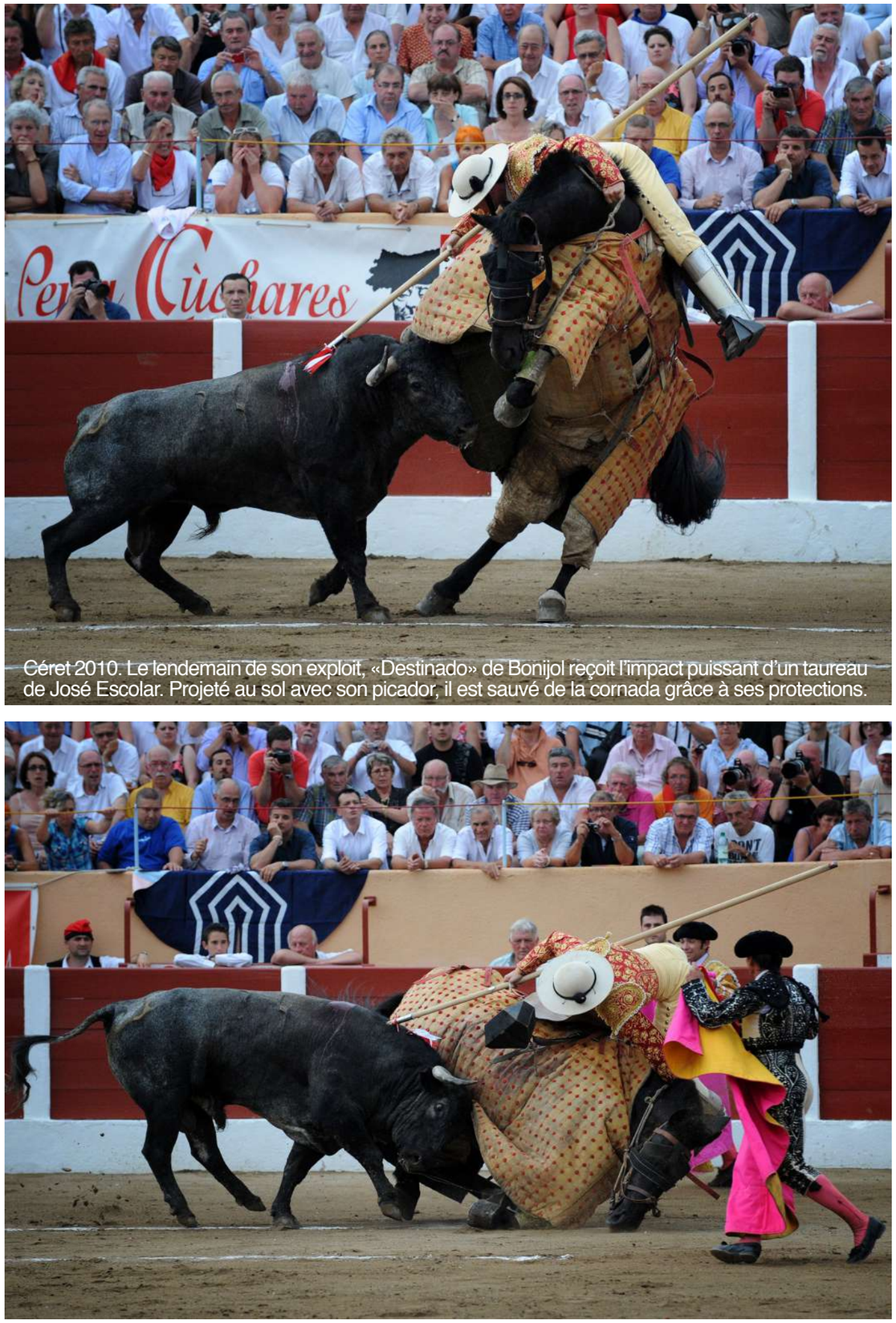


8



9


10



Céret 2010. Le lendemain de son exploit, «Destinado» de Bonijol reçoit l'impact puissant d'un taureau de José Escolar. Projeté au sol avec son picador, il est sauvé de la cornada grâce à ses protections.



Tandis que le picador est évacué sain et sauf par la cuadrilla, le taureau s'acharne sauvagement sur «Destinado» sans trouver de faille dans le peto.



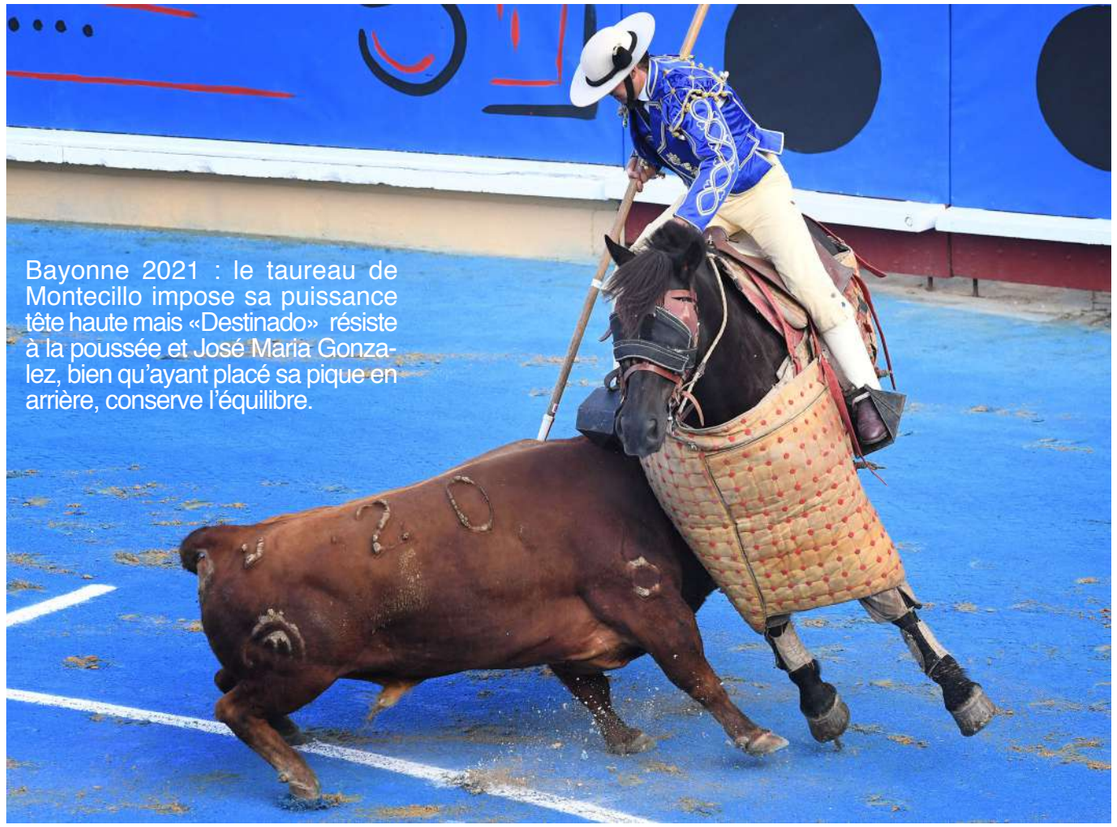
Arles 2019 : le brave taureau de Torrestrella a pris «Ulysse» de la cuadra Bonijol par l'avant et le bascule le long des barrières. Le picador José Antonio Muñoz fut tué ainsi à Vic en 1999.



Mont de Marsan 2022 : batacazo infligé au groupe équestre par un taureau de Pedraza. Coincé sous le cheval «Destinado» de Bonijol German Gonzalez s'en tira sans dommage.



Arles 2011 : le taureau du Scamandre emporte tout sur son passage. «Icone», cuadra Bonijol.



Bayonne 2021 : le taureau de Montecillo impose sa puissance tête haute mais «Destinado» résiste à la poussée et José Maria Gonzalez, bien qu'ayant placé sa pique en arrière, conserve l'équilibre.



Bayonne 2023 : le taureau du Zacarias Moreno a contourné «Quasimodo» de Bonijol par l'arrière. Picador Aïtor Sanchez.



Istres 2022 : le taureau de Pedraza attaque la tête du cheval «Quasimodo» de la cuadra Bonijol. Picador Mathias Forestier.

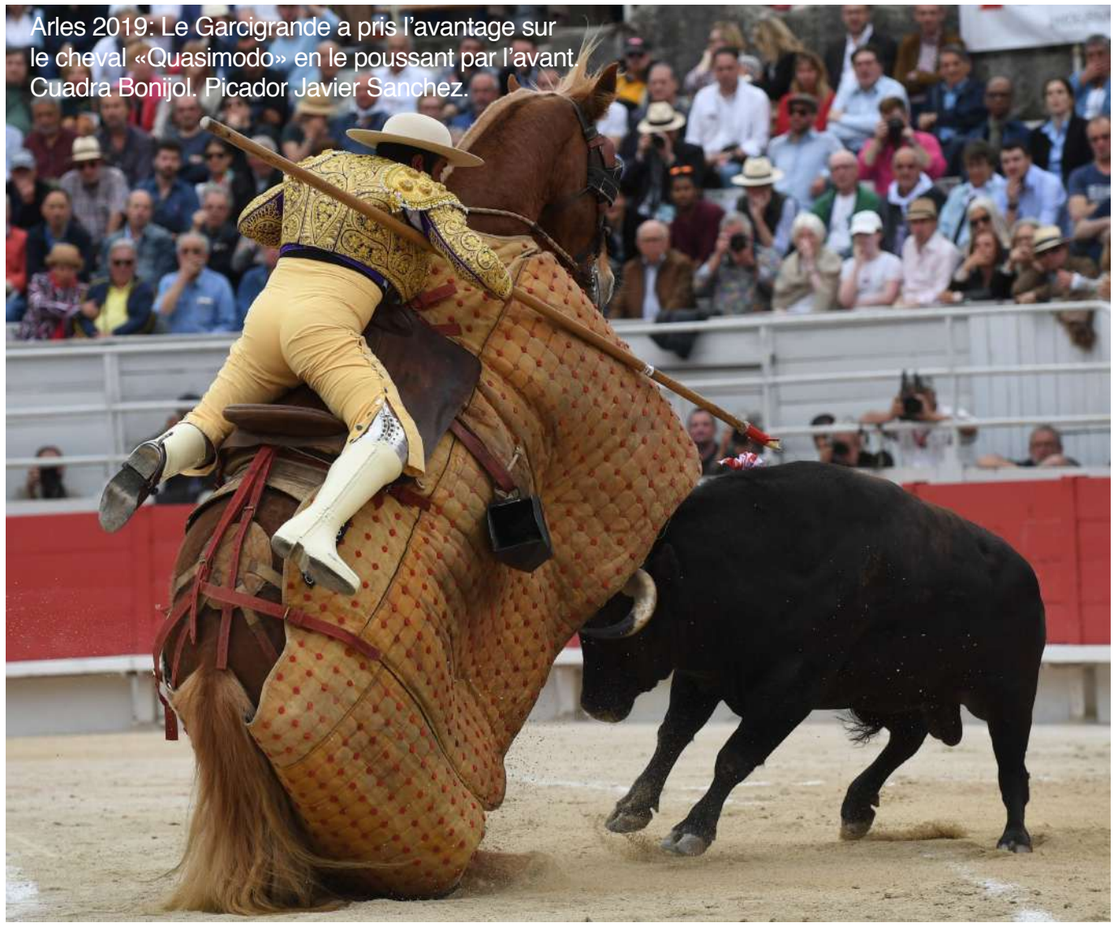
Mansedumbre

Si la bravoure du taureau est évidente quand il attaque avec rectitude et pousse en mettant les reins, sa mansedumbre l'est tout autant quand il cherche à contourner le cheval en se glissant sous le peto ou quand il l'attaque au cou.

Même s'il fait preuve de puissance dans ses attaques, il ne faut pas confondre celle-ci avec la bravoure qui lui fait défaut. Sa propension à ne pas humilier dans le peto se retrouvera dans la muleta, ce qui rendra difficile de le toréer par le bas.



Bilbao 2018 : le taureau d'El Parralejo jette ses pattes en avant et tire une cornada vers le cou du cheval «Quasimodo» de la cuadra Bonijol au lieu de mettre la tête en bas du peto, démontrant plus de genio et de mansedumbre que de bravoure. Picador Antonio Prieto.



Arles 2019: Le Garcigrande a pris l'avantage sur le cheval «Quasimodo» en le poussant par l'avant. Cuadra Bonijol. Picador Javier Sanchez.



Arles 2008 : impressionnante poussée du taureau de Garcigrande. «Kryptos», cuadra Bonijol. Picador Andrés Galvez.

Mont de Marsan 2022 : prise par l'avant par le taureau de Victoriano del Rio, la jument «Calice» de Bonijol conserve son équilibre sur un sabot. Picador Antonio Prieto.

Bien que la maîtrise des picadors soit grande, dans certaines situations, même les plus expérimentés ont du mal à contrôler leur monture.

C'est par exemple le cas lorsque le taureau attaque le cheval à l'épaule et plus encore quand il le prend sous le poitrail : seuls les mieux dressés sont capables de résister à une telle poussée sans se laisser déséquilibrer, en reculant sur leurs pattes arrières, voire en pivotant.





Dax 2023 le taureau de Pedraza est parvenu à contourner le cheval «Laïko» de Bonijol. Juan José Esquivel.

Poussé avec force contre les barrières, le cheval reste en appui sur un seul antérieur tandis que le taureau soulève son train arrière (ci-dessus).

Il arrive arrive plus rarement que le taureau parvienne à contourner le cheval pour l'attaquer du côté gauche.

Grâce aux protections actuelles faites en kevlar - matériel utilisé pour fabriquer les gilets pare balles - ce côté jadis mal protégé l'est désormais aussi bien que le droit, par le ***«manguito»*** qui enveloppe les pattes et le ventre du cheval.

Batacazo

Les chutes, *caidas*, qualifiées de *«batacazos»* quand elles sont spectaculaires, sont inévitables... et bénéfiques dans l'intérêt du spectacle.

Elles témoignent de son authenticité en montrant que le taureau n'est pas un comparse diminué mais un adversaire redoutable et respecté.

Les protections actuelles protègent les chevaux même quand ils sont au sol.

Les meilleurs chevaux sont capables de se redresser d'un bond malgré leur harnachement, mais il n'en va pas de même pour les picadors. Lestés par leur lourde jambe en fer comme l'étaient les chevaliers français d'Azincourt face aux archers anglais, une fois au sol ils sont à merci du taureau.

Leur vie dépend alors de la rapidité d'intervention de leurs compañeros à pied qui se précipitent au ***quite*** - du verbe quitar = enlever - pour détourner l'attention du taureau du picador et du cheval, puis l'emmener au loin, le temps que picador et monture se remettent en place.



Dax 2013 le taureau de Cuadri a imposé sa puissance en poussant le cheval «Destinado» de la cuadra Bonijol par le poitrail. Le picador Tito Sandoval s'est dégagé à temps.



Dax 2013 deuxième chute : le picador est coincé sous le cheval et à merci du taureau. Il doit son salut au quite effectué par ses compañeros.

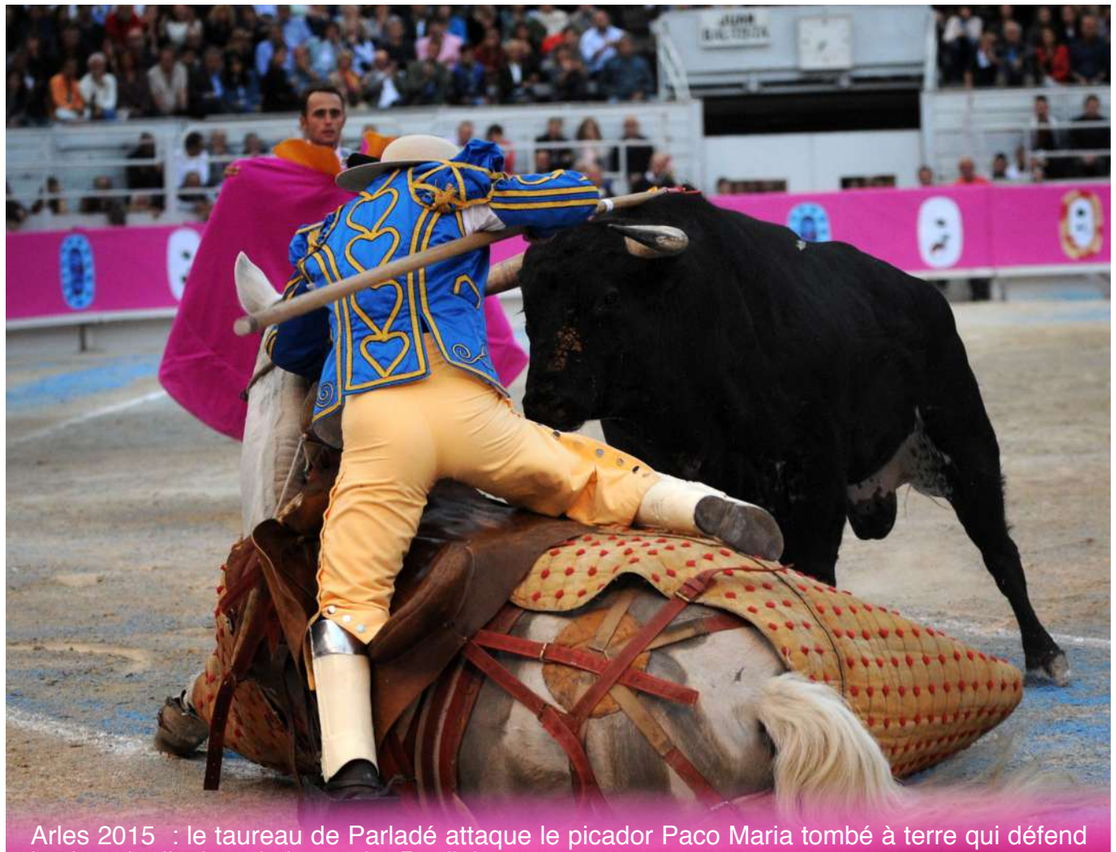




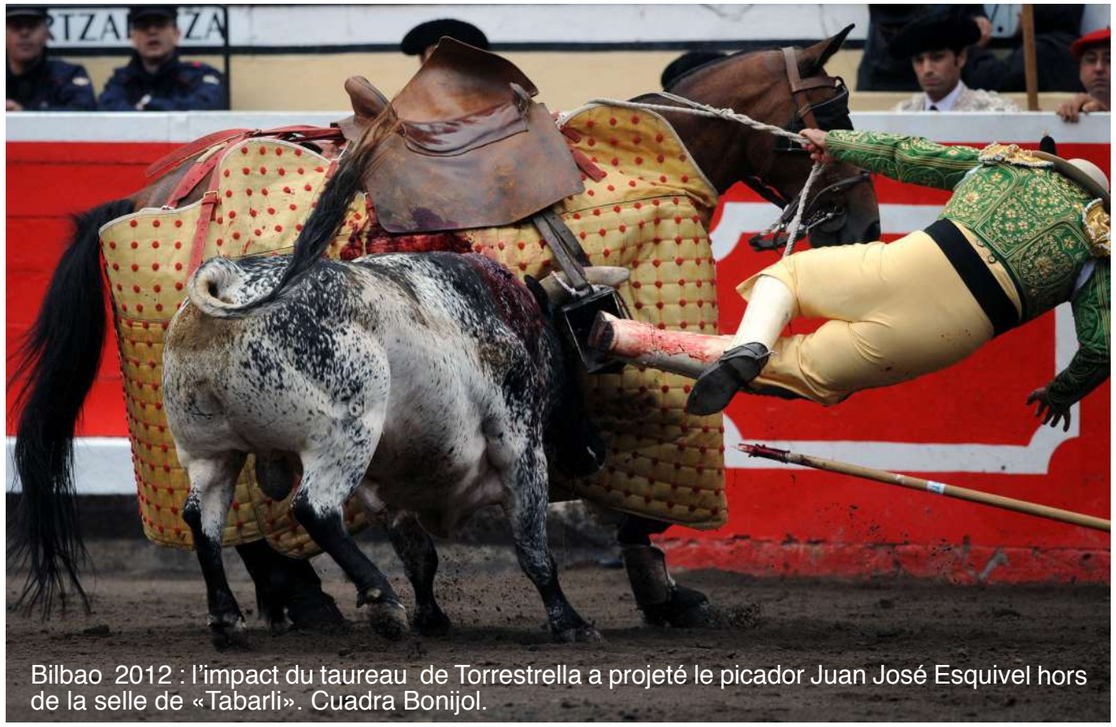
Bayonne 2008. Le taureau de Palha a remporté son duel. Le picador est à sa merci. Cuadra Heyral.



Vic 2018 : le taureau de Valdellan a imposé sa poussée en prenant le cheval «Lancelot» de Bonijol par l'avant. Picador Rafaël Agudo.



Arles 2015 : le taureau de Parladé attaque le picador Paco Maria tombé à terre qui défend le cheval «Jincko» de la cuadra Bonijol.



Bilbao 2012 : l'impact du taureau de Torrestrella a projeté le picador Juan José Esquivel hors de la selle de «Tabarli». Cuadra Bonijol.



Madrid 2012 : le taureau de Carriquiri a poussé le cheval (cuadra Madrid) sur un demi tour et est piqué dos aux barrières.



Arles 2015 : bien qu'à genoux après avoir poussé du centre vers les barrières, le taureau de Dos Hermanas soulève le cheval «Gigolo» de Bonijol et son picador à la seule force de son cou.



Madrid 2012 : le taureau de Palha a imposé sa puissance à l'impact. Le cheval de la cuadra de Madrid résiste à la poussée mais le picador tombe à merci du taureau.





Impact violent d'un taureau de Gavira contenu par le picador. Madrid 2011. Cuadra de Madrid.



Céret 2010 : le taureau de Coimbra «romanea», met les reins et provoque la chute contre les barrières. Le picador Juan José Esquivel reste coincé sous le cheval «Destinado» comme le furent Antonio Calderon et Antonio Muñoz quand ils reçurent leurs blessures mortelles. Cuadra Bonijol.







Piquer au large

Si au temps des lourds percherons mal dressés les picadors avaient intérêt à piquer près des barrières où ils se laissaient acculer pour s'y appuyer, aujourd'hui, grâce au dressage des chevaux modernes, leur sécurité est davantage assurée s'ils peuvent piquer à l'écart de celles-ci.

Dans l'intérêt du spectacle la suerte de piques gagnerait donc à se dérouler au tercio plutôt que dans les tablas.

Un beau sujet de réflexion pour l'ensemble de la profession qui pourrait s'inspirer pour compléter l'évolution de ce tercio du rôle initial tenu par les raies concentriques : permettre à la suerte de se réaliser à équidistance du centre et des barrières afin que picador, taureau et cheval puissent exprimer au mieux leurs qualités.





Dax 2021 : le taureau de La Quinta déséquilibre la jument «Calice» de Bonijol qu'il a prise par l'avant. Anticipant sa chute, le picador German Gonzalez commence à se dégager des étriers tout en continuant de résister à la poussée pour défendre sa monture.



Ainsi faisait Frasquito Calderon : «*se démontant avec agilité s'il en avait le temps, pour ne pas subir le choc ni sentir sur son visage l'haleine fétide de la bête et sa bave écumante sur son corps*».



Azpeitia 2013, taureau de Pedraza, cuadra de Séville.



Idiosyncrasie

Dans certaines arènes le tercio de piques demeure l'apogée de la lidia.

Comme expliqué en préambule la pique est le curseur qui détermine la place plus ou moins importante de chaque tercio dans la continuité de la lidia. Dans les arènes de première catégorie deux rencontres sont obligatoires, ce qui permet de calibrer la bravoure du taureau sans hypothéquer son potentiel pour la suite.

Mais chaque arène possède son idionsyncrasie.

La richesse de la tauromachie est de répondre à toutes les sensibilités en proposant des programmations variées, de la corrida la plus dure à celle où sort un taureau dont la bravoure foncière débouche sur la noblesse qui autorise le toreo contemporain.

Dans le créneau torista, le picador est souvent valorisé.

La raison est double : dans ces corridas le public, comme dit Espla, prend toujours le partI du taureau, ce qui rejaillit sur le picador qui l'affronte, alors que dans les corridas de figuras le public vient d'abord pour voir toréer.

Sauf exception, le tercio de piques y est moins valorisé, ce qui est d'autant plus dommage que les taureaux de ces corridas sont souvent foncièrement les plus braves.

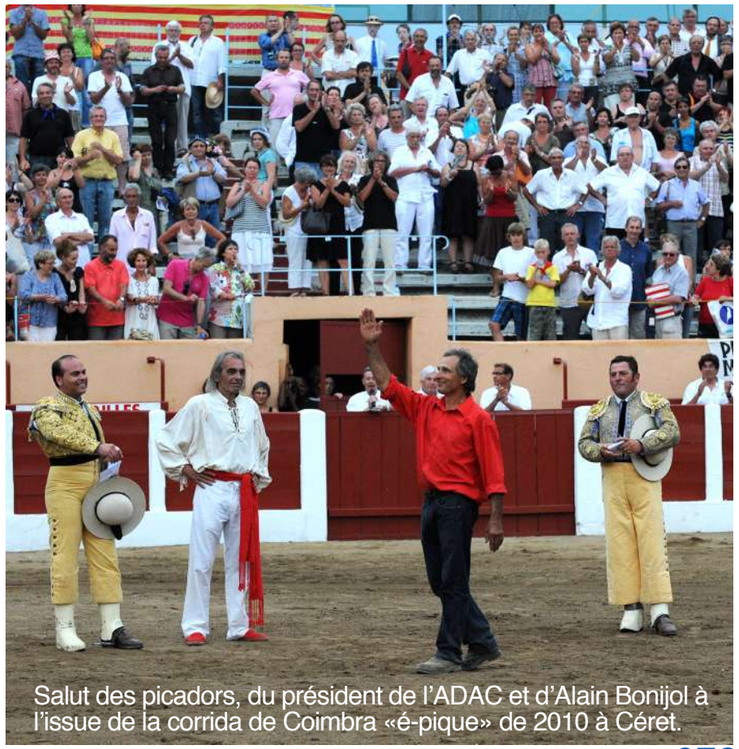


Madrid 2010, novillo de Saltillo, cuadra de Madrid.

Il ne faut pas confondre puissance et bravoure.

Les picadors savent le mieux quand un taureau est suffisamment piqué : ils mesurent sa force dans leur bras au travers du palo et dans leurs jambes, au regard de l'effort produit par leur monture pour y résister.

Leurs exploits leur valent parfois de partager le triomphe des matadors, voire de triompher sans eux, comme ici à Céret à l'issue d'une mémorable corrida de Coimbra où le propriétaire de la cuadra de chevaux fut invité à partager l'ovation avec eux.



Salut des picadors, du président de l'ADAC et d'Alain Bonijol à l'issue de la corrida de Coimbra «é-pique» de 2010 à Céret.



Vic 2006 : arc-bouté sur un seul estribo, le picador Pimpi fait corps avec son palo et résiste au Valdefresno. «Paco», cuadra Bonijol. Ainsi piquait le grand Antonio Pinto au XIXe siècle : «*Quand Antonio tombait c'est toute la plaza qui s'affalait car il ne cessait de faire corps avec son cheval, et les deux masses, en touchant terre, faisaient tant de bruit que chacun en avait la chair de poule. Il allait au toro de face, et si celui-ci parvenait à passer sous le cheval, il l'élevait tout droit et la chute était monumentale, le picador recevant le choc dans le dos et le cheval mort ou blessé dessus*».



Azpeitia 2015. Taureau de Pedraza, cuadra de Séville.



Quite «coleando» (en tirant la queue) du monosabio.



Le peto change la donne

Depuis que les chevaux sont protégés il est devenu contre-productif d'infliger trop de rencontres au taureau.

On mesure mieux sa bravoure aujourd'hui en l'incitant à pousser le cheval à deux reprises qu'on ne le faisait jusqu'en 1928 en le plaçant six ou sept fois face à de pauvres haridelles sans défense qui s'affalait sans résister.

Sans céder à un wokisme inopportun, l'idéal du XIXe siècle («*6 piques, six chutes, six chevaux tués*») ne veut plus rien dire car le peto a changé la donne.

La société évolue et le public des arènes ne fait pas exception. La bravoure du taureau a également beaucoup évolué depuis un siècle.

Il n'en demeure pas moins que deux types de spectacles co-existent et il en va de même pour la corrida que pour le septième art : à côté des super productions qui remplissent les grandes salles à l'annonce des stars, il existe des films d'art et d'essai suivis par un public plus restreint mais fidèle qui se méfie de la modernité.

Comme le rappelle El Juli, il est bon que ces deux types de spectacles existent, mais il serait dangereux d'attribuer une supériorité éthique à l'un sur l'autre dans un sens ou dans l'autre, car la Mort rôde dans les deux.



Dax 2021. Batacazo provoqué par un taureau de La Quinta, «D'Artagnan» cuadra Bonijol.



Azpeitia 2010 : Francisco Plaza, taureau de Palha, cuadra de Séville.



Bayonne 2021.
Taureau de Pedraza,
cuadra Heyral.



Saint-Sébastien 2018. Taureau de Garcigrande dont le ganadero,
Justo Hernandez, filme la pelea, «Destinado», cuadra Bonijol.



Madrid 2010 :
taureau de Partido
de Resina, picador
«El Legionario»,
cuadra de Madrid.



Saint-Sever 2023 :
taureau du Puerto
de San Lorenzo,
Gabin Rehabi sur
«Daïda» de Bonijol.



Hagetmau 2000 :
novillo de Miura,
picador «El Pimpi»,
cuadra Bonijol.



Vic 2014, vuelta de «Destinado», cuadra Bonijol.

Le respect des picadors, ainsi depuis quelques années que celui de leurs montures, se vérifie dans toutes les arènes françaises, à Céret et Vic, où le tercio de piques est le moment fort de la lidia, aussi bien qu'à Istres, La Brède, Saint-Sever, Tyrosse, Mont de Marsan, Arles, Bayonne Dax et toutes les autres arènes dans lesquelles est recherché un équilibre satisfaisant pour tenir compte des diverses sensibilités du public.



Quand ils estiment que le taureau est piqué, ls grands picadors n'hésitent pas à «*lever le palo*», c'est dire à mettre la pique à terre, pour contenir leur adversaire en lui opposant la seule force du cheval. Tito Sandoval, sur «Tabarli», taureau de Pedraza.



Dax 2014 : triomphe du grand picador Tito Sandoval après avoir magnifiquement affronté un imposant taureau de Pedraza lors de quatre rencontres, dont la dernière «*al regaton*», c'est à dire en utilisant le manche de la pique. Cheval «Tabarli» de la cuadra Bonijol.

Paroles de picadors

Tito Sandoval

«Il faut donner au public ce qu'il attend. En France les gens veulent voir piquer bien. On veut voir le toro venir de loin et le picador toréer à cheval. Le bon picador doit être courageux et bon cavalier. Monter à cheval n'importe qui peut le faire. Mais piquer un toro à cheval c'est une autre histoire. On ne donne pas à notre profession son importance réelle. C'est pour cela que je suis favorable au toro très brave au cheval… car sinon n'importe qui peut piquer. Si les toros sortaient avec 700 kilos et venaient trois fois de l'autre bout de l'arène, plus d'un y réfléchirait avant de se lancer dans la profession.

Autrefois tous les picadors sortaient du campo, des ganaderias, c'étaient des gens élevés à la dure… Aujourd'hui nous traînons toujours l'image du méchant… Il faut apprendre aux jeunes aficionados ce qu'est piquer bien et rappeler que nous sommes aux ordres des matadors. S'il veut qu'on lui laisse le toro peu piqué, il est impossible de briller, mais lever la pique est très dangereux. C'est pour ça que les picadors se divisent en deux catégories, ceux qui en ont le courage et les autres. Je me souviens d'un toro de Dolores Aguirre que j'ai piqué à Madrid il y a quelques années. Il m'envoya au sol deux fois. Deux roustes monumentales.

C'était un de ces toros qui te toisent en te regardant… mais je l'ai piqué en haut, loyalement. S'il sortait davantage de toros comme celui-là la moitié des picadors prendrait sa retraite et le public donnerait son importance réelle au tercio de piques. Quel toro ! Mais moi je remonterais sur ce cheval et l'appellerais encore de loin car piquer est ma vie. Si pour exister il faut qu'on me laisse le toro à l'autre bout de l'arène, qu'on me l'y laisse ! Je veux que les gens aient envie d'aller aux arènes. Et si je peux faire que dix personnes de plus y viennent pour moi, je ne les décevrai pas. Qu'on me laisse loin un toro qui vient fort et qui m'oblige à me défendre ! »

Israel de Pedro

«Nous possédons aujourd'hui les meilleurs outils pour réaliser la suerte très bien : chevaux, petos et piques. Il l'y a jamais eu des chevaux mieux dressés et aussi mobiles. Rien à voir avec ceux des années 80 et début 90. Les écuries se sont améliorées sous la pression d'Alain Bonijol. Il a apporté des choses nouvelles et les autres doivent suivre ou disparaître. C'est une concurrence saine. Le tercio de piques n'est pas en décadence, loin de là ! Cette évolution positive est venue de France. Depuis, l'exemple est suivi en Espagne et cela provoque des vocations de picadors chez les jeunes qui veulent réaliser la suerte bien. Les mentalités évoluent ».


Israel de Pedro.


Gabin Rehabi.

Gabin Rehabi

«Mon maestro Alain Bonijol m'a appris à monter et aussi quatre choses fondamentales : respecter le cheval, respecter le taureau, respecter le spectacle et respecter le public. C'est du matador que dépend la reconnaissance du travail de son picador : il est un des acteurs du spectacles et si le matador contribue à ce que le tercio de piques soit brillant c'est bon pour lui aussi. Dans certaines arènes françaises comme Vic, Arles, Saint-Martin-de-Crau ou Céret, les aficionados veulent voir de beaux puyazos. Et à Arles, Dax, Bayonne, Mont de Marsan aussi ! Il faut respecter leur souhait et faire la suerte comme il faut : placer le taureau loin du cheval et ne pas abuser de lui ! »


Tito Sandoval.



Pedro Iturralde

«Comme beaucoup d'autres j'ai pris pour modèle Juan Mari Garcia, un picador très élégant à cheval. Il rendait facile ce qui était difficile, ce que nous recherchons tous : piquer avec le moindre effort et le rendement maximum, sans ostentation et avec élégance. C'est Juan Luis Rivas qui m'a expliqué les subtilités du métier et comment bien piquer : le secret de la suerte c'est que le toro se pique avec le cheval. Juan Luis fut mon maestro et j'ai eu la chance d'être avec lui dans la cuadrilla de Manolo Sanchez. J'étais un novice avec à peine cinq ans de métier, et chaque jour il me donnait un conseil. Les picadors devons accomplir notre mission du mieux possible sans chercher à nous faire applaudir. Parfois on te laisse davantage de marge de manœuvre, comme en France, ou lors des corridas concours. En France tu te sens presque toujours compris et j'essaye d'y toréer autant que je peux car je m'y sens très torero. J'adore cette aficion et je me régale lors des corridas concours.

Aujourd'hui nous pouvons nous exprimer mieux qu'avant. Il y eut une période durant laquelle les chevaux étaient de véritables barrages qui ne bougeaient pratiquement pas. J'ai connu cette époque à mes débuts. Des chevaux vieux, passifs… Mais depuis les écuries ont fait un bond gigantesque en avant. Il y a désormais de très bons dresseurs. Le mérite en revient à Alain Bonijol qui a été le premier. Je suis partisan de faire la suerte de manière classique : j'aime appeler le toro de loin, je ne m'appuie jamais sur lui, je ne laisse jamais la pique en place… Il y a longtemps que je dis que pour la suerte de piques nous devons apprendre beaucoup de ce qui se fait en France».



Paco Maria

Quand tu entres dans l'arène tu ne sais pas quel problème va te poser le taureau. Tu ne sais pas s'il va pousser beaucoup, si au contraire il va falloir le ménager… Parfois le taureau brave s'emploie trop contre le cheval et au contraire, même dans les corridas les plus dures, d'autres se contentent de se défendre.

« C'est la main gauche qui pique, en faisant bouger le cheval vers l'avant ou vers l'arrière pour mesurer le tercio ».

Je me souviens d'un taureau de Partido de Resina à Madrid. Ce fut une grande suerte parce que j'étais en confiance. Le toro vint de loin, très fort, et me renversa la seconde fois. Je ne voulais pas descendre du cheval à terre alors j'ai continué à piquer debout, le toro d'un côté du cheval pattes en l'air et moi de l'autre. Et à un moment le toro regarda par-dessus et je n'ai pas hésité à partir… Le burladero de Madrid m'a toujours paru très haut mais je l'ai sauté sans problème ! Des moments comme celui-là contribuent à la bonne image du picador. Quand les toros sont difficiles et que tu es capable de te surpasser, tu te sens encore plus torero».



Juan José Esquivel

«Quand j'ai débuté en 1989 les chevaux étaient lourds, très forts et peu dressés. Ils supportaient le choc et rien de plus. Rien à voir avec ceux d'aujourd'hui. J'ai vécu ce changement et je peux en parler. Aujourd'hui nous pouvons compter sur deux ou trois écuries de chevaux très bien dressés. Si le toro est très brave nous continuons bien sûr de tomber et parfois de manière violente. Mais en général tu te défends mieux qu'avec les chevaux d'avant. Et heureusement l'Espagne a pris modèle sur la France.

Dans mon salon j'ai accroché le cartel de Céret en 2010 qui représente une de mes piques à un toro de Coimbra, et le cartel du cinquantième anniversaire des arènes de Bilbao quand Fandiño avait tué six taureaux. J'y suis aussi ! Ce jour-là j'ai piqué un toro de Torrestrella qui venait comme un TGV. Beaucoup de puissance, très vite, très violent… Lors d'un des impacts j'ai été projeté du cheval sans lâcher les rênes tandis que le cheval n'avait pas bronché… Quelle rouste ! Un à-plat de championnat ! Mais je suis remonté en selle et ai continué. On m'a fait saluer ! Le toro a reçu le prix de la corrida concours, mais personne ne s'est souvenu de moi. Le toro d'aujourd'hui pousse davantage que celui d'avant. Je crois qu'avec le cheval d'autrefois et ce toro les picadors monterions jusqu'à la dixième file des gradins. Le dressage y est pour beaucoup».



Francisco Plaza

«Il y a vingt-cinq ans le toro et le cheval étaient différents. Aujourd'hui les chevaux sont plus fins et mieux dressés. L'idéal serait de pouvoir faire dans l'arène ce que nous faisons au campo. C'est un des tercios les plus beaux ! Quand j'ai débuté Manolo Mazo était un des picadors les plus admirés. Il me plaisait car il était très sûr. C'est la main gauche qui pique et contrôle le tercio. Cela ne sert à rien d'abuser avec la pique. Celle qui pique est la main gauche en faisant bouger le cheval vers l'avant ou vers l'arrière pour mesurer le tercio.

Un jour, à Azpeitia, un toro de Palha m'a jeté au sol avec le cheval. J'étais si concentré que je n'ai pris conscience de ce que j'avais fait qu'en voyant les photos : ce fut un moment de grand danger. En moins d'une seconde je me suis retrouvé debout entre le toro et le cheval à moitié couché. Je n'ai pas bougé, mais de toutes les manières je ne pouvais pas m'enfuir… Le toro s'acharnait sur le cheval toujours au sol. Je ne sais toujours pas comment j'ai pu remonter en selle si vite et faire relever le cheval avec le toro qui le poussait toujours. J'ai vu sur des photos que je m'en suis servi de marchepied… Le public eut très peur mais moi je n'eus pas le temps.

Souvent il n'y a que les professionnels qui voient ces détails et c'est dommage. La Fiesta est beaucoup plus riche si on observe la lidia complète. Peut-être les professionnels sommes-nous responsables du fait que le public ne fasse pas attention à ce que nous faisons bien. En Espagne il faut s'inspirer de la France pour le tercio de piques. Ce serait positif. En France nous passons des mauvais moments mais l'aficion nous en est reconnaissante. Ces moments font partie du scénario. Et aussi bien dressé soit le cheval il y aura toujours des chutes. C'est inévitable et même indispensable pour le prestige de notre profession».

Les quites

Lors du tercio de piques les trois matadors alternent au moment des quites. Après la première pique, le matador dont le taureau est en piste exécute le sien. Après la deuxième pique c'est le matador qui toréera le taureau suivant. Et après la troisième, cas peu fréquent, celui du matador restant.

Quand le tercio de pique s'arrête le matador dont le taureau est en piste peut effectuer un quite supplémentaire, ce qui est souvent le cas s'il veut donner la réplique à un compañero qui vient de briller.

Mais en règle générale, les toreros prennent soin d'économiser le taureau : celui-ci entre en piste avec un nombre déterminé de passes, variable en fonction de chacun et des conditions de sa lidia.

Le but est de préserver ce capital pour la faena de muleta.



Mis en danger près des barrières, le torero est immédiatement secouru par ses compañeros situés derrière elles.



Tombé au sol à côté du taureau, le picador va être sauvé par l'intervention des banderilleros.

Le quite salvateur

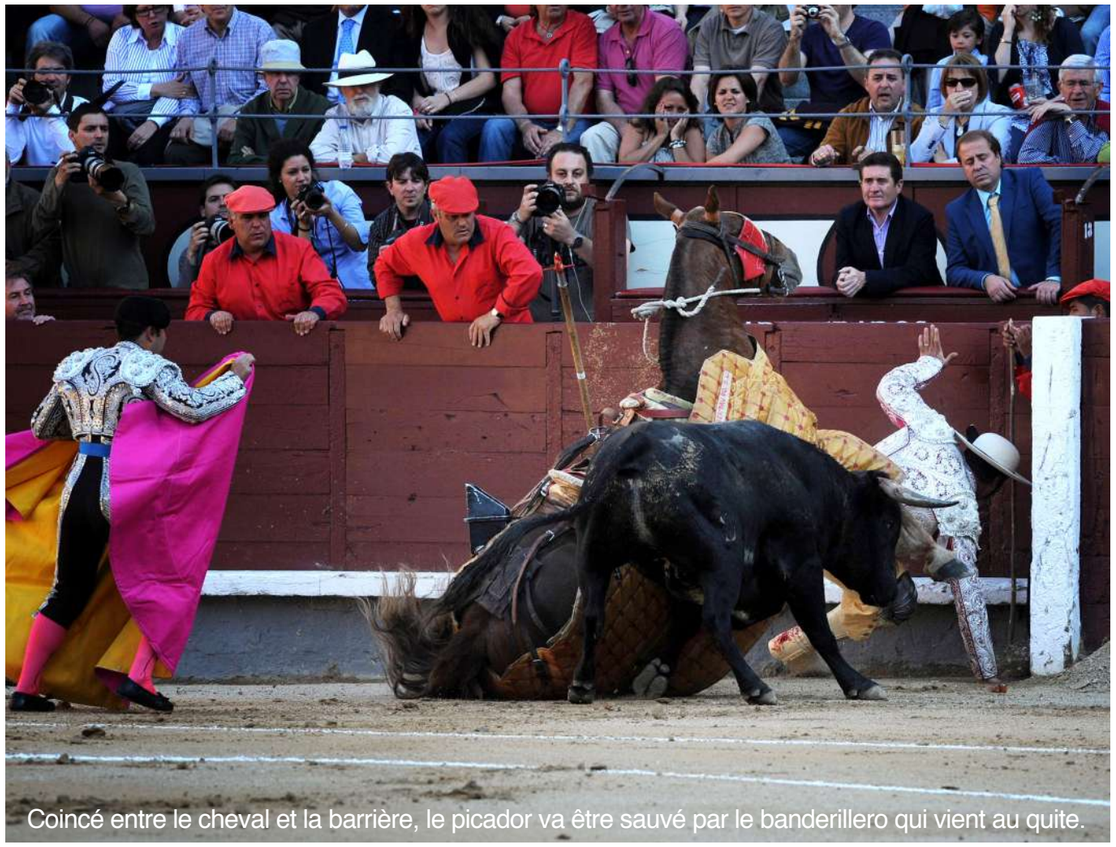
A l'origine, le «quite», action de «*quitar*», (éloigner, enlever), avait pour but de sauver un torero tombé au sol, ce qui était systématiquement le cas lors du tercio de piques.

Ces quites salvateurs interviennent dans les trois tercios et témoignent de la solidarité des toreros qui risquent souvent leur vie pour sauver celle de leurs compañeros.





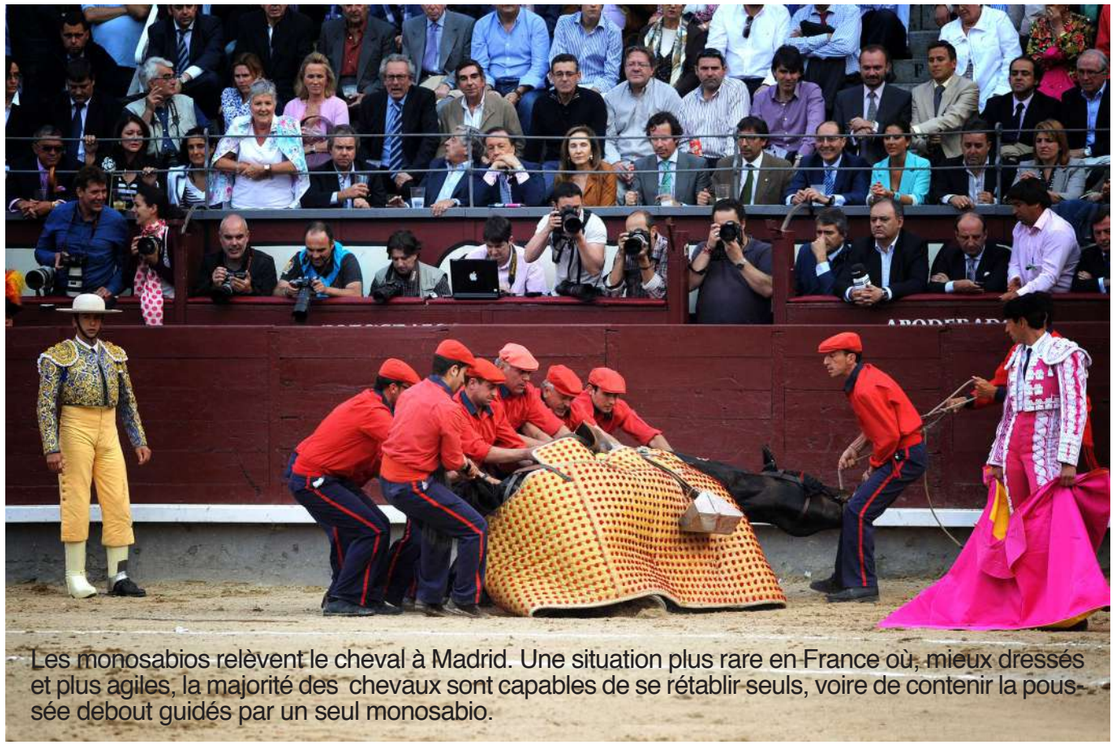
Les *monosabios* (singes savants) de la cuadra de Madrid interviennent pour détourner l'attention du taureau qui charge le cheval à terre. L'un d'eux effectue un quite *coleando*, c'est à dire en le tirant par la queue.



Coincé entre le cheval et la barrière, le picador va être sauvé par le banderillero qui vient au quite.



Monosabios au quite.



Les monosabios relèvent le cheval à Madrid. Une situation plus rare en France où, mieux dressés et plus agiles, la majorité des chevaux sont capables de se rétablir seuls, voire de contenir la poussée debout guidés par un seul monosabio.



Banderillero au quite.



Alain Bonijol dans les arènes de Béziers.



En grave danger, le matador Eduardo Gallo est à merci d'un imposant taureau de Valdefresno dans l'immense ruedo des arènes de Madrid. Parcourant au plus vite la distance qui les sépare de lui, ses banderilleros viennent au quite pour éloigner le taureau et secourir leur matador.





Cloué au sol par une cornada de 25 centimètres dans la cuisse, le matador Igancio Garibay est secouru par ses compañeros, certains sans capé pour effectuer un quite *a cuerpo limpio*.



Les taureaux ‹Adolfo Martin et Palha (ci-dessous) sèment la panique dans le ruedo de Madrid. Les toreros viennent au quite.



Deux toreros à terre, les autres au quite.

L'art de Chuchares

De l'avis de **Paquiro**, son compañero **Francisco Arjona,** dit «**Curro Cuchares**», élève comme lui de **Pedro Romero**, surpassait tous ses contemporains en raison de son élégance dans toutes les suertes.

Il serait le premier à avoir fait du quite salvateur une suerte artistique en alliant efficacité et sens esthétique.

Il fut aussi le premier à prendre la muleta dans la main droite pour toréer.

Dès lors, l'art de toréer fut baptisé «l'art de Cuchares».





Quite «*galleando*» de Cuchares : le torero, à la manière d'un coq (*gallo*) battant des ailes, attire le taureau en sortant alternativement d'un côté puis de l'autre sa cape posée sur son dos... sa place naturelle.



Cuchares vient au quite de son picador en attirant le taureau auquel il donne une larga naturelle, cape tenue d'une main.



Larga afarolada, ou *farol*, de Cuchares : le torero fait passer sa cape au-dessus de sa tête, comme pour la poser sur ses épaules, tout en pivotant dans le sens inverse de la course du taureau.

LE QUITE ARTISTIQUE

Avec le temps, les toreros ont développé de nombreuses figures auxquelles plusieurs d'entre eux donnèrent leur nom, tels que Chicuelo la chicuelina, Gaona la gaonera...

Peu à peu, la lidia devenant de plus en plus rationnelle, le quite artistique est devenu une fin en soi.

Il ne s'agit plus seulement de voler au secours d'un compañero en danger - le quite salvateur existe bien sûr toujours - mais de donner une série de passes de cape au taureau que l'on a préalablement éloigné du cheval.

L'inventivité des toreros est sans limite et depuis quelques années les quites suivent la tendance générale du toreo de muleta qui impose de faire passer les taureaux très près quitte à le faire de manière moins orthodoxe.


Chicuelina de Manolo Vanegas, taureau d'Alcurrucén à Vic.

Parmi les passes le plus communément employées, la passe de base du toreo de cape, le lance naturel par excellence, qui mieux que tous les autres permet de toréer le taureau en «templant» sa charge est la **véronique**. Elle se transforme en ***media verónica*** lorsqu'elle sert à remater une série, ou en ***navarra*** lorsque le torero accompagne la charge du taureau en donnant un tour complet sur lui même au passage de celui-ci.

Donnée d'une seule main en conduisant la charge, le lance devient une ***larga*** qui se diversifie selon la trajectoire imprimée à la cape en ***cordobesa***, ***cambiada*** ou ***afarolada***.

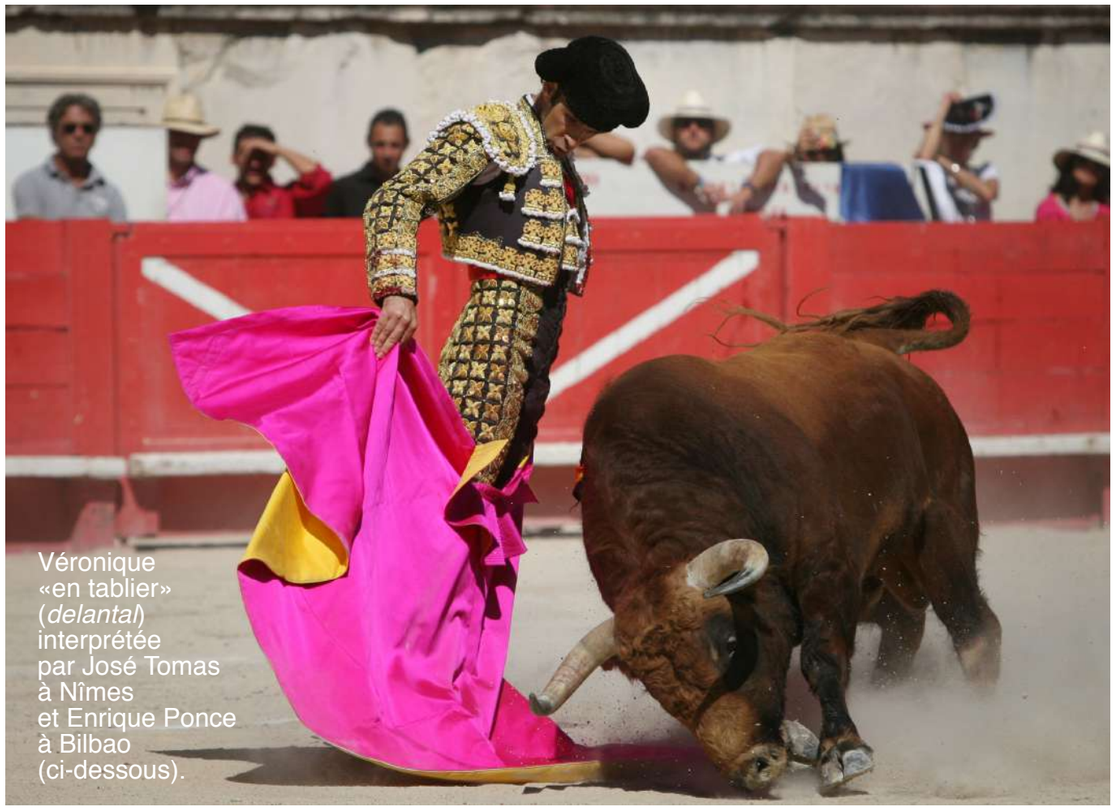
Elle peut se transformer en ***revolera*** ou ***serpentina*** selon que le torero lui imprime un mouvement circulaire horizontal ou vertical. Cousin proche de la ***larga afarolada***, le ***farol*** est lui donné à deux mains.

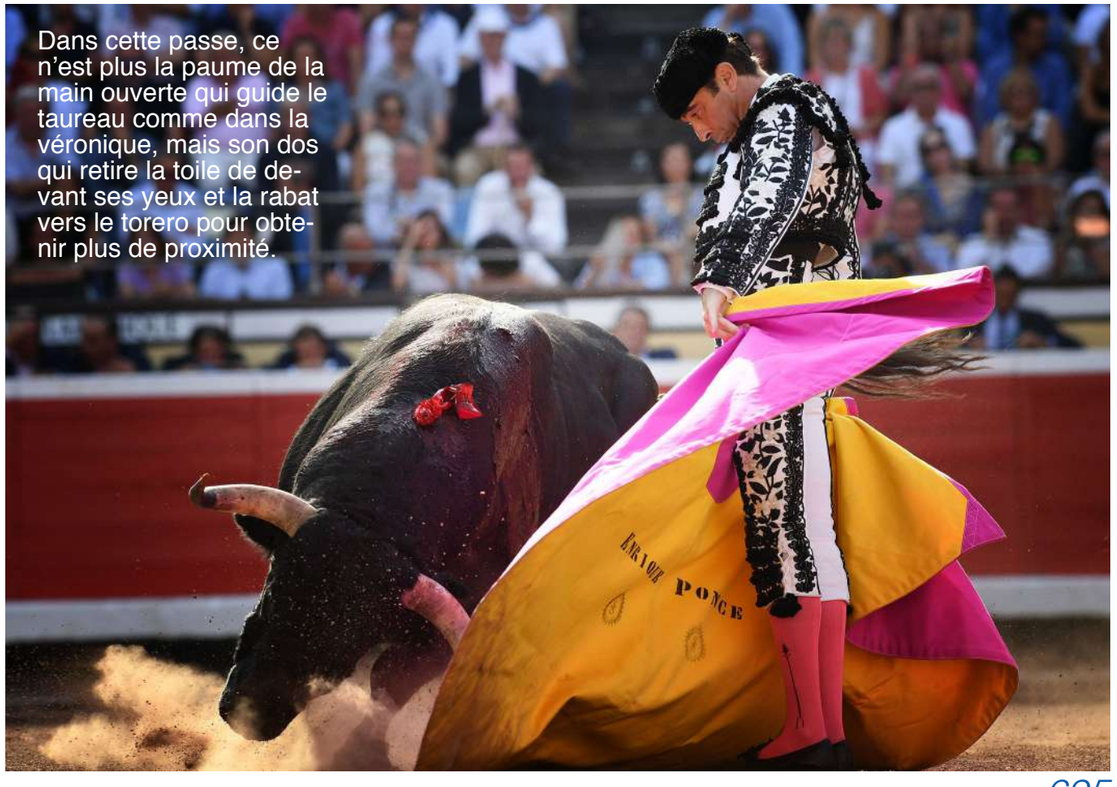
Dans la ***chicuelina*** le torero pivote en sens inverse de la charge du taureau et s'enroule dans sa cape. Elle peut être plus ou moins profonde selon que le torero conduit la charge ou se borne à la déplacer à la manière d'un écart.

La ***gaonera***, ou quite ***de frente por detrás***, est semblable à une véronique dans laquelle le torero tient la cape dans son dos ce qui complique son maniement et l'expose davantage.

Le lance ***en delantal,*** littéralement «en tablier», est une véronique donnée pieds joints en donnant moins de toile au taureau et en pivotant seulement le buste pour le faire passer au plus près.

À partir de ces suertes il existe une infinité de variations dûe à l'interprétation qu'en font les toreros. De manière générale beaucoup d'entre eux privilégient les quites spectaculaires à la véronique, pourtant plus solennelle et profonde.

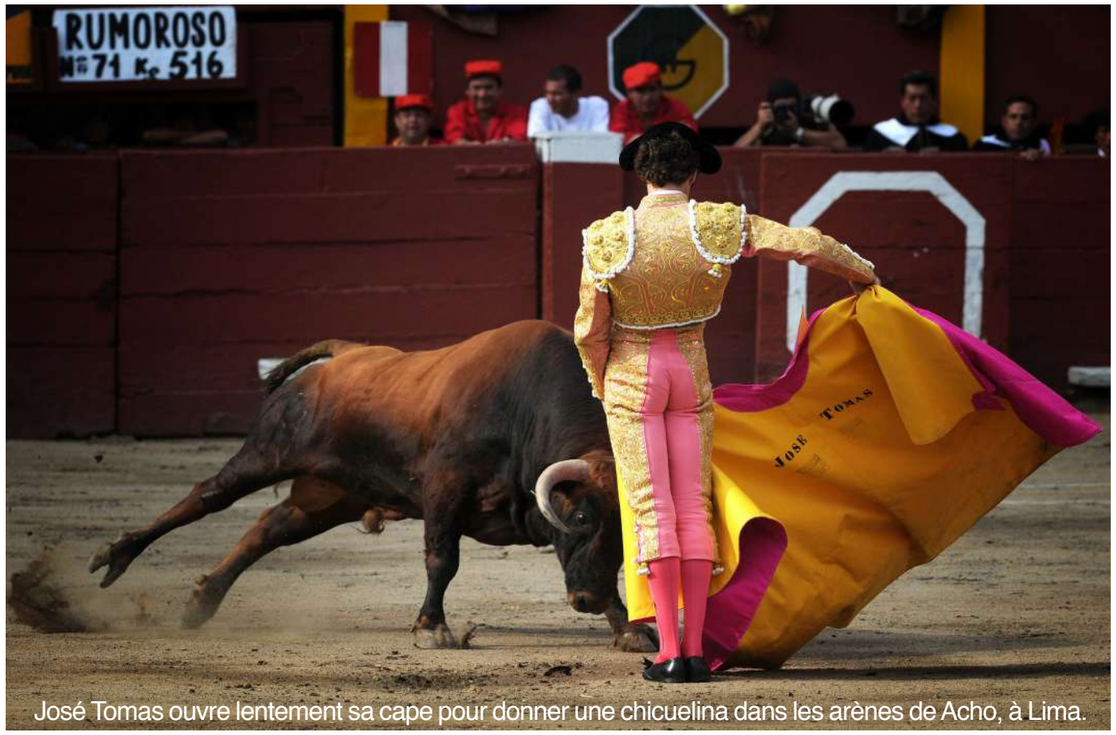

Véronique «en tablier» (*delantal*) interprétée par José Tomas à Nîmes et Enrique Ponce à Bilbao (ci-dessous).



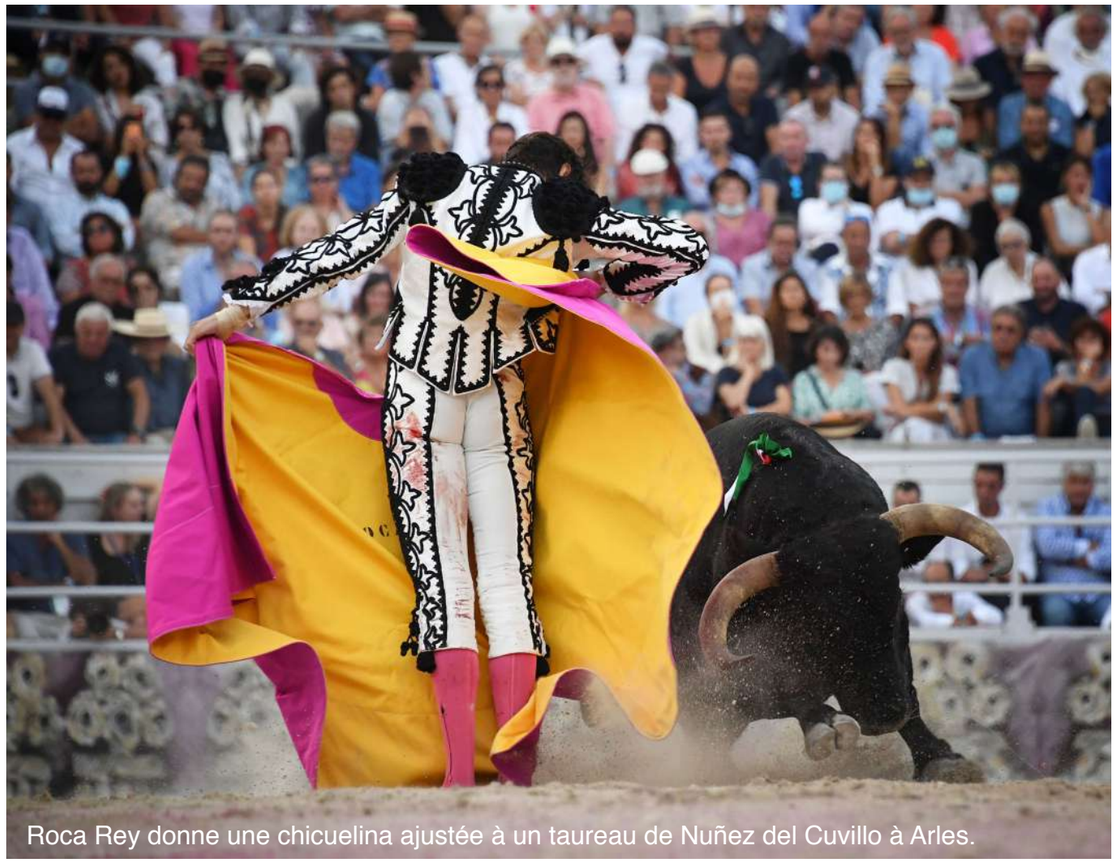
Dans cette passe, ce n'est plus la paume de la main ouverte qui guide le taureau comme dans la véronique, mais son dos qui retire la toile de devant ses yeux et la rabat vers le torero pour obtenir plus de proximité.



Chicuelina ajustée de Perera à Istres.



José Tomas ouvre lentement sa cape pour donner une chicuelina dans les arènes de Acho, à Lima.



Roca Rey donne une chicuelina ajustée à un taureau de Nuñez del Cuvillo à Arles.

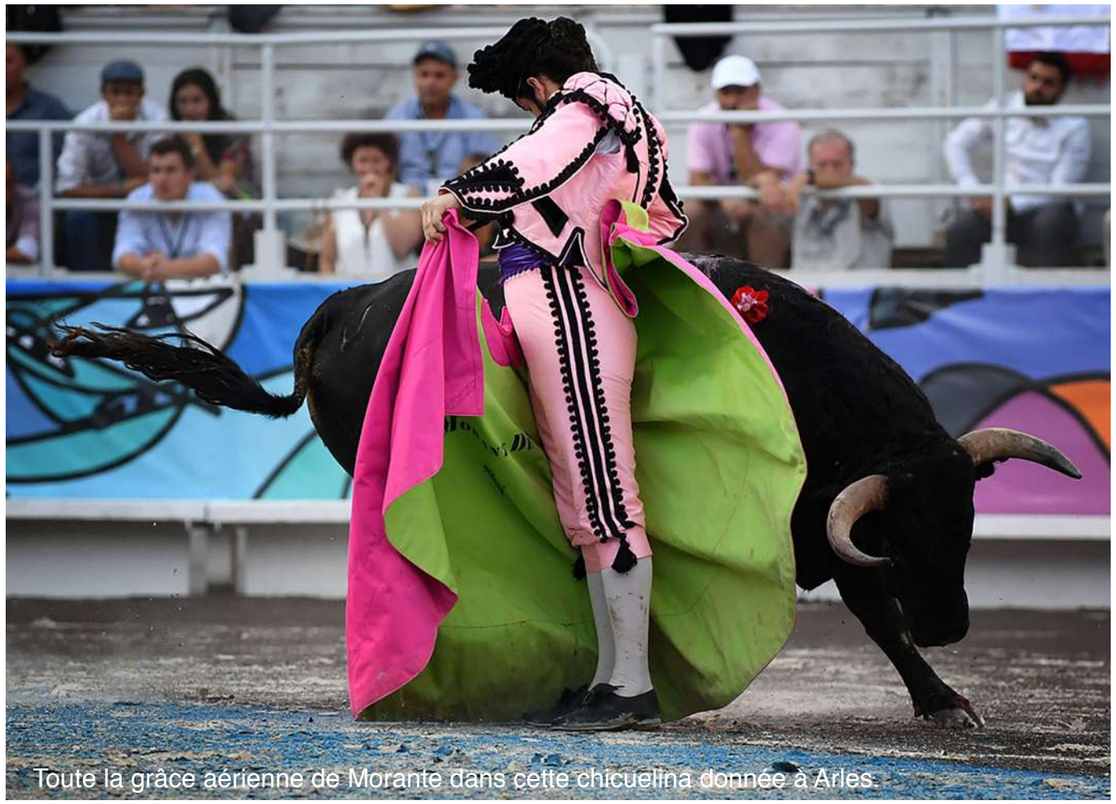


Chicuelina ajustée de Castella à Dax.

Le quite est devenu un exercice de style que le matador offre généralement au centre de la piste et qui lui permet, tout en faisant admirer sa dextérité et son sang-froid, de vérifier l'état de fraîcheur et de bravoure de son adversaire.

S'il est souvent composé de passes brillantes et variées, le quite a aussi pour but de permettre au matador de calibrer la charge du taureau et d'habituer celui-ci à suivre le leurre.

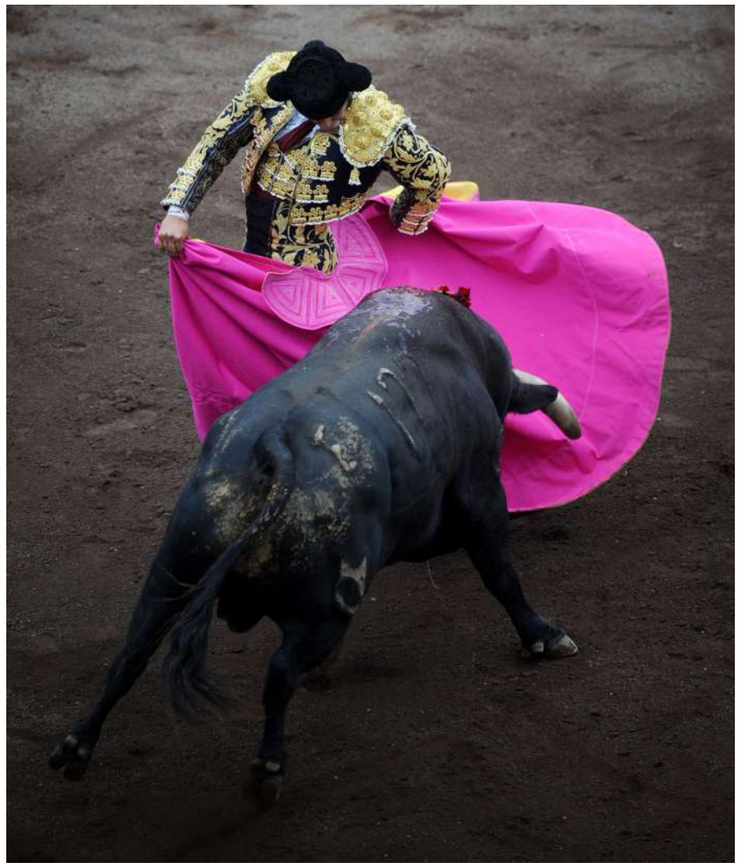
Dans cette optique rien ne remplace la véronique qui permet de prolonger la charge au lieu de simplement la dévier comme dans la plupart des autres quites, sauf exceptions notables.



Toute la grâce aérienne de Morante dans cette chicuelina donnée à Arles.



Morante torée par le bas à la chicuelina en conduisant le taureau de Nuñez del Cuvillo à Bilbao.



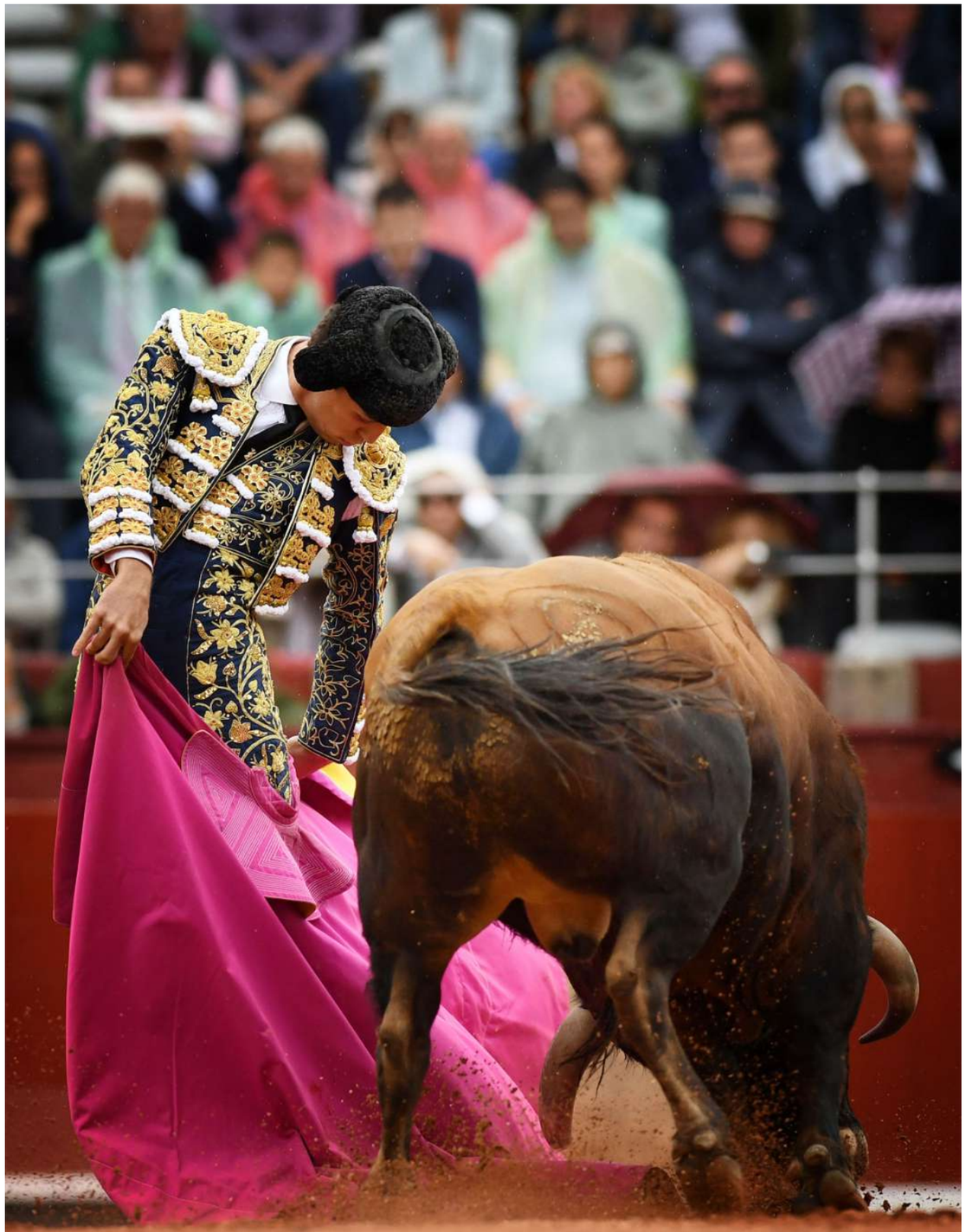
Les passes qui prennent la tête du taureau loin devant pour le conduire loin derrière sollicitent de sa part un effort soutenu d'attention et sont donc plus utiles à la lidia que celles, plus spectaculaires, au cours desquelles le matador se borne à lui indiquer la sortie sans conduire sa charge.

Comme pour la muleta, toute passe de cape comporte trois temps fondamentaux et peut être interprétée en toréant réellement le taureau au lieu de simplement dévier sa charge.

Plus qu'à sa variété, la qualité du toreo de cape réside dans la manière dont sont données les passes, plus ou moins lentement et de manière plus ou moins ajustée.



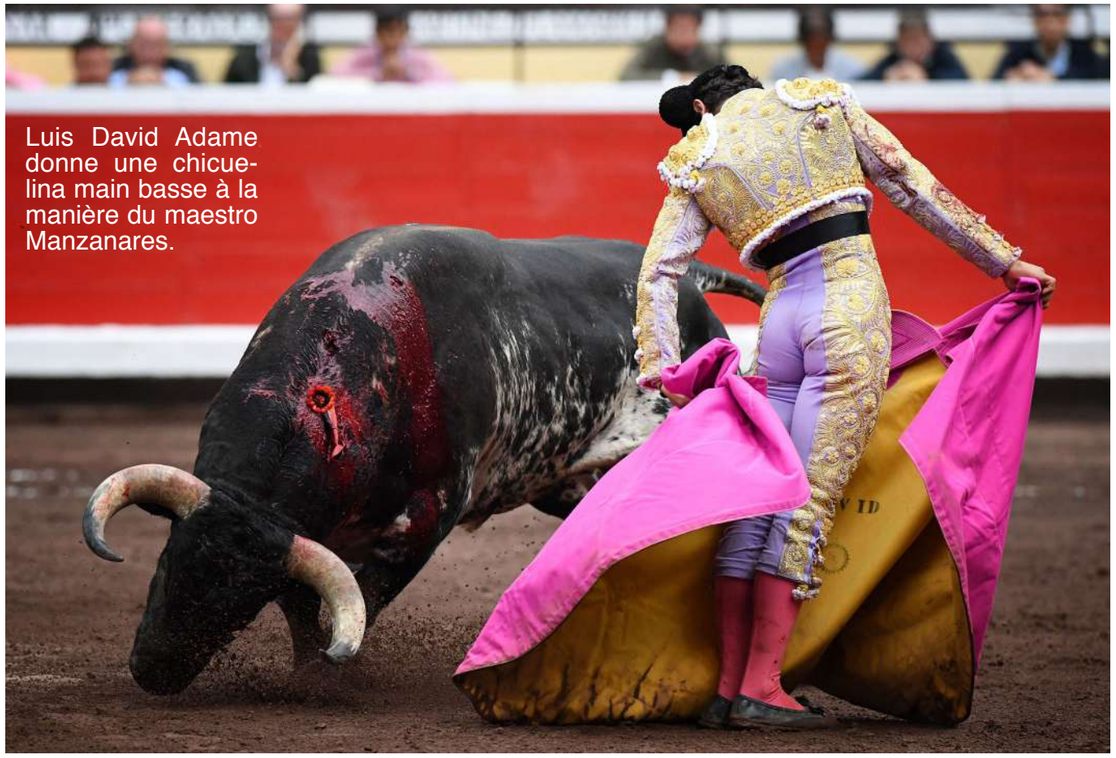
Chicuelina ajustée et toréée par le bas de Morante qui s'enveloppe dans la charge du taureau de Nuñez del Cuvillo à Bilbao.



Cette chicuelina de Gines Marin face à un taureau de Montalvo à Salamanque illustre la quintessence de cette passe. Empruntée par Chicuelo au répertoire burlesque du torero comique Llapisera - comme plus tard la «manoletina» par Manolete - la chicuelina se donnait initialement en s'enveloppant prestement dans la cape tout en pivotant en sens inverse de la charge du taureau. Puis Paco Camino la donna en imprimant à sa cape un mouvement de balancier qui lui apporta une solennité qu'elle ne possédait pas auparavant. Manzanares la donna plus tard avec la main de sortie très basse pour toréer le taureau plus longuement, comme le fait ici magnifiquement Ginés Marin.



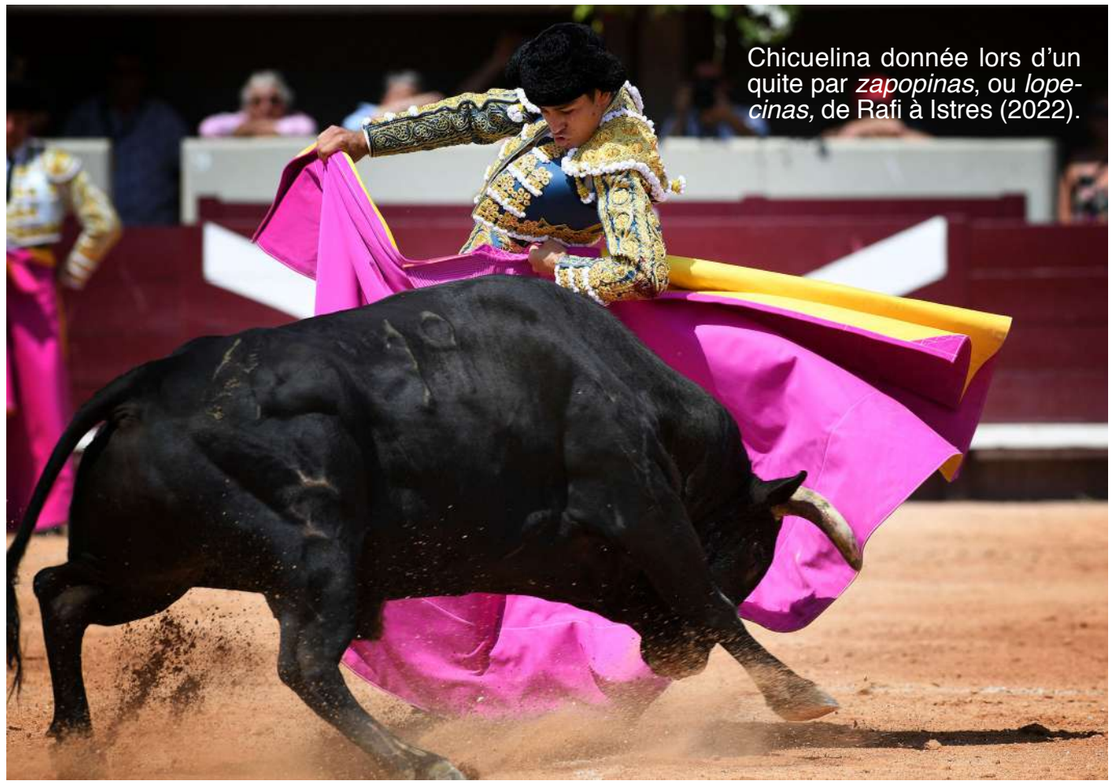
Gines Marin termine ici sa chicuelina en forme de remate, à la manière d'une demi véronique.



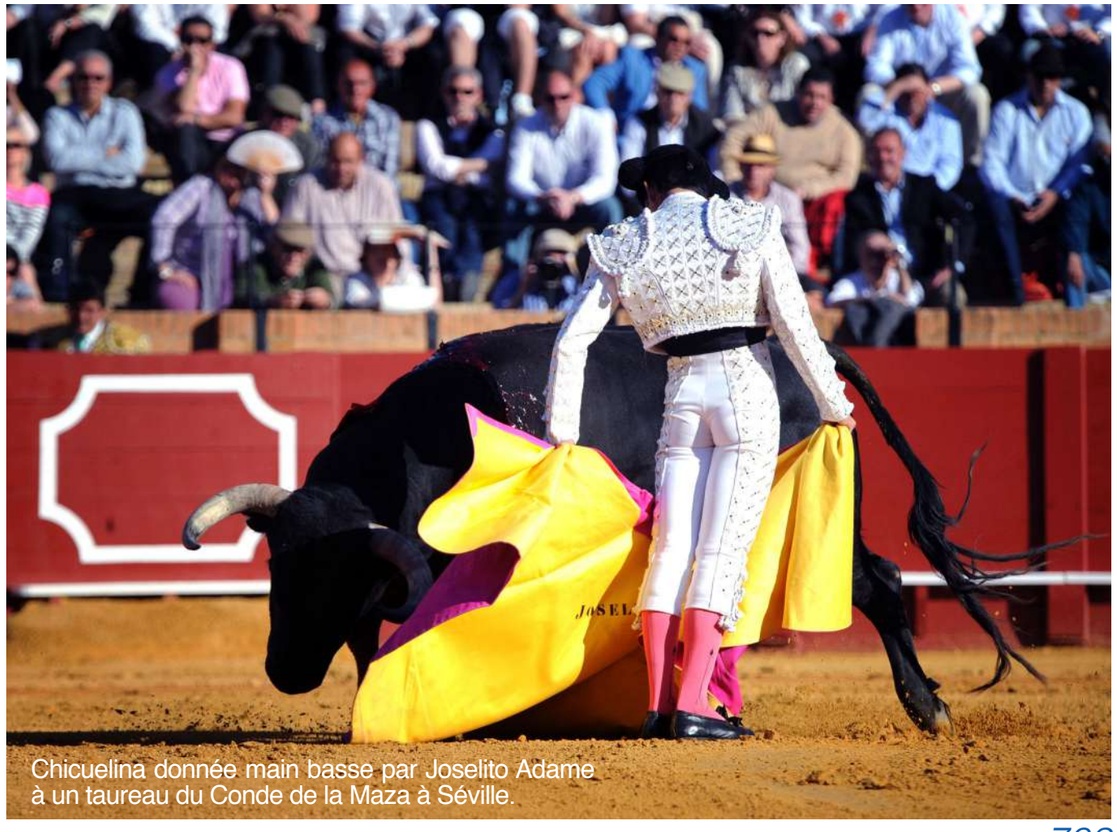
Luis David Adame donne une chicuelina main basse à la manière du maestro Manzanares.



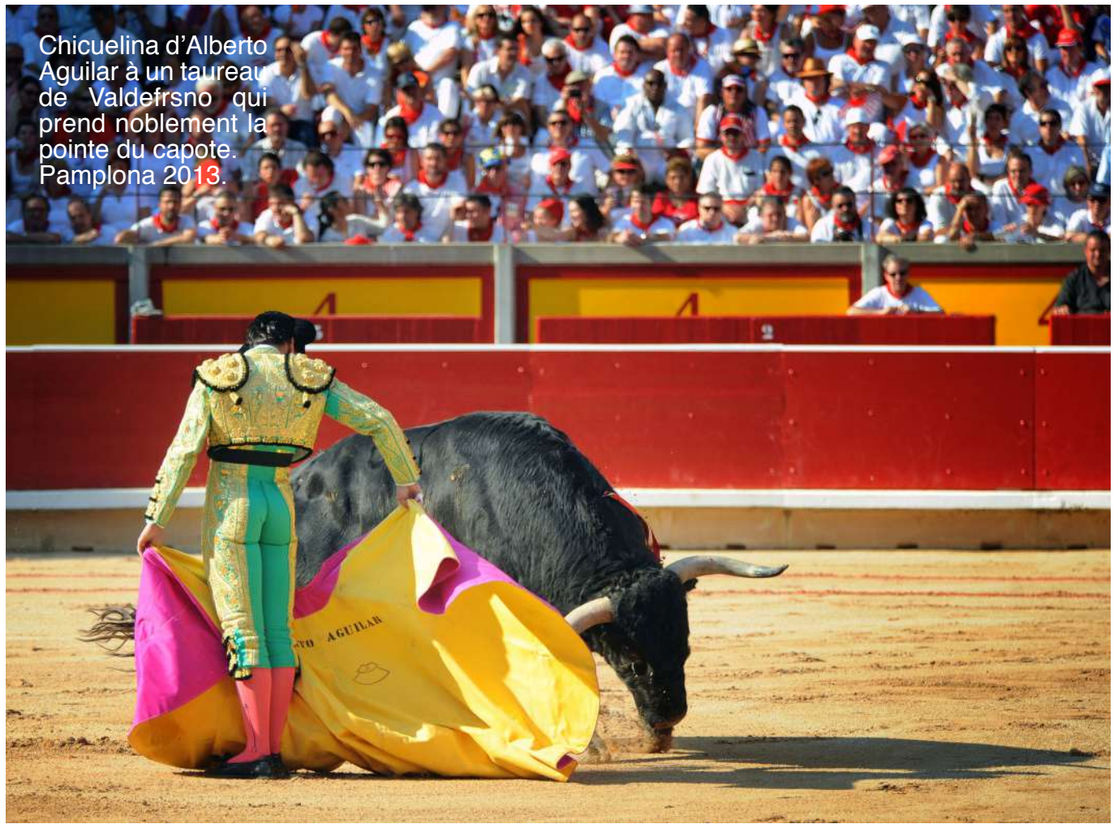
Dans cette chicuelina de José Mari Manzanares fils, le taureau de Jandilla met remarquablement la tête et suit la cape vers l'intérieur de la passe qui se termine en forme de remate. Istres 2022.



Chicuelina donnée lors d'un quite par *zapopinas*, ou *lopecinas,* de Rafi à Istres (2022).



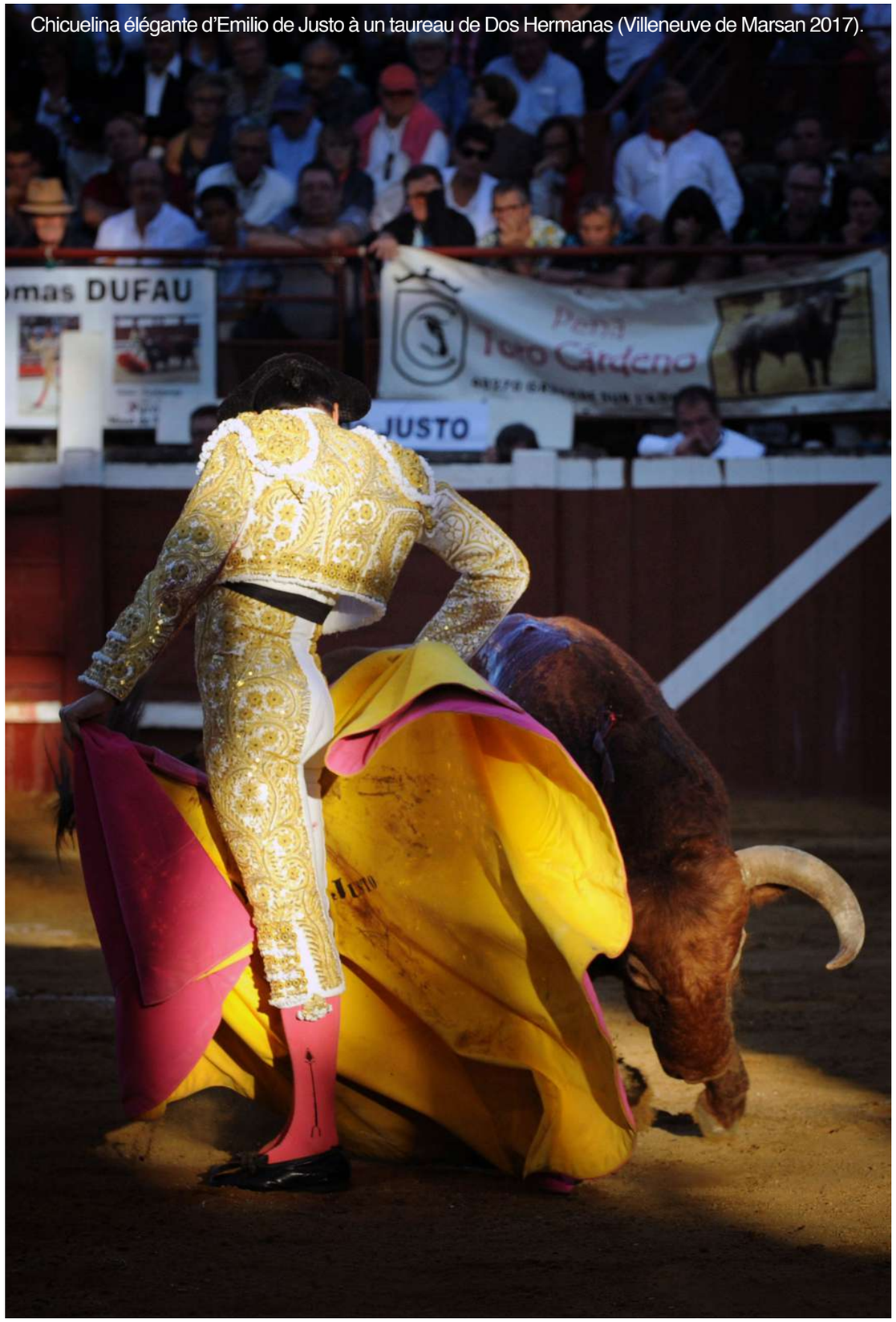
Chicuelina donnée main basse par Joselito Adame à un taureau du Conde de la Maza à Séville.



Chicuelina d'Alberto Aguilar à un taureau de Valdefrsno qui prend noblement la pointe du capote. Pamplona 2013.



Chicuelina donnée de face par Rafi à Nîmes.



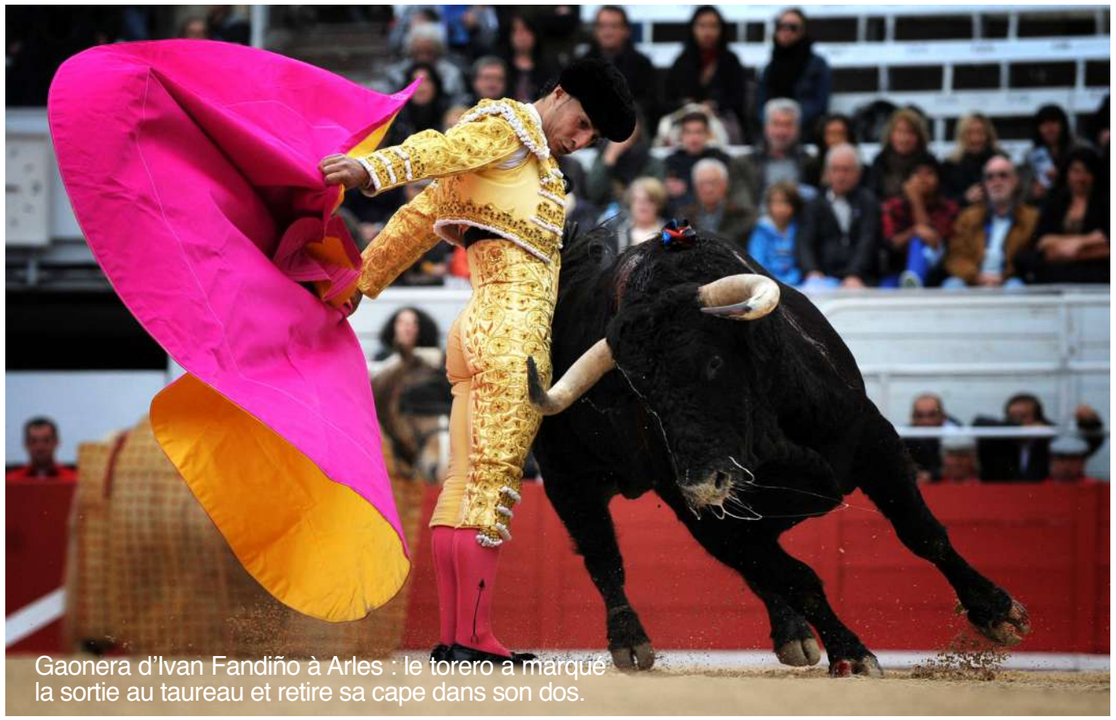
Chicuelina élégante d'Emilio de Justo à un taureau de Dos Hermanas (Villeneuve de Marsan 2017).



Cite lointain de Juan Leal à Azpeitia. Le torero donnera-t-il une *gaonera*, une *saltillera* ? À cet instant lui seul le sait et il ménage l'effet de surprise.



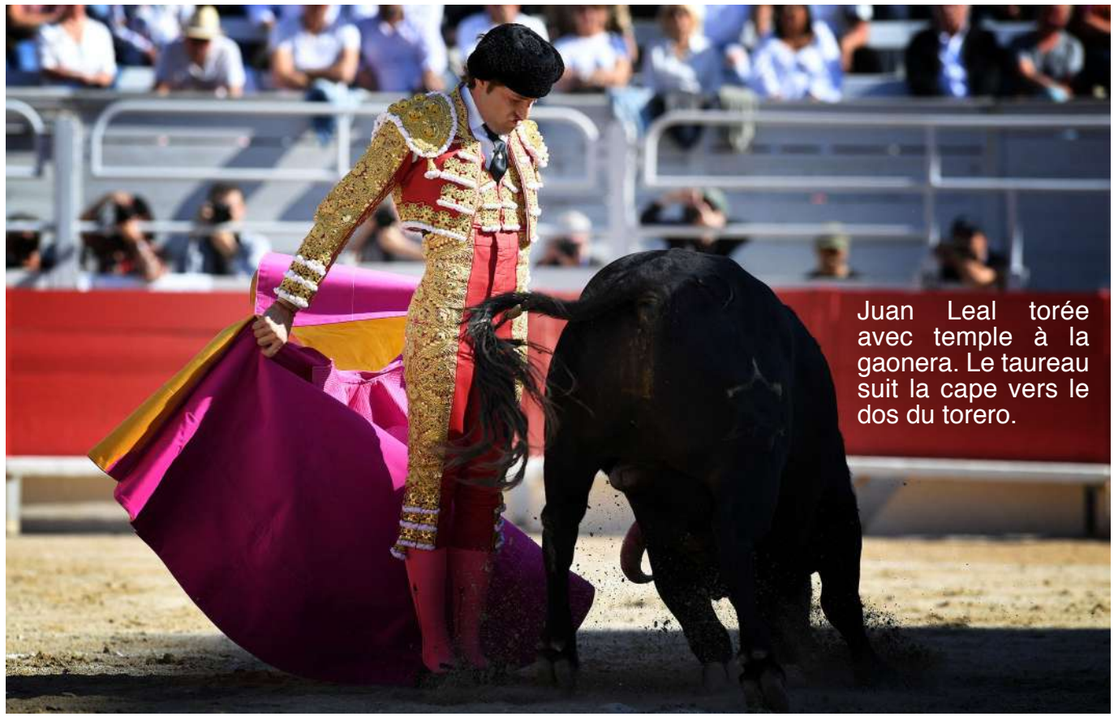
Gaonera ajustée de Perera à Arles, taureau de Jandilla.



Gaonera d'Ivan Fandiño à Arles : le torero a marqué la sortie au taureau et retire sa cape dans son dos.



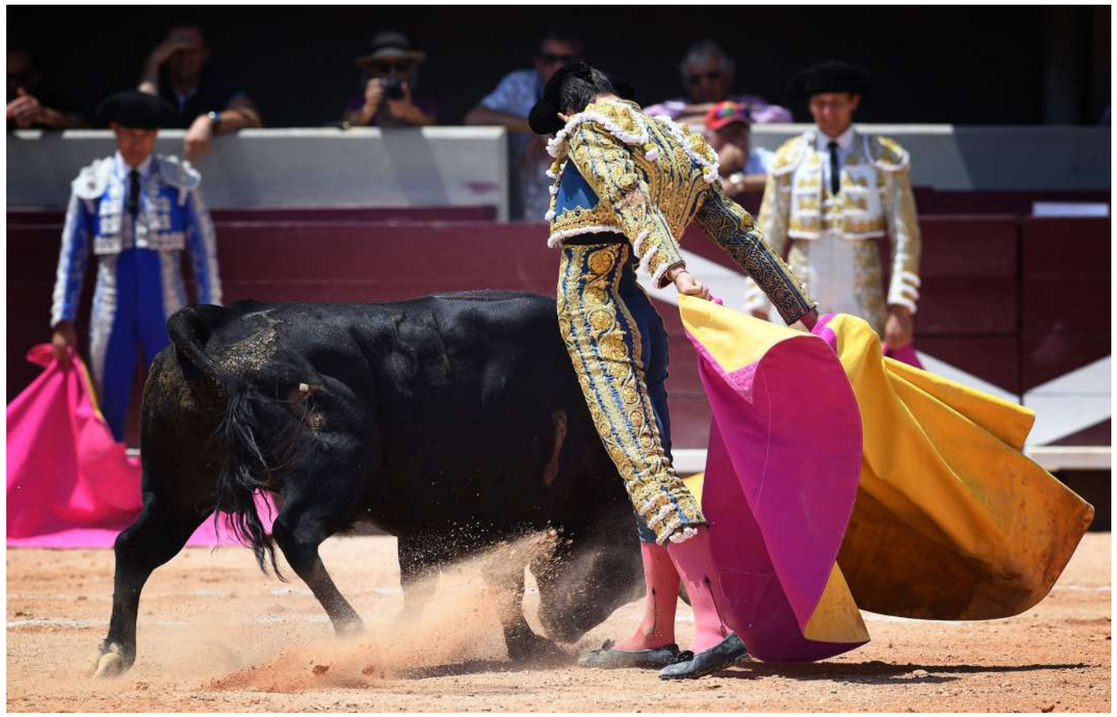
Perera, fidèle à sa tauromachie ojediste, reste dans le sitio entre deux gaoneras en mesurant au millimètre les déplacements du taureau autour de l'axe immobile. Le pendule du toreo.



Juan Leal torée avec temple à la gaonera. Le taureau suit la cape vers le dos du torero.

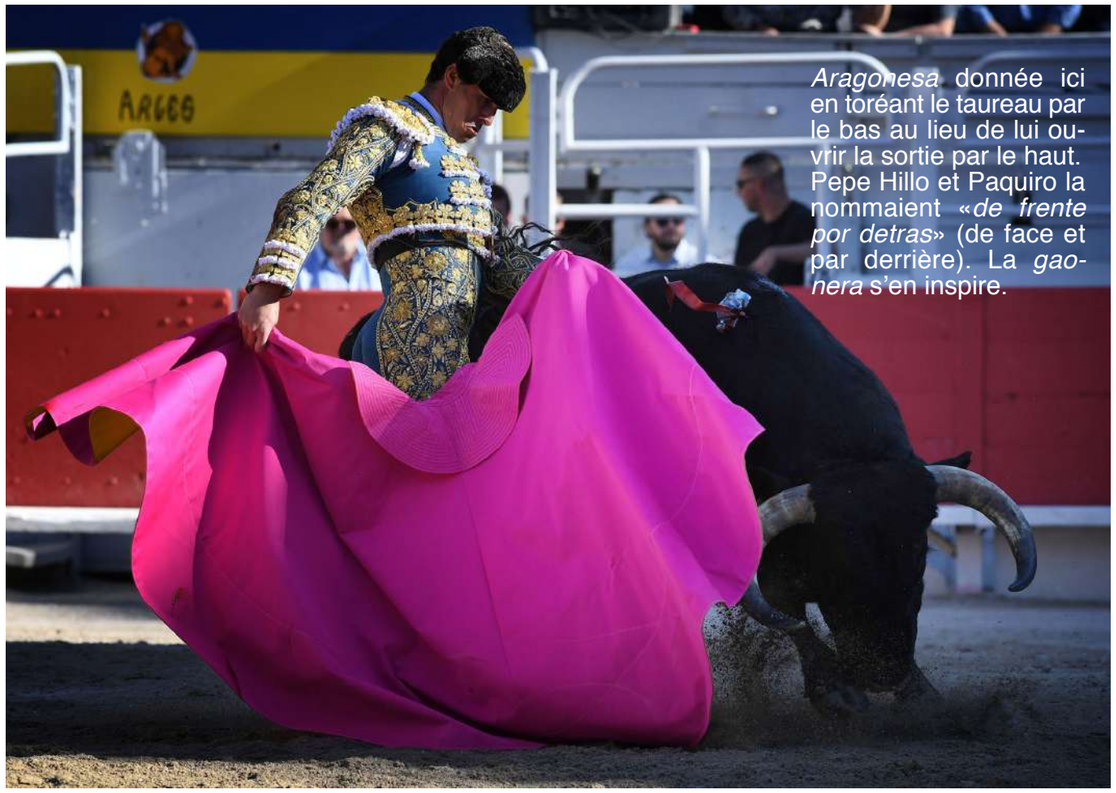


Gaonera ajustée jambe en avant de Cayetano à Bilbao.

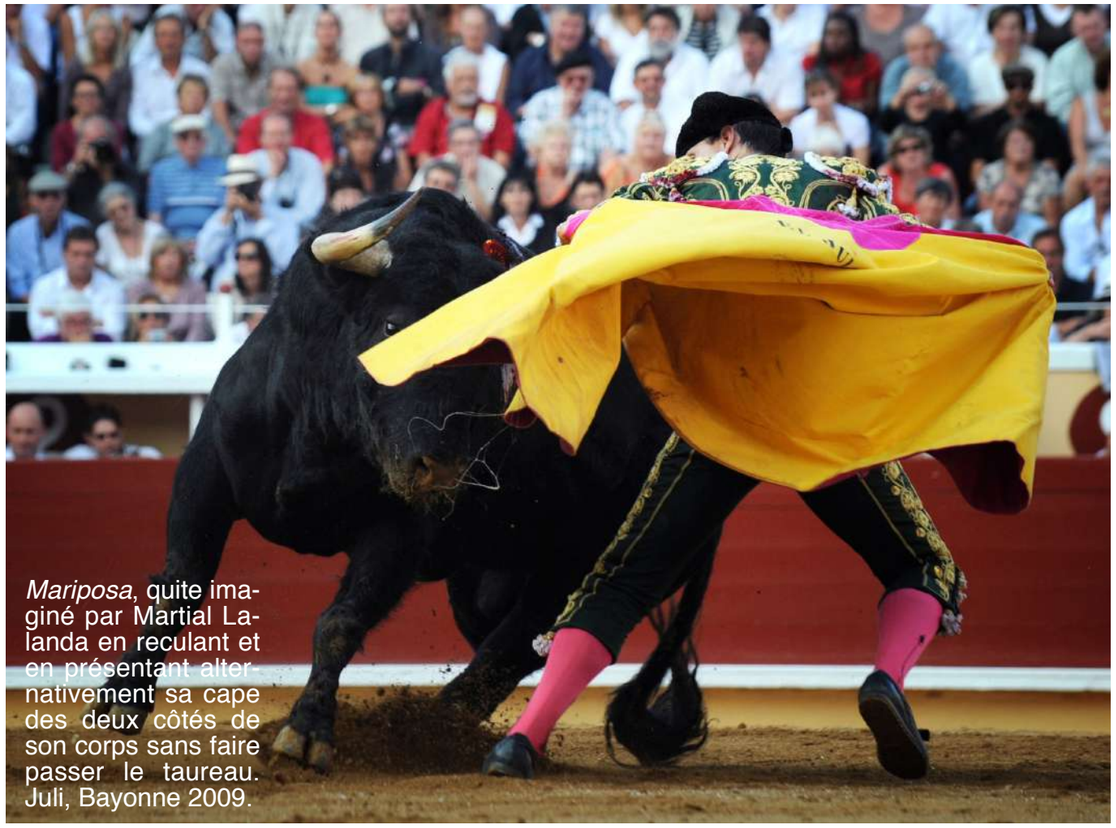




Rafi conduit le taureau de Fernay avec temple et élégance dans cette gaonera donnée dans les arènes d'Istres (ci-dessus et ci-contre).



Aragonesa donnée ici en toréant le taureau par le bas au lieu de lui ouvrir la sortie par le haut. Pepe Hillo et Paquiro la nommaient «*de frente por detras*» (de face et par derrière). La *gaonera* s'en inspire.



Mariposa, quite imaginé par Martial Lalanda en reculant et en présentant alternativement sa cape des deux côtés de son corps sans faire passer le taureau. Juli, Bayonne 2009.



Aragonesa donnée pieds joints, Sébastien Castella Bilbao.



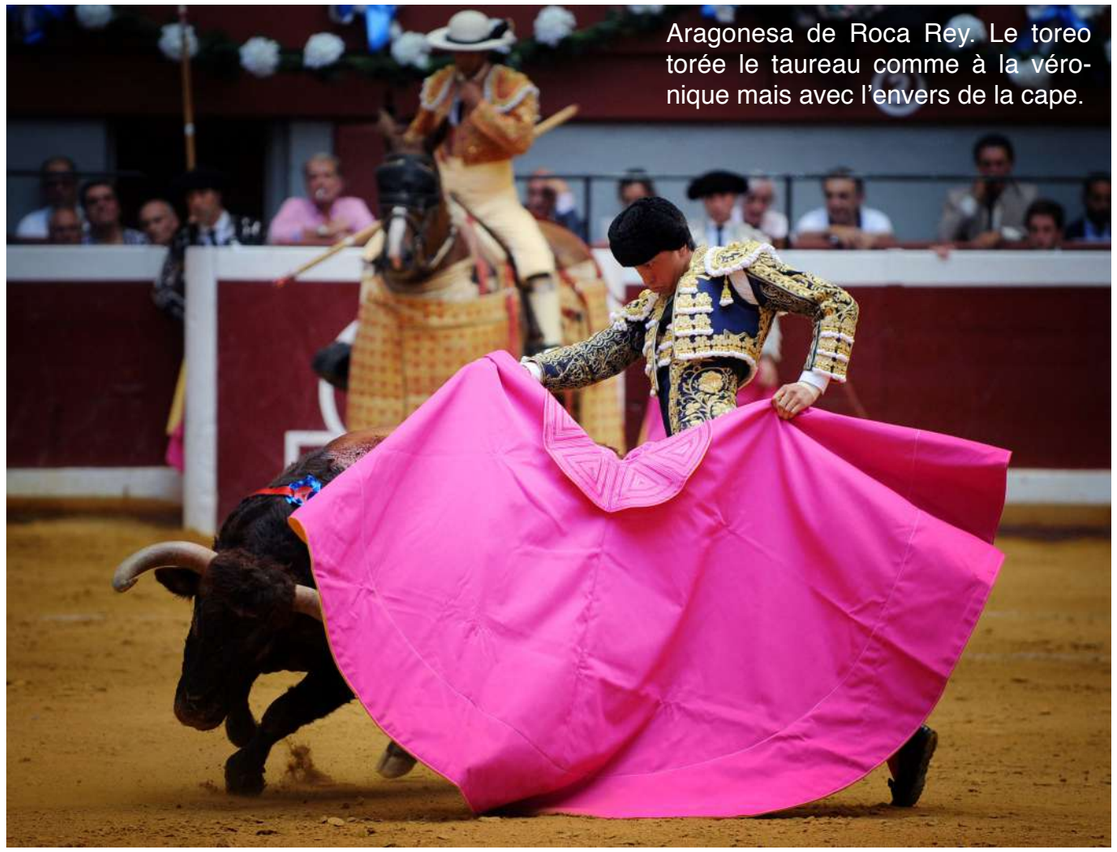
Tafallera de Roca Rey. Béziers 2021.



La zapopina, ou lopecina, consiste à faire tourner la cape sur elle-même avant l'embroque puis à déplacer le taureau par une sorte de chicuelina. Spectaculaire en raison de son incertitude, le résultat en est rarement aussi abouti qu'ici. Rafi, Béziers 2021.



Cordobina (invention du matador Jesus Cordoba), passe débutée comme une tafallera mais que le matador termine en forme de trincherazo à deux mains. Roca Rey, Bilbao.



Aragonesa de Roca Rey. Le toreo torée le taureau comme à la véronique mais avec l'envers de la cape.



Tafallera classique de Joselito Adame. Bilbao 2017.



Revolera donnée main basse, en conduisant le taureau. Joselito Adame, Bilbao 2017.



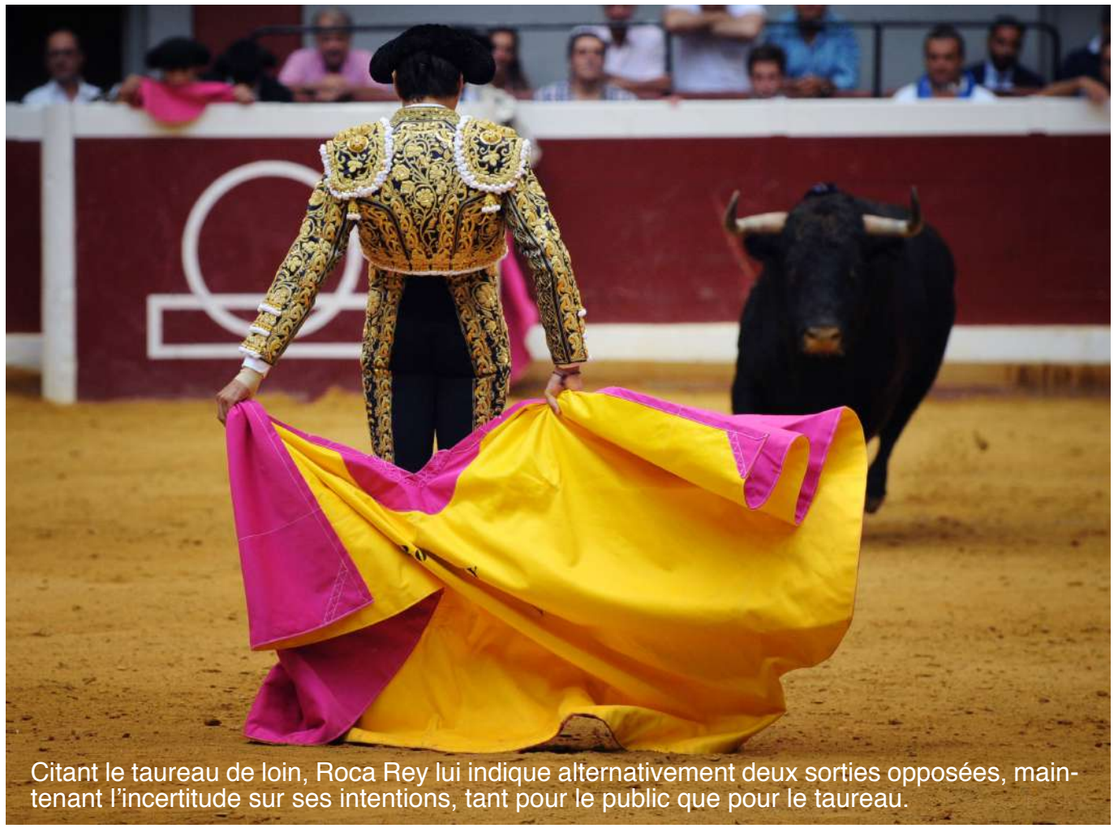
Revolera conduisant l’embestida puissante. Clemente, Dax 2023.



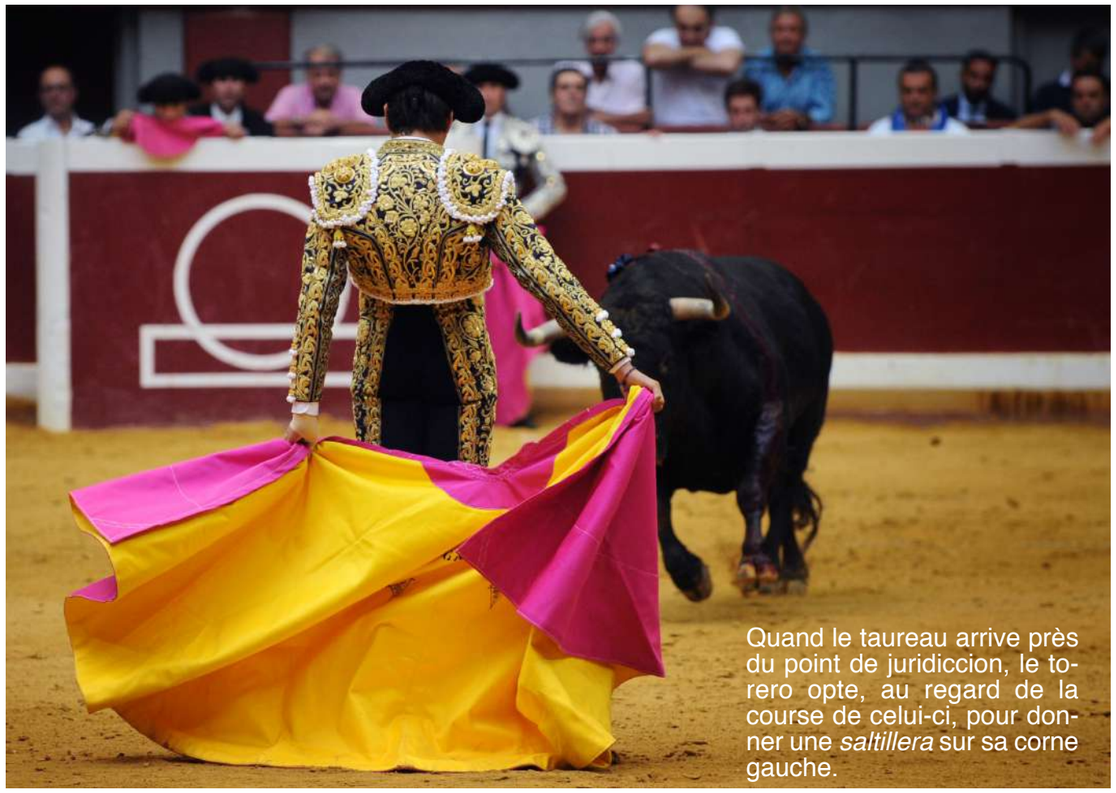
Farol inversé, Alberto Aguilar, Pamplona.



Saltillera ajustée de Roca Rey à Dax.



Citant le taureau de loin, Roca Rey lui indique alternativement deux sorties opposées, maintenant l'incertitude sur ses intentions, tant pour le public que pour le taureau.



Quand le taureau arrive près du point de juridiccion, le torero opte, au regard de la course de celui-ci, pour donner une *saltillera* sur sa corne gauche.



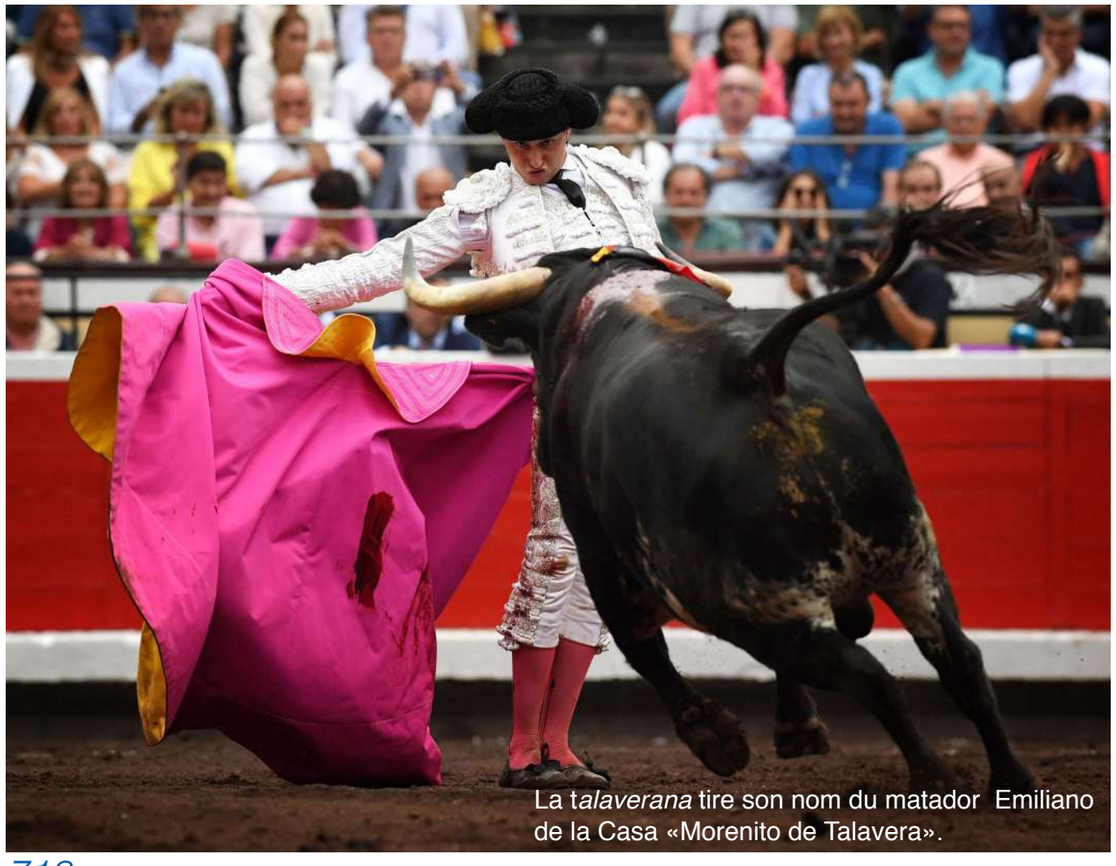
La *saltillera,* que l'on peut comparer à une *manoletina* donnée avec la muleta fut créée par le matador méxicain «Arimillita Chico».



Caleserina (inventée par le maestro méxicain Calesero) interprètée par José Tomas, Nîmes 2012.



Talaverana, variante de la *saltillera,* donnée par Roca Rey à Bilbao.

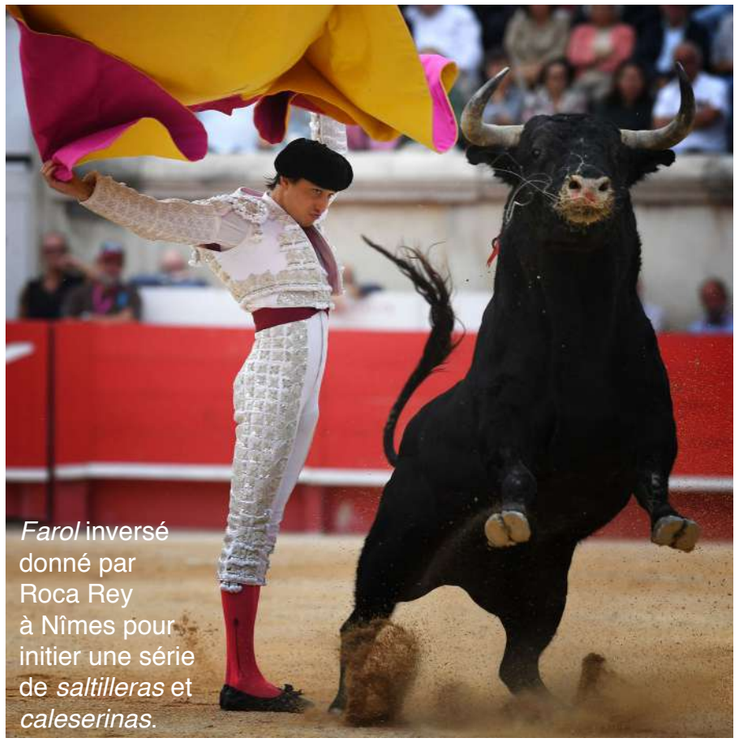


La t*alaverana* tire son nom du matador Emiliano de la Casa «Morenito de Talavera».

Dans sa version contemporaine, depuis José Tomas, le quite est devenu pour certains matadors l'occasion d'instaurer un rapport de forces avec le taureau mais aussi avec ses compañeros.

En observant une immobilité absolue et en faisant passer le taureau au plus près d'eux, ces matadors entendent signifier à la concurrence que pour figurer honorablement à leurs côtés il faut être disposé à s'engager autant qu'eux.

D'où la multiplication de quites qui exposent leur corps à la vue du taureau pour l'en détourner au dernier instant.



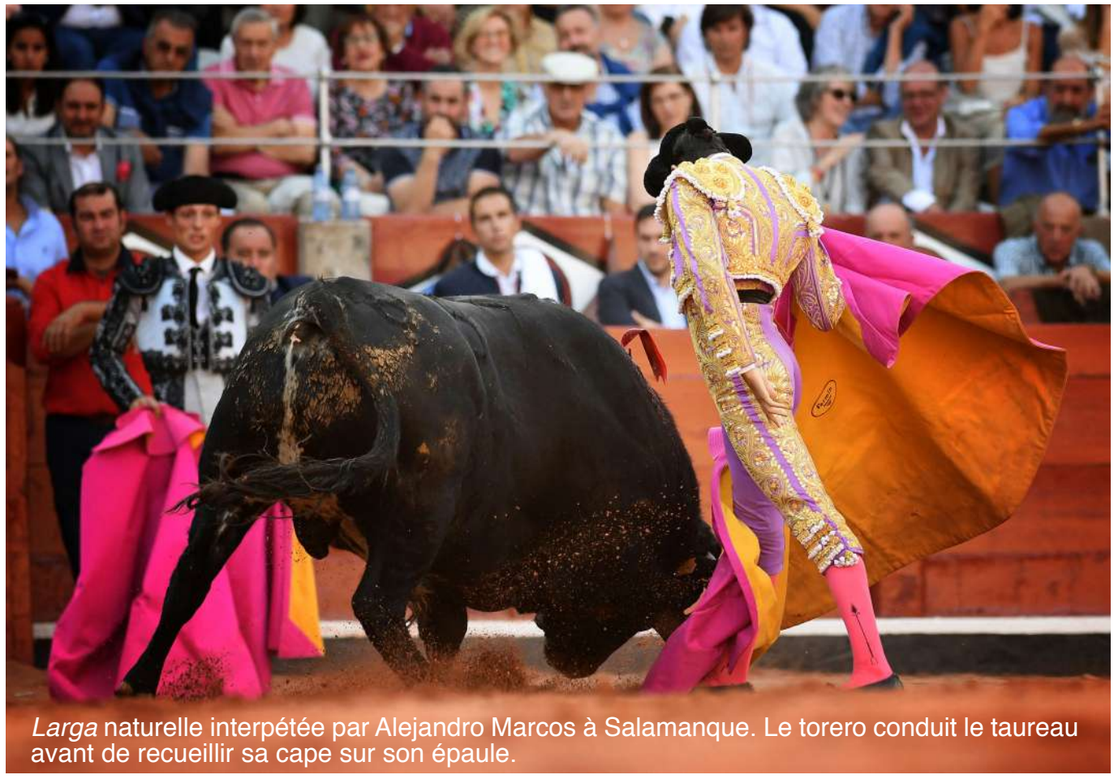
Farol inversé donné par Roca Rey à Nîmes pour initier une série de *saltilleras* et *caleserinas*.



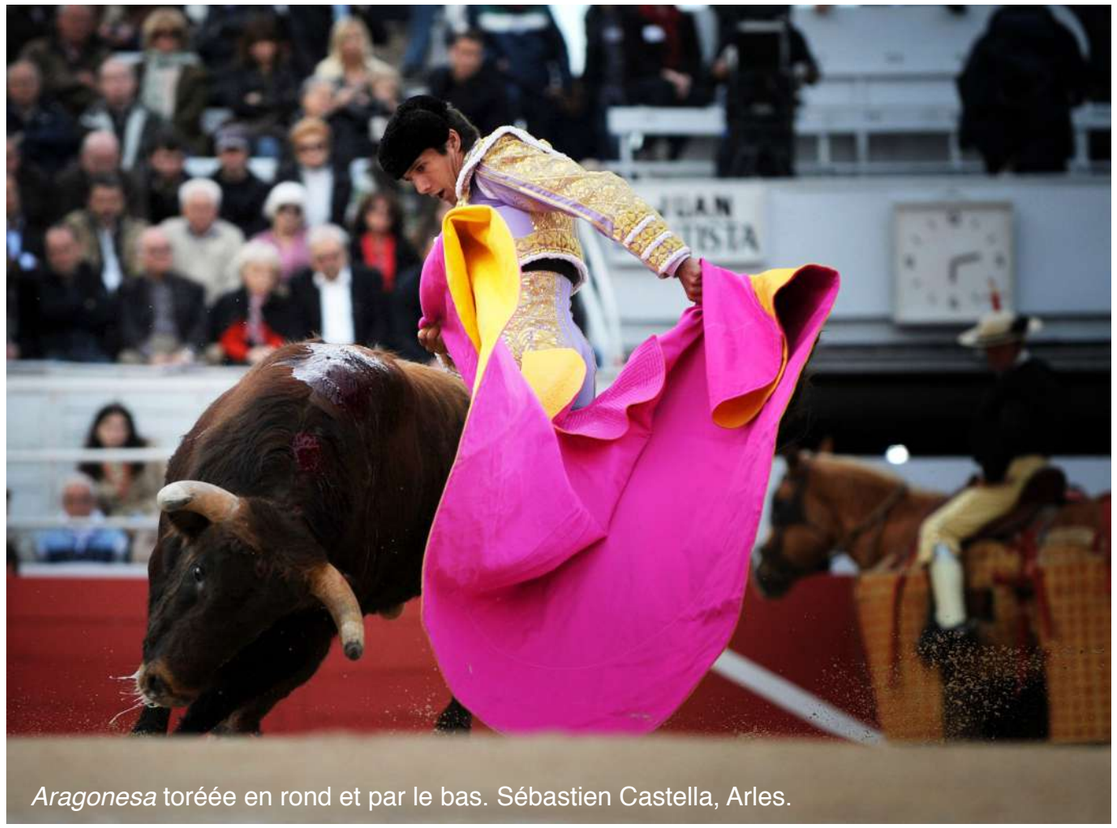
Caleserina interprétée par Roca Rey à Nîmes.



T*alaverana* d'Alejandro Talavante à Nîmes.



Larga naturelle interpétée par Alejandro Marcos à Salamanque. Le torero conduit le taureau avant de recueillir sa cape sur son épaule.



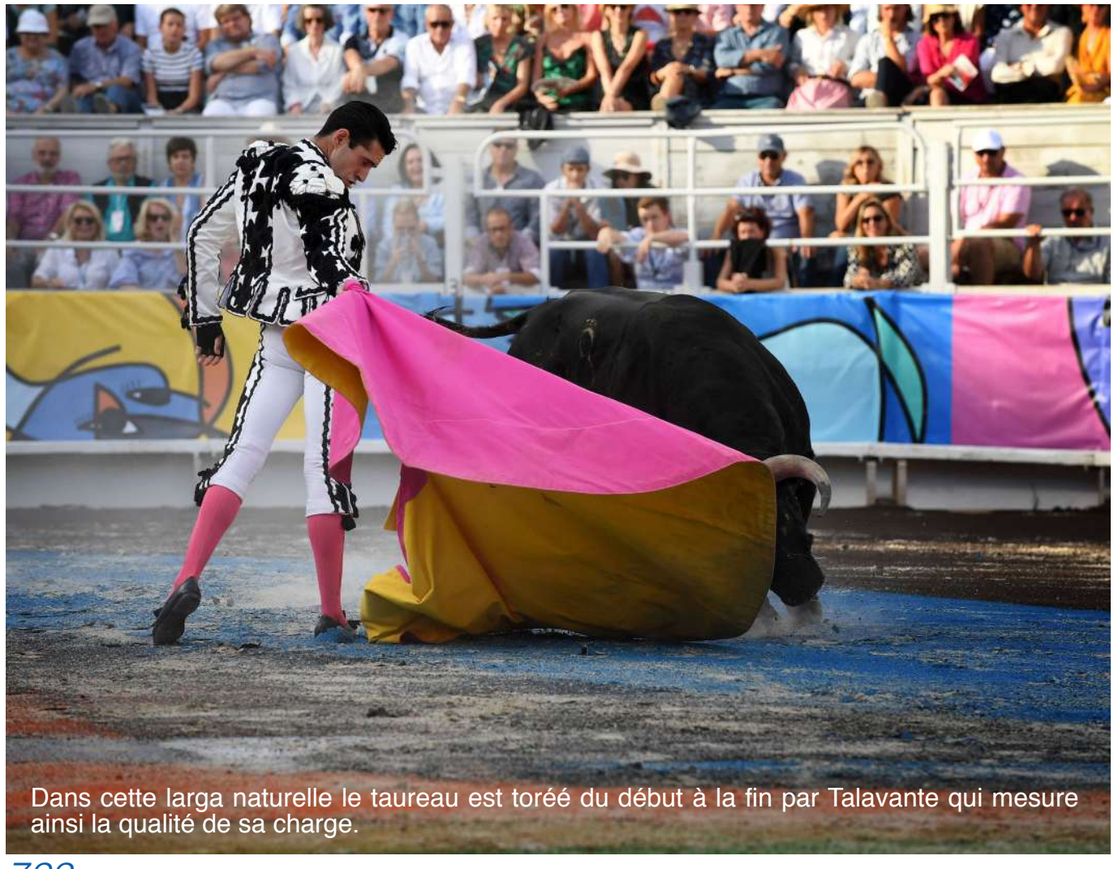
Aragonesa toréée en rond et par le bas. Sébastien Castella, Arles.



Début d'*aragonesa* par Daniel Luque à Arles.



La *larga* naturelle (ou *cordobesa*) interpétée par Clemente est semblable à un muletazo durant lequel le taureau est conduit avec temple et élégance du début à la fin.



Dans cette larga naturelle le taureau est toréé du début à la fin par Talavante qui mesure ainsi la qualité de sa charge.



Juli termine son quite par un recorte donné d'une main, à la manière d'un trincherazo.



Dans la *serpentina*, le torero fait passer le taureau sous la cape à laquelle il imprime un mouvement circulaire vertical. avant de terminer par une *revolera*. Colombo, Bayonne.

4 SECOND TERCIO

Les banderilles sont une suerte très ancienne que les mata-toros navarrais pratiquaient au Moyen-Âge et dont Goya laissa un témoignage dans sa tauromachie.

Suerte importante à l'origine, elle est généralement exécutée par les subalternes du matador, les *banderilleros*.

Certains matadors-banderilleros en font une spécialité qui leur permet d'animer les trois tiers de la lidia.

Le tercio de banderilles possède une importance primordiale : au taureau qui vient de produire un effort colossal pour pousser le cheval lors du premier tercio, il permet de galoper tête haute, ce qui a pour effet de l'oxygéner pour récupérer ses forces.



Goya, «los toros de Burdeos»

ORTHODOXIE

Comme toutes les suertes du toreo, la pose de banderilles, dans sa conception classique, se décompose en trois temps.

Le cite, qui a pour objectif de fixer le taureau sur le torero qui se présente face à lui avant de gagner sa tête par une course ou marche rapide oblique, qui a pour but de lui faire prendre une légère avance et de lui permettre de marquer un léger temps d'arrêt devant sa tête.

La réunion, ou *embroque*, quand parvenu face au taureau (*a juridicción*), le banderillero réunit ses banderilles au niveau de sa taille puis lève haut les bras pour les poser.

La pose, que les meilleurs réalisent pieds au sol en «**se penchant au balcon**», c'est à dire au-dessus des cornes et non «**à corne passée**», suivie de la sortie de suerte que le banderillero effectue en poussant sur les bâtons pour s'expulser de la trajectoire du taureau.

Sobriété, précision et sincérité sont les impératifs de tout banderillero, qualités auxquelles le matador qui réalise le tercio lui-même apporte souvent un côté plus spectaculaire et athlétique, au risque de s'éloigner de l'orthodoxie classique.

Or, comme affirma un jour Rafael «El Gallo» : ***"Le classicisme est ce que l'on ne peut surpasser !"***

Nombreux furent toutefois les toreros, et non des moindres, qui s'y employèrent pour attirer l'attention et y réussirent souvent en diversifiant leurs poses de banderilles.

On vit ainsi des poses dans tous les terrains, d'une main, assis sur une chaise (Gustave Doré en immortalisa une à Bayonne), ou précédées d'un saut au-dessus de la tête du taureau ainsi que le faisait Paquiro et que Guerrita n'hésita pas à exécuter.

À partir du moment où «El Gordito» s'inspira des mata-toros navarrais on donna aussi des quiebros. Pablo Herraiz, un des meilleurs banderilleros du XIXe siècle, en donna même un à Madrid le 27 octobre 1863. pieds joints dans un haut de forme emprunté à un spectateur. Mais la suerte classique donnée de poder a poder est insurpassable comme disait Rafael «El Gallo».



Le taureau coupe la trajectoire du banderillero.



Gustave Doré.



Paire «al *sobaco*» posée en présentant l'aisselle du taureau au lieu de la poitrine. Un recours pour ne pas «passer à faux» quand le taureau coupe la trajectoire du banderillero.

L'expertise de Victor Mendes

Dans les années 80, suivant la voie de Paquirri, plusieurs matadors banderilleros s'élevèrent au rang de figura. Victor Mendes fut celui qui apporta le plus d'authenticité et de pureté à ce tercio parfois considéré comme mineur. Son insolente puissance physique, sa sincérité totale et son engagement font de Victor Mendes la référence obligée de ce tercio auquel il apporta la pureté de ses formidables paires de poder a poder face aux taureaux les plus compliqués.

Victor Mendes

«Quand j'ai débuté en 1976, le maestro des subalternes portugais, Antonio Badajoz, remarqua mes facultés et m'incita à commencer comme banderillero. J'ai alors toréé dans les cuadrillas de .Palomo Linares, Capea et autres matadors importants quand ils vinrent toréer au Portugal. J'avais 19 ans et on disait que je me débrouillais bien. Au Portugal, où on ne pique pas les taureaux, il est important d'avoir un subalterne capable. Cela me permit d'acquérir beaucoup d'expérience. Après la mort de José Falcon qui fut un grand banderillero, j'ai troqué l'argent pour l'or et ai toréé trois ans comme novillero avec picadors. On commença à dire que j'étais un excellent banderillero, voire un des plus grands, mais je n'en avais pas vraiment conscience. J'essayais toujours de poser les bandérilles avec la plus grande pureté possible, en me réunissant devant la tête du taureau, très près de lui. Et bien que je dominais la suerte, cela m'a valu cinq cornadas sur les dix-neuf que j'ai reçues. J'en suis arrivé à la conclusion que pour aussi bon sois-tu, tu ne domines jamais réellement tout à fait et cette imprévisibilité qui demeure est une des vertus du toreo. J'admirais l'école valencienne qui a donné de grands subalternes banderilleros et je m'en suis inspiré dans la manière de joindre les palos en bas, devant la tête du taureau, puis de les poser avec force en appuyant dessus le poids du corps tout en conservant suffisamment de légèreté pour sortir de la suerte en m'appuyant dessus.



Paquirri était ma référence. J'ai appris de lui à me comporter et à vivre en torero. J'ai vécu chez lui dans sa finca de Cantora. Il vivait pour et par le taureau. C'est lui qui eut l'idée de recréer un cartel de matadors banderilleros comme au début de sa carrière quand il avait tourné avec Angel Teruel et Paco Alcalde. J'ai toréé quelques corridas avec lui et Espla. À Barcelone le public nous fit faire la vuelta les trois ensemble. Paquirri décida alors que nous devions continuer ensemble, Puis vint le jour de Pozoblanco en 1984 où un taureau le tua. Ce fut un traumatisme pour nous, suivi d'un autre encore plus profond l'année suivante quant un autre taureau tua le Yiyo à Colmenar. Paquirri était un maestro que nous admirions, mais Yiyo était de notre génération...





Colossale paire de poder a poder por dentro de Victor Mendes à Madrid. Après avoir posé les palos entre les cornes et pieds au sol, s'appuie sur les bâtons pour sortir de la suerte dans le terrain si dangereux des barrières. Un monument inégalé depuis.

L'idée du cartel des banderilleros fut reprise par la casa Balaña. Il fut programmé dans toutes les ferias : Espla, El Soro et moi. Nous remplissions les arènes car nous offrions un spectacle total. Les gens venaient nous voir banderiller ! Pour les empresas ce cartel était du pain béni : nous prenions tous types de taureaux et l'arène était pleine. Nous avons sauvé économiquement de nombreuses ferias.

Je crois que ce fut une grande époque pour le tercio de banderilles car nous avions des personnalités différentes, des styles différents. Nous étions très spectaculaires. Quand le taureau n'y mettait pas du sien nous cherchions des solutions en variant les terrains et les distances.

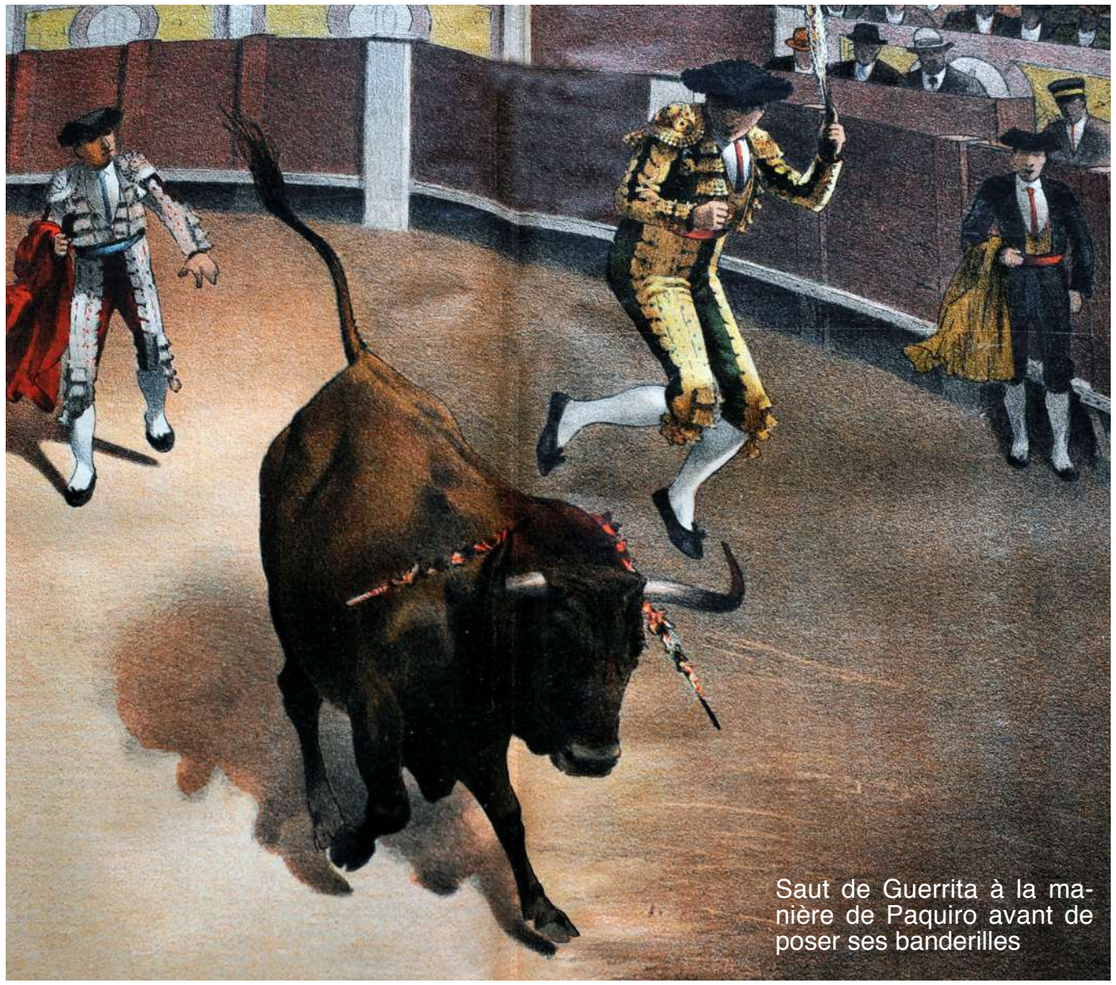
Il faut dire que le public attendait beaucoup de nous. Et parfois même l'impossible ! Je pense que nous avons banderillé 90% des taureaux que nous avons toréés. Les bons, les mauvais, les arrêtés, ceux qui avaient du tempérament... Nous avons exploré tous les concepts mentionnés dans les canons de l'art des banderilles.

Finalement je me suis retiré au moment où j'étais à mon meilleur niveau, après avoir toréé 1058 corridas de toros et bandérillé environ 2000 taureaux, dont beaucoup de Miura, Victorino, Palha, Pablo-Romero et autres ganaderias dures».

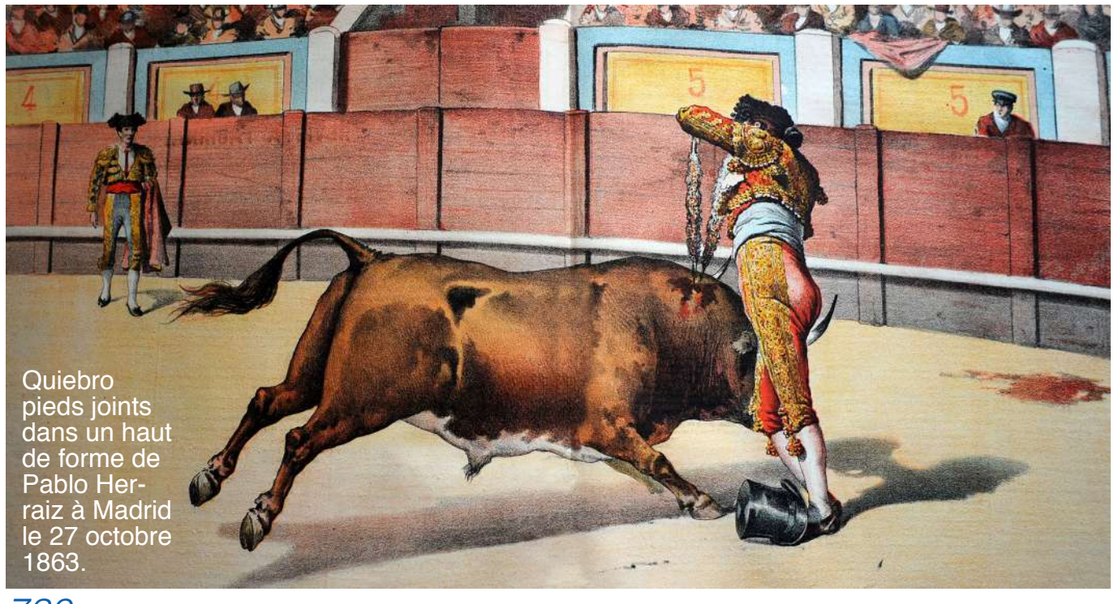
«... joindre
les palos en bas
devant la tête
du taureau,
puis les poser
avec force
en appuyant dessus
le poids du corps
tout en conservant
suffisamment
de légèreté pour
sortir de la suerte
en m'appuyant
dessus».



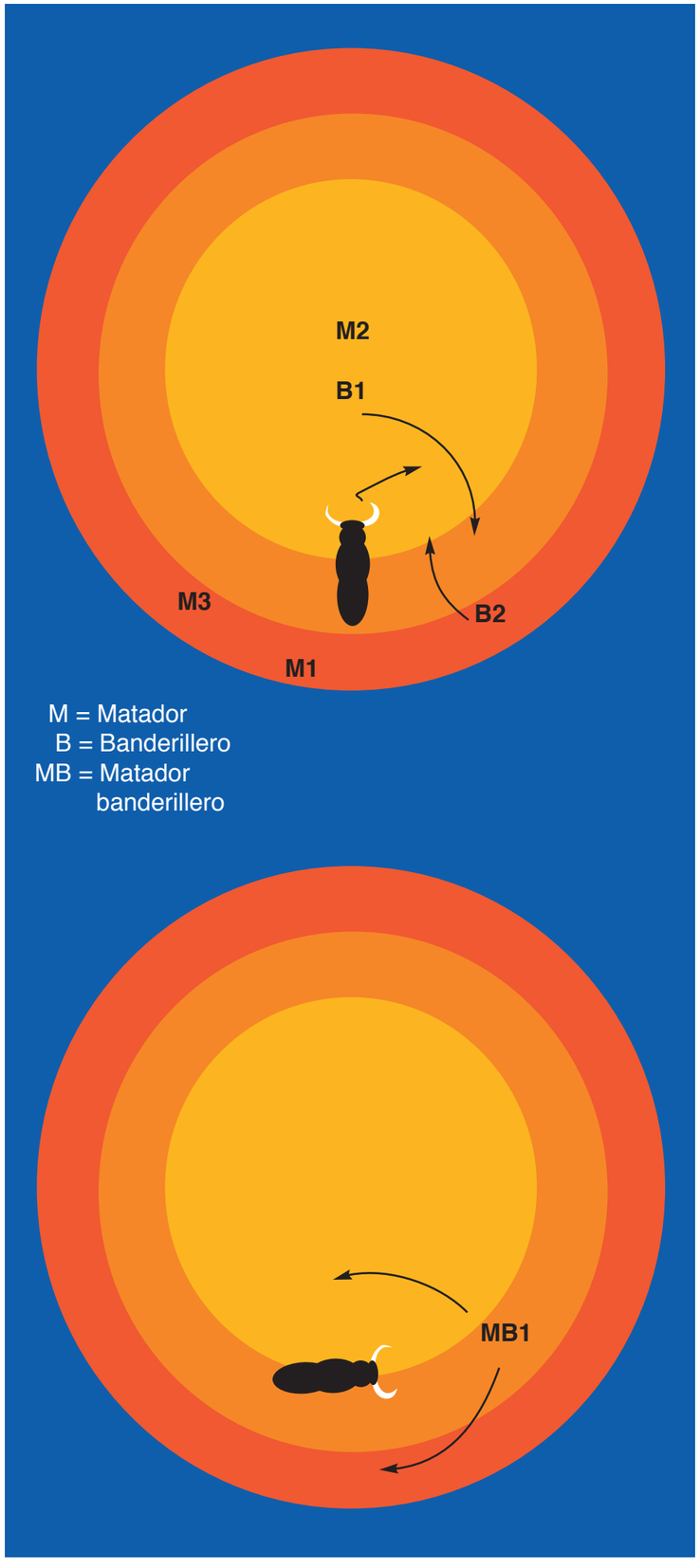
Grand poder a poder posé au tercio à Madrid.



Saut de Guerrita à la manière de Paquiro avant de poser ses banderilles



Quiebro pieds joints dans un haut de forme de Pablo Herraiz à Madrid le 27 octobre 1863.



PODER A PODER

Dans la suerte réalisée de «poder a poder» (de pouvoir à pouvoir), le banderillero (B1) se place au centre du ruedo tandis que le taureau est mis en suerte *«en los tercios»* dos aux planches.

Le matador (M1) observe la suerte depuis les barrières, tandis que le matador suivant (M2) se positionne derrière B1, le troisième (M3) ainsi que le banderillero de la cuadrilla qui bandérille l'autre taureau (B2) sont prêts à intervenir au quite dans le terrain des barrières, où la suerte se terminera.

Le matador banderillero (MB1), seul en piste, peut varier les terrains en plaçant le taureau au tercio, parralèle aux planches, tandis que lui-même se situe dans le même terrain. Il peut alors choisir de passer grand côté, vers le centre, ou se glisser dans l'espace plus réduit et donc plus dangereux des barrières, côté fermé, pour les initiés du Top14.

Avec un taureau alourdi ou réfugié contre les planches, *en tablas* ou *entablado*, le matador banderillero initiera sa course adossé à celles-ci pour attirer le taureau vers le centre, ou, s'il y a un espace suffisant, passer entre lui et les planches.

La plupart des banderilleros passent d'un seul côté - la corne droite pour les droitiers - mais quelques matadors banderilleros sont capables de passer des deux avec la même efficacité.

C'était le cas d'Alberto Aguilar, aujourd'hui retiré, qui faisait preuve de la même facilité sur la corne droite ou sur la gauche.

Ci-contre, il cite sur la corne droite le sérieux taureau de José Escolar dans les arènes de Céret, initie sa course pour gagner la tête de son adversaire et pose sa paire de banderilles au centre du ruedo avec beaucoup de sincérité et en se *«penchant au balcon».*

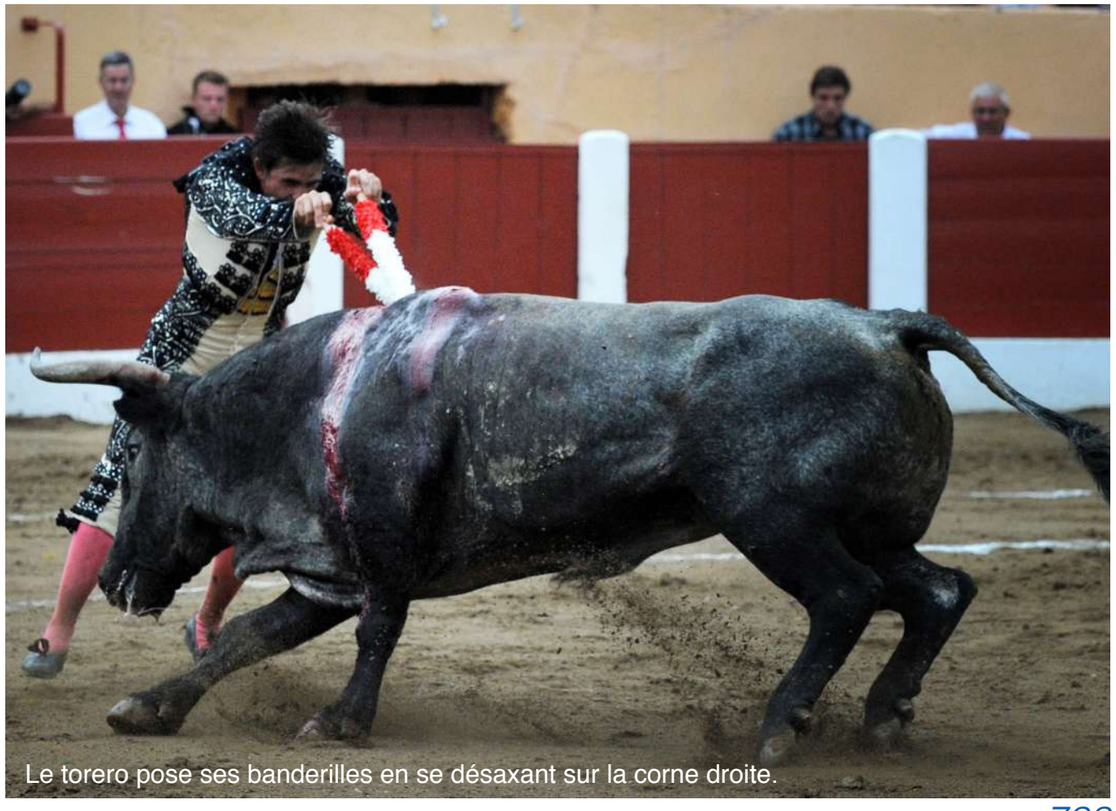
Page suivante, pour prévenir de possibles mauvaises intentions de l'Escolar qui a peut-être compris l'astuce et risque de couper la trajectoire du torero, Alberto Aguilar change de corne et de terrain : il gagne la tête en partant du centre vers les barrière, se réunit magnifiquement face au taureau puis sort sur la corne gauche vers le terrain des barrières.


Alberto Aguilar cite de loin.


Dès que le taureau débute sa course il initie la sienne en prenant un temps d'avance sur celle-ci.


Réunion «en la cara».


Le taureau tente d'infléchir sa trajectoire au dernier moment.


Le torero pose ses banderilles en se désaxant sur la corne droite.



Alberto Aguilar se réunit «en la cara», en passant à gauche.



Il pousse sur les palos pour sortir de la suerte.



Il pose devant la tête, pieds au sol.



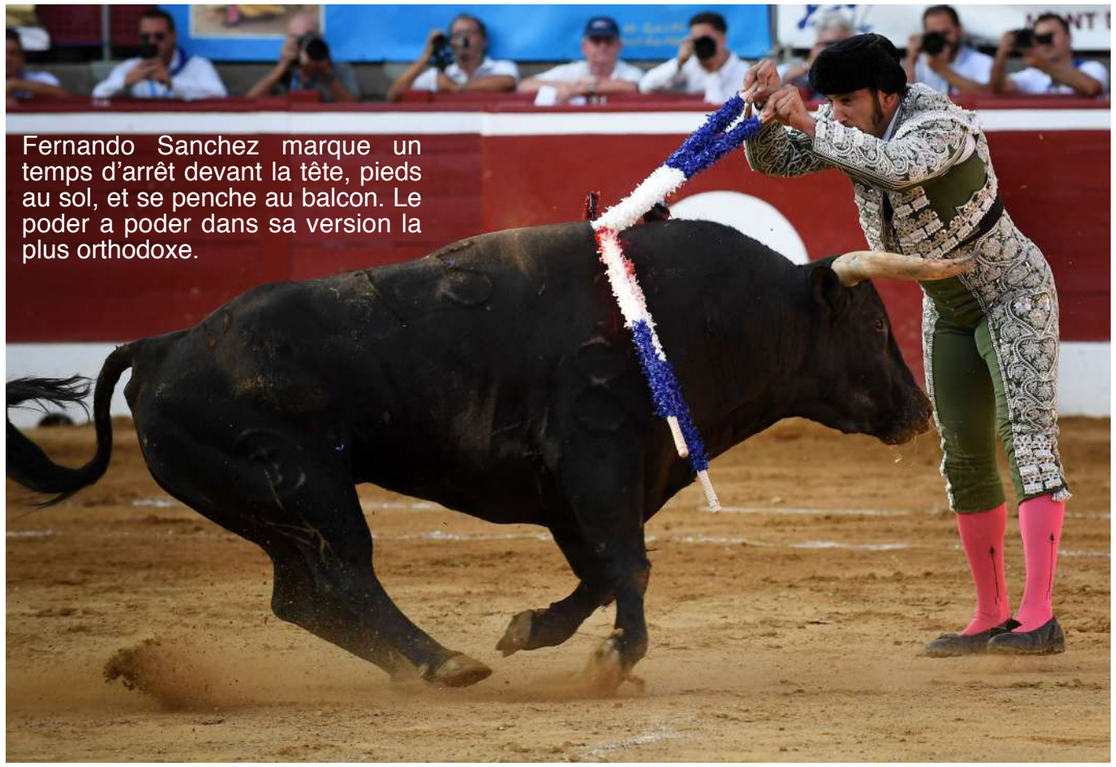
Sortie de suerte.

Le taureau de Partido de Resina «coupe le terrain» et anticipe la course de Juan José Padilla qui devra gagner la tête pour clouer devant sans se faire déborder. Vitoria 2005.

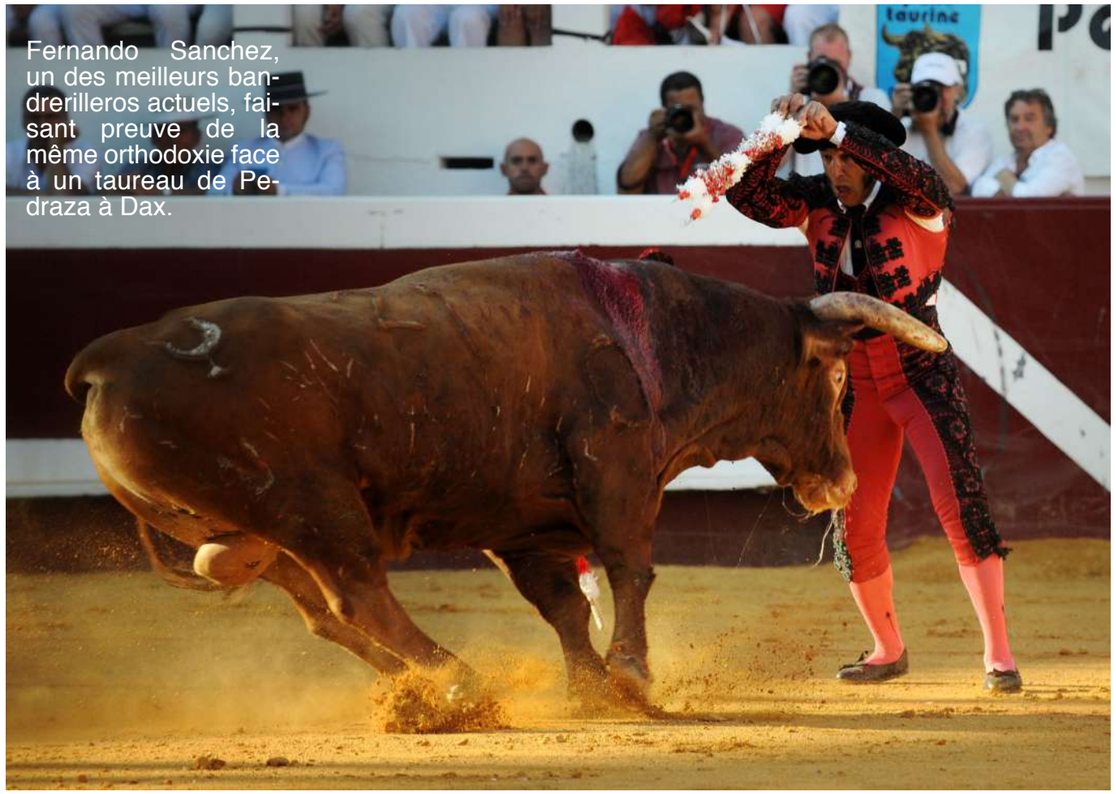
Marco Leal «se réunit» et lève les palos «en la cara», face au taureau.Arles.

Marco Leal se «penche au balcon» à Istres.

Sortie de suerte en s’appuyant sur les palos.



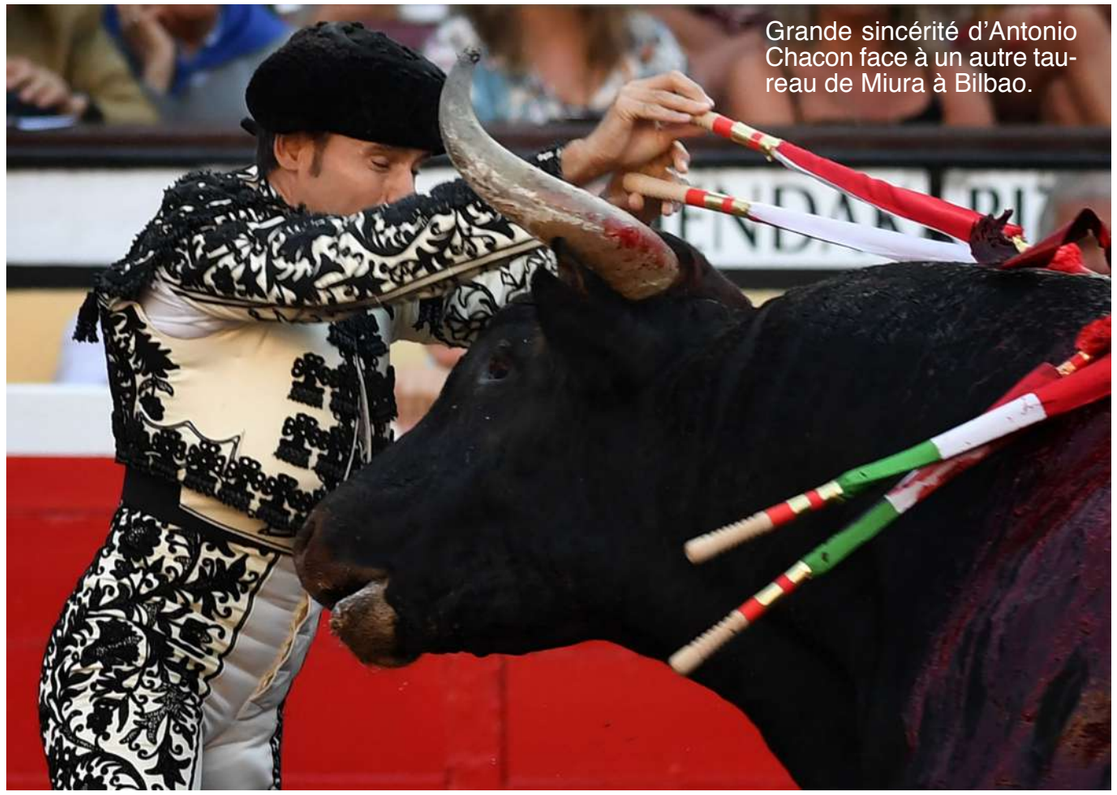
Fernando Sanchez marque un temps d'arrêt devant la tête, pieds au sol, et se penche au balcon. Le poder a poder dans sa version la plus orthodoxe.



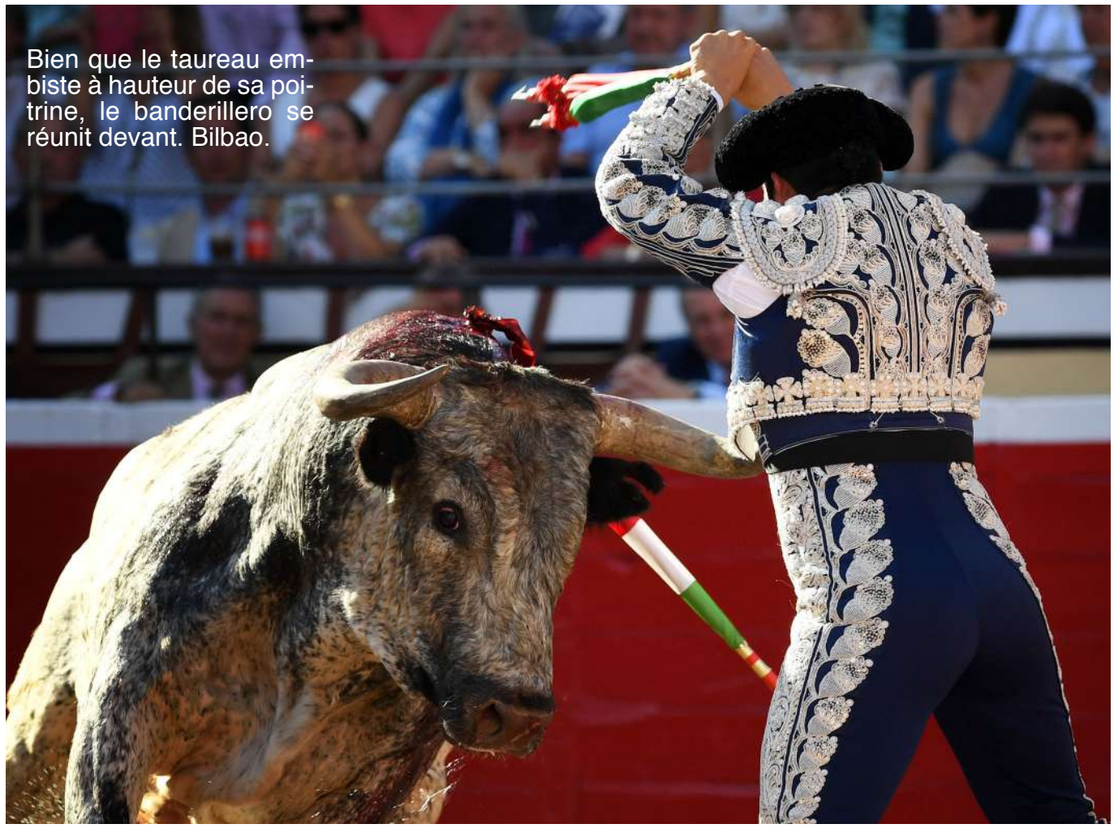
Fernando Sanchez, un des meilleurs banderilleros actuels, faisant preuve de la même orthodoxie face à un taureau de Pedraza à Dax.



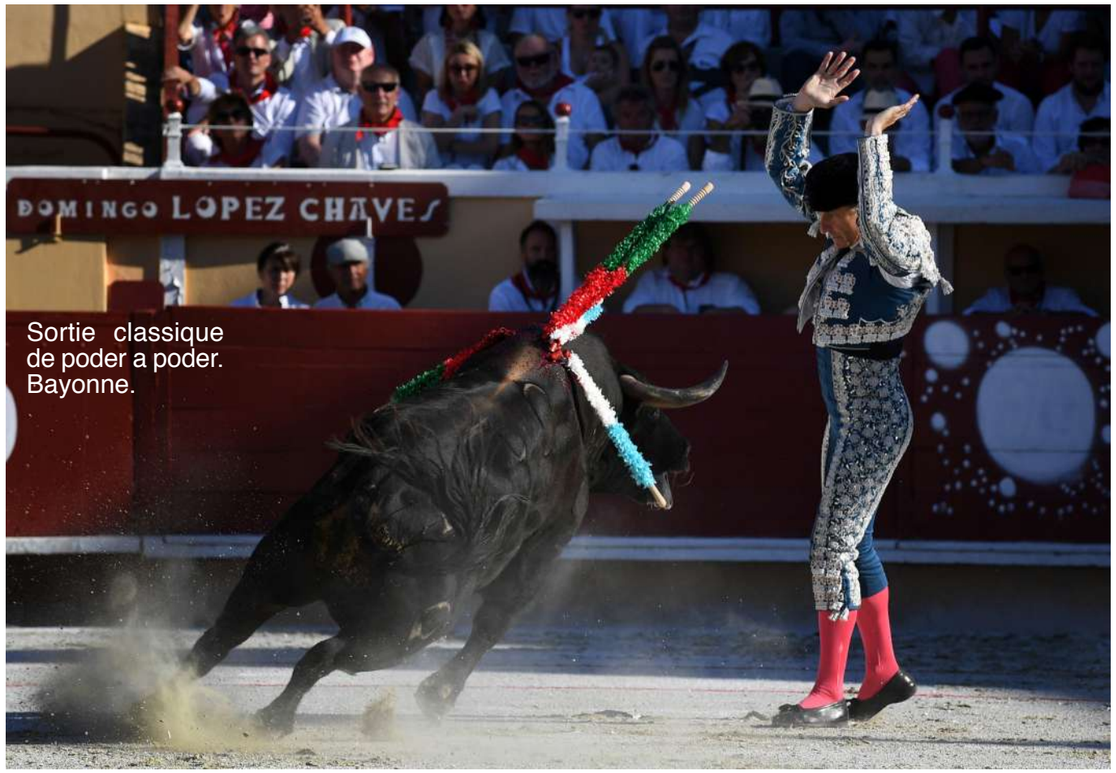
Manolo de los Reyes se penche au balcon face à un gigantesque taureau de Miura à Bilbao.



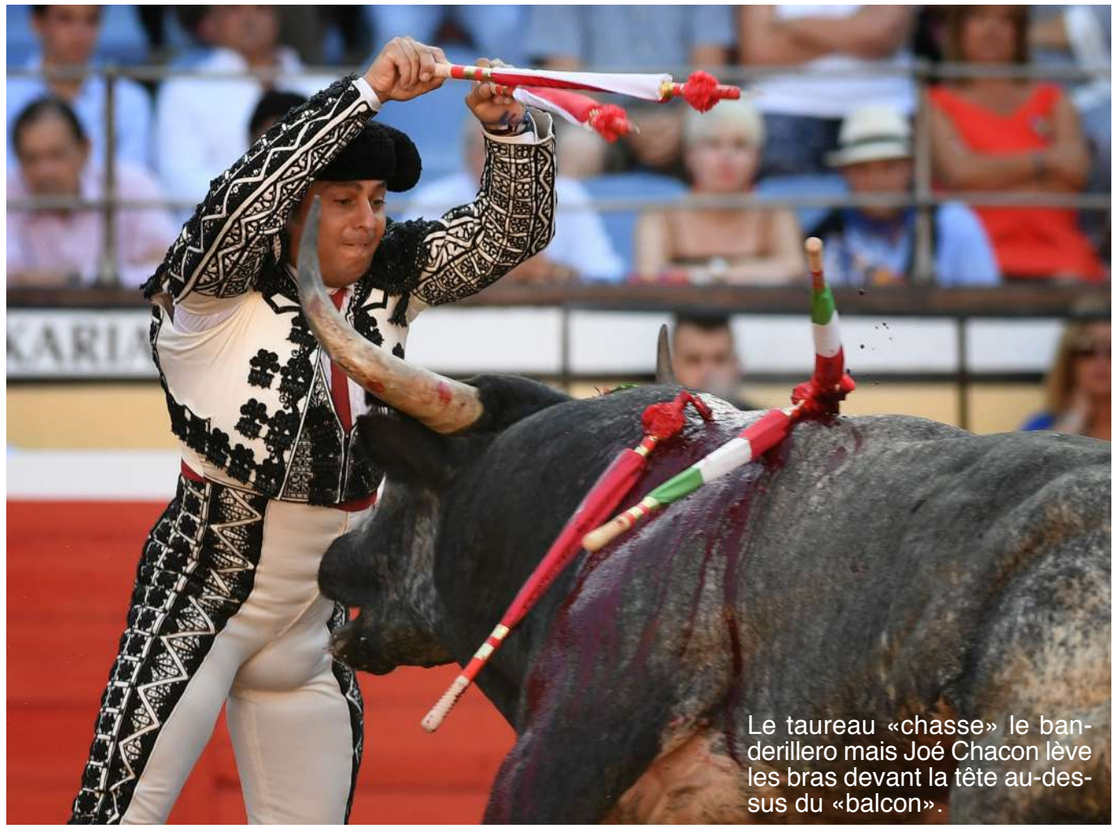
Grande sincérité d'Antonio Chacon face à un autre taureau de Miura à Bilbao.



Bien que le taureau embiste à hauteur de sa poitrine, le banderillero se réunit devant. Bilbao.



Sortie classique de poder a poder. Bayonne.



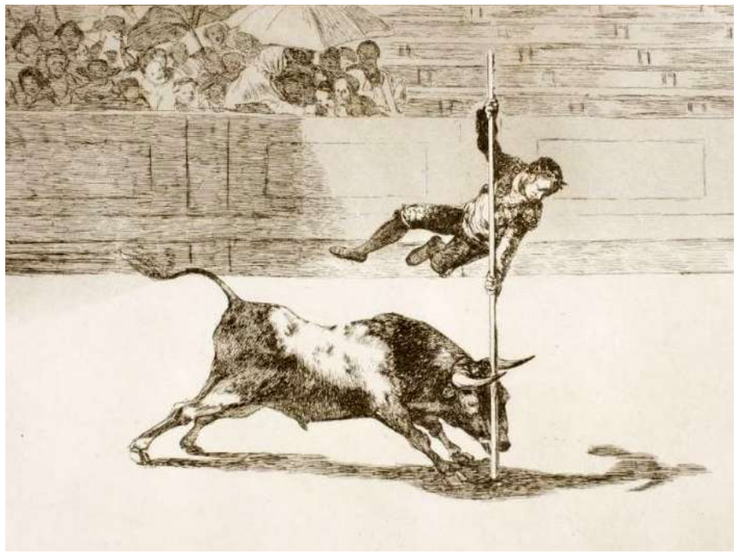
Le taureau «chasse» le banderillero mais Joé Chacon lève les bras devant la tête au-dessus du «balcon».



Danger imminent.



Une simple erreur d’appréciation de la vitesse du taureau ou de sa trajectoire et le drame survient.
Madrid 2011.



Saut à la garrocha

Fréquent chez les mata-toros comme Goya le montra et encore pratiqué par Paquiro au milieu du XIXe siècle, le saut à la garrocha est devenu exceptionnel aujourd'hui.

Le banderillero qui le pratique s'élance face au taureau et saute par-dessus en prenant appui sur la garrocha (un manche de pique).



Le banderillero Raul Ramirez (ici à Céret et Vic) perpétue le saut à la garrocha que les *taurarii* pratiquaient déjà dans les amphithéâtres romains au début de notre ère ; Goya grava les exploits des mata-toros navarrais qui le pratiquaient aussi de même que Paquiro plus tard.



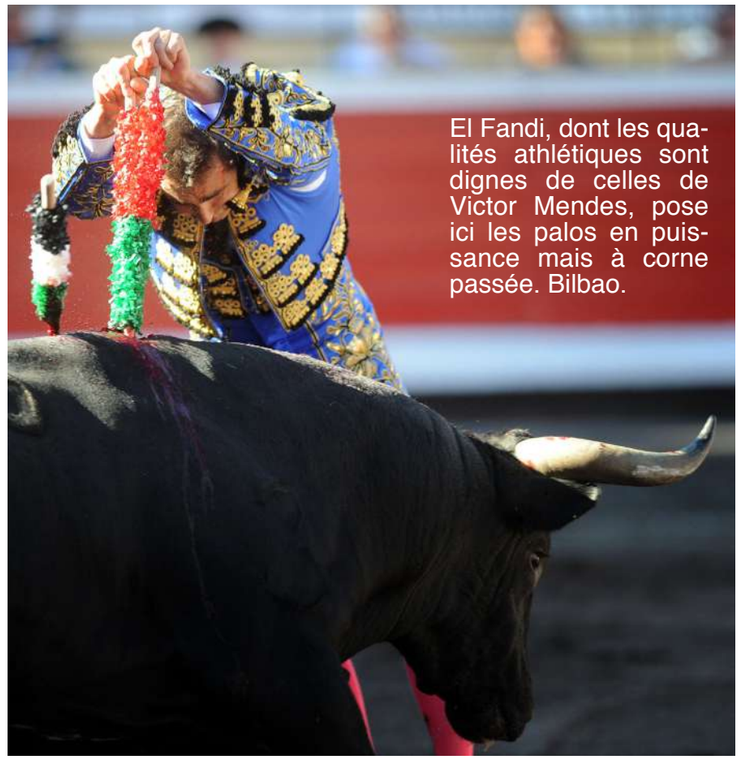


Colombo se réunit devant la tête en levant haut les palos. Mont de Marsan 2023.

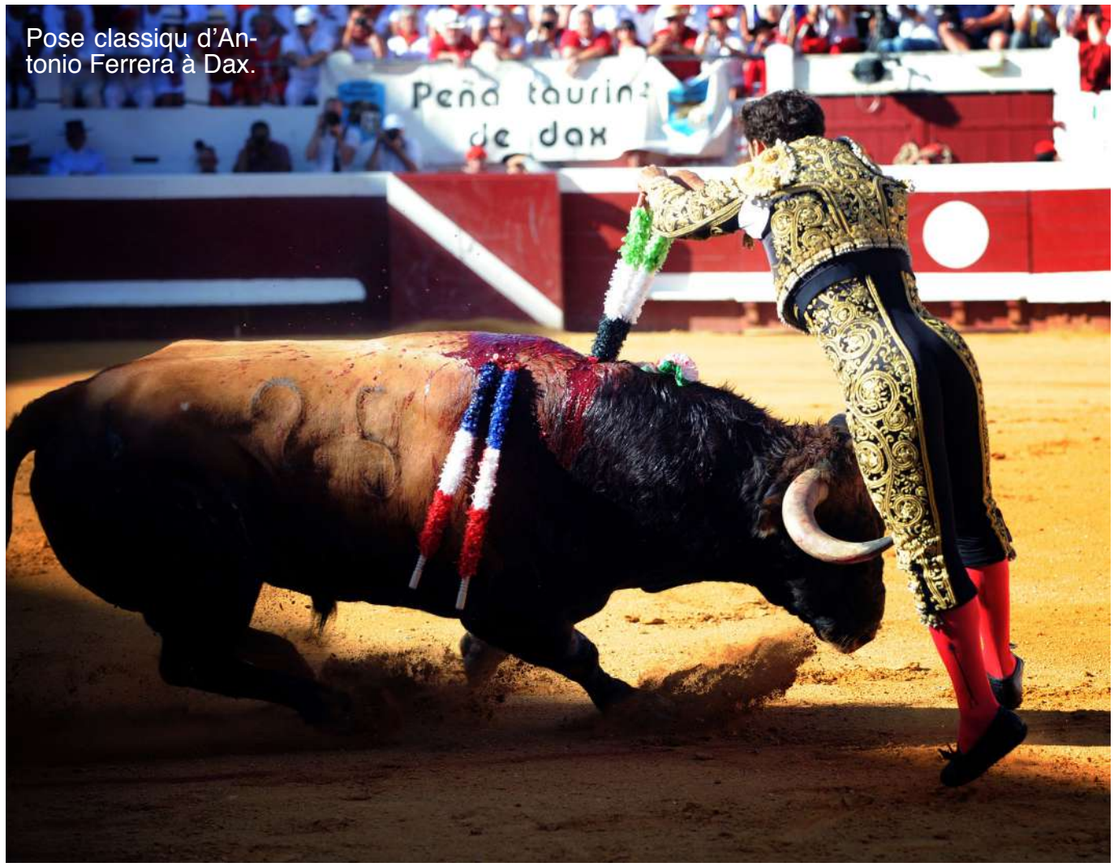
MATADORS BANDERILLEROS

Lorsque le matador pose lui-même les banderilles, il apporte à ce tercio une grande variété en utilisant tous les terrains, du poder a poder classique réalisé au centre, aux poses plus compromises dans les autres zones de l'arène.

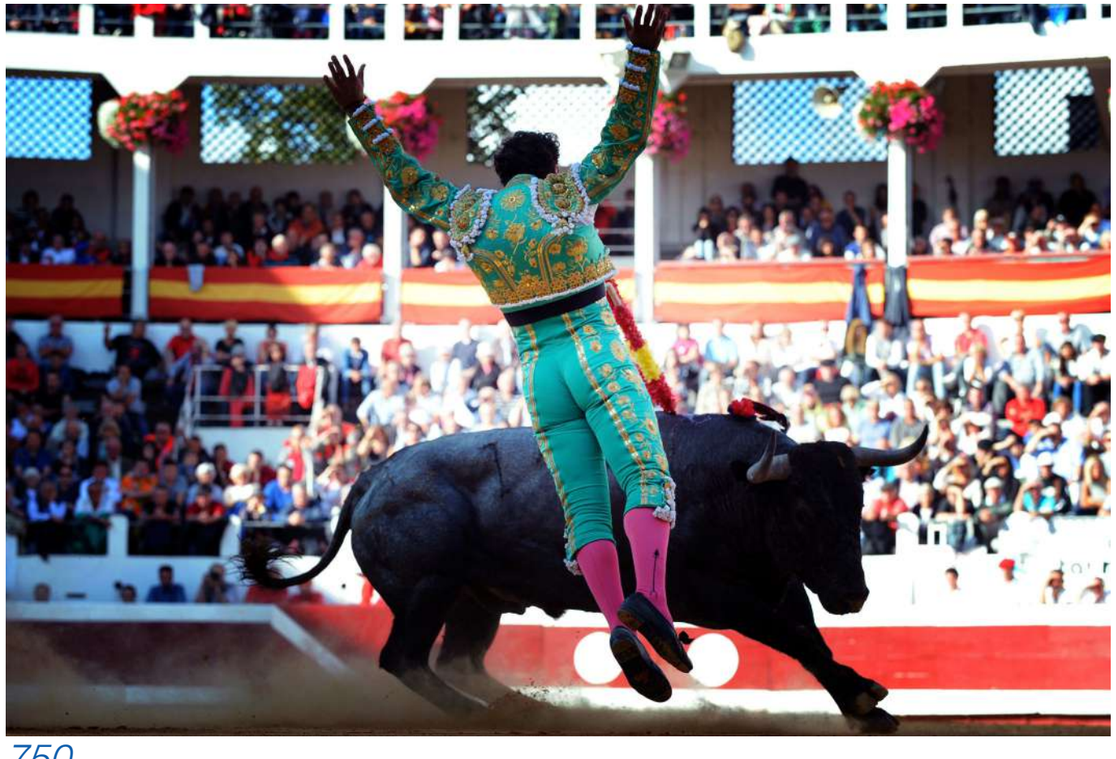
Chacun interprète ces suertes en fonction de sa personnalité, tout en finesse et technique pour certains, en décontraction et facilité pour d'autres, de manière athlétique pour quelques uns, lors de mises en scène complexes.

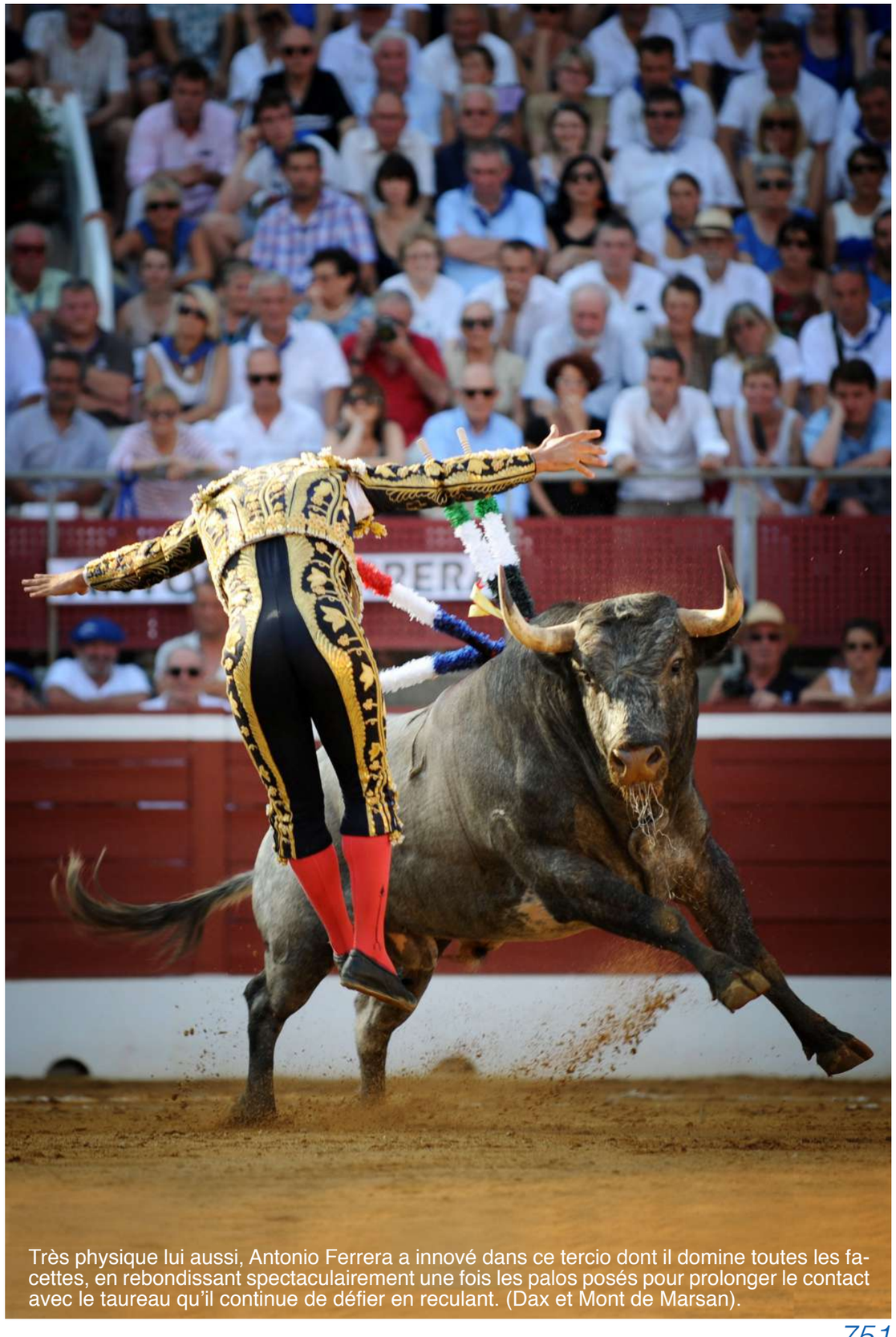

El Fandi, dont les qualités athlétiques sont dignes de celles de Victor Mendes, pose ici les palos en puissance mais à corne passée. Bilbao.


Juan José Padilla, connu comme «le pirate» depuis la perte d'un oeil à la suite d'une cornada gravissime reçue à Zaragoza, pose dans le haut et sort de la suerte avec facilité. Mont de Marsan.



Pose classiqu d'Antonio Ferrera à Dax.





Très physique lui aussi, Antonio Ferrera a innové dans ce tercio dont il domine toutes les facettes, en rebondissant spectaculairement une fois les palos posés pour prolonger le contact avec le taureau qu'il continue de défier en reculant. (Dax et Mont de Marsan).





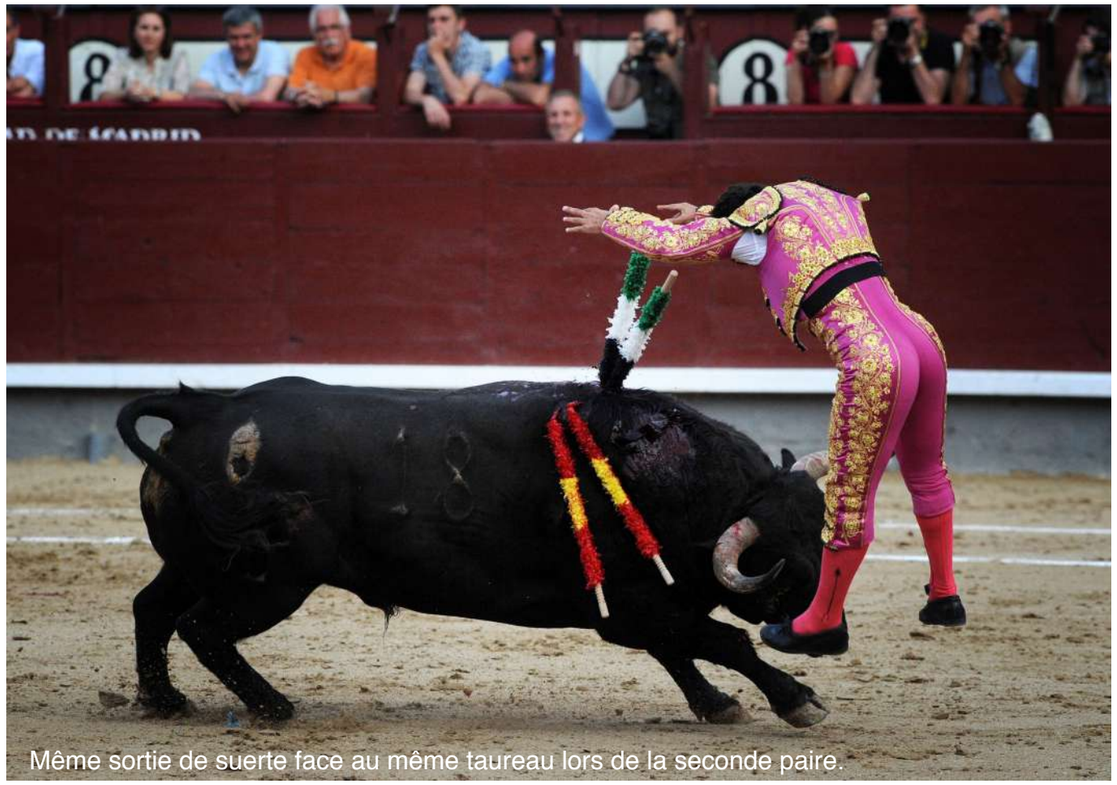


Antonio Ferrera, après être sorti de la suerte en rebondissant, s'offre le luxe de défier le taureau durant un instant sans bouger, avant de lui donner un quiebro sur place.



Sortant volontairement «à faux» en donnant un tour complet sur lui-même après avoir passé la tête sans poser les palos, Ferrera pose sa paire en puissance. Madrid, taureau de Samuel Flores.



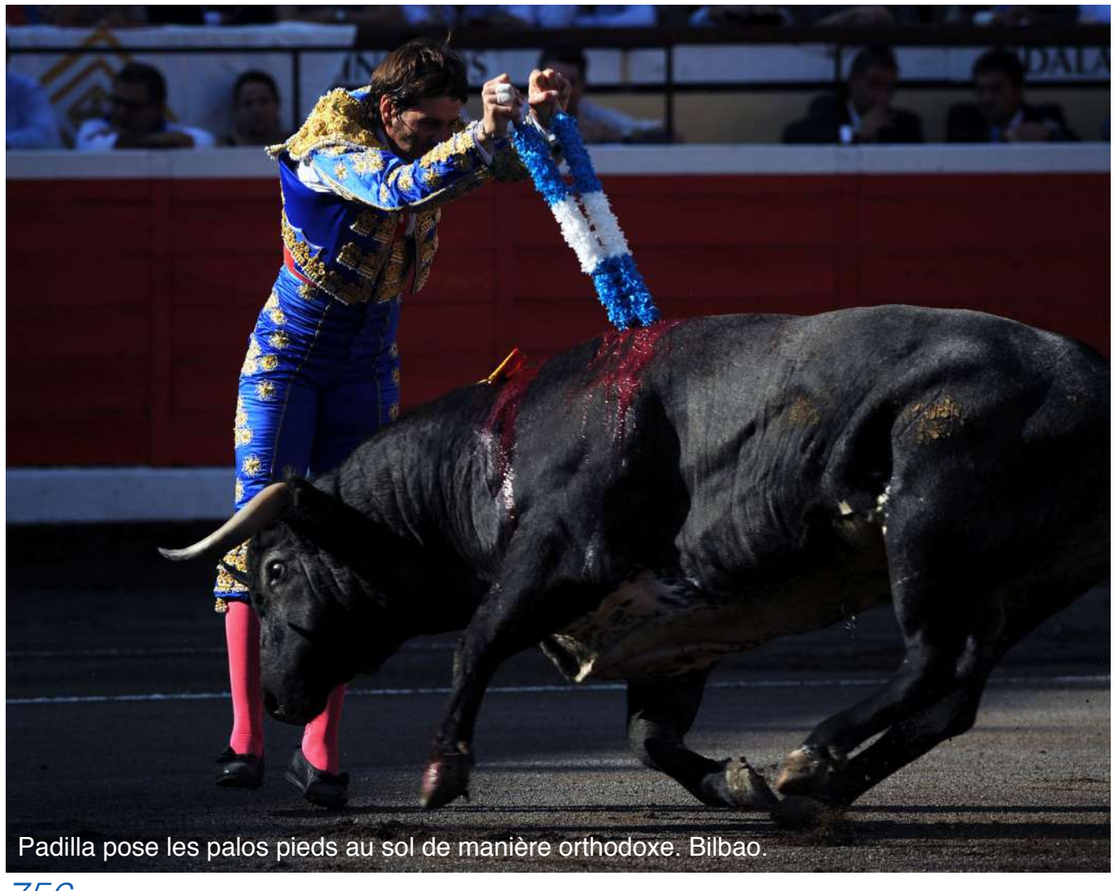


Même sortie de suerte face au même taureau lors de la seconde paire.

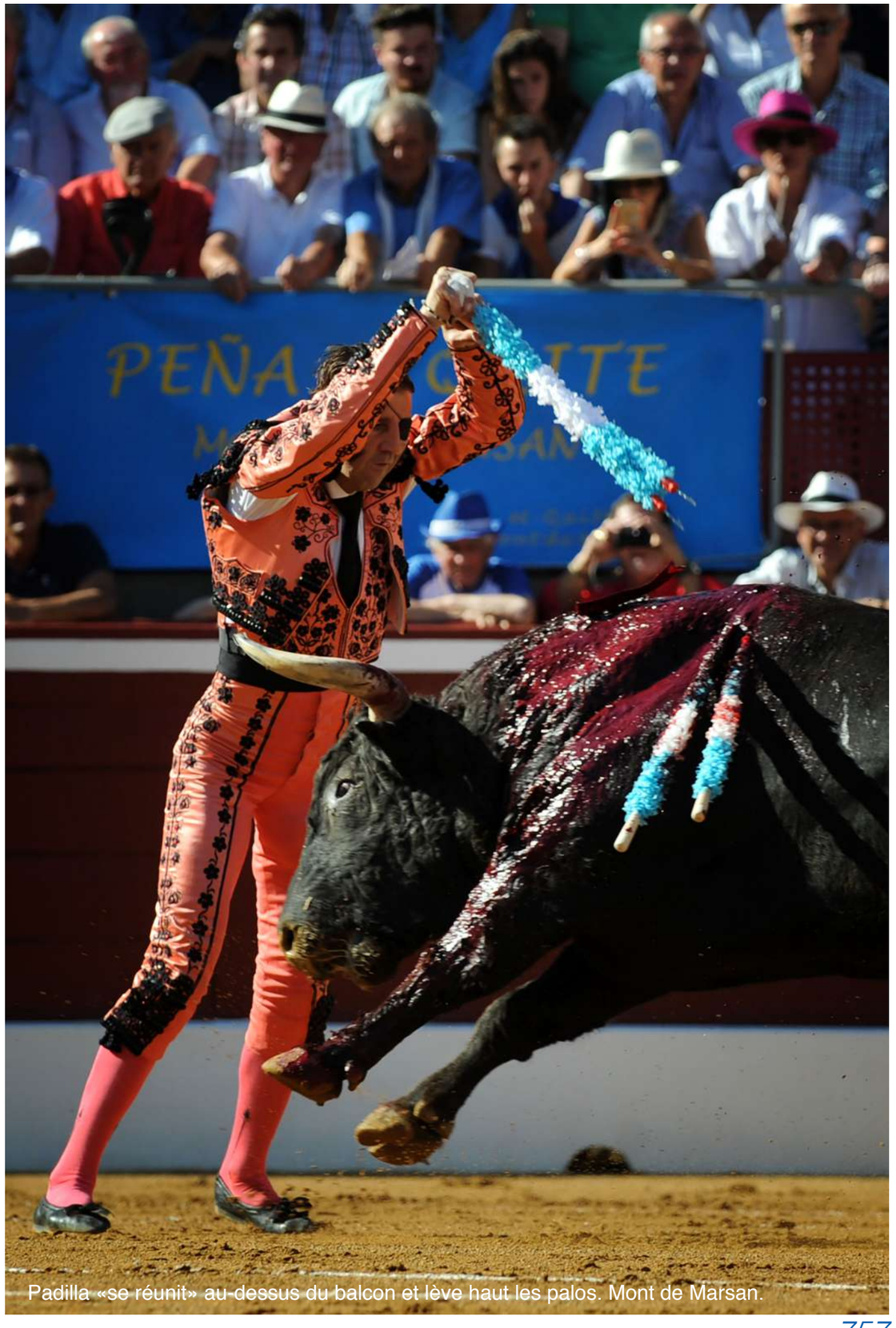




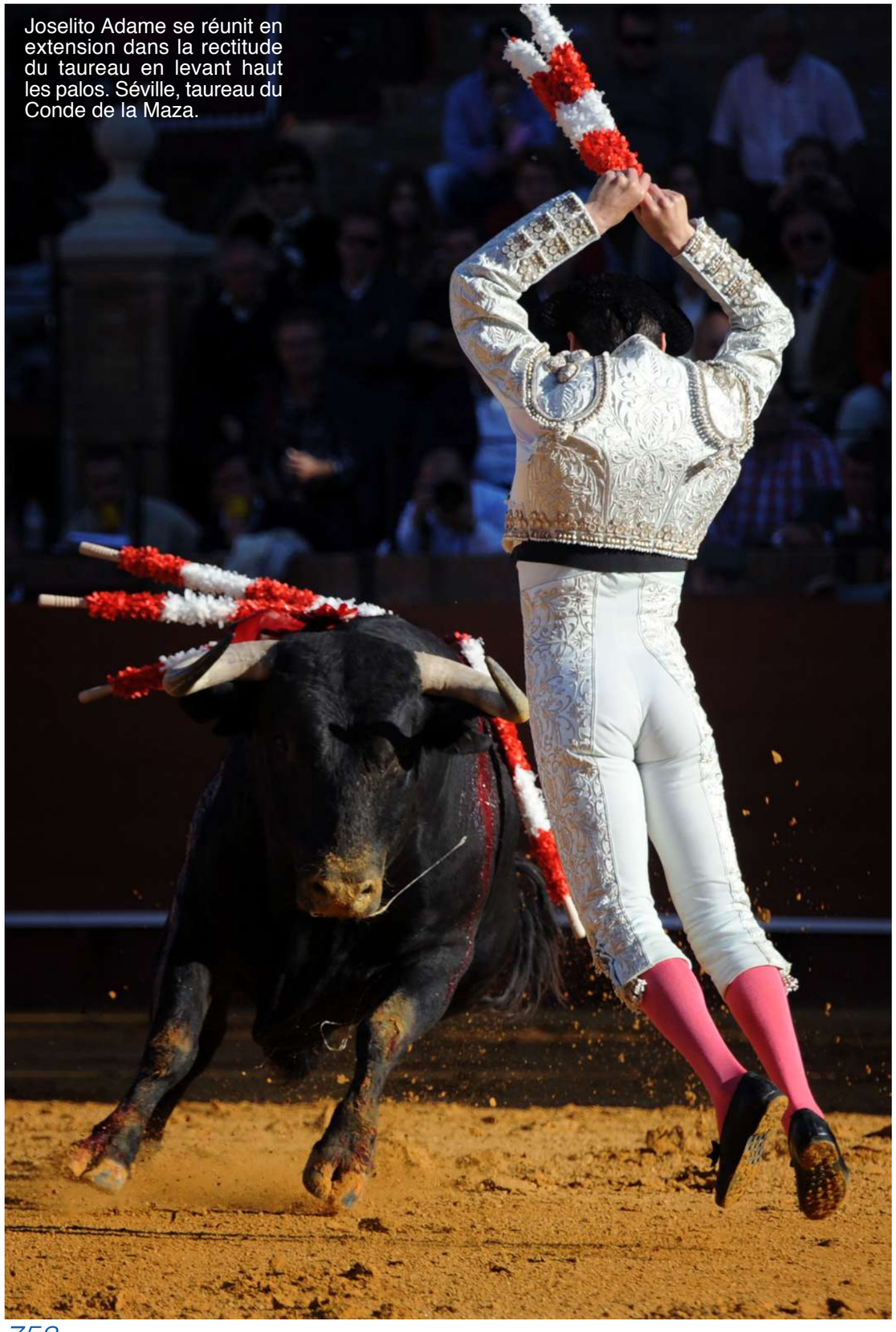
Poder a poder orthodoxe d’Adriano à Istres, taureau de Nuñez del Cuvillo.



Padilla pose les palos pieds au sol de manière orthodoxe. Bilbao.



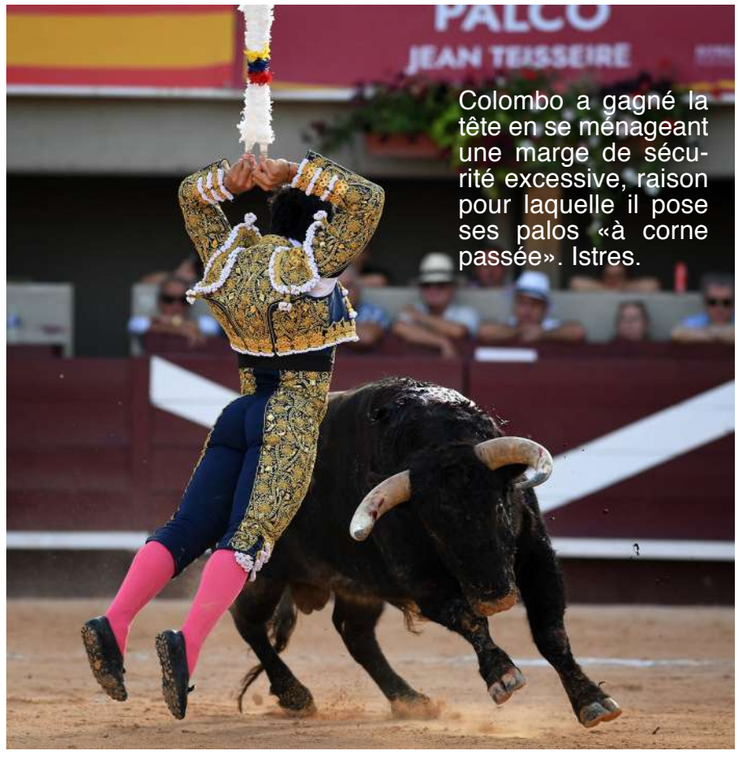
Padilla «se réunit» au-dessus du balcon et lève haut les palos. Mont de Marsan.



Joselito Adame se réunit en extension dans la rectitude du taureau en levant haut les palos. Séville, taureau du Conde de la Maza.



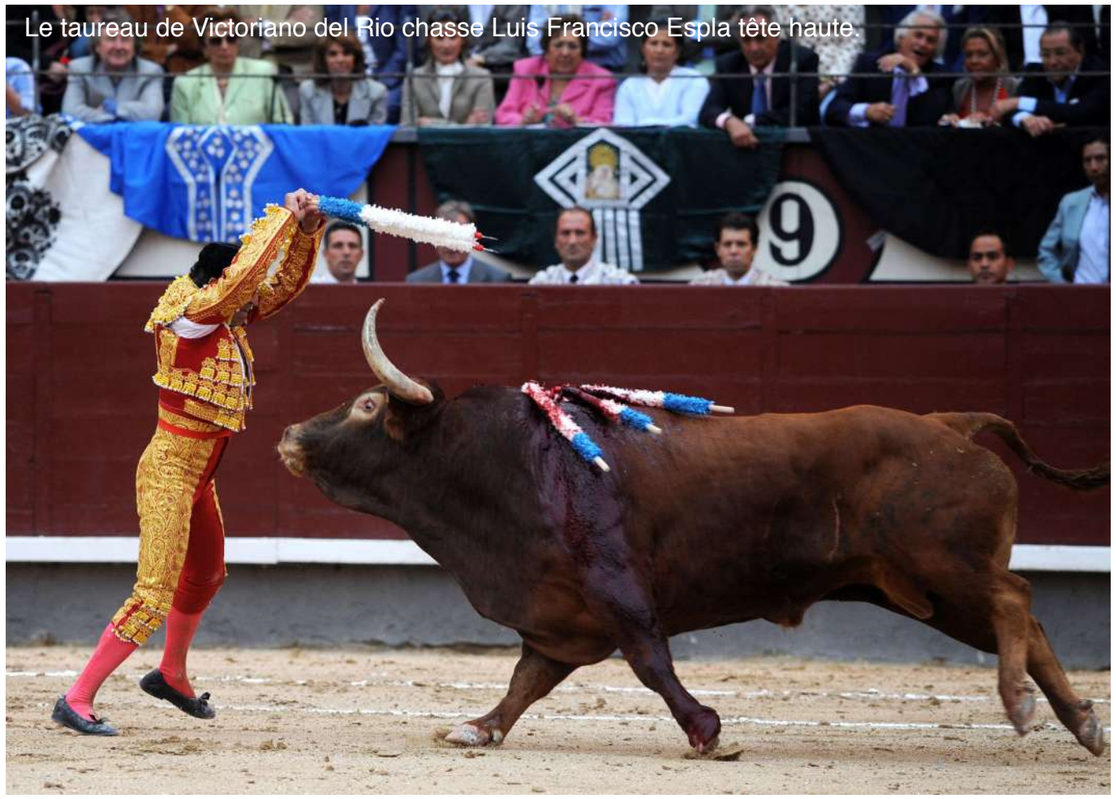
El Juli lors de sa despedida nîmoise en septembre 2023.



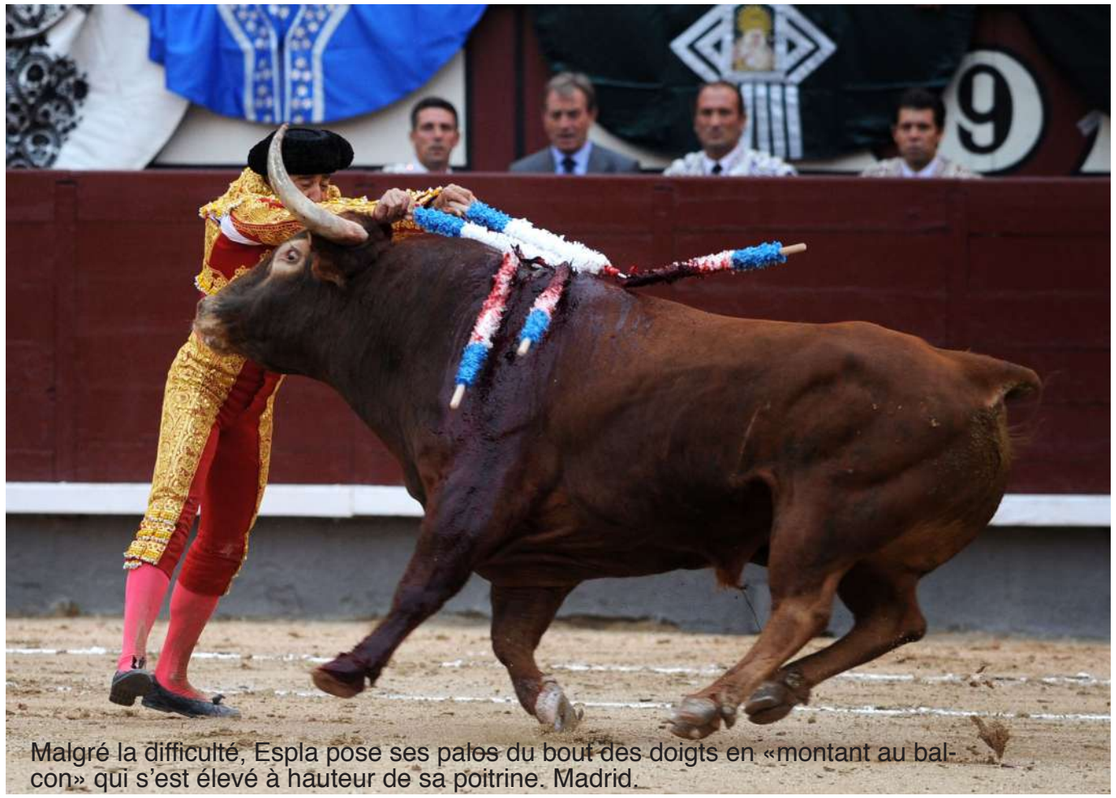
Colombo a gagné la tête en se ménageant une marge de sécurité excessive, raison pour laquelle il pose ses palos «à corne passée». Istres.

Il semble aujourd'hui que les goûts du public poussent les banderilleros à développer le côté spectaculaire de leurs prestations.

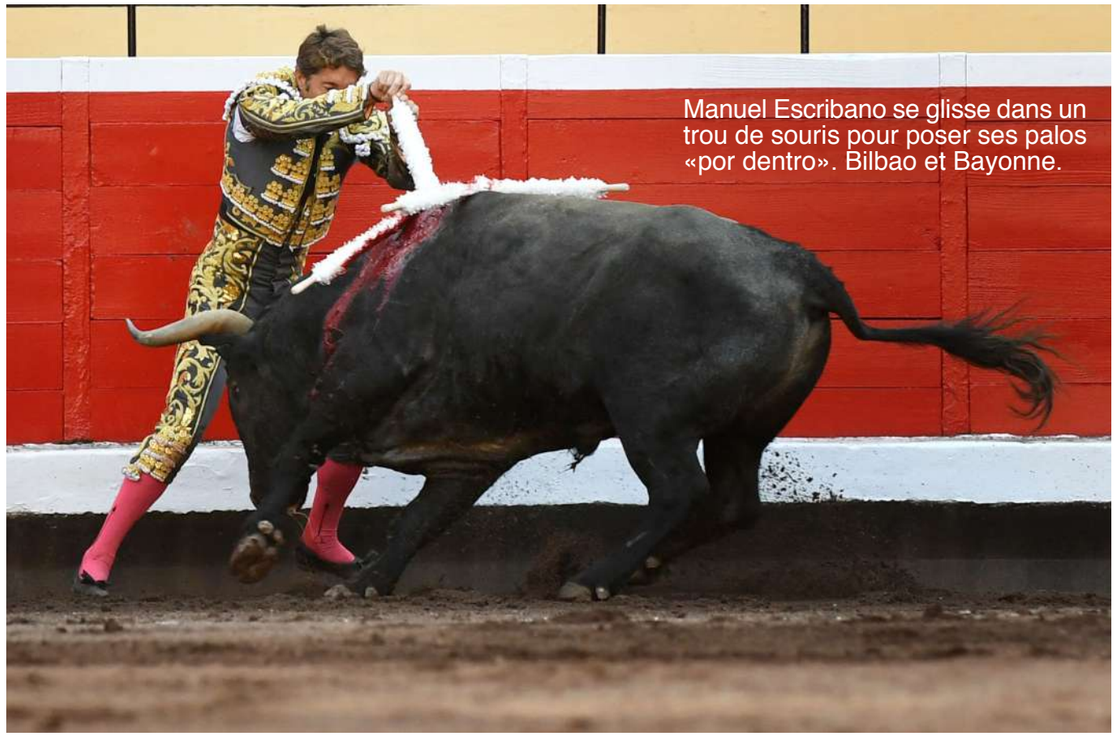
Les matadors banderilleros multiplient courses complexes et sauts en extension, voltes et figures, appels de dos ou assis *al estribo*, marche-pied des barrières, avant de se lancer dans des paires de poder a poder impressionnantes, laissant venir à eux le taureau de très loin et lui donnant de tels avantages que le second tercio, grâce à ces apports spectaculaires, pourrait retrouver son niveau des années quatre-vingt pour peu que l'hortodoxie de ces matadors-banderilleros soit digne de celle de leurs meilleurs subalternes.



Le taureau de Victoriano del Rio chasse Luis Francisco Espla tête haute.



Malgré la difficulté, Espla pose ses palos du bout des doigts en «montant au balcon» qui s'est élevé à hauteur de sa poitrine. Madrid.



Manuel Escribano se glisse dans un trou de souris pour poser ses palos «por dentro». Bilbao et Bayonne.

SESGO POR DENTRO

Dans sa version la plus téméraire, le poder a poder s'effectue du tercio vers les barrières, ce qui nécessite de la part du matador banderillero de grandes facultés physiques, beaucoup de courage et un coup d'oeil infaillible pour se glisser dans l'espace restreint entre les barrières et le taureau.





Manuel Escribano initie son quiebro collé aux barrières en se fendant dans la direction du centre pour dévier le taureau. Arles.

Pour donner un quiebro, le matador attend la charge du taureau sans bouger puis la dévie au dernier instant.

AL QUIEBRO

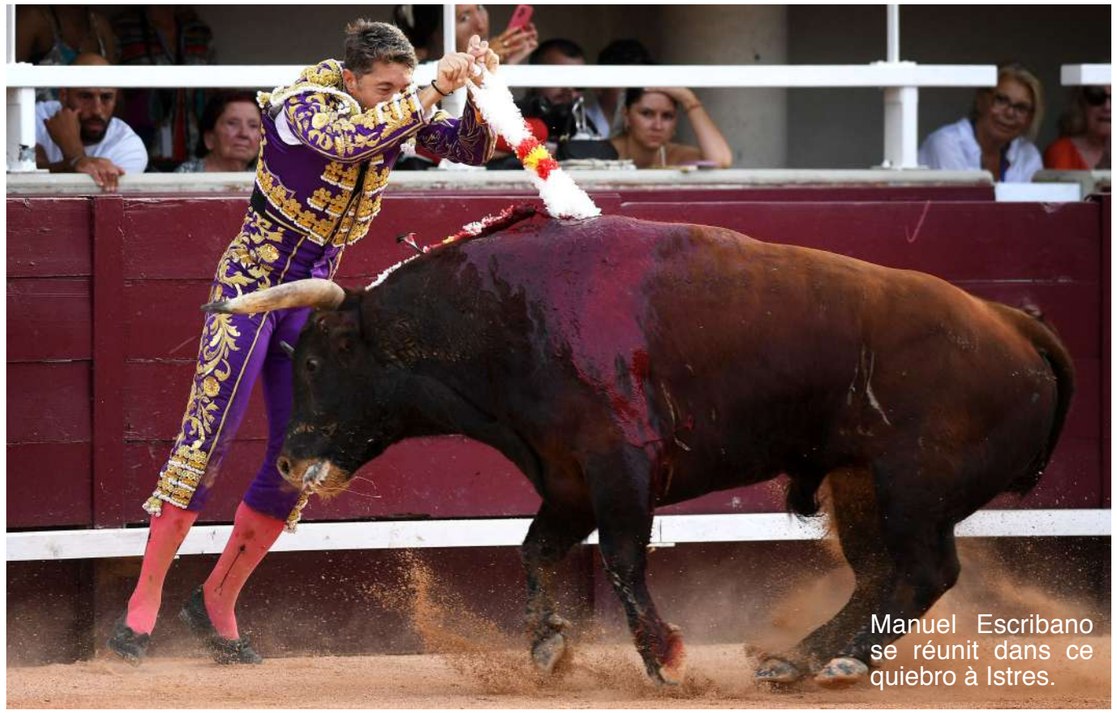
Basé sur un principe fondamentalement différent du poder a poder dans son éxécution, le ***quiebro***, littéralement inflexion du corps, écart, exige du torero beaucoup de sang-froid ainsi qu'une grande appréciation des distances.

Il attend sans bouger la charge du taureau, simule une sortie vers le centre en marquant un pas de côté (charger la suerte) qui a pour effet de dévier légèrement la course du taureau qui, comme nous le savons, anticipe sur les déplacements de sa cible. Le torero profite alors de ce léger mouvement fait vers l'extérieur pour regagner sa position initiale et poser les banderilles.

En termes sportifs il prend le taureau à contre-pied par une feinte sur place ainsi que le ferait un rugbyman inspiré qui mettrait son vis-à-vis dans le vent par une somptueuse feinte de passe aux tribunes.

Tout comme lors d'une pose classique, le banderillero peut choisir d'effectuer son quiebro au centre de l'arène ou au fil des barrières.

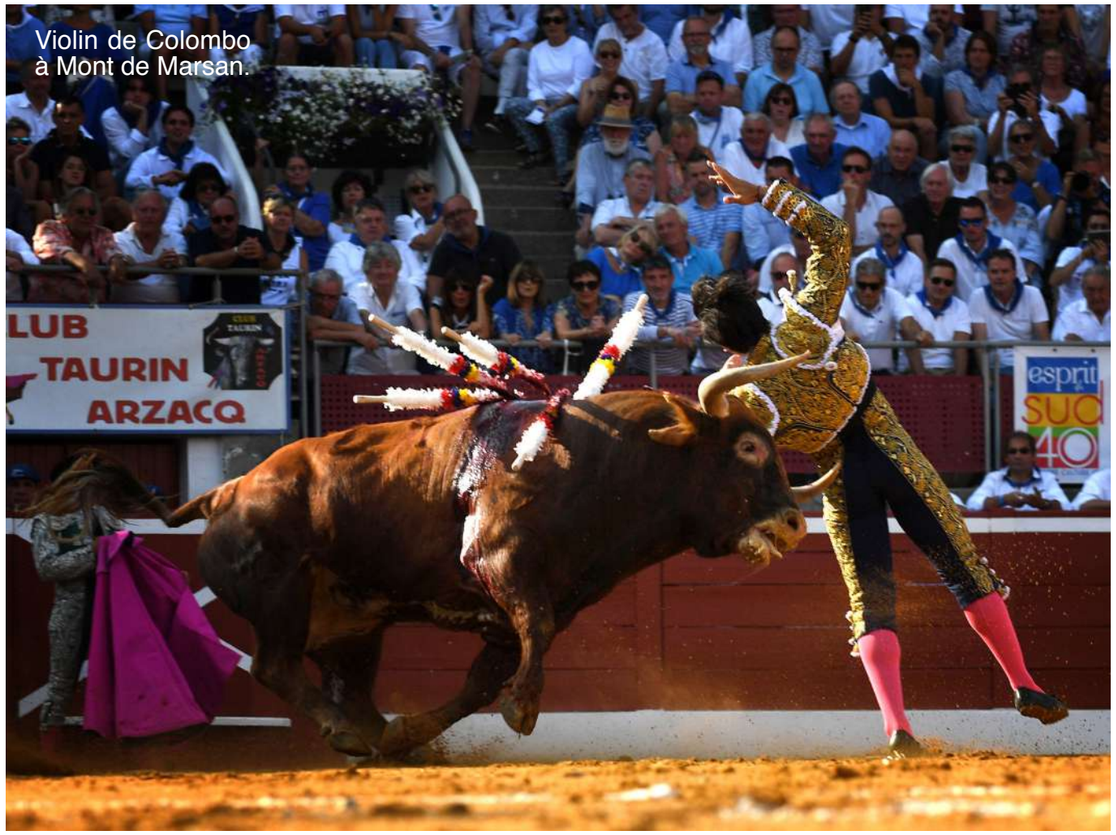
Dans ce dernier cas, il bénéficie de la tendance naturelle du taureau à peser vers le centre, s'attribuant ainsi un léger avantage, sauf si son adversaire est plutôt enclin à peser vers les barrières, augmentant le danger de la suerte.



Manuel Escribano se réunit dans ce quiebro à Istres.



Manuel Escribano culmine son quiebro dans l'espace le plus réduit possible face au taureau de Victorino Martin à Bilbao. La prise de risque est totale.

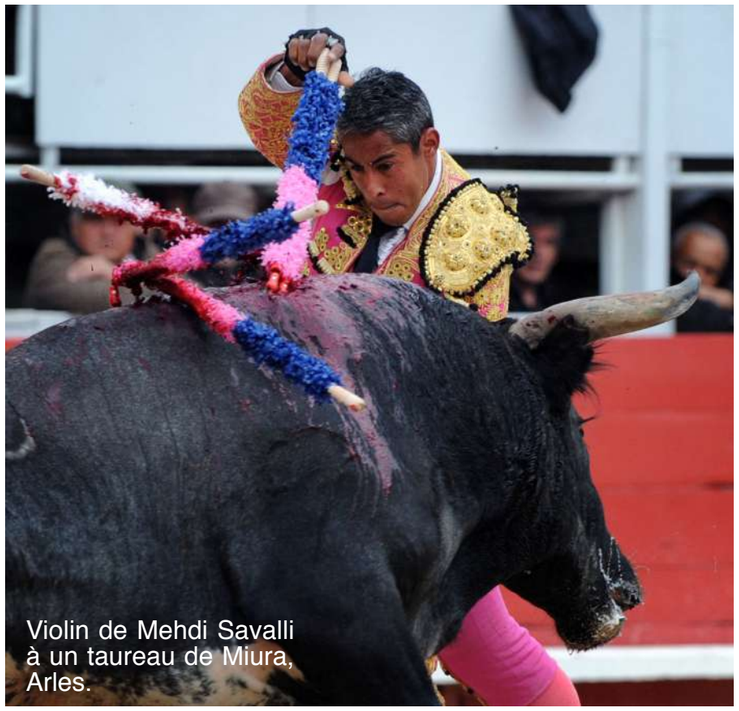


Violin de Colombo à Mont de Marsan.

AL VIOLIN

Dans cette suerte spectaculaire donnée de poder a poder en partant des barrières vers le centre, **le matador banderillero pose les deux banderilles d'une seule main**.

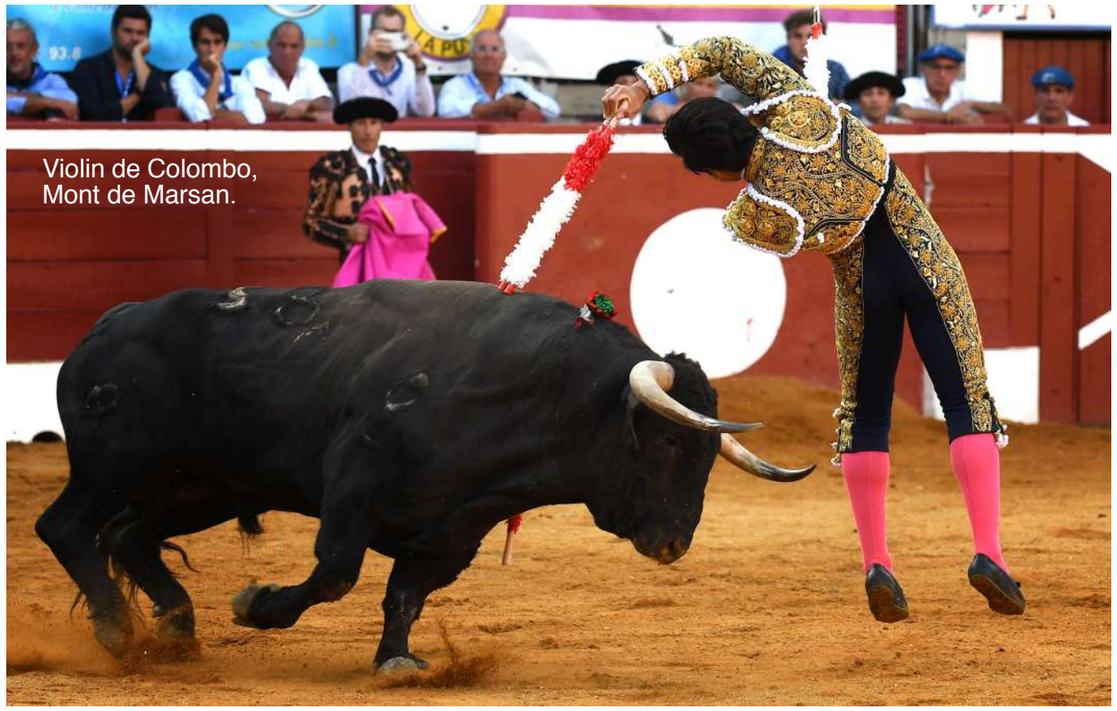
El Pana inventa une variante de cette suerte le 23 mars 1980 qu'il baptisa *«Par de Calafia»* : un ***violin*** (violon) donné au quiebro, dos au taureau et au fil des barrières.



Violin de Mehdi Savalli à un taureau de Miura, Arles.



Violin de Padilla, taureau de Yonnet, Bayonne.



Violin de Colombo, Mont de Marsan.

5 Troisième tercio

La faena

Après avoir offert la mort du taureau, le torero s'avance muleta en main vers lui.

Si pour les théoriciens du XIXe siècle le choix des terrains conditionnait tout le reste, on sait à présent que leur influence est moindre pour deux raisons : la première est que le niveau de bravoure a considérablement augmenté et qu'on ne voit plus qu'exceptionnellement des taureaux se réfugier en querencia près des barrières ; la seconde est qu'à la différence du toreo du XIXe siècle où l'on donnait les passes deux par deux, la continuité est systématique dans le toreo contemporain, réduisant l'influence des terrains à deux situations particulières : le début et la fin de la faena.

Juan Belmonte expliquait, que si le torero domine le taureau tout le terrain est à lui et inversement ! Et il ajoutait lorsqu'on lui reprochait de bafouer les règles de ce qu'il appelait *«l'amusant théorème lagartijiste»*, que le toreo n'est pas une science de géomètres !

Ce que plus récemment le maestro **Jaime Ostos** résuma ainsi : *«Dans les tablas c'est le taureau qui commande, au tercio et au centre c'est le matador».*

Façonner l'embestida

Pour l'avoir oublié, le grand **Joselito** fut tué dans la zone des tablas par le taureau Bailador.

Plus que le terrain dans lequel le torero va débuter sa faena, c'est la manière dont il va instaurer le rapport de forces avec le taureau qui importe.

Étant entendu que le toreo contemporain est basé sur le rythme qui naît du temple, le plus important, lors des premières passes est la capacité du torero à «*acoplarse*», fusionner avec le taureau, pour imposser le rythme dont dépend la suite de la faena.

Pour réaliser son œuvre artistique, le torero doit d'abord dominer le taureau en lui permettant d'exprimer toutes les facettes de sa bravoure et en évitant les ruptures de rythme par manque de sitio ou temple insuffisant.

Dès les premières passes il doit donc prendre la mesure de son adversaire, évaluer sa fixité, sa force, sa longueur de charge et leur cadence sur chaque corne.

Cette phase d'approche est fondamentale : elle permet au torero d'élaborer sa stratégie pour ensuite réaliser le toreo fondamental dans le terrain le mieux adapté.

José Mari Manzanares
«Le difficile dans l'art de toréer c'est de parvenir à raisonner en une fraction de seconde. Le regard du toro est le baromètre de l'intelligence torera de l'homme, une intelligence particulière basée sur l'audace et qui lui permet de s'adapter artistiquement à la furie animale. En règle générale ceux qui te regardent avec indifférence se révèlent être les moins constants. Quand tu penses les tenir dans ta muleta ils refusent le jeu ou se contredisent. Ceux qui regardent très intensément finissent souvent agressifs. Certains se prêtent alors à un trasteo profond et d'autres, bien que tu les domines techniquement, finissent par poser des problèmes. A ceux qui regardent par intermittence il faut donner du rythme et ne jamais les laisser relâcher leur attention. Avec ceux qui regardent partout à tout moment il faut prendre son temps et les toquer beaucoup, c'est à dire attirer leur attention vers le leurre à l'instant même où ils sont tentés de le perdre de vue».

En règle générale, pour bénéficier de la tendance du taureau à peser vers le centre, le torero débute sa faena au fil des barrières puis repousse son adversaire vers le tercio, ou, s'il décèle en lui de grandes qualités de bravoure, jusqu'au centre, los medios.


Brindis au public.


Juli «pousse» le taureau vers l'avant.


Doblon terminé à mi hauteur sans obliger le taureau.

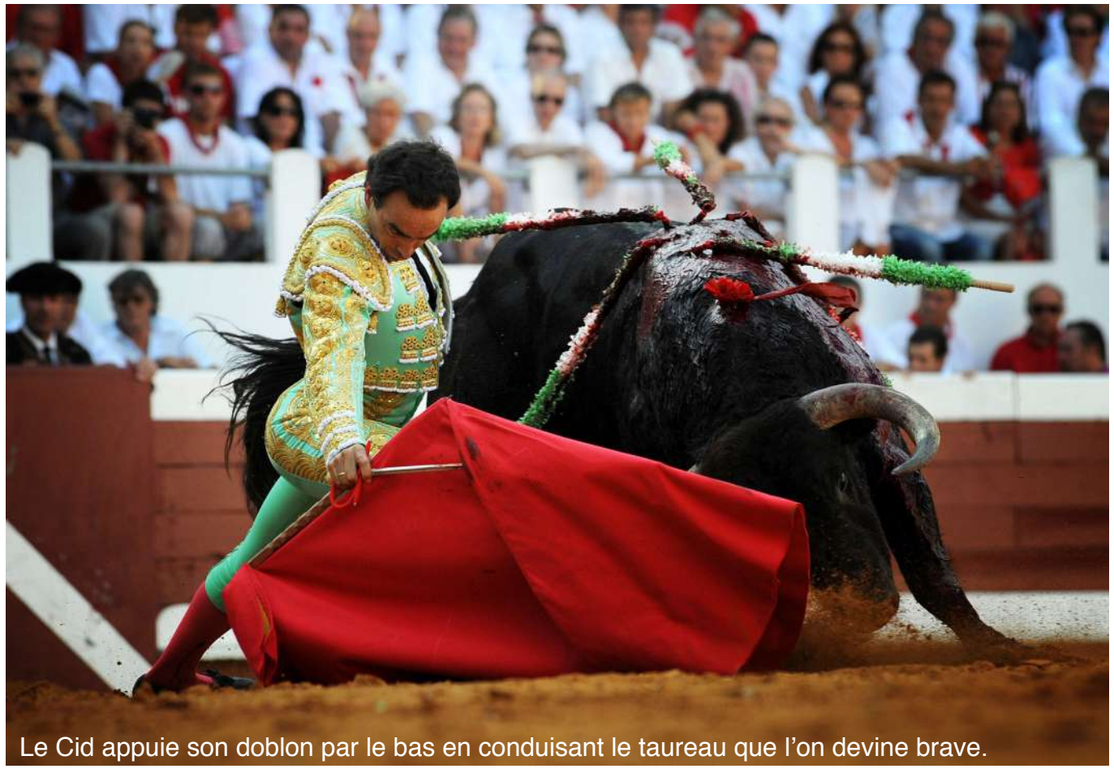

Ivan Fandiño.

Quand ils brindent un taureau les toreros n'aiment pas que leur montera retombe face ouverte vers le ciel.

Selon les anciens c'est parce qu'ainsi elle ressemble à un cercueil ouvert attendant son occupant.



Ponce conduit le taureau dans un doblon qui ne l'oblige pas.



Le Cid appuie son doblon par le bas en conduisant le taureau que l'on devine brave.



Sans perdre son élégance et un genou à terre, Gines Marin domine par le bas un taureau qui embiste bravement.



Même technique avec un taureau qui «s'ouvre» en prenant le pico de la muleta, signe de noblesse probable.



Compas ouvert largement et buste vers l'avant, Paco Ureña conduit avec autorité la bravoure visible du taureau.

Le toreo n'est plus, comme au siècle passé, un exercice exclusif de domination ; il est désormais une pratique artistique dont la domination qu'exerce le torero sur le toro est un préalable indispensable mais insuffisant.

La finalité des origines est devenue un instrument au service d'un projet plus ambitieux.

Face à un taureau brave, le rapport de force suppose de la part du torero d'imposer son autorité en douceur. **Le taureau rend au torero ce que le torero lui donne : de la violence ou de la douceur.**

Avec le taureau moins brave, le torero doit faire preuve de délicatesse pour le dominer sans le brusquer, afin de l'inciter à se livrer davantage.

Il ne s'agit plus ici de domination mais de persuasion. La main de fer doit se faire oublier dans un gant de velours, suggérer plutôt qu'imposer, caresser plutôt que rompre.

Chaque action réalisée face au toro influant sur la suivante, c'est par son intelligence que le torero doit s'imposer.

Quelles passes doit-il donner pour commencer sa faena ?

En fonction de la qualité des embestidas du taureau, de sa force et du terrain le mieux approprié, le torero débute sa faena de façon plus ou moins mesurée ou spectaculaire, mais dans tous les cas avec une grande précision.

Dès les premières passes, le but du torero est de mettre le taureau dans sa muleta, de comprendre ses embestidas et d'imprimer son rythme.

Ce premier temps de la faena est une phase d'approche de cinq ou six passes que le torero donne le plus souvent en conduisant le taureau du terrain des tablas vers le centre.

Ces passes lui permettent de créer un lien harmonieux entre sa muleta et le taureau.

On dit que le torero se double, *se dobla*, avec le taureau, quand il accompagne la charge un genou ployé, par des passes appelés ***doblones***.

Avec un taureau fort, encasté ou exigeant, ceux-ci doivent être autoritaires pour obliger le l'animal à suivre la muleta tête baissée sur une longue distance. Toute brusquerie est contre-productive car elle se traduit chez le taureau par des réflexes de défense susceptibles de compliquer la faena.

Avec un taureau noble ou moins exigeant, le torero choisit plutôt de donner des passes qui n'imposent pas à celui-ci un effort susceptible de le faire douter. Les ***doblones*** peuvent s'adoucir, mais d'autres options s'offrent au torero : passes aidées par le haut, statuaires...

Les passes changent mais l'essentiel demeure : épouser le rythme du taureau puis lui imposer celui du torero.


Morante se double du bout des doigts tandis que le taureau s'emploie à fond pour rattraper la muleta.


Daniel Luque conduit en douceur et pico relevé l'embestida humiliée du taureau que l'on devine noble.


Castella interrompt son doblon à mi course, soit pour retenir le taureau, soit pour l'obliger davantage en le forçant à se retourner sur lui.


Morante appuie son doblon sans perdre son élégance pour mettre dans sa muleta un taureau qui rechigne à humilier tout à fait.


Carlos Olsina a remarquablement avancé sa muleta sous le mufle du taureau pour le conduire avec rythme tout au long de ce doblon donné en se fendant vers l'avant.

Il n'y a pas de bons ou de mauvais taureaux : il y en a de plus ou moins braves, forts, ou compliqués. Et il y en a beaucoup qu'il faut convaincre d'aller de l'avant en les «poussant» littéralement au-delà de leurs premières embestidas.

Rares sont les taureaux faciles à toréer, très nobles, peu exigeants.

Plus nombreux sont ceux qu'il faut comprendre, canaliser, réduire, mettre dans la muleta peu à peu, «*desengañar*» (détromper, mettre en confiance) «*sobar*», (littéralement pétrir longuement), avant de pouvoir leur donner les passes fondamentales qui sont au cœur de la faena que le torero doit structurer au cas par cas. Exercice d'autant plus compliqué que tout au long de la lidia le taureau change de comportement, ce qui influe sur la régularité de ses charges.

Aussi habile ou courageux soit-il, le torero n'invente pas chez un taureau des qualités que celui-ci ne possède pas.

En revanche, grâce à sa science de la lidia, il peut déceler chez son adversaire un potentiel caché qu'il exploitera pour tirer la quintessence des charges que celui-ci exprimera.

Être à la hauteur d'un grand taureau brave est ce qu'il y a de plus difficile, mais extraire une grande faena d'un taureau moyen ou compliqué l'est tout autant.



Domingo Lopez Chaves «pousse» vers l'avant, pico levé, un taureau qui rechigne sans doute à s'engager à fond ou qui tend à rester court. À base de temple, le torero parviendra à desengañar et sobar le taureau pour obtenir qu'il allonge sa charge.



Erreur de temple ou de sitio, voire excès de genio : le taureau rattrape la muleta, décoche son derrote, la détruit, et met le torero en danger.



Doblon orthodoxe de Diego Urdiales, muleta basse et pico vers le bas, face à un taureau qui «prend la pointe» du leurre en humiliant noblement.



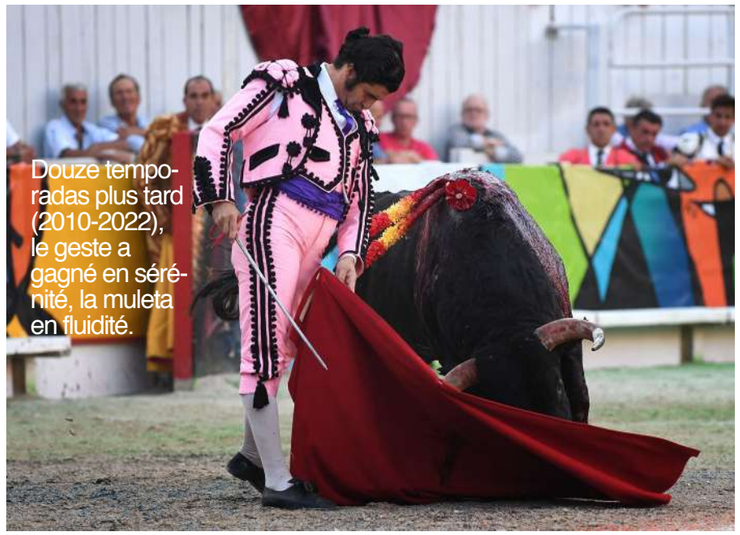
Emilio de Justo allonge son doblon et le termine vers le haut pour inviter ce taureau de Victorino Martin à ne pas se retourner dans ses chevilles, ce qui est leur spécialité.



Fendu vers l'avant, Sébastien Castella oblige le taureau d'Alcurrucén à changer de direction pour suivre sa muleta, ce que l'on voit à la torsion de son cou et à la position de son arrière-train. Sans doute s'agit-il pour le torero d'affirmer sa domination en réduisant l'agressivité ou la force excessive du taureau.



Cette «trincherilla» aidée par le bas, muleta tenue du bout des doigts en ployant le poignet, pico de la muleta balayant le sol, corps relâché et taureau de Victoriano del Rio placé sur une trajectoire rentrante est à montrer dans toutes les écoles de tauromachie ou d'aficion. Une oeuvre d'art incontestable.



Douze temporadas plus tard (2010-2022), le geste a gagné en sérénité, la muleta en fluidité.





Chaque torero interprète cette phase d'approche en fonction de sa propre personnalité. Certains parviennent à créer des ***doblones*** qui sont une ode à la simplicité, d'autres les chargent de davantage d'autorité voire de passion débridée, se souvenant peut-être du mot de Belmonte : *«il faut toréer avec les mêmes sentiments et la même passion qu'un amoureux».*

Le torero peut aussi apporter une touche spectaculaire à cette première phase s'il perçoit chez le taureau de la franchise et de la mobilité. Il choisira peut-être alors des statuaires au fil des barrière.

Il peut aussi, pour insuffler plus d'émotion, établir le premier contact par des passes données assis sur l'***estribo***, ou les deux genoux en terre, ou s'installer au centre du ruedo pour y donner les ***cambios*** dans le dos, debout ou à genoux.

Il peut enfin, lorsque la bravoure de son adversaire s'accompagne de noblesse, commencer sa faena directement au centre, muleta en avant, pour donner des derechazos ou des naturelles cités de loin.

Quelle que soit l'option choisie, le torero ne doit jamais perdre de vue que son succès repose sur sa compréhension du taureau et sur sa capacité à obtenir de lui le plus grand nombre de charges utiles.

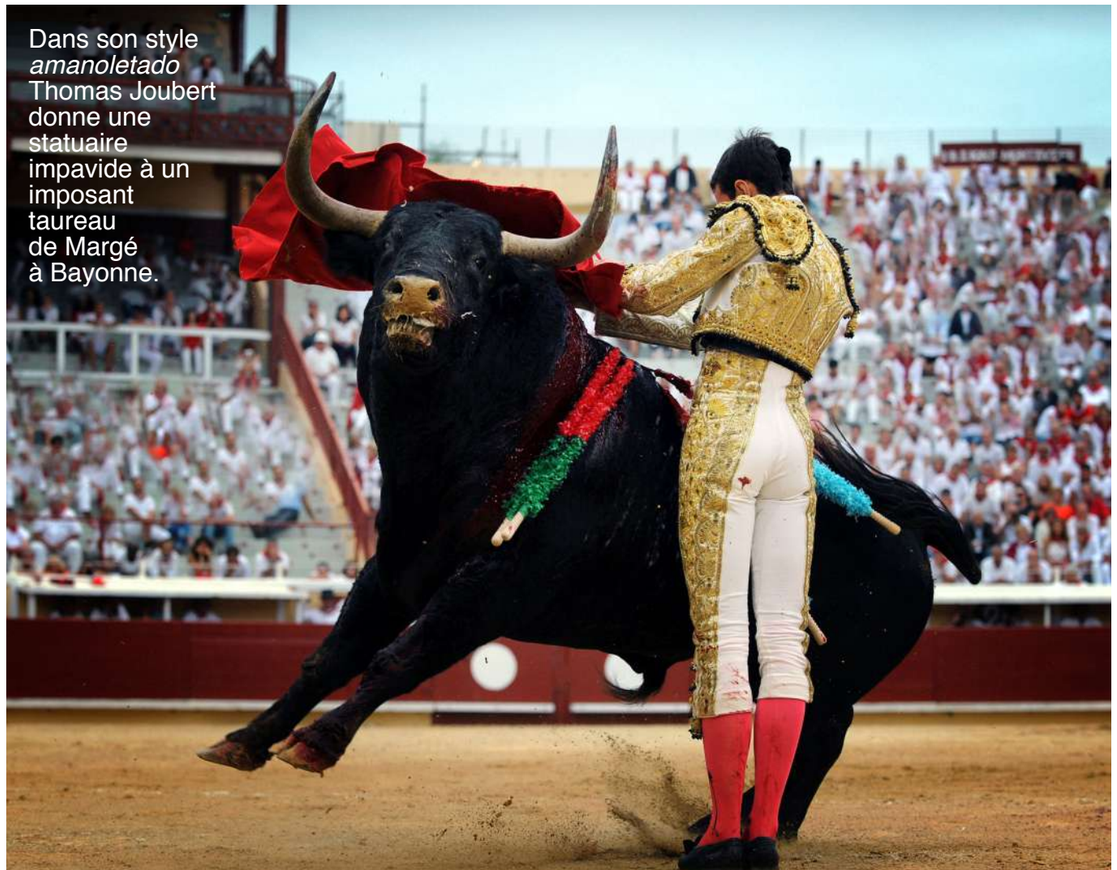
Les exclamations initiales ne durent qu'un instant : pour triompher, sa faena doit maintenir son intérêt sur la durée.



Ic, à Salamanque, le Juli a choisi de débuter sa faena par statuaires, muleta dans la main gauche et épée dans la droite, peut-être pour permettre au taureau de récupérer du premier tercio ou plus simplement pour profiter de son allant dans une sortie de passe spectaculaire.



La statuaire donnée par Roca Rey recherche davantage de proximité face à un taureau qui fait preuve de moins d'allant que celui du Juli à Salamanque.



Dans son style *amanoletado* Thomas Joubert donne une statuaire impavide à un imposant taureau de Margé à Bayonne.



Sébastien Castella choisit de recevoir son taureau assis à l'estribo.

Dans cette situation qui le prive de toute possibilité de retrait en cas de danger imminent, le torero doit donner la sortie en ligne droite, faute de faire remater son adversaire contre la barrière, ce qui peut, soit l'amoindrir physiquement, soit l'inciter à raccourcir ses charges.



Statuaire *amanoletada* de Tomas Jourbert face à un taureau de Torrestrella à Arles.



Morante débute sa faena par des aidées par le haut marquées du sceau de son toreo majestueux. Le rythme de la passe est perceptible dans la fixité du regard du taureau sur le bas de la muleta. La profondeur résulte du temple et du positionnement du torero dont le poids du coprs repose sur la jambe de sortie.



Roca Rey débute sa faena par des passes par le haut à une main collé aux barrières à la manière de Luis Miguel Dominguin, avec le risque que le taureau, en les heurtant, s'abîme les cornes ou y laisse de son énergie.



Aidée par le haut de Morante en conduisant le taureau au-delà du tercio. Contrairement à celui de la page précédente, celui-ci «jette les pattes» en avant, signe de moindre bravoure, mais le muletazo tire sa profondeur de la manière dont le torero le donne en avançant la jambe et en accompagnant la charge du buste.



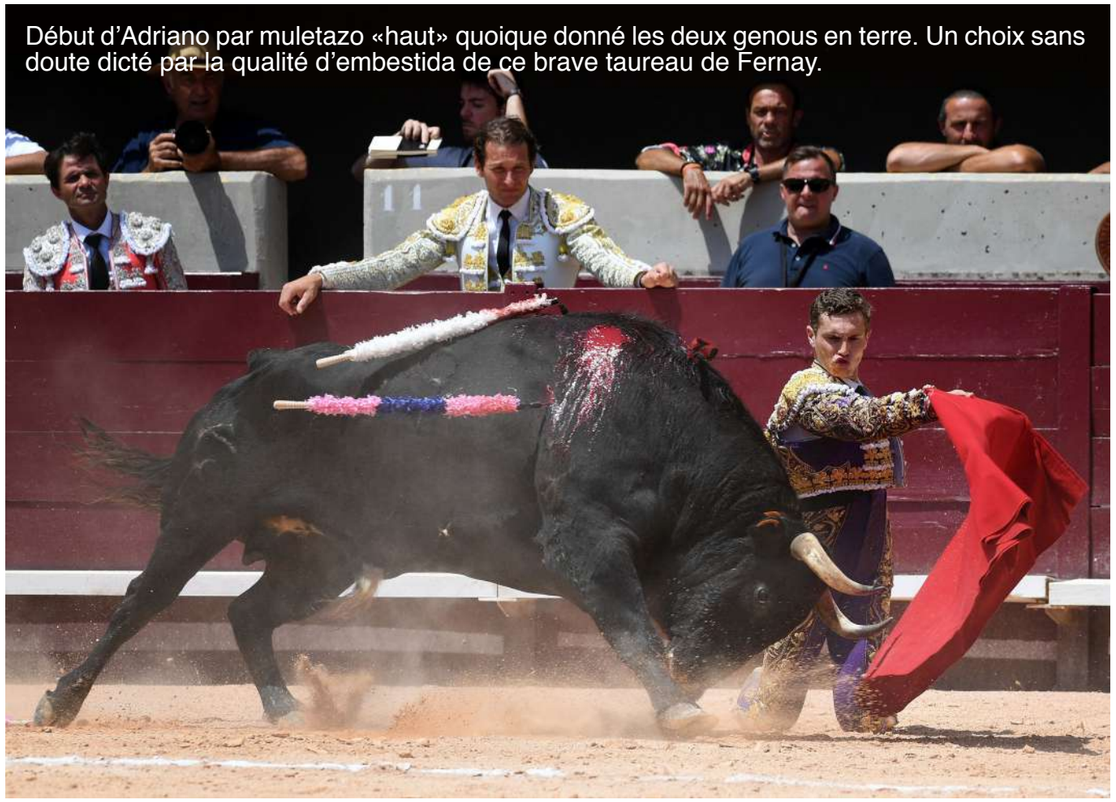
Début de faena périlleux de Medhi Savalli contre les barrières face à un taureau de Miura. Non loin de cet endroit précis, Christian «Nimeño» fut pris lors de sa voltereta fatale.



Début d'Adriano par aidées à deux mains par le haut assis sur une chaise. Une suerte que Rafael «El Gallo» affectionnait et que Morante réalisa aussi à diverses reprises.



Ayant perçu la qualité de son adversaire, Morante débute sa faena par derechazos donnés pieds joints dans le terrain des barrières sans «round d'observation».

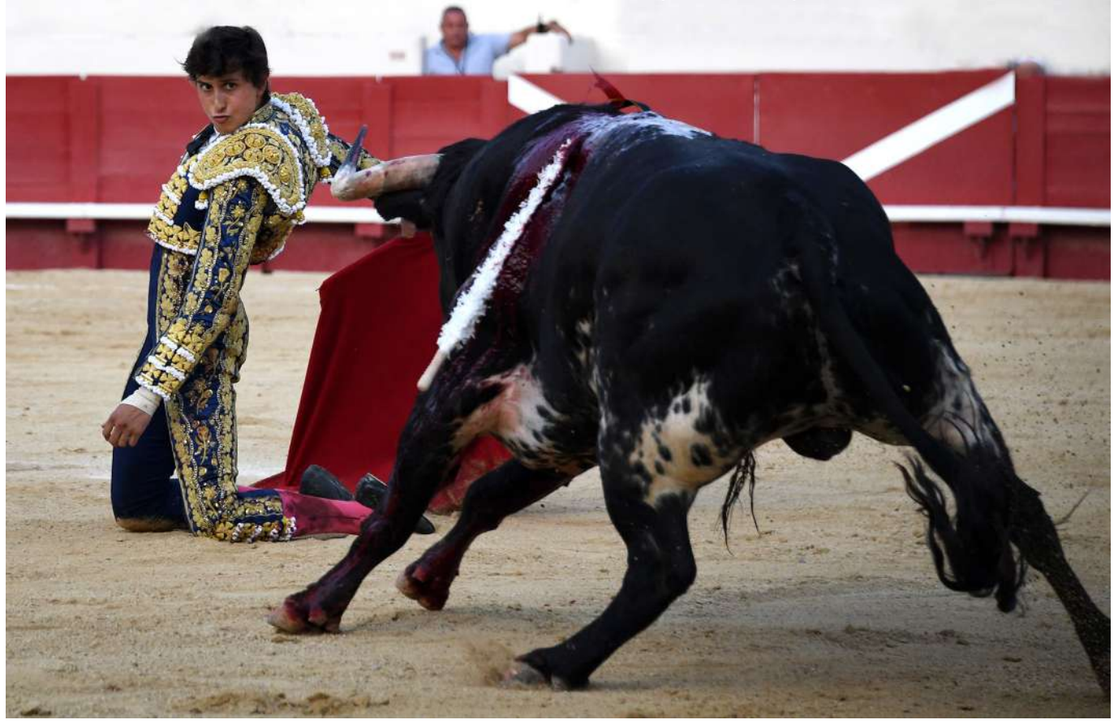


Début d'Adriano par muletazo «haut» quoique donné les deux genous en terre. Un choix sans doute dicté par la qualité d'embestida de ce brave taureau de Fernay.



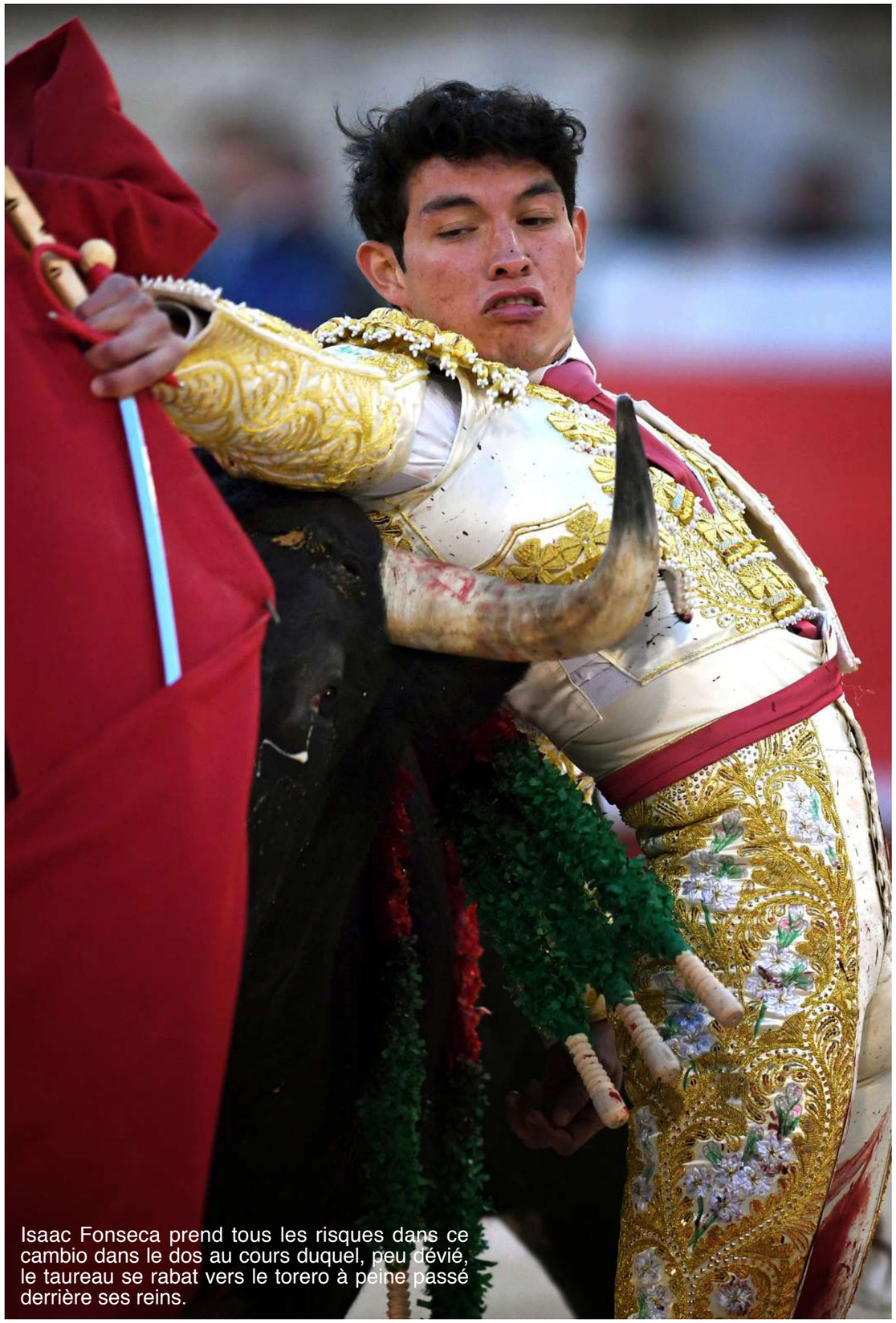
C’est au centre qu’Isaac Fonseca a décidé de recevoir cet imposant taureau de Pedraza par une passe changée dans le dos, en prenant le risque de ne pas conduire la charge. Sa priorité est de l’expulser.

Même suerte réalisée à Béziers par Roca Rey, mais avec une maîtrise supérieure : le torero change la trajectoire du taureau au dernier moment, muleta basse, tout en se préparant déjà à le ramener vers l’intérieur en le toréant, et non en l’expulsant simplement.

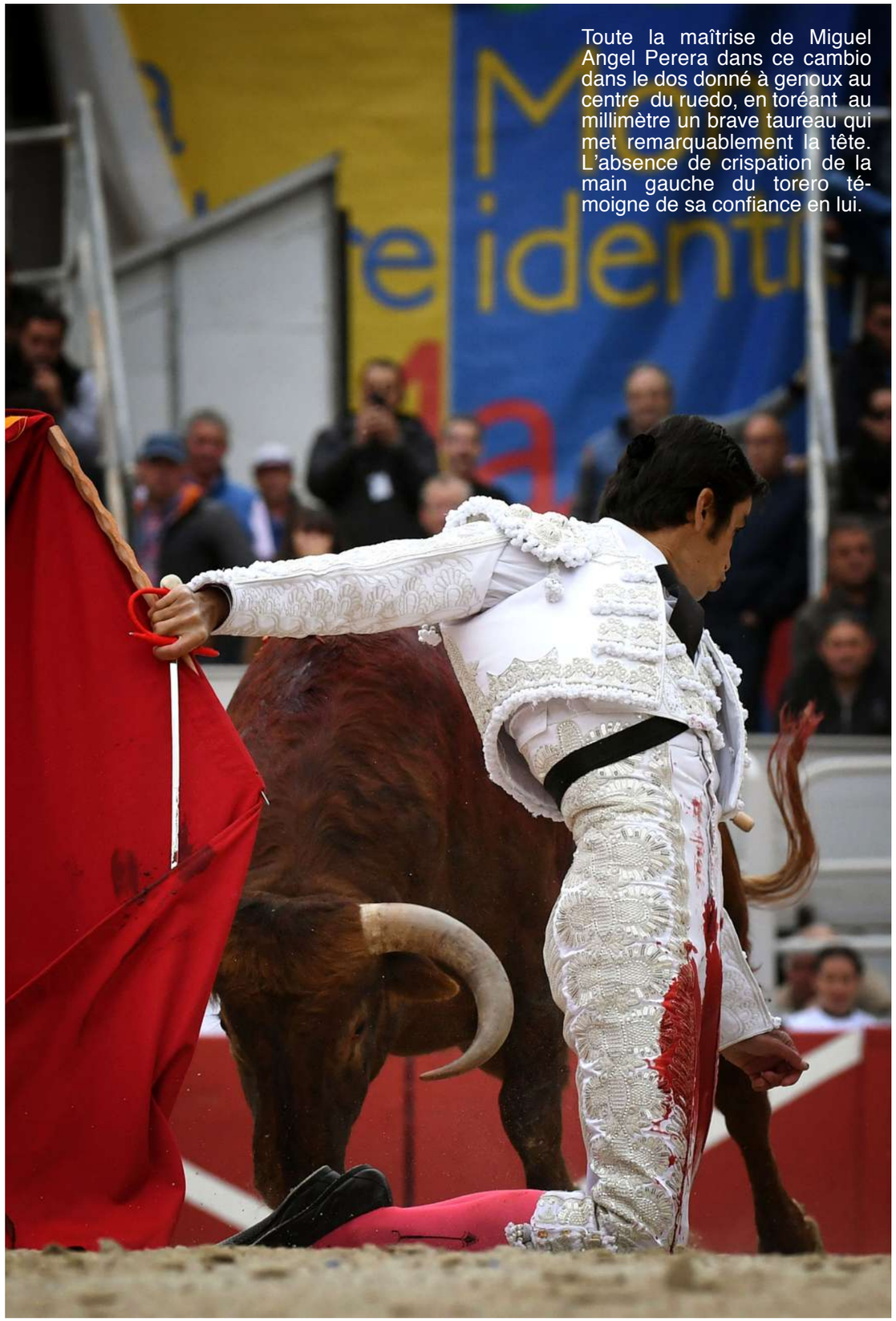




Cambio millimétré dans le dos donné par Sébastien Castella.



Isaac Fonseca prend tous les risques dans ce cambio dans le dos au cours duquel, peu dévié, le taureau se rabat vers le torero à peine passé derrière ses reins.



Toute la maîtrise de Miguel Angel Perera dans ce cambio dans le dos donné à genoux au centre du ruedo, en toréant au millimètre un brave taureau qui met remarquablement la tête. L'absence de crispation de la main gauche du torero témoigne de sa confiance en lui.

Choix du terrain

Ayant pris la mesure de son adversaire et ayant façonné sa charge, le torero choisit la zone dans laquelle il va poursuivre sa faena. Trois options : ***en tablas,*** au ***tercio*** ou aux ***medios***.

La première n'est jamais prioritaire en début de faena car le taureau y pèse davantage sur le torero, sauf dans le cas d'un taureau en querencia, ce qui est rare en début de faena.

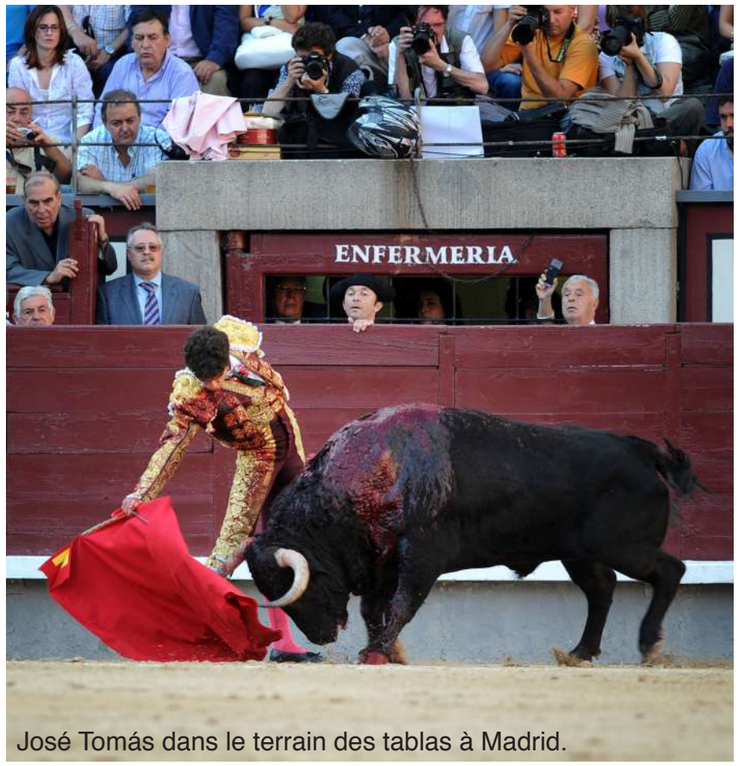
Entre la **seconde option** (los tercios) et la **troisième** (le centre) existe la même différence de degrés qu'entre le **cabotage** et la **haute mer** : au tercio taureau et torero se situent dans une sorte de no man's land où tous deux peuvent se sentir dans leur zone de confort.

La plupart des faenas est réalisée dans cette zone où le taureau se livre et où le torero sent la proximité rassurante de sa cuadrilla en cas d'accrochage.

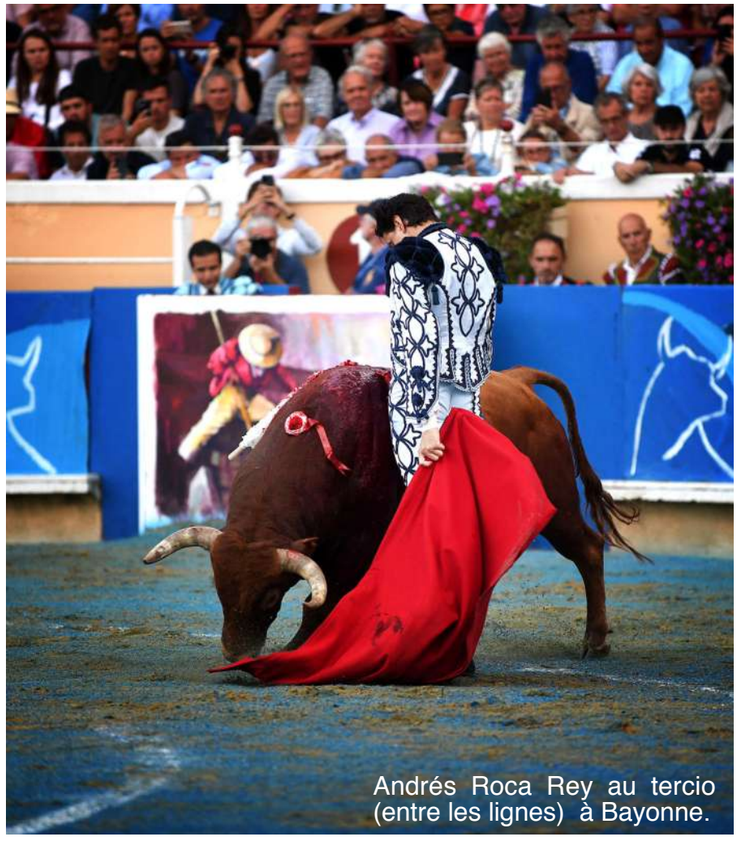
Au centre où existe toujours le risque d'être géné par le vent, le torero largue les amarres et se coupe de toute possibilité de sauvetage rapide s'il est mis en danger. **Y débuter la faena est donc une déclaration d'intention importante de sa part.**

Quant au taureau brave, c'est là qu'il exprimera le mieux ses qualités.

Curieusement le centre est souvent l'unique zone où se laissent aussi toréer les ***mansos*** encastés qu'il a été difficile de fixer dans les autres terrains.



José Tomás dans le terrain des tablas à Madrid.


Andrés Roca Rey au tercio (entre les lignes) à Bayonne.



Sébastien Castella au centre à Quito, Équateur.


José Mari Manzanares au centre des arènes d'Acho, à Lima, Pérou.

STRUCTURER LA FAENA

De la précision avec laquelle le torero a su gérer la phase préliminaire, durant laquelle chacun des adversaires a pris la mesure de l'autre, dépend le reste de la faena.

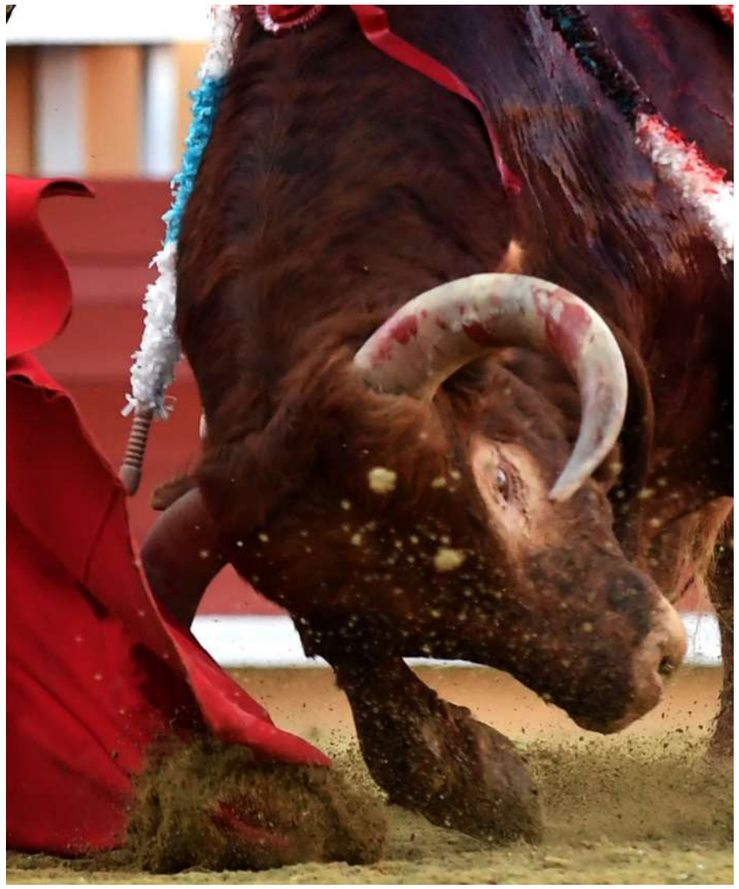
Quelle que soit la stratégie choisie en fonction des qualités qu'il perçoit chez le taureau, le torero doit veiller à ne pas raccourcir sa charge en retirant brusquement la muleta devant ses yeux, ce qui aurait pour effet de lui apprendre à chercher une autre cible qui ne peut être que lui-même.

Plus que la nature des passes données, c'est la façon dont le torero les interprète qui importe.

Dans le meilleur des cas, la phase préliminaire a permis au torero de canaliser les embestidas en les concentrant sur le leurre.

Dès le début de la seconde phase dédiée au toreo fondamental, le torero doit affiner son pouvoir de suggestion : comme le ferait un sculpteur qui malaxe son bloc d'argile pour en faire émerger le motif souhaité, le torero pétrit les embestidas pour les rendre plus longues, plus rondes, plus lentes et plus proches de lui.

L'éthique du toreo consiste à *«tromper le taureau sans lui mentir»*, en le convainquant de suivre le leurre tout en lui laissant la possibilité de frapper le torero.



Travaillant au plus juste des possibilités offertes sans franchir la limite invisible au-delà de laquelle l'équilibre qu'il recherche se briserait, le torero façonne la charge du taureau pour lui donner forme.

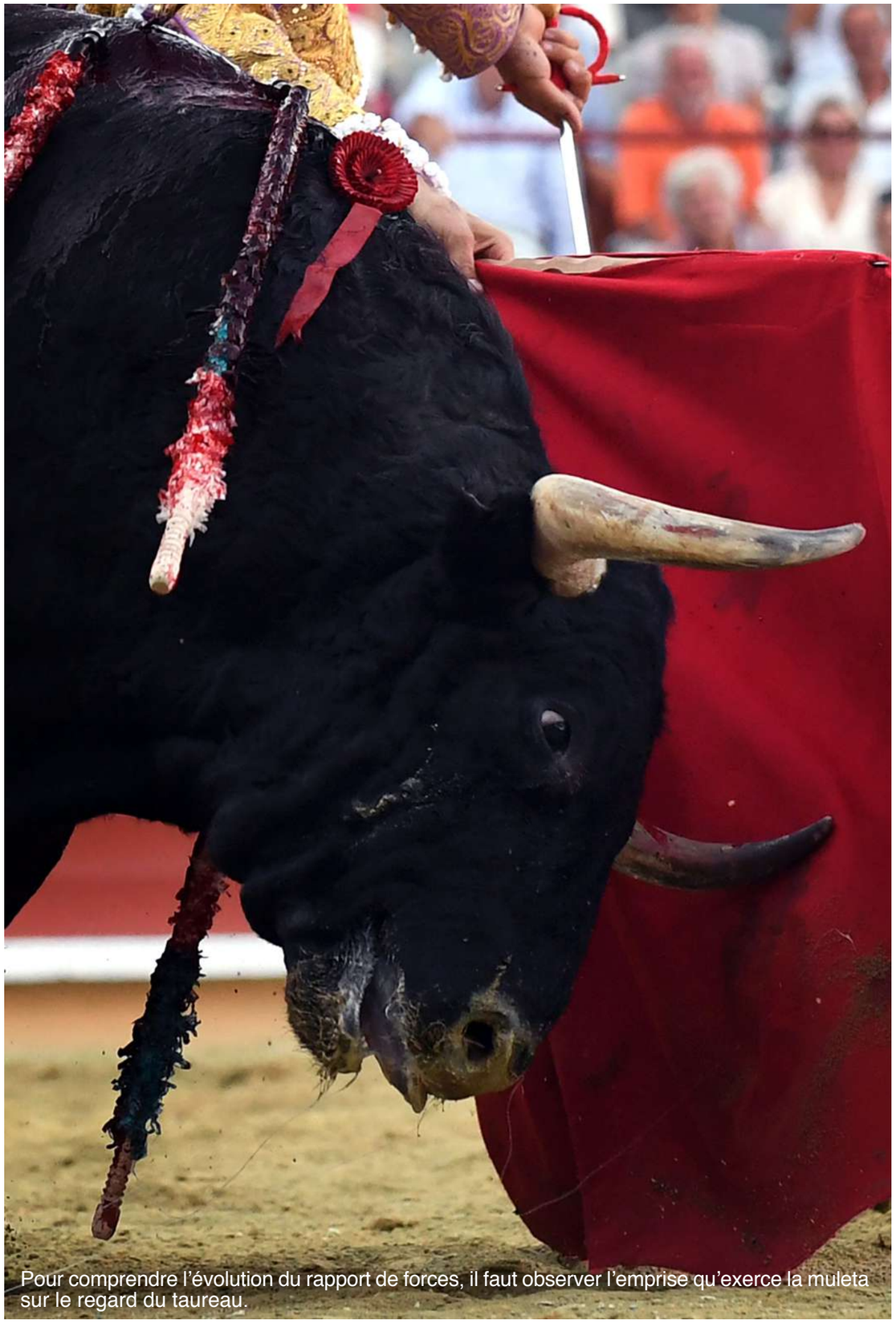
Son pouvoir de domination est alors proportionnel à sa faculté d'imposer au taureau de longues séquences durant lesquelles celui-ci suit la muleta tête baissée.

Rafaël Ortega
«Le torero doit s'efforcer de ne jamais couper la charge du toro. Il doit dominer le toro, mais en l'emmenant très loin. Le torero qui se colle au toro pour soit-disant le châtier ne torée pas».

Si le torero ne parvient pas à contrôler le rythme du taureau il ne prendra pas le contrôle de la faena.

Chaque série de passe est une œuvre en soi : le torero doit comprendre en permanence si le taureau embiste toujours de la même manière, s'il peut continuer à le toréer du même côté ou doit en changer, sachant qu'aucune faena n'est considérée aboutie si le torero n'a pas essayé de toréer de la main gauche, même si le taureau ne s'y prête pas.

Pour comprendre l'évolution du rapport de forces, il faut observer l'emprise de la muleta sur le regard du taureau.



Pour comprendre l'évolution du rapport de forces, il faut observer l'emprise qu'exerce la muleta sur le regard du taureau.

LE TOREO FONDAMENTAL

Parvenu dans le terrain de son choix le torero pénètre au cœur de sa faena en offrant au public sa conception du toreo fondamental.

Essentiellement composé de **naturelles** et de **derechazos** intercalés de ***remates*** ou passes d'enjolivement, c'est sur ce toreo fondamental exécuté sur les deux cornes que le torero bâtit sa réputation.

Si l'esthétique des passes est importante, c'est à leur profondeur que l'aficionado se réfère pour valoriser la faena de manière objective.

Plus le torero prend la tête du taureau loin devant lui, plus il conduit sa charge lentement, plus il l'accompagne loin derrière en donnant à son embestida une trajectoire courbe, rentrante et terminée par le bas, plus son toreo est profond.

Si les goûts de chacun sont libres, ce qui explique la variété de styles coexistant au plus haut niveau, il existe des critères objectifs permettant de mesurer la capacité du torero à dominer le taureau et à le toréer purement.

Le torero a-t-il été au-dessus des possibilités offertes par le taureau ou est-il resté en deçà de celles-ci ? Bien toréer n'est pas la même chose que donner des passes.



Le toreo moderne d'Espartaco dans les années 90, pico levé et main haute pour aider le taureau en l'obligeant le moins possible.

On peut être un bon professionnel sachant gérer les embestidas et donner des passes à toutes sortes de taureaux sans être un grand artiste capable d'apporter par sa pureté une dimension supplémentaire que n'atteindra jamais une faena par la seule technique, aussi parfaite soit-elle.

Rafaël Ortega

«Comme toute profession artistique, le toreo part d'un sentiment : celui qui torée doit ressentir ce qu'il fait pour pouvoir le transmettre. Pour cela le torero doit être capable d'improviser en fonction du toro qu'il a face à lui et non imposer à tous un même schéma technique préfabriqué d'avance».

Dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix l'émergence de toreros importants tels qu'Espartaco, Enrique Ponce ou César Rincon, offrit au toreo moderne ses lettres de noblesse en généralisant une recherche de performance au détriment de l'orthodoxie.

Ce toreo moderne, qualifié de «*carusel*» (manège) par Manzanares, artistiquement plus pauvre que le toreo classique, était la réponse des toreros au taureau peu mobile de l'époque afin de satisfaire leur public.

Désireux de toréer avec davantage de pureté, Joselito perpétua pour sa part le toreo classique en assumant un handicap : les taureaux lui permettant de s'exprimer étaient moins nombreux.



Le toreo moderne d'Enrique Ponce en 1994, pico levé pour initier ce que le maestro Manzanares qualifiait de «manège» par opposition au toreo classique fait de passes en trois temps. Avec l'évolution du taureau au XXIe siècle le toreo de Ponce devint davantage orthodoxe sans rien perdre de son efficacité ni de son élégance.





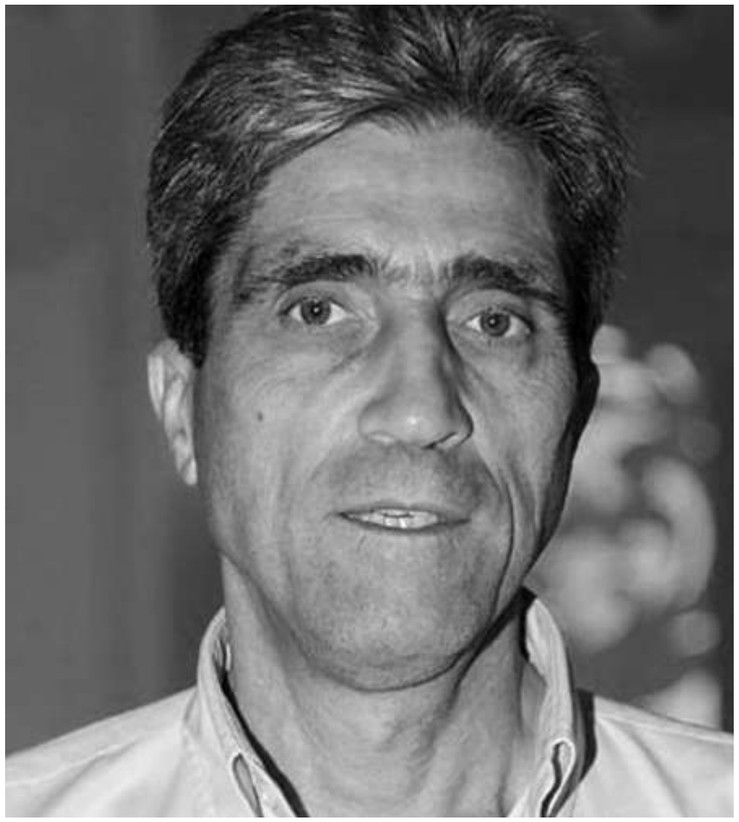
Le toreo classique exigeant de Joselito dans les années 90, pico vers le bas, trajectoire rentrante du muletazo, proximité, profondeur, esthétique naturelle...

L'IMPASSE DU BAROQUE BELMONTIEN

Durant les années 80-90, le toreo belmontien exempt de tout apport postérieur, entra dans une impasse magnifique.

À la fin des années soixante-dix, peu avant l'irruption de Paco Ojeda, le trianero Emilio Muñoz, baptisé dans son enfance le «Mozart du toreo», s'éleva au sommet avec une force peu commune que seule la déferlante Ojeda parvint à freiner. Son toreo baroque était de la plus pure conception belmontienne, ce qui faisait sa grandeur, mais lui posait aussi des limites infranchissables pour lui qu'Ojeda dépassait.

Toréant toujours de face ou de trois-quart face, jambe avancée et en accompagnant le taureau du buste, Muñoz ne pouvait physiquement pas enchaîner les muletazos sans rectifier sa position comme le faisaient les toreros toréant de profil, voire jambe de sortie en retrait. Ses muletazos possédaient une force et une expressivité peu communes, mais quand Ojeda montra que l'on pouvait lier les passes de manière plus systématique tout en respectant l'orthodoxie, Emilio Muñoz, qui fit une carrière de figura ponctuée de triomphes grandioses, apparut peu à peu décalé par rapport aux nouvelles exigences du public. Cela ne l'empêcha pas de régaler les aficionados nostalgiques du toreo belmontien, passablement désorientés par la tornade Ojeda.



Emilio Muñoz

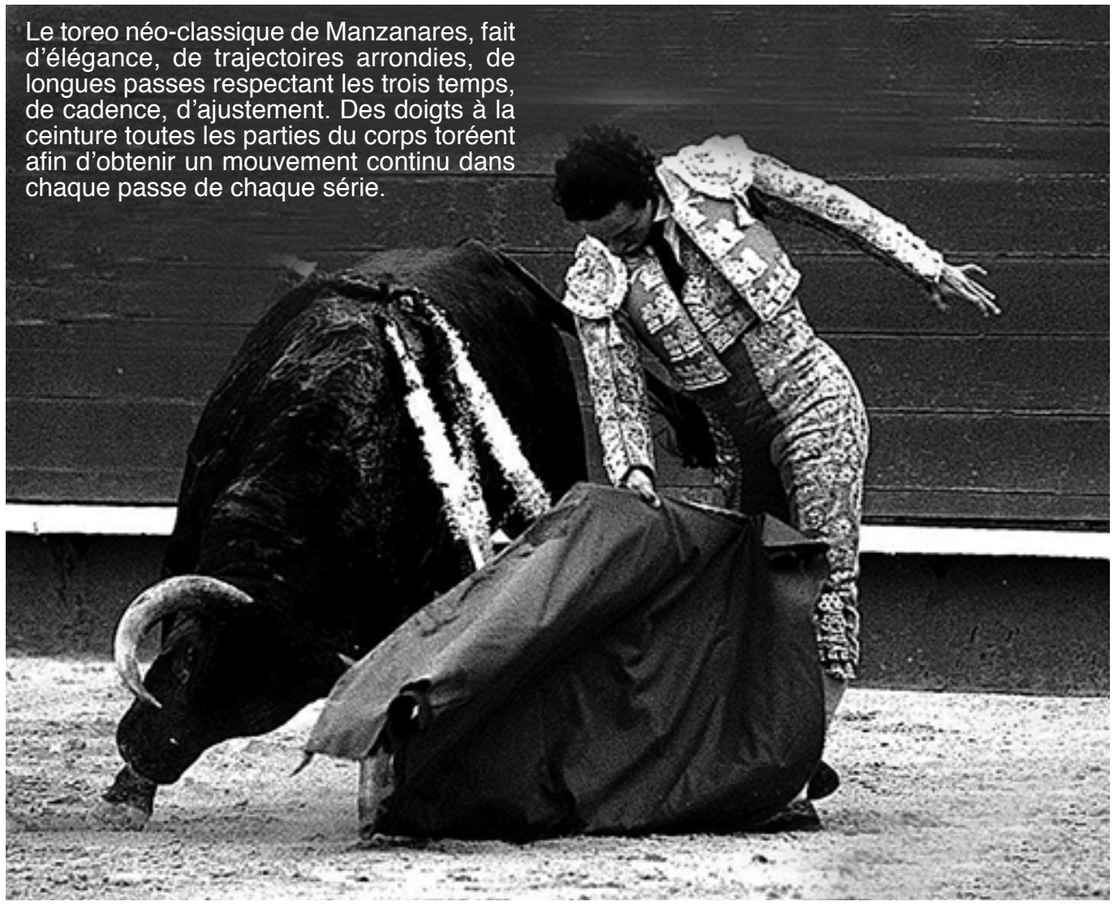
«Le toreo est une expression artistique, une expression de vie à travers un jeu avec la Mort. La plupart du temps, c'est celle du toro mais la tienne est toujours possible... Comme la vie, le toreo est une tragicomédie, un jour qui finit bien, un jour qui finit mal. Mais au bout du compte la Mort finit toujours par l'emporter, ce qui donne au toreo son essence et sa profondeur. Tous les toreros possèdent en eux une profondeur dans les limites de leur propre toreo. Le plus extravagant comme le plus artiste. Tu es profond à partir du moment où tu comprends qui tu es et que tu l'exprimes quelle que soit ta nature.

Dans la vie je recherche la droiture. Et de même que je donne mon coeur à mes amis, j'offre toujours ma poitrine au taureau. C'est la base même de mon toreo. Je ne sais pas mentir. Je torée frontalement. C'est plus difficile. Tu coupes tes ponts, tu t'interdis la fuite ! Alors, plutôt que de renoncer à mon toreo et de faire des compromis, je préfère renoncer devant les toros qui ne s'y prêtent pas. Quite à déplaire... Mais j'assume. Cela fait partie de moi : j'offre au public ce que je suis, ce que je sens. Je ne mens pas. Je ne triche pas. Si je pense que je peux y arriver, je donne mon maximum. Et si je pense le contraire, je n'essaye même pas. Je pars du principe que le public voit si le toro correspond ou pas à mon toreo».



Le baroque belmontien de Muñoz.





Le toreo néo-classique de Manzanares, fait d'élégance, de trajectoires arrondies, de longues passes respectant les trois temps, de cadence, d'ajustement. Des doigts à la ceinture toutes les parties du corps toréent afin d'obtenir un mouvement continu dans chaque passe de chaque série.



Le toreo classique de José Tomas réalisé avec un engagement total dans le terrain si dangereux des barrières à Madrid.

José Mari Manzanares, «torero de toreros» par excellence, dès la fin des années 70, apporta des solutions nouvelles pour perpétuer l'esprit du toreo belmontien classique grâce à des emprunts au toreo moderne alors incarné par Damaso Gonzalez. Il déboucha alors sur un néo-classicisme plus orthodoxe que le «manège» du toreo moderne, dans lequel les trois temps de la passe n'étaient pas respectés.

Rafaël Ortega

«Donner des passes en rond, ce n'est pas le toreo... Cela plaît au public, mais le public se trompe. Les passes doivent être le plus longues possibles mais toutes doivent inclure le cite, la réunion et le remate».

L'émergence de **José Tomas** en 1997 à Madrid fut un révulsif décisif. Son toreo académique réalisé dans le sitio d'Antoñete subjugua professionnels et aficionados au point que l'on parla à juste titre de restauration.

Plusieurs toreros s'inspirèrent de sa tauromachie dont ils retinrent essentiellement la prise de risque, tout en y adjoignant les recours du toreo moderne et les innovations apportées par **Paco Ojeda** dans le contrôle des embestidas en terrain réduit.

Dans des styles différents mais avec un engagement similaire, **Castella** et **Perera** furent ceux qui s'aventurèrent le plus loin, puis **Talavante** qui offre une version de plus en plus destructurée de son toreo initial, et enfin **Roca Rey** dont le toreo est basé sur la domination sans concession qu'il exerce.

Mais il fallut attendre la première décennie du XXIe siècle pour que le toreo revienne vers sa source orthodoxe sans perdre sa capacité de domination.

Le **Juli**, après une première partie de carrière électrique, trouva enfin la clé de son toreo dominateur et profond, tandis que **Morante**, un des meilleurs capeadors de tous les temps, après s'être longtemps contenté d'être l'interprète d'un stylisme sévillan inconstant, allia au plus haut point l'inspiration des plus grands artistes, tel Rafael «El Gallo», à l'assurance technique de son frère Joselito et à l'orthodoxie de Juan Belmonte.

Pour pouvoir avec le plus grand nombre de taureaux et rompre le maléfice de son inconstance, il eut l'intelligence d'adjoindre à son classicisme certains recours du toreo post-moderne.

Il réalisa ce faisant une synthèse de l'histoire du toreo et il incarne mieux qu'aucun de ses compañeros passés et présents l'académisme d'une nouvelle avant-garde dont on souhaite qu'elle fasse école, même si le toreo envoûtant de Morante repose d'abord sur son incontestable personnalité.

Enfin, revenu des oubliettes de l'escalafon où la gestion chaotique de sa carrière l'avait précipité après qu'il eut tutoyé le sommet, **Daniel Luque** offre lui aussi une tauromachie de synthèse très aboutie entre post modernisme et néo classicisme, techniquement plus efficiente que celle de Morante dans sa gestion des espaces réduits, car Luque s'autorise des recours que celui-ci s'interdit.

Dans l'histoire du toreo la valeur marchande des toreros fut rarement corellée à leur valeur artistique : le plus «bankable» n'est pas celui qui réalise le meilleur toreo (encore faudrait-il s'accorder sur la nature de celui-ci), mais celui qui met le plus de monde aux arènes. Or, on sait depuis longtemps que le grand public choisit ses champions parmi ceux qui lui donnent le grand frisson. Ce qui explique qu'hormis dans les grandes arènes où la proportion des aficionados est plus importante, le tremendisme teinté de tancrédisme soit plus rentable que le toreo purement artistique.

Ceci ne doit pas empêcher les aficionados de posséder leur propre échelle de valeurs, tout en sachant qu'elle ne sera pas forcément en phase avec celle des organisateurs.

Le plus préoccupant aujourd'hui est de constater que le très haut niveau des figuras agit à la manière d'Attila en laissant derrière eux une terre brûlée : monopolisant les postes dans les ferias, ils font barrage aux nouveaux toreros susceptibles d'assurer leur relève. Il y eut en littérature des générations sacrifiées, c'est aussi le cas dans le toreo. **Tels des astres sombres absorbant toute la lumière, les figuras de la canopée asphyxient l'écosystème des sous-bois.**

L'espoir demeure toutefois car une nouvelle générations de très jeunes novilleros possède les qualités pour s'imposer au plus haut niveau, à condition qu'on puisse les programmer et que le public sache patienter.

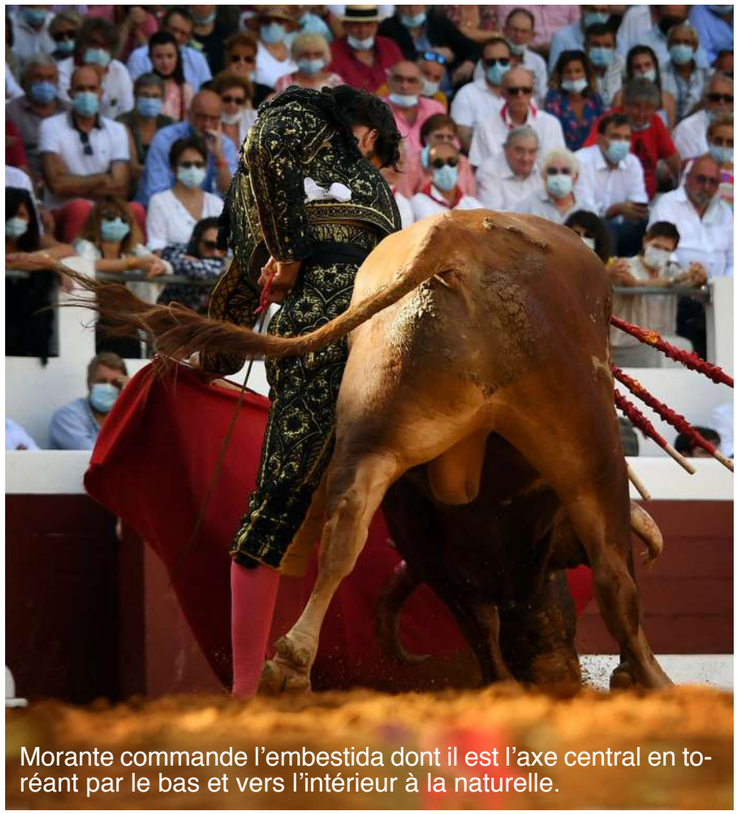
De más a menos ou de menos a más ?

L'intensité de la faena n'est jamais linéaire. Elle va parfois de *menos a más*, en prenant de plus en plus d'ampleur à mesure que le torero affirme son emprise... Mais elle peut aussi aller de *más a menos* si son intérêt décroît.

Joselito

«Moi je suis persuadé que la faena va nécessairement de más a menos. Et à cela il y a une raison évidente. C'est en début de faena que le toro dispose de plus de forces, de plus de mobilité. Petit à petit, il se fatigue et embiste moins. Fatalement, la faena suit la même pente, car moins le toro se déplace, moins les muletazos peuvent être profonds. Bien sûr, il faut d'abord trouver le sitio du toro, le comprendre. Alors disons que cette phase de préliminaires doit être la plus courte possible, trois muletazos, ou quatre, pour que le torero puisse profiter aussitôt des dispositions du toro. Alors peut-être qu'en ce qui concerne la compréhension qu'a le torero du toro, la faena va effectivement a mas... Mais en ce qui concerne son intensité, sa charge émotionnelle, elle va malheureusement a menos, à mesure que le toro s'éteint...»

Les faenas contemporaines ont toutefois tendance à s'allonger sans perdre en intensité car les toreros ont appris à les terminer par un « numéro » de funambulisme à la pointe des cornes qui fait toujours beaucoup d'effet.



Morante commande l'embestida dont il est l'axe central en toréant par le bas et vers l'intérieur à la naturelle.



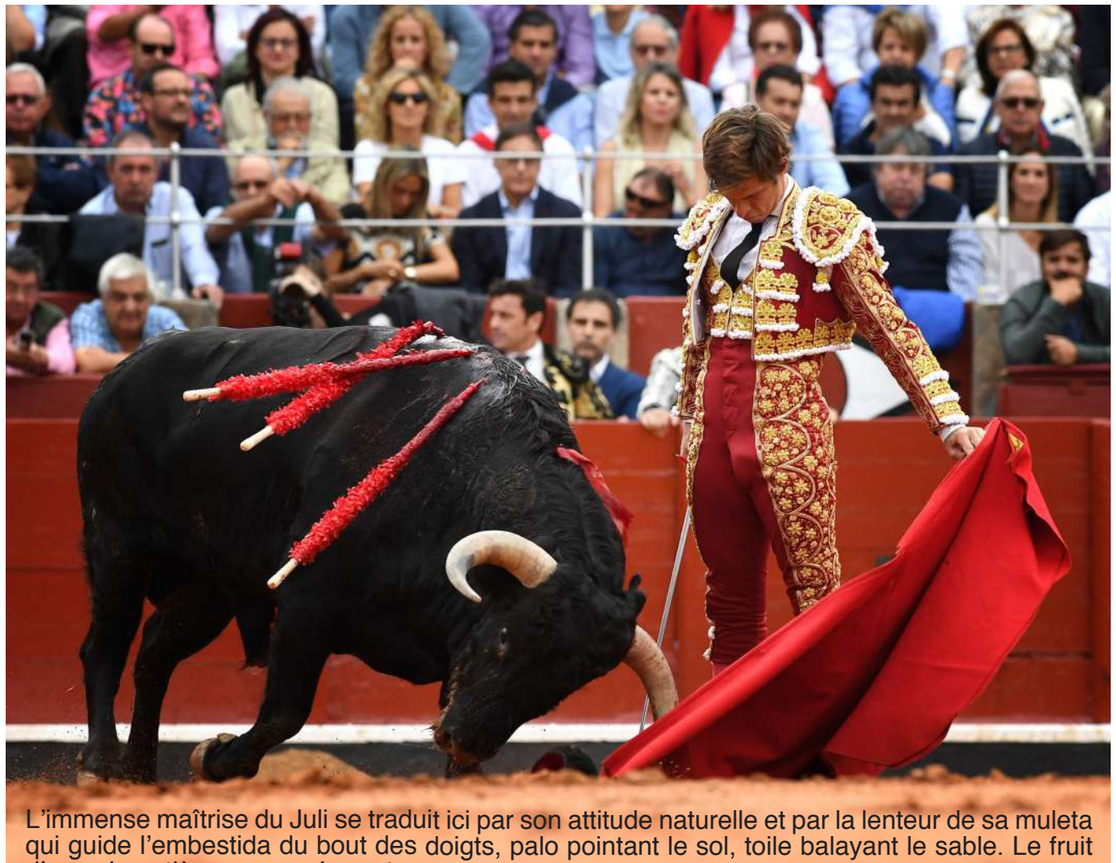
Muletazo d'un grand naturel dessiné par Morante, épée inclinée vers le sol en guidant la charge du taureau qui humilie et prend la pointe de la muleta.



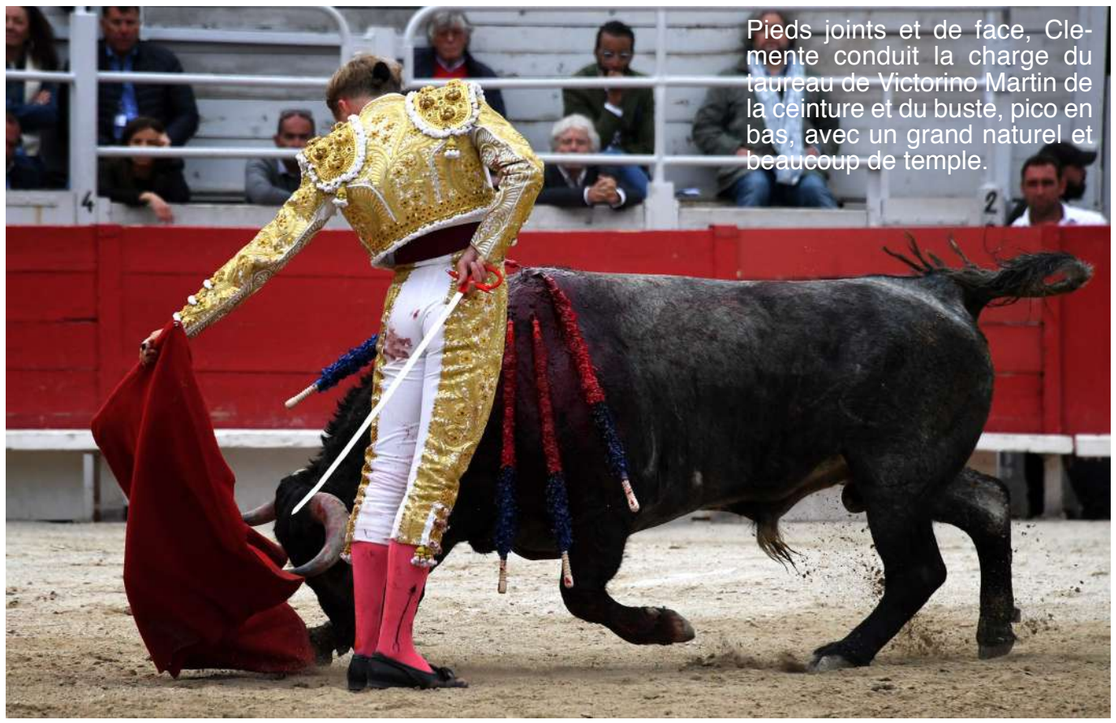
Naturelle fluide de Diego Urdiales donnée avec beaucoup de douceur à un taureau qui «s'ouvre» avec classe et bravoure, suivant la pointe du leurre mais déjà fixé vers l'intérieur.



Naturelle templée donnée par Sébastien Castella qui guide en douceur l'embestida d'un taureau fixe dans la muleta et prenant bien le leurre en bas.



L'immense maîtrise du Juli se traduit ici par son attitude naturelle et par la lenteur de sa muleta qui guide l'embestida du bout des doigts, palo pointant le sol, toile balayant le sable. Le fruit d'une vie entière consacrée au toreo



Pieds joints et de face, Clemente conduit la charge du taureau de Victorino Martin de la ceinture et du buste, pico en bas, avec un grand naturel et beaucoup de temple.



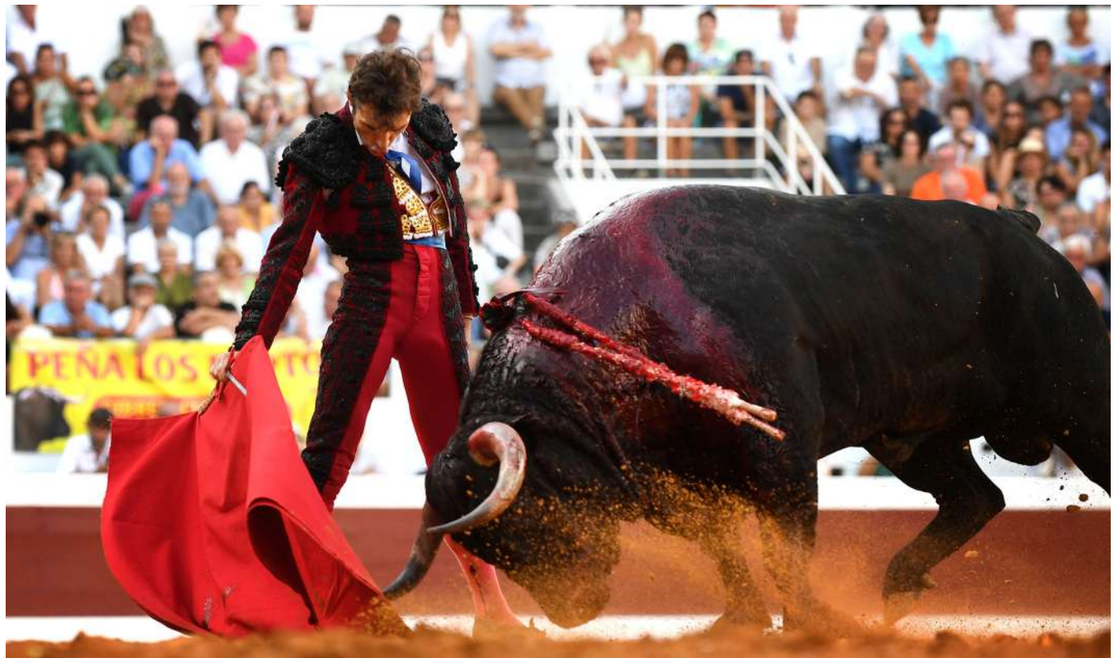
Pieds presque joints, Diego Urdiales conduit en rythme le taureau vers l'intérieur en faisant preuve de simplicité. La ceinture marque le mouvement sans se plier. Orthodoxie !



Pieds joints et de face, Israel Tellez a remarquablement embarqué le brave taureau de La Quinta dans une naturelle rythmée, muleta «planchada» (repassée), signe de sa maîtrise.



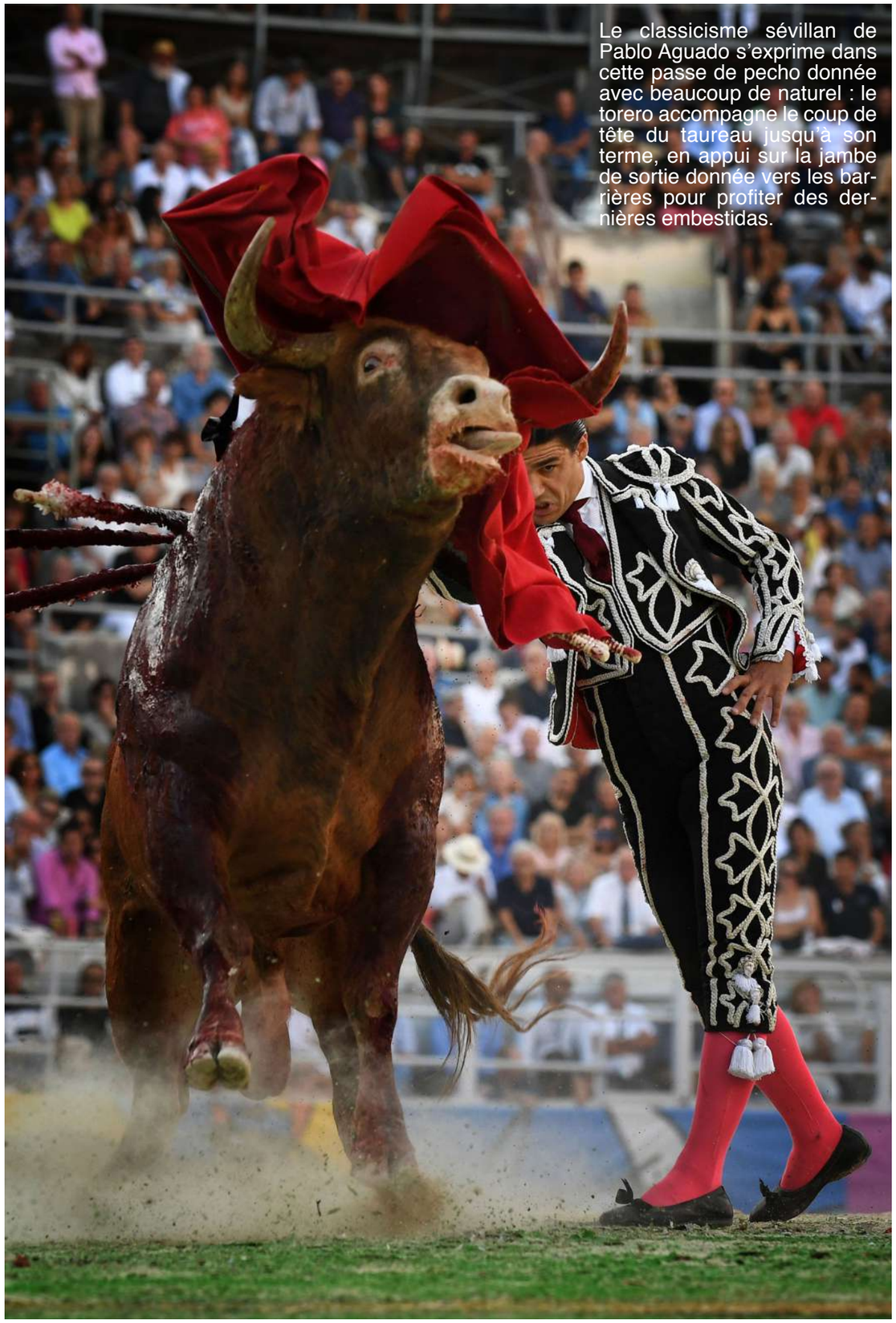
Compas ouvert, Thomas Dufau guide avec autorité et classicisme l'embestida profonde.



Beaucoup de grandeur dans ce derechazo donné par Fernando Robleño à un taureau de Pallares qui humilie dans la muleta présentée basse, pico vers le bas et ventre de la toile en avant. Le torero est «assis» sur ses reins et la position tombante de ses épaules leste le poids du corps vers le bas, ce qui témoigne de son engagement total.



Beaucoup d'orthodoxie dans cet autre derechazo de Robleño : le torero charge la suerte en appui sur la jambe de sortie, la muleta balaye le sol, le ventre de la muleta guide le taureau qui initie son mouvement vers l'intérieur. Récemment nommé professeur de l'École taurine de Madrid, Fernando Robleño y enseignera les bases du toreo classique d'une grande probité qu'il pratique souvent face aux corridas dures.



Le classicisme sévillan de Pablo Aguado s'exprime dans cette passe de pecho donnée avec beaucoup de naturel : le torero accompagne le coup de tête du taureau jusqu'à son terme, en appui sur la jambe de sortie donnée vers les barrières pour profiter des dernières embestidas.



Passe aidée par le bas en forme de *latigazo* (coup de fouet) donnée par Roca Rey vers les barrières : la faena va *a menos*, il faut solliciter davantage l'attention du taureau.

Final de faena

Quelle que soit la capacité du torero à tirer parti des charges les plus courtes, il arrive un moment où le taureau lui indique que la faena doit se terminer. Il perd peu à peu sa mobilité, observe avant de s'élancer. **Le danger croît quand le taureau s'arrête.**

Le moment de vérité approche, quand les deux adversaires vont se retrouver face à face pour l'estocade.

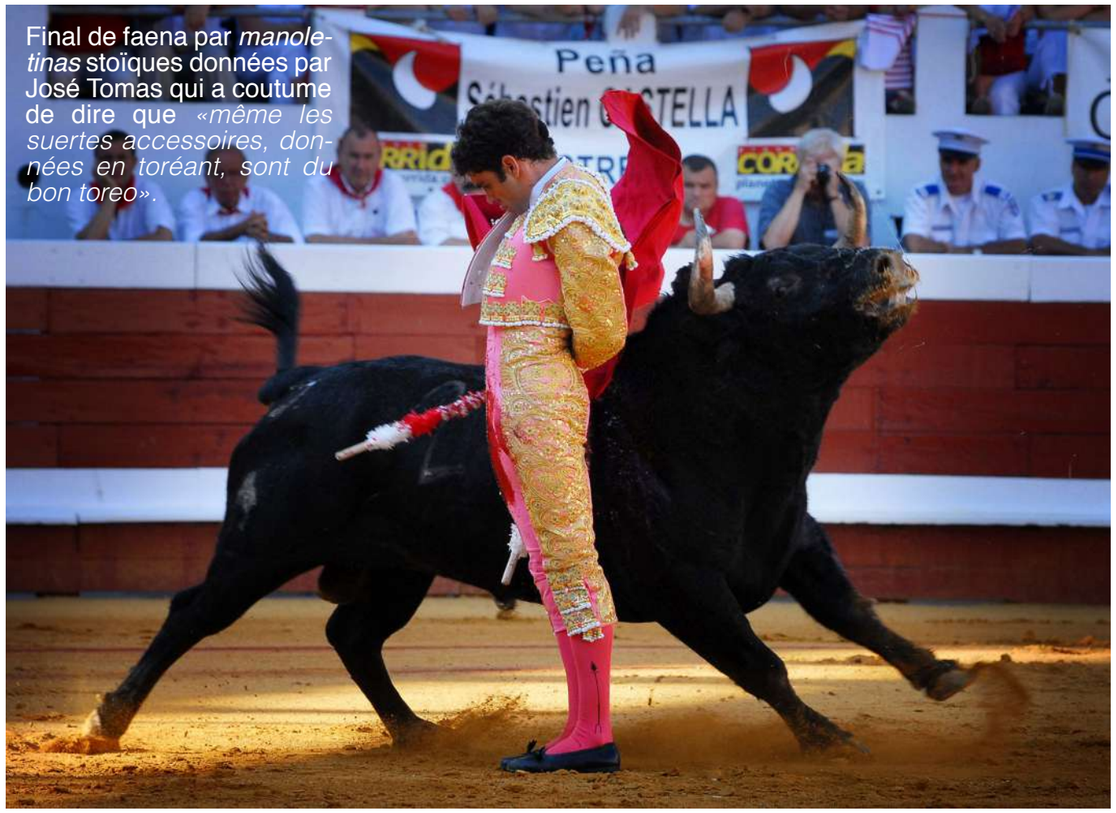
Il est temps pour le torero de terminer sa faena en utilisant les dernières embestidas que le taureau lui offre encore, pour lui donner des passes plus courtes, moins exigeantes, par le haut ou par le bas, qui exigent de lui un effort moindre, voire en terminant à genoux à la recherche d'effets spectaculaires.

Avant que le torero ne prenne l'épée, chacun sait si le triomphe est à sa portée ou s'il s'est déjà envolé. A-t-il profité des embestidas que lui a offertes le taureau, lui a-t-il donné la faena qu'il méritait ? Ou bien l'a-t-il laissé passer sans le toréer vraiment, en se contentant de profiter de sa noblesse ou de sa mobilité ?

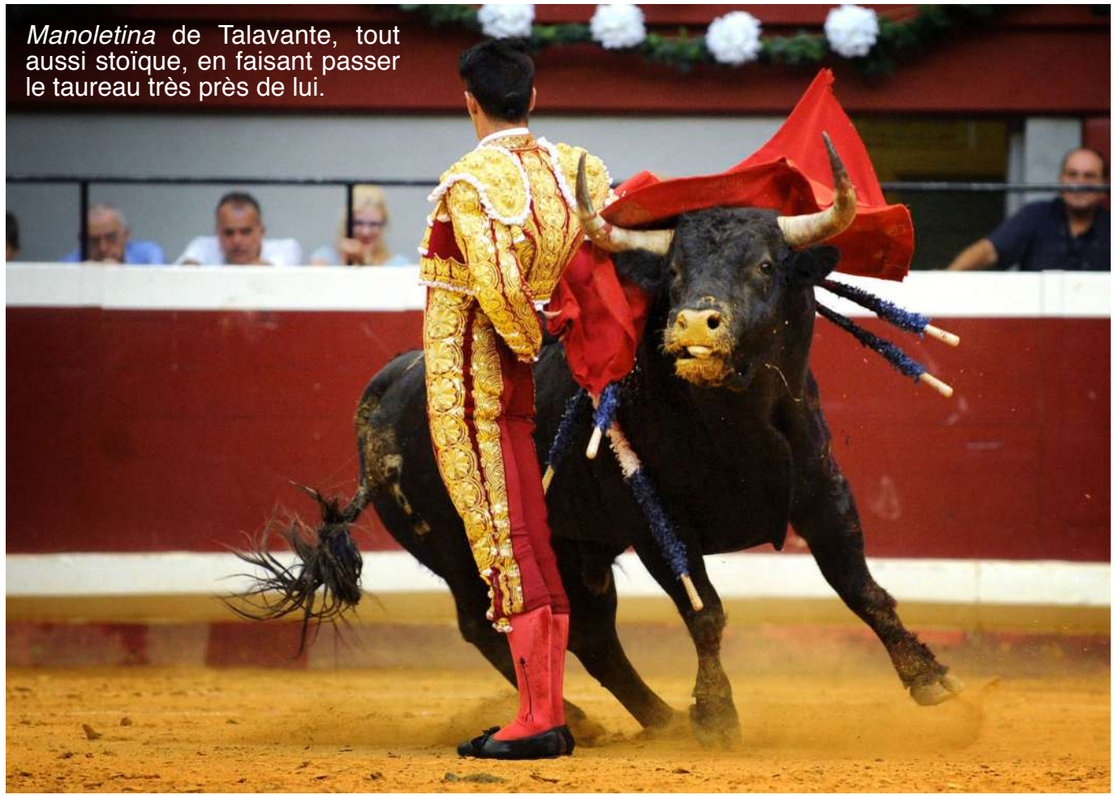
Certaines grandes faenas peuvent passer inaperçues du grand public tandis que d'autres de moindre mérite offrent un triomphe à leur auteur.

Le bon aficionado est celui qui, percevant les possibilités offertes par le taureau, est en mesure de comprendre si la faena a été à leur hauteur, en dessus ou en deçà de celles-ci et si son toreo a été le plus orthodoxe possible.

Le final de faena est la dernière chance pour le torero de culminer son oeuvre ou de la revaloriser.



Final de faena par *manoletinas* stoïques données par José Tomas qui a coutume de dire que *«même les suertes accessoires, données en toréant, sont du bon toreo»*.



Manoletina de Talavante, tout aussi stoïque, en faisant passer le taureau très près de lui.



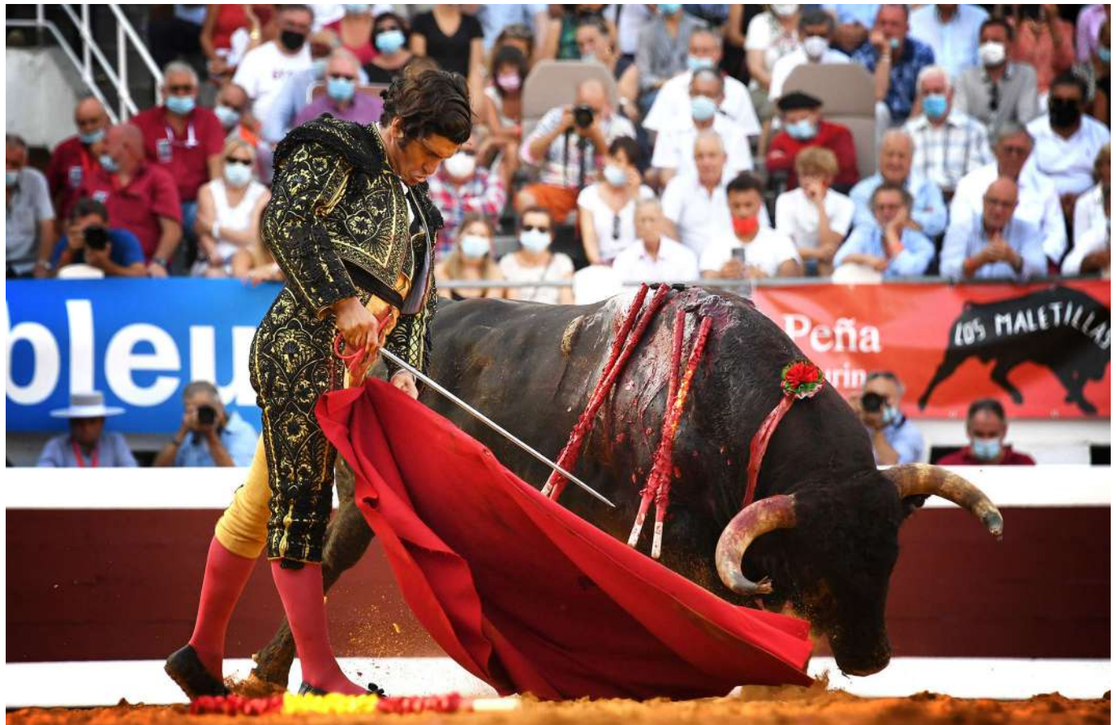
Pecho donné à genoux par Roca Rey à Béziers vers les barrières à un taureau de Victoriano.



Final par *luquesinas* de Daniel Luque en faisant passer le taureau au plus juste, muleta tenue inversée et sans épée. Ces séries de passes dont il est l'inventeur permettent aux toreros de maintenir le niveau d'intérêt du public en fin de faena.



Passe aidée par le bas de Morante, un genou à terre, marquée du sceau de son classicisme sévillan. Le taureau étant sorti de la muleta et du muletazo au lieu d'incurver sa charge, on peut en déduire qu'il embiste sans rythme, voire avec une fixité relative.



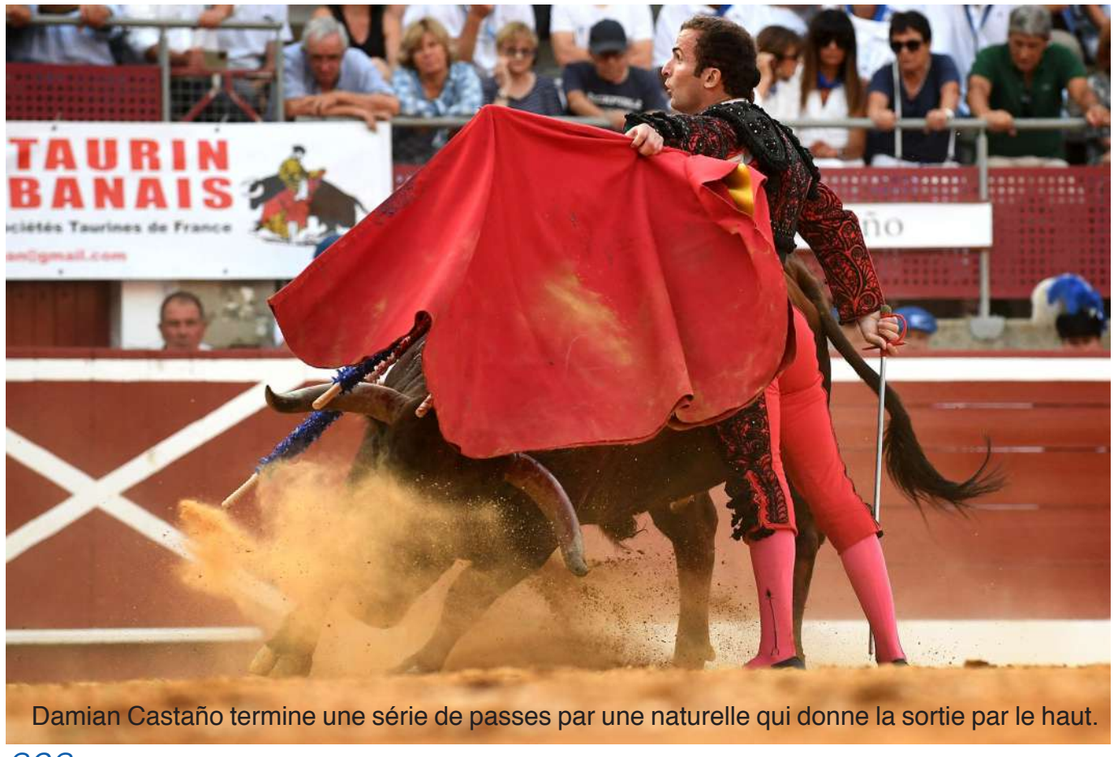
En fin de série, Morante termine par une nouvelle passe aidée par le bas mais debout, muleta balayant le sol. Le taureau fait preuve de davantage de fixité et d'humiliation, ce qui semble signifier que, bien toréé dans les précédentes passes, il finit par se livrer davantage.



Dans cette *luquesina*, son inventeur fait passer le taureau très près. Sans rectifier sa position, il change sa muleta de mains dans son dos et va obliger le taureau à repasser devant lui en toreo contraire. Expulsion contrôlée et réunion ajustée sont les secrets de la *luquesina*.



Fin de série de *luquesinas* : Daniel Luque, qui a jeté l'épée, remate en marchant vers la queue du taureau tout en l'obligeant à se «plier» autour de sa muleta.



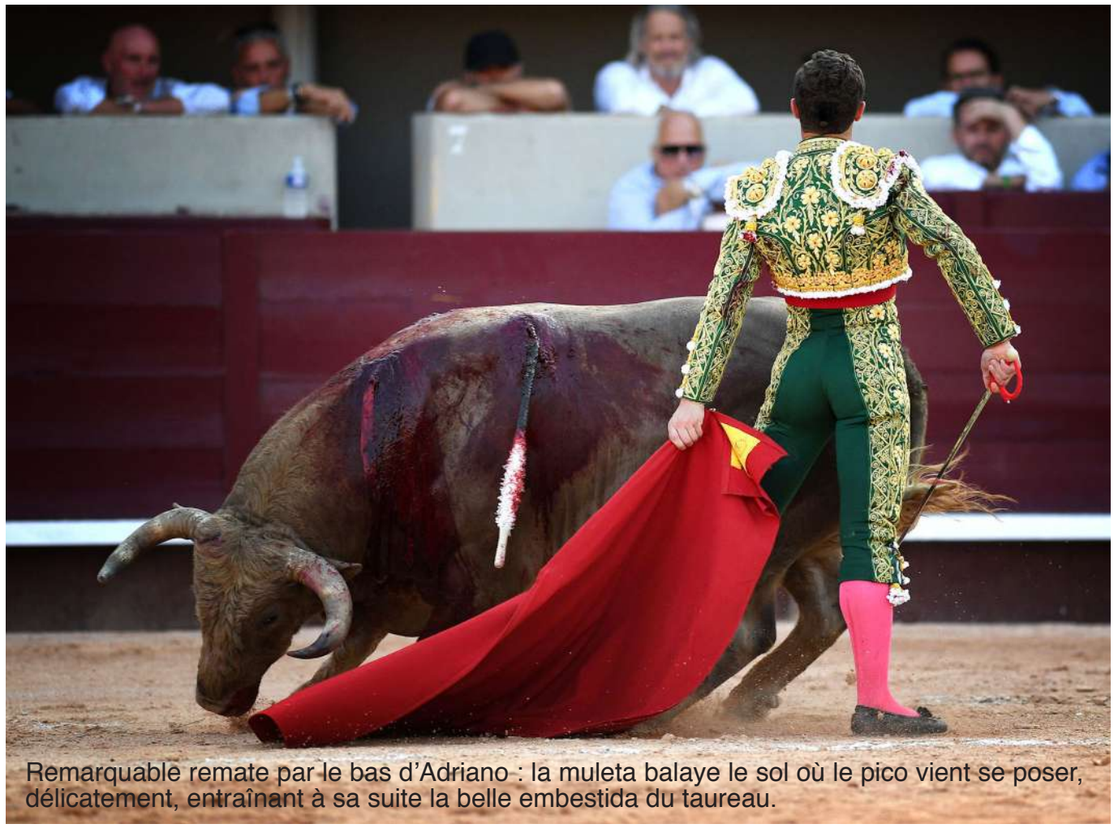
Damian Castaño termine une série de passes par une naturelle qui donne la sortie par le haut.



Daniel Luque remate par une trincherilla autoritaire donnée de la main gauche et par le bas. Le vol de la muleta accompagne le taureau de La Quinta jusqu'au bout de son embestida.



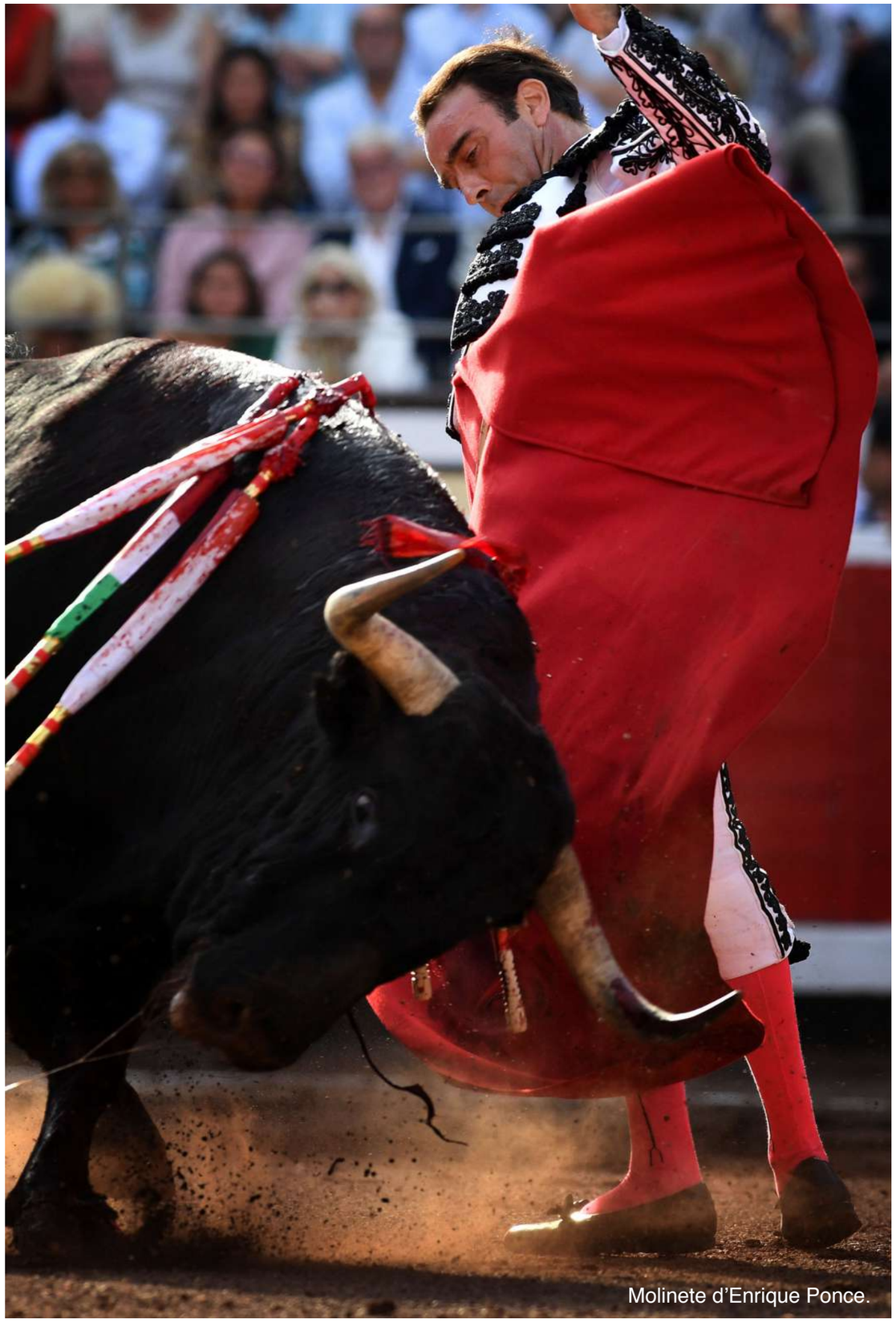
Remate profond d'une naturelle terminée en forme de recorte par Israel Tellez. La muleta tenue du bout des doigts s'ouvre grâce au jeu subtil du poignet qui dirige l'embestida vers le bas.



Remarquable remate par le bas d'Adriano : la muleta balaye le sol où le pico vient se poser, délicatement, entraînant à sa suite la belle embestida du taureau.



Aidée par le haut à deux mains donnée un genou à terre dans le plus pur style classique sévillan par Clemente.



Molinete d'Enrique Ponce.



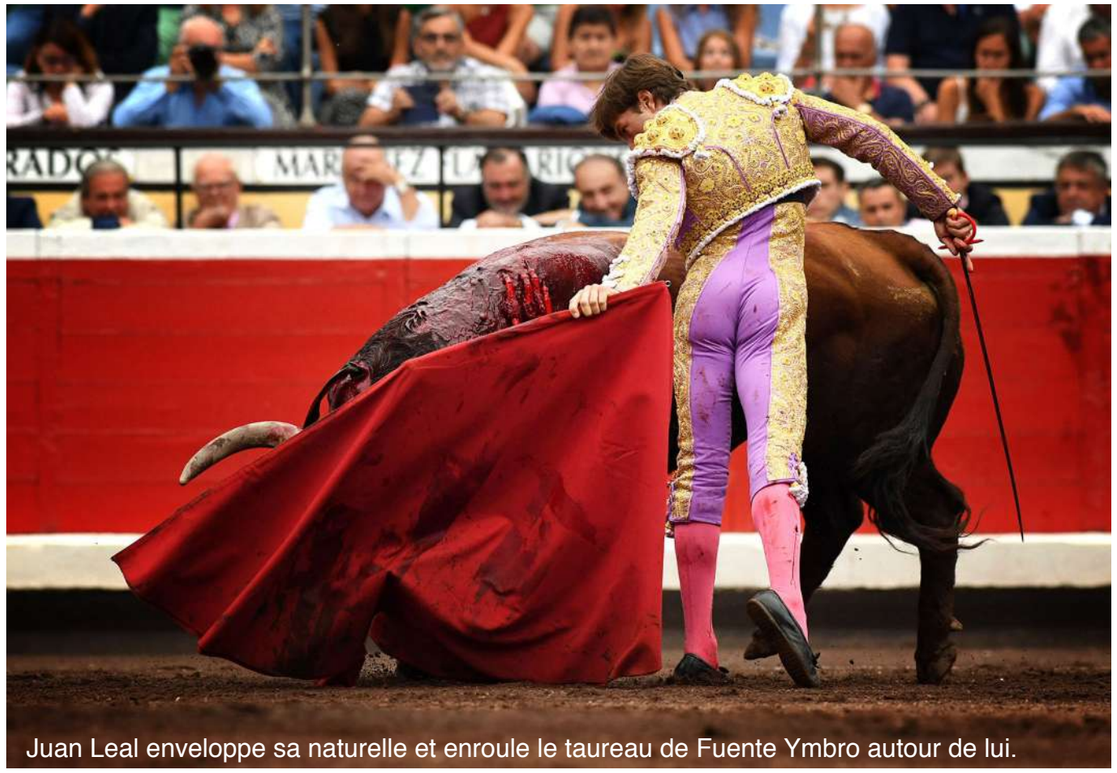
Manoletina de face d'Alberto Lamelas en donnant la sortie au taureau vers les barrières.



Isaac Fonseca remate vers les barrières en donnant un pecho à genoux.



Remate parcimonieux sévillan de Pablo Aguado en forme de *trinchera* donnée à mi hauteur.



Juan Leal enveloppe sa naturelle et enroule le taureau de Fuente Ymbro autour de lui.



Pase militar (aidée par le haut) donné par El Pana à un taureau de Rehuelga à Tyrosse.



Passe aidée par le haut de Morante vers l'intérieur donnée avec *garbo* et *gusto*.



Manoletina ajustée d'Ivan Fandiño à un taureau de Fuente Ymbro.



Pase de la firma (signature) du Juli en direction des barrières sans regarder le taureau.

Retour vers les tablas

Si l'énergie ou la bravoure du toro diminuent celui-ci a tendance à revenir vers la zone des barrières où, adossé à celles-ci, il peut mieux contrôler son adversaire.

Le matador perçoit cette nouvelle attirance et en profite pour donner quelques passes supplémentaires du centre vers les tablas. Cette construction de faena qui part des tablas vers le centre et revient aux tablas est la plus fréquente.

Mais dans le cas d'un taureau moins braves l'attirance vers les barrières peut se manifester dès sa sortie en piste.

Le torero doit alors choisir entre tenter d'interdire au taureau le retour vers sa ***querencia*** ou se servir au contraire de cette zone dans laquelle l'animal se sent plus fort pour l'inciter à se livrer.

Soit il éloigne le taureau de sa ***querencia*** pour le toréer, soit il le torée à l'intérieur de celle-ci.

Loin de tout a priori dogmatique, c'est le taureau qui indique au matador le terrain le plus propice.

Contrairement à l'idée selon laquelle le torero doit contrecarrer la volonté du taureau de rester en querencia au risque de «se faire balader», **son choix est conditionné par la qualité des charges du taureau en fonction de l'endroit où il se trouve.**

Si c'est en querencia que l'on peut lui donner des naturelles, c'est là qu'il faut le toréer. Si le taureau, dominé dans sa querencia, choisit de s'en éloigner, c'est à l'endroit où il fait à nouveau face qu'il faut le toréer.

Suivre les variations de comportement du taureau et anticiper est la condition du succès pour le torero et un exercice passionnant pour l'aficionado désireux d'approfondir ses connaissances.



Pecho de Morante en donnant la sortie vers les barrières.



Trincherilla en se fendant vers l'avant d'Adriano qui donne la sortie vers les barrières.



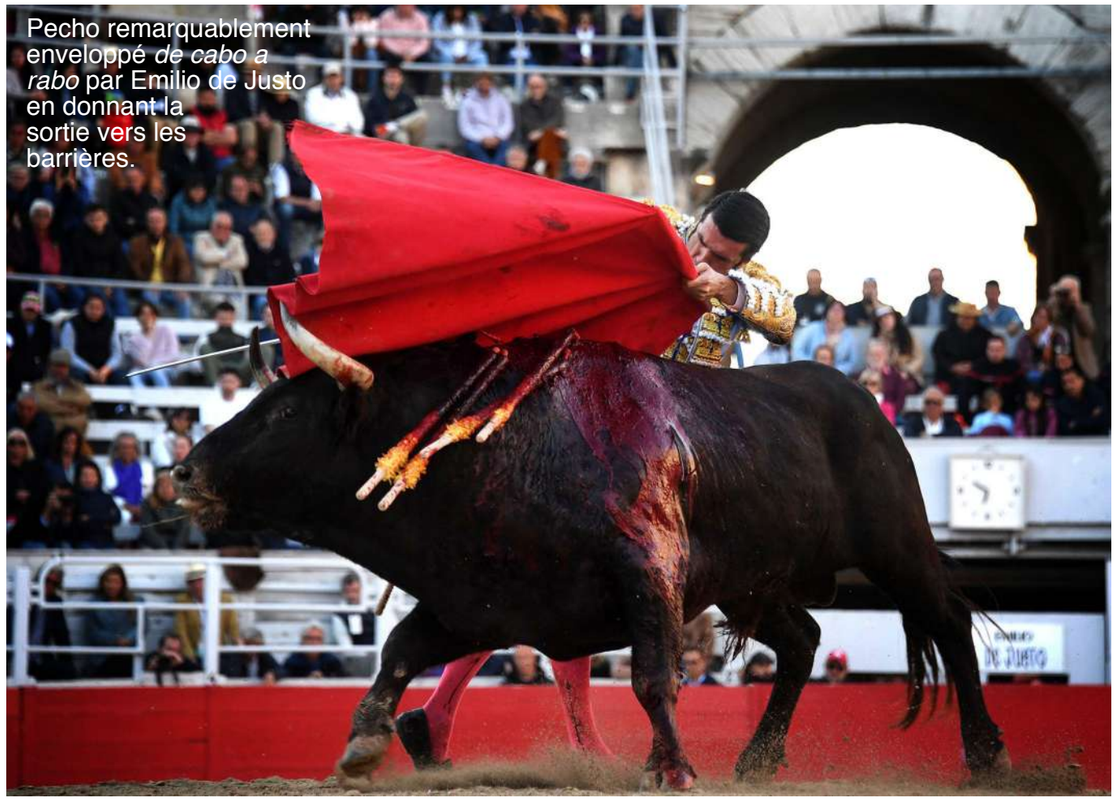
La trinchera du Cid se transforme en pecho bas suite à un probable derrote du taureau de Victorino Martin auquel il donne la sortie vers les barrières.



Pecho de Paco Ureña en donnant la sortie vers les barrières sans regarder le taureau.



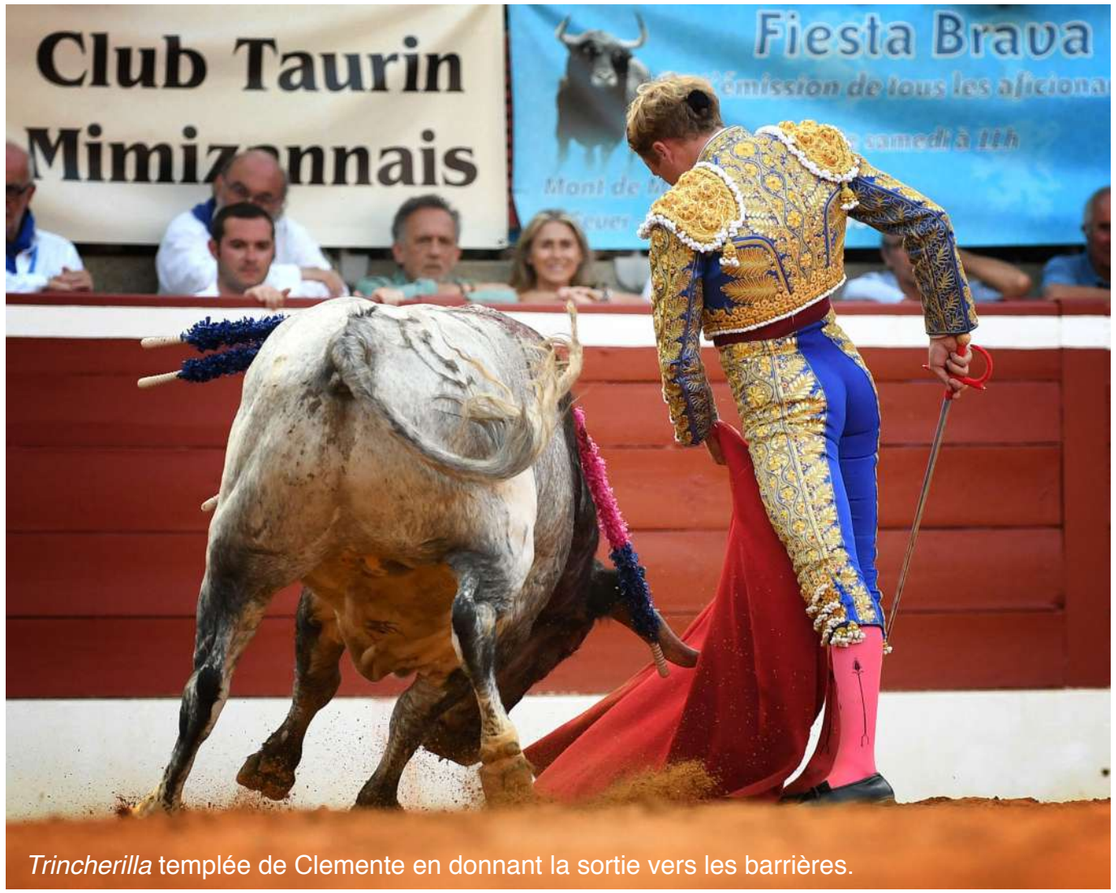
Pecho classique de Dorian Canton en donnant la sortie vers les barrières.



Pecho remarquablement enveloppé *de cabo a rabo* par Emilio de Justo en donnant la sortie vers les barrières.



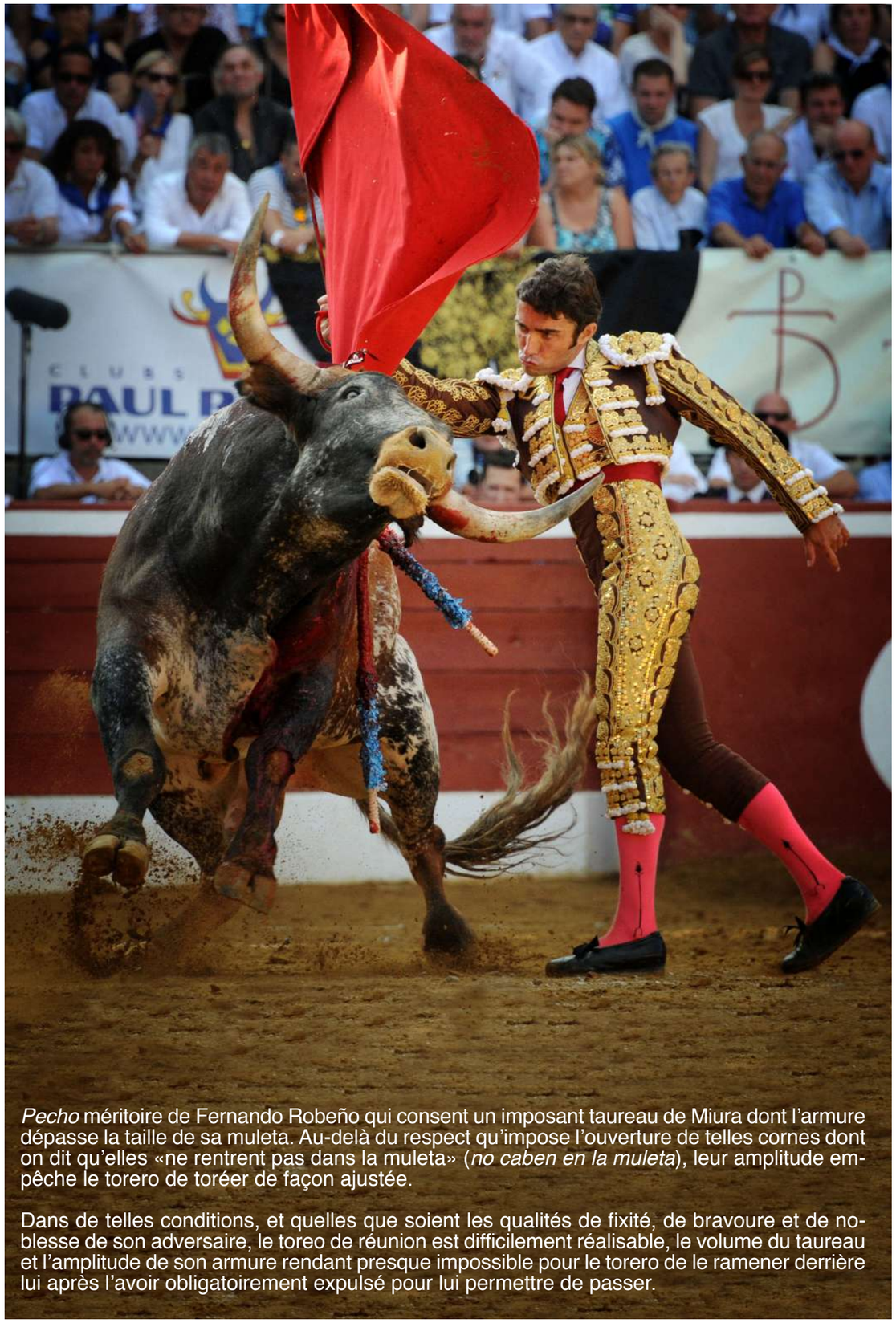
Aidée par le bas de Roca Rey, jambe en avant, en donnant la sortie vers les barrières.



Trincherilla templée de Clemente en donnant la sortie vers les barrières.



Manoletina d'Alberto Lamelas en donnant la sortie vers les barrières.



Pecho méritoire de Fernando Robeño qui consent un imposant taureau de Miura dont l'armure dépasse la taille de sa muleta. Au-delà du respect qu'impose l'ouverture de telles cornes dont on dit qu'elles «ne rentrent pas dans la muleta» (*no caben en la muleta*), leur amplitude empêche le torero de toréer de façon ajustée.

Dans de telles conditions, et quelles que soient les qualités de fixité, de bravoure et de noblesse de son adversaire, le toreo de réunion est difficilement réalisable, le volume du taureau et l'amplitude de son armure rendant presque impossible pour le torero de le ramener derrière lui après l'avoir obligatoirement expulsé pour lui permettre de passer.



Remarquable naturelle main très basse terminée en forme de remate par Robleño qui conduit le taureau de Cebada Gago vers l'intérieur en direction des barrières.



Élégant remate de Juan Bautista en donnant la sortie vers les barrières.

Cadrer le taureau

En lui donnant les derniers muletazos, le torero «égalise» le taureau pour l'estocade.

Si celui-ci a conservé beaucoup de force ou d'agressivité, ou s'il est très avisé, le torero, par des passes dites *de castigo*, l'oblige à un effort supplémentaire afin de l'arrêter, condition indispensable pour pouvoir porter l'estocade dans les règles.

Ces passes ont pour effet d'obliger le taureau à se retourner sur lui-même dans un espace restreint et constituent une rupture avec ce qui a précédé : il ne s'agit plus d'allonger l'embestida, mais au contraire de la stopper.

C'est un point de non retour. Ainsi brisé dans son élan, le taureau apprend à regarder ce que le torero s'est efforcé de lui cacher. Plus jamais il ne se laissera conduire vers l'avant sans observer ce qu'il laisse derrière lui ou sans s'arrêter et se retourner vers le torero.

Dans certains cas ces passes sont données dès l'entame de faena lorsque le torero a compris que le taureau ne se livrerait pas et qu'il vaut mieux abréger plutôt que de devoir affronter des problèmes insurmontables, au risque de devoir subir la colère du public qui n'aura pas perçu le danger présenté par le taureau.

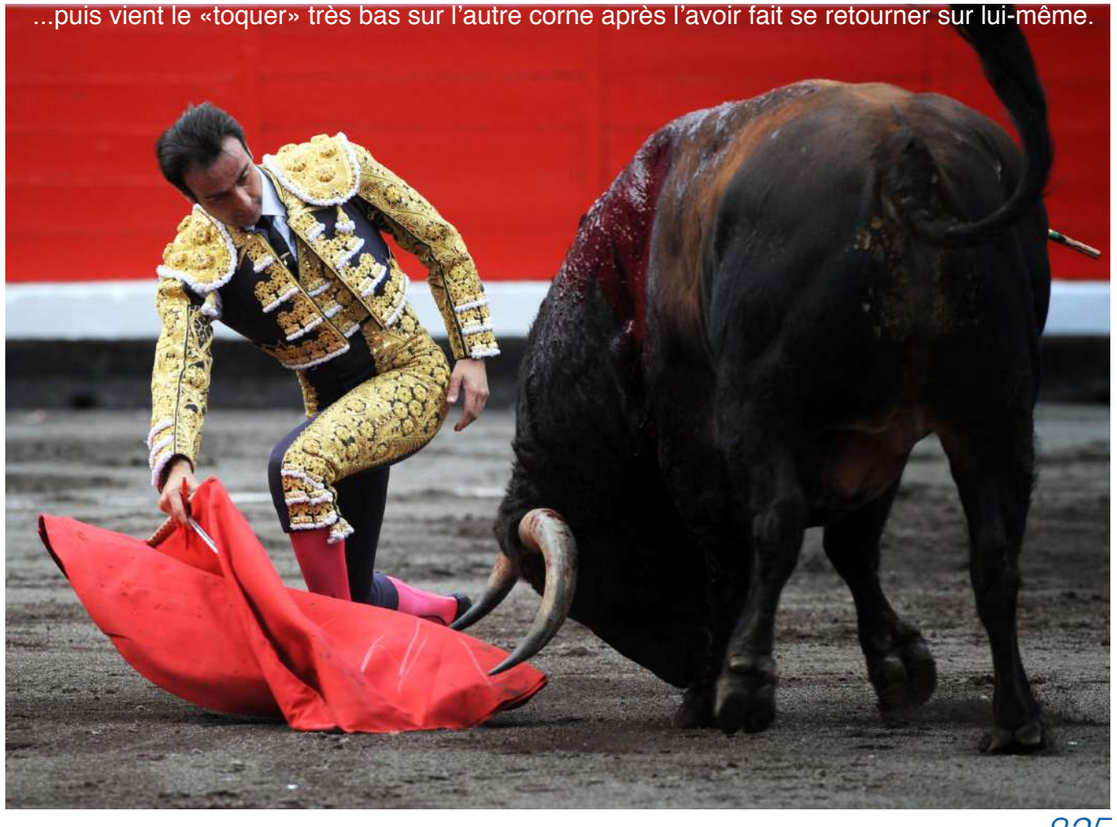
Mais comme disait sagement **El Gallo** : *«Le vent emporte les broncas, mais le torero garde les cornadas».*


Toreo *de piton a piton* (de corne à corne) par Enrique Ponce.


Le torero oblige le taureau à se retourner sur lui-même en le toquant alternativement sur les deux cornes.




Le torero «se double» avec le taureau en se dirigeant vers sa queue...


...puis vient le «toquer» très bas sur l'autre corne après l'avoir fait se retourner sur lui-même.

Le moment de Vérité

L'estocade est la matrice de la tauromachie à pied.

En 1720 Manuel Bellon fut l'initiateur de l'estocade a recibir. Mais c'est pourtant à Francisco Romero, un aide à pied des chevaliers de l'Ecole Royale d'Equitation de Ronda, que l'on attribue le mérite, à partir de 1726, de s'être distingué des mata-toros navarrais qui estoquaient en utilisant un chapeau comme leurre. En fait, Romero généralisa l'emploi de la ***muleta*** («béquille de bois») sur laquelle Bellon avait tendu une cape pour porter l'estocade.

Conçue à l'origine comme un accessoire, la muleta permit l'émergence du toreo.



Le mata-toros Martincho attend le taureau a puerta gayola pour l'estoquer en lui présentant un chapeau. Gravure de Goya.



La mort de Pepe Hillo à Madrid. Gravure de Goya.

Le recibir de Pedro Romero

Le petit-fils de Francisco Romero, Pedro, athlétique et intelligent, estoqua quelques 5600 taureaux entre 1773 et 1799 sans recevoir la moindre blessure. Son idée du combat (la ***lidia***) était simple : porter l'estocade dans les plus brefs délais. Sa méthode était celle de son grand-père : **l'estocade a recibir dans laquelle le matador attend la charge du taureau sans bouger,** puis, évitant son coup de corne à l'aide de la muleta tenue de la main gauche, enfonce l'épée de la droite. Son style sobre et efficace est connu sous le nom de ***rondeño***, de Ronda.

Le volapié de Costillares

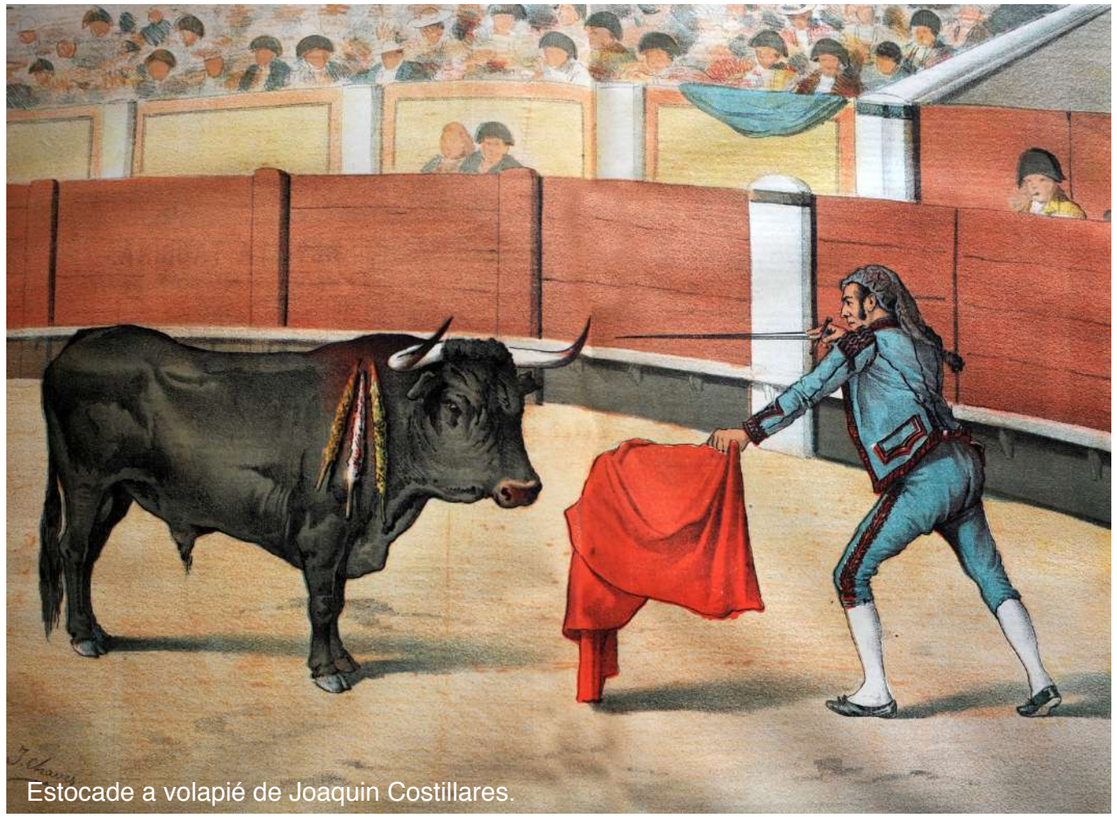
Romero eut pour grand rival le sévillan Joaquín Rodriguez «**Costillares**». Face au classicisme austère de Romero, Costillares improvise et multiplie les figures avant de porter l'estocade. Le taureau ne se livrant plus, il invente une nouvelle manière d'estoquer, le ***volapié,*** (de *vuela piés = les pieds volent*) dans laquelle, **au lieu d'attendre la charge du taureau *a recibir*, il franchit tout l'espace qui les sépare.** N'ayant plus à redouter que celui-ci, immobile, ne rende la mise à mort difficile, il peut «jouer» avec lui plus longtemps, ébauchant la faena.

La mort de Pepe Hillo

Son élève, José Delgado Hillo, dit «**Pepe Hillo**», popularise l'école sévillane, faite de variété, de grâce et d'improvisation. **Ronda l'austère et la ludique Séville s'affrontent alors par toreros interposés, Romero et Hillo.** Réputé pour sa témérité, le 11 mai 1801 à Madrid, Pepe Hillo est pris au moment de l'estocade par le taureau Barbudo qui le projette en l'air puis l'empale par la poitrine et l'estomac durant une minute avant de le jeter au sol agonisant. Pedro Romero déclara sobrement : *«Ce que Dieu t'a pris par la force, il te l'avait donné en grâce».*



Estocade a recibir de Pedro Romero.



Estocade a volapié de Joaquin Costillares.

L'ESTOCADE AL ENCUENTRO

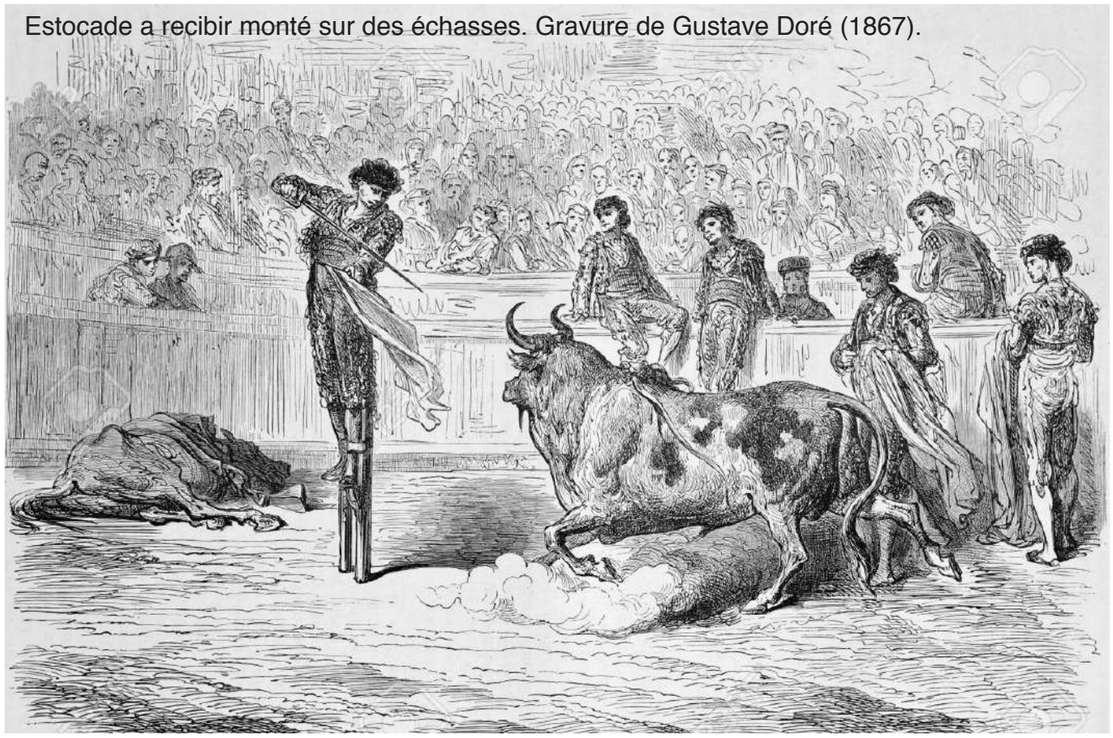
Fils de **José Candido Exposito** tué par un taureau au Puerto de Santa Maria le 23 juin 1771, **Francisco José Candido** fut élève puis beau-frère de Pedro Romero. Entre 1792 et 1838, également influencé par Costillares et Pepe Hillo, il perfectionna le volapié et lui donna sa forme actuelle dans laquelle **taureau et torero parcourent en même temps une partie de l'espace qui les sépare au moment du cite** : c'est l'estocade ***al encuentro***. Candido puise dans le toreo rondeño la technique et la sobriété de Pedro Romero et dans le toreo sévillan la recherche artistique de Pepe Hillo. Il est le premier torero de grand répertoire de l'histoire.

L'ÉTHIQUE DE L'ESTOCADE

L'estocade est alors la suerte sur laquelle les **matadors de toros** bâtissent leur réputation. *«Muleta dans la main gauche, épée dans la droite et le coeur au milieu»*, ils mettent en jeu leur vie dans cette suerte périlleuse au cours de laquelle ils doivent, en même temps, faire baisser la tête du taureau en le citant de la main gauche et passer au-dessus de sa corne droite pour pousser l'estocade jusqu'aux doigts. **L'orthodoxie consiste à lever le coude du bras droit pour donner la bonne inclinaison à l'épée derrière laquelle le matador s'engage droit tout en balançant son buste vers le garrot du taureau au moment de passer lentement la corne.**

La main gauche, quand à elle, continue de donner la sortie au taureau par le bas, les bras du torero faisant alors «la croix». L'impression de puissance qui se dégage de cette estocade portée loyalement est incomparable et explique la vénération dont jouissaient les grands matadors du XIXe siècle.

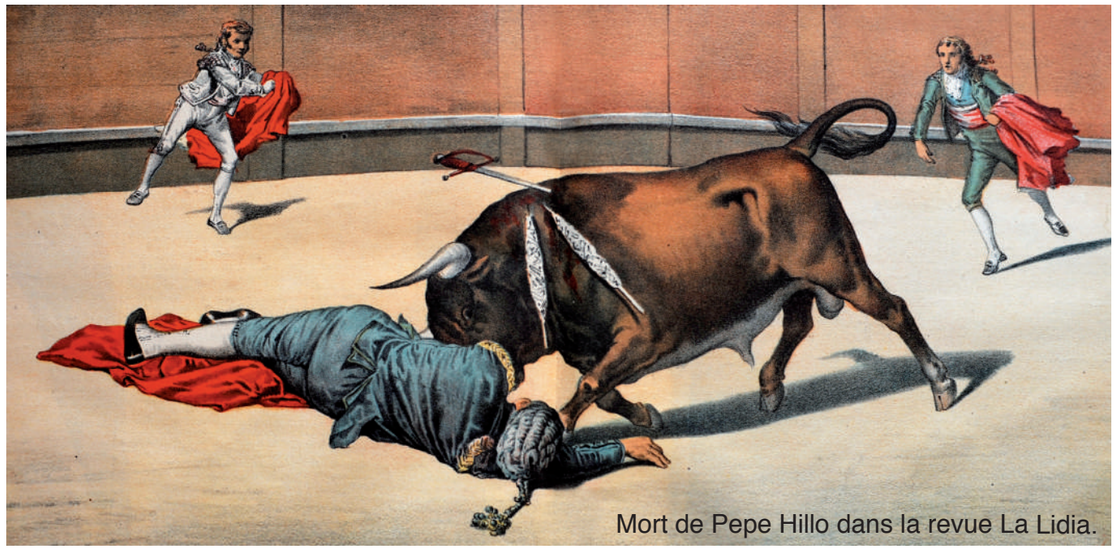
Si l'art du toreo a beaucoup évolué depuis cette époque, l'estocade possède toujours la même solennité même si certains toreros s'octroient des facilités telles que passer la corne trop vite ou trop loin, voire ne pas suivre l'épée jusqu'au bout.... **Des facilités compréhensibles humainement - l'instinct de conservation est souvent le plus fort - mais répréhensibles au regard de l'éthique du matador de toros que tout torero doit être d'abord.**



Estocade a recibir monté sur des échasses. Gravure de Gustave Doré (1867).



Estocade a recibir. Lithographie de Carnicero.



Mort de Pepe Hillo dans la revue La Lidia.



Mort de José Candido Exposito. La Lidia.

La masterclass de Jaime Ostos

Jaime Ostos fut l'un des plus grands ***estoqueadors*** de l'histoire. Il reçut l'extrême onction en 1963 à Tarazona après qu'un taureau lui eut donné une cornada de cinq trajectoires dans l'aine, à laquelle il survécut grâce aux dix litres de sang qu'on lui transfusa, donnés par le public qui fit la queue devant l'infirmerie.

Jaime Ostos

«Depuis Manolete, le seul qui a réalisé la suerte de matar à la perfection fut mon maestro Rafael Ortega. Et après lui, moi. L'estocade la plus pure est a recibir, puis le volapié al encuentro si tu respectes les temps. Dans le recibir, tu dois te cadrer face au taureau, entre les cornes, pas plus loin d'un mètre cinquante de lui. Là tu le provoques par un petit cri, tu diriges la pointe de la muleta jusque sous son museau pour qu'il baisse la tête, tout en avançant légèrement le pied gauche. Une fois qu'il a humilié tu retires le pied gauche et le mets à hauteur du droit qui, dans le recibir, ne doit pas bouger. Le taureau doit alors suivre le bout de la muleta que tu retires vers l'arrière au même rythme que le pied gauche et légèrement vers la droite pour lui donner la sortie de ce côté. Il ne te reste plus qu'à enfoncer l'épée à son passage tout en finissant ta passe comme un pecho. Dans le recibir le torero ne doit pas modifier sa position : le seul qui se déplace est le taureau. Sinon c'est un semblant de recibir, pas un recibir !»



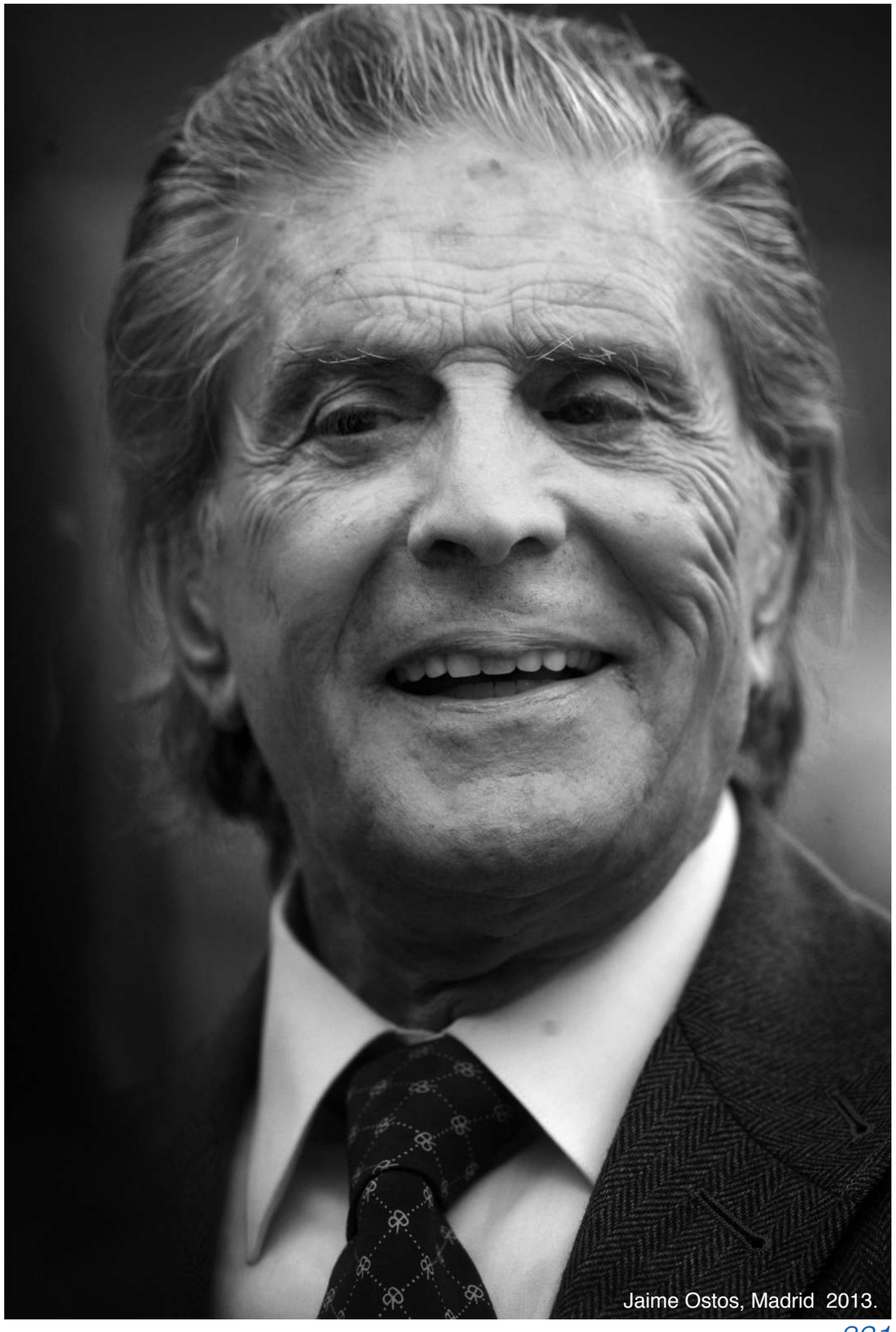
Manolete : la muleta a toqué au niveau des sabots, le torero est toujours dans la rectitude du taureau qui relève la tête. Manolete fut tué à Linares dans les mêmes circonstances par le taureau Islero de Miura le 27 août 1947.



Rafael Ortega : la jambe droite pousse le buste au-dessus du taureau Miura.



Paco Camino fut aussi un grand estoqueador : la muleta conduit la charge par le bas, le buste est incliné sur le morillo.



Jaime Ostos, Madrid 2013.

«Dans l'estocade al encuentro, qui est un volapié dans lequel le taureau avance aussi, le début de la suerte est identique. Le pied gauche avance en même temps que tu mets la muleta sous le mufle du taureau, puis le droit vient à son niveau pour prendre appui au moment de basculer au-dessus de la tête tout en donnant la passe avec la muleta comme dans le recibir.

Pour bien estoquer il faut respecter trois impératifs :

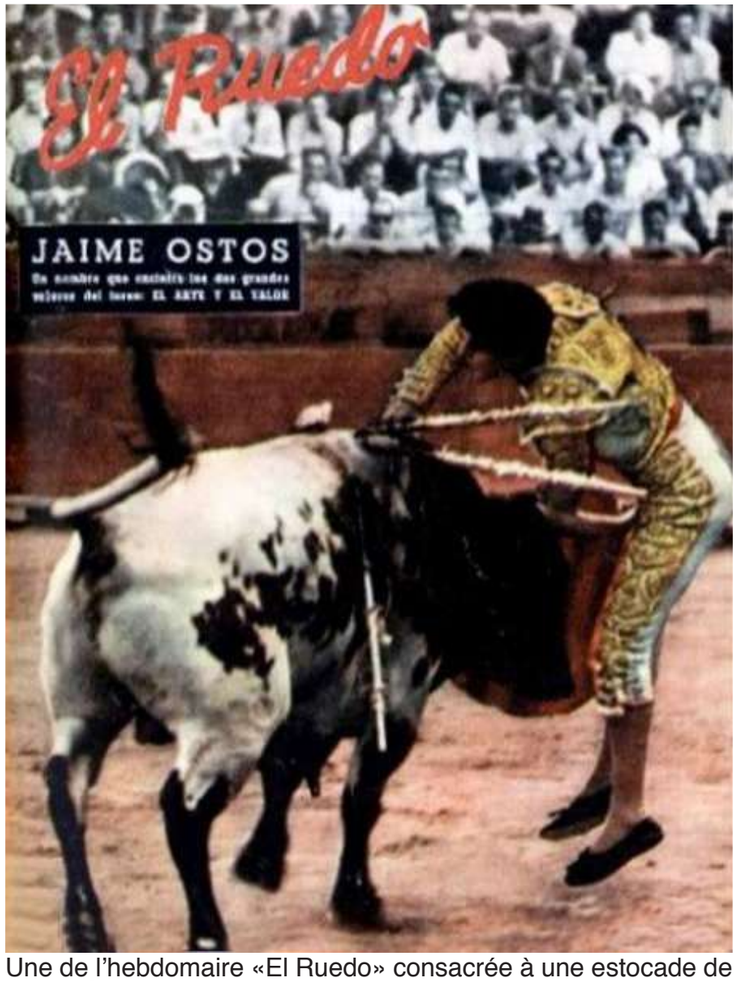
- toréer avec l'épée de mort pour pouvoir estoquer au moment où le taureau te le demande,

- avancer la muleta droit entre ses cornes et jusqu'aux pattes pour le faire humilier, mais sans plier le coude car si tu relèves la muleta le taureau lève la tête et tu te retrouves face à un mur. Le bras doit toréer avec la muleta par le bas jusqu'au moment où la passe se termine par un pecho.

- aller jusqu'au morillo lentement en basculant le buste au-dessus des cornes : c'est avec la poitrine qu'on tue les taureaux, pas avec le bras !

En corto, por derecho y con el pecho ! De près, tour droit et avec la poitrine !

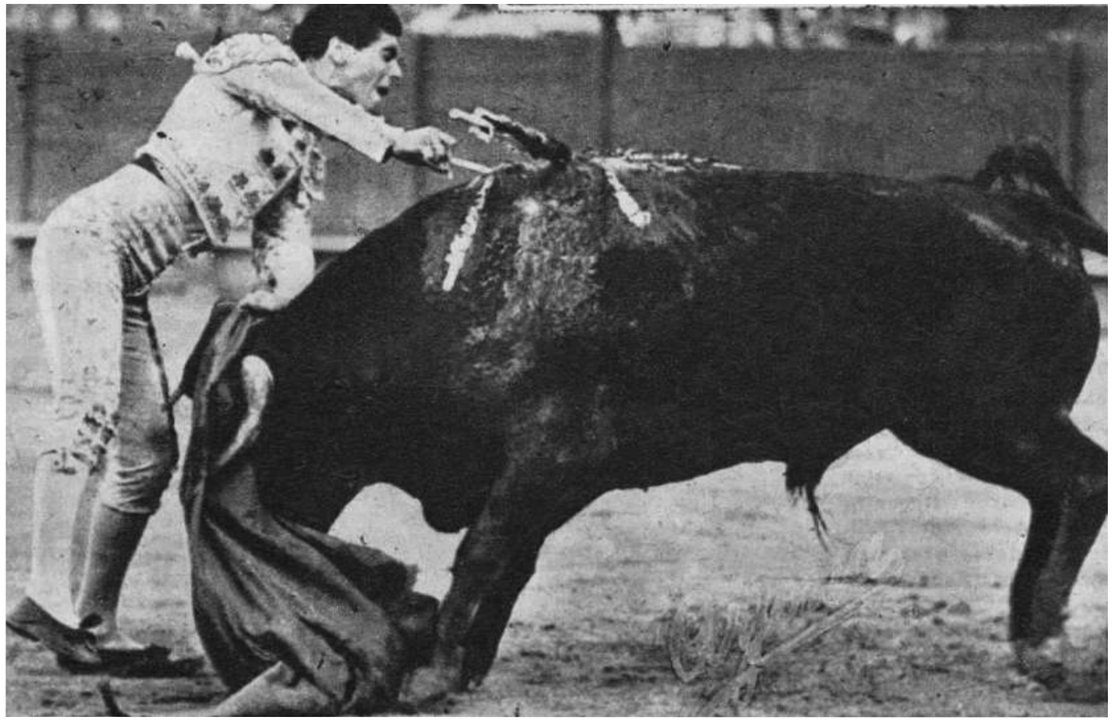
Comme pour le recibir, dans le volapié al encuentro il faut partir de près, pas plus d'un mètre et demi, car sinon tu ne peux pas estoquer bien : tu mets l'épée, ce qui n'est pas la même chose».



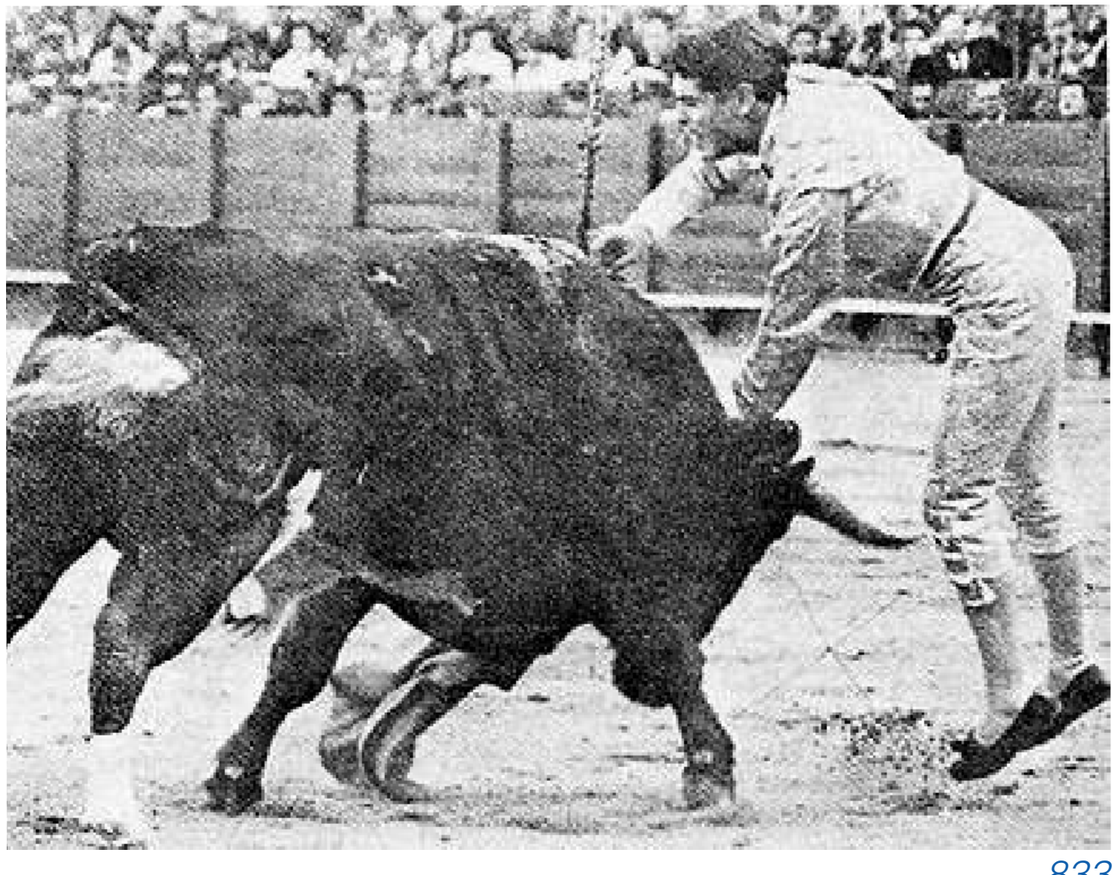
Une de l'hebdomaire «El Ruedo» consacrée à une estocade de Jaime Ostos et affiche de corrida sur le même thème.

Et il ne faut pas oublier que du tercio vers l'intérieur c'est le taureau qui commande, tandis que le torero commande du tercio vers le centre. Aujourd'hui les toreros estoquent du tercio vers l'intérieur car ils ne toréent pas avec l'épée de mort. Ça les oblige à revenir la chercher et les banderilleros ferment le taureau au tercio. Si tu torées au centre avec l'épée de mort c'est là qu'il faut estoquer quand le taureau se découvre. Sinon l'estocade se dissocie de la faena et on voit ce qu'on voit : un taureau sur la défensive, des épées basses, en avant, en arrière...»





Jaime Ostos, «en corto, por derecho y con el pecho» : la muleta vient chercher le taureau à hauteur des sabots et le buste bascule au-dessus des cornes.



L'ENSEIGNEMENT DE RAFAEL ORTEGA

Moins disert que son disciple Jaime Ostos, Rafael Ortega, auxquels ses concitoyens donnèrent l'apodo de ***«El Tesoro de la isla»*** (le trésor de la Isla) n'en publia pas moins sa conception du toreo dans un ouvrage au titre évocateur : **«El toreo puro»**.

À son sujet Antonio Ordóñez déclara un jour : *«C'est celui qui a toréé le mieux de nous tous»*. Et Antoñete ajouta *«Rafael Ortega est le torero que j'ai préféré entre tous. Le plus complet et celui qui a toréé avec le plus de pureté»*. Quant à Curro Vazquez, à ses débuts et après avoir le maestro déjà âgé toréer une becerra, il refusa de sortir après car il n'avait *«jamais vu toréer ainsi et j'avais peur d'être ridicule...»*

Obligé d'interrompre sa carrière prématurément par suite de graves blessures, Rafael Ortega devint directeur de l'école taurine de Cadix où il prodigua son enseignement, ce qu'il faisait aussi chez lui, à des toreros comme Paquirri, Riverita, Galloso, Ruiz Miguel, Antonio José Galán, Padilla, Currillo, Jesulín et autres.

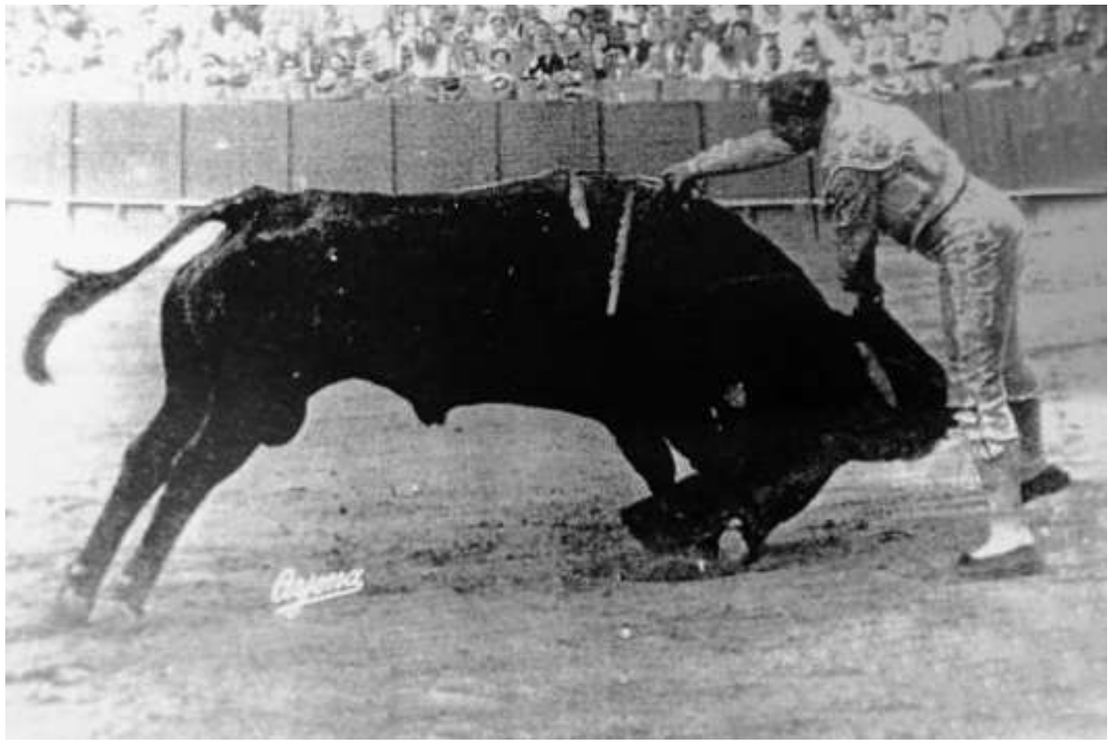


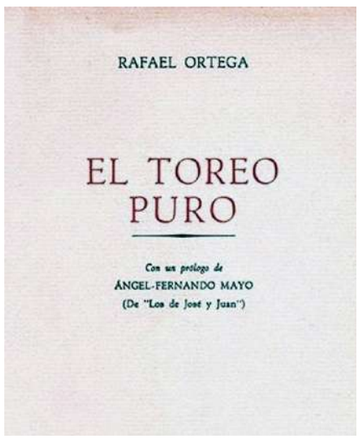
Rafael Ortega.

«Pour porter l'estocade dans les règles il faut se profiler de côté entre les cornes à une distance variable en fonction des caractéristiques du taureau, entre deux et trois mètres, pour en suivant entrer de face en avançant la muleta très basses jusqu'au sabot contraire à celui vers lequel tu entres, et en débutant avec la main droite à hauteur du coeur. Il ne faut pas tendre le bras, ni retirer la main vers l'arrière car en entrant davantage avec l'épaule qu'avec le bras on perd un temps précieux.

On a toujours dit que c'est la main gauche qui tue et c'est la vérité car dès qu'on l'a avancée il faut amener à soi le taureau en le toréant comme s'il s'agissait de donner une passe de pecho.

Les mains doivent se croiser, et tandis que l'une va vers l'arrière en conduisant le taureau qui lui obéit, l'autre s'avance pour donner la mort».









Mémorial de Rafael Ortega à San Fernando.

«On a toujours dit que c'est la main gauche qui tue et c'est la vérité».



S'élançant du pied gauche, Manuel Escribano fixe son regard sur l'endroit où il plongera l'épée. La muleta paraît un peu haute, peut-être parce que le taureau de Pedraza l'est aussi, ou qu'il n'humilie pas. (Istres 2022).

Les non-dits de l'estocade

Psychologiquement, la mise à mort demande au torero un effort important.

La lidia a consisté pour le torero à faire venir le taureau à lui pour sculpter ses charges.

Pour porter l'estocade il doit au contraite s'élancer, perdre de vue ses cornes et ne fixer que l'endroit où il plongera l'épée.

Pour les toreros «artistes» cette rupture est souvent difficile à assumer, raison pour laquelle nombre d'entre eux furent de piètres tueurs.

Cela paraît une évidence mais au risque de choquer il convient de le rappeler : pour tuer, il faut vouloir tuer.

Compter sur l'aide du taureau ou sur la chance sont des facteurs d'échec. Face au taureau au moment de l'estocade, le torero est comme un plongeur de haut vol : s'il attend que l'eau vienne à lui il n'a aucune chance de réussir sa performance. C'est à lui de plonger.

De toutes les suertes du toreo, l'estocade est celle qui véhicule le plus de contre-vérités. «Mettre l'épée» dans le taureau en passant vite est relativement facile. Certains grands toreros en firent même une spécialité.

Mais bien tuer comme Rafael Ortega, Jaime Ostos, Paco Camino, Paquirri ou José Mari Manzanares (père), et plus récemment Joselito, Ivan Fandiño et Emilio de Justo, est beaucoup plus compliqué.

Comme toute suerte l'estocade comporte trois temps, le cite, la réunion (ou *embroque*) et le *remate*, dont la lenteur conditione le mérite plus ou moins grand du torero.

C'est en **marquant les temps** que le matador obtient une exécution parfaite.

Pour bien en comprendre le mécanisme, il faut poser les bonnes questions.



Roca Rey a poussé l'épée sans la perdre du regard tout en balançant son buste vers le taureau. Seule entorse au concept "ostosien", l'épée est un peu avant et le coude gauche s'est plié, la muleta donnant alors la sortie vers le haut. Bilbao 2017.

Le mécanisme de l'estocade

Qu'attend le matador du taureau ?

Qu'il obéisse à la muleta tenue dans sa main gauche et qu'il baisse la tête pour permettre au matador de **passer la corne droite en suivant le bras qui tient l'épée**.

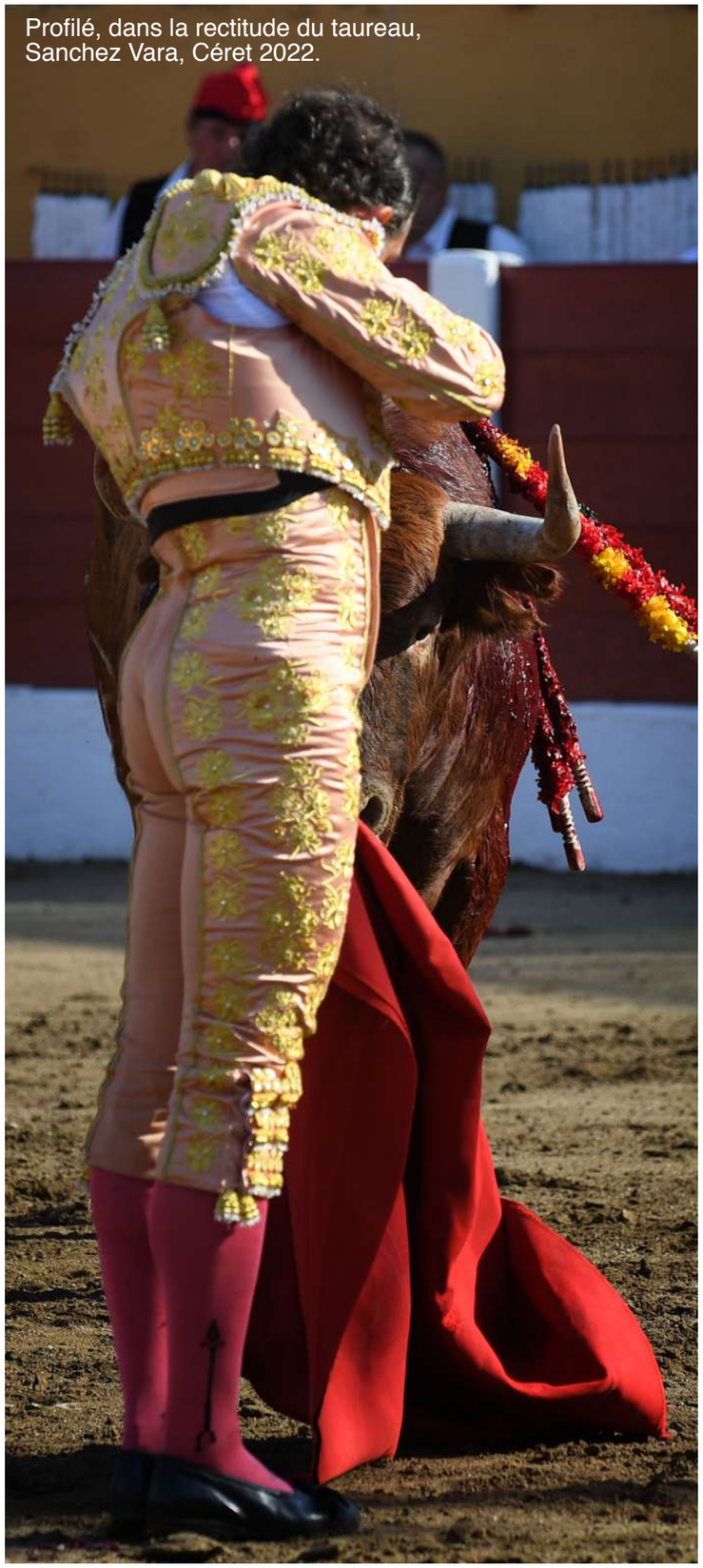
Où placer le taureau ?

Dans la plupart des cas l'estocade a lieu au *tercio*, ou entre le *tercio* et les *tablas*, entre les lignes tracées pour les picadors. On n'estoque le taureau dans le terrain des *tablas*, c'est à dire près des barrières, que lorsqu'il a été impossible de l'en éloigner.

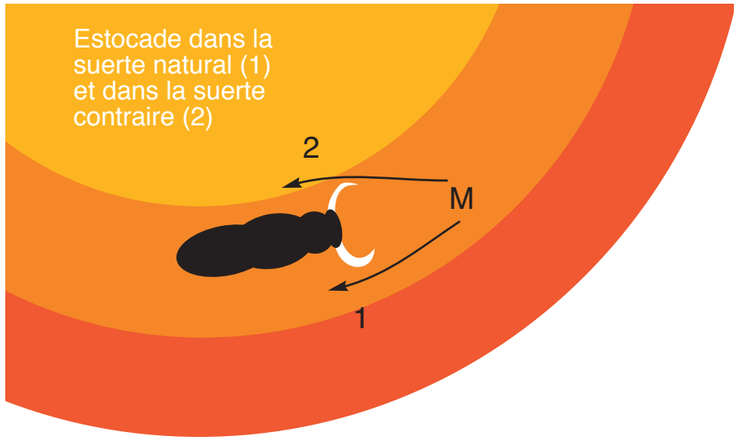
Et on ne l'estoque au centre, au grand regret du maestro Ostos, que s'il a manifesté une bravoure telle que sa fixité le rend encore attentif aux ordres que lui transmet le matador avec sa muleta, condition indispensable à la réussite de la suerte. **Car au moment de l'estocade le matador perd de vue le regard du taureau pour la première fois** afin de se concentrer sur l'endroit où il plongera l'épée.

Comment placer le taureau ?

Parallèle aux planches mais pas perpendiculaire à celles-ci car en y prenant appui il se défendrait au lieu d'attaquer, rendant difficile ou impossible de porter de l'estocade.



Profilé, dans la rectitude du taureau, Sanchez Vara, Céret 2022.



Au moment de l'estocade le matador perd de vue le regard du taureau pour la première fois.

Vers où donner la sortie au taureau ?

Soit vers le centre (1), **sortie naturelle** que l'on donne au taureau brave, soit vers les planches (2) s'il y a pris *querencia*, ce qui aidera le taureau moins brave à offrir au matador une dernière embestida. C'est la **sortie contraire**.

Pourquoi ses pattes doivent-elles être alignées ?

Pour que le taureau «**cadré**» **sur ses appuis** soit en mesure de répondre instantanément à l'ordre de la muleta. Dans le cas contraire il marquerait un temps de retard dans sa réaction, ce qui entraînerait certainement l'échec du matador.



Parfaitement profilé, épée levée et muleta basse, le Juli respecte l'orthodoxie.

Quelle est la position idéale de la tête du taureau ?

Le taureau porte son coup de tête de bas en haut. **Si au moment de l'estocade sa tête est trop haute il empêche le matador de voir l'endroit où il portera l'épée.** Si au contraire elle est trop basse, il n'a qu'à la relever pour empêcher le matador de passer.

Le matador doit donc veiller avant de s'élancer à ce que la tête du taureau soit dans le prolongement de son dos.

A quelle distance du taureau le matador doit-il se situer ?

La norme classique stipule que le matador doit s'élancer «*en corto y por derecho*», de près et tout droit, à 1,5 mètre précise le maestro Ostos.

La distance varie néanmoins en fonction des taureaux et du courage du matador. **Sans élan la suerte est plus risquée, avec, elle est facilitée**.

Idéalement le matador doit donc se placer suffisamment près du taureau pour pouvoir déposer sa muleta sous son muffle et pouvoir ainsi lui faire baisser la tête.

Dans le même temps il glisse son pied gauche derrière la muleta (premier petit pas), puis avance le droit (second petit pas), sur lequel il prend appui pour, en même temps, enfoncer l'épée et rebasculer sur le pied gauche pour passer au-dessus de la corne droite.

A quel endroit le matador place-t-il l'épée ?

L'emplacement idéal se situe à hauteur du garrot, entre la colonne vertébrale et l'omoplate droit. C'est la croix, *la cruz*. Entrant avec un angle de 45° l'épée provoque la mort subite d'origine cardiaque. Une mort similaire à celles dont furent victimes **El Yiyo** quand la corne du taureau Burlero lui transperça le coeur à Colmenar Viejo (1985), **Manuel Montoliu** en 1992 à Séville, **Victor Barrio** à Teruel en 2016 et **Ivan Fandiño** à Aire (2017).

Si autrefois les matadors mettaient un point d'honneur à tuer «dans le haut», beaucoup cherchent aujourd'hui en priorité à tuer vite.

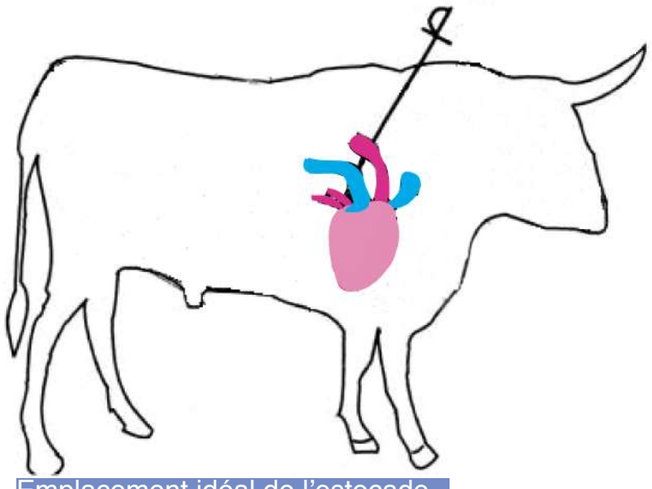
On voit donc désormais de nombreuses épées «**tomber**» un peu en avant et un peu plus bas que ne le veut l'orthodoxie. Il est difficile de savoir si le matador a visé bas ou si l'emplacement de l'épée n'est dû qu'à un sursaut du taureau.

On ne peut donc juger de l'honorabilité de l'estocade en se référant exclusivement à l'emplacement de l'épée.

C'est la façon dont celle-ci a été portée qu'il faut observer : **le matador a-t-il cité de près, est-il allé droit au taureau, *en corto y por derecho*, a-t-il décomposé ses gestes et a-t-il basculé au ralenti par-dessus la corne droite pour sortir de la suerte ?**

Si oui et indépendamment du fait que l'épée ait pu «**tomber**» un peu bas il a porté une estocade loyale.

Est-il au contraire passé très vite en cachant la tête du taureau à l'aide de sa muleta ou a-t-il bondi à la hussarde en partant de loin ? Même si l'épée est bien placée il s'agit là d'une estocade plus habile qu'orthodoxe, peut-être rendue nécessaire par les difficultés du taureau.



Emplacement idéal de l'estocade.



Faire la croix, muleta aux sabots et palo vers le bas.



Passer, muleta en bas.

Le matador dévie-t-il la charge du taureau au moment de l'estocade ?

Il est difficile à ce niveau de la faena de vouloir déplacer le taureau arrêté hors de son axe. Le torero se contente donc le plus souvent de lui faire baisser la tête pour pouvoir basculer au-dessus de sa corne droite. **Les grands matadors donnent à l'estocade toute sa profondeur en imprimant au mouvement lent de la muleta un rythme comparable à celui qui l'a animée tout au long de la faena.**

L'estocade peut alors être considérée comme un ultime muletazo donné au ralenti, au cours duquel la main gauche fait baisser la tête du taureau puis accompagne son coup de tête vers l'arrière, tandis que le matador, basculant au-dessus de la corne droite, met l'épée en ployant son coude droit pour transmettre à son estocade la puissance de son buste. **Ses deux bras qui se croisent au-dessus de la tête du taureau sont le signe de la perfection du mouvement.**

Pourquoi le matador doit-il "passer la corne" en portant l'estocade ?

Tout simplement pour ne pas rester devant le taureau après avoir mis l'épée. Sinon, en demeurant à sa portée au moment où celui-ci relève la tête, le risque est grand de se faire attraper. En outre, le fait de se concentrer sur l'effort à produire pour passer la corne au lieu de rester devant la tête, aide le matador à aller au bout de son geste.

Dans tous les cas, si l'épée ne pénètre pas, (*pinchazo*), le matador qui a fait l'effort de vouloir passer sera moins déséquilibré et donc moins en danger que celui qui se sera contenté d'allonger le bras sans s'engager.

Estocade basse portée sans s'engager, en passant loin et en masquant la tête du taureau.





Recibir de Manzanares.





Cite muleta en avant



...bascule sur le garrot...



baisse la muleta...



... libère le coup de tête...



conduit le taureau par le bas...





L'interprétation ci-contre du recibir par Juan Bautista est conforme en tous points aux standards du maestro Ostos.

Le recibir au filtre ostosien

Du recibir de Pedro Romero, et Jaime Ostos, porté *en corto y por derecho* sans bouger les pieds, les matadors contemporains offrent plusieurs versions dont l'orthodoxie parfois incertaine est compensée par leur côté spectaculaire. Attendre sans bouger les pieds que le taureau s'engouffre dans la muleta pour porter l'estocade exige de la part du matador un courage d'airain.



Recibir très lointain de Manzanares. La suerte est spectaculaire mais le maestro Ostos en dénoncerait probablement le manque d'orthodoxie. Le taureau hésite puis s'élance...



La muleta capte la charge et le torero avance le pied gauche.



Il est plus «facile», toutes proportions gardées, de le voir venir de loin et de profiter de son inertie pour lui donner une ultime passe, quitte à s'écarter légèrement de sa trajectoire au dernier moment.

Jusqu'à son retrait des ruedos, Juan Bautista fut certainement l'interprète le plus orthodoxe de la suerte de recibir qui lui valut de nombreux triomphes.

José Mari Manzanares (ci-contre en haut, ci-dessus et ci-contre à droite) en est toujours un interprète important, de même qu'un spécialiste du volapié porté avec beaucoup d'assurance et une grande efficacité qu'il doit à la vitesse acquise dans sa course d'élan.

Insuffisamment toréé bien que la muleta soit bien en place, le taureau arrache celle-ci des mains du matador.



LE VOLAPIÉ AU FILTRE OSTOSIEN

Avant qu'une grave blessure reçue à Madrid en 2022 ne lui fasse perdre momentanément le sitio à l'épée, **Emilio de Justo fut un des meilleurs interprètes du volapié.**

Dans la séquence ci-contre prise à Bayonne en 2023, il va au taureau *«en corto y por derecho»*, effectuant le premier pas du pied gauche dans la rectitude du taureau (photo 1), de même que le second du pied droit qui lui permet de reprendre appui sur le gauche pour se projeter sur le garrot et porter l'estocade (2 et 3).

Son manque relatif de sitio est visible dans la position du buste qui n'accompagne que timidement le mouvement et au relevé de sa main gauche qui cesse d'accompagner le taureau par le bas pour lui masquer le regard (4 et 5)).

Tel un tennisman jouant «petit bras», le matador semble ne pas jouer sa carte à fond, ce qui explique, bien qu'il se soit engagé et qu'il fasse la croix, l'impression d'inaboutissement qui ressort de cette bonne estocade (6).

Une impression qu'il faut relativiser : quand Emilio de Justo retrouvera totalement son sitio à l'épée, il redeviendra le grand matador qu'il fut notamment en 2017, tel qu'on peut l'admirer dans les pages suivantes.





Bayonne 2023, taureau de Zacarias Moreno.



Après être allé *en corto y por derecho* au taureau, le matador passe la corne en masquant sa tête.





En corto y por derecho, le matador passe la corne en masquant La tête.

L'estocade est dans la croix mais la main gauche masque la tête du taureau au lieu de le toréer.



Ce volapié porté par Emilio de Justo à un taureau de Victorino Martin en 2017 à Dax mériterait d'être montré dans toutes les écoles taurines, voltereta incluse pour que chacun ait conscience du danger assumé en estoquant loyalement.

Le matador est entré *en corto y por derecho*, a suivi son épée et balancé toute la puissance de son buste au travers de la pliure de son coude droit, levé pour donner à l'estocade l'inclinaison idéale (photos 1,2).

Bien qu'il ait mis le taureau dans sa muleta et parce qu'il ne l'a pas conduit vers le bas, celui-ci, probablement avisé en cours de faena, n'humilie pas et vient chercher le torero au moment où celui-ci passe au-dessus de sa corne droite (photo 3), l'épée toujours tenue dans sa main droite .

La voltereta est inévitable, voire la cornada (photos 4,5,6).

C'est ainsi que moururent Pepe Hillo et Manolete.

Emilio de Justo s'en sort ici avec une violente voltereta et une commotion.


1


2

Dax 2017, taureau de Victorino Martin. Engagement total du matador face à un taureau qui le cherche à mi hauteur...


3

... la voltereta est-elle dûe au fait que le matador n'a pas fait correctement baisser la tête du taureau en le toréant par le bas....


4

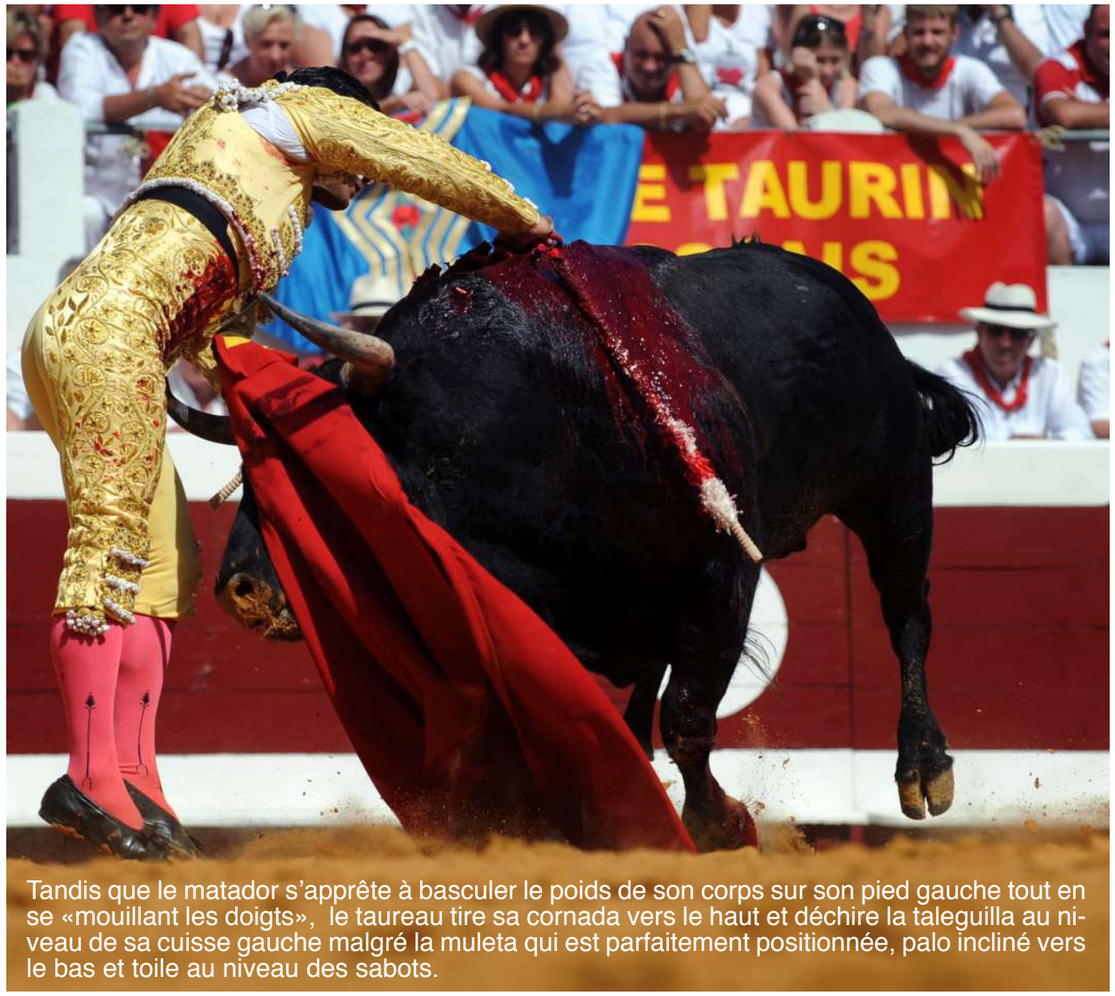

5

... ou à l'impossibilité de le faire, car le taureau ne s'engage pas ? Il semble que celui-ci ait décoché sa cornada en réponse à la muleta que le matador a posé sur sa tête... mais peut-être étais-ce l'unique option pour pouvoir mettre l'épée.


6



La main gauche, palo de la muleta vers le bas, a obligé le taureau à humilier. La jambe droite posée au sol impulse le mouvement de balancier du buste tandis que le bras droit pousse l'épée en s'engageant derrière au maximum. «*En corto, por dercho y con el pecho !*»



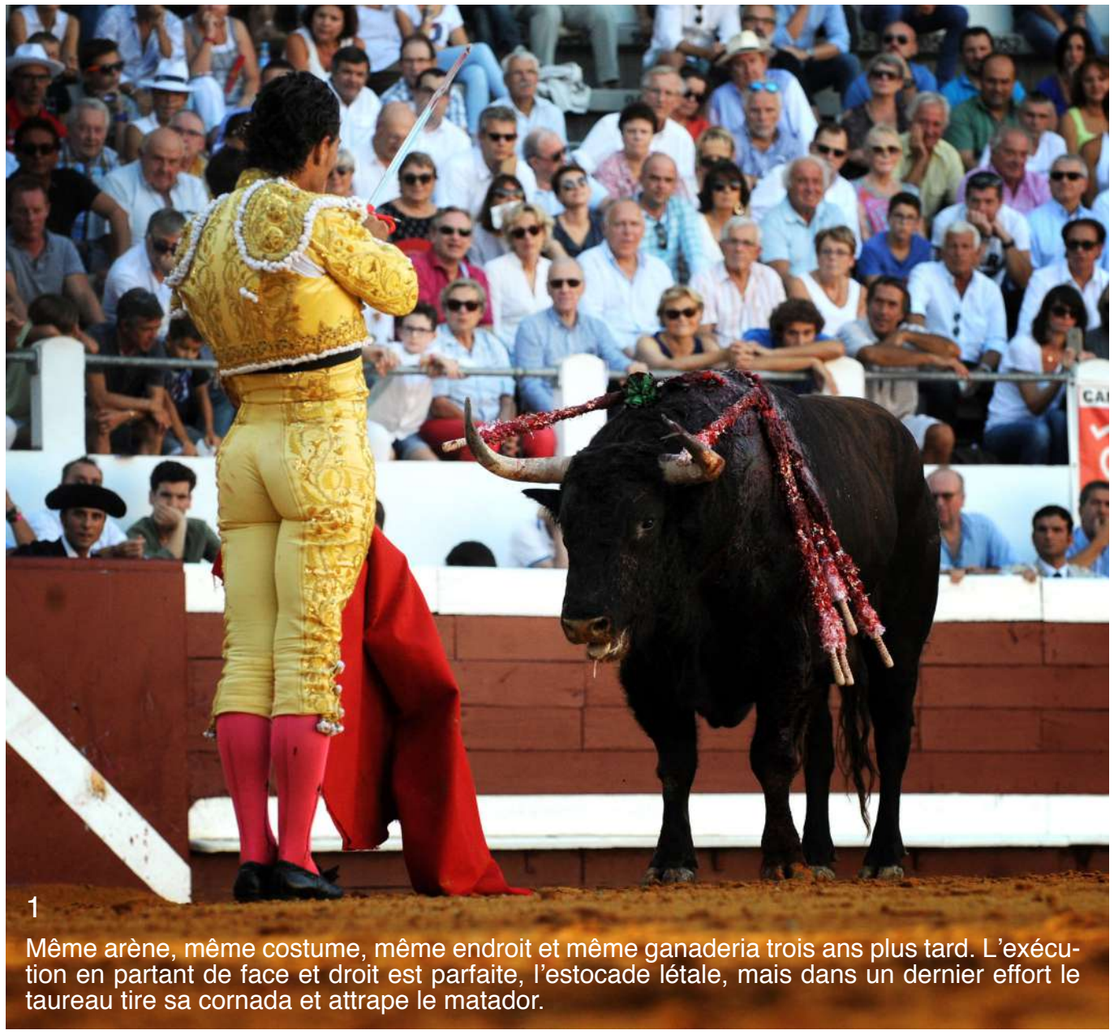
Tandis que le matador s'apprête à basculer le poids de son corps sur son pied gauche tout en se «mouillant les doigts», le taureau tire sa cornada vers le haut et déchire la taleguilla au niveau de sa cuisse gauche malgré la muleta qui est parfaitement positionnée, palo incliné vers le bas et toile au niveau des sabots.



L'autre grand estoqueador de notre époque, sinon le plus grand, fut Ivan Fandiño.

Ce volapié porté à Dax en 2013 à un taureau de Fuente Ymbro témoigne de son engagement total au mépris de son intégrité physique.

Le matador, pieds rivés au sol, balance son buste par-dessus la tête du taureau dont la corne droite effleure le **triangle de Scarpa ou trigone fémoral** de sa jambe droite, région anatomique où les cornadas sont souvent mortelles, comme ce fut le cas pour Manolete (1947) José Falcon (1974) et Paquirri (1984).



1

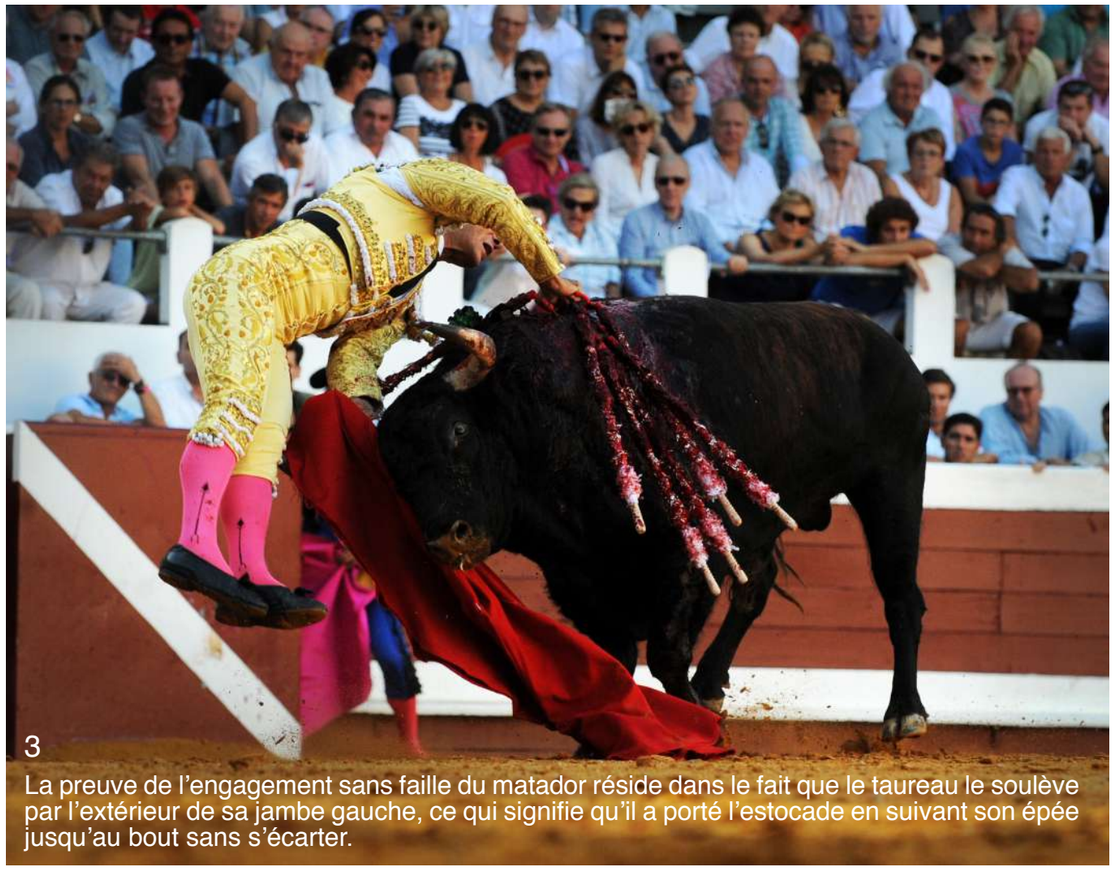
Même arène, même costume, même endroit et même ganaderia trois ans plus tard. L'exécution en partant de face et droit est parfaite, l'estocade létale, mais dans un dernier effort le taureau tire sa cornada et attrape le matador.

L'engagement d'Ivan Fandiño est total dans ce volapié porté en 2016. Citant de face épée haute comme les grands matadors du XIXe (1), Fandiño a avancé sa muleta jusqu'aux sabots du taureau de Fuente Ymbro (2) qui lance une cornada vers le matador au passage de sa corne droite (3) : attrapé au vol (4), Ivan Fandiño s'en tira avec une commotion mais sans cornada.

Réalisé avec une telle intégrité, le volapié ostosien mérite sa réputation de suerte fondamentale et de «moment de vérité».



2



3

La preuve de l'engagement sans faille du matador réside dans le fait que le taureau le soulève par l'extérieur de sa jambe gauche, ce qui signifie qu'il a porté l'estocade en suivant son épée jusqu'au bout sans s'écarter.



4

Une vue latérale de cette autre estocade portée par Ivan Fandiño en 2014 dans les arènes de Mont de Marsan à un taureau de La Quinta permet de mieux comprendre **le mécanisme des pas dont la longueur est fonction de la distance qui sépare le matador de l'animal.**

Citant de face et épée pointée en haut (photo 1), Ivan Fandiño a effectué son premier pas **du pied gauche dans la rectitude du taureau** (la photo manque mais l'arrière-plan permet de vérifier sa progression).

Le second pas (photos 2 et 3), toujours dans la rectitude du taureau, place son pied droit à l'endroit précis où le matador va pouvoir prendre son appui pour porter l'estocade.

Dans le même temps **la muleta s'avance** vers le mufle du taureau qui s'élance à son tour (photo 3).

Poussant sur sa jambe droite derrière son épée le matador va chercher son prochain appui sur le pied gauche **tout en plaçant l'épée dans la cruz** (photo 4)

Basculant alors le poids de son corps de la jambe droite vers la gauche, il propulse son buste au-dessus du taureau qui n'humilie pas beaucoup bien que la muleta l'y invite (5) et **culmine l'embroque en faisant parfaitement la croix** avec ses bras, tandis que ses pieds joints posés au sol attestent de la pureté de son geste (photo 6).



1
Mont de Marsan 2014, taureau de La Quinta.



2
La muleta avance vers le taureau au même rythme que le matador, palo pointé vers le sol pour envoyer la toile jusqu'aux sabots.



3


4
Le palo est toujours dirigé vers le sol, le fond de la muleta parvient aux sabots, mais sa partie arrière se déplie en sens contraire, "toquant" involontairement l'oeil droit de l'animal qui de ce fait humilie moins que le matador pouvait l'espérer.


5
Fandiño n'en continue pas moins à toréer le taureau vers le bas tout en projetant son buste au-dessus de lui dans le plus pur respect des canons ostosiens.



6



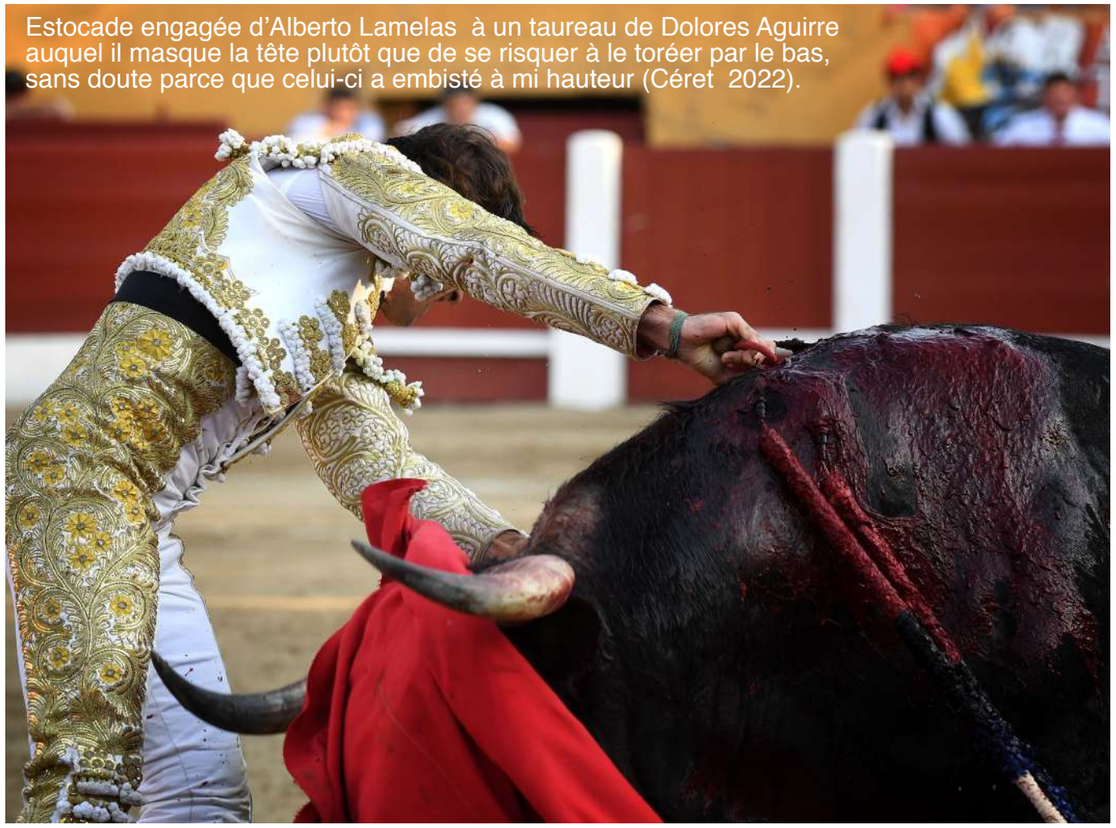
Manuel Escribano entre droit dans la suerte naturelle (sortie vers le centre). Le taureau de Victorino Martin n'humilie qu'à moitié (Bilbao 2017).



Grande estocade classique d'Emilio de Justo à un taureau de La Quinta (Dax 2021). La muleta aimante le regard du taureau en balayant le sol, palo pointé tout en bas.



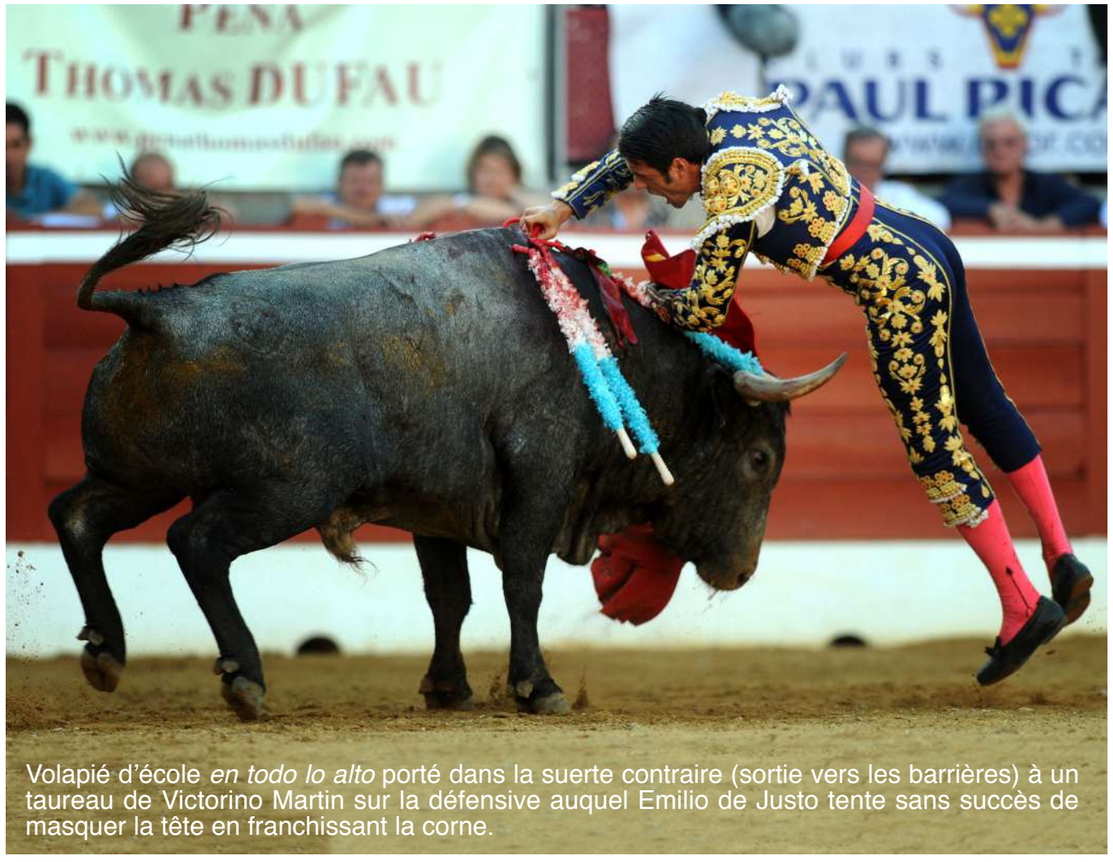
Grande estocade d'Adriano à un Buendia de Pallares (Dax 2023). La muleta torée par le bas tandis que le matador fait la croix et bascule au-dessus de la corne..



Estocade engagée d'Alberto Lamelas à un taureau de Dolores Aguirre auquel il masque la tête plutôt que de se risquer à le toréer par le bas, sans doute parce que celui-ci a embisté à mi hauteur (Céret 2022).



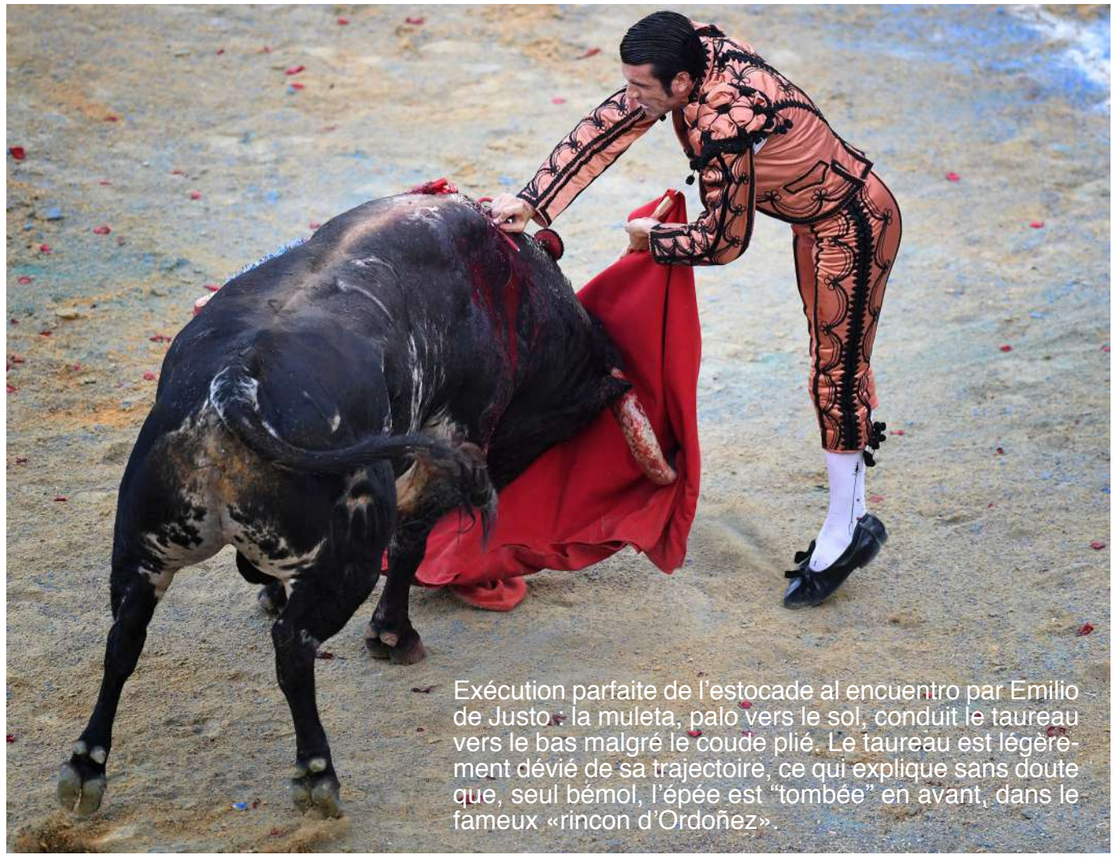
Isaac Fonseca a remarquablement présenté sa muleta sous la tête du taureau de Cuvillo (Dax 2021), est entré droit et de près, s'est engagé derrière son épée et donne la sortie par le bas en suerte contraire (vers les barrières). L'estocade est elle aussi «contraire» (côté grauche de la colonne vertébrale) et visiblement basse.



Volapié d'école *en todo lo alto* porté dans la suerte contraire (sortie vers les barrières) à un taureau de Victorino Martin sur la défensive auquel Emilio de Justo tente sans succès de masquer la tête en franchissant la corne.



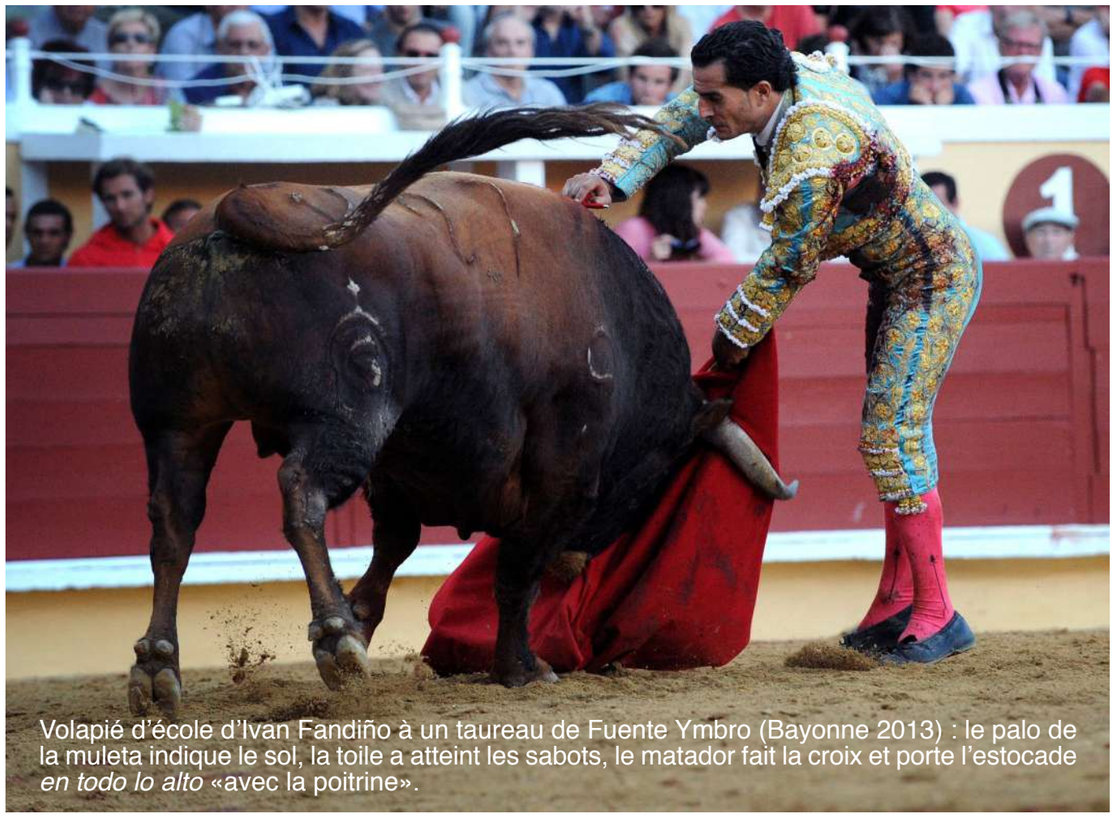
Estocade dans la suerte naturelle «a topacarnero» et «en todo lo alto» de Juan Leal, portée en partant de loin et en passant la corne sur le saut. Cette estocade spectaculaire est très aléatoire car il est difficile de viser juste avec une course d'élan longue et en bondissant.



Exécution parfaite de l'estocade al encuentro par Emilio de Justo : la muleta, palo vers le sol, conduit le taureau vers le bas malgré le coude plié. Le taureau est légèrement dévié de sa trajectoire, ce qui explique sans doute que, seul bémol, l'épée est "tombée" en avant, dans le fameux «rincon d'Ordoñez».



Excellente estocade al encuentro de Rafi à un taureau de Victoriano del Rio (Dax 2023). L'épée est *en todo lo alto* bien que la muleta remonte au lieu de continuer à guider la charge vers le bas, ce qui témoigne de la noblesse du taureau.



Volapié d'école d'Ivan Fandiño à un taureau de Fuente Ymbro (Bayonne 2013) : le palo de la muleta indique le sol, la toile a atteint les sabots, le matador fait la croix et porte l'estocade *en todo lo alto* «avec la poitrine».



Estocade *al encuentro* d'Antonio Ferrera à un taureau d'Adolfo Martin (Mont de Marsan 2021) qui freine des antérieurs dans la suerte, mais la muleta retient son regard et le matador a pu passer la corne avant le derrote.

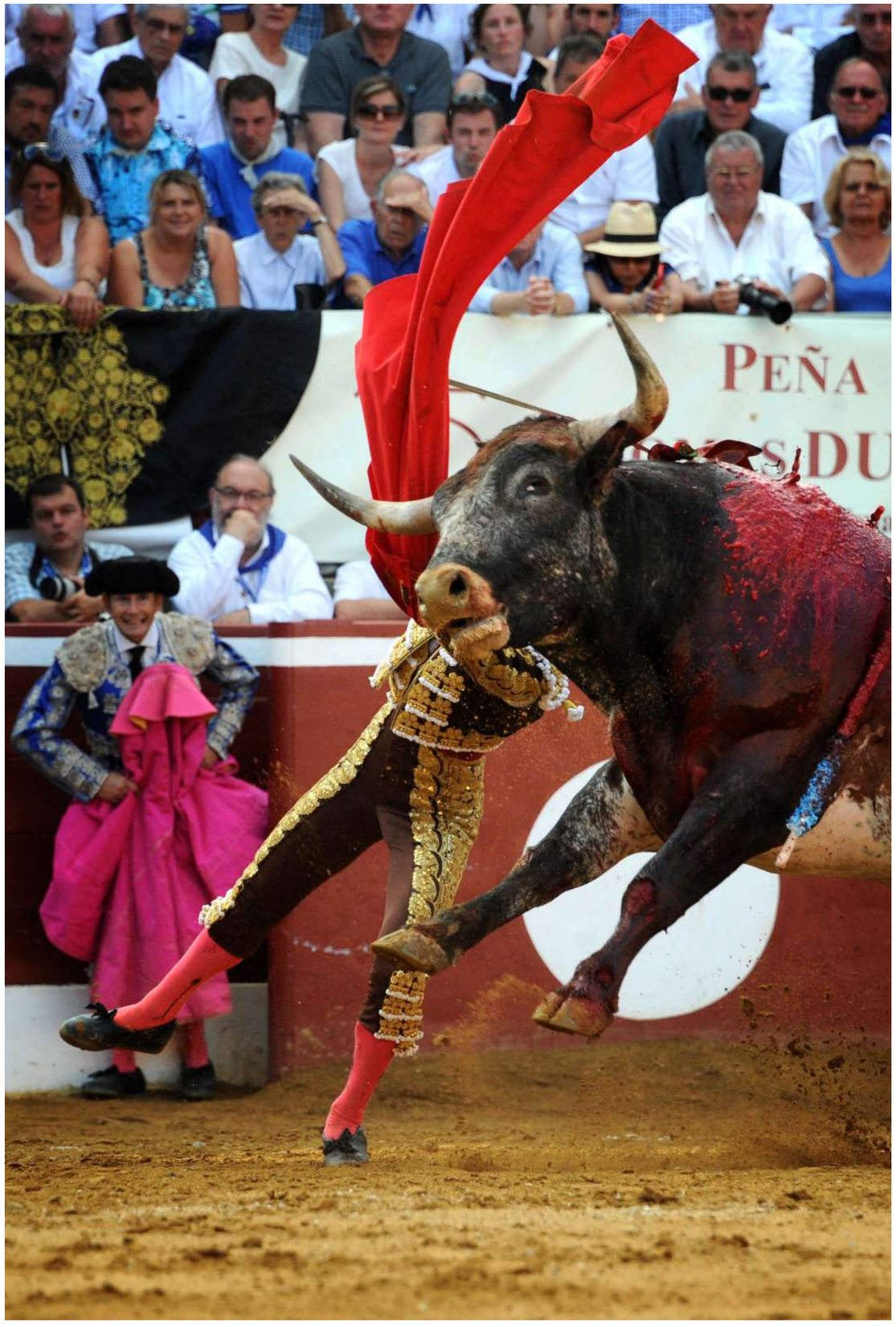


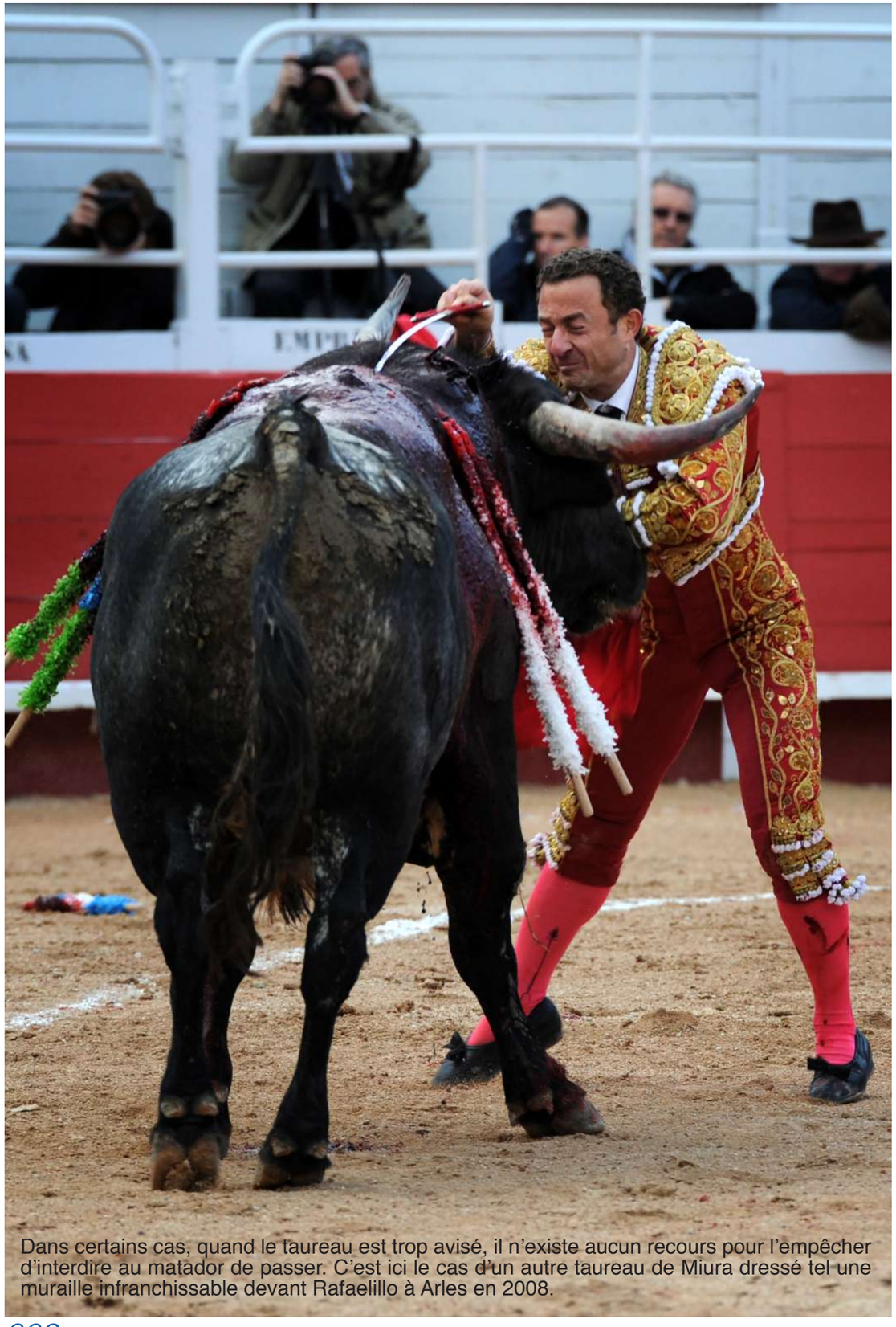
Bonne estocade *al encuentro* du Juli (Bilbao 2017) : la muleta est allée chercher les sabots pour faire humilier le taureau, le palo indique le sol, le matador fait la croix, le buste et le bras suivent l'épée.



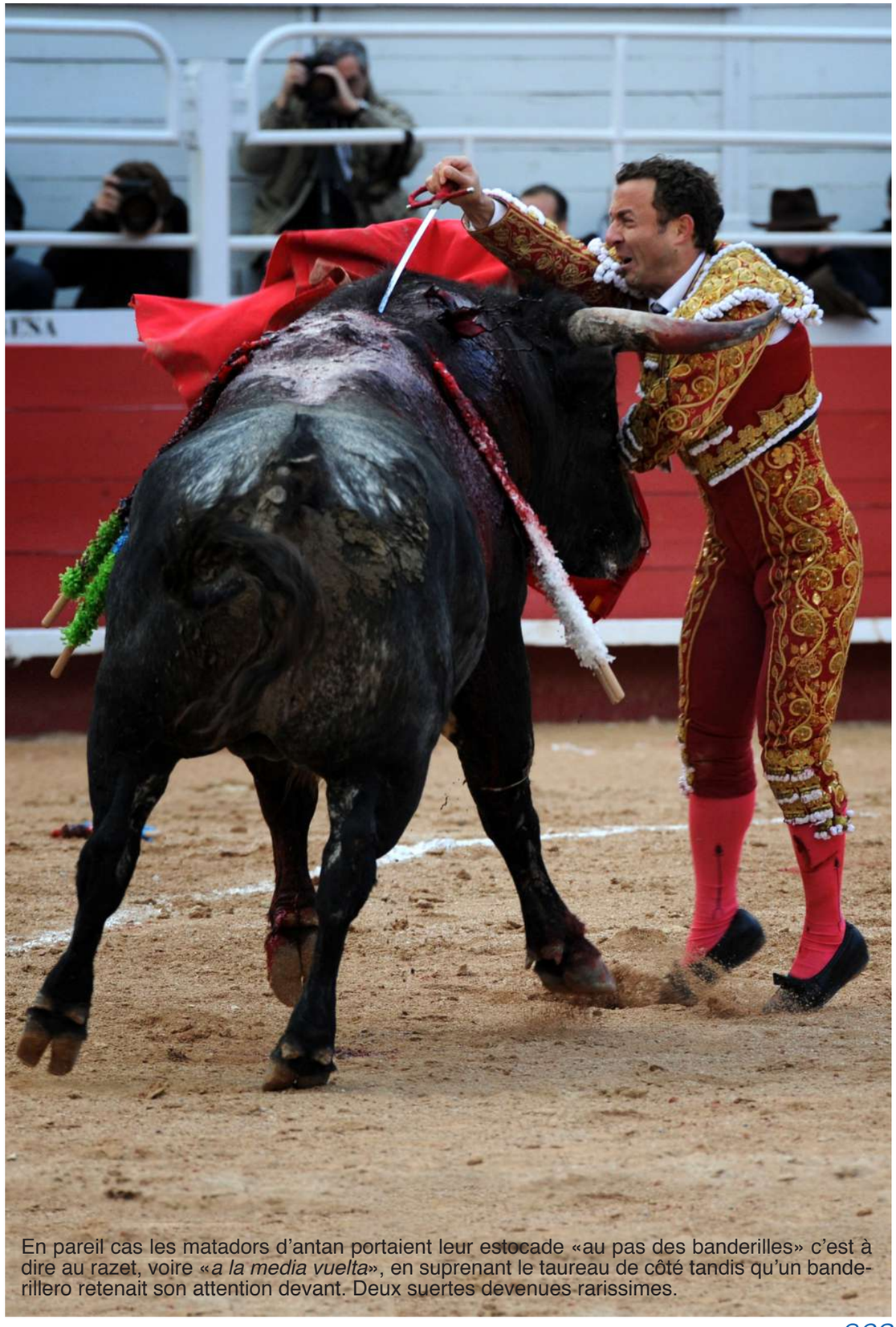
Dans certains cas, en raison de la taille du taureau ou de sa malice (sentido), le matador n'a d'autre option que de masquer sa tête à l'aide de sa muleta pour essayer de mettre l'épée et passer sa corne. Ce que fait ici Fernando Robleño avec beaucoup d'habileté face à un imposant taureau de Miura (Mont de Marsan 2016).







Dans certains cas, quand le taureau est trop avisé, il n'existe aucun recours pour l'empêcher d'interdire au matador de passer. C'est ici le cas d'un autre taureau de Miura dressé tel une muraille infranchissable devant Rafaelillo à Arles en 2008.



En pareil cas les matadors d'antan portaient leur estocade «au pas des banderilles» c'est à dire au razet, voire «*a la media vuelta*», en suprenant le taureau de côté tandis qu'un banderillero retenait son attention devant. Deux suertes devenues rarissimes.

Le “Julipé”

Toute règle possédant ses exceptions, l’orthodoxie de l’estocade fut mise à mal par diverses interprétations malignes auxquelles ses inventeurs n’avaient pas songé mais que le maestro Ostos eut l’occasion de critiquer.

La plus élaborée de ces interprétations est à mettre au passif du Juli.

Désireux de ne pas perdre le bénéfice de ses faenas à cause d’un usage déficient de l’épée, le Juli imagina une technique personnelle pour obtenir une régularité et une efficacité maximum au moment de mettre l’épée, technique qu’il masquait habilement en citant de face muleta sur ses pieds (photos 1,2).

Les aficionados et les critiques donnèrent à cette nouvelle manière de porter le volapié le nom évocateur de «Julipié», sans en percer le secret.


1 Nîmes 2023. De face.


2 Palo à l’horizontale.


3 Premier pas du pied droit en croisant les appuis.


Le diable dans le détail : appuis croisés de côté au lieu d’aller de l’avant.
4


5


6 Le matador est décalé, le taureau n’a pas encore bougé.


7 Le matador masque la tête du taurteau qui fait un pas.


8

Le diable est dans le détail. Pour comprendre le Julipié il faut observer comment le torero inversait ses appuis (photo 3,4,5) lors de son premier pas effectué en croisant ses jambes. Au lieu de partir du pîed gauche pour prendre appui sur le droit au moment de passer la corne, le Juli partait du pied droit qu’il déplaçait latéralement devant le gauche avec un sens de l’équilibre peu commun.

Ayant ainsi quitté d’un seul pas la zone dangereuse située dans la rectitude du taureau (6, 7) et donc passé la corne au large, il revenait vers le taureau en prenant appui sur son pied gauche pour plonger sur le garrot par un bond rentrant (8).

Cette marge de manoeuvre inacceptable au regard de l’orthodoxie ostosienne provoquait un retard dans le timing de l’estocade qui avait pour effet de faire «tomber» l’épée en arrière de son emplacement idéal (9), ce que le public des arènes sanctionne encore.

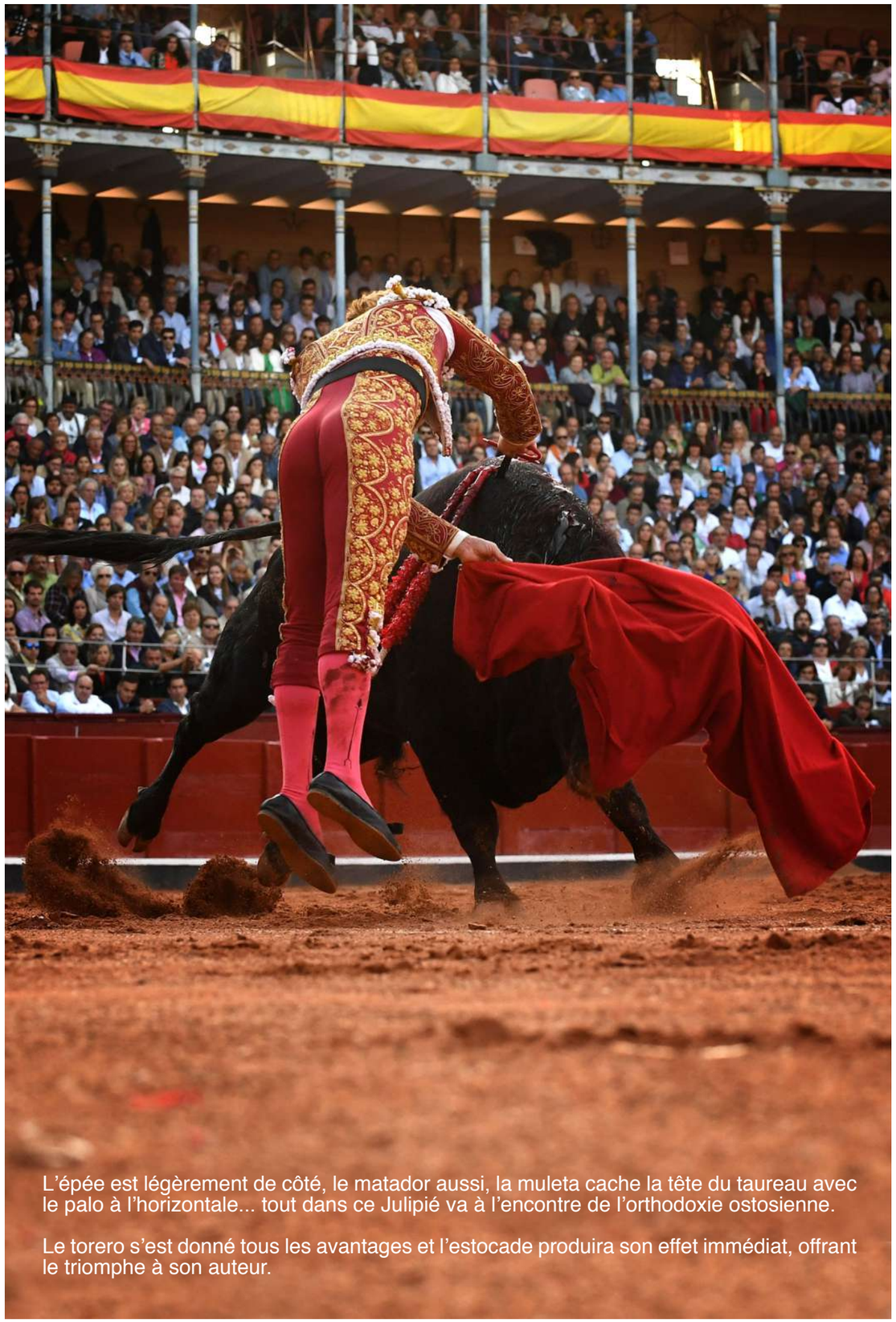
Fort heureusement, cette interprétation maligne n’étant pas à la portée de tout le monde car elle repose sur une habileté diabolique, le Julipié n’a pas fait école... pour l’instant.


9



Vu de profil le Julipié n’en demeure pas moins spectaculaire en raison de l’engagement du matador lors de son bond de retour rentrant et de l’efficacité souvent létale de ses estocades «tombées» et «traseras» (basses et en arrière). Saint-Sébastien 2018 ci-dessus, Salamanque 2019 ci-dessous et ci-contre.





L’épée est légèrement de côté, le matador aussi, la muleta cache la tête du taureau avec le palo à l’horizontale... tout dans ce Julipié va à l’encontre de l’orthodoxie ostosienne.

Le torero s’est donné tous les avantages et l’estocade produira son effet immédiat, offrant le triomphe à son auteur.

La «Solerade»

Depuis trois siècles que l'estocade se porte «à la loyale», aucun torero n'avait réalisé la suerte offerte par Maxime Solera à Céret en 2019 face à un Urcola de Monteviejo.

Si les matatoros célèbres pour leurs suertes osées s'y étaient risqués Goya en aurait fait mention dans ses tauromachies gravées ou peintes. Et si les matadors du XIXe comme Paquiro voire Guerrita qui sautaient souvent le taureau aux banderilles s'y étaient essayés, il en existerait de nombreuses lithographies.

Rendons donc à Maxime ce qui appartient à Solera, auteur à Céret d'un *volapié al encuentro* sans muleta - d'autres le font -, épée dans la main gauche - il y en a eu quelques uns - dans la cruz - c'est le but, et en sortant de la suerte par un saut périlleux - certes aidé par le novillo de Monteviejo - en retombant debout à sa queue, ce qui est inédit !

Pour unique qu'elle soit, cette **Solerada** qu'il est peu probable que nous puissions revoir un jour (ce qui serait alors une suerte signature) mérite sa place dans l'histoire de la tauromachie au même titre que les estocades données par les mata-toros représentés par Goya avec un chapeau pour muleta, ou celle donnée par un matador juché sur des échasses au XIXe, ainsi que le grava Gustave Doré en 1867.













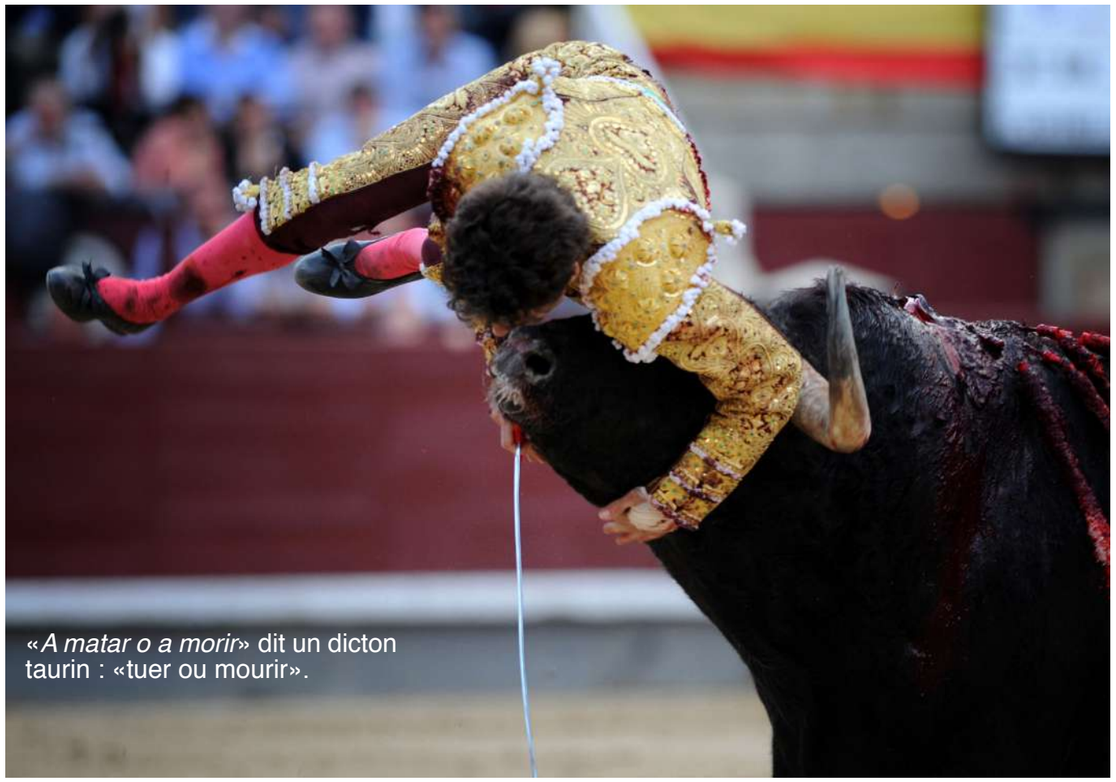



Le matador a, comme on dit, «pris les boulevards» avec de grandes précautions pour porter l'estocade «*a capón*», en donnant une sorte de coup de poing pour compenser le fait de n'avoir pas basculé le buste sur le morillo. Ayant plongé l'épée de côté en essayant de rectifier sa trajectoire par le jeu de son poignet, celle-ci est perpendiculaire au lieu d'être inclinée à 45°.



Lors de son triomphe historique à Madrid en 2007 (sept oreilles en deux corridas), José Tomas porta des estocades qualifiées de «suicidaires» par certains. Au mépris du danger et pratiquement certain de la voltereta, il s'engagea derrière son épée avec la ferme volonté de ne pas laisser s'enfuir le triomphe promis après ses prestations muleta en main.





«*A matar o a morir*» dit un dicton taurin : «tuer ou mourir».



L'estocade est «le moment de vérité» : plus elle est portée de manière orthodoxe, plus elle est dangereuse pour le matador qui reste à portée d'un derrote si la muleta cesse de capter le regard du taureau dont lui-même perd la tête de vue pour se concentrer sur le morillo.



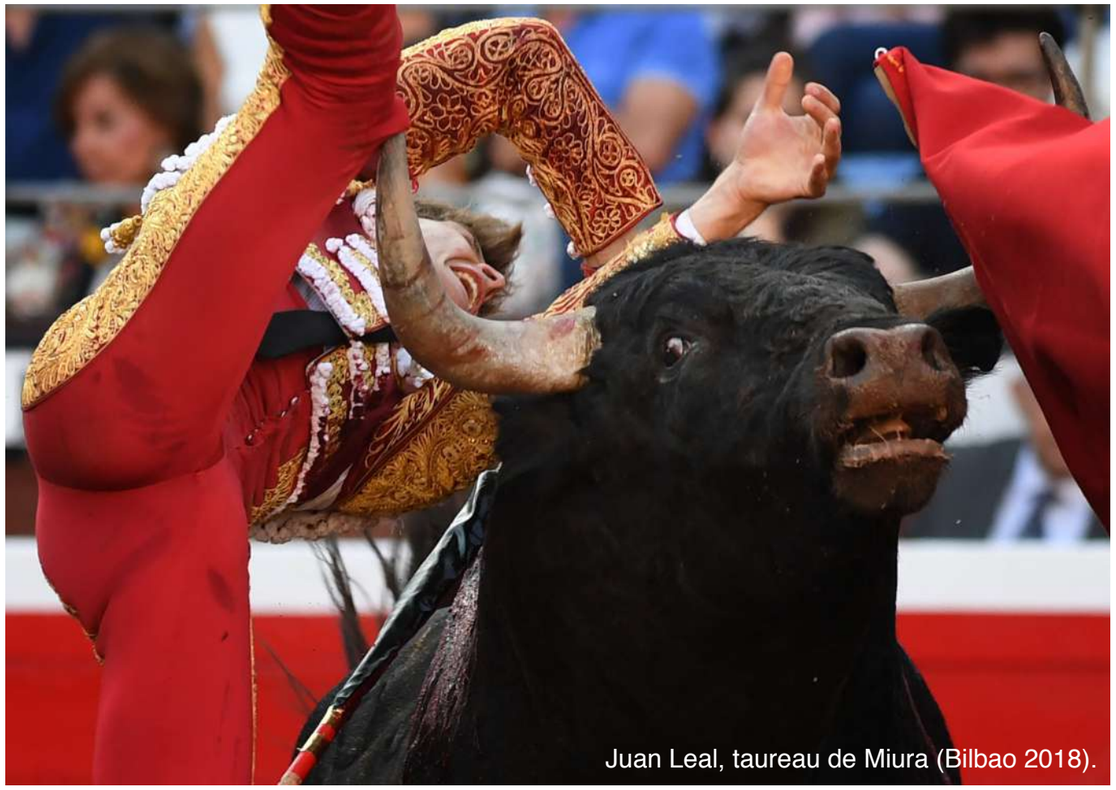
Clemente à Mont de Marsan en 2023, taureau de La Quinta.



Javier Castaño taureau de Palha (Madrid 2012).



Enrique Ponce (Bilbao 2018).

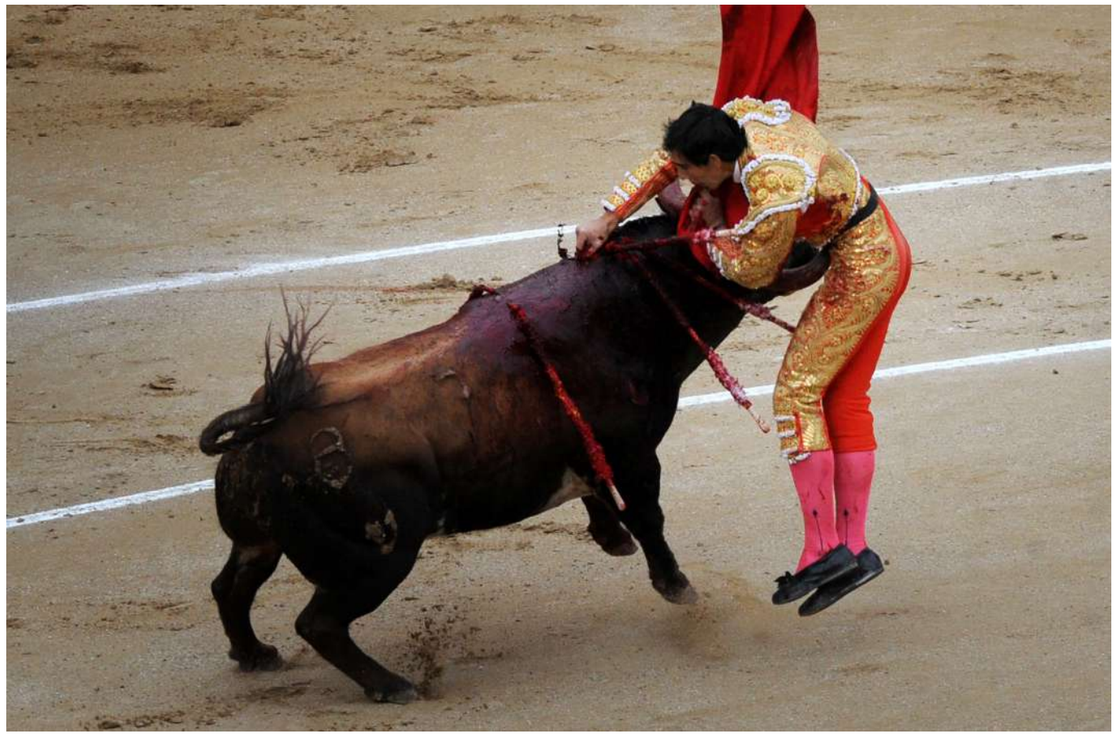


Juan Leal, taureau de Miura (Bilbao 2018).

Jimenez Fortes, Madrid 2014, taureau du Ventorillo. Cette corrida s'arrêta après le second taureau, les trois matdors étant blessés, dont David Mora très grièvement.









LA MORT DU TAUREAU

La mort du taureau est une tragédie seulement acceptable si l'homme met loyalement sa propre vie en jeu.

La corrida est un théâtre d'ombres et de lumières sur la scène duquel la mort flirte avec la vie. Oui, le taureau y meurt plus souvent que l'homme mais à chaque instant le matador peut mourir aussi et cette possibilité atteste de la dimension éthique de la tauromachie.

Comment ne pas songer aux épopées homériques dans lesquelles la foi en leur destinée nourrit les héros. Les matadors de toros sont semblables à ceux de l'Iliade, prêts à mourir pour une cause qu'ils estiment juste dans l'espoir que l'on se souviendra d'eux.

Que cette réalité puisse heurter dans une société aux pulsions animalitaires est un fait qui ne relève pas d'une question morale, à moins de vouloir imposer la même pour tous au mépris de la liberté de conscience.

Le Taureau meurt, oui, mais la mort est le propre du vivant.

Avant, il vit conformément à sa nature grâce au respect de l'homme qui l'élève en liberté et l'affronte loyalement : la libération animale consistant à respecter la nature de chaque espèce et la nature du taureau étant de combattre pour affirmer sa supériorité, la tauromachie libère le taureau auquel elle permet d'exprimer sa nature. CQFD.

Le combat de l'arène n'a de sens que si la Nature, incarnée par le taureau, possède une force destructrice.

L'art véritable naît d'une pulsion aussi sauvage que la matière dont on l'extrait.

L'art du toreo ne peut donc naître que de la rencontre entre un homme et un taureau pareillement indomptables, rencontre dans laquelle le premier apporte sa dimension culturelle pour transcender leurs instincts à tous deux.

En ce sens la corrida permet à l'être humain d'exposer sa complexité en montrant tout autant sa part instinctive et animale que sa part rationnelle sublimée au fil de son évolution et qui résulte du travail que chaque individu fait sur lui-même.

Le propre du torero est de combattre avec honneur en respectant l'éthique qu'il se fixe.

Face au taureau qui veut le tuer il s'interdit de céder à l'instinct de survie et de fuite. Il doit vaincre par son courage sa nature primitive que le taureau possède aussi, tout en observant une éthique qui n'oblige que lui.

L'homme fait émerger la beauté du combat en modelant la nature indomptable incarnée par le taureau.

Cette bravoure témoigne du respect que l'homme voue au taureau.

Préservé par lui de toute domestication, le taureau perpétue la sauvagerie de l'aurochs qui donna naissance aux tauromachies pratiquées dans la plupart des civilisations antiques de la sphère indo européenne à partir du néolithique.

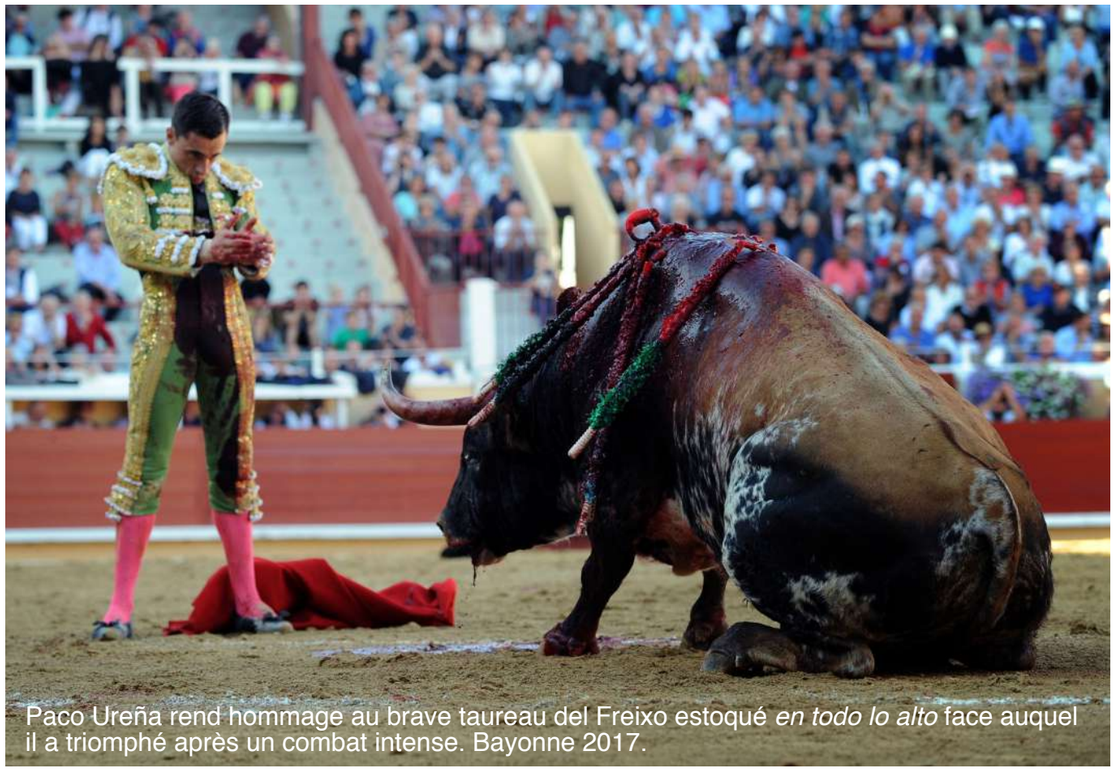
La corrida pourrait-elle évoluer en supprimant la mort du taureau ?

Toutes proportions gardées, la corrida sans la mort du taureau serait au rituel ce qu'un steak de quinoa est à la gastronomie française. Au regard de la dimension patrimoniale de la corrida, prétendre transformer cette cérémonie en simulacre folklorique ne sera jamais acccepté par les populations attachées à préserver leur culture.

Le taureau meurt donc, oui, mais il est le seul animal au monde qui meurt sous l'ovation d'une foule admirative et envieuse de sa bravoure.

Poète universellement célébré, Federico Garcia Lorca décoda le sens de cette fête tragique et grandiose qu'il disait la plus culte : *«L'arène est le seul endroit au monde où la mort s'enveloppe de la plus éblouissante beauté».*

Une beauté dont ne fut pas enveloppée la sienne qui survint de façon sommaire, certes aux côtés de deux banderilleros, mais sans lumière ni ovation.



Paco Ureña rend hommage au brave taureau del Freixo estoqué *en todo lo alto* face auquel il a triomphé après un combat intense. Bayonne 2017.



Morante rend hommage au taureau de Nuñez del Cuvillo. face auquel il a réalisé une faena majestueuse.Nîmes 2023



Morante, Bilbao 2014, taureau de Nuñez del Cuvillo.



Juan Bautista, Arles 2019, taureau de La Quinta.



Le descabello est un coup de grâce instantané. Riscle 2013, novillo de Pablo Mayoral.

Les stigmates de la passion

C'est au moment où il est diminué physiquement que le taureau est le plus dangereux.

Sa distance d'attaque se raccourcit et le torero doit se situer plus près de lui pour provoquer son départ. Très adroit, le taureau ne pardonne aucune erreur et tel un boxeur il frappe de l'une et l'autre corne le matador tombé en son pouvoir.

La précision de ses coups lorsqu'il est adulte est la cause d'un grand nombre de blessures, fractures, traumatismes, contusions ou cornadas, souvent graves et parfois mortelles. Les arènes disposent d'un bloc opératoire où une équipe est prête à intervenir. Chaque année de nombreux toreros reçoivent des cornadas de vingt, trente, voire quarante ou cinquante centimètres d'extension, occasionnant souvent des lésions vasculaires graves et parfois mortelles.

La particularité de ses blessures est que pour un seul orifice d'entrée de la corne peuvent exister à l'intérieur du corps plusieurs trajectoires différentes. Pour le chirurgien il s'agit dans tous les cas de se livrer à une exploration minutieuse afin de les reconnaître, les nettoyer puis les refermer toutes. Chez les toreros blessés persiste toujours le vieux syndrome de la «trajectoire oubliée» qui provoque l'infection et parfois la gangrène.

Aucun torero ne peut se vanter de n'avoir jamais reçu de coup de corne. Depuis la découverte de la pénicilline par le docteur Flemming dont un buste a été érigé par les toreros devant les arènes madrilènes pour l'en remercier, les complications post-opératoires sont mieux maîtrisées. Mais nombreux sont les toreros qui, sans les progrès de la chirurgie, auraient succombé à leurs blessures comme ce fut le cas ces dernières années pour José Falcon, Paquirri, El Yiyo, Rodolfo Rodriguez "El Pana", Victor Barrio et Ivan Fandiño, ainsi que les banderilleros tels qu'el Campeño, Manuel Montoliu, Ramon Soto Vargas, ou des picadors comme José Antonio Muñoz.

Bien que le public puisse l'oublier tout à ses émotions artistiques, la mort est toujours présente en piste et peut frapper n'importe qui n'importe quand.

Luis Miguel Dominguin la définissait comme un espace d'un mètre carré qui se déplace de manière aléatoire dans le ruedo et dans lequel il faut éviter de tomber.

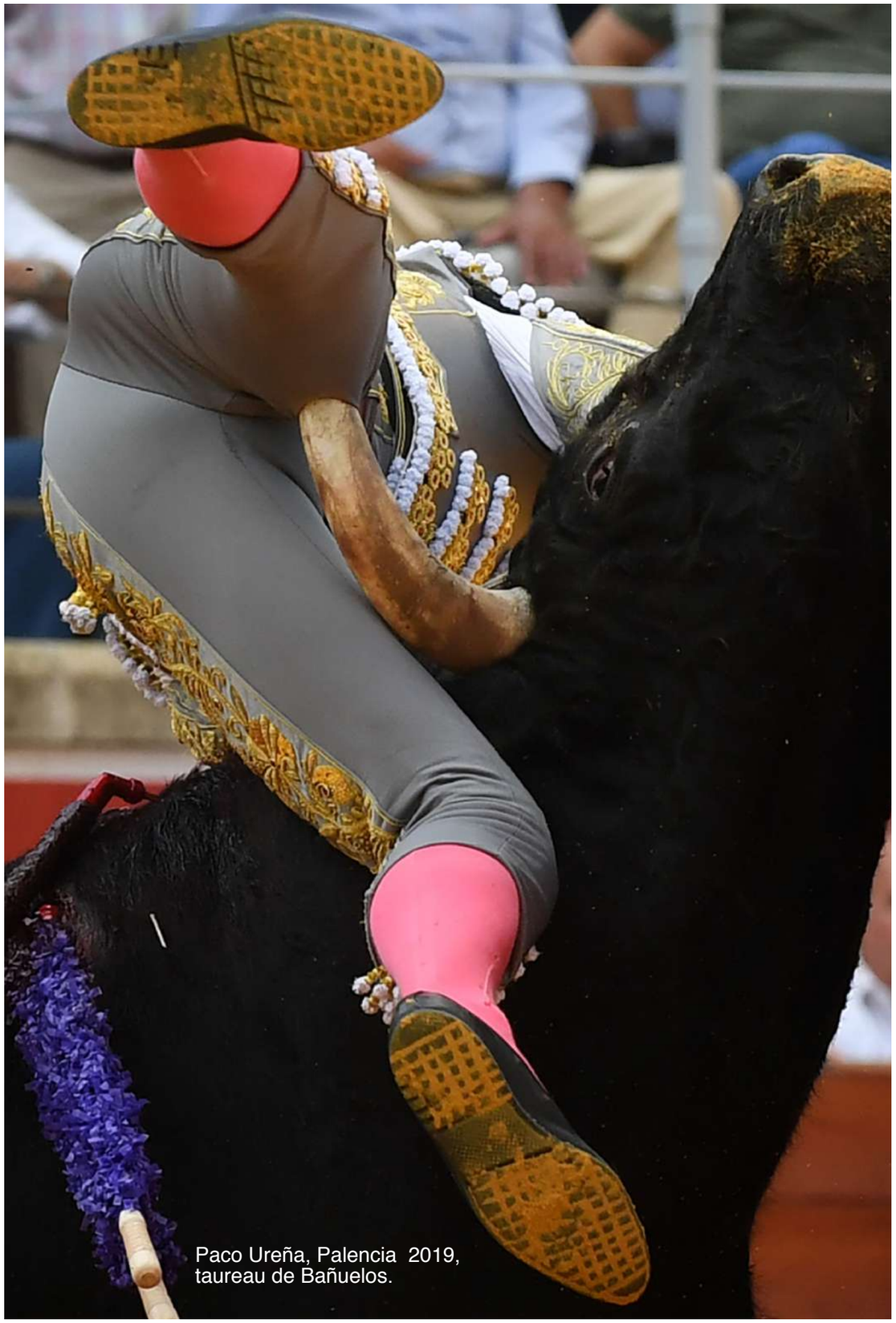
Les toreros le savent et l'assument. Une erreur d'appréciation, un mouvement imprévu du taureau, une rafale de vent qui plaque la muleta et attire sur lui le coup de corne, nombreuses sont les raisons que l'on peut invoquer a posteriori.

La principale est simple : en combattant le taureau dans l'arène, le torero, accepte l'idée d'y laisser sa vie.

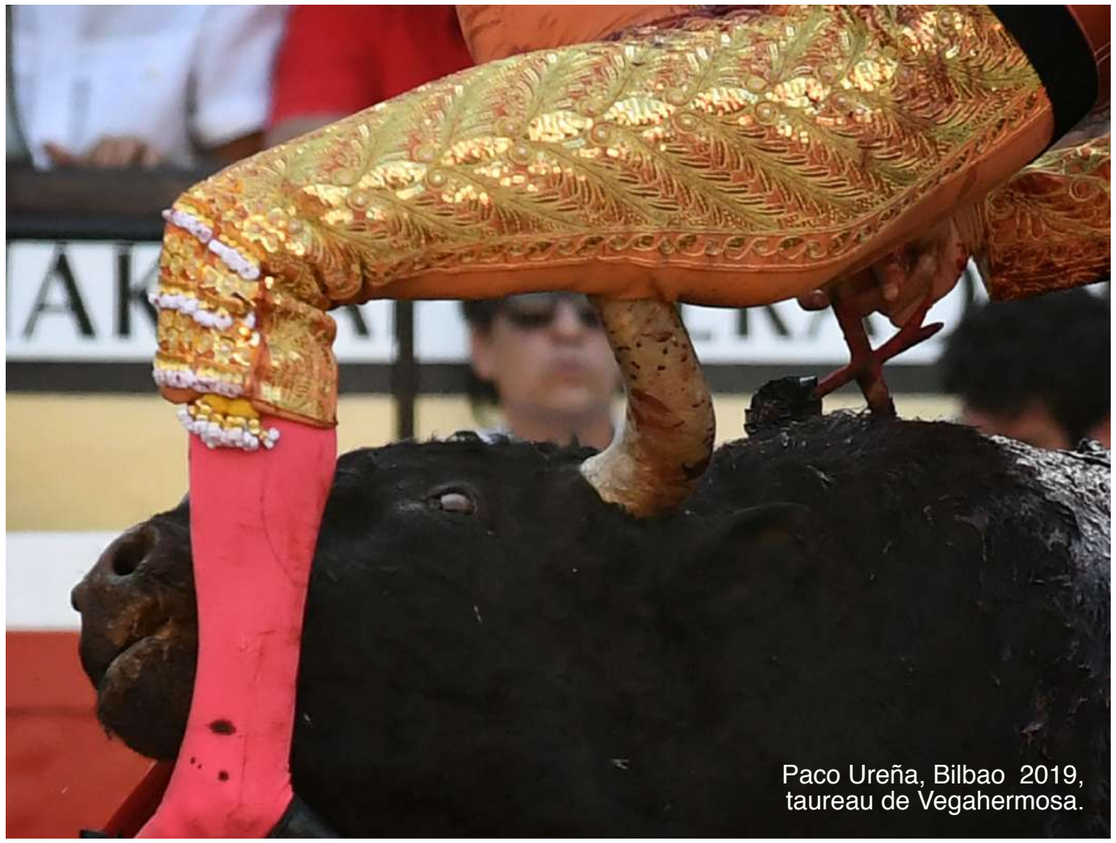
Quand la corne frappe, c'est le destin qui s'accomplit. Les plus grands ne sont pas épargnés : on ne résiste pas impunément durant des années à la pointe des cornes avec l'obligation de confimer son statut chaque jour sans être blessé.

Juli faillit laisser sa vie dans les arènes de Séville, Ponce fut à deux doigts de mourir après s'être fait perforer le poumon à Léon, Perera vit sa conquête du sommet interrompue par une blessure gravissime à Madrid, David Mora, sur le point de s'imposer aux côtés de Fandiño, fut contraint de mettre un terme à sa carrière après qu'un taureau lui eut tranché le nerf sciatique à Madrid, lui laissant une boîterie à vie ; Roca Rey perdit une temporada entière suite à une cornada, Daniel Luque se fit éventrer au Puerto de Santa Maria l'an passé, là où José Exposito Candido laissa sa vie deux siècles plus tôt. Ordoñez, Ortega Cano, Ferrera ont reçu plus de vingt cornadas... Julio Robles et Christian Nimeño restèrent paralysés après une voltereta, et tous ceux qu'il est impossible de citer sans en oublier.

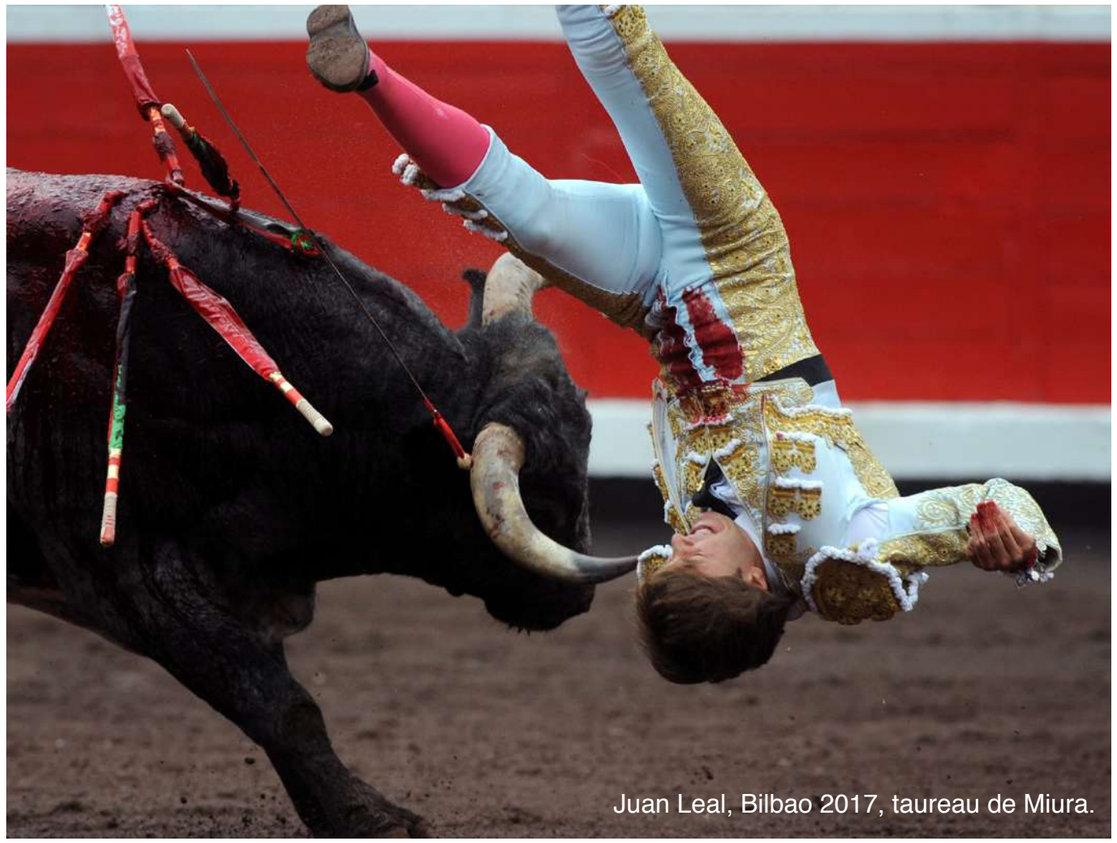
Rafaël de Paula : *«La peur existe, puisqu'il y a un mot pour la nommer !»*



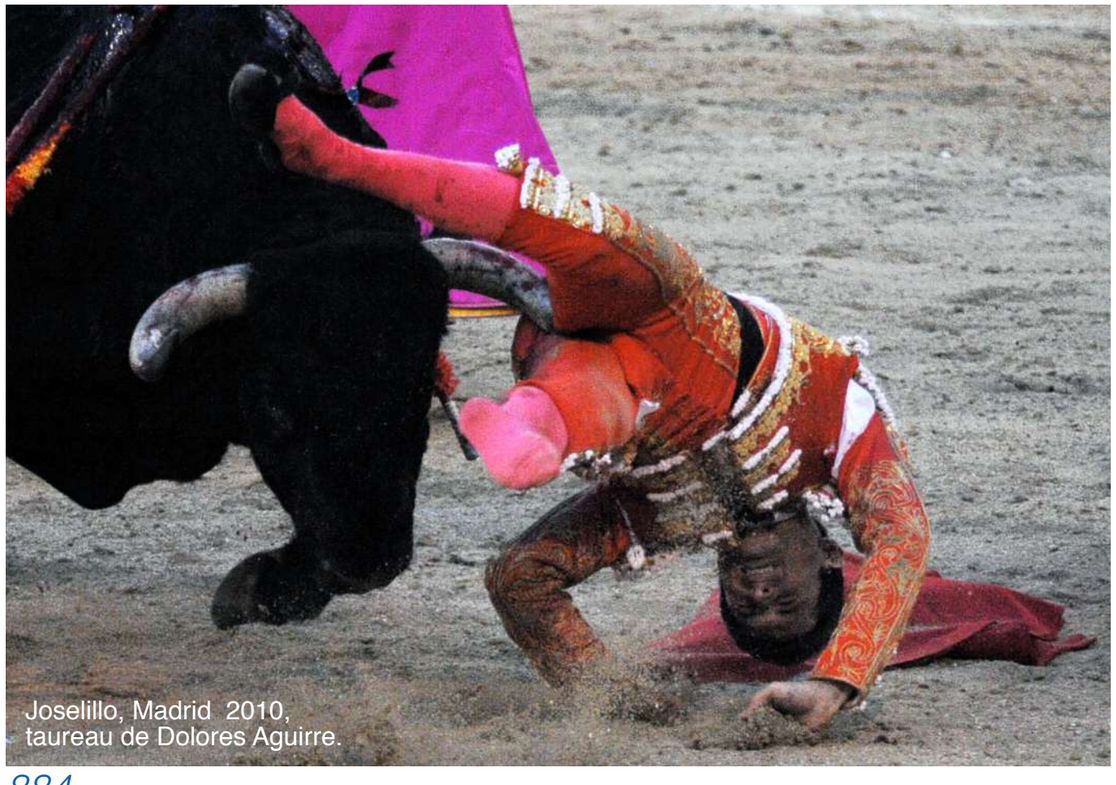
Paco Ureña, Palencia 2019, taureau de Bañuelos.



Paco Ureña, Bilbao 2019,
taureau de Vegahermosa.



Juan Leal, Bilbao 2017, taureau de Miura.



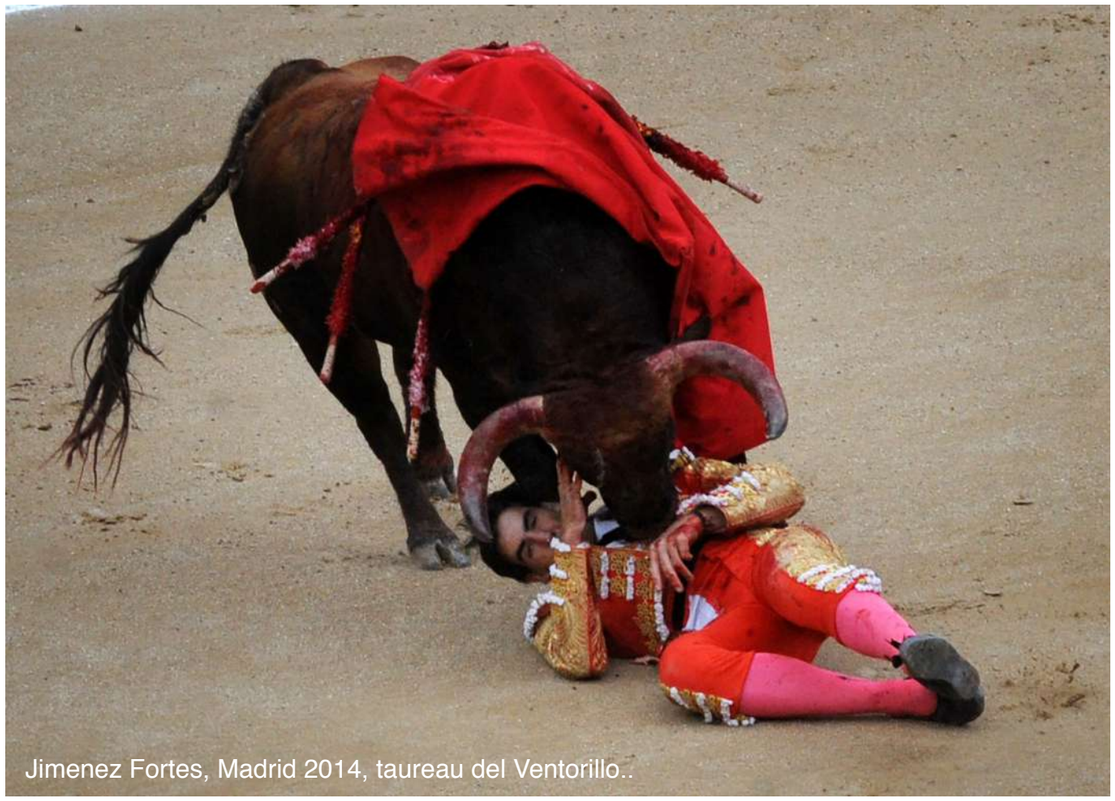
Joselillo, Madrid 2010,
taureau de Dolores Aguirre.



Enrique Ponce, Bilbao 2018,
taureau de Nuñez del Cuvillo.



Roca Rey, Dax 2021, taureau de Nuñez del Cuvillo.



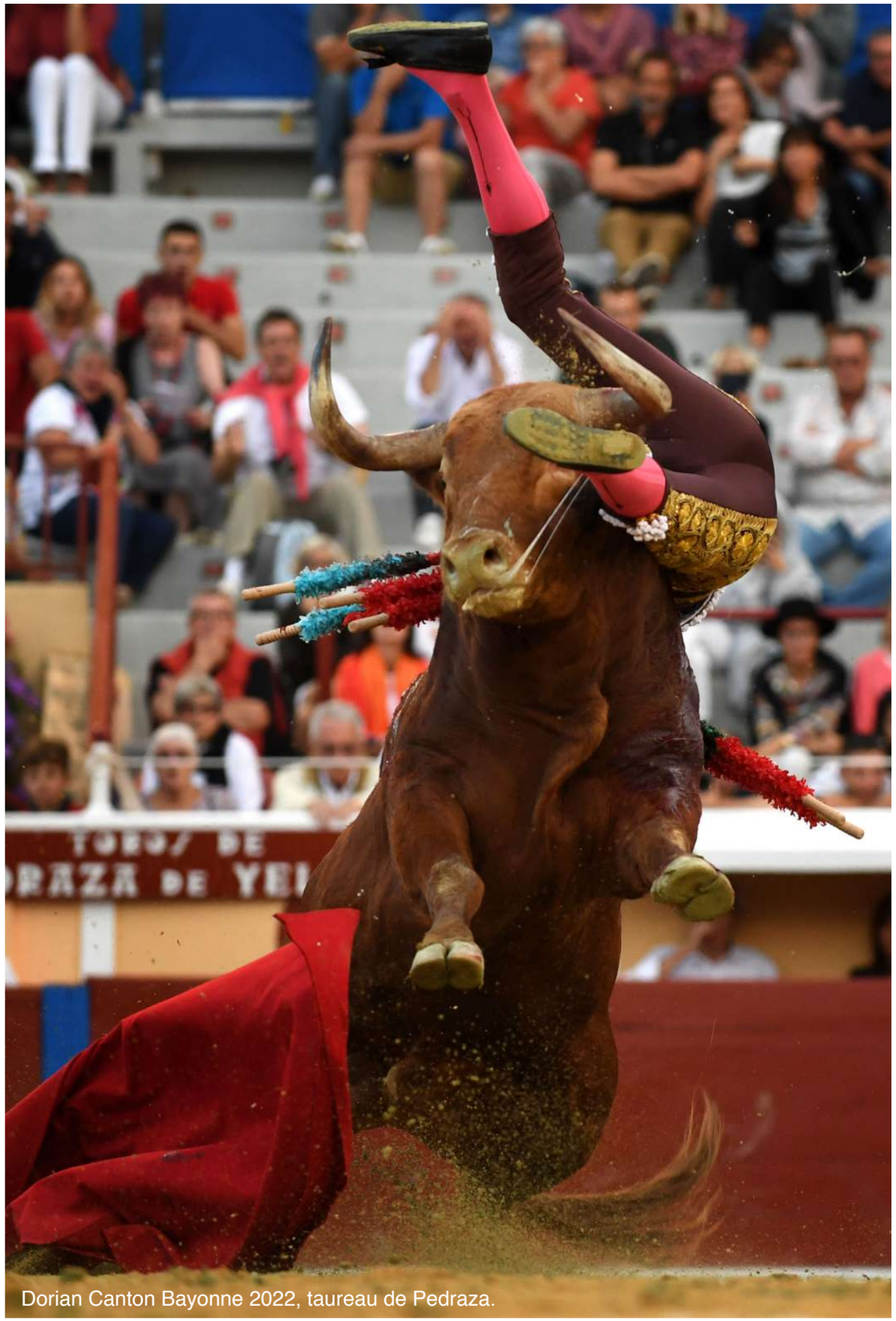
Jimenez Fortes, Madrid 2014, taureau del Ventorillo..

Juan Leal, Nîmes 2022, taureau de Victoriano del Rio.



Lopez Chaves, Mont de Marsan 2021, taureau de Pedraza.





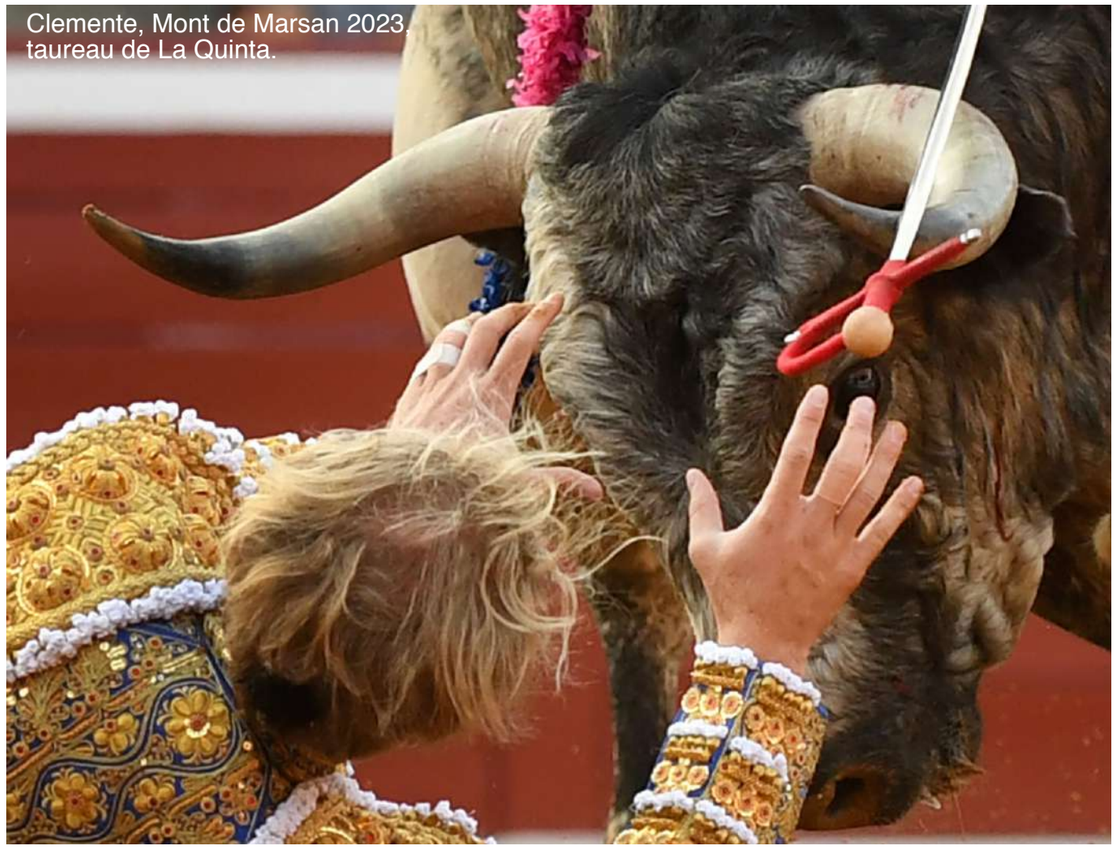
Dorian Canton Bayonne 2022, taureau de Pedraza.



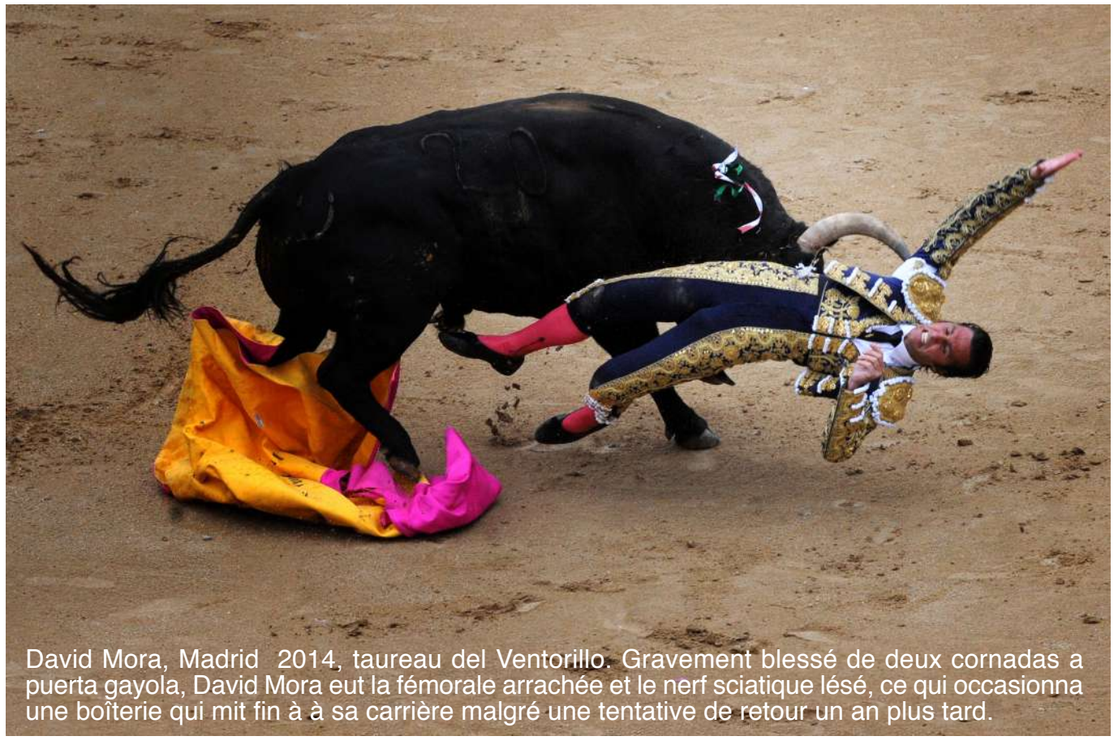
Fermin Spinola, Madrid 2011, taureau de Valdefresno.



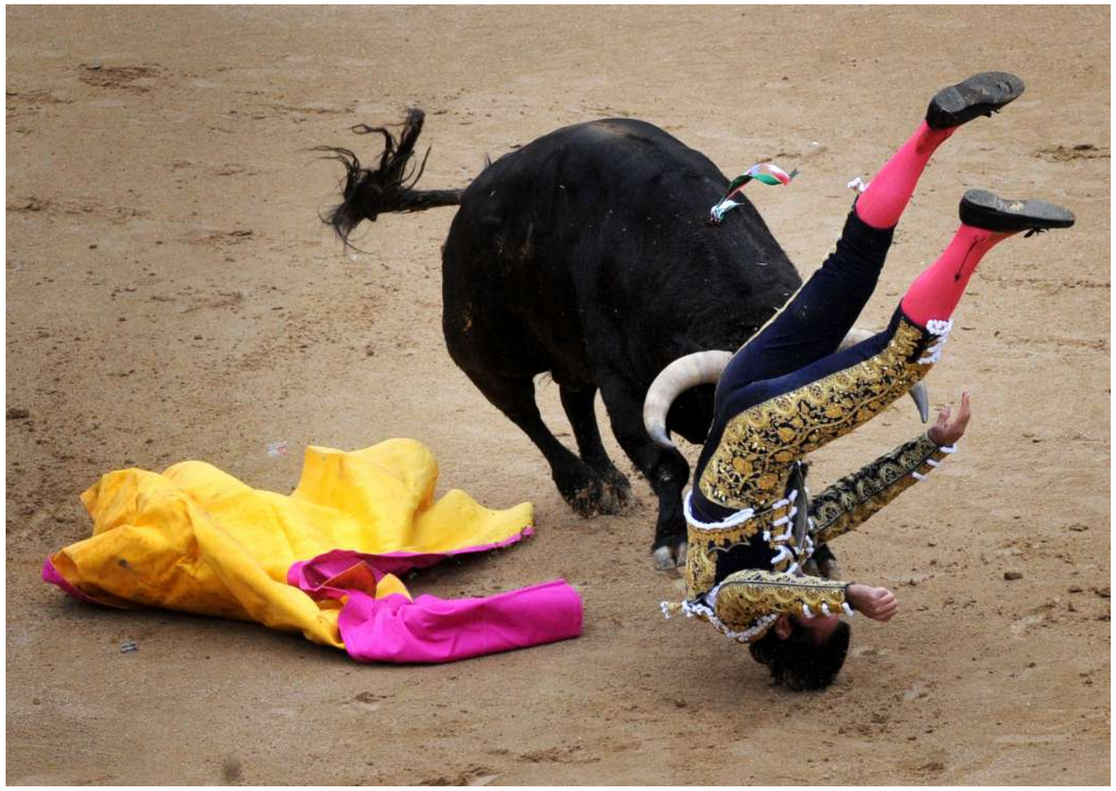
Curro Diaz, Vic 2018, taureau de Pedraza.

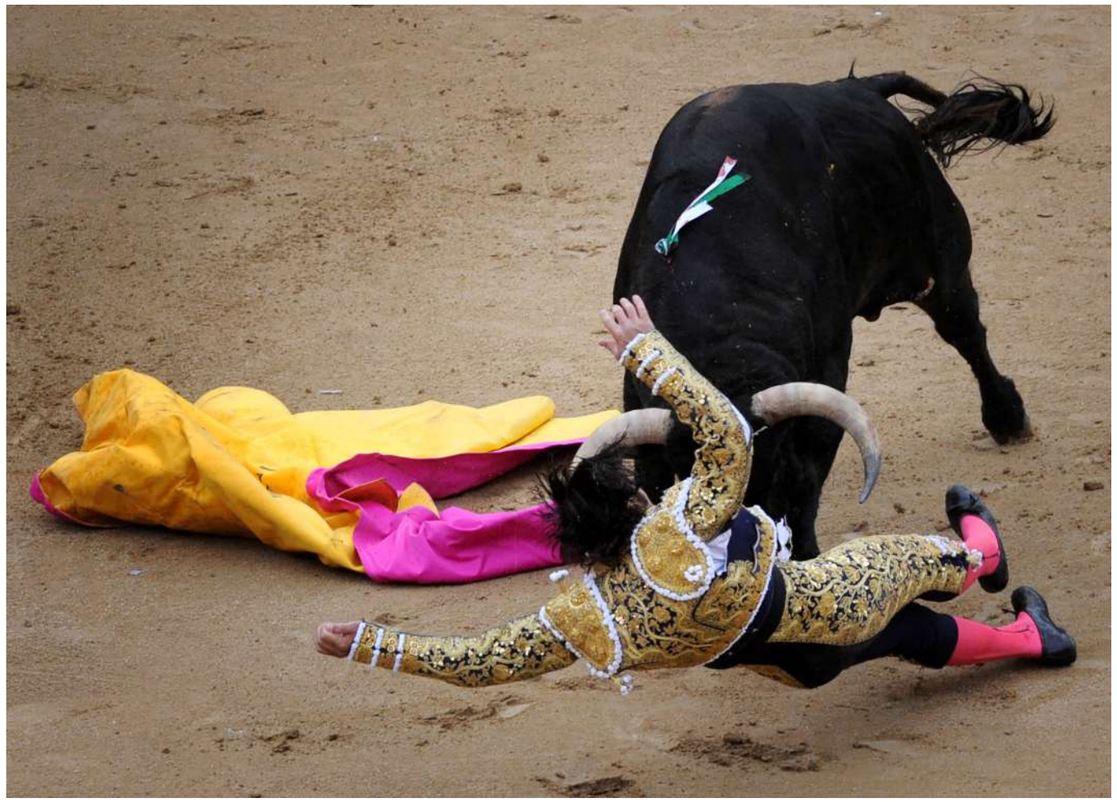


Clemente, Mont de Marsan 2023,
taureau de La Quinta.



David Mora, Madrid 2014, taureau del Ventorillo. Gravement blessé de deux cornadas a puerta gayola, David Mora eut la fémorale arrachée et le nerf sciatique lésé, ce qui occasionna une boîterie qui mit fin à à sa carrière malgré une tentative de retour un an plus tard.



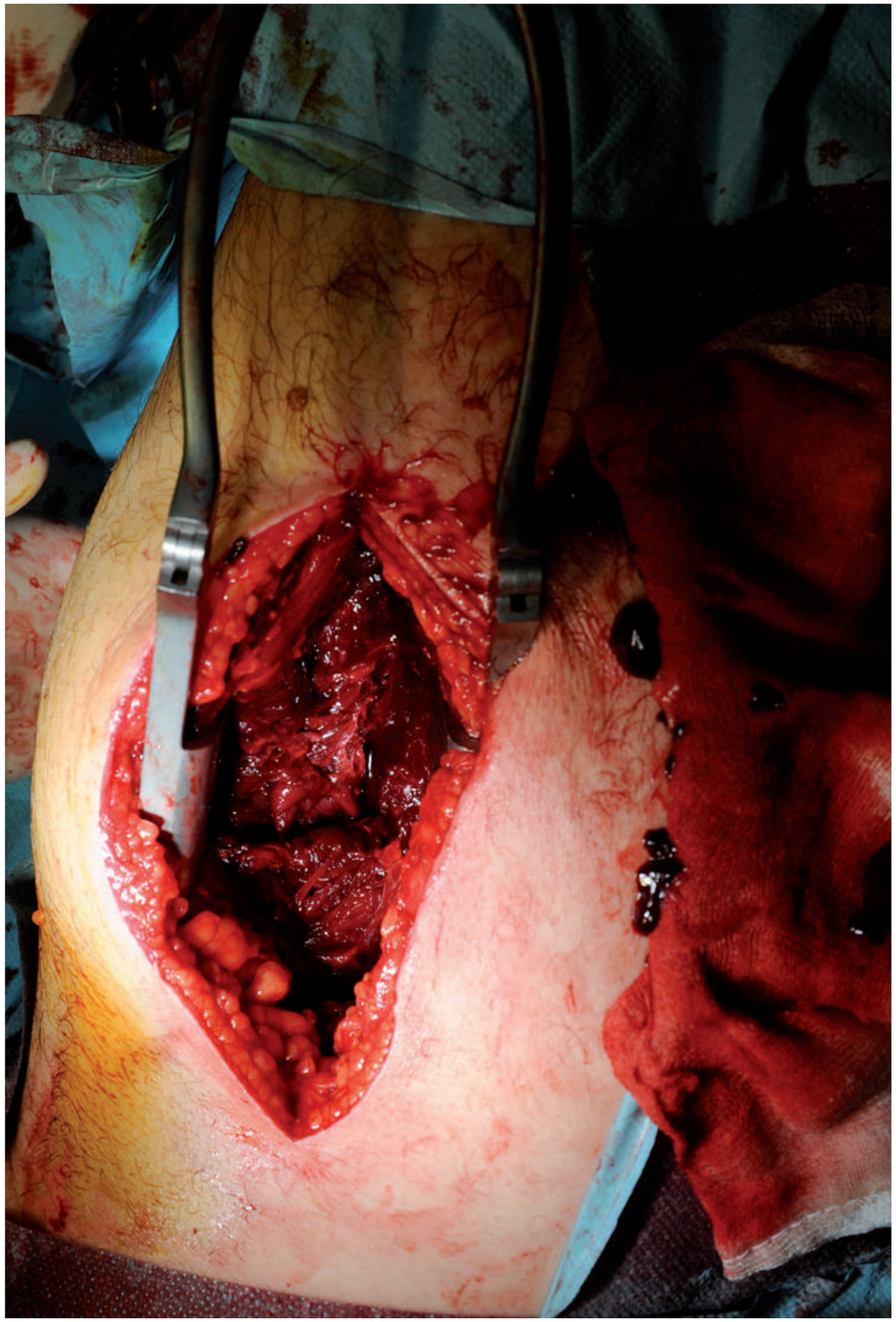




David Mora secouru par Antonio Nazaré et Jimenez Fortes qui allaient le rejoindre à l'infirmerie sur blessure, ce qui provoqua la suspension de la corrida après le second taureau.



Exploration d’une cornada dans la cuisse.





Cornada mortelle de Victor Barrio
par le taureau Lorenzo
de Los Maños, Teruel 2016.

Le triomphe n'est possible qu'au prix d'un pacte faustien : accepter d'offrir sa vie pour sublimer son destin.

La «belle mort» du héros

Dans l'arène le triomphe n'est possible qu'au prix d'un pacte faustien : accepter d'offrir sa vie pour sublimer son destin. Les toreros cheminent donc aux côtés de la mort qui peut à tout moment prélever son dû.

L'estocade « en recevant » le taureau inventée par Manuel Bellon n'aurait pas suscité autant de ferveur sans la dimension rituelle dont elle revêtait la mise à mort. Dans toute religion, fut-elle rousseauiste, le sang doit couler pour sceller l'alliance. Mais celui du taureau, à la différence des sacrifices antiques, ne suffisait pas : pour combler le besoin de transcendance indispensable à l'expression d'une sacralité, c'est celui du torero qui devait imbiber le sable des arènes.

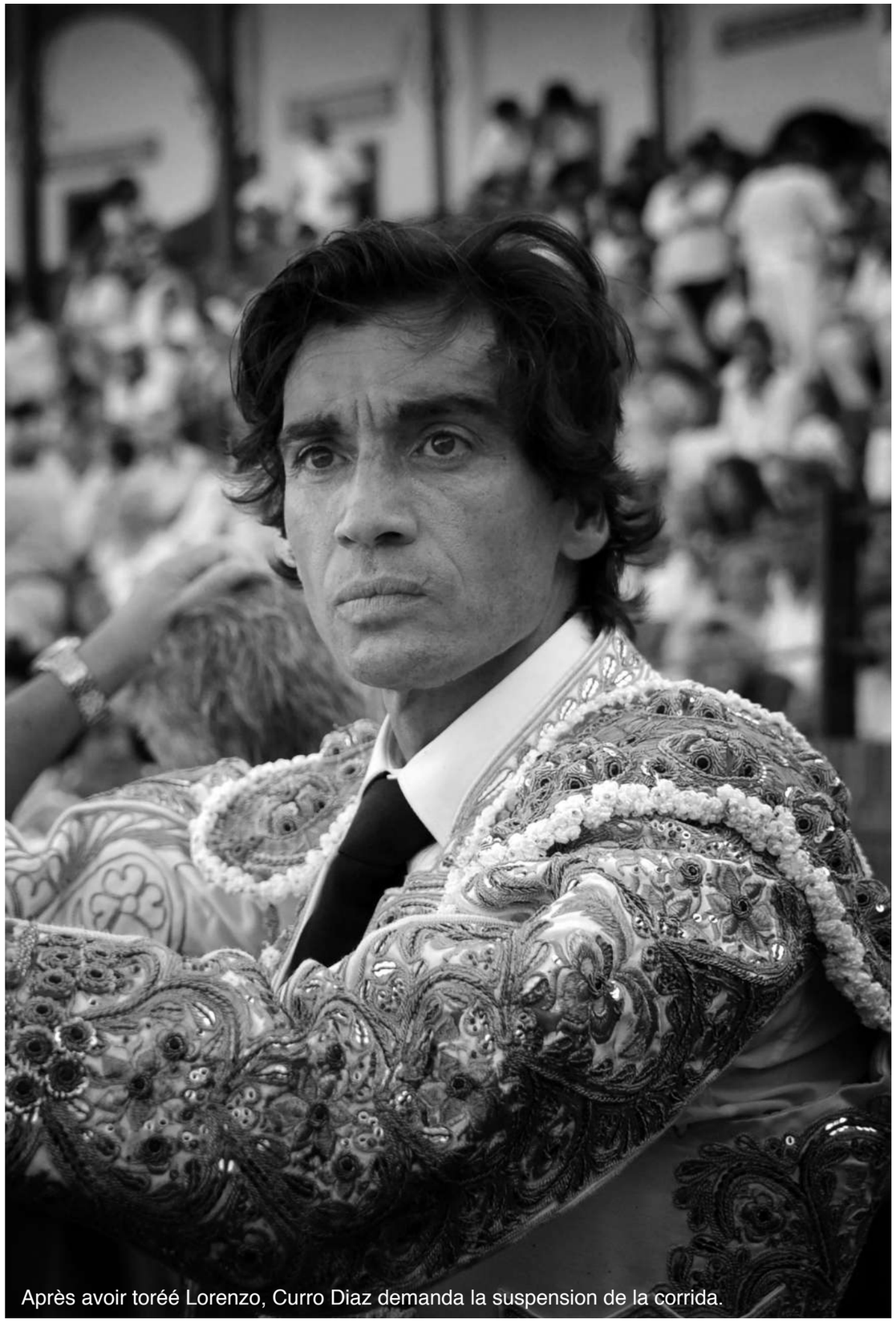
Or, jamais depuis la création de la corporation des matadors de taureaux un demi-siècle plus tôt, un de ses membres n'avait connu ce triste sort. Leur force, leur courage et leur solennité semblaient rendre les matadors invincibles. La mort, le 23 juin 1771, de José Cándido Expósito dans les arènes de bois du Puerto de Santa María, eut donc en Espagne le même retentissement que celle d'Achille lors de la prise de Troie. Qu'un des plus célèbres matadors de son époque meure sous la corne d'un taureau valut à tous les autres un surcroît de prestige. Puis survinrent celles de centaines d'autres, Pepe Hillo, Joselito, Espartero, Sanchez Mejias, Manolete, Gitanillo, Falcon, Paquirri, Yiyo... et tant d'autres.





Curro Diaz et Morenito de Aranda relèvent leur compañero en état de mort clinique.





Après avoir toréé Lorenzo, Curro Diaz demanda la suspension de la corrida.



Dernier brindis et dernier taureau d’Ivan Fandiño, Aire 2017.

La mort du héros a toujours questionné les sociétés. L’Iliade, plus qu’un chant, est un exposé des valeurs héroïques de la culture hellénique qui puise son origine dans l’épopée de Gilgamesh, roi d’Uruk en Mésopotamie et premier héros épique de l’écrit. Homère exalte l’idéal d’une mort héroïque : Achille ne saurait mourir dans son lit. La hantise de cette humiliation voue donc par avance le héros homérique à la « belle mort ».

À l’image des héros antiques, la gloire du matador repose sur son mépris de la mort qui donne un sens à sa vie. Tous deux – le héros homérique et le matador – comme le poète Hésiode l’écrivit à propos du premier, visent à empêcher tout retour à la sauvagerie des origines et grâce, paradoxalement, à une force brutale et surhumaine, à créer les conditions d’une civilisation organisée.

Tels les héros antiques, le matador du XVIIIe siècle imposait un nouvel ordre dans l’arène en plaçant l’honneur au-dessus de la vie. *« Il ne te manque plus que de mourir dans l’arène »* déclara bien plus tard Valle Inclan à Belmonte alors au sommet de sa gloire, lequel lui répondit en bégayant légèrement : *« Je ferai de mon mieux, don Ramon ».*

Mépriser la mort ne signifie pas qu’on la désire. Les héros et les matadors ne sont pas des martyrs. Achille avait le choix de rentrer au pays et les toreros sont libres de ne pas entrer dans l’arène. On doit donc admettre qu’il existe sur la planète taurine une force supérieure qui incite les matadors à agir différemment du commun des mortels. Cette force réside en partie dans le désir de vivre sa vie à l’excès que Freud formulait ainsi :

« La vie perd de son intérêt dès l’instant où dans les jeux de la vie il n’est plus possible de risquer la mise suprême, c’est-à-dire la vie elle-même ».

Cette force est telle que le matador assume par anticipation de devoir éventuellement offrir sa vie pour jouir des privilèges de l’immortalité sur terre, avec, si la «belle mort» prélève son dû, l’assurance d’accéder à une gloire éternelle. Ernst Jünger, chantre d’un nihilisme héroïque à la prussienne, forcément contesté et parfois qualifié d’élitisme orgueilleux à connotation nietzschéenne, définissait l’héroïsme comme *« une ivresse de l’intrépidité incompatible avec l’inconscience du danger, dans la mesure où la bravoure consiste au contraire à poursuivre le combat lorsque la conscience du danger a fait place à l’excitation initiale ».*



«J'ai rendez-vous avec l'histoire, et si je dois mourir je mourrai libre !»

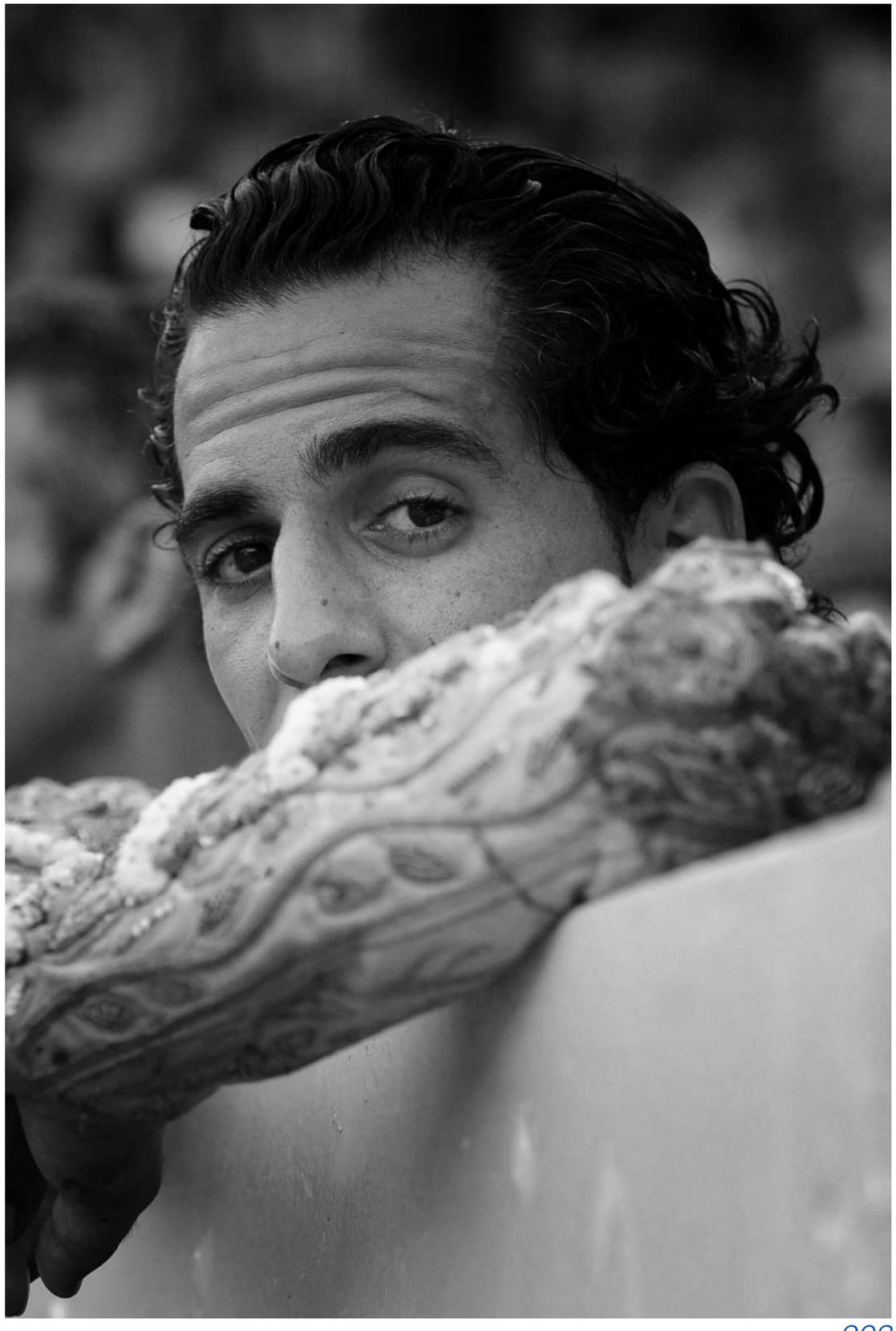
Une définition parfaite pour les matadors qui bâtissent leur gloire dans la durée en conservant leur courage malgré le sang qui gicle périodiquement de leurs artères.

À la différence du martyr, leur mort héroïque n'est pas voulue mais acceptée, ce qui n'implique pas forcément qu'elle survienne. Mais en pareil cas la gloire ne dure guère et se flétrit au même rythme que le souvenir des exploits. Dans Les Origines du christianisme, Ernest Renan illustra parfaitement cette obsolescence inéluctable en évoquant le destin de Jésus qui, relâché et gracié au lieu d'être crucifié, *« se fût épuisé dans une lutte désespérée contre l'impossible… réduit à porter jusqu'à soixante ou soixante-dix ans le fardeau de sa divinité, perdant sa flamme céleste, s'usant peu à peu sous les nécessités d'un rôle inouï ! »*. Tel est le triste sort des héros dont la mort virile n'a pas embelli la vie. Confronté à sa propre légende, Belmonte mit fin à ses jours dans une solitude absolue après avoir convenu que Joselito, dont la mort glorieuse le hantait, avait gagné la partie en mourant sous la corne de Bailador à Talavera.

« J'ai rendez-vous avec l'histoire, si je dois mourir je mourrai libre !» déclara Ivan Fandiño avant d'affronter six taureaux le 29 mars 2015 à Las Ventas. Mais ce jour-là ni la gloire ni la mort ne voulurent de lui. C'est à Aire en 2017 qu'elles l'attendaient ensemble.



902



903



Après avoir trébuché dans sa cape, Ivan Fandiño tombe dos au taureau Provechoso de Baltasar Iban. La corne pénètre sous la chaquetilla, la cornada est mortelle.





En 2016 la mort de Victor Barrio avait ému mais celle d'Ivan Fandiño fut une commotion car il incarnait l'idéal du torero héroïque. Comment ne pas songer à la rigueur morale de Pedro Romero ou aux huit commandements de «Desperdicios». Cent toreros firent le déplacement d'Orduña, son village, où une messe fut dite.

Le pacte faustien était scellé. Fandiño avait donné sa vie, la Mort l'avait prise, et en étant son messager le taureau Provechoso lui offrait l'immortalité des héros, ainsi que le droit de dîner à la table d'Achille, son terrible alter ego.







La fête du courage et des gens de coeur

La corrida est une **fête tragique** dont l'origine antique explique l'enracinement. Elle est aussi un **art vivant** en constante évolution dont la finalité est d'élever la fureur du combat vers une dimension esthétique dans un cadre éthique strict par respect du taureau.

Elle est enfin une **métaphore** du passage de l'état de nature vers celui de culture et **sa complexité provient du fait que le réel y est codé dans un rite.**

La corrida possède à juste titre le statut d'**exception culturelle** dans ses régions de tradition. **Documentée depuis 1289 à Bayonne**, elle a été inscrite au **Patrimoine Culturel Immatériel français** en 2011.

Il est parfois difficile de comprendre la vénération dont elle est l'objet de la part des aficionados vivant dans les régions taurines ou bien au-delà. **Rousseau y aurait vu une «religion civile» dont il suffit de venir aux arènes pour s'imprégner.**

La notion de partage y est fondamentale. Les gradins sont peuplés de passionnés désireux de partager leurs émotions en communiant dans la contemplation des exploits de l'homme et de la bravoure du taureau. Celui-ci est un adversaire redoutable que l'on combat en respectant un code d'honneur que les matadors et leurs cuadrillas perpétuent depuis trois siècles. **Et à l'instar des héros d'Homère, les toreros sont immortels tant qu'on se souvient d'eux.**

Ivan Fandiño, Mont de Marsan 2014.







Triomphe de Ponce à Arles, de Ferrera à Mont de Marsan, de José Tomas à Dax. Mouchoir orange (indulto) pour un taureau de La Quinta Dax, vuelta pour Jasmin de Fuente Ymbro à Mont de Marsan.



Le public des arènes est souverain à l'heure de récompenser toreros et taureaux. Vox populi... C'est donc par acclamations que les triomphes s'écrivent, de la grâce (*indulto*) ou tour de piste posthume octroyés au taureau brave, jusqu'aux sorties en triomphe offertes aux matadors.

Le public des arènes est le plus éduqué et pacifique de tous ceux que l'on côtoie dans les grands rassemblements. Dans sa nouvelle «Carmen», Mérimée qui fréquenta beaucoup les arènes qualifia la corrida de *«fête du courage et des gens de coeur»*. Il ne se trompait pas et Bizet intégra cette belle formule dans le grand air du «*toreador*» de l'opéra éponyme, un des plus joué au monde depuis sa création.

Au-delà des récompenses accordées ou pas au torero et au taureau, c'est le souvenir des moments vécus que chacun conserve en mémoire. La queue coupée par Morante à Séville fait déjà partie de l'histoire mais on se souviendra d'abord de la transe créatrice qui inspira au torero une de ses oeuvres les plus abouties dans cette arène.

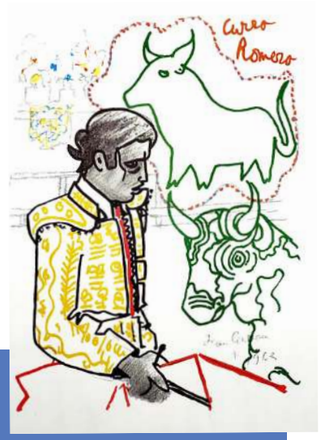
De la même manière on retiendra que Ferrera fut grand face à six taureaux à Mont de Marsan. Que Luque ait coupé une queue et gracié un taureau de la Quinta lors de son solo dacquois intéressera les statisticiens, mais l'important fut la passion du public sous l'orage admirant un torero inspiré qui lui offrit une oeuvre grandiose au terme d'une geste épique.

Au regard des pages qui précèdent chacun aura perçu qu'une compréhension totale de l'art de l'arène est une longue quête qui ne finit jamais. On apprend à tout âge, et au moment où l'on s'y attend le moins surgit un torero inconnu qui remet en question les certitudes passées.

Point n'est besoin de tout comprendre pour se laisser porter par les émotions. Le ressenti de chacun possède autant de valeur que l'opinion des «érudits» dont Juan Belmonte se moquait. Mais comprendre et vibrer sont compatibles. C'est ce que cet ouvrage a essayé de montrer en offrant une grille de lecture qui permet à chacun de forger son opinion.







Dans l'introduction à l'art du toreo proposée au début de ce travail, **Rafael de Paula**, torero de fulgurances sublimes illuminant des faenas brouillonnes, énonce une grande vérité :

« Le toreo doit provoquer un ensorcellement poétique car sinon il n'est plus grand chose ».

Tout mystère repose sur une part d'inconnu. À l'instar des croyances de tous ordres l'ensocellement poétique du toreo n'est peut-être qu'illusion.

Épilogue

L'ensorcellement poétique du Toreo

S'il existe un déterminisme en matière de tauromachie, force est de constater que celui-ci produit des toreros conformes à leur époque.

Ceux du **XVIIIe** siècle étaient des aventuriers qui, à force de courage, bousculèrent la hiérarchie sociale imposée par l'absolutisme des Habsbourgs puis des Bourbons.

Au **XIXe**, **Paquiro**, éduqué dans l'esprit des Lumières, introduisit la rationnalité des encyclopédistes dans une lidia jusqu'alors essentiellement épique.

Belmonte fut au début du XXe le symbole contestataire d'un prolétariat tenté par la révolution bolchevique, en même temps qu'une incarnation inattendue du mouvement Dada qui de New York à Zurich remettait en cause toutes les conventions et contraintes idéologiques, esthétiques et politiques.

Manolete incarna par son stoïcisme la fierté muette d'une nation déchirée par la guerre civile et soumise au puritanisme étatique.

Les toreros classiques des années cinquante continrent leur toreo élégant dans le corset moral qui enserrait alors la société franquiste.

Luis Miguel Dominguin desserra l'étreinte par ses provocations puis **El Cordobes** fit exploser le carcan et devint l'icône jubilatoire d'une société entrant frénétiquement dans la société de consommation après des décennies de frustrations.

La transition démocratique engendra **la Movida** qui raviva en Espagne l'utopie soixante-huitarde et accompagna l'éclosion de toreros iconiques dont le toreo de rupture symbolisait la contre-culture favorisée par le retour d'une Gauche progressiste au pouvoir, **Antoñete**, **Ojeda**.

José Tomas devint quinze ans plus tard l'icône républicaine libertaire et éthiquement inconfortable pour les monopoles conservateurs du mundillo qui trustaient les arènes.

Depuis, le toreo s'est lancé dans une course à la performance conforme au libéralisme matérialiste ambiant qui, si elle était l'unique voie, pourrait en dénaturer le sens.

Fort heureusement le toreo produit encore aussi les ensorcellements poétiques évoqués par Rafael de Paula grâce à des artistes rares tels que **Morante de la Puebla**, son plus génial interprète depuis que le toreo accéda à une dimension supérieure en s'extrayant de la logique exclusive de domination qui avait prévalu depuis son apparition.

Tout au long de ce travail les concepts de classicisme, modernisme, néo classicisme, post modernisme et de nouvelle avant-garde se sont télescopés à la manière de particules propulsées les unes contre les autres pour tenter d'apporter un peu de lumière et d'élucider le grand mystère du toreo.

La conclusion que l'on peut tirer de cette étude est que les grandes structures de l'imaginaire qui secouent les sociétés fluctuent aussi dans l'interprétation du toreo en mode majeur ou mineur selon les époques, avec comme point d'achoppement le conflit permanent entre matérialisme et idéalisme, individualisme et tentation du sacré.

À l'instar des croyances de tous ordres l'ensorcellement poétique du toreo n'est peut-être qu'illusion.

Mais cette illusion se matérialise pourtant sur la planète taurine au travers des émotions qu'elle provoque sur les milliers d'âmes qu'elle embarque à l'unisson vers une dimension parallèle, dans laquelle elle abolit les frontières de l'espace et du temps, au point de rendre éternelle une passe qui ne dure qu'un instant.

Tout mystère repose sur une part d'inconnu.

Il en va ainsi pour la magie du toreo comme pour celui de la vie. Comment l'une et l'autre surgissent-elles ? Personne ne peut l'expliquer car faute de preuves tangibles l'irrationnel nourrit l'imaginaire.

Ce qui n'interdit à personne, en paraphrasant le physicien Leon Lederman dans «*La Particule de Dieu*», de tenter de résoudre l'équation ultime :

«Si l'Univers - et l'ensorcellement poétique du toreo ***- est la réponse, alors qu'elle est la question ?»***

Depuis 4 milliards d'années que le Vivant est apparu sur terre, la mort est consubstantielle de la vie.

L'une est éphémère et l'autre éternelle selon les croyances auxquelle on adhère, mais tout ce qui vit meurt, inexorablement.

La seule question qui vaille est donc celle de savoir comment sublimer l'infime étincelle de conscience dont jouit le vivant dans le temps infini du néant.

Le torero y répond en offrant au travers du rituel taurin une métaphore esthétique de la confrontation immémoriale entre le Thanatos chthonien et l'Éros triomphant.



Edité par

Union des Villes Taurines Françaises.
Association loi 1901.
Mairie de Dax, 40100.
N° SIRET: 800 387 938 00015
N° APE: 9499Z

ISBN : 979-10-415-4007-5

Remerciements

L'UVTF remercie les organisateurs qui ont facilité ce travail.

L'UVTF remercie les éleveurs pour avoir accepté en toute transparence d'évoquer la vie privée du taureau, leurs méthodes d'élevage ainsi que l'évolution de leur métier.

L'UVTF remercie également les toreros qui s'expriment tout au long de ces pages en partageant leur expérience, leur savoir et leur conception du toreo.

Crédits

Textes, shémas et photos :
André Viard.

Photos d'appoint :
Arjona,
Maurice Berho,
Roland Costedoat
Revue Sol y Sombra
Archives Terres Taurines
Archives non identifiées.

Gravures et peintures :
Maria Eugenia de Beer,
Emmanuel Witz,
Antonio Carnicero,
Francisco Goya,
Musée Paquiro (Chiclana),
W. Lake Price,
Gustave Doré.
Revue La Lidia.

Dessins épilogue :
Jean Cocteau.

Avertissement

Certaines images publiées dans cet ouvrage peuvent heurter la sensiibilité des personnes de tous âges insensibles à l'authenticité et à la portée culturelle de la tauromachie, voire opposées à cette culture ancestrale inscrite en 2011 au Patrimoine Culturel Immatériel français.

Diffusion

Toute utilisation de cet ouvrage à des fins commerciale est interdite mais sa diffusion en accès libre est fortement encouragée ainsi que son référencement sur les sites et blogs d'information taurine, associatifs ou privés, de même que sur ceux des arènes.
Contact : presse@uvtf.fr

Copyright

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits du contenu de ce livre.

© André Viard

Droit de copie

Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Union des Villes Taurines Françaises

Comprendre la corrida

ISBN : 979-10-415-4007-5

L'UVTF, créée en 1966, regroupe toutes les villes françaises où se déroulent des corridas et novilladas.

L'UVTF en règlemente le rituel dans le cadre de la loi afin d'en garantir l'éthique, d'assurer la sécurité des spectateurs, de permettre aux différents corps de métier d'exercer leur mission dans les meilleures conditions, ainsi qu'aux toreros de démontrer leur art dans le respect absolu du taureau.

À partir de 2008, l'UVTF, avec l'Observatoire National des Cultures Taurines, a mené les actions qui ont abouti à l'inscription de la tauromachie au ***Patrimoine Culturel Immatériel*** (PCI) en 2011 et à l'arrêt du **Conseil Constitutionnel** qui, en 2012, a jugé que l'exception culturelle dont bénéficie la Tauromachie dans les régions de tradition est conforme à la Constitution.

Depuis 2015 le ***«Musée des Tauromachies Universelles»*** est devenu la vitrine culturelle du monde taurin.

En 2016, aux côtés de l'ONCT, l'UVTF a organisé au Sénat le colloque ***« L'Homme et les animaux : vers un conflit de civilisation ? »*.**

Le lendemain, les maires des sept principales villes taurines françaises, agissant au nom de tous les autres, ont ratifié au Sénat la « **Charte pour les libertés et la diversité des cultures** », largement diffusée depuis par le mouvement citoyen ***Esprit du Sud***.

www.uvtf.fr
presse@uvtf.fr